REVUE BRITANNIQUE

REVUE

BRITANNIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET COMP.

Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3

REVUE

BRITANNIQUE

RECUEIL INTERNATIONAL

CHOIX D'ARTICLES EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

de

LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

Sous la Direction de M. Amédée Pichot.

ANNÉE 1853. — TOME XIII.

SEPTIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-ST-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM,
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Editeur.

MADRID,
CHEZ D. CASIMIR MONIER,
Libraire de Leurs Majestés.

1853

JANVIER 1853.

REVUE

BRITANNIQUE.

(Economie sociale.)

L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS.

SON ÉTAT ACTUEL. — SON AVENIR PROBABLE. — VOIES ET MOYENS POUR EN ALLÉGER LES MAUX ET EN AMENER L'ABOLITION.

L'abolition de l'esclavage, sur tous les points du globe où il existe encore, est, pour les hommes d'État qui méritent ce nom, la question la plus intéressante et la plus difficile de toutes celles qu'ils sont appelés à résoudre; la plus intéressante, car elle répond au premier besoin de toute politique progressive, de tout élan vers un meilleur avenir; la plus difficile, ceci est prouvé par les fautes palpables, les erreurs où sont tombés les généreux adversaires de cette monstrueuse anomalie, que la force des choses maintient en dépit de la force des idées.

Pour ne signaler qu'un de ces contre-sens flagrants, n'a-t-on pas débuté par vouloir détruire l'esclavage en attaquant la traite des noirs? Et n'est-il pas démontré, aujourd'hui, que la traite, au contraire, devait être détruite par la suppression de l'esclavage? En effet, qu'ont amené les croisières coûteuses, sacrifices d'or et de sang, si long-temps entre-

tenues sur la côte d'Afrique pour y paralyser l'affreux négoce qui alimentait le travail des plantations américaines? — Le renchérissement de la *marchandise* prohibée; — par suite le haut prix des denrées à la production desquelles elle était employée. Or, ce qu'il eût fallu poursuivre avant tout, c'était l'abaissement du prix de ces denrées; et pour arriver à cet avilissement, qui eût rendu impraticable, aux propriétaires d'esclaves, la poursuite ultérieure de leur coupable industrie, quel était le plus sûr moyen? La rapide augmentation de la population noire sur tous les points où son travail était requis. Partout où abondent les instruments de travail, partout s'abaisse le produit de la main-d'œuvre: et partout où la main-d'œuvre est à bon marché, le travail des esclaves, — le plus coûteux de tous les travaux,— ne saurait se maintenir.

En bonne logique, il eût donc fallu, — si extraordinaire que cela paraisse, — employer à transporter des noirs sur la terre américaine, les vaisseaux qui servaient à leur en interdire l'accès. On eût ainsi noyé l'esclavage dans son extension même, et amené l'affranchissement du travailleur par le bon marché même du travail. Cette vérité si claire n'apparut cependant que vers 1827 aux champions du système abolitionniste; et bien qu'ils l'aient dès lors, pour la plupart, confessée, l'erreur contraire a continué à porter ses fruits; elle subsiste encore de nos jours; elle est restée à l'état de tradition, et dans les débats publics et dans les résolutions gouvernementales dont l'esclavage est l'éternel sujet.

Ceci dit, pour montrer combien il est aisé, en matière si complexe, de faire fausse route dès le début, sans en être averti de sitôt, nous allons reprendre cette question souvent traitée dans ce recueil même (1), et que vient de rajeunir la publication toute récente d'un roman remarquable à plus d'un titre (*Uncle Tom's Cabin*).

Pour aujourd'hui, nous éviterons de rentrer dans la généralité du sujet. En tant que principes et dogmes, la cause de l'esclavage n'est maintenant défendue que par quelques malheureux pamphlétaires sans conscience, dont tout intérêt menacé peut acheter au même prix la logique sordide, le paradoxe éhonté! Ils ont, pour les réfuter, tout ce qu'il y a d'honnêtes gens et de vrais chrétiens parmi les propriétaires d'esclaves; ils ont le témoignage non suspect de Washington, qui considérait le maintien de l'esclavage aux États-Unis comme « la seule tache à effacer sur les institutions de la jeune République; » contre eux encore, les hommes d'État les plus honorés que le sud de l'Amérique, — si intéressé au maintien de l'esclavage, — ait envoyés au congrès : Jefferson, Patrick Henry, Randolph, etc.; contre eux, enfin, ces nombreux adhérents que les doctrines abolitionnistes ont trouvé parmi les planteurs de la Virginie, du Maryland, de l'Alabama, et qui ont fait noblement à leurs

(1) Voir, entre autres, dans le tome XXI de la *collection décennale* (mai 1832), l'article intitulé : *Colonisation des noirs libres aux États-Unis.*

convictions le sacrifice de leurs intérêts. Il serait donc superflu de leur répondre.

Mieux vaut, selon nous, éclairer la question en faisant intervenir dans le débat ceux qui la connaissent le mieux, ceux qui l'examinent avec le moins de préconceptions gênantes, ceux qui s'efforcent le plus loyalement de concilier tous les intérêts engagés à la fois dans ce vaste problème et dans la solution que, tôt ou tard, il doit avoir. C'est ce que nous allons faire en exposant les idées d'un écrivain anonyme appartenant, ce nous semble, au parti whig (américain), mais qui se place, dans la lutte engagée au sujet de l'esclavage, entre les deux camps ennemis. La droiture de ses intentions, le calme avec lequel il discute, l'ampleur de ses vues, la netteté de ses déductions, et surtout l'absence de tout enthousiasme factice, de tout philanthropique sentimentalisme, de toute tendance aux exagérations romanesques, l'ont désigné à notre choix. C'est lui désormais qui, sous notre simple responsabilité de traducteur, va prendre et garder la parole. — E. D. F.

Qu'on ne s'étonne pas de voir la question de l'esclavage rester l'élément perpétuel des discussions parlementaires et de l'agitation politique aux États-Unis. Pour les États du sud, c'est une question de vie ou de mort. Moins directement, mais presqu'au même degré, elle engage les intérêts des États du nord. La politique du gouvernement central n'a pas de plus grande difficulté à éluder : comme autour d'un centre magnétique fixe, les partis gravitent autour de cette question. Son influence sur les relations de la République avec les autres puissances, et sur le développement de l'industrie américaine, le trouble qu'elle jette dans les relations sociales autant que dans les rapports politiques des États américains, — et même des individus entre eux, — en font depuis bien des années la grande affaire du pays.

Aucune ne devrait, par conséquent, être traitée avec plus de loyauté, plus de sérieux, ni dans des intentions plus conciliatrices; aucune ne devrait être soustraite avec plus de soin, à ces entraînements irréfléchis dont les partis, dans leur agitation stérile, ne savent jamais se défendre. Sans cela, comment trouver une réponse à ces deux grandes questions: Jusqu'à quel point, et dans quel délai, peut-on modifier, améliorer l'institution de l'esclavage? — Que peut-on faire, dès à présent, pour en amener ultérieurement l'abolition complète? — Voilà ce que se de-

mandent, avec une véritable et profonde sollicitude, tous les bons citoyens, toutes les intelligences de quelque valeur.

Établissons d'abord, pour ceux qui l'ignorent, jusqu'où va la puissance législative à laquelle, de part et d'autre, on fait si fréquemment appel. Chaque Etat de la Confédération américaine a le droit absolu d'abolir ou de maintenir l'esclavage sur son territoire. Aucun des autres États ne peut gêner, sur ce point, sa libre action ; la Confédération elle-même, dans sa puissance collective, s'est interdit toute immixtion de ce genre. Lorsque de nouveaux territoires sont acquis, le gouvernement central peut, il est vrai, décider provisoirement qu'on y reconnaîtra ou qu'on n'y reconnaîtra pas le principe de l'esclavage ; mais, lorsque ces *territoires* deviennent à leur tour des *États* et prennent leur place dans le corps politique, ils y sont admis aux mêmes conditions de *self government* qui existaient pour leurs aînés. L'autorité centrale n'a plus rien à leur prescrire quant au maintien ou à l'abolition de l'esclavage. Ni cette autorité centrale, ni les autres États ne peuvent intervenir dans la décision que prennent les nouveau-venus. De là une restriction d'autorité qui implique une responsabilité restreinte dans la même proportion.

Cet obstacle légal n'existât-il pas, les abolitionnistes en trouveraient un autre, pour le moins aussi insurmontable, dans l'état actuel de la société américaine et dans la complication d'intérêts lentement engendrée par une institution qui a vécu près de deux cents ans. Laissons là l'origine criminelle de l'esclavage ; oublions son caractère odieux ; prenons-le tel que nous l'avons devant nous, tel que le temps l'a fait, tel qu'il s'offre à nos théories réformatrices. Est-ce là une excroissance parasite de notre organisation sociale, dont une brusque amputation peut nous débarasser sans péril ? Ou bien, pour les pays où il existe, pour les provinces sud-américaines, est-ce un élément vital, puissamment amalgamé à toutes les parties de leur organisme ? Les lois, les mœurs, la routine industrielle, les habitudes sociales, ne sont-elles pas profondément imprégnées de cet élément qu'on veut supprimer tout-à-coup ? La réponse n'est pas douteuse. Quiconque a parcouru les États dont nous parlons, sait fort bien que l'éducation, — celle du foyer domes-

tique et celle du collége, — que les notions sociales, l'idée d'honneur, celle du respect dû au travail, la condition du clergé, la façon d'envisager l'existence humaine et ses fins, y reçoivent de l'esclavage leur caractère définitif. Cette anomalie étrange atteint, presque au même degré, ceux qu'elle soumet et ceux qui dominent par elle. Son influence pèse sur le possesseur d'esclaves, sur celui qui n'en possède point, et sur l'esclave lui-même. On dit communément qu'il faut un apprentissage aux noirs avant que la liberté puisse leur être rendue. Le même apprentissage est nécessaire aux blancs qui devront les affranchir. Aux deux bouts de la même chaîne vous avez un esclave et un maître. Pourrait-on nous dire lequel des deux est le moins préparé à l'émancipation ?

Supprimez l'esclavage, soit; mais, au préalable, reconstruisez, et de fond en comble, la société dont il est la base ; sans cela, vous faites œuvre de déraison. Industrie, idées, morale, tout est à régénérer. Serait-ce, par hasard, le travail d'un jour ? D'un trait de plume sur le livre des lois, celles qui sanctionnent la possession d'un homme par un autre homme peuvent être effacées ; mais, du même trait de plume, aurez-vous effacé les coutumes, les mœurs, les institutions domestiques d'un pays à esclaves et substitué à ces lentes végétations intellectuelles les institutions, les mœurs, les idées d'un peuple libre ? Des siècles s'écouleront avant que cette transformation soit opérée. Voyez le nord de l'Amérique, où le nègre est affranchi depuis si longtemps, où la loi le proclame l'égal de l'homme blanc ; la loi estelle passée dans les mœurs ? Voici huit siècles que la fusion des races s'accomplit en Angleterre, et cela sans qu'il y ait antipathie naturelle, différence de couleur, inégalité de culture intellectuelle. A peine, cependant, au bout de huit siècles, l'amalgame est-il complet entre les Saxons et les Normands. Il ne l'est pas entre les Saxons et les Celtes. N'espérez donc pas, — l'épreuve en est faite, — que vous puissiez jamais, émancipant l'esclave et le laissant en face de l'homme libre qui fut son maître, les faire égaux comme vous l'entendez. Le législateur ne peut que marquer le début d'une émancipation lente et graduée. Ceci est un progrès. Toute brusque révolution serait un désastre, et un désastre en pure perte.

Vérité décourageante, dira-t-on, — et nous le reconnaissons tout des premiers. Elle l'est moins, cependant, si on veut tenir compte de *tous* les résultats de l'esclavage. Condamné en lui-même, marqué à son origine d'un sceau d'infamie, l'esclavage, quand il a pris sa place dans une société quelconque, participe du progrès qu'elle peut faire, et quand ce progrès est parvenu à certain degré, peut avoir ses compensations vengeresses. Jefferson disait, pensant aux destinées de la race blanche : *Je tremble pour mon pays quand je réfléchis que Dieu est juste.* Il entrevoyait que la plus lourde part de crimes dans la lutte des deux races revenait à celle des oppresseurs, et qu'à elle aussi reviendrait l'expiation la plus lourde. Jefferson ne se trompait point. L'Amérique du Sud est atteinte, dans ses intérêts matériels comme dans son existence morale, par les délétères influences de l'esclavage. La sueur des noirs n'a pas engraissé son sol ; elle semble le stériliser peu à peu. Et, par contre, tandis que la condition des maîtres nous apparaît de plus en plus menaçante, de plus en plus tolérable devient le sort des esclaves. Est-ce à dire qu'il n'eût pu, qu'il n'eût dû s'améliorer plus rapidement ? Est-ce à dire que même l'esclavage actuel soit un état de choses acceptable et normal ? Loin de nous cette pensée. Tout ce que nous prétendons montrer, c'est que la Providence, dans ses mystérieuses élaborations, sait tirer le bien du mal, étouffe au besoin le mal dans son excès même, met des limites à sa durée, et nous apprend ainsi à compter sur elle, nous fait supporter avec plus de patience les imperfections sociales auxquelles il nous est interdit de remédier sur l'heure même, et calme notre penchant à la révolte par l'espérance fondée d'une guérison lointaine.

Pour juger de ces réparations providentielles, que nous méconnaissons parfois, il suffit de constater par un examen réfléchi à quel degré de civilisation relative sont parvenus les Nègres amenés sur les plantations américaines. Ne les comparons pas à ce que nous sommes, mais à ce qu'ils étaient, à ce que sont encore les sauvages chasseurs du centre de l'Afrique. Ce parallèle établi, cherchons, dans l'histoire de l'humanité, un seul exemple qui nous montre une race d'hommes parvenue, en un temps aussi court, de la dégradation morale la plus complète, de la barbarie

la plus grossière, à ce degré de civilisation. Entre cette classe d'êtres où un romancier habile a pu, sans choquer absolument la vraisemblance, supposer l'existence d'un martyr évangélique comme l'Oncle Tom, et ces Griquas, ces Bechuanas, ces Amazouasis, ces Yoloffs, dont les voyageurs nous dépeignent si vivement la stupidité féroce, les penchants immondes, l'esprit de rapine, les sanglants instincts, qu'y a-t-il, en définitive? *Cent cinquante ans* de contact avec une race supérieure par l'intelligence et transformée par l'esprit chrétien. Le bénéfice rapide qu'atteste cette différence si marquée, n'atténue en rien le caractère odieux de l'esclavage, car il a été procuré aux esclaves dans des vues on ne peut moins philanthropiques; mais, comme fait, il faut le reconnaître et en tenir compte. Il faut comparer l'Africain resté dans son pays, brute à peine supérieure au gibier qu'elle poursuit, à genoux devant une pierre inerte, offrant à son fétiche des victimes humaines, sans arts d'aucune espèce, sans industrie d'aucun genre, aux noirs émancipés que les philanthropes américains ont envoyé fonder, sur la côte occidentale de l'Afrique, cette république de Liberia, florissante depuis plus de vingt années. Aidés seulement de quelques conseils et de quelque argent, ces hommes, appelés à réhabiliter leur race méprisée, ont accompli la plus difficile des tâches humaines, celle qui demande le plus de talents et de vertus : la création d'un État libre et prospère. Et comment avaient-ils acquis les lumières, la moralité, le sens religieux, l'amour du devoir, sans lesquels ils eussent infailliblement échoué? par la culture graduelle que l'esclavage leur avait valu; rude culture, sans doute, et dont ils ne doivent point reporter le mérite à leurs maîtres, mais sans laquelle cependant ils n'eussent connu ni le respect hiérarchique, ni l'obéissance, ni la tempérance, ni le travail régulier, qui en ont fait des hommes libres, des hommes dignes d'être libres. Supposons que l'esclavage leur eût manqué, supposons qu'il y a cent cinquante ans on eût débarqué, pour les y laisser à l'état de liberté parfaite, plusieurs milliers d'Africains sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre, que serait-il advenu d'eux? — que seraient aujourd'hui leurs descendants, si tant est qu'il en restât encore un seul parmi nous?

Encore une fois, qu'on ne veuille pas voir, dans notre admission franche et loyale de tous les faits qui doivent être pesés quand on veut juger soit l'esclavage en lui-même, soit les remèdes qu'il appelle, un plaidoyer plus ou moins adroit en sa faveur. Pareille apologie ne se rencontrera jamais sous notre plume. Nous savons reconnaître *l'utilité* relative de l'esclavage pour la transformation d'une race barbare ; mais nous savons aussi que cette transformation peut avoir lieu à des conditions meilleures, et nous savons enfin qu'après un premier degré franchi, de civilisateur qu'il était, l'esclavage devient un obstacle au progrès humain ; c'est là son vice capital à nos yeux. Nous sommes moins touchés du tort qu'il porte au principe abstrait de la liberté humaine, regardé comme absolu, comme universel. Les droits abstraits sont sujets à de grandes et légitimes restrictions. Dans 'état de société, tout droit engendre un devoir ; et qui ne peut remplir celui-ci, n'obtient celui-là que par une tolérance parfois excessive. Aussi, nous admettons fort bien que, pour être libre, il faut être capable des devoirs qu'impose la liberté ; mais, en revanche, nous ne connaissons guère de tort plus grand envers un être humain, que l'abus de pouvoir en vertu duquel on le retient esclave lorsqu'il a l'intelligence et la moralité qui le désignent comme pouvant être libre. On viole alors en lui le plus sacré des droits qu'il ait reçus de Dieu, — le droit d'être homme. Et voilà la malédiction de l'esclavage. Voilà d'où proviennent tous ces crimes accumulés pour empêcher, pour prévenir le développement naturel de l'être moral qu'on veut asservir. Voilà où prennent naissance ces odieux systèmes de répression qui tiennent l'intelligence dans les ténèbres, et mettent l'âme aux fers pour étouffer en elle l'instinct de sa liberté. Ne nous dites point que, comme animal, l'esclave est bien nourri, bien couvert, bien abrité, bien soigné dans ses maladies : — votre institution le retient, par tous les moyens qu'on a pu inventer, à mi-chemin entre la destinée de l'animal qu'il n'est plus, et de l'homme qu'il pourrait être. Ne nous dites pas qu'il y a des hommes, appelés libres, qui croupissent dans l'ignorance et qui souffrent, jusqu'au dernier jour de leur vie, les plus épouvantables privations. Ce fait ne légitime en rien l'esclavage, dès qu'il a besoin, pour se maintenir, de garder toute une classe d'hommes

sous le même niveau de dégradation, et dès qu'il doit inévitablement succomber si ce niveau n'est pas exactement maintenu. Incompatible avec le développement logique des facultés humaines, cette institution est, par cela seul condamnée ; — elle doit périr.

Elle doit périr, nous le proclamons; mais par quels moyens? Pour hâter sa chute, toute arme est-elle bonne, indifféremment? Les conceptions de la pensée doivent-elles être réalisées, les arrêts de la raison doivent-ils être exécutés, coûte que coûte, sur l'heure, à l'aventure? Si l'arsenic coupait la la fièvre comme l'écorce du quinquina, vous serviriez-vous indistinctement de l'un ou l'autre remède? Et la fièvre elle-même ne vaut-elle pas, en somme, beaucoup mieux que l'arsenic? Ainsi de l'esclavage, qui est un mal, et de l'anarchie que sa guérison, mal entreprise, pourrait amener. Ce mal est, selon nous, plus à craindre encore. Si les esclaves affranchis devaient être rendus aux appétits sensuels, à l'infimité morale des sauvages, nous les laisserions esclaves, et pour leur bien. Bref, nous ne voulons transformer un état social, si mauvais qu'il soit, que pour lui substituer un état meilleur.

Qu'on ne s'y trompe point. Avec les restrictions que nous mettons à nos vœux abolitionnistes, ils sont accueillis par un nombre immense de propriétaires d'esclaves ; nous en avons pour garantie le nombre des États du sud où des efforts opiniâtres ont presque fait pencher la balance législative du côté des vrais principes, le nombre des affranchissements volontaires, de plus en plus considérable, — on le verra tout à l'heure, — l'intérêt que les propriétaires du sud, en général, ont mis à favoriser les plans de colonisation par lesquels l'émancipation graduelle devait être facilitée, enfin les scrupules, l'inquiétude manifestes dont on peut surprendre, chez bien des planteurs, les heureux symptômes, et les tentatives qu'on a faites, non sans succès, pour rendre l'esclavage plus tolérable.

Mais ce que la morale universelle commande avant tout aux États du sud, et ce qu'ils n'ont pas encore paru envisager comme un devoir impérieux, c'est d'attester, par des mesures décisives, qu'ils ne regardent pas comme une situation permanente, celle dont ils subissent aujourd'hui les inconvénients et les remords. On

n'attend pas d'eux l'émancipation immédiate ; mais un premier pas dans cette voie sainte, — une prévision explicite du terme que l'esclavage doit avoir, — une préparation, si éloignée qu'elle soit, de cet avenir espéré, — un commencement d'éducation qui achemine les esclaves vers cet état mixte et transitoire d'affranchissement intellectuel qui doit, peu à peu, leur donner les droits et les mettre à même de remplir les devoirs de l'homme libre.

L'esclavage, état de transition, épreuve préparatoire, école de liberté, voilà comme le conçoivent tous les bons esprits, et tous désirent, comme ils la prévoient, la fin de cette institution temporaire. Sur ce point, peu de controverse ; — mais *par qui* l'esclavage doit-il être détruit? se demande-t-on, et cette question est moins oiseuse qu'elle ne le paraît au premier abord. Elle importe à ceux que sa solution rend responsables, en ce qu'elle leur fait apprécier cette responsabilité. Elle importe un peu moins à ceux qui, rigoureusement, ne sont pas responsables, mais elle leur importe encore en ce qu'elle les détourne de gêner ceux qui le sont dans les efforts qu'ils auront à faire. Pour que la grande entreprise soit menée à terme de bon accord, avec ensemble, sans chaos, sans tiraillements intérieurs, avec une tolérance réciproque pour des idées quelquefois hostiles, avec une bonne volonté, chez tous cordiale, de donner et de recevoir assistance, il faut savoir à quoi s'en tenir là-dessus.

Notre manière de voir a pu être pressentie. Pour la destruction sagement graduée et ménagée de l'esclavage, tel qu'il existe sur une moitié du territoire américain, ce n'est pas aux États libres que nous nous adresserons. D'autorité positive et légale, ils n'en ont aucune. Leurs votes comptent pour aussi peu dans la législation de l'Alabama, par exemple, que dans les délibérations du Parlement anglais. C'est de cette vérité qu'il faut partir pour éviter tout malentendu, malentendu qui pourrait engendrer les discordes les plus sérieuses ; et, une fois ce point admis, à qui revient le droit de mener la grande affaire de l'Abolition, si ce n'est à ces hommes du sud, — trop peu comptés, ce nous semble, — qui ont fait preuve de désintéressement et de bon vouloir dans tous nos mouvements abolitionnistes.

Si l'Émancipation s'opère par des voies pacifiques, si nous ne devons pas la voir sortir, tôt ou tard, de l'insurrection violente et de la guerre civile, c'est aux abolitionnistes du sud qu'elle sera due. Toutes les fois que le nord s'agite sur cette question, au lieu d'avancer, elle recule. On a, depuis quelques années, méconnu cette vérité ; les résultats ont été déplorables. Un changement notable a été constaté dans les dispositions des États du sud relativement à l'abolition de l'esclavage. Les champions qu'elle y comptait sont réduits au silence et comme paralysés par ces clameurs lointaines et menaçantes. Il y a vingt ans, pour différentes raisons et à différents degrés, l'abolitionnisme comptait, dans le sud, de nombreux partisans; ils formaient un parti puissant dans le Maryland, la Virginie, le Kentucky; aujourd'hui, ces forces sont dispersées. Le grand nombre s'est mis en garde contre des attaques violentes et qui semblaient dictées par une animosité directe. D'autres, sans avoir changé de doctrines, s'abstiennent par point d'honneur, placés, s'ils parlaient, dans cette position fausse où on a l'air de trahir sa cause, de tendre un piége à ses voisins, de travailler contre eux tout en restant parmi eux.

Les abolitionnistes quand même et coûte que coûte, — M. Calhoun en tête, — ont amené en partie ce triste état de choses; en partie aussi la valeur du travail noir singulièrement accrue par les mesures si judicieusement employées contre la traite. Le nord a donc, par ses funestes agitations, causé la ruine du parti abolitionniste dans le sud, et, dans les États libres, celle de la Société formée pour la Colonisation, de cette Société puissante à laquelle est due la fondation de Liberia (1). Ce sont là des pertes que compense assez médiocrement, à notre sens, le droit conquis par les orateurs du Nord de fulminer l'anathème contre l'esclavage et ses partisans. Il y a une étrange confusion d'idées dans ce grand zèle pour la liberté de la parole qui aboutit à retarder l'heure où des millions d'hommes pourront recouvrer leur liberté.

(1) Sierra-Leone, autre essai de colonisation par les noirs affranchis, fut le fait d'une Compagnie anglaise, formée par Granville Sharp, à l'issue du fameux procès du Somerset, où les tribunaux anglais tranchèrent, pour la première fois, la question de l'illégalité de l'esclavage.

L'objection naturelle à notre façon de voir, c'est l'énorme retard que subira l'émancipation, si nous devons l'attendre des hommes du sud. Il faudra un siècle, dit-on, pour former parmi eux un parti abolitionniste de quelque valeur. Qu'il en soit ainsi ou qu'il en soit autrement, ce fait subsiste, qu'il faut leur intervention pour que l'abolition de l'esclavage ait lieu sans violence, sans émeute, sans discorde civile. Les causes qui doivent, indépendamment des hommes, produire la nécessité de l'émancipation, ces causes opèrent lentement; en revanche, échappant à tout contrôle humain, elles ne peuvent pas plus être suspendues par les partisans intéressés de l'esclavage, que précipitées par ceux qui l'attaquent au nom de principes incontestables, mais avec une indiscrétion souvent funeste à la cause qu'ils prétendent servir.

Parmi ces causes, plaçons en première ligne l'esprit du siècle. Depuis plus de cent ans, soit chez nous, soit en Europe, on a dû constater une tendance rapide vers la réforme, toujours plus libérale, des institutions politiques, un respect toujours croissant pour le droit individuel. Ces progrès ont pu être contrariés, on a pu temporairement les suspendre; à la longue ils ont triomphé de toutes les résistances du pouvoir, de toutes les inconstances de l'opinion. C'est du moins ainsi que nous interprétons ces luttes incessantes engagées dans la vieille Europe entre les despotes et les peuples. L'esprit du siècle a fait circuler à flots les lumières; il a rendu indispensable un assez haut degré d'éducation; il a fait comprendre de plus en plus le bienfait des lois, d'autant plus volontiers obéies que l'on sait pouvoir compter sur leur protection. Il a détruit, en grande partie, l'odieux commerce des négriers; il a contraint les riches et les puissants à prendre en considération toujours plus grande les misères de la classe qui travaille et souffre. L'esprit du siècle circulant partout, va chercher, jusqu'au fond de ses plantations, le possesseur d'esclaves. On retrouve son influence dans cette éducation religieuse, jadis refusée à l'esclave, et qu'on lui donne aujourd'hui, l'*Oncle Tom* en fait foi. Grâce à lui, l'esclave est mieux vêtu, mieux nourri; il travaille dans de meilleures conditions, et, d'année en année, voit plus généralement reconnaître ses droits comme époux ou comme père.

Enfin, l'esprit du siècle donne à l'esclave le goût de la liberté, l'espoir secret qu'il peut être libre. Cela seul doit, à la longue, tuer l'esclavage.

En second lieu, comptons les rapports du nord et du sud, constamment multipliés. Leur influence se fait surtout sentir dans les États du sud qui confinent à ceux du nord. Le dernier recensement de la population atteste que ces États subissent, sans agitation ni tumulte, une véritable révolution sociale. Il suffit d'y jeter les yeux pour s'apercevoir que, pas à pas, l'esclavage recule vers le midi, et que sa tendance est de se concentrer dans ses dernières retraites en une masse compacte. La chaîne entière des États à esclaves situés vers le nord, — le Delaware, le Maryland, le district de Colombia, la Virginie, le Kentucky, le Missouri, — comptait, en 1830, une population de 2,603,389 âmes ; en 1840, cette population s'était accrue jusqu'à 2,995,143 âmes ; en 1850, elle était de 3,832,430. La population esclave, prise à part dans le même laps de temps, suivait la progression suivante :

Recensement de 1830 — 771,756
— — 1840 — 786,521
— — 1850 — 879,859

Ainsi l'accroissement était de 1,229,041 pour la population libre, de 108,103 seulement pour la population esclave. En d'autres termes, la population totale augmentant d'environ 50 pour 100, la population esclave, envisagée séparément, n'augmente, dans le cours des vingt dernières années, que de 14 pour 100.

Étudié de plus près, et par État, ce contraste est encore plus frappant. On s'assure que la décroissance de la population esclave n'est point due à une disproportion quelconque entre le nombre des naissances attribuées à chacune des deux races, mais bien au mouvement qui pousse du nord au sud l'esclavage fuyant, pour ainsi dire, le contact des populations libres. La valeur vénale des esclaves diminue, d'année en année, dans les États du sud confinant aux frontières des États du nord. Ceux que leurs maîtres persistent à y retenir, voient changer insensi-

blement leur position et s'assimilent de plus en plus à la classe des affranchis. Qu'on interprète comme on voudra, au point de vue moral, cette migration, il est impossible d'en méconnaître la portée. A mesure que les esclaves arrivant des États énumérés plus haut se pressent, au sud, dans un territoire plus étroit, ils y font abonder un travail dont le prix doit baisser dès lors, à moins qu'il ne trouve à se répandre sur de nouvelles provinces. D'ailleurs la population noire s'y accroît d'une façon disproportionnée avec les progrès de la race blanche, et le même phénomène que nous venons de constater dans le Kentucky et la Virginie, se reproduit, mais en sens contraire, dans l'Alabama et le Texas. Aussi il est permis de prévoir, pour une époque donnée, l'évacuation complète du midi des États-Unis par les travailleurs de race blanche; les maîtres s'éloignant à leur tour pour aller vivre, loin de la contrée envahie, des revenus qu'elle pourra leur payer; et, finalement, — éventualité que M. de Tocqueville ne regarde pas comme improbable, — un royaume noir établi par degrés, à petit bruit, sur les côtes du golfe mexicain.

Troisième cause d'émancipation : — la civilisation progressive des noirs, même à l'état de servitude. Nous en avons déjà parlé; mais revenons sur ce sujet intéressant. Nulle condition sociale n'anéantit absolument l'être humain. La loi peut le déclarer « cheptel », l'homme reste un homme, et ne peut être l'animal ou le vil bétail que ce mot désigne. Pas plus que l'expression de *sujets*, l'expression d'*esclave* ne désigne un état identique pour les habitants de divers royaumes, pour les classes asservies dans divers pays. De l'esclave, d'ailleurs, on n'a pas songé à faire un *outlaw*, un *hors la loi.* Au contraire, la loi garantit à l'esclave américain des droits essentiels; mieux encore que la loi, le sentiment public, qui crée la loi et lui donne autorité, protége cet être déchu. A mesure qu'il devient capable de liberté, sans que la loi intervienne, sans que sa condition nominale soit changée, il acquiert, généralement parlant, une somme de liberté plus grande, — et cela parce qu'il est fort difficile qu'il existe une différence considérable entre l'état conventionnel et la situation réelle d'une classe d'hommes. Voyez débarquer chez nous cet Irlandais de Cork ou du Connaught, tout barbouillé de sa tourbe natale, tout encroûté de la boue sur laquelle il dormait

dans sa misérable hutte, intimidé, assoté, ignorant, stupide, — animal, enfin, qu'il faut bien traiter en animal. Quelques années s'écoulent. Cette nature inerte s'entr'ouvre à la chaleur généreuse de notre libre soleil. L'humanité dont cet être est l'objet pénètre à la longue le calus formé par la haine autour de son cœur ulcéré. Il prend peu à peu confiance dans les témoignages d'intérêt que ses semblables, pour la première fois, lui accordent. Déjà s'est éveillé le désir d'une amélioration quelconque, déjà fermente en lui l'instinct engourdi du courage viril; son front s'éclaire d'un premier rayon d'intelligence; ses façons ressemblent à celles d'un homme qui se croit l'égal des autres. La métamorphose a déjà commencé; aussi est-il traité tout autrement, et dans la mesure exacte du changement qui s'est opéré en lui. Sa place dans le monde est la même; le nom dont on le désigne est le même; sa position sociale est pourtant tout autre. Ainsi, pour les esclaves, et pour ceux des frontières bien plus que pour les autres, le niveau s'établit entre eux et leurs maîtres : nous assistons, comme au moyen-âge, à la transmutation graduelle de serfs en vilains, de vilains en hommes libres. Le maintien *nominal* de l'esclavage ne porte aucun préjudice à cette transformation que rien ne saurait empêcher.

D'ailleurs, quand on pèse les chances futures de l'esclavage, il est une considération qu'il faut se garder d'omettre. La culture du coton introduite dans les États du sud, et les perfectionnements graduels des procédés à l'aide desquels il se manufacture, accrurent naguère, de beaucoup, la valeur vénale des esclaves, et fortifièrent les liens de la servitude. Ce que les gouvernements, les hommes d'État, la puissance militaire, seraient impuissants à réaliser, s'accomplit souvent, en dehors de toute action directe, par des changements inaperçus dans la condition de l'agriculture, du commerce, de l'industrie manufacturière. Or, on peut prévoir, dans le sud de l'Amérique, tel accident, telle modification commerciale qui atteindrait d'une manière plus ou moins immédiate, et en plus ou moins de temps, l'institution vainement attaquée par la presse, la tribune, l'opinion publique. Si, par exemple, on vient à bout d'introduire la culture du coton en Afrique, dans l'Australie et dans l'Inde; et si le progrès des

arts chimiques permet de substituer le chanvre au coton, dans des proportions qui affectent la consommation de cette dernière substance, la valeur du travail dans les États sud américains, — travail dont le coût est peu susceptible de varier au gré des circonstances, — peut s'en trouver si sérieusement diminuée, que l'esclavage devienne, au lieu d'une condition de gain, le fardeau le moins supportable. Et si l'on veut bien réfléchir à la rapidité du courant qui entraîne aujourd'hui le monde, à la promptitude des révolutions industrielles que nous avons vues s'accomplir, à la place immense qu'occupent dans le commerce du monde des denrées presque inconnues il y a cent ans,—le thé, le café, par exemple, dont la prodution et l'importation occupent des ouvriers par centaines de mille et des navires par flottes entières ; — si l'on veut bien se rappeler qu'il y a cent ans les vêtements et le linge de coton étaient, en Europe, d'un usage exceptionnel ; si l'on songe que tous les dix ou quinze ans quelque nouvelle branche de commerce s'établit, — prenons pour exemple l'opium dans l'Inde,—au sort de laquelle la destinée des royaumes semble désormais attachée, on comprendra combien sont légitimes les anticipations et les pressentiments que nous suggère l'étude attentive de la situation faite chez nous aux propriétaires d'esclaves et à l'esclavage lui-même.

L'ascendant de l'opinion, — de l'opinion reine et maîtresse du monde, — est, en outre, tout entier du côté des abolitionnistes ; et les victoires partielles qu'elle a obtenues seraient mieux appréciées si l'ensemble du mouvement progressif ne les atténuait à l'œil ; deux vaisseaux qui avancent du même train sur deux lignes parallèles semblent immobiles l'un à l'autre. Comptons, cependant. Depuis l'adoption de la Constitution américaine, *sept* États ont aboli l'esclavage, anticipant ainsi, et de plusieurs années, — à des conditions presque aussi onéreuses pour eux, — sur les sacrifices consentis par l'Angleterre pour l'affranchissement des noirs dans ses colonies des Indes-Occidentales. Lorsque les territoires du nord-ouest furent, pour la première fois, organisés en États, et sans que personne pût prévoir alors quel accroissement ils recevraient plus tard, l'esclavage n'y fut point admis, et la loi qui l'en excluait fut rendue à l'unanimité, *moins une*, des voix du Congrès. Dans les territoires nouvellement acquis, le même

principe a été presque universellement suivi, et rien ne doit faire prévoir que l'esclavage s'y introduise jamais. Depuis le même temps, la traite des esclaves, à l'étranger, a cessé d'être légale; de nombreuses tentatives ont été faites, dans les États à esclaves, pour frayer la route à l'émancipation ; cette émancipation est discutée dans chaque législature avec une persistance remarquable ; on empêche, par tous les moyens possibles, l'aggravation du mal qu'on veut détruire, et, dans le moment actuel, les différents États de l'Union, sans distinction de latitude, montrent la tendance la plus marquée à favoriser la colonisation par les noirs libres ou par ceux que l'on affranchit dans ce but exprès.

Et puisque nous parlons des noirs libres, ajoutons que leur nombre toujours croissant est un indice du progrès émancipateur. A l'époque où la constitution américaine fut adoptée, c'est à peine s'il en existait quelques-uns sur le territoire des États-Unis. Nègre, esclave, étaient alors deux mots synonymes dans la langue courante. Le dernier recensement nous fait connaître qu'il y a, au sein de notre population républicaine, 418,173 noirs libres, tous esclaves jadis ou descendants d'esclaves. Sur ce nombre, la loi n'a émancipé que les nègres américains des États du nord. Ils sont au nombre de 184,482. Le reste, c'est-à-dire, 233,691, qui résident dans le sud, ont dû leur affranchissement à l'humanité de leurs maîtres. Évidemment, — là où il existe tant de particuliers qui, pour donner la liberté à leurs esclaves, ont bravé les difficultés légales de l'affranchissement, l'opinion qui le voit avec défaveur, et le scrupule charitable que se font bien des maîtres de placer les Nègres, en les émancipant, dans une condition pire encore que l'esclavage, — évidemment, disons-nous, il doit exister un grand nombre de propriétaires disposés à résigner leur droit, et retenus seulement par l'une ou l'autre de ces trois causes. Ainsi, à bien prendre les choses, la philanthropie officielle de l'Angleterre, — celle qui, le même jour (1er août 1838), a brisé les fers de huit cent mille esclaves, à un prix d'argent évalué à plus de 500,000,000 de francs (20,000,000 de liv. sterl.), — ne doit en aucune façon humilier l'orgueil national de l'Amérique, où près de quatre cent cinquante mille noirs ont été rendus à la liberté par le simple effort de l'opinion,

sans contrainte légale, sans intervention de l'autorité dirigeante.

Nous venons d'énumérer les causes qui concourent à l'abolition de l'esclavage et la rendent, selon nous, inévitable dans un délai donné. Nous voudrions maintenant discuter un autre point, beaucoup moins éclairci, celui de savoir quels avantages la race blanche et la race noire peuvent attendre de l'émancipation, devenue praticable, inévitable, si l'on veut.

Au moment où nous écrivons, le sud de l'Amérique semble engagé dans un de ces marais où périt mainte légion romaine pendant les guerres de la Germanie, et où, une fois entré, il devient aussi difficile de reculer que de marcher en avant. Tout dépend pour les États à esclaves de la manière dont l'abolition de l'esclavage s'accomplira. Si, comme cela se peut fort bien, le reste du Mexique est annexé aux États-Unis, — le sol libre venant à s'étendre, — les noirs reculeront jusqu'aux Tropiques. Entassés dans l'isthme, sous un ciel fatal aux blancs et dont seuls ils supportent les ardeurs, le temps peut venir où ils constitueront un Etat homogène qui, par suite des révolutions politiques, tombera de sa tige comme un fruit mûr, ou sera violemment arraché aux États-Unis. Dans cette hypothèse, leur conduite fera leur destin, sous la réserve des droits de la Providence. Que si, après l'émancipation, les deux races continuent à coexister dans les États du sud, nous ne pouvons que mal présumer de cet état de choses tout-à-fait anormal. L'amalgamation des deux races, si elle était possible, donnerait naissance à une troisième, de tout point inférieure aux deux autres. Mais l'amalgamation n'est pas probable; il est plus aisé de la supposer comme conséquence du maintien de l'esclavage que d'y voir un des résultats de l'émancipation. Celle-ci aura inévitablement pour effet de resserrer les liens de castes; et d'ailleurs, placés en face de leurs anciens maîtres, liés par les traditions de la servitude, les noirs affranchis descendront dans l'échelle sociale, condamnés plus rigoureusement que jamais aux plus humbles fonctions de l'état social. Un autre dénoûment s'offre à l'esprit, plus redoutable encore, celui qu'amènerait une guerre de races, donnant la victoire à l'une d'elles, refoulant l'autre dans une condition avilie et désespérée.

N'est-il donc aucun moyen de conjurer cet avenir si menaçant? A ceci nous répondons que les malheurs prévus seront détournés, ou du moins atténués, à proportion de l'influence que le dogme chrétien pourra prendre sur les individus des deux races hostiles, ramenés par ce dogme à l'esprit de justice, de charité, de fraternité, qui maintient la paix parmi les « hommes de bon vouloir. » En fait de remèdes humains, de spécifiques politiques, nous n'en connaissons qu'un : c'est la colonisation ; — très imparfait, sans doute, très indirect, très lent dans ses effets, — et cependant, à coup sûr, celui de tous sur lequel la race noire devrait compter le plus pour une amélioration sensible dans le sort qui lui est fait en Amérique.

La colonisation ! mais est-elle praticable, praticable au moins sur une échelle qui permette d'espérer qu'elle puisse modifier la destinée des noirs aux États-Unis ? — Première question à résoudre.

L'histoire de la république de Liberia et sa situation présente prouvent, mieux que tout raisonnement, que la réexportation des Nègres esclaves sur le continent africain peut, bien dirigée, tourner à leur grand bénéfice. A tout le moins faut-il reconnaître que si *là*, sur le sol natal, ils ne pouvaient se maintenir à un certain degré de liberté et de civilisation relatives, en Amérique, bien évidemment, — aux prises avec une race dominatrice et plus énergique, — ils ne sauraient aspirer à cesser d'être une caste servile, irrémédiablement vouée à l'abaissement et à la dégradation. C'est ce qu'il ne faut pas admettre, si on veut abolir l'esclavage. Maintenant, cherchons dans quelles proportions numériques peut avoir lieu la colonisation, et si elle peut atteindre le chiffre où il faut qu'elle arrive pour affecter sensiblement le sort des noirs américains.

Les dernières années qui viennent de s'écouler ont vu se produire des faits qui montrent, sous un nouveau jour, la question des émigrations et des colonies. Trois cent mille personnes passent maintenant, chaque année, de l'Irlande en Amérique. A ce taux, en vingt années au plus, tout ce qu'il y a de noirs aux États-Unis serait réexpédié sur la côte africaine. L'Allemagne nous envoie des émigrants, non par villes, mais par provinces. Des bords de l'Atlantique partent pour l'Ouest des masses d'a-

griculteurs, par détachements de huit et dix mille. Les Mormons, plaçant un immense désert entre eux et la portion du continent habitée par les hommes d'une autre croyance, fondent un empire qui s'accroît de jour en jour, et la civilisation envoie sa nombreuse avant-garde sur les côtes de la Mer Pacifique. Le Vieux-Monde participe à ce mouvement. La misère, l'ambition, l'esprit d'aventure, font déborder ses populations sur le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le sud de l'Afrique et l'Inde. Les flottes d'émigrants se rencontrent et se saluent sur toutes les mers, et ces émigrants, pour la plupart misérables, vont affronter des obstacles pour le moins aussi rudes que ceux en face desquels se trouveraient des noirs affranchis à leur retour en Afrique. Assurons-nous donc que, pour ne rien dire de plus, la colonisation ainsi comprise n'a rien d'impossible.

Serait-ce par hasard le prix du transport qui nous ferait reculer? Dans le cours des dix dernières années, l'accroissement moyen de toute la population noire, en Amérique, a été de 75,000 par an. Donc, si l'exportation humaine dont nous nous occupons, avait lieu sur le pied de 100,000 âmes par an, il ne faudrait pas plus de vingt-cinq ans, — ce laps de temps compte à peine dans l'histoire d'un peuple, — pour empêcher tout accroissement de la population noire, et, mieux encore, pour la réduire de 20 ou 25 0/0 au-dessous de son chiffre actuel. Dans le même intervalle, la population blanche aurait doublé, et une pareille disproportion numérique, établie entre les deux races, suffirait pour rendre tout-à-fait abordable la question si difficile de l'émancipation.

La dépense serait forte : soit. Cependant, elle n'entraînerait aucun embarras sérieux pour les finances nationales. L'Amérique doit, aux termes du traité de Washington, entretenir sur la côte d'Afrique une escadre de quatre-vingts canons, qui coûte cher, en argent et en matelots. La même somme que l'on dépense ainsi, en pure perte bien avérée, appliquée aux besoins de la colonisation, suffirait presque pour défrayer le transport des Nègres, tel qu'il peut maintenant s'opérer.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le fardeau de cette dépense ne pèserait pas uniquement sur les ressources de l'État. Une fois les colonies africaines en voie de prospérer, une fois

admis par les noirs américains qu'ils gagneraient évidemment à retourner en Afrique, un autre ordre de choses se développerait immédiatement. Le commerce avec l'Afrique, déjà important, prendrait une extension rapide. Entre Liberia et l'Amérique s'établirait un courant régulier de navigation qui faciliterait singulièrement la traversée des noirs rendus à leur terre natale. Les noirs affranchis, — dont nous avons dit le nombre — et qui se multiplieraient, — nous avons expliqué comment, — par suite de toute diminution sensible dans la valeur du travail esclave, trouveraient alors facilement à faire eux-mêmes les frais de ce voyage devenu moins coûteux. Chaque émigrant dont le succès aurait couronné les travaux, deviendrait à son tour un centre d'attraction pour le petit nombre de connaissances et d'amis qu'il aurait laissé derrière lui. Il ne faut, pour voir se réaliser ces prévisions favorables, qu'une consolidation définitive de la colonie existante, et l'opinion accréditée qui dirigerait vers elle le courant des capitaux cherchant à se placer avec avantage. Une fois à ce point, Liberia, pour grandir, n'aura besoin de personne, et lui fallût-il un secours étranger, les actes récents de cinq à six législatures d'État doivent prouver combien l'Amérique se montrerait empressée à lui tendre la main.

Cette difficulté aplanie en ce qui touche les noirs libres, on en rencontre une autre. Comment obtenir des propriétaires d'esclaves, alors que cette propriété représente pour eux des sommes énormes, qu'ils y renoncent gratuitement? Et, d'un autre côté, comment le gouvernement des États-Unis pourrait-il compenser, par des indemnités pécuniaires, un sacrifice de cette étendue?

Nous ne méconnaissons pas la force de l'objection ainsi présentée ; et nous convenons très volontiers que si la colonisation était *le seul* moyen de ruiner peu à peu l'esclavage, aucun espoir fondé n'existerait d'arriver légalement et pacifiquement à l'abolition. Mais nous nous sommes placés sur un plus large terrain, et d'autres perspectives se sont ouvertes devant nous. Nous avons constaté que des influences puissantes, irrésistibles, dans le sein même des États à esclaves, favorisaient les tendances abolitionnistes ; — nous avons montré comment la colonisation, dans son but et ses effets, concordait avec ces in-

fluences ; — qu'en ramenant en Afrique les noirs affranchis, elle sert les intérêts de la race noire ; — qu'en délivrant les États du sud des inquiétudes causées par la présence d'une classe d'hommes toujours plus ou moins suspecte aux détenteurs du sol, elle les prédispose plus favorablement envers l'émancipation, dont l'idée cesse de se confondre avec celle d'une insurrection armée procédant par le meurtre et le pillage. Nous allons tâcher d'élucider ce point spécial, en montrant comment se combinent, dans la pratique, l'idée de coloniser l'Afrique et celle d'émanciper les noirs américains.

L'émancipation doit, selon nous, être graduelle. Selon nous, encore, elle commencera par les États du sud qui forment la limite septentrionale du territoire où l'esclavage existe encore. Prenons l'un d'eux pour exemple, et voyons comment il est probable que les choses s'enchaîneront.

Dans le Maryland, en 1830, on comptait une population esclave de 102,294 ; en 1840, elle était de 89,737 ; en 1850, de 89,800. Somme toute, elle avait *diminué*, en vingt ans, de 12,494 individus. Dans ces mêmes vingt années, la population libre du Maryland s'était accrue de 447,040 à 582,506 âmes ; — différence *en plus*, 135,466 ; en d'autres termes, par chaque noir *de moins*, il y avait *dix* blancs *de plus*. Il est clair qu'en vertu de ce seul fait, l'esclavage est plus facile à détruire dans le Maryland que si les deux races avaient progressé dans la même proportion. On s'en assure en voyant les affranchissements s'y multiplier de jour en jour, et ils seraient encore plus nombreux, si les propriétaires, qui ne veulent pas vendre leurs esclaves et ne peuvent se résoudre à les affranchir sans savoir ce qu'il adviendra de ces malheureux, avaient la certitude qu'on a d'avance assuré leur destinée. C'est ce qui aurait lieu si le magnifique plan, proposé au Congrès américain par M. Webster (le 7 mars 1850), n'avait été repoussé, comme impraticable, par des gens qui en reconnaîtront avant peu la profonde sagesse. M. Webster voulait que le gouvernement des États-Unis s'engageât à transporter en Afrique, en leur y assurant un secours provisoire qui leur permît de s'y établir, tous les noirs affranchis sous cette clause par leurs maîtres actuels. Supposez cette mesure adoptée, et calculez l'effet produit sur l'organisation du Maryland ; calculez le nombre

des affranchissements spontanés, le nombre promptement décroissant des possesseurs d'esclaves, la disproportion rapide où ils se trouveraient par rapport aux intelligents champions du travail libre, — et dites-nous si l'émancipation complète ne s'ensuivrait pas dans un très court délai.

Ce qui se fût passé dans le Maryland, si la motion de M. Webster eût été votée par le Congrès, est ce qui se passera infailliblement aussitôt que la colonisation africaine aura ses résultats assurés et ses courants réguliers, dans tous les États du sud où l'esclavage est déjà en voie de décroisssance. Or, c'est précisément cette disproportion toujours plus grande entre la race dominatrice et la race asservie, qui doit, inévitablement, après une époque de transition plus ou moins prolongée, amener la réforme d'une institution qui n'a plus sa raison d'être quand le travail libre fait une concurrence active au travail esclave.

La colonisation, fût-elle insuffisante pour la réexportation complète des noirs en Afrique, a toujours un grand effet moral de réhabilitation, qui ôte aux partisans de l'esclavage un de leurs meilleurs arguments, au préjugé de race ses plus puissantes racines. Comment invoquer, à l'appui de l'état de choses actuel, l'infériorité naturelle, irrémédiable, de la race noire, quand on saura qu'elle peut, elle aussi, organiser des États, maintenir des lois stables, se plier à toutes les exigences de la civilisation et en remplir les devoirs les plus ardus?

Puis, c'est le plus réel et le plus efficace des obstacles qu'on ait encore opposés à la traite. Les petits établissements dispersés entre Sierra-Leone et le San-Pedro ont déjà, sur cette longue ligne de côtes, jadis infectée de négriers, à peu près anéanti le commerce qu'on y faisait en dépit des croisières.

Ce que nous disions de l'émancipation est tout aussi vrai de la colonisation; c'est aux États du sud à s'en faire les plus ardents promoteurs; c'est d'eux qu'il faut attendre l'impulsion la plus vigoureuse. Les Américains du Nord, en effet, n'ont d'autre intérêt que celui de l'humanité à favoriser la création des colonies noires. Parmi eux, ce qu'il y a de noirs affranchis est en trop petit nombre pour exercer la moindre influence. Ils se sont peu à peu concentrés dans les grandes villes où ils exercent les professions auxquelles répugne le plus l'esprit d'indépen-

dance naturel aux blancs : — domestiques, cuisiniers, *stewards* à bord des navires, barbiers, petits détaillants, ils se résignent à un rôle humblement utile, et ne sont ni plus remuants ni moins industrieux que la plupart des émigrants étrangers. Dans le sud, au contraire, l'éloignement des noirs affranchis est un besoin politique. On écarte en eux les plus intelligents promoteurs des insurrections futures, ceux dont la seule présence, attestant aux esclaves qu'ils peuvent un jour, eux aussi, échapper au joug, leur inspire une irritation, une inquiétude permanentes.

Quant aux noirs eux-mêmes, esclaves ou libres, la colonisation est un bienfait sans lequel l'affranchissement perd la moitié de ses avantages. Supposez qu'on mette à cet affranchissement la condition de ne pas quitter le sol américain, et vous verrez ce que penseront, de cette restriction, les défenseurs de la caste opprimée. Vous entendrez les ardentes réclamations que soulèvera ce nouvel esclavage substitué à l'autre, et avec quelle puissance d'arguments on réclamera pour les affranchis le droit d'émigrer, d'aller chercher fortune sous de meilleurs auspices, partout ailleurs que sur la terre où ils ont souffert. Qui plus est, on aurait raison. Dans le sud, même lorsqu'il est rendu à la liberté, le noir demeure sous le coup d'une dégradation indélébile. A peine, sur ce point, le nord diffère-t-il du sud ; et, loin d'ignorer qu'il en est ainsi, les affranchis noirs, mieux que personne, savent faire ressortir au besoin l'inanité des textes de loi qui les proclament égaux au reste des citoyens d'Amérique. Pas un, s'il a quelque intelligence, qui ne comprenne que jamais, en ce pays, il ne pourra être plus qu'une *moitié* d'homme libre. Quelques-uns ont essayé de lutter, et luttent encore contre le préjugé qui les écrase ; mais, dans ce combat inégal, pas un vainqueur n'a fait triompher ce qui est le vrai droit, la vraie justice. Et de ce seul fait, bien des gens croient pouvoir conclure, — nous serions presque de cet avis, — qu'il y a réellement une vague, une insaisissable différence entre l'homme noir et l'homme blanc ; une loi cachée qui les sépare et, quand ils sont réunis, assure la suprématie de ce dernier. Ceci peut s'expliquer encore, en ce qui touche l'Amérique, par les effets des idées traditionnelles qui, agissant à la fois sur les deux castes ainsi juxta-posées,

conservent l'orgueil aux anciens maîtres, l'abaissement aux esclaves libérés, et qui ne leur permettra pas, d'ici à long-temps, l'oubli de ce qui fut, la volonté de ce qui doit être. Encore une raison de coloniser, ne fût-ce que pour arracher à cette espèce de cercle magique où ils s'épuisent en efforts infructueux, les mêmes êtres que nous voyons, une fois sur une terre nouvelle, prendre hardiment l'initiative et la responsabilité des plus grandes entreprises, assumer les fonctions d'un ordre supérieur, ressaisir enfin, dans ce qu'elle a de plus précieux attributs, leur liberté jusque-là purement nominale, maintenant réelle et complète.

Il ne manque pas de gens pour taxer de « cruauté » les promoteurs des plans de colonisation. Il nous est impossible d'admettre, et même de comprendre, cette bizarre accusation. Le sort des noirs, en Amérique, est-il donc si heureux qu'il soit malaisé de le rendre meilleur ? Et quels moyens employer pour cela ? La fusion des races, peut-être ? Mais telle est la puissance des habitudes et des mœurs, que le plus zélé défenseur des esclaves n'admettrait pas, pour ce qui le concerne, lui, son fils ou sa fille, les conséquences pratiques de cette *amalgamation*, comme on dit, qu'il préconise peut-être dans ses discours et ses écrits. Et nous ne l'en blâmons pas. Ses instincts valent mieux que ses raisonnements. L'amalgamation n'est désirable ni pour l'une ni pour l'autre race. La Providence les a séparées : n'allons point contre les décrets de la Providence. D'ailleurs, en fait, rien n'est moins à prévoir que l'amalgamation. Et cela suffit pour que nous ne nous arrêtions pas à en discuter les douteux avantages. Dans tout le cours de cet exposé, on a pu le remarquer déjà, nous ne réglons pas les choses d'après des idées et des systèmes préconçus. Nous les prenons telles que la réalité actuelle nous les offre, pour raisonner d'après des faits certains, et arriver, autant que possible, à des déductions pratiques incontestables.

Or, partant de ce qui est, nous ne voyons rien de cruel dans l'émigration des noirs que le gouvernement des États-Unis ramènerait en Afrique. On les chasse, dit-on, de leur pays natal. Mais, d'abord, est-il sans exemple que, pour améliorer sa condition, l'homme libre quitte spontanément le lieu où il est né ? Que

font ces Européens accourant en Amérique par centaines de milliers ? Les amis qui les appellent, ceux qui les aident à partir sont donc, à ce compte, ligués pour leur nuire ? Et d'où vient qu'on accuse, — à bon droit, — de cruauté, les petits gouvernements allemands qui s'efforcent, par toute espèce de restrictions et d'obstacles malveillants, à retenir chez eux les pauvres hères disposés à fuir une ingrate patrie ? D'ailleurs, prenons-y garde, le noir émigrant est libre — ou il est esclave. Libre, il ne part pour la colonie africaine que si bon lui semble. Esclave, si vous admettez que la liberté soit un bien de quelque prix, il ne nous semble pas l'acheter trop cher en allant prendre possession d'une terre où, pendant tout le temps nécessaire à son installation, une charité prévoyante pourvoit à ses premiers besoins.

Que s'il s'agissait de le mettre aux prises avec un pays absolument inculte et un état de choses à créer tout entier, — nonobstant l'exemple de ces courageux pionniers de la race anglo-saxonne qui, par les défilés des Montagnes-Rocheuses, vont chercher une patrie dans les déserts de l'Orégon, — nous pourrions concevoir quelques doutes, non sur l'humanité, mais sur la prudence des partisans de la colonisation. Il n'en est pas ainsi ; car, sur la côte occidentale de l'Afrique, les premières difficultés sont vaincues. Liberia, y comprise la colonie Maryland, s'étend de la rivière San-Pedro à Sherbro, sur un rayon de cinq cents milles. Le chiffre de la population civilisée est de 7 à 8,000 suivant les calculs les plus avérés ; et la population sauvage dispersée sur le territoire qui reconnaît les lois de la jeune République, est de plus de 200,000 âmes. Le sol est fertile ; les exportations se sont élevées, en moyenne, à un demi-million de dollars (2,500,000 fr.), et croissent rapidement à mesure que les développements de l'industrie lui fournissent des ressources plus amples. Après cinq années à peine d'existence politique, Liberia est déjà en rapports diplomatiques avec la Grande-Bretagne et la France. Ses noirs habitants ont fait preuve d'aptitude gouvernementale ; ils se sont donné une constitution dont toutes les parties essentielles fonctionnent régulièrement ; et le président Roberts a déployé un caractère, une intelligence qui le montrent digne de mener à bien cette grande œuvre, cette intéressante création. Les églises de la jeune République

comptent plus de 2,000 chrétiens assidus à les fréquenter, et plus de 1,500 enfants peuplent ses écoles du dimanche; chaque ville a son établissement d'instruction primaire, ouvert tous les jours, et dans ces différents établissements, ou dans les écoles quotidiennes dépendant de chaque mission, sont répartis environ 1,200 élèves. Les hautes études sont professées dans plusieurs colléges, et les amis, les patrons de la colonie s'occupent en Amérique, avec tout espoir de succès, à réunir, par souscription, les fonds nécessaires à la fondation d'une espèce d'université qui deviendrait en même temps une École Normale. C'est assez dire que l'émigrant, dès son début, se trouve au sein d'une communauté bien assise et suffisamment organisée, malgré les lacunes qu'un examen approfondi nous amènerait, sans nul doute, à constater.

Qui sait si ce n'est pas là, pour l'Afrique entière, un germe de régénération? Dans tous les pays où, de nos jours, les missionnaires portent la parole du Christ, le plus grand obstacle à leurs travaux, c'est de n'avoir pas pour acolytes voués au même enseignement, des hommes appartenant à la race qu'il s'agit de convertir. La méfiance que l'étranger inspire aux naturels des régions encore en dehors de l'Église, rejaillit sur le culte qu'il veut propager. Aussi voyons-nous que le premier soin des missionnaires est de former des écoles où les enfants indigènes, qu'ils prennent, pour ainsi dire, au berceau, sont préparés de longue main au ministère apostolique, et s'imprègnent peu à peu des idées chrétiennes, des notions du monde civilisé. Sans avoir le même soin préalable à se donner, le même délai à subir, les prédicateurs envoyés en Afrique trouveront à Liberia, en nombre qui dépasse et leurs besoins et leurs espérances les plus enthousiastes, les intermédiaires dont ils ont besoin, et de plus l'appui matériel, la sauvegarde de communautés assez puissantes pour les protéger.

Sous l'empire de ces agrégations nouvelles, et reconnaissant mieux, de jour en jour, leur autorité à peine établie, vit une population nombreuse au sein de laquelle commencent à se faire jour le sentiment vague de son infériorité, le désir de s'instruire, la curiosité des doctrines qui, pour la première fois, lui sont annoncées. Le commerce, de son côté, se fraye, vers le centre

du continent africain, des routes où la religion pourra bientôt le suivre. Ainsi s'accomplit ce qui fut peut-être le rêve de Wilberforce, la régénération de la race noire par les descendants émancipés des malheureux dont il s'était constitué l'avocat. N'allez pas croire qu'il a fallu, pour amener où elle en est cette œuvre admirable, des sacrifices dont l'imagination s'effraye. En tout, depuis 1817, la colonisation n'a pas coûté plus de 1,250,000 dollars (6,250,000 fr.), somme insuffisante pour l'équipement et le maintien, sur la côte africaine, de cette petite croisière que l'Amérique y entretient sans en obtenir le moindre résultat. Quelle est, de nos jours, l'entreprise qui a payé, d'un succès pareil, une aussi minime dépense?

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la colonisation africaine: mais, au moment où nous écrivons, il est une autre issue ouverte à l'émigration des noirs Américains. Elle leur est offerte par l'état des colonies anglaises dans ce qu'on appelle encore les Indes-Occidentales. La Jamaïque, par exemple, la plus considérable de ces colonies, nous paraît mériter qu'on étudie avec soin les conditions favorables qu'elle offre aux émigrants, et les difficultés qu'ils peuvent y rencontrer.

Un observateur récent, M. Bigelow, nous fournit, sur cette double question, des détails curieux et qui paraissent tout-à-fait authentiques.

Bien que située à l'intérieur des tropiques, la Jamaïque jouit d'un climat que l'on dit salubre, surtout pour les hommes de couleur. Ce climat peut varier au choix de l'émigrant, à qui l'intérieur montagneux de l'île offre, suivant le degré d'élévation où il s'établit, les températures les plus diverses. La fertilité proverbiale du sol fait de cette île privilégiée la perle de l'Océan.

Sur quatre millions d'acres de terre qu'elle offre à la culture, il serait difficile d'en trouver dix, joignant l'un à l'autre, qui ne soient pas susceptibles de la culture la plus productive, et tout ce qui est cultivé, ou même possédé présentement, ne va pas à 500,000 acres. La végétation n'y est jamais interrompue; à tous les instants de l'année on plante, on sème, on récolte: — telle est la richesse du sol, traité de la façon du monde la plus inepte et la plus ruineuse, qu'on n'y a jamais entendu parler d'une terre épuisée par excès de rendement. Les fruits de toute

sorte y abondent, et chaque mois voit se produire une cueillette, une moisson spéciale. Le maïs y pousse abondamment, les patates, les *yams*, la cassave, les fèves et haricots de toute espèce s'y cultivent sans peine. L'île produit en outre une riche collection d'épices, de plantes médicinales, de végétaux propres à la teinture, qui ont sur tous les marchés du monde un prix élevé. Les seules récoltes de piment ont atteint quelquefois, dans une année, jusqu'à sept ou huit millions de livres pesant : et cela lorsqu'il n'y a pas dans toute la Jamaïque une allée d'arbres à poivre que la main de l'homme ait plantée avec la moindre intention de la cultiver ensuite. Parmi les arbres qui enrichissent cette terre bénie, figurent l'arbre à pain, le cèdre, le cotonnier, le bambou, l'arbre-trompette, l'ébénier vert et l'ébénier noir, le gaïac, le palmier-nain, l'acajou. Les richesses minérales de l'île ont été jusqu'ici peu étudiées, mais on croit que ses mines de cuivre et ses houillères rendraient énormément à une exploitation intelligente. Quelques districts ont besoin d'être irrigués pendant une portion de l'année; mais, généralement parlant, les courants d'eau abondent sur toute la surface de l'île, et les forces motrices qu'ils fourniraient à l'industrie, si jamais elle avait à les employer, suffiraient pour manufacturer tout ce que la Jamaïque a de produits naturels, tout ce que ses habitants pourront jamais consommer. On compte, sur les côtes, jusqu'à seize havres parfaitement abrités, et environ trente baies offrant les meilleurs ancrages.

Maintenant, voici le revers du tableau. Grâce à l'indolence des habitants, à l'absence systématique (*absenteism*) d'une grande partie des plus riches propriétaires, à la mauvaise gestion des domaines qu'ils délaissent, à la cherté du travail esclave, enfin à mille autres causes secondaires qu'il est superflu d'énumérer, cette île féconde est tombée dans un état d'abandon et de dilapidation difficile à faire concevoir. Les champs de sucre et de café sont délaissés et livrés à l'envahissement des plantes parasites; les grandes propriétés sont surchargées d'hypothèques au-delà de leur valeur; et, par négligence, par défaut d'industrie, par épuisement du capital nécessaire, on en est arrivé, dans cette espèce d'Eden, où toute culture est aisée, à ne plus produire que trois ou quatre denrées principales. Ce peuple indolent, qui

pourrait alimenter de son superflu les autres nations moins favorisées, s'est placé dans leur dépendance pour tout ce qui est alimentation quotidienne, objets de première nécessité. Pas une machine hydraulique n'existe dans l'île, en sus de celles que réclament les plantations et les autres besoins de l'agriculture. Tout y est d'un prix exorbitant. La farine coûte de 12 à 18 dollars (64 à 96 fr.) le baril; la livre de beurre près de 2 francs; le jambon 1 fr. 25 c. la livre; les voliges, toutes importées dans ce pays où le bois abonde, se vendent 25 dollars (plus de 130 fr.) le mille, et l'on n'a pas encore eu l'idée d'établir une scierie au sein des immenses forêts qui couvrent le sol. La brique s'importe aussi. Bref, il n'y a de manufactures que celles de sucre et de rhum. En 1849, les importations ont été, en chiffres ronds :

Farines.	70,000	barils.
Grains.	87,000	boisseaux.
Porc salé.	17,000	barils.
Harengs et autres poissons salés. .	60,000	boîtes.
Morues.	91,000	quintaux.

Et cela lorsque la mer qui bat les côtes de la Jamaïque est remplie de poissons. On importa aussi, dans la même année, plus de quatre millions de planches et quatre millions cinq cent mille lattes en bois de cyprès ou de cèdre. Or, toutes ou presque toutes ces marchandises pouvaient se fabriquer dans l'île même avec moins de travail et moins de frais que dans les pays auxquels elle les avait demandées.

Ce dépérissement de l'industrie atteint naturellement l'agriculture. Les terres sont tombées à une valeur presque nominale. Nous lisons dans l'ouvrage de M. Bigelow (1), que « la terre toute » nettoyée, aussi bonne qu'aucune de celles cultivées dans l'île, » peut être acquise en quantités illimitées sur le pied de cinq » dollars l'acre; et, à l'état brut, des terres qui passent en fer- » tilité tout ce qu'il y a de mieux dans la Nouvelle-Angleterre, » s'obtiennent à des prix qui varient entre 50 *cents* et un dollar

(1) *Jamaica in* 1850. New-York and London, J. Putnam, 1851, un vol. in-16, avec cette épigraphe significative : *Magnas inter opes inops.*

» (2 fr. 71 c., à 5 fr. 42 c.). » Le même écrivain cite quelques exemples de ventes accomplies sous ses yeux : un domaine de 1,244 acres, payé autrefois 18,000 £ (457,560 fr.) et qu'il a vu revendre, en 1850, à un *dix-huitième* de ce prix (26,500 fr.); un autre de 1,450 acres, valant autrefois 68,000 £, est estimé 5,000 (1,606,000 fr. et 125,000). Enfin, en 1846, 1,200 acres de terre avec l'outillage nécessaire à leur exploitation se sont vendus au prix fabuleux de 620 £ (15,500 f.)

Tous ces faits prouvent clairement que nulle part l'industrie humaine ne trouverait un emploi plus profitable qu'à la Jamaïque. Nulle part l'émigrant noir n'est plus certain, pour peu qu'il puisse prendre un bail et qu'il apporte d'activité à faire valoir la terre qu'on lui louerait à bas prix, d'améliorer en peu d'années sa position, et d'arriver à un état d'aisance dont il n'a pas même l'idée.

Il se demandera peut-être, avant de quitter le sol américain pour aller chercher une nouvelle patrie dans les colonies anglaises, quels avantages sociaux, pour lui ou pour ses enfants, il peut attendre de cette grave détermination. Nous sommes en mesure de lui répondre par des faits.

On évalue la population de la Jamaïque à 400,000 âmes, dont 16,000 seulement de race blanche, 68,529 métis, et 293,128 nègres. L'acte d'émancipation a été voté en 1833; l'émancipation complète date d'août 1838. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis quatorze ans, les noirs ont joui des mêmes droits politiques que les blancs, et ont été admis, sur le même pied qu'eux, aux emplois, aux honneurs conférés par le gouvernement. Cet état de choses et la prépondérance numérique de la population noire font que, de jour en jour, le préjugé de race tend à s'affaiblir. On voit fréquemment des mariages entre blancs et métis. A éducation égale, bien qu'il reste encore quelques vestiges de la suprématie européenne, on n'accorde aux blancs aucune distinction blessante pour les gens de couleur. Ceux-ci sont admis à la table du gouverneur, dans toutes les réceptions officielles. Lorsque M. Bigelow visita la colonie, la femme du maire de Kingston et celle du Receveur général étaient de race africaine; l'un des avocats les plus distingués de l'île était un métis, élevé dans une des grandes Universités anglaises; au sein de l'assem-

blée législative, composée de quarante-huit à cinquante membres, dix à douze étaient également des hommes de couleur. Les imprimeurs du gouvernement, en même temps rédacteurs du journal officiel, appartiennent à la même race. Un ou deux régiments nègres étaient à la solde de l'État; enfin, tout prouve que le gouvernement fait faire aux noirs et aux métis l'apprentissage de l'autorité, en attendant qu'il puisse la leur remettre complètement.

Ces concessions politiques sont appréciées, et les noirs de la Jamaïque paraissent comprendre tous les avantages de la liberté. Le droit de vote appartient à tout propriétaire de cinq acres de terrain, et il n'en faut pas davantage à une famille noire pour satisfaire à toutes ses nécessités. Aussi voit-on s'accroître rapidement, à la Jamaïque, la division des terres cultivées. On n'y compte guère moins de cent mille propriétaires possédant en moyenne trois acres chacun, et ce nombre paraîtra considérable si l'on veut bien réfléchir que presque tous étaient esclaves il y a dix-sept ans à peine. Le cours naturel des choses paraît donc devoir faire passer l'île entière dans les mains des noirs, Ultérieurement, quels seront ses destins? Restera-t-elle colonie anglaise? se donnera-t-elle un gouvernement indépendant? sera-t-elle annexée aux États-Unis? Nous ne nous hasardons pas à le prédire; mais, en attendant, on voit quel rôle nous lui assignons dans les éventualités prochaines de l'émancipation.

Les émigrants à la Jamaïque trouveront sans doute quelques difficultés à devenir propriétaires des petits lots de terre que la modicité de leurs capitaux met seuls à leur portée. Les propriétaires des principaux domaines résident à l'étranger, ce qui complique encore les difficultés résultant des charges qui pèsent déjà sur ces vastes propriétés. D'ailleurs, les possesseurs actuels ont une répugnance naturelle à démembrer ces domaines, et les planteurs se refusent de leur mieux à laisser les noirs acquérir le sol; car le prix du travail s'élève en raison de l'indépendance graduellement conquise par la caste dont il est le monopole. Mais ces difficultés ne peuvent être que temporaires. D'une part, l'appauvrissement des propriétaires qui ne cultivent pas eux-mêmes; de l'autre la connaissance plus complète des intérêts de l'île, doivent les faire disparaître dans un temps donné. Et

l'on annonce que le gouvernement anglais se montre plus que jamais disposé à favoriser l'émigration des noirs américains affranchis dans les colonies des Grandes-Antilles.

Nous espérons bien que cette longue digression sur les bienfaits de la colonisation, et les voies qui lui sont ouvertes, ne donnera point le change à nos lecteurs. Ils se tromperaient, en effet, s'ils pensaient que nous voyons dans l'émigration des noirs affranchis une panacée pour tous les maux de l'esclavage, ou toutes les républiques à fonder par les hommes de couleur, comme des créations parfaites, des utopies à la façon de Thomas Morus. Nous n'avons pas de ces visions extravagantes. Mais il n'est pas nécessaire, pour que la colonisation par les noirs mérite d'être étudiée, qu'elle soit envisagée comme un antidote complet et souverain. Il suffit, et c'est ce que nous avons voulu établir, qu'elle offre au noir affranchi la chance d'améliorer sa condition, ou, plus sûrement encore, de préparer à ses enfants un avenir qui les relève de leur dégradation native.

Beaucoup de questions se rattachent à la situation actuelle de l'esclavage, qui seraient intéressantes à discuter ici, mais sur lesquelles le cadre de cet article, déjà rempli, nous permet à peine quelques mots. C'est pour cela que nous n'entrons pas dans l'examen des actes récents passés par le Congrès, sur le fameux compromis Clayton, ou sur la loi relative à l'extradition des esclaves fugitifs. Les vues que nous avons exposées sont indépendantes de cette législation transitoire, jugée si diversement, et dérivent de ces grands principes d'organisation sociale, dont aucun parti ne saurait, sans insolence, revendiquer le monopole. Nous avons examiné, — non ce qui est le devoir abstrait des blancs envers les noirs, non ce que ceux-ci sont appelés à devenir dans un temps illimité, ni ce qu'ils auraient pu être dans des conditions meilleures, — mais ce qu'ils sont, et quels allégements immédiats leur sont promis dans le cours régulier des évènements probables. Nous supposons les lois existantes comme devant régir long-temps encore le sort des nègres. Nous ne voulons prévoir ni la ruine du parti constitutionnel, ni la rupture de la Confédération américaine, et c'est dans les limites de la réalité présente, que nous cherchons de notre mieux à montrer ce qu'il est possible de faire pour cette race opprimée,

Le maintien de l'Union est à nos yeux le premier vœu de tout vrai patriote américain. A cet égard les plus solennels avertissements de Washington, les déclamations les plus passionnées de nos orateurs ne vont pas au-delà de la vérité la plus stricte. Après la révolution américaine, un de ses plus implacables ennemis, lord Sheffield, pensant, avec la majorité du peuple anglais, que la Confédération des États-Unis portait en elle tous les germes d'une prompte dissolution, prédisait que l'Amérique émancipée resterait impuissante à sortir de ses discordes intérieures. Avec une confiance orgueilleuse, il disait au Parlement : « Nous n'a- » vons pas plus à nous inquiéter des résolutions prises par le » Congrès américain que nous ne tenons compte des rescrits de » la Diète Germanique. » Si lord Sheffield et ses décourageantes prophéties ont reçu le plus glorieux démenti, c'est au maintien de l'Union, maintien tout providentiel, que nous devons uniquement l'attribuer.

En présence de l'intérêt national, intérêt immense, le premier de tous, celui de nos esclaves ne saurait prévaloir; mais d'ailleurs nous ne comprenons pas sur quoi on se fonderait pour prétendre que la dissolution du lien fédéral peut tourner à leur avantage. Nous irons plus loin. Sur les 23,000,000 d'êtres humains que comprennent les limites des États-Unis, nous ne voyons pas une classe qui pût, autant que la population esclave des États sud, et plus immédiatement, ressentir les déplorables effets de la mesure qui annihilerait ainsi notre existence nationale. Désormais, pour ces malheureux, plus d'espérance. La première conséquence de la dissolution de l'Union serait d'éteindre dans les États méridionaux toute pensée d'affranchissement. L'insurrection deviendrait alors la seule chance des esclaves noirs. Que si, par grand hasard, le seul fait de quelque révolution industrielle amenait les propriétaires à abdiquer leurs droits, les esclaves libérés devraient se résigner à rester dans leur pays — malgré tous les avantages de l'émigration — et cela parce que les États du sud, réduits à leurs seules ressources, n'auraient pas les moyens de frayer une issue à cette population désormais encombrante et périlleuse, tandis que, de leur côté, les Etats du nord lui fermeraient impitoyablement leurs frontières.

Sur de grandes portions du territoire, les esclaves affranchis se trouveraient plus nombreux que les blancs. La différence de race et de peau, les sentiments traditionnels, les mœurs si lentes à modifier, sépareraient ces deux castes et leur créeraient un antagonisme funeste. Le résultat d'un état de choses si déplorable n'est pas difficile à prévoir. Il aboutirait, comme dans le Mexique et dans l'Amérique du Sud, à la détérioration des deux races. Plus probablement encore, il s'ensuivrait quelque guerre civile, entraînant l'extermination ou l'expulsion définitive de la race vaincue. Des malheurs qu'elle enfanterait, il est à peu près certain que les noirs auraient la plus large part. En attendant, à partir du jour où le sud aurait été séparé du nord, on ne trouverait plus, dans la première de ces deux régions, un seul défenseur des doctrines abolitionnistes. Pour protéger les blancs, pour empêcher l'évasion des esclaves, l'action des lois deviendrait de plus en plus rigoureuse. Les noirs affranchis seraient de plus en plus regardés comme les ennemis naturels de la chose publique, et la liberté qu'on leur aurait accordée, les exposant à mille persécutions, cesserait immédiatement d'être un bienfait. On s'abstiendrait d'instruire les esclaves afin de consolider le joug auquel ils seraient indéfiniment condamnés; et comme l'esclavage, pour être une institution profitable, demande une vaste étendue de territoire à exploiter, les États du sud, libres dans leur action, s'annexeraient une bonne part des provinces mexicaines, où ils établiraient l'institution que le nord, aussi long-temps que la Confédération subsistera, ne peut souffrir de voir s'étendre. De même pour l'île de Cuba, où les noirs seront affranchis si elle devient américaine sous le régime actuel, — où ils resteraient esclaves si les États du sud, constituant un gouvernement séparé, l'enlevaient à la domination espagnole.

Faut-il donc, maintenant, parcourant tout entier le vaste champ des hypothèses, montrer combien il est insensé de chercher, dans la violation du pacte constitutionnel, l'amélioration du sort des esclaves? Le respect des lois est, pour tous, même pour ceux qu'elles semblent opprimer, la plus sûre garantie de leurs droits, la première condition de tout progrès. Placer l'intérêt des noirs en opposition directe avec le maintien de la

Constitution, c'est identifier leur cause avec celle de tous les ennemis de l'ordre social, et leur retirer le bénéfice de toutes les sympathies qu'ils inspirent. La pitié qu'ils doivent à leurs souffrances, et qui a déjà tant fait pour eux, ferait place à la crainte, à la malveillance, s'ils étaient une fois considérés comme les ennemis de la paix publique, et il est facile de prévoir ce qu'ils deviendraient dans un conflit direct, aussi imprudemment engagé.

Laissons ces présages sinistres. Rien ne les justifie dans l'histoire des années qui viennent de s'écouler. Les États-Unis ont traversé une crise qui a mis à une rude épreuve tous les ressorts de leur Constitution. Des questions vitales ont été abordées avec une violence qui semblait devoir ne pas ménager l'existence même du pays. La conquête d'une partie du Mexique avait, on eût pu le croire, introduit chez nous les germes destructeurs de la guerre civile. D'autre part, l'esclavage, élargissant son domaine, paraissait s'affermir sur sa base et s'assurer une durée presque illimitée. Il faut, en un mot, se rappeler toutes les craintes, légitimes à cette époque, dissipées aujourd'hui, pour apprécier comme il convient l'heureuse pacification qui les a suivies. Les partisans les plus confiants de la liberté, n'allaient pas, dans leurs vues, jusqu'où nous a menés la réalité des évènements. L'immense territoire détaché du Mexique, en tant qu'il a dépendu de la volonté du Congrès, a été conquis au travail libre. En échange de cette conquête, le travail esclave n'a obtenu que la remise en vigueur d'une vieille loi sur l'extradition des esclaves fugitifs, existant et appliquée, avec plus ou moins de rigueur, depuis plus de cinquante ans. Certes, les choses eussent pu s'arranger mieux encore, s'il nous eût été loisible, à nous libéraux, de les régler selon nos désirs; mais faut-il, dans ce qui est advenu depuis deux ans, ne voir que ce qui nous blesse, ne tenir compte que de nos échecs, et perdre de vue toutes nos victoires? Faut-il méconnaître l'étendue des périls évités et l'heureux concours de circonstances qui est venu en aide aux zélés champions de l'Union, de la Constitution américaine?

Non, sans doute, et dans ce passé de troubles, nous savons chercher la garantie d'un paisible avenir. Les Républiques vivent de deux grands dogmes qui ont triomphé chez nous dans cette

dernière crise : une susceptibilité vigilante qui sauvegarde les droits individuels, et un culte de la loi égal au dévouement qu'on professe ailleurs pour le souverain. Le premier de ces sentiments est l'origine de toutes les institutions libres qui existent dans le monde; il est la condition *sine quâ non* de leur stabilité. La loi, d'un autre côté, gardienne des droits de tous, protectrice du faible contre le fort, si elle est impunément attaquée, si elle ne trouve pas de défenseurs enthousiastes, nous fait brusquement défaut, et par là nous rétrogradons vers les âges barbares où l'individu n'a d'autres droits que ceux qu'il peut défendre à main armée. Si le respect du droit individuel existe seul, le corps social se fractionne, l'anarchie naît, la République meurt. Si le culte de la loi n'a pas son contre-poids dans le sentiment du respect que mérite l'individu, ce culte conduit à une soumission passive devant tous les despotismes que le hasard peut produire. Il faut donc que ces deux forces s'amalgament et se neutralisent dans ce que chacune d'elle a d'excessif, pour que l'État républicain subsiste et se fortifie.

Or, la lutte au sujet des esclaves semblait avoir armé l'un contre l'autre ces deux grands principes. Ils pouvaient, s'entre-choquant, recevoir, l'un ou l'autre, une atteinte mortelle. De leur conflit, au contraire, est résultée la conviction, éminemment rassurante, que même une *guerre de religion* — la controverse au sujet de l'émancipation en avait tous les caractères, — ne saurait nous diviser. On a discuté avec un acharnement qui ne s'expliquerait pas, si, chez les hommes du nord, il ne s'était agi de leurs convictions les plus profondes, comme, chez les hommes du sud, de leurs intérêts les plus vivaces. De part et d'autre on a été amer, injuste, irréfléchi. On a surtout méconnu les véritables relations de l'individu avec le corps social, et la mesure dans laquelle le droit d'un seul doit être sacrifié aux droits de tous, la liberté de chacun immolée sur l'autel de la loi, gardienne éternelle des libertés publiques. Déplorons ces entraînements des partis, ces oublis passagers de ce qui ne doit jamais s'oublier, ces attaques dirigées contre ce qui devrait être à l'abri de toute attaque; mais sachons nous féliciter en même temps de ce que le droit individuel et le respect à la

légalité ont été défendus, de part et d'autre, avec une ardeur de bon augure. L'indifférence seule sur ces deux points nous eût paru un signe de décadence et de mort. Partout, au contraire, où nous voyons des hommes — membres actifs du corps social — chercher les garanties de la liberté dans le maintien des lois, et tenir pour sacrées ces grandes et majestueuses idoles, — le droit de chacun sur tous, le droit de tous sur chacun, — il nous semble que le sang de la jeunesse n'est pas épuisé : alors, si on est exposé aux violentes maladies de cet âge ardent, à la fiévreuse exubérance de sa force, on en a aussi la vigueur, l'énergique et résistante élasticité, les brillantes espérances, le long avenir.

(*North American Review.*)

Histoire. — Géographie politique.

LES ILES-IONIENNES

SOUS LE PROTECTORAT DE L'ANGLETERRE (1).

Les Iles-Ioniennes, placées à dix jours seulement de l'Angleterre, remarquables par la fécondité de leur sol et par la beauté de leur aspect, immortalisées par la poésie et par l'histoire des siècles antiques, offrent un intéressant sujet d'étude à l'artiste comme au littérateur, à l'annaliste comme à l'antiquaire. Elles présentent en même temps à l'homme d'État et au spéculateur de graves problèmes à résoudre touchant les ressources, le mode de gouvernement et l'état social de l'une des contrées les plus remarquables de l'Europe. Et cependant, sauf quelques discus-

(1) Voici ce qu'un Grec, connu pour la distinction de son esprit et l'indépendance de son opinion, écrivait, en 1851, de l'île de Zante qu'il était allé visiter :
« Il n'est personne ici qui ne souhaite la réunion des sept îles à la Grèce. Quel-
» ques-uns, néanmoins, nous trouvant moralement et physiquement incapables de
» nous gouverner nous-mêmes, voyant notre patrie désolée par les bandits et me-
» nacée par des symptômes incessants d'anarchie, voudraient gagner du temps.
» Les autres, au contraire, entraînés par le désir de l'indépendance plutôt que par
» celui du bonheur de leur pays, et persuadés, disent-ils, que la Providence n'a-
» bandonnera pas la Grèce, provoquent de tous leurs efforts la réunion des Iles-
» Ioniennes à la mère patrie. Ces derniers s'appellent eux-mêmes radicaux ; ils ré-
» clament ouvertement l'expulsion des Anglais; et, pour l'amour de leur cause,
» ils font une guerre ouverte aux autorités. Trois citoyens appartenant à cette
» opinion, viennent d'être élus aux dernières élections municipales. L'adminis-
» tration anglaise n'a violé la loi ni directement, ni indirectement; elle n'a em-
» ployé aucun moyen de corruption; tandis que si, dans notre royaume soit di-
» sant constitutionnel, un candidat électoral s'était déclaré contraire, non pas à
» la dynastie bavaroise, mais seulement au dernier des ministres, quelles fraudes

sions purement occasionnelles dans l'enceinte du Parlement, sauf quelques récriminations essentiellement vagues dans les journaux, sauf quelques pamphlets provoqués par des incidents particuliers, les Iles-Ioniennes n'ont réussi ni à susciter la discussion, ni même à éveiller l'attention du public politique.

Pour fournir à nos lecteurs une esquisse fidèle de l'histoire de la République Septinsulaire, et pour les mettre en état de fixer leur opinion à l'égard d'une situation dont la gravité s'est révélée tout-à-coup, il nous aura donc fallu chercher les éléments de notre travail dans les divers écrits qui se sont succédé depuis quelques années, et surtout dans les documents soumis au Parlement pendant ses trois dernières sessions.

Les îles qui composent la République Septinsulaire sont : 1° Corfou (l'ancienne Corcyre) ; 2° Paxos (l'ancienne Éricuse) ; 3° Sainte-Maure (Leucade) ; 4° Ithaque ; 5° Céphalonie ; 6° Zante (Zacynthe) ; 7° Cérigo (Cythère). — Situées dans cette partie de la Méditerranée qu'on nomme la mer Ionienne, elles forment, avec les îlots et les rochers qui en dépendent, une chaîne qui borde les côtes de l'Albanie et de la Morée, depuis Butrinto

» auraient eu lieu et combien de sang aurait coulé ! Je fis hier une longue excur» sion dans la campagne, quel aspect ravissant ! De tous côtés j'apercevais de » riches vignobles, des vergers florissants, d'abondantes moissons, des routes ma» gnifiques et des villages prospères. On peut aller chargé d'or, d'un bout de l'île » à l'autre, sans avoir le moindre risque à redouter, tandis que nous ne pouvons » sortir d'Athènes qu'en nous exposant à un péril certain. Ici, les femmes tra» vaillent tranquillement dans leur maison, sans avoir à craindre les colonnes mo» biles des brigands officiels ou les bandes errantes des voleurs de professions. » Sans doute, me direz-vous, les Ioniens achètent au prix de lourds impôts une » aussi parfaite sécurité. — Nullement. — Ils ne paient ni dîme, ni taxe exté» rieure ; mais seulement des droits sur les importations et les exportations. Tel » est la condition des Ioniens asservis, et telle est celle des Grecs indépendants. » Après avoir dépensé un emprunt de 60 millions de drachmes et 400 autres mil» lions prélevés sur nos impôts, nous n'avons ni ports, ni ponts, ni routes. Nous » sommes en butte aux attaques des bandits et des pirates ; nous sommes soumis » à mille maux, et, loin de jouir de la liberté, nous sommes courbés sous le plus » ignoble joug. »

Nous avons cru que cette lettre, qui fait ressortir avec une précision aussi énergique, le contraste qui existe entre la situation des Iles-Ioniennes et celle du royaume de Grèce, était la meilleure introduction qui pût être donnée à l'article qu'on va lire. Elle nous permettra de nous abstenir des conclusions regrettables auxquelles nous aurait conduit, malgré nous, notre philosophique impartialité

(Note de la Rédaction.)

(l'ancienne Buthrotum) au Nord, jusqu'au cap Matapan au Midi. Leur situation géographique leur a procuré l'honneur d'être chantées par Homère et par Virgile. Mêlées aux évènements de l'histoire des Grecs et des Romains, elles ont subi, pendant le moyen-âge, les vicissitudes de l'empire de Constantinople, et, après avoir été momentanément occupées par les Croisés ou par les Turcs, elles sont demeurées aux Vénitiens. Ce fut en 1386 que Corfou se livra elle-même à ces derniers, et ce fut pendant les deux siècles suivants que les autres îles virent, tour à tour, arborer sur leurs rivages le lion ailé de saint Marc (1).

On sait quelle est partout la condition déplorable des peuples devenus sujets d'une République, et quelle était, en particulier, la domination vénitienne. Les habitants des possessions maritimes de Venise furent constamment sacrifiés à ceux des provinces d'Italie, et les insulaires Grecs de la mer Ionienne étaient condamnés au plus dur asservissement. Dans chacune des îles, l'autorité était exercée par des Provéditeurs nécessiteux et avides, ostensiblement envoyés dans les colonies pour s'y enrichir, selon l'ancien usage des Romains et la coutume moderne des Turcs. Ces fonctionnaires pratiquaient, partout et toujours, les maximes de gouvernement que nous a fait connaître Fra Paolo Sarpi (2), dans son livre sur l'administration vénitienne, et que M. Daru a reproduites ainsi dans son excellente histoire de Venise :

(1) POPULATION DES ILES IONIENNES EN 1844.

Corfou.	64,676
Paxos.	5,017
Sainte-Maure. . . .	18,676
Ithaque.	10,821
Céphalonie.	69,984
Zante.	38,929
Cérigo.	11,694
Ensemble. . . .	219,797

En 1851 la population s'élevait à 230,000 habitants ; en 1817, elle n'atteigna pas 175,000 âmes.

(*Note de la Rédaction.*)

(2) Sarpi (Pierre), plus connu sous le nom de Fra Paolo, parce qu'il appartenait à l'ordre des Servites, mourut en 1623. Il avait défendu, comme théologien of-

« Dans les colonies, se souvenir qu'il n'y a rien de moins sûr » que la foi des Grecs. Être persuadé qu'ils passeraient sans » peine sous le joug des Turcs, à l'exemple du reste de leur » nation. *Les traiter comme des animaux féroces;* leur rogner » les dents et les griffes, les humilier souvent ; surtout leur ôter » les occasions de s'aguerrir. *Du pain et le bâton,* voilà ce qu'il » leur faut; gardons l'humanité pour une meilleure occasion. » (*Histoire de Venise,* XXXIX. 17).

Le même auteur dit ailleurs :

« Les colonies d'outre-mer furent toujours gouvernées avec » dureté ; leurs fréquentes révoltes en sont la preuve... Cette » administration s'est compliquée avec le temps ; elle s'est mo- » difiée à quelques égards ; *mais toujours les naturels du pays* » *en ont été soigneusement exclus.* » (XXXIX. 14).

Conformément à cette politique impitoyable, les Ioniens étaient taxés sans mesure pour l'entretien des garnisons et des citadelles vénitiennes ; la justice était vénale ; les collecteurs de l'impôt le décuplaient par leurs exactions ; la concussion se produisait sous toutes les formes ; tous les moyens, enfin, étaient mis en usage pour faire oublier à la population son antique nationalité. Sous l'influence de ce régime oppresseur, la langue grecque dégénéra, dans toutes les îles, en une espèce de patois grossier, et les rites de l'Eglise d'Orient ne furent plus admis par la domination latine qu'à titre de dissidence simplement tolérée.

Tel était le joug de Venise ; et quand nous entendons aujourd'hui le petit groupe de mécontents dont M. Mustoxidi s'est rendu l'interprète, regretter bruyamment les temps où leur pays appartenait à la Sérénissime République, nous ne pouvons nous empêcher d'attribuer de tels regrets à ce vieux caractère séditieux et turbulent des habitants de Corcyre, cité si souvent dans les pages de l'histoire ancienne. Vingt-trois siècles n'ont pas changé l'humeur des insulaires ioniens. Aux temps antiques, ils se jetèrent dans les bras d'Athènes, pour échapper aux maux qu'ils s'étaient préparés à eux-mêmes par leurs folles dissensions.

ficiel de la République, les franchises religieuses de Venise contre le pape Paul V, et il avait aussi fait partie du Conseil des Dix. Il a écrit plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels on distingne une histoire du Concile de Trente.

(*Note de la Rédaction.*)

Durant le moyen-âge, des fautes semblables les entraînèrent à se livrer aux Vénitiens, et, de nos jours, devenus libres après la chute de Venise, nous les avons vu échanger avec joie la récente liberté dont ils étaient incapables d'user, pour le sceptre de fer de la France ou de la Russie.

Ce fut en 1797, que le traité de Campo-Formio mit fin à l'existence de la République Vénitienne, dont les possessions maritimes échurent à la France. Le général Gentili fut immédiatement envoyé avec un corps de troupes dans les Iles-Ioniennes. Le peuple accueillit les Français avec enthousiasme ; des arbres de la liberté furent plantés et des municipalités furent organisées dans les villes et dans les villages. Partout, le nouveau pouvoir fit respecter l'ordre et la loi.

Dès l'année suivante, c'est-à-dire en 1798, les sept îles et leurs dépendances, parmi lesquelles on comptait quelques petits territoires sur le continent, furent occupées par les forces réunies de la Russie et de la Turquie. La ville de Corfou seule fut défendue et ne capitula qu'en mars 1799, après une vigoureuse résistance (1).

Un an après la prise de Corfou par les armées combinées de la Russie et de la Porte-Ottomane, ces deux puissances conclurent une convention par laquelle, exonérant les Iles-Ioniennes de leur condition dépendante de colonies, elles les reconnurent à titre d'État distinct, existant désormais sous la forme républicaine. On vit ainsi les deux pouvoirs les plus despotiques de l'Europe admettre une combinaison libérale qui n'était pas entrée, un seul instant, dans les projets de la grande République dont les principes révolutionnaires ébranlaient alors tous les trônes. La Convention du 22 mars 1800 a marqué l'origine de la République Septinsulaire, et c'est aussi le premier traité connu dans lequel les Iles-Ionniennes ont jamais figuré, si ce n'est pour être cédées ou retenues à titre de simples possessions.

Le préambule de cet acte expose que les deux souverains

(1) Corfou fut assiégée pendant quatre mois par une armée de plus 20,000 hommes, et par une escadre qui comptait plusieurs vaisseaux de guerre. Sa garnison, qui n'était que de 1,800 hommes au commencement du siége, était réduite à 300 au moment de la capitulation, et les vivres étaient complètement épuisés.

(Note de la Rédaction.)

contractants ont résolu de fonder un gouvernement dans l'État ionien et qu'ils veulent rendre leur création immuable et indissoluble. En conséquence, il est stipulé par eux, que les sept îles et leurs annexes maritimes formeront à l'avenir une république soumise à la souveraineté de la Sublime-Porte et gouvernée par les nobles et notables du pays. Le sultan et ses successeurs seront les suzerains, c'est-à-dire les seigneurs, princes et protecteurs de la République susdite, et celle-ci jouira à titre de vassale de la haute protection de la Sublime-Porte.

Le traité diplomatique fut bientôt complété par un acte constitutionnel. Un sénat composé de treize membres fut institué avec des attributions définies, et le nouvel État fut immédiatement reconnu par la Grande-Bretagne. Mais la constitution avait à peine été promulguée, quand l'insurrection éclata subitement dans toutes les îles. Les délégués du pouvoir central furent chassés et plusieurs nobles furent massacrés par le peuple à Céphalonie, à Zante et à Cérigo. Les Turcs, en butte à de continuelles hostilités de la part des paysans, se vengèrent par de sanglantes exécutions militaires.

Un comité de sûreté publique parvint, toutefois, à se former à Corfou en 1801. Les habitants lui envoyèrent aussitôt une députation pour le supplier de représenter aux puissances les vices de la constitution en vigueur et pour réclamer en sa place une autre organisation dont un projet, rédigé par les députés, indiquait les bases. Une espèce de gouvernement provisoire fut ensuite établi ; mais il ne put mettre fin à l'anarchie, qui était générale au moment même où le traité d'Amiens reconnaissait la République Septinsulaire comme État indépendant. La seconde constitution, dont l'esquisse avait été tracé par la députation de Corfou, n'était, ainsi que l'inexpérience de ses auteurs devait le faire présumer, qu'un mélange incohérent et confus de dispositions impraticables. On ne put songer un seul instant à la mettre en pratique. En 1803, cependant, l'empereur Alexandre parut prendre à cœur l'établissement d'un gouvernement régulier dans les Iles-Ioniennes. Il y fit passer une force militaire imposante qui rétablit l'ordre et l'autorité ; puis une commission fut créée sous la présidence du comte Mocénigo, plénipotentiaire de la Russie, afin de préparer une autre constitution. Celle-ci devait

donc être la troisième depuis la création de l'État septinsulaire qui comptait à peine trois années d'existence.

On ne saurait nier que ce nouveau plan d'organisation ne contînt les principes fondamentaux d'une liberté sage, d'une tolérance véritable et d'une représentation vraiment populaire. Si elle eût été donnée à un peuple assez fort pour maintenir par lui-même son indépendance, sans doute elle eût assuré la formation et la durée d'un bon gouvernement. Mais il est singulier qu'on ait cru possible d'établir un régime aussi libéral au sein d'une population que le sénat ionien, lui-même, avait dépeint à l'empereur Alexandre sous les traits suivants :

« Les habitants des Iles-Ioniennes, qui ont essayé de fonder » chez eux un gouvernement républicain, n'ont jamais connu la » liberté ; ils ne possèdent aucune instruction politique, et ils » ne sont pas doués non plus de la modération nécessaire pour » vivre en paix sous un gouvernement quelconque exercé par » leurs concitoyens. »

La constitution de 1803 ne réussit pas mieux que celle qui l'avait précédée ; une année d'épreuve suffit amplement pour constater qu'elle était impraticable et pour en déterminer la complète altération. La présence des garnisons russes put seule maintenir le respect dû aux pouvoirs publics et contenir les populations dans l'obéissance. Ainsi se trouvait vérifiée l'assertion des nobles ioniens, qui avaient déclaré à l'empereur Alexandre que, si les troupes russes étaient retirées de leurs îles, ils ne leur resterait plus d'autre parti à prendre qu'à se noyer eux-mêmes dans la mer qui en baigne les rivages.

Cette situation incertaine se prolongea pendant quatre ans encore, jusqu'au jour où le traité de Tilsitt stipula, par un article secret, la cession entière et absolue des Iles-Ioniennes à la France, et prouva en même temps quel prix l'empereur Alexandre attachait réellement à leur indépendance.

C'est ainsi qu'après avoir été comptées si long-temps parmi les débris de l'empire des Constantins, les sept îles passèrent aux mains du nouveau César de l'Occident. Napoléon, du reste, paraît avoir jugé le caractère des insulaires ioniens et leur aptitude à se gouverner eux-mêmes, plus sainement que ne l'avaient fait ses frères impériaux de Stamboul et de Saint-Pé-

tersbourg. La République Septinsulaire *cessa d'exister;* son pavillon national fut supprimé, et son territoire, désormais incorporé à l'Empire français, fut occupé par des troupes nombreuses. Mais la domination de la France n'était pas destinée à une longue durée. En 1809, une escadre anglaise, détachée par lord Collingwood, captura successivement Ithaque, Céphalonie, Ste-Maure, Zante et Cérigo. Partout le peuple accueillit les Anglais avec joie, et les salua du nom de libérateurs. Paxos ne fut pris qu'au commencement de 1814. Quant à Corfou, que défendait une forte garnison, les Français ne l'évacuèrent qu'après l'abdication de Napoléon. Le congrès de Vienne eut dès lors à disposer du sort des populations septinsulaires.

Tous ceux qui connaissent le sol, le climat et les ressources des Iles-Ioniennes, savent qu'indépendamment de l'importance qui s'attache à leur situation géographique, elles constituent une possession d'une grande valeur intrinsèque. En 1814, elles offraient aux trois grandes puissances du continent européen des avantages divers que chacune de ces puissances devaient vivement apprécier. L'Autriche, d'abord, aurait trouvé dans leur acquisition le prolongement de la chaîne de ses établissements sur la côte de Dalmatie, où sa domination s'arrête aux bouches du Cattaro. Les Iles-Ioniennes, en lui fournissant de nouveaux ports et un nouveau littoral, auraient garanti la sécurité de son commerce dans la mer Adriatique dont elles commandent l'entrée. — La Russie n'avait pas des motifs aussi impérieux que l'Autriche pour souhaiter la possession des sept îles; mais pourtant elles lui auraient procuré une précieuse position maritime dans la Méditerranée, avec l'avantage de dominer la côte de Morée et de pouvoir l'attaquer facilement en cas de conflit avec le sultan. De ce même point aussi, la puissance moscovite, en usant de l'influence qu'elle tire de l'identité de religion, pouvait incessamment exciter l'insurrection parmi les populations grecques et les disposer à concourir à la réalisation de ses projets futurs. — Quant à la France, il nous suffira, pour faire apprécier son intérêt, de citer l'opinion d'un juge dont personne, assurément, ne récusera la compétence. Voici ce que le général Bonaparte écrivait de Milan au Directoire exécutif, le 16 août 1797, c'est-à-dire deux mois avant la signature du traité de Campo-Formio.

« Les îles de Corfou, de Zante et de Céphalonie sont plus in-
» téressantes pour nous que toute l'Italie ensemble. Je crois que
» si nous étions forcés de choisir, il vaudrait mieux rendre toute
» l'Italie à l'Empereur et garder ces îles, qui seront une source
» de richesse et de prospérité pour notre commerce. »

Le 13 septembre suivant, le général Bonaparte écrivait encore :
« Je suis d'avis que désormais la grande maxime de la Répu-
» blique doit être de ne jamais abandonner Corfou, Zante et les
» autres îles vénitiennes; nous devons, au contraire, nous y
» établir solidement. Nous y trouverons des ressources pour
» notre commerce; elles seront d'une grande importance pour
» nous dans les évènements futurs de l'Europe. »

Le Directoire adopta complètement les vues du général de l'armée d'Italie, auquel il ordonna de traiter avec la République Cisalpine, d'après la base de la conservation des Iles-Ioniennes par la France.

L'Angleterre, qui déjà possédait les deux grands établissements militaires de Gibraltar et de Malte, n'avait pas à souhaiter aussi vivement que les grandes monarchies du continent, l'acquisition des Iles-Ioniennes; mais si Corfou, livré à une puissance étrangère, procurait à celle-ci des avantages plus ou moins considérables, la prépondérance maritime de l'Empire britannique devait éprouver un préjudice proportionnel. Il fallait donc que l'Angleterre retînt, non pas pour s'agrandir, mais pour être en état de se mieux défendre, une position qui serait devenue pour elle un danger entre les mains d'une puissance rivale. Voilà le motif qui nous a fait rester dans les sept îles, que nous occupions déjà, et ce motif était légitime. Voilà aussi pourquoi, excluant toute pensée d'extension de territoire ou d'accroissement de domination, l'Angleterre a seulement accepté le caractère de protectrice d'une république indépendante.

Les négociations qui eurent lieu à cette époque se résumèrent en une convention spéciale signée à Paris, sous la date du 5 novembre 1815. Cet acte stipule expressément :

« Que les sept îles formeront un Etat distinct, libre et indé-
» pendant, sous la dénomination d'États-Unis des Iles-Ioniennes;
» que cet État sera placé sous la protection immédiate et exclu-
» sive de Sa Majesté le roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne

» et de l'Irlande et de ses héritiers et successeurs ; que le susdit
» État règlera son organisation intérieure, sous l'approbation
» de la puissance protectrice ; que pour donner à cette or-
» ganisation la consistance et l'activité nécessaires, Sa Majesté
» Britannique accordera une attention particulière aux mesures
» qui concernent la législation et l'administration générale ; et
» qu'enfin, pour atteindre le but précité, sadite Majesté nom-
» mera un lord haut-commissaire résident, lequel sera investi
» de tous les pouvoirs nécessaires, et règlera les formes de la
» convocation d'une assemblée législative dont il dirigera les dé-
» libérations destinées à préparer une nouvelle constitution pour
» lesdits États-Unis. »

Conformément à ce traité, le lieutenant-général sir Thomas Maitland fut investi de la charge de lord haut-commissaire dans les Iles-Ioniennes, et se rendit à Corfou en cette qualité le 15 mars 1816.

Il est bien présomptueux, sans doute, de mettre ici en question la sagacité politique des puissances alliées en 1815 ; mais nous sommes forcés d'avouer qu'il nous est difficile de comprendre l'indépendance des sept îles coexistant avec le protectorat que les articles d'un traité subséquent rendaient équivalent à une souveraineté véritable. On peut concevoir un degré quelconque d'indépendance garanti par une certaine espèce de protection. Un gouvernement peut jouir d'une entière liberté d'action dans ses affaires intérieures, et se trouver complètement dépendant dans ses relations étrangères. Mais le protectorat attribué à la Grande-Bretagne, à l'égard de l'État ionien, était d'un caractère absolu. Le commandement militaire était exclusivement réservé à la couronne d'Angleterre, et cette condition seule, comme le fit judicieusement observer sir Thomas Maitland au début de sa mission, rendait inévitable l'exercice d'un contrôle vigilant sur tous les actes de l'administration intérieure du pays ; car, s'il en eût été autrement, le Protectorat britannique aurait été infailliblement conduit à couvrir de l'appui de sa force militaire les folies et même les crimes du pouvoir local. Puisque le lord haut-commissaire avait à diriger les délibérations de l'Assemblée législative, puisque la Constitution, discutée par cette assemblée, devait être soumise à l'approbation souveraine de la

puissance protectrice ; on pouvait dire, sans s'écarter de la vérité, qu'une charte ainsi préparée n'était, en définitive, qu'une concession purement volontaire du roi de la Grande-Bretagne, dont les armes avaient d'ailleurs conquis six des sept îles ioniennes. Sous l'empire de pareilles circonstances, accorder une entière liberté politique aux Ioniens pouvait être un acte de désintéressement et de magnanimité, mais ce n'était pas une obligation résultant de l'équité ou du droit.

Nous verrons bientôt, au surplus, que la convenance d'une pareille générosité était au moins problématique. D'un autre côté, il était incontestable qu'une possession obtenue sous la condition de n'être pas incorporée à l'Empire britannique, ne pouvait être administrée comme une colonie anglaise. Concilier ces deux exigences contraires était une tâche difficile. Le double principe d'indépendance et de liberté, admis d'abord comme base de la transaction primitive et réduit ensuite à néant par les articles du traité postérieur, offrait évidemment dans son application un problème à peu près insoluble. Il ne faut pas oublier, non plus, que concéder une constitution à une nation à peine délivrée d'un esclavage séculaire, est l'une des expériences politiques les plus périlleuses. Appeler tout-à-coup à la liberté ce même peuple qui venait d'être si récemment déclaré, par ses principaux citoyens, incapable de la supporter, c'était compromettre à la fois la sécurité des sujets qui recevaient le don et la réputation de prudence du pouvoir qui l'accordait. On ne saurait répéter trop souvent cet adage, que les constitutions ne doivent pas être faites subitement et de toutes pièces ; qu'elles doivent, au contraire, être le résultat des mœurs et se développer graduellement par l'effet du temps. La liberté politique n'a de valeur qu'autant qu'elle est nécessaire pour garantir les bienfaits de la liberté civile. C'est en vain qu'on chercherait à introduire la première dans un pays qui n'a pas encore appris à goûter la seconde.

Les Iles-Ioniennes offraient d'ailleurs une autre difficulté fort grave. Des nations pour qui les mots de liberté et de constitution sont encore incompris, peuvent être amenées avec le temps à devenir dignes de franchises politiques aussi étendues que celles de l'Angleterre ou de la Norwége ; mais il n'est aucune condition plus défavorable à l'introduction des institutions libres,

que celle d'un peuple qui, complètement incapable de liberté, a toujours sur les lèvres les mots d'indépendance et de constitution. Bien que les Ioniens, sous le protectorat britannique, eussent fait de nombreux progrès moraux et matériels depuis trente-sept ans, ils étaient cependant, pour la plupart, en 1815, à peu près aussi peu aptes à se gouverner eux-mêmes que ces sujets de la compagnie des Indes qui n'ont pas encore pu concevoir la puissance à laquelle ils obéissent, si ce n'est sous la forme d'une vieille princesse. Une portion, toutefois, des habitants des sept îles avait perdu cette heureuse ignorance, et des siècles de servitude, sous le joug immoral et corrupteur de Venise, avaient produit leur résultat naturel. — « Nous prenons » sous notre égide, » écrivait avec une juste sévérité, en 1849, un correspondant du *Times*, « un peuple qui unit à l'astuce » grecque la scélératesse italienne ; qui ne connaît ni l'honnêteté » privée, ni les vertus publiques; qui se montre soumis à la fois, » aux passions violentes, aux superstitions grossières, à l'igno- » rance et à la paresse. — « Malheureusement, malgré ces défauts trop réels, beaucoup d'Ioniens, avant d'avoir subi l'épreuve nécessaire de la discipline préparatoire d'un gouvernement paternel, avaient appris l'usage du langage libéral des États constitutionnels de l'Europe.

Un désir déréglé d'institutions politiques mal comprises devait donc accroître immensément les difficultés attachées à la mission du législateur d'une société semblable. Dès qu'un sentiment de cette nature vient à se manifester dans les masses, les gouvernants ne peuvent ni l'ignorer, ni le dédaigner ; il pousse nécessairement le pouvoir qui fait la loi à des concessions qu'il eût fallu ajourner jusqu'à ce que le peuple fût capable d'en user avec sagesse. Et le système des concessions étant une fois mis en pratique, ne peut plus s'arrêter dans sa marche. Chaque année, chaque mois qui passe doit son tribut aux exigences insatiables de la passion populaire.

Un cri général ne tarda pas à s'élever parmi les Ioniens contre sir Thomas Maitland qui, répétaient-ils à l'envi, n'accordait pas assez. Assurément le lord haut-commissaire n'accordait pas toutes ces libertés que les Anglais ont su conquérir pied à pied, au prix d'efforts séculaires. Il n'accordait pas non plus toutes

ces prétendues garanties qu'on a pu lire dans plus d'une constitution éphémère que notre génération a vu naître et mourir. Mais il accordait beaucoup plus que les Ioniens éclairés ne le croyaient désirable. Il accordait une plus grande somme de liberté politique qu'il n'en existait alors dans les autres États de l'Europe, l'Angleterre et la France étant seules exceptées, et, certainement, beaucoup plus aussi qu'on n'en trouvait à la même époque dans la plupart des colonies anglaises. — Mais quittons les considérations théoriques et générales pour revenir aux faits particuliers et pratiques.

Jusqu'au moment où le traité de Paris décida le sort des Iles-Ioniennes, il n'y avait guère existé d'autre gouvernement qu'un simple commandement militaire, successivement exercé par les Français et les Anglais. Le revenu public reposait sur une foule de petites taxes vexatoires, perçues directement ou indirectement sur les objets de première nécessité, tels que l'huile, le sel, le vin ou le poisson. Ces impôts étaient recouvrés par des fermiers (*appaltatori*), qui ne s'acquittaient jamais de leurs engagements envers le trésor; car leurs baux étaient toujours le prix de présents corrupteurs offerts aux principales autorités. Les fonctionnaires publics de tout grade étaient payés, ou plutôt se payaient eux-mêmes, par des exactions et des concussions, ou bien à l'aide de ventes d'offices rendus productifs par les mêmes moyens. Il était impossible de savoir, même approximativement, quel était le revenu annuel de l'État, et, à l'arrivée de sir Thomas Maitland, l'encaisse du trésor consistait littéralement en trois sous de cuivre. Les travaux publics étaient abandonnés à la plus honteuse dilapidation. Les réparations qui avaient été votées semblaient n'avoir eu d'autre but que de faire entrer de l'argent dans la poche des entrepreneurs. La justice appartenait à qui était assez riche pour l'acheter ou assez puissant pour la contraindre. Elle n'était plus qu'un moyen donné aux positions supérieures d'écraser les classes pauvres. Les églises tombaient en ruine; les prêtres étaient ignorants et dissolus; le peuple était rampant et superstitieux; enfin, pour couronner cette masse de démoralisation humaine, la santé publique était sacrifiée à l'empirisme, et la peste exerçait ses ravages dans les deux plus grandes îles, Corfou et Céphalonie.

Sir Thomas Maitland était l'un des esprits les plus distingués de son temps, par la fermeté comme par la justesse. Peu de jours lui suffirent pour acquérir la connaissance exacte de toutes les circonstances politiques, morales et financières du pays qu'il était appelé à gouverner. Sa première proclamation eut pour but de rassurer les sentiments populaires alarmés par des bruits menaçants pour l'existence de la religion grecque. Toutes les mesures furent prises pour que le culte national fût scrupuleusement respecté. L'ordre fut introduit dans le recouvrement des impôts, par l'emploi temporaire d'agents anglais et par l'expulsion de ceux des anciens fonctionnaires ioniens que leur improbité ou leur incapacité rendaient indignes de conserver leur office. Des hommes possédant toutes les conditions nécessaires d'aptitude furent appelés aux fonctions vacantes et rattachés aux intérêts anglais par une discipline sévère, en même temps que par des promesses d'avenir. Des lois sanitaires, énergiquement exécutées, domptèrent la peste et la firent disparaître. Tels furent les premiers bienfaits de l'administration nouvelle, qui excitèrent d'abord au sein de la population un sentiment général de reconnaissance.

Les voies se trouvant ainsi dégagées et les principes que le nouveau gouvernement entendait adopter comme base de son action étant clairement indiqués, sir Thomas Maitland convoqua un conseil composé de onze membres, choisis par lui dans les diverses parties du territoire septinsulaire. Cette assemblée se réunit à Corfou, le 3 février 1817. Le lord haut-commissaire lui adressa un discours soigneusement élaboré, que nous voudrions reproduire intégralement dans ces colonnes comme un modèle de raison politique. Nous devons toutefois nous restreindre à un seul passage, propre à faire connaître le caractère de l'œuvre entière. Après s'être livré à des considérations générales sur la haute importance de la mission que le conseil avait à remplir et après lui avoir recommandé de ne jamais perdre de vue l'unité nécessaire d'intérêts qui liait le pouvoir protecteur au pays protégé, sir Thomas Maitland s'exprimait en ces termes :

« La simplicité et la clarté sont, à mon avis, deux conditions essentielles qui, pour être maintenues, exigent une

» constante et profonde attention. Il faut particulièrement se » mettre en garde contre la confusion de certains pouvoirs qui » doivent toujours demeurer séparés; il faut prendre soin de » n'essayer aucune création nouvelle qui n'ait pas en sa fa- » veur, à quelque degré que ce soit, la recommandation de » l'expérience; il faut, par-dessus tout, être constamment soi- » gneux de ne pas admettre, sous le faux nom de liberté ou » d'indépendance, de spéculatives chimères qui sont incompa- » tibles avec toute forme pratique de gouvernement et qui, en » raison de la faiblesse humaine, ainsi que l'expérience l'a dé- » montré dans ce pays et ailleurs, sont à jamais irréconci- » liables avec les intérêts fondamentaux et le bonheur réel d'un » État. »

Conformément aux prescriptions du lord haut-commissaire, l'élection d'une assemblée législative de vingt-neuf membres s'accomplit dans les sept îles, selon la proportion suivante : Céphalonie eut à élire huit députés, Corfou et Zante durent en choisir sept, et Sainte-Maure, quatre ; Ithaque, Paxos et Cérigo n'eurent, chacune, qu'un seul représentant. Le conseil primaire et l'assemblée législative, réunis en un même corps, désignèrent, parmi les quarante membres qui les composaient, six sénateurs appelés à former une espèce de Chambre haute. De nouveaux choix remplirent les vides opérés par la création du sénat.

Ici, quelle que soit l'opinion que l'on ait conçue à l'égard des principes proclamés par sir Thomas Maitland et répétés par ses organes officiels, on ne saurait contester que l'exposition de ces principes et l'examen des graves questions auxquelles ils s'appliquaient, conduisaient naturellement à cette conclusion, que les membres de la réunion à laquelle s'adressaient les paroles du lord haut-commissaire, étaient implicitement invités, et ils le comprenaient ainsi eux-mêmes, à exprimer librement leurs opinions, à discuter ce qui était douteux, à réfuter ce qui semblait mal fondé, et à repousser enfin ce qui était reconnu inadmissible. Si l'assemblée était une véritable représentation nationale, il est clair qu'elle avait des droits légitimes, et qu'elle était tenue de les exercer dans toute leur étendue. Or, c'est ce qui n'eut pas lieu. Le projet de constitution que tant de déclarations préliminaires appelaient l'assemblée à rédiger de concert avec le

lord haut-commissaire, fut, d'un bout à l'autre, l'œuvre exclusive du seul sir Thomas Maitland. Chacun des articles, il est vrai, fut lu dans le conseil primaire et dans l'assemblée législative; mais pas un seul membre des deux corps n'eut, en réalité, la possibilité d'étudier l'acte constitutionnel non plus qu'aucune des lois qui le suivirent. La discussion n'allait jamais au-delà de quelque remarque occasionnelle timidement hasardée en présence de Son Excellence, dont le secrétaire notait, selon son bon plaisir, sur la minute du projet, l'observation qui venait d'être faite; puis un vote unanimement obéissant sanctionnait à l'instant les volontés du pouvoir. C'était le lendemain, lorsque la loi paraissait imprimée, avec la signature des députés, que ceux-ci pouvaient, avec loisir et liberté, méditer sur les propositions de la veille.

La Charte constitutionnelle ainsi votée, fut revêtue de la sanction royale, et promulguée dans les Iles avant la fin de 1817. Voici quelles en sont les dispositions principales. — « L'autorité suprême est confiée au lord haut-commissaire, agissant conjointement avec une assemblée législative et un sénat exécutif choisi dans le sein de cette assemblée. Les actes du sénat, dont le président est nommé par la couronne d'Angleterre, ne sont valides qu'autant qu'ils sont approuvés par le représentant de cette couronne dans l'État ionien. Le lord haut-commissaire, qui réside à Corfou, est représenté lui-même dans chacune des six autres îles, par un résident anglais, lequel exerce, à l'égard des autorités locales de sa circonscription, les pouvoirs qui lui sont délégués par le chef du gouvernement. Chaque administration locale consiste en un conseil municipal électif, dont le président, nommé par le sénat, remplit, sous le titre de régent, à peu près les mêmes fonctions que le préfet d'un département français. L'assemblée législative siége pendant cinq ans. A l'expiration de la période quinquennale, les cinq sénateurs et les six régents sont appelés à composer un conseil primaire qui devient le noyau d'une nouvelle législature. Ces onze fonctionnaires arrêtent une double liste de cinquante-huit candidats, parmi lesquels les électeurs doivent choisir vingt-neuf députés; puis les vingt-neuf élus, unis au conseil primaire, forment le corps législatif, qui se trouve ainsi définitivement composé de quarante

membres. En cas de dissolution de la législature, le conseil primaire demeure formé du président du sénat, des cinq sénateurs et de cinq membres choisis dans la dernière assemblée par le lord haut-commissaire. Aucun changement ne peut être introduit dans la constitution, aucun Parlement ne peut être dissous, si ce n'est par l'ordre du souverain de la Grande-Bretagne, siégeant dans son conseil. »

La première période quinquennale qui suivit la promulgation de la constitution de sir Thomas Maitland, permit d'apprécier complètement cette œuvre dans ses résultats pratiques. Toutes les taxes spéciales ou locales, qui existaient en si grand nombre, disparurent sans exception, et furent remplacées par la perception unique et régulière d'un impôt national basé principalement sur les droits d'importation ou d'exportation. Au lieu de la confusion et du péculat qui régnaient dans toutes les branches du service public, on vit s'établir un système sévère d'administration qui fit succéder l'obéissance et la régularité à la corruption et à l'intrigue. Une abjecte soumission accueillit d'abord le nouveau régime ; mais bientôt le mécontentement fut général, et l'insurrection éclata. Trente des principaux habitants de Zante ayant adressé une pétition au prince régent d'Angleterre, cet écrit fut saisi comme propre à provoquer la révolte. La loi martiale fut proclamée, et le cortége de mesures violentes qui l'accompagnent toujours, les proscriptions, les exécutions, les confiscations, répandirent la terreur dans les Iles. Le pouvoir démesuré de la cour suprême de justice, dont l'organisation était monstrueusement combinée de manière à ce qu'une majorité parmi les juges fût toujours acquise aux poursuites du ministère public, se révéla par des procès politiques soumis à d'interminables délais. Dans ces tristes débats on vit le caractère du magistrat perdre sa dignité et la mission de l'avocat son indépendance. On vit les tribunaux se grossir de jeunes fonctionnaires subalternes qui, par les sentences auxquelles ils prenaient part, se faisaient allouer à eux-mêmes, aux frais de l'accusé, des vacations de trois guinées par jour. Une loi pénale, aussi violente dans ses dispositions qu'arbitraire dans l'application qu'on en pouvait faire, atteignit non-seulement tous les faits, mais toutes les tendances contraires au gouvernement. Enfin la population

fut entièrement désarmée, et la possession non autorisée d'une arme quelconque fut punie des châtiments les plus rigoureux.

Quant à la situation financière, il ne paraît pas que l'administration de cette époque ait daigné fournir au Parlement ionien la satisfaction d'un seul compte-rendu. C'est seulement dans les discours d'ouverture des sessions ou dans quelques projets de loi relatifs à d'autres matières, que l'on trouve certaines indications sommaires à l'égard des recettes et des dépenses du budget. En 1817, la recette fut de 84,726£ (environ 2,120,000 f.), et la dépense de 79,276 £ (1,982,000 fr.). La recette s'éleva jusqu'à 156,215 £ (3,906,000 fr.) en 1822, et la dépense jusqu'à 136,788 £ (3,270,000 fr.). Au mois de mars 1823, sir Thomas Maitland annonçait au second Parlement que l'encaisse actuelle du trésor était de 165,338 £ (4,135,000 fr.), somme qu'on trouvera énorme, si l'on se rappelle l'extension donnée aux travaux publics, et les hauts salaires accordés à un nombreux personnel de fonctionnaires. Les traitements civils seuls absorbaient 50,000 £. Ce prélèvement, opéré sur un revenu aussi borné, eût été impossible pour tout autre gouvernement ; on peut même ajouter qu'il n'était ni nécessaire, ni raisonnable, dans les conditions où se trouvait placé l'État septinsulaire. La plupart des emplois supérieurs étaient superflus et constituaient des sinécures ; la résidence n'était pas même exigée des titulaires, quoique les hôtels qu'ils devaient occuper fussent loués ou entretenus aux frais du public.

Quoi qu'il en soit, le système de sir Thomas Maitland ne saurait être condamné avant qu'on ait examiné sérieusement les circonstances dans lesquelles il a été appliqué. Il ne faut pas oublier que les mesures adoptées par le premier haut-commissaire anglais dans les sept îles, étaient essentiellement provisoires, et que les larges rémunérations qu'il accordait à ses agents n'étaient que temporaires, tandis que les avantages futurs qu'il poursuivait, devaient, après une réforme graduelle, devenir définitifs et durables. Malgré l'énormité de ses traitements et le nombre exagéré de ses fonctionnaires, sir Thomas Maitland bâtit un superbe palais pour les administrations publiques, construisit un brick de guerre, fonda un collége, entreprit ou compléta beaucoup de travaux utiles, et laissa, à sa mort, une ré-

serve disponible de 140,000 £ (3,500,000 fr.) destinée à devenir le noyau d'un fonds spécialement affecté à l'entretien permanent d'une force militaire anglaise.

On ne devait pas espérer qu'un système aussi défectueux en apparence, pût long-temps échapper aux censures de l'opinion publique en Angleterre. La conduite de sir Thomas Maitland fut vivement attaquée, en 1821, dans le Parlement et dans les journaux. A deux reprises différentes, M. Hume demanda la formation d'une commission d'enquête ; mais ses vagues accusations décelaient une connaissance très imparfaite des faits, ce qui assura au ministère, dont la défense manquait pourtant aussi de précision et de fermeté, l'appui de la majorité, toujours prête alors à couvrir un haut fonctionnaire. La presse continua ses attaques, et sir Thomas Maitland, quoique habitué à dédaigner de pareilles clameurs, céda au sentiment intime de la nécessité d'une justification plus complète que celle qu'il pouvait attendre des ministres de ce temps-là. Il écrivit, sous la forme d'une lettre adressée à lord Bathurst, un mémoire fort remarquable, où le talent d'argumentation de l'auteur brille dans toute sa force. La *Quarterly Review*, au mois de septembre 1823, en publia des extraits qui ne furent pas jugés suffisants pour qu'on pût apprécier les graves accusations portées contre l'administration de l'État septinsulaire.

Les pouvoirs du premier Parlement ionien venaient d'expirer; il fallut en élire un nouveau, et cette élection, accomplie sous les mêmes influences et par les mêmes moyens qu'en 1818, eut des résultats identiques : presque tous les anciens députés furent réélus.

Sir Thomas Maitland ouvrit le Parlement le 1er mars 1823, par un discours semblable à ceux qu'il avait prononcés au début des sessions précédentes. Il félicita le pays des notables améliorations qu'avait éprouvée sa situation politique et sociale, de l'état florissant de ses finances, du calme dont jouissaient les sept îles, tandis que la guerre civile désolait les contrées voisines, et, enfin, de l'entière cessation de cet esprit d'opposition au gouvernement anglais qui avait existé pendant les premières années, et qui avait nécessité des mesures dont la rigueur était exceptionnelle. Le lord haut-commissaire était heureux d'an-

noncer aujourd'hui qu'il ne se trouvait plus un seul individu emprisonné pour délit politique ; et ce fait lui donnait lieu d'espérer que les mesures rigoureuses dont il venait de parler n'auraient qu'une durée temporaire.

Un avenir favorable semblait donc promis à l'État ionien, lorsqu'au mois de janvier 1824, sir Thomas Maitland mourut subitement, à Malte, d'une attaque d'apoplexie.

Quelques mots seulement sur la vie et le caractère de cet homme remarquable. Il avait débuté dans l'armée de l'Inde, et, sous le nom de capitaine Maitland, il avait été cité plus d'une fois avec éloge dans les rapports des généraux. Plus tard, il devint successivement colonel à Saint-Domingue, gouverneur de Ceylan, puis commandant militaire de l'un des districts manufacturiers d'Angleterre, où s'était déclarée l'insurrection des ouvriers. Au moment de sa mort, il était, en même temps, gouverneur de Malte et lord haut-commissaire des Iles-Ioniennes. Dans ces positions diverses, il ne cessa pas de se distinguer par une vigueur d'esprit et une justesse de raison exceptionnellement remarquables, par une sûreté d'intelligence qui le rendait capable d'approfondir et de résoudre les questions les plus difficiles, par l'étendue et la variété de ses connaissances, et enfin par une sagacité de prévision ainsi que par une promptitude de résolution également admirables. Son humeur était violente, et la rudesse, souvent inexcusable de ses manières, imprimait à ses refus, même lorsqu'ils étaient justes, une apparence tyrannique ; mais c'était un ami solide, un juge incorruptible et même, autant que le comportait sa haute position politique, un distributeur impartial des faveurs dont il pouvait disposer. Sous son gouvernement, la justice fut rendue avec intégrité, l'administration fut purgée du péculat, la vie et la propriété des citoyens furent garanties ; le peuple fut tiré de son état de dégradation, les fonctionnaires ioniens furent traités avec égard, et tout administré, quel que fût son rang ou sa fortune, trouva toujours auprès du lord haut-commissaire ou de ses lieutenants le redressement des torts qu'il avait souffert et la protection des droits qui lui appartenaient. D'excellentes routes, inconnues jusqu'alors dans le Levant, furent ouvertes dans toutes les îles ; des ports et des quais furent construits ; le commerce et l'agriculture fleurirent ; l'édu-

cation nationale fut développée, et tous ces bienfaits ne furent achetés par aucun accroissement d'impôt. Aussi, malgré les attaques violentes auxquelles sir Thomas Maitland ne cessa d'être en butte, le sentiment qui s'attache encore aujourd'hui à son nom chez toutes les classes, dans les Iles-Ioniennes, est un mélange de crainte et de reconnaissance, le plus haut tribut moral que puisse payer une population orientale à la mémoire de l'homme qui l'a gouvernée.

Sir Thomas Maitland eut pour successeur sir Frederick Adam, qui avait été son second dans le commandement militaire. Jamais contraste ne fut plus complet. L'un de ces hommes, sévère et répulsif dans la forme, était d'une intelligence supérieure et d'un caractère indomptable. L'autre, doux et affable dans ses manières, se montrait aussi faible d'esprit que de volonté ; il était arbitraire et violent dans le commandement, parce qu'il était incapable dans la discussion et mobile dans les idées. Celui qui parlait le dernier au nouveau gouverneur de l'État ionien était toujours sûr d'avoir raison près de lui. De là bientôt d'innombrables mystifications pour certains interlocuteurs et un ridicule ineffaçable jeté sur l'autorité. Soigneux de ne pas intervenir activement dans le mécanisme de l'administration, qu'il ne comprenait pas, sir Frederick Adam ne sut jamais manier avec justesse la force gouvernementale placée dans ses mains. Une législation aussi volumineuse que complexe lui fut suggérée par son impuissance à résister aux intérêts privés ou aux ambitions personnelles et par son ignorance de la nécessité de soumettre ces mêmes intérêts et ces mêmes ambitions aux règles salutaires précédemment établies, ainsi qu'aux principes généraux de toute législation. Les conséquences de ce système déplorable furent les incohérences, les contradictions, les impossibilités, et, finalement, une entière confusion. Tandis que sir Frederick Adam continuait sans réserve le système politique de son prédécesseur, en tout ce qui touchait les empiètements des corps ou des agents officiels ; tandis qu'il renouvelait, sans aucune mesure, à l'égard des libertés publiques, toutes les anciennes restrictions qui, dans la pensée de sir Thomas Maitland, ne devaient être que provisoires, il se laissait dominer dans son intérieur par des familiers qui le flattaient, le trompaient et le compromettaient. Ce fut surtout

l'emploi stérile ou déraisonnable des deniers publics qui distingua malheureusement sir Frederick Adam, entre tous les gouverneurs de l'État ionien. On peut admettre la convenance de la décision qui éleva son propre traitement de 1,000 £ (25,000 francs) à 4,000 £ (100,000 francs) ; mais les augmentations également considérables qu'il alloua aux fonctionnaires anglais, déjà trop largement rétribués; la création de nombreux offices absolument superflus; l'emploi de Napolitains et de Siciliens dans des fonctions que les Ioniens étaient aptes à remplir, furent des actes scandaleux ou absurdes. L'application des fonds de l'État à la création de maison de plaisance pour l'usage du gouverneur et à l'achat d'une étoile de diamants pour son costume, sont des taches à sa réputation. Les économies de sir Thomas Maitland furent promptement dissipées, quoique, par un progrès inespéré, le revenu public se fût élevé, en 1833, jusqu'à 190,000 £ (4,750,000 francs). La dépense, devenue plus que double de ce qu'elle était précédemment, faisait prévoir une crise financière. Une administration aussi déplorable fournissait de trop justes motifs à la demande d'une enquête parlementaire, et les ministres eussent été à coup sûr fort embarrassés de répondre à une pareille motion, si elle se fût produite dans l'une des deux chambres. On ne saurait s'expliquer aujourd'hui comment cette motion n'eut pas lieu et comment sir Frederick Adam put gouverner, pendant huit ans, les Iles-Ioniennes, sans avoir à encourir d'autres censures qu'un volume diffus et violent, publié par le général Napier. Enfin, en 1832, sir Frederick fut pourvu de la lucrative sinécure du gouvernement civil de Madras, qu'il ambitionnait depuis long-temps ; et, pour être juste envers lui, nous devons ajouter qu'au moment de son départ il méditait de notables changements dans l'organisation judiciaire, ainsi qu'un nouveau Code civil, dont la préparation avait été confiée à une commission composée de quatre jurisconsultes ioniens, sous la présidence d'un magistrat anglais.

La conduite de lord Nugent, qui fut ensuite appelé au gouvernement des Iles-Ioniennes, ne fit honneur ni à son caractère, ni à ses talents. Cédant à un sentiment de répulsion pour tout ce qu'avaient fait ses deux prédécesseurs, il introduisit dans la

Constitution des changements que rien ne l'autorisait à faire; il modifia le personnel et l'organisation de l'administration; enfin, il suspendit les améliorations diverses qui avaient été projetées avant lui. Ce fut lui aussi qui, le premier, troubla l'harmonie du système législatif, par une imprudente extension de l'élément électoral. Il éprouva bientôt, au surplus, la mortification de voir ses concessions devenir, contre lui-même, un moyen d'opposition et de résistance.

Parmi les principales mesures de lord Nugent, nous devons citer l'abolition du monopole des grains, qu'il fut contraint à rétablir dans toute sa rigueur au bout d'un an; la protection accordée au monopole du sel et la prohibition absolue de l'importation de cette denrée; le rétablissement d'une ancien coutume fort nuisible qu'avait aboli le dernier parlement, celle des emprunts contractés entre le cultivateur et le propriétaire, sur le gage des récoltes futures d'huile, de vin ou de grain; enfin, l'élévation jusqu'à 15,000 £ des traitements du lord haut-commissaire et de quelques autres fonctionnaires, lorsque la même dépense n'avait figuré jusqu'alors au budget que pour 5,000 £. En un mot, quoiqu'il se soit vanté, au moment de son départ, de laisser un actif disponible dans les caisses de l'Etat, lord Nugent fut aussi extravagant dans ses profusions que son prédécesseur. Si ses actes publics accusaient sa capacité, sa vie privée fut encore moins exempte de reproches. Il blessa si profondément les sentiments de la société anglaise, et même ceux de la population ionienne, qu'un journal osa formuler contre lui un blâme offensant, qu'aucune poursuite judiciaire n'osa essayer de repousser.

M. Stuart Mackensie, qui fut ensuite désigné pour remplir l'emploi de lord haut-commissaire, occupa si peu de temps ce poste, que nous n'avons aucun jugement à porter sur son administration. Son successeur, le général Howard Douglas, homme de talent et officier distingué, eut à contenir le développement des germes d'opposition si imprudemment semés par lord Nugent et à rétablir le système de salutaire discipline fondé par sir Thomas Maitland. Malheureusement, sir Howard Douglas était un habile ingénieur; son goût passionné des fortifications l'entraîna dans des dépenses exagérées qui, pour la première fois,

produisirent un déficit dans les finances ioniennes. Cette circonstance, s'unissant au mécontentement excité par sa résistance aux prétentions libérales, lui suscita de nombreuses attaques. Quoi qu'il en soit, pendant son administration, qui comprit la période de 1833 à 1841, tous les travaux publics reçurent un grand développement, l'enseignement fut doté d'un grand nombre d'établissements nouveaux, et le Code civil, destiné à remplacer la législation confuse des édits vénitiens, fut achevé. — En 1843, le temps de service de sir Howard Douglas étant terminé, il fut remplacé par lord Seaton.

Il était impossible, cette fois, de faire un choix plus convenable et qui promît un meilleur avenir. Un officier de haute naissance et d'une brillante réputation (1), remarquable par la noblesse élégante de ses manières, connu par la solidité de ses principes conservateurs et par l'énergique fermeté de son caractère, semblait réunir toutes les conditions nécessaires pour raffermir l'édifice politique de sir Thomas Maitland, ébranlé par les niaiseries de lord Nugent et par les dépenses inconsidérées de sir Howard Douglas. Pendant cinq ans, en effet, lord Seaton renouvela le sage despotisme de sir Thomas Maitland. Toutefois, il eut aussi ses créations coûteuses et déraisonnables, telles qu'un grand canal à Sainte-Maure, une ferme-modèle et une prison pénitentiaire à Corfou. De là, de nouveaux embarras dans les finances et un accroissement dans la dette publique, par suite de l'impossibilité où se trouva le trésor septinsulaire de payer à l'Angleterre la subvention stipulée pour l'entretien des troupes et des fortifications. Et ce fut un malheur; car ces entreprises, mal conçues, fournirent aux mécontents l'occasion d'ajouter l'imputation de folie à la constante accusation de despotisme portée contre tous les gouverneurs anglais, depuis l'origine du protectorat. Quant à l'application de la Constitution dans son esprit ou dans son texte, quant au mode d'action à l'égard du sénat et des députés, lord Seaton se montra aussi absolu

(1) Lord Seaton s'était distingué dans la guerre de la Péninsule, sur le champ de bataille de Waterloo, et particulièrement dans la répression de la révolte du Canada.

(Note de la Rédaction.)

que sir Thomas Maitland lui-même. Ce régime exista, sans incident notable, jusqu'à la mémorable année de 1848.

Ici, nous avons à signaler dans les sentiments et dans la conduite du chef du gouvernement ionien, un changement si profond et si subit, qu'à nos yeux, il n'est pas l'un des épisodes les moins frappants de cette période critique.

Déjà, nous avons dénoncé à nos lecteurs l'absurdité de la combinaison qui réunissait sept petites îles, dont la population, passionnée, ignorante et superstitieuse, égale à peine en nombre celle de Bristol ou d'Edimbourg, pour en faire un État libre avec une constitution, des élections, deux chambres et toutes les institutions accessoires. Nous avons montré sir Thomas Maitland neutralisant les vices de cette création, par un système qui consistait à admettre extérieurement l'idée de l'indépendance ionienne, en l'étouffant sous la réalité du protectorat britannique. Et l'on a pu reconnaître, qu'en dépit des fautes de ses successeurs, l'œuvre du premier lord haut-commissaire avait été assez solide pour assurer au peuple ionien, trente années d'un calme et d'un bonheur inconnus à la plupart des autres contrées de l'Europe. On a pu remarquer aussi que, dès le premier contact entre les Iles-Ioniennes et l'Angleterre, des partis s'étaient formés dans le nouvel État, contre la puissance qui le protégeait. Il se rencontrait là, comme partout, des esprits oisifs et ardents, des caractères turbulents et des ambitions blessées, dont le mécontentement s'exhalait en déclamations violentes contre l'oppression exercée sur le peuple ionien privé de ses droits. Ces plaintes vagues et confuses n'avaient cours que dans des conversations intimes et, tout au plus, elles trouvaient parfois une place dans les colonnes de quelque journal anglais ou maltais. Loin de nous, d'ailleurs, la pensée de blâmer la libre manifestation des opinions exprimées avec une juste mesure de respect pour la loi et pour la vérité; mais dans un pays qui, à l'exception de la gazette officielle, n'avait jamais connu aucun journal; où le parjure juridique était un vice aussi général qu'invétéré; où les rivalités et les haines particulières empoisonnaient toutes les relations sociales; où l'intrigue et la corruption étaient considérées comme les meilleurs moyens de gouvernement, n'était-ce pas évidemment s'aveugler, que de

vouloir établir tout-à-coup, et sans aucune préparation, la liberté illimitée de la presse, le jugement par le jury et les élections? Ce projet, cependant, a été sérieusement conçu; il a été maintenu avec persévérance; l'autorisation de le réaliser a été arrachée aux hésitations d'un ministère irrésolu; son application a été faite parmi des populations qui ne le souhaitaient pas; et l'homme d'État qui a commis une aussi monstrueuse bévue, était un pair d'Angleterre, grand seigneur et tory.

Pour bien comprendre quelles devaient être les conséquences de cette constitution nouvelle, dont l'initiative appartenait au représentant de S. M. Britannique dans les Iles-Ioniennes, il faut en faire connaître les dispositions principales.

1° La liberté de la presse était accordée, sans aucune des restrictions pratiques qui en modèrent l'usage, dans tous les États du monde, si ce n'est dans les plus extrêmes démocraties. — On doit se rappeler que la censure existe encore à Gibraltar, et que lorsqu'on crut devoir la supprimer à Malte, le duc de Wellington s'écria: « Que c'était là une absurdité aussi grande que s'il s'agissait d'établir une presse libre à bord d'un vaisseau de guerre. »

2° Les conditions d'aptitude électorale étaient étendues de telle sorte, que le nombre des électeurs se trouvait porté subitement de 1,500 à 6,000.

3° Le système électif était appliqué, sur l'échelle la plus large, au choix des fonctionnaires publics de tout ordre.

4° Le conseil nommé par le lord haut-commissaire était supprimé.

5° Les sénateurs continuaient d'être désignés par le chef du gouvernement; mais le membre du sénat attribué à chacune des îles, devait être exclusivement choisi parmi les députés de cette île. De sorte que si une représentation locale était complètement hostile au protectorat britannique (et cette circonstance s'est produite pour l'île de Zante), on se voyait contraint d'admettre au sein du pouvoir exécutif, un ennemi avoué de l'Angleterre.

6° L'assemblée législative se composait exclusivement de députés élus par le peuple; elle cessait de compter parmi ses membres des hommes choisis par le pouvoir exécutif, ainsi que l'avait voulu la Constitution de 1817. — On sait que ce sys-

tème est encore celui que l'on pratique à Malte et que ses résultats y sont excellents. Partout où la masse de la population demeure étrangère à l'Angleterre par ses mœurs, sa religion et sa langue, une pareille précaution est indispensable, surtout lorsqu'il s'agit d'une position essentiellement militaire.

7° Des conseils de districts étaient créés dans chaque île, au grand détriment de la prompte expédition des affaires et au prix d'un notable accroissement de dépense.

8° Tout contrôle exercé sur l'élection des municipalités était aboli. Les fonctionnaires préposés à la direction des écoles, à la gestion du domaine public, etc., etc., étaient tous choisis par le suffrage populaire. — Grâce à ce système libéral, l'officier municipal chargé du département de l'instruction publique à Céphalonie, fonctionnaire rétribué par le Protectorat britannique, s'assurait du degré d'instruction des enfants, dans les écoles qu'il inspectait, par des dictées telles que celle-ci :

« Puissent tous les tyrans étrangers être promptement expulsés du sol de la Grèce !

» Les Turcs doivent être chassés des provinces grecques du continent et les Anglais des sept îles, par les efforts réunis de toute la race des Hellènes. »

Le seul moyen convenable de mettre en pratique des innovations aussi énormes, était évidemment de temporiser et d'appliquer chaque mesure nouvelle dans le moment le plus opportun. C'est une conduite toute contraire qui fut adoptée. Sans entrer dans des détails que ne comportent pas les limites qui nous sont imposées, nous nous contenterons de dire que tous les actes du lord haut-commissaire furent empreints d'inconséquence et de précipitation. Les instructions des ministres de S. M. furent méconnues, et lord Grey se vit contraint de refuser son approbation aux mesures du représentant de la Couronne dans les Iles-Ioniennes, parce que, indépendamment des objections auxquelles les plans proposés pouvaient donner lieu, les erreurs techniques qu'ils semblaient renfermer faisaient douter de la convenance de les ratifier.

Il faut noter qu'à l'époque où lord Seaton proposait son nouveau système, la législature en exercice n'avait plus à siéger que durant la session de 1849, et que la mission du lord haut-com-

missaire lui-même devait expirer avant la fin de cette année. Ardent à vouloir la réalisation de ses plans, et désireux d'ôter à un successeur la possibilité de les éluder, lord Seaton convoqua extraordinairement l'assemblée législative. Dans cette session spéciale furent votées l'extension du contrôle de l'assemblée sur les dépenses publiques, et la liberté de la presse avec le jugement de ses délits par le jury. La discussion de la loi des élections fut réservée à la législature suivante.

Bientôt des journaux furent établis partout; ils étaient remplis des plus cruelles injures adressées à l'Angleterre et aux Anglais; ils répudiaient le Protectorat britannique et réclamaient la réunion des sept îles au royaume de Grèce. A la création des journaux succéda promptement l'organisation des clubs politiques qui, sous le nom significatif de *Panhellenions,* étaient destinés à poursuivre le même résultat. Au mois de septembre 1848, une insurrection éclata à Céphalonie, et il fut impossible de la réprimer sans effusion de sang.

La loi de la presse, quoiqu'elle eût surabondamment pourvu à la répression des diffamations dirigées contre les fonctionnaires, ne contenait pas une seule disposition pénale destinée à prévenir ou à réprimer les publications offrant le caractère de trahison ou de révolte. L'auteur d'un écrit récent sur les Iles-Ioniennes assure même qu'il est notoire à Corfou, que lord Seaton avait biffé, de sa propre main, les articles que lui avait proposé son procureur-général, dans la double intention de limiter la faculté de créer des journaux et de s'assurer le moyen de les contenir après qu'ils seraient établis. Et cependant, comme s'il eût voulu prouver l'insuffisance de la législation dont il s'était fait l'auteur, lord Seaton fit arrêter deux des journalistes séditieux et il les exila sans jugement, en vertu de son pouvoir constitutionnel de haute police. En même temps, prévoyant un danger qu'il ne pouvait imputer qu'à ses propres mesures, il demandait qu'un nouveau régiment fût envoyé d'Angleterre pour renforcer les garnisons. Rien d'ailleurs ne put ralentir le chef du gouvernement ionien dans ce que nous appellerons sa carrière révolutionnaire. Averti, dès les premiers jours de 1849, qu'il allait être remplacé, il poursuivit, avec un redoublement d'ardeur, l'abolition des institutions anciennes et l'application de

ses propres plans, comme s'il se fût proposé de rendre impossible la tâche de son successeur. En dix jours, les Ioniens émerveillés virent s'opérer dans leurs îles plus de changements politiques que l'Angleterre n'en a éprouvé dans le cours de dix générations. Pour étudier dans toutes ses particularités cette révolution singulière, il faut interroger les documents parlementaires et les dernières publications. Nous nous bornerons à constater ici que le résultat fut désastreux. Tout ce que la calomnie peut inventer de plus ignoble, fut imprimé en grec, en italien et en français, fut distribué gratis au peuple et lu publiquement dans les villages. Lord Seaton lui-même n'était pas destiné à échapper à ce débordement d'injures, et quelques semaines seulement après son départ, voici ce qui s'écrivait dans un des principaux journaux ioniens : — « Les autres commissaires » étaient des exemples de la seule brutalité anglaise ; mais ce » maudit hypocrite de Seaton nous a fourni un double échan» tillon de brutalité et de fausseté. » — Des conspirations commencèrent à s'ourdire et des sociétés secrètes à s'organiser. Des emblêmes séditieux furent promenés dans les rues au milieu de clameurs révolutionnaires. Enfin, la présence des troupes anglaises put seule prévenir le retour des scènes d'anarchie et de massacre qui, dans toutes les occasions précédentes, avaient signalé le triomphe des passions populaires.

Tel était l'état des choses, au mois de juin 1849, lorsque le nouveau gouverneur des Iles-Ioniennes, sir Henry Ward, vint débarquer à Corfou. C'était un Whig de la nuance la plus libérale, et sa nomination, dans les circonstances actuelles, était un acte de bonne politique ; car l'homme d'État qui allait rencontrer dans la pratique du gouvernement les réformes les plus démocratiques, les avait jusqu'alors théoriquement soutenues, comme membre de la Chambre des Communes, dans nos discussions parlementaires. Son premier acte, toutefois, fut plein de prudence : ce fut la prorogation de l'assemblée législative, qu'il prononça dès son arrivée, pour se donner le temps de visiter les îles et pour reconnaître par lui-même l'état de l'esprit public ainsi que la situation de l'administration qu'il allait avoir à diriger. La seconde mesure de sir Henry Ward nous semble avoir été d'une opportunité plus douteuse, et nous inclinons à

penser qu'elle a contribué à provoquer les évènements sanglants qui l'ont suivie de si près. Nous voulons parler de l'amnistie accordée aux insurgés de l'année précédente qui subissaient en prison la punition méritée de leur crime. On a dit justement à cette occasion, qu'aux yeux des peuples de l'Orient, un acte de clémence paraît toujours inspiré par la crainte, et les évènements prouvèrent bientôt que c'était dans ce sens que l'amnistie avait été interprétée par les Ioniens. A peine le lord haut-commissaire était-il de retour à Corfou, qu'on apprit qu'une insurrection de la nature la plus grave avait éclaté à Céphalonie, que les révoltés comptaient dans leurs rangs jusqu'à plusieurs centaines d'hommes armés et qu'ils étaient conduits par les prisonniers qui venaient d'être relâchés. Les deux principaux chefs de la révolte étaient un bandit de profession nommé Vlacco et un saint personnage ecclésiastique qui se faisait appeler le Père Brigand (Πάπα Ληστής). Ce digne couple avait promis à ses adhérents des secours en argent et en hommes venant de l'étranger ; mais, en attendant, il adoptait pour système de persuasion à l'égard de ceux qui ne lui semblaient pas suffisamment sympathiques, le pillage, le viol et le meurtre. C'est ainsi qu'un homme respectable, le chevalier Metaxa, fut brûlé vif par les insurgés, avec toute sa famille. Heureusement pour l'île de Céphalonie, parmi les pouvoirs retenus par lord Seaton, se trouvait la faculté laissée au lord haut-commissaire, de proclamer la loi martiale et d'agir seul, sans avoir besoin de recourir au sénat. Grâce à cette mesure prise immédiatement et à la présence d'un détachement de 150 hommes expédié à Céphalonie pour en renforcer la garnison, la sédition fut réprimée ; les révoltés furent promptement dispersés et leurs chefs saisis. Un exemple terrible n'était que trop nécessaire : quarante-quatre rebelles furent condamnés à mort et vingt-un exécutés. Quatre-vingts autres, condamnés à la peine militaire du fouet par le conseil de guerre, subirent aussi leur châtiment. Après avoir lu attentivement la correspondance relative à ces lamentables évènements, nous n'hésitons pas à déclarer que, dans notre conviction, ils se rattachaient à une vaste conspiration ourdie et fomentée par les machinations des journaux. Le but que les conspirateurs se proposaient était l'expulsion violente des Anglais et la réunion des

sept îles au royaume de Grèce. Non-seulement la conduite de sir Henry Ward n'a mérité aucun reproche, mais elle est digne de toute approbation : elle a été inspirée, à la fois, par une politique ferme et par une véritable humanité. Quant aux troupes, leur attitude a été admirable.

Le parlement ionien se rassembla de nouveau en novembre 1849. Nous voudrions pouvoir reproduire, dans toute son étendue, le discours par lequel sir Henry Ward explique les circonstances qui avaient rendu indispensable une répression rigoureuse. Après avoir consacré quatre jours entiers à l'examen des documents qui lui étaient soumis, l'assemblée déclara par un vote unanime, que tous les actes du lord haut-commissaire avaient été nécessaires et justes. Elle exprima, en même temps, la reconnaissance que lui inspirait une énergie qui avait prévenu de grandes calamités. Qu'on n'oublie pas que c'était encore le parlement de l'ancien système qui, à la veille de finir, agissait ainsi sans obéir à aucune influence gouvernementale; car sir Henry Ward, depuis que le conseil primaire était supprimé, n'avait plus à offrir à aucun membre de l'assemblée la perspective d'une continuation de pouvoir. Ce fut aussi dans un même esprit de justice et avec une parfaite indépendance, que l'archevêque et les notables de Céphalonie ouvrirent une souscription à l'effet d'offrir au lord haut-commissaire, un témoignage de gratitude que les règlements coloniaux ne lui permirent pas d'ailleurs d'accepter.

La réélection du nouveau parlement s'accomplit au commencement de 1850, selon la législation démocratique de lord Seaton. Aucun désordre ne se manifesta, mais tous les anciens députés furent remplacés, à l'exception de quatre, par des hommes nouveaux. Dès l'ouverture de la session, qui eut lieu au mois de mars, la majorité des nouveaux élus prit une attitude hostile au protectorat britannique, en refusant de prêter le serment d'obéissance à la loi et de fidélité aux droits de la puissance protectrice. Ce serment, cependant, avait été modifié dans une intention conciliante, et ce fut, peut-être, une faiblesse. Le but avoué du parti radical (Ῥιζοσπάστης) était de provoquer la réunion immédiate des sept îles au royaume de Grèce. Nous comprenons et nous apprécions parfaitement les désirs qui, chez les Ioniens,

s'attachent au développement de l'unité grecque; mais le lord haut-commissaire ne pouvait consentir à l'expression de pareils vœux.

La reine d'Angleterre, elle-même, ne saurait rien concéder, sur ce point, sans l'assentiment des puissances alliées signataires du traité de Paris; et les députés qui formulaient une demande aussi contraire à la constitution de l'État ionien, manquaient ouvertement à leur serment. Nous ne nous arrêterons pas d'ailleurs aux scènes violentes, aux parodies ridicules dont la nouvelle assemblée donna le spectacle, en voulant imiter l'ancienne convention de France. Il y eut, là aussi, une Montagne et surtout des tribunes d'où la populace ameutée dictait ses volontés aux représentants. Pendant une session de trois mois, aucune mesure utile ne put être prise, et toutes les propositions du gouvernement furent rejetées avec dédain. Aussi, tous les hommes sensés, même dans l'opposition, se sentirent soulagés lorsque sir Henry Ward résolut de mettre un terme aux séances de l'assemblée en la prorogeant pour six mois.

Durant cet intervalle, le pouvoir exécutif s'appliqua aux réformes financières que les dépenses exagérées de lord Seaton avait rendues indispensables. Tous les émoluments personnels furent réduits, et le lord haut-commissaire donna, le premier, l'exemple de l'abnégation, en diminuant son traitement de 500 £ (12,500 fr.). Le parlement, rassemblé le 2 décembre suivant, repoussa les nouvelles tentatives de conciliation de sir Henry Ward, écarta toutes les propositions de l'administration, et réduisit, dans une proportion énorme, le traitement des fonctionnaires connus pour leur attachement à l'Angleterre, sans épargner les prélats ioniens eux-mêmes. Enfin, on prépara ouvertement, dans l'assemblée, un projet de décret proclamant la réunion des sept îles au royaume de Grèce. Voici quels étaient les termes de cet acte :

DÉCRET DE L'ASSEMBLÉE REPRÉSENTATIVE.

« Attendu que l'indépendance, la souveraineté et la nationa-
» lité de chaque peuple, sont des droits naturels et imprescrip-
» tibles;

» Attendu que le peuple des sept îles, quoique formant une

» portion inséparable de la race hellénique, est actuellement
» privé de la jouissance et de l'exercice de ces droits ;

» Attendu que tout prétexte de placer le peuple des sept îles
» sous la protection de l'Angleterre, en vertu d'un traité auquel
» ledit peuple n'a jamais consenti a cessé d'exister ;

» Attendu qu'une partie de la race hellénique, celle qui habite
» la Grèce délivrée, a recouvré ses droits de souveraintė et de
» nationalité ;

» Par tous ces motifs, la première assemblée libre des repré-
» sentants du peuple des sept îles déclare :

» Que c'est la détermination unanime, ferme et immuable du-
» dit peuple, de recouvrer son indépendance et de se réunir au
» reste de sa propre race, c'est-à-dire à la Grèce délivrée.

» La présente déclaration sera transmise, sous la forme d'un
» message de l'assemblée, à la puissance protectrice, pour être
» communiquée, par les moyens convenables, aux autres puis-
» sances de l'Europe, afin qu'elles puissent se concerter à l'effet
» de lui donner une suite immédiate. »

Sous tout autre gouvernement que celui de la Grande-Bretagne, l'auteur d'une pareille proposition et ses adhérents auraient été arrêtés sur-le-champ comme prévenus de haute trahison, et l'assemblée révolutionnaire aurait été dissoute. On se contenta au moment où la motion allait être faite, de la prévenir par la lecture d'un acte de prorogation du parlement ; ce qui n'empêcha pas le décret séditieux d'être imprimé immédiatement, d'être répandu avec profusion dans les îles et d'être ensuite reproduit par les journaux d'Angleterre et du continent.

Le parlement, ainsi prorogé, a été dissous par la Reine, en vertu de son pouvoir constitutionnel, et le lord haut-commissaire, en publiant cette mesure, a déclaré, dans sa proclamation :
« Que le désir sincère du gouvernement de Sa Majesté, étant de
» voir établi, dans l'État ionien, un système de sage liberté cons-
» titutionnelle, il avait été autorisé à signifier, au prochain par-
» lement, le consentement de Sa Majesté aux nouvelles modifi-
» cations que paraîtrait exiger la Charte de 1817. »

Des modifications, en effet, sont absolument nécessaires pour rendre possible l'application des réformes de lord Seaton. Il

faut remanier l'organisation du sénat et celle des administrations locales. Il convient, aussi, d'offrir l'abandon des pouvoirs de haute police admis jusqu'ici par la constitution, si l'assemblée consent de son côté à soumettre la presse à une législation raisonnable. Ces bases avaient été acceptées par les membres les plus honnêtes de l'opposition, qui avaient promis leur concours à sir Henry Ward. Par suite de cet accord, les électeurs ont été convoqués au mois de février dernier (1852), et une majorité de près des deux tiers des nouveaux députés s'est trouvée ouvertement favorable au maintien du protectorat britannique. Mais après que les sénateurs eurent été élus par l'assemblée, plusieurs membres, trompés dans leur ambition, sont allés grossir les rangs de l'opposition. Celle-ci se voyant dès lors assez forte pour empêcher la validité des délibérations en s'abstenant de siéger, a eu recours à ce moyen extrême, afin de paralyser l'assemblée. Il n'a pas même été possible d'obtenir une réponse aux propositions qui avaient été faites au nom de la Reine. Le lord haut-commissaire a donc été contraint encore une fois de proroger le parlement ionien. La proclamation par laquelle sir Henry Ward explique cette mesure, se termine par les paroles suivantes qui méritent d'être notées :

« Quant à moi, je puis dire que j'ai épuisé tous les moyens » que me suggérait une longue expérience politique, pour amener » le débat à une heureuse issue, et qu'après avoir vu mes loyales » intentions paralysées, par des hommes que je ne pouvais pas » satisfaire et qui ne voulaient pas se laisser diriger, je me sens » du moins exempt du chagrin de penser que cet insuccès a pu » être causé par un défaut de franchise ou de modération de » ma part. »

Nous concluons ici cette analyse, en résumant brièvement notre appréciation d'une question dont un attentif examen fera ressortir toute la gravité. Les rapports des Iles-Ioniennes avec la Grèce et la Turquie sont, en effet, tellement intimes et tellement nombreux, qu'on peut dire que la situation actuelle engage la politique anglaise tout entière dans le Levant.

Si, en 1802, les Ioniens d'alors sentaient et proclamaient leur impuissance à se gouverner eux-mêmes, la génération présente, placée sous l'influence des circonstances générales qui ont favo-

risé le développement démocratique dans la plupart des États européens, ne paraît pas douée d'une plus grande aptitude politique. La division croissante de la propriété a produit une classe nouvelle de jeunes gens lettrés et pauvres qui, ne pouvant tous devenir avocats, médecins ou employés du gouvernement, et ne trouvant dans leur pays natal ni armée, ni marine qui les puisse recevoir, sont naturellement entraînés à souhaiter tout changement qui leur ouvrirait une carrière. C'est surtout de cette classe que sont sortis les orateurs et les écrivains qu'on a vu se déclarer avec fureur contre le protectorat de la Grande-Bretagne. Comme ils ne sont ni sujets anglais, ni sujets grecs, ils ne peuvent être admis à servir ni la reine Victoria, ni le roi Othon. En même temps, ils croyent que si l'Etat ionien était réuni au royaume de Grèce, leur instruction supérieure et leurs mœurs plus civilisées les porteraient rapidement au premier rang dans tous les services publics. Ceux des Ioniens dont la fortune est indépendante désirent, au contraire, le maintien du protectorat anglais, au moins jusqu'à ce que la Grèce soit capable de les faire jouir d'une sécurité qu'elle ne saurait leur offrir aujourd'hui, mais ils n'osent avouer ce désir en face de leurs concitoyens. D'un autre côté, la masse des paysans, surtout dans les îles méridionales, trompée par les artificieuses calomnies des démagogues et des journaux, se complaît à croire que la réunion des sept îles au royaume de Grèce, deviendrait la source d'une prospérité sans bornes. C'est ainsi que nous avons vu les basses classes, en Irlande, s'imaginer que le rappel de l'Union avec l'Angleterre devait leur procurer un bonheur inexprimable.

L'inconséquence qui a placé un Etat indépendant de nom, sous le protectorat militaire et politique d'une grande puissance, donne lieu, nous devons le reconnaître, aux réclamations légitimes du peuple ainsi protégé. Mais aussi l'on a vu que l'habileté de sir Thomas Maitland avait su tirer le meilleur parti possible de cette fausse combinaison; qu'en réalité comme en théorie, la Charte de 1817 était plus libérale que la plupart des constitutions des Etats européens, et que, dans son application, elle n'avait été ni humiliante ni oppressive pour la population ionienne.

Les réformes bien intentionnées mais imprudentes de lord Seaton sont la cause immédiate des difficultés actuelles. Il faut

aussi, pour la plupart, d'origine albanaise ou italienne; tandis que les cinq îles méridionales, dépendances géographiques du territoire grec, sont habitées exclusivement par une population tout hellénique. Il n'existe chez les Corfiotes aucun sentiment sympathique pour les concitoyens qu'on leur a donnés, et souvent on les entend amèrement se plaindre du trouble que ne cessent d'apporter dans leur paisible cité ces étrangers qui viennent des îles du midi. S'ils ont enfin retenu dans leurs mœurs quelque tradition vraiment grecque, c'est, à coup sûr, la haine antique dont ils se montrent animés à l'égard des insulaires, leurs voisins (1). Quoi qu'il en soit, un changement aussi considérable dans la condition des Iles-Ioniennes ne saurait s'accomplir sans le concours des puissances signataires du traité de Paris, et nous doutons grandement que la Russie, l'Autriche et la Prusse, au moins dans l'état actuel de leurs sentiments, soient disposées à consentir à l'échange du protectorat que nous exerçons sur Corfou, contre une souveraineté directe, au prix même de l'émancipation des cinq autres îles. C'est pourquoi, sans entrer dans l'examen des questions qui se rattachent à la balance établie entre les forces respectives de la Turquie et de la Grèce, nous nous contentons d'observer que l'Angleterre demeure tenue d'exercer une action unique et indivisible à l'égard de toutes les îles ioniennes sans distinction.

Quelle sera donc l'avenir de cette dépendance de l'Empire anglais, que la nécessité politique nous contraint de retenir indéfiniment sous le protectorat créé en 1815! — Le parlement, prorogé au mois de mars 1852, a été rassemblé au mois d'août après avoir été complété par de nouvelles élections. Une adresse à Sa Majesté la Reine a été votée par une forte majorité qui, en insistant sur le principe de la nationalité grecque et en affectant de considérer comme un arrangement purement tem-

(1) Le sénat ionien jouit du privilége de faire grâce aux criminels. Un meurtrier condamné à mort ayant sollicité, il y a quelque temps, la commutation de sa peine, un sénateur se déclara opposé, en principe, à toute condamnation capitale; mais, ajouta-t-il, il s'agit d'un Céphalonien, et je puis sans scrupule consentir à l'exécution. — Le coupable fut pendu... Inutile d'ajouter que le sénateur qui avait refusé de faire grâce, appartenait à l'une des îles voisines de Céphalonie.

(*Note de la Rédaction.*)

poraire, les rapports actuels des États ioniens avec la Grande-Bretagne, exprimait néanmoins son empressement à donner un loyal concours au gouvernement de fait, dans toutes les mesures utiles, jusqu'à la réalisation de ses patriotiques espérances. C'était là le signe non équivoque de sentiments moins hostiles; mais une circonstance matérielle avait contribué, peut-être, plus que toute autre cause, à cette amélioration de l'état des esprits. L'ancienne salle du corps législatif avait été détruite par le feu depuis la dernière session; elle était disposée de manière à recevoir, dans ses tribunes, une masse de quinze cents spectateurs, dont les vociférations et les insultes réduisaient au silence les orateurs modérés. Le local nouveau ne contient plus que deux cents auditeurs, et l'on est parvenu à y maintenir l'ordre. De là un notable changement dans le ton des discussions. Nous croyons aussi que la fermeté de langage des ministres de Sa Majesté, dans la Chambre des Communes, a dû contribuer au même résultat favorable. Malheureusement, l'espoir que ces nouveaux symptômes permettaient de concevoir ne s'est pas réalisé. L'assemblée ayant aveuglément rejeté toutes les proportions qu'un extrême désir de conciliation avait inspirées à sir Henry Ward, a été prorogée, le 15 septembre dernier, pour dix-huit mois!

En résumé, l'organisation constitutionnelle, improvisée en 1849, est condamnée par la réprobation unanime de tous ceux qui connaissent les sept îles. Les Ioniens les plus adverses au protectorat britannique, déclarent eux-mêmes que le gouvernement mixte de sir Thomas Maitland, ou même la pure autocratie du lord haut-commissaire, serait préférable au régime établi par lord Seaton; tandis que le parti anglais, composé des principaux propriétaires et des fonctionnaires supérieurs, adhère à l'opinion de sir Henry Ward, qui croit impérieusement nécessaire de modifier la législation de la presse et le système électoral. Mais on sait que de toutes les réactions gouvernementales, la plus difficile et la plus dangereuse est celle qui cherche à remédier partiellement aux défauts d'une constitution vicieuse dans ses bases. Les principes essentiels de la Charte de 1817 ont été abandonnés, et l'on ne saurait, aujourd'hui, espérer aucun bien durable, d'une combinaison qui consisterait à leur

faire une place dans une organisation inspirée par une pensée toute différente. Quel est, d'ailleurs, le pouvoir placé dans de véritables conditions d'impartialité, qui aurait ici le droit d'intervenir? Le Parlement d'Angleterre ne peut pas, constitutionnellement, donner des lois à ce petit État qui lui est rattaché par les liens d'une dépendance si mal définie. Nous soupçonnons fortement, d'ailleurs, qu'aucun parlement ionien, formé, selon la loi électorale actuelle, dans un temps d'excitation populaire et surtout après que le sentiment de la nationalité grecque a été réveillé, ne serait capable de faire ou d'accepter des lois sages et pratiques. Il faut ajouter que les hommes publics, dans les sept îles, ont uniquement en vue, pour la plupart, leur propre élévation ou l'abaissement de leurs rivaux, et qu'ils se montrent absolument dépourvus de cette moralité politique qui est la condition vitale d'un gouvernement libre et régulier.

Nous avons enfin à considérer la question sous un dernier aspect, le plus important de tous. La déplorable situation de l'État septinsulaire a des conséquences qui dépassent les étroites limites de son territoire. Les journaux ioniens qui s'appliquent incessamment à vouer au ridicule et à l'exécration l'Angleterre et les Anglais, sont répandus dans tout le Levant : ils sont lus à Athènes, à Smyrne et à Constantinople. L'exemple d'une aussi monstrueuse licence, dans une dépendance de l'Empire britannique, est de nature à compromettre sérieusement le prestige de la puissance et de l'énergie de cet Empire parmi les Orientaux qui, ne comprenant pas d'autre forme de gouvernement que le commandement absolu, attribuent toujours à la faiblesse et à la crainte toute concession faite aux clameurs populaires. Le respect conquis en d'autres temps et en d'autres lieux, par la vigueur de l'Angleterre, se trouve dangereusement ébranlé par la faiblesse actuelle de sa politique dans les Iles-Ioniennes. Ce n'est jamais impunément qu'un gouvernement se laisse ouvertement braver par ceux qui sont légitimement soumis à son autorité : ne l'oublions pas.

(*Fraser's Magazine*) (1).

(1) Complété par un autre article de la *Quarterly Review*.

Sport. — Histoire naturelle.

LES ENNEMIS DU GIBIER. (1)

On se rappellera long-temps en Angleterre les longs et rudes hivers de 1838 à 1839, et de 1849 à 1850. Ce dernier parut avoir atteint sa plus grande rigueur vers le milieu de janvier. Le vent du Nord-Est balayait en un instant l'écume des flots qu'il avait soulevés ; les champs avaient perdu leurs teintes ordinaires ; les habitations, la terre, les rivages, les haies avaient disparu sous la neige ; le ciel était noir ; la mer ne l'était pas moins, mais sa surface blanchie par des vagues furieuses poussées à l'Ouest, tempérait l'obscurité de cette partie du tableau ; de longues files de canards sauvages, de cormorans et de guillemots fuyaient rapidement d'un vol bas bien loin du rivage ; çà et là, une grande mouette à manteau noir passait sur nos têtes et des troupes de chevaliers rasaient les bords de la baie, tous se dirigeant vers les eaux calmes et vaseuses de Pagham-Harbour.

Je fis un soir tous mes préparatifs pour une expédition en règle. Ma longue canardière et mon fusil double furent tirés de leurs étuis ; une bonne provision de cartouches d'Eley, de poudre bien sèche et de capsules à l'épreuve remplirent les grandes poches de ma veste de chasse, les autres étant bourrées de tous les objets de moindre importance, sans lesquels toutefois mon équipement n'eût pas été complet.

L'expérience m'ayant appris que pour une entreprise de ce genre un serviteur bipède était plus gênant qu'utile, je n'emmenai qu'un chien sur l'assistance duquel je comptais pleinement. C'était un épagneul irlandais que j'avais, moi-même, dressé dans

(1) Voir la livraison de novembre 1852.

ses tourbières natales, sur les rives de l'Atlantique, et qu'aucun autre individu de sa race n'égalait pour l'intelligence, le courage et la docilité. Un peu plus gros qu'un chien couchant, ses jambes étaient plus courtes et plus musclées; il avait le poil brun, soyeux et frisé, les oreilles longues et pendantes, les pattes palmées jusqu'au bout des doigts, la physionomie douce, le front large et ouvert. Ses yeux, remarquables surtout par leur expression de sagacité, étaient d'une brillante couleur dorée comme ceux d'un épervier. Toujours en mouvement, ils annonçaient cette ardeur et cette persévérance qu'un chasseur ne saurait trop apprécier.

Ainsi, bien accompagné, un fusil dans chaque main comme Robinson Crusoé, je me dirigeai en toute hâte le long du rivage vers Pagham. Près de l'étroite entrée du port, j'aperçus un surveillant de la côte perché en haut d'une muraille de boue, sa lunette braquée au loin. De son poste, il dominait presque tout ce havre, et comme la marée était alors haute, je découvris facilement ce qu'il observait de toute son attention. Plusieurs troupes d'oiseaux sauvages qui me parurent des oies cravans, des canards siffleurs, millouins, etc., nageaient à l'entrée de l'esterre autour d'un noble groupe de cygnes sauvages, comme des bateaux de pêche entourent une escadre de guerre; ils étaient tout-à-fait hors de ma portée; trois partis se présentaient : attendre patiemment que quelque égaré du corps de bataille traversât la baie et vînt de mon côté errer dans les criques étroites, faire moi-même un circuit en profitant de tous les accidents qui dominaient les bords de la baie afin de les faire lever, enfin, chercher une proie moins aristocratique. Je me décidai pour le premier.

Comme j'explorais, de ma lunette, les rives de l'esterre, je m'assurai, non sans une vive satisfaction, que rien ne devait troubler mon gibier. Pas d'être humain en vue, pas la plus petite voile sur la mer. Je me félicitais intérieurement de cette bienheureuse solitude, lorsqu'un objet lointain attira tout-à-coup mes regards. Il s'éloignait lentement d'une petite crique, comme au gré d'un courant; était-ce une planche? un tronc d'arbre? c'est ce que je ne pus d'abord distinguer; mais, comme prévenu par un instinct secret, je continuai à l'observer avec une inquiétude toujours croissante.

Sorti de la crique, mon objet tourna sur lui-même, comme cédant à quelque remous du jusant qui commençait à descendre, et me permit de le voir de côté ; rien cependant ne vint justifier mes alarmes, je fus même convaincu que je n'avais affaire qu'à un bloc de bois tout-à-fait inoffensif, et ma crainte fut alors qu'entraîné par le reflux ou le cours irrégulier du chenal, il n'allât effrayer et faire fuir mes nageurs. Cependant, tout-à-coup, il me parut, mû par quelque puissance cachée, activer sa marche et raser le rivage ; il ne flottait plus çà et là ; il avançait droit devant lui, et en le regardant plus attentivement, je crus apercevoir de temps à autre comme le mouvement d'une aube qui venait frapper l'eau. Je sentis le cœur me manquer. C'était évidemment le bateau d'un chasseur d'oiseaux sauvages, et d'un gaillard qui n'était pas novice. Mais cette première faiblesse une fois surmontée, je pensai que j'aurais plus de plaisir à le voir agir qu'à le troubler dans ses opérations ; je me persuadai même que je pourrais, à son insu, m'en faire un utile allié. Je jetai à la hâte un coup d'œil sur le contour de la baie, et, sans perdre de temps, je me fis transporter par le garde-côte de l'autre côté de l'embouchure de l'esterre ; puis, faisant un grand tour et profitant de la nature du terrain pour masquer mon approche, je parvins enfin au but que j'avais marqué ; je creusai dans le sable un trou assez grand pour m'y accroupir avec mon chien ; je me plaçai entre mes deux fusils, et je n'eus plus qu'à bien observer ce qui allait se passer dans la baie.

Nos cygnes y étaient toujours, et toujours environnés de canards, à environ cinq cents mètres du lieu que j'occupais, et à deux cents peut-être du bateau, la chose la plus innocente du monde en apparence, presque à fleur d'eau et n'inquiétant nullement les confiants oiseaux qui semblaient jouir de l'abondance et des douceurs du repos après un long voyage. Les cravans et les siffleurs lissaient leurs plumes après avoir plongé ; les cygnes, aidés de leurs longs cous, allaient, au-dessous d'eux, sillonner de leurs becs la vase, où, à en juger par leur persistance et la position verticale de leurs queues, ils devaient trouver des mets exquis. Je vis encore quelques individus des espèces moins communes dans les *anatides*, comme le harle couronné *(mergus cucullatus)* et des canards garrots remarquables par leur plumage bi-

garré. La macreuse commune *(oidemia negra)* maraudait aussi de son côté. Cependant l'ennemi, qui continuait à s'avancer furtivement, avait tellement accourci la distance, que j'attendais à chaque instant l'éclat de son pierrier. Un canard garrot se sépara de la foule et vola directement vers moi ; à cette vue, j'oubliai presque mon rôle ; je saisis mon fusil, l'armai et.... la prudence l'emporta toutefois ; je suivis l'exemple de mon chien qui, couché près de moi, était resté coi comme le soliveau de la fable. Il avait pourtant vu le garrot, il avait vu mon mouvement, mais sans cesser de fixer le gros de la troupe navale dont quelques individus avaient enfin pris l'alarme et quittaient l'eau un à un. Le moment était critique. Les cygnes avaient cessé de barboter ; les têtes étaient tournées vers moi et la flottille entière se dirigea bientôt de mon côté. Maintenant ou jamais, pensai-je en jetant un coup d'œil rapide sur le bateau ; en effet, un petit flocon de fumée, suivi d'une légère détonation, firent lever toute l'armée sauvage, y compris les cygnes dont le plumage de neige se dessinait admirablement sur le ciel nébuleux. Au même instant un tourbillon de fumée, une flamme brillante et un bruit de tonnerre vinrent frapper mes yeux et mes oreilles : feu partout ! Les rangs de la masse ailée s'éclaircirent, plusieurs oiseaux tombèrent pour ne plus remonter, et d'un monceau d'herbes marines sortirent la tête et les épaules d'un homme qui se mit à ramer vigoureusement comme s'il se fût agi d'une régate. Cependant mon tour était venu ; tandis que je contenais l'ardeur de mon chien qui ne demandait qu'à prendre un rôle actif, cinq cygnes échappés à la décharge, après avoir décrit deux ou trois cercles au-dessus des corps de leurs compagnons abattus, s'élevèrent en drensant, dans les airs, et se dirigèrent vers ma cachette. Comme ils approchaient, le chef de la bande m'aperçut sans doute, car il se détourna suivi de tous les siens, sauf un seul qui, passant sur ma tête, reçut la peine due à son imprudence. Un de mes coups de fusil alla frapper un cravan ; l'autre fut déchargé à l'aventure sur une compagnie de millouins, dernier détachement des fugitifs qui se dirigeait vers le canal, plus orageux mais moins perfide que la baie.

Mon cygne n'était que démonté ; il fuyait vers un talus de galets qui de ce côté bornait la baie et s'étendait jusqu'aux brise-

lames; quelques minutes encore, il était à la mer et perdu pour moi. C'est ici que je reconnus tout ce que valait mon chien; il s'élance dans le brisant, saisit le cygne par son aile blessée, et après une longue lutte pendant laquelle plus d'une fois je perdis de vue et cygne et épagneul, il gagna enfin la plage. Mon cygne était un cygne sauvage, le *cygnus ferus* des auteurs.

Je rencontrai bientôt le héros du bateau, fort heureux de profiter de mon épagneul pour retrouver bon nombre de canards blessés qui s'étaient refugiés dans les herbes autour des anses vaseuses de la baie. Nous examinâmes son butin, composé de six cygnes, de plusieurs oies cravans et de près de vingt canards d'espèces différentes, mais de peu d'intérêt pour l'ornithologiste. Il me dit qu'il n'avait que depuis peu lancé son *ras de carène* dans cette baie, conduit par la rigueur de la saison et le désir de quitter les rives basses de Pooles et de Lymington où fourmillaient les chasseurs.

Je côtoyai l'esterre pour rentrer chez moi, et comme la mer avait beaucoup baissé, je trouvai les criques peuplées d'une foule de courlieux et de chevaliers. En m'approchant avec précaution, tantôt en faisant un détour, tantôt en me traînant sur mes pieds et mes mains, je parvins à garnir mon carnier de quelques-uns d'entre eux. Mais bientôt, trouvant trop pesants mon bagage et mon artillerie, je les confiai aux soins de mon ami le garde-côte, me contentant d'emporter mon cygne comme trophée de ma victoire.

On rencontre généralement, sur les côtes de la Grande-Bretagne, cinq ou six espèces d'oies sauvages. L'une des plus rares, si ce n'est la plus rare de toutes, est l'oie sauvage commune (*anser ferus*), que l'on regarde comme le type de nos oies domestiques, bien que l'oie rieuse ou à front blanc puisse, par sa taille, sa forme et son plumage, avoir aussi à cet honneur quelque prétention fondée. En effet, si plusieurs de nos oiseaux privés de ce genre se rapprochent de la première par les couleurs, par la teinte des ailes moins foncée que les parties supérieures du corps, et par les pieds d'un rose pâle, d'autres aussi ont les pieds orangés et le front blanc de l'*anser albifrons*. L'oie des moissons ressemble encore beaucoup à ces deux espèces; mais si on la distingue de la première à la pointe du bec

qui est noire au lieu d'être blanche, à la nuance plus foncée des ailes, et à ses pieds orangés, il est facile de voir qu'elle diffère de l'autre par l'absence de plumes blanches au front et à la base de la mandibule supérieure.

On a, depuis peu d'années, ajouté à la faune britannique l'oie à pieds roses (*anser phœnicopus*) qui, par sa forme et son plumage, a beaucoup de rapport avec l'oie des moissons, mais qui s'en éloigne par sa taille plus petite et ses jambes rosées. On croit que le comte de Leicester a tué, en 1841, le premier de ces oiseaux, regardé par M. Yarrell comme une espèce nouvelle.

L'oie bernacle et l'oie cravan sont toutes deux plus petites que les précédentes, et bien qu'elles diffèrent beaucoup par le plumage, la taille et les formes, elles ont cependant entre elles assez d'affinité pour que les auteurs les aient classées dans le genre *bernacle*. Pendant les hivers rigoureux, on les rencontre en grandes troupes sur les rivages britanniques; mais le cravan, outre qu'il se répand davantage, est d'une saveur préférable. On en a tué beaucoup dans l'hiver de 1838-1839 sur les côtes des comtés du sud. J'en ai vu moi-même un grand nombre et tué quelques-uns à Pagham-Harbour, dans le Sussex, où je n'ai aperçu aucune bernacle pendant cette saison rigoureuse. Ces dernières préfèrent l'ouest à l'est et au nord; elles sont surtout nombreuses en Irlande. Quoique plus pesantes, elles sont, à mon avis, loin d'égaler l'oie cravan au point de vue culinaire.

Le canard tadorne, l'un des plus beaux oiseaux du genre *anas*, pourrait, par sa taille, être classé parmi les oies. Le plumage du mâle diffère peu de celui de la femelle. Il se rencontre rarement dans l'intérieur du pays, même sur les plus grands lacs ou les plus grandes rivières. Il se retire habituellement dans les garennes de lapins sur les rivages sablonneux de la côte, et se laisse si difficilement approcher, qu'aux îles Orcades et Shetland on le connaît sous le nom d'*oie farouche* (shy goose). Pris jeune, cependant, il peut s'apprivoiser. Un de mes amis m'a dit avoir vu dans le Norfolk une famille entière de jeunes tadornes sortir, au sifflet du garde, d'un trou de lapins où ils étaient nés, manger avidement ce qu'on leur jetait et rentrer

ensuite dans leur terrier. Cet oiseau ne figure point sur nos tables à cause du goût de poisson dont sa chair est imprégnée ; mais son plumage, magnifiquement agencé de noir, de blanc et de brun, en fait le principal ornement des lacs de nos parcs ; malheureusement les jeunes, quoique soigneusement protégés contre le braconnier et ses ennemis à poil et à plumes, deviennent souvent victimes du brochet, le requin des eaux douces. Une bande de tadornes habitait depuis long-temps un cours d'eau dans le Sussex ; les brochets ayant avec le temps quitté les profondeurs de la rivière, les canardeaux disparurent peu à peu jusqu'au dernier. Les vieux se laissèrent aller au courant, peut-être pour les chercher, et disparurent à leur tour,

Quand le brochet abonde dans les lacs et les pièces d'eau de nos parcs, il dévore annuellement une foule de jeunes canards sauvages ; c'est ainsi qu'en 1850, plus de deux cents canetons ont disparu du grand étang de Petworth-Park, où pourtant il ne manquait pas de frétin.

Lord G..., savant observateur et pêcheur accompli, fut, je crois, le premier qui mit à profit ce goût du brochet pour le prendre. Il fit fabriquer des oiseaux artificiels de grosseurs variées, depuis le roitelet jusqu'au jeune canard. Ils furent couverts de plumes éclatantes, de soie et d'oripeau pour attirer l'attention du monstre et lui faire engloutir le mortel hameçon. Quand on sait manœuvrer habilement cette amorce, on lui imprime, à s'y tromper, tous les mouvements d'un oiseau nageur et plongeur. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de m'en convaincre, et bien qu'on puisse, à mon avis, prendre beaucoup de brochets avec les appâts ordinaires, j'ai remarqué que ceux qui se laissaient prendre *au canard* étaient toujours les plus beaux.

Les canards les plus connus au chasseur de la côte sont le canard sauvage commun ou malard, la sarcelle, le canard siffleur, le canard pilet, le canard millouinan, le canard garrot et le canard huppé ; les quatre premières espèces appartiennent à la classe des canards proprement dite ; elle ne se composent guère que d'oiseaux terrestres préférant l'eau douce à l'eau salée, se nourrissant de végétaux, de vers et d'insectes aquatiques, et ne plongeant que lorsqu'ils sont blessés ou poursuivis ; leur conformation est en harmonie avec leurs habitudes ; leurs

jambes sont courtes, plus rondes que chez les canards marins, et placées plus au centre du corps; ils ont le cou et les ailes plus longues, le sternum plus bas et un gésier comme les granivores. Les trois autres espèces appartiennent à la division océanique. Les individus en sont aquatiques d'une manière plus prononcée, et préfèrent la mer aux lacs et aux rivières, qu'ils ne gagnent que chassés par la rigueur du froid. Leur nourriture consiste surtout en poissons et en insectes marins, qui conviennent à un estomac bien plus délicat chez eux que chez leurs congénères herbivores. Ils ont les jambes courtes et placées en arrière; les pieds palmés, très développés, et le doigt de derrière lobé; le cou et les ailes comparativement courts, et le sternum peu profond; ils plongent parfaitement et vont à une grande profondeur chercher leur nourriture. Parmi eux, le millouin est peut-être le plus connu et le plus estimé comme ornement de nos tables.

Parlons maintenant des ennemis du gibier, et commençons par le faucon pèlerin. Nos ancêtres avaient mis à profit le courage et la docilité de cet oiseau pour le plus noble de leurs délassements. Au temps de Jacques I[er], un couple de faucons bien dressés se payait une valeur équivalente à mille livres (25,000 fr.) de notre monnaie. De nos jours dégénérés, on ne songe à lui que lorsqu'on l'aperçoit chassant les grouses et les perdrix, et quand ses ravages sur nos lacs attirent sur lui la colère des garde-chasses.

Bien que tout oiseau d'une taille médiocre n'ait pas de plus formidable ennemi, c'est surtout de la grouse et du ptarmigan qu'il aime à faire sa proie. Il n'est guère de chasseur en Écosse et en Irlande qui ne se rappelle avoir vu quelque oiseau blessé par son plomb, saisi et emporté par le pèlerin. Moi-même, un soir, après une journée brûlante et malheureuse, je rentrais éreinté, lorsqu'un vieux coq de bruyère se leva devant moi. Pris en défaut, j'eus à peine le temps de tirer à portée; je le touchai pourtant, et quelques plumes flottèrent çà et là; puis, remarquant que son vol devenait plus difficile, je le suivais du regard pour marquer l'endroit de sa chute, lorsqu'une ombre qui passa à mes pieds me fit lever la tête. Je vis un pèlerin poursuivre mon blessé à tire d'aile et gagner rapidement sur

lui. Le pauvre coq avait déjà traversé une vallée s'efforçant d'atteindre une épaisse bruyère sur le versant de la montagne ; il n'en eut pas le temps ; le faucon le joignit et mit fin à sa course. Peu tenté d'aller si loin disputer cette proie à mon heureux rival, je repris mon chemin trouvant mon fusil trop lourd et mon carnier trop léger.

Un jour que je me promenais au confluent du Birr et du Brosna, sur les confins des comtés du Roi et de Tipperary, je remarquai au haut d'un arbre un faucon immobile attendant la fortune. Je m'arrêtai pour observer sa manœuvre ; déjà deux malards et une sarcelle avaient passé près de lui ; deux ou trois siffleurs vinrent impunément, à leur tour, lui jeter leur défi. Je commençais à croire son estomac garni par une proie récente, lorsque j'aperçus cinq à six canards sauvages et autant de siffleurs venant de directions différentes et cinglant tous, en droite ligne, vers la rivière sur laquelle ils comptaient s'abattre à une trentaine de mètres du faucon ; mais l'exécution de ce projet n'entrait point dans les comptes de notre oiseau chasseur. Il prit tout-à coup son vol et leur coupa la retraite. Pendant quelques secondes, il sembla hésiter sur le choix de sa victime ; l'un des malards ayant devancé ses compagnons, signa lui-même son arrêt. Se voyant poursuivi, il employa toute son énergie à s'élever par de larges spirales pour conserver l'amont sur son adversaire. Ses camarades profitèrent de cette diversion pour aller se jeter sous l'abri protecteur des roseaux de la rive. Presque au même instant, le faucon s'élança sur sa proie ; mais, manquant son coup, il se trouva tout-à-coup à une distance considérable au-dessous d'elle, et il me parut un instant douteux qu'il pût regagner l'avantage que sa maladresse venait de lui faire perdre. Tandis qu'il cherchait à se rapprocher du malard, qui, de son côté, tentait de s'élever davantage, les deux oiseaux, dans leur vol circulaire, semblaient souvent se diriger en sens contraire. Toutefois, la vigueur et la plus grande rapidité de manœuvre du pèlerin me firent prévoir le résultat final de cette chasse acharnée. Le malard était alors loin de son élément favori, et chaque évolution diminuait la distance qui le séparait de son ennemi ; de plus, ses efforts pour s'élever paraissaient s'affaiblir ; enfin, portant sa queue au vent et comptant

pour échapper sur la rapidité de son vol, il se dirigea vers le marais de Killeen, suivi de près par le faucon. Je compris que je n'avais point un moment à perdre si je voulais assister au dénouement. Je me hâtai de gravir la berge, et j'arrivai juste à temps pour voir le malard tomber la tête pendante, tandis que le faucon modérait un moment sa course comme pour jouir du succès de son attaque ; mais bientôt il alla s'abattre sur le canard au milieu d'un grand marais, où, malgré la facilité que j'aurais eu de le rejoindre, je le laissai jouir en paix d'une proie qu'il avait si bien gagnée.

Mes connaissances en fauconnerie sont fort bornées, quoique j'aie élevé, dans ma jeunesse, le pèlerin et l'émérillon. Mon champ d'opérations était un lieu écarté, à l'ouest de l'Irlande, où je ne manquais ni de montagnes, ni de bruyères, ni de gibier ; mais je n'ai jamais pu réaliser mes espérances. Au moment où je me flattais d'avoir à peu près complété l'éducation de mes faucons, une absence de quelques mois venait tout déranger : à mon retour, je trouvais mes oiseaux morts, faute de soins ou de bonne nourriture ; ou bien leurs plumes étaient en si piteux état, qu'il me fallait, pour m'en servir, attendre une nouvelle mue. Et, pourtant, mes essais étaient guidés par l'orthodoxie la plus rigoureuse. J'avais, à foison, des autorités en caractères gothiques. Plusieurs traités rares et précieux, sur la « noble science de la fauconnerie », étaient entre mes mains, entre autres un exemplaire du *Livre de Saint-Alban*, trésor qu'un de mes parents, passionné pour la littérature du moyen-âge, ne me prêtait qu'à regret, sans jamais manquer l'occasion de m'assurer que ce vieux et bizarre bouquin était un joyau sans prix. C'est ainsi que je fus, en peu de temps, initié à tous les mystères du chaperon et de la laisse.

J'ai vu quelques perdrix tuées par des faucons bien dressés, et assisté même un jour à la capture d'un héron. Quelques amis, le fauconnier et moi, nous étions cachés dans un fossé profond, creusé sur le bord d'une grande tourbière, au-dessus de laquelle nous avions remarqué que les hérons volaient très bas, à leur retour de la pêche dans les marais voisins. Nous attendîmes long-temps ; ces magnifiques oiseaux s'approchaient, l'un après l'autre, à une distance que nous regardions comme

modérée, et des réclamations s'élevaient alors contre l'inexorable fauconnier, qui se refusait obstinément à décoiffer ses faucons, et persistait à attendre une occasion plus favorable. Enfin, cette occasion se présenta. Un héron s'approcha de manière à lever tous les scrupules de notre imperturbable *auceps*. Aussitôt les faucons déchaperonnés furent lancés à tire d'aile sur le héron, qui, s'aidant du vent, s'éloignait rapidement de nous et s'élevait en décrivant des cercles ; mais déjà ses ardents adversaires l'avaient prévenu ; ils planaient au-dessus de lui ; toutefois, comme ils tardaient à l'attaquer, nous crûmes pouvoir, en courant en toute hâte, jouir, de plus près, du dénouement de cette chasse. Quelques-uns d'entre nous semblaient ignorer ou ne tenir aucun compte des obstacles qu'opposait à chacun de leurs pas une tourbière irlandaise ; nous les voyions se débattre dans la tourbe où ils enfonçaient jusqu'à la ceinture ; fort peu arrivèrent assez à temps pour voir les faucons fondre sur leur proie et redescendre lentement sur le sol. Pour moi, qui suivais de près le fauconnier, je le trouvai comme à cheval sur le héron, dont il maintenait la tête entre ses genoux, et examinant ses faucons avec inquiétude, pour s'assurer si leur adversaire ne les avait point blessés de son bec aigu. Quant au héron, dont le plumage dorsal avait seul souffert, il fut gardé comme un trophée, et réservé, le pauvre animal, pour une seconde représentation et le divertissement d'un plus grand nombre de curieux.

On croit généralement que le héron présente son bec à l'ennemi pour le transpercer lorsqu'il fond sur lui ; c'est là une de ces erreurs populaires presque toujours démenties par les faits. Si le héron était tenté de se défendre, dans cette crise, son arme redoutable serait complètement neutralisée par ses maladroits et lourds mouvements, autant que par l'attaque rapide de son vif et vigoureux adversaire, qui le frappe toujours obliquement et par derrière. A terre, il n'en est plus de même ; dès que le héron sent ses pieds affermis, il s'enhardit et cherche à se venger de ses persécuteurs par les coups répétés et souvent bien dirigés de son bec, dont il se sert comme d'un poignard. Si le fauconnier ne se hâte pas d'accourir, les faucons courent grand risque de la vie ; une blessure mortelle, ou tout au moins la perte de

la vue sera le fruit de leur glorieuse victoire. Le héron vise toujours aux yeux ; un de mes amis a perdu un des siens pour avoir saisi sans précaution un oiseau de cette espèce après l'avoir blessé ; pareille aventure m'est presque arrivée à moi-même, et j'ai, pendant deux ans, chassé en Irlande avec un vieux chien borgne, dont l'infirmité datait d'une bataille que, dans son imprudente jeunesse, il n'avait pas craint d'engager contre un héron éclopé.

Les ornithologistes ne sont point d'accord sur la manière dont le faucon porte le coup fatal. Les uns prétendent qu'il étreint de ses serres ; d'autres croient que le choc de son sternum, protégé par de solides muscles pectoraux, suffit pour tuer son adversaire sans l'offenser lui-même. Pour moi, je partage entièrement l'avis de mon ami, le colonel Bonham, du 10e hussards (1), l'un de ceux qui, de nos jours déchus, ont tenté de faire revivre le noble exercice de la fauconnerie, et je crois que le faucon se sert de son éperon. Si l'on examine une grouse, un canard, une bécasse, tués par un pèlerin, on leur trouvera les reins et les épaules profondément labourés, le dos et le cou déchirés, ou même le crâne entaillé par cette arme formidable.

Chez tous les oiseaux de proie, la femelle est plus grosse et plus forte que le mâle qui, chez les faucons, se nomme *tiercelet*. Quand on lâche deux oiseaux à la fois, il faut avoir soin qu'ils soient mâle et femelle. Dès que la proie est frappée, le mâle cède le pas à la femelle, qui la garde jusqu'à l'arrivée du fauconnier. S'ils étaient du même sexe, ils se battraient avec acharnement pour la possession de la prise, quand même cette dernière viendrait à s'échapper, ne laissant au vainqueur que quelques plumes pour trophée.

On a souvent dit que le pèlerin n'est pas susceptible d'attachement pour son maître ; qu'on ne peut le dompter que par la faim ; qu'il n'est attiré que par le pât, et non par la personne

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Les régiments anglais de cavalerie ne sont point, comme en France, numérotés par armes ; ainsi, à part la garde, l'armée anglaise compte dix-sept régiments de cavalerie, dont les six premiers sont : 1er, 2e, etc., dragons ; puis viennent le 7e et 8e hussards, le 9e lanciers, le 10e, le 11e hussards, le 12e lanciers, le 13e dragons légers, dont nous avons fait des chasseurs, etc.

qui le lui montre, etc. Voici pourtant une anecdote qui tend à l'absoudre de ces injustes accusations.

Feu le colonel Johnson, de la *brigade* des carabiniers à pied, étant encore capitaine, fut envoyé au Canada avec son bataillon. Passionné pour l'art de la fauconnerie, auquel il consacrait beaucoup de temps et d'argent, il emporta avec lui, au-delà de l'Atlantique, deux de ses pèlerins favoris. Tous les jours, pendant le voyage, il leur donnait la liberté, après leur avoir fait prendre *bonne gorge* de viande, pour qu'ils ne fussent point tentés de poursuivre quelque mouette isolée ou de trop s'écarter du vaisseau. Tantôt ils s'éloignaient rapidement ; tantôt ils s'élevaient à perte de vue, sans que les passagers, dont ils charmaient l'ennui pendant ce long voyage, habitués à les voir reparaître, conçussent la moindre inquiétude. Enfin, un soir, après une absence plus longue que de coutume, un des faucons revint seul. Après quelques jours d'attente, le capitaine Johnson se persuada qu'il ne reverrait plus son déserteur.

Arrivé en Amérique, il lut avec surprise dans un journal d'Halifax, que le capitaine d'une goëlette américaine était, en ce moment, détenteur d'un beau faucon qui, pendant sa traversée de Liverpool aux États-Unis, s'était abattu à bord de son navire. Le capitaine Johnson, persuadé que ce faucon vanté ne pouvait être que le sien, se rendit immédiatement à Halifax, et se présenta chez le capitaine de la goëlette, lui racontant le motif de son voyage, et le priant de lui faire voir l'oiseau ; mais il avait compté sans son hôte. Jonathan n'était pas homme à se dessaisir de sa prise ; il se refusa positivement à l'entrevue, pensant que rien n'était si facile à un *Englisher* que de réclamer ce qui ne lui appartenait point, et d'aller même jusqu'à feindre de le reconnaître ; enfin, il termina en déclarant très péremptoirement qu'il ne croyait pas un mot de toute cette histoire.

Le capitaine Johnson, qui avait bien autre chose à faire que de vider une querelle avec ce farouche Yankie, réprima sa juste colère, et proposa de soumettre la possession de l'oiseau à l'épreuve d'une expérience, compromis que plusieurs Américains présents jugèrent parfaitement raisonnable et obligèrent leur compatriote à accepter. Il fut donc convenu que le capitaine

Johnson verrait le faucon (qui, par parenthèse, loin de témoigner aucun attachement pour personne depuis son arrivée dans le Nouveau-Monde, s'était montré rebelle à toute espèce de familiarité), et que si, dans cette entrevue, le faucon laissait échapper quelque signe irrécusable de reconnaissance et d'amitié, de nature à convaincre les assistants qu'il retrouvait son premier maître, mais surtout s'il jouait avec les boutons de son habit, il fut convenu, disons-nous, que l'Américain serait tenu d'abandonner toute prétention. L'épreuve commença immédiatement. Le Yankie sortit et revint bientôt avec le faucon qui, dès que la porte fut ouverte, s'élança de son bâton sur l'épaule de son maître, qu'il regrettait depuis long-temps ; il semblait ne pouvoir assez lui marquer sa joie de le revoir ; il frottait sa tête contre ses joues, et saisissait, dans son bec, tous ses boutons les uns après les autres. Ces preuves suffirent, le jury fut unanime, et rendit son verdict en faveur du plaignant ; il n'y eut pas jusqu'au cœur cuirassé du marin qui n'en fût attendri, et le faucon fut remis entre les mains de son légitime possesseur.

Un des principaux ennemis du coq de bruyère est la corneille mantelée. C'est pendant la couvaison qu'elle commet ses déprédations, tellement destructives qu'un garde intelligent ne saurait trop la surveiller. Le faucon pèlerin se rend bien aussi coupable de quelques méfaits ; mais comme il ne daigne s'attaquer qu'aux oiseaux qui ont acquis leur pleine croissance, ses dégâts ne sauraient être comparés à ceux de la corneille mantelée. Le buzard des marais, avant que son espèce eût disparu de nos contrées, était accusé de s'abattre parfois sur quelque poussin traversant imprudemment la bruyère pour aller chercher sa pâture du soir. L'aigle doré, pressé par la faim, fondra aussi, faute de mieux, sur une aussi petite proie que le coq de bruyère ; l'orfraie cause moins de dommage encore ; la destruction de ces nobles animaux a favorisé parmi les lièvres de montagnes une énorme pullulation (1) que, de l'avis de M. St.-John, un vrai chasseur ne saurait trop déplorer (2). La cresse-

1) Je sais de bonne source qu'en un seul jour de septembre 1849, quatre fusils ont tué 574 lièvres, sur une montagne près du lac Ranoch.

(2) Voir *Excursion d'un Chasseur naturaliste dans le Sutherland*, *Revue Britannique*, livraison de septembre 1851, page 401 et 402.

relle, à mœurs inoffensives, le hobereau, l'émérillon, sont de trop petite taille pour mériter la colère du garde montagnard. La chouette blanche et le chat-huant hulotte sont, comparativement, rares en Écosse, et ne jouent, fort heureusement pour eux, qu'un rôle secondaire dans ce drame, tandis que la chouette à huppes courtes et la buse plumipède, visiteurs d'automne qui quittent nos îles au printemps et s'absentent, conséquemment, au temps de la couvaison, sont traqués et tués sans pitié pendant leur court passage. Néanmoins, cette dernière mérite seule, et encore non sans restriction, d'être classée parmi les ennemis naturels du coq de bruyère.

C'est avec une plus grande apparence de justice que le renard, le chat et les divers membres de l'espèce des belettes sont mis hors la loi. Cependant le partisan désintéressé de la faune britannique ne peut que regretter la rapide décroissance de nos quadrupèdes indigènes sacrifiés à la conservation exclusive du coq de bruyère. La marte et le chat sauvage ont déjà disparu de nos contrées du sud, et la même persécution qui les en a expulsés les chassera probablement de leurs retraites du nord. Ces animaux sont notoirement hostiles à toutes les espèces de gibier ; mais comment justifier la guerre impitoyable qu'on livre en ce moment au pauvre blaireau? L'agriculteur alléguera qu'il lui ravage son blé, bien qu'il soit aujourd'hui en nombre trop réduit pour causer un dommage réel ; le chasseur de renard s'irritera des efforts inutiles de son garde pour déloger un renard épuisé de la profonde casemate d'un blaireau, et verra là un *casus belli ;* mais le conservateur de gibier n'a pas les mêmes excuses. Cet intéressant animal, le dernier représentant de l'espèce *ursidæ* dans les Iles-Britanniques, le trouble si rarement, qu'une offense de sa part est, en réalité, une exception à la règle. Un observateur superficiel pourrait bien, à l'examen de ses dents, le supposer éminemment carnivore, et pourtant il n'en est rien. Les longs crochets qui servent aux animaux carnassiers à déchirer leur proie, ne servent au blaireau qu'à arracher les racines profondes, flexibles et entrelacées des arbres qui le gênent dans l'excavation de sa tanière ; et bien qu'il dévore par ci par là quelqu'un des plus petits quadrupèdes, il se nourrit principalement d'insectes et de végétaux. Des châtaignes,

des racines, des mûres, des faînes, toutes sortes de coléoptères, des larves de guêpes, forment sa nourriture ordinaire, qu'il varie en été et en automne, en l'alternant de grenouilles et de serpents. On ne saurait donc justifier la haine qui, dans nos îles, a condamné cette espèce à une extinction inévitable.

De tous les ennemis du gibier, l'homme, on ne saurait le nier, est le plus destructeur. A mesure que les braconniers se multiplient, les quadrupèdes diminuent ou même ont disparu tout-à-fait, grâce à l'insuffisance de nos lois protectrices, de la discussion desquelles se sont emparés le journaliste et le législateur, sans égard pour le naturaliste et le chasseur. Sans parler de l'encouragement donné, depuis quelques années, au braconnage, par la ridicule sympathie des humanitaires et les verdicts de certains jurys, il est à remarquer que la diminution du gibier, en beaucoup d'endroits des Iles-Britanniques, doit être attribuée bien plus à l'action des hommes qu'aux déprédations de certains quadrupèdes, dont la liste, hélas! déplorablement réduite, ne cesse d'exciter l'aveugle colère du garde-chasse (1).

Pourquoi, dans des pays nouvellement découverts et peu peuplés, diverses espèces de gallinacées florissent-elles à l'état sauvage? Comment se fait-il qu'elles « croissent et multiplient, »

(1) Nous donnons ici une liste des animaux, soi-disant destructeurs, tués de la Pentecôte de 1837 à la Pentecôte de 1840, sur la célèbre montagne de Glengany, avant qu'elle fût devenue la propriété de lord Ward.

11 Renards.
198 Chats sauvages.
246 Martes.
106 Putois.
301 Hermines et belettes.
48 Loutres.
78 Chats domestiques devenus sauvages.
27 Orfraies.
15 Aigles dorés.
18 Balbuzards.
98 Faucons pèlerins.
275 Milans.
5 Buzards des marais.
65 Autours.
7 Faucons à pieds orangés.
11 Hobereaux.
285 Buses.
371 Buses plumipèdes.
3 Buses apivores.
462 Faucons cresserelles.
78 Émerillons.
9 Faucons cendrés.
83 Oiseaux Saint-Martin.
6 Gerfauts.
1,431 Corneilles mantelées.
475 Corbeaux.
35 Chouettes à longues oreilles.
71 Chouettes communes.
3 Chouettes dorées.
8 Pies.

bien qu'elles soient exposées aux attaques effrénées des animaux de proie, à fourrures ou à plumes, que la nature, toujours prévoyante, a placés près d'elles comme une barrière salutaire à leur excessif accroissement? Comment se fait-il, au contraire, que l'augmentation de l'espèce humaine et la diminution du gibier marchent toujours de front? Voyez comme les progrès destructeurs de la civilisation ont étendu leurs effets sur le dindon sauvage en Amérique, sur l'outarde en Angleterre, sur le coq de bruyère en Ecosse et en Suède, sur la pintade près de certains ports maritimes en Afrique (1). D'un autre côté, récapitulons de sang-froid les différentes espèces de nos quadrupèdes proscrits, dont quelques-uns, il est vrai, se mettent en forfaiture contre les lois de la chasse, mais dont le plus grand nombre ne commet que des méfaits légers, ou même est complètement innocent des crimes qu'on lui attribue.

Et d'abord, le renard, par sa ruse héréditaire de tout temps reconnue, par ses courses de nuit, par son appétit insatiable et cruel, qui le porte à étrangler toutes les victimes qu'il peut atteindre, est peut-être le plus formidable ennemi à quatre pattes de notre gibier ailé. Et cependant, de l'avis de tous les partisans du noble et national exercice connu sous le nom de *chasse au renard,* il doit occuper lui-même la première place sur la liste de notre gibier, et il a, à ce titre, droit à une certaine protection dans les Iles-Britanniques. Toutefois, dans les cantons où le lapin, sa proie favorite, a été à peu près exterminé, la protection du renard semble incompatible avec la sécurité du faisan et de la perdrix. En ce cas, l'unique ressource du chasseur au renard et du zélé conservateur de gibier, sera d'entretenir une quantité modérée de lapins, que le maraudeur préférera toujours à toute autre nourriture.

Le vrai chat sauvage *(felis catus)* a probablement disparu des districts méridionaux et du centre de l'Angleterre; il est devenu très rare dans les comtés du nord, et se rencontre moins souvent qu'autrefois dans le pays de Galles et même en Ecosse. Enfin,

(1) Il est certain que, depuis deux ans, le coq de bruyère, la perdrix et le lièvre ont considérablement augmenté en Irlande. On ne saurait attribuer ce fait qu'à la réduction de la population au moyen de la famine et de l'émigration.

malgré ses retraites inaccessibles dans les vallées rocheuses des hautes terres, il suit à grands pas les traces de l'ours et du loup, et nos armes modernes concourent si puissamment à sa destruction, qu'elles ne peuvent tarder à sceller sa destinée, sur laquelle personne, hors le naturaliste, ne songera à s'apitoyer. Non-seulement le chat sauvage s'attaque au gibier, à la volaille, aux jeunes agneaux, mais l'homme même est parfois devenu la victime de ce « tigre britannique. » On raconte, entre autres exemples, qu'un berger écossais fut mortellement blessé par un de ces redoutables quadrupèdes, pour s'être imprudemment trop approché de son repaire.

Quoique, dans les premiers temps, la marte se soit livrée à de grands excès envers le gibier, il est pourtant à regretter qu'on l'ait poursuivie jusqu'à extinction. Il est des cas où il semble qu'on devrait, jusqu'à un certain point, la tolérer dans les bois d'Angleterre. Le parfum qui provient, chez elle, d'une secrétion glandulaire, loin d'être fétide ou malsain, est, au contraire, des plus agréables. M. Bell la regarde comme un de nos plus élégants quadrupèdes. « Douée d'une grande agilité, dit-il, ses mouvements sont à la fois et rapides et gracieux ; son corps est flexible, ses membres sont souples, ses bonds aussi prompts que légers. Prise jeune, elle s'apprivoise facilement ; l'élégance de ses formes, la beauté de sa fourrure et sa gentillesse en font un de nos plus charmants favoris. »

Le putois, l'hermine et la belette commune sont loin de l'égaler. Ces deux dernières sont assez répandues, et bien qu'elles nuisent quelque peu au gibier ailé, elles rendent de grands services au cultivateur en détruisant une foule d'animaux malfaisants. La belette se montre une digne alliée de la chouette, bien plus utile qu'un chat dans les greniers et dans les granges. En effet, outre la grande quantité de rats qu'elle détruit, beaucoup d'animaux nuisibles s'éloignent du lieu qu'elle a choisi pour demeure.

La grange d'un de mes voisins était tellement infectée de rats, que tous les ans, vers la Saint-Michel, il était obligé d'en faire un *auto-da-fe*. J'eus la curiosité d'assister à l'une de ces *battues*. Le grand jour venu, les portes furent exactement fermées, tous les trous recherchés et bouchés avec soin. Plusieurs bassets,

l'oreille dressée, l'œil en arrêt, regardaient impatiemment les bottes de paille que l'on jetait successivement d'un bout de la grange à l'autre, sans qu'un rat eût encore paru. L'aire se découvre; pas de rat; pas même une simple souris. Enfin, la dernière gerbe enlevée, on aperçoit, blottie, une petite belette solitaire, qu'on n'eut pas, hélas! le temps de soustraire à la dent furieuse des chiens désappointés.

J'ai cru long-temps qu'on calomniait le hérisson. Je n'avais jamais ajouté foi à tous les mauvais propos qui me revenaient sur son pillage des nids de faisan, et j'ai même encore la certitude que la guerre qu'il livre aux vers, aux insectes, aux souris et aux serpents, compense largement le mal qu'il peut faire. Mais je conviens qu'il est un grand mangeurs d'œufs. J'affirme que si dans une localité peuplée de hérissons, on tend pendant la nuit une trappe amorcée d'un œuf, on en prendra un, neuf fois sur dix.

La taupe et l'écureuil sont plus facilement justifiés; l'une purge la terre infestée de vers, au point que dans les pâquis qu'elle creuse, l'herbe acquiert plus de force et nourrit mieux la brebis. L'autre ne fait que ronger les bourgeons supérieurs des sapins. Est-ce là un motif pour le poursuivre et priver nos bois et nos jardins d'un charmant ornement?

L'époque de l'incubation est un temps de persécution pour une foule d'oiseaux échassiers, nageurs et gallinacés. Le chasseur passionné, quelque heureux, quelqu'infatigable qu'il puisse être, le tireur au pierrier qui, d'un seul coup, en tue quatre à cinq douzaines et en estropie le double, détruisent dix fois moins d'oiseaux que le maraudeur qui court les bois, les marais, les bruyères, les vallées, les rochers, les précipices, pour s'emparer des œufs et les vendre aux gourmands ou aux curieux.

Les œufs du vanneau huppé sont un article de luxe très recherché en Angleterre; ils abondent dans les marais de l'Écosse et du Yorkshire, dans les tourbières de l'Irlande, dans les garennes sablonneuses du Yorkshire, dans les marécages du Lincolnshire et du Cambridgeshire, d'où ils sont naturellement apportés à Londres. Ce commerce est si fructueux, qu'on va jusqu'à dresser des chiens pour l'entretenir.

Les œufs ont pour plus grand ennemi ailé, la corneille mantelée, qui épie l'instant où une couveuse quitte momentanément son nid, pour fondre sur sa proie qu'elle emporte transpercée au bout de son bec en dépit des cris et des dispositions belliqueuses de nombreuses troupes de vanneaux qui unissent leurs efforts contre l'ennemi commun.

Les œufs du combattant, du chevalier aux pieds rouges, du pluvier doré, de beaucoup d'autres échassiers vermivores, et de plusieurs espèces de mouettes et d'hirondelles de mer, ressemblent presque exactement à ceux du vanneau ; aussi les marchands les font-ils souvent passer les uns pour les autres ; au reste, cette tromperie a peu d'importance, puisqu'ils sont tous également délicats. Toutefois, quand ces derniers ne sont point parfaitement frais, ils ont un goût de poisson peu agréable pour un palais raffiné.

Les œufs du goëland à manteau noir, du guillemot, du pingouin torde, sont l'objet d'un trafic important sur les côtes britanniques, dont les précipices où ces oiseaux vont pondre sont constamment explorés pendant les mois de mai et de juin par de hardis « escaladeurs » (*cragsmen*) initiés dès leur jeunesse à cette dangereuse industrie.

Mais le trafic des œufs, considérés comme article de nourriture, se borne, en définitive à un petit nombre d'espèces d'oiseaux. Le haut prix qu'en paient les curieux, a contribué bien davantage à la diminution de nos espèces les plus rares. Qu'en est-il advenu ? C'est que des charlatans n'ont que pendant trop long-temps fait d'excellentes affaires par la vente d'œufs contrefaits des espèces les plus estimées, et cette fraude a été souvent si habilement pratiquée, que d'honnêtes marchands, qui se flattaient de connaître toutes les ruses du métier, et qui, pour rien au monde, n'auraient voulu tromper leurs acheteurs, y ont été pris. Cet art mensonger, en effet, a été poussé à un degré surprenant de perfection. D'abord, la nuance extérieure de beaucoup d'œufs les plus communs, comme ceux des oies et des dindons, est enlevée au moyen de procédés chimiques ; puis on leur donne la teinte du fond et les taches de l'œuf qu'on veut imiter, avec une exactitude si parfaite, que non-seulement les amateurs les prendraient pour des échantillons d'un cabinet

d'histoire naturelle, mais que les plus instruits de nos ovologistes y seraient eux-mêmes attrapés.

On est tenté de croire que le gibier ailé, et surtout les gallinacés de toute espèce, exposés plus que les autres à de formidables ennemis, ont besoin d'une protection plus spéciale, non-seulement pour favoriser leur propagation, mais même pour prévenir leur extinction.

Les nids du coq de bruyère et du ptarmigan ont tout à craindre des attaques d'un pillard emplumé dont les déprédations sur les montagnes et dans les bruyères surpassent de beaucoup celles de tous les autres. C'est encore la corneille mantelée, dont le nombre, les ruses et la famille affamée donnent lieu de s'étonner qu'il y ait encore des coqs de bruyère dans certains districts maritimes de l'Écosse et de l'Irlande. L'aigle, le busard, le faucon, le renard lui-même, sont presque d'innocents ou, du moins, d'honorables ennemis, auprès de la corneille qui s'empare de tout; pas une pointe de rocher, pas une motte de terre où elle n'aille se poser, vigilante et craintive, comme si elle n'avait d'autre pensée que d'échapper au châtiment de ses méfaits. En possession de retraites inaccessibles au-dessus des précipices, elle se rit de la guerre de l'homme, qui n'a contre elle d'autre ressource que le stratagème. On aurait autrefois traversé les montagnes de l'Irlande sans en rencontrer plus d'une douzaine; une trappe placée dans un faux nid de faisan avec un œuf de mouette pour appât, suffisait contre elle, ou bien le contenu de la coquille remplacé par un mélange de graisse et de noix vomique, tentation irrésistible, limitait facilement le nombre de cette race prolifique, malfaisante jusqu'à arracher les yeux des jeunes agneaux.

Mais ici, comme partout, l'homme est encore, à nos yeux, le principal obstacle à la propagation du gibier ailé; il le poursuit toute l'année; en vain les gardes attribuent ses ravages aux autres animaux; en vain ils confondent l'innocent qu'ils détruisent avec le coupable qui leur échappe; oui, il faut en convenir, de toutes les variétés du genre *pillard*, et leur nom est *légion*, le voleur d'œufs est la plus désastreuse et en même temps la plus difficile à saisir. Privé du courage du tireur nocturne, dénué de la science de l'adroit trappeur, il n'a pas une qualité qui

rachète ses vices et qui lui mérite les sympathies du compatissant philanthrope. Son industrie n'a d'autre excuse que le profit qu'il en tire, grâce à d'imprudents amateurs qui s'indigneraient de l'épithète de recceleurs, et ne se font pourtant aucun scrupule d'encourager le vol pour satisfaire leur passion.

Un dernier mot, et ceci s'adresse aux gardes. L'habitude des armes à feu, hors en ce qui concerne le bon état du fusil de son patron, est peut-être le talent le moins utile à un bon garde-chasse. Le piége est la seule dont il doive faire usage. Une connaissance exacte des mœurs des animaux réellement préjudiciables aux objets confiés à ses soins, lui suggérera les moyens les meilleurs, les plus efficaces de s'en défaire. Il saura alors que la disparition des œufs dans le nid du faisan, quelque bien caché qu'il soit sous un dais de fougère, quelque bien défendu qu'il soit par un rempart de ronces, n'est l'ouvrage ni du pauvre geai, ni de la corneille vagabonde, ni de la pie errante, mais bien de l'hypocrite hérisson, le plus insatiable de tous nos ovivores, quoi que puissent dire ses tendres défenseurs. Il saura alors que les œufs n'ont rien à redouter des faucons; il lira dans le livre de la nature, et comprendra, sans consulter les naturalistes, que le coucou n'est jamais métamorphosé en épervier; que la chouette, loin de commettre aucun dégât, est un excellent destructeur de souris; que l'épervier et la cresserelle, de mœurs tout opposées, ne doivent pas être traités de la même manière; il apprendra à distinguer l'innocent du coupable, à épargner l'un, à punir l'autre; il saura enfin qu'en laissant vivre en paix des animaux inoffensifs et utiles, il servira utilement les intérêts de son maître, et deviendra un membre intelligent de la communauté.

Nous ne terminerons pas sans mentionner rapidement une qualité indispensable au chasseur, L'HUMANITÉ. Qui pourrait contempler sans un sentiment de pitié profonde, le charmant tableau de Landseer, connu sous le nom de: *A random shot*. Quelle simplicité dans cette composition de l'illustre maître, qui a voulu nous retracer le déplorable effet, trop fréquent, hélas! de l'étourderie d'un jeune chasseur inexpérimenté. Une biche, blessée d'un coup destiné peut-être à un vieux cerf dix-cors, est étendue morte sur la neige. A ses longues traces sanglantes, on

devine ses pénibles efforts pour se traîner vers sa retraite. Près d'elle on voit son faible faon, voué, pauvre bête, à un trépas lent, mais inévitable. Il a suivi sa mère jusqu'au lieu de sa chute, et, incapable de comprendre le malheur qui les frappe ensemble, il cherche vainement une goutte de lait à sa source tarie. Bien des chasseurs ont dû ressentir l'angoisse du remords en contemplant cet admirable chef-d'œuvre, dont bientôt l'utile moralité sera perdue pour eux, s'ils oublient les misères qui suivent inévitablement *un coup tiré à l'aventure.*

Nous ne chercherons pas à nier que la chasse, même pratiquée d'après les principes les plus humains, ne soit toujours entachée d'une teinte de barbarie ; mais tout le monde, hors les frugivores par cas de conscience, participe aussi directement à la destruction des créatures animées, que le perpétrateur du fait. Pourquoi donc maudire le meurtrier d'un coq de bruyère ou le pêcheur, quand on ne craint point d'avoir recours aux marchands de volaille et de poisson ; pourquoi condamner un chasseur de bêtes fauves, quand tous les jours nous nous adressons au boucher.

La chasse semble être, chez l'homme, un instinct qu'on rencontre au sein des tribus les plus sauvages et des nations les plus civilisées, instinct encore dans toute sa force comme au temps de Nemrod. Mais si, d'une part, on peut, sans cruauté, mépriser les ridicules lamentations de nos sentimentalistes modernes, de l'autre, il n'est pas permis d'oublier que le plus noble attribut du vrai chasseur est d'épargner la souffrance à ses victimes.

Je sais bien qu'il est plus facile de *dire* que de *faire*, et je conviendrai franchement qu'autrefois je ne valais pas mieux que ceux que je blâme aujourd'hui ; mais c'est précisément le repentir de mes délits de jeunesse qui me porte à corriger les autres de mauvaises habitudes d'ailleurs très faciles à surmonter. C'est dans ce but que j'ai rassemblé, dans mon musée particulier, un certain nombre d'animaux mutilés ou défigurés par des coups « *tirés à l'aventure.* » Lorsqu'un jeune visiteur dénonce, par son admiration marquée pour mes oiseaux empaillés, quelque penchant pour la chasse, je ne manque jamais de l'initier à quelque précepte de morale et de l'arrêter devant la réunion d'estropiés que j'appelle « *l'Hôtel des Invalides* » de ma collection. J'ai soin

de lui apprendre qu'il ne faut jamais tirer un faisan au moment où il se lève à quelques pas du chasseur, parce que le plomb ne s'écartant qu'à une certaine distance, ou l'oiseau recevra toute la charge, et, en ce cas, il sera misérablement massacré, ou il ne sera point touché, et alors le coup sera perdu. Je cherche encore à lui faire comprendre que, lorsqu'un oiseau se lève hors de portée, il est absurde de faire feu sans autre chance que celle d'un plomb égaré ; si cette chance se réalise par hasard, l'oiseau, suivant toute apparence, ne sera que blessé, et se traînera hors d'atteinte.

La plupart de mes invalides fournissent des exemples de la première faute. Une malheureuse faisane, entre autres, ne manque jamais d'attirer l'attention, par son bec entièrement emporté, présentant une large ouverture entourée comme de lèvres cornées. La pauvre bête, ne pouvant becqueter, pour se nourrir, ni le grain, ni les insectes, n'avait eu d'autre ressource que de chercher refuge dans une petite meule d'orge placée près de la maison du garde ; les gerbes de cette meule n'étant pas très serrées, elle dut parvenir à en tirer séparément les épis, et se procurer ainsi une nourriture suffisante, car elle était réellement en bon état, lorsqu'elle fut tuée, par accident, vers la fin de la saison.

Mais le nombre des oiseaux ainsi maltraités, n'est rien en comparaison de ceux qui, paraissant à peine tressaillir sous l'effet d'un coup à longue distance, sont destinés à périr misérablement au coin écarté de quelque bois, à moins que le renard ou la fouine ne vienne charitablement avancer le terme de leur malheureuse vie. Incalculable est le mal causé par un chasseur novice à qui l'on permet, à tort, de tirer tout et à tout prix, parce que rarement il réussit à étrenner son carnier ; un bon tireur est bien moins destructeur ; car, outre qu'il frappe et tue proprement le gibier, il n'est pas infaillible : l'on a vu parfois un faisan échapper à son feu, et c'est ici qu'un bon *retriever* (1) est un chien précieux, un véritable « ange de merci. »

Les gardes ont l'habitude de tenir leur *retriever* en laisse, et de ne le lâcher que lorsque ses services deviennent indispensa-

(1) Voir la note de la page 344, *Revue Britannique*, décembre 1850.

bles. Cette pratique peut avoir son utilité avec un chien mal dressé ou peu soumis. On a dit, avec vérité, que les chiens courants et les chiens d'arrêt ne devraient jamais quitter l'homme qui les a élevés, ni chasser qu'avec lui; en un mot, que le chasseur doit dresser lui-même ses chiens. Cette règle est surtout applicable au *retriever*, qui doit toujours être en liberté, suivre exactement son maître et ne le quitter que sur un ordre formel de la main ou de la voix; mais ces qualités ne s'acquièrent que par une éducation très soignée et commencée dès son âge le plus tendre.

Les meilleurs *retrievers* que j'aie connus, appartenaient à un de mes amis, rude chasseur de la vieille école. Leur mérite tenait plus à leur instruction parfaite qu'aux qualités de leur race. La première fois que j'eus occasion de les voir en chasse, nous arrivions sur la lisière d'un grand bois du comté de Sussex, où nous trouvâmes le garde avec ses épagneuls. Les batteurs furent distancés, et, dans leurs rangs, on intercala cinq sous-gardes chargés de la direction de la ligne et du maintien de la discipline. Chacun d'eux avait son chien derrière lui et sans laisse. Nous avançâmes dans le bois, et quand nous rencontrions quelque massif impraticable pour les batteurs, chacun de ces chiens, sur un mot de son maître, s'élançait, faisait lever un lièvre ou un faisan, s'arrêtait aussitôt sans le poursuivre, et retournait placidement reprendre sa place aux talons du garde. Si un faisan blessé tombait à quelque distance, le chien regardait son maître comme pour obtenir l'ordre de courir sur lui. Cet ordre n'était donné qu'au chien dans la direction duquel l'oiseau était tombé, afin d'éviter des longueurs, et que la pièce tombée ne fût déchirée par deux *retrievers* rivaux. Nous retrouvâmes ainsi plusieurs faisans démontés et un lièvre blessé qui, sans cette précaution, eussent été infailliblement perdus pour nous. Tous les conservateurs de gibier et les amateurs de battues devraient imiter cet exemple, tant pour ne rien perdre de leur chasse que pour épargner à de pauvres animaux souffrants les tortures d'une agonie prolongée.

Dans son piquant volume, intitulé le *Journal d'un naturaliste*, M. Knap plaide pour le hérisson *(Erinaceus Europæus)*, et élude de parler de sa réputation d'ovivore. Il le rend intéressant par une description pittoresque, et le peint tantôt endormi le jour dans la mousse, au pied des arbres, tantôt blotti dans le creux d'un vieux tronc, puis tout-à-coup sortant de sa retraite le soir et se roulant le long d'une allée ou courant avec une agilité qui surprend à cause de sa conformation si peu faite en apparence pour la course. Pendant les longues et froides saisons d'hiver, le hérisson dort du sommeil de la marmotte, enveloppé de mousse et de feuilles mortes, ne formant plus qu'une boule. Cet animal paraît exhaler une odeur particulière, car les chiens de chasse le trouvent souvent ainsi déguisé, et les enfants qui ont un chien avec eux savent aussi découvrir ses repaires pour le tourmenter et le tuer avec une inutile cruauté. Selon M. Knap, le hérisson est la victime de préventions et de préjugés, ne se nourrissant que d'insectes et de vers, quoique les paysans persistent à l'accuser de téter les vaches qui se couchent sur le gazon, sans penser qu'il a le mufle beaucoup trop petit pour saisir le mamelon et pour soutirer le lait.

Autrefois, le hérisson était lui-même un aliment; mais on a prétendu que sa chair était sèche et nullement nutritive à cause de ses piquants. Autre préjugé qui eût été plus heureux pour lui, si la pharmacopée ne l'avait réclamé comme remède, les cendres du hérisson ayant été autrefois administrées comme un *dessicatif* souverain contre les fistules. Les épines du hérisson ne sont pas fixes et résistantes, mais mobiles, retombant d'avant en arrière naturellement, et se relevant à la volonté de l'animal. Ses principaux *poils* consistent en ces épines sur la partie supérieure du corps; mais, aux parties inférieures, ils sont plus flexibles que raides, d'une nature soyeuse et quelques-uns laineux. Outre la défense de cette armure, qui présente à l'ennemi une boule hérissée de pointes aiguës, le hérisson éjacule une urine ambrée qui repousse ceux dont l'odorat est délicat. C'est probablement aussi un reste de ce fumet qui dénonce le hérisson au chien de chasse.

Miscellanées.

LES CONTEURS A LA RONDE,

PAR CHARLES DICKENS.

(Charles Dickens a publié pour la Noël un numéro supplémentaire ou extraordinaire de son journal, *an extra-number*, qui ne contient qu'une série de contes, de récits et de légendes, intitulée *A Round of Stories by the Christmas fire.* Le cadre de ces histoires est simplement indiqué par le sommaire, qui nous montre autour du feu de la Noël une famille dont tous les membres payent ainsi, à tour de rôle, leur écot au réveillon. Chaque histoire est appropriée au caractère, à l'âge, à la qualité ou à la situation relative des conteurs, qui se mettent eux-mêmes directement ou indirectement en scène, excepté le troisième, désigné comme *quelqu'un* et dont le récit est une légende évidemment d'origine germanique. Il en résulte une grande variété de style, le grand-père ne parlant pas comme son petit-fils, la mère comme la bonne d'enfant, etc. Nous allons donner à nos lecteurs trois de ces narrations, ne pouvant les donner toutes et regrettant surtout celle *d'un Sourd* qui est la huitième de la série. Mais cette série tout entière ne tardera pas à être publiée, en français, sous forme de volume, pour faire suite aux *Contes de Noël* (*les Apparitions*, *les Cloches*, *le Cricri*, etc.), édités par M. Amyot.)

L'Histoire du Parent pauvre.

Il lui répugnait beaucoup d'avoir la préséance sur tant de membres honorables de la famille, en commençant la première des histoires qu'ils allaient raconter chacun à leur tour, assis en demi-cercle auprès du feu de Noël, et, modestement, il suggéra qu'il serait plus convenable que ce fût d'abord John, « notre

estimable hôte, » dont il demandait à porter la santé. « Quant à lui, dit-il, il était si peu fait à se mettre en avant, qu'en vérité..... » Mais ici tous s'écrièrent d'une voix unanime qu'il devait commencer, et ils furent d'accord pour répéter qu'il le pouvait, qu'il le devait, qu'il le ferait. » Il discontinua donc de se frotter les mains, retira ses jambes de dessous son fauteuil et commença :

« Je ne doute point, dit le Parent pauvre, que, par la confession que je vais vous faire, je surprendrai les membres réunis de notre famille et, particulièrement John, notre estimable hôte, à qui nous avons une si grande obligation pour l'hospitalité magnifique avec laquelle il nous a traités aujourd'hui. Mais, si vous me faites l'honneur d'être surpris de n'importe ce qui vient d'un membre de la famille aussi insignifiant que moi, tout ce que je puis vous dire, c'est que je serai d'une scrupuleuse exactitude dans tout ce que je vous raconterai.

» Je ne suis point ce que l'on me suppose être. Je suis tout autre. Peut-être, avant d'aller plus loin, serait-ce mieux d'indiquer d'abord ce que l'on suppose que je suis.

» On suppose, ou je me trompe fort, — les membres réunis de notre famille me relèveront si je commets une erreur, ce qui est bien probable (ici, le Parent pauvre promena autour de lui un regard plein de douceur pour encourager la contradiction), — on suppose que je ne suis l'ennemi de personne que de moi-même, et que je n'ai jamais réussi en rien. Si j'ai fait de mauvaises affaires, c'est, dit-on, parce que j'étais impropre aux affaires et trop crédule pour pénétrer les desseins intéressés de mon associé ; — si j'échouai en amour, c'est parce que, dans ma confiance ridicule, je regardais comme impossible que Christiana consentît à me tromper ; — si mon oncle Chill, dont j'attendais une belle fortune, me donna mon congé, c'est parce qu'il ne me trouva pas l'intelligence commerciale dont il m'aurait voulu voir doué. Enfin, je passe pour avoir été toute ma vie continuellement dupe et désappointé, à quoi on ajoute que je suis à présent un vieux garçon âgé de cinquante-neuf ans et bien près de soixante, qui vit d'un revenu limité sous forme de pension payée par quartier, — chose à laquelle je vois que notre estimable hôte John ne veut pas que je fasse davantage allusion.

Voilà pour le passé. Voici ce qu'on suppose encore de mes habitudes et de mon genre de vie actuel :

» J'occupe un logement garni à Clapham-Road, — petite chambre très propre sur le derrière, dans une maison respectable, — où l'on ne s'attend pas à me trouver pendant la journée, à moins que je ne sois indisposé, car je sors tous les matins à neuf heures, sous prétexte d'aller à mes affaires. Je prends mon déjeuner, — une tasse de café au lait avec un petit pain et du beurre, — à l'antique café situé près du pont de Westminster : je vais ensuite dans la Cité, — je ne sais trop pourquoi ; — je je m'asseois au café de Garraway, puis sur les bancs de la Bourse ; et de là, poursuivant ma promenade, j'entre dans quelques bureaux et quelques comptoirs, où quelques parents et quelques vieilles connaissances ont la bonté de me tolérer, et où je me tiens debout contre la cheminée si la saison est froide. Je remplis ainsi ma journée jusqu'à cinq heures : je dîne alors, dépensant pour ce repas la moyenne d'un shelling trois pence. Ayant toujours quelque argent de poche pour mes soirées, je m'arrête, avant de rentrer chez moi, à l'antique café du pont de Westminster où je prends ma tasse de thé et peut-être ma tartine de pain rôti. Enfin, quand l'aiguille de l'horloge se rapproche de minuit, je me dirige vers Clapham-Road et, à peine rentré dans ma chambre, je me mets au lit, — le feu étant chose coûteuse et mes propriétaires ne se souciant pas que j'en fasse parce qu'il faudrait qu'on eût la peine de me l'allumer et que cela salirait la chambre.

» Quelquefois un de mes parents ou une de mes connaissances à l'obligeance de m'inviter à dîner. Ces invitations sont mes jours de fête, et ces jours-là je vais généralement me promener dans Hyde-Park. Je suis un homme solitaire, et il est rare que je me promène avec un compagnon ; non pas qu'on m'évite parce que je suis mal vêtu, — car j'ai toujours une mise décente, toujours mon habit noir (ou plutôt de cette nuance connue sous le nom de draps d'Oxford qui fait l'effet d'être noir et qui est de meilleur usage) ; mais j'ai contracté l'habitude de parler bas, je garde volontiers le silence, et n'étant pas d'un caractère très gai, je sens que je ne suis pas d'une société très séduisante.

» La seule exception à cette règle générale est l'enfant de mon

cousin-germain, le petit Frank. J'ai une affection particulière pour cet enfant et il est très bon pour moi. C'est un enfant naturellement timide, qui s'efface bientôt dans une réunion nombreuse et y est oublié. Lui et moi, cependant, nous sommes parfaitement ensemble. Je crois deviner que, dans l'avenir, le pauvre enfant succédera à ma position dans la famille. Nous causons peu et cependant nous nous comprenons. Nous faisons notre promenade en nous tenant la main et sans beaucoup parler, il sait ce que je veux dire, comme je sais ce qu'il veut dire. Lorsqu'il était plus petit enfant, je le conduisais aux étalages des boutiques et lui montrais les joujoux. C'est extraordinaire comme il eut bientôt deviné que je lui aurais fait beaucoup de cadeaux, si j'avais été dans une situation de fortune à pouvoir les lui faire.

» Le petit Frank et moi nous allons faire le tour de la colonne monumentale de la Cité, — il aime beaucoup cette colonne; — nous allons sur les ponts... nous allons partout où l'on peut aller sans payer.

» Deux fois, au jour anniversaire de ma naissance, nous avons fait un petit dîner avec du bœuf à la mode, pour aller ensuite au spectacle à moitié prix, et cette partie nous a vivement intéressés.

» Je me promenais un jour avec Frank dans Lombard-Street, que nous visitons souvent parce que je lui ai raconté que c'est une rue qui contient de grandes richesses — et il aime beaucoup Lombard-Street. — Un passant m'arrête et me dit: « Monsieur, votre jeune fils a laissé tomber son gant. » Excusez-moi de vous faire part d'une circonstance si triviale....; je sentis mon cœur vivement ému en entendant ainsi, par hasard, appeler l'enfant mon fils, et les larmes m'en vinrent aux yeux.

» Lorsqu'on enverra Frank en pension à quelques lieues de Londres, je ne saurai trop que devenir; mais je me propose d'aller l'y voir une fois tous les mois et de passer avec lui un demi-congé. Ces jours-là, les écoliers jouent sur la bruyère; si on m'objectait que mes visites dérangent les études de l'enfant, je pourrai toujours le regarder de loin, pendant la récréation, sans qu'il m'aperçoive, et je retournerais le soir ici. Sa mère est d'une famille qui a un certain rang aristocratique et elle n'ap-

prouve pas, on m'en a prévenu, que nous soyons trop souvent ensemble. Je sais que je ne suis point d'une humeur à rendre le caractère de Frank moins timide et plus gai ; mais je me persuade qu'il me regretterait quelquefois si nous étions tout-à-fait séparés.

» Lorsque je mourrai dans ma chambre de Clapham-Road, je ne laisserai pas grand'chose en ce monde, d'où je n'emporterai pas grand'chose non plus ; cependant je me trouve posséder la miniature d'un enfant à l'air radieux, aux cheveux frisés, avec chemise à collerette ouverte, que ma mère disait être mon portrait, mais que j'ai peine à croire avoir été jamais ressemblant. Cette miniature ne se vendrait pas cher et je prierai qu'elle soit donnée à Frank. J'ai écrit d'avance une petit lettre à mon enfant chéri pour lui être remise en même temps : je lui exprime là combien cela me fait de peine de le quitter, quoique forcé d'avouer que je ne sais trop pourquoi je resterais en ce bas monde. Je lui donne quelques courts avis afin de le mettre en garde contre les conséquences d'un caractère, qui fait qu'on n'est l'ennemi de personne que de soi-même, et je m'efforce de le consoler d'une séparation... qui l'affligera, j'en suis sûr... en lui prouvant que j'étais ici de trop pour tous, excepté pour lui, et que, n'ayant pas su comment trouver ma place dans cette grande foule, mieux vaut pour moi en être dehors : telle est l'impression générale relativement à moi, dit le Parent pauvre en élevant un peu plus la parole, après avoir toussé pour s'éclaircir la voix. Eh bien, cette impression n'est pas exacte, et c'est afin de vous le démontrer que je vais vous raconter ma véritable histoire et les habitudes de ma vie qu'on croit connaître et qu'on ne connaît pas : Ainsi, d'abord, on suppose que je demeure dans une chambre à Clapham-Road. Erreur. Comparativement parlant, j'y suis très rarement. La plupart du temps je réside, — j'éprouve quelque pudeur à prononcer le mot, tant ce mot semble prétentieux... je réside dans un château. Je ne veux pas dire que ce soit un château baronial, mais ce n'en est pas moins un édifice, connu de tous sous le nom de CHATEAU. Là, je conserve le texte de la véritable histoire de ma vie et la voici :

» J'avais vingt-cinq ans. Je venais de prendre pour associé John Spatter, qui avait été mon commis, et j'habitais encore dans

la maison de mon oncle Chill dont j'attendais une grande fortune, lorsque je demandai Christiana en mariage. J'aimais Christiana depuis long-temps ; elle était d'une rare beauté, séduisante sous tous les rapports. Je me défiais bien un peu de la veuve, sa mère, qui était d'un caractère intrigant et très intéressé ; mais je tâchais d'avoir d'elle la meilleure opinion possible à cause de Christiana. Je n'avais jamais aimé que Christiana et, dès l'enfance, elle avait été pour moi l'univers tout entier, que dis-je ? plus encore.

» Christiana m'accepta pour son prétendu avec le consentement de sa mère, et je me crus le plus heureux des mortels. Je vivais assez durement chez mon oncle Chill, fort à l'étroit et fort triste dans une chambre nue, espèce de grenier sous les combles, aussi froide qu'aucune chambre de donjon dans les vieilles forteresses du Nord. Mais, possédant l'amour de Christiana, je n'avais plus besoin de rien sur la terre. Je n'aurais pas changé mon sort contre celui d'aucun être humain.

» L'avarice était malheureusement le vice dominant de mon oncle Chill. Tout riche qu'il était, il vivait misérablement et semblait avoir toujours peur de mourir de faim. Comme Christiana n'avait pas de dot, j'hésitai long-temps à lui avouer notre engagement mutuel ; à la fin, je me décidai à lui écrire pour lui apprendre toute la vérité. Je lui remis moi-même ma lettre un soir, en allant me coucher.

» Le lendemain, je descendis, par une matinée de décembre : le froid se faisait sentir plus sévèrement encore dans la maison jamais chauffée de mon oncle, que dans la rue où brillait quelquefois du moins le soleil d'hiver, et qui, à tout évènement, s'animait des visages souriants et de la voix des passants. Ce fut avec un poids de glace sur le cœur que je me dirigeai vers la salle basse où mon oncle prenait ses repas, large pièce avec une étroite cheminée et une fenêtre cintrée sur les vitres de laquelle les gouttes de la pluie tombée pendant la nuit ressemblaient aux larmes des pauvres sans asile. Cette fenêtre s'éclairait du jour d'une cour solitaire aux dalles crevassées, et qu'une grille, aux barreaux rouillés, séparait d'un vieux corps de logis ayant servi de salle de dissection au grand chirurgien qui avait vendu la maison à mon oncle.

» Nous nous levions toujours de si bonne heure, qu'à cette saison de l'année nous déjeunions à la lumière. Au moment où j'entrai, mon oncle était si crispé par le froid, si ramassé sur lui-même dans son fauteuil derrière la chandelle, que je ne l'apperçus qu'en touchant la table.

» Je lui tendis la main... mais, lui, il saisit sa canne (étant infirme il allait toujours avec une canne dans la maison), fit comme s'il allait m'en frapper et me dit : « — Imbécile !

» — Mon oncle,» répondis-je, « je ne m'attendais pas à vous trouver si irrité... » En effet, je ne m'y attendais pas, quoique je connusse son humeur irascible et sa dureté naturelle.

« — Vous ne vous y attendiez pas ! » répliqua-t-il. « Quand vous êtes vous donc attendu à quelque chose ? Quand avez-vous jamais su calculer ou songer au lendemain, méprisable idiot !

» — Ce sont là de dures paroles, mon oncle.

» — De dures paroles ! Ce sont des douceurs quand elles s'adressent à un niais de votre espèce, » dit-il. « Venez, venez ici, Betsy Snap, regardez-le donc ? »

» Betsy Snap était une vieille femme au teint jaunâtre, aux traits ridés, notre unique servante, dont l'invariable occupation, à cette heure du jour, consistait à frictionner les jambes de mon oncle. En lui criant de me regarder, mon oncle lui appuya sa maigre main sur le crâne, et elle, toujours agenouillée, tourna les yeux de mon côté. Au milieu de mon anxiété, l'aspect de ce groupe me rappela la salle de dissection telle qu'elle devait être du temps du chirurgien anatomiste, notre prédécesseur dans la maison.

« — Regardez ce niais, cet innocent, » continua mon oncle. « Voilà celui dont les gens vous disent qu'il n'est l'ennemi de personne que de lui-même. Voilà le sot qui ne sait pas dire *non*. Voilà l'imbécile qui fait de si gros bénéfices dans son commerce qu'il a été forcé de prendre un associé l'autre jour. Voilà le beau neveu qui va épouser une femme sans le sou, et qui tombe entre les mains de deux Jezabels qui spéculent sur ma mort. »

» Je vis alors jusqu'où allait la rage de mon oncle ; car il fallait qu'il fût réellement hors de lui pour se servir de ce dernier mot qui lui causait une telle répugnance que nulle personne au monde n'aurait osé s'en servir ou y faire allusion devant lui.

« — Sur ma mort! » répéta-t-il comme s'il me bravait moi en bravant son horreur du mot... « Sur ma mort.. mort.. mort! mais je ferai avorter la spéculation. Faites votre dernier repas sous ce toit, nigaud que vous êtes, et puisse-t-il vous étouffer. »

» Vous devez bien penser que je n'apportai pas un grand appétit pour le déjeuner auquel j'étais convié en ces termes ; mais je pris à table ma place accoutumée. C'en était fait, je vis bien que désormais mon oncle me désavouait pour son neveu... Je pouvais supporter tout cela et pire encore... je possédais le cœur de Christiana.

» Il vida, comme d'habitude, sa jatte de lait, évitant toutefois de la poser sur la table et la tenant sur ses genoux, comme pour me montrer son aversion pour moi. Quand il eut fini, il éteignit soigneusement la chandelle, et nous fûmes éclairés par la terne lueur de cette froide matinée de décembre.

« — Maintenant, M. Michel, » dit-il, « avant de nous séparer, je voudrais dire un mot, devant vous, à ces dames.

» — Comme vous voudrez, Monsieur, » repris-je, « mais vous vous trompez vous-même et nous faites une cruelle injure, si vous supposez qu'il y ait dans cet engagement réciproque d'autre sentiment que l'amour le plus pur, le plus désintéressé et le plus fidèle.

» — Mensonge! » répliqua-t-il, et ce mot fut sa seule réponse.

» Il tombait une neige à moitié fondue et une pluie à moitié gelée. Nous nous rendîmes à la maison où demeurait Christiana et sa mère. Mon oncle les connaissait. Elles étaient assises à la table du déjeuner et furent surprises de nous voir à cette heure.

« — Votre serviteur, Madame, » dit mon oncle à la mère. « Vous devinez le motif de ma visite, je présume, Madame. J'apprends qu'il y a dans cette maison tout un monde d'amour pur, désintéressé et fidèle. Je suis heureux de vous amener ce qu'il y manque pour compléter le reste. Je vous amène votre gendre, Madame... et à vous votre mari, Miss. Le fiancé est un étranger pour moi; mais je lui fais mon compliment de son excellente affaire. »

» Il me lança, en partant, un ricanement cynique, et je ne le revis plus.

» C'est une complète erreur (poursuivit le Parent pauvre) de supposer que ma chère Christiana, cédant à l'influence persuasive de sa mère, épousa un homme riche qui passe souvent devant moi en voiture et m'éclabousse... non, non... c'est moi qu'elle a épousé.

» Voici comment il se fit que nous nous mariâmes beaucoup plus tôt que nous n'en avions le projet. J'avais pris un logement modeste, je faisais des économies et je spéculais dans l'avenir pour lui offrir une honnête et heureuse aisance, lorsqu'un jour elle me dit avec un grand sérieux :

« — Michel, je vous ai donné mon cœur. J'ai déclaré que je vous aimais et je me suis engagée à être votre femme. J'ai toujours été à vous à travers les bonnes et les mauvaises chances, aussi véritablement à vous que si nous nous étions épousés le jour où nous échangeâmes nos promesses. Je vous connais bien... Je sais bien que si nous étions séparés, si notre union était rompue tout-à-coup, votre vie serait à jamais assombrie, et il vous resterait à peine l'ombre de cette force que Dieu vous a donnée pour soutenir la lutte avec ce monde.

» — Que Dieu me vienne en aide, Christiana, » répondis-je. « Vous dites la vérité.

» — Michel, » dit-elle en mettant sa main dans la mienne avec la candeur de son dévouement virginal, « ne vivons plus chacun de notre côté. Je vous assure que je puis très bien me contenter du peu que vous avez, comme vous vous en contentez vous-même. Vous êtes heureux, je veux être heureuse avec vous. Je vous parle du fond de mon cœur. Ne travaillez plus seul, réunissons nos efforts dans la lutte. Mon cher Michel, ce n'est pas bien à moi de vous cacher ce dont vous n'avez aucun soupçon, ce qui fait le malheur de ma vie. Ma mère... sans considérer que ce que vous avez perdu vous l'avez perdu pour moi et parce que vous avez cru à mon amour... ma mère veut que je fasse un riche mariage et elle ne craint pas de m'en proposer un qui me rendrait misérable. Je ne puis souffrir cela, car le souffrir ce serait manquer à la foi que je vous ai donnée. Je préfère parta-

ger votre travail de tous les jours, plutôt que d'aspirer à une brillante fortune. Je n'ai pas besoin d'une meilleure maison que celle que vous pouvez m'offrir. Je sais que vous travaillerez avec un double courage et une plus douce espérance si je suis tout entière à vous... que ce soit donc quand vous voudrez. »

» Je fus, en effet, dans le ravissement ce jour-là ; nous nous mariâmes peu de temps après, et je conduisis ma femme sous mon heureux toit. Ce fut le commencement de la belle résidence dont je vous ai parlé ; le château où nous avons, depuis lors, toujours vécu ensemble, date de cette époque. Tous nos enfants y sont nés. Notre premier enfant fut une petite fille, aujourd'hui mariée, et que nous nommâmes Christiana comme sa mère. Son fils ressemble tellement au petit Frank, que j'ai peine à les distinguer l'un de l'autre.

» C'est encore une idée erronée que celle qu'on s'est faite de la conduite de son associé à mon égard. Il ne commença pas à me traiter froidement, comme un pauvre imbécile, lorsque mon oncle et moi nous eûmes cette querelle si fatale. Il n'est pas vrai, non plus, que, par la suite, il parvint graduellement à s'emparer de notre maison de commerce et à m'éliminer ; au contraire, il fut un modèle d'honneur et de probité.

» Voici comment les choses se passèrent : Le jour où mon oncle me donna mon congé, et même avant l'arrivée de mes malles (qu'il me renvoya, port *non* payé), je descendis au bureau que nous avions au bord de la Tamise et, là, je racontai à John Spatter ce qui venait d'avoir lieu. John ne me fit pas cette réponse que les riches parents étaient des faits palpables, tandis que l'amour et le sentiment n'étaient que clair de lune et fiction ; non, il m'adressa ces paroles :

« — Michel, nous avons été à l'école ensemble ; j'avais le tact d'obtenir de meilleures places que vous dans la classe et de me faire une réputation de bon écolier, n'est-ce pas ?

» — Cela est vrai, John, » répondis-je.

« — Quoique j'empruntasse vos livres et les perdisse, » dit John ; « quoique j'empruntasse l'argent de vos menus plaisirs et ne le rendisse jamais ; quoique je vous revendisse mes couteaux et mes canifs ébrèchés plus chers qu'ils ne m'avaient coûtés neufs ; quoique je vous fisse payer les carreaux de vitres que j'avais brisés...

» — Tout cela ne vaut pas la peine qu'on en parle, John Spatter, » remarquai-je, « mais tout cela est vrai.

» — ... Quand vous vous fûtes établi dans cette maison de commerce, qui promet si bien de prospérer, » poursuivit John, « je vins me présenter à vous après avoir vainement parcouru toute la Cité pour trouver un emploi, et vous me fîtes votre commis.

» — Tout cela ne vaut pas la peine qu'on en parle, mon cher John Spatter, » répétai-je ; « mais tout cela est encore vrai. »

John Spatter reprit sans être arrêté par mon interruption : « — Puis, quand vous reconnûtes que j'avais une bonne tête pour les affaires et que j'étais vraiment utile à votre maison, vous ne voulûtes pas me laisser simplement votre commis, et bientôt vous pensâtes n'être que juste en me faisant votre associé.

» — A quoi bon rappeler encore ces circonstances, John Spatter ? » m'écriai-je. « J'appréciais, j'apprécie toujours votre capacité supérieure à la mienne. »

» John, à ces mots, passa son bras sous le mien, comme il avait coutume de le faire à l'école, et, les yeux tournés vers le fleuve, nous pûmes, à travers les croisées de notre comptoir en forme de proue, remarquer deux navires qui voguaient de conserve avec la marée; à peu près comme nous descendions nous-mêmes amicalement le fleuve de la vie. Nous fîmes mentalement, tous les deux, la même comparaison en souriant, et John ajouta :

« — Mon ami, nous avons commencé sous ces heureux auspices... qu'ils nous accompagnent pendant tout le reste du voyage, jusqu'à ce que le but commun soit atteint ; marchons toujours d'accord, soyons toujours francs l'un pour l'autre, et que cette explication prévienne tout malentendu. Michel, vous êtes trop facile. Vous n'êtes l'ennemi de personne que de vous-même. Si j'allais vous faire cette réputation fâcheuse parmi ceux avec qui nous entretenons des relations d'affaires, en haussant les épaules, en hochant la tête avec un soupir, et si j'abusais de votre confiance avec moi...

» — Mais vous n'en abuserez jamais, John, jamais...

» — Jamais, sans doute, Michel, mon ami ; mais je fais une supposition... Si j'abusais de votre confiance en cachant ceci, en

mettant cela au grand jour, et puis en plaçant autre chose dans un jour douteux, je fortifierais ma position et j'affaiblirais la vôtre, jusqu'à ce qu'enfin je me trouverais seul lancé sur la voie de la fortune et vous laisserais perdu sur quelque rive déserte, loin, bien loin derrière moi.

» — C'est ce qui arriverait, en effet, John !

» — Afin de prévenir cela, Michel, » dit John Spatter, « pour rendre la chose à peu près impossible, il doit y avoir une entière franchise entre nous ; nous ne devons rien nous dissimuler l'un à l'autre, nous ne devons avoir qu'un seul et même intérêt.

» — Mon cher John Spatter, je vous assure que c'est là précisément comme je l'entends.

» — Et quand vous serez trop facile, » poursuivit John, dont les yeux s'animèrent de la divine flamme de l'amitié, « il faut que vous m'autorisiez à faire en sorte que personne ne prenne avantage de ce défaut de votre caractère ; vous ne devez pas exiger que je le flatte et le favorise, n'est-ce pas?...

» — Mon cher John Spatter, » interrompis-je, « je suis loin d'exiger cela. Je veux, au contraire, que vous m'aidiez à le corriger.

» — C'est bien là mon intention.

» — Nous sommes d'accord ! » m'écriai-je, « nous avons tous les deux le même but devant nous, nous y marchons ensemble, nous cherchons à l'atteindre honorablement ; mêmes vues, un seul et même intérêt ; nous sommes deux âmis confiants l'un dans l'autre, notre association ne peut donc qu'être heureuse.

» — J'en suis assuré, » reprit John Spatter, et nous nous secouâmes la main très affectueusement.

» J'emmenai John à mon château, et nous y passâmes une journée de bonheur. Notre association prospéra. Mon ami suppléa à tout ce qui me manquait, comme je l'avais bien prévu ; il m'aida à me corriger en m'aidant à faire fortune, et me témoigna ainsi sa sincère reconnaissance de ce que j'avais moi-même fait pour lui en l'associant à moi au lieu de le laisser mon commis.

» Je ne suis pas cependant très riche, car je n'ai jamais eu l'ambition de le devenir, dit le Parent pauvre en jettant un coup

d'œil sur le feu et se frottant les mains; mais j'en ai assez. Je suis au-dessus de tous les besoins et de tous les soucis, grâce à ma modération. Mon château n'est pas un magnifique château; mais il est très comfortable : l'air y est doux, on y goûte tous les charmes du bien-être domestique.

» Notre fille aînée, qui ressemble beaucoup à sa mère, a épousé le fils aîné de John Spatter. Nos deux familles sont doublement unies par les liens de l'amitié et de la parenté. Quelles soirées agréables que celles où, étant rassemblées devant le même feu, comme cela nous arrive souvent, nous nous entretenons, John et moi, de notre jeunesse et du même intérêt qui nous a toujours attachés l'un à l'autre.

» Je ne sais pas réellement, dans mon château, ce que c'est que la solitude. J'y vois toujours arriver quelques-uns de nos enfants et de nos petits-enfants. Délicieuses sont ces voix enfantines, et elles réveillent un délicieux écho dans mon cœur. Ma très chère femme, toujours dévouée, toujours fidèle, toujours tendre, toujours aimable, toujours attentive et empressée, est la principale bénédiction de ma maison, celle à qui je dois la source de toutes les autres. Nous sommes une famille musicienne, et lorsque Christiana me voit parfois un peu fatigué ou prêt à devenir triste, elle se glisse au piano et me chante un air qui me charmait jadis, à l'époque de nos fiancailles. J'ai la faiblesse de ne pouvoir entendre chanter cet air par tout autre qu'elle. On le joua un soir au théâtre où j'avais conduit le petit Frank, et l'enfant me dit, tout surpris : « — Cousin Michel, de quels yeux ces larmes brûlantes sont-elles tombées sur ma main? »

» Tel est mon château et telles sont les particularités réelles de ma vie. J'y amène quelquefois le petit Frank. Il est le bienvenu de mes petits-enfants et ils jouent ensemble. A cette époque de l'année, — à Noël et au jour de l'An, — je suis rarement hors de mon château. Car les coutumes et les souvenirs de cette saison semblent m'y retenir; les préceptes de ces fêtes chrétiennes semblent me rappeler qu'il est bon d'être dans mon château. »

— Et ce château est, — observa une grave et bienveillante voix de la famille.

« — Oui, je vais vous le dire, » répondit le Parent pauvre

secouant la tête et regardant le feu, « — mon château est un château en l'air. John, notre estimable hôte, l'a deviné. Mon château est dans l'air. J'ai fini, soyez indulgent pour mon histoire (1). »

L'Histoire de l'Enfant.

Il y avait une fois un voyageur, il y a de cela bien des années, et le voyageur partit pour un voyage. C'était un voyage magique, qui devait sembler très long lorsqu'il le commença et très court lorsqu'il eut fait la moitié du chemin.

Pendant quelque temps il voyagea le long d'un sentier assez sombre, sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'enfin il aperçut un joli petit enfant. Le voyageur demanda à l'enfant : « — Que fais-tu ici ? » Et l'enfant répondit : « — Je suis toujours à jouer, viens jouer avec moi. »

Le voyageur joua avec cet enfant toute la journée, et ils menèrent joyeuse vie tous les deux. Le ciel était si bleu, le soleil était si brillant, l'eau était si étincelante, les feuilles étaient si vertes, les fleurs étaient si fraîches, ils entendirent chanter tant d'oiseaux et virent tant de papillons, que tout leur paraissait superbe. C'était la saison du printemps. Quand il pleuvait, ils aimaient à regarder tomber les gouttes de la pluie et à respirer les odeurs des plantes. Quand il ventait, c'était charmant d'écouter le vent et d'imaginer qu'il se parlait à lui-même ou à ceux qui pouvaient le comprendre. D'où vient-il ainsi ? se demandaient le voyageur et l'enfant, tandis qu'il sifflait, hurlait, poussait les nuages devant lui, courbait les arbres, tourbillonnait dans les cheminées, ébranlait la maison et soulevait les vagues d'une mer furieuse. Mais neigeait-il? encore mieux, car ils n'aimaient rien tant que de regarder descendre les flocons de neige semblables au duvet qui se détacherait de la poitrine d'une myriade d'oiseaux blancs, et quel plaisir de voir cette belle neige s'épaissir

(1) L'équivalent français du « Château en l'Air, *a Castle in the air*, » est le *Château en Espagne;* mais le traducteur a cru devoir conserver le sens littéral de l'expression anglaise.

sur la terre, puis d'écouter le silence sur les routes et les sentiers de la campagne!

Ils avaient en abondance les plus beaux joujoux du monde et les plus étonnants livres d'images, des livres qui étaient remplis de cimeterres, de babouches et de turbans, de géants, de nains, de génies et de fées, de Barbes-Bleues, de fèves merveilleuses, de trésors, de cavernes et de forêts, de Valentins et d'Orsons... toutes choses nouvelles et bien vraies.

Mais un jour, tout-à-coup, le voyageur perdit l'enfant. Il l'appela, l'appela encore, et il n'obtint aucune réponse. Alors, il reprit sa route et chemina quelque temps sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'enfin il aperçut un beau jeune garçon ; à ce jeune garçon le voyageur demanda : « — Que fais-tu là ? » Et le jeune garçon lui répondit : « — Je suis toujours à apprendre. Viens apprendre avec moi. »

Le voyageur apprit, avec ce jeune garçon, ce qu'étaient Jupiter et Junon, les Grecs et les Romains, d'autres choses encore et plus que je n'en pourrais dire, ni lui non plus, car il en eut bientôt oublié beaucoup. Mais ils n'apprenaient pas toujours, ils avaient les jeux les plus amusants qu'on ait jamais joués ; ils ramaient sur la rivière en été, ils patinaient sur la glace en hiver. Ils se promenaient à pied et ils se promenaient à cheval ; ils jouaient à la paume et à tous les jeux de balle, aux barres, au cheval fondu, à saute-mouton, à plus de jeux que je n'en puis dire, et personne n'était plus fort qu'eux à ces jeux-là ; ils avaient aussi des congés et des vacances, des gâteaux du jour des Rois, des bals où ils dansaient jusqu'à minuit, et de vrais théâtres où ils voyaient de vrais palais en vrai or et en vrai argent sortir de la terre, bref ils y voyaient tous les prodiges du monde en quelques heures. Quant à des amis, ils avaient de si tendres amis et un si grand nombre de ces amis, que le temps me manque pour les compter. Ils étaient tous jeunes comme le jeune garçon et se promettaient de ne jamais rester étrangers l'un à l'autre pendant tout le reste de la vie.

Cependant, un jour, au milieu de tous ces plaisirs, le voyageur perdit le jeune garçon, comme il avait perdu l'enfant, et après l'avoir appelé en vain, il poursuivit son voyage. Il chemina pendant un peu de temps sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'enfin

il vit un jeune homme. Il demanda donc au jeune homme : « — Que faites-vous ici ? » Et le jeune homme répondit : « — Je suis toujours à faire l'amour. Venez faire l'amour avec moi. »

Le voyageur alla avec ce jeune homme, et ils s'en furent auprès d'une des plus jolies filles qu'on ait jamais vues, — juste comme Fanny, là dans le coin, — elle avait les yeux comme Fanny, des cheveux comme Fanny, des fossettes aux joues comme Fanny, et elle riait et rougissait juste comme Fanny pendant que je parle d'elle. Alors le jeune homme devint tout de suite amoureux, — juste comme quelqu'un que je ne veux pas nommer, la première fois qu'il vint ici, devint amoureux de Fanny. Eh bien ! il était taquiné quelquefois, juste comme quelqu'un était taquiné par Fanny ; ils se querellaient quelquefois, juste comme quelqu'un et Fanny ; puis ils se raccommodaient, allaient chuchoter dans les coins, s'écrivaient des lettres toute la journée, se disaient malheureux quand ils étaient loin l'un de l'autre, se cherchaient sans cesse en prétendant ne pas se chercher : Noël vint, ils furent fiancés, s'assirent l'un à côté de l'autre auprès du feu, et ils devaient bientôt se marier... exactement comme quelqu'un que je ne veux pas nommer et Fanny.

Mais le voyageur les perdit de vue un jour, comme il avait perdu l'enfant et le jeune garçon : ils les appela, ils ne revinrent ni ne répondirent, et il reprit son chemin. Il voyagea donc pendant un peu de temps sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'il aperçut un homme d'un âge mûr, et il demanda à cet homme : « — Que faites-vous ici ? » Et la réponse fut : « — Je suis toujours occupé, venez vous occuper avec moi. »

Il alla donc travailler avec cet homme, et, pour cela, ils se rendirent à la forêt. La forêt qu'ils parcoururent était longue ; au commencement, les arbres étaient verts comme ceux d'un bois printanier ; puis le feuillage s'épaissit comme celui d'un bois d'été ; quelques-uns des petits arbres les plus pressés de verdir brunissaient aussi les premiers. L'homme n'était pas seul ; il avait une femme du même âge que lui, qui était sa femme, et ils avaient des enfants qui étaient aussi avec eux. C'est ainsi qu'ils s'en allèrent tous ensemble à travers le bois, abattant les arbres, se frayant des sentiers entre les branches et les feuilles abattues, portant des fagots et travaillant sans cesse.

Quelquefois ils arrivaient à une longue avenue qui aboutissait à des taillis plus profonds, et alors ils entendaient une petite voix qui leur criait de loin : « Père, père, je suis un autre enfant, attendez-moi. » Et, au même instant, ils apercevaient une petite créature qui grandissait à mesure qu'ils avançaient et qui courait pour les rejoindre. Quand le nouveau-venu était auprès d'eux, ils s'empressaient tous autour de lui, le baisaient, le caressaient, et tous se remettaient en marche.

Quelquefois ils s'arrêtaient à quelque carrefour de la forêt d'où partaient différentes avenues, et l'un des enfants disait : « Père, je vais à la mer ; » un autre : « Père, je vais aux Indes ; » un autre : « Père, je vais aller chercher fortune où je pourrai ; » un autre enfin : « Père, je vais au ciel. » C'est ainsi qu'après bien des larmes, au moment de la séparation, chacun de ces enfants prenait une des avenues où il s'éloignait solitaire ; mais l'enfant qui avait dit : je vais au ciel, s'élevait dans l'air et y disparaissait.

Chaque fois qu'avait lieu une de ces séparations, le voyageur regardait le père qui levait les yeux au-dessus des arbres où le jour commençait à décliner et le soleil à descendre sur l'horizon. Il remarquait aussi que ses cheveux grisonnaient ; mais ils ne pouvaient s'arrêter long-temps, car ils avaient un long voyage devant eux, et il leur fallait travailler sans cesse.

A la fin, il y avait eu tant de séparation qu'il ne restait plus un seul des enfants, le père, la mère et le voyageur se trouvèrent seuls à continuer leur route. Le bois était devenu jaune, puis il avait bruni et déjà les feuilles tombaient d'elles-mêmes.

Ils arrivaient à une avenue plus sombre que les autres, et ils pressaient le pas sans y jeter un regard, quand la femme s'arrêta.

« — Mon mari, » dit-elle, « on m'appelle.

Ils écoutèrent, et entendirent dans la sombre avenue une voix qui criait de loin : « Mère, mère ! »

C'était la voix du premier enfant qui avait dit : « Je vais au ciel. » Et le père lui répondit : « Pas encore, je vous prie, pas encore ; le soleil va se coucher, pas encore. »

Mais la voix répétait : « Mère, mère ! » sans faire attention à ce qu'avait dit le père, quoique ses cheveux fussent alors tout-à-fait blancs et quoiqu'il versât des larmes.

Alors la mère qui, déjà enveloppée à moitié des ombres de l'avenue, tenait encore son mari embrassé, lui dit : « Mon ami, il faut que je parte, je suis appelée. » Et elle partit, et le voyageur resta seul avec le père.

Ils reprirent leur chemin ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés presque à la limite de la forêt, de manière à apercevoir, au-delà, le soleil qui colorait l'horizon de sa flamme mourante.

Là encore, cependant, tandis qu'il s'ouvrait une voie à travers les branches, le voyageur perdit son compagnon. Il appela, appela... point de réponse, et lorsqu'il eut franchi l'extrême lisière du bois, au moment où, du soleil, il ne restait plus que la trace brillante dans un ciel de pourpre, il rencontra un vieillard assis sur un arbre abattu. « — Que faites-vous ici ? » demanda-t-il à ce vieillard ; et le vieillard lui répondit avec un sourire paisible : « — Je suis toujours à me souvenir. Venez vous souvenir avec moi. »

Le voyageur alors s'assit auprès du vieillard, à la lueur d'un beau soleil couchant, et tous ses précédents compagnons de route vinrent doucement se placer debout devant lui : le joli enfant, le beau jeune garçon, le jeune amoureux, le père, la mère et tous leurs enfants; tous étaient là et il n'en avait perdu aucun. Donc il les aima tous, bon et indulgent pour tous, toujours charmé de les revoir, et eux ils l'honoraient et l'aimaient tous. Je crois que vous devez être ce voyageur, grand-papa ; car c'est ce que vous faites pour nous, et c'est ce que nous faisons pour vous.

L'HISTOIRE DE QUELQU'UN

OU

La Source de la Rivière.

On ferait une année entière des jours de Noël qui se sont succédé depuis qu'un riche tonnelier, nommé Jacob Elsen, fut élu syndic de la corporation des Tonneliers de Stromthal, ville de l'Allemagne méridionale. Le nom même de sa famille ne se retrouve peut-être nulle part aujourd'hui ; la ville elle-même n'existe plus. A une époque postérieure, les habitants accusèrent injustement les Juifs d'avoir égorgé de petits enfants chrétiens. Ils

les expulsèrent, et leur firent défense d'en franchir les portes; mais les Juifs prirent tranquillement leur revanche, car ils bâtirent une seconde ville à une certaine distance de la première, et ils y attirèrent tout le commerce, en sorte que la nouvelle ville vit graduellement croître ses richesses, tandis que l'ancienne se vit peu à peu réduite à rien.

Toutefois Jacob Elsen ne connut pas cette persécution. De son temps, les Juifs circulaient dans les rues sombres et tortueuses, trafiquaient sur la place du marché, tenaient des boutiques et jouissaient, comme tous les autres habitants, des privilèges de la bourgeoisie.

Une rivière coulait à travers la ville de Stromthal, rivière étroite, sinueuse et navigable pour les petits bateaux. On l'appelle encore la « Klar. » Comme l'eau de la « Klar » est très pure, très agréable à boire, et que la rivière est fort utile au commerce, les habitants du pays l'avaient surnommée « la grande amie » de Stromthal. Ils lui attribuaient la propriété de guérir les maux de l'esprit aussi bien que ceux du corps, et, de nos jours encore, bien que beaucoup de personnes, affligées des uns ou des autres, s'y soient plongées ou aient bu de son onde sans s'en trouver beaucoup mieux, leur foi reste la même. Ils lui donnent aussi des noms féminins, comme si c'était une femme, une déesse. La « Klar » est le sujet d'innombrables ballades et histoires qu'ils savent par cœur, ou plutôt qu'ils savaient du temps de Jacob Elsen, car il y avait alors très peu de livres et encore moins de lecteurs à Stromthal. On célébrait aussi une fête annuelle, nommée « la fête de la Klar, » pendant laquelle on jetait dans le courant des fleurs et des rubans qui flottaient à travers les prairies jusqu'à la grande rivière.

« — La Klar, » disait une de ces ballades populaires, « n'est-elle pas une merveille entre les rivières? Les autres courants sont alimentés, goutte à goutte, par les rosées et les pluies; mais « la Klar » descend toute grande les montagnes. » Et ce n'était pas une invention des poètes, car personne ne connaissait la source de cette rivière. En vain le conseil municipal avait offert une récompense de cinq cents florins d'or à celui qui la découvrirait; tous ceux qui avaient essayé de remonter « la Klar » étaient arrivés à un certain endroit, situé à un grand nombre de

lieues au-dessus de Stromthal, où son onde s'échappait entre des rochers escarpés, et où son courant était si rapide, que ni voiles ni rames ne pouvaient lutter contre lui. Au-delà de ces rochers se trouvaient les montagnes nommées « Himmelgebirge, » et l'on supposait que « la Klar » prenait naissance dans ces régions inaccessibles.

Si les gens de Stromthal honoraient leur rivière, ils aimaient encore plus leur commerce. Au lieu de planter des promenades publiques sur les rives, ils avaient bâti la plupart de leurs maisons tout au bord de l'eau. Quelques habitations dans les faubourgs avaient bien des jardins; mais, au centre de la ville le courant ne reflétait d'autres ombres que celles des magasins et des façades en surplomb des vieilles maisons de bois. La demeure de Jacob Elsen était de ce nombre. Elle s'ouvrait sur un petit embarcadère garni de pieux de bouleau, et ses fondements étaient creusés si près de l'eau, qu'en ouvrant la porte de l'atelier on pouvait remplir une cruche à la rivière.

L'intérieur de Jacob Elsen se composait de trois personnes sans le compter; à savoir, sa fille Marguerite, son apprenti Carl et une vieille servante. Il avait des ouvriers, mais qui ne couchaient pas chez lui. Carl était un jeune homme de dix-huit ans, et la fille de son maître étant un peu plus jeune, il devint amoureux d'elle comme tous les apprentis dans ce temps-là. L'amour de Carl pour Marguerite était pur et profond. Jacob le connaissait, mais il ne disait rien; il avait foi dans la prudence de sa fille.

Marguerite aimait-elle alors Carl? Elle seule le savait. Tous les dimanches, il allait avec elle à l'église; et là, tandis que ses prières devenaient quelquefois des sons insignifiants pour lui, parce qu'il pensait à elle et épiait tous ses mouvements, il l'entendait murmurer dévotement les siennes; ou, lorsque le prédicateur parlait et que la figure de Marguerite restait fixée sur la chaire, il était presque jaloux de voir qu'elle écoutât si bien, Assise à table avec lui, jamais elle ne perdait son calme, tandis qu'il se sentait toujours troublé et maladroit. Souvent elle semblait trop occupée pour penser à l'apprenti. A la fin, son apprentissage étant achevé, le temps vint pour Carl de quitter la maison d'Elsen pour voyager, comme tous les ouvriers allemands sont tenus de

le faire par les lois de leur compagnonnage. Il résolut de parler hardiment à Marguerite avant de partir. Pouvait-il, pour cela, choisir un meilleur temps qu'une soirée d'été où Marguerite était venue par hasard dans l'atelier, après la sortie des compagnons. Il appela la jeune fille près de la porte qui donnait sur la rivière, pour regarder le coucher du soleil, et il lui parla longtemps de la « Klar » et de sa source mystérieuse. Lorsqu'il commença à faire noir et qu'il n'y eut plus moyen de tarder davantage, son secret lui échappa, et Marguerite lui révéla à son tour le sien, qui était qu'elle l'aimait aussi ; « mais, » ajouta-t-elle, « je dois le dire à mon père. »

Ce soir-là même, après le souper, les deux amoureux racontèrent à Jacob Elsen ce qui s'était passé entre eux. Jacob était un homme dans toute la fleur de l'âge ; il n'était pas avare, mais prudent en toutes choses. « Que Carl, » dit-il, « revienne après son temps de voyage avec cinquante florins d'or, et alors, ma fille, si vous voulez vous marier avec lui, je le ferai recevoir maître tonnelier. » Carl n'en demandait pas davantage. Il ne doutait pas de pouvoir rapporter cette somme, et il savait que la loi ne lui permettait pas de se marier avant son voyage pour se perfectionner dans son métier. Il lui tardait donc de partir pour revenir bientôt, et le lendemain, de grand matin, il prit congé de Marguerite avant qu'il y eût encore aucun mouvement dans les rues.

Carl était plein d'espérance, mais Marguerite pleurait tandis qu'ils se tenaient sur le seuil. « Trois années, » dit-elle, « opèrent quelquefois de si grands changements en nous, que nous ne sommes plus les mêmes !

» — Elles me feront vous aimer davantage, » répondit Carl.

« — Vous en rencontrerez de plus belles que moi dans les pays où vous irez ; et je penserai encore à vous dans cette maison, long-temps après que vous l'aurez oubliée.

« — Maintenant je suis certain de votre amour, Marguerite, » dit Carl avec joie ; « mais il ne faut pas douter de moi pendant mon absence ; aussi certainement que je vous aime, je reviendrai, avec les cinquante florins d'or, réclamer de votre père l'accomplissement de sa promesse. »

Marguerite resta long-temps sur le seuil, et Carl regarda bien

des fois en arrière avant de tourner l'angle de la rue. Malgré cette séparation, il se sentait le cœur assez léger, car il avait toujours envisagé ce voyage comme le moyen d'obtenir la main de la fille de son patron. « Il ne faut pas perdre de temps, » pensait-il, « et pourtant ce serait une grande chose, si je découvrais la source de notre rivière. Je fais justement route vers le Sud, j'essaierai ! »

Le troisième jour, il prit un bateau dans un petit village et remonta le courant; mais, dans l'après-midi, il arriva près des rochers, et ce courant devint plus fort. Il continuait pourtant de ramer. Le double mur de roche grisâtre grandissait toujours sur l'une et l'autre rive, et lorsqu'il regardait en l'air, il ne voyait plus qu'une étroite bande du ciel. A la fin, toute la vigueur de ses bras suffisait à peine pour maintenir le bateau en place. De temps en temps, et par un effort soudain, il avançait bien de quelques brasses, mais il ne pouvait conserver l'espace qu'il avait gagné, et, cédant à la lassitude, il fut obligé de se laisser aller à la dérive. « Ainsi donc, » pensa-t-il, « ce qu'on disait des rochers et de l'impétuosité du courant est vrai, je puis au moins l'attester. »

Carl erra bien des jours avant de trouver de l'ouvrage, puis, quand il en trouva, cet ouvrage était mal payé et suffisait à peine à le faire vivre; il fut donc obligé de se remettre en route. Déjà la moitié du terme prescrit s'était écoulée, et quoiqu'il eût fait des centaines de lieues et travaillé dans bien des villes, il avait à peine épargné dix florins d'or. Force lui fut de chercher encore fortune ailleurs. Après plusieurs journées de marche, il arriva dans une petite ville située sur le bord d'une rivière dont les eaux étaient si transparentes qu'elle le firent penser à celles de la « Klar. » La ville elle-même ressemblait tellement à Stromthal, qu'il pouvait presque s'imaginer être revenu à son point de départ, après un long circuit; mais il ne pouvait être encore question pour Carl de rentrer dans sa ville natale. Le terme n'était qu'à moitié expiré, et ses dix florins d'or, dont l'un venait de s'entamer en voyage, feraient, pensait-il, pauvre figure après s'être vanté d'en rapporter cinquante. Il ne se sentait plus le cœur aussi léger que le jour où il avait quitté Marguerite sur le seuil de la maison de son père. Combien le monde était différent de

son attente ! La dureté des étrangers avait aigri son cœur, et il éprouvait plutôt de la peine que du plaisir à se rappeler Stromthal ce jour-là. Sans la fatigue qui l'accablait, il aurait tourné le dos à la ville et continué son chemin sans s'arrêter ; mais le soir étant venu, il avait besoin de réparer ses forces. Il entra donc dans des rues tortueuses qui lui rappelaient de plus en plus Stromthal, et gagna la place du marché au milieu de laquelle s'élevait une grande et blanche statue représentant une femme qui tenait une branche d'olivier à la main ; sa tête était nue, mais les plis d'une draperie l'enveloppaient de la ceinture aux pieds...

« — Quelle est cette statue ? » demanda Carl à un passant.

Le passant répondit dans un dialecte étranger, qui fut pourtant compris de Carl.

« — C'est la statue de notre rivière.

» — Et comment nomme-t-on votre rivière ?

» — Le « Geber » (1), parce qu'elle enrichit la ville et lui permet de trafiquer avec beaucoup de grandes cités.

» — Et pourquoi cette statue a-t-elle la tête nue et les pieds cachés ?

» — Parce que nous savons où la rivière prend sa source ; mais tout le monde ignore où elle aboutit.

» — Ne peut-on savoir où aboutit le courant ?

» — C'est une entreprise dangereuse. Le courant devient très impétueux ; resserré long-temps entre des rochers escarpés, il finit par se précipiter dans une profonde caverne où il se perd.

» — C'est bien étrange, » pensa Carl, « que cette ville ressemble sous tant de rapports à la mienne. »

Il n'était pas au bout de ses surprises.

Un peu plus loin, dans une rue étroite, il aperçut une maison de bois avec un petit tonneau suspendu au-dessus de la porte en guise d'enseigne. Cette maison ressemblait tellement à celle de Jacob Elsen, que si les mots « Peter Schonfuss, tonnelier du Duc, » n'avaient pas été inscrits au-dessus de la porte, il aurait cru qu'il y avait de la magie.

(1) Le Bienfaiteur.

Carl frappa, et une jeune femme vint ouvrir. Ici finissait la ressemblance, car il lui suffit d'un regard pour voir que Marguerite était cent fois plus belle.

« — Je ne sais pas si mon père a besoin d'ouvriers, » dit la jeune femme ; « mais si vous êtes un voyageur, vous pouvez vous reposer et vous rafraîchir en l'attendant. »

Carl la remercia et entra, La cuisine, au plafond très bas comme celle de Jacob Elsen, ne l'étonna point, car la plupart des maisons étaient ainsi bâties à cette époque. La fille du tonnelier mit une nappe blanche, lui donna de la viande et du pain, et lui apporta de l'eau pour se laver; mais tandis qu'il mangeait, elle lui fit beaucoup de questions sur le lieu d'où il venait et sur ceux qu'il avait déjà parcourus. Jamais elle n'avait entendu parler de Stromthal, et elle ne savait rien du pays situé au-delà du Himmelgebirge. Quand son père entra, Carl vit qu'il était beaucoup plus vieux que Jacob Elsen.

« — Ainsi donc vous cherchez du travail ? » demanda le père.

Carl, qui se tenait debout le bonnet à la main, s'inclina,

« — En ce cas, suivez-moi. » Le vieillard marcha devant lui et le fit entrer dans un atelier au fond duquel une porte entr'ouverte laissait voir la rivière. Il mit les outils dans les mains de Carl, et lui dit de continuer une tonne à moitié faite. Carl maniait si habilement ces outils, que Peter Schonfuss le reconnut tout de suite pour un bon ouvrier, et lui offrit de meilleurs gages qu'il n'en avait eus jusqu'alors.

Carl resta chez son nouveau maître jusqu'à l'expiration de ses trois années; mais un jour il dit à Bertha Schonfuss :

« — Mon temps est fini, Bertha ; demain je retournerai dans mon pays.

» — Je prierai Dieu de vous accorder un bon voyage, » répondit Bertha, « et de vous faire trouver la joie au logis.

» — Voyez-vous, Bertha, » dit Carl, » j'ai épargné soixante-dix florins d'or; sans cette somme, je n'aurais jamais pu retourner au pays et épouser Marguerite, dont je vous ai tant parlé. Sans vous, je n'aurais pas gagné cela. Ne dois-je pas en être reconnaissant toute ma vie ?

» — Et revenir nous voir un jour, » reprit Bertha ; « cela va sans dire.

» — Sûrement, » dit Carl en nouant son argent dans le coin de son mouchoir.

« — Attendez ! » s'écria Bertha. « Il y a du danger à porter beaucoup d'argent sur soi dans cette partie du pays ; les route sont infestées de voleurs.

» — Je fabriquerai une boîte pour mettre l'argent, » dit Carl.

» — Non, mettez-le plutôt dans le manche creux d'un de vos outils. Il est tout naturel, pour un ouvrier, de porter des outils ; personne ne songera à y regarder.

» — Aucun manche ne serait assez grand pour le contenir, » répliqua Carl. « Je vais fabriquer un maillet creux, et je le mettrai dans le corps du maillet.

» — C'est une bonne idée ! » s'écria Bertha.

Carl se mit à l'œuvre le lendemain et fit un large maillet, dans lequel il pratiqua un trou, bouché par une cheville, où il enferma cinquante pièces d'or. Le reste de son trésor lui sembla bon à garder pour les dépenses du voyage et l'achat d'habits et d'autres objets ; car il pouvait maintenant se permettre quelques prodigalités. Quand tout fut prêt, il loua un bateau pour descendre la rivière et faire ainsi une partie de son voyage. Le vieillard lui dit adieu affectueusement sur le petit embarcadère de sa boutique ; Carl embrassa Bertha, et Bertha lui recommanda d'avoir bien soin de son maillet.

Le batelier qui devait le conduire était bien le plus laid garçon qu'on puisse imaginer. Il avait les jambes très courtes et une très large carrure. On ne lui voyait guère de cou, mais ce cou portait une tête volumineuse, et sa grande figure ronde était percée de deux petits yeux étincelants. Ses cheveux étaient noirs et hérissés ; ses bras très longs, comme ceux d'un singe. Carl n'aimait pas son air quand il avait fait marché avec lui, et il était sur le point d'en choisir un autre dans la foule des bateliers sur le port ; mais, réfléchissant à l'injustice qu'il y aurait de refuser du travail au pauvre diable à cause de sa laideur, il retourna sur ses pas et loua son bateau.

Carl s'était assis près du gouvernail ; le batelier se mit à ramer. Tour à tour il se penchait tellement en avant, que son visage touchait presque ses pieds, et il se rejetait presque à plat sur

son dos, donnant de telles poussées aux rames avec ses longs bras, que le bateau volait comme un corbeau. Carl ne s'en plaignait pas, car il lui tardait d'arriver à Stromthal; mais la licence enhardissait l'étrange batelier. Tantôt il faisait de si horribles grimaces en passant près d'autres bateaux, que ses confrères lui jetaient toutes sortes de projectiles; tantôt il levait ses rames pour frapper un poisson jouant à la surface, et chaque fois Carl voyait monter sur l'eau le poisson mort et renversé sur le dos. En vain ordonnait-il au hideux garçon de ramer tranquillement, le drôle lui répliquait dans un langage bizarre, à peine compréhensible, et le moment d'après il recommençait ses tours. Une fois, Carl le vit, à son grand étonnement, s'élancer de sa place et courir le long de l'étroit rebord du bateau, comme s'il avait les pieds palmés.

« — Continuez de ramer, vilain singe! » s'écria Carl en lui donnant un léger coup.

L'étrange batelier s'assit d'un air sombre, se remit à ramer et ne fit plus de mauvais tours ce jour-là. Carl chanta une des chansons inspirées par la « Klar, » et le bateau poursuivait sa route à travers des prairies dont les rives étaient bordées de joncs, et souvent autour de petites îles, jusqu'à ce que la brume descendît du ciel. La surface de la rivière brillait d'une faible lueur blanchâtre; les arbres du bord devenaient de plus en plus sombres, et les étoiles se montraient à l'Ouest. Carl regardait les poissons, qui faisaient des cercles dans le courant et, laissant pendre sa main au-dessus du bord, il sentait avec plaisir l'eau glisser rapidement entre ses doigts. La fatigue finit par le gagner; il s'enveloppa dans son manteau, plaça son maillet à côté de lui, s'étendit sur l'arrière du bateau et s'endormit. La ville où ils devaient s'arrêter cette nuit-là était plus loin qu'ils ne l'avaient cru.. Carl dormit long-temps et il eut un rêve; dans son sommeil, il entendit un bruit tout près de sa tête, comme le bruit d'un corps qui fait rejaillir l'eau en tombant, et il s'éveilla. D'abord il crut que c'était le batelier qui venait de tomber à la rivière, mais il le vit debout au milieu du bateau.

« — Qu'y a-t-il donc? » demanda Carl.

» — J'ai laissé tomber votre maillet dans le courant, » répondit le batelier.

» — Misérable ! » s'écria Carl en s'élançant sur lui ; « qu'as-tu fait là ?

» — Épargnez-moi, maître, » répondit le batelier avec une affreuse grimace ; « votre maillet s'est échappé de ma main au moment où je voulais frapper une chauve-souris qui volait autour de ma tête. »

Carl, furieux, porta plusieurs coups au batelier ; mais celui-ci les évita, et, glissant sous son bras, il se mit de nouveau à courir sur le rebord du bateau. De plus en plus furieux, Carl finit par l'atteindre et par se jeter sur lui si violemment, que le bateau chavira et qu'ils tombèrent tous les deux dans la rivière. S'apercevant alors que le batelier ne savait pas nager, Carl oublia son maillet pour saisir le pauvre diable et gagner la rive avec lui. Le courant était si fort, qu'il les entraîna bien plus loin ; mais ils finirent par arriver à terre. On pouvait alors apercevoir les lumières de la ville, qui était proche. Carl se mit en marche, le cœur sombre, après avoir ordonné au batelier de le suivre. Mais quand, arrivé près des portes, il se retourna, le batelier avait disparu. Il l'appela à haute voix et revint un peu sur ses pas pour l'appeler encore, sans recevoir aucune réponse. A la fin, il se décida à gagner la ville, et il n'entendit plus jamais parler du batelier.

Comme on le pense bien, Carl ne ferma pas l'œil cette nuit-là. Au point du jour, il offrit presque tout l'argent qui lui restait pour un bateau, et il descendit seul la rivière. Il pensait que son maillet avait pu flotter sur l'eau, malgré le poids des pièces d'or, et il espérait encore le rattraper. Mais il eut beau regarder de tous côtés et ramer tout le jour sans prendre de repos, il ne découvrit rien. Le « Geber » baignait maintenant des îles plus nombreuses. Ses deux rives prenaient un aspect tout-à-fait solitaire et désolé. Le vent tomba. L'eau devenait aussi noire que si le ciel était couvert d'une nuée orageuse, et la rivière courait toujours plus rapide, serpentant, comme la Klar, entre des rochers. Ces murailles grisâtres devenaient de plus en plus hautes, et le bateau allait de plus en plus vite, en sorte que Carl semblait descendre dans l'intérieur de la terre, quand il aperçut l'entrée de la caverne dont l'étranger lui avait parlé. Au même moment, il vit son maillet flottant à quelques brasses devant lui. Mais le

bateau commençait à tournoyer dans un tourbillon. Carl sentait sa tête et son cœur tourner aussi. Cependant le maillet entrait dans la caverne et le bateau approchait de son embouchure. Alors, l'instinct de sa propre conservation l'emporta ; il s'accrocha aux anfractuosités des rochers et s'arrêta. Plongeant les yeux dans les ténèbres, il vit plusieurs petites flammes flotter et reluire dans l'obscurité, mais il ne voyait rien de plus, et il entendait les eaux se précipiter, comme une cascade, avec de grands mugissements. Ce n'était pas tout de renoncer à la poursuite de son maillet, il fallait remonter le courant, et la tâche était difficile, les rames ne pouvant lui être d'aucun secours pour cela. Il serra cependant la rive où le courant était le plus faible, et, se cramponnant aux saillies des rochers, il parvint à rebrousser chemin. Durant toute la nuit il avança ainsi lentement, et un peu avant l'aube du jour il se trouva hors des murailles de pierre. Harassé de fatigue, il amarra son bateau, descendit sur la rive, se coucha sur la terre nue et s'endormit. A son réveil, il mangea un petit pain dont il s'était muni, et il poursuivit son voyage.

Durant bien des jours, Carl erra dans des régions désolées ; il parcourut bien des forêts, traversa bien des rivières, et ses souliers étaient usés avant qu'il eût retrouvé le bon chemin de Stromthal. Un moment il fut tenté de retourner travailler huit ans chez Peter Schonfuss, mais il ne put se décider à rebrousser chemin sans avoir vu Marguerite. « D'ailleurs, » pensait-il, « Jacob Elsen est un brave homme ; quand il saura que j'ai travaillé et gagné les cinquante florins d'or, quoique je ne les aie plus, il me donnera sa fille. »

Il rôda long-temps dans les rues et rencontra beaucoup de ses anciennes connaissances, qui l'avaient oublié. A la fin, il entra hardiment dans la rue où habitait Jacob et frappa à la vieille maison. Jacob vint lui-même ouvrir la porte.

« — Le Wanderbusche est revenu ! » s'écria Jacob en l'embrassant ; « le cœur de Marguerite sera joyeux ! »

Carl suivait le tonnelier en silence et la tête basse, comme s'il eût été coupable d'une mauvaise action. A peine osait-il commencer l'histoire de son maillet perdu.

« — Comme vous êtes pâle, et comme vous avez maigri, » dit

Jacob. « J'espère pourtant que vous avez mené une vie honnête? Les beaux habits! mais ils ne conviennent guères à un jeune ouvrier. Sûrement, vous avez trouvé un trésor?

» — Non, » répondit Carl, «j'ai tout perdu, même les cinquante florins d'or que j'avais gagnés par le travail de mes mains. »

Le front du vieillard s'obscurcit. Le regard inquiet et égaré de Carl, ses habits élégants souillés par le voyage, sa confusion et son silence, éveillaient les soupçons du prudent Jacob Elsen, et quand le jeune homme raconta son histoire, elle lui parut si étrange et si improbable, qu'il hocha la tête.

« — Carl, » dit-il, « vous avez habité de mauvaises villes. Mieux vaudrait être mort lorsque vous appreniez à raboter une douve, que de vivre pour devenir menteur! »

Carl ne répondit rien; mais il regagna la rue. Sur le seuil, il trouva Marguerite et, au grand étonnement de la jeune fille, il passa près d'elle sans lui parler. Durant toute la nuit, il rôda dans les rues de la ville. L'envie ne lui manquait pas de retourner dans la maison du vieux Peter Schonfuss et de sa fille Bertha; mais l'orgueil l'en empêchait. Il résolut donc de partir et d'aller chercher du travail ailleurs. Cependant, la froideur de sa conduite avec Marguerite pesait sur sa conscience. Il voulait la revoir avant de s'éloigner. Dans ce dessein, il se tint dans la rue, après le lever du soleil, jusqu'à ce qu'elle ouvrît la porte. Alors il s'avança vers elle.

« — O Carl! » lui dit Marguerite, « est-ce là ce qui m'était réservé après trois longues années d'attente?

» — Écoutez-moi, chère Maguerite! » répliqua Carl.

» — Je n'ose, » dit Marguerite, » mon père me l'a défendu. Je ne puis que vous dire adieu et prier le ciel pour que mon père reconnaisse un jour qu'il a tort.

» — Je lui ai dit l'exacte vérité! » s'écria Carl; mais Marguerite rentra et le laissa sur le seuil. Carl attendit un moment, et résolut de la suivre pour la convaincre au moins de son innocence avant son départ. Il leva donc le loquet, entra dans la maison et passa dans la cour en traversant la cuisine. Marguerite n'y était pas. Il entra alors dans l'atelier où il se trouva également seul, les compagnons n'étant pas encore venus; Marguerite

donner à dîner aux oiseaux. Le 25 décembre, au matin, on décore le pignon de la maison ou le comble de la grange d'une gerbe destinée aux moineaux et autres petits oiseaux. Le plus pauvre paysan tient à leur faire cette offrande. Quand la gerbe n'est pas toute pillée le jour de Noël, on la laisse pour le repas du lendemain et des jours suivants; la gerbe est volontiers fixée au bout d'une perche : c'est un charmant concert que celui des oiseaux autour de ce mât de cocagne à leur usage.

Le jour de l'an, dans la Norwége, parents et amis échangent des présents : au coin de chaque salle de réception est une petite table garnie, toute la journée, de gâteaux et de rafraîchissements pour les visiteurs. A chaque visite, le goûter recommence.

De Noël au jour des Rois, les masques se montrent dans les rues; on les appelle des *Julebukkers* ou Revenants de Noël. On rend visite à ses amis en costumes de fantaisie. Ces masques ont une pantomime très animée, mais ils parlent peu, n'importe le costume; vous avez chez vous un Polichinelle muet, un Charlemagne muet, un Oberon muet, un Gustave muet. C'est très gravement que ces masques ressuscitent ainsi des personnages bouffons et des personnages historiques.

(Household Words.)

Industrie. — Métallurgie.

LES FONDERIES DE CUIVRE DE SWANSEA.

Ce fut de l'intérieur d'un wagon, en traversant, par une belle nuit du mois d'août de l'année dernière, le viaduc de Landore, sur le chemin de fer de *South Wales*, que nous aperçûmes pour la première fois les usines de Swansea. De chaque côté de la route nous pouvions voir, s'échappant du haut des cheminées, d'innombrables jets de flamme d'un jaune livide, qui s'élevaient dans l'atmosphère comme des météores, répandant de toutes parts une vive lueur et éclairant au loin les eaux de la baie. C'était un spectacle singulièrement pittoresque, et dont nous aurions voulu jouir plus long-temps; mais bientôt le sifflet aigu de la locomotive, le bruit de la vapeur mise en liberté, et l'apparition successive des réverbères de la station, nous avertirent que nous étions arrivés au terme de notre voyage.

Le but principal de notre visite à Swansea était de nous procurer quelques renseignements sur l'importante industrie de la fonte du cuivre, industrie pour laquelle ce port jouit aujourd'hui d'une si haute réputation. Il est difficile, sans l'avoir vu, de se faire une juste idée de l'étendue des usines de Swansea et de l'immense valeur matérielle qu'elles représentent. On peut même dire que l'industrie du cuivre n'est pas généralement connue en Angleterre, — et la raison en est simple. Le minerai de fer, si largement répandu dans les Iles-Britanniques, se fond toujours sur place. Il n'existe, au contraire, de mines de cuivre en exploitation que dans un très petit nombre de localités, et ce minerai ne se traite jamais sur les lieux mêmes. C'est presque

exclusivement à Swansea qu'a lieu cette opération; aussi le commerce du cuivre est-il, en quelque sorte, monopolisé par un petit nombre de maisons groupées dans un coin du pays rarement visité par le commun des touristes.

Il y a un siècle environ, à l'époque où la première usine fut construite sur les bords de la Tawy, Swansea n'était, relativement à ce qu'il est aujourd'hui, qu'un misérable village. C'est presque entièrement à l'industrie de la fonte du cuivre que la ville et le port sont redevables de leur prospérité et du développement qu'ils ont pris. En 1801, la population de Swansea n'était que d'environ 6,000 âmes; tandis que, en 1851, on y comptait déjà, y compris le district occupé par les mines, 40,000 habitants. Quant aux causes qui ont fait de Swansea le grand foyer du commerce du cuivre, nous pouvons les indiquer en quelques mots. L'absence de houille dans les districts miniers du Cornwall et du Devonshire, fit bientôt reconnaître l'impossibilité d'y fondre avec bénéfice le cuivre, qu'on en extrait en grande quantité. On peut même dire que ce ne fut que long-temps après qu'on eut commencé à exploiter régulièrement les mines de cuivre du Cornwall, qu'on parvint à tirer un parti avantageux du minerai. En calculant les masses de houille nécessaires pour la réduction des minerais de cuivre et les frais énormes du transport de cette houille, on finit par comprendre qu'au lieu de porter la houille dans le Cornwall pour y fondre les minerais, — en d'autres termes, au lieu de porter la quantité la plus considérable à la moindre, — il fallait faire l'inverse, et porter le minerai aux districts houilliers, pour l'y fondre.

La partie méridionale du pays de Galles, très pauvre en cuivre, est extrêmement riche en houille : ses mines inépuisables recèlent d'immenses gisements de houille bitumineuse et d'anthracite. Swansea, en raison de sa position géographique et de son excellente rade, fut signalé comme le port gallois le plus convenable pour l'établissement de fonderies de cuivre; et sa vallée se couvrit bientôt de cheminées, de fourneaux, d'appareils pour le grillage et l'affinage, en un mot, de tout le matériel nécessaire pour les opérations compliquées de la fonte des minerais de cuivre. Ajoutons que le choix de cette localité a été si heureux, que, sur vingt fonderies de cuivre que l'on compte

dans le pays, dix-sept sont établies sur les cours d'eau navigables de Swansea et des environs.

Ce ne fut pas là, du reste, le seul avantage que les propriétaires des mines du Cornwall recueillirent de cette mesure judicieuse. Les navires employés à transporter le minerai dans le pays de Galles, revinrent chargés de houille destinée à alimenter leurs énormes machines : ainsi s'organisa un mouvement industriel, mutuellement profitable, qui a continué sans interruption jusqu'à nos jours, et qui continuera d'exister tant qu'on extraira le cuivre des mines du Cornwall et qu'on le fondra à Swansea.

Depuis une vingtaine d'années, l'importation des minerais étrangers est devenue un fait remarquable dans l'histoire commerciale de cette ville. Non-seulement Swansea est le centre du commerce du cuivre en Angleterre; mais on peut dire aussi que c'est le foyer de ce commerce pour le monde entier. De précieuses cargaisons de minerai ne cessent d'arriver dans les bassins de Swansea de tous les pays du monde où il existe des mines de cuivre en exploitation. Il n'y avait, en 1814, que quatre navires qui visitassent les ports étrangers ; en 1849, on en comptait 771, directement employés, pour la plupart, dans le commerce du cuivre.

Les minerais du Cornwall se vendent sur le lieu même de production ; mais tous ces minerais étrangers, de quelque part qu'ils viennent, sont adjugés aux fondeurs de Swansea sur soumissions écrites. Voici comment ont lieu ces espèces d'enchères. Les cargaisons sont ordinairement consignées à une certaine classe de courtiers ou d'agents, qui font déposer le minerai dans de vastes terrains disposés à cet effet, où on le broie partiellement, jusqu'à ce que le tas présente une certaine homogénéité. Avis en est donné aux propriétaires des différentes usines, qui se procurent des échantillons du lot, et le font essayer. On se réunit tous les quinze jours à l'hôtel des Armes de Mackworth ; les courtiers et les fondeurs prennent place autour d'une table, et choisissent un président qui annonce successivement les différents lots mis en vente. Fixés d'avance sur la quotité des offres qu'ils veulent faire, — car il n'y a rien ici qui rappelle l'excitation d'une vente à la criée, — les fondeurs passent leurs sou-

missions, écrites sur un papier plié, au président, qui proclame l'offre la plus élevée et le nom de l'adjudicataire. Les affaires se traitent si rondement dans ces réunions, que plusieurs cargaisons de minerai, représentant une valeur de peut-être 50,000 £ (1,250,000 fr.), sont souvent adjugées dans l'espace d'une heure ! Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est de voir combien les soumissions se rapprochent de la valeur intrinsèque du minerai. Un lot de minerai du Chili ou de l'Australie, contenant une grande quantité de métal, se vendra peut-être 50 £ (1,250 fr.) la tonne, tandis qu'un minerai de qualité inférieure n'obtiendra que le dixième de ce prix. Mais quelles que puissent être les variations de prix sous ce rapport, ils ne diffèrent jamais de beaucoup entre eux en ce qui concerne un même lot. Les estimations des vingt essayeurs attachés aux différentes fonderies ne varient peut-être pas d'un demi pour cent. Une fois vendu, le minerai est transporté par les fondeurs à leurs usines respectives, quelquefois au moyen des alléges sur la rivière, mais le plus souvent par le canal de communication établi entre Swansea et les usines.

Si l'on sort de la ville et que l'on suive pendant une distance de deux milles la direction du Nord, on arrive aux usines. Le spectacle est bien différent en plein jour de ce qu'il était pendant la nuit. Il a perdu tout ce qu'il avait d'étrange et de pittoresque. Des centaines de cheminées, c'est à la lettre, vomissent cette vapeur blanchâtre et d'un aspect particulier qu'on appelle fumée de cuivre. D'énormes amas de scories noires et siliceuses s'élèvent de toutes parts en telle quantité que la physionomie naturelle du pays en est profondément altérée

Mais ce n'est pas tout. Les gaz délétères, — que nous voyons et que nous sentons tout autour de nous, — ces gaz, qui se dégagent pendant l'opération de la réduction du cuivre, ne se sont pas mêlés pendant tant d'années à l'atmosphère environnante, sans laisser la trace de leur action. Dans toute la sphère de leur influence, la végétation est rare et maladive. Les collines, notamment celles qui se trouvent au sud-est des usines, sont complètement stériles. Pas une touffe de gazon, pas un lichen solitaire, qui puisse résister aux ravages de ce poison. Il fut un temps, à ce que nous assura un des anciens du pays, où ces

mêmes collines produisaient le plus beau blé de la principauté; elles ressemblent aujourd'hui à d'énormes amas de gravier, où l'on voit percer çà et là les pointes ou les arêtes des roches qui en forment la base. En 1822, les habitants de Swansea eurent recours aux tribunaux pour se débarrasser de ce fléau. Une récompense de 1,000 £ (25,000 fr.) fut également offerte à celui qui trouverait un moyen efficace pour neutraliser l'effet de ces vapeurs. MM. Vivian, de l'usine d'Hafod, dépensèrent la somme princière de 14,000 £ (350,000 fr.) à expérimenter des procédés, dont quelques-uns eurent un certain succès et ont été adoptés; mais, après tout, il faut bien reconnaître que les émanations d'acide sulfureux et de plusieurs autres acides d'un caractère également pernicieux, continuent de vicier l'atmosphère de la vallée de Swansea et d'y laisser des preuves non équivoques de leurs propriétés malfaisantes.

L'usine d'Hafod est la plus considérable de toutes celles qui existent dans la partie méridionale du Pays de Galles. Située au nord de la rivière, elle couvre une étendue superficielle d'environ vingt acres. Le nombre de fourneaux, de cheminées et d'autres constructions en briques qu'elle renferme, était tel, que nous dûmes renoncer à en faire le dénombrement; et plus d'une fois nous nous égarâmes dans le labyrinthe d'allées et de passages qui les entrecoupent en tous sens.

Ici, on voyait un groupe d'ouvriers à demi nus versant hors d'un fourneau le métal liquide et incandescent; là, un autre groupe soumettant une planche de cuivre de dimensions colossales et chauffée au rouge, à la pression des énormes rouleaux d'un laminoir, entre lesquels elle s'écrasait comme du fromage; d'un côté, on démolissait un vieux fourneau qui avait fait son temps de service; plus loin, on en bâtissait un neuf. Nous en remarquâmes un troisième qui, par suite d'un long usage, était devenu tellement imprégné de cuivre, qu'on en construisait un autre par dessus, afin de le fondre à son tour.

Nous profiterons, dans notre inspection de l'usine, des renseignements que veut bien nous fournir le directeur, M. Morgan; mais nous n'avons nullement l'intention de donner une description technique des différentes opérations qui concourent à la fonte du minerai de cuivre. Une description, même som-

maire, de tout ce que nous vîmes successivement, nous entraînerait également beaucoup trop loin : nous préférons nous borner à signaler les points qui peuvent offrir un intérêt upls général.

Parlons d'abord des hangars où sont déposés les minerais, et qui présentent un aspect assez étrange. Sous leurs vastes toitures sont accumulées, tonnes sur tonnes, toutes les variétés possibles de minerai, — indigène et étranger, — bleu, rouge, vert, jaune et de toutes les nuances intermédiaires, — le tout entassé pêle-mêle. On y voit la belle malachite verte de l'Australie, le sulfure gris d'Alger, le phosphate du Chili, le carbonate hydraté d'Espagne, le sulfure de Cuba, d'un jaune brillant, le silicate du Brésil, le carbonate, d'un beau bleu, des régions méridionales, et l'oxyde brun-foncé des contrées plus froides du Nord. On y voit encore la régule de la Nouvelle-Zélande, et la bonne vieille pyrite des mines de Cornwall ; quelques composés d'arsenic, d'antimoine, et d'une foule d'autres substances ; et enfin un solitaire échantillon de minerai irlandais.

Tous ces minerais, broyés à l'avance, se présentaient sous forme de poudre grossière. La régule dont nous avons parlé n'est autre chose que le sulfure dépouillé, par une opération préliminaire, des matières terreuses étrangères : cette opération se fait souvent sur le lieu même de production, comme au Chili, par exemple, et dans la Nouvelle-Zélande, d'où les frais de transport sont considérables.

« — Et qu'est-ce que cela ? » demandâmes-nous, en montrant une substance noire et terreuse que des ouvriers étaient en ce moment occupés à décharger d'un bateau.

« — Ce sont, » répondit notre guide, « des résidus qui proviennent de certaines fonderies et fabriques de produits chimiques, et qui contiennent une faible proportion de cuivre. Nous nous en soucions médiocrement, et il est rare que nous en ayons : cependant on les vend régulièrement à nos réunions.

» — Vous ne faites, dans vos hangars, » poursuivîmes-nous, « aucune distinction entre les différentes espèces de minerais. Considérez-vous cette distinction comme inutile ?

» — Oui, par le fait. Une coupe verticale pratiquée dans n'importe lequel de ces tas, donnera un mélange assez égal des

différents minerais. Ce mélange est toujours, jusqu'à un certain point, désirable, attendu que les minerais n'étant pas tous composés des mêmes éléments, ils concourent par cela même à la réduction les uns des autres. Ainsi, un minerai qui contient une forte proportion de spath-fluor, peut être employé avec avantage pour fondre un autre minerai contenant du feld-spath ou du quartz, substances qui, par elles-mêmes, sont presque infusibles. On peut même dire que le mélange judicieux des différents minerais constitue une des parties essentielles de notre art ; et c'est un des avantages qu'ont les fondeurs de Swansea sur les propriétaires des mines, qui, ne possédant qu'une seule espèce de minerai, — fort riche peut-être, mais irréductible par lui-même, — ne peuvent pas le transformer en métal avec bénéfice.

» — Quelle est la valeur de ces minerais ?

» — Elle varie beaucoup. Ce sulfure gris contient environ 70 pour cent de cuivre, et vaut 35 £ (875 fr.) la tonne. Ce sulfure jaune, mélangé d'une grande quantité de fer et de terre siliceuse, n'en contient que 12 à 14 pour cent. Quelques malachites contiennent jusqu'à 50 pour cent de cuivre ; d'autres, moins pures, 30 à 40 pour cent. Mais la grande masse des minerais que nous fondons est d'un produit beaucoup moins considérable. Ainsi, ce minerai de Cornwall que vous voyez là-bas, ne contient que 4 1/2 pour cent de métal. En somme, cependant, le rendement moyen de tous les minerais de cuivre anglais et étrangers, peut être évalué à environ 12 pour cent ; il était de beaucoup inférieur à ce chiffre, avant le grand accroissement qu'ont pris les importations de l'étranger. »

Passons maintenant à l'opération de la fonte. La théorie de la réduction des minerais métalliques, quelle qu'en soit la constitution, consiste à les amener à l'état d'oxydes ; puis, en y ajoutant du charbon de bois, d'en expulser, à l'aide du calorique, l'oxygène sous la forme d'acide carbonique ; après quoi il ne reste que le métal pur. Dans la pratique, la réduction des minerais de cuivre diffère un peu de cette méthode générale. Il s'agit ici de séparer d'abord les matières terreuses et les métaux étrangers, qu'on transforme en oxydes par la calcination : ces oxydes forment subséquemment les résidus qu'on appelle scories ; quant au cuivre, il reste en combinaison avec le soufre, que l'on en

dégage par une seule opération. Le cuivre subit, dans son passage de l'état de minerai à celui de lingot, huit et quelquefois neuf de ces opérations distinctes, — consistant en calcinations et fusions alternatives, qui occupent une période de cent à cent vingt heures. Mais quelques-unes d'elles n'étant que de simples répétitions, nous nous bornerons à donner une idée des trois phases principales du traitement.

I. — *Calcination du minerai.* — Après avoir préparé sous les hangars un mélange convenable de minerais, on le pèse dans des caisses, qui sont ensuite hissées par un plan incliné jusqu'à la partie supérieure des fourneaux, où elles sont vidées, par des trémies disposées à cet effet, à raison de trois tonnes et demie à quatre tonnes et demie à la fois. On fait griller ce mélange pendant un espace de temps qui varie de douze à vingt-quatre heures, après quoi on le tire dans la fosse aux cendres, où on le laisse refroidir. Dans cet état, le minerai est une substance noire, amorphe, et prend le nom de minerai calciné. L'objet de cette opération est d'oxyder les métaux étrangers, et en même temps de réduire la quantité de soufre, en expulsant cet élément sous la forme de vapeur. Aussi est-ce dans cette opération et dans les opérations analogues que les vapeurs sulfureuses et arsénieuses se dégagent en si grande abondance. Nous nous trouvâmes une fois auprès d'un fourneau au moment même où on en retirait la charge, et nous eûmes bien soin de ne pas nous placer une seconde fois dans une semblable position. Il faut, pour en avoir une idée, se figurer la sensation que pourrait éprouver une personne à qui l'on tiendrait sous le nez un paquet d'alumettes phosphoriques allumées. Il est étonnant que les ouvriers puissent y résister. Ces pauvres ouvriers gallois passent la plus grande partie de leur vie dans une atmosphère tellement imprégnée de ces gaz empestés, qu'on ne comprend guères d'où leur poumons peuvent tirer l'aprovisionnement d'oxygène pur qui leur est nécessaire. Nous ajouterons que l'acide sulfureux est l'odeur qui domine dans une fonderie de cuivre; mais l'acide arsénieux, l'acide hydrofluorique et même l'hydrogène arséniqué, s'y rencontrent assez fréquemment.

II. — *Fonte du minerai calciné.* — Cette opération diffère complètement de la précédente : au lieu d'un grillage, c'est une

fusion. Le minerai calciné est versé dans le fourneau à peu près comme la première fois ; on y ajoute, pour faciliter la fusion, une quantité de scories provenant d'une opération subséquente, et on augmente la chaleur jusqu'à ce que le tout soit liquéfié. Le but de cette opération est de séparer la matière terreuse qui, en raison de sa plus grande légèreté spécifique, s'élève, sous forme de scories, à la surface de la masse liquide, d'où on l'enlève. Après deux ou trois charges, le fourneau se trouve plein, et on y pratique alors une ouverture par laquelle le liquide, chauffé au rouge, s'écoule dans une *bâche* remplie d'eau. Il y prend la forme de grenaille, et on lui donne alors le nom de régule ; c'est, par le fait, un mélange de sulfures de fer et de cuivre, qui contient environ 30 pour cent de ce dernier.

Mais c'est surtout sur les impuretés terreuses qui sont ici séparées du minerai, que nous désirons appeler l'attention de nos lecteurs. Ces scories, à mesure qu'on les enlève du fourneau, sont déposées dans des moules oblongs en sable, où on les laisse refroidir ; puis on les transporte sur le *tas* aux scories, tas qui ressemble à une véritable montagne ; là on les brise en petits fragments, on examine si elles contiennent du métal, et, dans le cas négatif, on les laisse s'accumuler. Elles se composent essentiellement de silice, d'oxygène et de fer, ou, pour parler plus exactement, ce sont des silicates de protoxyde de fer. Les masses contiennent souvent des portions de quartz et de silice qui ont résisté à la fusion et qui leur donnent, lorsqu'elles sont cassées, l'apparence de porphyre ; mais la grande prépondérance du protoxyde de fer y fait toujours dominer le noir.

Ces mêmes scories deviennent, avec le temps, tellement dures et solides, qu'une très haute cheminée, l'objet le plus saillant de l'usine, est construite au sommet d'un de ces tas. On les emploie aussi dans les arts. On en coule quelquefois dans des moules en fer, ayant la forme de vieux arceaux gothiques, et ces pièces de fonte s'adaptent fréquemment, comme couronnement, aux murs et enclos dans le voisinage des fonderies : cette application n'est peut-être pas du meilleur goût ; mais elle est fort utile et en même temps fort caractéristique. Nous ajouterons que la masse de scories produite par les différentes usines de Swansea peut être évaluée à environ 260,000 tonnes par an. Qu'on juge

du changement qui en résultera, par la suite des temps, dans le système carbonifère, et des savantes controverses qui s'élèveront entre les géologues futurs sur le caractère et la constitution de ces roches soigneusement désagrégées !

Mais revenons aux opérations de la fonte. Le dernier produit obtenu — la régule — est calciné de nouveau pour amener le fer à l'état d'oxyde. On le fond encore une fois, on enlève les scories et on le coule en saumons. Dans cette dernière opération, tout le fer est chassé dans les scories, et ce qui reste est presque un pur sulfure de cuivre. Le soufre étant resté tout ce temps en combinaison avec le cuivre, — ce qui offre une belle illustration de la théorie de l'attraction chimique, — il s'agit enfin de l'en expulser. C'est ce qui a lieu au moyen d'un dernier grillage. Lorsque la charge est en état de fusion dans le fourneau, on l'expose à un courant d'air, d'où résulte une double action. Une partie de l'oxygène entre en combinaison avec le soufre, produisant de l'acide sulfureux qui s'échappe sous forme de vapeur; une autre partie se combine avec le cuivre qui reste dans le fourneau et que l'on coule encore une fois en saumons. Pour produire le cuivre le plus fin, il faut encore une autre opération; mais, pour le cuivre ordinaire, on passe de suite à la dernière opération, celle de l'affinage.

III. — *Affinage.* Les saumons provenant des grilloirs sont jetés dans le fourneau par une grande porte latérale : la chaleur est d'abord modérée, de manière à compléter l'opération du grillage ou de l'oxydation; quand la charge est tombée et que le fourneau a acquis un bon degré de chaleur, on enlève la porte de devant et on écume les scories. L'affineur prend alors, avec une cuiller, une petite quantité de métal, qu'on casse ensuite dans un étau; et d'après l'aspect général du métal dans le fourneau et hors du fourneau, il juge si l'on peut procéder à l'opération qui a pour but de le rendre doux et malléable. Le cuivre, dans son état actuel, est ce que l'on appelle *sec;* il est cassant, d'un rouge foncé tirant sur le violet, d'un grain ouvert, d'une structure cristalline. Pour l'adoucir, on couvre la surface liquide du métal, toujours dans le fourneau, d'une couche de poussière de charbon de bois; puis on y plonge un long bâton ou *ringard,* ordinairement de bouleau, ce qui occasionne une

ébullition considérable, par suite du dégagement des matières gazeuses; l'on continue d'agiter avec ces ringards la masse en fusion, jusqu'à ce que l'affineur, qui fait de temps en temps des essais, ait reconnu que le grain, qui se resserre de plus en plus, a acquis le degré de finesse convenable, et que le métal est parfaitement malléable. On le verse alors, au moyen de cuillers en fer enduites d'argile, dans des moules où il prend la forme de lingots des différentes dimensions demandées par le fabricant.

Cet affinage du cuivre est une opération très délicate, qui exige de la part de l'affineur beaucoup de soin et d'attention. C'est aussi, sans comparaison, ce qu'il y a de plus curieux à voir, comme spectacle, dans l'usine. Dans un certain moment, la masse de cuivre fondu contenue dans le fourneau, — elle était de cinq à six tonnes, — nous présenta le plus magnifique aspect qu'il soit possible de concevoir. On eût dit d'une mer d'or bruni; et, à vrai dire, sans la chaleur intense, sans les cuillers chauffées au rouge dont sont armés les ouvriers, et quelques autres petites circonstances du même genre, un étranger aurait quelque peine à se persuader qu'il n'a pas devant ses yeux une glace admirablement polie.

Nous nous sommes étendus si longuement sur les opérations de la fonte, qu'il ne nous reste plus de place pour décrire la transformation du métal en planches, en barres, en feuilles à chaudières, transformation qu'il subit dans une autre partie de l'usine. Mais cette transformation s'opère par des procédés plus connus de la généralité de nos lecteurs et qui consistent surtout dans le laminage du cuivre chaud entre de puissants cylindres. Encore moins pourrions-nous faire allusion aux applications si nombreuses et si variées de ce métal; cependant nous profiterons de cette occasion pour dire un mot d'un procédé récemment découvert pour la fonte du cuivre par l'électricité, et du peu de probabilité que ce procédé devienne jamais d'une application économique.

On a pu remarquer que la méthode actuelle, bien que simple en théorie, est fort compliquée dans la pratique. Aussi, depuis vingt-cinq ans, a-t-on pris, nous croyons, tout autant de brevets d'invention pour des procédés destinés à simplifier et à

abréger l'opération de la fonte. Mais, de ces inventions, pas une seule n'a été adoptée. C'est là un fait assez remarquable, et il faut voir comment on l'explique.

Parmi ces nombreux perfectionnements, nous en choisirons deux, qui paraissent particulièrement ingénieux. Le premier s'applique à la séparation du cuivre, dans notre seconde opération, des silicates fondus qui le contiennent, par l'action d'un courant électrique, — le pôle négatif de la batterie se terminant en une plaque de fer qui remplace le cuivre dans la masse liquide. L'autre perfectionnement se rattache à celui-là. Quelques expériences, faites à l'École des Mines de Paris, démontrèrent que le fer métallique seul, sans l'aide d'une batterie, pouvait précipiter le cuivre des silicates en fusion, comme il arrive dans les solutions salines à des températures ordinaires. Mais, en mettant cette dernière méthode en pratique, — car l'électricité devenait évidemment inutile, — on trouva que la consommation du fer entraînait des frais tels, que le procédé ne pouvait être profitablement employé que comme moyen de faciliter la réduction.

« — Après tout, nous dit M. Morgan en nous expliquant ces différentes méthodes, c'est, en fait, précisément ce que nous faisons. Nous ajoutons, comme vous l'avez vu, pour la fonte du minerai calciné, une forte quantité de scories, qui se composent principalement d'oxyde de fer; ce qui nous procure, en outre, l'avantage d'employer un excellent fondant, avantage que ne possède pas le fer métallique. Mais, à part ces considérations, le fait est que nous ne trouvons pas de bénéfice à fondre le cuivre par des procédés expéditifs. Nous avons fait nos calculs, et c'est en parfaite connaissance de cause que nous préférons les opérations beaucoup plus longues que vous avez eues sous les yeux. Elles ont pour nous ce grand avantage, qu'elles nous permettent d'extraire du minerai jusqu'à la moindre parcelle de cuivre, — ce que nous ne pourrions faire par aucune des autres méthodes, quelque scientifiques qu'elles soient. Les scories contiendraient toujours plus ou moins de métal; et quand vous saurez que nous trouvons notre profit à refondre ces scories lorsqu'elles contiennent seulement un demi pour cent de cuivre, vous comprendrez les raisons qui font que nous tenons à notre ancienne méthode. »

C'est ainsi que nous apprîmes que la fonte du cuivre par l'électricité, et sa réduction au moyen du fer métallique, étaient des procédés dont les avantages ne compensaient pas les frais.

Nos relevés statistiques seront courts, mais assez importants. Il se fond, chaque année, à Swansea, environ 300,000 tonnes de minerai, qui produisent 28,000 tonnes de cuivre, et dont la réduction nécessite une consommation de 600,000 tonnes de houille. Le minerai représente une valeur d'environ 2,000,000 £ (50 millions de francs) ; le cuivre, 2,600,000 £ (65 millions de francs) ; quant à la valeur de la houille, nous manquons de données précises. Un quart à peu près de la population de Swansea doit à l'industrie métallurgique ses moyens d'existence; et, sur ce quart, on compte 3,500 individus directement employés dans les fonderies. Les salaires payés par les chefs d'usines peuvent s'élever en masse à 135,000 £ (3,375,000 francs) par an ; et tous les frais d'exploitation réunis dépassent 500,000 £(12,500,000 f.)

Nous terminâmes notre inspection par une visite aux écoles d'Hafod. Ces excellentes institutions, dont une pour les garçons, une pour les filles et une pour les enfants en bas âge, furent organisées il y a environ six ans, et sont entretenues aux frais de MM. Vivian. Nous y trouvâmes environ 600 enfants de tout sexe et de tout âge, faisant leurs efforts pour désapprendre l'idiome gallois et pour acquérir l'art de parler et d'écrire correctement la langue anglaise. Nous regrettons de ne pouvoir donner quelques détails sur cette partie si intéressante de notre exploration. MM. Vivian sont, sans contredit, de grands fondeurs de cuivre; mais, dans notre humble opinion, la plus grande chose qu'ils aient jamais faite, celle qui leur assurera à jamais la reconnaissance de tous les gens de bien, a été l'établissement de ces écoles. Ce fut pour nous, nous ne rougissons pas de l'avouer, une transition, un soulagement agréables au-delà de toute expression, de nous trouver, au sortir des régions stygiennes des fonderies, où nous errions, depuis plusieurs jours, comme des âmes en peine, en présence des heureux visages de ces enfants, et d'entendre les paroles d'encouragement de leurs instituteurs intelligents.

(*Edinburgh Journal*).

La correspondance de la *Revue Britannique* (livraison de décembre 1852), parlait brièvement du riche baronet sir J.-J. Guest, propriétaire des forges et fonderies de Dowlais, dans le Pays de Galles, qui, par son intelligence, s'était placé au rang des Arkwrights et des Peels. Sir John, mort à l'âge de soixante-sept ans, était né à Dowlais le 2 février 1785. Il avait successivement représenté au Parlement les bourgs de Honiton et de Merthyr (Aberdare de Vaynor et Merthyr). C'est en 1838 qu'il avait été créé baronet. Depuis ces dernières années, il résidait volontiers à Canford-Manor (Dorsetshire), château récemment décoré de belles sculptures assyriennes apportées en Angleterre par M. Layard, proche parent de lady Charlotte Guest.

Sir John, remarquable par son aptitude industrielle, son génie d'inventeur en mécanique et son instruction littéraire, ne l'était pas moins par ses qualités généreuses. Douze mille ouvriers regrettent en lui un maître qui était un père pour eux.

Il laisse dix enfants, cinq garçons et cinq filles; le fils aîné, qui lui succède, n'a que dix-huit ans.

Statistique.

LA POLICE DE LONDRES ET LA POLICE DE DUBLIN.

I.

Londres (1).

Il est peu de sujets aussi importants et dont l'étude offre plus d'intérêt que la combinaison des mesures qui assurent l'ordre intérieur chez une nation, et qu'on appelle système de police. Cette importance et cet intérêt redoublent quand il s'agit d'une vaste capitale où l'agglomération de la population, l'accumulation des richesses, la misère et la fermentation de tous les appétits sensuels qui engendrent le crime, facilitent les associations des malfaiteurs, et leur donnent l'espoir d'échapper à la justice en se perdant dans la foule.

A Londres, le système de police est si parfait, la sécurité publique si générale et si complète, qu'on y oublie trop facilement le danger réel qui existera toujours là où les richesses et le luxe sont en présence de la pauvreté et du crime. Les habitants en sont venus à considérer comme la chose du monde la plus naturelle, comme une des dispensations journalières de la Providence, de pouvoir vivre et dormir en toute sécurité au milieu de hordes de bandits et de voleurs; fait d'autant plus remarquable que l'organisation actuelle de la police dans la métropole de l'Angleterre est toute récente et a éprouvé à son origine une violente opposition.

(1) *Édinburgh Review*, July 1852.

Depuis l'établissement des *Dixaines* ou des *Francs-Gages* (*Decennary or Frankpledge*) par les Saxons, jusqu'en 1849, il n'y avait eu, en fait de police, qu'un seul et même système pour tout le royaume, aussi bien dans les villes que dans la campagne : des magistrats choisis parmi les principaux propriétaires, disposaient sommairement des cas de police; sous leurs ordres, les habitants des districts remplissaient à tour de rôle la fonction de constables; les habitants des villes étaient, de plus, chargés de veiller au maintien de l'ordre pendant la nuit. Cette organisation, régularisée par Edouard I[er] en 1277 (Statuts de Winchester) et qui s'était maintenue jusqu'à nos jours, avait pour base deux principes dominants : — *la juridiction était locale*, l'autorité du magistrat et du constable ne s'étendant pas au-delà des limites du district, —et *le service était gratuit*; car, bien que dans certains cas les constables reçussent une paye, le magistrat ne retirait aucun salaire de ses fonctions et les citoyens devaient s'acquitter personnellement ou par des remplaçants des devoirs que la loi leur imposait.

Ces principes ne tardèrent pas à se trouver en opposition avec les changements que l'accroissement de la population et le développement social amenèrent dans les mœurs. Londres, dont nous allons nous occuper spécialement, dut reconnaître à la longue, par des exemples frappants, les graves inconvénients qui résultaient de ce système. Plus la population augmentait, et, avec elle, le crime, plus la tâche du magistrat devenait difficile et désagréable; il s'ensuivit que, peu à peu, les hommes haut placés dans le monde, tous ceux qui exerçaient des professions importantes et lucratives, cherchèrent à se soustraire aux obligations de la loi. Ils furent remplacés, comme magistrats, par des gens d'une classe inférieure qui, dans le pouvoir quasi irresponsable du juge de paix, ne virent que les avantages illicites qu'ils pouvaient en retirer; leur rapacité leur valut bientôt le triste surnom de « Juges trafiquants » (*trading justices*). — Le peuple souffrit le plus de cet état de chose, car là où il cherchait la protection, il ne trouva qu'oppression et vénalité.

Le tribunal de Bow-Street (1) fut le premier où l'on tenta d'in-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Littéralement, la rue Bow, ou rue de l'Arc, nous lui

troduire la réforme. Vers le milieu du siècle dernier, un magistrat responsable et salarié fut placé à la tête de cette juridiction. L'amélioration qui s'ensuivit devint si évidente, que les affaires affluèrent de toutes parts à Bow-Street; le zèle des agents de police fut récompensé et stimulé par des sommes considérables, leur sagacité et leur habileté à découvrir les coupables leur acquit une grande célébrité. Mais un seul tribunal ne pouvait pas exercer une grande influence sur l'immense population qui vit en dehors de la juridiction des magistrats de la Cité de Londres. Le besoin d'une réforme générale se fit sentir de plus en plus. En 1792, une loi réorganisa la police du comté de Middlesex, à l'instar de celle de Bow-Street; sept bureaux de police furent créés pour cette partie de Londres, et chacun d'eux fut placé sous la direction d'un magistrat salarié, responsable comme tel, relevant directement du ministre de l'intérieur, et, de plus, tenu de remplir journellement ses fonctions de juge. On adopta en même temps une autre réforme non moins importante, ce fut de donner au magistrat le droit de disposer sommairement des voleurs *notoirement connus comme tels*. Une mesure si nécessaire rencontra cependant la plus vive opposition; on est, en Angleterre, plus jaloux des droits des fripons que préoccupé des dangers des honnêtes gens. L'illustre Fox, lui-même, prétendit que salarier les magistrats chargés de la police, était une dangereuse innovation, et que la clause relative aux voleurs de notoriété publique était incompatible avec la liberté du citoyen. Cependant l'accroissement du crime devint si alarmant, l'insuffisance de la police si évidente, qu'enfin le bon sens prévalut sur les doctrines de la liberté de l'homme. La loi passa, et l'organisation de la nouvelle police fut si efficace, que les habitants de Londres jouirent d'une sûreté inconnue jusqu'alors, quoique la réforme fût encore incomplète, puisqu'elle avait maintenu la juridiction locale et la magistrature gratuite, deux maux auxquels aucun palliatif ne pouvait suffisamment remédier. Il fallut en venir à des mesures plus décisives.

Effrayé de l'audace des malfaiteurs, le Parlement avait nommé

conservons son nom anglais, parce que ce bureau de police s'est acquis une si grande réputation qu'on ne saurait le désigner autrement sans dérouter le lecteur.

à diverses reprises, de 1772 à 1822, des commissions d'enquête dont le seul résultat avait été de familiariser l'opinion publique avec les abus signalés à son attention et avec les principes de la réforme rendue nécessaire par ces abus, à savoir : la centralisation de la police, l'unité de son action dans une juridiction plus étendue que les limites d'une paroisse, enfin une administration salariée et responsable. Les préjugés anglais sur la liberté individuelle s'opposèrent encore à l'adoption de ces principes : « La réforme, » dit la commission d'enquête, « envisagée d'une manière abstraite, » est désirable; mais, au point de vue pratique, elle est incompa- » tible avec la parfaite liberté d'action et l'absence de toute in- » tervention de la part de l'autorité à laquelle le citoyen anglais » a droit. » La Chambre des Communes ayant préféré le point de vue pratique à la vérité abstraite, les voleurs de Londres continuèrent pendant sept ans de plus à jouir d'une parfaite liberté d'action dans l'absence de toute intervention de la part de l'autorité. Les abus qui résultèrent de cet état de choses sont véritablement extraordinaires, et aujourd'hui on a peine à croire que vingt années seulement nous séparent d'une époque dont nous allons retracer quelques-uns des faits les plus saillants.

La place de grand-constable, très surchargée de devoirs et gratuite, était néanmoins fort recherchée, surtout par les marchands de charbon, qui ne tardaient pas à convaincre les aubergistes, taverniers, etc., qu'au nombre des libertés du citoyen n'est point comprise celle d'acheter son charbon où bon lui semble, ni de le payer au prix du jour; en revanche, ces industriels apprenaient aussi que, quelque immoraux que fussent leurs établissements, leurs patentes ne leur étaient pas moins assurées moyennant une redevance au chef de la police locale et à ses agents. Les constables, les hommes du guet, en un mot, les employés les plus infimes, glanaient largement dans le même champ. Aucune personne dans une position respectable ne voulant remplir l'office de constable, l'usage s'établit de payer des remplaçants, pris, par conséquent, parmi les gens qui n'avaient aucune des qualités en vue desquelles la loi avait imposé cette charge aux classes aisées. Ces remplaçants étaient le plus souvent les complices des crimes que leur devoir eût été de prévenir. Ils vivaient d'extorsions, d'impôts levés sur le vice ;

les misérables créatures qui exercent leur métier dans les rues, leur payaient une redevance pour n'être pas gênées dans leur honteuse industrie. Dans certaines paroisses, pour diminuer d'autant la taxe des pauvres, on prenait pour gardes de nuit des pauvres vieux et invalides. Les maisons où ces gardes établissaient leur quartier, au lieu d'être la terreur des criminels, étaient des sentines de vice : — elles servaient le plus souvent de lieux de prostitution, ou de recel pour les objets volés. Plus d'un chef de police locale était connu comme voleur lui-même; ils étaient assidus aux cours de justice, prompts à faire un faux témoin pour assurer une condamnation, car toute condamnation leur donnait droit à une récompense, tout au moins au remboursement de leur note de frais. On raconte d'un constable, cumulard s'il en fut, qu'ayant arrêté un malfaiteur, il rédigea lui-même la défense, parut devant le tribunal comme principal témoin à charge, et vint ensuite donner son témoignage en faveur du caractère de l'accusé !

Le magistrat de la Cité n'avait aucune autorité dans la campagne, ni celui de la campagne dans la Cité, de sorte que la loi, qui obligeait l'agent de police à demander une nouvelle autorisation chaque fois qu'il passait dans une autre juridiction, assurait au voeur la liberté d'action la plus entière; pour le prendre, il fallait qu'il y mît lui-même beaucoup de bonne volonté. Deux paroisses de Londres, Saint-Giles-des-Champs et Saint-Georges-de-Bloomsbury n'étaient comprises dans aucun des actes du Parlement pour l'établissement de la police, d'où il s'ensuivait que les constables quêtaient chez les habitants pour couvrir leurs prétendus frais, que les habitants payaient, selon leur bon plaisir, et que les agents ne rendaient compte à personne de ce qu'ils avaient reçu. Westminster avait une admirable organisation... sur le papier, car tout le système étant basé sur le service gratuit, la machine n'avait pas tardé à s'enrayer, et personne ne s'était soucié de la remettre en mouvement. Chaque paroisse était sous une autorité distincte, et souvent le watchman d'un côté de la rue ne pouvait venir en aide à son confrère de l'autre côté, parce que le ruisseau étant la limite de deux paroisses, son autorité n'allait pas au-delà. La paroisse de Saint-Pancrace avait une organisation encore plus compliquée; car, à elle seule, elle comptait

dix-huit stations de police, toutes indépendantes les unes des autres, et n'ayant de compte à rendre à personne. Lambeth et Deptford étaient dans l'extrême opposé, elles n'avaient ni police, ni gardes de nuit. Kensington, aujourd'hui faubourg de Londres, avait trois constables et trois bedeaux ; mais ceux-ci, nommés par le propriétaire du sol, encore investi de tous ses droits féodaux, ne dépendaient en aucune manière des magistrats de l'endroit. Douze paroisses se trouvaient ainsi sans aucune police et, selon l'expression du ministre de l'intérieur, n'avaient pour toute garantie que l'honnêteté même des voleurs. En un mot, un étranger aurait pu croire que tout le système de police avait été organisé par les voleurs eux-mêmes, pour leur propre avantage et leur sûreté personnelle.

C'est un fait étrange, et qui prouve combien les préjugés sont profondément enracinés dans les mœurs publiques, qu'un pareil état de choses ait pu exister tant d'années, sans que le pouvoir législatif ait fait aucune tentative pour l'améliorer. Ses inconvénients, disons mieux, ses dangers et ses fatales conséquences étaient évidents comme la lumière en plein midi, et toutes les personnes compétentes s'accordaient à reconnaître que le seul remède possible était dans une organisation uniforme, avec une autorité centrale ; le Parlement seul montrait une invincible répugnance à sortir de la routine. L'expérience prouvait, cependant, qu'avec un peu d'énergie il eût été facile de mettre un terme aux vols et aux délits, de jour en jour plus fréquents. Dans quelques paroisses, les habitants, réveillés de leur apathie par le danger, avaient organisé eux-mêmes la police locale ; les malfaiteurs disparurent, mais avec eux disparut aussi ce zèle excité par les circonstances ; les gens riches se lassèrent promptement d'un service qui semblait n'avoir plus d'utilité immédiate ; la peur de gagner un rhume, la fatigue des gardes de nuit, ramenèrent bientôt l'ancien état des choses, et, une fois de plus, on eut la preuve de la totale insuffisance d'un service gratuit.

Le gouvernement prit enfin quelques mesures, par manière d'essai, tendant à un même but, et qui eurent toutes un heureux succès. La première fut l'établissement de patrouilles à pied, qui devaient explorer les environs de Londres jusqu'à une distance de quatre milles ; en 1805, on forma aussi les patrouilles

à cheval qui étendirent leurs rondes jusqu'à 16 et 20 milles de la métropole; les hommes étaient payés, placés sous les ordres d'officiers responsables relevant de l'établissement de Bow-Street, et, par lui, des secrétaires d'État; leurs services mirent fin aux déprédations des voleurs à cheval, si fréquentes aux environs de Londres. En 1810, la police de la Tamise fut organisée sur le même principe, et, en 1821, lord Sydmouth introduisit l'usage des patrouilles dans les rues de Londres. Jusqu'en 1822, on avait tenu pour suffisant de faire des rondes de nuit, laissant aux voleurs libre carrière pendant le jour; mais, cette année-là, M. Peel (depuis sir Robert) institua les patrouilles de jour, amélioration trop limitée pour avoir une grande importance en elle-même, qui servit, du moins, à démontrer les avantages de surveiller les rues de jour et de nuit.

La grande réforme se fit en 1828. M. Peel, ayant résolu de surmonter tous les obstacles, obtint de la Chambre des Communes la nomination d'un comité qui, après un examen approfondi, faisant bon marché de la liberté individuelle du citoyen, se prononça nettement en faveur du système actuel, et demanda l'établissement d'une direction centrale de la police, relevant directement du secrétaire d'État, auquel appartiendrait le pouvoir exécutif, avec la surveillance nocturne de la métropole et de ses environs. Les conclusions du comité furent adoptées par la Chambre des Communes. En 1830, vers la fin du règne de Georges IV, la loi mit fin à l'antique organisation de la police par paroisse, et plaça sous les ordres de deux commissaires nommés par la couronne, tous les constables de la métropole, sauf la police de la Cité, celle de la Tamise, les patrouilles à cheval, et les agents attachés spécialement aux divers bureaux de police; car on ne voulait pas exciter une opposition trop vive, en s'emparant à la fois de toutes les institutions. Le grand principe d'une organisation uniforme, avec des employés responsables et salariés, s'étendant sur une localité qui, bien que subdivisée sous d'autres rapports, n'admettait aucune distinction pour l'administration de la police, fut enfin consacré.

Au commencement, l'opposition fut excessive, car des abus long-temps enracinés ont toujours une foule de partisans. Un moment on put craindre que le torrent de l'impopularité ne

renversât tous ces essais de réforme. En 1833, lors de l'Assemblée populaire qui se tint à Coldbath-Fields, trois agents de police dans l'exercice de leurs fonctions, reçurent des coups de couteau; l'un d'eux mourut de ses blessures; il y eut enquête judiciaire, et le jury déclara que c'était là un *homicide excusable.* Le verdict qui aurait dû qualifier ce crime de *meurtre volontaire,* fut, il est vrai, cassé par le tribunal supérieur, mais il n'en reste pas moins comme un monument de l'aberration du peuple envers la nouvelle police. Les choses en vinrent à ce point que trois commissions de la Chambre des Communes furent successivement chargées de faire une enquête sur la nouvelle police; le résultat établit au grand jour l'excellente conduite, la modération, la fermeté, le jugement des deux commissaires et de leurs subordonnés, qui reçurent l'approbation entière de la Chambre. La réforme fut étendue graduellement. En 1834, la loi pour l'amélioration du système municipal autorisa la formation de corps de police semblables à celui de Londres, dans toutes les villes d'une certaine importance. En 1839, la Cité de Londres suivit l'exemple du reste de la métropole. Dans la même année on adopta d'autres améliorations: la séparation complète du pouvoir judiciaire et du pouvoir exécûtif dans la police; les agents attachés aux bureaux spéciaux et la police de la Tamise furent placés sous les ordres des deux commissaires; ainsi fut enfin établi le grand principe de mettre toutes les forces de la police dans la métropole sous une seule et même autorité. Dès le commencement du règne actuel, le pouvoir et les attributions des commissaires et des magistrats furent augmentés; en même temps, des corps et des sociétés particulières demandèrent la protection régulière de la police métropolitaine; en 1840, les chambres du Parlement et les docks de Londres; en 1841, les chantiers de l'Amirauté à Woolwich et à Deptford; en 1843, les archives; en 1844, l'arsenal de Woolwich, l'hôpital de Greenwich et son parc; en 1846, la surveillance de la Tour de Londres; en 1850, les docks du canal du Régent (1).

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. C'est assurément un fait fort remarquable et qui fait ressortir les singularités de l'organisation civile en Angleterre, que les établissements qui viennent d'être énumérés, aient eu besoin d'un acte spécial de leurs administrations, pour être placés sous la protection de la police métropolitaine.

Une des attributions les plus importantes de la police est le transport des prisonniers des tribunaux aux prisons, *et vice versà*. Ce transport se fait dans des voitures à compartiments, de sorte que les détenus ne peuvent pas se voir ni communiquer entre eux. Le nombre des personnes ainsi transportées est en moyenne de 40,000 par an.

Les agents ont aussi quelques attributions sans aucun rapport avec les fonctions de la police; ce sont eux, par exemple, qui recueillent les votes pour l'élection des administrateurs de la taxe des pauvres; en 1845, ils furent employés dans le bureau des contributions à contrôler le rôle des impôts sur les diligences; ce sont eux qui remirent et reçurent, en 1851, les formules à remplir pour le recensement.

Essayons maintenant d'expliquer l'organisation de cette puissante machine qui veille sur la capitale de l'Angleterre, riche à centaines de millions, et qui permet à ses deux millions et demi d'habitants de dormir en pleine sécurité, malgré les six mille voleurs constamment à l'affût d'une occasion d'exercer leur profession. Elle se compose de deux commissaires qui ont les droits et l'autorité de magistrats dans les sept comtés qui forment la ville de Londres et ses environs, un surintendant en chef, 18 surintendants, 124 inspecteurs, 585 sergents et 4,797 constables, en tout 5,525 hommes, dont environ 3,700 sont de service toute la nuit, et 1,800 tout le jour. Pendant la nuit, ils ne cessent pas un instant de faire leur ronde; ils doivent constamment marcher, et il leur est défendu de s'asseoir pour se reposer. La juridiction est répartie en divisions, subdivisions, sections et rondes, chacun ayant un numéro d'ordre et des limites soigneusement tracées. Chaque ronde a ses constables spéciaux qui doivent accomplir leur évolution dans un temps donné, en suivant un itinéraire qui leur est imposé; aussitôt la ronde finie, ils la recommencent, en sorte que le sergent de l'escouade sait à toutes les minutes du jour l'endroit précis où il trouvera chacun de ses hommes, à moins d'évènement extraordinaire. Il n'y a pas de chemin, de rue, de ruelle, d'allée, ni de cour dans tout Londres (sauf la Cité), le comté de Middlesex, et les 218 paroisses des comtés de Surrey, Kent, Essex et Hertfort, à 15 milles de distance de Charing-Cross, formant un ensemble de 700

milles carrés, et une circonférence de 90 milles (144 kilomètres), renfermant une population de deux millions et demi d'habitants, qui ne soit constamment visitée jour et nuit par des agents de police. Les rondes varient considérablement dans leur étendue ; les beaux quartiers, habités par des gens riches, sont visités à de longs intervalles ; le constable a une vaste étendue à parcourir. Mais la ronde se rétrécit en raison de l'augmentation de la population, du caractère des habitants, de la nature des constructions et de l'importance de la propriété. Dans un cercle de six milles, dont la cathédrale de Saint-Paul est le centre, la ronde d'un agent de police varie entre sept et vingt minutes, et certains endroits ne restent jamais sans surveillance. Qu'on n'en conclue pas que, d'après ce système, les localités les plus riches sont moins protégées que les autres ; c'est un axiome de la police de Londres, que l'on garde Saint-James en surveillant Saint-Giles.

La métropole compte 18 divisions, y compris la Tamise, et 121 stations de police. La station est le quartier-général de la division ou de la subdivision ; c'est là que tous les rapports, toutes les communications sont adressés, et de là partent les avis et les directions. Un assez grand nombre de constables demeurent à la station, de sorte que les chefs ont toujours sous la main une réserve ; un inspecteur y est toujours de service, comme une araignée au centre de sa toile, recevant des avis par tous les fils, c'est-à-dire par les agents répandus dans toutes les directions. Arrive-t-il un évènement dans le district, la nouvelle se transmet d'un constable à un autre jusqu'à la station, d'où elle parvient rapidement à Whitehall où est l'office central ; de là elle rayonne dans les autres divisions, et de la station se communique à chaque constable. Cette rapide transmission d'une nouvelle est importante pour la découverte d'un criminel ; elle l'est surtout pour prévenir les émeutes. En moins de deux heures, les commissaires peuvent réunir les 5,500 hommes de la police sur un point donné. Pendant la Grande Exposition de 1851, un télégraphe électrique fut établi entre le bureau central à Whitehall et la station de police dans Hyde-Park ; il est probable que le même mode de communication entre toutes les stations, sera adopté à Londres comme il l'est déjà à Berlin.

Autrefois, il arrivait fréquemment que des réunions de bandits tenaient en échec les agents de police dans un des quartiers de la ville; lorsqu'une émeute était à craindre, il fallait recourir à la force militaire pour maintenir l'ordre; mais la possibilité de concentrer rapidement un grand nombre de constables, a mis si complètement fin à ces désordres, que, depuis la nouvelle organisation de la police, il n'a pas été nécessaire une seule fois d'appeler les troupes à l'aide du pouvoir civil; or, il n'existe pas, à Londres comme à Paris, une multitude de corps-de-garde et de postes militaires, dont la vue seule suffit, en temps ordinaire, pour maintenir l'ordre en rappelant aux émeutiers et aux malfaiteurs que les moyens de répression sont prêts et nombreux.

A voir passer tranquillement le constable qui fait sa ronde, on ne se douterait pas combien sa tâche est laborieuse. Sur trois recrues qui se présentent, à peine s'en trouve-t-il une qui soit capable de supporter les fatigues du service; la force morale est aussi nécessaire que la force physique, car la discipline est sévère et les chefs exigent qu'un constable, toujours maître de lui-même, conserve un sang-froid parfait jusque dans les circonstances les plus difficiles. Aussi, dans les commencements, les démissions et les renvois étaient en si grand nombre, que le service fut plus d'une fois presque interrompu; malgré ces difficultés, les commissaires persévérèrent à ne recevoir que des hommes d'un caractère éprouvé, et c'est ainsi qu'ils sont parvenus à former un corps d'élite remarquable par ses éminentes qualités. Les sommes que les particuliers transmettent aux commissaires pour récompenser les constables, sont une preuve évidente que ce service répond entièrement aux besoins de la population. En 1850, le montant des récompenses accordées par l'administration à des constables pour l'arrestation de criminels et la découverte d'objets volés, s'est élevé à 613 £ 12 sh. 7 d., tandis que les dons volontaires faits à des constables pour services extraordinaires, ont été de 4,657 £ 1 sh. 5 d.

La discipline et l'organisation hiérarchique de la police ont servi de prétexte aux adversaires de cette institution pour la discréditer aux yeux du public, en représentant le corps des constables comme une troupe militaire. C'était éveiller la ja-

louse susceptibilité des préjugés constitutionnels du peuple anglais. On ne voulait pas voir que la différence essentielle entre une force militaire et une force civile est dans l'emploi des armes, non dans la discipline et la subordination des grades; or, l'arme qui fait la force du soldat, anéantirait celle du constable; un soldat ferait un très mauvais policeman. Le soldat ne se sert pas *graduellement* de son fusil. Agit-il, c'est pour donner la mort, une mort immédiate. S'il y a erreur, elle est irréparable, tandis que l'intervention du constable, qui n'a point d'arme offensive, est sans danger; son action, d'une force modérée, prévient le désordre et empêche le crime, que le soldat peut seulement châtier.

La dépense totale de la police à Londres était, en 1850, de 385,744 £, soit, en somme ronde, 9,600,000 francs, auxquels il faut ajouter 45,000 £ (1,100,000 francs) pour la dépense des tribunaux de police. La manière dont cette dépense est couverte pourra paraître étrange en France. Au lieu d'y pourvoir par un article du budget, soit de l'État, soit de la municipalité, ou de tous les deux dans une certaine proportion, ce sont d'abord les propriétés imposables dans la ville de Londres, qui payent environ 6 pence par livre sterling, sur un capital de 10,486,361 £; puis, le fonds consolidé qui fournit 100,325 £ (3,400,000 francs); les divers établissements publics ou particuliers qui emploient la police payent leur quote-part, une partie est couverte par des amendes et des confiscations, etc. La part qui revient aux agents de police dans les amendes prononcées par le tribunal, et que la loi leur attribue à titre de dénonciateur, ne leur est pas remise directement, elle est versée au compte général de la police, afin d'éviter que, dans une dénonciation, le témoignage de l'agent puisse être suspecté d'être dicté par un intérêt personnel.

Pendant plusieurs années, la police, en ce qui concerne la recherche des auteurs d'un crime, a été mauvaise. Dans cette partie du service, le succès dépend principalement des qualités individuelles de l'agent de police : la sagacité à tirer des inductions exactes des plus faibles indices, un esprit abondant en ressources, la ténacité du chien de chasse à poursuivre sa proie, une connaissance approfondie des habitudes des malfaiteurs, de

leur manière d'agir en certaines circonstances, l'instinct qui met sur la trace du coupable avant même qu'aucune information n'ait été obtenue. Sous ce rapport, l'habileté des anciens agents de Bow-Street leur avait acquis à juste titre une grande renommée, c'étaient des professeurs dans la science de la police ; on les rémunérait en conséquence, et ils jouissaient d'une considération qu'on accorde bien rarement à des hommes placés dans cette position sociale ; recherchés des grands, ils étaient la terreur des petits. Townsend, un des plus célèbres d'entre eux, vivait dans l'intimité des plus grands seigneurs. On le voyait, habillé selon son invariable coutume, habit bleu à boutons de métal, gilet jaune, pantalons de nankin, bas de soie blancs et perruque, se promener familièrement avec le lord-chancelier dans le parc de Saint-James. Ces hommes, dont les hauts faits occupèrent si long-temps l'imagination du peuple, se retirèrent dans la vie privée lors de la nouvelle organisation de la police ; ils ne pouvaient ni se plier à une discipline qui leur eût enlevé toute liberté d'action, ni accepter de nouveaux maîtres. Ils n'en furent pas moins constamment employés par le public qui, dans tous les cas difficiles, recourait à leur habileté et à leur longue expérience ; bientôt le gouvernement reconnut la nécessité de former dans le service de la police une branche distincte, exclusivement consacrée à la découverte des coupables ; elle a été établie en 1842 sous l'administration de sir James Graham, et se compose de deux inspecteurs et huit sergents, avec l'aide occasionnelle d'un certain nombre de constables dans chaque division.

Ces hommes, choisis sur tout le personnel de la police pour ce but spécial, sont uniquement employés à la recherche des coupables, ou s'occupent à connaître tout ce qui se rattache aux habitudes des malfaiteurs, à leur association, aux lieux qu'ils fréquentent, aux ruses qu'ils emploient. Quoique le mérite de ce service dépende presque entièrement des qualités personnelles des agents, il a un avantage que ne possédait pas l'ancien système, c'est de disposer d'un corps nombreux et parfaitement organisé pour lui venir en aide dans les informations à obtenir et la surveillance à exercer. C'est ici l'un des points les plus intéressants de notre sujet, et comme il n'est guère connu que

par les épisodes dont Charles Dickens s'est fait le narrateur (1), nous en ferons à nos lecteurs l'exposé en leur racontant de quelle manière furent découverts les brigands qui commirent, de nuit, une tentative de vol avec escalade et effraction, dans la maison de M. Holford, à Londres, dans le parc du Régent; mais avant d'entreprendre ce récit, quelques explications préliminaires sont nécessaires.

Jamais un agent de police ne fait connaître la source des informations qu'il a reçues; le secret le plus absolu est la base de tout le système. Ces informations ou renseignements viennent presque toujours de la partie gangrenée de la population; nous devons expliquer comment il se fait que ce soient précisément les malfaiteurs, ennemis naturels de la police, qui donnent à celle-ci les moyens de détruire leurs confrères dans le crime.

« Il y a de l'honneur parmi les voleurs, » dit le proverbe; mais nul proverbe n'est moins vrai que celui-là. Des gens qui vivent dans une continuelle violation des droits d'autrui, sont, moins que tout autre disposés à reconnaître et à respecter ceux de leurs confédérés; nous affirmons, sans hésitation, que l'intérêt personnel est leur unique mobile, et qu'ils sont tout aussi disposés à dérober à leurs complices leur part du butin, qu'à dépouiller l'honnête homme de son bien légitime. Ils vivent dans la haine, la défiance et la peur les uns vis-à-vis des autres; leurs jours se passent dans la surexcitation du jeu, de la débauche et de l'ivrognerie; ce sont des joueurs qui risquent pour enjeu leur liberté, quelquefois leur vie. Presque tous s'associent à une femme, leur associée dans le vice et le crime, ordinairement la victime de leur brutalité; car l'habitude de céder à toutes les mauvaises passions, ôte à ces hommes le pouvoir de se maîtriser et les rend capricieux, irritables, querelleurs et haineux. Ces femmes, par jalousie ou par ressentiment, sont constamment tentées de s'assurer une vengeance dont le secret restera inviolable, en s'adressant à un agent de police. Pour cela, il faut que ces misérables créatures connaissent assez l'agent à qui elles s'adressent, pour être sûres qu'il ne les trahira pas, ni par maladresse ni par manque de foi. En un mot, s'il n'y a pas

(1) Voir la *Revue Britannique* de 1851.

d'honneur parmi les voleurs et les assassins, il faut qu'il y en ait chez les agents de police, autrement la source des délations serait promptement tarie; car la vengeance à laquelle s'expose le délateur est véritablement effrayante.

Un autre motif, non moins puissant chez le malfaiteur, est l'espoir de se rendre favorable l'agent de police. Les gens qui vivent dans le crime ressentent bien moins de haine que de terreur envers les hommes chargés de la répression. Dès son bas âge, le déprédateur a appris à voir, dans l'homme de la police, un ennemi avec lequel il ne peut lutter, auquel il ne peut se soustraire que par la fuite, et qui, tôt ou tard, accomplira sa ruine. Ce sentiment s'accroît avec les années : c'est une terreur que tous les malfaiteurs éprouvent, et que cette communauté de sentiments augmente encore. Un criminel ne conserve quelque assurance qu'autant qu'il croit que ses crimes sont ignorés; quand cet espoir lui manque, il perd son audace, et, comme un chien qui vient d'être battu se traîne vers son maître pour lui lécher les pieds, le bandit épie timidement chaque regard de l'agent de police, avec le désir de se le rendre favorable. Dans la vie ordinaire, l'homme servile s'empresse auprès de l'homme puissant; heureux s'il peut lui rendre service, dans le vague espoir d'obtenir sa faveur; comment nous étonner que des misérables, souillés de vices et de crimes, imitent cet exemple, et par les mêmes motifs ?

Un autre fait qu'il ne faut pas oublier, c'est que les malfaiteurs envisagent l'agent de police au point de vue professionnel; ils comprennent fort bien qu'en les poursuivant il ne fait autre chose que son métier; il y a entre eux le même sentiment qui existe chez les soldats de deux armées ennemies, absence complète d'animosité personnelle. Le coupable est-il arrêté, c'est partie bien jouée de part et d'autre : il l'a perdue et se soumet à son sort. Toute sa colère et ses désirs de vengeance se tournent contre ceux de ses camarades qu'il soupçonne de trahison.

Un agent de police, s'il est intelligent, règle sa conduite sur les sentiments et les habitudes des gens à qui il a affaire. Son premier soin est de les connaître de vue, de savoir leurs noms, leurs retraites, leurs relations, et quels sont leurs associés; il garde le plus profond secret sur tous les renseignements qui lui

sont donnés, et met autant de soin à protéger un délateur qu'il en mettrait à arrêter un coupable; souvent, pour détourner de justes soupçons, le délateur devient l'objet de poursuites actives. Jamais l'agent ne se permettra de traiter avec mépris, ou même avec rudesse, les misérables qui sont l'objet de sa surveillance; entre eux et lui, il n'y aura point d'intimité, elle affaiblirait son influence et pourrait l'exposer lui-même à des soupçons qui compromettraient sa position vis-à-vis de ses chefs; mais il aura ces procédés modérés et impartiaux qui encouragent le complice disposé à abandonner ses camarades. Sans doute, le voleur qui sait que, pour 10 guinées, n'importe lequel de ses associés le vendra à la police, voudrait leur cacher l'emploi de son temps et le lieu de sa retraite; mais, telle est la misérable condition d'une vie criminelle! un voleur n'a point de foyer domestique; la solitude lui est insupportable, et il ne peut, si même il en concevait le désir, s'associer avec d'honnêtes gens, de sorte qu'il est forcé d'aller dans ces repaires où les hommes de son espèce sont seuls admis. Il sait que la police viendra l'y chercher; mais ce danger ne saurait l'en éloigner; là se trouvent ses camarades, ses plaisirs et même ses intérêts, car c'est dans ces lieux infâmes que se concentrent les informations dont il a besoin et que se discutent les plans de nouveaux crimes à commettre. Il vit ainsi, pourrait-on dire, en public, au milieu de gens dont toute la conversation roule sur leurs propres affaires, et tout ce qui le concerne est parfaitement connu du cercle dans lequel il se meut.

Un autre trait caractéristique de cette classe de la société, c'est qu'elle se subdivise en autant de catégories qu'il y a d'espèces de crimes. Le voleur qui s'introduit de nuit, avec effraction, dans une maison habitée, ne commet pas de *vol à la tire*, et ne se mêle pas aux filous; le bandit qui exploite les environs de Londres, armé d'un gourdin dont il se servira, au besoin, pour assommer sa victime, ne s'associe pas au rôdeur qui dérobe tout ce qui se trouve sous sa main. Malfaiteurs, bandits et filous, vivent séparément en fréquentant des lieux différents; grand avantage pour la police; car, lorsqu'un crime est commis, les agents savent tout de suite dans quelle catégorie ils doivent chercher le coupable, et même en quels lieux ils le trouveront.

En Angleterre, il arrive souvent qu'un prévenu est relâché par l'absence de preuves qui établissent son identité; ce n'est pas la faute de la police si elle a mis la main sur le coupable; c'est la loi qui, trop spéciale peut-être, n'a pas permis d'établir la culpabilité. L'attentat dont M. Cureton, changeur de monnaies, fut victime en 1850, en est un exemple qui peut aussi démontrer le danger que l'homme paisible courra toujours dans une ville comme Londres, et que la police seule circonscrit dans des limites excessivement restreintes. Trois hommes vinrent, en plein jour, frapper à la porte de la maison où demeurait M. Cureton, dans la Cité de Londres; une servante ouvrit: ils montèrent à l'appartement en gens qui viennent pour affaires. L'un d'eux demanda à M. Cureton une monnaie étrangère, et, pendant que celui-ci se penchait pour la prendre dans un tiroir, le voleur lui asséna sur la tête, avec une canne armée d'un plomb, un coup qui le renversa sans connaissance; puis, pour prévenir ses cris s'il revenait à lui-même, les bandits tordirent la canne autour de son cou, de manière à lui ôter la respiration. Alors, sûrs de n'être pas interrompus, ils vidèrent les tiroirs et s'en allèrent tranquillement. Il est probable qu'une heure après, les monnaies étaient entre les mains d'un recéleur et fondues au creuset. Quand M. Cureton eut repris connaissance, il lui fut impossible de se rappeler le moins du monde le signalement des trois voleurs; la mémoire de la femme de charge fut également en défaut. Dans de telles circonstances, il était impossible d'obtenir une condamnation: la propriété avait changé de nature, et personne ne pouvait identifier les coupables. Si même la police avait saisi ces hommes ayant dans les mains leurs lingots, ils eussent été nécessairement acquittés; cela est si vrai, que l'un des coupables, du moins la police en avait la conviction morale, ayant été arrêté, aucune preuve matérielle n'étant produite contre lui, le magistrat dut le libérer.

Et, maintenant, passons à la tentative de vol avec effraction faite dans la demeure de M. Holford.

M. Holford, en partant pour l'Amérique, avait laissé sa maison à la garde de ses domestiques. Dans la nuit du 14 octobre 1850, vers les deux heures du matin, l'un d'eux ayant entendu le bruit de gens qui entraient avec effraction dans la chambre à man-

ger, éveilla ses camarades ; tous s'armèrent et attaquèrent soudain les quatre bandits, dont l'un tomba grièvement blessé et fut arrêté ; les trois autres prirent la fuite et s'échappèrent.

Plusieurs coups de feu avaient été échangés ; un des domestiques, armé d'un pistolet muni d'une baïonnette, avait tiré sur un des voleurs à travers un buisson, mais de si près que la baïonnette avait dû le blesser. On trouva des traces de sang ; on en conclut que l'homme avait été grièvement blessé, et que, dans l'impossibilité de l'emporter, ses compagnons l'avaient jeté dans la rivière. Plus tard on sut qu'au milieu de l'obscurité et dans la confusion de cette scène, le voleur avait fait un faux pas au moment même où le coup partait, que la baïonnette l'avait légèrement blessé à la main, qui avait aussi été atteinte par quelques grains de grenaille et de poudre ; mais le sang provenait d'un autre de ces trois bandits, blessé grièvement au cou et à la tête par un coup de feu tiré au hasard. Le troisième voleur n'avait eu aucun mal. L'on ne trouva sur place aucun objet pouvant servir d'indice, si ce n'est un chapeau percé de quelques grains de grenaille.

La manière dont la police parvint à découvrir et arrêter ces trois hommes met en évidence ce que nous avons dit de sa nouvelle organisation et de la source de ses renseignements.

Le lendemain de l'attentat, le prisonnier fut amené devant le magistrat pour être interrogé. Il déclara s'appeler William Dyson ; mais comme on sait que les malfaiteurs ont en général des noms d'emprunt qu'ils prennent et quittent selon le besoin du moment, cette déclaration ne fut pas admise comme un indice suffisant pour constater l'identité du coupable. La première précaution qui fut prise fut de placer dans l'audience quelques agents intelligents chargés de surveiller non pas le coupable, mais les spectateurs. A mesure que l'interrogatoire se prolongeait, et que le récit de l'attentat excitait dans l'auditoire une émotion de plus en plus vive, les agents de police remarquèrent deux femmes dont l'anxiété à écouter l'interrogatoire trahissait un intérêt personnel dans le résultat. Au sortir de l'audience, on suivit ces femmes; l'une d'elles entra dans un cabaret ; l'autre alla à la maison de détention voir Dyson qui y avait été renvoyé. Cette dernière ne tarda pas à rejoindre sa compagne ;

toutes deux s'en allèrent de compagnie, passèrent la Tamise et se séparèrent dans le faubourg de Southwark. Les agents les suivirent jusqu'à ce que l'une et l'autre fussent arrivées à leurs véritables demeures. Des informations locales étant nécessaires, la division de police de Southwark fut chargée de les procurer. Les agents reconnurent dans la femme qui avait été visiter Dyson dans la prison, la maîtresse d'un voleur de la plus dangereuse espèce, surnommé « le Docteur ; » on sut bientôt que l'autre femme vivait avec un bandit nommé James Mahon, dont elle était l'aide très actif. Les soupçons se dirigèrent naturellement sur cet homme. On comprit alors les avantages d'une surveillance régulière sur cette population dégradée qu'on peut considérer comme la pépinière des galères. Toutes les prisons qui sont dans le ressort de la police de Londres, sont visitées une fois par semaine par un agent de chaque division, choisi pour son intelligence; de plus, aux stations de police, il est d'habitude de placer tout malfaiteur arrêté de telle sorte que chaque agent de la division puisse, en entrant et en sortant, voir distinctement sa figure, qui se grave ainsi dans sa mémoire. Une ronde qui visite chaque soir les maisons servant de rendez-vous aux filous et aux voleurs, inscrit dans son rapport toutes les personnes qu'elle y a vues.

Lors donc qu'on eut appris dans la division de Southwark qu'un des bandits qui avaient attaqué la maison de M. Holford, probablement « le Docteur, » était arrêté et que Mahon était soupçonné, l'un des constables qui, la veille, avait fait partie de la ronde, se rappela qu'il avait trouvé dans un cabaret « le Docteur, » Mahon, deux autres hommes, Mitchell et Robinson, et une femme en conversation animée et secrète. Ce constable se rendit aussitôt à la maison de détention et reconnut « le Docteur » dans le prétendu Dyson. On s'assura que dans les nuits suivantes, les trois individus suspectés n'avaient pas reparu dans leurs demeures habituelles. La conclusion à tirer de ce fait était évidente ; toute la bande était connue; les recherches se bornèrent donc à découvrir ces trois hommes. Un ami de M. Holford ayant avancé l'argent pour se procurer les renseignements nécessaires, toute la division de Southwark fut mise en mouvement, et les filets furent tendus dans tous les

sens. Un agent était en connaissance avec une femme qui naguère avait vécu avec Mahon et qui avait été abandonnée par lui ; il sonda adroitement ses dispositions. Soit jalousie ou rancune au sujet de quelque vieille querelle, soit l'appât de la récompense, cette femme consentit à servir la police ; le marché fut conclu. Elle ne put pas apprendre en quel lieu Mahon se cachait, mais elle parvint à découvrir que la maîtresse de ce bandit, sa rivale, lavait le linge de Mahon et devait, le samedi suivant, le lui porter dans la soirée. Le plan fut dressé en conséquence. C'est là le malheur d'un criminel qu'amis et ennemis sont également dangereux pour lui. Le samedi soir venu, la maîtresse de la veille qui avait vendu Mahon, suivie de loin par un sergent de police déguisé, se trouva sur le chemin de la maîtresse du jour, et, inventant un prétexte pour l'accompagner, elle s'achemina avec elle, l'une d'elles portant le paquet de linge. Elles traversèrent la Tamise et, s'avançant rapidement par des ruelles et des cours, elles prirent la direction de Shoreditch. La nuit était si obscure que le sergent aurait facilement perdu la trace, si cette circonstance n'avait été prévue ; son alliée avait mis sous sa robe sale et de couleur foncée, une jupe blanche, et à tous les tournants, à tous les coins de rue, elle relevait sa robe de manière que cette espèce de drapeau blanc guidait l'officier de police. C'est ainsi qu'ils traversèrent Londres tout entier, et arrivèrent enfin à une taverne dans le Kingsland-Road. Là, les deux femmes s'arrêtèrent ; celle qui portait le paquet entra ; l'autre disparut. Le sergent de police alla à la recherche d'un agent, et l'ayant bientôt trouvé, il le chargea d'en réunir deux autres ; après quoi il entra dans la taverne, et là, dans une vaste chambre où un grand nombre de voleurs buvaient et fumaient, il vit l'objet de sa recherche, Mahon, assis à côté de la femme dont la fidélité venait de le trahir si involontairement. Un peu plus loin il aperçut aussi Robinson ; décidément la fortune favorisait l'agent de police. Plein de confiance dans l'ascendant que ses fonctions lui donne sur des criminels, quelque nombreux qu'ils soient, le sergent se contenta de placer à la porte un des constables, de manière à ce qu'on le vît, et, d'un pas ferme et tranquille, il marcha droit à Mahon et lui dit : « On vous demande, venez. » Le voleur comprit que son

heure était sonnée; quant à résister, quelque nombreuse que fût l'assemblée, nul n'y songea. Chacun de ces malfaiteurs se félicita dans le secret de son âme, que ce ne fût pas lui qu'on « demandait, » et il abandonna volontiers Mahon pour le salut commun; d'ailleurs, qui pouvait dire si toute la division de la police ne se trouvait pas à la porte, derrière le constable qu'on entrevoyait! A un signal du sergent, ce constable s'avançant, un autre le remplaça immédiatement à la porte, mais pour la forme; Mahon se laissa fouiller et mettre les menottes sans opposer la moindre résistance. Robinson n'en fit pas davantage, et les deux prisonniers furent à l'instant conduits à la station.

Un cocher de cabriolet avait donné à la police quelques renseignements sur le crime dont il venait de lire les détails dans les journaux. Il s'était trouvé à sa station, dans le voisinage de la maison de M. Holford, le 14 octobre, vers les deux heures de la nuit; un homme était venu à lui en courant, lui avait dit qu'un chien venait de le mordre à la main, et l'avait prié de pomper de l'eau sur sa main, pour en laver le sang. Un instant après, un autre homme, sans chapeau, le sang ruisselant de sa figure et de son cou, était accouru, avait pris possession en grande hâte du cabriolet et avait ordonné au cocher de le conduire au Strand. Le cocher, confronté avec Mahon, reconnut en lui l'individu qui s'était lavé les mains à la pompe. On examina la main de Mahon : évidemment la plaie ne provenait pas d'une morsure; par conséquent l'histoire qu'il avait faite au cocher était un mensonge : il était facile de reconnaître que la blessure avait été faite par un instrument tranchant, la baïonnette, et par des grains de grenaille qui avaient effleuré la peau; on retrouvait encore tout autour de la plaie de ces petites taches bleues que produit la poudre. La blessure était déjà à demi cicatrisée, la main reprenait son aspect naturel, de sorte que si la capture du voleur eût été retardée encore de quelques jours, cette preuve si convaincante aurait disparu.

Il était à croire que l'homme qui s'était servi du cabriolet pour se faire conduire dans la rue du Strand, était Mitchell, le seul de la bande qui ne fût pas encore arrêté. Sa conduite semblait le prouver. Pendant le trajet, il avait entendu une voiture arriver derrière lui au grand galop; aussitôt il avait fait arrêter son ca-

briolet, et, quoique à demi évanoui par la perte de son sang, il s'était élancé pour prendre la fuite ; mais la voiture ayant passé sans prendre garde à lui, il avait repris le cabriolet ; seulement, sa frayeur lui faisant perdre toute prudence, au lieu de s'asseoir dans le cabriolet, il s'était placé à côté du cocher afin d'être plus prompt à se sauver s'il était poursuivi. Arrivé dans la rue du Strand, il avait payé le cocher, et de ce moment sa trace était perdue.

La police conclut qu'en pareilles circonstances, un criminel cherchant à s'échapper et sentant ses forces défaillir, ne se serait pas fait conduire vers sa demeure, et que Mitchell était descendu à une assez grande distance du lieu où il voulait se cacher. Quelques indices firent penser qu'il devait être allé dans le faubourg de Southwark. La police s'adressa à une de ces horribles femmes qui exploitent les vices d'autrui, la race la plus vile et la plus méprisable de toute l'espèce humaine. Pour une certaine somme cette créature s'engagea à découvrir le refuge de Mitchell. Ses renseignements, obtenus de seconde main, manquèrent de précision et furent tardifs ; trois fois les agents de police fouillèrent sans succès les domiciles qui leur avaient été indiqués ; cela avait donné l'éveil et Mitchell avait décampé. On pouvait craindre que la femme payée par la police pour découvrir Mitchell, ne le fût aussi par celui-ci pour l'aviser à temps de la venue des agents. De nouveaux renseignements indiquèrent une maison de la ruelle Little-Surrey près de Blackfriars-Road ; mais c'était une demeure particulière, habitée par des gens qui, en apparence, vivaient d'une honnête industrie ; on ne pouvait donc pas procéder sommairement et il fallait mettre une extrême mesure dans les démarches qui devaient ouvrir à la police l'entrée de cette maison. Un des constables de la division était en relation d'amitié avec le boulanger le plus proche ; il apprit de lui que depuis quelque temps l'approvisionnement de pain pour les habitants de cette maison était beaucoup plus grand que d'habitude. Un autre constable connaissait le principal locataire ; sous un prétexte plausible il demanda à le voir, et, au moment où la porte fut ouverte, un sergent de la division entra brusquement dans le corridor et demanda le nom des personnes qui demeuraient dans la maison. Pendant qu'on parlementait, une femme se montra sur l'escalier

à l'étage supérieur ; penchée sur la barrière, elle écoutait avec anxiété ; à l'instant elle fut reconnue pour la femme qui, le soir même du crime, avait été vue en conversation intime avec les quatre bandits. Toute hésitation cessait ; la police entra résolument dans la chambre du locataire, elle y trouva Mitchell, la tête et le cou enveloppés de cataplasmes de mie de pain, et dans un misérable état, car il n'avait pas osé faire appeler un médecin. Les agents de police le traitèrent avec humanité ; on le transporta à la station, on lui procura un chirurgien pour panser ses blessures et tout le bien-être compatible avec sa position ; il avoua son crime, après qu'il eut été constaté que le chapeau trouvé dans la maison de M. Holford était à sa mesure et que les trous faits par la grenaille correspondaient exactement avec les grains retirés de ses blessures.

Robinson avait été remis en liberté, la police ayant eu la preuve que, bien qu'il eût été fort tard en compagnie des autres voleurs dans la nuit du crime, il ne les avait pas accompagnés jusqu'à la maison Holford. Il y avait donc un quatrième coupable à découvrir. Ce ne fut pas difficile. Il fut arrêté ; c'était le chef de la bande, celui qui avait imaginé, préparé et organisé le crime ; mais comme il n'avait en sa possession aucun des objets volés, qu'il n'était pas *notoirement connu comme voleur*, et qu'il n'y eut pas de preuve suffisante de son identité, il fallut le relâcher. Les trois autres furent déportés pour la vie.

Le succès de la police dans cette affaire, démontre l'excellence du système actuel ; jamais un agent seul, quelqu'habile qu'il eût été, n'aurait pu découvrir tous les coupables, ni suivre tous les fils de cette affaire ; il fallait pour cela une connaissance approfondie de la population vicieuse, et, pour ainsi dire, de tous les individus qui la composent ; il fallait, de plus, un agent spécial pour chaque cas spécial, en même temps qu'une direction générale sur toute la juridiction de la métropole.

La Grande Exposition de 1851 a été une merveilleuse occasion de mettre à l'épreuve la possibilité pour la police de suffire à des nécessités imprévues, quelque grandes qu'elles soient. Nous le savons aujourd'hui, les craintes qui se manifestèrent si généralement à cette occasion n'étaient pas fondées ; mais, dans une circonstance si nouvelle, il était prudent de prendre les plus

grandes précautions. Les forces effectives de la police furent augmentées de 1,095 hommes; 33 officiers de police vinrent de l'étranger prendre part au service; 24 furent appelés des provinces de l'intérieur de l'Angleterre. Pendant le jour, la garde dans le *Palais de Cristal* se composait de 386 constables de Londres, 7 agents de police étrangers, 6 de la police provinciale; autour du palais et à ses diverses entrées, il y avait 237 constables de Londres, 7 étrangers et 6 de province. Pendant la nuit, 54 personnes veillaient à l'intérieur et 33 à l'extérieur, et l'arrivée des étrangers par les bateaux à vapeur et les chemins de fer était l'objet d'une surveillance spéciale. Jamais l'ordre public ne fut, à Londres, aussi complet que pendant la durée de l'Exposition; tout le monde a admiré la courtoisie et la vigilance de la police dans l'accomplissement de ses devoirs; elle a mérité et obtenu les éloges sans restriction de tous ceux qui ont visité le Palais de Cristal. Les voleurs n'ont pas osé se montrer; en tout il n'y a eu que huit délits de filouterie et dix cas de petits vols, par soustraction, d'objets presque sans valeur, et, dans les uns comme dans les autres, les objets volés ont été restitués aux propriétaires.

Nous demandera-t-on maintenant quel résultat cette nouvelle organisation a eu quant à la diminution des crimes et des délits? Nous avons sous les yeux un document provenant du ministère de l'intérieur, par lequel nous voyons que les cas envoyés devant les tribunaux ou pour lesquels les accusés ont dû donner caution, ont été, en 1849, moins nombreux qu'en aucune autre année précédente depuis 1841, et que tandis que l'accroissement de la population durant ces huit années n'a été que de 15 pour cent, l'augmentation des crimes et délits n'a été que de huit pour cent. Nous donnons ici un tableau comparatif des opérations de la police de Londres depuis 1831 jusqu'à et y inclus 1850; il est intéressant de voir d'après ce tableau officiel dans quelle proportion se trouvent les uns envers les autres les accusés, les condamnés sommairement par le magistrat de police et les détenus jugés aux assises.

Le prodigieux accroissement de crimes renvoyés devant la cour d'assises dans les années 1847 et 1848, la diminution, non moins remarquable, en 1849-1850, prouvent que ces comparai-

sons, lorsqu'elles portent sur une courte période, n'ont aucune

Années.	Arrestations.	Jugés sommairement ou admis à donner caution.	Renvoyés devant le tribunal.	Années	Arrestations.	Jugés sommairement ou admis à donner caution.	Renvoyés devant le tribunal.
1831	59,037	21,843	2,955	1841	68,961	28,235	4,018
1832	51,841	23,468	3,656	1842	65,704	27.664	4,431
1833	51,472	20,791	3.672	1843	62,477	26,171	4.636
1834	64,269	26,302	3,468	1844	62,522	26,871	4,304
1835	63,474	27,817	3,113	1845	59,123	23,890	4,916
1836	63,384	30,433	3,175	1846	62,834	26,333	5,112
1837	64,416	28,345	3,028	1847	62,181	24,689	5,920
1838	63,936	29,685	3,295	1848	64,480	27,274	5,523
1839	65,965	28,488	3,595	1849	70,666	31,343	4,567
1840	70,717	29,076	4,082	1850	70,827	30,721	4,515

valeur, du moins quant à la question qui nous occupe. Il est évident que de si grandes perturbations proviennent de causes étrangères à l'action de la police. On ne saurait en dire autant lorsque ces comparaisons portent sur un grand nombre d'années. En 1805, le nombre des causes portées devant les assises du *Old Bayley* (1) fut de 980; en 1816, de 1833; l'accroissement du crime avait été graduel et se trouvait dans la proportion de 70 pour cent plus grand que l'accroissement de la population. En 1828, le comité d'enquête constatait que cette proportion était encore de 36 pour cent, et le tableau ci-dessus montre que depuis dix ans c'est, au contraire, l'augmentation de la population qui dépasse celle du crime. Cette amélioration est plus grande que les chiffres ne la révèlent, car, dans cette période, se trouvent comprises les années 1847 et 1848, si désastreuses pour la morale publique; de nos jours, aussi, le nombre des crimes qui échappent à la vigilance de la police, est beaucoup moins grand qu'autrefois.

Il n'y a pas si long-temps que les rues de Londres étaient habituellement le théâtre de désordres qui outrageaient la décence

(1) Nom d'une des cours de justice de Londres.

publique, pour que la comparaison du passé avec le présent ne fasse pas ressortir tous les avantages de celui-ci. En relisant les dépositions qui ont été faites devant la commission d'enquête, nommée par le Parlement, on est tenté de croire qu'il s'agit d'une autre époque que la nôtre et d'un autre pays que l'Angleterre, tant les récits de ces témoins oculaires, nos contemporains, cadrent peu avec l'état actuel de Londres. Qui oserait dire aujourd'hui que, dans les rues de Londres, on n'est pas en sûreté aussi bien la nuit que le jour? Le premier soin de la police a été de réprimer les désordres publics et de forcer le vice à se cacher dans ses repaires. Jamais, de nos jours, la populace ne se donne, comme autrefois, les dimanches et les lundis, le barbare plaisir de poursuivre un taureau dans les rues de Londres, en le rendant furieux par des tortures, exposant ainsi la vie des passants, sans parler du dégoût et de l'horreur qu'inspirait ce spectacle. Dans une seule occasion, trois personnes furent tuées. Des troupes de bandits s'assemblaient devant les portes des églises pour insulter les honnêtes gens qui allaient rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Le dimanche, les carrefours étaient remplis d'enfants jouant à des jeux de hasard, et l'on entendait de tous côtés des chansons obscènes. Quelque abominables que soient encore de nos jours les lieux de débauche à Londres, on ne saurait les comparer à ces affreuses sentines de vices, dont les anciens constables parlent encore avec terreur. Il y avait plus d'une rue dans laquelle les agents ne se seraient pas aventurés sans être accompagnés d'une forte escorte. Les quartiers les plus mal famés, Saint-Giles, Covent-Garden, Holborn, étaient, le dimanche, le théâtre des scènes les plus révoltantes d'ivrognerie, de débauche, de querelles, que l'autorité locale était impuissante à réprimer. On aurait peine à croire, dit un témoin oculaire, appelé à déposer en 1831, qu'il y a sept ans, lors de la foire du West-End, la police fut bravée ouvertement par la canaille, que des vols furent commis de vive force en plein jour, que des femmes furent dépouillées de leurs vêtements et exposées aux regards de la foule, attachées aux portes des maisons !

Les crimes ont aussi perdu de leur férocité. On n'entend plus parler de ces bandes de voleurs déterminés, prêts à commettre toute espèce de violences; l'action de la police les a dissoutes,

et l'adoucissement de la pénalité, la déportation substituée en beaucoup de cas à la peine de mort, les sauve de cet état désespéré auquel les réduisait l'inévitable perspective du gibet. On ne lit pas sans un étonnement mêlé d'effroi la déposition faite par l'agent de police Townsend, devant le comité d'enquête. Il y raconte que fréquemment il se commettait, par semaine, dix et même quinze vols à main armée, sur les grandes routes aux approches de Londres ; qu'un fois il vit pendre, en un seul jour, quarante personnes en deux fournées ; que le juge Eyre, lord chief-justice, s'adressant au jury, s'exprimait ainsi : « Quel que » soit votre verdict, si l'accusé est reconnu coupable d'un crime » capital, je suis résolu à prononcer la peine de mort et à la » faire exécuter. » — « Et il le fit, ajoute Townsend, n'épargnant » ni homme ni femme. Dans cette session, quatre hommes et » trois femmes furent déclarés coupables d'une tentative de vol » sur la personne d'un colporteur, qui y avait échappé en sau- » tant par la fenêtre ; le juge les fit pendre tous les sept devant » la maison où le crime avait été commis, et huit autres d'une » seule fois à Kennington. — Bref, tous ceux qui furent décla- » rés coupables subirent la peine de mort. »

Les améliorations obtenues peuvent-elles en faire espérer de plus grandes encore ? Nous ne le pensons pas. Il y aura toujours, dans toute agglomération d'hommes, une certaine proportion de criminels, surtout dans des centres populeux tels que Londres, quel que soit, du reste, le système préventif. Les crimes contre les personnes, le meurtre, par exemple, se reproduisent avec une telle régularité, qu'il est permis de croire, avec M. Quetelet, que c'est là une des conditions inhérentes à certain état de la société. Mais, et c'est un fait remarquable, dans ces dernières années ce sont les femmes qui ont fourni le nombre de meurtres qui constitue l'augmentation dans cette branche de la statistique du crime. Nous ne pouvons expliquer ce fait, mais nous en avons la preuve. La voici :

TABLEAU DES JUGEMENTS POUR MEURTRES RENDUS EN ANGLETERRE ET DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

En cinq ans.	Hommes.	Femmes.	Total.
de 1835 à 1839	223	92	315
1840 à 1844	221	126	347
1845 à 1849	205	160	365

Dans cinquante-deux crimes sur cent, c'est l'ivrognerie qui en est la cause directe, et l'on peut dire qu'indirectement elle n'est étrangère à aucun, sauf un bien petit nombre. Les quatre cinquièmes des causes portées à la cour d'assises se composent de vols commis sans violence, et, ce qui rend quasi impossible de diminuer cette catégorie, c'est que les coupables appartiennent, presque sans exception, à cette classe que notre organisation sociale réduit à l'alternative de voler ou de mourir de faim. Dans les grandes métropoles, il y aura toujours une certaine proportion d'individus condamnés à vivre au jour le jour, dans le sens littéral du mot; l'homme honnête et courageux lutte contre la misère, et chaque matin la lutte recommence pour lui; le faible succombe à la tentation, et quand il a perdu sa réputation, et, qui pis est, sa propre considération, le crime devient pour lui une nécessité. Pour vivre aujourd'hui, le voleur doit voler, fût-il certain d'aller en prison demain.

Au-delà d'un certain point, la police la plus parfaite ne peut pas prévenir le crime; elle peut forcer les criminels à passer une plus grande partie de leur vie dans les prisons, ou en faire déporter un plus grand nombre, mais elle ne peut rien de plus. Ces êtres infortunés, pour la plupart nés et élevés dans le crime, ont contracté leurs habitudes vicieuses à un âge trop tendre pour en comprendre les affreuses conséquences. Se réhabiliter, se convertir, leur est à peu près impossible; peut-être les colonies leur offrent-elles, sous ce rapport, quelques chances qui ne se rencontreront jamais dans notre vieille société. Une fois qu'ils ont bu à la coupe empoisonnée, tout retour à une existence régulière et honnête est fermé; — il faut qu'ils vivent aux dépens de la société, soit en prison, soit hors de prison; la proportion entre ces deux modes de vivre dépend du plus ou moins de vigilance de la part de la police.

II.

Dublin.

« Pendant ma courte excursion en Irlande, » dit sir Francis B. Head (1), « désirant étudier de mon mieux le caractère irlandais sous ses aspects divers, j'obtins la permission d'inspecter la police métropolitaine de Dublin, composée de 103 sergents, de 12 agents de la police de découverte (*détectives*, officiers de la police de sûreté), de 954 constables et de 20 surnuméraires, formant un total de 1,099, dont la paie hebdomadaire est ainsi qui suit :

Sergents et agents de la découverte.	21 sh.	» d.	(26 fr. 50.)
Constables, 1re classe..	16	9	(21 fr.)
— 2e classe..	15	»	
— 3e classe..	11	6	
Surnuméraires.	7	»	

» Pour être admis dans le corps de la police de Dublin, il faut savoir lire et écrire, être âgé de vingt-six ans, et, de plus, avoir une taille de cinq pieds neuf pouces anglais (sans les souliers).

» Tous les hommes du corps, ont en moyenne cinq pieds onze pouces, formant, en réalité comme en apparence, une armée de grenadiers, et ceux de la division B, composée de 190, ont six pieds au moins. Parmi les constables, on compte un seul ancien soldat et un ancien avocat. A peine s'il s'y trouve un natif de Dublin , les commissaires préférant enrôler des campagnards de toutes les provinces d'Irlande, sans prendre le moindre renseignement sur leur religion.

» Les conditions de l'enrôlement sont que l'enrôlé n'appartiendra à aucune société secrète ou politique, et qu'il s'abstiendra d'exprimer aucune opinion politique ou religieuse, de manière à ne blesser personne. Ces règlements, si simples et si sensés, sont acceptés avec empressement et rigoureusement observés. Il en résulte que, tandis que toute l'Irlande est convulsivement agitée

(1) *A fortnight in Ireland.*

d'animosités religieuses que chaque nouvelle génération d'hommes d'État anglais déclare implacables, la police métropolitaine de Dublin, composée de catholiques et de protestants, recrutée sur toute la surface de l'Irlande, nous offre une société d'hommes qui, non-seulement vivent entr'eux parfaitement d'accord, mais encore, au signal de la crecelle ou du sifflet, se réunissent fraternellement pour prendre au collet, garrotter, et, s'il le faut absolument, assommer et faire tomber à leurs pieds toute personne ou toutes personnes qui, par un prétendu motif politique, religieux ou autres, se permettraient de troubler la paix publique.

» Dans l'exercice de ce devoir sacré, et pour obtenir ce noble triomphe, soixante et dix soldats de cette armée de l'ordre ont été grièvement blessés pendant les douze derniers mois qui viennent de s'écouler. N'est-il pas étrange, qu'en présence de ce que peuvent faire le bon accord et une muette unanimité pour le maintien de la paix d'une grande ville, il existe une *assemblée* que le nom seul de l'Irlande, à peine prononcé, change tout-à-coup en arène de discorde et de querelles acerbes? Supposons que les membres de l'assemblée à laquelle je fais ici allusion, fussent créés constables de la police métropolitaine de Dublin, réussiraient-ils aussi bien à calmer les esprits, que le font le colonel George Brown et ses constables, les uns protestants, les autres catholiques? Plutôt que de tenter ainsi l'essai de leurs beaux discours, je proposerais de les faire remplacer, pendant une session du Parlement, par le colonel George Brown et ses braves silencieux ou laconiques, dont l'humanité et la fermeté offriraient un bel exemple aux législateurs des trois royaumes, Anglais, Écossais et Irlandais.

» Il y a, dans Dublin, seize stations de police, munies chacune d'une cloche, et dont le signal suffit pour réunir en un instant seize renforts sur une surface de quarante-quatre mille carrés : le tout est sous la direction de deux commissaires, l'un civil, l'autre militaire, dont le bureau est au Château du lord-lieutenant.

» Dans le dépôt ou arsenal de police, qui est aussi au Château, je vis divers trophées obtenus par les constables. Au nombre de ces trophées, je remarquai le drapeau tricolore offert à M. Mea-

gher par certaines dames de Paris, d'une vertu politique très accommodante, et qui fut capturé en 1848 ; — je vis un drapeau noir, avec la harpe symbolique d'Irlande en blanc ; un autre drapeau noir agréablement décoré des mots FAMINE et PESTE ; — des piques de toutes sortes pour couper les brides, estropier les chevaux, embrocher les protestants, etc., etc. ; — enfin, un crâne humain qui, pendant les procès politiques de 1848, avait été suspendu au marteau de M. Kenns, l'avocat-général, comme avertissement salutaire.

» J'observai aussi un choix d'armes à l'usage de la police elle-même, pour les cas où les simples bâtons de constables sont reconnus insuffisants : ces mêmes armes consistent en sabres, en coutelas de marine à poignée de fer, et enfin, comme le plus héroïque remède de la pharmacopée de l'ordre public, de petits mousquets à canons bruns.

» Dans le magasin d'habillements se trouvent empilés en masses les capotes de nuit, les pantalons d'hiver, les chapeaux en cuir verni et les matelas rembourrés avec la fibre du palmier des Indes.

» Du Château, résidence de la vice-royauté, le colonel Brown eut l'obligeance de m'accompagner au « Vieux Palais de l'Évêque, » aujourd'hui principal établissement de la police, qui consiste en une série de bâtiments entourés d'une haute muraille.

» Dans une écurie, aussi propre, et je peux ajouter aussi élégante qu'aucune écurie aristocratique de Londres, je vis vingt beaux chevaux pur sang, appartenant au détachement de la police à cheval, dont chaque homme est parfaitement exercé au maniement des armes de la cavalerie.

» Les harnais de quatre de ces longues voitures qui, à Dublin comme à Londres, servent à transporter les prisonniers aux tribunaux de police et des tribunaux à la prison, étaient aussi soigneusement lavés et vernis que s'ils eussent appartenu à des équipages de grand seigneur.

» Dans le plus grand des bâtiments, je trouvai une école de recrues ou surnuméraires. On leur donne là des leçons pour perfectionner leur écriture, et ils apprennent par cœur un *cathéchisme* où il leur est clairement expliqué que le devoir envers le prochain est pour eux de le conduire tranquillement à la plus

voisine station s'il trouble l'ordre, — de l'y porter s'il ne peut se tenir sur ses jambes, — de l'y traîner de force s'il résiste, — et de lui mettre des menottes s'il se révolte avec violence.

» De l'école, je me rendis à une salle où je vis assis autour d'une table vingt beaux garçons aux dents blanches et au teint vermeil, qui dînaient avec un monceau de pommes de terre dont la quantité me parut suffisante pour les étouffer. On leur apprenait, non-seulement à bien dîner, mais encore à dîner proprement sur une nappe sans tache, et à se servir du couteau et de la fourchette sans jeter de la sauce sur leur uniforme. Bref, c'étaient des surnuméraires qui, avec une solde d'un shelling par jour, s'habituaient à une nouvelle existence et commençaient déjà à comprendre qu'ils seraient d'autant plus heureux qu'ils se conduiraient bien et forceraient les autres à se bien conduire sous leur surveillance.

» Ici encore les membres des deux religions se mêlaient dans une communion pacifique, et, en voyant disparaître les portions de pommes de terre qui couvraient un moment les assiettes, il eût été difficile de deviner si elles étaient dévorées par un catholique ou par un protestant. De fait, il est si facile d'entretenir sur ce point la bonne harmonie des recrues, que le vendredi les surnuméraires, comme tout le reste du corps de police, dînent très comfortablement avec du poisson. En un mot, les préjugés que les hommes d'État ont déclaré être les plus insurmontables, sont ici bientôt détruits par le procédé de la mastication.

» Les chambres à coucher, hautes de plafond, étaient saines. aérées, avec des parquets constamment lavés et récurés par des mains féminines ; car ce sont des femmes qui ont cette charge, de vieilles femmes louées par le corps de police. Après avoir visité plusieurs chambrées, nous vînmes à celles où cent hommes dormaient profondément avec les volets des fenêtres clos ; ces cent hommes étaient ceux qui avaient fait le service de la nuit.

» En ouvrant les portes et m'arrêtant sur le seuil, j'aperçus devant moi, à la lueur d'un demi-jour, les dormeurs étendus sous leur couverture, réparant leurs forces fatiguées par la veille et les rondes. Çà et là s'ouvrait un œil qui cherchait la lumière en clignotant, puis se refermait vaincu par le sommeil. Çà et là aussi une tête se soulevait et nous contemplait d'un air hagard,

mais retombait aussi bientôt sur son oreiller. Ne voulant pas troubler davantage ces pauvres diables, je me retirai lentement et sans bruit, laissant à celui qui avait semblé vouloir se réveiller, le texte d'un récit dans lequel il raconterait à ses camarades avoir vu, en dormant, son colonel acccompagné d'un étranger curieux qui semblait dessiner son portrait sur un album.

» Dans une jolie petite chambre, je visitai un sergent de première classe qui, outre une femme et une jeune fille d'agréable figure, possède une somme de 100 £ placée à la caisse d'épargne. Sur sa table, j'observai une grosse bible, et, m'imaginant que le saint livre n'avait pas été sans influence sur l'économie du bon sergent, je fis des questions qui eurent pour résultat de m'apprendre que les membres protestants de la police de Dublin ont placé à la caisse d'épargne une somme égale à 20,000 £.

» Aucun homme marié n'est admis dans le corps ; par la suite, aucun membre du corps ne pourra se marier s'il n'est possesseur d'une somme de 40 £. Donc, la première chose que Cupidon doit enseigner à un policeman de Dublin, c'est de mettre de côté une pièce de 6 pence — et de répéter cent fois la même opération, — avant qu'il puisse obtenir un permis de mariage.

» A la police métropolitaine est attachée une brigade de pompiers, avec une magnifique pompe à incendie, sous la direction d'un sergent spécial qui a sous ses ordres quatorze pompiers (pris dans la police à cheval), et vingt surnuméraires pour manœuvrer la pompe.

» A l'une des stations de police, celle de Chancery-Lane, antique et étroite rue où résidaient jadis l'avocat-général et le procureur-général, je visitai les maisons d'arrêt ou *violons*, où je ne trouvai qu'un locataire, citoyen bien vêtu, très connu du colonel Brown, et qui avait eu le malheur de devenir tellement ivre, qu'il lui fut difficile d'articuler une explication. A côté de lui reposait une litière de toile à l'usage de ceux que la police rencontre ivre-morts, sans métaphore, au milieu de la rue.

» Mon enquête me révéla un fait précieux. Les ivrognes, me dit-on, ne sont pas peu utiles à bannir du corps de la police tout sentiment hostile qui prendrait sa source dans la différence de religion ; car, comme dans leur démence temporaire, les ivrognes attaquent, avec une violence égale, catholiques et protes-

tants, les hommes attaqués sont bien forcés de s'unir pour leur défense mutuelle, et c'est ainsi que, par une influence providentielle, le vice et la brutalité font naître et fortifient la vertu de la tolérance parmi les champions de l'ordre légal.

» Ayant ainsi complété ma visite de la caserne et pris mes notes sur tous les détails de l'établissement, je n'avais plus qu'à voir l'inspection des hommes qu'allait faire le colonel dans cette cour quadrangulaire du Château de Dublin, au centre de laquelle se déroule le drapeau anglais autour d'une hampe de pique gardée par un factionnaire.

» La division que je vis là, parfaitement alignée, formait un admirable corps de beaux hommes, dont l'uniforme est à peu près le même que celui de la police de Londres : ils portent également le chapeau de feutre noir, dont la forme supérieure est en cuir verni, des fracs bleus à boutons argentés, des cols noirs, des pantalons bleus, des ceintures en cuir noir, des gants blancs et des bottes. La seule légère différence que je pus observer, fut que les chiffres et les lettres qui distinguent la division et le numéro de chaque policeman est en galon d'argent à Dublin, au lieu d'être de coton blanc comme à Londres.

» Leur propreté, leur bonne tenue, l'aplomb de leur pas, la régularité de leurs marches et contre-marches dans la cour, tout en eux indiquait l'assurance que la discipline ajoute à la force physique (1). »

1) Dans un chapitre plus étendu, sir Francis B. Head nous fait connaître l'organisation de la force *constabulaire* d'Irlande, que nous nous proposons de publier.

Episodes. — Aventures.

UNE NIÈCE DE L'ONCLE TOM

OU

L'AFRIQUE BLANCHE (1).

I.

Je ne crois pas qu'un autobiographe soit tenu à observer rigoureusement l'ordre chronologique. Je commencerai donc l'histoire de ma vie par une aventure qui n'en fut pas le début. Mais je me réserve le droit, si mes lecteurs la trouvent intéressante, de revenir sur mes premières années par une digression rétrospective. En attendant, je me contenterai de leur apprendre que je naquis dans le Canada anglais, que j'avais fait mes études médicales à New-York, et que j'étais embarqué depuis quinze jours environ à bord du schooner la *Joyeuse-Anne*, en qualité de chirurgien, lorsque, après avoir relâché à Fayal, nous fûmes surpris, dans les parages des îles Canaries, par une trombe marine. Je dirai plus tard comment, après avoir vogué de côte en côte sur la carcasse de notre schooner avarié, survivant seul à tous mes compagnons et me résignant déjà à une mort inévitable, je cherchais à me bercer d'un dernier rêve, et m'endormais en faisant des vœux pour me réveiller au fond de la mer plutôt que d'être réduit à mourir de faim sur une épave de naufrage... tout-à-coup, une autre espérance vint me sourire : j'aperçus une voile

(1) Extrait des Mémoires de J. Romer, contés par le Dr Mayo.

qui s'avançait directement sur moi, et dont l'équipage, certainement, avait aperçu aussi mes signaux de détresse. Ah ! comme ce navire béni m'apparut plus beau que toutes les images dont, depuis trois jours, j'étais quelquefois parvenu à m'entourer dans mes rêves! Comme j'admirais les proportions élégantes de sa construction et la symétrie de son gréement! quelle douce lumière jaillit à mes yeux de sa carène doublée en cuivre où se reflétait le soleil, quand elle s'inclinait sur les vagues ! Je crus reconnaître un brick de guerre, et bientôt je distinguai les couleurs du pavillon espagnol. Vive Saint-Iago ! m'écriai-je. J'aurais crié, dans mon exaltation : vive Don Quichotte ! et je me disais, avec une foi respectueuse, que l'Espagne était la plus chevaleresque des nations; mais déjà une chaloupe se détachait des flancs du brick, six vigoureux gaillards s'y élançaient et s'armaient de la rame sous la conduite d'un officier en veste de velours bleu. Quelques minutes après, j'étais parmi mes libérateurs, ils étaient descendus sur la carcasse de notre schooner.

« — Soyez le bienvenu, senor! » m'écriai-je en espagnol, « je suis vraiment charmé de vous voir.

» — Je le crois sans peine, » répliqua l'étranger en fort bon anglais, mais avec un accent espagnol très prononcé, » je le crois sans peine. Vous avez eu du fil à retordre, ici! continua-t-il; où est donc votre équipage ?... »

Cependant les hommes de la chaloupe avaient aussi escaladé le pont. Ils furetaient partout, et adressaient la parole à l'homme en veste de velours avec une familiarité peu habituelle entre des matelots et un officier. Les voyant descendus dans la cabine, je me félicitai de la précaution que j'avais eue de mettre mon or dans ma poche, car tous, y compris la veste de velours, semblaient gens à prendre leur part du gâteau, si gâteau il y avait eu.

C'était un homme robuste que l'officier; il avait le visage criblé par la petite vérole, et profondément sillonné, sur la joue et le menton, par une balafre qu'une forêt de moustaches et de favoris ne dissimulait qu'en partie; un front bas, des arcades sourcilières très prononcées, des yeux noirs et perçants auxquels une taie blanche donnait un regard particulièrement sinistre. Mais les matelots avaient encore l'air plus rébarbatif

que leur chef, s'il est possible. J'aurais tout d'abord été tenté de les prendre pour des pirates, si leur navire n'avait eu un gréement complet; les flibustiers ayant d'ordinaire un long schooner bas et presque à ras d'eau. Mais ne pouvaient-ils pas avoir pris ce déguisement pour mieux tromper leur ennemi et pour mieux surprendre leur proie? Cette idée ne m'effraya pas trop. Les poètes et les dramaturges ont fait jouer de si beaux rôles aux écumeurs de la mer! La vérité était si loin de ma pensée, que la veste de velours ne me mit pas même sur le chemin en me disant qu'il venait de Cuba et se rendait sur la côte d'Afrique. Hélas! c'était bien pis qu'un pirate... c'était un négrier.

« — Quel est le nom de votre navire? » dis-je à mes libérateurs après avoir raconté mon histoire, tandis qu'ils étaient en train de vider, dans la petite cabine, quelques bouteilles de vin de Ténériffe.

» — *El Bonito,* » me répondit le chef, « et je m'appelle moi-même le capitaine Pedro Garbez, pour vous servir.

» — Et pour quel port d'Afrique faites-vous voile?

» — Pour quel port? » dit-il avec une hésitation visible; « mais je ne sais pas trop; cela dépendra des circonstances et de la situation du commerce.

» — Vous faites, je suppose, le commerce des bois de teinture et de l'huile de palme.

» — Si, Senor, » me répondit-il en répétant mes propres paroles en espagnol... « *por palo de tinte y aceite de Senegal,* » et il échangea avec ses hommes un regard expresssif.

Dans le cours de l'entretien, je dis que j'avais étudié la médecine et la chirurgie, ce qui parut causer une satisfaction générale. Les hommes se répétaient, l'un à l'autre, le nom de *medico* avec des expressions très diverses, mais toutes de plaisir, tandis que le capitaine me serrait la main et me disait que j'étais le bienvenu sur son navire.

« — Quelle heureuse rencontre! » ajouta-t-il. « Le docteur qui devait nous accompagner est justement tombé malade au moment d'embarquer. Nous comptons déjà trois ou quatre patients sur les cadres. L'un d'eux s'est luxé l'épaule. Nous avons tous essayé de la lui remettre; mais l'opération est en-

core à faire. Ce sera vôtre début. Bientôt vous ne manquerez pas d'autre besogne, à bord du *Bonito* ; mais il est temps d'y retourner.

Je ne me fis pas prier. Je me chargeai moi-même de mes effets ou du moins je surveillai de près le transport de ma malle, de mes hardes, de mes papiers, de mes instruments de marine et de chirurgie, tandis que la veste de velours et ses compagnons prenaient le même soin pour tout ce qui avait appartenu au capitaine et au second. Nous poussâmes au large, et après quelques coups de rames, nous accostâmes le navire où je montai. Une seconde fois la chaloupe retourna vers la *Joyeuse-Anne*, pour la débarrasser des restes de son mobilier et de son approvisionnement. Ce deuxième voyage dura une heure. Alors *El Bonito* déploya son grand hunier et cingla au Sud-Est.

Je ne pus me séparer du vieux débris flottant sans éprouver quelques regrets au milieu de ma joie. Si je venais d'échapper à de grands périls, où retrouverais-je les sublimes sensations de la solitude entre deux abîmes, le ciel et l'Océan. Quand il devint impossible d'apercevoir du pont la *Joyeuse-Anne*, je montai sur la hune d'artimon pour lui jeter un dernier regard, un dernier adieu.

II.

El Bonito (*le Scombre*) méritait aussi bien son nom que le poisson d'après lequel il avait été baptisé, et qui se distingue entre tous par sa beauté et sa grâce. Large des flancs, mais effilé de l'avant et très étroit par derrière, garni d'une puissante mâture, il donnait des indications de vitesse qu'il réalisait amplement. Il me suffit d'être quelques heures à bord pour m'en apercevoir. Six petites pièces de canon perçaient ses hauts boulevards, et une longue pièce de vingt-quatre, tournant sur pivot, complétait son armement. L'équipage se composait d'environ trente hommes, dont plusieurs Portugais ; le plus grand nombre avaient l'air dur et farouche ; tous portaient le bonnet rouge, la chemise de laine rayée et une large ceinture d'estame. Il y avait, en outre, plusieurs officiers et fonctionnaires de divers grades. Je m'étonnais de la familiarité qui régnait entre

eux et le reste de l'équipage. A bord d'un navire américain, elle eût été destructive de toute discipline. Les matelots ne semblaient avoir aucune idée de subordination, en dehors de ce qui regardait la manœuvre et le service du navire. La besogne ne s'en faisait pas moins avec un certain degré de régularité ; le pont était toujours en bon ordre, et assez propre pour un navire espagnol ou portugais.

Le Second avait l'aspect plus repoussant encore, s'il est possible, que le capitaine. Avec une expression toute particulière de morosité sauvage, il n'ouvrait guère la bouche que pour donner passage aux plus horribles blasphèmes, quand la moindre chose le contrariait. Je n'avais jamais compris jusqu'où pouvait aller l'impiété, lorsqu'il m'en donna un effrayant exemple. Depuis plusieurs jours, nous étions arrêtés par un calme assez commun dans ces latitudes, et les matelots avaient attaché une image de saint Antoine contre le grand mât, en priant le saint de leur envoyer du vent ; mais avec la menace de le laisser dans cette position jusqu'à ce qu'il eût obtempéré à leurs désirs. Soit mauvaise volonté, soit impuissance du saint, le vent ne vint pas. *El segundo capitan* commença à gronder et à faire entendre des malédictions. A la fin sa colère franchit toutes les bornes ; ses yeux lancèrent des flammes, sa figure se gonfla et se couvrit de taches comme le dos d'un crapaud. Il frappait du pied, il se tordait les mains, il s'arrachait les cheveux, il lâchait des bordées de malédictions contre l'air, la mer, le ciel, le Dieu qui les avait créés, et plus particulièrement contre la Très-Sainte Trinité, à laquelle il était sans doute très dévot dans ses moments de calme et de lucidité. Il anathématisait de même la Vierge, après avoir vociféré, en son honneur, les litanies les plus étranges. Quand il eut prié et maudit tous les saints du calendrier, il finit par montrer le poing à saint Antoine, ce qui ne laissa pas de me révolter, tout en me faisant éclater de rire. Je me souciais peu de déplaire à ce personnage ; nous avions conçu l'un pour l'autre, à première vue, une antipathie profonde.

Apparemment la colère burlesque de notre homme trouva saint Antoine impassible ; le calme dura long-temps, puis il fut suivi de vents contraires et de rafales, auxquelles le calme succéda de nouveau. Enfin, le dixième jour de voyage nous vit flotter sur

une mer immobile, jusqu'au pied des rochers menaçants de Fuego, un des pics du cap de Verdes. J'avais déjà vu le pic de Pico et celui de Ténériffe. Il m'était maintenant donné de voir celui d'El Fuego. Si le premier est le plus beau, le second est le plus élevé. Frappés de son aspect grandiose et majestueux, bien des voyageurs ont été tentés de voir en lui le célèbre Atlas des anciens, portant le ciel sur ses épaules. Mais cette prétention ne peut tenir contre les titres bien mieux fondés du géant mauritanien, et le pic de Téneriffe doit se contenter de sa renommée moderne et des souvenirs classiques que réveillent les îles Fortunées dont il est l'orgueil.

Durant près d'une semaine, nous fûmes retenus dans le voisinage du cap de Verdes, dans cette partie de l'Océan qui semble destinée à une éternelle alternative de rafales et de calmes. Depuis le temps des premiers navigateurs espagnols, dont la patience et le courage furent mis à de terribles épreuves dans ces latitudes, plus d'un marin a eu l'occasion d'y refaire son caractère ou de s'y livrer, comme *el segundo capitan*, à sa verve blasphématoire.

Le vent régulier venant d'ordinaire du Sud, nous portait à l'Est, vers le continent africain, tandis que les rafales soufflaient à tort et à travers, mais n'avaient pas de force pour soulever beaucoup la mer. Je crois que cela eût été impossible à tous les vents sous l'influence des torrents de pluie qui tombaient; les abîmes du ciel étaient ouverts et semblaient se confondre avec les abîmes de la mer.

Vingt jours après avoir quitté Fuego, nous atteignîmes le méridien du cap Palmas, et courant la bordée de babord, nous entrâmes dans le golfe de Guinée. A mesure que nous avancions, la mer devenait on ne peut plus poissonneuse. Des myriades d'albicores, poisson de l'espèce du thon et qui pèse cent à deux cents livres, entouraient continuellement le navire, tandis que des essaims de poissons volants bondissaient sans cesse autour de nous. La faculté de voler semble leur être d'un faible secours pour échapper à leurs nombreux ennemis. Entre les dauphins, les bonitos et les albicores qui les poursuivent dans l'eau, les oiseaux des tropiques et les frégates qui les pourchassent dans l'air, leur vie ne paraît rien moins qu'attrayante. Si, lorsqu'ils s'élèvent au-

dessus de la mer par quelques coups rapides de leurs ailes ou nageoires dorsales, le vent leur est contraire, ils retombent presque immédiatement dans la gueule vorace qui les guette; si le vent les soutient, ils sont exposés à des griffes et à des becs non moins implacables. L'infortuné poisson n'est pas même à l'abri de ce dernier danger lorsqu'il reste dans son élément. Rasant la mer comme une mouette, l'oiseau des tropiques le happe à la surface, et la frégate, planant d'en haut pour mieux viser son but. fond sur lui comme un faucon et le saisit à une grande profondeur.

De nombreux butors, oiseaux bien connus des marins, venaient nous visiter. Ils rasaient d'ordinaire la surface de l'eau par couples, le cou tendu et la queue déployée. Quelquefois, à la tombée de la nuit, ils se posaient sur les vergues et se laissaient prendre.

Le 25 octobre nous traversâmes la ligne, ayant en vue l'île richement boisée de Saint-Thomas. A travers l'espace découvert qui sépare un rocher nommé le Mono-Cacada de l'extrémité septentrionale de l'île, nous aperçûmes un grand brick faisant route au Sud. Comme el capitan se souciait peu d'entrer en conversation avec un croiseur anglais, nous serrâmes le vent le plus possible et nous gouvernâmes sur le Sud-Est.

Tous mes doutes sur la nature de notre navire et l'objet de son voyage étaient depuis long-temps fixés. J'aurais très volontiers saisi l'occasion de le quitter; mais avec son excellente voilure et le peu de goût de ses officiers pour tout rapport avec les navires que nous rencontrions de temps à autre, il était peu probable que cette occasion pût s'offrir de sitôt. La perspective contraire m'aurait paru bien plus lugubre encore, si je m'étais fait une idée plus précise des horreurs d'un pareil voyage. J'avais entendu sur la traite des noirs des histoires à faire dresser les cheveux; mais le pont si propre, les proportions si spacieuses d'*El Bonito,* son bel entrepont me rassuraient complètement. Il n'y avait pas là ce pont à esclaves temporaire qui ne laisse que deux à trois pieds de hauteur, où l'on entasse comme des ballots de chair humaine des centaines d'êtres humains dont la moitié meurt étouffée. L'entrepont d'*El Bonito* avait plus de cinq pieds. S'il pouvait servir d'instrument à un crime moral, il ne pouvait certainement devenir un foyer de souffrances physiques,

de maladies et de mort. Ainsi pensais-je, et ce n'était pas une petite satisfaction pour moi de me dire : Si je suis contraint de faire tout le voyage, au moins je n'assisterai pas aux horreurs accoutumées. Peut-être même serai-je assez heureux pour alléger les maux auxquels doit être exposée, même dans les circonstances les plus favorables, une cargaison de chair humaine.

J'avais déjà acquis une certaine influence sur le capitaine, après l'avoir guéri d'une violente attaque de fièvre bilieuse. Il était peu démonstratif, mais il me donna une preuve de sa reconnaissance très préférable à des paroles, en m'accordant la jouissance exclusive d'une cabine que j'avais dû partager d'abord avec le préposé aux vivres qui était mulâtre. Dans les meilleurs termes, du reste, avec tout l'équipage, je n'avais à me plaindre que *d'el segundo capitan* dont les yeux me poignardaient. Il paraît que son inimitié ne m'était pas tout-à-fait personnelle. Je la partageais avec tous mes compatriotes, auxquels il avait de bonnes raisons d'en vouloir, si je pouvais m'en rapporter à l'histoire que m'avait confiée, sous le sceau du secret, l'homme dont j'avais remis l'épaule. « *El segundo capitan* avait été pirate et il faisait d'excellentes affaires sur la côte de Cuba, lorsqu'un jour les chaloupes d'une frégate de guerre américaine avaient capturé son brigantin et détruit de fond en comble son honnête industrie. « *Pobre hombre!* le pauvre homme ! se voir ainsi ruiné, disait mon patient. »

Après avoir poursuivi notre course au Sud-Est un temps suffisant pour nous débarrasser du navire que nous avions aperçu, nous portâmes de nouveau sur la côte, dans la direction de Cabenda, le port de notre destination. Une marche soutenue de dix jours nous conduisit en vue des rochers d'un gris rougeâtre qui s'étendent depuis la baie de Loango jusqu'à une certaine distance entre Cabenda et l'embouchure du Congo.

Dans le cours de la soirée, plusieurs canots, pagayés par des nègres, accostèrent *El Bonito*. On invita les équipages à monter à bord pour leur faire boire de l'eau-de-vie, pour apprendre des nouvelles du marché aux esclaves, et pour savoir si on avait à redouter l'intervention des croiseurs anglais. Cette invitation parut leur faire un grand plaisir, surtout en ce qui concernait l'eau-de-vie. Plusieurs d'entre eux parlaient espagnol et français ;

un ou deux savaient quelques mots d'anglais. Après un moment de conversation avec un de ces derniers, je lui donnai un grand verre de rhum de la Nouvelle-Angleterre qui parut tenter son voisin, car il me dit, en espagnol : « Je parle aussi anglais. »

« — En vérité, » lui dis-je, « que ne parlez-vous donc ?

» — *Dame un poco de aguardiente. Den me speak.*

» — Comment refuser un verre de rhum à un polyglotte de cette force. Il prit le verre, le vida d'un trait, et faisant claquer ses lèvres, il s'écria avec une emphase marquée :

« — *Good !* c'est bon. *Goddem !* c'est tout. *Yo no savey mas* ; je n'en sais pas davantage. »

Il avait atteint le fond de sa science aussitôt que le fond du verre ; mais ce drôle aurait épuisé le vocabulaire anglais tout entier avec moi, qu'il ne serait pas éloigné d'un air plus fanfaron.

Tous ces nègres étaient de fort beaux hommes, grands, robustes, bien proportionnés ; leurs traits ressemblaient beaucoup plus qu'il n'est ordinaire aux traits des Européens. On pouvait aisément apprécier leurs formes, car ils étaient tous nus, à l'exception de deux ou trois qui avaient des ceintures de feuilles de palmier autour des reins et des bonnets de laine rouge sur la tête. Des tatouages en relief, cicatrices de scarifications répétées, ornaient leurs poitrines ; des anneaux de cuivre entouraient leurs poignets et leurs bras ; des fétiches ou talismans, composés de touffes de chiffons, de plumes ou de fourrure, d'écailles d'huîtres, de clous, de dents d'alligators, de queues de serpents, pendaient à leur cou, et étaient censés garantir leurs personnes de toute mauvaise influence.

Nous apprîmes d'eux qu'il n'y avait pas d'esclaves à Cabenda, et leur dire nous fut confirmé le lendemain matin par le mafouka lui-même, qui vint visiter le navire. Cet officier est le chef de la douane, ou plutôt le ministre du commerce de son maître, le chenov. Il était accompagné d'une suite de personnes de distinction, qui avaient évidemment plus de prétentions dans leur toilette que nos premiers visiteurs. La variété pittoresque de leur costume aurait fait écarquiller les yeux d'un badaud de Broadway. Le mafouka était paré d'un manteau rouge, et portait un bonnet galonné, symbole de sa charge. Les trois

fonctionnaires qui venaient après lui, par ordre de dignité, paraissaient s'être partagé l'uniforme d'un officier européen. L'un portait l'habit et les épaulettes, un autre le gilet boutonné jusqu'au menton, mais sans une autre particule de vêtement; le troisième s'indemnisait de la nudité complète de son buste par une paire de pantalons collants, que ses formes athlétiques avaient déjà fait éclater en plus d'un endroit. Deux ou trois autres personnages avaient des vestes de matelots et des chemises de laine rouge; mais celui qui faisait la plus étonnante figure, parmi tous ces dignitaires, était un grand drôle coiffé d'un chapeau à cornes et vêtu d'une robe de chambre en soie à grands ramages, d'ailleurs assez dilapidée, qui avait dû faire partie de la garde-robe de quelque douairière. Une paire de bottes à l'écuyère, dont il ne manquait que les semelles, complétaient son accoutrement. Cette suprême élégance était encore rehaussée par un énorme fétiche qui lui servait de hausse-col, et composé du bord d'un vieux chapeau sale et crasseux, couvert de morceaux d'étain, de cuivre et de fer, de bouts de ficelle et de corde, de touffes de chiffons et de cheveux. C'était, au dire de son heureux possesseur, le plus puissant fétiche du pays, un infaillible talisman contre tous les périls, aucun animal sauvage ne pouvant le regarder sans être aussitôt frappé d'aveuglement.

Certain qu'il n'y avait pas d'esclaves à vendre à Cabenda, le capitaine, à mon grand regret, résolut d'entrer dans l'embouchure du Congo ou Zaire. J'aurais beaucoup désiré voir Cabenda, que son beau port et la fertile contrée dont elle est entourée ont fait appeler le Paradis de la Côte. Outre l'attrait de la curiosité, j'avais l'espoir d'y trouver moyen de quitter le navire et d'y attendre quelque bâtiment marchand ou quelque vaisseau de guerre. Une fois dans le Congo, autant que j'en pouvais juger, mes chances d'évasion seraient bien faibles. Le violent courant de cette rivière durant a saison des pluies, l'extrême insalubrité de ses bords, rendaient peu probable la rencontre d'un navire employé à un commerce honnête. Je n'aurais donc d'autre alternative que de demeurer indéfiniment parmi les noirs, ou de faire le voyage avec *El Bonito*.

Cette dernière perspective me semblant presque inévitable, je compris la nécessité de rester en bons termes avec le capi-

taine, et de ne pas en venir à une rupture ouverte avec Montè, qui s'efforçait d'attirer dans son parti la majorité de l'équipage.

Après avoir levé l'ancre, avec une légère brise d'Ouest, nous descendîmes la côte qui, un peu au-dessous de la baie de Cabenda, devenant plate et marécageuse, n'est plus couverte que par une épaisse végétation de palétuviers. A midi, le cap Pardon, de l'autre côté de la rivière, était en vue; mais, au lieu de traverser le courant et de tourner le cap Pardon et la pointe du Requin par le Sud, selon l'ordinaire, le capitaine Garbez résolut de jeter l'ancre sur le bord du Moena-Moesa, en dehors de la pointe Sans-Fond, au Nord, et d'y attendre que la marée nous vînt en aide. Au bout de trois ou quatre heures, nous levâmes de nouveau l'ancre, et, secondés cette fois par le flot ainsi que par une forte brise de mer, nous nous disposâmes à lutter contre le courant, qui descend en cet endroit avec une vitesse de cinq à six milles à l'heure. La nuit venue, nous jetâmes l'ancre à quelque distance au-dessus de la pointe Sans-Fond. Le mafouka de Boulembemda vint alors à bord, et nous informa que nous trouverions un grand nombre d'esclaves à Embomma, la principale ville nègre, située à quarante milles plus haut, sur le Moenza Enzadda, ou la Grande-Rivière, nom donné au Congo par les indigènes. Il nous dit aussi que nous n'avions rien à appréhender des navires anglais.

Nous atteignîmes enfin Lembee, où *El Bonito* jeta l'ancre. C'est le principal marché ou dépôt d'esclaves. Il se compose d'une centaine de huttes environ, couvertes en feuilles de palmiers, et de deux ou trois *blockhaus* où l'on renferme les esclaves. Il y avait déjà près de deux cents captifs réunis en un endroit, et on en attendait beaucoup d'autres qui descendaient la rivière et venaient de diverses villes de l'intérieur. Après avoir fait les présents accoutumés au roi d'Embomma, au mafouka et aux autres fonctionnaires, après avoir bu force eau-de-vie, nous débarquâmes, et, accompagnés de plusieurs fukas ou marchands indigènes, et de deux ou trois Portugais, nous allâmes voir les esclaves. Chaque marchand faisait naturellement parade de sa marchandise et ne tarissait pas d'éloges. Il y avait des noirs des deux sexes et de tous âges; tous étaient

nus, tous avaient un air de stupide insouciance, varié seulement, chez quelques-uns, par une expression de surprise et de peur à la vue des hommes blancs. J'eus la satisfaction de remarquer que je produisais une sensation d'effroi, d'étonnement et de dégoût plus forte qu'aucun de mes compagnons, dont la peau était plus hâlée, plus tannée que la mienne.

Après avoir regardé quelque temps ces malheureux, après avoir fait quelques questions aux marchands sur les lieux de provenance de leur marchandise, j'allais tourner les talons et laisser le capitaine poursuivre son examen, lorsque mon attention fut attirée par une figure souffreteuse et repliée sur elle-même, à laquelle je n'avais pas d'abord pris garde. C'était une jeune fille de douze à treize ans, âge qui, dans ces climats, correspond, comme on ne l'ignore pas, à quinze ou seize ans dans les climats moins ardents. Ses traits ne semblaient pas jetés dans le moule habituel des Africains. Son front était large, uni et perpendiculaire. Les têtes des plus nobles races, sans en excepter le fameux type caucasien, n'ont pas l'angle facial plus parfait. Ses sourcils étaient arqués ; ses yeux grands, frangés des plus longs et des plus noirs sourcils ; son nez était droit et bien fait ; ses lèvres pleines, mais sans être épaisses ; ses dents brillaient de l'émail de la perle ; son menton, gracieusement arrondi, avait une petite fossette ; son teint pouvait se comparer à celui d'une brune d'Europe, vue à travers la fine gaze d'un voile ; ses cheveux frisaient naturellement, mais ils ne ressemblaient en rien aux cheveux crépus et laineux des Nègres. Toute sa personne gracieuse, délicatement constituée, contrastait singulièrement avec les formes rebondies et les peaux d'ébène derrière lesquelles elle cherchait à se cacher. Sa ceinture de feuilles de palmier, tombant en lambeaux, le seul essai de vêtement qu'on vît dans tout le groupe, trahissait un sentiment de pudeur et de modestie fort touchant en pareil lieu.

Cette description fera supposer qu'elle était belle, et elle l'était en effet ; mais sa beauté avait subi une éclipse. L'œil cave, la joue creuse, le corps émacié, indiquaient de longues semaines et peut-être des mois d'angoisse morale et de souffrance physique. Sa chevelure, ne formait plus qu'une masse épaisse et inextricable. Sa peau, parsemée de taches de boue, portait les traces

du fouet qui avait aiguillonné ses pas fatigués dans un long et terrible voyage. Plusieurs blessures récentes, aggravées par l'ardeur du soleil, défiguraient ses membres; et toute sa personne, toute sa physionomie avaient cette expression d'abattement, de désespoir, de prostration physique et de dignité humaine outragée qu'on ne rencontre jamais au même degré que dans l'esclave. Je ne pouvais détourner les yeux de ce spectacle, si repoussant en soi, mais en ce moment plein pour moi d'un indicible attrait. Mon regard restait donc fixé sur la pauvre jeune fille, et ce regard devait exprimer la compassion; car mon cœur en était plein et je me sentais comme une montagne sur la poitrine. Elle finit par me regarder aussi. Son œil s'éclaira; un sourire mélancolique entr'ouvrit ses lèvres et me laissa voir ses dents d'une blancheur éblouissante.

« — Qu'est-ce que cette jeune femme? » demandai-je, au moyen d'un interprète, au marchand d'esclaves, grand Nègre d'une carrure athlétique, qui brandissait une longue lanière de cuir de buffle tressé.

« — Qu'est-ce que c'est? » me répondit-il, « c'est, vous le voyez bien, la plus triste pièce que j'aie à vendre. Elle ne vaut pas un coup de fouet. Je me repens bien de l'avoir achetée, car elle m'a donné plus de mal que tous les autres ensemble.

» —D'où vient elle? » demandai-je au marchand, en arrêtant son bras au moment où il brandissait son fouet au-dessus de la tête des esclaves accroupis et frissonnants.

« —Elle vient de bien loin dans cette direction, » et il me montrait le Nord-Est. « Je l'ai achetée deux lunes avant celle-ci, et elle avait déjà fait un grand voyage. Elle vient de la contrée que les Youga-Jagas appellent la Gerboo-Blanda. J'ai encore un esclave de la même espèce, un jeune garçon. Je crois que c'est son frère. Il est resté à Banza, à un quart de journée environ d'ici.

» — Avez-vous souvent des esclaves de cette nation?

» — Non, ce sont les premiers que j'aie vus, et personne, je crois, n'en a vu ici avant moi; mais j'en ai entendu parler par les esclaves que j'ai achetés aux Jagas orientaux.

» — Et que vous ont dit ces esclaves de Gerboo-Blanda?

» — Peu de chose. Tout ce qu'ils en savent, c'est que c'est une grande nation, presque blanche, qui habite de grandes maisons de pierres, dans une grande plaine, sur un plateau montagneux très élevé.

» — Y a-t-il ici quelqu'un qui parle la langue de cette jeune fille?

» — Je ne le crois pas; mais il y a une esclave qui peut converser avec elle dans sa propre langue, que l'autre comprend en partie; elle a appris aussi quelques mots de la langue du Congo. »

Notre conversation fut interrompue en ce moment par les préparatifs d'un grand *palaver*, auquel tous les marchands devaient assister. C'était là qu'on allait débattre le prix des esclaves, le montant des droits dus au mafouka et aux autres fonctionnaires, etc., etc., toutes questions qu'on ne pouvait décider et trancher sans boire beaucoup d'eau-de-vie. Promettant donc à mon marchand de revenir le prendre dans l'après-midi pour aller visiter le Banza où le frère de la jeune fille était enfermé, je retournai au navire.

Tout le monde à bord était déjà occupé à faire des préparatifs pour la réception des esclaves qu'on devait nous envoyer le lendemain. Les uns remplissaient les barils d'eau, les autres embarquaient un approvisionnement de maïs, de bananes et de patates. Une foule de fukas, ou marchands, avec leurs linguistas ou interprètes, étaient à bord ou dans leurs canots autour du navire, la plupart à moitié vêtus et toujours de l'une ou de l'autre pièce d'un accoutrement européen.

Je voulus prendre quelques notes pour mon journal, mais le le bruit et la confusion m'en empêchèrent. Le mélancolique visage de la jeune fille Gerboo hantait d'ailleurs mon esprit et m'empêchait de penser à toute autre chose. J'éprouvais la plus profonde compassion pour elle; mais comment alléger son sort? En vain je retournais la question sous toutes ses faces. Si je l'achetais, je devenais ainsi très innocemment, mais très réellement complice d'un trafic que mon gouvernement même considérait comme piraterie et punissait de mort. La laisserais-je, au contraire, à la merci des marchands nègres ou à toutes les horreurs de l'esclavage en Afrique? J'étais certain que, dans son

état de maigreur et d'épuisement actuel, elle n'avait pas même la triste chance de faire partie de la cargaison d'*El Bonito*. L'acheter uniquement pour lui donner la liberté et la laisser où elle était, ce n'était pas non plus améliorer sa condition.

Sans prendre une résolution définitive, je garnis mes poches de quelques dollars espagnols, la seule monnaie ayant cours dans cette partie du pays, et, montant dans un canot indigène, je retournai à terre. Après avoir tant bien que mal retrouvé mon chemin au milieu des huttes dispersées et composées de pieux couverts de nattes de feuilles de palmiers, j'arrivai à l'enceinte palissadée où était la pauvre captive. J'y trouvai un associé ou un employé du marchand d'esclaves à qui j'avais d'abord parlé. C'était une espèce d'Hercule noir, dont la physionomie avait une expression de méchanceté toute particulière. La peau de sa poitrine et de son corps était couverte de tatouages, auxquels le procédé de scarification dont j'ai déjà fait mention donnait le plus hideux relief; ses dents de devant sortaient de sa bouche, et la lime leur avait donné une pointe aiguë, d'après un usage répandu parmi certaines nations africaines. Son épaisse chevelure crépue avait été rasée de manière à laisser de grosses touffes semblables à des touffes de jonc dans un marécage.

J'entrai dans l'enceinte, où je trouvai un vaste espace sans aucune espèce d'abri contre le soleil ou la pluie. On y voyait, en revanche, de nombreuses flaques d'eau croupissante, et tout à l'entour le sol était couvert d'un épais limon noir, dans lequel nous enfoncions jusqu'à la cheville, même dans les endroits les plus secs. Dans ce triste lieu, qui le cédait en comfort à la plus misérable étable à porcs, trente femmes se trouvaient accroupies ou gisantes tout de leur long, à moitié enterrées dans cette vase nauséabonde et fumante.

Je n'aperçus pas d'abord la jeune fille Gerboo. L'associé du marchand d'esclaves l'appela deux ou trois fois, d'un ton qui indiquait assez le genre de traitement qu'elle avait d'ordinaire à subir. « Kaloulah! Kaloulah! » s'écria-t-il d'une voix à retentir à plusieurs lieues à la ronde, et l'apercevant enfin derrière un piquet qui faisait saillie à côté de l'entrée, il s'élança vers elle d'un air furieux. Sans me laisser le temps d'intervenir, il lui lança un coup de son fouet de peau de buffle. Je

vis frissonner la chair sous le coup marqué par une longue trace de sang....

C'était plus que ma nature d'homme civilisé n'en pouvait supporter. La nature, heureusement, m'a départi à moi aussi les muscles d'un athlète. Sous ce rapport, je n'avais pas encore rencontré mon maître ni mon égal, et, dans tous les cas, je me sentais doué en ce moment du double de ma force accoutumée. Je saisis l'Africain à la gorge de la main gauche, et lui lançai la tête contre la palissade avec une telle force, qu'un crâne caucasien n'aurait jamais résisté à un pareil choc. J'avais le poing droit levé pour frapper, et bien me prit de n'en rien faire, car je l'aurais assommé sur place, ce qui eût pu entraîner de graves conséquences pour moi. Toute réflexion faite, je lâchai donc prise et laissai ma brute tomber comme un bloc de plomb. On l'eût cru mort, et la commotion cérébrale avait été assez forte pour tuer un homme ordinaire; mais il en fut quitte pour un étourdissement prolongé.

En un instant cette correction imprévue devint l'objet d'un grand tumulte. La figure des pauvres esclaves exprimait l'étonnement et la terreur; les spectateurs qui nous avaient accompagnés criaient et gesticulaient en disant que je devais être Caddee M' Pemba, ou le diable lui-même, pour oser ainsi m'attaquer au plus robuste et au plus hardi tueur de lions et de tigres du pays. La foule devint bientôt nombreuse autour de moi, et j'y distinguai le mafouka et le principal marchand d'esclaves. Comme on le pense bien, je désirais arranger cette affaire, non par peur pour moi, mais dans l'intérêt des esclaves et surtout de la pauvre fille Gerboo, sur laquelle pouvait retomber la vengeance de ce misérable. Je vis bientôt que c'était une question d'argent, et quelques dollars judicieusement distribués aplanirent, au moins en apparence, toutes les difficultés. En réalité, il n'y avait pas beaucoup de mauvais vouloir contre moi, mon antagoniste était généralement haï et redouté; mais un sentiment d'équité *africaine* leur disait qu'un homme ne devait pas avoir la tête ainsi cassée pour un coup de fouet entre mille qui, par un usage immémorial, pleuvaient tous les jours sur les épaules des esclaves. Il fut donc décidé après divers pourparlers, que je donnerais quatre dollars au plaignant qui avait recouvré son

équilibre, et que les juges, les jurés, les témoins et l'assistance videraient à mes frais un petit baril de rhum.

Le principal marchand d'esclaves me prit à part d'un air mystérieux et me dit qu'il était certain que j'avais en ma possession un talisman sans égal. Il ne pouvait s'expliquer autrement ma supériorité sur un homme qui en avait tué cinquante autres au moins, sans compter les lions et les tigres. Il finit par m'offrir en échange de mon fétiche deux esclaves à mon choix, et il promit encore de me garantir des suites de ma querelle avec un homme vindicatif qui ne s'en tiendrait certainement pas là.

Je lui répondis que je ne pouvais me séparer de mon fétiche à aucun prix, mais que je lui donnerais dix dollars pour la jeune fille Gerboo, si cette offre lui agréait; que quant à mon antagoniste, je ne m'inquiétais ni de lui, ni de ses amis, mais que s'il retombait sous ma main, il n'en serait pas quitte à si bon marché.

Me trouvant inexorable au sujet du fétiche, le marchand accepta mon offre pour la jeune esclave, après beaucoup d'efforts inutiles pour me la faire payer plus cher, et Kaloulah me fut livrée, car il était encore trop content de s'en débarrasser à ce prix. Jamais figure humaine ne passa plus promptement des ténèbres du désespoir à la lueur de l'espérance que le visage de la pauvre fille quand elle sut qu'elle allait m'accompagner. Ses membres parurent déjà recouvrer leur force et son front sa beauté.

Je la menai dans une des huttes et je la confiai provisoirement à des femmes du Congo, qui, moyennant quelque argent, promirent d'exécuter à la lettre toutes mes instructions. Je lui fis comprendre, — autant que cela était possible, sans le secours d'un autre langage que celui de la pantomime, — je lui fis comprendre qu'elle serait bien traitée, qu'elle aurait abondamment à manger, et qu'après s'être baignée dans la rivière, elle pourrait se vêtir à l'aide d'une longue pièce de cotonnade dont je venais de faire l'emplette à un marchand. J'ajoutai que dans l'intervalle j'irais voir son frère et je l'achèterais. Elle écouta ma pantomime mêlée de paroles accentuées avec le plus grand intérêt, et parut interpréter avec une rapidité intuitive chaque geste et chaque mot. Pour me faire savoir qu'elle m'avait compris, il lui suffit de quelques exclamations en langue

congo et dans sa propre langue qui me parut très mélodieuse. Quand je fis déployer la cotonnade devant elle, ses yeux brillèrent de plaisir, et quand je lui promis de lui ramener son frère, les pleurs coulèrent sur ses joues. Elle serra ses mains l'une contre l'autre en signe de surprise et de joie ; puis, dans l'excès de sa reconnaissance, elle se jeta à terre et voulut embrasser mes pieds. Sa pantomime était si gracieuse, si naturelle, si expressive, que je me sentais venir les larmes aux yeux.

La route de Banza à Embemda me fit immédiatement tourner le dos aux bords de la rivière pour traverser un pays fertile et assez bien cultivé. Des groupes de palmiers-vignes et de gigantesques boababs s'élevaient de distance en distance, et les intervalles étaient remplis par des champs de manioc, de blé, de fèves et de choux, par des bosquets de citronniers, de papayers et de bananiers. Des huttes nombreuses, généralement groupées par deux et par trois dans l'intérieur d'une clôture de joncs et décorées du nom de ville ou de village, servaient d'habitation aux pauvres agriculteurs, et des champs de hautes herbes abritaient d'immenses quantités d'oiseaux, de reptiles et de bêtes sauvages. Lorsque l'herbe est desséchée, ces repaires sont fréquemment incendiés par les indigènes, et leurs dangereux habitants périssent dans les flammes ou sont au moins expulsés.

Trois heures de marche nous suffirent pour atteindre Embemda, petite ville de trente à quarante huttes, située sur la pente d'une colline rocheuse, où il paraît qu'elle a été récemment transférée des terrains bas pour plus de sûreté et de comfort dans la saison des pluies. Nous y trouvâmes environ vingt esclaves, enfermés comme à Lembee dans un enclos palissadé, mais dont les plus rétifs apparemment avaient en outre les bras et les jambes assujettis par de fortes cordes. La plupart étaient de la nation Mandongo, et un grand nombre avaient encore des blessures d'armes à feu. Les chasseurs d'esclaves, qui les attendent à l'affût comme des bêtes sauvages, ne se font pas scrupule de tirer sur eux pour les abattre et les garrotter plus aisément.

Entre plusieurs autres dont le cou et les pieds étaient assujettis par la même corde, ce qui, au dire du marchand, avait autant pour but de les empêcher de se tuer eux-mêmes que de prévenir

leur fuite, se trouvait le Gerboo. Il me suffit d'un coup d'œil pour ne plus douter de sa parenté avec Kaloulah. Il avait les mêmes traits caractéristiques, les mêmes formes, le même visage, la même expression. Sa peau seulement était un peu plus foncée et d'un brun noisette. Son regard indiquait plutôt une hardiesse opiniâtre que le désespoir. Son corps, fort amaigri, portait aussi les marques du fouet et de profondes ulcérations causées par les cordes. Malgré la souffrance, son œil n'avait rien perdu de sa fierté, et une expression de royal dédain plissait les coins de sa bouche. Il était grand, mais de formes délicates, et il devait avoir, autant que j'en pus juger, à première vue, dix-neuf ou vingt ans.

Après l'interminable marchandage qui caractérise la moindre opération commerciale au Congo, je devins propriétaire du Gerboo, moyennant la somme de vingt dollars. Tirant alors mon couteau, je me mis en mesure de couper les cordes qui liaient ses bras ; mais le marchand d'esclaves m'arrêta.

« — Gardez-vous en bien, dit-il, vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Laissez-lui les bras liés, et relâchez un peu, si vous voulez, les cordes des jambes pour qu'il puisse marcher. Si vous le déliez complètement, il ne manquera pas de se tuer ou de prendre la fuite. J'ai eu plus d'embarras avec lui et sa sœur qu'avec tous mes autres esclaves ensemble. Ils voulaient se noyer dans toutes les rivières que nous traversions. Un jour, nous traversions un gué et nous étions presque arrivés sur le bord opposé, lorsqu'un énorme lion bondit hors des jungles de l'autre bord. L'épouvante nous fit tous fuir; mais le Gerboo se retourna et marcha vers le lion, comme s'il voulait se faire dévorer. Le plus extraordinaire, c'est que le lion, étonné de son audace, s'en alla plus vite qu'il n'était venu. Il ne m'en coûta donc aucun esclave. A la fin, pour m'en rendre maître, j'achetai sa sœur à un autre marchand qui allait à Malemba, et, la tenant à peu de distance de lui, c'est elle que je faisais fouetter lorsqu'il voulait me jouer un de ses tours. Il n'y avait pas d'autre moyen de le calmer. Ne le déliez donc pas, si vous ne voulez pas le perdre. »

Sans prendre garde aux remontrances du marchand, je coupai les cordes. Le Gerboo se dressa aussitôt sur ses pieds, se-

coua ses membres et leva les mains en l'air comme pour s'assurer qu'il était libre. Il parut croire un moment qu'il rêvait. Prenant alors une large ceinture de laine, que je portais à l'exemple de mes compagnons espagnols, je lui fis signe de l'étendre et d'en ceindre ses reins. Il se conforma à mon désir non sans un regard de surprise plus qu'égalé par l'étonnement des autres esclaves et des spectateurs. Cet étonnement fut bien plus grand encore quand, ayant acheté un bonnet et une espèce de surtout d'étoffe en tissu végétal, je lui fis don de ces deux articles.

Je posai alors la main sur le marchand d'esclaves en prononçant son nom, puis sur ma poitrine en répétant le mien, et, montrant le Gerboo, j'attendis sa réponse.

« Enphaddé Ban Shounde, » se hâta-t-il de me répondre, c'est-à-dire Enphaddé, fils de Shounde; le Ban ayant évidemment le même sens que « Ben » dans la langue arabe et la langue hébraïque.

Le soleil était à son déclin quand nous reprîmes la route de Lembee, en compagnie de plusieurs noirs qui essayèrent de servir d'interprètes entre Enphaddé et moi; mais sa connaissance des langues mandongo et congo était trop limitée pour admettre ce genre de communication, et je dus me contenter de prendre une leçon de sa propre langue, en lui montrant les divers objetsprès desquels nous passions et en lui faisant répéter leur nom. Il s'y prêta avec beaucoup d'intelligence et de sagacité, paraissant prendre le plus grand intérêt à ma bonne prononciation.

Quand nous arrivâmes à Lembee, le soleil était couché, mais le crépuscule permettait encore de voir distinctement les objets qui se trouvaient sur la rivière. A ma grande surprise, je n'aperçus plus *El Bonito.* Je hâtai le pas pour savoir la cause de sa disparition subite. La ville était dans la plus étrange confusion; tout le monde était si pressé de me donner des explications, que je ne savais auquel entendre et je fus quelque temps à découvrir la vérité. A la fin un des linguistas les plus experts fit taire un instant les autres :

« — Le Roi d'Angleterre est venu, » me dit-il, « pour prendre le vaisseau. Le vaisseau, qui n'aime pas le roi d'Angleterre, a levé

l'ancre et s'en est allé faire un tour ailleurs. » Il me parla encore d'un gros navire avec beaucoup de chaloupes et de canons, qui était dans le voisinage :— « quand il serait parti, *El Bonito* reviendrait. »

Il paraît qu'une heure environ auparavant, on avait reçu les plus alarmantes nouvelles. Un croiseur anglais était entré dans la rivière et l'avait remontée jusqu'à l'île de Loobondi, où il avait jeté l'ancre. En moins de dix minutes, le capitaine Garbez avait mis à la voile, préférant se dissimuler dans un autre chenal à la faveur de la nuit, plutôt que de courir la chance d'une attaque. Il avait promis, du reste, de revenir au bout d'une semaine, lorsque les marchands d'esclaves seraient prêts à compléter d'un seul coup son chargement.

Je ne saurais dire si cette nouvelle me plut ou me déplut. Le premier sentiment aurait dominé sans doute, si j'avais pu faire parvenir un mot au capitaine du croiseur anglais ; mais j'observais que la seule mention du navire excitait la surprise et la défiance. Le parti le plus sûr était donc d'attendre le tour que prendraient les évènements. Si les Anglais visitaient Embomma, je pourrais communiquer avec eux en personne. Au cas contraire, il était difficile qu'ils restassent assez long-temps à leur mouillage malsain pour recevoir mon message, si toutefois le mafouka me permettait de l'envoyer.

Ce point ainsi décidé d'une manière satisfaisante, mon attention se reporta nuturellement sur mes intéressants protégés, et sur les moyens de pourvoir à leur bien-être comme au mien, dans l'intervalle.

Je trouvai Kaloulah assise sur une natte dans un coin de la hutte où je l'avais laissée, mais si métamorphosée extérieurement, qu'il était difficile de reconnaître en elle l'esclave découragée, sale et nue du matin. Le bain et un bon repas avaient fait des merveilles, et la pièce de cotonnade, qu'avec un goût tout féminin elle avait su draper autour de sa personne, à la manière du haïque moresque, cachait les traces de souffrances et la triste maigreur de son corps. Quand Enphaddé entra dans la hutte, elle le regarda un instant à la lueur d'une torche ; puis, poussant un cri de joie, elle s'élança dans ses bras. Ils échangèrent les plus touchantes démonstrations d'amour fraternel, et

les noirs mêmes sentirent leurs sympathies s'éveiller par cette scène de reconnaissance.

Après les premières exclamations de tendresse, Kaloulah laissa échapper de ses lèvres un flot de mélodieuses paroles, dont je devais être le sujet, à en juger par ses regards. Enphaddé l'écouta quelques instants, et sans dire un mot, il s'avança vers moi, tomba à genoux, prit ma main, et la plaça sur son cou penché. Je le relevai, je regardai le frère et la sœur d'un air aussi bienveillant et aussi doux que me le permettaient mes traits naturellement durs; puis, joignant leurs deux mains, je quittai la hutte pour me chercher une maison.

La recherche d'une maison à la clarté d'une torche dans un Banza nègre, pourrait fournir à ces Mémoires une curieuse digression. Il suffira de dire qu'après bien des peines et des paroles perdues, je parvins à acheter une maison en assez bon état. Le propriétaire, Formio de distinction, était assis devant la hutte, avec un grand feu en face de lui, et accompagnait du sourd bourdon d'une espèce de calebasse remplie de graines, les monotones et traînantes cadences d'une chanson. Plusieurs curieux se rassemblèrent bientôt pour assister au marché. C'était à qui ferait valoir les avantages de la maison. Elle me fut enfin adjugée moyennant cinq dollars comptant et deux cruchons d'eau-de-vie payables au retour du navire. C'était le double de sa valeur; mais j'entrais en possession immédiate et il était convenu qu'on me fournirait, séance tenante, une natte de palmier assez large pour diviser le local en plusieurs compartiments. Quelques minutes ayant suffi pour le déménagement du noble propriétaire et de sa famille, je fus immédiatement installé, avec Kaloulah et Enphaddé, dans mon fragile mais assez comfortable domicile.

(La suite à la prochaine livraison.)

Esquisses transatlantiques.

UNE RELACHE A CUBA.

(EXTRAIT DU JOURNAL D'UN VOYAGE EN CALIFORNIE.)

Le 21 février 1850, nous abordions à la Trinité, petite ville sur la côte méridionale de l'île; comme c'était l'anniversaire de la naissance de Washington, les navires américains à l'ancre, s'étaient parés de banderoles de mille couleurs et avaient arboré les pavillons de toutes les nations, ce qui donnait au port un air de fête. Je me fis conduire chez un Espagnol appelé Juan André, pour qui j'avais une lettre de recommandation; il était à la campagne à deux lieues de la Trinité. Pendant que j'attendais une volante (voiture du pays), ma patience fut mise à une rude épreuve par un diseur de lieux-communs qui se trouvait là, et qui m'assomma des plus sottes remarques. Ce supplice dura assez long-temps, et ma seule consolation était d'entrevoir parfois quelque jeune sénorita en négligé du matin, glissant légèrement devant la porte et jetant un coup d'œil furtif sur l'étranger; le salon était, du reste, curieux à observer. Comme le costume des femmes du pays, il était disposé pour être avant tout commode et frais, avec cette différence que les femmes espagnoles ne se parent que le soir, tandis que le salon, dès le matin, avait sa toilette complète. Le pavé était de marbre, les murs peints à fresque, les portes massives richement sculptées; avec cela, grand luxe de glaces, de candelabres, de porcelaine de Chine. de statuettes, de pendules, et, sur les consoles, mille riens élé-

gants comme on en trouve chez nous dans la maison de toute personne ayant de l'argent et du goût. Toutefois, l'ennui et les bâillements commençaient à me prendre, ainsi qu'à ma nouvelle connaissance, lorsqu'on annonça la volante. Je sautai dedans et me fis conduire au château de Juan André. La société que j'y trouvai réunie se composait de son frère, de deux cousins, du contre-maître de ses sucreries et d'un garde, ces deux derniers en manches de chemise. On se disposait à se mettre à table pour le dîner quand j'arrivai ; mais auparavant j'assistai à l'ablution des mains, cérémonie fort simple, du reste, puisque tout le monde se servit du même vase et de la même eau. La nappe, évidemment habituée à ce procédé, fit l'office d'essuie-mains; en tout cela ces messieurs me parurent pratiquer la maxime : Chacun pour soi. — La scène était nouvelle, et, par conséquent, intéressante. Une personne plus délicate et tourmentée de scrupules d'estomac, aurait bien pu ne pas s'accommoder comme moi de cet étrange laisser-aller; — quant au repas, il va sans dire que les mets étaient espagnols et, sauf les ingrédients inévitables, tels qu'huile et piment, un chimiste eût été embarrassé pour analyser cette infernale cuisine. Chacun se servait, ou servait son voisin avec sa propre fourchette, souvent même avec ses doigts, sans plus de façons. Entre les plats ou, pour mieux dire, après chaque bouchée, les convives aspiraient une bouffée de tabac; sur le tout ils s'appliquèrent une solide couche de fromage mêlée de café, sans doute comme mesure de police destinée à réprimer toute tentative de désordre parmi des éléments si divers entassés dans la région gastrique. Quand on eut assez mangé, trop peut-être, le maître de maison donna ordre de seller des chevaux et nous proposa une promenade de digestion aux plantations voisines.

Le lendemain, de bonne heure, Juan André me conduisit sur une éminence d'où j'eus une vue complète de sa propriété; elle s'étend aussi loin que l'œil peut embrasser d'horizon et elle est couverte de cannes à sucre. Toutefois, ce que je voyais là n'était pas la dixième partie des domaines appartenant à son beau-père, don Justo C..., un des habitants les plus riches de Cuba. Don Justo possède six vastes plantations, comprenant maison de maître et sucrerie avec tous les perfectionnements mécaniques

que cette industrie comporte. Le nombre des esclaves occupés par lui dépasse deux mille. En déjeunant, Juan André m'entretint longuement de tout ce qui regarde les combats de coqs et l'éducation des sujets destinés à ce genre de spectacle ; c'est toute une science comme la fauconnerie. En sortant de table nous montâmes à cheval pour visiter une des plantations du beau-père. Or, il faut savoir que c'est par faveur spéciale qu'un étranger obtient de pénétrer, un mille seulement, dans l'intérieur des terres, tant les Espagnols de Cuba redoutent l'influence des idées étrangères, surtout de celles qu'ils supposent aux Anglais et aux Américains, en tant que sujets de gouvernements si différents du leur. On conçoit, du reste, sans peine, qu'une forte répugnance pour la critique existe là où la comparaison avec d'autres pays doit tristement mettre en relief les abus indigènes; l'état pitoyable où se trouvent à présent les Cubains, ne peut être égalé que par la perspective que leur offre l'avenir; il n'est peut-être pas une seule puissance étrangère qui ne soit un sujet de méfiance hostile pour les autorités espagnoles. Beaucoup de riches propriétaires de l'île sont disposés, au fond, à appeler leurs voisins du Nord ; mais le doute et les craintes les retiennent, et cependant tous semblent sentir que l'étendard espagnol n'est pas destiné à flotter long-temps sur la reine des Antilles; bien peu, parmi les Cubains, regretteraient ce changement ou souhaiteraient de l'empêcher ; obligés de se saigner pour fournir de l'or à l'Espagne et d'entretenir à grands frais ses agents, ils caressent à contre-cœur la verge qui les frappe. Ils savent que leur île est regardée comme un trésor qu'on est exposé à perdre, et dont on tire toujours parti tant qu'on le possède; il en résulte qu'ils n'ont que de la haine pour leurs frères de la métropole, et, en cas d'une lutte, si Cuba ne doit pas y gagner, l'Espagne, à coup sûr, y perdra.

Sur les quatre ou cinq habitations que j'ai visitées, les esclaves m'ont paru parfaitement traités. Ils ont des cabanes commodes, une bonne nourriture, de la viande fraîche tous les jours, et, à en juger d'après les apparences, ils sont dans une condition meilleure que ne sont aujourd'hui les travailleurs libres de nos colonies.

23. — Une volante m'a conduit en ville où, pour mettre à profit ma journée, qui était, je dois le dire, un dimanche, je me suis enfermé cinq heures dans le cirque où se font les combats de coqs. Hélas! le touriste est souvent obligé de se mettre au niveau moral du pays où il se trouve. De plus, je pourrais faire valoir comme excuse qu'à la Trinité il n'y a pas d'église protestante, puis, les autres jours de la semaine, il n'y a pas moyen de voir ce spectacle dans toute sa pompe. Or, comme mon hôte est grand amateur, qu'il fait combattre, chaque jour, trois ou quatre coqs, et perd à ce jeu ses vingt onces d'or de la meilleure grâce du monde, je ne pouvais, en conscience, faire moins que d'assister à la représentation d'un bout à l'autre, sauf à souffrir beaucoup de la fatigue et du dégoût; mais essayons de décrire le spectacle. — L'amphithéâtre, qu'on me passe ce mot ambitieux, contient environ deux cents spectateurs. Au moment où les coqs sont apportés, les spectateurs commencent à discuter les mérites de chacun et ses chances de combat, soutenant leur opinion, non-seulement de leur bourse, mais encore à grand renfort de cris, de gesticulations, de tout ce que la passion peut inspirer, excepté les coups de poing, — on n'en vient pas là, et c'est heureux. Aussitôt que l'attaque a lieu, le silence se rétablit, jusqu'à ce que l'un des combattants, d'ordinaire le plus âgé, réussisse à enfoncer son éperon dans l'œil de son adversaire. Alors les deux cents spectateurs recommencent la même scène à peu de variation près. Un bon coq doit avoir fait sa besogne en trois minutes; mais s'il est grièvement blessé lui-même, il arrive que le vaincu, faisant un effort désespéré, se redresse et perce de ses deux éperons le col de son adversaire. Alors ce sont de nouveaux cris, de nouveaux paris; un vacarme enragé sort d'un nuage de fumée; cependant des valets relèvent les combattants également affaiblis, lèchent et sucent leurs têtes saignantes, avec autant de dévouement que s'il s'agissait de la plaie d'un ami blessé, leur répandent de l'eau sur la face, les secouent pour les ranimer, et parviennent ainsi à les remettre sur pieds; hélas! ils sont tellement épuisés, que si l'un d'eux n'a pas la chance d'être bientôt tué, ils s'en vont tournoyant dans l'arène, jusqu'à ce qu'il y en ait un qui tombe, sans même avoir besoin du coup de grâce. Voilà ce que c'est qu'un combat de coqs,

voilà, pour un *gentleman* de cette partie du monde, le seul passe-temps, la seule étude, le seul plaisir ; trois jours sur sept se passent au cirque, et, pendant le reste de la semaine, il n'y a aucun autre sujet de conversation.

25. — Sorti en voiture, pour faire visite à don Justo. Avant déjeuner, il me montra en détail une de ses sucreries : je n'avais encore rien vu, en ce genre, d'aussi perfectionné et sur une aussi grande échelle : on n'y fait pas de rhum, mais la mélasse subit une dernière épuration. Le sucre se clarifie au moyen d'argile humide, et on le laisse égoutter à travers de petites jarres poreuses. Il est de beaucoup plus belle qualité que celui de nos colonies, et à peu près aussi blanc. Sur toutes ces habitations, les noirs travaillent nuit et jour au temps de la récolte ; on les divise en deux troupes, dont l'une se met à l'œuvre le soir, et l'autre reprend au matin. Don Justo m'engagea à rester pour dîner ; j'y consentis d'autant plus volontiers que je reconnus parmi les membres de la famille deux des gracieuses apparitions entrevues à la maison de ville. L'une est une grande jeune fille, à la figure ovale, aux beaux yeux noirs ; l'autre est de taille moyenne ; sa figure serait comparée par un poëte oriental à la lune dans son plein ; — ses yeux sont d'un bleu céleste. La grande est sentimentale, la petite a l'humeur gaie ; permis à qui voudra de railler les admirations du touriste toujours enclin à abuser du superlatif ; mais je proteste que je n'avais jamais vu d'aussi charmantes figures, en fait d'Espagnoles s'entend ; ceux qui savent avec quelle émotion, en buvant le grog du dimanche soir, l'Anglais en voyage porte un toast aux beautés absentes, ceux-là ne songeront pas à m'accuser d'un fol engouement pour les étrangères ; nos femmes, Dieu merci, n'ont rien à envier à personne ; mais enfin, pour ce qui est de *senoritas*, je ne crois pas que celles-ci aient leurs pareilles de Cadix à la Corogne. Pendant tout le dîner je me disais : qu'on serait heureux avec la petite, si la grande n'existait pas ! En effet, je défierais un homme de s'éprendre de l'une ayant l'autre sous les yeux. Au reste, je fus bien surpris quand on me dit que la plus âgée a douze ans et va se marier dans un mois. Le bruit de ma volante à la porte m'avertit qu'il était temps de prononcer le triste mot : adieu. Je dis donc de mon mieux aux ravissantes sœurs le galant *A sus pies de Uested* et je

quittai cette aimable famille probablement pour ne jamais la revoir.

26. — Après un excellent dîner en compagnie de trois Américains, nous sommes allés passer la soirée chez le consul *yankie*, très brave homme, fier de deux choses, de son madère et de son origine écossaise. Dans une pauvre bourgade comme la Trinité, se rencontrer, autour d'une table, cinq convives parlant anglais, n'est pas un hasard si commun, et cela disposait notre réunion à la joie : la conversation a pris un tour amical, et ça été, entre moi et ces messieurs, un assaut de compliments sur nos pays respectifs : affirmer que la nation américaine est appelée à de grandes destinées, ce n'était pas de ma part hasarder une idée très nouvelle, aussi ce fut accepté à titre d'axiome. En revanche, on dit les choses les plus flatteuses à l'adresse de l'Angleterre; le madère était, en effet, délicieux, et donnait à la voix du consul une douceur d'accent qui lui faisait venir les larmes aux yeux quand il chantait des airs écossais. Je ne sais jusqu'à quand se serait prolongée la séance, si l'on n'était venu me dire de la part de Juan André que les chevaux étaient prêts et qu'il m'attendait. Il n'est, comme on dit, si bonne compagnie qui ne se quitte, et je me retirai emportant le souvenir d'un de ces rares moments qui restent gravés dans la mémoire du voyageur, après que tant de faits insignifiants ou désagréables en sont effacés.

Comme on le suppose sans peine, après le passe-temps un peu excitant auquel je venais de me livrer, j'aurais préféré toute autre espèce de véhicule au cheval fringant qui devait me porter, de nuit, l'espace de cinquante milles, et bien que la séparation fût triste, les convives que je quittais ne purent s'empêcher de sourire en me voyant chercher mon équilibre en selle. La troupe réunie pour m'accompagner dans mon excursion à Arimao, se composait de don André, don Miguel C***, frère de don Justo, Laplante, un musicien, un vieux garde-chasse et deux connaissances de mon hôte. Tous, excepté moi, étaient bien armés, et tous, je n'en doute pas, en cas de mauvaise rencontre, se seraient bravement conduits. La nuit était belle, la lune nous versait sa lumière à flots. Laplante, qui a une belle voix, nous régala d'airs d'opéra tout le long du chemin. A trois lieues de la Trinité, nous

fîmes une halte d'un moment pour boire une tasse de café et fumer un cigare. A une heure du matin, nous atteignîmes Juan, qui n'est qu'une hutte isolée au bord de la route, dans une région montagneuse. L'établissement était, à vrai dire, peu comfortable, mais nous étions fatigués et enchantés de nous reposer. Mes compagnons, à l'aide d'une misérable lanterne, commencèrent l'inspection des paniers de comestibles apportés par nous. Mais la vue seule me rassasia, et, renonçant à souper, je me mis en recherche d'un perchoir quelconque, avant que de nombreuses demandes n'eussent rendu cet article par trop rare. Au moyen d'une échelle, je grimpai dans le grenier par une trappe; là, après avoir causé un grave dérangement dans les habitudes des coqs et des poules, et m'être brisé à demi la tête contre les poutres du toit, j'eus la chance de tomber sur une bonne couche de foin : puis, m'étant débarrassé de mes éperons et roulé dans mon plaid, je dormis profondément, jusqu'à ce que le chant des coqs sur ma tête et le bruit qui se fit à l'étage au-dessous m'avertirent qu'il était temps de se remuer. La matinée était froide, et ce ne fut qu'après quinze ou vingt milles de marche que le soleil perça le brouillard et se fit sentir. Le pays que nous traversions n'était nullement beau, et, en général, ce que j'avais vu jusque-là dans l'île n'approchait pas de la Jamaïque. Nous atteignîmes Arimao vers le milieu du jour. C'est une sorte de grande ferme, entourée d'immenses pâturages, ayant un aspect sauvage et abandonné. Le soir, après le coucher du soleil, l'espace d'une demi heure, des centaines de pigeons passèrent au-dessus de la maison gagnant les bois. Quelques-uns de mes compagnons s'amusèrent à les tirer, mais réussirent mal, tant la rapidité du vol était grande.

1er *Mars.* — Je suis déjà las d'Arimao, — mes compagnons parlent uniquement l'espagnol que je n'entends pas, — ils aiment à se lever de grand matin, à se baigner au milieu du jour, à faire des soupers très copieux et très bruyants. Aujourd'hui, ils m'ont persuadé de les accompagner à une chasse au marais. Je n'ai jamais vu une telle quantité d'oiseaux aquatiques ; mais je ne pus rien tuer avec les misérables fusils dont on se sert ici ; malgré cela, mes compagons revinrent, une heure après moi, rapportant une quantité de canards, de poules d'eau, de pin-

tades, de cailles. Dans la soirée, nous fîmes une partie de pêche, et m'étant imprudemment séparé de mes compagnons, je m'égarai. Ce pays est tellement dépourvu de traits frappants, qu'arrivé à la rivière, je ne sus si je devais marcher contre le courant ou le suivre.

La nuit m'avait gagné, et, après avoir cherché près de deux heures quelque signe qui pût m'aider à me conduire, j'allais y renoncer et je cherchais déjà un arbre qui m'offrît un abri commode, lorsque j'aperçus à une grande distance une lumière que je pris pour une étoile, mais qui, par bonheur, se trouva provenir de notre maison. Après tout, une nuit en pleine campagne n'aurait pas été pire qu'à cette maudite ferme, où la saleté, les puces et le froid, m'obligèrent à dormir dans mon armure complète. Nous partons demain, et ce sera la fin de mes misères. A vrai dire, mes compagnons sont des demi-sauvages, et si je n'avais pas eu quelques volumes avec moi, je serais mort d'ennui.

2 *Mars.* — Arrivés à Cien-Fuegos, à six lieues d'Arimao. C'est une petite ville en état prospère, et qui menace d'accaparer tout le commerce de ce côté de l'île. Les maisons sont bâties à l'italienne et les habitants passent pour être fort riches. La principale curiosité du lieu, cela va sans dire, ce sont les combats de coqs, et comme je suis à la merci de mes compagnons, il m'a fallu, comme eux, consacrer ma journée entière à ce passe-temps intelligent. J'ai eu, au moins, la petite consolation de les voir perdre force doublons. Dans l'après-midi, Juan André est retourné à la Trinité. A huit heures du soir, nous sommes partis à bord du vapeur le *Tayaba;* en quinze heures nous avions atteint Batabano ; mais soit sottise, soit friponnerie, il n'y a point de départ pour la Havane avant demain ; il en est de même à chaque arrivée de vapeur, et quoique chacun en souffre et s'en plaigne énergiquement, personne ne songe à y remédier. Or, Batabano est l'endroit le plus misérable où l'on puisse être condamné à s'arrêter un jour.

Au café, je trouvai, jouant au billard, deux Américains avec qui j'eus bientôt fait connaissance, car ils m'évitèrent la peine de me présenter moi-même, en faisant de moi l'objet d'une discussion à haute voix. Il s'agissait de savoir de quelle nation

j'étais. L'un disait Anglais, l'autre Américain. Enfin, la question me fut adressée à brûle pourpoint. Sur ma réponse, ils se récrièrent; il était étrange que je parlasse l'anglais sans accent. Je leur dis qu'à mon sens ce serait encore plus étrange si j'en avais un. Mais ils m'assurèrent que tous les Anglais ont une façon particulière de parler leur langue, et qui consiste surtout à couper brusquement les mots. Comme tous les Américains que j'ai rencontrés, ces deux-là étaient assez bonnes gens si on se prêtait à leur humeur, et parfaitement honnêtes si on les traitait avec politesse. Le soir, nous nous réunîmes à bord du vapeur qui devait les conduire à Cien-Fuegos, et nous fîmes quelques rubbers de whist jusqu'au départ.

4 Mars. — Un chemin de fer nous a conduits à la Havane; les wagons sont passables, mais on va très lentement; trois heures pour faire trente-sept milles. La route est sans intérêt, le pays plat et nu; quelques rares cocotiers, mais bon nombre de palmiers, de ceux qu'on appelle à la Jamaïque des choux de montagnes. La première vue de la Havane, en venant du Sud, fait penser à une ville orientale: les murailles d'un blanc jaune, le terrain uni, les maisons à terrasses, les caravanes de mules, le terrain poudreux, la mer, le ciel ardent, la peau basanée des indigènes, tout aide à l'illusion. Dieu veuille qu'elle ne s'évanouisse pas en voyant les choses de plus près. En effet, quel charme les contrées occidentales peuvent-elles offrir à celui qui a visité l'Orient?

Voilà cinq semaines que je suis à la Havane; ce que j'ai fait et vu, durant ce temps-là, me persuade que huit ou quinze jours seraient bien suffisants pour ce que la ville présente d'intérêt. Quant à moi, en cinq semaines j'ai eu le temps de m'installer fort médiocrement, j'ai appris à fumer sans compte ni mesure, à perdre mon temps, à parler un peu, à comprendre fort mal l'espagnol le plus sauvage qui soit parlé sur terre. Si l'on excepte l'opéra et le café, il y a disette absolue de passe-temps; nulle société possible pour un étranger, et je crois même qu'il n'y en a guère pour les indigènes. C'est peu à regretter après tout; car ce qu'on en voit ne donne pas le désir d'en connaître davantage. En règle générale, ils sont ignorants, débauchés, sans principes, pleins d'arrogance et d'orgueil, dépourvus de tout

sentiment d'honneur. S'ils occupent quelque poste officiel, leur grande affaire est de voler le gouvernement; du plus grand au plus petit, ils pratiquent la plus impudente vénalité. Ils jouent jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur dernière chemise, et alors ils vendraient leur peau pour faire les frais d'une volante. Isolés du reste du monde, la Havane est tout pour eux, et il vaudrait autant parler métaphysique à une vache qu'essayer de leur faire comprendre qu'il y a en Europe une capitale digne d'être citée auprès de la leur. Et pourtant, à bien examiner, de quoi peuvent-ils donc être si fiers? A les en croire, leurs édifices sont les plus magnifiques, leur théâtre le plus vaste, leurs promenades les plus étendues, leurs équipages les plus riches, leurs cavaliers les plus accomplis, leurs femmes les plus jolies du globe. D'abord, en admettant qu'il y ait du vrai en cela, leurs prétentions sont terriblement exagérées. Puis, s'ils ont quelque raison de se vanter aujourd'hui, l'avenir est là qui leur garde de mauvais jours. Le temps n'est pas loin où la forfanterie ne sera plus de saison, et où ils devront, pour vivre, recourir à des moyens plus honorables.

Il y a quelques jours, j'ai obtenu la permission de visiter un condamné en chapelle, comme disent les Espagnols. Il devait subir le garrot, le lendemain, pour avoir volé et assassiné un enfant. Il avait l'air du plus affreux coquin, et, comme il lui était interdit de parler, il faisait entendre par geste ce qu'il avait fait et le sort qui l'attendait, tout cela en souriant avec la plus tranquille indifférence et en haussant les épaules. Tout ce qu'on a dit sur l'empire de la conscience se trouvait démenti par cet homme; chez lui la conscience était totalement absente. Il y avait un prêtre dans la chapelle et deux sentinelles à la porte. Le matin de l'exécution, j'étais au Champ-de-Mars avant le jour. Il y avait déjà foule, et les toits des maisons étaient couverts de spectateurs. Les femmes, l'éventail en main, occupaient les premiers rangs des siéges, de façon à ne rien perdre des horreurs de la scène. En jouant des coudes, je suis parvenu à me placer à vingt ou trente pas de la machine, et, peu après, la procession a débouché sur la promenade, quelques cavaliers en tête pour faire place, ensuite le gros de la troupe avec le clergé, le condamné à pied, vêtu de blanc; enfin, une nom-

breuse arrière-garde. Les soldats se sont formés en carré, l'exécuteur, le condamné et un prêtre sont montés sur l'échafaud. Le patient s'est assis tranquillement, puis s'est élevé pour arranger le siége et se mettre plus à son aise. Le bourreau lui ayant passé la corde autour du col, lui a attaché les jambes et les bras. Sur un mot du prêtre, la manivelle a tourné. Un seul mouvement convulsif a agité les membres du patient, la tête est restée droite, soutenue par un croc de fer disposé au-dessous des oreilles. La tête, demeurée découverte, était horrible à voir : les yeux étaient ouverts, mais la mâchoire inférieure pendait et le sang, qui a noirci aussitôt la face, s'est échappé de la bouche et est tombé en larges gouttes sur la chemise blanche. Aucun cri d'horreur n'est sorti de la foule : la scène était trop familière aux spectateurs pour exciter chez eux un autre sentiment que celui d'une curiosité ordinaire. Le corps est resté exposé jusqu'à quatre heures de l'après-midi, au carrefour le plus fréquenté de la ville, triste monument du progrès de la civilisation au XIX[e] siècle.

La Semaine-Sainte est un moment assez intéressant à la Havane. Les trois derniers jours sont fêtés avec une pompe extraordinaire. Aucun quadrupède n'est alors souffert dans la ville, et de longues processions ayant en tête le capitaine-général et tous les officiers, en grande tenue, parcourent les rues, d'une église à l'autre, plusieurs fois par jour.

Le vendredi, une image du Sauveur est portée par la ville, escortée par un régiment tenant les armes renversées; une troupe de musiciens jouant une marche solennelle, et des prêtres portant les emblêmes du crucifiement. Le jour de Pâques, on représente la résurrection ; par malheur, les figures sont grotesques, et la cérémonie, à vrai dire, est plutôt une farce pénible à voir qu'un souvenir touchant du fait qu'elle est destinée à rappeler.

La nuit dernière il y a eu bal masqué. Tout le monde élégant y afflue en costumes barriolés, et c'est à qui s'agitera le mieux, comme pour secouer le sérieux de la Semaine-Sainte. Le théâtre était assez bien décoré, mais très loin encore de Drury-Lane en pareille circonstance. Au milieu de la salle, on avait dressé une estrade, sur laquelle de petites troupes de Catalans, qui sont

ticulières, etc, etc. Résistez, croyez-moi, à ses amorces perfides. — Mais, juste ciel! j'entends la voix d'un de ces messieurs. Je ne puis finir ma page, il vient me chercher pour dîner au restaurant, et je l'ai sur les bras pour toute la soirée. J'espérais faire en paix mon dernier dîner à New-York, et me voilà aux mains d'un bourreau sans pitié — plaignez-moi, et Dieu vous garde du Dandy américain (1).

(1) NOTE DE LA RÉDACTION. Nous nous proposons de suivre le voyageur jusqu'en Californie.

NOUVELLES DES SCIENCES.

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

SITUATION. — FORMATION DU NOUVEAU CABINET. — LES AMBITIONS MODESTES. — LORD ABERDEEN. — SES ANTÉCÉDENTS. — 1815. — L'ÉLECTION D'OXFORD. — LA FAMEUSE GUERRE DE L'O. P. — M. CHARLES MATHEWS ET LES JOURNALISTES. — LE GROGNON DES THÉATRES. — L'HOTEL DE LORD WELLINGTON. — LA STATUE DE NAPOLÉON PAR CANOVA. — STANCES DE LONGFELLOW. — LÉO LE TERRIBLE. — LES ARLEQUINS. — SAINT CUPIDON. — L'OR. — LE CHIEN-RAT. — L'INGÉNU. — AUTOGRAPHES. — BIBLIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE. — UN POÈTE EXCENTRIQUE. — LES ÉTUDIANTS. — ÉPHÉMÉRIDES DE 1852.

Londres, 25 janvier 1853.

Au Directeur,

L'année 1852 a vu naître et mourir le cabinet tory. Le parti qu'il représentait au pouvoir s'en console par la pensée qu'il aura presque la même influence dans l'opposition, où il faudra compter avec lui sans qu'on exige de ses chefs ces concessions de principes qui, selon les conservateurs immobiles et les protectionnistes inconciliables, ont été la vraie cause de la chute de lord Derby. Quant aux habiles, ils ne s'expliquent cette chute que par des fautes de tactique dont la plus lourde aurait été de présenter le budget avant les vacances de Noël, en faisant, sans nécessité, une question de vie ou de mort de l'adoption d'un ensemble de mesures qui ne pouvaient obtenir l'assentiment général et qui, même parmi les partisans avoués du ministère, devaient susciter des opposants très prononcés. Il est sans exemple qu'un budget soit admis, tout d'une pièce, en Angleterre : c'est sur les questions de finance, sur les détails de l'impôt, que les membres les plus disciplinés du Parlement ont toujours pu faire

leurs réserves, et sont condamnés à consulter les exigences locales du collége électoral qui les a élus. Pas plus pour la défense que pour l'attaque le parti Tory n'est un parti compacte ; il se trompe s'il croit retrouver son union dans l'opposition. Il est vrai que les Whigs ne sont pas non plus enrégimentés sous des chefs qui les puissent rallier autour d'eux sans conditions, et les faire marcher « comme un seul homme, » selon l'expression biblique. Dans cette dernière rencontre des partis où le cabinet Derby a succombé, si les Tories peuvent nier avoir été vaincus comme Tories, les Whigs ne peuvent se vanter d'avoir triomphé comme Whigs. Quand il a fallu, du moins, recueillir les fruits de la victoire, par un accident parlementaire, phénoménal en apparence, les vainqueurs n'existaient plus ou n'ont pas osé se présenter. Avec un peu de bonne volonté, en oubliant la pudeur politique, les ministres sortants auraient pu se modifier et garder au moins la moitié des portefeuilles. Aucun des aspirants à leur succession ne se sentait assez fort pour assumer sur ses épaules le fardeau de l'administration nouvelle. Ordinairement, en ce moment de transition, alors que, vu le grand nombre de fonctions importantes qui forment un cabinet anglais, il peut y avoir un honnête prétexte pour la personnalité la plus médiocre de réclamer sa place, non-seulement les hommes secondaires se tenaient à l'écart, mais encore toutes les supériorités, toutes les notabilités semblaient rivaliser de modestie pour décliner le premier rang. On craignait la veille qu'un cabinet fût impossible par la concurrence de quatre ou cinq premiers ministres, et justement l'impossibilité naissait du refus de le devenir. Le gouvernement représentatif aura toujours ses péripéties dramatiques. C'était curieux de voir lord John Russell, lord Palmerston, sir James Graham, lord Lansdowne, lord Granville, etc., etc., se saluer ainsi avec une déférence simultanée. Il a fallu, pour les mettre d'accord, les laisser tous au second rang, et s'adresser à un ancien ministre tory, que Tories et Whigs se sont accordés pour placer à leur tête. Lord Aberdeen, qui n'y pensait guères, s'est trouvé tout-à-coup l'homme unique, le premier ministre indispensable. Grâce à lui, les fidèles lieutenants de sir Robert Peel, les chefs whigs, et même une notabilité quelque peu radicale (sir W. Molesworth), ont accepté,

sans y regarder, les portefeuilles qui semblaient le moins à leur convenance particulière. Lord Palmerston, qu'on aurait cru inféodé aux affaires étrangères, s'est contenté de l'intérieur, et lord John Russell a fait plus encore ; il n'a pris l'ancien portefeuille de lord Palmerston que pour servir de chapeau, sur son banc, à lord Clarendon, et, à la rentrée du Parlement, il restera lui-même au conseil sans portefeuille. Quelles considérations secrètes ont décidé cette bonne grâce de toutes les ambitions, quel danger public a conjuré tous les amours-propres politiques? La peur de l'invasion française n'est pas dissipée, sans doute, mais les plus alarmés ne la croyent pas imminente. La récolte est menacée par les inondations et les pluies excessives ; mais toutes les précautions sont prises contre une famine ; les entreprises industrielles sont en prospérité croissante, et si les capitaux en ont déserté quelques-unes, si les fonds et les chemins de fer baissent, c'est parce que la spéculation s'est jetée sur les actions des compagnies australiennes, qui envoyent périodiquement des tonnes de lingots et de pépites sur le marché de Londres. Si l'Angleterre était menacée de périr, ce serait donc, comme Midas, parce que tout ce qu'elle touche se convertit en or (1) ! Nous ne pouvons trop rien présager du programme pacifique par lequel lord Aberdeen a inauguré son installation au pouvoir. Evidemment, il se réserve pour l'imprévu; il s'attend à tout, prêt à se modifier selon les circonstances. Cet homme d'État, qui a franchi l'âge des grandes passions et qui ne fut jamais un homme très passionné, a justement, dans sa carrière politique, des précédents sur lesquels il peut s'appuyer tour à tour pour faire face aux évènements. Peut-être n'est-il pas hors de propos de rappeler les principaux.

Lord Aberdeen (lord George Gordon, comte Aberdeen) est Écossais, comme son nom de famille et son titre l'indiquent. Né en 1784, il fit ses études universitaires à Cambridge, et voyagea en Grèce où il fortifia ce goût des études classiques qui distinguent les orateurs anglais quand ils ont passé par les Universités.

(1) Le duc de Newcastle, secrétaire d'État pour les colonies, vient d'offrir à Sa Majesté, au nom de ses fidèles sujets d'Australie, un échantillon d'or pur du poids de 28 livres, estimé 16,000 liv. st.

On lui doit la fondation du Club athénien, dont tous les membres doivent avoir visité Athènes. Lord Aberdeen fit son début, comme ambassadeur, en 1813, et remarquez bien ceci, il fut envoyé à Vienne pour y détacher l'Autriche de l'alliance française. Il conclut à Tœplitz, le 3 octobre 1813, le traité qui prouva à Napoléon qu'il y avait, pour son beau-père, des intérêts plus chers que ceux de sa fille et de son petit-fils, le roi de Rome. Lord Aberdeen fit plus; après avoir détaché l'Autriche de la France, il en détacha Murat lui-même, le roi français de Naples; mais il faut lui rendre cette justice, qu'en 1815, lorsque Murat devint suspect à la sainte alliance, lord Aberdeen n'épousa pas les préjugés royaux et aristocratiques contre le roi *parvenu:* il fit tout ce qu'il put pour que l'Autriche lui pardonnât son origine, et ce ne fut pas sa faute si Murat se vit forcé de demander à rentrer en grâce auprès de Napoléon. Lord Aberdeen (élu pair d'Écosse au Parlement depuis 1814), resta dans la diplomatie, et le fondateur du club athénien dut être heureux d'avoir à signer le premier protocole des puissances européennes en faveur de la Grèce; mais, devenu ministre des affaires étrangères en 1828, sous le duc de Wellington, il s'y montra associé à la politique de M. de Metternich, qui était pour lui à la fois un collègue étranger et un ami intime. A lui aussi la bataille de Navarin parut *an untoward event,* un malencontreux incident. Avait-il tort? On peut en douter quand on voit avec quelle unanimité, hier encore, la France et l'Angleterre souscrivaient à l'emprunt conclu en vain par la banque de Constantinople. Nos diplomates sont, comme nous, tour à tour Turcs et Grecs. Quant à ses opinions de Tory, lord Aberdeen, jusqu'à ce jour, en a fidèlement conservé le culte. Il avait donné sa démission avant le bill de la réforme parlementaire de 1831, et il y fit une constante opposition. Ce n'est que sur la politique extérieure qu'il a toujours tantôt penché à droite, tantôt penché à gauche, alternativement tournant don Miguel en ridicule et soutenant ses prétentions; ayant reconnu avec empressement la royauté populaire de Louis-Philippe en France, et partisan de don Carlos en Espagne. Cependant il faut avouer que, ministre des affaires étrangères sous sir Robert Peel en 1841, il apprit là peu à peu à se montrer plus libéral, et il crut devoir se retirer avec

son chef de file, parce qu'il avait, comme lui, renoncé aux traditions des protectionnistes. En un mot, lord Aberdeen peut très bien concilier toutes les nuances du cabinet actuel, et en être la clé de voûte ainsi que le ciment.

Jusqu'à présent, à l'extérieur, le gouvernement anglais s'est rapproché diplomatiquement de l'Autriche, sans, toutefois rien changer à ses rapports journaliers avec la France, c'est-à-dire que, dans une circonstance récente, tout en regrettant que les puissances du Nord n'eussent pas mis le même empressement que la reine Victoria à reconnaître l'empereur des Français, il a déclaré qu'en cas de rupture il se rangerait du côté de l'Autriche et de la Russie, se croyant toujours lié par les traités de 1815. Certes, cette déclaration tranche avec le discours de lord Malmesbury, contre lequel la *Quarterly Review* elle-même proteste dans son dernier numéro, rappelant au défunt cabinet tory qu'il aurait dû se souvenir, à l'égard du second Bonaparte, des instructions données, par le premier, à M. de Talleyrand, lors des négociations ouvertes avec lord Whitworth : « *Montrez-vous y froid, altier, et même un peu fier* (1). »

A l'intérieur, le ministère a éprouvé un échec électoral en Irlande, où M. Sadleirs a été évincé par les électeurs de Carlow. Au lieu d'en garder rancune aux catholiques, il semblerait plutôt disposé à se les concilier par des concessions que ne leur eût pas faites le ministère tory, qui prétendait être éminemment *protestant*. Aussi, l'anglicanisme a déroulé toutes ses bannières dans l'élection d'Oxford : si M. Gladstone l'a emporté, c'est après une lutte prolongée, qui ne lui a laissé qu'une

(1) Article sur le budget, par M. Croker, qui, tout en rendant justice aux talents de M. d'Israeli, critique assez sévèrement les diverses dispositions de son budget et surtout la partie du département de la marine. M. Croker a été secrétaire de l'Amirauté.

La *Revue d'Edimbourg*, qui a paru seulement cette semaine, parle en ces termes du nouveau cabinet : « Pour former cette combinaison, plusieurs sacrifices personnels ont été indispensables. Mais le prompt acquiescement de lord John Russell à un arrangement qui attribuait nécessairement le poste de premier ministre à un autre, est un heureux exemple de l'abnégation avec laquelle quelques-uns des chefs politiques de ce pays préfèrent l'intérêt public à l'ambition privée. Le ministère a été appelé un ministère de coalition, et l'on a voulu le comparer au ministère *de tous les talents* de 1806, lorsque le parti de lord Grenville s'étant coalisé avec M. Fox et ses amis, la direction de la Chambre des Lords fut confiée

majorité de 124 voix (1,022 contre 898). L'anglicanisme et le torysme aristocratique ont mis dans cette lutte une incroyable obstination. Ils savaient qu'ils seraient battus; mais ils ont voulu manifester toutes leurs répugnances. L'élection étant purement universitaire, les votants se composent des membres de tous les colléges : sénat académique, professeurs, maîtres, sous-maîtres, étudiants émérites et écoliers immatriculés. Le club aristocratique de Carlton-House de Londres, dans lequel existe une majorité exclusive d'Oxonians (*Oxfordiens*), avait désigné le concurrent de M. Gladstone. Ce concurrent, M. Percival, avait juré de ne pas se désister, et le *poll* étant resté ouvert quinze jours, pendant quinze jours le calcul des suffrages entretenait la curiosité et l'émotion. Chaque soir on annonçait un renfort de votans tories qui devaient arriver le lendemain matin pour changer le chiffre du scrutin : le télégraphe électrique a convoqué des Oxoniens à des distances incroyables; encore une semaine on en eût vu arriver des Indes et de la Chine. Le petit nombre relatif des votans, 1,920, s'explique par la tiédeur de ceux qui ne se déplacent pas volontiers dans cette saison d'hiver, où le feu de Noël rallie les familles au complet. Il en est donc encore beaucoup qui sont restés insensibles à la chance d'entendre un discours classique, pour ou contre M. Gladstone, voire même un discours latin; car, dans l'élection universitaire, tel orateur en robe noire se croit deux fois éloquent, s'il parle la langue des Catilinaires.

à lord Grenville, premier ministre, tandis que la Chambre des Communes était conduite par M. Fox et puis par lord Howick. Le parallèle est exact sous plus d'un rapport: mais le ministère actuel n'est un cabinet de coalition que pour la forme plutôt qu'en réalité. L'administration de sir R. Peel de 1841 à 1846 avait des principes trop libéraux et trop larges pour la majorité de ses partisans. Depuis 1846, les partisans de sir R. Peel ont maintenu leur isolement sur les bancs de l'opposition, mais leurs opinions se rapprochaient beaucoup de celles du gouvernement de lord John Russell et, sur les questions les plus imposantes, elles étaient diamétralement opposées à celles du parti protectionniste. Si un cabinet de coalition implique des sacrifices d'opinions consenties pour combiner un compromis, nous doutons qu'en cette circonstance on ait été de part et d'autre au-delà des concessions mutuelles que tous les hommes politiques ont à se faire pour arriver à une conformité générale de principes. Selon nous, le cabinet de lord Aberdeen suivra une politique progressive et libérale en montrant à la fois le respect dû aux institutions existantes du pays, aux droits acquis de la propriété et aux opinions de la majorité de la nation. »

La *Revue d'Edimbourg* ne dit rien de la politique étrangère.

Passons à une autre comédie.

Une discussion entre les journalistes et les directeurs de théâtre a pris *dans les journaux* l'importance d'une lettre politique, mais qui, heureusement, n'ira pas jusqu'à l'émeute, comme la fameuse querelle de l'O. P. en 1809. Et d'abord, combien y a-t-il de nos lecteurs qui aient entendu parler de « la fameuse querelle de l'O. P.? » Combien qui savent ce que signifient ces deux initiales? Me voilà engagé, par ma comparaison, dans une digression rétrospective sur cet épisode de l'histoire du théâtre britannique, épisode qui prendrait facilement les proportions d'un poème épique pour peu que je voulusse m'inspirer des souvenirs de ma vie d'étudiant, alors qu'un tumulte dans la salle où nous devenions auteurs et acteurs valait tous les spectacles représentés sur la scène. « O Muse! » m'écrierais-je en rival de Boileau, chantre du *Lutrin*, de Tassoni, chantre du *Sceau*, de Garth, chantre du *Dispensary*; « ô Muse, dis-nous comment l'illustre John Kemble, à la fois directeur et artiste tragi-comique de Covent-Garden, eut, en 1809, l'idée d'augmenter d'un shelling le prix des places de son théâtre, et comment le public anglais, le plus opiniâtre des publics, réclama pendant soixante-six représentations l'ancien prix, *Old Price*, abréviativement l'O. P. Dis-nous, ô Muse Clio! comment tes sœurs Melpomène et Thalie, sous les traits de l'admirable Siddons, ne purent, pendant soixante-six soirées consécutives, apaiser le Cerbère populaire, ni dominer de leur déclamation les plus étranges cris sortis de cette gueule infernale avec accompagnement de sifflets de bord, de crécelles et de cors de chasse (le cornet à piston n'était pas inventé); dis-nous comment, pour se dédommager de la tragédie et de la comédie, réduites aux gestes de la pantomime, le parterre et les galeries improvisaient chaque soir quelque nouvel équilibriste faisant des tours d'agilité, quelque nouveau bouffon provoquant le rire avec des grimaces et donnant le signal d'une immense clameur ou d'un chant qui consistait à répéter O. P. (tantôt les deux lettres simultanément, tantôt O. d'abord et P. ensuite, après un intervalle marqué par un formidable frappement de pied). Muse, dis-nous quelques-uns des combats livrés dans la salle, convertie en arène de pugilat, lorsque le Roscius britannique appela à son secours les

plus vigoureux boxeurs du temps, Mendoça, Sam et autres qui, munis de billets gratuits et organisés en N. P. (nouveaux prix), jetaient de hardis défis aux O. P. Dis-nous s'il est vrai que Roscius enrégimenta aussi les juifs marchands d'habits-galons, et faillit ainsi exposer toute la synagogue juive à la colère du peuple de Londres. Revèle-nous le nom de ce héros populaire, moitié Thersite, moitié Ulysse, qui, remarquable par un long nez de carton et une grande perruque d'avocat, ne pouvait jamais être saisi par la police quand le tumulte se terminait par l'entrée des agents de Bow-Street. Muse, pourquoi n'a-t-elle pas encore suscité un rival à Pope ou à Garth, cette guerre mêlée d'incidents sérieux et d'incidents burlesques, cette guerre dans laquelle les guerriers, comme ceux d'Homère, s'apostrophaient de longues tirades plus ou moins grecques avant d'en venir aux mains? ou, à défaut d'un nouveau poète, pourquoi n'a-t-elle pas inspiré un romancier, et, entr'autres, celui qui a si pittoresquement raconté les émeutes de 1780 (1)! Il est encore des vieillards, et même des hommes d'un âge mûr, qui, ayant combattu dans cette iliade dramatique, peuvent dire : Nous avons connu Hector, Hélène, John Kemble et Mrs Siddons; nous étions là le premier jour, quand J. Kemble, jouant Macbeth et forcé de succomber sous les coups de Macduff, le public qui, jusqu'à cette scène finale, avait tourné le dos à la scène, se retourna tout-à-coup pour crier à Macduff : « C'est bien fait, oui, tue-le, tue-le tout de bon! » Mais enfin Covent-Garden eut peur du sort d'Ilion : lassé par soixante-six jours de bruyants assauts, J. Kemble capitula et vint en personne, sur le bord de la rampe, déclarer que les anciens prix seraient rétablis. » Il n'y a qu'en Angleterre qu'une pareille guerre peut durer ainsi deux mois et six jours. Probablement, même aujourd'hui, avec le nouveau système de police, si elle se renouvelait, elle serait supprimée dès la première semaine.

Il ne s'agit pas, en la circonstance présente, d'une rupture entre le directeur d'un théâtre et le public, mais, je l'ai dit, c'est simplement aux journalistes qu'un directeur a osé jeter le gant...

(1) Charles Dickens, voir, dans la *Revue Britannique*, la traduction de ce récit épique publié sous le titre de la *Cloche du Tocsin*.

et, certes, c'est peut-être déjà assez hardi. Ceux qui ont lu, dans la dernière livraison de la Revue, la piquante épître de Charles Mathews, connaissent le directeur audacieux..... car c'est Charles Mathews lui-même qui a saisi l'occasion des nouvelles pantomimes jouées chaque année, depuis Noël jusqu'à la fin de janvier, pour adresser aux rédacteurs des feuilles quotidiennes et autres la circulaire suivante, qui me semble exposer très clairement le litige : vous l'accueillerez, ne serait-ce que comme le proscriptum de la statistique épistolaire transcrite par vous en décembre (1) :

« M. Charles Mathews présente ses compliments au directeur du journal — et lui sera particulièrement obligé s'il veut bien s'abstenir de délivrer des billets d'entrée pour le théâtre du Lycée pendant l'époque des représentations de Noël.

» M. Mathews sera toujours très heureux d'offrir à M..... et à ses rédacteurs un billet à toute place ou une loge pour lui et sa famille ; mais —quand il sera expliqué que les billets d'entrée signés par les journalistes représentent chaque soir une somme de 25 livres sterling (équivalant à une perte de 150 livres sterling (1,050 fr.) par semaine pour le théâtre ; tandis que le public payant est renvoyé faute de place, et cela pendant les huit ou neuf semaines de la saison où, malheureusement aujourd'hui, on peut compter sur quelques recettes lucratives, —M. Mathews espère que le directeur du....... n'aura pas d'objection à suivre l'exemple libéral donné par le *Times*, et discontinuera de signer des billets sans date, dont plusieurs sont vendus à la porte, dont quelques-uns ont été présentés aux premières loges par des soldats en uniforme des grenadiers de la garde, mais dont le plus grand nombre passent ouvertement aux mains de provinciaux ou de personnes sans le moindre rapport avec la presse, — et qui, sans ces billets, paieraient volontiers pendant la période des fêtes.

» Cent mille individus, avec des billets de la presse, ont été ainsi admis au théâtre du Lycée pendant les cinq saisons de la direction de M. Charles Mathews, et leur argent, s'ils avaient payé aux bureaux, aurait produit la somme de 25,000 livres sterling !

» Peut-être ce simple fait plaidera-t-il plus éloquemment en faveur de la réclamation actuelle que toute autre considération qui pourrait être invoquée sur la question.

Lyceum Theatre, 1er janvier 1853.

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Nous n'avons pu nous empêcher de sourire en lisant une critique du *français* de M. Ch. Mathews dans la *Westminster Review*, qui dit que ce *français* d'un Anglais est au *français* d'un Français, ce qu'une figure en cire est à l'original vivant. Nos lecteurs, à ce qu'il paraît, l'ont généralement trouvé d'un style assez vif.

Cette circulaire révèle toute l'étendue des priviléges accordés, par les théâtres, aux journalistes, et l'espèce de redevance qu'ils en retiraient. Je crois qu'en France chaque journal a une ou deux entrées personnelles et reçoit, en outre, une place numérotée ou une loge pour la représentation des pièces nouvelles; mais le droit de signer *ad libitum* des billets à l'usage de ses parents et de ses amis, paraîtrait exorbitant, n'est-ce pas? Je doute que Jules Janin, lui-même, le Quintilien du feuilleton le plus influent, ait ce blanc-seing dans aucun théâtre. Les journalistes anglais se sont immédiatement dépouillés de leur privilége ainsi dénoncé, ils l'ont fait même avec une certaine emphase, comme à la première Constituante, plus d'un haut-baron déposa ses titres de noblesse sur l'autel de la démocratie. Mais quelques-uns sont immédiatement rentrés dans les droits les plus illimités de la critique. En attendant les pièces nouvelles, qu'ils se réservent de disséquer avec le scalpel de l'anatomiste ou même avec le scalpel du sauvage, les voilà qui ont entrepris de relever tous les abus de l'administration théâtrale. Le public, se sentant soutenu par ces champions, se livre aussi à son humeur plaintive. C'est, chaque jour, la révélation d'un nouveau grief. Dans tous les pays du monde l'habitué des théâtres est bien le plus grognon des bipèdes. Passé cet heureux temps de la jeunesse où, après avoir fait queue deux heures et dîné avec un petit pain de deux sous pour tout potage, on se croit au troisième ciel sur la banquette d'un parterre, l'amateur grognon, aurait-il eu un billet gratis, s'imagine être un gentilhomme dédaigneux en se déclarant à la torture dans la meilleure stalle d'orchestre. Pour cet infortuné sans illusions une salle n'est jamais assez éclairée, la plus belle loge est toujours trop étroite, l'ouvreuse la plus empressée à lui offrir un petit banc ou à recevoir son paletot, est aussi rapace qu'un porteur de contrainte aux yeux d'un contribuable retardataire. En vain a-t-il été forcé de subir la sublime terreur de l'apparition de Rachel; en vain a-t-il été égayé par la sémillante vivacité d'Augustine Brohan; en vain a-t-il ri en reconnaissant dans Provost, Samson et Régnier, des comiques tels que les avouerait Molière... l'amateur grognon exhale, dans l'entr'acte, des plaintes à toucher le cœur de Procuste ou de Phalaris, et qui mériteraient un chapitre à part

dans le volume des *Petites Misères de la Vie humaine.* Encore une fois, ce spectateur n'est pas plus Français qu'Anglais; il est de tous les pays. Depuis que la circulaire de M. Ch. Mathews lui a ouvert les colonnes des journaux de Londres, il s'y épanche par une correspondance incessante. Selon lui, la liberté du sujet anglais est violée, l'*habeas corpus* de la Grande Charte est une lettre morte parce qu'on paye à tous les théâtres un shelling de plus les places réservées, parce que les ouvreuses (qui sont généralement du sexe masculin en Angleterre) espèrent une petite étrenne de ceux à qui elles ouvrent une loge *louée*, parce que, etc... mais je n'en finirais pas si je citais tous les griefs énumérés par Ch. Mathews dans la réponse qu'il a encore adressée au *Times*, il y a trois jours, lettre spirituelle où cependant, soyons juste, il pallie plutôt qu'il ne justifie certains abus réels. Dans cette réponse, Ch. Mathews confie lui-même au public quelques billets doux reçus par lui et qui nous révèlent de nouvelles variétés de l'amateur grognon; en voici un, signé *Anglicus*, qui nous fait connaître le grognon brutal, le vrai boxeur de théâtre, et qui, j'aime à le penser pour le repos des ouvreuses mes concitoyennes, n'existe pas dans la France dramatique.

« A M. Ch. Mathews.

» Le geôlier des loges du Lycéum est prévenu que quelqu'un qui ne « veut pas qu'on l'embête, » ira, un de ces soirs, visiter ce théâtre, et, *sans cérémonie*, y prendra possession de la place qui lui conviendra, préparé à assommer (*to knock down*) tout drôle qui oserait l'en empêcher.

» ANGLICUS. »

O digne John Bull, vous êtes assurément le fils légitime de quelqu'un des émeutiers de l'O. P.; vous suffiriez seul pour me faire pardonner la digression rétrospective par laquelle j'ai introduit l'histoire des querelles des théâtres avec le public actuel. Dans un pays où le poing d'un boxeur peut ainsi économiser le shelling supplémentaire des stalles réservées, Ch. Mathews a un certain courage de s'être fait, comme il le dit, le représen-

tant et le bouc émissaire de tous ses confrères, les directeurs de théâtre (1).

Les habitants un peu respectables de Londres peuvent jouir ce mois-ci d'un spectacle gratuit qui a pour eux un intérêt national : c'est tout simplement une visite à l'hôtel du duc de Wellington, décoré à peu près tel qu'il l'était de son vivant, et où l'on est admis avec un billet facilement obtenu, pourvu que la demande en soit faite avec une signature qui vous classe dans le *Directory*, volume qui ressemble à l'*Almanach des cinquante mille adresses.* J'avoue que, tout Français que je suis, j'aimerais mieux pouvoir visiter cet hôtel tout-à-fait désert, solitaire et silencieux, de nuit même, au risque d'y voir apparaître le spectre du guerrier, comme dans le château du roman d'Horace Walpole. Une foule curieuse prévient ou interrompt le plus petit sentiment religieux ; avec cette foule autour de moi, ce sentiment s'évanouirait dans mon âme, serais-je debout sur une de ces dalles où l'on lit l'équivalent du *siste viator, heroem calcas,* « arrête, voyageur, tu foules un héros, » épitaphe latine d'un des grands hommes du pays natal. J'ai donc traversé avec plus d'indifférence que je n'aurais voulu les appartements d'apparat ornés de trophées ou richement meublés, comme l'étroite chambre à coucher où le grand capitaine dormait sur un petit lit au matelas unique, sous un simulacre de tente. Cependant, je ne nie pas m'être un peu mordu la lèvre inférieure, et avoir regardé avec les sourcils légèrement froncés, cette statue colossale de Napoléon, le chef-d'œuvre de Canova, offerte au duc par les souve-

(1) M. Albert Smith, qui continue ses *Ascensions au Mont-Blanc* (Voir la *Revue Britannique* du mois de juillet dernier) dans le petit amphithéâtre de Piccadilly, a pris le même parti que M. Ch. Mathews, en se fondant, lui principalement, sur l'exiguité de sa salle et le petit nombre de places dont il peut disposer ; il ajoute aussi qu'il s'est décidé à exclure les *billets émis par les journalistes* (*Press Arders*), quand il a vérifié que, non-seulement ces billets étaient vendus à sa porte, mais encore offerts, par certains journaux, aux industriels comme primes d'annonces. Quelques journaux enfin n'ont pas craint de répondre que le droit d'émettre des billets de théâtre était une juste indemnité de l'ennui qu'on éprouve quelquefois à aller soi même subir les mauvaises pièces. *L'Athenæum* se défend d'avoir jamais été sur la liste des entrées du théâtre de M. Ch. Mathews. Cette feuille hebdomadaire est réellement d'une impartialité éprouvée. Elle déclare se rattacher au système français, qui garantit seulement aux journaux une place réservée pour les premières représentations.

rains alliés, et qui, là, chez son vainqueur, dans la visite solitaire que je supposais tout à l'heure, aurait pu s'animer pour moi de la vie fantastique de la statue du Commandeur dans la pièce du *Convidado de Pietra,* si heureusement dérobée à Tirso de Molina par Molière.

Je lisais, l'autre jour, quelques stances inspirées par la mort du duc au professeur Longfellow. Le poète américain nous peint ce château de Walmer aux créneaux garnis de canons, sombres et silencieux comme des lions héraldiques,

Sullen and silent and like couchant lions.

Dans ce château réside le duc, gouverneur des cinq-ports (Sandwich, Romney, Hastings, Hithe, Dover), et il est là lui-même comme la grande sentinelle de l'Angleterre en face de la côte de France. Le brouillard anglais a couvert le rivage toute la nuit, et quand il se dissipe au soleil du matin, les canons des forts semblent saluer à la fois, de leur voix de bronze, le réveil du soleil et celui du duc. Mais en vain le soleil luit, en vain le canon tonne, en vain tambours et clairons mêlent leurs roulements et leurs fanfares, la sentinelle de l'Angleterre ne s'est pas réveillée. Le vieux capitaine ne surveillera plus la côte de son œil impassible... on ne le verra plus à son poste :

« Car dans la nuit, invisible, un guerrier seul, revêtu d'une sombre armure, un guerrier, terreur des mortels et surnommé le Destructeur, a escaladé le rempart.

» Il a franchi le seuil de la chambre du héros qui dort, la chambre voilée des ombres de la nuit et dont, à chaque pas, le silence est devenu plus solennel et l'obscurité plus épaisse.

» Il ne s'est pas arrêté pour prononcer une vaine parole, mais il a frappé le vieux capitaine... Ah! quel coup!... ce coup a fait trembler et frémir l'Angleterre sur tous ses rivages.

» Ce n'est plus sur un geste de sa main que le canon tonnera désormais... mais le soleil ne s'en lève pas moins régulièrement... car voyez... ce matin même, rien, dans l'aspect de la nature, n'indique qu'un grand homme est mort. »

Si j'étais un poète américain ou français, il me semble qu'au lieu de cette Mort, sous la forme d'un guerrier fantastique, j'aurais animé le marbre de Canova que le duc avait tous les jours

devant les yeux dans son hôtel de Londres, et c'eût été ce marbre qui serait allé, d'une de ses froides mains, étreindre et glacer celle de son vainqueur, après avoir laissé tomber enfin la figurine en bronze de la victoire, que l'artiste lui a donnée, et qui n'est plus qu'un attribut ironique pour le marbre retenu captif. Cette statue, dont on veut faire le chef-d'œuvre de Canova, n'est pas la seule image de Napoléon dans Apsley-House. Wellington recherchait les portraits et les bustes de l'Empereur et de ses maréchaux ; il les mettait, du reste, en charmante compagnie ; le galant duc affectionnant aussi beaucoup les portraits des jolies dames ; tel est un médaillon de Jenny Lind, tel est aussi le buste en marbre de la princesse Pauline, cette beauté de la famille napoléonnienne..... buste qui est de Canova, et dont l'infidèle artiste avait lui-même fait cadeau à lord Wellington, après la catastrophe de 1815..... ce qui rappellera à mes lecteurs français que ledit infidèle se montra le plus ardent spoliateur du musée de Paris, à cette date fatale.

Toute *réclame*, directe ou indirecte, est bonne. La querelle des directeurs de théâtre et des journalistes n'a pas nui aux recettes des pantomimes et des pièces burlesques, qui sont, cette année, beaucoup plus remarquables par le luxe des décors que par l'esprit. La censure leur ayant interdit toute allusion à la politique étrangère, deux auteurs, F. Talfourd et H. Coyne, qui ont voulu rire un peu de la panique anglaise, ont imaginé d'emprunter au vieil Esope ou à Casti, leurs animaux parlants. *Leo le Terrible* est le titre de cette parodie de l'espèce humaine, jouée à Haymarket. Le prologue nous explique que nous allons voir une comédie infernale à la manière de feu Népomucène Lemercier ; car la scène se passera aux Champs-Élysées, où les hommes sont condamnés à revêtir la forme de l'animal dont ils se rapprochaient le plus, dans le monde, par leur passion dominante. Leo le Terrible est donc un prince avec une tête de lion, et Sa fille lionne, appelée Léonille, est courtisée par Isegrim, l'homme-loup, dont Léonille a peur, comme si elle était le modeste Chaperon-Rouge plutôt qu'une vraie princesse. Sa main étant refusée à Isegrim, il y a guerre entre les lions et les loups. Les lions voyent soudain arriver un bâtiment sur les eaux du Styx, et s'imaginent que c'est la flotte de Cherbourg qui vient opérer

sa descente… Heureusement, au lieu d'un ennemi, c'est un allié, le jeune aspirant de marine Norval, amoureux de Léonille. Hélas ! ce tendre Nelson n'a, pour tout équipage, que Potts, le matelot de la cambuse, et pour toute munition qu'une tragédie. Isegrim se laisse cependant endormir par ce soporifique, et Potts lui coupe la tête. O prodige ! Isegrim ne s'en réveille pas moins comme si on l'avait seulement débarrassé d'une perruque inutile. Tel est l'agrément des têtes d'emprunt ; témoin, en France, la charmante farce de l'*Ours et du Pacha*. Isegrim combat donc sans la sienne et triomphe. Léo et Léonille sont ses captifs, et Isegrim, faisant intervenir le *Bon-Sens*, qu'on s'étonne un peu de voir invoquer dans une pareille pièce, prouve au père qu'il fera sagement de lui donner sa fille. C'est, en effet, le vieux loup qui épouse la jeune lionne. Cela s'est vu en Angleterre et ailleurs.

Le théâtre de Drury-Lane, rendu enfin aux acteurs indigènes, a été inauguré par une parodie intitulée *Arlequin Hudibras*, où la muse de l'anachronisme fait un amalgame de la république cromwellienne et de la restauration des Stuarts. La pire des absurdités est, pour moi, le travestissement de l'histoire moderne : Charles II fut un monarque sans-souci et un monarque sans conscience ; mais ce n'est pas se moquer de lui, c'est se moquer du public, que de mêler ses aventures romanesques à des métamorphoses d'arlequin, pour amener la pompe de son couronnement. J'en demande pardon à notre ami Ch. Mathews (voir sa lettre dans la livraison de décembre), mais j'aime mieux l'anachronisme de la *Jeunesse d'Henri V*, par Alexandre Duval. Charles second paraît aussi en Arlequin au théâtre d'Adelphi. Au Théâtre-Olympique, c'est un *Arlequin Romeo et Juliette* ; à Sadler's Wells, c'est *Arlequin Whittington et son Chat* ; à la Princesse, *Arlequin Cherry et Belle-Étoile*, etc. ; toutes pantomimes qui ne valent pas la *Bonne Femme dans les bois*, jouée au Lycée, ni surtout les *Quarante Voleurs*, joués par les marionnettes, à qui M. Mitchell a cédé son théâtre Saint-James jusqu'à la venue d'une troupe française.

La reine a voulu avoir à Windsor quelques soirées dramatiques, et les divers théâtres sont allés, tour à tour, représenter au château une pièce de leur répertoire : alternativement une

pièce de Shakspeare et une pièce moderne. Le Théâtre de la Princesse a voulu offrir à Sa Majesté la primeur d'une comédie en trois actes, *Saint Cupidon ou la Bonne aventure de Dorothée*, par Douglas Jerrold.

Comme depuis trois ou quatre soirées le public est admis à juger par lui-même, après la cour, les trois actes de M. D. Jerrold, je puis vous en esquisser l'analyse. Ce n'est pas tous les mois que le théâtre anglais nous donne des pièces originales, c'est-à-dire non traduites du français.

Dans cette heureuse Angleterre, si long-temps tourmentée par les Prétendants, les jacobites auraient enfin cessé d'exister si le naturaliste Waterton ne se vantait d'en être un... le dernier, et comme celui-là vit en vrai Robinson politique dans son île de Walton-Hall, le théâtre, sans offenser personne ni réveiller le droit de censure du lord-chambellan, aime depuis quelque temps à nous reporter à l'époque de Charles-Édouard ou de son père Jacques III. Avant le lever du rideau, l'orchestre du Théâtre de la Princesse, par une espèce d'ouverture composée de ces airs écossais fredonnés jadis à voix basse seulement de ce côté de la Tweed, évoque les souvenirs de Preston-pans et de Culloden. La date des évènements étant ainsi indiquée par la musique, nous faisons la connaissance du sous-secrétaire d'État, lord Zéro-May et de son fils, sir Valentin. Tandis que le ministre du roi George ne rêve que complots contre la dynastie hanovrienne, son fils est occupé de rêves plus agréables. Parmi les lettres suspectes apportées par la police au ministre en est une signée Dorothée et qui vient d'un hameau appelé Les Lilas. Lord Zéro y découvre tout d'abord les indices d'une conspiration et se propose d'aller par lui-même procéder à une visite domiciliaire. Sir Valentin professe un culte tout particulier pour le nom de Dorothée; il ne doute pas qu'il ne soit porté par une charmante personne, et que le poétique hameau des Lilas ne récèle un mystère plus intéressant que celui que croit deviner son père. Il part donc pour les Lilas et y trouve tout simplement un pensionnat dirigé par le docteur Budd qui a la plus jolie fille du monde : c'est Dorothée. Le docteur Budd et Dorothée sont ravis de la figure fine et espiègle du jeune homme. D'abord le pédagogue s'imagine recevoir un élève nouveau; mais sir Valentin s'indigne de paraître si novice et se pro-

pose, au contraire, comme maître d'études: s'il n'a encore que du duvet au menton, il sait le grec, il sait le latin, il sait faire des armes, il sait jouer de la flûte et il se contentera de dix livres sterling par an pour ses appointements. Le voilà accepté, Dorothée persuadant à son père qu'un sous-maître si accompli va donner la vogue à son établissement. Sir Valentin, à peine installé, justifie la bonne opinion de Dorothée en lui faisant la cour. Il n'a pas de peine à gagner le cœur de la fille et même celui du père, qui se dit, à part, qu'il pourrait bien avoir trouvé le gendre qu'il lui faut. Sir Valentin lui paraît préférable à un sien neveu, enseigne dans un régiment, qui, soit dit sans faire tort à l'armée, ne s'est enrôlé que parce qu'il avait une antipathie prononcée pour les humanités grecques et latines. Sur ces entrefaites, arrive l'enseigne Bellefleur. Ce cher neveu n'est pas plus officier docile sous les drapeaux qu'il n'était docile écolier sous la férule de son oncle : comme tous les officiers qui se font souvent mettre aux arrêts, il est mécontent de ses chefs, mécontent du gouvernement... On l'a donc décidé sans peine à entrer dans une conspiration jacobite. Etourdi, indiscret, il laisse facilement deviner ses espérances de rebelle au nouveau maître d'études qui, du reste, ne lui plaît guère; car il le soupçonne d'être un intrus venant lui dérober le cœur de sa cousine comme l'électeur de Hanovre a dérobé la couronne des Stuarts. Il ne se doute pas, d'ailleurs, le pauvre enseigne, que l'établissement des Lilas est déjà envahi par des agents de police. Sir Valentin aurait beau jeu s'il voulait tout d'abord escamoter son rival : il a reconnu quelques-uns de ces limiers et son père lui-même qui guette sa proie. Quand je verrai ces jours-ci Charles Mathews, je veux lui demander si le sous-secrétaire d'Etat de M. Jerrold ne ressemble pas un peu, dans cette comédie *originale*, à certain préfet que M. E. Scribe mystifiait naguères si agréablement dans une conspiration bonapartiste jouée ou déjouée au Théâtre-Français... Il est vrai que ce fécond M. E. Scribe a mystifié tant de préfets et tramé tant de conspirations, qu'il peut bien fermer les yeux sur cette imitation ou appropriation, si même c'en est une. Sir Valentin, en rival délicat, dédaigne d'appeler la police à son secours. Au contraire, il veut que Bellefleur s'éloigne libre, devrait-il l'aider à tromper la vigilance du gou-

vernement; double intrigue dans laquelle, en digne fils d'un sous-secrétaire d'Etat, il déploie un talent dont son père augure beaucoup pour l'avenir si sir Valentin consent à entrer dans la diplomatie. Afin de se compromettre le moins possible, sir Valentin, moitié par menace, moitié par promesse, met dans son parti Reine-Abeille, vieille bohémienne qui, sous prétexte de dire la bonne aventure, engage Dorothée à prévenir son cousin qu'il court un grand danger s'il demeure aux Lilas. Sir Valentin lui-même, en jouant sur sa flûte des airs jacobites, prouve au conspirateur que son secret est éventé et qu'il n'a rien de mieux à faire que de fuir. Un moment, ce manége est presque funeste à sir Valentin, quand l'enseigne le dénonce à sa cousine tour à tour comme son complice et comme un espion. Dorothée, à cette dernière insinuation, est sur le point de mépriser celui qu'elle aime; car malgré l'*Espion* de Cooper, les femmes au théâtre et dans les romans ont de singuliers préjugés contre les agents de police, ces vigies de l'ordre public qui seront un jour réhabilitées comme le gendarme. Enfin tout s'explique après quelques malentendus. Bellefleur s'évade, grâce à sir Valentin et à la bohémienne. Sir Valentin se fait connaître pour le fils du sous-secrétaire d'Etat, et lord Zéro, enchanté de Dorothée, l'agrée pour sa bru. Le maître de pension ne songe pas un moment à refuser son consentement au mariage. — La pièce de M. Douglas Jerrold serait meilleure si elle était moins *originale*; mais, dans le système anglais, elle serait excellente si le troisième acte n'était un peu faible et obscur.

Je veux vous conduire maintenant à Drury-Lane pour y voir l'*Or*, par M. C. Reade. Le sujet est de circonstance, car il s'agit de l'or de l'Australie, et un acte tout entier, le quatrième, offre au public le spectacle d'une fouille en pleine exploitation. Le lingot australien opère un peu ici comme le talisman des pièces féeries; mais ce qui intéresse, c'est que ce talisman est à la portée de tout le monde: non, non, ce n'est pas une fiction qui fait émigrer hebdomadairement des milliers d'Aladins anglais; que dis-je? parmi les spectateurs de chaque soirée, dans les loges, au parterre, vous avez là des personnes qui ont payé leurs places avec le produit des *diggings* australiens; il y en a qui en sont déjà revenus avec des pépites ramassées par eux-mêmes; il y en

a qui, sans aller gratter la terre de leurs mains, ont participé plus agréablement à la trouvaille (*treasure trove*), en réalisant 30 ou 40,000 francs de bénéfice sur une action nominale de 4 ou 5 £, émise par les premières Compagnies ; il en est qui sont venus seulement pour toucher barres à la mère-patrie, et qui attendent qu'il y ait une cabine pour eux sur les nouveaux steamers destinés au service inter-colonial ; car il faut s'y prendre d'avance (1). Quelques-uns enfin ont peut-être vu de leurs yeux le lingot arrivé hier de Bendigo, un des plus gros lingots connus jusqu'ici, et qui, ne pesant pas moins de quarante-six livres, est estimé environ 2,100 £ (51,000 fr.). N'est-ce pas là un auditoire merveilleusement disposé, quand la toile se lève et qu'on voit l'honnête fermier, George Sandford, fort embarrassé pour payer sa rente et aux prises avec un de ces marchands de blé usuriers que vous nous avez fait connaître, cher Directeur, dans le second volume de votre voyage en Irlande. M. Meadows, ledit usurier, est d'autant plus redoutable, qu'il aime la fiancée de Sandford, Suzanne Merton. En ruinant le fermier, il empêche son mariage, ce qui lui donne une chance : ces usuriers amoureux sont vraiment une des plus fatales émanations de l'enfer. Un moment Sandford peut espérer d'éluder la griffe diabolique, car il a pour lui un assez bon diable, le juif Lévi (rival, en usure, de Meadows), et qui voudrait bien lui prêter de l'argent à un intérêt honnête s'il avait la plus petite garantie ; mais c'est le mauvais larron qui l'emporte sur le bon larron, et le pauvre fermier, évincé de sa ferme, est réduit à partir pour l'Australie. Il partira, il ira aux fouilles, il reviendra avec 1,000 £, et pourra réclamer le cœur de sa maîtresse... Pars, brave Sandford, le public t'accompagne de ses vœux, le public est sûr que tu réussiras, et que tu n'auras qu'à te baisser, comme les autres, pour ramasser ta fortune... Une seule chose inquiète le public, dont

(1) Un des effets de l'émigration aux diggings australiens a été l'insuffisance des moyens ordinaires de communication entre l'Angleterre et sa colonie aurifère, et, par conséquent aussi, une remarquable augmentation, là bas, du prix des steamers du trafic privé. On cite *le Clarence*, petit steamer qui avait coûté, en Angleterre, 13,000 liv. st , et qui s'est revendu 29,950 liv. st. à une compagnie de Van-Diemen ; *le Keera*, qui avait coûté 6,000 liv. st., et s'est revendu 10,000 liv. st. (*Lettre de la colonie Victoria.*) — Ces faits récents doivent donner une nouvelle activité à la construction navale.

tu as toutes les sympathies ; il se demande si tu trouveras, à ton retour, ce qui lui semble quelque chose de plus rare que le lingot de quarante-six livres pesant... un cœur de femme fidèle. Cette inquiétude devient plus vive encore, quand le public voit que l'auteur t'a ménagé une consolation... Sandford ne part pas seul, il est accompagné de son chien... Le chien de Sandford est très applaudi quand il traverse la scène avec son maître. Sandford, riche ou pauvre, est sûr d'un ami fidèle. Moi aussi j'ai applaudi le chien du fermier, qui, sans pressentir l'usage qui sera fait de sa peau, s'embarque pour l'Australie ; mais je me hâte d'ajouter que je n'ai pas douté du cœur de Suzanne Merton. Pour commencer, le chien, il faut l'avouer, est bien le compagnon le plus utile que le fermier pût emmener avec lui ; attendu qu'avec lui aussi s'embarque un voleur, un *transporté* volontaire nommé Robinson, qui a déjà été en Californie, et, par conséquent, possède, en quelque sorte, le flair du précieux métal. Bientôt nous voyons les chercheurs d'or à l'œuvre sur les bords du fleuve Macquarie. Nous retrouvons là le juif Isaac Lévi, qui essaye et achète le produit des fouilles. Quels beaux bénéfices fait le juif sans se donner le moindre mal ; il sait que l'argent monnayé est l'aimant du lingot, et il n'est pas venu, lui, la bourse vide en Australie. Cependant le travail et l'industrie ont aussi leur récompense. Sandford et Robinson finissent par se trouver à la tête de 6,000 £, un vrai trésor !... mais comment le cacher pour le passer sûrement en Angleterre ? Hélas ! le chien a succombé... on l'empaille, c'est dans sa peau que Sandford emporte l'heureux résultat de son voyage...

Le voici de retour : Suzanne lui est restée fidèle, en dépit de ceux qui ont osé la suspecter. Meadows n'a rien pu sur ce cœur dévoué. Ah ! si le pauvre chien était vivant pour garder le trésor confié à sa peau ! mais Meadows, avec l'aide d'un clerc de notaire plus voleur que Robinson, parvient à dérober le trésor. Le fripon est déjà loin, tout est perdu ?... Non, — Lévi le juif le fait arrêter en chemin, grâce à un des miracles de la science moderne... le télégraphe électrique ! Le fermier épouse celle qu'il aime : la pièce est finie. Cette pièce, moitié drame, moitié mélodrame, a des imperfections ; cependant, elle ne méritait pas quelques coups de sifflets qui ont salué son dénouement... Je

pense que ces sifflets ont protesté contre le malheureux sort attribué au chien fidèle.

On met bien autre chose qu'un lingot sous une peau de chien, en Angleterre. Il y a quelques jours, deux dames longeant la rue du Régent, sont importunées, jusqu'à la porte de leur maison, par un homme qui voulait absolument leur vendre le plus joli petit bichon du monde, aux yeux vifs et aux poils soyeux; elles se décident enfin à l'acquérir, et le marchand, après l'avoir déposé lui-même dans leur salon, se retire les larmes aux yeux, déplorant la misère qui le force de se séparer de son rarissime quadrupède. L'animal se roule dans un coin et y reste comme étourdi du changement de domicile; puis tout-à-coup, quand une des dames s'approche pour le caresser, il s'élance et grimpe au rideau de la fenêtre. Le maître de la maison entre en ce moment, et ressaisit la pauvre bête effarouchée qui lui semble étranglée dans sa peau. S'armant d'un canif, il pratique une incision qui la délivre. La métamorphose est complète : le petit chien était un gros rat, un de ces rongeurs d'origine continentale, que notre ami le naturaliste jacobite Waterton persiste à dénommer des rats de Hanovre. Les Zincalis ou Bohèmes, d'après Georges Borrow, conduisent au marché des haridelles qui, pendant vingt-quatre heures, ont la robe et le feu d'un arabe; l'art des marchands de chiens égale l'art des maquignons bohèmes. Que de métiers, que d'industries qui font encore honte à notre civilisation!

A propos de civilisation, une pièce, sous ce titre, a été représentée au petit théâtre du *Strand*, et c'est le roman de Voltaire, l'*Ingénu*, qui est ainsi mis en scène, le huron Hercule et sa jolie marraine Hortense, pupille du prieur de Saint-Malo et de Mme de Kirkabon... Ah! cher Directeur, comme ce monstre de Voltaire a encore de l'esprit, même traduit en drame anglais! Je ne sais pas trop si je n'aimerais pas mieux qu'on eût retrouvé ici un de ses contes philosophiques que ces deux volumes de l'*Emile*, ayant appartenu à Jean-Jacques Rousseau, et dont les marges sont couvertes de notes autographes composant, dit le catalogue, les matières d'un traité de philosophie. Ces volumes, édition de 1762, se sont vendus 42 £!... Un recueil des lettres autographes du poète Robert Burns à l'éditeur George Thomson, s'est vendu, il y a quinze jours, 273 £! A Londres comme à

Paris, la mode est aux autographes. Aussi en fabrique-t-on… comme on fabrique de faux bichons.

Depuis la fabrication des autographes de Shelley, il s'en est glissé bien d'autres dans le commerce. Grâce à cette industrie, Voltaire et Horace Walpole n'ont pas écrit autant de lettres et de petits billets que le feu duc de Wellington, dont on fabrique aussi, par la même occasion, des cheveux, des cannes, des souliers, des chapeaux et autres reliques plus ou moins appréciées. Aussi ne désespère-t-on pas de retrouver bientôt ce recueil de lettres originales de l'empereur Napoléon, égarées par son frère, le roi Joseph, et que celui-ci chercha vainement à Londres en 1837.

Heureusement les archives des grandes maisons d'Angleterre et les portefeuilles des fils des grands auteurs contiennent des lettres plus authentiques, source féconde d'où sont sortis et d'où sortent sans cesse tant de mémoires épistolaires, tant d'autobiographies pour l'histoire politique et littéraire des Trois-Royaumes. Ne nous en plaignons pas, nous, abeilles de la *Revue Britannique*, qui récolterons là le miel de nos meilleurs articles, et saluons ces beaux catalogues-prospectus dans lesquels les éditeurs Murray, Longman, Bentley, Hurst et Blackett (les successeurs de H. Colburn), nous annoncent, pour 1853 : — les *Mémoires de la cour et des cabinets de George III*, d'après les documents de famille, 2 vol. in-8° rédigés par le duc de Buckingham et Chandos ; — le *Journal de feu F. S. Larpent*, juge-avocat attaché au quartier-général du duc de Wellington en Portugal et en Espagne, 3 vol. in-8° ; — *Mémoires et correspondances de Fox*, préparés par lord John Russell, qui promet d'y mettre plus du sien que dans les mémoires de son ami Th. Moore ; une troisième série des *Lettres et dépêches de lord Castlereagh* (à la date du Congrès de Vienne), 4 vol., etc., etc. ; voilà pour l'histoire politique. Pour l'histoire littéraire, nous allons avoir, outre la continuation des lettres et du journal de Th. Moore, une vie de M. L. Bowles, le contemporain de Wordsworth et Southey, amusant vieillard dont les lubies et les caprices étaient d'une excentricité naïve. On prépare aussi une notice biographique sur feu Praed, poëte qui enrichissait les *Revues* et les *Magazines*, mais qui mourut avant d'avoir pu réunir lui-même, en un volume, ses poésies si

variées. En attendant, l'ami qui doit rendre cet hommage tardif à sa mémoire et réclamer son rang entre Byron et Moore, M. G. Moultrie, vient de publier les œuvres d'un autre contemporain encore moins connu, W. Sydney Walker, et qui faisait partie, à Cambridge, d'une brillante pléïade d'étudiants dont Macaulay était l'orateur et Praed le poète. Singulier original que ce Sydney Walker, filleul de Sydney Smith ! Je l'ai rencontré, je me rappelle, à Cambridge, chez le professeur Whewell ; mais je n'avais vu en lui qu'un de ces étudiants mal peignés, *piocheurs* laborieux comme le Caxton de Bulwer, et perpétuant, dans les Universités à demi cléricales d'Angleterre, la tradition des moines érudits du moyen-âge. On citait surtout sa mémoire phénoménale. Il savait par cœur et vous récitait l'Iliade en commençant par le premier... ou par le derniers vers, à rebours, si vous l'aimiez mieux. Un jour on lui répéta que Mackintosh avait dit en riant : « Ce brave Sydney Walker traduirait en vers grecs l'almanach de la Cour. » Le lendemain, le brave Sydney Walker lui envoya un spécimen du susdit almanach, dans le style du dénombrement des vaisseaux de l'Iliade, en lui écrivant que si, par hasard, il avait fait une gageure sur la possibilité de cette traduction, il s'engageait à la lui faire gagner. On l'admirait et l'on se moquait de lui en même temps. « Ce pauvre Sydney, dit un de ses amis, il est né pour être la bête de somme de quelque libraire qui le nourrira dans un grenier, et lorsqu'il descendra dans la rue après avoir compilé une centaine de volumes, il sera écrasé par un fiacre ! » Eh bien ! cet érudit aux yeux de taupe, dont les yeux avaient même une petite taie chacun, reste d'une cataracte de naissance ; ce pédant précoce, qui vivait plutôt dans le monde antique que dans le nôtre, était un poète moderne en état, comme Praed, de disputer le prix de la poésie lyrique à l'Anacréon irlandais. Malheureusement, ce nouveau sens lui vint probablement d'une surexcitation maladive du cerveau, car, en lui, se manifesta, par la même révélation, deux ou trois des folies dont ses amis le croyaient le moins capable. Quelques-uns de ces amis récapitulaient un soir, devant lui, leurs dettes, et faisaient le brouillon du bilan épistolaire que l'étudiant prodigue adresse chaque année à ses parents. « L'heureux Sydney Walker ! s'écria l'un d'eux ; il est assuré contre cette crise ; il ne connaît d'autre

Aspasie que celle de Périclès ! — Hélas ! répondit Sydney Walker. » Le camarade poursuivit, croyant que cet *hélas!* était l'expression d'une sympathie charitable : « Il a des débiteurs, lui, peut-être... mais des créanciers... il ne sait pas ce que c'est ! — Hélas ! » répéta le bon Sydney Walker à qui son ami vint serrer la main. Quelle fut la surprise de ces fils de famille quand ils apprirent que Sydney Walker devait 300 £, et qu'Aspasie avait auprès de lui cinq à six rivales qui l'avaient rendu insolvable. La chose parut si extraordinaire, que ces jeunes fous se cotisèrent pour payer ses dettes, sous prétexte que l'exemple de l'étudiant-modèle devait les justifier auprès de leurs familles. Sydney Walker avait été reçu *fellow* du collége de la Trinité, et ce grade de membre du sénat académique lui valait d'assez jolis émoluments; mais, un beau matin, il se réveilla avec un scrupule extraordinaire : les fellows, par suite de la tradition monacale, ne doivent pas se marier, sous peine de renoncer à leur part des revenus universitaires; Sydney Walker envoya sa démission, parce que, dit-il à ses amis, « si un fellow qui n'a qu'une femme ne peut toucher d'émoluments, à plus forte raison celui-là est un frelon indigne de rester dans la ruche, qui, comme moi, a plusieurs *hétaïres;* » c'est le nom grec, vous savez, des dames qui vivent de la vie d'Aspasie ou de Phryné. Le collége de la Trinité, forcé d'admirer la conscience de Sydney Walker, sinon sa continence, lui vota une pension annuelle de 20 £, à laquelle son ami Praed en ajouta une de 50. Bientôt ses sens physiques participèrent à l'excitabilité de son sens moral. Le moindre bruit lui déchirait le nerf auditif. Réalisant la maladie du Morose de Ben Jonson, dans la comédie de la *Femme muette*, Sydney Walker se tamponnait les oreilles avec du coton, et puis se les mastiquait avec de la pâte de boulanger, invoquant la surdité comme une panacée, et s'enfermant pendant quinze jours sans voir personne, pour *n'entendre* personne. Enfin, par une fatale réminiscence de la prédiction faite en riant par un de ses condisciples, il fit appeler un médecin pour lui dire que sa tête avait été littéralement écrasée ou aplatie sous une roue de voiture. La muse grecque, la muse latine, la muse anglaise, lui apportaient de temps en temps leurs distractions mélodieuses, soulagement plus sûr pour lui que les ordon-

nances du docteur, surtout quand à tous ses maux plus ou moins imaginaires se joignit une affection trop réelle de la vessie. Il avait la pierre. Les opérateurs l'ayant déclaré incurable, il parlait d'aller à Paris se faire broyer son calcul par Leroy d'Etioles, dont la réputation comme lithotriteur n'est pas moins grande à Londres qu'à Paris ; mais il mourut presque subitement en 1846, dans les bras de son ami Derwent Coleridge. — N'est-ce pas qu'il y a toujours quelque chose d'intéressant dans la biographie de l'auteur le moins connu, en Angleterre surtout, le pays des originaux?.. je veux revenir sur cet infortuné Sydney Walker, lorsque je vous rendrai compte de la prochaine publication du D[r] Moultrie, qui nous racontera la vie de Praed.

Maintenant, si je n'avais dépassé les limites d'une correspondance, je vous parlerais volontiers des *Mémoires des comtes d'Essex*, publiés par M. B. Devereux, de l'*Histoire de la seconde Guerre des États-Unis avec l'Angleterre*, par M. Ch.-J. Ingersol; de *Ruth*, roman par l'auteur de *Marie Barton*; de *Lady Bird*, par lady G. Fullerton, et de *Mon Roman*, par sir E. Bulwer, qui l'attribue à Pisistrate Caxton, etc., etc. (1).

Il est un article que quelques Magazines tiennent à publier annuellement le 1[er] janvier, et qui présente parfois de singuliers contrastes ; nous voulons parler des éphémérides de l'année précédente. Voici l'extrait d'un petit nombre de paragraphes comme spécimen de 1852 :

JANVIER... 4. Droit sur les successions, du 4 janvier 1851 au 4 janvier 1852, 1,160,080 liv. st. 16 sh. 5 d., plus de 26 millions de francs.

— Total des fromages importés du continent en Angleterre pendant ladite année : 338,981 quintaux.

FÉVRIER... 14. Jour de Saint-Valentin, où les oiseaux s'appareillent pour l'année : 200,000 lettres, de plus que les autres jours, distribuées par la poste de Londres.

— Mariage de Jenny Lind, le rossignol suédois, avec le pianiste Goldschmidt.

26. Mort de Thomas Moore, le rossignol des poètes anglais.

(1) Cet ouvrage, qui n'a pas moins de quatre volumes en anglais, est réimprimé à Paris, par MM. Galignani, en un seul tome à deux colonnes, prix 8 fr. Il termine la série des réimpressions anglaises de cette maison, dont la collection va devenir rare ; car les divers volumes qui la composent ont été choisis parmi les meilleures productions de la littérature britannique contemporaine. Si *My Novel*, par Bulwer, ne vaut pas la *Famille Caxton*, ce n'en est pas moins un roman remarquable, rempli à la fois de philosophie et d'intérêt romanesque.

MARS....... — Embarquement à Cardiff des premiers *rails* destinés au chemin de fer d'Égypte.

— M. Pilcher, marchand de Londres, écrasé par un omnibus. Il avait sur lui 60.000 liv. st. lors de cet accident.

AVRIL...... 2. Le chemin de fer de Panama ouvert jusqu'à Buena-Vista.

18. Soulouque couronné empereur d'Haïti.

— L'alderman Salomon condamné à l'amende pour avoir voulu exercer les droits de membre du Parlement sans prêter le serment d'abjuration.

MAI........ 8. L'empereur de Russie à Vienne.

— Statue en bronze de sir Robert Peel, inaugurée à Manchester.

10. Distribution des aigles à l'armée française.

— Défense faite à Mlle Wagner de chanter sur tout autre théâtre que celui de la Reine.

JUIN .... 1er. Communication, par le télégraphe électrique, entre l'Angleterre et l'Irlande.

— L'empereur de Russie passe en revue, à Varsovie, une armée de 60,000 hommes.

16. Nouvelles de l'évasion du rebelle irlandais O'Meagher.

— Fergus O'Connor, le député chartiste, enfermé dans une maison de fous.

29. Le Dr Cullen intronisé, à Dublin, comme archevêque catholique.

30. La princesse Gouramma, fille de l'ex-rajah de Coorg, baptisée à Londres, la reine lui servant de marraine.

JUILLET... 19. Le prince président de la République traverse le Rhin de Strasbourg à Kehl.

— La reine Victoria quitte Osborn-House pour faire une promenade en mer.

AOUT ...... 15. Célébration de l'anniversaire de la naissance de l'empereur Napoléon.

— Tentative d'assassinat sur la personne du shah de Perse.

17. Entrée de 244 navires dans la Tamise, avec un tonnage total de 36,000 tonneaux.

— Enlèvement d'un ballon destiné à des expériences atmosphériques.

SEPTEMBRE. 14. Mort du duc de Wellington au château de Walmer.

— Pétition au sénat pour demander le rétablissement de l'Empire avec l'hérédité dans la famille Bonaparte,

OCTOBRE... 7. Le Prince Président fait son entrée à Bordeaux.

— Le comte de Derby reçoit un banquet à Liverpool.

— Discours de Bordeaux.

— Discours de Liverpool.

NOVEMBRE. 1er. Correspondance télégraphique complète entre Londres et Paris.

— Mort, à Boulogne, de M. Chillon, avocat, celui qui, ayant fait un procès à la Compagnie du chemin de fer de Londres à Croydon, obtint 600 liv. st. de dommages intérêts pour une affaire de trois pence (30 centimes).

27. Vente d'un million d'exemplaires du *London Illustrated News*.

— Mort de la comtesse Lovelace, fille de lord Byron.

DÉCEMBRE. 2. Proclamation de l'Empire français.

— Chute du cabinet tory.

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, janvier 1853.

— O! the world has not a sweeter creature! she might lie by an Emperor's side, etc.

SHAKSPEARE, *Othel.*, act. IV, sc. 1.

— O! le monde n'a pas une plus charmante créature! elle est digne de s'asseoir à côté d'un Empereur, etc.

— Let her appear and he shall marry her.

SHAKSPEARE, *Measure of measure*, act. V, sc. 1.

— Qu'elle paraisse, et il l'épousera.

— ... Spanish : *mas por dulzura que por fuerza.*

SHAKSPEARE, *Periclès*, act. II, sc. 2.

— ... Espagnole : *plus par un doux charme que par la force.*

Shakspeare, notre prophète, ne pouvait se taire sur un aussi grand évènement que le mariage impérial*, about the marriage of lady Bona...* (3e part. du *roi Henry VI*, acte IV, scène 1re) ; car, dans cette circonstance, telle est la fécondité des textes, que nous oserions faire le pari de *retraduire* en hémistiches shakspeariens tout ce que le *Moniteur* contient d'officiel depuis huit jours sur Louis-Napoléon et la duchesse de Theba, entre autres cette phrase du discours de l'Empereur qui dit de sa future compagne: « Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône comme, au jour du danger, elle serait un de ses courageux appuis! »

« My mate in Empire,
Friend and companion in the front of war. »

(*Antony and Cléop.*)

Les lecteurs qui ont vérifié nos précédentes prédictions, et entre autres celle de notre livraison de novembre dernier, seront tout au plus surpris d'une chose aujourd'hui : c'est que Shakspeare ait parlé espagnol ; ils n'ont qu'à recourir à la scène du tournois dans *Periclès*, et ils y verront que le prince qui a pris cette devise est un neveu d'Alexandre, *conquer'd by a lady*, « vaincu par une dame, » et fier, chevaleresquement, de faire parler à son blason la langue de celle qui l'a enchaîné.

On n'attend pas de nous un commentaire politique sur un hyménée qui sourit au caractère international de notre recueil, à nos sympathies

espagnoles comme à nos sympathies écossaises, plus d'une fois exprimées ici et ailleurs. Historiquement et littérairement, nous pourrons revenir sur un sujet déjà esquissé dans la *Revue* : « l'influence des princesses espagnoles sur la littérature, en France et en Angleterre. » Sur le théâtre principalement cette influence fut grande, témoins : Corneille et Molière, etc., en France (le *Cid*, le *Menteur*, le *Festin de Pierre*, etc.); témoins Th. Heywood, Beaumont et Fletcher, Shirley, Dryden, etc., en Angleterre (le *Défi de beauté*, les *Hasards*, le *Curé espagnol*, les *Deux Frères*, *Don Sébastien*, etc.

Aujourd'hui, à notre point de vue spécial, et en consultant nos auteurs, nos journaux et nos propres notes, nous voulons dire quelques mots sur la double généalogie de la jeune et belle impératrice qui, à nos yeux cependant, nous en demandons bien pardon aux héraults d'armes, naquit assez bien douée par la nature pour pouvoir se passer de tous ces titres que le *Times* se plaisait naguère à énumérer, et qui remplissaient un cinquième de ses colonnes en caractères microscopiques (voir le *Times* du 24.) L'archéologue, l'historien et le biographe, ne doivent pas négliger les généalogies, et celle des Montijos leur offrent des pages curieuses. Nous nous bornerons à quelques notes sur la double origine espagnole et écossaise de l'impératrice.

Et, d'abord, qu'est-ce que le duché de Theba ?

L'archéologie elle-même a quelque chose de romanesque dans le royaume de Grenade comme dans tous les romanesques royaumes péninsulaires. Là, les noms ont tous un son musical et une signification poétique. C'est de Cueva del Bercero (*la grotte de la Génisse*) à Campillos que le vieux château de Theba se présente à vous sur une hauteur solitaire digne de ce nom, qui rappelle la Thèbes d'Égypte et la Thèbes de Grèce, — au choix des antiquaires, les uns attribuant la fondation de ce manoir antique à Téba, le fils qu'Abraham eut de Rennah (Genèse XXII, V. 24), les autres à Cadmus le Phénicien... Espérons que ce dernier nom contribuera encore à la protection promise aux lettres par l'héritière du fondateur de la Thèbes d'Andalousie. Quelques Espagnols remontent plus haut dans le passé : ils font de *Theba*, qui, en dialecte béotien, signifie *hauteur*, la hauteur par excellence, celle où s'arrêta l'arche de Noé... »

La duchesse de Theba a, dit-on, dans les veines, du sang bleu (*sangre azul)*, de ce grand Alonzo Perez de Gusman, qui défendit Tarife en 1292 (1). Theba aussi vit probablement combattre, sous ses murs, un de ses aïeux en 1328, lorsque ce château fut reconquis par les chrétiens sur les Maures, et ce dut être en mémoire de quelque exploit accompli à ce siége,

(1) Nous n'avons pu vérifier la tradition qui attribuerait la fondation de la maison de Guzman à un chevalier anglais nommé *Goodman*, sous prétexte que les Espagnols prononçent le *d* du bout des dents. Nous croirions plus facilement à la transformation du *d* en *s* ou en *z* dans la langue anglaise où les consonnes sifflantes abondent.

que les rois de Castille et d'Aragon nommèrent un comte ou un duc de Theba. Par une singulière coïncidence, un des ancêtres maternels de l'impératrice, un Kirkpatrick, combattit aussi avec les Espagnols à la même date. Les Kirkpatricks de Closeburn descendent, en effet, de ce Roger Kirkpatrick, l'ami du roi Robert Bruce, chanté jadis par le ménestrel Barbour l'Aveugle, et, de nos jours, par Sir Walter Scott, dans son *Lord des Iles* :

« ... Kirpatrick's bloody dirk
Making sure of murder's work (1). »

Lorsque Bruce eut une entrevue avec Comyn le Roux, son compétiteur au trône, dans l'église des Frères-Minimes de Drumfries, ses deux amis, Roger Kirkpatrick et James de Lindsay, l'attendaient sous le porche; ils le virent revenir à eux tout troublé : « Que s'est-il donc passé? lui demanda Kirkpatrick. — Je crois, répondit Bruce, que j'ai tué Comyn. — Tu ne fais que croire, répliqua Kirpatrick, je vais rendre la chose certaine. » Et il alla achever le traître (2) au pied de l'autel où les deux compétiteurs, ne pouvant se mettre d'accord, en étaient venus aux mains. Obligé de se cacher, par suite de ce meurtre, Bruce reçut un asile dans le château de Kirkpatrick, et, quand il fut reconnu roi, il donna pour blason, à son ami, une main tenant un poignard, et pour devise les mots prononcés par lui à Dumfries : « Je rends la chose certaine » (*I make sicker*). Bruce avait fait le vœu d'aller en Terre-Sainte pour expier cet acte de violence. Sur son lit de mort, il regretta vivement de l'avoir oublié ou négligé pendant sa vie, et voulut que son cœur fût porté à Jérusalem. Il confia cette mission au vaillant Douglas, et, après ses funérailles, Douglas, avec le cœur du roi dans une boîte d'argent suspendue à son cou, entreprit le voyage, accompagné de quelques chevaliers, parmi lesquels étaient un fils du baron Roger Kirkpatrick ! Ces braves Écossais, faute d'un navire faisant voile directement pour Jérusalem, passèrent par l'Espagne, et ils arrivèrent en Andalousie pendant le siége de Theba. Ne croyant pas pouvoir mieux occuper leur temps, ils se mirent sous la bannière espagnole, et au moment critique de l'assaut, Douglas jeta au milieu des Maures le cœur de Bruce en criant : « Noble cœur, vas le premier au combat comme tu fis toujours, Douglas et ses fidèles chevaliers jurent de te suivre ou de mourir. » Les Écossais réclament avec raison, en faveur du cœur de leur roi Robert I^{er}, l'honneur d'avoir contribué à la prise de Theba.

Lorsque le comte de Montijo voulut épouser Miss Kirkpatrick, fille du consul d'Angleterre à Malaga, il lui fallut, en sa qualité de grand

(1) Le poignard sanglant de Kirkpatrick, qui fit une certitude d'un meurtre douteux.

(2) Comyn le Roux avait réclamé le secours d'Édouard, le roi d'Angleterre.

d'Espagne, prouver qu'il s'alliait à un sang non moins noble que le sien. M. Kirkpatrick était comme ce gentilhomme breton qui avait déposé au parlement de Rennes l'épée de ses pères. Quand il eut à dérouler ses parchemins à côté de ceux d'un grand d'Espagne, qui croyait peut-être lui faire quelque honneur en épousant la fille d'un simple consul, M. Kirkpatrick sourit et dit à son gendre : « Vous datez du roi Alfonse XI ! si je date du roi Bruce, j'espère que Sa Majesté sera satisfaite. Mais si vous voulez remonter plus haut, je suis à votre service.» M. Kirkpatrick ne fit donc venir de Dumfries que les preuves de sa descendance du frère d'armes de Bruce, de Douglas et de Wallace. Ces preuves généalogiques formaient déjà un assez gros volume. Aussi Ferdinand VII, en y jetant un coup d'œil, s'écria-t-il : « Il paraît que ce brave Montijo épouse une fille de Fingal. » Le roi ne croyait pas si bien dire, en supposant qu'il fît une plaisanterie. On sait que les clans d'Ecosse ne sont pas embarrassés pour citer des aïeux de leurs chefs antérieurs à l'ère ossianique. Quant aux Kirkpatrick de Closeburn, en particulier, l'anecdote suivante prouve qu'ils avaient pu perdre leurs domaines mais non leur noblesse. Dans le siècle dernier, à l'époque d'une élection, le duc de Queensbury se rendait en voiture à Dumfries avec la duchesse, dame originale qui intervenait dans la politique plus encore que le duc. Au moment où le carrosse de ces grands personnages allait dépasser l'avenue du manoir de Closeburn, ils virent monter aussi en voiture sir Thomas Kirkpatrick, qui s'était déclaré pour un autre candidat que le leur. « Cocher ! s'écria la duchesse alarmée à son automédon, fouettez les chevaux, ou *Tom de Closeburn* arrivera aux hustings avant nous et léchera le beurre sur notre pain ! » Le duc fut scandalisé de la dénomination familière donnée ainsi à son vieil ami sir Thomas, et réprimanda sa femme en ces termes : « *Madame la duchesse,* permettez-moi de vous dire que l'ancêtre de ce gentilhomme était chevalier de Closeburn, alors que le mien n'était encore que fermier de Drumlarigh. »

Cette anecdocte est citée par Robert Chambers dans son tableau de l'Ecosse (Edimb., 1827, tome 1er), où l'on verra que l'école communale de Closeburn est dotée d'un revenu si large que, quoique les enfants y reçoivent une éducation gratuite, il reste encore à l'instituteur de quoi tenir table ouverte et avoir le meilleur cuisinier du comté. Nous espérons que l'impératrice ne sera pas fâchée de concourir aux généreuses dispositions manifestées déjà par l'empereur en faveur des écoles de France qui, il faut l'avouer, ne sont pas toutes aussi bien dotées que celles du pays de son aïeul maternel. Ajoutons que dans les nombreux titres espagnols de la comtesse de Montijo, sa mère, nous trouvons celui de protectrice *del colegio de Santa-Catalina,* à l'Université d'Alcala, *del colegio de San-Gregorio*, d'Oviedo, etc., titres que nous autres lettrés nous devons estimer autant que celui « d'Alcade perpétuelle de la forteresse de Guadix ou de capitanesse des cent hidalgos de la maison de Castille, » quoiqu'il ne déplaise pas non plus à notre France, hier encore si batailleuse, de trouver ces titres militaires dans la famille d'une impératrice. Aussi,

est-ce de très bon goût à elle d'avoir su déjà placer au nombre de ses dames du palais, toutes si heureusement choisies, des dames portant des noms glorieux, comme la princesse d'Esling, belle-fille de l'enfant chéri de la victoire, et la comtesse Gustave de Montebello, belle-fille d'un des paladins du Charlemagne moderne. Si nous ne devions nous abstenir de toute allusion politique, nous aurions encore à rappeler que la famille de l'impératrice a des alliances matrimoniales avec les Stuarts (sa sœur aînée étant duchesse de Berwick), et que si les Kirkpatrick de Closeburn n'ont pas conservé en Écosse les richesses de leurs ayeux, c'est le prix de leur fidélité à une cause malheureuse qui ne recula devant aucun sacrifice. On dit qu'il y en eut un au moins qui paya de son sang cette fidélité après la défaite du Prétendant Charles-Édouard. Ce souvenir ne pourrait jamais être invoqué en vain, nous en sommes sûrs; mais ne doit-il pas parler de lui-même sur un trône entouré des débris de deux dynasties?

Dans cette Chronique, nous avons pu quelquefois servir d'écho à des pensées généreuses; cet écho ne saurait devenir muet alors qu'à une femme montée au trône sous l'invocation de *l'épouse modeste et bonne* du général Bonaparte, notre Shakspeare pourra redire sa vieille devise espagnole :

Mas por dulzura que por fuerza.

Les théâtres ont vécu généralement, ce mois-ci, de leurs succès de décembre. Le Théâtre-Français, lui-même, en est encore à la pièce du *Cœur et de la Dot*, dont le titre seul est resté de circonstance, mais qu'on revoit avec plaisir, grâce au jeu de Régnier, de Got, de M[lle] Aug. Brohan, etc. *L'Oncle Tom* a fait une invasion aux théâtres secondaires. Les traductions nouvelles de ce roman n'en diront pas de mal, car avec les traductions déjà connues de MM. Michiels, Texier, Pilate, Esnault, etc., vont concourir celle de MM. Joanne et Old-Nick, qui est ornée de gravures originales de Cruikshanks.

Parmi les livres de haute littérature, nous remarquons une histoire de la littérature française à l'étranger, par M. A. Sayous, livre à notre adresse et dont nous ferons plus ample mention. M. Renouard réimprime une sixième édition de *l'Art d'être heureux*, de M. Droz. Nous-mêmes, nous allons publier une édition nouvelle de *La famille Caxton*, en deux volumes in-8°.

Nestor Roqueplan, sous le titre de *Regain, ou la Vie Parisienne*, réunit une série de miscellanées fort piquantes, publiées à la librairie nouvelle, 15, boulevart des Italiens.

Dans notre vie littéraire, nous avons connu à peu près tous les membres de la librairie parisienne ; nous avons eu parmi eux des protecteurs, car nous fûmes auteurs jeunes et novices; des protégés, car nous fûmes

journalistes ; des associés, car nous sommes un peu éditeurs nous-mêmes ; des collaborateurs, car quelques-uns de ces messieurs sont écrivains ; des amis enfin, car nous croyons que l'auteur et le libraire ne sont pas des ennemis-nés, divisés par un intérêt contraire ; mais parmi tous les libraires-éditeurs que nous avons estimés et aimés, il n'en est guère qui aient été plus honorables dans leur commerce que M. Baudry dont la mort récente nous laissera de longs regrets. Nous devons ici exprimer ces regrets, non-seulement à cause des qualités privées de l'homme, mais encore et surtout à cause de la nature de son commerce. M. Baudry réimprimait les ouvrages publiés à l'étranger : il profita d'une industrie que nous sommes intéressés à voir mourir avec lui, d'une industrie, disons-le, qui, aux yeux de quelques-uns, était tout juste légale. C'est justement dans cette industrie que nous avons vu M. Baudry toujours disposé à admettre loyalement les prétentions des auteurs étrangers lorsqu'elles étaient raisonnables. Nous pourrions même citer de lui des actes de générosité qui étonneraient quelques éditeurs qui crient bien haut contre la piraterie littéraire exercée contre les Anglais et qui rançonnent sans scrupule les auteurs nationaux. Non pas pour ceux-là, mais pour les éditeurs les plus libéraux, mais pour tous les auteurs français et étrangers, dont quelques-uns, à notre connaissance, sont encore aujourd'hui ses débiteurs, nous aimons à proclamer ici M. Baudry un des hommes les plus respectables de la librairie française, excellent par le cœur encore plus que remarquable par l'intelligence commerciale qui lui avait créé une existence indépendante.

Les éditeurs Furne et Perrotin, rue Fontaine-Molière, 41, poursuivent, avec la plus louable constance, la publication des *Vierges de Raphaël*. L'œuvre avance et marche de merveilles en merveilles. La *Vierge à la Chaise*, la *Vierge au Poisson*, la *Vierge aux Candélabres*, la *Madone de Saint-Sixte*, l'admirable *sainte Cécile*, ont fondé le succès de cette grande publication, destinée à une popularité certaine parmi les adorateurs du génie de Raphaël. Les deux livraisons qui viennent de paraître, contiennent deux très belles gravures de Mitzmacher : *La Vierge au Voile*, un des chefs-d'œuvre de notre Louvre, et *la Vierge d'Albe*, qui est le plus précieux ornement du Musée de Saint-Pétersbourg. Ainsi, voilà accomplies et publiées sans interruption, sept belles planches, sur douze gravures dont se composera la collection. On sait que l'œuvre sera complétée par un travail de M. Peisse et par un admirable portrait de Raphaël, que grave en ce moment M. Panier.

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET C^{e}, RUE NEUVE DES BONS-ENFANTS, 3.

Yr friend & Servt
Frank Pierce

FRANKLIN PIERCE
Président des États Unis

REVUE
BRITANNIQUE.

Histoire contemporaine. — Biographie.

HOMMES D'ÉTAT DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

I.

LE GÉNÉRAL FRANKLIN PIERCE,

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS (1).

Franklin Pierce est né à Hillsborough, dans l'État du New-Hampshire, le 23 novembre 1804. Son père, Benjamin Pierce, orphelin dès son bas-âge, avait été élevé par les soins pieux d'un de ses oncles, simple fermier à Chelmsford, dans le Massachussets. Il n'avait pas encore dix-huit ans, en 1775, lorsque, ap-

(1) Le 1er décembre 1852, les délégués des divers États de l'Union Américaine se sont réunis à New-York, afin de procéder à l'élection présidentielle. Quarante-deux voix ont été donné au général Scott, porté par les Whigs, tandis que le général Pierce, candidat du parti démocratique, a réuni deux cent cinquante-quatre suffrages, c'est-à-dire une majorité beaucoup plus forte qu'aucune de celles qui

prenant le combat de Lexington (1), il laissa sa charrue dans le sillon qu'il était occupé à tracer, et courut se ranger parmi les défenseurs de la patrie. Par ses services, il s'éleva de grade en grade usqu'au rang de capitaine, et ne quitta l'armée que lorsqu'elle fut licenciée à West-Point, en 1784.

Benjamin Pierce n'eut, dès lors, d'autres moyens d'existence que son travail; car sa pension militaire se réduisait à presque rien. Employé, en 1785, à l'exploration des territoires incultes qui forment aujourd'hui la circonscription d'Hillsborough, il acheta un lot de terre de cinquante acres, se construisit lui-même une hutte en bois, et entreprit courageusement l'œuvre du défrichement. Il fut ainsi l'un des premiers colons d'Hillsborough. Après un premier mariage promptement dissout par la mort prématurée de sa femme, il épousa, en 1789, Anna Kendrick, qui lui donna huit enfants, desquels Franklin Pierce est le sixième.

Quoique le capitaine Pierce eût été chercher au loin, dans le désert, le moyen de vivre indépendant, les talents militaires dont il avait fait preuve n'avaient pas été oubliés. Dès l'an-

ont été obtenues depuis 1828. Aux sentiments démocratiques dont le progrès a été si frappant pendant le demi-siècle qui s'achève, est venu se joindre le désir de conquêtes qui semble s'être emparé du peuple américain, désormais confiant dans sa force et convaincu de la grandeur de son avenir. La sagesse des conseils de Washington est méconnue aujourd'hui, autant que l'honnêteté de sa politique. La moralité nationale est visiblement altérée. L'annexion du Texas, l'invasion du Mexique et la tentative contre Cuba, sont autant de preuves de la révolution qui s'est opérée dans les idées et dans le caractère de la démocratie des États-Unis, et l'élection du général Pierce en est la confirmation; car le trait le plus saillant de la vie du nouveau président, c'est d'avoir délaissé sa profession et quitté sa famille pour aller, à l'âge de quarante-trois ans, guerroyer au Mexique, sans qu'aucun antécédent militaire, sans qu'aucun devoir particulier le lui commandât. Évidemment le principal mérite du général Pierce a été de personnifier la passion du jour.

L'article qu'on va lire est extrait d'une biographie publiée à New-York, quelques semaines seulement avant l'élection, par Nath. Hawthorne, dont les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà les œuvres. On n'y trouvera pas la sévère impartialité de l'histoire, mais l'éloge quelque peu exagéré, sans doute, du candidat sur lequel on a voulu appeler la faveur populaire. On y remarquera d'ailleurs, avec un instructif intérêt, l'appréciation toute démocratique des mérites qui, aux États-Unis, recommandent le mieux les hommes publics.

(Note de la Rédaction.)

(1) La première action de la guerre de l'Indépendance.

née 1786, il fut nommé major de brigade de la milice du comté d'Hillsborough. Quatorze ans plus tard, on lui offrait le commandement d'une des divisions de l'armée qu'on se proposait de lever, dans la prévision d'une guerre contre la République française. Inébranlable dans ses principes démocratiques, le major Pierce refusa avec fermeté de devenir l'instrument d'une politique qu'il ne pouvait approuver. — « Non, Messieurs, » répondit-il aux délégués du gouvernement qui le pressaient d'accepter sa commission, « tout pauvre que je suis, et quelque » avantageuse que puisse être la position que vous m'offrez, » je préférerais me retirer dans ces montagnes que vous voyez » d'ici, m'y creuser une caverne pour demeure, et n'y vivre que » de pommes de terre, plutôt que de servir dans une armée destinée à de pareils projets. » — Tous les actes de sa vie furent empreints de la même fidélité à ses principes.

En 1789, il avait été élu membre de la législature de l'État du New-Hampshire, dans laquelle il siégea durant treize années, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son service d'état-major, dont la récompense finale fut le grade de général de la milice du comté.

Ce fut enfin à l'école du major Pierce que s'instruisirent quelques-uns des officiers qui se distinguèrent, plus tard, contre les Anglais, dans la guerre du Canada.

Ces détails étaient nécessaires pour faire comprendre sous quelles influences grandit Franklin Pierce. Au moment de sa naissance, et durant tout le temps qu'il passa dans la maison de son père, celui-ci était un des hommes publics les plus actifs de sa province. C'était un démocrate décidé qui soutenait énergiquement Jefferson et Madison ; c'était un fermier intelligent, qui, sans être riche, était indépendant, aimait à exercer une honorable hospitalité, et se faisait remarquer par son caractère bienveillant et généreux ; c'était, en un mot, un homme sorti du peuple que sa supériorité naturelle rendait nécessairement l'un des citoyens les plus respectés et les plus influents du pays.

Ce fut sous un pareil enseignement, avec un pareil modèle devant les yeux, que s'éleva le jeune Franklin. L'exemple et les leçons de son père firent pénétrer, dans son cœur, le pur patriotisme des premiers temps de la révolution américaine : ils lui

inspirèrent aussi ce goût de la vie militaire qui devait être, plus tard, l'une des causes de sa fortune.

Comme le vieux soldat avait bien souvent souffert, pendant sa vie, des désavantages attachés à une éducation incomplète, il voulut que son fils ne fût pas privé de l'instruction dont il avait manqué lui-même, et il le plaça de bonne heure au collége de Francestown. Quelques vieillards se rappellent encore que Franklin Pierce était un bel enfant, au teint brillant de fraîcheur, aux yeux bleus, aux cheveux blonds bouclés naturellement, à la physionomie douce et prévenante. La conduite du jeune élève fut régulière : il obtint l'affection de ses camarades et l'estime de ses maîtres; mais rien, à cette époque, ne le distingua de la foule. Les qualités qui devaient, plus tard, produire son élévation, ne se révélaient pas encore, et cette particularité le signale exceptionnellement entre les hommes qui ont atteint par leur seul mérite une position illustre. A seize ans, c'est-à-dire en 1820, Franklin Pierce passa au collége de Brunswick. Là, il fut classé parmi les meilleurs élèves; ce fut moins encore, toutefois, la force de ses études que le charme infini de son caractère et de ses manières qui le fit remarquer. Il a su conserver jusqu'au temps actuel de sa vie, la supériorité qu'il tirait dès lors d'un naturel plein de bienveillance et de générosité dont aucune faiblesse ne diminuait la valeur. Et cette loyale franchise, cette *démocratie des sentiments honnêtes*, n'a pu être altérée en lui par le contact des hommes politiques et des gens du monde.

En 1824, Franklin Pierce ayant achevé ses études, revint à Hillsborough chez son père, qui consacrait aux affaires publiques l'expérience et l'activité d'une vieillesse vigoureuse. Le 26 décembre de cette année, soixante-septième anniversaire du jour de sa naissance, le vieux soldat de la Révolution américaine avait rassemblé, sous son toit, dix-huit de ses anciens frères d'armes, tous habitants d'Hillsborough. L'âge de ces vétérans variait depuis soixante ans jusqu'à quatre-vingt-dix. La journée se passa dans la douceur d'un entretien qui fit revivre tous les souvenirs d'une glorieuse époque. Quand vint la nuit, la réunion se sépara, mais seulement après que le maître du logis, dans un adieu mâle et pathétique, eut solennellement

averti ses compagnons à cheveux blancs, que, tous, ils devaient se tenir prêts à répondre à ce dernier appel qui, dans un prochain avenir, les réunirait à leur bien-aimé Washington et à leurs frères morts sur les champs de bataille de l'indépendance. Une telle scène devait être assurément, pour le jeune Franklin, l'une des plus frappantes leçons de patriotisme qu'un jeune homme, entrant dans la carrière de la vie, pût jamais recevoir en aucun pays du monde.

Franklin Pierce, se destinant au barreau, dut commencer ses études professionnelles ; il y consacra trois années, tant à Portsmouth qu'à Northampton, et, avant la fin de 1827, il obtenait le titre d'avocat. Son début fut loin d'être brillant ; il perdit sa première cause. Un vieux jurisconsulte qui lui voulait du bien, ayant cru devoir, à cette occasion, lui adresser quelques paroles de consolation, le jeune vaincu lui répondit : « Je vous remer-
» cie bien cordialement ; mais vos exhortations ne me sont pas
» nécessaires. Quand je perdrais encore neuf cent quatre-vingt-
» dix-neuf causes comme celle-ci, je tenterais une millième
» épreuve, car j'ai la confiance que je vivrai assez long-temps
» pour plaider de manière à ne pas faire rougir mes amis
» et à me satisfaire moi-même. » Une pareille réponse dans un moment où tant d'autres eussent cédé au découragement, promettait l'une de ces énergiques volontés qui sont le gage d'un succès presque assuré dans le monde.

Ce ne fut cependant qu'après plusieurs années d'un travail opiniâtre, que Franklin Pierce réussit à se faire remarquer et à conquérir une juste influence. A l'exemple de la plupart des jeunes avocats, l'attrait des luttes politiques le fit descendre dans l'arène. Lors de l'élection du général Jackson, il se déclara son actif partisan et contribua au triomphe qu'obtint alors l'opinion démocratique. Son père, d'ailleurs, était, à cette époque, gouverneur de l'État du New-Hampshire, et tandis qu'il occupait une position politique aussi élevée, l'inaction de Franklin eût été impossible.

En 1829, Franklin Pierce fut élu membre de la législature du New-Hampshire dont il devint le président en 1831. Son mérite fut dès lors universellement reconnu. Peu d'hommes, en effet, réunissaient, au même degré que lui, cette constante po-

litesse, cette invariable fermeté, cette promptitude d'intelligence et cette sûreté de jugement dont l'assemblage est nécessaire pour bien présider une réunion politique. En 1833, il fut élu membre du congrès, succès bien rare pour un homme de son âge. Il montra, sur ce nouveau théâtre, les mêmes qualités qui l'avaient distingué jusqu'alors, un patriotisme ardent, un amour consciencieux du travail, une sagesse pleine de force et de modération. Selon le plan de conduite qu'il s'était tracé dès sa jeunesse, il sut attendre l'occasion de se faire connaître et la saisir sans l'avoir devancée. Dédaignant l'éloquence verbeuse de tant d'autres orateurs, il s'appliquait à connaître parfaitement le sujet sur lequel il avait à parler, et il parvenait à l'exposer complètement, sans cependant rien dire de superflu. C'était, en un mot, un homme d'affaires et non pas un rhéteur. Ses talents ne tardèrent pas à être appréciés. Il devint l'ami du général Jackson, qui, à son lit de mort, s'exprimait avec chaleur sur le patriotisme de Franklin Pierce, dont il présageait la haute destinée, en disant qu'en de telles mains les intérêts du pays seraient sûrement et dignement placés.

Parmi les actes de Franklin Pierce, pendant les quatre années qu'il passa dans la chambre des représentants, nous devons citer l'énergique appui qu'il donna au véto par lequel le général Jackson repoussa le système de centralisation des routes, qui eût porté atteinte au principe de l'indépendance de l'administration intérieure des États; son opposition à la création d'une école militaire, opposition qu'il eut plus tard la loyauté de condamner lui-même; enfin la résolution qu'il exprima, lors des premières discussions sur la question de l'esclavage, de ne pas sacrifier à une théorie philanthropique pleine de nuages, la réalité sacrée de l'unité nationale.

Franklin Pierce fut élu au sénat en 1837. Il avait à peine atteint l'âge requis pour siéger dans cette assemblée qui, à aucune époque, n'avait encore compté, de même qu'elle ne compta jamais depuis, des orateurs aussi éloquents et des hommes d'État aussi illustres. Là brillaient alors Calhoun, Webster, Clay et bien d'autres qui ont acquis une place dans l'histoire de leur pays. Franklin Pierce était le plus jeune membre du sénat et, avec ce tact délicat, avec ce sentiment exquis des convenances

qu'il a montré dans toutes les circonstances de sa vie, il comprit qu'il ne devait pas chercher à se produire au premier rang parmi tant d'hommes éminents par leurs talents et par leurs services. Sacrifiant les triomphes de l'éloquence, il se consacra tout entier à l'étude approfondie des affaires et, dans l'accomplissement de cette tâche, sa droiture et son habileté lui assurèrent bientôt une place distinguée. En 1840, il prononça un discours, alors fort remarqué, sur le maintien des pensions accordées pour services rendus pendant la guerre de la révolution. Après avoir rappelé avec une chaleur de sentiment qui l'honorait, la reconnaissance impérissable que le pays devait garder envers les citoyens qui s'étaient dévoués à la cause de son indépendance, il démontra que si les marques d'une gratitude sans borne étaient permises aux particuliers, elles ne l'étaient pas aux mandataires du peuple qui avaient à défendre sévèrement les intérêts pécuniaires du public; accorder les pensions demandées eût été, d'ailleurs, entrer dans un système immoral et créer un précédent déplorable : en conséquence, il conclut au rejet des réclamations.

Dans cette même année 1840, M. Van Buren fut écarté de la présidence et, pour la première fois depuis douze ans, les Whigs (1) arrivèrent au pouvoir. Toutes les grandes mesures des trois dernières administrations démocratiques se trouvèrent en péril. Tout le terrain que la démocratie avait conquis, au prix d'une lutte aussi longue et aussi laborieuse, fut sur le point d'être perdu. Le gouvernement des Whigs disposait de la majorité dans le sénat et dans la chambre des représentants.

On vit alors tout ce que peut une minorité bien organisée. Les sénateurs du parti démocratique s'astreignirent à un concert d'action strictement prédéterminé : ils se réunissaient chaque soir, pour arrêter leur plan de bataille du lendemain, pour choisir leurs champions, pour assigner à chacun la tâche qui lui convenait le mieux, et enfin, pour régler l'emploi des moyens propres à éclairer sans cesse l'opinion populaire dont ils attendaient leur triomphe ultérieur. Dans ces réunions, aucune voix n'était écoutée avec plus de confiance et de respect que celle de

(1) Parti de la résistance au progrès démocratique.

Franklin Pierce. Ses conseils révélaient une si profonde connaissance du cœur humain, une raison si sûre, un dévoûment si absolu au principe de la démocratie, que rien ne se faisait qu'avec son approbation ; et, cependant, il était le plus jeune de toute l'assemblée. Quoiqu'il fût ardent de caractère, on savait qu'il agissait toujours avec prudence. Son impétuosité dans le débat résultait uniquement de la profondeur de ses convictions. Il possédait la confiance illimitée de son parti. Toutes les fois qu'il parlait, il était écouté avec une attention générale. Si ses succès ne furent pas aussi éclatants que ceux des autres orateurs démocrates, c'est parce que ceux-ci étaient depuis long-temps des chefs reconnus qu'environnait exclusivement l'admiration du peuple.

Lorsque les Whigs formaient l'opposition en 1840, ils avaient professé la doctrine qu'aucune destitution dans les offices publics ne devait être prononcée pour motif politique ; mais, arrivés au pouvoir, ils n'avaient pas respecté cette doctrine et, dans la session de 1841, ils eurent cependant l'*effronterie* de nier que leurs actes présents fussent en désaccord avec leur langage passé. Une liste des fonctionnaires révoqués depuis le retour des Whigs aux affaires, fut demandée au président des États-Unis, sur la proposition d'un des sénateurs appartenant à l'opinion démocratique. A cette occasion, Franklin Pierce prononça un discours dans lequel nous trouvons les passages suivants :

« Un de nos adversaires a dit, l'autre jour : ces Messieurs » comptent-ils que leurs amis resteront en place contre la vo- » lonté de la nation ? sont-ils assez déraisonnables pour espérer » ce que les circonstances et la *nécessité de la situation* défen- » dent absolument ? Dans une autre occasion, l'éminent séna- » teur du Kentucky a dit aussi : c'est une mesure regrettable, » mais *la nation la réclame.* — Messieurs, je dois le déclarer » ici : cette demande prétendue de la nation, ce motif de la » raison d'État, sont des arguments aussi vieux que l'histoire » du crime et de l'oppression dans le monde. Ils ont été l'allé- » gation constante, le recours inévitable du despotisme.

» Ce motif de la raison d'État, Jules César l'invoqua lorsqu'il » prétendit restaurer la dignité du sénat de Rome en supprimant » son indépendance. Plus tard, on l'a employé pour expliquer

» et justifier les horreurs de l'inquisition d'Espagne. Il est écrit » en larmes de sang sur le pont des Soupirs de Venise ; il con- » duisait à ces sombres cachots dont on ne repassait jamais le » seuil, si l'on avait eu le malheur de le franchir une fois. Ce » fut encore la raison d'État qui inspira l'austère et ambitieux » Strafford, au temps de Charles Ier ; qui remplit de captifs la » Bastille de France et qui sanctionna les atrocités de cette » affreuse prison ; ce fut la raison d'État qui arracha l'élo- » quent, le patriotique Camille Desmoulins à sa jeune épou- » se, pour l'envoyer à la guillotine avec des milliers d'au- » tres innocents. Ce fut encore elle qui détermina le plus » grand des généraux, sinon le plus grand des hommes, » celui dont les cendres rendues à sa patrie suffisaient, il » y a peu de mois, pour émouvoir les cœurs de tout un conti- » nent, qui le détermina, dis-je, à abjurer la noble femme qui » avait embelli les jours de son humble fortune, et dont le grand » cœur, dont la haute intelligence avaient encouragé ses aspi- » rations. C'est en se fiant à la raison d'État que le même grand » homme commit l'acte le plus coupable et le plus fatal de sa » vie si pleine d'évènements ; c'est la raison d'État, enfin, qui » le fit revêtir la pourpre impériale. Oui, dans tous les temps, » la raison d'État invoquée contre la liberté, a été l'indispen- » sable argument de l'usurpation.

» Jamais les chaînes du despotisme ont-elles pesé sur la » liberté de parler ou d'écrire, si ce n'est au nom de ce motif » de la raison d'État ? que l'ombre de Charles X, que celles de » ses ministres répondent.

» Ce motif, il est froid, égoïste, impitoyable ; il n'a jamais » rien respecté, ni l'âge, ni le sexe, ni la condition, ni les ser- » vices, ni aucune de ces actions qui sont méritoires aux yeux » du patriotisme et de l'humanité. Partout où l'on a reconnu » son autorité, on s'en est servi contre des hommes qui avaient » défendu leur patrie quand elle avait besoin de bras vigoureux » et de cœurs énergiques ; et l'on s'en est servi contre eux lors- » qu'usés au service de leur pays ils étaient désormais incapables » de lui venir en aide. On s'en est servi pour punir la femme » sans défense des fautes imaginaires de son mari, pour frapper » l'innocence ornée de tous ses charmes, la jeunesse brillante

» de toute sa fraîcheur, la virilité armée de toute sa force, la
» vieillesse, enfin, accablée par son impuissance. Quelles que
» soient les autres apologies qu'on veuille nous offrir pour jus-
» tifier cette espèce de guillotine civile dont on prétend user
» aujourd'hui, je demande, au nom de la liberté, que dans ce
» premier âge de notre jeune République, dans cette enceinte
» du sénat américain, à la face d'un peuple encore libre, on
» nous épargne, au moins, l'effroyable argument de la raison
» d'État. »

Si, au début de sa carrière politique, Franklin Pierce semble avoir obéi aux désirs d'une ambition encouragée par de constants succès, ces inspirations paraissent avec le temps et l'expérience avoir fait place à d'autres sentiments. Son existence privée avait d'ailleurs éprouvé un grand changement : il s'était uni, en 1839, à la fille du révérend Dr Appleton, ancien recteur du collége de Bowdoin ; il avait deux enfants, et ses fonctions publiques l'avaient laissé pauvre. Il fallait qu'il pourvût à l'avenir de sa famille. Ce sont sans doute des motifs tirés de cet ensemble de circonstances qui, en juin 1842, le déterminèrent à résigner son mandat législatif et à fixer sa résidence à Concorde, capitale de l'État du New-Hampshire, pour y reprendre l'exercice de sa profession d'avocat. Le dernier jour qu'il siégea au sénat, ses collègues se réunirent autour de lui pour lui faire leurs adieux et pour lui témoigner leurs regrets. Ses adversaires politiques eux-mêmes prirent congé de lui comme d'un ami personnel.

Le général Benjamin Pierce était mort en 1839, âgé de quatre-vingt-un ans, dans la riante habitation où il exerçait sa libérale hospitalité. Jadis il était venu seul dans ces mêmes lieux lorsqu'ils étaient déserts ; long-temps il s'était abrité sous une simple hutte, et lorsque sa vie s'éteignit, il était entouré d'une population nombreuse et florissante. Il lui avait été donné d'être témoin des premiers succès de son fils.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la vie nouvelle qui commença, dès lors, pour Franklin Pierce ; nous ne citerons pas les causes dont il entreprit la défense et dont il assura le triomphe ; nous nous contenterons de dire que sa science comme jurisconsulte, son talent comme orateur et surtout le caractère

intègre et généreux dont il fit preuve en toute occasion, le portèrent au premier rang du barreau et rendirent son influence parmi ses concitoyens plus grande qu'elle ne l'avait jamais été.

En 1846, le président Polk, à son avènement au gouvernement, offrit à Franklin Pierce la plus haute magistrature du pays, c'est-à-dire les fonctions de procureur général des États-Unis. Cette offre fut déclinée en des termes caractéristiques dont il ne nous est pas permis d'omettre ici la mention.

« Quoique mes premières années d'activité, » répondait Franklin Pierce au président, « aient été consacrées à la vie » publique, jamais celle-ci ne s'est réellement accordée avec » mes goûts. J'ai toujours impatiemment désiré jouir du calme » et de l'indépendance qui n'appartiennent qu'au simple citoyen, » et je suis sûr que vous avez connu le même désir. Aujourd'hui, » à l'âge de quarante ans, ce sentiment est plus profond chez » moi qu'il ne l'a jamais été.

» Je n'avais aucunement prévu la proposition qui m'est faite, » et il me serait difficile, sinon impossible, d'ici au 1er novembre, » de régler les affaires de ma nombreuse clientèle d'une manière » convenable pour moi et satisfaisante pour ceux qui, comptant » sur mes soins, m'ont confié leurs intérêts. Vous savez, d'ailleurs, que la santé de Mrs Pierce a été fort mauvaise pendant » son séjour à Washington, et j'ai lieu de craindre qu'elle ne » souffrît encore plus aujourd'hui. La responsabilité dont me » chargerait un nouveau déplacement oppose donc une insurmontable objection à l'échange de notre tranquille existence » contre une position publique à Washington.

» Lorsque j'ai résigné mon siége au sénat, en 1842, je l'ai fait » avec la résolution arrêtée de ne plus me séparer de ma famille, » sauf l'appel de mon pays, en cas de guerre, et cependant telle » serait la conséquence probable de mon acceptation par suite » de la raison de santé que je viens d'expliquer.

» Voilà les considérations qui déterminent mon refus. Vous » apprécierez mes motifs, j'en suis certain ; vous ne penserez » pas que j'aie fait céder l'intérêt public à mes convenances personnelles et à ma tranquillité ; vous le penserez d'autant moins » que l'emploi vacant sera très promptement accepte, si même

» il n'est pas recherché, par des hommes qui vous donneront
» l'appui d'un mérite bien supérieur au mien. »

Déjà, quelque temps auparavant, Franklin Pierce avait refusé de siéger une seconde fois au sénat. Il espérait achever paisiblement sa vie dans l'exercice de sa profession qu'embellissait pour lui l'estime acquise à son talent et à son caractère. Telle ne devait pas être sa destinée. L'éventualité d'un appel aux armes indiquée par lui dans la lettre que nous venons de citer, allait se produire et l'éloigner de nouveau de sa femme et de ses enfants.

Un an plus tard, en effet, éclata la guerre du Mexique. Fidèle à l'engagement qu'il avait pris envers lui-même, Franklin Pierce fut le premier à se faire inscrire comme volontaire dans la compagnie qu'organisait la ville de Concorde. Il parut d'abord dans les rangs comme simple soldat, et se soumit à tous les exercices militaires ; mais après le vote du bill qui prescrivait l'augmentation de l'armée, il reçut le brevet de colonel du 9[e] régiment d'infanterie, et bientôt, au mois de mars 1847, il fut élevé au grade de brigadier général.

Deux mois suffirent pour achever la formation des nouveaux corps et pour effectuer l'embarquement de la brigade du général Pierce. Le 27 mai, il quittait la rade de New-Port, et, le 28 juin, il arrivait à la Vera-Cruz. Quelques extraits d'un journal qui, réservé à sa famille et à ses amis, n'était pas destiné à la publicité, feront mieux connaître l'auteur qu'aucun des récits que nous voudrions essayer. Nous soumettrons donc à nos lecteurs ces notes tracées à la hâte, sous la tente, le soir d'une marche pénible ou le lendemain d'un engagement.

En rade devant la Vera-Cruz. — « Le vomito sévit avec fureur, et la ville offre l'aspect d'une cité désolée par la peste. J'ai ordonné que les troupes fussent débarquées sur la plage de Vergara, où sont déjà établis quatre à cinq cents hommes commandés par le major Lally. Les officiers s'effrayent beaucoup du climat et de la maladie ; mais peut-être les rapports qu'on nous fait sont exagérés. Mes instructions me prescrivent de ne pas m'arrêter ici, et cependant aucun préparatif n'a été fait pour mon départ. On avait bien rassemblé environ deux mille mulets non dressés ; mais, grâce à l'insouciance des employés du commissa-

riat (qui ne sont qu'un tas de misérables, car il était impossible de recruter de bons sujets pour un pareil service et dans une pareille saison), les trois quarts de ces mulets se sont échappés à la suite d'une alerte. »

5 *Juillet.* — « Planté ma tente à Vergara ; matinée brumeuse et chaleur excessive. Pendant la nuit, pluie abondante, tonnerre bruyant, éclairs continus. Beaucoup d'officiers et de soldats indisposés, mais pas encore un seul cas de vomito. Les troupes font l'exercice tous les matins avant la chaleur. Il n'est permis à personne, officier ou soldat, d'entrer dans la ville, si ce n'est par permission spéciale ou pour motif de service. »

8 *Juillet.* — « Le lieutenant Whipple, du 9e d'infanterie, cédant à la curiosité, a été visiter le cimetière qui touche aux murs de la ville : c'était un acte d'imprudence à cause de l'audace bien connue des Guerillas. Attaqué à l'improviste par six hommes, il a été terrassé et enlevé. Le soldat qui l'accompagnait et qui, comme lui, n'avait pas d'autre arme que son sabre, a pu seul s'échapper. J'ai expédié immédiatement un détachement de cavalerie à la poursuite des Guerillas, mais on n'a pu retrouver leurs traces, et nous ressentons de vives inquiétudes pour le sort de notre brave, mais imprudent camarade. Il n'y a pas, dans toute ma brigade, un plus excellent homme et un meilleur soldat que Whipple. »

12 *Juillet.* — « Informé que le lieutenant Whipple était vivant et prisonnier d'une bande de Guerillas qui s'est établie à douze ou quinze milles du camp, j'ai fait partir pendant la nuit un fort détachement de cavalerie, afin d'essayer de surprendre l'ennemi et de délivrer notre camarade. Le village a été enlevé, mais les Guerillas avaient eu le temps de s'éloigner avec leur prisonnier. Le brave capitaine Duff, qui commande la cavalerie attachée à ma brigade, ayant été exposé à l'action du soleil dans la recherche de Whipple, est dangereusement atteint du vomito. Plusieurs autres officiers sont aussi très gravement malades. »

13 *Juillet.* — « Après un séjour d'environ trois semaines sous ce climat débilitant et insalubre, quand je comptais n'avoir à rester ici que deux jours ; après des fatigues et des inquiétudes plus pénibles que celles d'une campagne active, le bruit et le mouvement des derniers préparatifs annoncent que notre dé-

part, si long-temps différé, est enfin sur le point de s'effectuer.»

14 *Juillet.* — « Le colonel Ransom, avec le 9e d'infanterie et deux compagnies du 12e, s'est mis en marche ce matin, suivi de quatre-vingts fourgons. Il s'avancera jusqu'à San-Juan, lieu situé à douze milles d'ici, sur la route de Jalapa; il attendra là que je le rejoigne avec le reste de la brigade. »

15 *Juillet.* — « Il m'est impossible de partir aujourd'hui à cause du manque d'attelages. Malgré tous mes efforts, il faudra que je me serve de mulets qui porteront le harnais pour la première fois. J'ai fait partir un second détachement, composé de quatre compagnies du 14e et de deux autres du 3e d'infanterie. »

16 *Juillet.* — « Après beaucoup de perplexités et de retards causés par le naturel intraitable de mes attelages, j'ai quitté le camp, cet après-midi, avec l'artillerie, les soldats de marine et un détachement du 3e de dragons. La route a été des plus pénibles, les roues des fourgons s'enfonçant dans le sable jusqu'au moyeu, et nos mulets indomptés refusant d'avancer, tantôt sur un point de la ligne, tantôt sur un autre. Nous avons été occupés plutôt à dresser ces animaux qu'à exécuter une marche. A dix heures du soir, il a fallu bivouaquer sur la route même, à côté de nos fourgons, au milieu d'une obscurité profonde. Nou n'avons pu faire que trois milles (5 kilomètres). »

17 *Juillet, au camp, près San-Juan.* — « Départ à quatre heures du matin; route plus pénible encore que celle de la veille, sur des pentes courtes et raides. — Progrès lent et difficile. — A huit heures du matin, arrivé à Santa-Fé, à huit milles de la Vera-Cruz; chaleur accablante. —Vers midi, deux muletiers sont accourus hors d'haleine à notre bivouac, annonçant que cinq cents Guerillas étaient à un quart de lieue de nous et s'avançaient rapidement par la route. Les soldats de marine ont reçu l'ordre de prendre les armes, et deux pièces de canon ont été braquées sur la route. Pas un ennemi ne s'est montré; mais cette alerte, qui est la première, aura été fort utile : elle rendra la vigilance constante, et l'on sera toujours en mesure de repousser une attaque imprévue.

» A quatre heures après-midi, la colonne s'est remise en marche, et, vers neuf heures du soir, nous sommes arrivés à

San-Juan par une pluie battante. Point d'eau sur notre route, avant que nous ayons atteint un bras de la rivière San-Juan. Les Guerillas avaient essayé de détruire le pont, mais le colonel Ransom est survenu avant que l'œuvre de destruction pût être accomplie, et l'intelligente activité des fils de la Nouvelle-Angleterre a su promptement réparer le dommage. La pluie a continué toute cette nuit, toute la journée du lendemain et toute la nuit suivante. Le lieu de notre campement étant fort bas, nous sommes littéralement dans la boue ou dans l'eau ; c'est pourquoi, malgré la pluie, je me décide à pousser en avant. »

20 *Juillet. Telema-Nueva.* — « La brigade a quitté San-Juan hier au soir, et elle est arrivée ici, où nous sommes éloignés de vingt-quatre milles de la Vera-Cruz. Plusieurs escopettes ont été déchargées sur le détachement de dragons qui forme notre avant-garde. Ces coups partaient d'une éminence située à gauche de la route, et dont l'abord direct était impossible à la cavalerie. Le lieutenant Deven, qui commandait les dragons, s'est porté rapidement en avant, afin de reconnaître la position de l'ennemi, qu'on supposait posté derrière la colline. Quelques coups de canon ont été tirés aussi dans la direction présumée, et je détachai deux compagnies, dont une de grenadiers du 9ᵉ d'infanterie, pour tourner l'ennemi qui s'est empressé de battre en retraite avant qu'on ait pu l'approcher.

» Un mille plus loin, nous avons aperçu dans le lointain des cavaliers chargés évidemment de nous observer. Comme nous approchions du point où le convoi du colonel Mac-Intosh, assailli à l'improviste, avait éprouvé une grande perte, j'ai fait mes dispositions en conséquence. Je dirigeai trois compagnies du 8ᵉ d'infanterie et un peloton de dragons à gauche de la route, sur un chemin qui aboutissait à un vieux fort espagnol d'où l'on attendait une attaque. Le 9ᵉ régiment, avec un autre détachement de dragons et trois pièces de canon, s'avança sur la grande route.

» Bientôt l'ennemi, abrité à droite et à gauche dans les bois qui bordent la route, commença un feu très vif auquel nos gens ripostèrent pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'une de nos pièces, mise en batterie, eût lancé quelques obus. Alors le feu de l'ennemi, déjà ralenti par notre mousqueterie, cessa complè-

tement. Trois compagnies du 9e furent détachées pour tourner les Mexicains, mais la fuite de ceux-ci fut trop prompte pour qu'il fût possible de les atteindre.

» Je n'ai pu savoir exactement quelle a été la perte de l'ennemi : le journal mexicain de Jalapa l'a évaluée à quarante hommes; je pense que c'est une exagération. De notre côté, nous n'avons eu que six hommes blessés et sept chevaux tués.

» J'ai remarqué avec plaisir la bonne conduite de la portion de ma brigade qui a été engagée. La vivacité du feu de l'ennemi semblait indiquer d'abord que sa force était formidable, sans qu'on pût cependant l'évaluer avec certitude, parce qu'il était entièrement couvert par le bois. C'était la première fois que ces troupes se trouvaient réellement au feu. Je me suis tenu constamment à leur tête pour mieux juger ce qui se passait, et je n'ai remarqué, chez les soldats comme chez les officiers, que du calme et de la fermeté. »

21 *Juillet. Puente Nacionale.* — « La brigade, partie hier à trois heures, est venu camper à Pasos de Orejas, après une marche de trois milles. Tandis que les premières troupes sont arrivées de très bonne heure, l'arrière-garde n'a rejoint que fort tard à cause de notre immense convoi. Quelques Guerilleros qui sont montrés ont été tenus à distance par le feu d'une pièce de 6. »

» Nous avons quitté Pasos de Orejas à quatre heures du matin, et nous avons continué notre marche jusqu'à Puente Nacionale. Comme une attaque nous était annoncée sur ce point, et comme je n'avais aucune carte qui pût me faire connaître la disposition des lieux et les moyens de résistance qu'on pouvait y avoir réunis, j'ai fait faire halte à la colonne sur le plateau qui touche au coude la rivière Antigua ; puis, avec un détachement de deux compagnies, j'ai gagné le sommet d'une éminence voisine d'où je pouvais avec ma lunette examiner le pont, le village et les défenses de l'ennemi. On voyait quelques lanciers, dont les lances étaient ornées d'un pendant rouge, galoper d'une position à l'autre, et venir se placer sur la barricade du pont comme pour nous défier. Le corps principal des Mexicains était posté derrière un épaulement construit sur une colline de cent cinquante pieds d'élévation qui commandait absolument le pont.

La position ne pouvait être tournée, la rivière étant profondément encaissée jusqu'à une longue distance entre des bords taillés à pic.

» Le promontoire, qui est contourné par le coude de la rivière, s'élevait à une hauteur considérable sur notre gauche; au sommet on apercevait un retranchement dont la force semblait très grande, et la route tourne brusquement à gauche lorsqu'elle a passé le pont. Après m'être assuré que ce fort n'était pas occupé, je détachai trois compagnies avec ordre d'essayer de passer la rivière à gué au-dessus du village. Tous les passages, en amont comme en aval, étant trouvés impraticables, je m'avançai avec mon aide-de-camp pour reconnaître de plus près les ouvrages de l'ennemi, et pour découvrir sur notre gauche, si cela était possible, un emplacement convenable pour notre artillerie. Je réussis dans ma recherche, et bientôt trois pièces furent mises en batterie sur un petit plateau éloigné seulement de quelques centaines de pas de l'extrémité du pont qu'il dominait d'une hauteur de trente pieds. Le feu de ces pièces balaya promptement le pont et chassa les lanciers du village. Nos canons tirèrent aussi sur la colline où se tenait le gros de l'ennemi, mais sans autre effet que d'opérer une diversion en détournant son feu du pont que le colonel Bonham se tenait prêt à franchir avec une colonne d'attaque composée d'une compagnie du 12ᵉ, d'une autre du 11ᵉ, d'une compagnie de voltigeurs, et de deux compagnies des volontaires de Pensylvanie.

» L'ordre d'attaquer ayant été donné au colonel, fut exécuté, nonobstant le feu de l'artillerie ennemie, avec une résolution admirable. La compagnie du 12ᵉ, commandée par le capitaine Holden, qui marchait à plusieurs pas en avant de sa troupe, se lança sur la barricade avec un hourrah et la franchit en un clin d'œil; elle s'abrita ensuite derrière les maisons du village, puis, découvrant un sentier sur la droite, elle atteignit en quelques instants le sommet de la colline, où son apparition fut saluée par les acclamations de toute la brigade. Le reste de la colonne suivit en bon ordre, et le capitaine Dupréau ayant également franchi la barricade avec ses dragons, traversa le village au galop, et alla planter le guidon de sa compagnie sur les retranche-

ments, presqu'au même moment où le capitaine Holden y arborait le sien. Les Mexicains ne nous avaient pas attendus; leur feu avait cessé subitement, et ils étaient en pleine déroute dans les bois où il était impossible de les poursuivre. Le cheval du colonel Bonham a été atteint d'un coup de feu à côté de moi, et le bord de mon chapeau a été enlevé par une balle sans autre inconvénient que de me laisser exposer à l'ardeur du soleil. Les balles tombaient comme la grêle autour de nous au moment de l'attaque, et il est vraiment merveilleux qu'elles aient produit aussi peu de mal. Le plus grand nombre passait au-dessus de nos têtes, et allait se perdre bien loin derrière nous, confirmant ainsi ce qui a été répété si souvent depuis le commencement de la guerre par nos braves compatriotes, que plus on s'approche des Mexicains, moins on est exposé à leurs coups. Nous avons campé pour la nuit dans le village, qui est distant de trente milles de la Vera-Cruz, et j'ai établi mon quartier dans une magnifique hacienda (1) appartenant au général Santa-Anna.

» 22 *Juillet.* — J'ai quitté la hacienda princière de Santa-Anna ce matin, à quatre heures. Au moment où l'on retirait nos piquets, l'ennemi s'est montré sur les hauteurs, mais à une distance trop grande pour nous inquiéter. Nous n'avons rencontré aucun obstacle jusqu'à la descente du Plan del Rio, où des coups de feu partant des bois ont blessé trois chevaux de nos dragons. Un vieux fort espagnol était construit sur une haute colline à droite de la route, et commandait tout le terrain environnant, y compris un petit pont barricadé. Ni le fort, ni la barricade n'étaient occupés; l'ennemi, comme nous l'apprîmes bientôt, comptait sur un autre obstacle qu'il croyait capable de nous arrêter pendant plusieurs semaines, et peut-être de nous forcer à regagner la Vera-Cruz.

» Après avoir détruit la barricade, nous sommes arrivés au Plan del Rio. Bientôt nous avons aperçu un grand pont semblable au Puente Nacionale. C'était un magnifique monument, unissant la solidité à la beauté des proportions Les anciens Espagnols ont élevé un bon nombre de constructions semblables sur la grande route allant de la mer à leur capitale. Ces chefs-

(1) Ferme mexicaine.

d'œuvre excitaient l'admiration du voyageur. Arrivé brusquement sur le bord de la rivière, lequel était taillé à pic jusqu'à une profondeur d'environ soixante pieds, je découvris tout-à-coup qu'on avait fait sauter la première arche du pont. Le courant, grossi par les pluies, était d'une rapidité extrême, et aussi loin que le regard pouvait s'étendre, la rivière semblait encaissée entre des rochers perpendiculaires d'un accès impossible.

» Cette barrière imprévue était bien capable de diminuer la confiance que j'avais éprouvée jusque-là. La nouvelle se répandit rapidement, d'un bout de la colonne à l'autre, et les officiers se rassemblèrent en foule autour de moi. Le profond silence qu'ils gardaient était plus significatif que n'aurait pu l'être aucun discours. Après quelques instants cependant, les propos commencèrent. — « Évidemment, » dit un lieutenant-colonel, « on » n'aurait pas ruiné ce magnifique monument, chef-d'œuvre » des générations passées, si l'on ne s'était pas proposé une ré- » sistance vigoureuse. » — « Ces gens, » dit un autre, « ont » détruit ce qu'ils ne rebâtiront jamais. » — « Qu'allons-nous » devenir avec notre convoi ? » ajouta un troisième. — On conclut enfin en m'adressant cette question : « — Que comptez-vous » faire, général ? » — Camper ce soir au bord de la rivière aussi » serrés que nous le pourrons, et la traverser demain avec tout » notre convoi, » répondis-je aussitôt. Mais j'avoue que je n'avais pas en ce moment une idée très nette de la manière dont je pourrais accomplir mon dessein.

» J'aurais dû dire que le 9me régiment était d'avant-garde, sous le commandement du brave colonel Ransom qui, lorsqu'il s'aperçut que le pont était coupé, était descendu jusqu'au lit de la rivière en s'accrochant aux branches des arbres, l'avait passée à gué et s'était établi avec sa troupe dans une église sur l'autre bord.

» Les fourgons bien serrés ont été abrités dans le bois : ils formaient une ligne d'un mille et demi de longueur. Le bivouac de la brigade a été disposé de manière à les protéger complètement. Les taillis qui nous environnaient n'offraient aucun arbre assez élevé pour servir au rétablissement de l'arche rompue. Les reconnaissances des officiers du génie, poussées à deux ou trois milles de distance, rapportaient qu'aucun passage n'était praticable. On pouvait tout au plus parvenir à ouvrir une route capable

d'amener les fourgons jusqu'au bord de la rivière, à quelques centaines de pas au sud du pont. Épuisés de fatigue, nous avons été obligés de nous livrer au repos dans cet état d'incertitude et d'anxiété, dès que la nuit est survenue. »

» Le lendemain, de très grand matin, je mandai près de moi le capitaine Bodfish du 9me d'infanterie, officier aussi intelligent qu'énergique. Il avait fait le commerce des bois pendant long-temps, et bien des fois il lui avait fallu pratiquer des routes dans les forêts montagneuses de l'État du Maine. Il n'était pas de caractère à se laisser arrêter par de médiocres obstacles. En un mot, c'était l'homme dont les services convenaient le mieux aux besoins de la situation. Instruit par moi du motif qui m'avait déterminé à l'appeler, il alla promptement examiner le terrain, et, revenant au bout d'une demi-heure, il me dit qu'il pensait que l'établissement d'un passage était possible. Comme je lui demandais combien de temps était nécessaire pour achever ce travail, il me répondit que si je voulais mettre cinq cents hommes à sa disposition tout serait terminé en quatre heures. Les détachements demandés ont été fournis immédiatement, et trois heures étaient à peine écoulées quand cet excellent officier est venu m'annoncer que nos fourgons pouvaient passer. La fortune nous avait d'ailleurs été favorable. La rivière, souvent infranchissable pendant la saison des pluies, à cause du volume et de la rapidité de ses eaux, avait baissé d'un pied et demi depuis la veille. — On peut compter que la route construite par le capitaine Bodfish servira aux diligences de Mexico, aussi long-temps que ce pays n'aura pas été régénéré.

» Le convoi tout entier a franchi la rivière, le 23, avant le coucher du soleil. Nous avons trouvé, sur l'autre rive, des baraques où nous avons pu nous établir confortablement pour la nuit. La troupe est fort animée : on entend de tous les côtés des plaisanteries sur la stupidité des Mexicains qui avaient cru pouvoir se jouer des Yankees. La chaleur est si excessive, que je comptais rester ici un jour entier, afin de faire reposer les hommes et les chevaux, mais tout le monde est impatient d'aller en avant. Ainsi, la destruction de ce beau pont, loin de retarder ma marche, n'aura servi qu'à ranimer la confiance et l'ardeur de nos troupes. »

24 *Juillet.* — *Encero.* — « Parti du Plan del Rio à la pointe du jour, nous sommes arrivés ici vers deux heures. Nous y avons trouvé une autre belle hacienda appartenant encore à Santa-Anna. De nombreux bestiaux erraient autour de nous et, comme il n'y avait là personne de qui nous puissions acheter ceux dont nous avions besoin, j'ai dû envoyer des détachements pour prendre ce qui nous était nécessaire. Quelques jeunes officiers, désireux de partager le plaisir de cette chasse, ont quitté le camp sans permission et se sont laissés emporter par leur ardeur à une distance considérable. L'un d'eux vient d'être ramené dangereusement atteint d'une balle à la cuisse. C'était le résultat très naturel de son imprudence : on doit seulement s'étonner que ses camarades et lui n'aient pas été tous pris ou tués par les Guerillas qui, jour et nuit, ne cessent de rôder autour de nous. Je regrette le malheur arrivé à ce jeune homme; mais il sera d'un salutaire exemple. — Nous avons un lieu de campement délicieux, sur une verte pelouse qui descend en pente douce jusqu'à un ruisseau frais et limpide. »

25 *Juillet.* — *Au camp près de Jalapa.* — « Nous avons quitté avec regret notre campement d'Encero, dont la fraîcheur et la situation charmante nous rappelaient la Nouvelle-Angleterre. Nous avons atteint Jalapa vers midi, sans nous être arrêtés. La grande route passe en dehors de la ville. Suivi de mon escorte de vingt dragons, je suis allé dîner à la principale fonda, laquelle est tenue par un Français très intelligent. Je suis resté là deux ou trois heures jusqu'à ce que le convoi tout entier, puis l'arrière-garde, aient dépassé la ville.

» A l'aide d'un interprète, j'ai pu m'entretenir dans l'hôtel avec plusieurs hommes bien vêtus, dont les longs compliments et les protestations amicales étaient assez bien calculés pour tromper un franc et simple Yankee tel que moi. Cependant, au lieu de me laisser persuader par ces assurances d'amitié, de prendre mon quartier dans la ville, j'ai cru d'autant plus opportun de rejoindre la colonne avec mon aide-de-camp et mes dragons. Je ne saurais expliquer quel sentiment de défiance s'empara de moi ; mais dans cette occasion l'instinct a été plus sûr que le jugement ; car, en arrivant à l'extrême arrière-garde, je trouvai la troupe dans un état violent d'excitation. Un homme de couleur, domes-

tique d'un officier, ayant été envoyé à quelques pas de la route pour baigner un cheval, venait d'être poignardé et sa monture avait été enlevée. Il a été impossible de découvrir aucune trace des voleurs. On ne peut se fier aux gens de ce pays. J'ai su que Jalapa était journellement visité par les Guerilleros et que plusieurs de ces hommes, qui souvent portent un déguisement, se trouvaient autour de la fonda tandis que j'y étais arrêté. »

27 *Juillet. — Au camp près de Jalapa.* — « Plusieurs soldats qui, malgré l'ordre du jour, ont voulu visiter la ville ou les villages, ont été tués ou enlevés. Les Guerilleros sont les maîtres à Jalapa ; les habitants, qui les redoutent et qui sont cruellement opprimés par eux, n'osent ni leur résister, ni réclamer notre appui aussi long-temps que l'issue de la guerre demeure incertaine. »

29 *Juillet. — Au camp près La Hoya.* — « Nous avons quitté notre campement de Jalapa ce matin à sept heures. Le nombre des malades, loin de diminuer, s'est fortement accru et s'élève aujourd'hui à quatre cents. La cause principale de ces maladies est l'usage des fruits dont il a été impossible de détourner le soldat. La pluie tombe par torrents, perce la toile de ma tente, et fournit à un petit canal creusé dans l'intérieur par mon ordonnance, un courant semblable à celui d'un ruisseau. »

30 *Juillet. — Au camp devant le château de Perote.* — « Toute la brigade était sous les armes à la pointe du jour. Deux régiments sont commandés pour éclairer, à droite et à gauche, le défilé que le corps principal va traverser avec le convoi. Nous avons franchi sans obstacle cette gorge qui forme une défense naturelle de la plus grande force. Durant le passage, nos flanqueurs apparaissaient par intervalles et de la manière la plus pittoresque, sur les sommets qui nous environnaient. »

» A quatre milles de Perote, nous avons rencontré le colonel Wyncoop qui commande le château. Il a dans sa garnison la belle compagnie de carabiniers à cheval du capitaine Walker, qui s'est acquis une si honorable réputation à Rio-Grande. Je suis arrivé avant la nuit au château où le colonel m'a offert son logement ; mais je me suis imposé la règle invariable d'assister à l'arrivée de l'arrière-garde et de planter ma tente dans le lieu où elle campe. »

1er *Août.* — « Nous ferons ici une halte de deux ou trois jours pour réparer nos voitures, nous procurer des vivres et faire reposer la troupe. J'ai envoyé deux cents malades à l'hôpital du château et j'ai reçu en échange pareil nombre de convalescents appartenant aux convois qui m'avaient précédé. »

Ici se termineront nos extraits du journal du général Pierce qui, le 6 août, rejoignit l'armée américaine à Puebla avec 2,400 hommes en bon ordre et sans avoir perdu une seule voiture. La manière dont il avait dirigé sa colonne durant une marche pleine de difficultés et de fatigues, obtint l'éloge unanime des généraux américains.

Les récits aussi précis que simples qu'on vient de lire, auront prouvé que leur auteur possède à la fois les qualités natives du brave soldat et les talents acquis du chef expérimenté. Le général Pierce, en effet, est doué en même temps de cette force d'esprit et de cette vigueur de corps dont l'union si rare fait les hommes supérieurs.

Le lendemain de l'arrivée du général Pierce à Puebla, le général Scott entreprit sa marche sur Mexico. La bataille de Contreras, qui fut la conséquence de ce mouvement, se livra le 19 août.

Les forces de l'ennemi consistaient en 7,000 hommes postés dans un camp fortement retranché et commandé par le général Valencia, l'un des officiers les plus braves et les plus habiles du Mexique. Le but du général en chef américain semble avoir été de couper la communication de ce corps détaché avec l'armée principale du général Santa-Anna, afin de l'écraser après l'avoir isolé. Pour l'exécution du plan du général Scott, une portion de l'armée américaine devait tourner le flanc gauche de Valencia et occuper les positions situées entre les Mexicains et la ville d'où ils pouvaient tirer des renforts. Une grande reconnaissance fut ordonnée sur le front de l'ennemi afin de détourner son attention ; et comme la marche de flanc des Anglo-Américains, rencontrant des obstacles, s'effectuait avec une grande lenteur, la démonstration opérée devant les retranchements mexicains devint, en se prolongeant, une attaque sérieuse d'où la fortune du jour devait dépendre. La brigade du général Pierce formait une partie des

4,000 hommes qui, sans expérience militaire et sans canons, avaient à lutter contre 7,000 soldats disciplinés, combattant à l'abri de leurs retranchements et sous la protection de leur artillerie qui couvrait les assaillants d'une grêle de boulets et d'obus.

Le terrain de l'attaque, ancien cratère d'un volcan, était hérissé de rochers et d'obstacles de toute espèce. De nombreux tirailleurs, habilement disposés, profitaient des inégalités du sol pour entretenir un feu violent de mousqueterie qui s'unissait au tir heureusement mal dirigé des canons mexicains pour retarder le progrès des troupes américaines. Le général Pierce, le seul officier de sa brigade qui fût monté, lança son cheval sur une éminence au milieu du feu, et de là il adressa aux chefs des régiments et des compagnies, à mesure qu'ils passaient devant lui, des paroles d'encouragement et d'exhortation, leur rappelant qu'il s'agissait ici de l'honneur de leur pays qui attendait la victoire de leur valeur. Comme il se hâtait ensuite de rejoindre la tête de la colonne, son cheval glissa sur un rocher, se cassa la jambe dans une crevasse et se renversa violemment sur lui.

On accourut au secours du général qui, étourdi par la chute, était privé de sentiment. Lorsqu'il revint à lui, il ressentit la douleur très vive de plusieurs contusions et surtout d'une foulure au genou gauche. On l'aida à gagner l'abri d'un rocher, et tandis qu'il se traînait péniblement ainsi, un obus tombant à côté de lui, éclata et le couvrit de terre sans le blesser. — « Voilà » une bonne chance, » dit-il avec calme au dragon qui le soutenait. Après avoir reçu d'un chirurgien les seuls secours que permît la situation du moment, le général Pierce, rencontrant le cheval d'un officier qui venait d'être blessé mortellement, se fit hisser sur la selle ; et comme on lui faisait observer qu'il lui serait impossible de s'y maintenir, « il faudra donc qu'on m'y attache, » répliqua-t-il. Puis il rejoignit ses troupes au milieu du combat.

L'action se prolongea jusqu'à la nuit sans que l'on parvînt à forcer les retranchements mexicains. A neuf heures du soir, le général Pierce se trouvant investi du commandement, à raison de son grade et de son ancienneté, fit retirer les troupes et les concentra sur le point où elles devaient passer la nuit. A une

heure du matin, le général en chef envoya l'ordre à la brigade Pierce de prendre une nouvelle position qui lui permît de renouveler son attaque le lendemain. Le camp de Valencia fut, en effet, assailli à la pointe du jour et emporté par le corps qui avait tourné son flanc gauche. On fit un grand nombre de prisonniers, et le reste des troupes mexicaines s'enfuit en désordre vers la ville. La poursuite de l'ennemi fut continuée jusqu'aux fortes positions de Churubusco et de San-Antonio, occupées par l'armée de Santa-Anna.

Comme le général mexicain paraissait vouloir opérer sa retraite sur la ville, un corps de troupes dont faisait partie la brigade Pierce, reçut l'ordre de s'opposer au mouvement présumé de l'ennemi. Le général Scott, désirant donner avec détail ses instructions au général Pierce, le manda près de lui, et cette entrevue fut caractéristique. Le général Scott était à cheval, abrité sous un arbre près de l'église de Coyacan et occupé à distribuer des ordres aux officiers de son état-major; quand il vit le général Pierce s'approcher, il fut frappé de son air de souffrance et d'épuisement : « Pierce, mon cher camarade ! » s'écria-t-il (et cette expression d'affectueuse familiarité était remarquable dans la bouche d'un tel homme), « vous voilà bien mal-» traité, vous ne pouvez pas vous tenir sur votre cheval. — Si, » mon général, je le puis dans un jour comme celui-ci. — Mais » vous ne pouvez pas même poser votre pied sur l'étrier. — Un » seul étrier me suffit, mon général. » Le général en chef, observant encore les traits décomposés du général Pierce, parut sur le point de prendre une résolution sérieuse, qui, d'après son caractère, eût été irrévocable. « Vous n'êtes pas raisonnable, général » Pierce, nous vous perdrons ici, et cependant nous ne saurions » nous passer de vous. Il est de mon devoir de vous renvoyer à » Saint-Augustin. — Pour l'amour de Dieu, n'en faites rien, » général ! » s'écria Pierce. « Voici la dernière bataille, et il faut » que je sois à la tête de ma brigade. » — Le général Scott ne fit plus d'objection et donna l'ordre au général Pierce de faire avancer ses troupes.

Le terrain à parcourir était bas, marécageux et entrecoupé de fossés que le général Pierce parvint d'abord à faire franchir par son cheval; mais arrivé devant une espèce de canal qui avait

six pieds d'eau et dix à douze pieds de largeur, il fallut qu'il se fît enlever de sa selle et porter sur l'autre bord. On se trouvait alors sous le feu des Mexicains, et dans l'ardeur du combat, oubliant sa blessure, il fit à pied quatre ou cinq cents pas à la tête de sa brigade. Les fatigues qu'il avait éprouvées et la douleur aiguë que lui causait la foulure de son genou, domptèrent, à la fin son énergie. Il tomba presque entièrement évanoui. Ses soldats ayant essayé de l'enlever, il revint à lui et voulut qu'on le laissât gisant à l'endroit même où il se trouvait, quoiqu'il y fût exposé aux coups de l'ennemi ; il y resta jusqu'à la fin de l'action. Après la victoire, la ville de Mexico se trouvant à la merci des Américains, le général Santa-Anna envoya un parlementaire proposer un armistice et l'ouverture de négociations pour la conclusion de la paix. Le général Pierce fut un des commissaires désignés par le général en chef pour traiter en son nom.

L'espoir qu'on avait conçu de voir cesser l'effusion du sang ne fut pas de longue durée. Après une courte interruption des hostilités, il fallut reprendre activement nos opérations militaires et acheter l'occupation définitive de Mexico au prix des deux sanglantes batailles de Molino del Rey et de Chepultepec, livrées les 8 et 13 septembre. Le général Pierce se distingua encore dans ces deux actions et acquit de nouveaux titres à la reconnaissance de son pays.

Mais ce ne furent pas seulement les vertus militaires du général Pierce qui lui gagnèrent l'affection dévouée de tous ceux qui servaient sous ses ordres; ce sont ses qualités privées, sa bonté, sa bienveillance, son obligeance sans bornes. Durant la traversée du vaisseau qui le portait au Mexique, lorsque les chaleurs tropicales avaient multiplié le nombre des malades, on l'avait vu descendre dans l'atmosphère étouffante de l'entre-pont, pour y porter des remèdes et des consolations à nos soldats. A la Vera-Cruz, il avait abandonné sa tente à un officier malade et avait été loger dans la ville, où sévissait la contagion. Pendant les marches, sur les champs de bataille, il trouvait encore les moyens de satisfaire son penchant secourable. Dans les hospices de Mexico, il visitait les blessés, les fortifiait par ses paroles bienveillantes, s'informait de leurs besoins et les aidait de sa bourse. Aussi n'était-il pas un homme de sa brigade qui ne fût prêt à se

faire tuer pour lui. Les officiers de l'armée régulière eux-mêmes, quoique juges sévères du mérite, étaient aussi chaleureux dans leurs éloges que leurs camarades des régiments de nouvelle formation, et dans plus d'une occasion ils exprimèrent leur respect pour les talents et le caractère du général Pierce. Celui-ci, avant de quitter le Mexique pour revenir aux États-Unis, reçut de ses frères d'armes une magnifique épée, comme gage de leur estime et de leur affection. L'État du New-Hampshire lui décerna la même marque de gratitude et lui fit un accueil enthousiaste.

Aussitôt que la guerre fut terminée, le général Pierce résigna son brevet et revint se livrer à l'exercice de sa profession d'avocat. Tous les rêves de sa jeunesse étaient réalisés; l'ardeur martiale que lui avaient inspiré l'exemple et les leçons de son père était désormais satisfaite, et il se flattait de pouvoir passer doucement le reste de ses jours dans le calme et le bonheur d'une existence de famille.

Mais il est impossible à un homme jouissant d'une influence méritée de s'acquitter de ses devoirs de citoyen sans attirer sur lui l'attention du public. Lors de l'élection présidentielle de 1848, le général Pierce dut employer activement ses efforts en faveur du candidat de son parti. Dans l'une des réunions électorales qui eurent lieu à cette occasion, il prononça un discours qui fut fort remarqué. Ici nous devons rappeler que ce qui distingue particulièrement le langage du général Pierce lorsqu'il s'adresse aux citoyens, c'est un respect inné pour le peuple ; toujours il fait appel à l'intelligence, au patriotisme, à l'intégrité de la nation ; toujours il se confie à ses lumières et à sa générosité ; jamais, cependant, il ne s'est rendu coupable de flatterie envers ses concitoyens, soit pour en imposer à leur crédulité, soit pour les détourner de la voie de la justice. C'est pourquoi tous ses succès oratoires dans les assemblées populaires ont été aussi honorables pour ceux qu'il persuadait que pour lui-même.

Lorsque cet ensemble de mesures (touchant l'esclavage), qu'on nomme le compromis, fut adopté par le Congrès, en 1850, et vint mettre à une si rude épreuve, dans les États du nord, le respect du peuple pour la Constitution ainsi que son attachement au principe de l'union, le général Pierce se montra

fidèle aux convictions qu'il avait manifestées depuis si longtemps. Dès le début de sa carrière politique, il a exprimé, avec toute la franchise de son caractère, la même opinion qu'il conserve encore aujourd'hui sur la question de l'esclavage, opinion dont il n'a dévié dans aucune circonstance. Tandis que tant d'autres fléchissaient, il n'a pas hésité à jeter dans la balance de la discussion le poids de son caractère et de son influence en faveur de ces mesures qui, dans sa pensée, doivent, en confirmant les promesses de la Constitution, maintenir entre les États le vieux sentiment d'affection fraternelle sur lequel repose leur union. En approuvant sans distinction tous les actes récents du Congrès relatifs à l'esclavage, il n'a pas plus ménagé les vues exclusives du Nord que les prétentions exagérées du Midi.

Tous ceux qui connaissent le général Pierce, amis ou ennemis, savaient qu'il n'agirait pas autrement. Il était impossible qu'il ne se posât pas comme le défenseur inébranlable de l'Union et qu'il ne réclamât pas énergiquement les concessions mutuelles qu'exigeait la solution de ce grand débat. Les adversaires les plus chaleureux, les plus éclairés et les moins scrupuleux de l'esclavage, admettent, en définitive, la vérité du principal fait allégué par le général Pierce. Ils reconnaissent avec lui que la seule sagesse humaine, que les seuls efforts des citoyens ne sauraient détruire l'esclavage sans anéantir la Constitution et sans briser en des fragments divers cette commune patrie où la Providence, par une succession séculaire de miracles, s'est plue à créer une seule et même nation. Dès l'origine, nous le répétons, Franklin Pierce a entrevu le péril, et le premier a élevé la voix pour prévenir la discussion. Il jugeait dès lors que le mal qui résulterait d'une innovation aussi profonde était certain, tandis que le bien était problématique ; que tout progrès dans la voie que l'on cherchait à ouvrir, aurait pour conséquence certaine l'aggravation du sort de ceux dont on voulait rendre la condition meilleure ; qu'enfin, en admettant le triomphe, très peu probable d'ailleurs, des opinions nouvelles, on serait conduit à la destruction des deux races qui vivent aujourd'hui pacifiquement à côté l'une de l'autre, avec plus de mutuel accord que jamais ailleurs ne vécut le serf sous son maître féodal.

Il est sans doute une autre manière de juger la question. Le

théoricien dans ses études et le philanthrope dans son indépendance, peuvent écrire et agir en liberté ; mais l'homme d'État, dont la sagesse doit être pratique, qui doit obéir à l'amour de sa patrie, qui doit accepter les faits tels qu'ils existent, pour en extraire tout le bien qu'ils comportent ; qui ne saurait sacrifier une position acquise, si ce n'est pour une autre réalité évidemment meilleure dont la possession soit immédiatement possible, cet homme d'État, suivant l'invariable exemple de nos plus grands citoyens, doit se montrer conservateur. Tel sera, dans tous les cas, l'attitude de Franklin Pierce. A coup sûr, il n'adoptera pas la cause d'une fraction de ses concitoyens contre le reste de la nation. Il demeurera rangé parmi ceux qui chérissent la patrie entière. Et si l'œuvre de l'agitation abolitioniste qui risque de pousser une moitié du pays à en venir aux mains avec l'autre, si cette œuvre de destruction s'accomplit, ce sera par d'autres mains que les siennes.

Que les citoyens du Nord qui croyent que la grande cause de l'humanité est engagée tout entière dans la guerre qu'ils font aux institutions des États du midi, gardent donc leurs sympathies et leur confiance pour un autre président que le général Pierce ; mais qu'ils n'oublient pas qu'une solution différente est ouverte au débat qu'ils engagent. L'esclavage est l'un de ces maux dont la divine Providence n'a pas entendu laisser le remède aux efforts des hommes ; il s'évanouira, comme un songe, par des moyens impossibles à prévoir aujourd'hui, mais probablement très simples, lorsque le but terrestre qui lui est assigné aura été atteint. L'histoire de l'intelligence et de la volonté de l'homme ne nous montre aucune grande réforme sociale accomplie par les efforts destinés à la produire. C'est le progrès du monde qui, à chaque pas, laisse naturellement derrière lui quelques-uns des malheurs ou des crimes de la société, tandis que les hommes, sans en excepter les plus sages, s'épuisent dans leur impuissance.

Vers la fin de 1850, une convention s'est réunie, en vertu d'un vote du peuple, pour réviser la Constitution de l'État du New-Hampshire. Un suffrage presque unanime a déféré au général Pierce la présidence de l'assemblée, et voici ce qu'un de ses adversaires politiques écrit sur lui à cette occasion.

« Il serait difficile à une réunion populaire de trouver un » président dont le mérite soit supérieur à celui de Franklin » Pierce. S'il a des propositions à faire, jamais il n'hésite, ja- » mais il ne se trompe ; s'il a des questions d'ordre à résoudre, » il montre autant de promptitude que d'impartialité dans ses » décisions. Ses procédés à l'égard de chacun des membres de » la Convention sont uniformément polis et bienveillants. Son » habileté comme orateur est incontestable. Peu d'hommes, » dans ce pays, connaissent mieux les moyens de dominer une » assemblée politique, et savent les employer avec autant de » succès. Il excelle particulièrement dans l'art d'éveiller les pas- » sions de ceux auxquels il s'adresse. Il sait faire concourir si- » multanément au résultat qu'il poursuit, et les sympathies et » les antipathies de son auditoire. Je n'entends aucunement dire » par là que son langage manque de raison ou d'argumentation. » Il sait, au contraire, saisir avec une grande habileté les » points essentiels de son sujet, et les présenter avec autant de » clarté que d'éloquence. Toujours prêt à l'attaque comme à la » réplique, il a peu d'égaux dans la discussion, et il tire un grand » avantage de son heureuse facilité à profiter de tous les inci- » dents imprévus qui lui sont favorables. Un mot, une allusion, » échappés à l'inattention d'un adversaire, lui fournissent à » l'instant un puissant moyen de controverse ou le motif non » moins efficace d'un mouvement oratoire. Son élocution est » non-seulement facile, mais correcte ; rarement il répète ses » mots ou se méprend sur leur exacte valeur. Riche des trésors » de la réthorique, son style n'est pas cependant surchargé » d'ornements. Ses figures, souvent belles et frappantes, sont » constamment exemptes d'inconvenance. S'il ne parvient pas » toujours à commander la conviction de ses auditeurs, tou- » jours, du moins, il est écouté par eux avec une attention » pleine de respect. En un mot, un témoin impartial de la con- » duite du général Pierce durant sa présidence de la Convention » du New-Hampshire, n'aura pu concevoir qu'une opinion éga- » lement favorable à la supériorité de ses talents et à la noblesse » de son caractère. »

Parmi les prescriptions surannées, reste des anciens préjugés que les temps passés ont inscrits dans la Constitution du New-

Hampshire, et que la révision actuelle avait pour but d'effacer, se trouvait l'obligation d'une profession de foi protestante imposée aux titulaires de certaines fonctions publiques, et l'on a vivement reproché le maintien de cette obligation au général Pierce, comme s'il devait être rendu responsable d'une résolution qu'il a combattue de tous ses efforts. Le général Pierce est doué naturellement des sentiments religieux les plus profonds. Ses amis savent qu'en aucun temps il n'a été indifférent à rien de ce qui touche les saintes destinées de notre âme immortelle. La cruelle expérience de la vie n'a fait que fortifier en lui ses convictions pieuses. Dans ses succès publics comme dans ses chagrins privés (1) il a appris, lui aussi, que la foi religieuse est la plus grande des consolations que l'homme puisse posséder ici-bas ; mais ce sentiment n'a pu lui inspirer des idées étroites ou privées de libéralisme. Ses sympathies élevées admettent tous les modes d'adoration chrétienne ; elles respectent la croyance individuelle comme un sanctuaire où personne n'a le droit d'intervenir entre Dieu et la conscience humaine. La haute intelligence du général Pierce n'ignore pas, d'ailleurs, que les mesures d'intolérance nuisent toujours, en définitive, au résultat qu'elles prétendent atteindre, et il n'a jamais admis la convenance de maintenir de vieilles prescriptions légales qu'il est bon désormais d'oublier.

Après avoir tracé l'esquisse de. la vie de Franklin Pierce, il nous reste à faire connaître comment il est devenu, sans l'avoir souhaité, le candidat de la démocratie à la présidence des États-Unis.

Au mois de juin 1852 devaient se réunir à Baltimore, en Convention nationale, les délégués du parti démocratique. afin de choisir le candidat qui serait porté à la présidence fédérale. Depuis quelques mois, plusieurs noms avaient été signalés au public, et, parmi eux, celui de Franklin Pierce qui, sous aucun rapport toutefois, n'avait attiré une attention excep-

(1) Le général Pierce a eu le malheur de perdre successivement tous ses enfants ; le dernier fils qui lui restait, et qui était à peine âgé de 12 ans, vient de périr dans un accident de chemin de fer dont tous les journaux ont rendu compte.

(Note de la Rédaction.)

tionnelle. Dès le mois de janvier, la démocratie du New-Hampshire avait déclaré sa préférence en faveur du général Pierce; mais cette manifestation avait été immédiatement suivie du refus du candidat dont nous citerons ici la réponse :

« Sans doute, les marques spontanées de l'estime d'un peuple » éclairé sont la plus haute des récompenses terrestres qu'il soit » donné à un citoyen d'obtenir, en retour des services qu'il a » été assez heureux pour rendre à son pays, et, tout en regret- » tant que ma vie ait été si peu utile, je placerai toujours un té- » moignage aussi flatteur que celui que je reçois en ce moment, » parmi mes souvenirs les plus précieux.

» En exprimant ici ma sincère et profonde reconnaissance, je » dois ajouter que les mêmes motifs qui m'ont déterminé, il y a » quelques années, à me retirer de la vie publique, m'obligent à » déclarer aujourd'hui, que l'usage que l'on voudrait faire de » mon nom dans la Convention démocratique de Baltimore, se- » rait complètement contraire à mes goûts et à mes désirs. »

Quelque temps avant l'époque fixée pour la réunion de la Convention, le major Scott, de l'État de Virginie, avait adressé une circulaire aux personnages les plus distingués du parti démocratique, pour les inviter à faire connaître quelle était leur opinion sur une série de questions qu'il posait, et quelle serait leur conduite s'ils parvenaient à la présidence. Tous ont répondu à cet appel, excepté le général Pierce dont le silence équivalait au sacrifice de toute prétention.

La Convention s'est réunie le 12 Juin et elle a siégé pendant quatre jours. Trente-cinq scrutins successifs prouvèrent d'abord qu'aucun des noms proposés ne parviendrait à réunir les deux tiers des suffrages, nombre exigé pour obtenir la candidature. Jusque-là, aucune voix n'avait été donnée au général Pierce; mais au trente-sixième scrutin, il fut porté par les délégués de la Virginie. Graduellement les votes en sa faveur devinrent plus nombreux et s'accrurent de telle sorte qu'au quarante-sixième scrutin, Franklin Pierce avait réuni 282 suffrages, tandis qu'il n'en restait que onze à tous les autres noms ensemble. C'est ainsi qu'en une heure le général Pierce est devenu le représentant de la démocratie américaine.

Un comité désigné par la Convention de Baltimore a fait con-

naître au Général sa nomination, dans les termes suivants :

« Une Convention nationale du parti démocratique vient de » se réunir à Baltimore et vous a unanimement désigné pour candidat à la haute mission de Président des États-Unis. Nous avons » été chargés de vous faire connaître votre nomination et de vous » exhorter vivement à l'accepter. Si nous sommes persuadés que » cette fonction ne doit jamais être sollicitée par l'ambition, nous » pensons aussi qu'elle ne saurait être refusée par le patriotisme.

» Les circonstances au milieu desquelles vous vous trouvez » soumis aux suffrages de vos concitoyens, paraissent favorables » aux intérêts que la Constitution confie à notre Union fédérale; » elles semblent, également, être heureuses pour votre nom. » Vous comparaîtrez devant le peuple, sans l'avoir désiré et » libre de toute préoccupation égoïste. Vous n'êtes identifié avec » aucune des divisions qui ont récemment troublé le pays, et » vous êtes connu par votre fidélité à la Constitution, à toutes » les promesses qu'elle contient, à toutes les transactions qu'elle » a permis. Vous pourrez exercer vos talents éprouvés, dans le » sentier du devoir, en protégeant cet heureux repos dont nous » jouissons et en donnant un efficace appui à ces principes » fondamentaux qui sont l'honneur du parti qui vient de vous » choisir pour son chef, principes qui engagent la sécurité et la » prospérité du pays tout entier, ainsi que la puissance incontestée de ses lois, parce qu'ils sont liés d'une manière indissoluble au maintien de nos libertés civiles et religieuses.

» La Convention n'a pas laissé échapper l'occasion de proclamer encore une fois ces principes dont vous trouverez la » manifestation explicite dans les résolutions qu'elle a prises et » que nous recommandons respectueusement à votre attention.

» C'est la ferme croyance de l'assemblée, que la garde de » notre sainte Union peut être confiée, en toute sécurité, à vos » talents et à votre patriotisme, et qu'au milieu de tous les périls » qui menacent la Constitution, vous aurez un cœur pour l'aimer » et un bras pour la défendre. »

Nous rapporterons enfin, la réponse du général Pierce :

« Je vous remercie de la bienveillance que vous m'avez personnellement témoignée en me remettant aujourd'hui la lettre » par laquelle vous m'informez officiellement de ma désignation

» par la Convention nationale et démocratique, comme candidat » à la Présidence des États-Unis. Une pénible anxiété se mêle en » moi à la surprise que me fait éprouver cette communication ; et » je dois déclarer cependant que les circonstances qui ont mar- » qué le choix que l'on a fait de moi, me flattent infiniment.

» Les délégués du New-Hampshire, malgré toute l'ardeur de » leur amour pour leur province natale, malgré toute la chaleur » de leur affection personnelle, n'eussent pas proposé mon nom » à la Convention nationale, dans toute autre situation que celle » qui s'est produite.

» Je garderai toujours avec orgueil et reconnaissance le sou- » venir de ce fait, que la voix qui, la première, a prononcé mon » nom, appartenait au plus ancien des États. Un tel souvenir » dominera toujours en moi toute autre considération person- » nelle. Ne dois-je pas, d'ailleurs, trouver dans le fait que j'in- » dique, un heureux présage de la fin prochaine de toute an- » cienne rivalité entre les États, et d'un renouvellement de force » et de vie dans cette Union qui a été cimentée par le sang de nos » pères; Union merveilleuse dans sa formation, infinie dans ses » espérances, resplendissante dans ses destinées.

» J'accepte ma nomination, sûr de mon dévouement sans » borne aux intérêts, à l'honneur et à la gloire de la patrie, » mais comptant, avant tout, sur l'assistance de cette puissance » qui est supérieure à toute force terrestre, de cette Providence » qui, depuis le premier coup de fusil tiré pour la cause de la » révolution, dans chacune des crises que nous avons subies, » dans chacune des heures de péril qui nous ont menacés, quand » les plus sombres nuages semblaient nous envelopper, s'est » interposée comme pour tromper toute la sagesse des hommes, » déjouer tous leurs efforts et faire enfin sortir de la tempête » l'arc-en-ciel de la promesse divine. Faible que je suis, je me » repose sur elle sans réserve, avec autant d'espérance que de foi.

» J'accepte ma nomination avec les engagements déterminés » par la Convention, non pas parce qu'ils sont une condition de » ma candidature, mais parce que les principes dont ils décou- » lent sont conformes aux inspirations de ma conscience : et je » puis dire hautement qu'il n'est pas un acte, pas une parole » de ma vie qui leur ait été contraire. »

Nous n'ajouterons aucun commentaire à ces nobles paroles.

Le peuple des États-Unis est arrivé à une période remarquable de son histoire. Les deux grands partis qui le divisaient semblent désormais se confondre, car s'ils gardent encore l'attitude de l'antagonisme, par suite de leur ancienne organisation, ils n'ont plus à discuter aucun des principes fondamentaux. Les mesures réclamées d'un côté et repoussées de l'autre pendant une longue suite d'années, ont cessé d'être le sujet des luttes politiques. Les hommes illustres qui ont personnifié ces mesures, par leur talent à les combattre ou à les défendre, ont disparu de l'arène. On peut donc affirmer aujourd'hui que tous les citoyens sont unis dans une pensée commune, celle de maintenir *l'union* des États, comme la base immuable sur laquelle reposent, non-seulement les destinées de l'Amérique, mais celles du monde entier.

(Hawthorne's life of gen. Frank. Pierce.)

Les journaux américains nous ont révélé, l'année dernière, plusieurs faits très graves qui viennent à l'appui de la tendance nouvelle que les notes de l'article ci-dessus prêtent au peuple des États-Unis. A Alabama et dans d'autres États du sud, a été signalée l'existence d'une société secrète appelée l'Ordre de l'Étoile Solitaire *(Order of the Lone Star)*, qui s'est proposée pour mission générale « *la propagande* des institutions, de la puissance territoriale, de l'influence et du commerce des États-Unis sur tout l'hémisphère occidental et les îles de l'Atlantique et de l'Océan-Pacifique. » La société organise, dit-on, un nouveau plan d'invasion de Cuba; elle doit, en même temps, entretenir des agents dans les îles Sandwich.

Au moment où nous mettons sous presse, les dernières nouvelles de New-York sont celles qu'a apportées le paquebot-poste *l'Europa* avec les journaux datés du 1er février. Le sénat discutait justement la politique suivie par le gouvernement de l'Union envers les puissances étrangères. Les démocrates ardents voudraient engager d'avance la nouvelle

administration, qui ne sera inaugurée que le 4 mars prochain. D'autres pensent, au contraire, qu'il faut réserver au président F. Pierce toute sa liberté d'initiative.

On lit dans *le New-York Herald :*

« Après MM. Soulé et Cass, M. Seward, quoique différant sur quelques points minimes avec ses prédécesseurs, est venu donner son adhésion à la doctrine de Monroë ; le sénateur de l'Etat de New-York considère cette politique comme la seule bonne ; elle est essentielle au bien-être du pays et forme une partie intégrante du système américain ; si le Congrès n'adopte pas les résolutions proposées, ajoute l'orateur, la nation les mettra en pratique.

» Ainsi que M. Soulé, il croit qu'il serait impolitique de la part du Sénat de gêner l'action de l'administration qui doit entrer prochainement au pouvoir en lui dictant la marche qu'elle doit suivre.

» M. Cass a répondu à M. Seward et a manifesté l'intention de dévoiler les fautes commises pendant les quatre dernières années dans la politique étrangère.

» M. Mason n'a pas longuement traité la question ; le peu de paroles qu'il a prononcées sont très significatives dans la bouche du président du comité des affaires étrangères. « S'il est vrai, a dit l'honorable sénateur, que l'Angleterre colonise le Honduras, nous pourrons bientôt mettre en pratique les résolutions proposées. »

Industrie. — Commerce. — Œnologie.

LES MYSTÈRES DU COMMERCE DES VINS.

C'est une opinion assez généralement accréditée, qu'il se fabrique, en différents pays et sur une grande échelle, des vins spécialement adaptés au goût des consommateurs anglais. Il y a long-temps qu'il était vaguement question de jus de baies de sureau, de bois de campêche, de cidre, de vin du Cap et d'eau-de-vie, de mélanges, coupages et autres ingrédients et manipulations plus ou moins hétérodoxes ; et quelques faits curieux, qui transpirent de temps à autre, avaient donné une certaine consistance à ces rumeurs.

Nous nous bornerons à rappeler ici une petite anecdote dont le palais de Carlton-House (1) fut le théâtre. Le prince régent avait, dans un caveau réservé, une petite provision d'excellent vin, d'une qualité et d'un parfum tout particuliers. Ce dépôt étant resté pendant long-temps intact, les gens de la maison pensèrent que leur maître l'avait oublié, et désirant réparer, autant qu'il était en eux, cette impardonnable absence de mémoire, ils n'imaginèrent rien de mieux à faire que de le boire. On se mit aussitôt à l'œuvre, et la consommation, menée avec ardeur, touchait à sa fin, lorsqu'un jour, le prince, devant recevoir quelques illustres connaisseurs, ordonna qu'on servît le vin en question. Là-dessus, comme bien on pense, grand émoi parmi la domesticité. L'un des individus les plus compromis dans l'affaire courut

(1) Carlton-House, démoli depuis plusieurs années, était la résidence ordinaire du prince régent, depuis Georges IV.

prendre conseil d'un marchand de vins de ses amis, qui l'eut bientôt rassuré. « Envoyez-moi, dit cet habile homme, une des bou-
» teilles qui restent, et je me charge de vous fournir telle quan-
» tité qu'il vous faudra de vin absolument semblable : seulement,
» vous aurez soin qu'il soit bu tout de suite. » Ainsi fut fait, et avec un succès complet. Le prince régent et ses illustres hôtes furent, dit la chronique, enchantés de ce vieux vin si rare et si longtemps négligé. Dans trois ou quatre occasions subséquentes, le prince, qui avait la réputation d'un fin connaisseur, redemanda de ce même vin ; chaque fois le même industriel eut recours au mystérieux vignoble qu'il exploitait dans son laboratoire, et ce manége continua jusqu'à ce que les gens de la maison, craignant que la fraude ne vînt à se découvrir, jugèrent prudent de faire savoir à leur royal maître que sa provision était épuisée.

Nous emprunterons une autre anecdote à la déposition faite par M. Porter, secrétaire du Bureau du Commerce, devant la Commission d'enquête sur les droits dont les vins sont frappés. « Une personne de ma connaissance, dit ce fonctionnaire, in-
» venta, il y quelques années, une espèce de bouchons en
» gomme élastique, bourrés en laine. On lui demanda si elle pou-
» vait en fabriquer qui imitassent les bouchons de Champagne,
» et, sur sa réponse affirmative, on la pria d'en confectionner
» quelques-uns comme échantillon. Deux jours après qu'elle
» les eût livrés, cette personne reçut, du marchand qui avait fait
» la commande, une invitation de passer à son magasin. Elle s'y
» rendit, et là on lui présenta une bouteille de soi-disant Cham-
» pagne, en lui faisant observer que ses bouchons allaient fort
» bien. Elle trouva le vin fort agréable ; mais ce qu'elle ne com-
» prenait pas, c'était comment ces bouchons, qu'elle n'avait
» fournis que depuis l'avant-veille, avaient pu être employés à
» boucher du Champagne. Il n'y a pas de doute que ce Cham-
» pagne était d'origine anglaise. »

Des anecdotes de ce genre — et on en citerait beaucoup — répandues dans le monde, ont servi, ainsi que nous le disions, à confirmer l'opinion générale que le vin qui se consomme en Angleterre est largement frelaté. Cette opinion a réagi d'une manière très fâcheuse sur le commerce des vins, et beaucoup de négociants recommandables s'en plaignent avec raison. « On

» prétend, dit M. Porter, que ce commerce est bien dégénéré de » ce qu'il était autrefois ; que beaucoup de gens d'une moralité » plus ou moins équivoque s'y sont introduits ; qu'il s'y commet » des fraudes qui, jadis, n'auraient pas été tolérées et qui ont » donné à cette branche d'industrie un fort mauvais renom ; que » par cette raison et, aussi, par suite de la diminution de la » consommation résultant de l'élévation des droits, le commerce » des vins est devenu un commerce assez limité et peu pros- » père. » Quelques négociants recommandables ont soutenu, au contraire, que les pratiques frauduleuses reprochées à ce commerce n'étaient rien moins que générales, et qu'elles s'exerçaient dans une sphère très restreinte. Ils admettent que les vins sont souvent « mélangés, » qu'ils sont même assez communément « remontés » à l'aide d'alcool ; mais ils considèrent ces opérations comme parfaitement légitimes, et dans la plupart des cas comme nécessaires. Quant aux divers procédés qu'on prétend être mis en usage pour fabriquer et sophistiquer les vins, ils en nient l'existence ou ils déclarent qu'ils ne sont employés que par un très petit nombre d'individus, ne jouissant d'ailleurs d'aucune considération.

Le public est enfin en état de se former une opinion raisonnée sur cette intéressante question. Parmi les divers instruments auxquels on a eu recours à différentes époques pour obtenir la vérité sur un sujet quelconque, il n'en est pas de plus efficace qu'une enquête parlementaire. Le tribunal de l'Inquisition n'était pas mal dans son genre ; mais il ne réussissait pas toujours. Le chevalet, la vis de pression, les brodequins en fer, avec l'*auto-da-fé* en perspective, étaient sans doute de puissants moyens d'action ; mais ils ne parvenaient pas toujours à délier une langue rebelle, et quelquefois aussi ils arrachaient à un témoin, intimidé ou vaincu par les tortures, des aveux qui n'étaient point d'accord avec les faits. Un interrogatoire devant un jury, conduit par un habile avocat, a bien ses avantages ; mais il se rencontre parfois des témoins aussi rusés que les avocats, et que le contre-interrogatoire le plus serré ne peut entamer. Une commission d'enquête parvient à obtenir la vérité, précisément parce qu'elle n'emploie ni contrainte, ni intimidation. Les témoins, en général, sont même libres de ne pas répondre aux

questions qui leur sont posées ; aussi répondent-ils ordinairement à toutes les questions et ne font-ils jamais, sciemment, une déclaration inexacte. On trouvera nécessairement dans les volumes d'enquêtes sur divers sujets, que produit chaque session, beaucoup d'assertions hasardées, de préjugés, d'erreurs, d'illusions ; mais on n'y trouvera probablement pas l'énonciation d'un seul fait que le témoin ne crût vrai au moment où il déposait devant la commission ; et comme ce sont les faits surtout auxquels on s'attache en pareil cas, c'est là ce qui donne aux enquêtes parlementaires une grande valeur.

La commission d'enquête concernant les droits d'importation sur les vins, qui a fonctionné pendant la dernière session du Parlement, a recueilli une masse considérable de dépositions, d'une nature aussi intéressante que précieuse. Elle a examiné quarante et un témoins, dont trente étaient des propriétaires de vignes, des expéditeurs, des importateurs, ou des agents ayant une grande expérience de ce genre de commerce ; deux étaient fabricants de vins anglais ; deux autres, marchands de vins en détail ; le reste se composait de personnes qui avaient été à même, soit par leur position officielle, soit par leurs relations particulières, d'étudier et de connaître à fond la matière. Les témoins paraissent tous s'être exprimés fort librement, tant sous le rapport des faits que sous celui des opinions personnelles. On a recueilli ainsi une foule d'informations qu'on n'aurait pu, selon toute probabilité, obtenir d'une autre manière ; et un examen attentif de cette masse de documents nous amène à une conclusion assez inattendue ; — c'est qu'une très petite quantité du vin qui se consomme en Angleterre est à l'état naturel et dans les conditions de salubrité voulues. La presque totalité est frelatée, — ordinairement au moyen de quelques ingrédients délétères, dont le plus commun, et en même temps le plus pernicieux, est l'eau-de-vie. Mais, avant de produire des preuves à l'appui de ce que nous venons d'avancer, nous expliquerons, en quelques mots, l'effet nuisible des droits actuels d'importation, et nous ferons voir surtout comment l'action de ces droits tend à exclure du marché anglais les vins légers et naturels.

C'est un fait historique bien connu, qu'on buvait en Angle-

terre, il y a deux cents ans, beaucoup plus de vin qu'à présent, eu égard au chiffre de la population, et qu'en même temps il s'y consommait beaucoup moins de spiritueux. Le vin et la bière étaient alors les boissons ordinaires de toutes les classes. En 1669, les importations de vin en Angleterre, — pour une population de cinq millions, s'élevaient à 90,000 *pipes* (1) de toutes provenances et de toutes qualités, dont 40,000 pipes de vins de France. Ceci donnerait deux *gallons*, soit douze bouteilles (en comptant six bouteilles par gallon) par tête. Le droit n'était, à cette époque, que de quatre *pence* (0, 40 cent.) par gallon. En 1851, il n'a été importé, — pour une population de vingt-sept millions,—que 56,000 pipes, c'est-à-dire un peu moins des deux tiers de ce qu'on importait en 1669 ; et sur cette quantité, on ne compte que 4,000 pipes de vins de France. La consommation annuelle de vin n'est donc actuellement que d'environ 3/10es de gallon, soit une bouteille et demie par tête, en d'autres termes, le huitième de ce qu'elle était en 1669. Le *droit est aujourd'hui de* 5 *shellings* 9 *pence* (7 fr. 15 c.) *par gallon*. Et que les partisans sincères du système d'abstinence totale n'aillent pas s'imaginer que cette énorme diminution dans la consommation du vin en Angleterre, soit le résultat d'une plus grande tempérance dans les habitudes nationales, ou qu'elle ait contribué à développer ces habitudes de tempérance. C'est tout le contraire. On consommait, il y a deux cents ans, beaucoup plus de vin et de bière qu'aujourd'hui; mais les spiritueux étaient comparativement peu connus: on n'en voyait guère que dans les cafés et dans les foyers des théâtres, où on les buvait sous le nom d'*eaux fortes*. Vers le commencement du siècle dernier, les droits sur tous les vins furent augmentés dans un but fiscal : en même temps, pour favoriser les Portugais, alliés de l'Angleterre, aux dépens des Français, ses adversaires, le droit sur les vins légers de France fut porté à plus du double de celui dont on frappa les vins chauds de Portugal; — ils furent taxés à 4 shellings 10 pence par gallon, tandis que ces derniers ne payaient que 2 shellings. Ces droits furent successivement augmentés, et enfin, en 1782, les vins français payaient 9 shellings 5 pence par gallon, et les vins portugais 4 shellings 10 pence. La consé-

(1) La *pipe* est une mesure de 477 litres; le *gallon* équivaut à 4 litres 54.

quence de cette surélévation des droits fut que, dans cette dernière année (1782), la consommation des vins de toute espèce était tombée à environ 18,000 pipes, c'est-à-dire au cinquième de ce qu'elle était en 1669. Mais, en revanche, la consommation des spiritueux avait augmenté dans une proportion effrayante. Forcé de renoncer aux boissons légères, exhilarantes et salutaires auxquelles il avait été accoutumé, mais dont le prix n'était plus à sa portée, le peuple fut réduit à y suppléer par diverses préparations de spiritueux ardents, presque aussi nuisibles à la santé qu'à la moralité publique. Il fut déclaré, en 1743, devant une commission de la chambre des Communes, que la quantité de liqueurs spiritueuses fabriquées pour la consommation en Angleterre et dans le pays de Galles, avait été, en 1733, de 10,500,000 gallons; en 1734, de 13,500,000 gallons; en 1740, de 15,250,000 gallons; en 1741, de 17,000,000 de gallons; et en 1742, de 19,000,000 de gallons. Ces quantités respectives de liqueurs spiritueuses furent consommées par une population qui n'excédait pas six millions d'âmes, ce qui donne, pour 1742, trois gallons 1/6 par tête. On comptait alors, dans Londres et sa banlieue, plus de vingt mille établissements où le genièvre *(gin)* se vendait au verre. On prit, vers cette époque, quelques mesures législatives très sévères pour interdire la vente des spiritueux; mais ces dispositions furent éludées, et la loi « sur le genièvre » *(gin act)* rencontra dans son application d'innombrables difficultés. Il n'y avait pas deux ans que cette loi avait été promulguée, lorsqu'on dut publier une ordonnance royale *(proclamation)* destinée à en assurer l'exécution. Dans cet intervalle de moins de deux années, 12,000 individus avaient été, à Londres seulement et dans sa banlieue, poursuivis pour contravention à la loi sur le genièvre: sur ces 12,000 individus, 5,000 avaient été condamnés chacun à une amende de 100 £ (2,500 francs), et 3,000 autres avaient dû payer chacun 10 £ (250 francs), pour éviter d'être envoyés à la maison de correction de Bridewell. Mais ces rigueurs n'eurent aucun effet, et, pendant comme après cette période, la consommation des spiritueux atteignit les chiffres que nous avons donnés plus haut: elle fut même beaucoup plus forte en 1741 et en 1742 qu'en 1738, année de la publication de l'ordonnance.

Telle fut la conséquence de la surélévation des droits d'entrée sur le vin, surélévation qui fit disparaître cet article de la consommation du peuple. Aujourd'hui, par suite de l'amélioration des mœurs, et surtout de la généralisation de l'usage du thé et du café, il se consomme moins de spiritueux qu'au milieu du siècle dernier. Mais cette consommation est encore énorme, puisqu'elle s'élève à près d'un gallon par tête pour toute la population, — hommes, femmes et enfants, — du Royaume-Uni : c'est le quintuple de la consommation du vin ; et il ne faut pas perdre de vue que chaque gallon de spiritueux contient sept fois au moins autant d'alcool qu'un gallon des vins légers de France. C'est en Écosse surtout qu'a été sensible ce résultat de l'élévation des droits sur les vins. Cette partie du Royaume-Uni jouit en ce moment d'une triste prééminence sous le rapport de la quantité de liqueurs distillées qui s'y consomment. Autrefois, c'est-à-dire avant son union avec l'Angleterre, il n'en était pas ainsi. Lorsque les vins français y étaient admis moyennant un faible droit, l'importation en était considérable, et ces vins étaient consommés par les mêmes classes d'individus qui, ne pouvant plus satisfaire leur goût pour cette boisson favorite, se sont adonnées aux spiritueux comme le seul dédommagement qu'il leur fût possible de se procurer. Il y eut un temps où c'était chose commune de voir, dans le manoir d'un *laird* campagnard, la pièce de Bordeaux en perce et à la disposition de tous venants, comme le baril d'*ale* dans les vieilles fermes d'Angleterre. M. Redding déclare tenir du poète Thomas Campbell (dont le père était né en 1710, ce qui fait remonter l'histoire assez haut) que son grand-père lui avait raconté qu'il se servait de douves de fûts de Bordeaux, en guise de palissades pour clôtures de jardins et de prés. Ceux qui ont privé les Écossais de ce qui était jadis leur boisson nationale, sont responsables de la détérioration qui s'en est suivie dans les mœurs nationales, au point de vue de la tempérance (1).

(1) La petite république de Libéria (Afrique occidentale) nous offre un exemple remarquable de l'effet produit par le système inverse. Les fondateurs et les chefs de cette colonie se sont appliqués, avec un soin particulier, à encourager les habitudes de sobriété parmi leurs administrés. Dans ce but, les spiritueux ont été frappés d'un droit élevé, tandis que les vins de France sont admis en franchise ;

Une autre conséquence de l'établissement de ces droits élevés, c'est que la consommation de vin dans le Royaume-Uni, s'est portée presque exclusivement sur les vins très forts et très alcooliques, tels que les vins de Porto, largement remontés d'eau-de-vie, les vins de Xérès, de Madère, de Marsala. La raison en est évidente. Quand le vin se trouve enchéri, force est d'acheter celui qui fait le plus de « profit. » Or, une seule bouteille de Porto ou de Xérès suffira pour quatre à cinq personnes, qui auraient peut-être consommé une demi-douzaine de bouteilles de vins de France ordinaires. Ces six bouteilles de vins de France coûteraient, avec le droit actuel, de 20 à 30 shellings, tandis que la bouteille de vin alcoolique n'en coûte que quatre à cinq. Naturellement, la plupart des gens préfèrent ce dernier, non pas comme affaire de goût, mais comme question d'économie. Si l'on pouvait se procurer, en Angleterre, les vins légers de France comme on se les procure à Hambourg et dans d'autres ports d'Allemagne, pour un shelling ou un shelling et demi la bouteille, il n'est pas douteux qu'on ne les préférât à ces composés ardents que l'on consomme aujourd'hui sous les étiquettes menteuses de Porto et de Xérès.

Nos lecteurs sont maintenant en mesure de comprendre les causes qui entraînent cette vaste sophistication de vins pour le marché anglais. Plus le vin est cher, plus on a besoin de vins forts. Aussi, dès qu'on découvre, n'importe dans quelle partie du monde, un district produisant du vin d'une grande force naturelle, on l'accapare aussitôt pour la consommation anglaise. Il existe un de ces districts en Portugal, dans la vallée arrosée

le résultat a complètement justifié les espérances des législateurs. Plusieurs voyageurs, qui ont visité la colonie de Libéria et rendu compte de leurs impressions au public, ont signalé les habitudes de tempérance qui règnent dans toutes les classes de la population. Un colon recommandable de Libéria, M. Roberts, frère du Président, déclarait, dans une réunion publique tenue à New-York il y a quelques semaines, qu'il ne connaissait que deux ivrognes dans la colonie. Il va sans dire que des influences plus élevées que de simples règlements de douane ont concouru à produire cet état de choses. Mais si, au lieu d'un système qui leur donne du vin à bon marché, en rendant au contraire les spiritueux fort chers, les Libériens avaient adopté un tarif semblable à celui qui existe en Grande-Bretagne, il est permis de douter que les églises, les écoles et les sociétés de tempérance aient mieux réussi à propager les bonnes habitudes sur la côte d'Afrique qu'elles ne l'ont fait en Grande-Bretagne.

par le Haut-Douro ; un autre, dans le midi de l'Espagne, aux environs de la ville de Xérès de la Frontera ; un troisième à Madère, et un quatrième sur la côte occidentale de Sicile. Plus le vin a de force naturelle, plus grande sera nécessairement l'addition d'alcool qu'il supportera. Les propriétaires de vignes et les négociants en vins, voyant que l'on demande pour l'Angleterre des vins très forts, — uniquement par la raison que ces vins font plus de profit et sont, conséquemment, plus économiques, — ont pris l'habitude d'y ajouter, avant et après leur importation en Angleterre, de fortes doses de spiritueux. Puis, afin de dissimuler le goût de ces spiritueux, on y mêle d'autres ingrédients, et, en définitive, pour satisfaire, jusqu'à un certain point, à la demande de vins à bon marché, il se fabrique divers autres mélanges dans lesquels le jus de la vigne ne joue qu'un rôle tout-à-fait secondaire.

Après ces explications préliminaires, nous pouvons entrer dans quelques détails sur les manipulations mystérieuses qu'on fait subir aux liquides appelés « vins » par courtoisie ou par habitude, pour les rendre propres à ce marché. Prenant successivement les différentes variétés, nous commencerons par cette boisson si populaire, « le bon, honnête et vieux Porto anglais,» pour nous servir des termes d'un des témoins. Sur ce point, nous trouvons tout d'abord la déposition de M. Joseph Forrester, qui, pendant vingt-deux ans, s'est occupé de la fabrication et de l'expédition des vins de Porto, mais qui est animé d'un louable désir de voir abaisser les droits, afin de mettre un terme aux abus de la falsification des vins et de faire parvenir jusqu'au consommateur anglais des vins légers et plus sains. Il résulte de ce témoignage irrécusable, que, d'après la loi portugaise actuelle, il n'est pas permis d'exporter, en Angleterre, de vin de Porto qui ne soit pas frelaté. Si un négociant d'Oporto veut expédier une pipe de vin naturel, il achète à un fermier un « permis » obtenu pour l'expédition d'une pipe de vin naturel, et, par une sorte de contrebande légitime, si nous pouvons nous exprimer ainsi, il substitue son vin naturel au vin « travaillé, » qui, d'après la loi, peut seul être exporté. L'achat de ce permis augmente, dit-on, le prix du vin d'environ 3 £ (75 fr.) par pipe. Le prix coûtant d'une pipe de bon Porto, entre les mains

du fermier, est, en moyenne, de 11 £ (275 fr.). Ce vin, s'il était frappé d'un droit de 1 shelling (1 fr. 25 cent.) par gallon, soit environ 5 £ 10 sh. (137 fr. 50 c.) par pipe, pourrait se vendre, en Angleterre, 10 pence (1 franc) la bouteille. Mais, dans l'état actuel des choses, il doit payer, en Portugal, des droits d'exportation qui s'élèvent à environ 7 £ (175 fr.) par pipe, et en Angleterre des droits d'importation qui s'élèvent à environ 33 £ (825 fr.). Il faut que l'expéditeur, qui acquitte le droit d'exportation, ait son bénéfice sur ce déboursé aussi bien que sur le prix d'achat du vin. Le négociant de Londres, qui paie le droit d'importation, entend, de son côté, rentrer avec intérêt dans ses avances, et c'est ainsi que le prix du vin de Porto se trouve porté à environ 4 shel. (5 fr.) la bouteille, — dont un quart entre au trésor, et le surplus reste entre les mains de la Compagnie des vins de Portugal, ou dans la poche des intermédiaires.

Or, pour qu'un vin puisse se vendre à un prix aussi élevé, il faut nécessairement que ce soit un vin extrêmement fort, — assez fort pour qu'une petite quantité puisse aller loin, soit qu'on le prenne pur, soit qu'on le mélange avec d'autres vins. Les autorités portugaises, comprenant cette nécessité, ont rendu une loi qui porte qu'il ne sera exporté du Portugal pour l'Angleterre que des vins « noirs, sucrés et forts, » possédant assez de corps, de couleur et de haut-goût pour pouvoir être employés à remonter d'autres vins (1). « Le gouvernement portugais, dit M. Forrester, est persuadé — c'est à la lettre — que les vins de Porto ne sont ni connus, ni bus en Angleterre comme vins de Porto, et qu'ils ne servent en réalité qu'à fabriquer des vins artificiels. » Cette opinion du gouvernement portugais n'a rien qui doive nous surprendre, s'il est vrai, comme on l'affirme dans ces mêmes documents, que, bien qu'il ne s'importe en Angleterre que 20,000 pipes de Porto, il s'y consomme 60,000 pipes de prétendu Porto. Quant aux moyens employés pour donner au vin ces qualités essentielles de noirceur, de saveur sucrée et de force, voici l'explication donnée par M. Forrester : « Si on lais-

(1) La *Revue Britannique* a déjà donné, dans sa livraison de décembre 1849, quelques détails relatifs à la fabrication du vin de Porto.

sait un libre cours à la fermentation du jus de raisin, on extrairait assez de matière colorante des peaux de raisin qui sont jetées dans la cuve avec le jus. Mais, afin d'obtenir les deux autres qualités, c'est-à-dire la force et la saveur sucrée, on arrête très souvent la fermentation. Il en résulte que la matière saccharine n'est pas convertie en son alcool propre et que le résidu de cette matière saccharine non convertie reste en suspension dans le vin imparfait : aussi, quand le dépôt a lieu, il faut y jeter de l'eau-de-vie pour empêcher une réaction et en même temps pour donner au vin la force et le corps voulus par la loi. Si le spéculateur exige absolument plus de matière colorante, —je ne suppose pas que ce soit le marchand ; car les marchands, en général, ne se soucient guère, à moins d'y être obligés, de vendre des vins très communs et n'aiment pas avoir recours à ces moyens— les baies de sureau sont, je crois, la seule teinture dont on fasse usage en Portugal, et cette teinture coûte énormément. » M. Forrester est naturellement disposé à l'indulgence pour ses amis les marchands de vins en gros ; mais, en définitive, comme cette coloration du vin n'a d'autre objet que de le rendre propre à l'exportation pour l'Angleterre, il est évident que la totalité ou la presque totalité de cette grande quantité de jus de baies de sureau, qui coûte si cher, est absorbée par les gosiers anglais. Le témoignage de M. Forrester sur ce point peut donc se résumer dans les termes suivants. La loi portugaise exige que tout vin exporté en Angleterre possède trois qualités — la noirceur, le goût sucré et la force —qualités qui se trouvent rarement réunies dans le vin à l'état naturel. Pour obtenir ces qualités, on a recours à des moyens artificiels. On donne au vin son goût sucré en arrêtant la fermentation, ce qui le laisse nécessairement dans un état imparfait et malsain ; sa force, en y ajoutant des spiritueux ; sa couleur, au moyen de baies de sureau. Il paraît donc que le vin de Porto importé directement de Portugal en Angleterre (nous laissons de côté celui qui se fabrique en Angleterre) n'est pas, en réalité, du vin, — mais un composé d'eau-de-vie, de baies de sureau et de jus de raisin à moitié fermenté. Il est vrai qu'il s'exporte, à la faveur de la tolérance illégale dont nous avons déjà parlé, une petite quantité de vin plus naturel. Mais ce dernier vin lui-même est toujours largement remonté avec de l'eau-de-

vie, et il ne faut pas beaucoup d'eau-de-vie pour gâter le meilleur vin (1).

Suivant les dépositions de plusieurs témoins, des quantités considérables de vins provenant d'autres pays — de France, d'Espagne, de Sicile et du Cap — se vendent en Angleterre comme vins de Portugal. Si l'on considère le caractère des « vrais » vins de Porto, on sera porté à croire que le consommateur ne peut que gagner à cette substitution ; mais nous ferons remarquer que, pour donner aux vins substitués l'apparence de vins de Porto, il faut qu'il soient travaillés, et probablement mélangés d'ingrédients délétères. Le consommateur doit s'estimer très heureux s'il en est quitte pour la baie de sureau, la prunelle ou le bois de campêche. Il paraît, du reste, que cette substitution d'autres vins au vin de Porto se pratiquait, du temps de nos pères, sur une tout aussi grande échelle qu'aujourd'hui. Un des témoins, qui se livre depuis bien des années au commerce d'importation du « Masdeu, » vin rouge de Roussillon, ra-

(1) Pendant que cet article était sous presse, un décret du gouvernement portugais a introduit des modifications importantes dans le système qui régit l'exportation des vins. Le monopole de la Compagnie des Vins est aboli, et le droit d'exportation est réduit de 12,000 reis (environ 72 fr. 50 c.) par pipe, à 2,400 reis (environ 13 fr.). Les vins de seconde qualité, qui, autrefois, ne pouvaient être envoyés en Angleterre et ne s'exportaient que pour les pays hors d'Europe, sont maintenant placés sur le même pied que les vins de première qualité. Mais il existe toujours une distinction absurde et nuisible entre les vins qui peuvent être exportés et ceux qui ne peuvent pas l'être. Les vins de troisième qualité sont compris dans cette dernière catégorie, et ces vins sont précisément ceux que les partisans des droits modérés voudraient voir introduire en Angleterre. « Le vin de troisième qualité, dit M. Forrester, est un vin léger, ayant peu de corps et de couleur, mais convenant admirablement comme boisson ordinaire, et pouvant être expédié, avec peu ou point d'eau-de-vie, à très bon marché. C'est le seul vin dont l'usage soit assez généralement répandu en Portugal, depuis le palais jusqu'à la chaumière. » Que dirait-on, si le gouvernement anglais, sous prétexte de maintenir à l'étranger la haute réputation des tissus anglais de coton, de fil et de laine, interdisait l'exportation de ces tissus, à l'exception des qualités les plus riches, et classait comme non exportables les qualités qui sont habituellement portées en Angleterre par toutes les classes ? Un homme d'État qui proposerait une pareille mesure, serait considéré comme privé de son bon sens, et cependant c'est là le système établi et maintenu par les règlements « libéraux » récemment adoptés par le ministère portugais. D'un autre côté, le ministère portugais peut répondre, et avec beaucoup de vérité, que, tant qu'on n'aura pas réduit, en Angleterre, les droits également irrationnels qui pèsent sur le vin, aucun changement introduit dans le système portugais ne saurait donner la possibilité d'introduire en Angleterre des vins légers, naturels et à bon marché.

conte le fait suivant. « En arrivant au port d'embarquement (Port-Vendres), j'y trouvai de très vastes magasins; et comme c'était un endroit fort écarté, où l'on ne comptait pas alors 500 habitants, cette circonstance me frappa comme une chose extraordinaire. Je demandai qui avait construit ces magasins, et on me répondit que c'était le père du propriétaire actuel (ce propriétaire est aujourd'hui dans sa quatre-vingt-quatrième ou quatre-vingt-cinquième année). Je demandai dans quel but il les avait construits, et j'appris que c'était par suite d'opérations avec un de mes compatriotes, un M. Ireland. On me demanda, à mon tour, si j'avais jamais entendu parler de M. Ireland? Je répondis que non. J'appris alors que ce M. Ireland et l'individu en question avaient fait de grandes affaires en vins, et que M. Ireland se disait chargé de la fourniture des vins pour l'armée et la marine. Je demandai quelle espèce de vins il lui fallait; si c'étaient de bons vins, ou des vins de la nature de ceux que l'on fournit ordinairement aux troupes : on me répondit que c'étaient de bons vieux vins. A mon retour en Angleterre, j'allai trouver feu M. Georges Hathorn, l'un des négociants les plus recommandables qu'il fût possible de voir; comme il était fort âgé, je lui demandai s'il avait jamais entendu parler de M. Ireland. Il me dit qu'oui; qu'il se rappelait que M. Ireland avait commencé les affaires à Bristol, dans une position fort humble, et qu'il était mort l'un des plus riches capitalistes de la ville. — Quel genre de commerce faisait-il? — Il importait des vins rouges. — Des vins de Porto? — Oui, des vins de Porto. — Et quelle était la réputation générale de ses vins sur la place? — Ils étaient considérés comme de première qualité. Du reste, la maison avait tout-à-coup cessé ses opérations, sans qu'on pût dire pourquoi. On savait seulement que ce n'avait pas été faute de fonds. — Je devinai facilement le mot de l'énigme : la révolution française ne permettant plus à M. Ireland de tirer des vins du Roussillon, avait coupé court à sa spéculation. »

Ainsi, nos bons aïeux, qui croyaient boire du vin de Porto, ne buvaient en effet que des vins de Roussillon, et ils en consommaient des quantités suffisantes pour faire la fortune de l'ingénieux importateur. On ne connaîtra probablement jamais les procédés particuliers que ce dernier employait pour transformer

ses vins de France en vins de Portugal. Le sureau et le prunellier croissent-ils en abondance dans les environs de Bristol, ou se faisait-il dans ce port, il y a un siècle environ, de grandes importations de bois du Brésil et de cachou? Ce sont là des questions délicates et dont l'investigation serait aujourd'hui sans objet. Tout ce qu'on peut dire, c'est que toute une génération de nos ancêtres descendit au tombeau avec l'agréable persuasion qu'ils avaient bu du Porto toute leur vie, et qu'un grand nombre d'entr'eux étaient à cet égard dans une profonde erreur.

Après le Porto, vient naturellement le Xérès. Nous avons, sur ce dernier vin, et de la bouche d'un témoin également compétent, des renseignements qui offrent une curieuse analogie avec ceux que M. Forrester nous a donnés sur le fameux produit du Douro. Le Dr J. Gorman, qui a long-temps résidé en Espagne et qui possède une connaissance parfaite des vins de Xérès de la Frontera, affirme dans les termes les plus nets et les plus positifs, qu'il n'entre pas de Xérès naturel en Angleterre. Le président de la commission lui-même, quoiqu'assez bien initié aux mystères du commerce des vins, fut un peu étourdi de cette assertion si catégorique. « Comment! s'écria-t-il, pas du tout? — Pas du tout, » répéta le docteur; puis, se reprenant, « ou du moins c'est fort rare. Il vous faut des vins appropriés à un goût artificiel; les marchands de vins anglais, en envoyant leurs commandes en Espagne, limitent les exportateurs à certaines marques, numéros, classes et qualités de vins, et il s'ensuit que l'article qu'on vous envoie est un vin mélangé.

« — Quelle est, demande le président, la différence de force entre le vin naturel et le vin artificiel?

» — Tous les bons vins de Xérès, répond le Dr Gorman, contiennent environ douze pour cent d'alcool naturel: quant à la force du vin travaillé, elle dépend de la quantité d'eau-de-vie que l'exportateur juge à propos d'ajouter à l'esprit naturel du vin. Je crois qu'on met jusqu'à six et huit gallons d'eau-de-vie par pièce de vin de cent huit gallons impériaux. On n'en devrait pas mettre une seule goutte: c'est une sophistication. »

Ce même témoin, si franc et si bien informé, nous apprend encore qu'il y a « à Cadix un endroit appelé l'*Aguada*, où l'on reçoit, de différentes parties de l'Espagne, des vins inférieurs

destinés à être mélangés avec du Xérès, et qu'on expédie ensuite, comme véritable Xérès, en Angleterre et dans d'autres pays. Les vins de Niebla sont ceux qu'on préfère à tous les autres pour ce mélange : ce sont des vins très inférieurs, et qui ne se conservent pas. Ils se décomposent, en général, en moins de trois ans, à moins qu'on n'y mette beaucoup d'eau-de-vie. »

Voilà ce qu'est véritablement le Xérès, si recherché en Angleterre, depuis que Georges IV l'y a mis à la mode.

La consommation du Madère a beaucoup diminué, par suite, à ce que l'on suppose communément, de l'interdit social qu'il plut à ce monarque-dandy de mettre sur ce vin ; mais un membre du Parlement, M. Oliveira, nous indique une autre cause qui paraît avoir contribué davantage à le faire baisser dans l'estime publique ; — c'est le caractère général d'acidité qu'il a pris depuis un certain nombre d'années, et qui provient « de la transformation prématurée des vins nouveaux en vins vieux, transformation qui a lieu par des procédés chimiques et au moyen d'une forte chaleur. » Cette opération se pratique dans l'établissement qu'on appelle l'*estafa* ou étuve, où l'on porte immédiatement les vins nouveaux ; on en mure ensuite la porte et on y maintient, pendant trois mois, une température de 130 degrés F. (54° 4 centigr.). Le vin soumis à cette opération change de caractère et devient un composé spiritueux qu'on mélange avec des vins fins, et ce mélange s'expédie en grandes quantités comme vin de Madère naturel.

Un Français, M. Maire, propriétaire de vignes et expéditeur, tient à peu près le même langage au sujet du Bourgogne. « Toutes les fois, dit-il, que la science est venue à notre secours, elle nous a fait plus de mal que de bien. L'illustre chimiste Chaptal conseilla aux vignerons de Bourgogne de remédier à l'inclémence des saisons en mettant du sucre sur leurs cuves. Il les engagea, d'ailleurs, à procéder avec ménagement, et la dose indiquée n'était, je crois, que d'une livre par muid de raisins. L'expérience eut un tel succès, qu'on finit par élever cette dose d'une livre à trente livres par muid : il en est résulté que ces vins, étant sucrés outre mesure et manquant des autres qualités qui appartiennent au vin et qui forment le vin, il y a excès dans la fermentation, et qu'ils se détruisent, en effet, par une fermenta-

tion continuelle. Cette malheureuse découverte a failli être fatale aux vins de Bourgogne dans le monde entier, à l'exception des pays du Nord, où le froid les conserve; mais le climat de l'Angleterre est contraire à la conservation des vins de Bourgogne, si ce n'est des meilleurs. Ce sucre, ajoute M. Maire, a une double propriété : il augmente la fermentation, et, en augmentant la fermentation, il donne à la fois plus de couleur et de goût au vin. Cette pratique n'était donc autre chose qu'une porte ouverte à la fraude, et le fabricant avait toute facilité pour tromper le public. Aussi les vins de Bourgogne ont-ils perdu beaucoup de leur réputation, surtout à l'étranger, et leur consommation s'en est ressentie. »

Il serait inutile d'entrer plus avant dans cette partie de l'enquête, et ce qui précède suffit pour donner une idée des révélations curieuses qui se produisirent dans le cours de cette investigation. Le fait est, comme nous l'avons déjà dit, que le prix élevé du vin, résultant de l'exagération du droit d'importation, a entraîné comme conséquence forcée le besoin d'avoir des vins stimulants et de haut goût. Quand ces qualités, comme il arrive ordinairement, ne se rencontrent pas dans le vin à l'état naturel, on les obtient à l'aide de moyens artificiels. La fermentation est arrêtée trop tôt, ou poussée à l'excès, ou bien encore l'acide du vin est dissous par la chaleur : dans tous les cas, pour prévenir une décomposition ultérieure et en même temps pour augmenter la force et le pouvoir enivrant des vins, on y ajoute des quantités considérables d'alcool. Ce qu'on boit en Angleterre n'est pas, à proprement parler, du vin. C'est du vin et de l'eau-de-vie, — mélange qui, par sa nature et ses effets, diffère presqu'autant du jus naturel du raisin, que l'eau mélangée d'eau-de-vie diffère de l'eau pure. Les vins légers et naturels, tels qu'on les boit ordinairement sur le continent, n'ont aucune action nuisible sur l'estomac et sur la tête. Leur usage ne donne pas le goût des liqueurs fortes. Quand on les boit, ainsi qu'on le fait communément, mélangés d'eau, ils ne sont pas plus stimulants que le café ou le thé, et sont peut-être plus hygiéniques que l'un ou l'autre de ces derniers breuvages. Les Anglais ont toujours eu un penchant naturel pour ces vins légers, agréables et salutaires. Si les droits actuels étaient abaissés, il est hors de

doute que ces vins redeviendraient généralement en usage, ce qui diminuerait d'autant la consommation actuelle des vins fortement chargés d'eau-de-vie, et en partie aussi, selon toute probabilité, celle des spiritueux. Les vins de Porto, de Xérès, et autres du même genre qui se boivent maintenant en Angleterre, ne sont guère, en effet, que des liqueurs spiritueuses déguisées sous un nom plus euphémique. Il n'est pas étonnant que bien des gens, n'ayant de choix qu'entre un petit nombre de liquides stimulants et tous fortement alcooliques, donnent la préférence à ceux qui sont à la fois les moins dispendieux et les plus purs, et aiment mieux du genièvre et de l'eau-de-vie purs que ces composés plus chers et peut-être aussi plus délétères qu'on leur vend pour du vin. Mieux vaudrait, sans aucun doute, en attendant que la législation britannique ait permis au peuple anglais l'usage des vins naturels, considérer toutes ces liqueurs enivrantes comme également pernicieuses, et s'en abstenir indistinctement.

Nous ne devons pas passer entièrement sous silence les curieux renseignements obtenus par rapport à la coutume de mélanger les vins et à la fabrication des vins domestiques. Il paraît qu'il est d'usage, lorsqu'un négociant a en entrepôt plusieurs parties de différents vins qui, séparément et sous leurs véritables dénominations, ne conviennent pas au goût public, de les faire vider dans une même cuve, en y ajoutant ordinairement une certaine quantité d'eau-de-vie, et de voir ce qui en résultera. Le produit de ce mélange se vend comme Porto ou Xérès, selon la nature des ingrédients qui y dominent. Voici un échantillon de ce qu'on peut appeler « vin de Porto de l'entrepôt des *London docks*, vendange de 1850 : »

963	gallons de vin de Sicile.		
1,766 1/2	—	—	de France.
2,604	—	—	d'Espagne.
1,419	—	—	de Porto.
394	—	—	du Cap.
1,620	—	—	mélangé.
205	—	d'eau-de-vie.	
Total : 8,971 1/2	gallons dans une même cuve.		

Voici encore le relevé d'un autre mélange plus varié, transcrit des registres du même établissement :

89	gallons	de vin	d'Italie.
28	—	—	de Porto.
557	—	—	de France.
62	—	—	de Madère.
53	—	—	de Marsala.
14	—	—	sans désignation.
371	—	—	d'Espagne.
448	—	—	des Canaries.
44	—	d'eau-de-vie.	

Total : 1,666 gallons dans une même cuve.

D'après une règle formelle des entrepôts, une distinction est établie entre les vins qui doivent être mélangés pour la consommation intérieure et ceux qui peuvent l'être pour l'exportation aux colonies anglaises et à l'étranger. Les premiers doivent provenir tous du même pays, tandis que les derniers peuvent être originaires de différents pays. Dans la pratique, ce règlement est à peu près illusoire. Les vins mélangés pour l'exportation ne sont envoyés, la plupart du temps, qu'à une petite distance, par exemple aux îles de la Manche ou à Hambourg, d'où ils sont réimportés en Angleterre sous d'autres noms. La Commission a paru attacher un intérêt particulier à cette partie de l'enquête, qui conduit certainement à quelques conclusions importantes, ainsi qu'on le verra par l'extrait suivant de l'interrogatoire d'un des témoins.

Le président demande à M. Ridley : « — Ce vin, que vous dites être mélangé pour l'exportation, et non pas pour la consommation intérieure, est-il exporté de bonne foi, ou non ?

R. — Les vins mélangés de la sorte sont nécessairement destinés à l'exportation : la douane ne les admettrait pas pour la consommation intérieure.

D. — Mais l'exportation a-t-elle lieu de bonne foi ?

R. — Le vin rouge dont il s'agit a été exporté aux îles de la Manche.

D. — Et il en a été ramené ?

R. — Oui.

D. — Ce n'est donc pas une exportation de bonne foi?

R. — Non.

D. — Je précise ma question. Ce vin est-il réellement destiné à la consommation extérieure ou à la consommation intérieure?

R. — A la consommation intérieure.

D. — On l'exporte donc pour le livrer à la consommation intérieure?

R. — Oui.

D. — *(par M. Villiers).* C'est-à-dire qu'on l'exporte dans quelque endroit d'où on doit le réimporter ensuite?

R. — Oui.

D. — Et les agents de la douane ne font aucune vérification de ce mélange qu'on fait passer pour vin de Porto?

R. — Aucune.

D. *(par M. Jackson)* — Un employé de l'entrepôt de Sainte-Catherine, M. Wright, nous a déclaré que huit pipes de Porto, six venant de Hambourg, deux de Saint-Jean, et quelques autres petites parties de vin de Porto, avaient été mêlées dans une des cuves de cet établissement; que le droit avait été payé, et que ce mélange avait été livré à la consommation intérieure comme vin de Porto?

R. — C'est exact.

D. — Il paraîtrait donc qu'un vin quelconque, arrivant en Angleterre d'un port étranger quelconque, et déclaré vin de Porto, est admis comme tel, lors même qu'il n'aurait jamais été en Portugal?

R. — Précisément.

D. — Ainsi, toute espèce de vin rouge, de nature et qualité analogues au vin de Porto, est reçue par la douane comme vin de Porto; on peut le mélanger avec du vin venant d'Oporto, acquitter les droits et le vendre au public comme vin de Porto?

R. — Précisément.

D. — Et c'est par ce procédé que les vingt mille pièces qu'on laisse exporter d'Oporto pour l'Angleterre, se multiplient en soixante mille pièces pour l'usage du consommateur?

R. — Le travail auquel les vins sont soumis peut en effet donner cette augmentation. »

La conclusion qui ressort de ces aveux, c'est qu'il y a trois à parier contre un qu'une personne qui boit, en Angleterre, ce qu'elle suppose être du vin de Porto, boit, en effet, non pas même le produit frelaté du Portugal, mais un mélange d'une grande variété de vins, dont chacun a peut-être été *travaillé* séparément dans son propre pays, et dont l'ensemble a été *remonté* en Angleterre par une infusion additionnelle d'eau-de-vie.

Les deux fabricants de vins anglais, examinés par la commission, ont fourni quelques renseignements intéressants sur cette branche de l'industrie britannique. Les produits de cette fabrication se divisent, à ce qu'il paraît, en deux classes. La première comprend ce qu'on peut appeler proprement les cordiaux domestiques, — ce sont les vins fabriqués avec le gingembre, la groseille, la framboise, la primevère, le sureau. La seconde se compose des imitations de vins étrangers, et particulièrement de Porto, de Xérès et de Champagne. Le produit total de cette fabrication *nationale* est évalué, en ce moment, à 600,000 gallons par an, — quantité équivalente au dixième de tous les vins importés, et qui s'accroît tous les ans. Un des témoins déclara qu'un tiers environ de ses ventes se composait de Porto anglais, de Xérès anglais et de Champagne anglais. Il les vendait comme vins anglais ; mais il n'y a pas de doute qu'ils étaient ensuite revendus en détail au consommateur comme vins étrangers. Ils étaient fabriqués avec des vins français et espagnols, et des spiritueux. L'autre fabricant ajoutait quelquefois aux siens une partie de vin du Cap et d'Oporto ; d'autres emploient des méthodes différentes. On trouve dans le « *Guide du marchand de comestibles,* » ouvrage qui a eu quatre éditions, une recette précieuse pour fabriquer du vin de Porto avec les ingrédients suivants : quarante-cinq gallons de cidre, six d'eau-de-vie, huit de vin de Porto, deux gallons de prunelle cuite dans deux gallons d'eau, et dont on extrait le jus par pression. Si la couleur de ce mélange n'est pas satisfaisante, on doit y ajouter de la teinture de bois de sandal rouge ou quelque matière colorante violette. Le *vin* ainsi confectionné peut-être mis en bouteille au bout de quelques jours. La recette ajoute « une cuillerée à thé de poudre de cachou introduite dans chaque bouteille, ne tardera pas à

leur donner une belle apparence de vin vieux. » Il ne reste plus, pour compléter le procédé, qu'à tremper l'extrémité des bouchons dans une forte décoction de bois du Brésil mêlée d'un peu d'alun, ce qui leur donne un air de vieillesse. L'écorce de chêne, le sureau, le bois du Brésil, le troëne, la betterave, le tournesol, sont, dit M. Redding, autant de substances qu'on emploie dans la fabrication du Porto artificiel.

Les conclusions à tirer de toute cette enquête, aussi curieuse qu'importante, sont :

1° Que la presque totalité du vin importé en Angleterre a été au préalable frelatée au moyen d'eau-de-vie ou d'autres ingrédients délétères ;

2° Que la plupart des liquides consommés en Angleterre comme vins de Porto et de Xérès, ne sont que d'odieux mélanges de différents vins et d'esprits, s'ils ne sont pas entièrement fabriqués en Angleterre ;

3° Enfin, qu'il ne faut chercher la cause première de ces falsifications et de ces fraudes, ni dans le goût dépravé du peuple anglais, ni dans la mauvaise foi des négociants en vins, mais uniquement dans l'élévation excessive des droits d'importation, laquelle a pour effet immédiat d'empêcher l'introduction de vins légers et naturels, qui conviendraient beaucoup mieux au véritable goût du public et n'altéreraient point sa santé, comme font ces affreuses drogues qu'on a l'impudence de lui vendre aujourd'hui sous le nom de vins.

(Tait's E. Magazine.)

Nous avons pensé que cet article n'aurait pas seulement de l'intérêt pour nos propriétaires de vignobles et nos marchands de vins, qui doivent tôt ou tard reconquérir, en Angleterre, un nombre de consommateurs plus considérable, grâce à une nouvelle modification des tarifs de douane. M. Porter a remarqué dans son ouvrage, *the Progress of*

the nation, que la Hollande consommait proportionnellement plus de vins français que l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande ensemble! La même observation s'applique au Danemark, dont toute la population n'égale pas celle de la ville de Londres.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'analyse de l'ouvrage de M. Johnston : « *l'Angleterre telle qu'elle est*, » qu'ils trouveront dans une des précédentes années de la *Revue Britannique*.

Comme il est souvent question du sureau dans cet article, nous croyons devoir ajouter ici qu'il s'agit surtout du sureau *hièble* (*sambucus ebalus*), dont les fleurs blanches sont disposées en un large corymbe imitant une ombelle.

Outre l'usage auquel les marchands de vins anglais emploient les baies de la hièble et le vin qu'en distillent les ménagères et les épiciers, les *fleurs* s'emploient, en plusieurs pays, pour communiquer au vin blanc ordinaire un faux goût de muscat. Infusées dans le vinaigre, elles lui donnent un arôme assez agréable.

C'est par la simple fermentation des baies que se produit le vin de sureau, qui rend de l'eau-de-vie à la distillation. Mais, en France, ce vin anglais aurait peu de succès : il n'y a que nos pharmaciens qui disputent réellement aux oiseaux les fruits du sureau noir pour en faire une sorte de rob sudorifique. On en tire aussi une teinture violette en les faisant cuire dans le vinaigre.

Esquisses sur l'Inde.

JUNG-BAHADOUR ET LE NÉPAUL.

Le Népaul, renfermé aujourd'hui dans les limites qui lui ont été fixées par la paix de 1815, reste encore l'une des plus étendues et des plus puissantes souverainetés de l'Inde. On peut faire de ce vaste territoire trois grandes divisions : l'une formée de plaines boisées, sur un terrain bas et brûlé du soleil; la seconde coupée de collines et de riches vallées; la troisième, couverte de montagnes. Quant à la race originaire des habitants, les opinions sont très partagées. Le colonel Kirkpatrick, dans le récit de son voyage au Népaul en 1803, prétend que le type des Newars, dont il dépeint les figures rondes et plates, les yeux petits, le nez écrasé, ne présente cependant que peu d'analogie avec le type chinois. Le capitaine Smith, auteur de l'ouvrage de « *Cinq années au Népaul,* » récemment publié à Londres soutient, au contraire, que ces peuples descendent directement de la race mongole. Ce fait, ajoute le dernier résident anglais au Népaul, est inscrit en caractères tellement évidents sur leurs figures, dans leurs manières et leur langage, qu'il est superflu d'en aller chercher les preuves historiques enfouies dans des chroniques barbares.

M. Lawrence Oliphant, auteur du livre intitulé : « *Voyage à Katmandou, au camp de Jung-Bahadour,* » raconte qu'il fut surtout frappé de la ressemblance qui existait entre les classes inférieures des Népaliens et les Chinois. Les relations entre les deux peuples semblent, en effet, fort anciennes. Défendu seule-

ment par les montagnes du Thibet, le Népaul fut envahi en 1792 par une nombreuse armée chinoise, et sollicita, à cette occasion, mais sans succès, les secours de l'Angleterre. Le capitaine Smith et M. Oliphant se perdent en conjectures sur le but politique du voyage de Jung-Bahadour dans ce pays : la situation du Népaul, tributaire de la Chine d'un côté, de l'Angleterre de l'autre, en donnerait une suffisante explication.

La tribu des Gurkhas, actuellement dominante au Népaul, n'est qu'une tribu de montagnes ; il ne paraît exister aucune différence de race bien tranchée entre les Gurkhas et les Newars. Les Brahmins, refoulés dans le pays par le torrent de la conquête musulmane, y firent de nombreux prosélytes, surtout parmi les Gurkhas, et introduisirent le sang hindou dans la tribu des Khas, d'où est venu le titre pompeux de Khastriya, l'ordre militaire du royaume. Il existe dans le pays beaucoup d'autres tribus sous des dénominations variées ; les unes, tirées des occupations habituelles, comme celles des Darwars et des Margis, qui représentent les laboureurs et les pêcheurs ; les autres, de la situation géographique, comme celle des Parbattiahs ou Montagnards ; mais les principales différences reposent sur les opinions religieuses, le culte hindou de Brahma l'emportant d'ailleurs sur le boudhisme des Mongols.

Depuis long-temps, le gouvernement de l'Inde anglaise avait manifesté son vif déplaisir d'un traité secret conclu par le Népaul avec les Chinois, sans l'assistance du colonel Kirkpatrick. Un essai de traité de commerce, tenté en 1801 avec les Népaliens, n'avait pas eu plus de succès pour l'Angleterre. Enfin, à l'époque de Birnsah, les Gurkhas commencèrent à montrer des dispositions à s'agrandir, non-seulement aux dépens des Rajahs, leurs voisins, mais encore à l'égard des territoires soumis au gouvernement britannique.

Celui-ci avait déjà profité d'une demande de secours, formée par le rajah de Bitiyah, dont la principauté était envahie par le rajah de Mackwanpaur, soutenu par les Gurkhas, pour diriger de ce côté une force militaire imposante qui, sous les ordres du major Kinloch, avait réussi à chasser les Gurkhas du pays. Ces évènements se passaient en 1767. En 1811, les Népaliens envahirent de nouveau le territoire de Bitiyah, sur une

portion duquel ils n'avaient jamais cessé de faire valoir leurs prétentions, et ils se portèrent aux plus graves excès envers les agents de la Compagnie; on les accusait d'avoir, un jour, massacré dix-huit de ses soldats, et d'avoir tué ensuite l'officier à coups de flèche. Ces actes de violence, joints aux refus qu'ils opposaient à toute tentative de conciliation, amenèrent la guerre de 1813-1814.

Nous ne retracerons pas les diverses péripéties de cette campagne, il nous suffira de dire qu'elle fut loin d'être honorable pour la valeur des Anglo-Indiens. Le siége et l'assaut de Kalunga, ainsi que la mort du général Gillespie, peuvent donner une idée de la résistance opiniâtre des Gurkhas. Les femmes et les enfants combattirent dans les rangs de ces courageux montagnards, et se firent tuer avec eux pour la défense de la place. Cette sanglante affaire fut suivie de revers essuyés dans une poursuite imprudente de l'ennemi. L'énergie et l'habileté du général Ochterbony, finirent cependant par réparer tous ces désastres, et le résultat de la campagne fut l'expulsion complète des Gurkhas du territoire contesté.

Des tentatives de rapprochement eurent lieu, et après la comédie ordinaire des protestations et des subtilités diplomatiques, mises en avant par les Népaliens pour gagner du temps, les hostilités furent reprises des deux côtés avec une vigueur nouvelle. Le général Ochterbony commença cette seconde campagne, en faisant traverser à une armée de 36,000 hommes, les montagnes de Chiaragatty, opération pleine de difficultés et de périls, mais accomplie avec le plus grand bonheur. Il marcha alors sur Mackwanpour, qui, après deux engagements, tomba entre les mains des Anglais en ne leur causant qu'une perte d'environ 300 hommes. La prise de ce fort, qui commandait la vallée de Katmandou, fit faire de sérieuses réflexions au Népaul, qui ouvrit alors réellement les négociations. Les conditions auxquelles on s'arrêta, différaient peu de celles qui avaient été d'abord proposées: elles abandonnaient au gouvernement anglais une partie du Turai, et, ce qui était plus important, donnaient aux Gurkhas une meilleure opinion de la puissance britannique.

Le jeune rajah du Népaul étant mort de la petite vérole le 20 novembre 1816, et ayant été remplacé par son fils, encore en-

fant, cet évènement contribua à affermir l'autorité de Bhim-Singh, alors ministre, en lui ouvrant la perspective d'un pouvoir nouveau pendant une longue minorité. Bhim-Singh dirigea les affaires avec tant de sagesse et d'habileté, qu'il réussit à conserver la paix pendant vingt-deux années. Le rajah s'étant marié, dans la suite, la nouvelle reine entreprit de renverser le ministre. Celui-ci chercha à triompher de l'intrigue en mettant en avant une favorite rivale, mais sans succès; le parti de la première reine finit par l'emporter, et Bhim-Singh, jeté dans les fers, fut trouvé mort dans sa prison, la gorge affreusement mutilée (1).

Le jeune rajah ainsi livré à de mauvais conseillers, résolut de déclarer la guerre à l'Angleterre, et envoya une ambassade à Pékin pour demander des secours en hommes et en argent. Or, le Népaul étant tributaire de la Chine, l'empereur du Céleste-Empire regarda la démarche de ses vassaux comme une insolence, et y répondit en dirigeant contre le Népaul une armée tartare qui obligea ce pays à demander la paix, avec la dure condition d'une augmentation de tribut de 10,000 livres, qui devaient être envoyées tous les cinq ans à Pékin.

A la même époque, le colonel Oglander du 26e caméronien, arrivait sur la frontière pour la protéger, et sa présence amenait la dissolution du Pandee ou ministère de la guerre, remplacé par le Chountra ou ministère britannique. Mais lors de la retraite des troupes, l'arrière-garde eut quelques dangers à courir, et le roi, ainsi que son conseil, montrèrent les dispositions les plus hostiles à l'égard de M. Hodgson, le célèbre naturaliste, alors résident anglais au Népaul. C'est à cette époque que viennent se placer certaines scènes où l'odieux le disputait au ridicule.

« Le roi se présenta un jour chez le Résident, accompagné » de quelques chefs et d'un corps de troupes nombreux, pour

(1) Suivant le capitaine Cavenagh, qui accompagna officiellement Jung-Bahadour en Europe, et qui publia le récit de son séjour à Calcutta, sous le titre de *Notes sur l'État du Népaul*, Bhim-Singh ou Bhem-Sen se serait suicidé dans sa prison. En cela, comme sur beaucoup d'autres points, M. Oliphant a suivi à la lettre l'opinion de son prédécesseur. Le fait est que les renseignements des deux voyageurs ont été probablement puisés aux mêmes sources.

» demander qu'on lui livrât un marchand anglais établi au Népaul depuis quelques années, et qui s'était réfugié à la Résidence. Ce marchand avait été partie intéressée dans un procès qui se débattait devant la Cour de justice du Népaul ; mais n'ayant pas répondu à l'assignation qui lui avait été adressée, un jugement avait été rendu contre lui, et il était tombé par ce fait, prétendait le roi, sous le coup des lois pénales du pays. Le Résident britannique refusa de livrer son compatriote. Le Rajah, furieux, menaça d'employer la force et donna même l'ordre que l'on saisît le marchand. Mais l'officier de justice qui commandait l'escorte, refusa d'obéir, et par son hésitation et ses doutes effraya le roi et ses compagnons, qui se retirèrent sans donner suite à leurs exigences.

» Quelques jours après, la cour était en deuil de la reine, et l'usage exigeait que le roi et les principaux chefs ne pussent, pendant un temps déterminé, aller à cheval ou en voiture. Il s'éleva, sur ces entrefaites, entre le roi et l'héritier présomptif, une discussion assez vive qui amena un certain tumulte dans le palais et les détermina à se rendre en personne auprès de nous. Il avait plu toute la matinée, et, vers midi, on vint nous annoncer que le Rajah et l'héritier se présentaient aux portes de la Résidence. Nous sortîmes pour aller les recevoir, et nous trouvâmes nos visiteurs qui nous attendaient gravement montés sur le dos de deux vieux courtisans. L'héritier invita alors le Rajah à nous donner l'ordre de plier bagage et de quitter incontinent le pays. Celui-ci ayant refusé, son compagnon se mit à l'accabler d'injures, puis, poussant sur lui le vieux chef qu'il avait entre les jambes, il sauta à la gorge du souverain. Une mêlée terrible s'engagea, et après qu'ils se furent mutuellement égratigné et arraché les cheveux, le fils victorieux parvint à saisir favorablement son père et le secoua si fort et si bien, qu'ils s'en allèrent tous quatre, bêtes et gens, rouler dans la crotte. Les vieux coursiers se dépêtrèrent le plus vite possible, et se sauvèrent en boitant avec toute la suite, tandis que les deux champions continuaient vaillamment le combat par terre. On parvint enfin à les calmer ; ils se relevèrent, et enfourchant de nouveaux chevaux, ils s'en retournèrent tranquillement chez eux. »

Placé dans la situation difficile dont nous avons parlé, le roi rappela Mahtabour-Singh, neveu de Bhim-Singh, qui, à la mort de son oncle, s'était réfugié sur le territoire britannique, et lui confia la sanglante mission de le débarrasser des deux ministres. Neuf des chefs Pandee furent mis à mort; mais il ne fut pas aussi facile de vaincre l'autre faction qui résista et parvint même à tuer le nouveau ministre dans les appartements du palais. Ce meurtre fut suivi d'une épouvantable anarchie. Plus de soixante-dix chefs furent massacrés, et, parmi eux, celui qui était à la tête du parti Chountra, Futteh-Jung.

Le rajah, qui s'était enfui à Benarès, où son ancêtre, Run-Bahadour, avait trouvé lui-même un refuge cinquante ans auparavant, fut remplacé par l'héritier direct, Mahraja-Girwan Juddha-Bukram-Sah, souverain actuel du Népaul, dont la politique constante a été d'entretenir des relations d'amitié avec l'Angleterre. Jung-Bahadour, son premier ministre, est le fils d'un frère de Mahtabour-Singh, qui commandait l'armée sur la frontière du nord-ouest. Il est ainsi neveu du dernier ministre, et petit-neveu de l'infortuné Bhim-Singh. Jung se distingua de bonne heure par son courage et sa froide intrépidité; à l'époque où son oncle, Mahtabour-Singh, fut élevé au pouvoir, il organisa un complot formidable contre les Anglais, ses amis actuels. Il ne semble cependant pas que cette qualité de neveu du premier ministre l'ait fait entrer d'abord très avant dans les bonnes grâces du souverain.

« Cette parenté de Jung avec le premier ministre, dit M. Oliphant, attira peut-être sur lui la malveillance du prince, qui » faisait preuve, à son égard, d'une animosité remarquable, et » cherchait, sans vouloir l'avouer, à le perdre par tous les » moyens en son pouvoir. Un jour, le jeune souverain lui donna » l'ordre de traverser à cheval un torrent grossi par les pluies » récentes, et attendit qu'il fût arrivé au milieu pour le rappeler près de lui, espérant qu'en se retournant le cheval et le cavalier seraient emportés par la violence du courant. Jung ne » dut son salut qu'à sa vigueur et à sa présence d'esprit. C'était, » suivant lui, le plus grand danger qu'il eût jamais couru; il est » permis d'en douter quand on connaît l'aventure suivante: » le prince ne resta pas long-temps sans laisser voir de nou-

» veau ses mauvaises dispositions à l'égard du jeune aventurier, » dont la vie, du reste, n'avait de valeur que pour lui-même, et » dont le sort n'excitait, parmi les courtisans, qu'un médiocre » intérêt. Un supplice, assez usité au Népaul, consiste à jeter le » condamné dans un puits. Or, Jung prétendait qu'il fallait s'en » prendre à la maladresse du patient s'il ne sortait pas toujours » sain et sauf de cette épreuve. Pour appuyer son opinion sur » des faits, et aussi, peut-être, dans l'éventualité d'accidents fu- » turs, il s'exerça à y descendre et à en sortir, au point d'ac- » quérir, dans cet art nouveau, une véritable perfection. Donc, » quand il apprit, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, que l'in- » tention du prince était de le faire jeter dans un puits, il n'en » fut nullement troublé, et demanda pour toute faveur, que, » par exception, il lui fût permis de s'y jeter lui-même. La de- » mande était trop modeste pour ne pas être accordée aussitôt. » Alors, au milieu d'une foule immense, en présence du prince, » qui était venu assister à cet agréable spectacle, Jung s'appro- » cha du puits, quitta les vêtements qui l'embarrassaient, et, » après avoir promené un regard d'adieu sur l'heureuse vallée » du Népaul, il passa les jambes de l'autre côté, se précipita » courageusement, et disparut aux yeux du prince et des assis- » tants. Heureusement pour Jung, qui, probablement, avait re- » connu les lieux, l'eau était profonde, et il existait, en outre, » des fentes et des crevasses dans la pierre poreuse dont le puits » était construit. Il se tint adroitement collé à l'un des côtés jus- » qu'à minuit, heure à laquelle ses amis, prévenus, vinrent le » tirer de sa périlleuse situation, pour le tenir caché jusqu'à ce » que la tournure des affaires lui permît de ressusciter sans dan- » ger. Cette curieuse aventure, qui peut paraître incroyable, me » fut racontée à moi-même par Son Excellence, qui se serait » montrée très blessée qu'on élevât le moindre doute sur son au- » thenticité ; je me gardai donc bien d'en rien faire. »

M. Oliphant nous parle aussi d'autres prouesses de Jung-Bahadour, qui domptait un musc ou un éléphant en s'attachant au cou de ces animaux ; mais il est bien entendu que l'ami du ministre n'exige pas, du lecteur, une foi complète dans de pareilles anecdotes, quoique racontées par Jung-Bahadour lui-même.

Le fait le plus extraordinaire de l'histoire de Jung-Bahadour, à notre point de vue social du moins, c'est qu'il fut le meurtrier de son oncle Mahtabour-Singh, si nous nous en rapportons au capitaine Cavenagh et à M. Oliphant. Le capitaine Smith, qui était résident au Népaul à cette époque, donne une version différente, et, il faut l'espérer, plus exacte.

Suivant M. Oliphant, Mahtabour-Singh avait encouru la disgrâce de la favorite pour avoir refusé noblement de mettre à mort quelques-uns de ses ennemis personnels. Celle-ci jura de se venger, et se lia, dans cette intention criminelle, avec le parti contraire, qu'elle avait aussi l'intention de détruire ; le premier ministre fut destiné à être la victime de sa propre « indécision » frappé par la main même de son favori. Ceci explique comment Jung-Bahadour, le neveu « favori » de Mathabour, pouvait, en même temps, faire partie de la faction que la favorite voulait détruire, et qui était opposée au premier ministre.

« Une nuit, vers onze heures, un messager du palais vint » prévenir Mahtabour-Singh que Leurs Majestés désiraient le voir » à l'instant même (la reine avait toujours conservé avec lui les » apparences de l'amitié). Le ministre se rendit au palais sans » le moindre soupçon ; mais à peine avait-il franchi les degrés » du grand escalier et était-il entré dans la pièce où se te- » naient ses maîtres, que le bruit d'un coup de pistolet se fit en- » tendre ; la balle alla frapper au cœur le vieillard, qui chancela » et vint tomber aux pieds de celle qui avait ordonné sa mort.

» Il est difficile de se rendre compte des motifs qui avaient pu » pousser Jung-Bahadour à ce crime, dont il ne parle plus » maintenant qu'avec un profond regret, bien qu'en affirmant » toujours qu'il était nécessaire et impossible à éviter. Sa dé- » fense consiste à dire qu'il fallait que sa vie ou celle de son on- » cle fût sacrifiée, et qu'il dut naturellement sauver d'abord la » sienne. Quoi qu'il en soit, l'effet immédiat de cet évènement » fut d'amener la formation d'un nouveau ministère dont Jung » fit partie en qualité de commandant en chef. On avait donné » deux collègues au premier ministre, Guggun-Singh. Un an » s'était à peine écoulé que Guggun fut assassiné dans son pro- » pre appartement. Ceci se passait en 1846. On s'empara de » l'individu soupçonné d'avoir commis le meurtre, et Abiman-

» Singh, l'un des collègues du premier ministre, reçut de la » reine l'ordre de le mettre à mort; mais comme le rajah ne » voulut pas autoriser l'exécution, Abiman-Singh se prévalut de » son refus pour ne pas obéir; circonstance qui semble avoir » donné à Jung le soupçon qu'Abiman n'avait pas été étranger » à l'assassinat. Il communiqua sa pensée à Futteh-Jung, second » collègue du premier ministre, en l'engageant à faire exé- » cuter Abiman-Singh avec son complice, et à prendre la place de » premier ministre. Futteh-Jung refusa de prêter les mains à » une mesure aussi violente; et Jung, qui n'était pas d'une » nature très patiente, résolut de le priver temporairement de » la liberté pour avoir la faculté de mettre ses desseins à exé- » cution lui-même.

» Ce plan de conduite ne fut pas plutôt arrêté dans son es- » prit, qu'il déploya, pour le faire triompher, la plus intrépide » résolution. La nuit même, il voyait se confirmer ses premiers » soupçons par les préparatifs d'Abiman-Singh au palais. L'hé- » sitation était impossible. Les deux collègues et leurs partisans » étaient rassemblés dans la grande cour, et la reine réclamait » avec désespoir la punition du meurtrier de Guggun-Singh, » qui passait pour avoir été son amant. Jung donna le signal en » se saisissant de Futteh-Jung. A cette attaque imprévue, le fils » de Futteh, croyant la vie de son père menacée, s'élança pour » le défendre, et il avait déjà fait une grave blessure à Bum-Ba- » hadour, lorsque Dere-Shumm-Shere-Bahadour, à peine âgé, » alors, de dix-sept ans, l'étendit mort à ses pieds.

» Futteh-Jung, respirant la vengeance, s'élança sur les meur- » triers de son fils, et il allait frapper d'un coup mortel Bum- » Bahadour, déjà dangereusement blessé, quand ce fut Jung- » Bahadour qui l'étendit par terre à côté du cadavre de son » fils.

» Le «*coup d'État*» de Jung prenait des proportions inat- » tendues : mais le sort en était jeté et tout dépendait de son » sang-froid et de sa décision. Malgré les craintes personnelles » qu'il pouvait avoir pour sa vie, il est difficile de concevoir » comment un homme peut en arriver à l'accès de fureur qu'il » fit éclater dans la scène qui devait clore cette épouvantable » tragédie. Il avait encore devant lui quatorze nobles, altérés

» de vengeance, qui venaient de voir tomber leur chef sous ses » coups ; mais il était entouré de gardes dévoués, de la fidélité » desquels dépendait son salut, et qui firent reculer ses ennemis. » Le sort qui attendait ces malheureux n'était que trop évident. » Jung saisit la carabine du soldat qui était le plus près de lui et » la dirigea sur le plus avancé de la petite troupe. Quatorze fois » le bruit fatal se fit entendre, et à chaque coup de la carabine, » qui lui était passée de main en main, une nouvelle victime » tombait sur le sol. Abiman-Singh, seul, était parvenu à s'é- » chapper ; il était arrivé jusqu'à la porte ; mais là, il fut coupé » presqu'en deux par l'épée de Krishn-Bahadour.

» Ainsi, en quelques instants et de sa main même, Jung s'é- » tait débarrassé de ceux qu'il avait à redouter. Là, gisaient » entassés les corps des chefs les plus élevés du pays ; au milieu » de l'obscurité qui enveloppait cette scène de carnage, le mas- » sacre continuait de tous côtés. Cent cinquante individus péris- » saient dans cette nuit terrible et cette exécution répandait par- » tout la terreur. Avant que le jour ne parût, Jung-Bahadour » était premier ministre du Népaul, et il avait placé des gardes à » l'arsenal, à la trésorerie et au palais.

» Le matin, les troupes sortirent pour la parade ; elles aper- » çurent, étendus devant elles, les corps de leurs derniers chefs, » que Jung leur montra, en leur protestant que l'armée trouverait » toujours en lui un soutien ; et il consola les officiers de la perte » qu'ils venaient de faire, en leur accordant un avancement » immédiat. Il est aussi facile à un aventurier d'obtenir par » ces moyens l'affection de l'armée, aux Indes qu'en Europe, » et Jung n'éprouva pas de grandes difficultés à faire accepter » ses mesures de salut public par les Gurkhas, qui ont toujours » montré, depuis, le plus grand dévouement à sa personne. »

Jung-Bahadour, parvenu au pouvoir à la suite de ce massacre, devait, à son tour, user des plus grandes précautions à l'égard des partisans de ceux qu'il avait égorgés et qui chercheraient certainement à organiser une conspiration contre lui. Un soldat, dit M. Oliphant, fut mis à mort, simplement parce qu'il avait eu une audience particulière du roi !

« Les évènements prouvèrent bientôt que Jung ne se trompait » pas dans ses prévisions. Les deux princes, fils de la première

» reine, avaient été retenus pendant quelques temps, et la reine » actuelle essaya de décider Jung à les mettre à mort pour assu- » rer le trône à l'un de ses propres enfants. Celui-ci refusa de » le faire, et son refus attira sur lui le courroux de cette reine, » dont la vengeance était allée jadis frapper l'oncle par la main » du neveu.

» Mais Jung avait profité de la leçon, et connaissant bien le » caractère de la femme à qui il avait affaire, il fit en sorte » d'être tenu toujours au courant de ce qui se passait à la cour.

» Il apprit bientôt qu'un complot se tramait contre sa vie et » que la place de premier ministre était promise au meurtrier, » comme récompense de ses services. L'avis, qui avait été déjà » si fatal à Mahtabour-Singh, vint encore une fois du palais, » pour inviter Jung à se rendre près du roi; le messager était » celui-là même qui devait exécuter la sentence portée contre » lui. Mais à peine avait-il rempli son message, qu'il tomba » frappé par l'un des serviteurs du premier ministre. Jung se » rendit aussitôt au palais où il demanda au rajah d'accepter la » démission de sa charge ou de lui donner les pouvoirs néces- » saires pour détruire les ennemis de l'héritier présomptif. Le » roi ne pouvait refuser, et Jung, fort de son autorité nouvelle, » fit saisir et décapiter tous les complices du conspirateur.

» Comme la reine elle-même était l'ennemie la plus acharnée » du jeune prince, elle reçut de Jung l'injonction de quitter » immédiatement le Népaul avec ses deux fils. Il eût été inutile » de résister aux ordres du jeune aventurier, dont l'indomptable » courage et la bonne fortune triomphaient de tous les obsta- » cles.

» Le rajah avait accompagné la reine à Benarès. Pendant son » absence, l'héritier présomptif fut élevé au trône, et Jung se » trouva investi de la puissance la plus absolue. »

Le vieux monarque, en apprenant l'installation de son fils comme rajah, donna, pour la première et la dernière fois, quelques signes de volonté et résolut de ne pas abandonner le trône sans tenter un effort suprême. Poussé probablement par l'ambitieuse reine exilée, il rassembla quelques partisans et envahit les frontières méridionales du Népaul. Jung avait été prévenu à temps de son dessein, et le malheureux roi avait à peine eu le

temps d'établir son camp sur son ancien territoire, qu'il fut surpris pendant la nuit par les troupes du ministre ; sa petite armée, complètement mise en déroute, laissa sur le terrain quatre ou cinq cents tués ou blessés. Le rajah, lui-même, fait prisonnier, se vit placé en lieu de sûreté par son fils soumis qui occupe aujourd'hui le trône, et qui lui permet de temps en temps de venir prendre un siége à côté du sien, dans les grandes occasions.

« C'est ainsi, dit M. Oliphant, que le général Jung-Bahadour, » ambassadeur du Népaul en Angleterre, arriva au pouvoir à » l'âge de trente ans ; et, certainement, il aurait excité chez nos » concitoyens un intérêt plus vif que celui que l'on accordait » généralement à la couleur de son visage et à l'éclat de ses diamants, si le public anglais avait connu toutes les particularités » de sa vie aventureuse. Peut-être ensuite cette ignorance lui » a-t-elle été favorable ; nos préjugés occidentaux, quant à ses » mesures politiques et à sa manière de traiter les questions de » portefeuilles, lui auraient nui sans doute dans l'esprit de ceux » qui lui faisaient les honneurs de l'Angleterre. Rappelons-nous » cependant, comme circonstance atténuante, qu'il ne s'est servi » pour arriver au pouvoir que des moyens habituellement employés dans son pays, et qu'on lui avait appris de bonne heure à » mépriser la vie des hommes, car je suis convaincu qu'il n'est » pas naturellement cruel. Impétueux et irréfléchi, il est plein » d'instincts généreux, et dans une fréquentation de deux mois, » j'ai découvert en lui tant de nobles qualités, que je ne puis » m'empêcher de demander grâce pour ce fils indompté d'une » nation presque sauvage, et qui n'a aucune notion de la responsabilité morale.

» J'ai raconté franchement son histoire ; je suis persuadé qu'il » n'a l'intention de rien cacher de ces actes qui, dans son esprit » et celui de ses concitoyens, ne passent pas pour être criminels, et je lui ai souvent entendu rapporter, avec toute la simplicité d'une conscience tranquille, la plupart des faits que j'ai » transcrits ici. »

Le récit de l'élévation de Jung-Bahadour, par le capitaine Egerton, dans son *Journal d'un Voyageur aux Indes*, diffère essentiellement de celui qui est donné par le capitaine Cavenagh et M. Oliphant comme le tenant de Jung-Bahadour

lui-même, et qui, par conséquent, ne peut être accepté qu'en faisant la part de l'imagination de l'auteur, c'est-à-dire avec une certaine réserve.

« On m'a raconté aujourd'hui, dit le capitaine Egerton, ce » que je crois être la véritable histoire de notre ami Jung avant » son élévation au pouvoir. Son premier exploit fut l'assassinat » d'un certain général, Guggun-Singh, grand ami de la reine ou » maharanie. Dans la confusion qui suivit ce meurtre, trois au- » tres chefs furent massacrés. Par qui? c'est ce que personne ne » peut dire; mais probablement l'ami Jung n'était pas loin. L'un » d'eux, entre autres, fut coupé en deux par Budnee-Nour-Singh. » La maharanie semble avoir eu continuellement pour but de » placer son propre fils sur le trône au détriment du fils du roi, » le rajah actuel. Jung ne voulait pas y consentir (il n'était pas » alors premier ministre, je crois, mais il avait quelque pouvoir » dans l'armée). L'aimable dame résolut de se passer de lui. » Elle avait long-temps gouverné le pays, et ne s'était pas fait faute » de répandre le sang pour établir son pouvoir quand le maha- » rajah s'était enfui à Patan, après le massacre des chefs. Pour » l'aider dans ses desseins, elle nomma premier ministre un de ses » partisans, avec de pleins pouvoirs pour la débarrasser de ses en- » nemis. Jung l'apprit, et rassemblant aussitôt ses amis, il partit » pour le palais où se trouvaient réunis le maharajah et l'héri- » tier présomptif. Il rencontra sur sa route le nouveau soi-disant » premier ministre, et après quelques remarques polies sur sa » conduite, il changea tout-à-coup de langage et fit un signe à » un de ses serviteurs qui tua son ennemi d'un coup de cara- » bine. Celui-là écarté, il ne lui fut pas difficile de triompher du » reste. La maharanie et ses enfants furent exilés à Bénarès, où le » maharajah ne tarda pas à les suivre après sa déposition, et Jung, » depuis cette époque, a toujours été en possession du pouvoir. »

Le capitaine Smith et M. Oliphant sont d'accord tous deux pour se moquer de la réception faite à Jung-Bahadour et à ses compagnons, lors de sa *visite* en Angleterre, — car il est difficile de donner à ce voyage le nom d'ambassade — ainsi que des fausses et burlesques idées des Anglais sur le Népaul en général, et sur Jung-Bahadour en particulier. La société anglaise se préoccupa fort peu des antécédents de Jung et de ses frères; il

suffisait que leur costume fût magnifique, leur libéralité excessive, et leurs diamants de la plus belle eau. Le simple « général » fut de suite élevé à la dignité de « prince, » et la même distinction fut accordée généreusement à sa famille tartare. C'était un vrai déluge d'invitations parties des régions les plus élevées de l'aristocratie britannique, et « Son Excellence » figurait chaque jour, dans le *Morning-Post*, comme l'hôte de quelque soirée, le visiteur de quelque monument public.

« La Compagnie péninsulaire, dit le capitaine Smith, qui avait » amené Jung et sa suite dans un de ses plus beaux steamers, » moyennant le prix de 5,000 £, donna un bal en l'honneur de » ses voyageurs. Ils passèrent en revue l'artillerie à Woolwich, » les gardes au parc, et les généraux (*risum teneatis*) ambitionnèrent leur approbation. Les directeurs de spectacles et » autres divertissements annonçaient leur visite comme un appât pour le public. L'annonce réussissait souvent, quoique le » prince ne vînt pas toujours. Enfin la presse, emportée par le » torrent de l'opinion, consacra des articles spéciaux à des descriptions du Népaul, — courtes mais erronées, — et mit en » circulation sur le compte des « lions » du jour les anecdotes » les plus apocryphes et les plus absurdes. »

Cependant, malgré le caractère de frivolité donné à cette visite et les nombreuses faiblesses du chef oriental, qui furent beaucoup plus éclatantes que ses vertus, il paraîtrait, d'après M. Oliphant, que Jung aurait retiré quelque avantage moral et intellectuel de son voyage en Europe.

On faisait grand bruit, pendant son séjour en Angleterre, de ses prouesses comme bon tireur. M. Oliphant vient appuyer cette opinion par ce dont il a été lui-même témoin pendant sa traversée à Calcutta.

« Le ministre Sahib, — c'était le nom qu'on lui donnait ordinairement, — se livrait chaque jour, pendant deux heures, » à l'exercice de la carabine. Entouré des gens de sa suite auxquels était confié le soin des armes magnifiques qu'il avait à » bord, il avait l'habitude de se placer sur l'arrière, et chaque » coup de la carabine était presque invariablement suivi des » exclamations d'enthousiasme de ses serviteurs à la vue du but » frappé par la balle, ou bien quand les trois bouteilles suspen-

» dues l'une au-dessous de l'autre à la vergue d'avant étaient » successivement brisées en trois coups dans le même nombre » de secondes. L'exercice du pistolet succédait à la carabine, et » Jung-Bahadour manquait rarement de frapper dans la mouche » à quinze pas.

» Ensuite on s'occupait de l'éducation des chiens, et cela de la » façon la plus singulière. On faisait promener sur le pont un » malheureux chevreau devant le nez de deux chiens de chasse » superbes, qui faisant peu de cas du fouet caché sous les plis » des vêtements de leur maître, ne manquaient jamais de se lais- » ser aller à leur instinct et de se jeter sur la victime présentée. » Le ministre Sahib n'attendait que ce moment pour faire pleu- » voir invariablement sur les bêtes coupables une grêle de coups » de fouet; puis cette tâche accomplie, et ne trouvant plus rien » pour se distraire, il lui venait tout-à-coup dans l'esprit que » son cheval, rendu malade par le repos forcé, avait besoin d'être » purgé, et, à cet effet, il lui faisait avaler une quantité notable » d'eau-de-vie! seul remède qu'il employât pour son cheval et » ses chiens. Il riait alors de mon étonnement, et me défiait » au jeu de trictrac. Quelquefois c'était la gymnastique qui était » à l'ordre du jour, et le général était si souple et si agile, qu'il » était impossible de lutter avec lui. »

Le soir, en fumant sur le pont, il aimait à s'entretenir de son voyage en Europe, regrettant les plaisirs de Londres et de Paris, et parlant avec admiration de toutes les merveilles de la civilisation. M. Oliphant s'était lié avec le plus jeune des frères, Dhir-Shum-Shir, le plus généreux et le plus gai de la famille, mais, de plus, brave comme un lion, ainsi qu'il l'avait prouvé dans les derniers évènements du Népaul. Son mérite avait été, hélas! entièrement méconnu en Angleterre, où le ministre Sahib, en sa qualité de lion favori du public, attirait sur lui seul toute l'attention.

Jung-Bahadour s'est marié à Benarès, où il a épousé la seconde fille de Son Altesse le prince Bir-Rajundah, ex-rajah de Curg. La princesse Gouramma, aujourd'hui Victoria, qui a embrassé récemment la religion chrétienne sous le patronage de la reine d'Angleterre, est une fille plus jeune que le même rajah a eu d'un autre lit.

Le vieux rajah, comme on le voit, a montré ce que nous ap-

pellerons, par respect, une grande indépendance d'esprit dans sa conduite vis-à-vis de ses filles. Il donne l'une à un homme sans consistance, Hindou mélangé de tartare, l'un des plus intelligents, mais des moins scrupuleux aventuriers de l'Inde, et il remet doucement l'autre entre les bras d'une religion toute d'humilité et d'abnégation, sous la protection de la gracieuse souveraine du Royaume-Uni! M. Oliphant montre peu d'indulgence dans son jugement sur le vieux rajah. A ses yeux, ce néophyte éclairé et libéral n'est qu'un vieil Hindou superstitieux et spéculateur.

Le fait est que le vieillard, ou s'est peu préoccupé du salut de Gungahmah, — tel est le nom de la femme de Jung, — ou il n'aurait pas dû permettre que sa favorite Gouramma devînt chrétienne. Gungahmah, qu'on ne pouvait voir à Benarès, fut moins invisible au camp de Bahadour.

« Ayant quitté Jaunpour vers minuit, nous étions arrivés le » jour suivant au camp de Bahadour. Le spectacle qui s'offrit » alors à nos yeux était des plus pittoresques : 5,000 Népaliens » étaient rassemblés en cet endroit, tous serviteurs à différents » degrés du premier ministre, dont les tentes étaient dressées à » peu de distance d'un bois de mangues qui nous cachait son » armée et ses partisans. Jung était parti pour la chasse, et nous » prîmes un éléphant pour le rejoindre. Nous entendions de » nombreuses détonations d'armes à feu dont le bruit nous faisait espérer une chasse orientale dans tout son éclat; mais » quel fut mon désappointement quand j'aperçus Jung entouré » d'une vingtaine de serviteurs qui tenaient des parasols et lui » chargeaient ses fusils, pendant qu'il s'avançait avec précaution et sans bruit pour lâcher son coup à un malheureux perroquet ou à quelque autre oiseau perché sur une branche et » voltigeant innocemment sous les feuilles. Le plus intéressant » objet du groupe était la nouvelle mariée assise sur un coussin. » Jung me la présenta comme sa « belle compagne, » titre qu'elle » justifiait parfaitement. Elle était, en effet, d'une beauté rare, » et faisait grand honneur au bon goût de son époux, qui parut » charmé quand nous le complimentâmes sur son choix. »

Dans leur course de Benarès à Katmandou, les voyageurs traversèrent le Turai. C'est un pays long et étroit, qui a vingt milles de

largeur, et qui suit la frontière septentrionale de l'Inde anglaise pendant l'espace de trois cents milles. Le sol en est plat, et de vastes forêts en occupent à peu près une étendue de dix milles. Au-delà du Turai apparaissent les montagnes de Chariagatty, obstacle formidable pour les armées anglaises, et où se livrèrent les combats les plus acharnés, en 1816, lors de la guerre du Népaul.

Les principaux produits du Turai proviennent de l'impôt territorial, et de la vente des licences pour les coupes de bois de charpente et le commerce du bétail. Cette source de revenus s'augmente encore du nombre considérable d'éléphants qui sont pris, chaque année, dans les forêts du pays, et font, comme on le voit, du Turai, une dépendance importante des possessions anglaises. Remarquons, en passant, avec M. Oliphant, que ces ressources pourraient être encore plus considérables. Ainsi on ne sait pas aujourd'hui tirer parti des peaux et des cornes des bestiaux qui meurent chaque jour par centaines. Le voisinage des forêts et des marécages, dans un semblable climat, sont une cause permanente de destruction. Pendant neuf mois de l'année, il règne dans ce pays une maladie nommée l'*ayul*, qui en rend le séjour impossible même aux naturels. La superstition populaire prétend que l'air est empoisonné par l'haleine des serpents et des autres animaux venimeux. Les goîtres et le crétinisme y sont aussi assez communs.

Outre les éléphants, les forêts et les marais du Népaul sont peuplés de rhinocéros, de bœufs sauvages, d'ours, d'alligators et de chiens sauvages. On ne doit pas s'attendre à trouver des notions très exactes d'histoire naturelle dans les récits de voyageurs qui n'en ont point fait une étude spéciale, comme MM. Cavenagh, Smith et Oliphant; mais on peut lire dans leurs ouvrages la description de plusieurs chasses de ces animaux qui présentent un assez vif intérêt. Quelques détails sur le musc nous ont paru si nouveaux, que nos lecteurs nous sauront gré de les leur donner ici.

« Le musc, quoique le plus timide et le plus innocent des » animaux, est en même temps l'ennemi le plus terrible des vi- » pères et des couleuvres, et sa manière de les détruire est des » plus curieuses. Les endroits où se tient ordinairement le musc » sont remplis d'un nombre considérable de petites couleuvres

» de montagne, longues de dix-huit pouces environ, très veni-
» meuses, qui se jettent pour les piquer sur les hommes ou les
» bêtes qu'elles rencontrent. Le musc leur fait une chasse impi-
» toyable et détruit toutes celles qu'il trouve, de la manière sui-
» vante. Les muscs vont généralement par deux : le premier qui
» découvre une couleuvre, fait entendre un petit cri aigu qui
» amène immédiatement l'autre à ses côtés. Ils commencent
» alors tous deux une série de sauts les plus prodigieux, bondis-
» sant et s'élançant par dessus le dos l'un de l'autre et tournant
» rapidement en cercle autour du reptile (je dois faire remarquer
» ici que la corne du pied du musc est noire et aussi coupante
» qu'un couteau); après avoir ainsi sauté autour de leur ennemi
» pendant cinq ou six minutes, le mâle le frappe de son pied de
» devant avec une telle rapidité que l'œil peut à peine le suivre,
» et la couleuvre est tuée sur le coup. Il sépare alors la tête du
» corps et célèbre son triomphe par une nouvelle série de sauts
» et de gambades autour du reptile. Presque toujours, le
» musc est suivi d'un gros busard ou milan qui, après la vic-
» toire, s'abat sur la couleuvre et l'emporte pour la dévo-
» rer sur le rocher le plus voisin. C'est ainsi que s'est accré-
» ditée la réputation de carnivore que les naturels ignorants
» ont fait au musc. J'ajouterai que sa nourriture favorite est
» une espèce d'oignon sauvage ; il se sert pour enlever la
» bulbe, de deux petits crocs qu'il possède à la mâchoire su-
» périeure, et qui ont trois pouces de long avec l'épaisseur d'un
» tuyau de plume ordinaire : cette bulbe, lorsqu'elle est ouverte,
» laisse échapper une odeur aussi pénétrante que le musc le
» plus fort, et c'est certainement de cette nourriture habituelle
» du musc que se forme la matière parfumée contenue dans le
» petit sac que porte cet animal. »

Pour en revenir à Jung-Bahadour, M. Oliphant nous décrit la brillante réception qui lui fut faite à son retour par la cour de Katmandou ; et cependant, elle fut suivie, une semaine après, d'un attentat contre sa vie, dont l'auteur était Run-Bahadour, l'un de ses frères, qui avait rempli le poste de premier ministre pendant son voyage en Europe ! Il est évident, d'après le témoignage du capitaine Smith et de M. Oliphant, que Jung-Bahadour, regardé aujourd'hui comme le partisan des idées et

de la civilisation européenne, est très impopulaire au Népaul, et que sa situation est des plus périlleuses.

« Dès son arrivée, au Népaul, Jung-Bahadour devint le but » de la médisance. Jaloux de sa position élevée et de son in- » fluence, quelques courtisans résolurent de lui faire perdre le » commandement de l'armée, et pour la réussite de leur projet, » ils trouvèrent un instrument docile dans un de ceux qui avaient » accompagné le ministre en Angleterre. Cet homme prétendit » que Jung avait perdu les priviléges de sa caste, en partageant » les repas de gens d'une caste inférieure, — de parias, en un » mot, — c'est ainsi qu'il désignait les Anglais. — Rien n'était » plus faux.

» Jung-Bahadour s'était toujours montré scrupuleux observa- » teur des devoirs de sa religion, et il ne répondait à aucune » invitation, à moins qu'on ait pris des dispositions pour le ser- » vir, avec sa suite, dans un endroit réservé. Dénoncé pour » avoir manqué à la foi religieuse des brahmins, il tira une ven- » geance signalée du calomniateur. Ayant fait rassembler les » troupes, il appela l'accusateur devant lui, et le somma de » prouver ses calomnies en présence de tous. Le malheureux, » effrayé, tomba à genoux, confessa son crime et en implora le » pardon. Jung, transporté de fureur, se tourna vers lui, et » l'ayant accablé de toutes les épithètes injurieuses dont abonde » le vocabulaire hindou, il ordonna à quelques soldats de le » jeter par terre et de se livrer sur lui aux outrages les plus » grossiers. Cet épisode mit fin à la conspiration; et, depuis » cette époque, Bahadour a toujours été maintenu dans le com- » mandement en chef de l'armée. »

M. Oliphant, après avoir cherché à démontrer que Jung-Bahadour fait tout ce qui est en son pouvoir pour améliorer la condition de ses concitoyens, et pour leur inspirer plus de générosité et de franchise dans leurs relations avec les Européens, parle avec tristesse des obstacles que le ministre rencontre de tous côtés.

« Il est regrettable que d'aussi louables intentions ne trouvent » nulle part ni aide ni encouragement. Le jeune roi, qui a » prêté son appui au ministre dans les scènes de violence que » j'ai racontées, est tout-à-fait incapable d'adopter les idées

» philanthropiques de Jung. Il ne pense que médiocrement à la
» prospérité du pays ; sa principale occupation consiste à inven-
» ter et à exécuter des actes de cruauté, et son esprit est telle-
» ment habitué à cette sorte d'excitation, qu'il lui est impossible
» de s'en passer. Il est malheureux que les idées du rajah aient
» pris cette direction, et plus malheureux encore que la victime
» désignée soit Jung-Bahadour, car il est plus que probable que
» le frère du roi qui était entré dans le dernier complot contre
» la vie du premier ministre, peu de jours après mon arrivée,
» avait agi avec le consentement et peut-être même à l'instigation
» de Sa Majesté.

» Jung ne peut plus s'appuyer sur ses propres frères; l'un
» d'eux, qu'il regardait comme le plus fidèle, se trouva, comme
» nous l'avons dit, impliqué dans la même conspiration contre
» la vie du premier ministre. Il ne peut donc plus compter sur
» eux, à l'heure du danger, excepté sur le plus jeune de la fa-
» mille, qui l'accompagna en Angleterre, et qui, je crois, est
» franchement dévoué à ses intérêts. Abandonné par le roi, qui
» lui doit le trône, ayant vu sa vie menacée par celui-là même
» que les liens du sang devaient arrêter, il est aujourd'hui
» comme un but désigné d'avance au poignard de quiconque
» voudra gagner les bonnes grâces de son indigne souverain.
» Mais sa démarche n'est pas moins hardie, son œil moins pé-
» nétrant, au moment où il brave ainsi le destin de ses quatorze
» prédécesseurs, tous assassinés ! Il a cependant, de plus qu'eux,
» des gardes armés de carabines toujours chargées, qui ne le
» quittent jamais. Selon toute probabilité, celui qui lui arra-
» chera la vie y laissera la sienne. Il s'entoure enfin de tant de
» précautions, que j'espère qu'il vivra assez pour déjouer les
» desseins de ses ennemis, et mettre en pratique cette politique
» éclairée qui, tout en relevant les idées morales de la nation,
» développera les ressources matérielles d'un pays qui possède
» déjà de si grands avantages naturels, un climat délicieux, un
» sol fertile, une population industrieuse. Ces vallées, où n'a
» pas pénétré la civilisation et livrées encore à des cultivateurs
» à demi barbares, renferment des trésors inconnus. Des mines
» de cuivre, de plomb, d'antimoine, ensevelies aujourd'hui,
» pourraient répandre l'abondance dans une partie du pays. Les

» terres incultes, entre des mains habiles, deviendraient une
» source inépuisable de richesses, avec des moyens de transport
» rapides qui sillonneraient la contrée. La ville de Katmandou
» n'est-elle pas le point de jonction naturel d'un commerce
» considérable entre la Tartarie chinoise, le Thibet et les pro-
» vinces de l'Inde supérieure. »

Nous voudrions partager les consolantes illusions de M. Oliphant; mais il n'est malheureusement pas vraisemblable que les *carabines* suffisent seules à protéger long-temps les jours d'un homme accusé d'avoir renié sa caste, qui a voulu introduire dans son pays les mœurs et les habitudes européennes, qui s'est rendu suspect d'hérésie, vit entouré d'ennemis, et, pour tout dire, est craint et détesté du souverain! Malgré tous les crimes de Jung-Bahadour, on ne peut s'empêcher de faire des vœux pour qu'il réussisse dans ses généreux desseins. Les résultats de la lutte peuvent être sans doute annoncés d'avance; elle se terminera par une révolution favorable à un accroissement de pouvoir ou par la chute fatale du premier ministre; mais, quelle qu'en soit l'issue, la carrière du hardi aventurier mérite certainement, par son originalité, d'attirer l'attention de l'Europe.

(New-Monthly Magazine.)

Le premier ouvrage où le Népaul ait été décrit avec quelque détail, est celui du colonel Kirkpatrick, de la famille des Kirkpatricks de Closeburn, à laquelle appartient, par sa mère, S. M. l'Impératrice des Français. Le colonel avait été envoyé au Népaul dans l'année 1793, chargé d'une mission par la Compagnie des Indes. Son livre ne parut qu'en 1811, formant un volume in-4°, avec une carte et des gravures: on y trouve de précieuses notions sur la géographie du pays, et des anecdotes sur les mœurs des habitants.

Avant le colonel Kirkpatrick, on ne connaissait le Népaul que par les extraits du voyage du jésuite Giuseppe Bernini, qui avait résidé pendant quelques années à Lellit-Patan. On peut lire aussi, dans le Recueil

des *Asiatic researches*, l'analyse des pérégrinations extraordinaires d'un fakir nommé Praun-Pouri, rédigée par le capitaine Turner.

Parmi les anecdotes curieuses de l'ouvrage du colonel Kirkpatrick, il faut noter sa surprise, lorsqu'en visitant la ville de Cirtipour, il rencontre à chaque pas des hommes et des femmes avec le nez coupé. On lui apprit que Cirtipour était surnommée « Naskatapour, » la *ville des nez coupés*, depuis que, pour les punir de leur résistance, le rajah de Gorka fit mutiler ainsi tous les habitants, y compris les enfants qui n'étaient plus au sein de leurs mères. Ce fut un horrible spectacle que celui qu'offrit si long-temps une ville assez considérable, dont la population semblait n'avoir plus que des têtes de morts; car le rajah avait fait aussi couper les lèvres avec le nez à ces malheureux, coupables d'avoir défendu leurs foyers contre le vainqueur. Le fait est mentionné par le jésuite Bernini, qui dit que plusieurs des mutilés se donnèrent la mort par désespoir.

Une singularité du culte braminique dans le Népaul, c'est que ceux qui croiraient commettre un sacrilége épouvantable en mangeant de la vache, vont chasser le buffle et s'en nourrissent sans scrupule. Quelques-uns, cependant, selon le colonel Kirkpatrick, ont la précaution de se munir d'une *dispense* spéciale auprès des desservants du temple de Daiby ou Devi, qui est la déesse par excellence, à laquelle les Newars, tous budhistes, offrent volontiers une *hécatombe* de buffles.

Episodes. — Aventures.

UNE NIÈCE DE L'ONCLE TOM

OU

L'AFRIQUE BLANCHE (1).

III.

Nous ne devions pas jouir long-temps en paix de notre nouvelle habitation. Dès la seconde soirée, nous fûmes très effrayés, Enphaddé et moi, d'entendre Kaloulah pousser un grand cri en se précipitant hors de la hutte. Nous la suivîmes instinctivement; mais avant d'être dehors, nous fûmes couverts d'un essaim de petites fourmis noires, qui envahissaient notre demeure par myriades et comme un torrent. Plusieurs voisins, attirés par le bruit, jetèrent des tisons ardents dans cette masse vivante qui couvrait déjà le sol de la chambre à quatre ou cinq pouces de hauteur. Il n'avait pas plu depuis deux ou trois jours, et la natte de feuilles de palmier était si sèche, que nous eûmes la satisfaction de voir les fourmis bien grillées, mais aux dépens de notre case qui, en moins de quinze minutes, ne fut plus qu'un monceau de cendres. J'eus le bonheur de sauver mes vêtements et mon fusil. Il fallut acheter une autre maison, ce qui ne se fit pas sans peine. Elle était située un peu en dehors du village, au milieu d'un petit bois de palmiers; et, par conséquent, plus exposée aux attaques des bêtes sauvages, particulièrement du lion, qui, on le sait, ne craint pas d'entrer parfois jusqu'au milieu d'un

(1) Voir la livraison de janvier.

village ; mais, pour compenser son isolement, elle était entourée d'une haie de roseaux à la tige élevée.

Les bêtes sauvages n'étaient pas nos plus dangereux ennemis. Voyant l'intérêt que je prenais à mes nouveaux compagnons, et conseillé sans doute par son brutal agent, le marchand d'esclaves à qui je les avais achetés me rendit visite et demanda l'annulation du marché, sous prétexte de l'omission d'une formalité nécessaire pour valider un contrat dans le pays. Cette formalité consiste à rompre une feuille d'arbre ou un brin d'herbe. Il eut l'impudence de mettre la main sur Kaloulah et de faire mine de l'emmener. La pauvre enfant, s'échappant de ses mains avec horreur et dégoût, se réfugia dans la hutte. Je compris qu'une démonstration énergique pouvait seule couper court à de pareilles prétentions, et, saisissant un pistolet, je le déchargeai sur le délinquant en ayant bien soin de le manquer. Il bondit hors de l'enceinte de ma case avec une agilité surprenante ; mais je lui donnai la chasse jusqu'au bord d'un étroit ruisseau fangeux qu'il traversa et au-delà duquel il alla tomber hurlant et tout essoufflé ; tout ce qu'il put faire encore fut de se traîner à quatre pattes dans de hautes herbes où je le laissai reprendre haleine à son aise.

De retour au village ou à la ville, car j'ai déjà dit qu'on donnait ce nom pompeux aux moindres groupes de huttes, je cherchai le mafouka, et lui glissant un dollar dans la main, je lui dis qu'il devait bien voir l'iniquité de la prétention du marchand. Pouvais-je être tenu, comme étranger, de savoir l'usage du pays, et si la formalité de la feuille rompue avait été négligée, la faute en était-elle à moi ? Le mafouka, éclairé par le dollar, comprit tout de suite que ce point de vue de la question était le seul conforme à la justice.

« — Tuez-le ! tuez-le ! » ajouta le digne fonctionnaire en anglais très intelligible, » vous en serez quitte pour dix dollars que vous me donnerez. Cassez-lui la tête, brisez-lui les os, coupez-lui le cou, » et en parlant ainsi il joignait à la parole la pantomime la plus expressive.

Je lui dis que c'était une affaire entendue et que l'occasion se présentant, je ne la manquerais pas. Il me recommanda bien de me défier du fétiche, et le même conseil me fut maintes fois ré-

pété par des indigènes disposés en ma faveur. Aucun d'eux ne m'expliquait la nature ni l'étendue du danger. Tout ce que je pouvais comprendre, c'est que Bergamme, le tueur de Jagas, avait employé quelques-uns des plus célèbres gangams ou prêtres pour composer un fétiche d'une merveilleuse puissance et dont il devait se servir contre moi. Très rassuré pour moi-même contre la vengeance de Bergamme, je n'en redoutais pas moins ce vague danger pour Kaloulah et Enphaddé.

Plus je connaissais le frère et la sœur, plus j'éprouvais de sympathie pour eux. Tous les jours ils me donnaient de nouveaux témoignages de leur reconnaissance et d'une culture intellectuelle fort au-dessus de ce que j'aurais pu croire. Kaloulah, en particulier, avait une rare vivacité de compréhension; elle apprit bientôt un grand nombre de mots et de phrases anglaises avec la promptitude et la ténacité d'une mémoire très supérieure à la mienne, quand je voulus apprendre la langue de son pays. Ils écrivaient tous les deux cette langue avec facilité; les caractères ressemblaient à l'hébreu, mais ils étaient disposés d'après la méthode nommée *Boustrophedon,* c'est-à-dire, alternativement de gauche à droite et de droite à gauche. Je regrettai de ne connaître de l'hébreu que l'alphabet hébraïque; j'aurais été curieux de comparer les formes grammaticales des deux idiômes.

Mais à l'aide de la langue congo, de quelques mots anglais et de la pantomime intelligente de Kaloulah, j'appris assez vite les principales particularités de l'histoire de son pays.

Gerboo-Blanda était le nom que lui donnaient les Jagas; son vrai nom était Framazugda et ses habitants se nommaient Framazugs. Ce pays se trouvait situé à une grande distance à l'intérieur, dans la direction du Nord-Ouest, et il était entouré de peuplades noires et sauvages par l'intermédiaire desquelles il trafiquait avec les nations du Nord-Ouest et de l'Est, mais sans qu'aucun marchand de celles-ci pénétrât jamais dans le Framazugda. D'après la description qu'en faisait Enphaddé, le royaume, alors gouverné par son père et celui de Kaloulah, le roi Selha-Shounse, s'étendait sur un vaste territoire très peuplé, contenant un grand nombre de villes entourées de murs. Plusieurs grands courants d'eau et plusieurs lacs arrosaient le sol bien cultivé. C'était en se rendant de la capitale dans l'un des

jardins royaux, que leur escorte avait été attaquée par des noirs des Basses-Terres et mise en fuite. Ces noirs appartenaient à une nation puissante qui, depuis quelques années, par une série de conquêtes, s'était frayé une route jusqu'aux frontières du Framazugda. Euphaddé et sa sœur avaient été vendus ensuite à des marchands d'esclaves, pour une pièce de drap rouge et des verroteries. On les avait d'abord fait marcher trente jours dans la direction du Sud-Ouest. Ils avaient traversé plusieurs rivières, plusieurs chaînes de montagnes et de nombreux villages avant d'arriver dans une grande ville composée de huttes de roseaux ou de tentes en peaux et située sur le bord d'un désert sablonneux. Là, ils avaient été achetés de nouveau par des Jagas, avec lesquels ils avaient parcouru pendant dix jours des plaines arides où l'on ne rencontrait aucune trace de végétation. Durant ce voyage, marchant pieds nus, les bras liés derrière le dos, sous un soleil tropical, et n'ayant pour étancher leur soif que quelques gouttes d'une eau saumâtre mesurée d'une main avare, ils avaient enduré les plus cruelles souffrances. Séparés deux fois et conduits dans des directions différentes, ils s'étaient enfin trouvés réunis dans une ville des Yonga-Jagas, sur un bras du Congo. Vendus encore une fois en cet endroit et placés sur un bateau, ils avaient rejoint le lit principal de la rivière. Quittant ensuite les bords du Congo, ils avaient voyagé pendant soixante jours, y compris les jours de halte, à travers une contrée couverte de hautes forêts, de prairies et de marais, constamment exposés aux attaques des serpents, des éléphants, des lions et de sauvages plus redoutables encore, qu'on disait être des cannibales. Plusieurs fois la kafila, ou caravane de marchands, avait été forcée de grimper sur les arbres ou de mettre le feu aux hautes herbes desséchées, pour se garantir des bêtes sauvages. Enphaddé semblait s'être fait une idée assez exacte de la route qu'ils avaient suivie, et il mentionnait souvent les quatre points cardinaux, qu'à défaut de boussole les étoiles lui indiquaient. Il expliquait même la position du pays, en montrant la différence de la longueur de son ombre, quand le soleil avait la plus grande déclinaison au Nord ou au Sud. Il me montrait que lorsque le soleil, à midi, était au-dessus du tropique du capricorne, son ombre projetée au Nord, était d'un treizième environ plus

longue que lorsque le soleil était dans le solstice opposé et l'ombre projetée au Sud.

Je conclus de ce fait, que la capitale du Framazugda était située à un degré environ de latitude Nord; et d'après les calculs d'Enphaddé et son estimation, elle ne pouvait être à beaucoup plus de treize cents milles en droite ligne au nord du Congo. Je fus charmé de pouvoir arriver à cette conclusion et de trouver Enphaddé initié aux principes de la science astronomique. Aucun indigène du Congo n'eût songé à déterminer la latitude des lieux par la longueur comparative des ombres; j'étais si peu préparé à cela, que je ne pouvais d'abord le comprendre; mais il m'expliqua sa pensée de diverses manières, me faisant remarquer son ombre, les mouvements du soleil dans sa déclinaison le long du méridien et plantant des baguettes dont il mesurait les ombres supposées au Nord et au Sud. Ce n'était, il va sans dire, que leur longueur comparative et non leur longueur positive, indiquée par un système régulier de mesure. Cela rendait le problème de la latitude assez complexe. Pour arriver à une solution, il eût fallu trouver deux angles dont la somme équivalût à 26° 56' et dont les tangentes fussent l'une à l'autre comme douze est à treize. A défaut d'une table de tangentes, ma seule ressource fut une série de projections et d'approximations qui me servit à passer le temps et à démontrer que la capitale du Framazugda était située à quelques milles de la ligne et conséquemment dans une région complètement inexplorée et inconnue jusqu'ici au monde civilisé.

Quoique cette région fût si proche de l'équateur, Enphaddé et Kaloulah représentaient le climat comme délicieusement tempéré, ce qu'expliquaient la grande élévation du pays et l'influence des neiges éternelles d'une chaîne de montagnes qui s'étendait au Sud et à l'Est. Des fruits délicieux, auxquels Enphaddé ne trouvait rien à comparer dans le Congo, y mûrissaient en abondance. Les fleurs les plus variées émaillaient les prairies ou étaient cultivées dans de grands jardins ornés de serres, de fontaines et de statues annonçant un état de civilisation très avancé. D'immenses champs de céréales, des pâturages et des vergers couvraient les plaines et les vallées, parsemées d'épais bouquets d'arbres dont l'ombrage offrait un

abri à des tribus de singes, à de petits quadrupèdes de diverses espèces et à d'innombrables oiseaux du plus magnifique plumage. Les édifices du Framazugda, d'après la description d'Enphaddé, n'étaient pas indignes des grands traits de la nature dans ce pays, et leur architecture appartenait évidemment à un peuple déjà policé.

Mon imagination s'enflammait tellement aux récits d'Enphaddé, que je conçus le dessein de visiter le Framazugda, ou d'essayer du moins d'y parvenir, en suivant la route qu'il avait dû prendre avec sa sœur. Quand je leur communiquai cette idée, Kaloulah joignit les mains en signe d'allégresse, et les yeux d'Enphaddé étincelèrent de joie; mais il ne se dissimula pas la presque impossibilité d'accomplir un pareil projet. Il m'expliqua, par une sorte de carte tracée sur le sable, que les nations placées au nord du Framazugda étaient beaucoup moins sauvages, et que, si nous pouvions approcher du pays dans cette direction, l'entreprise serait beaucoup moins périlleuse; mais, à partir du Nord-Est et du Congo, il n'y avait aucun espoir. Avec Kaloulah surtout, une telle entreprise était impraticable.

Ce n'était pas l'avis de la pauvre jeune fille, qui se déclara prête à affronter tous les périls pour ne pas se séparer de nous. Nous en étions donc à discuter les chances de l'expédition, quand une figure noire et luisante, alongeant le cou par la porte entrebâillée, interrompit notre conversation et nous fit force grimaces pour nous indiquer que nous courions un danger, sans vouloir ou pouvoir en dire davantage.

Je sortis avec Enphaddé; nous fîmes le tour de la hutte; mais nous n'aperçûmes aucun indigène, rien qui pût justifier nos craintes. Cependant la nuit commençait à venir; le souper, préparé par Kaloulah, allait nous attendre. Un petit feu de branches de manglier étincelait dans l'enceinte autour de la hutte, et, dans un pot de terre ingénieusement suspendu, cuisait un salmigondis de poulet, de riz, de piment, de pommes de terre. Assise en dehors de la porte, mais de manière à être vue de l'intérieur où je m'étais jeté sur une natte, dans un coin de la principale chambre, tandis que Enphaddé était assis dans l'autre coin, Kaloulah chantait en ce moment, selon son habitude lorsqu'elle se reposait, une chanson plaintive de son pays, chanson dont

elle parvint plus tard à m'expliquer le sens. Cette chanson, ou plutôt cette romance, aurait pu être intitulée : « Le Tul-Tul et le Ruisseau. » Le Tul-Tul est une espèce de lys odorant qui croît sur le bord des ruisseaux montagneux dans le Framazugda. Le ruisseau volage séduit la fleur qui se mire dans ses eaux, et l'abandonne pour poursuivre sa course vagabonde. C'est toujours, dans tous les pays, sous tous les symboles, la même histoire des amours fugitifs. La chanson n'était pas achevée quand la détonation d'une arme à feu nous fit tressaillir ; j'entendis siffler la balle, qui traversa la natte de roseaux servant de cloison entre les deux chambres, et perça également la frêle paroi de la hutte. Je sautai sur mon fusil et me précipitai, suivi d'Enphaddé, hors de l'enclos ; mais on ne pouvait voir à dix pas devant soi, et force nous fut de remettre au lendemain nos perquisitions, bien convaincus que Bergamme était l'auteur de cette tentative d'assassinat.

C'était précisément le lendemain que devaient avoir lieu les funérailles d'un personnage distingué, mort depuis sept ou huit ans. Une telle violation hygiénique des lois de l'inhumation chez tous les peuples, a besoin d''être expliquée. La coutume, au Congo, est de laisser, entre la mort et l'enterrement des grands, un espace de temps proportionné au rang du mort et à la richesse de sa famille et de ses amis. Dans l'intervalle, le corps est enveloppé dans les volumineux replis d'une étoffe de coton dont on ajoute, toutes les semaines et presque tous les jours, de nouvelles pièces pour cacher les signes extérieurs de la décomposition. On continue de même jusqu'à ce que le corps prenne un énorme volume. Quand la hutte ou la maison dans laquelle il était d'abord enfermé devient trop petite, on l'abat pour en construire une plus grande. Lorsqu'il s'agit d'individus éminents, cette opération se répète souvent deux à trois fois. Dans le cas en question, on n'avait pas abattu de maison, mais le corps était cependant parvenu, grâce aux réquisitions faites de tous côtés par les amis du mort, à des dimensions suffisantes pour satisfaire l'orgueil de sa famille.

La tombe, située à quelque distance du village, se composait d'une grande fosse de vingt pieds de large et de trente pieds au moins de profondeur. Le corps, posé sur de longues perches, y

fut porté en procession par tous les habitants de la ville, précédés d'une troupe de musiciens, dont les uns soufflaient dans des conques, comme des Tritons, d'autres faisaient résonner des calebasses, d'autres frappaient, avec la paume de leurs mains, sur de grands tambours formés de peaux étendues sur l'ouverture de blocs de bois creux. Une sorte de guitare ou banjo mêlait ses aigres tintements à ce singulier orchestre ; enfin, des sons assez analogues à ceux d'un petit orgue, sortaient d'une rangée de calebasses fixées sur une planche et au-dessus du goulot desquelles étaient placés trois brins de roseau qu'on frappait avec de petites baguettes, absolument comme on frappe les touches de verre d'un instrument musical assez connu dans les pays chrétiens, mais dont le nom m'échappe en ce moment.

Autour du corps, des troupes de femmes complétaient le concert par un chœur de cris, de gémissements et de lamentations, questionnant le cadavre ou criant ses louanges de toute la force de leurs poumons :

« — Oh ! pourquoi es-tu mort ? pourquoi nous as-tu quittées ? Reviendras-tu jamais ? es-tu heureux là-bas ? nous as-tu oubliées toutes ? Oh ! oh ! oh ! C'était un si bon homme ! toutes ses femmes étaient si grasses ! il leur donnait tant à manger ! il leur donnait tant de rhum à boire ! ho ! ho ! ho ! »

De nombreux gangams, ou prêtres, ajoutaient aux clameurs des femmes les cris les plus frénétiques. Ils couraient, ils dansaient, ils sautaient autour du corps avec les gestes les plus diaboliques et les plus hideuses grimaces, accomplissant en outre diverses cérémonies et des sortiléges qu'il serait trop long d'énumérer.

On m'avait donné à entendre que je ferais un compliment à la famille et une faveur à toute la ville, en déchargeant plusieurs fois mon fusil, requête à laquelle je m'empressai de complaire. Une grande fête offerte à tous les assistants, termina les cérémonies de la journée. Tous les signes de deuil disparurent. Ceux qui furent assez heureux pour attraper leur part de rhum et d'eau-de-vie, s'enivrèrent bientôt ; les autres acquirent le même degré de béatitude au moyen du vin de palmier. La musique, les chansons obscènes et les danses lascives prolongèrent la fête jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Vers le coucher du soleil, j'étais descendu au village pour voir les réjouissances qui avaient succédé aux lamentations et au deuil une heure ou deux avant mon arrivée. Un groupe de notabilités, entouré de la plèbe, était assis au milieu d'un espace découvert, en face de la maison de la veuve. On me fit le plus chaleureux accueil et on m'invita à m'asseoir sur les peaux de léopard du mafouka et de ses officiers. J'allais accepter cette invitation, lorsque j'aperçus Bergamme et son associé assis à quelque distance. Je le guettais depuis le matin, mais sa mauvaise conscience l'avait tenu à l'écart, et il s'était surtout gardé de se montrer à moi. L'occasion était bonne à saisir ; je me décidai à frapper un grand coup.

Le drôle était assis à vingt pas environ du mafouka ; cinq à six noirs l'entouraient, mais sans le masquer à la vue de tous ceux qui assistaient à la fête. A ses côtés, j'aperçus un vieux mousquet espagnol et sur sa poitrine s'étalait le fameux fétiche. Il se composait d'une bizarre figure de terre desséchée dont l'extrémité supérieure offrait quelque ressemblance avec une tête humaine. Le corps était couvert de plumes de perroquets de différentes couleurs dont chacune avait été bénite séparément par les gangams, et fichée dans l'argile avec des cérémonies magiques. Pour chaque plume, les gangams, qui savaient leur métier, avaient sacrifié une poule afin de tremper la pointe dans le sang. Bergamme n'avait reculé devant aucuns frais pour se rendre invulnérable, les balles mêmes d'un fusil devant s'aplatir contre ce talisman.

Sans hésiter, je m'avançai vers Bergamme et ne m'arrêtai qu'à un pas de lui. Ma présence l'intimida un peu ; mais il ne bougea pas, tandis que son compagnon s'esquivait en rampant.

« — Écoutez tous ! » m'écriai-je alors, après avoir prié un interprète qui était dans mes intérêts et parlait assez bien espagnol, de traduire mes paroles à l'assemblée : « Écoutez : la nuit dernière, un coup de fusil tiré dans ma maison a failli tuer un de mes esclaves ; j'accuse cet homme d'être l'auteur du crime. » Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers nous, mais personne ne parla. Bergamme même, quoiqu'il parût confondu, ne fit pas un mouvement : « Oui, continuai-je, c'est cet homme ! il en veut à ma vie ; permettrez-vous un tel crime ? Ne m'avez-vous pas

donné l'hospitalité? Que dirait le Chenoo, votre maître, qui habite à Embomma, s'il apprenait qu'un homme blanc, venu en ami pour faire le commerce, a été tué ou maltraité?

» — Il boira l'eau de Kiska, » répondit le mafouka; « s'il est innocent, cette eau ne lui fera pas de mal; s'il est coupable, elle le tuera. — Non, non, » répliquai-je, « je ne veux pas le forcer à boire le kiska. Il sait bien qu'il est coupable, et que cette eau le ferait mourir. »

L'épreuve ne me convenait nullement; car je savais que, s'il y était soumis, les gangams, dont il avait acheté la faveur, lui feraient boire quelque breuvage inoffensif; il aurait donc eu les honneurs d'un acquittement.

« — Je lui pardonne pour cette fois, » poursuivis-je, « mais qu'il y prenne garde ; s'il s'attaque à moi de nouveau, il ne fera tort qu'à lui-même. Qu'il ne se fie pas à ce joujou... » et en parlant ainsi je lui arrachai du cou son fétiche. Mon mouvement fut si rapide et si inattendu, qu'il n'aurait pu faire aucune résistance dans le cas où il l'aurait tenté. Mon audace le fit frissonner.

« — Oui, voilà ce qui lui donne de la confiance; mais quand ce serait le plus puissant fétiche du pays, je ne m'en inquiète pas. Voyez plutôt. » Tous les yeux restaient fixés sur moi, et au moment où je crachai dédaigneusement sur le fétiche, un murmure d'effroi courut dans l'assemblée. La terre se fût entr'ouverte pour m'engloutir, ou le diable m'eût saisi dans ses griffes, que cela ne les eût pas du tout surpris.

« — Voilà le cas que je fais de votre fétiche. Il est impuissant contre moi, voyez plutôt. » Et lançant l'objet en question en l'air je déchargeai sur lui les deux canons de mon fusil. Les deux coups partirent; comme l'arme était chargée de plomb à canard, la figure en terre fut brisée en mille pièces et les plumes dispersées dans toutes les directions.

« — Qu'en dites-vous? » demandai-je à Bergamme; « venez encore, vous ou votre associé, rôder autour de ma maison dans de mauvaises intentions, et par le grand et éternel Zampa Em Pounga, je vous traiterai de la même manière. L'obscurité de la plus obscure nuit ne vous sauvera pas. »

L'étonnement, l'admiration, la terreur se peignaient de la

manière la plus diverse sur les visages de mes auditeurs, et quand leurs langues se délièrent enfin, ce fut un feu roulant d'exclamations. Jamais acteur ne fit un pareil effet sur un théâtre. Le fameux tueur de Jagas gisait prosterné à mes pieds et frissonnant comme dans un accès de fièvre.

Je n'avais plus rien à craindre de lui.

M'approchant alors du mafouka, je bus une gorgée de son pot d'eau-de-vie.

« — Cela ne vient pas du *Bonito?* » lui dis-je.

» — Non, c'est de l'eau-de-vie portugaise.

» — J'en étais certain. Elle est bonne ; mais j'en ai de la bien meilleure à bord. Au retour du *Bonito,* je vous en enverrai une couple de bouteilles.

» — Et ne m'en donnerez-vous pas une? » dit un Formio de distinction.

» — Avec le plus grand plaisir.

» — Et moi? » dit un autre.

» — Certainement.

» — Et moi ! Et moi ! Et moi ! » s'écria tout le cercle.

En un moment j'eus promis une douzaine de bouteilles, et craignant de m'engager davantage, je me hâtai de battre en retraite.

Kaloulah m'attendait sur le seuil de notre habitation, les yeux tournés dans la direction du village. Dès que je fus en vue, elle s'éloigna soudain de la porte, mais pour reparaître bientôt avec une poignée de fleurs odorantes qui croissaient sur le bord de la rivière. En entrant dans la case, je trouvai un énorme bouquet des mêmes fleurs à côté de mon lit en feuilles de palmiers. Cette attention délicate me charma sans me surprendre. Je savais qu'elle aimait beaucoup les fleurs ; elle se mit à sentir et à me faire respirer leur arôme avec un air de touchante mélancolie. Je vis même des pleurs dans ses yeux. Ces fleurs lui rappelaient sans doute, par un parfum particulier, sa patrie absente.

La nuit venue, je me couchai avec un sentiment de sécurité dont je n'avais pas joui depuis long-temps. Cependant mon sommeil fut interrompu et agité. Un vague pressentiment de malheur semblait s'être emparé de moi avec les songes. Des

formes confuses et étranges, des spectres hideux m'apparaissaient et me faisaient m'agiter en tous sens sur ma couche. J'eus le cauchemar. Je me réveillai de grand matin, avec un léger mal de tête et un sentiment général de lassitude et de froid. J'éprouvais de sourdes douleurs dans le dos et les extrémités inférieures. Alors seulement je soupçonnai que je pouvais être malade. La physionomie expressive de Kaloulah était un miroir où je voyais trop bien que j'avais l'air souffrant et en mauvaise santé ; ce qui acheva de m'en convaincre, ce furent ma langue desséchée et la teinte jaunâtre dont tous les objets s'étaient revêtus pour moi.

La malaria, ce fléau de la côte d'Afrique qui couve dans l'ombre et l'humidité des alluvions des régions intertropicales, cette mystérieuse puissance, inoffensive pour les noirs, mais la mortelle ennemie de la race caucasienne, oppose à l'homme blanc une barrière qu'il n'a pu jusqu'ici franchir. Je ne devais pas faire exception à la règle.

Mon mal de tête s'accrut graduellement. Il était accompagné de nausées et d'une sensation de pesanteur dans la région épigastrique. Tous les autres symptômes s'aggravaient aussi, excepté peut-être la sensation du froid. La rapidité avec laquelle se développe en beaucoup de cas la fièvre africaine est bien connue. Il n'y avait pas de temps à perdre pour adopter les mesures préventives, s'il en existait. Fort heureusement j'avais quelques petits paquets de médecine dans la boîte où se trouvaient mes instruments de chirurgie, et comme je n'avais guère de doute sur l'utilité d'un émétique au début de toutes les fièvres, je me décidai à avaler une dose complète de tartrate d'antimoine.

Une réaction eut lieu dans la nuit, la fièvre se trouva complètement développée. De violents symptômes de congestion cérébrale me convainquirent que je ne pouvais plus compter sur mon propre diagnostic, quand bien même je conserverais l'usage de mes sens. Le parti le plus prudent était d'avaler une bonne dose de calomel et de jalap, et de m'en fier ensuite à ma bonne constitution et à la nature. Je préparai donc la poudre et je l'ingurgitai avec un sentiment semblable à celui du marin qui jette sa dernière ancre pour ne pas être poussé par le vent sur un récif.

Le délire ne tarda pas à se déclarer ; mais au milieu des aberrations d'un cerveau malade, j'avais encore la conscience des soins empressés et délicats d'une femme. La douce figure de Kaloulah semblait se multiplier autour de moi, et la pauvre jeune fille m'apparaissait au moins sous dix ou douze formes toujours angéliques. De bons génies, ayant ses traits, voltigeaient constamment autour de moi, éventant mes joues brûlantes avec leurs ailes, écartant mes cheveux de leurs doigts légers, baignant mes tempes palpitantes, remuant à chaque instant, pour l'adoucir, ma couche de feuilles de palmiers, écartant les insectes qui bourdonnaient, et rafraîchissant mon gosier desséché avec quelques gorgées d'eau froide ou avec le jus du citron.

Le neuvième jour, la fièvre atteignit son paroxysme, et grâce à ma bonne constitution comme aux tendres soins de Kaloulah, je traversai heureusement la crise. A dater de ce jour, je fus sauvé ; trois ou quatre jours plus tard je pus me lever sur mon séant et prendre avec grand appétit un bouillon de poulet. Il me fallait malheureusement plusieurs semaines pour recouvrer toutes mes forces.

Les visites des principaux habitants de la ville ne tardèrent pas à pleuvoir dans notre case, chacun, comme il arrive dans les pays civilisés, m'indiquant son remède pour hâter le retour complet de la santé. L'un me recommandait une soupe de queues de lions, un autre un ragoût d'yeux d'alligators, un troisième une fricassée de langues de singes, et tous offraient de me procurer le remède, mais à un prix exorbitant. Je fus donc forcé de décliner leur assistance, et de me fier au bouillon de poulet et au talent culinaire de Kaloulah.

Plus de trois semaines s'étaient écoulées depuis le départ du négrier, et l'on n'en avait encore reçu aucune nouvelle. On savait seulement qu'il avait réussi à passer sans malencontre à côté du navire de guerre anglais. Ce dernier avait levé l'ancre lui-même le lendemain matin, pour sortir de la rivière. Avait-il atteint et capturé *El Bonito*, et, dans ce cas, qu'allais-je devenir et qu'étaient devenus mes compagnons? En toute autre circonstance, la capture du négrier m'eût fait plaisir ; mais en ce moment j'étais encore malade, et mon imagination assombrissait toutes mes idées. Mon argent tirait à sa fin ; quand je n'en aurais plus, comment

me procurerais-je les premières nécessités de l'existence? que deviendraient Kaloulah et Enphaddé? Comment sortirais-je d'un pays où j'avais déjà failli trouver la mort?

Qu'on juge de ma joie, lorsqu'à la fin de la quatrième semaine, j'appris tout-à-coup qu'*El Bonito* était arrivé dans la rivière et avait jeté l'ancre à vingt milles environ plus bas. Cette joie, cependant, ne laissa pas d'être mêlée d'appréhensions et de doutes qui troublèrent d'avance le plaisir que me promettaient la liberté et l'air pur de l'Océan.

IV.

« — *Quien es V.?* » s'écria le capitaine Garbez au moment où je montai sur le pont du négrier, qui venait de jeter l'ancre en face de Lembee. « *Madre de Dios!* comme vous voilà changé! C'est à peine si je vous reconnais. La diable de fièvre! J'en sais quelque chose, car je l'ai eue moi-même. Mais qu'y a-t-il de nouveau? que vous est-il arrivé depuis un mois?

» — Rien, » répliquai-je. « Vous voyez seulement l'état où m'a réduit la fièvre. Mais qui a pu vous retenir si long-temps? Je craignais bien que vous ne fussiez en ce moment, vous et vos camarades, devant un conseil de guerre.

» — Nous ne sommes pas si aisés à attraper, » répondit le capitaine. « *El Bonito* a de grandes ailes, et il serait aussi facile à un dindon de poursuivre un goëland qu'à ce lourd navire anglais de nous donner la chasse. Ce sont les maudits calmes qui nous ont retenus si long-temps. Voyez, je me suis arraché de dépit presque la moitié des cheveux. J'avais promis à la Vierge le prix d'un jeune Nègre, en cierges, si elle nous envoyait du vent, mais il paraît qu'elle ne soucie pas d'être éclairée à mes frais.

» — Et quand comptez-vous lever l'ancre?..

» — Le plus tôt possible; mais Dieu sait quand nous serons prêts. Cela dépend du temps que nous mettrons à embarquer notre marchandise. Les Nègres d'ici sont d'une lenteur désespérante dans tout ce qu'ils font, et le pire est qu'on ne gagne rien à vouloir les faire aller plus vite. Le long de la côte, à par-

tir de Cabenda, ils mènent les choses plus vivement. Quand les baraques sont pleines, il ne faut pas plus d'une heure ou deux pour transporter la cargaison à bord. Les esclaves souffrent tant du manque de nourriture et de l'emprisonnement dans ces baraques, qu'il leur arrive souvent de s'élancer d'un saut dans les canots; car il leur tarde d'être conduits dans le pays de l'homme blanc, où ils auront à manger tout leur saoûl. Ils ne prévoient pas, » ajouta le capitaine Garbez, « les ennuis du voyage. »

Tandis que le capitaine descendait à terre, je m'empressai de visiter ma cabine, où j'eus le plaisir de trouver tous mes effets en bon ordre et intacts, y compris mon argent.

On pressa les préparatifs pour la réception des esclaves, et peu d'heures après la visite du capitaine au rivage, plusieurs embarcations chargées de ces malheureux accostaient le navire. Les premiers venus furent conduits dans l'entrepont et placés sur un pont temporaire, particulier aux navires négriers et fixé par dessus les barriques d'eau, à une distance de trois pieds et demi au plus de l'entre-pont. Entre les planches étaient insérés et fermement assujettis, à divers intervalles et sur quatre rangées de l'avant à l'arrière, des boulons ouverts. A travers ces boulons passaient des barres de fer fixées par un boulon fermé à une extrémité et à l'autre par un cadenas. Quand on ôtait le cadenas, la barre pouvait être enlevée et les esclaves étaient alors rangés, les fers aux pieds, par groupes de cinq, de six ou de huit. Les fers se composaient d'une forte pièce, en forme de fer à cheval, percée de trous à ses extrémités pour donner passage à la barre. Chaque esclave avait un de ces fers passé à la cheville, et la longue barre, alors introduite dans les trous sous le bas de la jambe, était placée sur les boulons et fixée au moyen des cadenas. Cet arrangement était très commode pour faire prendre l'air aux esclaves sur le pont, quand le temps le permettait. Il suffisait d'ôter les cadenas, de faire glisser la barre à travers les trous des fers, et les membres de tous les esclaves se trouvaient libres. Pour les assujettir de nouveau à la barre, il ne fallait pas plus de temps et de peine. Au dire du capitaine, on n'était pas dans l'usage d'enchaîner les esclaves achetés sur la côte au midi du cap Lopez, car ils appartenaient généralement à une race douce et timide ; mais les fers étaient de toute néces-

sité pour ceux qu'on tirait des nations au nord du cap Lopez jusqu'à la Gambie.

Les esclaves étaient disposés, comme je l'ai dit, sur quatre rangs. Lorsqu'ils étaient couchés, les têtes des deux rangs extérieurs touchaient les parois du navire ; les pieds étaient dirigés en travers du pont. Les corps entiers occupaient ainsi, de l'avant à l'arrière, un espace d'environ six pieds de chaque côté, soit, douze pieds de la largeur totale. Les têtes des rangs intérieurs touchaient aux pieds des rangs extérieurs ; ils occupaient un pareil espace de chaque côté, et il ne restait plus qu'une largeur de deux à trois pieds qui fût libre au centre du pont. Dans cet espace même étaient encore des esclaves isolés, couchés entre les pieds des deux rangées intérieures, en sorte qu'il n'y avait presque pas un seul pied carré de la superficie du faux-pont qui ne fût couvert d'une masse de chair humaine, chaque esclave ayant à peine la place nécessaire pour s'étendre tout plat sur le dos. De cette manière, on parvint à en entasser environ deux cent cinquante sur le faux-pont et autant sur l'entrepont.

Quelque horribles que fussent ces arrangements, ce n'était rien en comparaison du mode « d'emballage » généralement pratiqué par les négriers. Le capitaine Garbez se vantait d'avoir expérimenté les deux systèmes, l'emballage serré et l'emballage à l'aise, et il avait trouvé le dernier meilleur.

« — Si vous appelez cela, » lui dis-je, « emballer les Nègres à l'aise, qu'appelez-vous donc l'emballage serré ?

» — Voici, » me dit-il, « en quoi il consiste. On fait asseoir une première rangée de noirs les jambes ouvertes ; une autre rangée se place entre les jambes des premiers, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le pont entier soit couvert. Dans le premier cas, un esclave a autant de place qu'il en peut couvrir couché ; dans le second cas, il n'a que l'espace qu'il occupe assis. Avec le premier système, ce navire contiendrait quinze cents noirs. »

Parmi les Nègres ainsi emballés, on comptait environ cinquante femmes, qu'on n'enchaîna pas, mais elles furent étroitement confinées sur l'arrière, dans un petit espace séparé par une forte cloison de celui qu'occupait les hommes.

J'eus beaucoup de peine à obtenir passage sur le navire pour Kaloulah et Enphaddé. D'abord, le capitaine ne voulait pas en entendre parler. Il n'avait pas de place à perdre, disait-il ; mais j'obviai à cette difficulté en offrant de l'indemniser par une somme égale au profit que ses armateurs auraient retiré de la vente des deux esclaves qu'il embarquerait en moins.

« — D'ailleurs, » lui dis-je. « je ne vous demande aucune place pour eux ; mon intention est de les prendre dans ma cabine.

» — Impossible ! » s'écria-t-il.

» — Cela me gênera peut-être, capitaine, mais c'est moi seul qui en pâtirai. Allons, laissez-vous fléchir. » Et, en parlant ainsi, je lui montrai une bourse bien garnie, ce qui commença à le rendre plus abordable.

» — Enfin, » poursuivis-je, « non-seulement je vous paierai leur passage, quoique je les prenne dans ma cabine ; mais vous avez souvent admiré mon chronomètre ; eh bien ! ce chronomètre est à vous.

» — Il faut donc vous céder, docteur. Soit, ce sera comme il vous plaira ; mais je ne puis comprendre le cas que vous faites de ces deux esclaves ; ce ne sont pas des Nègres ordinaires, j'en conviens, ils ne sont pas même noirs du tout ; mais c'est précisément là ce qui leur ôte leur valeur. Ils ne valent pas la moitié de deux Nègres pur sang. On nous offre souvent à acheter des gens de toutes les couleurs, de toutes les formes et de toutes les tailles, mais ils ne sont bons à rien sur le marché. Ils ne peuvent supporter ni la chaleur ni le travail. Vous faites une mauvaise spéculation, je vous en préviens.

» — Mais vous acceptez mon chronomètre ?

» — Puisque vous le voulez. »

Par bonheur, *el segundo capitan* était retenu dans sa cabine par une violente attaque de rhumatisme aigu. Il ne pouvait donc me faire d'opposition.

En cinq jours, *El Bonito* eut complété son chargement d'esclaves, et tout fut prêt pour le départ. Au dernier moment, je montai sur le navire avec Kaloulah et Enphaddé. Presque aussitôt on leva l'ancre, et, poussés par une bonne brise, nous descendîmes le rapide courant avec la marée.

Au bout de quelques heures, *El Bonito* bondissait joyeuse-

ment sur les lames de la pleine mer, et je savourais avec délice la brise, qui, venant de la terre, n'en avait pas moins perdu sa nature maligne. En effet, à mesure que le navire s'éloignait de la côte, je respirais plus librement. Chaque bouffée d'air semblait pénétrer plus avant dans mes poumons, activer la circulation de mon sang et expulser les derniers restes de la maladie. Quel inappréciable bienfait de la nature qu'une grande abondance d'air à respirer ! Quelle exquise jouissance dans le jeu facile des organes de la respiration ! Hélas ! cinq cents malheureux, couchés et enchaînés sous mes pieds, étaient cruellement privés du même bonheur. Mon cœur se soulevait à cette pensée.

A l'approche de la nuit, le vent fraîchit. *El Bonito*, couvert de toutes ses voiles, frayait péniblement son chemin à travers une mer houleuse. A mesure que le tangage augmentait, les sons les plus déchirants sortaient de dessous les ponts et se mêlaient au craquement des espars et des cloisons, aux gémissements mélancoliques de la brise au milieu du gréement. La mer devenant de plus en plus mauvaise, un sombre et lugubre chœur de gémissements et de sanglots, sortant des écoutilles grillées, emplit l'air et enveloppa le navire maudit d'une harmonie digne de l'enfer, où l'on ne peut entendre plus de lamentations, plus de cris étouffés.

Le lendemain, cinq cadavres furent enlevés du milieu des hommes et deux du milieu des femmes. On les jeta par dessus bord.

« — Sept seulement ! » s'écria le capitaine ; « c'est avoir diablement de chance. Quand j'ai une cargaison complète, je compte toujours sur une perte de quinze à vingt par les premières attaques du mal de mer. Allons, vous autres, un coup de main et qu'on leur fasse prendre l'air. »

On en amena alors sur le pont quarante ou cinquante à la fois. A mesure qu'ils sortaient de l'écoutille, on leur mettait les menottes et on les enchaînait six ou huit ensemble, autant pour les empêcher de sauter par dessus bord que pour prévenir toute résistance. Chaque escouade étant placée à son tour sur le gaillard d'avant, on faisait jouer une pompe foulante dont l'impétueux courant était dirigé sur les noirs par un tuyau élastique. Lorsqu'ils avaient été ainsi aspergés, on les laissait se promener

et se sécher au soleil durant quinze ou vingt minutes environ; après quoi il fallait redescendre et faire place à d'autres.

Jamais on ne vit ailleurs que sur un négrier des groupes de malheureux d'un aspect plus pitoyable. Presque tous étaient malades avant leur transport sur le navire ; tous souffraient du mal de mer. Leurs corps nus et souillés frissonnaient à l'air frais et sous le courant d'eau ; leurs lèvres tremblantes, leurs roulements d'yeux exprimaient une continuelle angoisse. Ce n'était plus l'insouciance stupide qui caractérisait leur physionomie avant l'embarquement. A terre, la cruauté et la douleur avaient pour eux des formes familières, et ils opposaient à leur destinée une opiniâtre résignation ; mais ici ils se trouvaient sur un nouvel élément ; ils éprouvaient de nouvelles souffrances, des terreurs inconnues, et les malheureux n'étaient qu'aux préludes de leurs tortures, au seuil de leur enfer.

J'essayai de visiter les ponts à esclaves. Le spectacle et l'odeur me firent rebrousser chemin. — « Bon Dieu ! » m'écriai-je, « c'est encore plus affreux que je ne l'aurais pensé !

» — Ah ! dam ! ça n'est pas riant ! » dit le capitaine ; « mais comment peut-il en être autrement? ils ont tous le mal de mer. Donnez-leur le temps de se remettre, et nous les tiendrons en meilleur état. Ensuite, il faut naturellement s'attendre à voir leur nombre s'éclaircir un peu. Les premiers partis rendront la position des autres plus comfortable. Nous ne leur faisons pas serrer les rangs.

» — Mais s'il en est ainsi par une mer calme, que serait-ce par un gros temps?

» — Que le diable ne vous entende pas ! » repartit le capitaine Garbez. Quand on est forcé de fermer les écoutilles, adieu le profit du voyage ; c'est à peine si on fait ses frais ; ils meurent comme les sangsues en temps d'orage. Je me trouvais une fois sur un petit schooner avec trois cents nègres à bord, et nous fûmes forcés de courir sous le vent durant trois jours. Jamais je n'ai vu pareille mer ; nous faillîmes plusieurs fois être submergés. Ce coup de vent nous coûta deux cent cinquante esclaves. Il nous était difficile d'arriver jusqu'aux morts pour en débarrasser le pont et les jeter à la mer, en sorte que ceux qui n'étaient pas asphyxiés par le manque d'air étaient tués par les cadavres

roulant et tombant sur eux. Plusieurs de ceux qui survécurent avaient l'un ou l'autre membre brisé ; tous avaient la jambe dénudée jusqu'à l'os par leurs fers.

» — C'est atroce ! Et vous pouvez continuer un pareil trafic ?»

» — Pourquoi pas ? Malgré tous ses inconvénients, le commerce est lucratif, et s'il est si cruel, prenez-vous en aux Anglais. Sans eux, on emploierait de grands et spacieux navires; sans eux, on donnerait aux esclaves tout le bien-être possible pour les amener en bonne condition sur le marché. Aujourd'hui, tout est forcément sacrifié à une seule considération, — c'est d'échapper aux croiseurs anglais.

Je ne me souciai guère de réfuter l'argument du capitaine : c'eût été peine et temps perdus, comme si l'on répondait à l'apologie du blasphème et du meurtre. Un si hideux spectacle m'avait donné des étourdissements et des nausées. Avec plus de dégoût encore je tournai le dos à ces démons déguisés en hommes, et je cherchai une compagnie plus sympathique dans ma cabine. Kaloulah et Enphaddé souffrirent aussi du mal de mer, mais légèrement, et, au bout de deux ou trois jours, ils furent assez bien pour prendre l'air sur le pont ; nous attendions pour cela qu'il fît nuit. J'avais toujours à redouter pour mes protégés, sinon pour moi, l'inimitié déclarée de Montès. Plusieurs fois, en mon absence, il osa frapper d'un bout de corde Enphaddé qui ne s'écartait pas assez vite de son chemin, et un jour que j'avais laissé Kaloulah seule dans la chaloupe d'arrière où nous montions d'ordinaire avec son frère pour être plus tranquilles, il l'en retira brutalement, et la poussa ou plutôt la jeta en bas de la dunette. Mon sang bouillait à ces outrages. Je m'en plaignis en vain au capitaine Garbez, et je fus forcé de thésauriser ma colère.

Deux semaines de beau temps, mais des vents peu favorables, nous amenèrent sous la ligne, que *El Bonito* traversa vers le cinquième ou sixième degré de longitude occidentale. Les esclaves finissant par s'accoutumer à la mer, la mortalité était descendue de cinq et six à un ou deux dans les vingt-quatre heures. On leur faisait prendre l'air et on les lavait sur le pont tous les jours ; leur nourriture était assez bonne, mais un peu courte ; et malgré toutes les précautions prises sous le

rapport du régime pour conserver leur santé, bien qu'on eût soin de leur administrer, à des intervalles réguliers, du soufre, de la mélasse, tous les autres remèdes usités à bord des négriers, et auxquels on suppose une grande efficacité, rien ne pouvait balancer les effets délétères d'un si étroit confinement dans une atmosphère viciée. Ils devenaient de jour en jour plus faibles et plus amaigris ; des éruptions malignes et des ulcères putrides couvraient nombre de ces malheureux ; quelques-uns avaient de vieilles blessures qui se rouvraient ; beaucoup d'entre eux étaient affectés d'ophthalmies et de scrofules qui se développaient en phthisie tuberculeuse, en gonflements et en ulcérations du système glandulaire ; d'autres enfin étaient attaqués d'une pneumonie, qui se termina chez un pauvre diable par la plus dégoûtante des maladies, la gangrène des poumons. Pour se débarrasser de ce foyer vivant de putréfaction qui semblait imprégner tous les pores du navire, on le jeta par dessus bord.

L'opération eut lieu pendant la nuit, et, l'indignation l'emportant sur la prudence, je parlai d'humanité violée, ce qui m'attira toutes sortes de dédains et d'imprécations.

« — Prenez-y garde, s'écria *el segundo capitan,* ou vous pourriez bien prendre la même route. *Por la madre de Dios!* je ne permettrai pas à un étranger de se mêler de ce qui se passe à notre bord !

» — Meurtrier ! lâche ! » m'écriai-je, « répète, si tu l'oses, ta menace ! »

Sa figure devint pourpre de rage, et, dégaînant un long couteau catalan, il se précipita sur moi ; mais avant que je fusse à portée de son bras, il était contenu par le canon d'un pistolet qu'avec la rapidité de l'éclair j'avais tiré de ma poche et braqué contre son front en criant : « Un pas de plus, brigand, et tu es mort ! »

Il demeura immobile, mais dans l'attitude d'une bête féroce prête à bondir sur sa proie. L'horrible convulsion des muscles de sa bouche écartait ses lèvres et mettait à nu ses dents ébréchées ; il grimaçait comme une hyène, et tout son corps tressaillait de fureur. Cependant il ne bougea pas, fort heureusement pour lui et pour moi, car je lui faisais sauter la cervelle sans souci des conséquences.

Nous nous regardâmes ainsi quelque temps. Les matelots

avaient été pris trop à l'improviste par cet incident pour intervenir. S'ils ne m'aimaient pas, ils détestaient pour la plupart *el segundo capitan.* Dans tous les cas, la scène était arrivée si vite à son dénoûment, qu'ils n'avaient pas eu le temps de se reconnaître.

Le capitaine fut le seul qui ne perdit pas la carte ; criant et gesticulant, il se précipita entre nous et nous sépara. J'abaissai mon pistolet, et Montès, rengaînant bon gré malgré son couteau, se mêla aux hommes de l'équipage et s'éloigna.

« — Voulez-vous donc vous faire couper la gorge, senor medico, » s'écria le capitaine ? « Comment vous avisez-vous de vous quereller avec Montès, qui ne pardonne jamais ? Prenez garde à vous, car, en vérité, je ne pourrais vous protéger.

» — En ce cas, je me protégerai moi-même, » lui répondis-je.

« — Vous ne sauriez. Ne le provoquez plus si vous tenez à la vie. Nos hommes sont mal disposés pour vous ; ils ont entendu vos folles et imprudentes paroles sur la traite des noirs, et ils commencent à craindre que vous ne soyez une entrave. Pour un rien, on vous jetterait par dessus bord. »

Je répondis de nouveau au capitaine que je n'avais pas peur ; mais cela ne m'empêcha pas de faire les plus sérieuses réflexions, car il avait ajouté : « Montès, comme plusieurs des hommes de l'équipage, est en partie propriétaire du navire, et il est autant que moi le capitaine d'*El Bonito.* Je serais désolé qu'il vous arrivât malheur. »

Le lendemain de cette scène, un vent violent commença à souffler du Sud-Est. Les vents alisés ne capitulèrent pas sans résistance devant le nouveau-venu, et la mer, toute bouleversée par leur conflit, rendit la situation du navire aussi périlleuse que peu comfortable. A chaque moment des avalanches d'eau roulaient sur le pont, faisaient craquer toute la carcasse d'*El Bonito,* et inondaient les ponts, en sorte qu'il fallut fermer toutes les écoutilles, à l'exception de l'écoutille d'arrière, seule ouverture par laquelle pût s'introduire un filet d'air, lorsque les poumons de quatre cents hommes en réclamaient un énorme volume.

Au bout de vingt-quatre heures, la mer devenant de plus en plus furieuse, et le tangage du navire tout-à-fait insoutenable

pour lui-même et pour son infortunée cargaison, on résolut de courir vent devant. C'était perdre bien du terrain et dériver au Nord-Est vers la côte d'Afrique, mais il n'y avait pas d'autre alternative.

Le marche du navire se trouva alors beaucoup plus aisée. On put ouvrir en partie les écoutilles, et plus de trente cadavres, enlevés du milieu de cette masse de chair humaine, furent jetés par dessus bord.

Depuis dix ou douze heures le navire courait vent arrière, lorsque le vent sauta à l'Est et faiblit. Peu à peu la mer se calma; mais les conséquences lamentables de la tempête pour les esclaves continuèrent de se développer. Par suite de l'air vicié et de plus en plus rare des entreponts, la moitié de ces malheureux eurent les yeux atteints d'une inflammation aiguë dont j'ai déjà parlé et qui dégénéra bientôt en ophthalmie purulente. Il y en avait eu quelques cas avant la tempête, mais les caractères de la maladie étaient moins graves.

Sa marche prit alors une effrayante rapidité. Trois jours s'écoulaient à peine, dans beaucoup de cas, depuis les premiers symptômes jusqu'à l'énorme gonflement des paupières, suivi de l'ulcération de la cornée et de la complète désorganisation de la prunelle. La fièvre et d'atroces douleurs de tête accompagnaient la maladie. En trois jours plus de cent esclaves avaient perdu un œil et une vingtaine au moins les deux yeux.

Je fis tous mes efforts pour alléger leurs souffrances, mais sans grande réussite. Aucun traitement médical ne semblait approprié au mal qui se propageait plus vite encore quand on tentait de l'arrêter.

Sortant de l'écoutille d'avant, après une visite inutile à ces infortunés, je remarquai quelques matelots occupés à attacher des boulets de douze à des bouts de corde de deux à trois pieds de long. Je m'arrêtais pour demander quelle était leur destination, quand la vigie postée à la tête du mât cria : « Une voile en vue ! » En regardant dans la direction indiquée, j'aperçus un grand brick qui n'était pas à plus de cinq ou six milles sous le vent ; le temps sombre et nuageux durant toute la journée nous avait seul empêché de l'apercevoir plus tôt; son apparition soudaine en ce moment, c'est-à-dire, vers environ quatre heures

de l'après-midi, nous prit complètement au dépourvu. Les lunettes d'approche furent braquées sur l'étranger et ce premier examen fut loin d'être satisfaisant. La route des deux navires convergeait; pour peu qu'ils continuassent d'aller ainsi, ils devaient être bientôt à portée de voix. Après une rapide consultation entre le capitaine et ses officiers, Garbez et Montès, la longue-vue à la main, montèrent sur le gréement du grand mât, et voyant l'anxiété qui régnait à bord, un nouvel espoir s'empara de mon âme : « Si ce pouvait être un croiseur anglais! » Cet espoir fut bientôt confirmé par les ordres du capitaine qui fit mettre toutes les voiles dehors et virer de bord.

A mon tour j'avais braqué ma lunette sur le brick : « — Capitaine, » dis-je à Garbez, « c'est un brick anglais.

» — Sûrement, » me répondit-il; « mais il lui faudrait des ailes pour nous attraper. »

Un moment cependant la distance sembla diminuer : « — Il gagne sur nous, me disais-je, il gagne sur nous. Non, c'est une illusion. Le voilà aussi loin que jamais. Au nom du ciel et de l'humanité, Messieurs les Anglais, serrez encore un peu plus vos voiles et gouvernez mieux. Hélas! c'est en vain. *El Bonito* est trop bon voilier, trop bon marcheur. Quel honneur et quel reproche à la fois pour la funeste habileté des constructeurs américains! »

A la tombée de la nuit, nous avions gagné trois ou quatre milles du côté du vent et la coque du brick disparaissait presque sous l'eau. A dix heures, le capitaine Garbez donna ordre de virer vent devant dans l'intention de courir des bordées pendant deux ou trois heures et de reprendre ensuite notre première direction ; mais peu de temps après l'exécution de cette manœuvre, le vent s'apaisa ; à trois heures du matin il était parfaitement calme.

Le jour commençait à poindre, lorsque, couché dans ma cabine, mon attention fut éveillée par un bruit confus sur le gaillard d'avant. C'était un murmure de voix sourdes suivi d'un cri perçant et du plongeon d'un corps lourd dans l'eau. Toutes les deux minutes environ le même bruit se reproduisait. « Que diable fait-on là ? » m'écriai-je en sortant de ma cabine.

Une épaisse brume couvrait la surface de l'Océan et enveloppait le navire, des deux côtés duquel elle s'élevait comme deux

grands murs de granit perpendiculaires ne laissant qu'un étroit espace comparativement visible, le pont et la mâture. De l'avant à l'arrière la vue était libre, au moins relativement; mais vers la mer, le regard ne pouvait aller au-delà de ces deux grands murs de vapeur et de l'espèce de voûte qui les surmontait. Le génie des brouillards semblait redouter notre contact.

Le phénomène pouvait s'expliquer par les chaudes effluves de la cargaison vivante entassée sous les ponts, mais je n'eus guère le temps de m'occuper de la question météorologique. Le même cri, le même plongeon d'un corps lourd dans l'eau se firent entendre, et me tournant dans la direction indiquée par le bruit, je demeurai comme pétrifié par le plus épouvantable spectacle. Un esclave était debout au milieu d'un groupe de matelots, dont l'un attachait à sa jambe un des boulets de douze dont j'ai parlé; cela fait, quatre hommes le saisirent par les quatre membres et le lancèrent, la tête la première, par dessus le bord. Son cri sauvage, lorsqu'il se sentit en l'air fut bientôt étouffé par les vagues qui se refermèrent sur lui. Un autre lui succéda et ainsi de suite.

« — Etes-vous sûr qu'il n'y en a plus? » demanda Montès qui présidait à l'opération.

« — C'est tout pour le moment, » répondit un matelot. « Il y en a une douzaine qui seront sans doute dans le même cas demain, mais il faut leur laisser leur dernière chance. »

Tel était le sort des aveugles! Que vaut un esclave qui a perdu la vue? Moins que rien. C'est un fardeau, une bouche inutile, une marchandise invendable. Jetez-moi ça par dessus bord! Vingt-cinq aujourd'hui et une autre douzaine demain matin!

Et il n'y aurait pas un enfer pour châtier de pareils crimes!

Depuis plus de deux heures le soleil avait dépassé l'horizon, et, prenant des forces à mesure qu'il s'élevait, il commençait à faire une impression sensible sur la masse grisâtre des vapeurs. Graduellement cette masse se scinda en profonds ravins au travers desquels l'œil pouvait s'égarer à quelque distance; puis ce chaos obscur se débrouilla et s'enroula gracieusement sur lui-même comme la toile d'un gigantesque théâtre. La lumière se fit et se manifesta d'abord par mille jeux fantastiques qu'observaient avec moi Kaloulah et Enphaddé.

« — Regarde donc, » disait Enphaddé à sa sœur, « voilà le Géant du Rocher de Diamant, et voilà son fameux chien à deux têtes qui le suit.

» — Et qui est donc le Géant du Rocher de Diamant? » demandai-je, heureux de prendre part à leurs rêveries pour oublier la réalité.

« — Oh! ce serait une trop longue histoire, » me répondit Kaloulah. « Ce géant habite une montagne à pic dans le Framazugda, nommée le Diamant; mais il parcourt avec son chien le reste du monde. Quand il se montre et que son chien n'aboie pas, c'est un bon signe; mais si son chien gronde, c'est un fatal augure. N'êtes-vous pas content, Jonathan, » continua Kaloulah avec un sourire mélancolique, « de voir que le monstre à deux têtes suit son maître en silence? »

Elle parlait encore quand un grondement sourd glissa, en quelque sorte, sur l'eau, venant de la direction des vaporeuses figures, qu'une imagination poétique pouvait prendre pour toute espèce de fantômes aussi bien que pour un géant et son chien.

Kaloulah tressaillit et devint plus pâle encore. Enphaddé avait aussi saisi ce bruit étrange.

Nous prêtâmes tous les trois l'oreille. Le même son se fit entendre de nouveau, mais plus faiblement que la première fois. Il venait, à n'en pas douter, d'une bien plus grande distance que le géant de brouillard qui s'était presque dissipé.

« — Ce doit être le canon de quelque vaisseau! » m'écriai-je soudain. « Plût au ciel que nous fussions à son bord! Savez-vous nager, Kaloulah? » Je ne faisais pas la même question à Enphaddé que j'avais vu nager comme un poisson.

« — Aussi bien que moi, » répondit Enphaddé.

« — Dites; je suis prête, » s'écria Kaloulah en levant les deux mains tandis que ses grands yeux noirs étincelaient...

« — Un instant, Kaloulah! Il faut d'abord savoir où nous irons...

» — Rejoindre le vaisseau là-bas.

» — Mais nous ne sommes pas même certains que ce soit un vaisseau. Laissons le brouillard disparaître tout-à-fait. Une brise peut souffler avant que la moitié de la distance ne soit franchie, et nous nous trouverions au beau milieu de l'Atlan-

tique. Si nous n'avons d'autre ressource que de nous enfuir à la nage, notre péril est grand. Attendons encore. »

Tandis que je parlais, une légère brise rida la surface de l'eau ; en un clin d'œil les dernières vapeurs se dissipèrent ou achevèrent de remonter dans les régions de l'air. Des flots de lumière doraient les flots de l'Océan ; le brick apparut toutes voiles dehors. C'était bien le brick qui nous avait donné la chasse la veille ; il se préparait à nous la donner encore ; mais comme il ne lui était pas poussé d'autres ailes, il ne devait pas mieux réussir. *El Bonito* reprit son essor ; en une demi-heure la distance entre le brick et le négrier fut d'un demi-mille environ. Montès, triomphant, allait et venait, présidant à la manœuvre et lançant tour à tour des ricanements diaboliques ou des volées d'imprécations. Jamais il ne passait près de moi sans froncer le sourcil ou jurer entre les dents, ce qui ne me faisait pas grand mal au fond ; mais il n'en était pas moins très pénible pour moi de vivre dans l'appréhension continuelle de quelque lâche attaque, un coup de pistolet peut-être, ou un coup de couteau par derrière. Cet état d'incertitude touchait enfin à son terme.

Enphaddé et moi, nous étions tous les deux debout sur le pont, au-dessus de ma cabine, observant la chasse qui durait depuis près d'une heure. Kaloulah était placée un peu derrière nous, et Montès, descendu un instant, était revenu se poster sur l'arrière. Il paraît que Kaloulah le heurta en voulant au contraire lui faire place. Au même instant, j'entendis un coup sourd, un gémissement, une chute : la pauvre fille était étendue sur le pont. D'un seul bond je fus sur Montès. Il avait saisi son couteau ; mais, sans lui laisser le temps de dégaîner, je lui assénai, au rebord de l'os frontal, entre les deux sourcils, un premier coup de poing suivi instantanément d'un second qui mit sa mâchoire inférieure à une rude épreuve. *El segundo capitan* alla tomber de tout son poids au pied du mât de misaine, où il resta quelques instants immobile et étourdi.

Dans l'intervalle, Enphaddé relevait sa sœur que le misérable avait renversée d'une bourrade dans la poitrine, et qui n'avait pas perdu connaissance ; mais il lui fallut un instant pour reprendre haleine. Bientôt Montès fut aussi sur ses pieds, le cou-

teau à la main, le visage couvert du sang qui lui sortait par le nez, et les yeux étincelants de rage ; jamais démon ne fit de plus hideuses grimaces. Mes pistolets étant restés dans ma cabine, je n'avais rien à opposer à une arme meurtrière si bien maniée par les Espagnols. Un sang-froid supérieur au sien, plus de souplesse et de vigueur physiques étaient mes seuls avantages pour balancer les chances contraires.

Montès avançait sur moi, rampant à demi et tenant la pointe de son long couteau légèrement abaissée. Ce n'était pas le moment d'hésiter ; je n'avais d'espérance que dans l'offensive, je me précipitai sur lui et je lui portai un coup de la main gauche. Il était sur le point de me frapper dans le bas-ventre, mais il releva instinctivement la main pour parer mon assaut, et la pointe de son arme, entrant dans mon bras, y fit une large blessure, heureusement sans profondeur et sans gravité. Avec la rapidité de l'éclair, je saisis son poignet de ma main droite et je lui passai mon bras gauche autour du cou. Lui appliquant en même temps le pied gauche contre la cheville, je le renversai de côté sur le pont et je tombai sur lui de tout mon poids. La pointe du couteau entra dans le pont et j'arrachai la poignée de ses mains. Il lutta pour la ressaisir, mais je parvins à le faire rouler plus loin. J'aurais pu moi-même saisir le couteau, et un instant j'eus l'envie de le lui plonger dans le cœur, mais nos trois existences auraient payé la sienne.

Par une heureuse coïncidence, nous étions seuls sur l'arrière avec Kaloulah et Enphaddé ; toute cette affaire se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire.

Bientôt le bruit attira les officiers et l'équipage, et tous accoururent en criant et gesticulant comme crient et gesticulent des Espagnols. Deux ou trois s'élancèrent à la fois sur l'échelle, et s'empêchèrent mutuellement d'y monter, donnant un exemple de plus de l'excellence du proverbe : « Hâte-toi lentement. » Un ou deux avaient déjà le pied sur le pont. Si j'attendais l'assaut général, j'avais neuf chances sur dix d'être immolé, ou, du moins, si complètement mis hors de combat, que Montès n'aurait eu qu'à me donner le coup de grâce. Le risque était trop grand.

« — A la mer ! à la mer ! » criai-je à Enphaddé et à sa sœur, « Sautez par dessus bord ; je vous suis. »

Et je fis, en effet, un violent effort pour m'arracher des mains de Montès; mais le scélérat ne manquait pas de vigueur; serrant d'une main ma longue chevelure, de l'autre ma gorge, il n'était pas plus disposé à lâcher prise qu'un tigre affamé.

« — Lâche-moi! lâche-moi! » lui criai-je une dernière fois en l'enlevant de terre, comme Hercule, Antée. L'imminence du péril décuplait mes forces. « Eh bien! nous irons tous les deux. »

Je lui tins parole, malgré les vingt bras qui s'alongèrent pour nous retenir.

Nous descendîmes bien des brasses dans les profondeurs de l'Océan avant de nous lâcher l'un l'autre. La forte trempe, la sombre opiniâtreté du caractère anglo-saxon se retrouve aussi dans le sang celtibérien. Si l'Anglais a pour type son propre boule-dogue, l'Espagnol a le sien dans l'indomptable mâtin de la *Sierra de Cuença.*

Quand je revins à la surface, les premiers objets que je vis et que je reconnus avec joie furent Enphaddé et sa sœur, nageant comme un triton et une néréïde dans le sillon d'écume bondissante qu'*El Bonito* laissait derrière lui. Il filait au moins dans ce moment dix nœuds à l'heure, et, ne se souciant pas de raccourcir la distance qui le séparait du croiseur anglais, il abandonnait *El segundo capitan* à son sort. Je ne pouvais guère m'en occuper davantage en pareilles circonstances; d'ailleurs Montès savait nager. Dix minutes après, nous étions à bord du brick sauveur.

V.

Il n'existe peut-être pas au monde de plus admirable emplacement pour une ville, sous le rapport au moins de la magnificence pittoresque du site, que le large esterre au bord duquel est bâtie Sierra-Leone. Sa longueur est de vingt milles, et sa largeur varie de dix milles entre l'île du Léopard au nord et le cap Sierra-Leone au sud, à quatre milles, près de l'île de Tombo où il se termine. Les deux rives de cet esterre offrent une variété de scènes qui captivent l'attention et font naître les émotions les plus vives. Les voyageurs se plaisent à décrire l'as-

pect tout oriental de la ville elle-même, étagée sur des collines avec ses maisons blanches et ses riches jardins, tandis qu'on voit dans la distance, sur la lisière des forêts, les villas des Européens avec leurs toits en saillie, leurs verandas fermées par des jalousies vertes, où l'on jouit des charmes de la promenade, du demi-jour et de la fraîcheur pendant les plus grandes chaleurs. Comment des pressentiments de maladie et de mort trouveraient-ils place dans l'esprit de l'étranger qui, pour la première fois, admire ce spectacle enchanteur sur le sein étincelant d'une immense nappe d'eau à peine ridée par les légères brises et les doux courants de ces latitudes, ce tranquille rivage de Bullom, ce vaste amphithéâtre de montagnes entrecoupées d'énormes ravins, de sombres vallées, et revêtues de forêts éternelles. La nature est si féconde à Sierra-Leone, que les premières ondées de la saison pluvieuse convertissent les routes mêmes en prairies et les couvrent d'un riche manteau d'herbages. De la décomposition des détritus végétaux, naissent, à ce qu'on suppose, les miasmes dont l'influence est si funeste pour l'Européen qui n'est pas encore acclimaté.

La majeure partie de la population de Freetown (1) se compose d'Africains enlevés aux négriers espagnols et mis en liberté. Les résidents de race blanche sont peu nombreux ; on en compte cent à peine : la plupart sont des fonctionnaires publics, tels que les membres du conseil législatif, la cour de la vice-amirauté et la commission mixte pour l'adjudication des navires capturés.

Je reçus, de la plupart de ces Messieurs, un excellent accueil, auquel m'avait préparé celui des officiers du brick. Kaloulah et Enphaddé eurent leur part dans ces attentions. Les offres de services, les invitations à déjeuner et à souper se renouvelaient chaque jour. Une traite sur Liverpool de 150 £, que j'avais le bonheur d'avoir sur moi lorsque je quittai le négrier, me fournit une preuve de la sincérité de ces offres. Ma traite fut escomptée sans difficulté par le commissariat.

Je ne m'arrêterai pas sur les détails de notre séjour à Sierra-Leone. L'idée de renoncer à ma patrie pour suivre Kaloulah et

(1) La Ville Libre.

Enphaddé dans la leur m'était venue plus d'une fois ; mais mon orgueil américain l'avait fait taire et s'était trouvé plus fort que mon amour naissant pour ma protégée. En supposant même que leur retour à Framazugda pût s'accomplir à travers tant d'obstacles et que leur père consentît à m'accepter pour gendre, n'était-ce pas encore descendre pour un citoyen des États-Unis? Folie, dira-t-on ; oui, folie, j'en conviens. Aussi, je flottai long-temps dans l'incertitude. L'amour de l'inconnu me tentait peut-être plus encore que tout autre sentiment. Sans doute le voyage était long et périlleux ; mais bien d'autres s'étaient aventurés déjà dans le cœur de l'Afrique. J'avais lu les voyages de Denman, de Clapperton, de Laing, etc. Ces voyageurs intrépides avouaient modestement, qu'une fois parvenus dans l'intérieur, ils avaient trouvé peu de difficultés comparativement à celles que provoquaient, au début de pareilles entreprises, les rivalités des nations européennes et la fatale influence du climat sur les nouveaux débarqués. Enphaddé et sa sœur semblaient avoir le mal du pays. Enphaddé, surtout, n'hésitait pas à entreprendre le voyage, moyennant une simple précaution, celle de noircir sa peau et celle de sa sœur avec le jus de certaines noix colorantes.

Nous restions courbés des heures entières, Enphaddé et moi, sur la carte d'Afrique dont il avait bientôt acquis l'intelligence. De fréquentes conférences avec des marchands madingos nous fournirent aussi beaucoup d'utiles renseignements. Une kaffila ou caravane de cette nation devait bientôt partir pour Bambara. Il fut résolu qu'Enphaddé et sa sœur feraient avec eux la première et la plus dangereuse partie de leur voyage, à travers le pays des Timmanées. Enphaddé devait passer pour un traficant, et, dans ce but, je lui achetai un petit assortiment de marchandises composé principalement de verroteries, de petits miroirs, de corail, de galon d'or, de couteaux, etc., etc. Tous les deux furent équipés comme il convenait ; je donnai à Enphaddé un couteau de chasse, une paire de pistolets à deux coups et une boussole portative. Kaloulah se chargea spécialement d'une petite lunette d'approche et d'un briquet d'un excellent système. La première pouvait faire découvrir le danger à temps pour l'éviter, le second était le meilleur des talismans contre les bêtes sauva-

ges des forêts, Je donnai pour compagnon et pour aide à mes deux protégés, un indigène de Koollah qui avait été amené à Sierra-Leone, une année auparavant, sur un négrier capturé. Le drôle s'était fait une grande réputation d'honnêteté et d'habileté, et comme beaucoup d'autres noirs mis en liberté, il gagnait de l'argent, considération qui ne l'emporta pas sur le désir de revoir son lointain pays. En faveur de Kaloulah et pour la préserver des ennemis de toute espèce, je fis encore l'acquisition d'un fusil avec lequel Enphaddé promit de faire merveille.

Pourquoi n'accompagnais-je pas l'expédition? C'était précisément là ce que me demandait naïvement Kaloulah. Question difficile à répondre d'une manière satisfaisante au moins pour elle ! J'alléguai ma mauvaise santé, les restes de cette maudite fièvre du Congo qui m'avait pour long-temps encore enlevé toute élasticité d'esprit et de corps. Je ne pouvais guérir tout-à-fait que sous un climat plus analogue à mon pays natal; or, il se trouvait à point nommé dans le port un navire en partance pour Liverpool; ma résolution était bien prise et mon passage arrêté que je n'osais encore le lui dire. Il fallut cependant finir par là. A cette terrible nouvelle, Kaloulah ne prononça pas une parole; elle ne fit pas entendre un soupir; elle ne versa pas une larme; mais son œil devint fixe, ses lèvres tremblèrent, ses joues pâlirent, l'affaissement de toute sa personne indiqua la plus profonde émotion. Un moment cependant elle se tint debout et parut même reprendre sa première attitude; mais c'était un effort spasmodique ; j'eus à peine le temps d'étendre les bras pour l'empêcher de tomber. Je la déposai doucement sur le gazon au pied d'un palmier et je mis un genou en terre. Elle ne s'évanouit pas; il eût mieux valu qu'elle s'évanouît. J'appelai Enphaddé, mais il était loin; j'appelai quelques femmes négresses qui puisaient de l'eau, mais elles ne prêtèrent aucune attention à mes cris. Je frappai dans les mains de Kaloulah, je soulevai sa tête, je tournai son visage du côté de la brise de la mer, et, de plus en plus effrayé, je m'avisai de ce que j'aurais dû faire dès le premier instant. Je la pris dans mes bras, je la pressai sur mon cœur et je déposai sur ses pâles lèvres un baiser aussi chaste que si elle eût été ma sœur.

L'aimable jeune fille, pleine d'innocence, sembla s'épanouir

sous mon regard comme un frais bouton. Elle parut comprendre l'impression que sa beauté faisait sur moi, car elle se couvrit le visage des deux mains et fondit en larmes. Ces pleurs, comme les premières gouttes de pluie dans un ouragan, étaient un présage de calme. « Il vaut mieux qu'elle pleure; pensai-je, la fleur courbée par la rosée de la nuit se redresse quand le zéphyr en secoue les gouttes, et sa tige est sauvée. »

Elle releva enfin la tête: « Kaloulah, lui dis-je, vous m'aimez donc!

» — Plus que tout au monde, » me répondit-elle.

« — Et moi, Kaloulah, autant que j'ai aimé ma mère. Comme j'aurais aimé ma sœur, si Dieu m'en eût donné une. » Éprouvais-je en effet pour elle en ce moment quelque chose de plus qu'un amour fraternel, qu'une vive sympathie pour ses infortunes, pour sa naïveté et son innocence? Je ne sais, mais si j'étais amoureux c'était de sa candeur. Quand je lui parlai ainsi il me sembla entendre la voix de ma mère, apportée par la brise de l'Océan, et qui murmurait à mon oreille: « Mon fils, mon fils! tu as bien fait. »

« — Je suis votre esclave, » ajouta Kaloulah. « Je vous suivrai partout. Où vous irez, j'irai, votre pays sera le mien.

» — Impossible, Kaloulah, je ne puis exiger de vous ce sacrifice. Vous ne pouvez abandonner votre frère, ni oublier que votre père, roi dans votre pays, pleure votre absence. Vous regretteriez bientôt le brillant avenir qui vous appartient encore.

» — Alors, venez avec nous.

» — Un jour peut-être, Kaloulah, oui, un jour j'irai vous rejoindre.

» — Je vous comprends, » dit-elle « vous ne m'aimez pas.

» — Pouvez-vous me soupçonner de mensonge, Kaloulah?

» — Non, dites que vous m'aimez et je vous croirai.

» — Ne vous l'ai-je pas déjà dit? Kaloulah, je vous aime. Il m'en coûte de me séparer de vous; mais chacun a sa destinée à remplir en ce monde. Il faut nous quitter.

» — Quoi, pour toujours!

» — Non, je viendrai vous rejoindre à Framazugda, si Dieu me prête vie.

» — Vous viendrez?

» — Avant deux ans, je vous le jure.

» — Je vous crois et je vous attendrai. Votre esclave doit vous obéir. Deux fois je verrai croître et tomber les feuilles de l'amandier sans perdre l'espérance ; mais la troisième fois, si vous n'êtes pas venu, ces feuilles tomberont sur ma tombe.

» — Non, Kaloulah, la troisième fois nous cueillerons ensemble les fruits de l'amandier ; mais vous ne m'aurez pas attendu si long-temps. Bientôt je serai las de cette vieille Europe, que nous allons visiter, nous autres Américains, comme on va visiter les tombeaux de ses ancêtres. Cette Europe n'est plus sans doute que la tige décrépite d'une civilisation dont les meilleures pousses ont été greffées sur des arbres plus jeunes et pleins d'une sève encore sauvage. Qui sait ? vous ne verrez peut-être qu'une fois fleurir l'amandier avant mon arrivée dans le Framazugda par une autre route. En vous accompagnant, Emphaddé et vous à travers les noires peuplades qui inspectent à peine les marchands de leur couleur habitués à trafiquer avec elles, j'augmenterais vos périls. Il faut nous quitter, mais pour nous rejoindre un jour.

» — Adieu, vous qui fûtes notre sauveur !

» — Au revoir, Kaloulah ! à bientôt ! »

Je ne croyais pas dire si vrai.

(La suite à la prochaine livraison.)

Ichtyologie. — Législation fluviale. Pisciculture.

LE SAUMON ET LES PÊCHERIES D'IRLANDE.

Parmi les lamentations que l'Irlande ne cesse de faire entendre sur sa misère, il en est une qui date de loin, mais qui a singulièrement changé de nature. L'Irlande, aujourd'hui, se plaint de la rareté de ses poissons, — l'Irlande, autrefois, se plaignait de leur excessive abondance.

S'il faut ajouter foi à Stanihurst, chroniqueur du XVI[e] siècle, les pêcheurs du lac Neagh et de la rivière Bann, au nord de l'*île Verte*, voyaient avec douleur leurs filets se rompre sous le poids de leur charge. Des manuscrits généalogiques nous apprennent qu'O'Donnell, comte de Tyrconnel, l'un des grands propriétaires d'Irlande, échangeait le produit de ses parcs à pêche contre les vins des marchands étrangers qui, dans leur pays, le nommaient le « Roi des Poissons. » Lorsque le dernier membre de cette famille abandonna l'Irlande avec Tyrone, en 1606, il citait au nombre de ses plus grands griefs, celui d'être dépouillé par les Anglais de ses riches pêcheries. En 1610, une compagnie de Londres *(the London adventurers' company)*, prenait pour mille marcs par an le fermage de la Foyle et de la Bann, dont sir James Hamilton offrit plus tard 800 £, (20,000 fr.). Lord Strafford écrivait, en 1638, que la rente ordinaire de la Foyle s'élevait à 1,000 £ (25,000 fr.), et nous ferons remarquer en passant, que bien que l'argent valût à cette époque dix fois plus qu'il ne vaut aujourd'hui, le revenu de la Foyle, de la Bann et de la Moy ne s'élevait, en 1835, qu'à 1,250 £ (31,250 fr.).

Spencer parle des belles eaux de la Suir où des milliers de saumons allaient déposer leur frai. Enfin, sous Charles Ier, le duc d'Ormond écrivait à Evelyn que le saumon abondait tellement dans les rivières d'Irlande, qu'on l'y chassait avec des chiens.

Depuis une époque reculée, de grandes quantités de saumons s'exportaient d'Irlande en Angleterre, et plus encore en Espagne, où ce poisson était fort recherché pendant le carême. Ce commerce reçut une nouvelle impulsion vers le commencement de notre siècle par l'introduction subreptice des filets écossais, placés à l'entrée et dans les parties basses des rivières ; enfin, récemment, les bateaux à vapeur et les chemins de fer sont venus lui offrir de nouveaux moyens de développement par le transport rapide du poisson dans toute sa fraîcheur.

Comment donc, avec le concours de circonstances si favorables, le saumon est-il devenu un objet de consommation purement aristocratique ? Comment, même pendant les quatre derniers mois de la saison de pêche, un beau saumon coûte-t-il plus cher qu'un mouton ? Ce fait vaut bien la peine d'être éclairci.

Depuis le roi Jean jusqu'à la fin du dernier règne, la législation s'était constamment appliquée à bannir toute méthode exclusive de prendre le saumon. La règlementation des pêcheries intérieures était contenue dans deux clauses principales de la Grande Charte où la liberté des eaux se trouve stipulée avec autant de soin que celle de nos terres. Le roi abandonna sa prérogative favorite de « clôturer les rivières » dans l'intérêt de son plaisir, et il fut décrété qu'il n'y aurait plus aucun droit privé de pêche au détriment du public. En conséquence, tous les parcs durent être détruits dans toutes les rivières d'Angleterre, et ne furent plus tolérés que le long des côtes. La Grande Charte fut étendue à l'Irlande et, plus tard même, sous Charles Ier, une loi défendit de prendre le saumon au moyen d'aucune espèce de filet.

Vaines précautions ! malgré la Grande Charte, les anciens parcs furent conservés et de nouveaux s'établirent ; malgré les lois subséquentes, et en vertu de l'élan donné au trafic il y a trente ou quarante ans, de nombreux filets furent installés soit

par les propriétaires riverains, soit par les fermiers dans les esterres. Ces filets, en dépit de plusieurs décisions judiciaires, se multiplièrent tellement, monopolisèrent si bien le produit, qu'une clameur universelle s'éleva et que les pêcheurs pauvres dont il brisaient l'existence, s'instituant, en quelque sorte, les exécuteurs de la loi, en détruisirent une partie; mais ce fut le petit nombre; les autres continuèrent à fonctionner, la nuit, le jour, sans arrêt, sans relâche, et parfois même au-delà du terme légal de la pêche.

Enfin, après beaucoup d'investigations souvent rendues infructueuses par mille faits contradictoires, un bill fut présenté en 1842, qui, embrassant les pêches maritime et fluviale, contenait certaines dispositions ayant pour but de concilier d'une manière équitable les nombreux intérêts contraires créés par la pêche du saumon. Acceptable, peut-être, dans sa forme primitive, ce bill fut amendé sous prétexte qu'en augmentant les moyens de prendre le saumon, on obtiendrait une augmentation analogue dans le produit. On autorisa, en conséquence, les filets sédentaires dans les parties étroites des rivières, pourvu qu'elles fussent d'une certaine étendue déterminée. Il en résulta que les esterres et les chenaux étroits s'encombrèrent d'engins de ce genre au point d'épuiser le poisson à force d'en prendre. De là, plainte des propriétaires haut-riverains, qui ne se croient pas obligés d'être les conservateurs d'une rivière dont ils ne tirent aucun profit.

Nous avons dit qu'au mépris de la Grande Charte, de nombreux parcs ont été maintenus dans les rivières. Quelques-uns étaient construits de matières solides, garnis d'écluses ou de grilles livrant passage à l'eau descendante; mais la plupart consistent en rangées de pieux au niveau des basses eaux, entrelacés de clayonnage, présentant un obstacle non-seulement au poisson d'une certaine grosseur, mais encore au jeune frai, qui ne peut passer à travers l'osier, reste à sec et meurt après le reflux de la marée. Dans la vieille Angleterre, on regardait ce genre de parc comme le garde-manger d'un monastère ou de quelque seigneur ecclésiastique et, par conséquent, à l'abri des atteintes de la loi. En Irlande, aujourd'hui, on en compte environ vingt-quatre dans les rivières du comté de Waterford,

et vingt-deux dans le district de Lismore. Le capitaine Frazer, récemment chargé par l'autorité d'inspecter l'état de la navigation du Blackwater, en a signalé trente-trois dans un espace de seize milles entre Youghall et Cappoquin. « Ces énormes parcs, d'où un goujon peut à peine s'échapper, dit cet officier dans son rapport, retiennent à chaque marée une immense quantité de poissons, de saumon, sans doute, ce qui doit contribuer puissamment à la rareté de cette espèce dont on se plaint ici depuis plusieurs années. »

Quant au filet écossais, c'est un long et fort engin au niveau des plus basses eaux, formant un labyrinthe de cases ou chambres de dix à douze pieds carrés, étendu sur des ancres, suspendu perpendiculairement au moyen de liéges ou de bouées, communiquant au rivage par une nappe perpendiculaire de cent mètres de long, nommée *queue* ou *rideau*, et interceptant tout passage. On sait que pour retourner à la rivière où il est né et y déposer son frai, le saumon côtoie les rivages, en suit toutes les baies. toutes les dentelures, toutes les sinuosités ; il vient donc nécessairement se heurter contre la queue du filet qui l'oblige à prendre le large et le conduit droit aux chambres où il entre aisément, mais dont il chercherait vainement l'issue. Il faut qu'il y reste jusqu'à ce qu'on vienne l'en tirer. L'effet de ce piége est si sûr, qu'il n'est pas rare de voir de cinquante à cent saumons y tomber dans le cours d'une marée. Aussi ces appareils se sont-ils tellement multipliés, que leurs propriétaires se sont fait entre eux une guerre à outrance, et que plusieurs ont renoncé à leurs opérations, s'en prenant à la rareté du saumon quand ils n'auraient dû accuser que leur concurrence imprévoyante.

Les partisans intéressés de ces parcs flottants prétendent qu'ils soustraient beaucoup de saumons à la dent vorace des veaux marins, des marsouins, etc. Nous connaissons ce dicton des pêcheurs : *Beaucoup de veaux marins, beaucoup de saumons.* Il serait aussi juste de dire : *Beaucoup de chasseurs, beaucoup de gibier.* Aussi soutenons-nous que les filets sédentaires favorisent bien plus qu'ils n'arrêtent les déprédations des ennemis naturels du saumon. La hardiesse du phoque est connue ; on l'a vu franchir les liéges des filets ordinaires au mo-

ment où on les halait à terre, et dérober un saumon à la barbe des travailleurs. Nous ne craignons pas de dire qu'il est à peine un filet fixe sur la côte ou dans un esterre, qui ne soit constamment assiégé par deux ou trois veaux marins et souvent davantage. Il n'est pas de pêcheur qui ne les aperçoive rôdant près de ses appareils quand, une fois ou deux par jour, il vient *pêcher le filet*, ce qui, en termes de l'art, signifie en tirer le poisson entré pendant la dernière marée. Quelques minutes suffisent à l'homme pour ce travail, et le reste du temps appartient au larron qu'une balle vient parfois troubler dans ses tentatives traîtreusement méditées. Mais la nuit, il n'a rien qui l'inquiète. Le saumon n'aime pas, dit-on, à voyager dans l'obscurité; nous l'ignorons; mais ce que nous savons pertinemment, c'est que les captures de nuit n'équivalent point au quart des captures de jour. Nous savons encore qu'un veau marin de la grande espèce a été trouvé dans la chambre d'un filet dont il avait forcé l'entrée. Il égalait en grosseur un ours polaire, et il fut acheté par le collége des chirurgiens de Dublin pour en faire, croyons-nous, un sujet d'anatomie comparée. Porté sur le rivage, il y soulagea son estomac et dévoila ainsi cinq à six de ses crimes en rejetant cinq à six têtes de saumons. On trouve souvent des têtes et d'autres fragments de ce poisson sur les roches voisines des filets, et nous croyons reconnaître, dans ces débris, les traces probables du veau marin de la petite espèce (*phoca vitulina*) à qui sa taille, approchant de celle de l'épagneul, permet d'entrer et de sortir aisément par la porte du filet. La finesse du veau marin et la rude chasse qu'en pleine mer il livre au saumon, ne permettent pas de supposer qu'il résiste au séduisant attrait d'une enceinte bornée où, sans avoir à poursuivre sa proie dont la vitesse l'emporte invariablement sur la sienne, il trouve à la saisir sans la moindre peine. M. Saint-John, dans son ouvrage des *Wild sports of the Highlands* (1), raconte qu'un vieux veau marin, connu pour fréquenter depuis plusieurs années des filets dont il connaissait parfaitement les détours, était devenu si hardi qu'il en enlevait des saumons sous l'œil même des pê-

(1) Le même dont la *Revue Britannique* a donné divers extraits.

cheurs; et, comme pour ajouter la dérision à l'audace, il se retirait sur quelque roche où il dévorait tranquillement sa proie, n'ayant d'autre soin que de se tenir hors de portée des balles.

Les marsouins, moins intelligents, mais plus prompts que le veau marin, semblent doués du même instinct. On les voit poursuivre le saumon jusque dans les grandes rivières, comme le Shannon, la Tay, etc. Ils chassent en compagnie, comme une meute nageant à la surface de l'eau. On peut facilement s'assurer de leurs ravages quand on peut en surprendre un... ouvrez-le, et vous le trouverez presque toujours gorgé de la chair délicate du saumon.

La loi de 1842, c'est-à-dire la légalisation des filets sédentaires, n'a pas moins favorisé le marsouin que le veau marin. Tous deux s'opposeraient à son rappel s'ils avaient voix au Parlement.

Le marsouin reste dans les eaux profondes et ne s'aventure jamais vers les bas-fonds. Le saumon, au contraire, hante les rivages et évite la haute mer; il suit, avons-nous dit, les sinuosités intérieures d'une baie, même quand aucune rivière ne s'y jette, et il prolongerait son voyage de vingt milles autour de cette anse plutôt que de passer, à son ouverture, d'un promontoire à l'autre. Là est sa sécurité; mais, attendez. Il vient, dans sa marche, se heurter contre la queue du filet sédentaire et rentre alors forcément dans les hautes eaux; le marsouin, qui l'épie, s'approche; la chasse commence incertaine, vive, furieuse, et se continue près des côtes, dans l'esterre, partout où s'étendent les filets, auxiliaires légaux des bandits aquatiques.

Il faut donc bien en convenir, la législation actuelle, en consacrant les filets sédentaires, a conféré aux veaux marins et aux marsouins un immense privilége; leurs déprédations étant autorisées par la loi, ils ont joué un rôle funeste dans le déclin de nos pêcheries. Si, après les preuves matérielles que nous avons citées pour le veau marin, on en exigeait une aussi pour le marsouin, nous dirions que, depuis l'enlèvement des filets dans la Tay, les marsouins n'y ont point reparu.

On voit par ce qui précède, que les filets fixes, légalisés en 1842, sont beaucoup plus nuisibles que n'étaient les an-

ciens parcs devenus illégaux. Ceux-ci, placés dans les hautes régions des rivières, n'arrêtaient que ce qui avait échappé à la pêche publique; les autres emprisonnent le poisson dès son arrivée de la mer dans le chenal. De plus, lors des grandes eaux, le poisson franchit facilement les murs du parc, tandis que rien ne neutralise l'efficacité destructive des filets sédentaires.

On doit à des observations attentives la certitude d'une diminution graduelle partout où ces filets ont été installés. Avant 1842, le produit des pêcheries irlandaises pouvait être, en moyenne, porté à deux cents tonneaux pour chacune d'elles; dans cette même année, la Foyle en a fourni trois cents tonneaux; la Banne, à Coleraine, ne lui était point inférieure, et rien négalait le Shannon; la seule ville de Glinn, sur ce fleuve, vendait pour 8,000 £ (200,000 fr.) de saumon; les grandes pêcheries de la Moy, à Ballina, du Blackwater, à Lismore, de l'Erne, à Ballyshannon, rendaient chacune cent tonneaux. Plusieurs rivières, comme la Slaney, la Lee, la Suir, la Nore, le Barrow, etc., quoique très abondantes encore, peuvent être classées dans une catégorie secondaire; enfin, un grand nombre d'autres, de troisième ordre, telles que la Laune, la Maine, la Boyne, la Liffey, etc., au nombre d'environ cent vingt, produisaient chacune, en moyenne, de dix à quinze tonnes, et nous en négligeons beaucoup d'autres moins importantes encore. Tel était, disons-nous, le produit avant 1842. Qu'en reste-t-il? Que rendent aujourd'hui ces pêcheries qui assuraient à leurs propriétaires mille, deux mille et même trois mille livres sterling de revenu. Avant de répondre à cette question, rappelons qu'en février 1851, la pêcherie de la Foyle ayant été offerte en fermage à Guildhall, personne n'a relevé l'enchère. Ajoutons que nous pourrions, d'après des rapports de la Cour de chancellerie, citer de petites pêcheries qui, produisant autrefois 600 £ par an (15,000 fr.), n'ont pas rendu six pence (60 c.) depuis dix ans. L'opinion s'est émue de ce dépérissement général, et une commission, nommée par suite d'un *meeting*, adressa aux propriétaires de pêcheries de saumon en Irlande, tant dans les rivières que sur les côtes, des questions circulaires sur l'augmentation ou la diminution du produit depuis 1842. Tous répondirent qu'il avait diminué, les

uns de moitié, d'autres des deux tiers ou des trois quarts, quelques-uns même déclarèrent qu'il était tombé à zéro. Ainsi, partout les pêcheries sont ruinées ou marchent à leur ruine.

Perspective triste pour l'Irlande, autant que l'aspect de ses tourbes stériles, de ses champs de blé attaqués de la nielle, de ses pommes de terre malades, de ses villages d'où la joie est bannie, de ses huttes que n'anime plus la bruyante activité du travail... où règne un morne silence. Quoi de plus triste, en effet, qu'une belle rivière coulant sous nos yeux veuve de ses habitants aux reflets argentés? Comme le fleuve de l'oubli, elle brille, elle roule, elle tourbillonne; sa surface est paisible, mais le pêcheur sait trop que la disette règne au fond de ses eaux.

La clôture des saisons de pêche a été successivement retardée, grâce aux propriétaires animés du seul amour du gain. Fixée au 1er août sous Georges Ier, elle fut, sous le même règne, renvoyée jusqu'au 12; des actes ultérieurs la portèrent au 20 octobre, puis au 1er novembre. L'acte de 1842 la fixa au 20 août; mais, en 1846, ce terme fut encore prolongé jusqu'au 31, excepté pour les pêcheurs à la ligne qui purent lancer leur appât jusqu'au 14 septembre, époque étendue, en 1848, au 29 du même mois, sauf dans huit comtés du nord où le terme du 20 août a été maintenu. Ces remises successives se sont montrées complètement inefficaces, et la destruction qu'elles ont causée du frai hâtif n'a eu d'autre effet que de faire pêcher plus tard.

La ponte, qui commence généralement en octobre pour les saumons les plus vigoureux et surtout les plus jeunes, est dans toute sa force vers le milieu de novembre et dure jusqu'à la fin de décembre. On voit alors les saumons remonter les rivières par couples, tracer des tranchées dans le sable et y déposer leurs œufs. Cette opération faite en octobre devient des plus avantageuses; la température étant encore assez douce, l'éclosion peut s'opérer au bout de quatre-vingt-dix jours; si elle n'a lieu qu'en décembre, il en faudra de cent à cent quarante, selon que l'hiver sera plus ou moins rigoureux. Or, quelques mesures qu'on prenne, le poisson ne change pas ses habitudes par acte du Parlement; aussi, une clôture hâtive est-elle, à nos yeux, le seul moyen de favoriser la ponte hâtive et de rendre plus fructueuse la saison de pêche d'une rivière.

Sans doute, il serait commode et avantageux qu'on pût établir pour toutes les rivières, comme pour la chasse, un jour fixe de clôture générale; mais, malheureusement, la nature se prononce contre ce système, puisqu'elle n'a pas assigné à toutes les eaux une époque uniformément favorable à la reproduction. Des relevés faits avec soin ont démontré que le saumon remonte fort irrégulièrement le cours des rivières d'Irlande. Ainsi, par exemple, il n'entre que dans cinq en novembre, dans deux en décembre, dans neuf en Janvier, etc.

Cette variété dans les mœurs du poisson est attribuée à l'état différent des eaux. On a remarqué que les rivières qui traversent des lacs ou qui en découlent pour descendre à la mer, se peuplent les premières. D'abord, dit-on, leurs eaux sont claires au jusant, tandis que celles d'une rivière qui n'a point de contact avec un bassin spacieux et tranquille, retournent à la mer dans un état bourbeux qui déplaît au poisson. En second lieu, les eaux du lac conservent toujours une température à peu près égale, même pendant l'hiver; elles sont donc, en arrivant à la mer, moins froides que celles qui proviennent directement de l'intérieur des terres, et le saumon les remonte plus volontiers. En effet, la Carragh, dans le Kerry, qui n'a que deux milles à parcourir d'un lac à la mer, fournit d'excellent poisson dès le mois d'octobre, tandis que dans le même comté, la Maine, qui n'est point alimentée par un lac, ne commence à être profitable qu'en mai ou juin et continue jusqu'en octobre. Les pêcheries de la Curran, qui, à dater du petit lac du même nom, n'a que trois cents mètres de cours, et de la Laune, qui porte à l'Océan les eaux des célèbres lacs de Killarney, sont en plein rapport pendant les mois d'hiver. Le sauvage et sombre lac de Corrib, qui se jette dans la mer à Galway, procure de bonne heure une pêche abondante. L'Erne et le Bundrowes tombent dans la baie de Donégal à quelques milles de distance l'un de l'autre; la pêcherie du premier, à Ballyshannon, fameuse par sa chute d'eau dite le *Salmon's leap* (le Saut du Saumon), produisait ordinairement plusieurs tonnes par jour pendant la saison, qui ne commençait réellement qu'en mai, tandis que le Bundrowes, simple aquéduc du lac Melwin à la mer, donne d'excellent poisson dès janvier et février. Un exemple encore plus remarquable de dis-

parité se rencontre dans deux rivières du comté de Mayo; là, l'Owenmore, qui se jette dans la mer, et dont la température n'est modérée par aucun réservoir intérieur, ne devient productif qu'en août et septembre, tandis que le Munhim, son affluent, qui sort d'un lac considérable, est peuplé de bonne heure par des saumons qui y remontent et s'y laissent prendre en excellent état dès novembre et en très grande quantité à la Noël.

On tenait autrefois compte de ces différences physiques; les actes du Parlement en font foi. Pour ne pas multiplier les exemples, nous nous bornerons à citer la Slaney, dont la pêche était, par décision de la loi, la plus tardive de toute l'Irlande; elle ouvrait le 25 mars et fermait le 1er novembre, le même jour que celle du Bandon. Mais la loi de 1842 a placé toutes les rivières d'Irlande dans la même catégorie, en prohibant la capture du saumon du 20 août au 12 février. Certaines rivières auraient donc perdu plusieurs mois de pêche fructueuse, si les pêcheurs n'eussent transgressé cette législation qu'ils regardaient comme un monument d'ignorance saxonne. Autant vaudrait, en effet, obliger les montagnards à commencer leurs récoltes le même jour que les fermiers des plaines.

Il est pourtant juste de dire que les commissaires des pêcheries sont autorisés à déterminer, en déviation de la loi, la clôture de la pêche, suivant l'époque qui leur paraîtrait la plus convenable pour chacune des rivières. Malheureusement, ces fonctionnaires sont encore à user de leur droit.

Ce refus de réglementer les rivières, chacune suivant ses propriétés spéciales, donne lieu à des abus, à des dommages incalculables. Si l'on n'ouvre que tard la pêche dans une rivière hâtive, le propriétaire d'une pêcherie ne peut mettre à l'œuvre ses ouvriers et ses filets au moment où le poisson est en condition parfaite, où le prix du marché serait en sa faveur, où il pourrait tirer *l'argent de l'eau*, selon l'expression de Franklin; et s'il continue à pêcher jusqu'à la fin de la saison légale, ou, en d'autres termes, après l'époque indiquée par la nature, il détruit le jeune poisson, et, par conséquent, la pêche elle-même. Dans une rivière tardive, au contraire, la clôture générale force ce même propriétaire à cesser ses travaux en août, c'est-à-dire au moment le plus productif. Il est vrai qu'en revanche elle l'au-

torise à prendre du poisson au printemps, quand il est généralement mauvais.

Il est donc évident que la fixation d'une saison de pêche en dehors des conditions les plus favorables, mécontente tous ceux que la loi a voulu protéger. Aussi les propriétaires et les fermiers de pêche ont-ils exprimé, dans un *meeting* récent, le vœu que les conservateurs eussent la faculté de changer, dans leurs districts, la clôture des saisons, sauf la sanction du gouvernement, et moyennant appel au juge des assises. Ils déclaraient aussi qu'une clôture hâtive, condition essentielle d'une reproduction permanente, était l'unique moyen de faire revivre les pêcheries. On a vu plus haut que notre opinion est la même en tout point.

Quand tous les intéressés à une rivière s'accordent pour réclamer un changement, il est raisonnable, il est juste de le leur concéder, car ils sont très probablement les meilleurs juges de la meilleure saison. S'ils commettent une erreur, ils en sont eux-mêmes victimes, et elle peut être aisément rectifiée.

En prolongeant le temps légal de la pêche, on a diminué le temps de la protection du frai, tant au moment de la ponte qu'au moment où il descend vers la mer. On s'est évidemment trompé. C'est là ce que le duc d'Argyle a voulu corriger pour les pêches d'Ecosse dans l'une des dernières sessions; et c'est aussi le but que se proposait M. Connolly, quand il voulait pour l'Irlande, en fermant la pêche au 1[er] août, qu'une restriction dans la durée de la pêche vînt compenser la puissance destructive des appareils capteurs.

De leur côté, les pêcheurs publics des lits de marée, les propriétaires des terres supérieures, enfin, les glaneurs ou pêcheurs à la ligne, s'opposent tous à un commencement prématuré de saison qui les priverait des chances que la nature leur réserve pour une époque plus avancée. Ils demandent que cette saison ne s'ouvre que lorsque le poisson a déjà remonté dans les rivières; mais, à leur tour, ils tombent dans un autre extrême en voulant continuer de pêcher trop tard, jusqu'à une époque où le poisson est très abondant, mais où sa présence dans l'eau douce annonce évidemment, qu'affaibli par la ponte, il a perdu ses qualités nutritives et est même devenu malsain, puisque plu-

sieurs écrivains s'accordent à dire que la lèpre est le résultat inévitable de cette nourriture prise hors de saison.

Le propriétaire de filets placés à l'embouchure des rivières prétend qu'il doit lui être permis de prendre le poisson dès qu'il s'approche des esterres, parce qu'il est alors dans sa meilleure condition et que sa rareté le fait rechercher sur le marché. La situation de ses engins lui assurant, en effet, la priorité de la capture, une ouverture hâtive est pour lui une certitude de bonne prise d'excellent poisson. Assurément, à quelque époque qu'il tende légalement ses piéges, le propriétaire doit jouir de l'avantage de sa position. Mais on ne peut disconvenir que la loi actuelle ne lui concède un certain monopole en lui permettant de mettre ses filets à l'œuvre dès que le saumon entre dans les rivières, et de continuer aussi long-temps que les autres, sauf les pêcheurs à la ligne, dont le privilége se prolonge d'une quinzaine de jours; privilége des plus équitables, puisque le saumon ne gagnant pas immédiatement les eaux supérieures, on accroîtrait leurs chances de désavantage en arrêtant ces glaneurs le même jour que ceux qui pêchent plus bas.

Disons plus : la mer étant une propriété commune, sans limites, le libre usage de toute méthode perfectionnée de pêche, peut être permis à toute personne adonnée à cette industrie. « En Irlande, disait l'administration des travaux publics dans son rapport pour 1848, en Irlande, la loi regarde en grande partie, comme propriété publique, la pêche du saumon ; et, dans ce pays, toute source d'industrie exige nécessairement toute la liberté d'action qui peut lui être accordée. » C'est assurément là une vérité aussi flagrante que le sentiment qui l'inspire est honorable ; mais son énoncé ne ressemble pas mal à un coup de théâtre, peut-être même à quelque chose de plus ; car, si la propriété de la pêche est publique, il est souverainement injuste que des particuliers soient autorisés à placer des filets sédentaires le long de leurs terres, puisque tout le monde n'est pas à portée d'employer ce mode qui absorbe aujourd'hui les profits du droit commun et légal.

Un autre abus des filets fixes exerce encore sur les pêcheries une influence des plus déplorables. Le statut en vigueur veut que ces appareils soient *attachés au rivage*. Par une extension

déloyale, des filets ont été attachés à l'extrémité de jetées, de brise-lames s'avançant au large jusqu'à un mille ou plus ; d'où il résulte que la queue de ces filets s'augmente de toute la longueur de l'obstacle. Cette disposition donne à ces harnais un immense avantage ; elle accroît leurs qualités destructives ; elle accapare, elle monopolise, en un mot, elle annule dans la localité toutes les spéculations fondées sur le texte exact de la loi. Et nous ne parlons pas des dangers que peut créer, pour la navigation, l'établissement d'objets à demeure, en pleine mer, à proximité de jetées ou de ports artificiels. Nous bornons nos observations à l'usurpation évidente que semble autoriser la fausse interprétation d'un texte mal défini. On voit qu'il y a là une lacune à combler : une des clauses du bill de M. Conolly était consacrée à cette importante répression.

Passons maintenant au maraudage de la pêche qui nuit gravement à la repopulation de nos rivières.

En Irlande, on emploie divers artifices fort adroits, il faut en convenir, pour s'emparer du poisson et du frai. Nous visitions un jour un vieux moulin prétendu à farine, au bord d'une belle rivière, dans le sud de l'Irlande. Le lieu était écarté ; le fleuve roulait sur un lit rocailleux à travers une profonde vallée ; les murs étaient crayeux ; la roue tombait en pourriture ; le moulin ne servait évidemment pas à la mouture, et, de fait, le propriétaire nous avoua qu'il n'en faisait usage que pour *aiguiser des faucilles*. Un examen attentif nous donna à penser que l'eau qui s'échappait par l'écluse de fuite passait sous une chambre du moulin, au plancher de laquelle nous découvrîmes effectivement une trappe masquée par des décombres : c'était un piége fort ingénieusement disposé. Au moment de la descente du saumon, on baissait une grille de fer à l'extrémité inférieure du bief, fermé jusqu'au fond à l'extrémité supérieure par un appareil armé de pointes en fer tournées en aval. Quand on ouvrait l'écluse, le poisson descendait jusqu'à la grille qui lui barrait le passage ; et lorsqu'il remontait, suivant sa coutume, il allait se heurter contre les pointes de fer. L'écluse fermée, l'eau s'écoulait, et l'on s'emparait alors facilement du poisson retenu entre les deux obstacles. Nous trouvâmes encore cachés dans le moulin quatre filets à chausses ou verveux, de neuf pieds de long

chacun, que l'on tendait dans ces réduits ou dans les passes étroites du chenal rocheux de la rivière.

Dans d'autres moulins, on construit un bief en face de la roue dans le but ostensible d'alimenter la chute d'eau, mais, en réalité, pour conduire le poisson dans le canal artificiel qui passe par le moulin, d'où les grandes eaux lui permettent de sortir pour aller tomber en masse dans les filets s'il n'a pas été auparavant tué à l'épieu, à la lance ou par la roue du moulin. Le jeune frai est souvent entraîné par milliers dans ce dangereux passage : on a vu des gens des campagnes en retirer des charretées entières dont ils nourrissaient leurs porcs, ce qui, même de nos jours, justifie, jusqu'à un certain point, un acte d'Elisabeth ordonnant « la confiscation de tout porc ou truie sur les rives où ils dévorent le frai d'anguilles, de saumon ou de tout autre bon poisson qu'ils y trouvent délaissé. »

Il est un autre genre de maraude qui ne se pratique que de nuit. A parler franchement, nous ne professons pas un ridicule respect pour le droit des sujets représenté par un drôle qui vient, au temps du frai, s'installer traîtreusement sur les bords d'une rivière, la torche, la lance ou le filet en main. Nous sommes donc disposé à accueillir à cet égard les mesures de répression les plus sévères, car on ne se figure pas quel massacre de poisson prêt à frayer se fait dans l'eau douce pendant les mois de pêche, au moyen des épieux, des gaffes, des filets traînants, etc. Ce délit a, dit-on, diminué en Écosse. La commission des pêcheries intérieures de l'Irlande assure qu'il a considérablement augmenté dans ce dernier pays où la pénalité moins rigoureuse rend, par conséquent, la protection plus difficile. D'après les fermiers de la Foyle, de la Banne et de la Moy, les dépenses de cette protection sont presque égales au prix du fermage, tandis qu'en Ecosse elles ne s'élèvent qu'à 2 0/0. Les dernières années de famine ont encore aggravé le mal : on a vu des malheureux affamés aller déterrer les œufs pour les dévorer. Ceux-ci, du moins, pouvaient alléguer une excuse ; nous n'avons pour eux que de la pitié : notre indignation ne s'adresse qu'à la maraude.

Une vieille loi irlandaise punissait de trente-deux jours d'emprisonnement, avec travail forcé et correction analogue, tous

ceux qui, la figure noircie, allaient, en troupe, avec des lumières, des épieux ou autres instruments, tuer des saumons dans les eaux douces pendant ou après la ponte. Tous les statuts avaient successivement aggravé les peines pour ce lâche délit. La loi de 1842 a rapporté ces dispositions antérieures et leur en a substitué de moins sévères : voyons-en le résultat.

Supposons-nous, la nuit, sur les bords d'une belle rivière dans le comté si agité de Tipperary ; des feux ont été aperçus dans la vallée ; le garde prend son bâton et sort de chez lui accompagné de deux *constabulaires* (1) embarrassés de leurs armes, dont l'un, trébuchant dans les mares, ne tarde pas à rester en arrière pour chercher à tâtons sa carabine au fond d'un fossé. Enfin, le garde arrive sur le délinquant ; aussitôt les torches s'éteignent, et l'agent de la loi reçoit sur le nez un coup de gaffe qui lui fait voir mille chandelles :

« Dentibus infrendens à tergo decutit hastas. »

Nonobstant, il s'empare d'un pauvre diable déguenillé, ivre, déguisé, mais pris sur le fait. L'affaire est portée aux assises, et le coupable se voit condamné à être, pendant quinze jours, logé et nourri aux frais de la reine. Sentence dérisoire ! Autant vaudrait mettre un écolier en pénitence sur un pommier pour avoir volé des pommes.

Et pourtant, nous défierons M. Babbage lui-même, armé de sa machine à calcul, d'évaluer le tort causé en une seule nuit par ce genre de maraude exercé contre le saumon, surtout lorsque les délinquants s'évertuent, d'une rive à l'autre, à qui emportera le plus de butin. Un saumon, dit-on, produit environ quinze mille œufs ; le prix du saumon irlandais est estimé, sur le marché de Londres, 100 £ le tonneau. Supposons que le

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Nous n'avons point, en français, d'expression pour rendre le mot *constabulary*, d'ailleurs nouveau, croyons-nous, dans la langue anglaise. La « *constabulary force* » est une troupe de police enrégimentée, semée en stations sur toute la surface de l'Irlande. Ces hommes, en réalité les *gendarmes* du pays, sont armés d'une carabine à baïonnette, et, comme toute l'armée anglaise, ils ne se recrutent que par engagements volontaires. Ils sont commandés par un colonel qui réside à Dublin.

5 p. 0/0 du frai échappe à ses ennemis, au brochet, au meunier, au maraudeur, à ses dévoreurs en mer, et atteigne pour chaque individu le poids de 8 livres; la valeur du produit d'un couple de saumons s'élèverait à 225 £, de sorte que si cinq cents couples jouissaient de la protection que la loi leur accorde, la communauté en tirerait un profit d'environ 112,500 £, (2,812,500 fr).

Nous avons fait connaître les causes de la diminution du saumon en Irlande; il nous reste à signaler par quels moyens on restituerait, croyons-nous, au pays, cette source de prospérité.

Les commissaires de pêcheries ont exprimé le vœu de voir les parties intéressées, c'est-à-dire les propriétaires des pêcheries, s'occuper d'améliorer efficacement leurs moyens de richesse, comme, par exemple, de construire des passes qui permettraient au poisson de remonter les rivières en échappant aux obstacles naturels et artificiels. Par cette précaution, le poisson atteignant l'eau douce, se distribuerait plus également sur un sable pur, favorable à la ponte; à l'ouverture de la saison, tous les propriétaires haut-riverains auraient ainsi chacun une part équitable, et l'on verrait disparaître ces jalousies qui opposent aujourd'hui une barrière à l'action collective entre gens dont l'intérêt commun exigerait une parfaite unanimité.

En général, les diverses commissions accusent de négligence toutes les classes de la population irlandaise; elles dénoncent une maraude excessive attribuée au conflit d'intérêts élevé entre les propriétaires des hauts et des bas terrains; elles blâment l'apathie des maîtres de filets sédentaires à qui la loi n'a attribué que pour quatre années la propriété de la pêche des rivières; et telle est, dit l'une d'elles, leur ignorance ou le peu de soin qu'ils apportent à leurs intérêts, que nous croyons très rares les exemples où les propriétaires de filets fixes, à chausses ou flottants, aient donné quelque argent pour la protection du poisson dans les eaux supérieures. »

A vrai dire, la négligence qu'on signale, n'est due qu'au mécontentement qu'inspire le monopole autorisé des filets sédentaires. De plus, les propriétaires dans les eaux inférieures, agissent évidemment contre eux-mêmes en n'observant pas exactement la courte clôture de la pêche, parce qu'ils privent ainsi de leur juste participation dans les bénéfices des hommes qui s'appli-

queraient à protéger l'accroissement du poisson, s'ils devaient y prendre part, tandis que, dans la situation actuelle des choses, ils ne regardent que d'un œil au moins indifférent les usurpations de leurs voisins indigents.

La pêche à la ligne ne porte aucune atteinte, même relative, à la quantité du poisson, puisqu'elle ne le prend que par unités, tandis que les filets s'en emparent par centaines. Elle se borne, pour engins, à une simple baguette, à un fil à peine perceptible et à un appât d'un attrait fort douteux. Son succès dépend, en outre, des nuages, du vent, de la pluie. L'impôt que le pêcheur à la ligne paie pour sa licence est bien supérieur à la valeur du poisson qu'il détruit. Il n'a d'autre objet que son plaisir, dont il ne demande à jouir, sans restriction, qu'à la belle saison d'automne, où l'état du ciel et des rivières s'accorde pour le favoriser, quand le poisson, moins vif, moins énergique, n'est d'ailleurs d'aucun profit au commerce.

Que les propriétaires des terres inférieures fassent donc quelques concessions à leurs confrères d'en haut, pour s'assurer leur alliance sur des eaux où leur présence n'est pas sans utilité. Qu'ils sachent bien que l'influence d'un magistrat zélé qui trouve plaisir à lancer sa ligne, sera plus puissante que cent volumes de lois; que, tout autant que le garde, il protége le poisson et le frai ; qu'il est, par ses mœurs et ses habitudes, l'ennemi déclaré du maraudeur; enfin, que ses rapports journaliers avec les paysans, et les bons conseils qu'il leur donne, peuvent les détourner de la fraude et lui permettre de déjouer facilement les ruses du fraudeur. Assurément, les avantages que procure un tel allié, valent bien qu'ils ne soient pas limité au maigre privilége de quatorze jours de grâce.

Nous ne réclamons point pour le pêcheur à la ligne une préférence illimitée à laquelle il prétend à tort, suivant nous, sous le prétexte qu'il exerce une puissante influence conservatrice. Nous croyons que les gardiens spécifiés par la loi, suffisent à la protection des grandes pêcheries et à la sauvegarde du frai. Mais il s'agit ici d'augmenter la production dans un pays plus riche qu'aucun autre en cours d'eau limpide et en grands lacs, dont les lits de sable sont des plus favorables à la réception des œufs et à la multiplication du saumon.

Serait-il donc impossible de réaliser par la pêche à la ligne dans les petites rivières et les affluents d'Irlande, des revenus aussi élevés qu'en Ecosse où le Lochy et le Spean sont affermés 470 £ (11,750 fr.) par an, où le sport de la Tweed produit 1,000 £ (25,000 fr.) d'impôt. Le propriétaire riverain trouverait, ce nous semble, dans ce résultat, une indemnité suffisante de sa protection intéressée qui, ainsi qu'on l'a vu, tournerait au profit des riches pêcheries commerciales dans les esterres.

Il nous resterait à examiner quelle application pourrait être faite aux rivières et aux lacs d'Irlande des recherches récemment entreprises en France, sur l'art de propager le poisson par des moyens artificiels. Ce n'est pas la première fois qu'on entend parler, en Angleterre, du procédé indiqué par deux pêcheurs français nommés Gehin et Remy. L'idée originale appartient peut-être à un naturaliste allemand, le comte Von Golstein, qui, en l'année 1758, la réalisa sur une petite échelle. En Écosse, M. John Shaw, de Drumlarig, commença dès 1833 des expériences analogues dans des bassins communiquant avec la rivière Nith, et pour connaître le détail des résultats qu'il obtint jusqu'en 1836, il faut consulter le volume XIV des *Transactions de la Faculté royale d'Edimbourg.*

M. Shaw réussit parfaitement à faire éclore les œufs du saumon et à retenir les jeunes saumons dans ses bassins jusqu'au jour où ils acquirent l'instinct migratoire qui les caractérise et les entraîne vers la mer. A cette époque, la tutelle de l'éducateur dut cesser; car, mettez obstacle à la migration du saumoneau, retenez-le comme vous pourrez dans votre eau douce ou même dans votre eau salée, il languit et meurt. M. Shaw fut donc obligé d'ouvrir ses écluses et de donner le congé à ses élèves.

Le question, pour l'Irlande comme pour l'Ecosse, n'est donc pas de savoir si l'on peut multiplier artificiellement le saumon, mais s'il est possible de le protéger dans la rivière, de le suivre au-delà des premiers stages de son éducation et de le ramener au lieu de sa naissance, comme ces troupeaux transhumans que leurs propriétaires envoient chaque printemps *agneaux* à la montagne et qu'ils voient revenir *moutons* au commence-

ment de l'hiver. Tout ce qu'on sait du saumoneau, c'est qu'une fois dans la mer, sa croissance est d'une rapidité extraordinaire, et que, s'il n'est pas intercepté par un filet ou une ligne, il visite de nouveau, deux ou trois mois après, la rivière qui le vit sortir de son œuf.

C'est toujours beaucoup de pouvoir protéger l'œuf lui-même contre les accidents d'une crue considérable de la rivière ou d'une sécheresse non moins fatale ; c'est beaucoup de défendre le frétin contre ses premiers ennemis dans la rivière pendant un ou deux ans environ, comme M. Shaw ; mais tant que nous n'aurons pas trouvé l'art de le suivre dans l'Océan, il sera dur de penser que le saumoneau, qui s'est développé si lentement au milieu de votre rivière, n'a eu besoin que de deux mois de mer pour passer du poids de deux onces à celui de cinq et même six livres.

Des études se font sur cette grave matière; nous en ferons part à nos lecteurs quand elles seront publiées. Quel qu'en soit le résultat, nous n'oublierons pas les noms et les études des deux modestes pêcheurs français, Remy et Gehin, qui ont *inventé* la fécondation artificielle des œufs de poisson, dans ce sens que, si cette *invention* date de plus loin pour la science, ils ignoraient, eux, les expériences antérieures aux leurs. Les savants en étaient restés à la théorie : Remy et Gehin ont fait de la fécondation artificielle une découverte pratique. Ils ont, du reste, trouvé dans leur compatriote, le Dr Haxo, un patron qui a su défendre leur cause après avoir encouragé leurs premiers travaux.

(*Dublin University Magazine.*) (1)

Nous nous proposons de parler de l'écrit du Dr Haxo, d'Épinal, sur la *fécondation artificielle des œufs de poisson.*

Depuis que cet article a été livré à l'impression, M. Coste a publié un rapport sur la pisciculture que la plupart des journaux quotidiens ont

(1) Complété par un article de la *Quarterly Review.*

reproduit. Nous nous dispensons, en conséquence, de donner un extrait du paragraphe où nous voyons que nos savants promettent, non-seulement de repeupler les fleuves naguères riches en saumons, mais encore d'introduire le frai de ce poisson dans des fleuves comme le Rhône où il était, croyons-nous, inconnu.

En Angleterre, le saumon a été artificiellement introduit dans un cours d'eau tributaire de la Swale, rivière du Yorkshire. On avait pris pour cela, en décembre 1851, du frai de saumon dans la Tweed d'Écosse et, en mars 1852, l'éclosion avait parfaitement réussi. M. Fisher, à qui on doit cette expérience, avait eu soin de déposer le frai sur un lit de gravier dans une partie de la Swale qui ne gèle jamais : des palissades entouraient l'emplacement pour en exclure les autres poissons et empêcher les saumoneaux de s'échapper prématurément.

Ce succès obtenu dans la Swale est décisif : il ne s'agit plus que de savoir jusqu'à quelles distances le frai peut être transporté. Ceux qui voulurent, il y a quelques années, peupler de saumons les rivières de la terre de Van Diemen, l'entreprirent sans résultat. Il est question de tenter de nouveaux essais dans cette colonie lointaine.

Histoire.

CHARLES-QUINT DANS LE CLOITRE.

La fortune avait assuré déjà un riche héritage à Charles-Quint, lorsqu'à la mort de son grand-père, Maximilien Ier, il se mit sur les rangs pour ajouter la couronne impériale, alors élective, aux titres et aux domaines héréditaires de son père, Philippe le Beau, et de sa mère, Jeanne la Folle. La fortune, ainsi qu'il le disait lui-même plus tard, sourit à la jeunesse et à l'audace. Elle sourit à cette ambition d'un prince âgé de vingt ans à peine et dont rien encore n'avait annoncé la haute capacité; mais jamais monarque ne justifia mieux ce qu'on regardait comme une faveur de la fortune, par son application aux affaires et son activité, par son courage mêlé de prudence, par son intervention personnelle et directe, en un mot, dans le gouvernement de ses États, comme par le choix intelligent de ses ministres, de ses négociateurs et de ses généraux, réunion de qualités qui doit faire excuser un peu, ce nous semble, l'*égoïsme* du pouvoir absolu. Il serait impossible de mesurer d'un coup d'œil l'étendue de la tâche immense à laquelle Charles-Quint put suffire pendant les trente et quelques années d'un règne rempli par de si mémorables évènements : les uns que son génie put provoquer, les autres dont il se montra toujours prêt à profiter. On ne résume pas en quelques pages une histoire si dramatique, si féconde en incidents et en péripéties, où tant d'acteurs éminents semblent se disputer le premier rôle, mais forcés tous de le céder à Charles-

Quint. A une époque de transition qui brisait tout-à-coup la chaîne des temps et promettait aux intelligences la découverte d'un monde nouveau dans la sphère des idées comme sur la carte physique du globe au milieu de la fermentation générale des esprits, alors que l'ambition, s'éveillant dans les conditions les plus humbles comme sur les trônes, menaçait l'Europe de toutes les sortes d'anarchies, un prince se trouva assez sûr de lui-même pour prétendre à concentrer dans sa main les forces que donne l'unité d'un grand Empire. Il ne s'effraya pas des rivalités les plus redoutables, des oppositions les plus persévérantes; sachant employer alternativement avec le même succès l'habileté des diplomates et la tactique des grands capitaines, car, s'il n'eût été le plus habile politique des rois de son temps, Charles-Quint pourrait encore aspirer à la gloire de les avoir surpassé tous dans l'art de la guerre.

Peut-être, aux yeux des hommes d'imagination, Charles-Quint apparaîtrait-il comme un personnage plus brillant, s'il avait eu moins de qualités solides. Nous ne dissimulerons pas nous-mêmes que nos sympathies ne sont pas toujours avec nos admirations. Si nous étions à l'âge où l'on cherche le roman dans l'histoire, ou si nous n'écoutions que notre nationalité, nous préférerions la bravoure téméraire au courage prudent, le roi-chevalier à l'empereur, le fou généreux et aimable au politique profond, le maître pour lequel mourut Bayard au maître pour lequel Lannoy gagna la bataille en profitant de la trahison du connétable. Cependant les hommes d'imagination, ceux-là mêmes qui aiment les « princes sensibles, les princes qui ont de tendres faiblesses, » reconnaîtront avec nous que Charles-Quint eut aussi les siennes. Sans être précisément un héros de roman, Charles-Quint ne méritait pas non plus, sous ce rapport, que lorsque Robertson eut annoncé son intention d'entreprendre la plus connue de ses histoires, David Hume lui écrivît pour l'en dissuader : « Le » sujet est disjoint *(disjointed)*, et votre héros, qui en est le lien uni- » que, n'est pas très *intéressant*. » Hume ne trouvait pas intéressant l'antagoniste de deux rois tels que François Ier et Henry VIII, et de deux papes tels que Clément VII et Paul IV, le champion du Catholicisme contre un réformateur tel que Luther, l'empereur pour qui Cortez conquit le Mexique, et aux pieds de qui l'amiral

Doria, le duc d'Albe et autres grands capitaines déposèrent les trophées de tant de victoires, le prince, enfin, qui, jeune encore, refusa, il est vrai, le cartel de François I[er], mais qui, sur la terre d'Afrique, se battit comme un simple soldat contre les Maures, etc.

Pour l'historien des Stuarts, Charles I[er], on le sait, était plus intéressant que Cromwell, Jacques II que Guillaume. Par la même raison, dans son histoire du règne d'Henry VIII, Hume nous dit, en comparant François I[er] à son heureux rival : « —L'un fut plus aimable, l'autre plus grand roi. » Hume reprochait donc naïvement à Charles-Quint de n'être pas assez aimable pour avoir un historien.

On a, du reste, un peu exagéré ce qu'on appelle le caractère *phlegmatique* de Charles-Quint. Sa réserve était plutôt une gravité naturelle que de la froideur ; quand il laissait de côté sa dignité officielle, plusieurs anecdotes sembleraient prouver qu'il ne manquait pas de bonhomie, et qu'il avait assez la conscience de sa vraie grandeur, pour ne pas avoir peur d'être simple. Un subtil Vénitien, qui exerca les fonctions d'ambassadeur auprès de lui, a dit, il est vrai, en parlant de ses sentiments envers les autres souverains : « On peut admettre comme proposition générale que les » rois et les princes *n'aiment* ni ne *haïssent* personne, leurs amitiés et leurs haines étant toutes dictées par leur intérêt personnel : vérité rendue évidente par l'exemple de l'Empereur, » qui a été tour à tour l'ami et l'ennemi de tous les autres souverains. » Bernardo Navagiero analysait fort bien par cette *proposition* les sentiments de Charles-Quint à l'égard de ses alliés ; — ce prince ne fit jamais de la politique sentimentale ; mais Charles-Quint eût-il inspiré tant de dévouement à ceux qui le servaient, s'il n'eût été qu'un maître exigeant et froid ? N'y avait-il pas quelque chose de sympathique et d'aimable même dans ce prince, dont un autre ambassadeur de Venise, Marino Cavalli, admirant son aptitude naturelle à se concilier les diverses nationalités de son Empire, disait qu'il savait plaire aux Flamands et aux Bourguignons par la familiarité, aux Italiens par l'esprit et la discrétion, aux Espagnols par une noble sévérité. »

David Hume élevait une objection plus spécieuse contre le sujet que contre le héros choisi par Robertson, lorsqu'il ajou-

tait : « Il faudrait commencer par avoir au moins une connaissance compétente de la constitution des divers royaumes d'Espagne, des États d'Italie et des Pays-Bas, ce qui serait une œuvre à absorber la moitié d'une vie. Quoique quelques parties de l'histoire pussent avoir de l'attrait, il en est plusieurs qui sont arides, et l'ensemble ne semble pas avoir grands charmes. » (1)

Robertson ne fut pas de l'avis de son spirituel compatriote, et il produisit non son meilleur ouvrage, mais celui qui a plus popularisé son nom en Europe que ses autres histoires, justement à cause de la grandeur de son héros et de la grandeur de son sujet. David Hume, homme d'esprit qui ne se piquait pas de recourir toujours aux sources originales dans ses travaux historiques, oublia de signaler à Robertson les deux plus graves difficultés qu'il aurait personnellement à surmonter. Une des premières conditions pour écrire l'histoire d'un pays est d'en connaître la langue : Robertson ne savait ni l'espagnol ni l'allemand. Quelques-unes des lacunes de son histoire de Charles-Quint, quelques-unes de ses inexactitudes les plus choquantes nous sont révélées aujourd'hui par des manuscrits espagnols que Robertson aurait été obligé de se faire traduire s'il avait pu les connaître et se les procurer. Il dut s'en rapporter à d'autres yeux que les siens pour compulser même Sandoval ; — il cite la pompeuse et diffuse narration du savant évêque de Pampelune comme le précis de Don Antonio de Vera y Figueroa ; — il cite de Thou comme Strada, mais il n'a donné que trop de prétextes à ceux qui l'accusent de s'en être rapporté presque exclusivement à Gregorio Leti, la plus infidèle et la plus légère de toutes les autorités.

On est en train de refaire aujourd'hui toutes les Histoires du siècle dernier. Celle de Robertson sera donc refaite aussi bien que celle de Hume, quelque estime qu'on doive toujours garder pour la belle ordonnance de sa composition, la clarté élégante de son style, la philosophie de ses jugements et tout ce qu'on critique ou loue en Angleterre comme la forme française. Nous avons parfois, depuis vingt-cinq ans, envié celui qui pourra em-

(1) Lettre peu connue de David Hume, citée par Dugald Stewart, dans une notice sur Robertson.

ployer les matériaux nombreux recueillis en Espagne, en Allemagne et en Belgique, sur une époque si digne d'un nouveau Robertson. Notre ambition n'a jamais osé aspiré à entreprendre un pareil ouvrage ; mais nous avions seulement glané assez de documents pour pouvoir traiter deux épisodes avec quelque développement : l'un de ces épisodes est la guerre des Comuneros de Castille avant l'avènement de Charles-Quint à l'empire ; l'autre, sa vie privée dans le cloître, alors que le nouveau Dioclétien revient en Espagne chercher le repos de l'âme et du corps, fatigué de sa propre grandeur, se défiant de sa vieillesse pour continuer ou conserver au moins son œuvre, et voulant surveiller avec calme le fils élevé par lui comme la tradition vivante de sa politique (1).

Dans nos recherches sur ce second épisode, nous nous sommes rencontré avec des érudits d'Allemagne, d'Angleterre, de Hollande et de Belgique dont les révélations partielles viennent d'être fondues dans un volume anglais, publié par M. Stirling, auteur des *Annales des artistes en Espagne*. Ce savant voyageur, ingénieux critique en fait d'arts, étant allé reconnaître les vestiges du séjour de Charles-Quint chez les moines de l'Estramadure, apprit que c'était à Paris que se trouvait le plus curieux des manuscrits à lui indiqués par M. Ford, l'auteur de cet admirable itinéraire d'Espagne *(Hand-book)* où sont inventoriés tous les trésors artistiques et archéologiques de la Péninsule (2). Il vint donc à Paris le consulter. C'est grâce à ce manuscrit que sa narration, primitivement restreinte aux proportions d'un article de Revue, a pris l'étendue et l'importance d'un livre. M. Stirling a failli être devancé par M. Mignet, qui commence à son tour, dans le *Journal des Savants* (recueil périodique trop ignoré), l'analyse des documents dont la *Quarterly Review* prétend à tort qu'il aurait voulu se réserver l'usage exclusif. Nous

(1) La guerre des Comuneros, commençant par une lutte *parlementaire* et finissant par une révolte, a été récemment racontée en espagnol par don Antonio Ferrer del Rio (Madrid, 1850). Elle vient d'être traitée aussi avec talent par M. Resseeuw Saint-Hilaire, dans le sixième volume de son *Histoire d'Espagne.*

(2) *Le Hand-book*, de M. Ford, *à l'usage des voyageurs en Espagne et des lecteurs chez eux*, est un livre presque indispensable à ceux qui veulent écrire sur la Péninsule. La première édition de l'ouvrage est épuisée ; l'abrégé ne le remplace pas.

avons nous-même trouvé aux archives des affaires étrangères, sous M. Mignet, comme sous son prédécesseur M. le comte d'Hauterive, un accueil trop libéral pour que nous ne saisissions pas volontiers l'occasion de repousser cette insinuation désobligeante de la Revue Trimestrielle. Dans notre court prélude bibliographique, nous allons montrer que M. Mignet, M. Stirling et les autres explorateurs du précieux manuscrit, en nous comprenant dans le nombre, ne ressemblent pas mal à ces mineurs qui, à l'époque où l'or se cachait un peu plus profondément sous le sol qu'en Australie et en Californie, creusaient concurremment chacun sa galerie souterraine pour aboutir presque simultanément au même gîte aurifère.

M. Stirling, dans sa préface, déclare que le manuscrit espagnol des affaires étrangères lui avait été signalé par le *Hand-book* de M. Ford. On lit, en effet, dans cet itinéraire, après la description du monastère de Yuste : « Philippe II, qui craignait que son père ne se *repentît* de son abdication et ne désirât ressaisir la couronne, entretenait ici un espion qui écrivait chaque jour au secrétaire Vasquez les circonstances les plus minutieuses. Les lettres originales, autrefois aux Salesas de Madrid (1), furent incorporées par Thomas Gonzalez dans un ouvrage sur cette *retirada* qui, malheureusement, n'est pas encore imprimé. »

Nous avions été frappés de cette indication du *Hand-book*, comme M. Stirling, qui parle encore de Thomas Gonzalez et de son frère Manuel, dans son chapitre sur les archives de Simancas. Pendant un séjour que nous fîmes, il y a trois ans, à Bruxelles, nous exprimâmes notre curiosité à l'homme qui pouvait le mieux la satisfaire, M. Gachard. Le savant archiviste du royaume de Belgique ajouta à ses communications verbales, répétées dans une aimable lettre dont nous le remercions ici, l'envoi de son rapport sur Thomas Gonzalez et sa compilation espagnole. Ce rapport avait été motivé par l'article d'un critique allemand qui, dès 1843, s'était servi du manuscrit Gonzalez pour rectifier les inexactitudes de Robertson. Ces critiques allemands sont aussi

(1) *Las Salesas*, immense couvent bâti en 1758 par Barbara, femme de Ferdinand VI, à l'imitation du Saint-Cyr de Madame de Maintenon. C'est cet édifice énorme, sans goût et dispendieux, qui fut caractérisé par cette critique espagnole : *Barbara Reina, barbara obra, barbaro gusto, barbaro gasto !*

d'industrieux pionniers bibliographiques, et les critiques belges avaient reproché à leur Académie royale de s'être laissée prévenir par eux sur cette question, quoiqu'un de ses membres, M. Gachard lui-même, eût fait le voyage de Madrid exprès pour y recueillir toutes les pièces inédites capables de jeter de nouvelles lumières sur le règne de Charles-Quint. M. Gachard n'eut pas de peine à prouver à ces critiques qu'ils manquaient de mémoire, car, à son arrivée de Madrid, il avait justement annoncé à l'Académie son intention de publier « *des documents fort curieux, recueillis à Simancas, concernant le séjour et la mort de Charles-Quint au monastère de Yuste*, etc. (1) ; » « quant au manuscrit de Gonzalez, ajoutait-il, je puis en parler avec quelque certitude, car je l'ai eu entre les mains. » Pour faire connaître ce manuscrit, nous allons nous contenter d'abréger le rapport de M. Gachard :

Lorsque Ferdinand VII remonta sur le trône, la mise en ordre des archives de Simancas, un peu bouleversées pendant la guerre, fut confiée à don Thomas Gonzalez, chanoine de Placencia, qui avait le goût des compilations historiques. Le premier travail de don Thomas, en ce genre, pourra être utile à M. Prescott, qui s'occupe d'une histoire nouvelle de Philippe II. C'était un mémoire sur les relations de ce monarque avec Elisabeth d'Angleterre (2). Le second était intitulé : « *Retraite, séjour » et mort de l'Empereur Charles-Quint au monastère de Yuste; » relation historique appuyée sur des documents* (3). » Cette relation se composait de deux cent soixante-six feuillets d'écriture, plus le supplément. Don Thomas avait extrait des archives de Simancas tout ce qui se rapportait de près ou de loin, directement ou indirectement, à l'abdication de l'Empereur, entre autres les pièces relatives au mariage de Philippe II avec Marie Tudor et à ses noces, celles qui concernaient l'établissement du gouvernement établi en Espagne pendant le voyage matrimonial de ce

(1) *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, tom. XII, p. 36.

(2) *Apuntiamentos para la Historia del rey Don Felipo segundo de Espana*, por lo tocante a sus relaciones con la reyna Isabel de Ingleterra, desde el ano 1558, hasta el 1576.

(3) *Retiro, estancia y muerte del Emperador Carlos Quinto en el monasterio de Yuste*, relacion historica documentada.

prince en Angleterre, et les embarras suscités à Charles-Quint par la cour de Rome. Mais il est difficile de déterminer jusqu'à quel point il a pu insérer tout ou partie du journal de ce prétendu espion de Philippe dénoncé à M. Ford, et que nous eussions préféré voir reproduire comme pièce principale, curieuse à comparer soit avec le journal tenu par un moine anonyme, qui a été découvert dans un portefeuille des archives de la cour féodale de Brabant et soigneusement analysé par un savant hollandais, M. Bakhuizen van den Brinck (1), soit avec la relation officielle du prieur Fray Martin de Angulo, que Sandoval a fondue dans son récit, soit avec les *Lettres sur la vie intérieure de l'Empereur Charles-Quint,* publiées en 1843 par le baron de Reiffenberg. Notons aussi en passant, d'après M. Gachard, que le secrétaire Juan Vasquez de Molina, remplissant l'office de secrétaire d'État des royaumes d'Espagne, résidait à Valladolid auprès de la régence, et que le secrétaire particulier de l'illustre reclus était Martin Gaztelu, qui instruisait Juan Vasquez de tout ce qui se passait à Yuste, concurremment avec Luis de Quixada, son majordome. L'espion de M. Ford était-il, par hasard, Martin Gaztelu ?

Revenons à Thomas Gonzalez. Au moment où il avait préparé une belle copie de sa relation pour la presse, il mourut, et ses papiers passèrent aux mains de son frère don Manuel, qu'il s'était fait adjoindre de son vivant comme garde des archives, et qui, ayant perdu son emploi à la suite de la révolution de la Granja, imagina de tirer parti du manuscrit sur la retraite de Charles-Quint. Il l'offrit successivement aux gouvernements de France, de Belgique, de Prusse, d'Angleterre, des États-Unis, etc., qui tous trouvèrent ses prétentions exorbitantes. Don Manuel demandait 2,000 piastres (un peu plus de 10,000 fr.), en se réservant le droit de le publier en Espagne, ou 3,000 piastres si cette dernière condition n'était pas admise. Le manuscrit n'avait pas trouvé d'acheteur lorsque M. Gachard arriva à Madrid, et M. Gachard, après en avoir pris connaissance, en

(1) *La Retraite de Charles-Quint*, analyse d'un manuscrit espagnol contemporain par un religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, à Yuste, par M. Bakhuizen van den Brinck. Bruxelles, chez M. Hayez, imprimeur de l'Académie royale de Belgique, 1850.

parla généreusement au gouvernement espagnol. Le gouvernement espagnol ne pouvait estimer à un si haut prix un manuscrit qui n'était qu'une copie de pièces dont il possédait les originaux dans les archives de Simancas. Don Manuel finit par comprendre lui-même qu'il était temps de rabattre quelque chose de ses prétentions ; et ayant su que M. Mignet faisait transcrire pour lui-même divers documents aux archives espagnoles, il s'adressa directement à lui. M. Mignet, achetant au nom du gouvernement français, ne crut pas pouvoir offrir plus de 4,000 fr. du manuscrit, et don Manuel le lui céda sans nulle réserve à ce prix-là. Nous présumons, non sans quelques motifs difficiles à formuler discrètement, que don Manuel garda une copie de l'ouvrage.

Quoi qu'il en soit, M. Stirling ignorait encore où pouvait être la relation de l'ancien chanoine de Placencia, lorsqu'à la suite d'un pèlerinage qu'il avait fait à Yuste en 1849, ayant consulté Sandoval, Antoine de Vera, la vie de F. de Borgia par Ribadaneira, et la seconde partie d'un manuscrit intitulé : *El perfecto Desengano*, qu'il croit être une transcription du journal de Fray Martin Angulo, il rédigea en anglais une relation de la résidence de Charles-Quint parmi les Hyéronimites de Yuste, qui parut dans le *Fraser's Magazine* (numéros d'avril et de mai 1851). Naturellement, les deux articles du *Fraser's Magazine* ne pouvaient nous échapper, et nous nous proposions de les faire traduire pour les insérer dans la *Revue Britannique*, non sans quelques rectifications, quand nous vîmes annoncer la prochaine publication d'un ouvrage plus complet sur Charles-Quint, chez l'éditeur même du *Fraser's Magazine*. Nous soupçonnâmes que l'auteur serait M. Stirling, et qu'il rectifierait lui-même ses articles de 1851 en les développant. Les informations que nous prîmes à Londres nous engagèrent à attendre le livre annoncé. Dans l'intervalle, M. Stirling s'était enfin adressé comme nous à M. Gachard, et avait découvert où était le manuscrit de don Thomas Gonzalez. Il pensa d'abord qu'il pouvait s'adresser tout simplement à la bibliothèque des affaires étrangères. Là, M. Stirling trouva un des plus érudits et des plus obligeants bibliothécaires du monde, qui ne nous en voudra pas de le dénoncer comme officiellement jaloux des trésors confiés à sa garde, vrai disciple, sous ce rapport, de l'excellent comte d'Hauterive. En l'abordant, M. Stir-

ling dut s'imaginer avoir affaire au farouche dragon des Hespérides ; car, pour en triompher, il crut avoir besoin d'une haute protection. Il se fit donc recommander au président de la République lui-même, par lord Normanby, son ambassadeur. Lord Normanby rappela au président que jadis son glorieux oncle n'avait fait aucune difficulté de laisser pénétrer l'illustre Fox dans les archives des affaires étrangères. Le président parla au ministre, et M. Stirling fut enfin introduit au sanctuaire. Mais là, toutes ses protections échouèrent, à ce qu'il paraît, contre les réserves imposées à la communication qui lui fut faite. Nous avons souri au récit de son désappointement, qui nous a rappelé que lorsque M. d'Hauterive, d'ailleurs si plein de bienveillance pour notre jeunesse, nous permit de consulter les mêmes pièces soumises, sous le consulat, à M. Fox, pour son histoire des Stuarts, ce fut en nous enfermant dans son cabinet, avec la précaution de n'y laisser ni encre ni plume. M. Stirling aurait dû, comme nous, y porter son papier et des crayons. Il est vrai aussi qu'on lui interdit de rien copier, sous prétexte que le gouvernement se proposait de publier lui-même le manuscrit Gonzalez. Le gouvernement en aurait bien le droit puisqu'il l'a payé ; mais nous nous sommes fait dire, depuis, que jamais le gouvernement n'avait eu un pareil projet. M. Stirling aura mal compris. En tout cas, *la Quarterly* nous aimons à le répéter, a tort de mettre ici en cause M. Mignet, qui n'était plus aux archives des affaires étrangères depuis 1848 et dont, quant à nous, nous éprouvâmes personnellement l'obligeance toutes les fois que, sous le dernier gouvernement, nous eûmes besoin de consulter le riche dépôt placé alors sous sa direction.

Au reste, soit que la communication faite à M. Stirling ait été suffisante, soit que, comme nous le soupçonnons, il ait eu à sa disposition une autre copie du manuscrit Gonzalez, ses deux articles du *Fraser's Magazine* ont acquis facilement les dimensions d'un volume. Ce volume, d'un intérêt toujours soutenu, mériterait d'être traduit tout entier. Nous avons seulement regretté parfois qu'en rectifiant quelques inexactitudes et en distribuant ses nouveaux matériaux, M. Stirling se soit laissé entraîner à abandonner la forme plus dramatique de son premier essai. Nous

allons, à notre tour, écrire quelques pages de la vie privée de Charles-Quint. Nous tâcherons, quelque curieux que nous soyons d'anecdotes et de détails biographiques, de tenir un juste milieu entre la précision et la prolixité. Qu'on nous pardonne si nous nous égarons par hasard dans une digression, soit en succombant à la tentation d'un épisode anecdotique, comme l'a fait M. Stirling lui-même, soit en voulant mettre à profit les textes qu'il s'est contenté d'abréger, ou le produit de nos propres recherches.

§ I.

Quoique, lors de l'avènement de Charles-Quint, l'invention de la poudre à canon, que déplorait tant notre brave et bon chevalier Bayard, eût déjà bien modifié les mœurs et les sentiments chevaleresques, ce siècle put encore admirer d'assez beaux types de l'héroïque chevalerie. Si Cervantes eût écrit sous ce règne, on aurait pu l'accuser, comme Rabelais, d'avoir été chercher sur les trônes et dans les cours plutôt que dans les romans les nobles fous dont son héros est tour à tour la caricature burlesque et la mélancolique mais intéressante personnification. S'il y avait du Don Quichotte dans Bayard, il y en avait aussi dans François Ier, et Charles-Quint lui-même, plus Flamand qu'Espagnol, toujours maître de lui-même, ne réalisa pas encore complètement l'axiome de Napoléon, qui prétendait qu'un souverain et un homme d'Etat devraient avoir leur cœur dans la tête. Charles-Quint, le grave et phlegmatique empereur, qui était de son siècle, eut ses accès de don-quichottisme, ne serait-ce que lorsqu'il donna occasion à Triboulet de prétendre malicieusement qu'il connaissait en Europe deux hommes plus fous que lui : un empereur assez imprudent pour traverser la France sans autre garantie que la parole du roi naguère son ennemi, et un roi assez généreux pour laisser passer librement un pareil voyageur. Quand Paul IV reçut la première nouvelle de la renonciation de Charles-Quint à l'Empire, ce pape ne vit là qu'un acte de démence, — un empereur qui abdiquait toutes ses couronnes à l'âge de cinquante et quelques années,

paraissant privé de l'esprit « *impos mentis* » à ce pontife plus qu'octogénaire, qui, rajeuni comme Sixte-Quint par son élection, eût volontiers renouvelé les luttes de la papauté contre un autre Frédéric Barberousse.

Charles-Quint addiqua et se retira dans le cloître avec la plénitude de sa raison ; il avait long-temps prémédité ce dénouement des grandes actions de sa vie ; il ne l'accomplit qu'après avoir prudemment tout réglé par un véritable testament politique dont il devait surveiller l'exécution du fond de sa retraite ; cependant on ne peut nier que sa résolution, si diversement jugée, n'eût été inspirée dans l'origine par un de ces sentiments que la raison d'Etat interdit au souverain d'écouter. Ici encore on va voir que Charles-Quint semblait, comme Don Quichotte, imiter le désespoir d'Amadis quand il se retira au désert en prenant le nom de *Beau-Ténébreux*.

En 1526, peu de temps après avoir rendu la liberté à François Ier, Charles-Quint avait épousé, à Séville, Isabelle, sœur de Jean III, roi de Portugal (1). Cette princesse était fort belle, et l'Empereur l'aima bientôt d'amour. L'Impératrice répondait à cette tendresse, et nous croyons pouvoir attribuer à ces sentiments mutuels ce que d'autres ont voulu attribuer à une dévotion toute spirituelle : — le projet qu'ils faisaient ensemble de ne pas attendre l'extrême vieillesse pour renoncer aux pompes des cours et vivre l'un pour l'autre dans une paisible retraite. Nous comprenons l'avenir rêvé ainsi par deux cœurs mutuellement épris ; mais nous comprenons moins bien la version de don Antonio de Vera : « L'Empereur, dit don Antonio, se proposait déjà d'entrer au couvent des Hyéronimites, et l'Impératrice de se faire religieuse (2). « Il y a ici anticipation sur les dates, mal-

(1) Ce fut vers le milieu de mars que le mariage fut solennisé à Séville et devint l'occasion d'une suite de fêtes qui se prolongèrent à l'occasion d'un second mariage, celui du duc Ferdinand d'Aragon avec la reine Germaine de Foix. Nous en avons cherché les dates dans le *Journal des voyages de Charles-Quint*, par son secrétaire Van de Nesse. Dans une lettre, datée du 18 août 1852, M. Gachard nous parlait de la prochaine publication de cet itinéraire. Nous nous servons de la traduction qu'en a donnée M. Bradford à la suite de la *Correspondance de Charles-Quint*, 1 vol. in-8°, Londres, 1850.

(2) Don Antonio de Vera dit positivement que, du vivant de l'Impératrice, Charles-Quint avait déjà choisi *Yuste* pour cette retraite si long-temps préméditée, *Histoire de*

gré le goût du couvent qui était réellement dans la famille impériale. Deux cœurs épris ne prévoient pas ainsi leur séparation volontaire : si Charles et Isabelle parlaient de finir leurs jours dans une solitude monastique, ce devait être quand, écoutant le mélancolique pressentiment des incertitudes de la vie, ils prévoyaient que l'un des deux précéderait l'autre dans la tombe.

Quoi qu'il en soit de notre conjecture, rien ne troubla le bonheur conjugal de Charles-Quint jusques en 1539, époque où, déjà mère de plusieurs enfants, l'Impératrice allait devenir mère encore.

Vain espoir ! le 1er mai (d'après l'itinéraire de Van de Nesse), Isabelle mourut en couches dans le huitième mois de sa grossesse, après avoir été délivrée d'un prince qui ne survécut que quelques heures à celle qui lui donnait le jour. Pendant ses souffrances et son angoisse, Charles n'avait pas quitté la chambre de cette épouse bien-aimée. Il fallut lui faire violence pour l'en arracher quand elle eut rendu le dernier soupir. Il alla s'enfermer dans le couvent des Hyéronimites de Tolède, « où il demeura jusqu'au 27 juin. » Ce jour-là, eurent lieu les obsèques publiques de l'Impératrice. Le grand-écuyer de la princesse défunte était le célèbre marquis de Lombay, fils du duc de Gandia, plus connu sous son nom de François Borja ou Borgia. Le futur jésuite était alors un jeune et brillant courtisan. Pour le fixer auprès d'elle, l'Impératrice l'avait marié à la noble et belle Éléonore de Castro, son amie. Les fonctions de sa charge l'obligèrent d'accompagner le cercueil depuis Tolède jusqu'à lachapelle royale de Grenade, et d'attester là, par serment, que le corps déposé dans le caveau des Rois Catholiques était bien celui de son auguste maîtresse. Isabelle avait été laissée le 1er mai par lui et par Charles-Quint, étendue sur son lit de mort la face décou-

l'empereur Charles-Quint, p. 333, traduction du sieur Du Perron le Hayer, Bruxelles, MDCLXXII. M. Stirling, qui adopte cette opinion, cite à l'appui la *relation* de Navagiero, imprimée dans la *Correspondance de l'empereur Charles-Quint*, éditée par le Rév. M. Bradford, Londres, 1850, p. 475. Nous avons sous les yeux la page indiquée; mais Navagiero n'y parle nullement du projet simultané de Charles d'Isabelle. L'article de la *Quarterly Review* sur le livre de M. Stirling (article que nous croyons de M. Ford), répète la même assertion sans citer ni Navagiero ni don Antonio de Vera.

verte, belle encore ! On avait respecté son désir de ne pas être livrée à l'autopsie. Quand, selon le cérémonial, le cercueil fut ouvert et qu'il fallut constater l'identité du corps, le grand-écuyer frissonna d'une involontaire horreur en ne pouvant plus reconnaître ce beau visage tant il était décomposé par la mort. Il alla tristement rendre compte à son maître de cette dernière scène de sa douloureuse mission. Charles, dont il raviva la douleur, lui fit part alors de la pensée qu'il avait d'abdiquer la souveraine puissance et de s'enfermer dans un monastère (1). Le marquis de Lombay dut combattre cette résolution en s'appuyant sur l'âge encore tendre du prince d'Espagne, son successeur présomptif, et en avouant qu'il venait de former lui-même une résolution pareille, mais pour ne l'exécuter qu'après avoir assuré l'avenir de ses enfants, alors même qu'il survivrait à sa femme la duchesse Éléonore.

De ce moment-là, Charles-Quint n'abandonna plus cette pensée de retraite dont se nourrissaient sa tristesse et ses regrets au milieu même des grandes affaires qu'il eut à mener à fin (2).

La persévérance de l'Empereur dans sa résolution, explique, sans doute, pourquoi dans ses voyages, quand il séjournait dans une ville, il acceptait, par préférence, l'hospitalité des monastères, où il faisait des espèces de retraites préparatoires. Le journal de Van de Nesse nous le montre, le 1er mai 1541, passant la nuit chez les Chartreux de Straubingen, près de Ratisbonne, où il fait dire des messes pour l'anniversaire de la mort d'Isabelle. L'année suivante, au retour de l'expédition contre les Maures d'Afrique, il vient à Tolède et

(1) Le manuscrit Gonzalez dit à l'appui de cette assertion : — « Y habiendo sabido la desfigurada que puso' la muerte a su muger, que era en vida estremamente hermosa, se espreso en terminos de dar de mano al mundo y se assegura que comunico este pensamiento al marques de Lombay. » — Fol. 3. — « Et ayant appris comment la mort avait défiguré sa femme qui, de son vivant, était extrêmement belle, il exprima son intention de dire adieu au monde, et l'on assure qu'il la communiqua au marquis de Lombay.

(2) Remarquons, en passant, que Robertson n'a pas même mentionné la mort d'Isabelle ; cette affliction aurait peut-être paru trop romanesque à son compatriote le philosophe Hume. Dans l'inventaire des bijoux, des meubles et de la garderobe de Charles-Quint, fait à Yuste après sa mort, on voit figurer, en tête, un sachet de soie contenant *trois portraits de l'Impératrice* peints sur vélin et deux tableaux du jugement dernier. — (*Extraits du manuscrit Gonzalez.*)

s'y enferme quelques jours chez les Hyéronimites de la Sisla, puis à Olmedo chez ceux de Mijorado ; pendant sa campagne de France, en 1544, il s'établit du 13 au 16 septembre à l'abbaye de Saint-Marceau, près de Soissons. A Bruxelles, il était souvent l'hôte du couvent de Grœnendael; en Espagne, enfin, il avait une résidence spéciale dans le couvent d'Abruxo, près de Valladolid; à Alcala, vainement l'Université disposait un trône pour l'Empereur dans la cathédrale, il allait de préférence s'asseoir dans une stalle du chœur parmi les chanoines.

Mais aucun de ces pieux asiles ne pouvait effacer le souvenir de celui d'Yuste, qu'il avait aperçu autrefois à sept lieues de Placencia en Estramadure, dans un site pittoresque où existait depuis le xv^e siècle un monastère habité par des religieux du même ordre que ceux au milieu desquels Charles était allé, près de Tolède, pleurer la perte de sa compagne adorée, en 1539. Il avait arrêté qu'il finirait là ses jours et, comme il ne voulait pas précisément se contenter d'une seule cellule ni expulser les moines, mais être simplement leur voisin, il voulut d'avance « faire bâtir une maison contiguë au monastère, maison suffisante pour y vivre avec la *domesticité* (servidumbre y criado) la plus indispensable à une personne privée. » Cette maison (casa), dont le plan fut dressé par les deux architectes Gaspar de Vega et Alonzo de Corrubia, devait se construire sans qu'on sût à qui elle était réservée; le secret de sa destination ne fut confié qu'au prieur de Yuste; mais les solitaires se doutèrent de ce qu'on leur cachait quand ils virent, en 1554, arriver le prince d'Espagne lui-même, qui venait examiner les lieux et surveiller les premiers travaux.

Le mystère recommandé par l'Empereur a semblé à quelques-uns une preuve qu'il hésitait encore et qu'il ne se décidait qu'à regret à sa mémorable abdication; il est certain que malgré ses cinquante-quatre ans et les infirmités d'une vieillesse précoce, il reçut à cette époque une proposition qui eût bien pu réveiller toute l'ambition de sa jeunesse s'il avait voulu se faire illusion. Notre bon Louis XII n'avait pas craint, plus âgé et surtout plus cassé encore que Charles-Quint, de solliciter la main d'une princesse d'Angleterre. Charles-Quint se fit offrir celle de la reine d'Angleterre elle-même, mais pour la refuser et la céder à son fils; car on

a eu tort de prétendre qu'il était prêt, si Philippe eût fait des objections, à courir lui-même l'aventure de ce mariage, sur lequel le manuscrit Gonzalez donne de piquants détails, mais qui ont besoin d'être complétés par les chroniques anglaises.

Si nous avions devant nous les larges marges d'un volume, nous nous laisserions volontiers séduire par cette digression qui appartient à l'histoire d'Angleterre encore plus qu'à celle d'Espagne. Nous trouverions là une série de scènes excellentes pour le drame et la comédie. Quels personnages que Marie, dévote jalouse, qui hésite entre une première affection et la raison d'État; Elisabeth, ambitieuse et coquette; Courtenay, vaniteux indiscret, un moment rival de l'infant Don Philippe; et surtout Simon Renard, l'ambassadeur d'Espagne, jouant un double jeu avec ceux à qui il donne les meilleurs conseils du monde, certain qu'ils ne les suivront pas. Si l'auteur de *Bertrand et Raton* n'avait eu un modèle vivant pour son diplomate, il aurait pu prendre Simon Renard, cet ambassadeur si digne de son nom.

L'infant Don Philippe, âgé alors de vingt-sept ans, était veuf de sa cousine Dona Maria de Portugal, morte, en 1545, après l'avoir rendu père de ce Don Carlos dont Philippe devait un jour épouser la fiancée en troisième noces. Docile fils et docile élève de l'Empereur, qui le consultait pour exercer son jugement et être obéi avec intelligence par son héritier comme par ses ministres, il se préparait à épouser une seconde cousine; mais pénétré de l'idée qu'un prince ne doit faire qu'un mariage politique, lorsque Charles-Quint lui eut écrit que ses vues devaient se tourner du côté de l'Angleterre plutôt que du Portugal, l'infant ne s'arrêta pas long-temps à la réflexion qu'une reine de trente-huit ans, comme Marie Tudor, et qui était sa tante, eût mieux convenu à son père qu'à lui. Il répondit : « Puisqu'on pense de » proposer son mariage avec Votre Majesté, si Votre Majesté se » trouvait en disposition pour cela, ce serait le plus sûr; mais » en cas que Votre Majesté soit toujours dans l'intention qu'elle » m'écrit et qu'il lui paraisse mieux de traiter de la chose pour » mon compte, Votre Majesté sait bien que, comme fils tout » obéissant, je n'ai pas à avoir d'autre volonté que la sienne; » à plus forte raison quand il s'agit d'une affaire de cette importance et de cette qualité. Ainsi donc, il m'a semblé que je

» devais m'en remettre à Votre Majesté pour qu'en tout elle » fasse ce que lui paraîtra convenable et conforme à ses des- » seins (1). »

Avec la fille d'Henry VIII et de Catherine d'Aragon, moins Anglaise qu'Espagnole, la réaction catholique venait de s'asseoir sur le trône d'Angleterre. Marie Tudor avait du même coup triomphé de la rébellion et de l'hérésie maladroitement liguées contre elle : une opposition plus dangereuse avait essayé de contrôler son pouvoir dans le Parlement et dans l'Église : mais elle en avait triomphé aussi, aidée des conseils et de l'or de Charles-Quint, représenté à Londres par le Flamand Simon Renard. En vain, au premier bruit d'une alliance avec le fils de l'Empereur, le peuple anglais s'était ému, craignant que cette alliance ne fît descendre l'Angleterre, comme les Pays-Bas, au rang d'une des provinces dépendantes de la monarchie espagnole ; en vain, le Parlement avait osé faire entendre une remontrance significative ; en vain, deux cardinaux romains s'étaient réunis aux plus sages conseillers de la reine pour la dissuader, la reine elle-même assura Renard que toutes les objections seraient écartées, tous les opposants réduits au silence : « Gaignant et s'asseurant des principaux par pensions » et libéralitez, l'on n'aura occasion de craindre le peuple. » Pour donner plus de solennité à sa résolution, Marie fit venir l'ambassadeur de Charles-Quint dans sa chambre, « où était exposé le Saint-Sacrement et, après avoir récité le *Veni Creator*, elle lui jura, « en face dudit Sacrement, » d'épouser le prince d'Espagne. Renard avait d'abord redouté quelque chose de plus qu'un froid accueil pour le fils de son maître, surtout s'il ne différait sa venue jusqu'à la saison d'automne, « *pour ce que, ordinairement*, écrivait-il, *les humeurs des Anglois boulissent plus en l'esté qu'en autre tems ;* » mais il crut enfin au printemps de 1554 que le prince pouvait s'embarquer et arriver en Angleterre dès le mois de juillet.

Philippe s'embarqua donc à la Corogne le 13 de ce mois, et mit à la voile, escorté par des vaisseaux en assez grand nombre pour ressembler plutôt à une flotte d'invasion qu'à un cortége

(1) Manuscrit Gonzalez.

de noces. La précaution était bonne en tout cas que, selon l'expression de Renard, *les humeurs des Anglois ne boulissent.* Au bout de sept jours de navigation et non sans avoir beaucoup souffert du mal de mer, Philippe débarquait à Southampton le 20 juillet. Les *humeurs* des Anglais n'étaient pas en effervescence, mais le climat anglais préparait une cruelle épreuve à ce jeune fiancé et à ses brillants compagnons qui arrivaient du beau climat de l'Espagne. A Winchester, où devait avoir lieu l'entrevue avec Marie Tudor, on venait justement de rétablir le 15 l'antique fête de saint Swithin, qui est le saint Médard britannique; et, comme il avait plu ce jour-là, il avait plu toute la semaine et il devait pleuvoir pendant trois semaines encore pour le moins: quelle perspective pour le prince espagnol et la brillante compagnie de ces courtisans, forcés de monter à cheval avec leurs costumes d'apparat brodés de perles et leurs toques empanachées. Non-seulement le vaillant duc d'Albe, le comte de Feria, le comte Ruy Gomez de Sylva, mais encore le comte d'Egmont, Guillaume d'Orange, et les autres seigneurs flamands qui faisaient partie du cortége, auraient préféré rencontrer sur le rivage une troupe ennemie à charger plutôt que le déluge qu'il leur fallut subir jusqu'à Winchester; c'est-à-dire pendant sept heures d'une route fangeuse... (1) Certes, il est bien permis de supposer que, dans ce trajet, le royal fiancé, allant épouser une tante un peu mûre et qu'on lui avait annoncée comme d'un caractère assez morose, dut ne pas trop plaindre son père d'avoir préféré à ce mariage une retraite qui était au moins éclairée par le beau soleil de l'Estramadure.

Ses regrets ne diminuèrent guère quand, le mariage accompli et après la fausse espérance d'un héritier, il se vit l'époux d'une femme dont une maladie incurable assombrissait

(1) Il faut lire l'ouvrage de Patrick Fraser Tytler : *England under the reigns of Edward VI and of Mary*, etc., illustrated in a series of original letters, never before printed, London, 1839. La *Westminster Review*, qui a rendu compte, tout récemment, de cet ouvrage (janvier 1853), cite le comte d'Egmont et le prince d'Orange comme accompagnant l'infant. M. F. Tytler a puisé largement dans la correspondance inédite de Simon Renard.

En 1833 nous avons nous-même (dans la *Revue de Paris*) publié une esquisse de cette époque, à propos d'une pièce de théâtre où Marie Tudor nous paraissait plutôt travestie que sérieusement représentée.

le caractère déjà peu aimable et le roi d'un peuple qui fait éclater parfois assez grossièrement ses antipathies nationales, sans respect pour la majesté souveraine. C'est ainsi que devait s'écrouler tout l'échafaudage diplomatique de Simon Renard. Charles-Quint, lui-même, pensa que la présence de son fils était plus nécessaire sur le continent que dans ce nouveau royaume dont un mariage sans enfants rendait la possession aussi incertaine et précaire que la santé de la reine.

Pendant les trois années de l'absence de Philippe, l'Empereur avait eu à combattre de nouveaux adversaires; il avait subi quelques revers, il ne les avait réparés qu'à grand'peine et non sans ressentir une fatigue physique qui lui faisait craindre que ses forces ne pussent long-temps suffire au gouvernement de ses Etats. Il ne voulut pas être surpris par la mort, comme il l'avait été, à Metz, par les rigueurs de l'hiver et l'activité du duc de Guise, qui, d'accord avec une attaque de goutte, le força de s'écrier : « Je vois bien que la fortune est une femme qui ressemble à toutes les autres ! elle accorde ses faveurs aux jeunes gens et tourne le dos à ceux qui sont vieux (1). »

Charles-Quint avait déjà cédé à l'infant le royaume de Naples et le duché de Milan lors de son mariage avec Marie Tudor. Le 25 octobre 1555, il rassembla dans la salle des États, à Bruxelles, tous les grands dignitaires de sa cour. Il s'assit pour la dernière fois sous le dais impérial, ayant à sa droite son fils, à sa gauche sa sœur, la reine de Hongrie, régente des Pays-Bas. Récapitulant les principaux évènements de sa vie, racontant sans vaine ostentation ses succès, comme sans fausse humilité quelques-uns de ses revers, attribuant tout à Dieu qui, seul, donne la victoire et permet la défaite, il déclara que, dans l'état de ses forces, il aurait un grand compte à rendre à Dieu et aux hommes s'il ne déposait l'autorité, puisque son fils, le roi Philippe, était en âge de pouvoir gouverner. « Je suis donc, ajouta-t-il, déterminé à céder à mon fils Philippe la possession de tous mes royaumes, et à mon frère le roi des Romains, l'Empire. » Ce discours émut tous les assistants, qui fondirent en larmes quand Charles (2),

(1) *Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, qui raconte fort bien ce siége de Metz.

(2) Cette scène eut pour témoin le ministre anglais sir John Mason, qui en fit

se tournant vers son fils, lui adressa ses exhortations paternelles. Cette première abdication fut notifiée par une lettre datée du même jour, et adressée à toutes les provinces de la souveraintéd des Pays-Bas. Puis, successivement, pendant les mois qui suivirent, Charles accomplit, avec moins d'apparat, l'acte public de sa renonciation aux couronnes d'Espagne et de Sicile, en présence des députés de ces royaumes, répétant dans les documents dressés officiellement, l'expression des mêmes motifs qu'il avait fait connaître aux Etats de Bruxelles. Quoique conservant son titre d'empereur, qu'il ne déposa qu'au mois de septembre de cette année, il se retira dans la résidence privée qu'il avait fait bâtir à la porte de Louvain. Du fond de cette première retraite, Charles-Quint ne cessa pas de diriger son fils dans les premiers soins de la conduite des affaires. Ce fut là aussi qu'il reçut les ambassadeurs de Henri II, quand ils vinrent faire ratifier par Philippe et par lui la trève de Vaucelles.

Charles-Quint ne quitta la Flandre que le 12 septembre 1556. Dès les premiers jours du mois, une flotte avait été rassemblée à Flessingue, sous le commandement de don Luis de Carvajal, celui qui avait convoyé Philippe II en Angleterre. Charles fut accompagné jusqu'à la côte par son fils, son neveu et les plus grands personnages des Pays-Bas ; avec lui s'embarquèrent ses deux sœurs, l'une, Eléonore, reine douairière de Portugal et de France, l'autre, Marie, reine de Hongrie, qui désiraient aussi se retirer en Espagne. L'Empereur monta sur l'*Espiritu-Santo*(1), navire de cinq cent soixante tonneaux, intérieurement disposé avec quelque luxe pour le monarque et toute sa suite qui se composait de cent cinquante personnes. Retardée par quelques relâches forcées, la flotte était encore le 18 septembre entre Douvres et Calais où un amiral anglais, commandant cinq vaisseaux, vint saluer le père du roi qui devait un jour envoyer

un rapport qu'on trouve cité dans la biographie de sir Thomas Gresham, par M. Burgon (*Quarterly Review*); au reste, l'abdication solennelle de Charles-Quint est racontée par Robertson d'après Sandoval, qui en rapporte tous les détails *in extenso*. Le manuscrit Gonzalez donne les discours dans un supplément; M. Gachard les a publiés tels qu'ils doivent être lus, c'est-à-dire en français, puisqu'ils furent prononcés en français.

(1) Nommé aussi la *Bertendona*, du nom de son capitaine.

contre ses sujets la fameuse *Armada*. Le vent ne devint favorable que le 22. Ce jour-là le navire impérial put enfin diriger le cap sur l'Espagne. Huit jours après, le lundi 28 septembre, il jetait l'ancre dans la rade de Laredo. L'Empereur descendit à terre l'après-midi de ce jour-là, et fut rejoint le lendemain par les deux reines (1).

Les préparatifs de la réception d'un pareil hôte étaient malheureusement encore incomplets, et c'est sur cette première négligence, dont Philippe II était bien innocent, que se sont fondés les historiens qui prétendent que, dès le lendemain de son abdication jusqu'à son dernier jour, Charles-Quint eut à se plaindre de l'ingratitude de son fils. L'activité du chambellan Quixada, qui avait précédé son maître en Espagne, répara autant que possible l'exécution tardive des ordres donnés par la régente d'Espagne, la princesse Juana, qui, fille dévouée d'ailleurs, attendait l'Empereur à Valladolid. L'Empereur se mit en route, alternativement dans une litière et dans une chaise à porteurs, voyageant par étapes de dix à quinze milles par jour (2). Quelques ressentiments de sa goutte justifiaient sa mauvaise humeur, à laquelle faisaient volontiers écho les Flamands de sa maison, fort étonnés de l'aspect inculte du pays et scandalisés de l'air déguenillé de cinq alguazils que l'alcade Durango avait imaginé de convertir en gardes-du-corps. Ils avaient plutôt l'air d'escorter un prisonnier qu'un empereur. De Ampuero à Nestosa, on rencontra don Enrique de Guzman qui apportait, de la part de la régente, une ample provision de vivres et des conserves que Charles désira goûter et trouva si bonnes qu'il voulut les faire mettre à part pour son usage particulier. Quixada profita du retour du messager pour commander une fourniture régulière de melons et aussi des *fenêtres à vitres portatives*, les nuits commençant à devenir froides. Bientôt la solitude de la route se peupla d'un concours de curieux de tou-

(1) D'après de Thou, copié par Robertson, Charles-Quint, à son débarquement, se jeta à genoux et baisa la terre en disant : « Je te salue, mère commune des hommes. Je suis sorti nu de ton sein et à toi, un jour, je retournerai nu. » — Anecdote contestée.

(2) Le palanquin de ce voyage est une des reliques de l'Armeria de Madrid, véhicule grossier « tenant le milieu, dit M. Ford, entre un cercueil noir et le kilbitka slavon, etc. ;» il est exposé à côté des dix-neuf armures de Charles-Quint.

tes les classes : — de seigneurs qui venaient rendre leurs hommages ou apporter des offrandes de comestibles, et des députations de toutes les municipalités qui lisaient des adresses. Deux lieues avant Burgos, parut don Pedro Fernandez de Velasco, grand-connétable de Castille, qui se faisait porter en litière, car c'était un octogénaire à qui l'âge et les infirmités interdisaient la monture des chevaliers. Il venait offrir à son souverain l'hospitalité de son vieux palais de Velasco, connu sous le nom populaire de la *casa del Cordon*, à cause d'un cordon massif de l'ordre de Saint-François qui orne et protége le grand portail. Quand Charles-Quint fit son entrée dans Burgos, la ville du Cid se souvint avec reconnaissance que, quelques années auparavant, il était intervenu pour faire respecter le tombeau du héros national menacé d'être expulsé de sa chapelle sépulcrale. A son approche, toutes les cloches se mirent en branle, et la nuit les clochers s'illuminèrent, les habitants se montrant dignes de leur compatriote Juan el Cuchiller (Juan l'écuyer tranchant), dont la statue, debout au milieu de la place à laquelle il donna son nom, rappelle que ce loyal sujet de don Enrique III mit en gages tous ses habits pour offrir un souper à son roi. Dans le palais du Cordon se rendirent les chefs de la grandesse, l'amirauté de Castille, les ducs de Medina-Sidonia, de Medina-Cœli, de Maqueda, de Najera, de l'Infantado, et, parmi eux, don Guttiere de Padilla, le frère de don Juan le martyr des libertés constitutionnelles de la Péninsule, pour qui nous ne craindrons pas d'avouer notre partialité au risque de compromettre nos prétentions d'historien.

Aux portes de Burgos, les alguazils de Laredo cessèrent leur service, si désagréable à Luis Quixada, et furent relevés par un détachement de cavalerie sous les ordres de don Francisco de Beaumont. A Palenzuela, Charles-Quint, toujours gourmand de poisson, mets qu'il digérait mal, cependant, comme nous le dirons, trouva un envoi de carrelets dont on lui servit les plus beaux pour son dîner. Il se plaignit le lendemain d'être indisposé et s'arrêta à Torquemada où il passa la nuit. L'indisposition ne fut pas sérieuse, car il put, le lendemain, faire bon accueil et à l'évêque de Placencia et à une bourriche de gibier que lui apportait ce prélat, qui lui devait sa mitre. A Cabezon, dernière étape avant Valladolid, il vit pour la première fois son petit-fils, l'in-

fant don Carlos, qu'il fit souper avec lui, mais dont il fut médiocrement content. Il eut aussi à Cabezon une longue conférence avec le secrétaire Juan Vasquez de Molina.

Valladolid, où résidait la cour, était alors la capitale que Madrid devait dépouiller plus tard de son titre. Ses principaux édifices dataient du règne qui allait finir, et, Philippe étant né dans ses murs, elle pouvait espérer qu'elle continuerait à être embellie par le fils comme elle l'avait été par le père. Charles-Quint y fit son entrée le 20 octobre, sans pompe, priant qu'on réservât toutes les démonstrations préparées à son intention pour les deux reines, qui le suivaient à un jour d'intervalle. Cependant il ne voulut pas non plus tromper tout-à-fait l'attente de ses fidèles sujets en faisant un détour, comme on le lui proposait, par Cégalès et la Puente-Mayor, pour atteindre le palais sans bruit et sans foule. « — Non, dit-il, je suivrai la route ordinaire, afin d'entrer par la porte de San-Pedro, car ce serait une honte de ne pas me laisser voir à mon peuple. » Il accepta donc, avec la même bonne grâce, les acclamations populaires et les hommages de la cour. Puis, le lendemain, quand les reines furent arrivées, il se rendit au bal qui leur fut donné pour couronner leur entrée triomphale.

Ce fut à ce bal qu'il retrouva le bouffon Perico de San-Erbas, qui l'avait souvent fait rire en appelant Philippe Senor de Todo (Seigneur de Tout). L'Empereur le salua. « — Pourquoi donc m'ôtes-tu ton chapeau ? lui demanda le bouffon. Est-ce pour me faire voir que tu n'es plus Empereur ? — Non, Perico, dit Charles, cela veut dire simplement que je n'ai plus autre chose à te donner que mon salut. » Le bouffon eût probablement préféré ses anciennes largesses à cette courtoisie (1).

Charles-Quint séjourna à Valladolid depuis le 21 octobre jusqu'au 4 novembre. Pour lui, ces quinze jours ne se passèrent pas tous en fêtes. Il en profita pour examiner la situation des affaires avec le secrétaire Vasquez et la princesse Juana, qui devait conserver la régence tant que son frère Philippe II serait retenu dans les Pays-Bas. Juana était sa seconde fille, veuve de Jean, prince

(1) *Histoire de l'empereur Charles-Quint,* par Antoine de Vera, page 327 de la traduction publiée à Bruxelles, MDCLXIII.

royal de Portugal, avec qui elle avait vécu la plus heureuse des femmes, mais pendant treize mois seulement. Privée de son époux au moment où elle le rendait père, elle s'était montrée presque aussi inconsolable que son aïeule Jeanne la Folle de la mort de Philippe le Beau. On avait eu grand'peine à l'empêcher de sacrifier ses beaux cheveux pour prendre le voile ; son désespoir n'avait pu être combattu que par le dévouement que Charles-Quint avait su inspirer à tous ses enfants, et elle était venue par son ordre gouverner l'Espagne ; exempte d'ailleurs de toute ambition personnelle, et hâtant de ses vœux le moment où son frère la déchargerait des soins de la régence, pour se retirer, comme son père, dans un couvent. Cette romanesque veuve, femme capable d'ailleurs, avait pour fils un futur héros de roman, prédestiné à une vie aventureuse terminée par un dénouement plus extraordinaire encore. Ce fils était l'infant Sébastien de Portugal, dont les expéditions contre les Maures et la disparition mystérieuse ne démentirent pas les sombres présages qui avaient précédé sa naissance. Pendant que l'infante souffrait les dernières douleurs de la délivrance, on avait vu près de son lit une apparition sinistre faire claquer ses doigts d'un air de défi, et des figures mauresques, armées de torches, s'élancer des fenêtres du palais pour disparaître dans les eaux du Tage, bouleversées par une tempête.

Charles-Quint reconnut qu'il n'avait pas trop présumé des talents de la régente. Jamais l'Espagne n'avait été si soumise. Cependant, la cour même entretenait un jeune rebelle qui lui parut mériter d'être réduit. Juana, obligée de laisser son propre fils en Portugal, s'était chargée de don Carlos, le fils de Philippe II. Ce prince, âgé de onze ans, s'accommodait mal sans doute des habitudes dévotes de sa tante et de sa tristesse de veuve inconsolable. Enfant naturellement indocile, il décelait déjà cet esprit d'opposition qui le brouilla plus tard avec son père. Le futur élève du philosophe marquis de Posa, dont Otway, Schiller, Alfieri, et plus récemment lord John Russell, ont fait un martyr de la liberté de conscience, n'apparut à son aïeul que comme un écolier mal élevé. Cette impression que don Carlos avait faite sur Charles-Quint à Cabezon, se fortifia à Valladolid ; il ne la dissimula pas, et recommanda, dit-on, de ne pas épargner les verges à ce jeune mutin, pour le rendre digne de tenir le sceptre dans

son âge mûr, Cette éducation sévère ne suffit-elle pas pour corriger un caractère trop difficile, ou faut-il accuser cette éducation même d'avoir assombri encore un caractère que la douceur eût ramené peut-être à la docilité ? C'est un problème que M. Ford et M. Stirling semblent résoudre, en prétendant que le jeune prince, né incorrigible, ne méritait pas plus la couronne des Espagnes que celle de prince libéral qui lui a été décernée par les poètes dramatiques. M. Prescott traitera sans doute cette thèse, qui appartient à l'histoire de Philippe II. Nous nous contentons de remarquer encore, en passant, combien les personnages romanesques abondaient dans la famille de Charles-Quint (1).

L'Empereur reçut à Valladolid la visite de don Constantin de Bragance, qui venait le complimenter au nom de son cousin, le roi de Portugal. Charles-Quint désirait consolider la réconciliation des deux cours. En se montrant affable, il ne faisait que réparer ses propres torts, car c'était lui qui avait, non-seulement rompu les négociations d'une seconde alliance de Philippe II avec la maison régnante, mais encore enlevé Marie Tudor à l'infant don Luis, un des prétendants à sa main. Enfin, l'Empereur s'occupa aussi à Valladolid de certaines ouvertures délicates que lui fit faire Antoine de Bourbon, le roi de Navarre, et qui furent renouvelées à Xarandilla.

En voyant Charles-Quint donner ainsi des soins aux affaires de l'Empire, quelques-uns des Flamands de sa suite, disposés à

(1) M. Stirling indique à ceux que ce problème intéresse, *una Historia de los protestantes espanoles*, par don Adolph. de Castro, publiée à Cadix en 1851 et traduite en anglais par M. Parker. Nous devons remarquer que dans son analyse complète du manuscrit d'un religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, à Yuste, M. Bakhuizen van den Brinck, dit : « A Valladolid, il (Charles-Quint) rejoint sa fille dona Juana et son petit-fils don Carlos.» *Rien sur la prétendue mauvaise impression que produisit ce dernier sur l'Empereur*. Et plus loin : « L'Empereur se repose à Valladolid et *se réjouit* d'y voir le prince don Carlos : Y holgodase de veer su nieto el principe don Carlos. » M. Stirling n'en fait pas moins remonter, au jugement de Charles-Quint sur le jeune prince, le principe de l'aversion conçue par Philippe II contre son fils. Nous hasarderons une autre conjecture, en disant que probablement dans le cœur de Charles-Quint, *aïeul et père*, il naquit une rivalité entre le jeune don Carlos et le jeune don Juan d'Autriche. Les deux jeunes princes reparaîtront dans notre récit.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce qu'il y a de vrai dans les amours romanesques de don Carlos et d'Isabelle, sa belle-mère, dont il avait été sans doute le fiancé, mais à l'âge de douze ans et par un traité secret qu'il ignorait lui-même.

prendre le mal du pays, purent croire un moment qu'il oublierait son abdication; mais il ne faisait que l'assurer, au contraire, en cherchant à prévenir les difficultés qui pouvaient plus tard provoquer son intervention, et il écrivit dans ce sens, le 30 octobre, à Philippe II, une longue lettre où il se disait pressé de terminer les dernières formalités de sa renonciation à la dignité impériale. Il avait d'ailleurs mandé auprès de lui le prieur de Yuste et le général de l'ordre de Saint-Jérôme, fray Francisco de Tofino, avec lesquels il s'entretenait fréquemment.

Le 4 novembre, l'empereur prit congé de la régente et des deux reines qui restaient à Valladolid, et se remit en route après avoir dîné en public, ce qu'il ne faisait plus guère depuis qu'il avait commencé à perdre ses dents. Jusqu'à la porte del Campo, une cavalcade de grands seigneurs lui fit cortége; mais elle n'alla pas plus loin, parce que l'Empereur s'y opposa, trouvant qu'il avait assez de son escorte de Burgos augmentée de quarante hallebardiers. Il lui fallut s'arrêter bientôt pour calmer des coliques d'estomac qui cédèrent à l'application topique de quelques coussins chauds. Il traversa ensuite le lac du Duero d'où, apercevant les créneaux de la forteresse de Simancas, il dit à Quixada qu'il espérait bien qu'on y avait déposé en sûreté les trente mille ducats sur lesquels il comptait pour payer ses gens. Son étape de nuit fut à Valdesillas, village abrité au milieu d'une plantation de pins.

Le lendemain, à Medina del Campo, au lieu d'aller loger à l'ancienne résidence royale de Mota, où était morte Isabelle la Catholique, il se laissa conduire chez un riche argentier ou changeur nommé Rodrigo de Duenas qui, pour faire honneur à son hôte et voulant en même temps se relever à ses yeux par l'étalage de son opulence, plaça dans sa chambre un brasero en or massif qu'il ne garnit pas avec de la braise de sarments, mais en y brûlant la plus fine cannelle de Ceylan. L'empereur fut loin d'approuver ce luxe et cette ostentation. Le lendemain, quand Rodrigo demanda la faveur de lui baiser la main, il ordonna qu'on lui payât son logement comme s'il avait passé la nuit à l'auberge.

Le troisième jour, à Torcajo de las Torres, en voyant le paysage devenir de plus en plus agreste, Charles-Quint se félicita

tout haut de laisser loin de lui les cités cérémonieuses, les réceptions et les embarras de la grandeur. Le cinquième jour, à Penaranda de Bracamonte, il trouva cependant l'air de la montagne un peu vif, et envoya en avant un messager, pour être sûr de trouver une chambre bien chauffée à Alaraz, dans la vallée de Gamo.

Le surlendemain, à Barco de Avila, il ne fut pas fâché d'être rejoint par un courrier qui lui apportait deux couvre-pieds en soie riche garnis intérieurement d'édredon; ils lui parurent si chauds et si légers, qu'il commanda qu'on lui fît des vestes et des robes de chambre de cette étoffe et ouatées de même (1).

Ainsi muni contre le froid, il continua son chemin à travers une région pittoresque, supportant très bien la fatigue et enchanté des beautés des sites. Évitant la ville de Placencia, il parvint au point culminant du défilé de Puerto-Nuevo d'où, émerveillé du tableau qui se déroulait à ses pieds : « Ah! s'écria-t-il, c'est vraiment ici la VERA, c'est-à-dire la *vallée printanière;* la vallée par excellence *(ver ibi purpureum et perpetuum,* ajoute M. Ford dans son itinéraire), » et puis ayant tourné la tête vers la brèche : « Je ne passerai plus d'autre porte, » poursuivit-il; « *Yo no pasare otro puerto,* » voulant dire que c'était là pour lui la barrière du monde auquel il renonçait à jamais, et peut-être aussi faisant allusion au dernier passage de la vie à la mort qui lui restait encore à franchir (2).

Il reposa quelque temps ses regards sur les merveilles naturelles de ce beau pays, et il arriva, avant le coucher du soleil, à Xarandilla, où le comte d'Oropese avait mis son château féodal à la disposition de son souverain (3).

(1) « Dos colchas de pluma forradas de ricos tafetanes, lasque agradaron tanto por su delicateza y poco pezo que mando que se le hiciessen de lo mismo batas y chaquetas para su uso de camera interior. « *Manuscrit Gonzalez.* M. Stirling traduit *de lo mismo*, comme si Charles-Quint avait dit qu'il convertirait les couvre-pieds en robes de chambre et en vestes. Le verbe *mando* indique bien qu'il n'en était pas réduit là.

(2) Le père Siguença lui fait dire : « No pasare yo otro en mi vida *sino el de la muerte.* » — Ces défilés pyrénéens s'appellent *collos* et *puertos* en espagnol, *cols* et *portes* en français, ou *brèches*, *hourques* et autres équivalents.

(3) Le 11, il s'était arrêté sur les bords du Rio-Xerte, et s'était donné le plaisir de voir pêcher aux flambeaux les truites qu'on lui servit à son souper.

C'était là qu'il devait passer les trois mois d'hiver jusqu'à ce que le monastère fût en état de le recevoir ; car la toute-puissance elle-même, si Charles l'avait conservée, eût encore été vaincue peut-être par la lenteur espagnole. Il eut bien ses accès d'impatience, mais il se rappela qu'il devait aussi s'accoutumer à abdiquer ses passions, « dépouiller le vieil homme, » et donner l'exemple à ses Flamands dont quelques-uns n'auraient pas mieux demandé que de le voir rebrousser chemin. Il s'installa donc au château des Oropeses. Le comte Fernando lui abandonna entièrement cet antique manoir et l'y laissa vivre à sa manière après l'avoir, pendant les premiers jours, traité comme un hôte. Moyennant la construction de quelques cheminées et la réparation de celles qui existaient déjà, l'Empereur s'y trouva passablement logé : de la chambre au Midi, choisie par lui, il avait la vue d'un verger d'oranger. Là, quand le temps interdisait la promenade, il s'enveloppait des chaudes robes de chambre qu'on s'était empressé de lui envoyer de Valladolid, et le secrétaire Gaztelu lui lisait les dépêches qui arrivaient régulièrement comme une gazette quotidienne, ou il écrivait sous sa dictée. Le mois de novembre devint pluvieux, puis brumeux : Charles-Quint se consola plus facilement de sa halte prolongée en n'apercevant plus au loin que les tristes vapeurs qui enveloppaient le monastère de Yuste comme tous les autres points élevés du paysage. On le berçait d'ailleurs de ces promesses qui coûtent si peu aux architectes. Le 25 novembre, il put faire lui-même, toujours en litière, une excursion jusque sur les lieux, pour inspecter et hâter les travaux par sa présence : il en revint assez satisfait de la manière dont on exécutait ses ordres, si bien qu'il semonça vertement tous ceux qui osèrent ensuite prétendre qu'on aurait pu faire choix d'un site moins humide et plus salubre. La lutte bien connue du maître contre la plainte ou les contradictions des inférieurs ne lui fut pas épargnée. Elle alla quelquefois jusqu'à provoquer de ces scènes qui troublèrent, dit-on, de nos jours, la solitude bien autrement triste d'un empereur plus glorieux que Charles-Quint et moins résigné comme de raison, car l'un avait déposé volontairement le sceptre, l'abdication avait été imposée à l'autre par la fortune infidèle.

Il faut bien le dire enfin, maître et serviteurs purent abréger

quelques-unes des longues journées de cette halte sur la voie de la retraite par certaines distractions sensuelles, et en jouir de manière à prouver que, sur ce point, au moins, ils envisageaient la vie monastique comme l'avaient, dit-on, envisagée, un siècle auparavant, ce duc de Savoie, fondateur de l'abbaye de Ripaille, au nom proverbial (1).

Heureusement, ferions-nous ici de la grande histoire, la poétique de l'école moderne n'oblige plus les historiens à tenir les rois et les empereurs éternellement drapés dans la pourpre de leur manteau, éternellement enchaînés sur leur trône comme le Thésée du Tartare virgilien. Charles-Quint a abdiqué franchement et sa robe de chambre est arrivée. Nous pouvons montrer Charles-Quint en robe de chambre, étudier l'homme dans l'empereur.

Ce que le moraliste doit le plus admirer en Charles-Quint, c'est le prince qui avait été jeune sans abuser de sa jeunesse, qui avait été heureux à la guerre et en politique sans abuser de son bonheur ni de sa toute-puissance; aux yeux du philosophe, Charles fut un grand monarque parce qu'il sut toujours, par la force de son caractère, quelque effort qu'il lui en coutât, ne faire passer qu'après les devoirs du gouvernement ses goûts, ses caprices et ses passions, comme ses affections les plus légitimes. On l'avait vu en Afrique s'exposer en simple soldat, bravant les privations et les fatigues aussi bien que les dangers. Il avait toujours pris sur son sommeil, quand l'exigeait l'expédition des affaires: cependant le grand empereur était resté homme avec les imperfections, avec les faiblesses de la pauvre humanité, et quoique bon chrétien, il n'avait jamais cessé d'être homme pécheur... (le juste, hélas ! pèche lui-même sept fois par jour). Charles-Quint avait ses péchés favoris dont il se confessait très naïvement et, entre autres, le péché de gourmandise, qui lui attirait les remontrances simultanées de son confesseur et de son médecin.

(1) Amédée ou Amé VIII, premier duc de Savoie et ensuite pape sous le nom de Félix V. On sait qu'il avait fondé un couvent d'Augustins à Ripaille, près de Thonon, sur les bords du lac de Genève, et qu'il se retira là en 1434, sous le costume d'ermite, avec six chevaliers choisis parmi ses conseillers. Ce nouvel ordre séculier se consacra, tout ensemble, à la politique, à la dévotion et au plaisir. Amé, devenu pape, abdiqua aussi la papauté comme il avait abdiqué la dignité ducale, et se retira de nouveau à Ripaille.

Par malheur, c'était en vain que sa raison, sa conscience et même son mauvais estomac furent toujours là-dessus du même avis que la théologie et la médecine. Nous avons pour appuyer notre accusation un témoin qui devait bien le connaître.

Lorsque, en 1529, Charles-Quint alla trouver Clément VII à Bologne, il était accompagné de son directeur spirituel, Garcia de Loaysa (depuis cardinal et évêque d'Osma). Après la conférence avec le pape, il laissa Loaysa en Italie pour y surveiller ses intérêts, avec recommandation de lui écrire exactement, ce que Loaysa fit pendant deux ans (de 1530 à 1533), jusqu'au retour de l'Empereur en Italie. Ces lettres, retrouvées aux archives de Simancas, ont été publiées à Berlin, et nous y remarquons ces deux paragraphes dans une lettre de Rome, à la date du 15 août, jour de l'Ascension, année 1530 (1) :

« Sire, ne donnez pas une pensée à vos amusements et ne » perdez pas courage à la vue des embarras qui vous attendent » et qui, certainement, ne seront pas moindres que ceux que » vous venez de rencontrer à Bologne. Considérez, sire, qu'au- » cune couronne ne fut jamais conquise, aucune gloire obtenue » par la mollesse, une vie luxurieuse et les plaisirs du vice.

» Il existe dans Votre Majesté Impériale deux principes anta- » gonistes,—l'indolence et l'ambition, qui ont toujours lutté à qui » l'emporterait. Jusqu'ici, en Italie, — c'est le second qui a eu » l'ascendant : j'espère qu'il en sera de même en Allemagne et, » grâce à Dieu, votre amour de l'honneur et de la gloire triom- » pheront de l'ennemi intérieur qui vous excite à perdre la meil- » leure partie de votre vie dans les fêtes, les festins et la débau- » che. »

La même année, à la date du 20 décembre, le confesseur prêche encore son auguste pénitent sur le cinquième des sept péchés capitaux : « Sire, je supplie Votre Majesté de ne pas manger » de ces mets qui sont malsains pour vous ; tout le monde sait » que le poisson ne convient pas à votre estomac. Pour l'amour » de Dieu, souvenez-vous que votre vie ne vous appartient point » et doit être conservée pour le bien des autres. Si Votre Ma-

(1) *Cartas al Emp. Carlos V escritas en los años de* 1530-32, copiadas de los autographas en el archivo de Simancas, por G. Heine, in-8°, Berlin, 1848.

» jesté veut détruire son propre bien, qu'elle ne mette pas le *nôtre*
» en péril. » Loaysa dit à l'Empereur qu'on l'a informé qu'il tousse, et il ajoute : « — J'ai désiré autrefois que Votre Majesté s'im» posât quelques pénitences pour de vieux péchés : si vous voulez
» substituer à cette pénitence une résistance ferme à la gour» mandise, cela vous sera aussi méritoire que de vous donner la
» *discipline.* »

Par le même courrier, Loaysa adressait cette recommandation au grand commandeur Don Francisco de los Covos : « Suppliez l'Empereur de faire attention à son régime et de
» manger des aliments sains au lieu d'aliments épicés ; qu'il évite
» surtout le poisson, si mauvais pour lui. » Nous venons d'entendre un conseiller confidentiel ; écoutons un témoin public :

Le savant Roger Ascham, secrétaire de l'ambassadeur anglais sir Richard Morysine, envoyé à la diète d'Augsbourg en 1550, assista au grand banquet de la Toison d'or, et la description qu'il envoya en Angleterre prouve que depuis vingt ans Charles-Quint ne s'était pas corrigé de son appétit désordonné : tout Anglais qu'il était, Roger Ascham s'émerveilla de voir l'Empereur manger successivement de larges tranches de bœuf bouilli, du mouton rôti, du lièvre cuit au four, puis du chapon, etc., — « arrosant
» le tout pour le mieux que j'aie jamais vu ; cinq fois il vida sa
» coupe aussi bien qu'aucun des convives, ne buvant jamais
» moins qu'un litre de vin du Rhin chaque fois » (1).

C'était là un dîner d'apparat, sans doute, et nous avons promis de montrer l'Empereur dans son régime de tous les jours. Nous allons le faire avec les mêmes détails. Comme Charles-Quint dormait peu et se levait avant le soleil, on lui servait d'habitude, à cinq heures, pour plat du matin, une volaille, poularde ou chapon, préparée avec du lait sucré et des épices. A midi, son dîner consistait en une vingtaine de plats au moins. Le soir, il soupait deux fois, à huit heures et à minuit, autant que possible avec du poisson frais et des anchois pour en relever le goût ; il buvait sec, et volontiers des vins toniques et chauds (2).

(1) *Œuvres de Rog. Ascham*, 4° Lond. 1761, p. 375, citées par M. Stirling.

(2) *Correspondance of the Emp. Charles V*, p. 366-367. — Navagiero dit qu'il jeûnait parfois pour reposer son estomac.

Ce régime gastronomique, dénoncé peut-être à l'auteur du *Gargantua*, pouvait s'expliquer au temps de son active jeunesse, alors qu'il était en campagne ou se livrait, dans la paix, aux exercices du corps parce qu'il y excellait; rompant merveilleusement une lance, courant la bague, luttant à la barre, chassant la grosse bête et s'exposant dans l'arène espagnole comme un tauréador; mais, la goutte étant survenue, la mauvaise conformation de sa mâchoire inférieure (*à la mode d'Autriche*, selon l'expression de Brantôme) avait toujours nui à une parfaite mastication (1). Ses dents s'étaient ébranlées, et il en perdait une de temps en temps. Eh bien! telle était! hélas! l'aberration d'un estomac trop royalement nourri! la tempérance semblait à Charles-Quint une vertu si difficile, qu'il s'en prenait à sa cuisine quand il digérait mal ou que de nouveaux stimulants ne réveillaient en lui qu'un appétit factice. On a cité souvent la querelle qu'il avait faite autrefois au grand-majordome, le baron de Monfaletto, en prétendant qu'on lui avait servi un dîner dont tous les mets étaient sans saveur et secs comme du bois. « — Sire, lui répondit le baron, nous nous sommes en vain torturé la cervelle, le chef de la bouche et moi, pour trouver quelque invention nouvelle qui plaise à Votre Majesté. Je lui proposerai donc une *compote de pendules*, puisque c'est la seule chose dont vous ne soyez pas dégoûté (2). » Le goût de Charles-Quint pour les pendules est une tradition historique, et nous verrons qu'il n'avait pas oublié de faire comprendre parmi les serviteurs qui l'accompagnaient en Espagne, l'horloger-mécanicien Giovanni Tor-

(1) Nous lisons, dans une note de la *Correspondance de Charles-Quint*, publiée par M. W. Bradford, que la grosse et proéminente lèvre de la famille autrichienne provenait d'une princesse polonaise appelée Cymburgis, épousée par Ernest, le *Prince de Fer*, père de Frédéric IV, et, par conséquent, grand'mère de l'empereur Maximilien. Cette princesse, belle et accomplie, était une virago pour la force, « enfonçant un clou avec son poing en guise de marteau. » Brantôme attribue la lèvre autrichienne aux ancêtres de la maison de Bourgogne. Lors de son passage à Dijon, la reine Éléonore, sœur de Charles-Quint, eut la curiosité de faire ouvrir le cercueil des ducs; quelques-uns des corps étaient encore entiers et si bien conservés qu'elle crut pouvoir les reconnaître à leurs traits caractéristiques et surtout à la proéminence de la mâchoire inférieure. « Ah! s'écria la reine, j'avais toujours cru que nous tenions nos bouches de la maison d'Autriche; mais je vois maintenant que c'est un héritage qui nous vient de Marie de Bourgogne.

(2) D'après une autre version, Monfaletto aurait dit : *un potage* de pendules.

riano. La répartie de Monfaletto amusa beaucoup l'Empereur, qui renonça, ce jour-là, à continuer une querelle... pour la reprendre à la prochaine occasion.

Il est évident qu'un empereur qui avait toujours été à la fois si gros mangeur et d'un estomac si délicat, ne venait pas vivre parmi les moines pour pratiquer avec eux l'abstinence cénobitique. Le petit *paradis* que son imagination faisait de Yuste, lui souriait peut-être même d'autant plus qu'il le savait situé dans un canton renommé pour ses porcs à la chair savoureuse et ces *petits jambons vermeils* de Montanches, dont le duc de Saint-Simon dit dans ses Mémoires : « Ces jambons ont un parfum si » admirable, un goût si relevé et si vivifiant, qu'on en est surpris : » il est impossible de rien manger de si exquis (1). » Charles-Quint n'ignorait pas que le gibier était parfait dans les montagnes de l'Estramadure, et que, dans les ruisseaux de la vallée, on pêchait les truites les plus fines de la Péninsule. On s'aperçut bientôt qu'il n'avait pas prétendu abdiquer ses droits à une table de roi, en abdiquant tous ses autres priviléges. L'approvisionnement de son office devint donc, à Xarandilla, une affaire d'État. La correspondance du majordome et du secrétaire Vasquez en fait foi. Les truites de l'Estramadure eurent bientôt le tort de paraître un peu trop petites ; aussi, outre les dépêches, le courrier des jeudis apportait de Valladolid et d'autres lieux, un supplément de plus gros poissons *(pescado grueso)*. L'Empereur se souvint que le comte d'Osorno lui avait envoyé, en Flandre, des perdrix de Gama, « les meilleures du monde. » On lui fit renouveler connaissance avec les perdrix de Gama. Les saucisses locales étaient excellentes, mais elles suggérèrent l'idée de les comparer avec celles que feue la pauvre reine Jeanne faisait autrefois elle-même d'après une recette flamande. On s'adressa donc au marquis de Denia, qui avait cette recette et qui l'envoya. Le comte d'Oropese et son frère chassaient souvent, pour que le gibier ne manquât jamais à leur hôte. Un jour, arrivèrent deux veaux gras de la part de l'arche-

(1) Cette citation est faite par M. Ford, qui nous dit, dans son *Itinéraire*, page 544, que les porcs de Montanches (*Mons Anguis*) s'engraissent en mangeant des vipères en été, des glands en automne.

vêque de Sarragosse, puis, le lendemain, de la venaison, des confitures, des fruits, de la part de l'archevêque de Tolède et de la duchesse de Frias, qui renouvelèrent plus d'une fois ces offrandes gastronomiques. Aussi, Quixada et les autres fidèles serviteurs de Charles, qui, en débarquant, avaient eu peur de mourir de faim, s'effrayèrent plutôt d'une si dangereuse abondance, et le sage majordome dut de temps en temps jouer le rôle du médecin de l'île de Barataria, en proscrivant certains mets par trop indigestes, entre autres un pâté d'anguilles, qu'il défendit un jour contre son maître plus efficacement que les Maures n'avaient défendu les remparts de Tunis.

Mais on devine que les Flamands les plus antipathiques à l'Espagne durent finir par prendre leur exil en patience. Leur auguste maître ne put les plaindre beaucoup en les voyant reprendre leur embonpoint et leurs couleurs vermeilles, tandis que lui, ce n'était qu'avec le secours de son vin de séné égyptien et de sa manne de Naples qu'il apaisait les remords de son estomac, quand il avait un peu abusé de cet appétit dont la *surexcitation* inquiétait Quixada (1).

L'Empereur voulut aussi que son voisinage profitât un peu aux moines de Saint-Jérôme. Dans le manuscrit espagnol analysé par M. Bakhuizen, nous avons « la description d'un régal com-
» posé de plusieurs sortes de gibier, que l'Empereur voulait en-
» voyer à ses futurs convives, pour le jour de Noël 1556. Mal-
» heureusement, cette année-là c'était un vendredi. L'Empereur
» eut la délicatesse de consulter le prieur pour savoir si, par
» exception et eu égard à la fête, ses religieux ne se dispense-
» raient pas de faire maigre ; la réponse ayant été négative, l'Em-
» pereur remit l'envoi jusqu'au samedi, afin que le repas eût
» lieu le dimanche. »

Cette manière de rendre les moines complices de son péché de gourmandise, réussit à l'Empereur, qui renouvela l'expérience quand il fut au milieu d'eux.

Heureux les bons moines ! deux fois heureux de faire des dîners d'empereur, et, grâce à leur sobriété habituelle, de pou-

(1) Il écrivait à Valladolid : « No se tracia mas que *incitar* el apetito. » *Manuscrit Gonzalez.*

voir les faire sans avoir, comme l'Empereur, une attaque de goutte.

Charles-Quint en eut une très sérieuse pendant son séjour à Xarandilla, et dont l'accès le plus violent le surprit vers la fin de décembre, au moment où il se sentait mieux portant que jamais. Il avait réglé tranquillement avec Quixada les comptes des serviteurs qu'on devait renvoyer avant de se rendre à Yuste. Deux ou trois fois, par un beau soleil, il s'était armé de son fusil de chasse et il était allé ajuster quelques pièces de gibier. Son pas était assez leste ; — il se plaignait cependant d'un peu de raideur et d'enflure dans les doigts de la main, si bien qu'ayant reçu, entre autres cadeaux de la duchesse de Frias, une ou deux paires de gants parfumés, il n'avait pu s'empêcher de dire : « Elle aurait bien fait de m'envoyer aussi des mains pour les mettre (1). » Tout-à-coup, c'est justement sur les doigts que la goutte se jette, sur les doigts de la main droite pour monter des doigts jusqu'à l'épaule, puis sauter à la main gauche et se fixer sur les genoux. Charles-Quint se mit au lit et y resta une semaine, ne pouvant plus lever le coude pour boire ou manger, quoiqu'il prétendît n'avoir perdu ni la soif ni l'appétit, — si bien que pendant cette même attaque il fit encore un petit excès avec des saucisses et des olives de Perejon qui lui avaient été envoyées par la femme de Quixada. Aussi, quand il y eut un peu de rémittence, l'auguste goutteux se plaignant d'un mal de gorge qui lui rendait la déglutition difficile, Quixada ne put s'empêcher de répéter un de ses aphorismes familiers : « *La gota se cura tapando la boca.* On guérit la goutte en fermant la bouche. »

En s'embarquant pour l'Espagne, Charles-Quint n'avait emmené d'autre médecin qu'un jeune docteur nommé Mathys, celui que dans la Péninsule, où l'on espagnolise les noms les plus connus, on appela Mathisio. Cet Esculape flamand avait sous lui l'apothicaire Pierre Van Oberstraaen et son aide, sans compter deux ou trois barberos ; mais Mathys en cette circonstance crut devoir se faire adjoindre un confrère ; le docteur Cornelio, attaché à la cour de Valladolid, fut envoyé immédiatement par la régente qui

(1) « Y mirando los guantes dixo que tambien fuera bien enviarle manos en que los truxera. » *Manuscrit Gonzalez.*

manda aussi en toute hâte de Milan Giovani-Antonio Mole. Quand celui-ci arriva, — en vrai docteur italien, — il commença par vouloir prohiber la bière dont le malade prit le parti en vrai Flamand ; puis il déclama contre l'humidité du climat, discussion que le malade éluda en se contentant de répondre *qu'il n'avait pas encore prononcé ses vœux,* parce qu'il s'imagina que la leçon avait été faite là-dessus au nouveau docteur par sa sœur la reine de Hongrie, qui lui avait écrit pour le ramener à Valladolid (1). Bref, il ne se montra qu'à moitié docile aux ordonnances italiennes, d'autant plus que Giovani-Antonio Mole arrivait lorsque le mal semblait déjà perdre un peu de son intensité, grâce à l'eau de gruau dans laquelle on délayait des jaunes d'œuf, au vin de séné, à la manne de Naples, etc.

La goutte ne disparut entièrement que le 26 janvier. Privé des distractions sensuelles qui l'avaient provoquée, Charles-Quint sut employer les intermittences de sa maladie en donnant ses soins aux affaires d'État. Il reconnut, en effet, qu'aurait-il réellement espéré y rester étranger, il ne pouvait encore réaliser une complète abdication. Déjà depuis deux mois de nouveaux embarras étaient suscités à son successeur, qui se trouvait trop heureux d'avoir les conseils de l'auguste solitaire.

Le soir de son passage à Burgos, Charles-Quint, avons-nous dit, avait dû accorder une audience à un nommé d'Escurra, qui, sous les auspices du vice-roi duc d'Albuquerque, se présentait avec mission de lui parler des propositions d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme et roi de Navarre.

Ferdinand le Catholique avait annexé la Navarre à l'Espagne en 1512, partie par conquête, partie par fraude, et l'héritier du prince dépossédé n'avait jamais cessé d'en réclamer la restitution directement ou par l'intermédiaire de la France. Une première fois Charles-Quint avait entendu parler de cette affaire en 1520, lorsqu'il était venu en Castille pour demander aux Cortès le subside qui devait payer les frais de sa candidature impériale. Ce fut une des questions qu'il soumit alors aux députés des communes « en roi encore constitutionnel. » Aux ambassadeurs de

(1) « Le lion n'est pas si terrible qu'il le paraît, » avait répondu Charles-Quint à sa sœur.

François I[er], chargés de la réclamation, il répondit qu'il ne pouvait rien contre la décision de « la représentation nationale, » comme nous dirions aujourd'hui : — les députés avaient voté négativement. La réclamation s'était renouvelée dans toutes les occasions, depuis 1520, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, toujours repoussée ou éludée. Enfin, Antoine de Bourbon, désespérant de réussir par la France, consentait à reconnaître l'annexion de ses États à l'Espagne comme définitive, si on voulait l'indemniser par une compensation. Le duché de Milan, érigé en royaume, eût été fort à son gré. Au prix de cet équivalent, il se serait déclaré le feudataire de l'Empereur, eût fourni un corps de troupe auxiliaire en temps de guerre, et, pour gage de sa parole, il proposait encore de livrer en otage son fils aîné, notre futur Henry IV, qui faillit ainsi devenir un prince italien ou espagnol. A Burgos, Charles-Quint s'était d'abord refusé à donner une réponse, disant que cela regardait désormais son successeur, mais promettant de lui écrire. Escurra reparut à Xarandilla, répétant les mêmes offres; mais il avait ordre d'insister, Antoine étant décidé à ne plus attendre, prêt à s'exécuter immédiatement ou à faire la guerre, ami ou ennemi. Charles-Quint répondit encore de manière à gagner du temps, mais recommanda sérieusement l'affaire à Philippe, ne lui dissimulant pas qu'il avait des scrupules sur la légitimité de l'annexion de la Navarre (1).

Le plus faible ennemi acquérait de l'importance au moment où le pape Paul IV défiait de nouveau la monarchie espagnole, l'insultait dans ses ambassadeurs, menaçait de l'expulser de l'Italie et lançait des bulles qui inquiétaient la conscience du clergé des Espagnes. Philippe s'était vu forcé de faire marcher le duc d'Albe contre ce pontife turbulent, et Charles-Quint conseillait de le mettre à la raison en s'emparant une seconde fois de Rome. Ce fut pour lui une vive contrariété d'apprendre que le duc d'Albe venait de signer une trêve de cinquante jours au lieu d'aller dicter la paix au château Saint-Ange. Les douleurs de la goutte ne calmèrent pas son humeur, et cette humeur

(1) Sandoval, Robertson. — Papiers d'État du cardinal de Granvelle. — Lettres de Pierre Martyr. — Prescott, *Règne de Ferdinand et d'Isabelle.*

qu'il ne put pas épancher tout entière dans ses dépêches, réagit sur sa goutte, quand il apprit que les intrigues du pape avaient appelé le duc de Guise en Italie à la tête d'une forte armée. Il ne cessait de dicter des instructions à son fils et à sa fille que lorsqu'il était contraint de s'arrêter par les redoublements de son accès, oubliant qu'à son arrivée en Espagne il eût voulu « ne plus entendre parler d'affaires (1). » Dans une longue lettre transcrite par Thomas Gonzalez, indiquant toutes les mesures à prendre sur le revers des Pyrénées et sur tout le littoral de la Méditerranée, il en recommandait l'exécution immédiate et prompte, « sans attendre le dernier moment de la nécessité, » *sin aguardar al punto de la necessitad*; il terminait par dire que sur ces côtes, la conservation d'Oran, alors menacée par les Maures, importait tant à la sûreté de l'Espagne que, « si cette ville était perdue, il espérait ne pas être en Espagne ou dans les Indes, mais quelque part où il ne pourrait l'apprendre, à cause du grand affront que le roi en recevrait et du préjudice qu'en souffriraient ses royaumes (2). »

Certes, il y avait de l'énergie encore dans cet empereur à la précoce vieillesse, dans ce monarque goutteux, qui écrivait ainsi en vue du monastère où il aspirait à finir ses jours comme un cénobite sevré du monde.

Charles-Quint intervint aussi dans une négociation avec le Portugal, qui avait pour but un autre genre d'intérêt. Il s'agissait de sa nièce l'infante Marie, et de sa sœur aînée Eléonore, deux fois veuve, d'abord d'Emmanuel I^{er}, puis de François I^{er}, et sacrifiée dans ces deux alliances matrimoniales à la politique de son frère. Éléonore, alors âgée de cinquante-huit ans, l'avait accompagné en Espagne avec l'espoir de se rapprocher de l'infante, sa fille, qui, mortifiée par tant de mariages manqués, répondait assez froidement à son affection. Philippe II, pour la dédommager de celui qu'il était sur le point de conclure avec elle quand il lui fallut tourner ses vues du côté de Marie Tudor, l'avait proposée

(1) « Il en est si ennuyé qu'il ne veut plus en entendre parler. » — « Oir solo nombrallos, » écrivait Gaztelu au secrétaire Vasquez, le 11 octobre, au moment où il débarquait en Espagne.

(2) « Il prononça bien d'autres choses entre ses dents, écrivait Gaztelu à Vasquez, disant que de l'humeur dont il était, il ne voulait pas entendre les articles de a trêve. » — Dixo otras varias cosas entredientes y que de mohino que estaba, no quiso oir los capitulos de la tregua. » *Manuscrit Gonzalez.*

en vain à l'archiduc Charles d'Autriche. Jean III, son tuteur, avait voulu l'unir à Ferdinand, le roi des Romains, puis au duc de Savoie; toutes vaines tentatives qui échouèrent comme autrefois avait échoué le projet de la fiancer au dauphin de France, au roi de Bohême et à Philippe de Castille. Marie, réduite au rôle de vieille fille, et peu encouragée par l'exemple de Marie Tudor, voulait entrer dans un couvent. Eléonore désirait qu'elle vînt vivre avec elle, mais le roi de Portugal s'y opposait, de peur qu'elle ne prît le voile en Espagne. Charles-Quint eut à ce sujet plusieurs conférences avec l'ambassadeur don Duarte Almeyda, qu'il manda exprès à Xarandilla. Nous dirons plus tard comment la mère et la fille furent un moment réunies.

La seconde sœur de Charles-Quint le préoccupait moins : la reine douairière de Hongrie était de ces femmes fortes qui savent se suffire à elles-mêmes. Après la perte de son mari, mort dans un combat contre les Turcs, ayant fait vœu de rester veuve et fidèle à sa mémoire, elle avait gouverné les Pays-Bas au nom de son frère, puis, remplacée par son neveu, elle venait en Espagne jouir de son indépendance, toujours à la disposition de sa famille, mais nullement pressée de recevoir une nouvelle délégation de pouvoirs, et faisant ombrage, néanmoins, à la régente, sa nièce, qui redoutait d'avoir à partager les siens avec elle. Nous la reverrons au monastère de Yuste, mais elle ne fit aucune visite à Xarandilla. Laissons-la quelque temps encore à Valladolid, où elle s'établit provisoirement avec la reine Eléonore, quand leur frère eut quitté cette ville.

Au reste, les visites que Charles-Quint reçut à Xarandilla, furent assez nombreuses; presque tous les hauts fonctionnaires et les grands d'Espagne se succédant pour lui apporter leurs hommages; outre ceux que nous avons nommés, vinrent le duc d'Escalone, le comte d'Olivarès, don Fadrique de Zuniga, don Alonzo de Baesa, l'ambassadeur don Sancho de Cordova, don Luis de Avila, etc.

Ce dernier avait fait la guerre en Allemagne, en France, en Barbarie, avait représenté l'Empereur dans diverses ambassades importantes, était grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara, et, depuis peu, retiré près de Placencia, il habitait le château de

Mirabel, qui lui appartenait du chef de sa femme, l'héritière des Zunigas. Don Luis de Avila figure parmi les historiens, à cause de ce récit des campagnes d'Allemagne que la critique, parfois un peu hyperbolique de son pays, a comparé aux commentaires de César (1). On prétendait en Allemagne que don Luis avait écrit plus d'un paragraphe sous la dictée de l'Empereur. On peut deviner quel plaisir eut ce monarque à s'entretenir avec celui qui était à la fois pour lui Ephestion et Quinte-Curce. Il lui avait interdit de répondre à ces princes allemands qui se trouvaient maltraités dans ses *Commentaires* et dont un entre autres, le marquis de Brandebourg, avait défié l'historien de soutenir, l'épée à la main, les exagérations de sa plume. Don Luis apprit à Charles que l'électeur de Cologne s'était montré plus juste appréciateur de son œuvre, puisqu'il lui avait fait présent de six têtes des fameuses onze mille vierges, reliques déposées par lui dans la riche chapelle des Zunigas, de l'église de Saint-Vincent, à Placencia (2).

Un jour fut introduit chez l'Empereur un religieux en robe noire, qui s'était fait annoncer comme « père François le Pêcheur, » et qui, en entrant, s'agenouilla humblement pour lui baiser la main. Charles reconnut dans ce père François le Pêcheur, le fils du duc de Gandia, un moment duc de Gandia lui-même, mais qui avait abdiqué ce titre depuis son entrée dans la nouvelle société fondée par Ignace de Loyola. Ce religieux était pour l'Empereur quelque chose de plus qu'un de ces grands d'Espagne, qui avaient le privilége de rester la tête couverte en sa présence, quelque chose de plus que le descendant du roi Ferdinand V, l'ex-vice-roi de la Catalogne: — c'était pour lui un ami... le confident intime qui avait assisté avec lui aux derniers moments de l'impératrice Isabelle, qui avait conduit son cercueil aux caveaux de Grenade, et qui, depuis, avait fermé aussi les yeux à la reine Jeanne la Folle, sa mère... L'Empereur fut cependant forcé de lui commander de se relever, et de lui dire qu'il

(1) Le savant historien de la littérature espagnole, M. Ticknor, ne parle des *Commentaires* de don Luis d'Avila que dans une note de son troisième vol., page 142, édit. de New-York, mais il déclare son style inégal et incorrect.

(2) Nous empruntons ce fait à M. Stirling, qui cite *l'Histoire de la ville de Placencia*, par A. F. Fernandez, Madrid 1667.

ne l'écouterait qu'après qu'il se serait couvert et assis auprès de lui. François le Pécheur obéit, mais il savait que l'empereur avait des préventions contre les jésuites, dans lesquels, juste au moment où Paul se déclarait son ennemi personnel, il voyait une milice toute dévouée à la suprématie papale. En se prosternant devant le souverain temporel, sans doute l'humble visiteur avait voulu, pour son ordre et pour lui-même personnellement, montrer à Charles-Quint la déférence la plus respectueuse, — déférence qui lui coûtait peu, d'ailleurs, il faut le dire avec le respect dû à toutes les convictions, car l'ex-duc de Gandia s'était sincèrement dépouillé de tous ses honneurs mondains, et il avait cette vertu de tous les dévouements et de tous les sacrifices qui constitue le modeste héroïsme du chrétien. Il aurait pu parvenir à de plus hautes dignités dans l'Église, il les refusa toutes, et s'il accepta enfin le généralat de son ordre, ce ne fut réellement que par obéissance.

Conformément à ce qu'il avait dit autrefois à Charles-Quint, le père François ne s'était associé à l'œuvre de Loyola qu'après avoir perdu sa femme, établi ses enfants et réglé toutes ses affaires mondaines. Avec la même conscience dans sa vocation religieuse, il ne s'était laissé ordonner prêtre qu'après avoir fait toutes ses études théologiques et passé quelque temps dans un ermitage. Déjà fondateur de deux colléges de jésuites, à Alcala et à Séville, il s'occupait maintenant à en organiser un troisième à Placencia. S'il est vrai que Charles espéra, dans leur première entrevue, détacher un tel caractère de l'ordre de Jésus pour le faire entrer dans celui de Saint-Jérôme, il s'aperçut bientôt que le père François s'était préparé à la discussion sur ce chapitre, et il dut y renoncer, sans estimer moins l'homme, mais en se fortifiant aussi dans ses préventions contre l'ordre dont le plus modeste membre savait si bien résister à l'influence de son souverain et de son ami.

Forcé de respecter une vocation que le futur successeur du père Laynez représentait d'ailleurs comme le résultat d'une révélation presque miraculeuse, Charles-Quint dut porter plus volontiers l'entretien sur leurs communs souvenirs et leurs communes affections. Il dut y ramener souvent le nom de l'impératrice Isabelle, dont les images adorées allaient entrer au couvent avec lui. « Vous rappelez-vous, demanda l'Empereur, qu'en l'année 1542,

pendant la session des cortès d'Arragon à Monçon, je vous confiai mon intention d'abdiquer le trône! je n'en parlai qu'à une autre personne et à vous. — Oui, sire, répondit le père François, et vous me recommandâtes le secret; je l'ai bien gardé, mais me permettrez-vous à présent de révéler la marque de confiance dont vous m'honorâtes? — Volontiers, dit Charles-Quint..... à présent que la chose est faite, ce n'est plus un secret. »

Ce fragment de leur conversation est cité par Ribadaneira qui pouvait le tenir du père François lui-même; mais les serviteurs de Charles-Quint ne purent rien entendre, car pendant les trois ou quatre jours de sa visite, l'illustre jésuite vit toujours l'Empereur seul à seul, excepté lorsqu'il lui présenta lui-même les deux collègues avec lesquels il était venu de Placencia, le père Marcos et le père Bustamente (1).

Quand ces trois révérends repartirent pour Placencia, le père François promit de visiter de nouveau Charles-Quint à Yuste et il tiendra parole.

Le 3 février, jour de saint Blaise, dès le matin les cloches du couvent se mirent en branle pour annoncer joyeusement la bonne nouvelle. Tout était prêt pour recevoir l'hôte auguste des moines qui allaient devenir ses derniers gardes-du-corps. A Xarandilla, le lieutenant des hallebardiers et ses soldats, l'alcade Durango et ses alguazils étaient congédiés. On n'en gardait que huit, avec un cheval de selle, deux litières et une chaise à bras. Quatre-vingt-dix-huit Flamands allaient rentrer dans leur pays en voyageant aux frais de l'Empereur, à qui il en resterait encore cinquante-deux pour le servir. A trois heures, Charles se plaça dans sa litière. Il traversa les rangs silencieux des hallebardiers qui, lorsqu'il eut passé, « jetèrent leurs hallebardes par terre » comme si cette arme ne leur était plus d'aucun usage puisqu'ils ne devaient plus les porter pour leur empereur. » Le comte d'Oropese et les autres gentilshommes à cheval formaient le cortége, qui, en deux heures, gravit la hauteur et arriva aux portes

(1) Dans les articles du *Fraser's Magazine*, M. Stirling avait adopté l'erreur de Ribadaneira et de Nieremberg (*Vidas de F. Borja*), qui disent que le père François visita, pour la première fois, son ancien maître à Yuste. Dans son volume, il a adopté la version du *manuscrit Gonzalez*, c'est-à-dire des lettres de Quixada, qui placent cette première visite à Xarandilla. Sans traduire ici ni les articles, ni le livre, nous devons d'excellentes indications à M. Stirling. *Cuique suum.*

du monastère. Là, le prieur attendait l'Empereur qui descendit de sa litière pour se faire encore transporter à l'église dans sa chaise à bras. L'église, illuminée et décorée comme pour les plus grandes fêtes, retentit soudain des sons de l'orgue pendant que les cloches carillonnaient à assourdir toutes les oreilles (1). L'Empereur, conduit processionnellement au maître-autel, s'agenouilla sur les marches et fit sa prière pendant que l'on chantait le *Te Deum*, puis il alla s'asseoir dans le chœur et assista aux vêpres en l'honneur de saint Blaise, le saint du jour.

Les vêpres terminées, le prieur s'avança pour débiter une harangue de félicitations. Il commençait par appeler l'Empereur Votre Paternité, lorsqu'un des pères, plus versé dans le style de l'étiquette, lui souffla tout bas qu'il devait dire Votre Majesté. Le prieur se reprit et poursuivit sans plus se troubler. Il demanda ensuite à présenter tous les frères qui vinrent baiser la main de l'Empereur. Au sortir de l'église, Charles vit en larmes ceux de ses serviteurs qui étaient au moment de se séparer de lui et qui ne s'en séparaient qu'avec douleur. Emu lui-même de ce dernier adieu, il franchit le seuil du couvent, accompagné du comte d'Oropese et du prieur qui voulait tout lui montrer. Il ne rentra qu'à l'heure du souper dans la partie neuve de l'édifice réservée exclusivement à son usage, et où il aspirait depuis si long-temps à se fixer pour le reste de ses jours.—Les plus hautes volontés ont encore besoin d'une persévérance comme la sienne afin de triompher de ces petites objections, qui lassent et usent souvent le plus fier courage accoutumé à tout emporter devant lui. Mais Charles ne fit pas mentir le secrétaire Martin de Gaztelu qui, après avoir pensé, comme les autres, que son maître serait forcé de chercher une autre Thébaïde, avait fini par mieux comprendre ce caractère lorsqu'il écrivait à Vasquez de Molina : « Sa Majesté ne changera pas, elle y est déterminée, quand bien même le ciel se joindrait à la terre » (2).

(*La suite aux prochaines livraisons*).

(1) « Las campanas se hundian, y parece que sonavan mas que otras vezes y empedian el gozo de la Fiesta. » Manuscrit analysé par M. Bakhuizen, p. 25.

(2) « Su Majestad determinado esta de no hacer mudança en ello, aunque se junte el cielo con terra. *Manuscrit Gonzalez.* »

Cette première partie de la relation du séjour de Charles-Quint au monastère de Yuste ne conduit l'Empereur qu'à la porte de sa retraite. Nous ne croyons pas, cependant, que le lecteur puisse regretter aucun des détails qui montrent le héros de Robertson sous un jour tout-à-fait nouveau. Non-seulement la plupart de ces détails ont été ignorés de l'historien, mais encore ils contredisent directement ceux qu'il a recueillis et résumés dans les *trois pages* qui lui suffisent pour raconter comment Charles se rendit de Laredo à ce *Yuste* dont on avait fait jusqu'ici *Saint-Juste*. Nous aurons à dire, dans la seconde partie, l'étymologie de ce nom et à faire connaître les principaux serviteurs qui se cloîtrèrent volontairement avec leur maître.

Nous aurions pu transcrire un plus grand nombre d'autorités et de citations, grâce à M. Stirling, dont l'érudition est venue au secours de nos anciennes recherches. Si notre relation devient un livre comme la sienne, on y trouvera quelques textes forcément omis ici, aussi bien que ces documents qu'on relègue ordinairement à la fin d'un volume, sous le titre de pièces justificatives. Nous avons préféré quelques anecdotes de plus et quelques annotations de moins.

Pour ce qui est de nos jugements sur le caractère de Charles-Quint, nous avons tenu à avoir une opinion à nous sans perdre de vue la critique sévère qu'il faisait lui-même de deux historiens ses contemporains « Paul Jove et Sleïdan, disait-il, sont mes deux *menteurs*, l'un dit trop de bien de moi, et l'autre en dit trop de mal. C'est plus que je ne mérite de la part de l'un comme de la part de l'autre. »

Nous croyons avoir déjà justifié par quelques preuves, ce que nous appellerons le côté *romanesque* d'un si grave personnage, et surtout sa fidélité à la mémoire de l'Impératrice. Nous n'avons cependant pas perdu de vue la naissance de don Juan d'Autriche, car justement là encore nous trouverons peut-être des preuves à l'appui de ce qui est pour nous quelque chose de mieux qu'une conjecture.

Sciences mécaniques.

LE NAVIRE A CALORIQUE D'ERICSSON.

New-York, 1er février 1853.

Le mardi 11 janvier 1853, le navire à calorique *Ericsson* a fait sa première expérience publique. L'*Ericsson* a quitté son mouillage de la Batterie de New-York à neuf heures et demie, il a descendu la baie jusqu'à une distance de douze milles environ, et il était de retour à midi et demi après avoir accompli cette course d'essai sans le moindre résultat fâcheux.

Les invités du bord appartenaient pour la plupart à la presse de New-York. L'*Ericsson* venait donc spontanément et avec confiance se soumettre au jugement de l'opinion publique de notre métropole ; l'expression de cette opinion, inscrite le lendemain en tête de chaque journal, proclamait le glorieux succès de la grande invention d'Ericsson.

J'étais, moi aussi, à bord du navire à calorique, j'ai été un des témoins de ce triomphe, et je marque ce jour comme une époque dans ma vie. Comment résister à une invitation pareille à celle-ci :

« Le capitaine Ericsson a le plus vif désir de pouvoir vous » expliquer les principes et le jeu de sa Machine à Calorique, et, » dans ce but, il se propose de faire sur le navire à calorique » une promenade dans la baie, aller et retour, demain matin » (mardi). Le capitaine Ericsson et M. Kitching, sollicitent ins- » tamment la faveur de votre présence. Un petit bateau à vapeur » sera au *Barge-office-dock*, au bas de Whitehall-Street, à neuf » heures précises du matin, pour vous conduire à bord. »

Le « pauvre bateau à vapeur » haletait et soufflait comme un vieillard asthmatique ou comme un cheval poussif qui s'efforce de donner un dernier coup de collier. Après avoir lâché par sa soupape d'énormes bouffées fuligineuses, il finit par nous amener, tant bien que mal, à bord de l'*Ericsson* qui l'attendait au-delà de la Batterie dans une dignité calme et majestueuse. Autour du navire à calorique, les vagues muettes ne clapotaient pas comme autour de ces steamers-monstres qui s'ébranlent pour prendre le large : immobile sur sa quille, il avait l'air d'un géant endormi. Nous montâmes et chacun de nous fut tour à tour présenté au capitaine Ericsson qui avait voulu recevoir tous ses invités.

Le capitaine Ericsson est un homme de cinquante ans, musculeux, bien proportionné et fortement bâti. Il est de taille moyenne et a la démarche assurée. Sa tête comporte un grand développement intellectuel; son front haut et ses sourcils proéminents indiquent la pensée sérieuse de l'inventeur. Il a le teint brun, les cheveux grisonnant, les yeux noirs, le regard profond et réfléchi, et cette physionomie particulière aux hommes remarquables par la décision, la constance et l'infatigable activité. La protubérance de la bonté est saillante sur son crâne et, pour justifier cette observation de phrénologiste, j'ajouterai qu'on lui a entendu dire, seule marque de satisfaction personnelle qu'il ait du reste donnée de son légitime succès, qu'il était fier d'avoir, par son invention, trouvé un moyen d'épargner la vie des hommes.

Voici ce que j'ai appris des antécédents de l'inventeur de la machine à calorique :

Johann Ericsson est né en Suède en 1803. Il montra de bonne heure de grandes dispositions pour la mécanique et, à l'âge de onze ans, il intéressa tout particulièrement le comte Platen qui lui obtint le grade de « cadet-ingénieur. » Il entra plus tard dans l'armée active et fut employé à des travaux exécutés dans le nord de la Suède. Toujours occupé de son étude favorite de la mécanique, il conçut le projet d'une machine qu'il appela « machine à flamme. » En 1826, il passa en Angleterre; c'est là que, trois années plus tard, il concourut pour le prix offert par la Compagnie du chemin de fer de Liverpool à Man-

chester, à l'auteur de la meilleure locomotive. Il en construisit une qui atteignit la vitesse, alors merveilleuse, de cinquante milles à l'heure. L'hélice qui porte son nom, son soufflet de forge centrifuge, son instrument pour calculer les distances en mer, son jaugeur hydrostatique, son pyromètre et plusieurs autres inventions ingénieuses, ont rendu le nom d'Ericsson célèbre dans le monde savant. Le premier modèle de la machine à calorique, dont le succès est maintenant démontré, avait été produit à Londres, il y a déjà vingt ans ; mais cette invention avait été rejetée par les hommes de la science comme impraticable et un des produits de l'absurde théorie du mouvement perpétuel. Cependant, après une certaine résistance, Faraday, Brunel et Ure finirent par reconnaître l'invention possible, et Faraday ne craignit pas de parler de la machine à calorique dans les cours célèbres qu'il fit devant l'*Institution de Londres*. Fox, le collaborateur de Paxton, le constructeur du Palais-de-Cristal, est élève d'Ericsson.

Le lecteur connaissant maintenant le personnage qui vient de nous recevoir à bord, poursuivons notre chemin sur le pont du navire et jetons un regard autour de nous. Ici, rien ne vient obstruer la vue, le pont est *net*, l'atmosphère est *pure;* absence complète de ce monstrueux tuyau sale et de tout son immense attirail de tôle noire ; pas la moindre trace de cette infernale fumée qui obscurcit l'air et vous prend à la gorge ; pas d'escarbilles qui vous aveuglent ; pas de gerbes de vapeur, pas de sifflets qui vous déchirent le timpan. Par le travers, entre les roues, sont placés deux à deux, quatre piliers creux, courts et gracieux, parfaitement blancs, avec des corniches de cuivre, semblables à des colonnes de marbre à chapiteaux dorés.

A peine avons-nous le temps de jeter un regard sur le vaste miroir de la baie, éclairée par une de ces belles matinées qu'on prendrait pour un jour d'octobre, tant l'hiver s'est montré clément jusqu'ici. Embrassons, cependant, dans un rapide coup d'œil, ce ciel bleu d'azur et le panorama d'alentour. Une brume très légère borde l'horizon et adoucit les contours de la rive lointaine ; voici, du côté de Jersey, la haute cheminée rouge du steamer Cunard honteux de sa forme massive ; puis les petits remorqueurs à haute pression, toujours en mouvement, tou-

jours inquiets, et qu'on entend avant de les apercevoir. La baie est couverte de voiles et les dock de New-York regorgent de steamers-monstrueux, de gros navires marchands et d'embarcations de toute espèce et de toute grandeur.

Le capitaine Lowber, à son poste sur le tambour de la roue de tribord, crie le commandement « en avant ! » Au même instant le géant qui nous porte s'éveille et aspire une longue bouffée d'air pur avec un bruit semblable au lointain rugissement d'une cataracte, puis il s'ébranle et part calme, majestueux, sûr de lui-même, pour ne s'arrêter que lorsqu'on lui commandera le repos.

Tout l'intérêt se concentrait naturellement sur le mécanisme, et les curieux se pressaient autour des quatre grands cylindres qui s'épanouissaient comme des foudres de brasseur ; chacun s'étonnait de l'exiguité des fourneaux, où brûlait un feu de tournebroche, chacun se demandait comment une si simple cause pouvait produire un si grand effet. L'*unique* chauffeur et l'*unique* mécanicien n'avaient rien autre chose à faire qu'à répondre à toutes les questions; tâche moins facile, il est vrai, que la simple surveillance de l'immense et docile machine, « qu'un enfant ferait marcher, » comme le disait le capitaine Ericsson.

Après un excellent déjeuner, qui prouvait que l'*Ericsson*, confiant dans son succès, avait voulu se révéler au monde autrement qu'à l'état d'ébauche, et se montrer *parfait* depuis la cuisine jusqu'au salon, les visiteurs furent invités à entendre de la bouche de l'habile ingénieur l'exposé de son invention. A l'aide d'un diagramme, le capitaine Ericsson expliqua les principes et l'opération de la machine à calorique. Sa voix était claire et distincte ; son anglais, quoique prononcé avec un accent étranger, était pur et choisi ; ses manières étaient à la fois modestes et assurées. Il avait le sentiment de ce qu'il disait quand il prononça ces paroles : « J'ai triomphé de tous les obstacles et n'ai pas laissé à mon œuvre une seule difficulté pratique. » C'était le génie inspiré, fort de sa conscience et se révélant lui-même. Chacun le comprit ainsi parmi ceux qui l'écoutaient, profondément recueillis. Pas un mot ne passait inaperçu, l'assistance était, pour ainsi dire, suspendue aux lèvres de l'orateur, de temps en temps interrompu par des expressions de surprise et

d'admiration ou par des salves de bravos sincères et spontanés. C'était un tableau digne d'un grand artiste que cette leçon faite à bord. Je voudrais être peintre moi-même; mais je dois me contenter de donner ici une explication de la « machine à calorique. »

Le grand principe de cette invention, c'est l'emploi réitéré de la chaleur destinée à la dilatation de l'air. L'appareil au moyen duquel ceci s'effectue s'appelle le régénérateur. Il se compose d'une série de filets en toile métallique placés les uns à côté des autres, et à travers les mailles desquels on dirige l'air chaud et l'air froid. Dans ce passage, l'air chaud communique son calorique à la toile métallique qui, à son tour, le restitue à l'air froid. M. Beaumont, dans une description scientifique de l'invention d'Ericsson, publiée par le *Courrier des États-Unis*, explique en ces termes le mode d'opérer de cet appareil :

« On peut s'en faire une idée nette en supposant un homme » la bouche emplie d'une éponge métallique échauffée. Lors de » l'*inhalation*, l'air extérieur, en traversant l'éponge, s'échauffera » et arrivera chaud aux poumons, tandis que l'éponge, en don- » nant sa chaleur, sera devenue froide. À l'*expiration* de cet air » chaud à travers l'éponge, l'air échauffera l'éponge et arrivera » refroidi dans l'atmosphère. »

La machine d'Ericsson se compose de deux cylindres placés verticalement l'un sur l'autre. Le cylindre inférieur est le plus grand, c'est le cylindre d'action *(working cylinder)*; celui de dessus, plus petit, est le cylindre alimentaire *(supply cylinder)*; il a pour fonction de chasser l'air dans un réservoir situé à son sommet, lequel réservoir est en communication avec le cylindre d'action au moyen d'un tube qui communique également avec le régénérateur. Ce tube est muni de soupapes à l'aide desquelles cette communication peut être établie ou interrompue. Sous chaque cylindre inférieur est un fourneau.

Pour faire fonctionner la machine, une fois le feu allumé, la première chose à faire, c'est de forcer l'air dans le réservoir au moyen d'une pompe ou de tout autre mécanisme extérieur. Alors la communication s'ouvre avec le cylindre d'action : l'air qui se précipite dans ce cylindre force le piston dont il est garni à remonter et, comme ce piston est soudé par des tiges de fer

au piston que renferme également le cylindre alimentaire, l'air que contient ce dernier cylindre est chassé par son piston dans le réservoir. Quand le piston est arrivé au sommet du cylindre, des soupapes sont arrangées de manière à fermer le passage à l'air froid du réservoir et à laisser l'air chaud du cylindre d'action traverser le régénérateur. Cet air se refroidit avant d'arriver à l'atmosphère, car il est dépouillé de son calorique au profit du tissu métallique du régénérateur; le poids du piston suffit pour le faire redescendre. Les soupapes ayant repris leurs positions premières, le piston remonte de nouveau; l'air qui, maintenant, arrive du réservoir dans le cylindre d'action, s'échauffe à son passage à travers le régénérateur, et le fourneau n'a seulement qu'à produire la petite quantité de calorique qu'a pu emporter l'air qu'on a laissé échapper ou qui s'est perdue par le rayonnement.

La machine une fois en marche s'alimente toute seule d'air atmosphérique. Cet air se précipite par les soupapes dans le vide occasionné dans le cylindre alimentaire par la descente du piston, et il est ensuite chassé dans le réservoir par le mouvement ascensionnel de ce même piston.

Tel est le mécanisme au moyen duquel Ericsson emploie l'air chaud comme puissance motrice. Il est simple comme toutes les grandes découvertes et semble d'accord avec les lois du progrès pour nous révéler une vérité primitive. C'est l'air que nous respirons qui lui donne le mouvement et la vie. Le poète lord Byron avait dit du vaisseau :

« She walks the waters like a thing of life, »
« Il marche sur les eaux comme un être animé, »

Ce vers perd son sens figuré et exprime un fait matériel, appliqué au « navire respirant » d'Ericsson.

Le grand avantage commercial de la nouvelle invention, c'est son économie de chaleur et, par conséquent, de combustible, d'espace à bord, de travail et de frais. La navigation atlantique à vapeur a été, en somme, un insuccès, malgré la brillante, la triomphale carrière de ces magnifiques steamers-modèles l'*Atlantique*, *le Pacifique* et *la Baltique*, dont l'amour-propre

national est si fier. La vapeur n'a jamais pu surmonter le grand obstacle commercial à l'abri duquel se retranche ce prophète de malheur, M. Denys Lardner, pour prouver la justesse de sa prophétie concernant l'impraticabilité de la navigation à vapeur sur l'Océan. La fin est absorbée dans les moyens. Si un gouvernement généreux, un gouvernement *prodigue*, ne leur était pas venu en aide, il y a long-temps que nos fiers steamers atlantiques eussent été balayés de l'Océan : tout ce qui survivrait de leur gloire, ce serait, à la honte du commerce, le malheureux chapitre des profits et pertes du grand-livre d'un négociant. Le navire à calorique est d'un tonnage de plus de deux mille tonneaux ; il a une machine de la force de six cents chevaux ; sa vitesse est de huit à dix nœuds, et il ne consume que six tonneaux de charbon en vingt-quatre heures. Au point de vue de la spéculation le problème est résolu.

Ainsi l'air chauffé fait ce que n'a jamais fait la vapeur, et Ericsson succède aux lauriers de Watt et de Fulton. La vitesse du navire à calorique est le seul désappointement des gens impatients ; mais l'inventeur déclare positivement, et personne ne le contredit, que la vitesse peut être accrue en proportion de la dimension des cylindres. Ceux du navire actuel ont quatorze pieds de diamètre, les plus larges qu'on ait jamais faits. Ericsson les aurait voulu pourtant de deux pieds de plus ; mais il recula, à regret, comme il le dit, devant la difficulté pratique d'en construire d'aussi énormes. Maintenant, Hogg et Delamater ont entrepris à leurs risques et périls d'en fabriquer de *vingt pieds* de diamètre, et les futurs navires à calorique auront l'avantage de vitesse comme l'*Ericsson* a aujourd'hui l'avantage de l'économie.

Ericsson est un homme modeste, il laisse à son œuvre le soin de célébrer le triomphe de son génie ; mais nous avons vu qu'il est un triomphe du cœur dont il ne craint pas de se vanter. « Mon plus grand bonheur, dit-il, « c'est de penser que mon invention servira à épargner la vie des hommes. » Ici, point de chaudières qui crèvent, point de cheminées qui s'abattent, point de ces terribles complications de la machine à vapeur, d'où résultent la confusion et le désordre, et qui apportent avec elles le danger et la mort. Les eaux de l'Hudson et du Mississipi cesseront de

se teindre du sang des victimes, les adieux du voyageur ne se feront plus en tremblant. La vapeur a été pour l'homme un serviteur excellent, mais, trop souvent aussi, un maître cruel; l'air échauffé se montrera plus soumis et toujours humain.

Dans le tableau comparatif qu'a dressé « l'*Evening-Post* » des dépenses de l'*Ericsson* et de celles des steamers atlantiques, l'économie du premier est démontrée d'une manière frappante par le chiffre de 25,000 dollars en moins par chaque traversée. Combien cette économie est plus frappante encore quand on établit la comparaison avec les steamers de l'Océan Pacifique, où le combustible et le travail sont si dispendieux, où le charbon coûte encore aujourd'hui trente-cinq dollars le tonneau après en avoir coûté cinquante, où les chauffeurs sont payés quarante dollars par mois et ont été payés cent dollars; où le fret coûte cent dollars le tonneau et où, faute d'espace, l'on en a refusé à toute espèce de prix. L'énorme ventilation de l'*Ericsson*, résultat nécessaire du principe de sa force motrice qui exige une constante alimentation d'air frais, fera circuler un continuel courant d'air renouvelé sur ces bâtiments, plus encombrés que des négriers, sur ces steamers et ces navires à voiles qui naviguent sous les tropiques et sur les côtes occidentales des deux Amériques. Un chauffeur n'est pas, nécessairement, une salamandre; aussi, n'ai-je jamais été surpris des horreurs dont j'ai tant de fois été témoin sur les paquebots des mers équatoriales. La brûlante chaleur des fourneaux, toujours entretenue à son plus haut degré d'intensité, jointe à l'étouffante haleine d'une atmosphère tropicale, était au-dessus de ce que la force humaine pouvait endurer. Des relais constants de chauffeurs se succédaient tour à tour; on relevait les travailleurs toutes les demi-heures; mais les uns et les autres, sortant épuisés de leur fournaise, tombaient sur les planches du pont, évanouis ou saisis de convulsions... souvent ils ne se relevaient plus. Au nom de l'humanité il ne devrait plus y avoir que des navires Ericsson sur les mers des tropiques.

Faut-il donc enlever son sceptre à la vapeur, cette puissance qui règne sur le monde entier, qui a soumis à son impulsion la mer, la terre et toute la nature... qui a donné son nom au siècle?

La vapeur, avons-nous dit, a été pour l'homme un serviteur utile ; elle a labouré le champ, elle a fait courir la navette, elle a fait tourner le moulin, elle a fait marcher la presse d'imprimerie, elle a ouvert la mine, elle a conquis l'espace et sur terre et sur mer ; mais elle a d'horribles catastrophes à se reprocher. L'air chauffé, agent plus sûr, est économe et mérite confiance entière ; serviteur docile de l'homme, c'est lui qui doit conserver et étendre l'empire conquis par la vapeur.

Ericsson, qui n'est pas riche, a dit avec orgueil : « Je n'ai jamais manqué des moyens de poursuivre mes expériences ; » et nous, nous ajoutons : Tant que des hommes aussi généreusement entreprenants que Kitching, le principal capitaliste qui a fait les fonds de l'invention, auront de l'argent, les moyens ne manqueront jamais aux savants.

Ericsson est né Suédois, et M. Kitching est né Anglais ; mais les Américains ont l'honneur de les avoir pour concitoyens, et ils ont mérité que la machine à calorique vînt offrir ses services à leur indomptable activité.

R. T. *(New-York Literary World.)*

La lettre qu'on vient de lire exprime tout l'enthousiasme excité, à New-York, par M. Ericsson et sa nouvelle invention. Voici immédiatement l'expression de la critique locale, telle que nous la trouvons dans une correspondance américaine du *Times*. Nous n'avons point encore à nous prononcer nous-mêmes ; nous fournissons seulement les premières pièces du débat ; rappelons toutefois que la vapeur, qu'elle soit détrônée ou non, ne sortit pas non plus triomphante de sa première expérience. Les premières machines animées par elle restèrent quelque temps à l'état de joujoux scientifiques. Trop exalté ou trop décrié, le Suédois Ericsson n'a pas dit son dernier mot, et quand il échouerait, son système, modifié ou perfectionné, pourrait encore, avant peu d'années, réaliser les espérances de ceux qui le saluent déjà de leurs acclamations.

New-York, mardi 1er février.

« Les journaux américains semblent former un chœur si una-

nime de louanges en l'honneur de la machine à calorique d'Ericsson, que j'ai cru devoir examiner le sujet avec quelque soin, et je vous transmets le résultat de mes investigations.

» Cette application du calorique, comme force motrice, n'est pas une découverte nouvelle. Il y a plus de vingt ans qu'elle fut introduite en Angleterre par Caldwell, le père du mécanicien en chef de l'*Arabia*, paquebot à vapeur de la compagnie Cunard. Caldwell fit plusieurs expériences pratiques, et, finalement, rejeta cette application de la chaleur comme tout-à-fait incapable de réaliser ce qui avait déjà été effectué par la vapeur. Je n'ai pu trouver, dans nos bibliothèques, le compte-rendu des expériences de Caldwell ; mais j'ai vu des personnes qui en furent témoins ou qui en furent instruites il y a vingt ans.

» Le calorique transformé en force motrice n'est même pas chose nouvelle aux États-Unis. Bennett en fit l'essai il y a longtemps ; Bennett est un mécanicien distingué de ce pays. La seule différence importante entre l'application qu'il en fit et l'application faite par Ericsson, est le tissu métallique à travers lequel passe la chaleur, et qui appartient à l'ingénieur suédois. Il est des témoins par centaines, et des rapports incontestables pour établir les droits de Bennett. Bien plus, Bennett est, en ce moment, occupé à construire une machine sur son plan original, et avec laquelle il se dit certain de faire plus que n'a fait Ericsson.

» Mais si le calorique était réellement une force motrice et une découverte originale de M. Ericsson lui-même, vaudrait-elle la peine d'être appliquée dans la pratique ? Certainement non, — à moins que son efficacité ne pût être développée à un plus haut degré que ne l'a fait jusqu'à présent M. Ericsson.

» Une question pratique se présente ici : — Combien faudrait-il de temps à un steamer pour se rendre de New-York à Liverpool avec la plus grande vitesse qu'ait pu jamais obtenir Ericsson dans ses excursions d'essai ? — En supposant même que cette vitesse obtenue pût se maintenir d'une manière permanente ?... je réponds qu'il faudrait au moins seize jours ; — mais il est très douteux que, construite comme est la machine, la force motrice pût durer un temps assez long ! Jusqu'ici le navire *Ericsson*, dans les circonstances les plus favorables,

n'a pu se maintenir pendant trois heures au maximum ! On prétend qu'il brûle 900 livres de charbon par heure. Le maximum de sa vitesse, à sa dernière excursion la plus satisfaisante, n'a été, au dire de ses plus dévoués partisans, que de sept milles environ à l'heure. Il a accompli son trajet en deux heures et trois quarts : la distance est dix-huit milles. Or, enlevez les appareils de l'*Ericsson*, et n'importe quel remorqueur de la force de cent chevaux dans le port de New-York le remorquera plus vite qu'il n'a jamais marché tout seul.

» Autre question : — En augmentant sa vitesse pour atteindre à celle des vapeurs la *Baltique* ou de l'*Arabia*, est-ce que l'*Ericsson* ne serait pas forcé d'augmenter sa consommation de combustible? Par exemple, nous produisons une force de 2,000 chevaux avec trois tonnes de charbon par heure dans les meilleures machines de ce pays. S'il ne faut que trois tonnes par heure pour produire une force de 2,000 chevaux par heure, il n'en faudra que trois cents livres pour obtenir une force de cent chevaux par heure ; ce qui équivaudrait à la consommation de trois tonnes et demi de charbon par jour seulement, tandis que la machine de M. Ericsson, pour faire marcher son navire à vitesse égale, exige six cents livres par heure, ou six tonnes par jour. C'est là, je pense, une démonstration, et elle prouve que la même quantité de charbon ne donne pas autant de force motrice par le système à calorique que par le système à vapeur.

» Je viens de vous transmettre le résultat de mes investigations, et je l'ai fait avec plus de confiance depuis que je sais que mon opinion est aussi celle de nos plus habiles mécaniciens américains et de nos capitaines de la marine à vapeur. Le temps, d'ailleurs, me redressera si je suis dans l'erreur. Je puis ajouter qu'il est une difficulté assez embarrassante à résoudre, en admettant que j'eusse cité des faits qui ne seraient pas des faits, ou même que mon raisonnement reposât sur des données erronées. L'*Ericsson* n'a pas encore pu fournir une vitesse de sept milles à l'heure ; or, aucun ingénieur, aucun mécanicien n'ignore que cette vitesse peut s'obtenir par une très faible consommation de charbon, tandis que tous les mécaniciens savent aussi qu'en augmentant cette vitesse, le *prorata* de la consommation de charbon pour la vitesse obtenue va continuellement en aug-

mentant. Par exemple : un steamer qui, par la consommation d'une tonne de charbon de terre par heure, peut faire aisément dix milles, trouve difficile, en doublant cette quantité, d'augmenter sa vitesse même de vingt pour cent, tandis qu'en quadruplant la quantité de charbon, elle ne peut, en aucune circonstance, atteindre la même proportion de vitesse. Les steamers de la compagnie Cunard ou de la compagnie Collins ont expérimenté qu'ils pouvaient très bien faire douze milles à l'heure par la consommation de moins de deux tonnes de charbon par heure, tandis que, pour ajouter un mille par heure à cette vitesse, il leur fallait presque deux fois la même quantité de combustible. On peut avancer, sans être taxé de beaucoup d'exagération, que les traversées les plus rapides exécutées par les steamers Cunard ou Collins, leur ont toutes, jusqu'à présent, coûté plusieurs milliers de dollars pour chaque heure retranchée sur la durée de la traversée. Nos meilleurs mécaniciens sont maintenant préparés à démontrer que le navire *Ericsson*, quelle que soit la beauté de sa forme, quelque admirable que soit le fonctionnement de ses machines, ne peut lutter de vitesse avec nos meilleurs steamers atlantiques, n'importe quelle quantité de charbon ils consomment. Il ne pourrait enfin, à présent, aller d'Amérique en Angleterre avec le plus haut degré de vitesse qu'il ait obtenu, faute de pouvoir emporter assez de combustible pour y arriver, ou il s'encombrerait de manière à n'avoir aucune place pour le fret.

» Si cela est, toute l'invention n'est qu'une mystification. »

Nous répéterons en anglais cette dernière phrase si sévère : « *If this is so, the whole thing is a humbug.* »

Nous devons ajouter ici que plusieurs Français réclament la priorité, les uns de l'idée, les autres d'un essai pour remplacer la vapeur par l'air chauffé comme force motrice. L'Académie des sciences a reçu ces réclamations et les discutera ; l'Académie fera la part de MM. Frauchot, Lemoine, Burdin, Lebereau, et de tous ceux qui sont en instance auprès d'elle :

« Il y a dix-huit ans, dit M. Frauchot, que je m'occupe des recherches qui ont pour objet l'emploi de la force motrice de l'air dilaté par la chaleur. Cependant mon premier titre authentique ne date que de 1836,

et résulte de la description et des dessins d'une machine à air, reproduits par le *Journal de l'Académie de l'Industrie* (numéro de mars 1836), et par le *Bulletin de la Société industrielle de Saint-Étienne* (4e livraison, 1837).

» En donnant l'explication de cette machine, j'exposais déjà l'idée de l'échange de température entre un courant d'air froid arrivant au cylindre moteur et un courant d'air chaud venant dudit cylindre. Ces courants se croisaient, séparés par des feuilles de tôle cannelée.

» Ce n'est que postérieurement (brevet de 1838), que j'exposai l'idée plus heureuse de faire passer alternativement ces deux courants contraires dans le même canal, ajoutant qu'il serait bon que ce canal fût rempli de toiles métalliques ou de métal très divisé pour emmagasiner la chaleur. Or, cette idée, que je crois avoir émise le premier, paraît jouer un rôle capital dans l'économie de la machine de l'*Ericsson*.

» Quoi qu'il en soit, ayant reconnu l'inconvénient d'exposer à l'action de l'air chaud des surfaces rodées, telles que celles des cylindres, tiroirs et pistons, je fis, en 1838, l'essai d'une nouvelle machine qui est parfaitement à l'abri de cet inconvénient. C'est sur les données de cet essai qu'a été rédigé le Mémoire présenté en 1840. J'ajouterai que tous les faits obtenus depuis n'ont rien changé à ma manière de voir. »

La Note de M. Frauchot, est renvoyée, ainsi que le Mémoire auquel elle se rattache, à l'examen d'une commission composée de MM. Poncelet, Pouillet, Séguier, Lamé et Morin, laquelle s'occupe aussi d'un travail présenté en 1836 par M. Burdin.

M. Lemoine de Rouen réclame la priorité concernant l'emploi des toiles métalliques. En 1847, il avait pris un brevet de quinze ans pour une machine à air qui consomma beaucoup plus qu'il ne l'avait espéré ; il eut alors l'idée d'employer les toiles métalliques pour se servir toujours du même calorique. Cette idée, il s'empressa de la faire breveter, le 2 septembre 1848. Le résultat d'économie était certain, et le problème semblait résolu. Malheureusement, la machine était déjà construite, et le nouveau système ne put s'y adapter qu'imparfaitement. Comme dans cette machine l'air chaud était saturé d'humidité, la condensation de l'humidité dans la toile fit naître une difficulté inattendue. Le nouveau moteur fut donc transformé en machine à vapeur.

M. Lemoine, poursuivant ses recherches, n'a cessé de chercher un moyen simple et facile d'utiliser la propriété des toiles métalliques. Il a inventé un dernier appareil qui, fonctionnant

seul, sert à démontrer comment agissent les toiles métalliques. Son système aurait, sur celui d'Ericsson, l'avantage de développer alternativement des effets de vide et de pression.

M. Liais démontre théoriquement que toute la quantité de chaleur destinée à une masse d'air doit lui être appliquée avant sa dilatation ; en d'autres termes, il ne faut pas échauffer l'air à mesure qu'il se dilate, mais lui faire atteindre la température maxima qu'on lui destine avant de le laisser dilater. Le même principe a lieu pour l'abandon de la chaleur productive à la condensation. Ce principe, comme les suivants, est démontré mathématiquement et indépendamment de tout mécanisme particulier.

En jugeant, d'après ces règles, la machine d'Ericsson, M. Liais trouve qu'elle fonctionne dans les conditions les plus défavorables. M. Liais ne revendique donc pas l'invention du régénérateur.

Pour les autres noms que nous omettons, nous devons renvoyer nos lecteurs aux comptes-rendus de l'Académie des sciences.

Quant à nous, nous nous plaisons à conjecturer que lorsque la science aura découvert des moyens plus faciles et moins coûteux pour la décomposition de l'eau, l'industrie trouvera, dans l'application de cette découverte, et le combusiible et le gaz dont la dilatation pourra nous donner la force motrice nouvelle que l'on cherche pour les machines (1).

(1) Dans un article récent de l'*Athenæum*, sont cités : MM. Stirling, comme ayant fait fonctionner une machine à air chauffé, en 1837, et sir Georges Cayley, comme ayant *écrit* sur la question en 1807.

Statistique.

Les chemins de fer de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. 1853.

§ I.

De tous les pays de l'Europe, l'Angleterre est le plus richement doté de chemins de fer ; car elle n'en compte pas moins de 170 en construction sur son territoire, soit à l'état de lignes-mères, soit à l'état d'embranchements. Non-seulement ces voies nouvelles y relient, les unes avec la capitale, les autres avec les côtes, tous les grands centres agricoles et manufacturiers, mais encore il n'est pas une de ces lignes qui ne forme, pour ainsi dire, un petit réseau auquel on a su rattacher toutes les localités qui, de près ou de loin, pouvaient amener sur le tronc principal des voyageurs ou des marchandises. Nous n'hésitons pas à dire que cette science des embranchements forme en quelque sorte une situation à part aux chemins de fer anglais, et, sans parler ici de leur rapidité bien connue, c'est là surtout ce qui assure à ce pays, dans cette magnifique création, une supériorité incontestable sur les autres contrées.

Le contraste semblera encore bien plus frappant relativement à la France où c'est à peine si, après environ vingt années de travaux continus, les chefs-lieux, les grands centres d'industrie ou de commerce sont reliés à la capitale par des lignes de chemins de fer. Les ports de guerre de la France et la plupart de ses ports de commerce attendent encore le moment où ils cesseront d'être isolés et où il leur sera permis de participer au mouvement général. La plupart des lignes, tronçons solitaires au milieu d'un vaste empire qu'elles devraient vivifier,

se contentent de marcher droit devant elles, et négligent de rattacher à elles dans leur parcours tous ces petits centres qui, par leur nombre et la variété de leurs produits et de leurs industries locales, apporteraient leurs tributs à la ligne-mère, et en même temps verseraient la vie et l'activité dans les veines les plus reculées du corps social.

Pour nous rendre compte exactement de la situation dans les deux pays, examinons, pour ainsi dire, sur place, les différents réseaux qui couvrent la surface du sol anglais.

Accordons d'abord, comme il est juste, la première place à la ligne de Londres au Nord-Ouest (*London and North-Western Railway Company*). C'est le nom que porte aujourd'hui cette grande entreprise qui a réuni en une seule les lignes de Londres à Birmingham, de Liverpool à Manchester et de Manchester à Birmingham, et qui peut être, à bon droit, regardée comme le chemin de fer anglais par excellence. D'abord simple chemin de 112 milles (180 kil. 224 m. 80 c.) (1) entre la capitale et Birmingham, cette ligne n'a pas tardé à prendre des proportions énormes; elle est arrivée à un parcours de près de neuf fois ce nombre, sans compter qu'elle possède en outre un intérêt pécuniaire dans 640 milles (1,029 kil. 856 m.) d'autres chemins qui sont ses tributaires. C'est la grande artère nord-occidentale du royaume, reliant Londres avec Birmingham, Manchester, Liverpool et les districts manufacturiers du Lancashire; par les lignes ses tributaires et celles qui sont associées avec elle, elle s'étend au Nord sur Lancastre et Carlisle, Edimbourg et Glasgow; à Rugby elle se fusionne avec le réseau du Centre et du Nord-Est (*Midland and North-Eastern system*), s'étendant de Newcastle à York, Derby et Leicester. Elle forme ainsi une chaîne dont les anneaux courent transversalement de Liverpool à Manchester, Leeds, Selby et Hull, reliant les deux principaux ports des côtes orientale et occidentale, et passant au cœur des grands districts manufacturiers des comtés de Lancastre et d'York. Cette ligne s'est en outre mise en communication avec le chemin de fer Grand-Occidental (*Great-Western Railway*), en empruntant le parcours de la société du Centre

(1) Le mille anglais 1,609 mèt. 15 cent.

(*Midland*) entre Birmingham et Gloucester, pour de là se diriger sur Bristol.

Indépendamment de la ligne-mère dont nous venons de tracer le parcours, la Compagnie ayant récemment absorbé les lignes de Huddersfield à Manchester et de Leeds à Dewsbury, s'est fusionnée avec quelques autres entreprises voisines telles que celles du comté de Buckingham, de la vallée de Stour, de l'Union du Shropshire, etc. Le capital autorisé a été de 30,617,620 £ (1) (633,813,924 fr.), y compris les souscriptions des autres Compagnies; 553 milles 1/2 (890 kil. 721 m. 45 c.) sont ouverts. Dans ce chiffre nous laissons en dehors le parcours des diverses lignes affermées par la Compagnie. Au 30 juin 1852, la totalité du parcours exploité représentait 866 milles 1/2 (1,394 kil. 385 m. 40 c.).

Cette colossale société est en outre intéressée dans les chemins de Manchester, Buxton et Matlock, dans la Compagnie du chemin de fer de Londres-Occidental (*West-London*), dans le chemin central d'Ecosse, dans le canal de Birmingham, dans la ligne de Preston et Wyre, et dans celle de l'Union du Nord (*North-Union*).

On peut considérer encore comme faisant partie de cette grande ligne, le chemin d'Huddersfield et Manchester, ainsi que le Canal; celui de Leeds, Dewsbury et Manchester; celui de Birmingham-Wolverhampton et de la vallée de Stour qui va de Birmingham à Wolverhampton, se soude à Bushby au chemin de fer dit de Great-Junction, et a, en outre, un embranchement sur Dudley; celui du comté de Buckingham, autorisé au capital de 1,659,000 £ (41,806,800 fr.), ouvert sur 53 milles (85 kil. 284 m. 95 c.) de parcours, qui part d'Oxford pour rencontrer, à Bletchley, le chemin de Londres à Birmingham, et se dirige ensuite sur Buckingham par Brackley; ceux enfin de Bedford à Bletchley et de Northampton à Banbury. Les actes publics qui ont été passés pour légaliser ces asso-

(1) La livre sterling a été convertie au change de 25 fr. 20 c. Toutes les fois que nous avons relaté le capital autorisé en faveur d'une compagnie de chemin de fer, nous avons compris dans le même chiffre le capital provenant des actions (*shares*) et le capital fourni au moyen des emprunts (*loans*).

ciations ou ces fusions, ont, en outre, autorisé la construction de lignes secondaires de l'embranchement de Chester et Crewe sur le chemin de Great-Junction à Calveley sur Wolverhampton, de Shrewsbury sur Stafford avec prolongement sur Stone, et de Newton sur Crewe avec embranchements sur Ellesmere, Wem et Whitchurch. Les canaux d'Ellesmere et Chester, de Shrewsbury et du comté de Montgomery sont également concédés à la Compagnie. Le capital autorisé de ces lignes, dont la longueur est de 154 milles 3/4 (149 kil. 017 m. 35 c.), est de 4,399,999 £. (110,879,974 fr. 80 c.); 30 milles (48 kil. 274 m. 50 c.) sont en exploitation, 124 3/4 (200 kil. 742 m. 85 c.) en construction.

Mais la Compagnie ne s'est pas contentée d'avoir, au moyen de ces fusions, de ces embranchements et de ces lignes secondaires, créé le réseau le plus important et le plus actif, commercialement parlant, qui existe peut-être en Europe; ce n'était plus assez pour elle d'aller jusqu'à Londres, elle voulut se mettre en communication directe avec le globe en se reliant à ces immenses établissements où viennent se réunir et se consigner les produits des deux mondes : dans ce but, elle a créé, de Cambden-Town (une de ses stations), un embranchement qui va rejoindre les docks des Indes Orientales et Occidentales, et qui, à Stratford, se met en communication avec le prolongement de la ligne de Londres à Blackwall. Un acte de 1850 lui permet de l'affermer. Le capital autorisé est de 866,666 £, (21,739,983 fr. 20 c.) et son parcours de 8 milles (12 kil. 873 m. 20 c.); la somme est énorme, assurément, mais en présence des résultats, l'administration n'a pas calculé les dépenses, c'est-à-dire n'a pas reculé devant leur chiffre élevé. Aujourd'hui, le dock flottant de Blackwall est terminé, le transport des charbons, alimenté par les bateaux charbonniers à vapeur de Screwe a commencé; tout est prêt pour transporter cette masse énorme de marchandises que vont donner le dépôt de Haydon-Square, dont l'ouverture est prochaine, et l'établissement à Londres du nouveau marché au bétail de Copenhagen-Fields.

C'est ainsi, faisons-le remarquer ici, que procèdent les grandes entreprises anglaises. En général, elles n'ont autant de suc-

cès que parce qu'elles font tout ce qui est nécessaire pour l'assurer. Avec quel soin elles vont chercher tous les produits, pour ainsi dire chez le producteur lui-même, pour ensuite le mettre le plus possible, et aux frais les plus minimes, à la portée du consommateur. Le chemin de Manchester à Liverpool s'arrêtait, dans le principe, aux portes de cette dernière ville; la Compagnie n'a pas reculé devant des sacrifices considérables pour percer un tunnel sous les maisons et amener la tête de son chemin au milieu même de la ville. Pendant que les Compagnies françaises, même les plus grandes, n'ont, la plupart du temps, qu'un matériel dont l'insuffisance excite, dans les moments de presse, les plaintes du commerce, il est, chez les Compagnies anglaises, en une telle abondance, qu'elles peuvent satisfaire tous les besoins et répondre à toutes les éventualités.

Nous venons de parler du chemin de Londres à Blackwall. Ce chemin, de 5 milles 3/4 (9 kil. 307 m. 25 c.), autorisé au capital de 1,699,600 £ (42,829,920 fr.), va de Londres à la partie ouverte de la Tamise à Blackwall, en passant par Stepney, Ratcliffe et Poplar. De Stepney, il va rejoindre à Stratford la ligne des comtés de l'Est, et a également un embranchement sur Haydon-Square. Ces deux dernières Compagnies se sont fait autoriser à se relier à Tilbury et Gravesend et à racheter le droit au bac qui existait entre ces deux points. Le capital est de 500,000 £ (12,600,000 fr.), et la ligne doit être achevée en dix-huit mois à partir de l'acte de concession (17 juin 1852).

Manchester, à son tour, est le centre et la tête de plusieurs chemins qui se projettent sur différents points du pays et vont ensuite se relier à d'autres qui suivent diverses directions. Il y a d'abord celui qu'on désigne sous le nom de *Manchester, Buxton, Matlock and Midland-Junction.* La Compagnie s'est proposé pour but de relier le comté de Lancastre avec les districts de l'Est. Son chemin s'embranche à Cheadle sur celui de Manchester à Birmingham pour rejoindre, à Ambergate, celui du Centre (*Midland*) dont nous parlerons plus bas, et forme la principale artère de communication entre Manchester et les districts qui avoisinent Nottingham et Derby, et entre Nottingham et ceux du comté de Lancastre. Indépendamment de la richesse minérale de

cette contrée, il y a sur cette ligne une circulation considérable de voyageurs que leurs intérêts et leurs relations appellent à Chatsworth, à Haddon, à Backewell, à Matlock, au Peak, etc. Le capital autorisé de la ligne est de 605,000 £ (15,246,000 fr.), et son parcours de 51 milles (82 kil. 61 m. 65 c.) dont 11 (17 kil. 700 m. 65 c.) seulement, d'Ambergate à Rowsley, sont aujourd'hui terminés.

A son tour, cette station d'Ambergate est la tête d'un chemin qu'on appelle, Ambergate, Nottingham, Boston and Eastern-Junction. Cette ligne traverse les districts métallurgiques et les charbonnages des comtés de Derby et de Nottingham, se dirige sur Nottingham par Bulwell, pour, de là, gagner Grantham et se souder à la ligne-mère du grand chemin du Nord (*Great-Northern Railway)* en empruntant 3 milles 1/2 (5 kil. 788 m. 95 c.) à la ligne de Nottingham à Lincoln. De Grantham, le chemin continue sa course sur Spalding, pour gagner le Great-Northern, et l'embranchement de Wisbech sur le parcours de la compagnie des comtés de l'Est, avec un autre embranchement sur Sleaford et Boston. Le capital autorisé est de 2,575,666 £ (63,976,783 fr. 20 c.) et le parcours de 89 milles 1/4 (143 kil. 673 m. 85 c.) dont jusqu'ici 24 seulement (38 kil. 519 m. 60 c.) sont exploités.

A Manchester commence encore un autre réseau qu'on désigne sous le nom de chemin de Manchester, de Sheffield et du comté de Lincoln (*Manchester, Sheffield and Lincolnshire Railway).* La Compagnie actuelle s'est formée des Compagnies de Sheffield, d'Asthon under Lyne et Manchester; de Sheffield and Lincolnshire-Junction; de Sheffield and Lincolnshire-Extension; de Great-Grimsby and Sheffield-Junction; de la compagnie du dock de Grimsby et de la Société de Manchester and Lincoln-Union. Toutes ces Compagnies furent successivement dissoutes, chacune en ce qui les concernait, et réincorporées par un acte du Parlement du 1er août 1849.

Au moyen de toutes les fusions, la ligne nouvelle assure une communication non interrompue entre les côtes de l'Est et celles de l'Ouest; elle ouvre, en outre, les grands charbonnages du comté d'York aux districts manufacturiers du Lancastre, et peut porter les produits de ses houillères jusqu'aux bords de la

mer d'Allemagne. Tout fait espérer que les magnifiques docks construits par la Compagnie à Great-Grimsby, et ouverts le 27 mai 1852, seront bientôt le centre d'un immense commerce de charbons. Le riche et agricole comté de Lincoln se trouve ainsi relié à tous les districts manufacturiers. En quittant Manchester, cette ligne touche Sheffield, Worksop et Redford où des embranchements se dirigent sur Newark et Lincoln. La ligne-mère de Redford touche Gainsborough, Kirton et Briggs, où elle rejoint celle de Lincoln par Market-Rasen, puis se dirige, en traversant Ulceby, d'un côté sur Great-Grimsby, de l'autre sur New-Holland sur l'Humber, vis-à-vis Hull et Barton. Il existe, en outre, des embranchements de Gainsborough à Newark et de Worksop à Staveley. La Compagnie possède également le canal de Peak-Forest, ceux de Macclesfied, de Chesterfield et Gainsborough, et celui d'Asthon ou Sheffield. Les capitaux réunis des diverses Compagnies fusionnées répésentent un total de 9,420,832 £ (237,404,966 fr. 40 c.); le parcours est de 167 milles 3/4 (270 kil. 136 m. 30 c.).

Enfin, on peut considérer comme appartenant à peu près au même réseau de communication, le chemin connu sous le nom de East-Lancashire. La Compagnie était, dans le principe, formée de deux associations, l'une pour Manchester, Bury et Rossendale, l'autre pour Blackburn et Preston. Par suite d'un acte passé le 3 août 1846, elles se réunirent pour établir une communication directe entre Liverpool, Ormskirk, Preston, Blackburn, Acerington, Burnley et Colne où sa jonction avec la ligne de Leeds et Bradford lui donne accès au sein des populeux districts manufacturiers de la partie orientale du comté d'York; à gauche la ligne se relie à la grande chaîne de communication continue qui, de là, s'étend dans toutes les directions. D'Acerington, une autre section de ce chemin se dirige au Sud, par la vallée de Rossendale et de l'Irwell, sur Burg et Manchester. Tout ce réseau, d'environ 90 milles (144 kil. 823 m. 50 c.), dont 81 milles (130 kil. 341 m. 15 c.) sont exploités, y compris l'embranchement de Bacup, est tout entier sur le comté de Lancastre, et, comme on disait dans un travail récemment publié, enferme dans ses bras de fer la majeure partie du Lancastre méridional, district qui n'a pas son égal tant pour ses ri-

chesses minérales que pour l'habileté manufacturière et l'instinct commercial dont est douée son active et entreprenante population.

A l'extrémité du chemin de fer Nord-Occidental, au centre de cette commerçante contrée dont Liverpool peut s'appeler la capitale, nous trouvons le chemin de Birkenhead, Lancashire and Cheshire-Junction. D'abord, la Compagnie de Chester à Birkenhead fut seule à l'œuvre ; mais les deux Compagnies se fusionnèrent en 1847, et reçurent, en 1852, un nouvel acte de constitution. Et, en effet, dans le principe, ces deux entreprises pouvaient être facilement considérées comme formant deux exploitations distinctes, l'une possédant la tête de chemin sur Birkenhead, ses docks, et l'intermédiaire en quelque sorte d'une partie du commerce auquel donne lieu cette population si rapidement croissante du nord de la Mersey ; l'autre, qui s'étend de Chester et Birkenhead à la ligne de Manchester et Birmingham par Frodsham, Warrington et Altrincham, est maîtresse de la route qui met le chemin en communication avec les districts manufacturiers et les comtés du Nord. Le capital autorisé pour cette ligne est de 3,150,000 £ (79,380,000 fr.) ; son parcours de 63 milles 1/2 (102 kil. 237 m. 95 c.), dont 32 en exploitation (51 kil. 492 m. 80 c.).

Dans la même direction, mais en remontant vers le Nord, est le chemin de Blackburn, entrepris par les Compagnies fusionnées de Blackburn, Darwen et Bolton, et de Blackburn, Clitheroe et North-Western-Junction. En 1847, les deux entreprises furent réunies sous le nom de Compagnie de Bolton, Blackburn, Clitheroe et York Septentrional et Occidental.

La première ligne partait de Blackburn, célèbre par ses manufactures de coton, traverse le district houiller et manufacturier de Darwen, où l'on rencontre les carrières d'ardoises, se dirige sur Edgeworth et Turton, où sont, outre des carrières de pierres, de nombreux établissements pour l'impression et le blanchiment des tissus, puis va à Bolton pour se relier ensuite à Manchester. L'autre ligne, en partant de Blackburn, prend la direction du nord sur Clitheroe et ensuite sur Long-Preston, avec des embranchements sur les fours à chaux d'Old-Banks à Clitheroe, et sur le prolongement de la ligne de Leeds à Brad-

ford. Le capital autorisé est de 1,333,000 £ (33,591,600 fr,) ; le parcours de 45 milles 1/2 (73 kil. 273 m. 25 c.), dont 26 1/2 (42 kil. 699 m. 40 c.) sont exploités.

Au nord de Liverpool et dans la direction de l'Ouest, est le chemin de Chester à Holyhead, mis récemment en communication avec l'embranchement de Crewe, qui appartient à la Compagnie du chemin de fer London and North-Western. C'est la grande ligne et la plus directe pour aller en Irlande par Holyhead. En quittant Chester, cette ligne longe la partie la plus septentrionale de la côte du Pays de Galles, à Conway, et se dirige sur Bangor par les crêtes du Penmaen-Bach et du Penmaen-Mawr ; elle traverse alors le détroit de Menaï sur le fameux pont-tube Britannia, un peu à l'ouest du célèbre pont suspendu de Telford ; elle continue ensuite sa route dans l'île d'Anglesea par Llanair pour gagner Holyhead.

La Compagnie a été autorisée à étendre sa ligne jusqu'au port de refuge et à faire une nouvelle jetée pour les paquebots à Holyhead à une distance d'environ un demi-mille (861 m. 50 c.). A ce chemin se rattache aujourd'hui celui de Mold, petite ligne de 14 milles (22 kil. 518 m. 10 c.) de longueur, mais qui est loin d'être sans importance, car le district traversé est riche en charbons, en produits agricoles, fer, pierres à bâtir et à chaux. En outre, un contrat a été passé avec la Compagnie du chemin de fer de Bangor à Carnarvon, petit tronçon qui est en communication immédiate avec les carrières d'ardoises de ce district, pour faire tous ses transports par la ligne de Chester et Holyhead.

Le capital autorisé était pour ce chemin de 4,339,332 £ (109,351,166 fr. 40 c.), et pour celui de Mold de 240,000 £ (6,048,000 fr.). Sa longueur totale est de 99 milles 3/4 (159 kil, 712 m. 64 c.), dont 94 milles 1/2 (152 kil. 121 m. 60 c.), en y comprenant 13 milles 3/4 (22 kil. 125 m. 74 c.) pour la ligne de Mold, sont aujourd'hui en exploitation.

De Bangor, un chemin désigné sous le nom de North-Wales devait atteindre Porth-Dynllaen, mais il n'a pas été exécuté et la Compagnie s'est dissoute.

Dans une direction plus septentrionale encore que Chester, et en remontant vers l'Écosse, plusieurs chemins secondaires ont pour objet, soit de se mettre en communication avec les grandes

lignes, soit de relier avec les côtes les villes commerçantes de l'intérieur. Ainsi, le chemin de Cockermouth et Workington, autorisé au capital de 106,666 £ (2,687,983 fr. 20 c.) et d'un parcours de 8 milles 1/2 (13 kil. 734 m. 70 c.) se borne à aller de Cockermouth, siége d'un important marché, à Workington sur la côte occidentale du Cumberland. Ce district est presque exclusivement houiller, et la création de cette ligne a été surtout provoquée par le désir de développer l'industrie charbonnière entre ces deux villes et d'exporter avec avantage en Irlande. Près de Workington, le chemin se soude à celui de Whitehaven-Junction. Cockermouth est ainsi relié avec Whitehaven à l'est et avec Maryport à l'ouest : les directeurs de cette ligne ne reçoivent pas de traitement.

Cette communication a été obtenue au moyen du chemin dit Whitehaven-Junction, qui s'embranche sur celui de Whitehaven et Furness pour longer les côtes du golfe de Solway, près de Workington et Maryport, et se relie à la ligne de Maryport à Carlisle. De là, on atteint sur la côte orientale Newcastle, dont l'importance commerciale ne peut qu'augmenter encore du moment que Whitehaven deviendra le port d'exportation du charbon et du coke pour l'Irlande. Ce chemin a 12 milles 1/2 (20 kil. 171 m. 30 c.), dont 12 (19 kil. 309 m. 80 c.) sont livrés à la circulation : son capital autorisé est de 217,000 £ (5,468,400 fr.).

Mais un chemin bien plus important est celui qui s'appelle Whitehaven and Furness-Junction, dont le capital est de 499,933 £ (12,598,211 fr. 60 c.), et le parcours de 34 milles (55 kil. 712 m. 10 c.), en pleine construction. Cette ligne a pour objet de relier la ville et le port de Whitehaven au chemin de fer de Furness au moyen d'une section qui se dirige de Whitehaven, près de la rivière Calder, à Ravenglass, et, ensuite, passe près de Bootle pour rejoindre à Broughton le chemin de fer de Furness. Il se réunit, dans la direction du nord, à la ligne de Maryport et ouvre ainsi une communication directe, d'un côté avec l'Écosse et le nord de l'Irlande, de l'autre avec Newcastle et les districts du Nord-Est. La jonction du chemin de Whitehaven avec celui de Maryport s'opère au moyen d'un tunnel qui passe sous la ville de Whitehaven.

Le chemin de Furness, dont nous venons de parler, appartient à la fois, quoiqu'un peu plus au sud, à la même contrée et au même réseau. Son capital autorisé est de 366,933 £ (9,246,711 fr. 60 c.), et son parcours de 23 milles (37 kil. 10 m. 45 c.), dont 18 1/2 (29 kil. 826 m. 20 c.) sont exploités. Le but principal de cette entreprise est de mettre en communication les mines de fer qui sont dans le voisinage de Dalton et les carrières d'ardoises de Kirkby-Irelish, avec les deux points de la côte qui offrent le plus de facilité pour l'embarquement, c'est-à-dire Barrow et Rampside dans la baie de Morecambe. Le chemin de Lancastre et Carlisle devant desservir Ulverston, capitale de ce district, la Compagnie de Furness doit, de son côté, amener son chemin jusqu'à Ulverston par Lindal.

Toute cette contrée du nord est, en outre, traversée dans sa partie occidentale par le chemin de Lancastre et Carlisle, autorisé au capital de 1,733,000 £ (43,671,600 fr.), et d'une étendue de 70 milles 1/2 (106 kil. 502 m.), aujourd'hui en entier en exploitation. Cette ligne a été entreprise pour établir une communication non interrompue de Londres sur Carlisle et ensuite sur le nord; elle forme, pour ainsi dire, un indispensable anneau de cette grande chaîne qui unit Londres, Édimbourg et Glasgow. Dans son parcours jusqu'à Carlisle, elle dessert les villes de Burton, Kendal, Shap et Penrith.

De Kendal, sur le chemin de Lancastre et Carlisle, part un petit tronçon de 10 milles 1/4 (16 kil. 493 m. 79 c.) qui va à la tête du Windermere et établit ainsi une communication entre le district des Lacs et toutes les parties de l'Angleterre et de l'Écosse. Ce petit chemin, dont les administrateurs ne reçoivent pas de traitement, passe par les villages manufacturiers de Burnside et Stavely, et ensuite, à la tête de *la Reine des lacs*, à Windermere, pour aboutir à Birthwaite.

De Lancastre, avant de monter au nord sur Carlisle, le chemin de Lancastre à Carlisle a jeté un embranchement sur Preston, à l'embouchure de la rivière Rible, par Garstang. Cette ligne, dont le capital est de 573,000 £ (14,439,600 fr.), et le parcours de 20 milles 1/2 (33 kil. 44 m. 50 c.), relie Lancastre et son chemin à la mer, et lui donne, en quelque sorte, un port.

Nous ne pouvons quitter ce comté de Lancastre, si riche, si populeux, sans parler de la ligne qui a été nommée Lancashire and Yorkshire-Junction. Il y a, sur ce point de l'Europe, une telle activité, un tel commerce; les manufactures, les usines y sont si nombreuses, si rapprochées, qu'il a fallu y multiplier les chemins de fer avec un luxe dont on a d'exemple en aucun autre pays.

Comme on peut le deviner, cette ligne, qui doit transversalement mettre en rapport l'ouest et l'est de l'Angleterre, s'est formée de la fusion de plusieurs lignes précédemment constituées. Ainsi, celles de Manchester et Leeds; celles de Ashton Stalybridge et Liverpool-Junction; de Manchester, Bolton et Bury; de Liverpool et Bury; de Huddersfield et Sheffield-Junction; de Wakefield, Pontefract et Goole, et la Compagnie des chemins de fer unis du Westriding, se sont fusionnées pour créer cette grande ligne, telle qu'elle a été autorisée par son acte d'incorporation du 9 juillet 1847. Son capital est de 13,934,045 £ (351,137,934 fr.); son parcours de 203 milles 1/2 (488 kil. 433 m. 95 c.). Depuis le 1er janvier 1850, le chemin de Sheffield, Rotherham, Barnsley, Wakefield et Goole fait partie de cette ligne. Il en est de même de la ligne connue sous le nom d'Oldham-Alliance.

A son tour, à Barnsley, commence le chemin désigné sous le nom de South-Yorkshire Railway and river Dun, qui se dirige par Elsecar à la station de Doncaster sur le grand chemin de fer Nord-Occidental, et traverse ces districts méridionaux du comté d'York, si populeux et si renommés par leur production houillère. Il se met ainsi en communication avec les importantes cités de Sheffield, Rotherham, Wakefield et Goole. A cette Compagnie appartient en outre la navigation de la Dearne et de la Dove. Son capital autorisé est de 1,000,000 £ (25,200,000 fr.), et son parcours de 77 milles (123 kil. 904 m. 55 c.), dont la construction a été entreprise par la Compagnie du grand chemin de fer du Nord *(Great-Northern Railway Company.)*

La petite ligne de Preston à Fletwood sur Wyre, avec embranchement sur Lytham et Blackpool, d'une longueur de 28 milles 1/2 (45 kil. 917 m. 70 c.), autorisée au capital de 666,000 £ (6,683,200 fr.), peut être encore regardée comme

faisant partie de ce réseau, ainsi que celle de Manchester à Southport.

Quant à cette dernière ville, elle est elle-même également reliée à Liverpool au moyen d'une ligne qui s'embranche à proximité sur le chemin de Liverpool et Bury, passe par Boolte, Seaford, Waterloo, Crosby, et longe la côte par Formby pour aller à Southport. Ce chemin a créé une communication rapide, d'un côté entre Liverpool, les villes et les districts agricoles du voisinage, et de l'autre avec toutes les plages si fréquentées des baigneurs qui abondent sur cette côte. Son capital autorisé est de 300,000 £ (7,560,000 fr.); 16 milles 1/2 (25 kil. 607 m. 90 c.) sont exploités de Southport à Waterloo, puis à la jonction de Kildare, près Liverpool.

Au nord de cette dernière ville, la ligne de Fletwood et Preston, autorisée au capital de 360,000 £ (9,072,000 fr.), et d'une longueur de 16 milles (25 kil. 746 m. 40 c.), a pour but de relier les ports de Fletwood et de Preston avec Hull, Leeds, Bradford, Halifax, et les principales villes du Westriding. On y est parvenu par la construction du chemin de Preston et Longridge à Clitheroe.

Dans le voisinage de Liverpool se trouve encore le chemin de fer et le canal de Sainte-Hélène. La Compagnie qui les exploite s'est formée par suite de la fusion de la Compagnie du chemin de fer de Sainte-Hélène et du cap Runcorn avec la Compagnie de navigation de la passe de Sankey. Cette ligne n'a d'autre objet, entre Sainte-Hélène et Runcorn sur la Mersey, que de donner un débouché aux richesses minérales du district. Un tronçon se dirige sur Warrington, sur le prolongement du chemin de Birkenhead, Lancashire and Cheshire-Junction. Ce chemin a 25 milles (40 kil. 228 m. 75 c.), dont 19 (30 kil. 573 m. 85 c.) en exploitation. La section de Widness à Garston est déjà livrée à la circulation.

Nous devons actuellement poursuivre notre route dans la direction du Nord-Ouest et des frontières d'Ecosse. Nous connaissons le parcours du chemin de Lancastre à Carlisle. Mais ce n'était pas assez de relier cette dernière ville tant avec l'Ecosse qu'avec Londres et toutes les parties de l'Angleterre. Il fallait de plus la mettre en communication avec la mer ; en un mot, il

fallait à Carlisle un port, une ligne directe et un point d'exportation facile pour Belfast et pour l'Irlande. C'est ce qu'on a obtenu en construisant le chemin de Maryport à Carlisle, d'une étendue de 28 milles 1/4 (45 kil. 458 m. 49 c.), aujourd'hui entièrement terminé. Le capital autorisé est de 459,946 £ (11,590,639 fr. 20 c.).

De la tête du chemin, à Carlisle, qui est commune aux Compagnies du chemin de fer calédonien de Lancastre et de Newcastle, cette ligne se dirige sur Maryport en se soudant à celles de Whitehaven. Il se fait de ce côté un énorme transport de produits houillers, car dans la direction du Nord-Est nous trouvons le chemin de Newcastle à Carlisle qui vient aboutir à cette dernière ville en passant par Hexham, Haltwistle et Brampton. Il suit ainsi presque le tracé de l'ancien mur des Pictes. Son capital est de 1,480,000 £ (37,296,000 fr.), et son parcours de 65 milles 1/4 (104 kil. 997 m. 4 c.). Il reste à ouvrir l'embranchement d'Alston.

Dans une direction presque parallèle à ce grand réseau du Nord-Ouest qui réunit à lui cette multiplicité d'embranchements et de lignes secondaires que nous avons énumérés et suivis autant qu'il nous a été possible dans leurs nombreux méandres, est le grand chemin de fer du Nord *(Great-Northern Railway)*

Cette ligne a été construite afin d'unir par une voie de fer non interrompue, les deux capitales de la Grande-Bretagne, celle du Midi et celle du Nord. On l'a appelé, et non sans raison, l'Épine dorsale *(the Spine)* du royaume. Ses nombreux embranchements ont créé des débouchés inconnus jusque-là aux populeux et riches districts agricoles des comtés de Hertfort, Bedford, Huntingdon, Northampton, Rutland, Nottingham et aux trois divisions du comté de Lincoln. Aucune ligne de navigation intérieure ne vient lui faire concurrence, et elle rencontre, en outre, sur son passage, un grand nombre de villes importantes parmi lesquelles nous citerons Hatfield, Hitchin, Biggleswade, Huntingdon, Peterborough, Granton, Newark-sur-Trent, Eastredford, Bawtry, Doncaster, Selby et York. Son capital autorisé est de 9,724,466 £ (245,047,743 fr. 20 c.), auxquelles on doit encore ajouter, en vertu d'une délibération prise en assemblée générale le 26 août 1852, 750,000 £ (18,800,000 fr.).

285 Milles (458 kil. 607 m. 75 c.) sont en exploitation, y compris la ligne nommée Eastlincolnshire, qui va de Boston à Great-Grimsby, par Spilsby, Alford et Louth, sur la rive méridionale de l'embouchure de l'Humber. Constituée au capital de 800,000 £ (20,160,000 fr.), elle fait partie de celle du Great-Northern ; 26 milles (41 kil. 837 m. 90 c.) sont en construction : ils représentent la section d'Axholme, de Gainsborough à Askerne-Junction, point extrême de la ligne du Nord, à environ 4 milles (6 kil. 436 m. 60 c.) de Doncaster.

Une petite ligne de 19 milles 1/4 (30 kil. 976 m. 14 c.), constituée au capital de 444,442 £ (11,199,938 fr. 40 c.), celle de Hitchin à Royston, avec embranchement sur Cambridge, faisait encore partie du domaine de cette Compagnie; mais, en vertu d'une décision dûment approuvée, elle est aujourd'hui servie avec l'embranchement de Shepreth par la Compagnie des Eastern-Counties qui s'est subrogée aux engagements pris envers les actionnaires. Le chemin, qui relie à la grande ligne du Nord les villes de Boston, Stamford et Birmingham, appartient au contraire à la Compagnie du Great-Northern.

A York, commence un autre chemin, qui continue pour ainsi dire le Great-Northern jusque sur le sol de l'Ecosse ; celui de York, Newcastle et Berwick. C'était d'abord le chemin de Newcastle et Darlington, et on le désigna successivement sous les noms de chemin de Newcastle et Northshields, de Pontop et Southshields, de Durham-Junction, de Durham et Sunderland, de Bradling-Junction, et enfin, sous celui de Newcastle et Berwick. Toutes ces additions nécessitèrent des modifications dans le titre de la Compagnie originaire de Newcastle et Darlington, qui devint ainsi la Compagnie du chemin de fer de York, Newcastle et Berwick. Elles furent approuvées par un acte du Parlement du 9 juillet 1847.

La ville d'York peut être regardée comme le point de départ de cette importante ligne qui a de nombreux affluents, car elle enserre dans sa concession une portion considérable de l'extrémité de la côte nord-est de l'Angleterre, de York à Berwick sur la Tweed, et au moyen du chemin de fer de l'Angleterre septentrionale *(North-British Railway)*, qui la continue, poursuit sa route sur Edimbourg. Indépendamment de la grande circulation

de voyageurs qui existe sur cette ligne, il est à peine besoin de faire remarquer qu'elle traverse les nombreux districts houillers des comtés d'York, de Durham, de Northumberland. Ce chemin, dans sa course, entoure Darlington, commande, par la ligne de Stockton, les houillères de la Tees et Durham, environné de fosses si riches et si importantes, Newcastle, le véritable centre du Wallsend, et les plaines bien connues de la Tyne. En quittant York, le chemin de fer se dirige au Nord en suivant la ligne originaire du Great-North of England, près de Thirsk sur Northallerton et Darlington, puis, par le chemin de Newcastle et Darlington, sur Belmont près de Durham, Gateshead et Newcastle; ensuite par celui de Newcastle à Berwick sur Morpeth, Workworth, Lesbury et Belford-lès-Berwick. Sans parler de petits embranchements sans importance, cette ligne se trouve en communication avec Boroughbridge, Bedale, Richmond, Hartlepool, Sunderland, Stanhope, North et Southshields, Blyth, Almwick et Kelso. Son capital est de 11,313,933 £. (280,111,111 fr. 60c.); 303 milles (486 kil. 572 m. 45 c.) sont en exploitation. L'embranchement de Peush et celui de Thirsk à Matton vont l'être sous un très court délai.

Le chemin de fer et le dock d'Hartlepool appartiennent encore à cette Compagnie : il en est de même de la ligne qui a pour titre : Great-North of England, Clarence and Hartlepool-Junction, dont le capital autorisé était de 99,400 £ (2,504,880 fr.).

Nous continuerons à décrire rapidement, dans notre prochaine livraison, cet immense réseau dont les fils parcourent en tous sens la surface du Royaume-Uni.

NOUVELLES DES SCIENCES.

DE LA LITTERATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

SITUATION PARLEMENTAIRE. — LORD CLARENDON. — M. D'ISRAELI. — COBDEN. — CONTINUATION DE LA PANIQUE ANGLAISE. — LE CANAL DE JONCTION ENTRE L'ATLANTIQUE ET L'OCÉAN PACIFIQUE. — M. HUDSON. — DÉTRONEMENT DU ROI DES CHEMINS DE FER. — LETTRE D'UNE EX-PRÉSIDENTE. — THACKERAY AUX ÉTATS-UNIS. — LA CONTREFAÇON AMÉRICAINE. — LES COQS ANGLAIS. — INVASION DE L'ANGLETERRE PAR LES VOLAILLES FRANÇAISES. — ÉCHELLES DU LEVANT. — LE PAPIER DE LONDRES A MARSEILLE. — L'AGAPEMONE. — L'AFRIQUE CENTRALE. — VOYAGES. — THÉATRES. — DIGNITAIRES DE L'ÉGLISE, ETC., ETC.

Londres, 25 février 1853.

Au Directeur,

En reprenant les travaux de la session, le Parlement a retrouvé debout le ministère qu'on est convenu d'appeler un second cabinet *all-talents*, « cabinet de tous les talents, » dénomination à laquelle l'opposition voudrait, de temps en temps, attacher un sens ironique, mais qui est sérieusement justifiée par les antécédents de la plupart des ministres. L'adjonction de lord Clarendon ne déparera pas cette coalition gouvernementale. Il remplace décidément lord John Russell aux affaires étrangères ; mais lord John continuera à être ministre sans portefeuille pour diriger la Chambre des Communes. Lord Clarendon, né la première année de ce siècle, descend à la fois d'un frère de Villiers, le favori de Jacques I[er], et de Clarendon, l'historien. Dans le dernier ministère whig, il remplissait les fonctions de lord-lieutenant d'Irlande, après avoir été lord du sceau privé. Il fut aussi long-temps ambassadeur à Madrid. Les relations de l'Angleterre avec la France étant le point le plus important et le plus délicat de la politique européenne, ainsi que le répétait l'autre jour M. d'Israëli, il n'est pas sans intérêt de voir arriver au poste de ministre des affaires, un homme d'un caractère mo-

déré, point sujet aux boutades comme lord Palmerston, au-dessus des petites susceptibilités et d'une loyauté parfaite. Lord Clarendon offre personnellement une garantie de sagesse, mais il a surtout le mérite d'exclure des fonctions dont il se charge, deux ou trois individualités regardées, à tort ou à raison, comme dangereuses, ou, pour le moins, compromettantes. Il est homme à prévenir bien des difficultés et à aplanir celles qui surviennent toujours en dépit de toute prévision. Les premiers débats de ce mois-ci ont déjà fait voir quelle est toujours la préoccupation de l'Angleterre. M. d'Israëli s'est emparé des paroles prononcées par deux des ministres en dehors de l'enceinte parlementaire, pour demander des explications qu'il savait fort bien être en même temps demandées diplomatiquement par la France elle-même. Il a obtenu pour son compte, en quelque sorte, les mêmes rétractations courtoises qu'obtenait le gouvernement français. M. Cobden, qui s'est fait en Angleterre l'avocat de ce qu'on appelait à Paris, sous Louis-Philippe, la paix *à tout prix*, a forcé de son côté le cabinet à déclarer qu'il formait le plus pacifique de tous les gouvernements. — Eh bien ! ce pays-ci n'en continue pas moins à être sur le *qui-vive*. La peur passe à l'état chronique.

Les journaux sonnent toujours leur tocsin, battent leur tambour de rappel, et, chaque matin, le bourgeois de Londres les interroge avec le même émoi qui agitait la pauvre Madame Barbe-Bleue, lorsqu'elle demandait à sa sœur sur la tour : « Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Il est bien entendu que les autres personnages du conte ont changé de place, et que c'est Barbe-Bleue et non les frères sauveurs qu'on attend avec cette anxiété. Nous autres Français de Londres, restés malins comme des singes, malgré l'influence du climat, nous jouissons de la terreur anglaise que nous savons vaine, et nous retroussons fièrement nos moustaches, tout en protestant hypocritement des intentions philanthropiques de nos compatriotes. Mais notre modestie est vraiment adorable lorsqu'un ministre comme sir Charles Wood dit en propres termes à ses électeurs d'Halifax, pour leur démontrer l'utilité du bill sur la milice : « Vous n'au-
» rez pas une guerre générale ; mais apprenez ce que vous au-
» rez : des détachements de 5,000 hommes seront jetés à l'im-
» proviste sur vos côtes, et comment aimerez-vous cela ? *Com-*

» *ment seront traitées* vos femmes et vos filles? » Il faut voir comme les ladies et les miss regardent un Français qui se trouve là présent quand on lit tout haut une pareille phrase, une de celles que M. d'Israëli n'a pas manqué de relever dans la séance du 15 de ce mois. Par moments, je me crois transporté rétrospectivement sous la reine Elisabeth, à l'époque où les sujets de la grande reine savaient que l'armada de Philippe II avait mis à la voile. Il faut avouer aussi qu'il nous arrive à Londres de certaines brochures, comme les *Lettres franques*, traduites textuellement par le *Times*, qui, réellement, aident un peu les imaginations féminines à transformer tous les mangeurs de grenouilles en ogres barbus. Ces brochures me rappellent ces chansons espagnoles par lesquelles on excitait les courages catholiques de la Péninsule, pour recruter des matelots et des soldats.

Mi hermano Bartolo
Se va a Ingalterra
A matar el Draque
Y a prender la Reina
Y a los luteranos
De la Bandomessa;

Tiene de traer me
A me de la guerra
Un luteranico
Con una cadena,
Y una luterana
A senora aguela (1).

Tout cela se calmera à la fin.

Il y a des moments aussi où je serais tenté de croire que toute cette panique est factice, tant elle influe peu ici sur l'esprit d'audace industrielle qui caractérise la race anglo-saxonne et la fait vivre dans le continuel enfantement des grandes entreprises, — en contradiction avec cette protubérance de la combativité, que M. Cobden, dans sa dernière brochure, voit proéminente sur le crâne de John Bull (2). Il y a déjà de quoi méduser la plus forte tête de mathématicien dans le tableau des kilomètres de rails qui couvrent le territoire britannique, qu'il faut doubler, le long des

(1) « Mon frère Bartholo s'en va en Angleterre pour tuer le Dragon (*Drake*), et prendre la reine avec les protestants anglais. Il promet de m'amener de la guerre un petit protestant à la chaîne et une protestante, pour servir d'esclaves à notre vieille grand'mère « *Romancero général.* »

(2) 1793 *and* 1853 *in three letters*, by Richard Cobden, Esq. M. P., 3e édit., Ridgway, London. Cette brochure contre les alarmistes est beaucoup lue depuis qu'elle a paru.

principales lignes, par les kilomètres des anciens canaux qui ne sont pas tout-à-fait abandonnés. Mais les spéculateurs des Trois-Royaumes ressemblent à Alexandre, qui se plaignait que le monde fût trop étroit pour son ambition. Une souscription sérieuse est ouverte à Londres pour fonder une compagnie au capital de 15,000,000 £ ou 375,000,000 de francs, divisé en 150,000 actions de 100 £. Le but de cette Compagnie est d'unir l'Atlantique à l'Océan Pacifique par une navigation ouverte à travers l'isthme de Darien. Depuis 1695, chaque génération avait successivement reculé devant les obstacles d'un pareil projet. Mais, en style de prospectus, le besoin d'un passage plus direct que le cap de Bonne-Espérance se faisait généralement sentir pour aller d'Europe aux rivages de l'Amérique, de l'Australie et de la Chine. La Compagnie vous engage à souscrire bien vite, parce que, avant peu, toutes les actions seront prises. Dans cinq ans, le canal sera creusé; — 12 millions sterling seulement, sur 15, auront été dépensés, et vous aurez, par conséquent, un premier bénéfice de 3 millions en attendant l'exploitation !

Cela vous a l'air à vous, ô poètes, d'un rêve de poète... Mais la Cité de Londres ne rêve pas, les souscriptions abondent... Il est vrai qu'on ne verse d'avance que dix shellings par actions : les petites bourses peuvent s'engager à ce taux-là sous les auspices de noms très respectables. Les trois cent soixante-quinze millions de francs existent. Ceux qui les *appellent* les verront venir à eux shelling par shelling, comme les pièces de monnaie que Robert Houdin, ou tout autre escamoteur, prie la société de lui prêter et qu'il promet de rendre une fois son tour fait. Trois cent soixante-quinze millions ! O Aladin ! tu as beau frotter ta lampe, ton talisman n'est plus qu'un vil quinquet de cuivre.

Un exemple tout récent vient de nous démontrer, cependant, que le jour peut arriver où les modernes Aladins, enrichis par le *génie* de la spéculation, ont des comptes à rendre. Vous avez raconté jadis dans cette Revue la fortune princière de M. Hudson, « le roi des chemins de fer. » L'histoire de la grandeur et de la décadence de ce potentat est complète. L'homme qui voyait à ses pieds la moitié de l'Angleterre, à qui princes, ducs et marquis tendaient la main pour qu'il leur fît l'aumône de quelques actions *au pair*, a été condamné, par arrêt de la Cour des rôles,

le 11 de ce mois, à rembourser cinq à six millions de ces actions avec les intérêts depuis le jour où il se les était appropriées, voici comment. La compagnie dite *The York and North-Midland railway Company*, avait pour directeur M. Hudson. En 1846, les actionnaires, à l'instigation de leur directeur, résolurent de rattacher au tronc de leur ligne principale trois embranchements par la souscription d'un capital de 1,250,000 £ (environ trente millions de fr.), on créa pour cela 50,000 actions à 5 £ (125 fr.) chaque, dont 37,950 réservées aux actionnaires primitifs, et les autres 12,050 laissées à la disposition du directeur pour être émises dans l'intérêt de tous. Ces 12,050 actions, en de si habiles mains, se placèrent à 10 et 18 £ de primes. Quelques actionnaires ont tenu à savoir l'emploi exact de ces 12,050 actions qui, avec les primes, avaient produit une recette égale aux trente millions, valeur nominale des 50,000. Après avoir éludé de son mieux l'explication, M. Hudson dut avouer que 5,900 actions furent réellement émises au profit de la compagnie, mais que 1,150 avaient été distribuées gratuitement à diverses personnes, dont il avait fallu neutraliser ainsi l'opposition ou acheter indirectement le zèle dans les deux chambres du Parlement... Quant aux 5,000 actions restantes : *Ego nominor leo* déclara M. Hudson, c'est ma part. J'étais directeur, j'étais principal actionnaire, j'étais propriétaire d'une partie des terrains où devaient passer les embranchements et j'étais membre du Parlement... Si à ces divers titres j'avais voulu, moi aussi, faire de l'opposition à la Compagnie, « que serait-elle devenue ? » La Cour des rôles n'a pas envisagé l'affaire à ce point de vue. Elle a condamné M. Hudson en le considérant comme un dépositaire infidèle. Or, M. Hudson, déjà condamné pour les mêmes malversations dans deux ou trois autres compagnies, doit être bien près de son dernier shelling, les journaux le comparant à sir John Blount, grand spéculateur du dernier siècle, qui s'était enrichi de la même manière dans les fameuses compagnies de la mer du Sud, et qui se vit réduit à demander grâce à ses créanciers.

« Toute lettre exige réponse, » selon le « vieux code de la civilité puérile et honnête. » On commençait un peu à oublier cette adresse des nobles dames d'Angleterre à leurs *sœurs* des

États-Unis, dont je vous ai parlé en décembre dernier, quand tout-à-coup est arrivée la réplique des dames citoyennes. Cette réplique est rédigée et signée par *Madame l'ex-présidente* Tyler qui, pour commencer, apprend à la duchesse de Sutherland qu'en Amérique il serait difficile aux femmes comme il faut de se réunir en parlement pour faire une adresse collective, les Américaines se piquant d'être, avant tout, les femmes de leur ménage et s'en rapportant à leurs maris pour tout ce qui ressemble à un acte public... quoiqu'elles parlent très pertinemment de la politique du jour dans les causeries de famille. Après ce petit préambule, Madame l'ex-présidente Tyler, avec une ironie d'excellent ton, fait la leçon aux nobles sœurs sur les préjugés aristocratiques, sur les toilettes somptueuses, sur les bals philanthropiques et sur les larmes de crocodile que les malheurs de l'Oncle Tom arrachent aux beaux yeux des duchesses et des ladies. L'ex-présidente prie enfin fort poliment les Anglaises de ne pas se mêler des affaires des États-Unis et de réserver leur intervention charitable en faveur de leurs pauvres, de leurs matelots rendus esclaves par la *presse*, et des Irlandais qui sont trop heureux, quand ils émigrent sur les bords de l'Atlantique, qu'on daigne les y faire travailler avec l'Oncle Tom et les nourrir aussi bien que lui. La lettre de Mrs Tyler s'écarte parfois du style épistolaire ; on y trouve un peu de tout et même de la statistique ; mais tout cela est fort bien rédigé et, en vérité, c'est à croire que c'était cette éloquente descendante de Pocahontas qui faisait les *messages* de son mari. Encore quelques compositions pareilles d'une plume féminine et la loi salique sera abolie dans la république anglo-saxonne comme dans la monarchie anglo-saxonne. On aura des présidentes comme on a des reines... et pourquoi pas? — Cependant, comme le préjugé littéraire veut que les femmes ne fassent jamais seules leurs livres et leurs discours, on a prétendu que Mrs Tyler avait un collaborateur. De même qu'on avait attribué à un Américain l'adresse rédigée à l'hôtel de la duchesse Sutherland, on essaye d'insinuer que Mrs Tyler a eu recours à un littérateur anglais, à un de ces beaux esprits de l'école de Swift qui, justement, est en ce moment aux États-Unis. Cette supposition n'est qu'une mauvaise plaisanterie faite à notre ami Thackeray, pour le

brouiller avec les bas-bleus de la mère-patrie pendant qu'il charme les bas-bleus de l'Union américaine. Thackeray est tout occupé là-bas de son succès de lectures critiques et biographiques. Il a réalisé ce projet d'Odyssée littéraire dont je vous ai parlé l'année dernière et qui me semble vraiment la plus étrange dérivation de l'industrie des lettrés du temps jadis, allant de monastère en monastère ou d'Universités en Universités, et y soutenant une thèse pour obtenir quelques écus avec un souper par dessus le marché. Le bon Goldsmith avait ainsi couru le monde savant dans sa jeunesse; mais déjà, à cette date, les thèses ne trouvaient plus que des auditeurs avares, et Goldsmith avait meilleure chance à faire halte sous l'ormeau du village pour y faire danser les jeunes filles au son de sa flûte. Cette anecdote me rappelle aussi M. de Châteaubriand rencontrant, en Amérique, un émigré, je crois, trop heureux de charmer avec son violon une peuplade sauvage.

Il y n'a de cela guère plus de cinquante ans, et, au lieu de sauvages, devenus fort rares, un auteur européen trouve aux États-Unis, depuis New-York jusqu'à la Nouvelle-Orléans, dix à douze villes avec des Universités, ou pour le moins avec des cercles littéraires, à qui il est impossible qu'un des 2,800 journaux de l'Union n'ait pas fait connaître son nom; car les 2,800 journaux, avec un tirage total de 450,000,000 d'exemplaires, ne parlent pas uniquement des nouvelles locales. Chacune de ces villes a un assez grand nombre d'oisifs ou de lettrés des deux sexes qui souscrivent deux ou trois guinées par tête pour entendre l'illustre Européen dans l'amphithéâtre de l'école, la grand'salle de l'Hôtel-de-Ville ou le salon du club. L'illustre Européen monte en chaire ou s'installe à une table, et débite, avec quelques variantes, un ouvrage inédit qui est divisé en chapitres ou lectures. Au bout de trois mois de cet exercice récréatif, l'illustre Européen salue le Nouveau-Monde, se rembarque et revient en Angleterre avec huit à dix mille dollars dans sa poche, son voyage payé. Remarquez que ces aimables auditoires d'Amérique ne vous demandent pas de les amuser; ils acceptent tout sous forme de lectures. Il y a quelques années, le professeur Lyell lisait de la géologie à tant par tête au même public choisi, à qui Thackeray lit, depuis deux mois, ses biographies critiques des Humouristes anglais. Demain, il sera remplacé par Albert Smith, qui ira raconter

son ascension au Mont-Blanc, et reviendra à Londres raconter une excursion aux chutes du Niagara. Les lectures sont à la mode en Angleterre ; elles devaient donc être à la mode en Amérique. Il n'y a qu'un ennui pour le *lecteur* européen, c'est celui de faire la cour aux 2,800 journaux américains, qui ont tous la prétention d'avoir préparé son succès. Thackeray lui-même ne croyait pas qu'il y en eût tant, et puis il s'était *abonné* à Barnum, le grand entrepreneur des réclames en Amérique. Ce Barnum est aux artistes et aux auteurs qui veulent réussir là-bas, ce qu'est un chef de claque aux auteurs dramatiques et aux comédiens de Paris. Il se charge des souscriptions à forfait, aussi bien que des annonces et des réclames pour la veille et pour le lendemain. Barnum conseillait à Thackeray, à son arrivée à New-York, de faire une visite aux principales feuilles quotidiennes. — «Et combien y a-t-il de principales feuilles? lui a demandé son client. — Quatre-vingts, rien que quatre-vingts qui comptent ; on peut ignorer le reste !!! — » Je ne saurais dire si ce sont des journaux *principaux* ou des journaux ignorés qui croyent rendre une politesse ou se venger d'une oubli dans les articles qui sont publiés depuis janvier sur Thackeray ; mais rien de plus burlesque. Il en est un qui a fait sa biographie imaginaire dans un style qui n'existe qu'en Amérique. D'après cette feuille, l'illustre Thackeray est un être phénoménal : il a sept pieds de haut (il est vrai que ce n'est pas un Lilliputien), il a des ongles phosphorescents qui, par une simple poignée de main que vous lui donnez, brillent comme des étoiles ou des allumettes chimiques ; il a ses poches pleines de tabac, et, à chaque pas qu'il fait dans une salle, à chaque mouvement, il fait éternuer tout l'auditoire ; une hyène le suit partout comme un petit chien, une hyène aveugle, mais qui a un flair si subtil, que la vue serait pour elle un sens superflu ; il joue admirablement de la guimbarde, etc. ; et, pour dernier trait, *il ne fait pas de visite.*

Une bonne nouvelle littéraire nous arrive des États-Unis. Avant de mourir, M. Webster avait préparé un traité international sur les droits d'auteur, sur les bases de celui qui a été conclu entre l'Angleterre et la France. Les négociations sont très avancées, et tout semble annoncer une solution prompte. Washington Irving est chargé de discuter les articles encore

contestés avec le ministre anglais. Avant six mois, la propriété des œuvres de l'intelligence sera une propriété dans les deux mondes et bravera le fameux axiome de M. Proudhon, lequel du reste, dit-on, est un peu moins spartiate quand il s'agit de ses propres ouvrages.

Je reviens à Londres : je vous ai parlé en décembre du concours des bêtes à cornes à Smithfield. Je me reprocherais de ne pas vous parler d'une exhibition qui (politique à part) vous prouvera que si, en France, le Coq est détrôné par l'Aigle, il conserve en Angleterre toute *sa valeur*. Nous avons à Londres un club d'amateurs de gallinacées, *The Great mètropolitan poultry club*, et un bazar de gallinacées que je prie les Parisiens de ne pas comparer avec la halle à la volaille. Il y a quelques jours que tout le voisinage du bazar de Baker-Street était réveillé de bonne heure chaque matin, par un concert à mettre en fuite tous les lions de l'Afrique et de l'Asie et à faire évanouir le spectre d'*Hamlet*, le spectre de Lewis, le spectre d'Horace Walpole et tous les spectres de la littérature fantastique :

« Faded at the crowing of the cock. »
(Shaksp., *Hamlet*).

Tout se traduit en Angleterre par un chiffre colossal (tout, excepté le chiffre de l'armée, d'où tant de peur d'une invasion); ainsi vous ne serez pas surpris que l'exhibition des coqs ait réuni plus de mille de ces bipèdes se provoquant de leur voix de clairon avec cette émulation vocale qui les caractérise; quelques-uns, de l'espèce de Cochinchine, étaient vraiment terribles, ayant près de trois pieds de haut! Leurs sultanes, non moins remarquables par la stature et par leur beauté, semblaient plus modestes ou n'avoir du moins d'autre orgueil que de vivre sous la loi de si magnifiques sultans. Le prix demandé et obtenu pour ces coqs et ces poules est presque fabuleux. Un coq et trois poules, élèves de M. Fairlie de Cheverley, se sont vendus soixante guinées! On ne marchande pas de pareils volatiles: aussi la vente allait vite!... cent dix coqs ou jeunes poules et poulets, distribués en lots de trois, de deux ou par unités, réalisaient, au bout de quelques heures, 370 £. Les coqs dominaient au bazar; cependant on y voyait aussi des dindons, des canards, des oies et des pigeons de toute espèce. Je me demandais comment, avec un pareil bazar,

l'Angleterre est encore tributaire de la France pour tous ces millions d'œufs dont la statistique fait le compte annuel. Quel ogre que ce John Bull... Oh ! le premier résultat de la guerre avec la France serait ici une famine; mais, heureux Anglais, vous avez beau avoir peur de nous, vous ne serez *envahis* que par nos volailles de Normandie.

Au reste, ce n'est pas seulement la France, cette Cybèle aux mille mamelles, qui nourrit son ennemie, la perfide Albion. Une des plus curieuses brochures commerciales que j'aie lues, est celle d'un courtier de la cité, M. Mongredien, qui nous révèle les nouveaux rapports internationaux que le rappel des lois sur les céréales a créé au commerce britannique. L'Angleterre ne s'adresse plus exclusivement aux États-Unis et aux ports de la Baltique, pour ses approvisionnements en grains et en farines. Pendant l'année 1852, sur 6,750,000 quarters de blé ou de farines importés en Angleterre, 3,350,000 quarters provenaient des ports d'Orient. Sur cette quantité, une quantité considérable est embarquée à Galatz, Ibrada et autres ports turcs, entrepôts naturels de la Hongrie et des fertiles provinces sud-danubiennes. L'Égypte a fourni aussi, dans ce chiffre, un contingent de 276,000 quarters venus sur 143 navires. Presque tout ce commerce est entre les mains des marchands grecs établis en Angleterre. On ne compte pas moins de 200 maisons grecques, soit à Londres, soit dans quelques autres ports, et qui, en céréales seulement, font annuellement plus de 4,000,000 £ (100 millions de francs) d'affaires. Je crois que ces maisons ont des succursales à Marseille, où, depuis quelques années, les marchands de blé grecs ont réalisé les plus belles fortunes. Peut-être aussi que plus d'une *maison grecque* de Londres n'est que la succursale d'une maison grecque de Marseille, de Constantinople ou de Smyrne. Demandez aux banquiers marseillais qui font le papier de Londres, ce qu'il en est des relations de la Cité avec les échelles du Levant. Aussi déjà les économistes et les publicistes prévoient-ils que c'est probablement le commerce anglo-grec qui, plus tôt que plus tard, doit révolutionner la Turquie et la gouverner par un comptoir analogue à celui qui a si long-temps gouverné l'Inde. Je sais des missionnaires anglais qui n'attendent qu'un signal pour aller prêcher à Constantinople, tandis que les gouvernements protestent

tous de leur respect pour l'intégrité de l'Empire ottoman (1).

O Mahomet! Dieu seul est Dieu, mais tu n'es pas son prophète, puisque tu n'as pas prévu le prosélytisme d'Exeter-Hall. En tous cas, les Turcs qui tiendraient encore aux habitudes du sérail, trouveront ici l'Agapemone florissant.

Je vous ai naguère fait connaître cet établissement, qui participe du mysticisme méthodiste, de la hiérarchie saint-simonienne et du gynécée musulman. Il y a toujours quelque nouvel adepte qui vient grossir le nombre des élus de ce paradis d'amour et qui, comme les autres, commence par faire donation de tous ses biens au dieu en pantalon et en paletot. Toutefois, il faut dire aussi que quelques-uns des élus se dégoûtent de leur bonheur. Nous allons incessamment avoir un procès intenté au dieu régnant par un M. Rouss, qui s'était consacré à lui avec sa femme, mais qui, un beau matin, s'est sauvé par dessus les murs du mystérieux Agapemone. Ce M. Rouss, une fois dehors, a voulu ravoir sa femme et il y est parvenu non sans être obligé d'avoir recours à une espèce d'enlèvement. Il n'y a que l'Angleterre qui, dans les contradictions d'une civilisation moitié philosophique et puritaine, moitié tolérante et moitié fanatique, puisse laisser se former de pareils établissements et les voir tolérés, sous prétexte que la maison de tout Anglais est son château-fort. (2) Une anomalie plus extraordinaire encore existe cependant de l'autre côté

(1) *Le Times* du 23, avoue franchement qu'il appelle de ses vœux le jour où *la croisade* commerciale fera, dans l'Orient, ce que ne purent faire les croisades religieuses et militaires :

« Nous aurions , dit-il, énormément à gagner s'il s'accomplissait dans le Levant quelque révolution utile à la cause de la civilisation et à l'établissement d'un bon gouvernement. La génération actuelle n'est peut-être pas appelée à la voir; nous ne doutons pas cependant que le commerce ne fasse, un jour, reculer le despotisme militaire de l'invasion turque et ne rende à notre religion, à nos mœurs, ces territoires qui ont compté parmi les plus belles provinces de l'Empire romain et ont fourni au christianisme son premier théâtre. »

(2) Voir, dans les années précédentes, ce que nous avons raconté de *l'Agapemone* ou *Famille de l'Amour*. Les savants, pour qui rien n'est nouveau sous le soleil (excepté leurs découvertes), prétendent que cette secte a existé, il y a des siècles, en Allemagne et en Angleterre. On cite une proclamation de la chaste reine Élisabeth contre des hérétiques qui s'attribuaient une perfection divine et le droit de sanctifier toutes les jouissances. Cette proclamation (rapportée dans les *Notes and querries*) accusait les propagateurs de cette doctrine de s'être laissés séduire par des livres traduits de l'allemand. La secte de *la Famille de l'Amour* reparut sous Jacques I[er] et finit par se fondre avec celle des *Ranters*.

de l'Atlantique; c'est le mormonisme, constitué en Etat et admis dans l'Union-Américaine.

Je vois que vous promettez à vos lecteurs, sous le titre d'une *Nièce de l'oncle Tom*, un voyage en Afrique où nous verrons probablement un blanc esclave chez les noirs, et y apprenant, à ses dépens, ce qu'on doit de pitié au pauvre héros de Mrs Beecher Stowe. Je devine aussi que votre voyageur, en véritable Américain, aura la prétention d'avoir devancé l'expédition anglaise qui se dirige en ce moment vers l'Afrique centrale et dont les pionniers campent déjà sur le rivage du lac Tsad. D'après les dernières nouvelles reçues de Kuka, capitale du royaume de Bournou, les Drs Barth et Overweg ne sont pas découragés par la mort de leur compagnon le Dr Richardson. Après avoir reconnu les limites du lac Tsad et visité l'île qui s'élève au milieu de ses eaux, ils ont conclu des traités de commerce avec diverses peuplades aborigènes et recueilli une foule d'observations scientifiques; mais ils demandent du renfort avant d'aller plus loin. Le gouverneur anglais leur envoie le Dr Vogel, distingué comme astronome et botaniste, qui part accompagné de deux sapeurs de l'armée anglaise. Le Dr Vogel passera par Tripoli et il pourra être dans trois mois sur les bords du lac Tsad. C'est un intrépide savant, d'origine allemande, et qui, après avoir trouvé les sources du Nil, se dirigera vers Zanzibar et l'Océan Indien. Deux sapeurs servant d'escorte à un astronome, l'idée est bonne; mais deux seulement, c'est peu. Il est vrai que votre Américain est tout seul, lui.

Ce serait ici à propos de vous parler d'un journal de *Voyage sur la côte d'Afrique*, par un autre Américain, M. J. A. Carnes (amusante relation où les nègres apparaissent dans leur liberté et la nudité de leur peau vernissée avec l'huile de palmier), ou de la *Kafrerie et ses habitants*, par M. Fleming, sujet qui n'a rien perdu de son à-propos. Mais je m'aperçois que ce mois n'a que vingt-huit jours et je ne dois pas prolonger ma lettre : je me contente donc de mentionner quelques autres voyages intéressants comme celui du baron Schonberg *dans l'Inde et à Cachemyr*; — le *Voyage à bord du Hérald*, de 1845 à 1851, à la recherche de sir J. Francklin; — *L'exploration de la vallée du Mississipi*, par J. G. Shea; — *Un printemps en Australie*, par W. Adams. Je laisse aussi forcément de côté les romans re-

marquables qui ont paru depuis six semaines : *Villete*, de Currer-Bell, *Lady Bird*, de lady G. Fullerton, *Daisy Burns*, de Miss Kavanagh, *La fille du Doyen*, de Mrs Gore, etc. Je ne puis m'étendre davantage sur les nouvelles des théâtres : nous avons eu, cependant, une imitation *du Louis XI* de Casimir Délavigne, à Drury-Lane (faible imitation), et la première représentation de *Pas si mauvais que nous en avons l'air*, de Bulwer, cette pièce que le noble auteur avait composée pour la Société des amateurs qui l'ont cédée au théâtre de Haymarket. Tous ceux qui avaient été applaudis dans cette comédie, Ch. Dickens, J. Forster, Mark-Lemon, Douglas-Jerrold, vont juger si les *vrais acteurs* les surpassent; de l'avis unanime, c'est *oui et non ;* singulière unanimité, n'est-ce pas? Mais si les amateurs ont eu l'avantage de créer leurs rôles ou plutôt d'avoir joué des rôles faits pour eux, les artistes qui les remplacent ont cependant certaines qualités que les amateurs n'ont pas. Enfin, c'est un succès de comparaisons continuelles; la pièce, d'ailleurs, est un peu froide jusqu'au troisième acte. — La grande vogue a été, ce mois-ci, au théâtre Saint-James, où la troupe française de M. Mitchell a fait des merveilles, surtout Ravel, du Palais-Royal, qu'on trouve un charmant bouffon.

Statistique.

Les Théâtres de Londres et les Journaux.

M. Webster, le directeur des deux théâtres d'Hay-Market et d'Adelphi, vient de porter le dernier coup à l'abus des billets de spectacle signés par les journalistes de Londres. Il publie un double tableau du chiffre des personnes admises ainsi gratuitement à ses deux salles, pendant les années 1850, 1851 et 1852, avec le contingent exact de chaque journal. D'après ce document, 24,000 personnes, par saison théâtrale, sont entrées avec des billets de journalistes *(press orders)* ; ces 24,000 billets représentant plus de 5,000 liv. st. en argent (125,000 fr.) par année, ou, pour les trois années, 71,376 billets d'une place, estimés 16,004 liv. st.

M. Ch. Mathews prétend que le même privilége a coûté le double pour son théâtre du Lycée. Il est remarquable que ce sont les journaux les moins influents qui ont le plus usé de la signature; mais ils ont bien le droit de faire observer qu'il n'est pas à présumer que les entrées gratuites et les billets de faveur remplissaient toujours des places qui eussent été occupées par des spectateurs payants Que de fois un billet gratuit sert à diminuer le vide d'une salle. Il est tel jour de chaleur ou tel jour de mauvaise pièce, où les artistes sont bien heureux de ne pas se trouver en petit comité ou en tête-à-tête avec leur souffleur.

Tableau des billets de spectacle signés par les journalistes, pendant les saisons théâtrales de 1850, 1851 et 1852, avec l'équivalent en argent, non compris les entrées gratuites dont jouissent les critiques, lesquels peuvent faire admettre un ami avec eux.

THÉATRE ROYAL D'ADELPHI (LOGES A 4 SHELLINGS PAR PLACE).

JOURNAUX.	SAISON DE 1850. 50 SEMAINES.			SAISON DE 1851. 50 SEMAINES.			SAISON DE 1852. 50 SEMAINES.		
	nombre de personnes admises.	—		nombre de personnes admises.	—		nombre de personnes admises.	—	
		£.	s.		£.	s.		£.	s.
Age	—	—		..	..		239	47	16
Athenæum	26	5	4	..	..		22	4	8
Morning Advertiser ..	467	93	8	430	86	0	437	87	8
Atlas	324	64	16	371	74	4	417	83	8
Bell's Weekly Messenger	338	67	12	366	73	4	362	72	8
Bell's New Weekly ..	213	42	12	174	34	16	207	41	8
Bell's Life	438	87	12	356	71	4	400	80	16
Britannia.	399	79	16	466	93	4	386	77	4
Courrier de l'Europe ..	68	13	12	52	10	0	52	10	8
Court Journal.. ..	407	81	8	—	—		—	—	
Chronicle, Morning ..	373	74	12	363	72	12	449	89	16
Daily News	456	91	4	502	100	8	460	93	16
Dispatch	454	90	16	425	85	0	445	89	0
Douglas Jerrold's Newspaper..	334	66	16	—	—		—	—	
devenu le Weekly News	47	9	8	465	93	0	—	—	
Examiner	511	103	4	502	100	8	495	98	16
Era	504	100	16	462	92	8	475	95	0
Globe	416	83	4	372	74	8	421	84	4
Herald, Morning ..	475	95	0	409	81	16	426	85	4
Illustrated News ..	340	68	0	216	43	4	255	51	0
John Bull	268	53	12	119	49	16	250	50	0
Journal of Commerce (four times per week)	222	44	8	176	35	4	196	39	4
Lloyd's Newspaper ..	450	90	8	410	82	0	420	84	0
Lady's Newspaper ..	437	87	8	407	81	8	425	85	0
Literary Gazette ..	370	74	0	6	1	4	124	24	16
Magnet	250	50	0	205	41	0	267	53	8
Mercantile Journal (une fois par semaine) ..	59	11	16	31	6	4	29	5	16
Musical Review (deux fois par semaine) ..	156	31	4	103	20	12	40	8	0
News of the World ..	162	32	8	156	31	4	150	30	0
Naval and Military ..	176	35	4	338	67	12	419	83	16
Observer.	347	96	8	381	76	4	374	74	16
Post, Morning.. ..	484	96	16	486	97	4	477	95	8
Punch	338	67	12	354	70	16	439	87	16
Shipping Gazette ..	282	56	8	264	52	16	270	54	0
Spectator.	292	58	8	183	36	12	171	34	4
Standard.	431	86	4	422	84	4	419	83	16
Sun	483	96	12	480	96	0	452	90	8
Sunday Times.. ..	376	75	4	215	43	0	136	27	4
The Times	22	4	8	47	9	8	53	10	12
Theatrical Observer (une entrée par soirée)	61	12	4	53	10	12	58	11	12
United Service.. ..	501	100	4	493	98	12	463	92	12
Weekly Chronicle ..	453	90	12	208	41	12	433	86	12
Critic	2		0	—	—		—	—	
Total ..	13,212	2,687	8	11,468	2,319	8	12,013	2,421	0

THÉATRE ROYAL DE HAY-MARKET (LOGES 5 SHELLINGS PAR PLACE).

JOURNAUX.	SAISON DE 1850. 39 SEMAINES.			SAISON DE 1851. 48 SEMAINES.			SAISON DE 1852. 42 SEMAINES.		
	Nombre de personnes admises.	—		Nombre de personnes admises.	—		Nombre de personnes admises.	—	
		£.	s.		£.	s.		£.	s.
Age.	..	..		..	..		153	3	5
Athenæum	146	36	10	196	49	0	157	39	5
Advertiser, Morning ..	342	85	10	417	104	5	379	94	15
Atlas	267	66	15	326	81	10	339	84	5
Belle Assemblée, paraissant le jeudi.. ..	48	12	0	70	17	10	45	10	0
Bell's Weekly Messenger	331	82	15	355	88	15	271	67	15
Bell's New Weekly Messenger	360	91	15	396	99	0	371	92	15
Bell's Life	320	82	15	357	89	5	345	86	5
Britannia	303	75	15	381	95	5	274	68	10
Courrier de l'Europe ..	50	14	0	36	9	0	36	9	0
Court Journal	272	68	0	..	..		..	..	
Chronicle, Morning ..	310	79	0	370	92	10	337	84	5
Daily News	339	84	15	416	104	0	371	92	15
Dispatch	335	83	15	344	86	0	342	85	10
Douglas Jerrold's Newspaper..	309	77	5	..	..		..	..	
devenu le Weekly News	..	..		219	54	15	..	..	
Economist	81	20	5	78	19	10	65	16	5
Examiner	365	91	5	420	165	10	388	97	0
Era	363	90	15	400	100	15	381	95	5
Globe	313	78	5	366	91	10	312	78	0
Herald, Morning ..	318	79	10	350	89	15	330	84	10
Illustrated London News	242	60	15	218	54	10	248	62	0
John Bull	252	63	0	220	56	15	212	53	0
Journal of Commerce..	153	38	5	170	42	10	230	57	10
Lloyd's Newspaper ..	338	84	10	355	88	15	341	85	5
Lady's Newspaper ..	317	79	5	382	95	10	330	82	10
Literary Gazette ..	260	65	0	19	4	15	92	23	0
Leader	..	..		..	..		40	10	0
Magnet	209	52	5	236	59	0	258	64	10
Mercantile Journal ..	99	24	15	78	19	10	78	19	10
Musical Review. ..	94	23	10	95	23	15	56	14	0
Musical World.. ..	357	89	5	438	109	10	370	92	10
News of the World ..	148	37	0	165	41	5	134	33	10
Naval and Military Gaz.	341	85	5	347	86	15	359	89	15
Observer.	314	78	10	394	98	10	373	93	5
Post. Morning.. ..	335	83	5	405	101	5	378	94	10
Punch	302	75	10	316	79	0	356	89	0
Public Ledger	132	33	0	184	46	0	230	57	10
Shipping Gazette ..	339	84	15	379	94	15	313	78	5
Spectator	261	65	5	210	50	10	187	46	15
Standard	309	77	5	360	97	15	327	81	15
Sun	292	73	0	376	94	0	375	93	15
Sunday Times.. ..	58	14	15	338	84	10	291	72	15
The Times	61	15	5	46	11	10	31	7	15
Theatrical Observer (une entrée par soirée)	367	91	15	53	13	5	68	17	0
United Service Gazette.	376	94	0	428	107	0	369	92	5
Weekly Chronicle ..	..	..		379	94	15	346	86	10
Total ..	11,128	2,786	0	12,188	3,024	0	11,208	2,828	5

Les dignitaires de l'Église anglicane.

La *Revue Britannique* a déjà eu l'occasion d'appeler l'attention de ses lecteurs sur les revenus extraordinaires du haut clergé anglican. Les faits suivants, que nous empruntons à une lettre publiée dans les journaux par sir B. Hall, membre du Parlement et représentant du bourg opulent de Marylebone (l'un des quartiers de Londres), pourraient paraître incroyables partout ailleurs qu'en Angleterre.

L'évêque actuel de Londres faisait partie de la commission esclésiastique de 1837, qui fixa le revenu de cet évêché à 10,000 £ (250,000 fr.) par an. Il dut, à cette époque, produire le relevé des sommes qu'il avait touchées pendant ces sept années 1828-1835, et ces recettes présentaient un revenu moyen de 15,786 £ 7 sh. 9 d. (394,659 fr. 65 c.). Le relevé de la période septennale suivante, 1836-1843, prouve que ce revenu, loin d'être ramené, comme il aurait dû l'être, au chiffre normal, n'avait fait que s'accroître; enfin, le dernier relevé septennal, 1844-1851, présente encore une augmentation sur le précédent. Ajoutons que, grâce à certaines opérations financières fort peu édifiantes, mais dont l'explication nous mènerait trop loin, il est quelquefois difficile de contrôler l'exactitude de ces relevés fournis par les évêques eux-mêmes : c'est ainsi que l'évêque de Londres déclare, pour 1843, un revenu de 13,500 £ (337,500 fr.) au lieu de 33,000 £ (825,000 fr. !) au moins, qu'il a dû toucher cette année, par suite du renouvellement frauduleux du bail d'une propriété qu'il aurait dû remettre entre les mains de la commission ecclésiastique pour être appliquée aux besoins généraux de l'Église. — En d'autres termes, l'évêque de Londres a absorbé, en 1843, plus du triple de la somme, déjà énorme, qu'il avait reconnu être suffisante pour le maintien de sa dignité, et six fois autant que le premier ministre de la couronne. Ce même prélat accuse, pour 1848, un revenu net de 22,975 £ (574,325 fr.), — indépendamment de la jouissance de deux palais et de la disposition de bénéfices et d'emplois représentant environ 70,000 £ (1,750,000 fr.) par

an. N'est-ce pas le cas de s'écrier avec Molière : *le pauvre homme !*

Il résulte des documents officiels fournis au Parlement, que la plupart des autres évêques anglicans ont marché dignement sur les traces de leur collègue de Londres. En 1850, l'évêque de Durham, nommé sous la condition expresse de se conformer à l'acte de 1836, qui a fixé le revenu de son siége à 8,000 £ (200,000 fr.), n'en a pas moins touché une somme nette de 24,363 £ (609,075 fr.), indépendamment d'un immense patronage. L'évêque de Winchester a reçu, cette même année, 26,241 £ (656,025 fr.) au lieu de 7,000 £ (175,000 fr.), — sans parler d'un pot-de-vin d'environ 17,000 £ (425,000 fr.) pour un renouvellement de bail qu'il n'avait pas le droit de faire et qu'il a fait au détriment de l'Eglise (1). L'évêque de Saint-David's jouit d'un revenu bien supérieur à celui qui est assigné à son siége, et n'en reçoit pas moins de la commission ecclésiastique une indemnité annuelle de 1,600 £ (40,000 fr.) pour couvrir un déficit qui n'existe pas. Il en est à peu près de même des évêques de Chichester, d'Oxford, de Rochester. L'archevêque d'York, étant évêque d'Hereford, reçut de la commission 15,400 £ (385,000 fr.) pour parfaire également un prétendu déficit, tandis qu'il avait réellement touché, y compris cette somme, 18,195 £ 17 sh. 4 d. (454,895 fr.) en sus du revenu alloué à son siége. Transféré à l'archevêché d'York, il devait, sur le revenu de ce dernier siége, tenir compte, chaque année, aux commissaires, d'un excédant de 2,500 £ (62,500 fr.); mais sa Grandeur, qui n'hésitait point, lorsqu'elle n'était qu'évêque d'Hereford, à se faire payer 15,400 £ (385,000 fr.) qu'on ne lui devait pas, refuse de payer 2,500 £ (62,500 fr.) qu'elle doit bien et légitimement. Nous pourrions en citer bien d'autres; malheureusement, ce ne sont pas les faits, mais l'espace qui nous manque. Bornons-nous donc à dire que, pendant la dernière période septennale, les revenus bruts des évêchés ne se sont pas élevés à moins de 1,535,976 £ 7 s. 5 d. (38,379,159 fr. 25 c.).

(1) Pour réaliser ces énormes pots-de-vin, les évêques passent ces baux à vil prix et à long terme. L'essentiel pour eux, ce sont les écus comptant. C'est ainsi qu'ils peuvent présenter, comme ne rapportant que 100 liv. st. par an, une propriété qui vaut réellement 1,000 liv. st.

On a, pendant cette même période, dépensé environ 144,000 £ (3,600,000 fr.) pour l'embellissement et l'amélioration de huit palais et domaines épiscopaux, tandis qu'une somme de 5,295 £ (132,250 fr.) seulement, a été consacrée à l'augmentation des salaires des petites cures de ces huit évêchés. Les évêques jouissent en outre, à différents titres, d'énormes avantages matériels. Les chapitres des cathédrales possèdent aussi d'immenses revenus, concentrés dans un petit nombre de mains avides, au lieu d'être consacrés en majeure partie, selon l'esprit de ces fondations, au progrès de la religion, aux besoins du culte, à l'éducation des pauvres que l'on néglige, à l'entretien d'établissements charitables qu'on laisse dépérir. Les tribunaux ecclésiastiques sont également des foyers de corruption, où le népotisme épiscopal s'étale effrontément, où l'on voit des sinécuristes, comme le révérend Moore (1), cumulant jusqu'à 15,000 £ (375,000 fr.) de traitement annuel pour ne rien faire, et des enfants de l'âge le plus tendre, *et des deux sexes*, nommés à de hauts emplois qu'ils font gérer par procureur, mais dont ils touchent scrupuleusement les revenus.

En présence de ces abus monstrueux, de cette rapacité cynique, on se demande naturellement à quoi a servi la réformation, et l'on ne s'étonne plus de voir ces mille sectes qui pullulent en Angleterre et battent chaque jour en brèche l'Eglise anglicane.

(1) Ce *révérend* personnage, à qui les journaux anglais ont fait récemment une certaine célébrité, est greffier de la *Cour de la prérogative* de Canterbury. Cette *Cour de la prérogative* est chargée de la vérification des testaments.

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, février 1853.

Alas! poor Milan!
SHAKSPEARE, *la Tempête*, act. I, sc. 1.
Hélas! pauvre Milan!

O base Hungarian!
SHAKSPEARE, *les Joyeuses femmes de Windsor*, act. I, sc. 3.
O lâche Hongrois!

And birds sit brooding in the snow.
SHAKSPEARE, *Peines d'amour perdues*.
Et les oiseaux se préparent à couver sur la neige.

« Mais, » nous ont écrit quelques-uns de nos lecteurs, « votre Shakspeare ne prophétise donc que pour la France et l'Angleterre? » — C'est-à-dire, Messieurs, que la double vue de ce génie universel et cosmopolite aurait des limites et ne parcourrait pas du même regard l'immensité du monde, (*the vastidity of the world!...*) Ce sont nos questions qui restreignent ses réponses. *Quid novi fert Africa?* Qu'y a-t-il de nouveau en Afrique? répétait-on tous les matins à Rome, et l'interrogation survécut proverbialement aux guerres puniques. Les nouvelles d'Angleterre et de France passent avant toutes les autres depuis quelques années. Mais Shaskpeare est en mesure quand, agrandissant le cercle, nous lui demandons en son langage : « *What news abroad in the world?* (*Measure for measure*, act. III, scène 2.) « Quelles nouvelles dans l'univers? » Avant la tentative d'insurrection avortée à Milan, avant l'attentat de Vienne, nous tremblions déjà, le 1[er] de ce mois, pour l'Italie et l'Autriche, car nous n'avions pas recueilli seulement les exclamations prophétiques que nous citons de préférence à cause de leur brièveté. Dans le *Roi Jean*, act. II, scène 1[re], nous avions trouvé un hémistiche plus significatif.

« O Austria, thou dost shame that bloody..... etc.
« O Autriche, tu feras honte à ce sanglant..... etc. »

Malgré ce texte et d'autres analogues, nous avouerons que ce mois-ci, la chronique, frileuse de sa nature... frileuse comme l'empereur Charles-Quint... (voir, dans cette livraison, les curieux détails sur les robes de

chambre ouatées de ce grand monarque), se serait bien volontiers contentée de quelques prédictions d'almanach pour savoir si elle pouvait se fier à un hiver qui, jusqu'à la fin de janvier, semblait avoir abdiqué sa tyrannie, *churlish winter's tyranny* (*Henry IV*, 2e p., act. 1er, sc. 3.). Hélas! Shakspeare avait raison : l'amandier de notre jardin a mérité le surnom donné à cet arbre dans le Midi, où il est appelé *l'Arbre de la Folie*, parce qu'il expose à la première gelée sa tête parée de fleurs. Quand les oiseaux sont arrivés au rendez-vous de la Saint-Valentin afin de s'accoupler pour le reste de l'année, ils ont été réduits « *to sit brooding in the snow* » à préluder aux doux rites de leur union au milieu de la neige. Maudit soit un pareil aspect en février! « *such a february face!* » (*Beaucoup de bruit pour rien*, act. v, sc. 4.) Adieu nos rosiers qui ont fleuri jusqu'au-delà du 31 janvier; adieu les primevères qui émaillaient depuis décembre nos pelouses; adieu la violette *impériale* qui promettait de fleurir tout l'hiver en l'honneur de la belle fiancée que l'ingrate muse des épithalames aurait peut-être dû remercier de nous avoir apporté quelques mois au moins des tièdes hivers péninsulaires..... Oh! nous avons bien envie de nous en prendre à cette muse..... A-t-on jamais célébré une plus belle impératrice en plus médiocres vers?

Your verse flowed with her beauty!

Shaksp., *Conte d'hiver*, act. v, sc..

C'est vraiment un peu honteux pour notre Parnasse, car les poètes espagnols ont été mieux inspirés. Si nous en jugeons seulement par quelques vers cités dans *l'Heraldo* de Madrid, et que nos poètes devraient peut-être traduire..... En vérité, il semblait cependant que c'était exprès pour nos poètes que nous étions témoins d'un mariage si poétique, et dont ils auraient pu dire, dans leurs épilogues, ce que dit Cervantes du sujet d'une de ses pièces :

No de la imaginacion
Este trato se saco,
Que la verdad lo fraguo
Bien lejos de la ficcion.

(*Los Banos de Argel.*)

Si encore les poètes étaient seuls coupables! mais les peintres..... Quelles affreuses lithographies sont colportées sur les boulevarts, étalées même aux vitres des marchands d'estampes, dans une ville où existe un lithographe comme celui à qui nous avons confié notre portrait du Président des États-Unis. Qu'ils sont heureux, ces prétendus artistes, que nous ne soyons plus au temps où la reine Elisabeth interdisait de la peindre sans sa permission..... sous peine d'avoir la main tranchée.

Dans la critique que nous venons de nous permettre contre les poètes du mariage, il est bien entendu que nous voulons parler exclusivement des pièces que nous avons entendues ou lues; nous ne faisons pas la moin-

dre allusion à ceux qui ont contribué à un volume annoncé par M. Lesguillon sous ce titre : *Poésies à Napoléon III*, et dont le nom collectif est *légion*, car ils sont 107 désignés dans les réclames, 107 (y compris *un jeune curé*, un *juge de paix*, qui ont gardé l'anonyme, à ce qu'il paraît), plus, douze dames : le chiffre sacré des Muses augmenté du chiffre des trois Grâces. Avec une pareille armée, M. Lesguillon se contente de s'écrier dans sa préface : *le grand siècle est prêt à renaître !* Qu'il renaisse, et nous en ferons compliment à M. L. Belmontet, qui a bien voulu nous envoyer une pièce de vers imprimée à part : *les Impérialistes ou une page d'histoire*. Nous louerons M. Belmontet... et il ne nous accusera pas d'être courtisan ; car, s'il s'en souvient, il nous disait un jour avec une modestie charmante : « L'Empereur n'aime pas mes vers. » Richard ne pas aimer les vers de Blondel ! M. Belmontet nous apprend lui-même qu'il est le Blondel de l'Empire :

L'héroïque Hortense,
Du doux nom de Blondel couronna ma constance.

Nous en demandons bien pardon au roi Richard ; mais il y a réellement de bons vers dans la pièce de M. Belmontet, dédiée à une héroïne de la fidélité impériale dont nous ne prononçons, comme lui, le nom qu'avec respect : M^me^ Salvage de Faverolles. Seulement, quelques-uns de ces vers heureux ressemblent à des épigrammes, et nous doutons que M. Lesguillon les ait admis dans son Parnasse de la renaissance par égard pour certains noms de son frontispice, par exemple :

N'est-ce donc pas mourir que vivre à reculons ?

Et ceux-ci :

Maintenant, c'est toujours le même phénomène,
Ceux qu'un flux emporta, le reflux les ramène.
Les insulteurs d'hier, fiers courtisans du jour,
De l'astre aux rayons d'or inondent le séjour.

M. Belmontet nous explique peut-être pourquoi l'allégresse du mariage a produit de si médiocres poésies ; selon lui, la muse est essentiellement mélancolique :

Le deuil de la patrie est fécond en poëtes.

Mais voici une tirade qui nous semble admirablement justifier le surnom de Blondel accepté par M. Belmontet :

Oui, dans les mauvais jours, quelques rares soutiens,
Seuls, nourrissent la foi, comme au temps des chrétiens.
Ils ont au fond du cœur une seconde vue
Qui prévoit de bien loin toute chose imprévue.
Oui, pendant que le monde, aux instincts inconstants,
S'enfonce, aveugle et sourd, dans le limon des temps,

Pendant que l'intérêt, qui de tout s'accommode,
Courtise, en les frondant, les pouvoirs à la mode,
Il est des dévouements intraitables, sans peur,
Qui des succès du jour voient le prisme trompeur;
Et, défenseurs obscurs d'un empire qui tombe,
Suivent le doigt de Dieu qui doit rouvrir sa tombe;
Découvrent sur la route où la gloire a passé,
Par delà le présent, le retour du passé,
Et qui, d'un grand principe intrépides apôtres,
Allument leur lumière aux ténèbres des autres.

Nous allons enfin prouver que si l'Empereur n'aime pas les vers de M. Belmontet, il n'a jamais été insensible à son zèle; les extraits suivants sont en bonne prose :

EXTRAITS DES LETTRES DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON,

AUJOURD'HUI L'EMPEREUR.

« Il n'y a que vous seul, en France, qui défendiez la cause de l'Empe-
» reur et de la gloire. 7 *Janvier* 1832. — Je n'oublierai jamais que, le
» premier, vous avez secoué la poussière qui couvrit pendant quinze ans
» notre drapeau immortel. 8 *Avril* 1832. — Vous êtes toujours sur
» la brèche, nous vous en sommes bien reconnaissants. Il est des âmes
» nobles et généreuses, pour lesquelles le malheur a plus de prestige que
» le pouvoir et les grandeurs. *Janvier* 1833. — Je me souviens de ce
» temps où mon cœur, ulcéré par la mort de mon frère, se livra avec
» toute la force de ses sentiments à l'amitié réelle et solide que lui of-
» frait un jeune homme distingué par son talent et ses qualités. 26
» *Mai* 1833.

» LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. »

La pièce capitale de ce mois-ci est *Lady Tartufe*, représentée au Théâtre-Français. Malgré le titre de *Lady*, le principal personnage n'a rien d'insulaire. Les dames anglaises n'ont pas à se récrier contre M^me^ E. de Girardin. Son Tartufe femelle est une indigène de Paris ou de Blois, parlant le plus pur français, par conséquent, quoique s'attribuant une origine étrangère. Ce serait aux Parisiennes de prendre la mouche; mais, selon nous, Lady Tartufe n'est pas l'hypocrite dénoncée par son surnom. Les noirceurs dont elle s'accuse (non sans remords), jurent avec ce caractère passionné, cette beauté, cet esprit, le charme de cette voix, car elle est encore à cet âge où l'on peut très bien se réveiller jeune veuve après s'être endormie vieille fille. Elle cherche un second mari avant d'en avoir eu un premier : ce n'est pas, certes, très bien ; mais est-on tartufe pour cela ? L'hypocrite de Molière n'est pas si sot que de s'annuler par le mariage, trouverait-il même à épouser une vieille maréchale. M^lle^ de Blossac n'est qu'ambitieuse, et pour réparer

l'injustice de la fortune à son égard, elle aspire à devenir une grande dame. Ce n'est là que l'hypocrisie de l'ambition et non cette tartuferie innée qui est une seconde nature et trompe le monde pour le plaisir de le tromper. Mlle de Blossac fait même un faux calcul, en pensant qu'aux yeux d'une dupe sensible, une jolie femme a besoin de se rendre *respectable* par la dévotion ou la philanthropie : c'est par des agréments et non par des vertus qu'on séduit un vieillard. Les vieillards amoureux veulent être amusés plutot que faire leur salut de compte à demi avec une dévote. Aussi, Mlle de Blossac s'aperçoit-elle bientôt que, pour arriver au but, il faut oublier un peu ses bonnes œuvres et jouer le caractère romanesque. A la bonne heure ! C'est une adorable hypocrisie que celle-là pour le pauvre goutteux qui se sent rajeuni par les chastes agaceries d'une Suzanne sentimentale; mais ce n'est plus une hypocrisie de tartufe. Autre faute contre le titre : Mlle de Blossac est réellement amoureuse d'un jeune homme. Une hypocrite réellement amoureuse ! aussi cesse-t-elle de l'être et elle se confesse à genoux en toute sincérité, avec la sincérité de la passion, devant celui qu'elle aime. Mlle Rachel ou Blossac est bien belle et bien séduisante en ce moment, mais elle n'est plus Lady Tartufe. Bref, c'est le titre seul de cette pièce que nous critiquons et qui n'est justifié que par la scène où Mlle de Blossac glisse une calomnie entre un rapport de charité et un prospectus de souscription philanthropique...

Aussi, malgré ce titre infernal, nous sommes sortis de la représentation aussi épris que jamais de Mlle Rachel, épris sans remords et sans honte, tout au contraire d'un personnage de certaine pièce anglaise (*the Lady of pleasure* de Shirley) qui, en sortant de chez la plus belle créature du monde, s'imagine avoir eu un tête-à-tête avec le diable. Mme Allan, dans un rôle de mère, et une débutante, Mlle Dubois, dans un rôle d'ingénue, n'ont pas moins été applaudies que la grande tragédienne. Samson a été excellent dans le vieux maréchal ; mais rien de plus plaisant que Régnier, jouant à la fois un homme d'esprit et un sot, hésitant sans cesse entre le mensonge et la vérité. Quel masque !!!

Le théâtre a perdu un de ses plus féconds et de ses plus heureux auteurs, M. Bayard, qui n'avait peut-être de supérieur que dans sa propre famille ; auteur sérieux, à qui nous devons des comédies du meilleur style, aussi bien qu'une foule de ces compositions plus légères qui, pour réussir, exigent, non-seulement de l'esprit, mais encore beaucoup d'art. Nous regrettons dans M. Bayard ce qui est, hélas ! plus rare que l'esprit et le talent dans la vie des lettres, c'est l'homme de cœur, l'ami fidèle, le bon père de famille, encore plus soigneux de sa considération que de ses succès. Aussi, pour prononcer son éloge sur sa tombe, M. Eugène Scribe, son oncle et son ami, M. Paravey, au nom de ses camarades de collége, MM. Samson et Montigny au nom des théâtres, n'ont eu besoin

que d'être vrais. M. Scribe, faisant allusion à la pièce qui devait encore ajouter un triomphe posthume à tant de triomphes, a dit justement de M. Bayard :

« ..... A quelque époque que la mort fût venue l'atteindre, elle l'eût frappé, comme aujourd'hui, entre le succès de la veille et celui du lendemain. Ses amis s'effrayaient, avec raison, de la fatigue qu'ils n'apercevaient qu'en lui et non dans ses ouvrages. Il s'usait à la gloire et à la peine pour laisser à sa femme et à ses enfants une position honorable, peut-être aussi (seule ambition de l'écrivain) pour ajouter à ses succès un succès de plus, et, pour arriver là, Messieurs, à cette tombe où tout devait finir, mais non pas le souvenir, non pas l'amitié.

» Le jour qui fut le dernier de sa vie, il avait rassemblé chez lui, dans une fête, tous ceux que j'aperçois aujourd'hui autour de sa tombe, comme pour les voir encore une fois, pour leur dire adieu, pour leur serrer la main avant le départ ! C'est du sein de cette fête, c'est le sourire sur les lèvres, qu'il s'est élevé vers le ciel pour y trouver le repos ainsi que la récompense d'une vie si laborieusement, si glorieusement remplie, laissant à sa famille un nom justement honoré, à son jeune fils son exemple à suivre, à nous tous le regret de sa mort et le souvenir de sa vie. »

Le jeune Talma a Londres. Un homme que nous aimons, un artiste que nous admirons, M. Régnier, de la Comédie-Française, s'est chargé d'écrire l'article sur Talma dans le supplément de la Biographie française : c'est une bonne fortune posthume qu'obtient le grand comédien d'avoir un pareil biographe ; en lisant cette vie de Talma, nous avons noté au crayon mainte réflexion piquante et deux ou trois anecdotes que notre Chronique déroberait volontiers à l'auteur, si elle avait une plus large marge. En voici une toute *Britannique*, et nous n'avons pu résister à a citation. M. Régnier rappelle que Talma, fils et neveu de dentistes, était destiné à arracher des dents par *droit héréditaire* ; mais, possédé du démon de sa vocation, il préférait, à l'exemple de Lekain, s'exercer à la tragédie sur des théâtres d'amateurs. Pour couper court à ces distractions, son oncle, qu'il traitait en oncle de comédie, le renvoya de Paris à Londres, où Talma le père exerçait son art. « On pensait, dit M. Régnier, qu'il serait difficile au jeune indocile de jouer la tragédie française avec des Anglais ; mais il est de ces destinées qu'on ne peut combattre. Précisément, il y avait à Londres un théâtre d'amateurs, et ce théâtre était français ! Talma fit merveille, avec un certain habit de soie rose que sa sœur s'amusa souvent à lui rappeler ; dans quel rôle ? le frère et la sœur l'avaient oublié ; — peut-être, disait Talma en riant, dans Lubin ou Colas. Vingt ans plus tard, l'habit rose fut remplacé par le magnifique costume venu tout exprès de l'Inde pour jouer Typpoo-Saëb.

Il faisait ainsi, mais sans projets pour l'avenir, un apprentissage; c'était, qu'on me passe l'expression, c'était son solfége. Un double hasard le servit; il alla voir *Hamlet*. Un nouvel univers dramatique s'ouvrit à ses yeux; il étudia l'anglais; Shakspeare fut son maître, ses œuvres son rudiment; d'un seul regard le jeune enthousiaste entrevit l'alliance de la tragédie antique et de la tragédie moderne; Hamlet, Oreste, n'est-ce pas le même personnage placé dans deux civilisations différentes? En même temps, son père étant lié avec un des plus savants anatomistes de l'Angleterre, celui-ci offrit généreusement d'initier le fils de son ami aux mystères du corps humain. Mais, tandis que l'un expliquait sur un cadavre disséqué comment la chirurgie et la médecine tirent secours de cette connaissance intime de notre organisation, l'autre cherchait à comprendre comment les passions, en remuant tous ces muscles, se peignent à l'extérieur, comment les traits reflètent l'âme. Cette étude, Talma la poursuivit toujours, mais sur l'homme lui-même, partout où il le rencontrait ému, agité, passionné. Il entendit un jour, déjà grand de renommée, une querelle dans son escalier. C'étaient son valet de chambre et son cocher. Le valet de chambre bouillonnait de colère. Talma, accourant, s'arrête comme malgré lui, reste en extase, ne songe plus à mettre le holà et ne peut qu'à la fin s'écrier : « Que tu es beau! » — Il venait de prendre la nature sur le fait. Il la cherchait jusque dans les cachots. Un parricide, cédant à ses terreurs, s'était dénoncé lui-même; Talma obtint de le voir, il se fit effort pour supporter l'aspect de cette tête pâle et troublée. Quelques jours après, il joua *Macbeth;* on se disait ce soir-là, et le lendemain tout Paris le sut, que jamais Talma n'avait offert l'assassin du roi Duncan avec une physionomie plus effrayante; où donc, se demandait-on, a-t-il appris à peindre ainsi le remords? — A la Conciergerie.

Dans notre article sur la remarquable *Histoire des ducs de Guise*, nous annoncions un ouvrage allemand du professeur Ranke dont nous connaissons déjà le premier volume. Nous n'attendrons pas l'analyse de cet ouvrage pour déclarer qu'en analysant celui de M. de Bouillé, notre rédaction n'a point prétendu engager une polémique religieuse. Placés au point de vue d'une critique exclusivement historique, nous avions cru faire toutes nos réserves en décernant ce qui a paru une espèce d'apothéose à l'illustre famille qui exerça, pendant un siècle, une influence si directe sur les destinées de la France, sur sa nationalité principalement. Si nous avions blessé quelques susceptibilités protestantes, nous regretterions avec franchise de ne pas avoir fait mieux comprendre que, dans notre article, les Guises sont des *héros* et non des *saints* : nous savons fort bien que leur fanatisme n'eut pas même l'excuse d'être exlusivement religieux; l'aurait-il été, nous répéterions qu'il y a pour nous une morale au-dessus de celle qui justifie la violence du crime et

la persécution systématique, la morale de la tolérance universelle. La liberté religieuse est encore plus précieuse à l'homme que la liberté politique. Sans rétracter rien de ce que nous avons dit en faveur de l'unité nationale, notre culte de la nationalité ne va pas jusqu'à approuver ce patriotisme exclusif qui voudrait imposer à tous les citoyens d'un État la même forme de culte, comme le duc de Cumberland imposait le costume anglais aux montagnards d'Écosse sous peine d'être fusillés, ou plutôt comme la Convention décrétait la liberté et l'égalité ou la *mort*. Nous sommes exposés, dans ce recueil international et essentiellement éclectique, à servir d'écho à des opinions qui ne sont pas toujours les nôtres. S'il en est contre lesquelles nous protesterons toujours, ce sont surtout celles qui ressembleraient au panégyrique du fanatisme persécuteur.

Les Césars (1).

Dans les annales du monde, il n'est pas de nom plus grand que le nom de Rome. La grandeur de ce nom va toujours croissant depuis la fondation de la ville jusqu'à la chute du Bas-Empire. Encore aujourd'hui, quoi de plus grand que Rome antique à l'état de ruine? Rome chrétienne, en fait d'art, n'a pu qu'imiter Rome païenne et s'édifier avec les pierres toutes taillées des monuments profanes.

Quoique toutes les époques de l'histoire romaine aient leur intérêt spécial, la transformation de la République en Empire est peut-être l'épisode le plus frappant de cette histoire si pleine de péripéties. Tous les personnages sont ici à la hauteur de leur rôle, tous sublimes, c'est-à-dire dépassant les proportions ordinaires de l'humanité. A mesure que le cadre du tableau embrasse les limites de l'univers connu, les figures saillantes du premier plan se font colossales. Quand la grandeur simple des premiers âges a disparu, elle fait place au *grandiose*, au grandiose dans le mal comme dans le bien, dans le vice et le crime comme dans la vertu; et pour ne parler que des Césars, en qui se personnifie le peuple-roi quand il a abdiqué sa liberté républicaine, il semble que cette personnification suffit pour les élever tous à la taille du vainqueur de Pompée. Octave, le premier, à peine est-il l'héritier de son oncle, que ce pauvre jeune homme, blême, boiteux, ayant peur du tonnerre, ne parlant en public qu'après avoir appris son discours par cœur comme un écolier, etc., sent battre dans sa poitrine un cœur digne de sa fortune, et il ne craint pas de tendre la main pour y recevoir le globe terrestre. Son surnom particulier d'*Auguste*, devenu son nom, ne résume-t-il pas toutes les qualités de la Majesté impériale? nous semble-t-il aujour-

(1) *Les Césars*, par le comte F. de Champagny; 2 vol., 2ᵉ édit., chez Louis Maison.

d'hui une flatterie de courtisan? Ce n'est pas un paradoxe, je pense, de dire qu'après Auguste, — Tibère, Caligula, Néron, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, les Antonins, Trajan, Héliogabale, etc., étonnèrent aussi l'univers par le grandiose de leur personnalité, chacun d'eux ayant su employer admirablement la toute-puissance à la satisfaction de sa passion dominante, tous ayant passé à la postérité comme des archétypes, princes glorieux ou tyrans dépravés, demi-dieux ou monstres. Il y a même injustice à omettre Claude, qu'enfant sa propre mère appelait une « monstruosité de l'espèce humaine, » et qui, homme, se trouva être à la fois le plus érudit des Romains et le plus imbécile, double supériorité assez originale qu'il conserva sur le trône, sans parler de sa gloutonnerie insatiable.

Il y a beaucoup de cette manière de considérer les *Césars* dans les deux volumes de M. F. de Champagny. Ces volumes sont surtout la biographie pittoresque des premiers successeurs de Jules; mais l'histoire de l'empire tout entier se reflète dans le miroir de la cour impériale. Personne, à notre gré, n'a jamais mieux que M. de Champagny modernisé Tacite et les autres historiens contemporains des Césars, justement parce que les anecdotes et les portraits des chroniqueurs sont l'ingénieux commentaire de son histoire vraiment philosophique. Rien n'y est rabaissé, rien n'y est dénigré systématiquement au nom d'une morale bourgeoise; de même que dans le style il y a cette franchise d'expression qui pouvait seule rendre le cynisme de l'époque. N'oublions pas de dire que, alors même qu'un vers de Juvenal se fait jour dans cette prose vive, leste, à la ceinture dénouée, l'auteur n'oublie pas la pudeur des oreilles françaises. M. de Champagny a même l'art d'ennoblir la trivialité latine en encadrant les mots hasardés dans une paraphrase élégante.

Autre mérite de cet ouvrage si sérieux et si amusant : le rôle du christianisme, dans la régénération du monde romain, y est parfaitement défini, soit au point de vue religieux, soit au point de vue purement humain. Plus l'auteur a sondé profondément toutes les plaies de la société païenne, plus il a compris la nécessité de sa rénovation par une civilisation dont Dieu lui-même dicterait le code.

L'ouvrage n'a qu'un défaut, c'est que, quoiqu'il forme un tout, il fait désirer une suite qui le complète. Le second volume tient plus de la dissertation que de la narration, et nous aurions voulu que, comme dans le premier, la biographie et l'histoire proprement dites y tinssent plus de place que le résumé philosophique. Cependant, ces considérations générales se rattachent toujours à la tradition des faits ; elles ne seraient désavouées ni par Montesquieu ni par Gibbon, sans ressembler toutefois à la manière du premier ni même à celle du second, quoique M. de Champagny se soit plus nourri de sa phraséologie déclamatoire que de la forme plus épigrammatique de l'auteur français. Au reste, M. de Champagny a dû s'en défier, car il ne cite guère ni l'un ni l'autre. Nous ne l'en blâmons pas : il a voulu garder son indépendance à l'égard des

modernes comme à l'égard des anciens. Les autorités sur lesquelles il s'appuie sont plus sûres, et il ne s'est pas exposé à transcrire des citations de seconde main.

Quoique M. de Champagny ait bien fait ressortir l'influence réelle de la *dynastie* des Césars sur les mœurs de leur siècle, il n'a point exagéré cette influence : il l'aurait plutôt représentée moindre qu'elle ne fut, comme si les Césars n'avaient pas à se reprocher cette corruption de l'exemple qui est plus pernicieuse que tous les sophismes d'une fausse philosophie. On peut convenir que les Césars romains protestèrent du moins contre le mauvais goût dans les lettres et les arts qui marcha de pair avec la dépravation des mœurs. Il est trop vrai que tous ces tyrans atroces et impurs, ces gloutons, ces ivrognes ou ces bourreaux couronnés, ces *pontifes* héréditaires qui se faisaient un jeu de l'adultère, de l'inceste, de l'assassinat, etc., avaient le culte de l'élégance littéraire et artistique. Ce ne fut pas leur faute s'ils ne continuèrent pas, sous ce rapport, *le siècle d'Auguste*, s'ils n'eurent pas un second Virgile, un second Horace, un second Ovide. Tibère adorait la *grammaire* et les *grammairiens* (la grammaire alors était la philosophie et les grammairiens des philosophes); Caligula était passionné pour l'éloquence; Claude était l'érudition même ; Néron était poete..... un vrai poète, qui ne comprenait pas la poésie sans accompagnement de musique; les impératrices et les princesses, les Agrippine et les Julie étaient des artistes dans leurs toilettes et sentaient vivement le charme de la littérature. Hélas ! alors comme toujours, poésie, éloquence, érudition, beaux-arts, ne sont que la vaine décoration d'une cour où il n'y a pas de mœurs.

Voilà comment les premiers chrétiens ne virent. dans les humanités latines que l'émanation la plus dangereuse du polythéisme, et se montrèrent un peu barbares dans la réaction de leur néo-stoïcisme, imposant en même temps silence aux oracles des temples et aux inspirations de la muse... Mais, justement, c'est le sujet d'un des chapitres du second volume de M. de Champagny; nous renvoyons nos lecteurs à cet ouvrage, où ils trouveront bien d'autres questions traitées avec un vrai talent.

Au moment où nous terminons la lecture des *Césars*, nous recevons *Rome ancienne*, par M. Mary Lafon, beau volume avec des gravures telles qu'aime à en faire exécuter l'éditeur Furne. Nous dirons comment M. Mary Lafon a résumé Rome ancienne en un volume. C'est encore un poète, un homme de style, qui a pris en grand amour la ville éternelle, et qui, dans ses pages colorées, rajeunit son passé le plus vieux.

Révolution de 1848.(1) Daniel Stern publie le troisième et dernier volume de l'histoire de cette révolution. Ce récit est si dramatique sous la plume de l'auteur, que, sans un grand effort d'imagination, nous pensions être encore au milieu de ces scènes tout imprévues et dont le dénouement a été plus imprévu encore, quoi qu'en disent les prophètes du lendemain. On croirait que Daniel Stern a été doué du talisman d'ubiquité, tant il y a de la vie, du mouvement et de la couleur dans chacun de ses tableaux. Un témoin oculaire peut seul peindre ainsi. La vérité est que le style est une seconde vue; il y a mieux qu'un beau style dans cette histoire, il y a la passion intérieure, ce *mens divinior* qui exalte les poètes et les pythonisses. Nous ne savons de quel sexe est Daniel Stern, mais son âme est virile. Notre suffrage est d'autant plus sincère, que toutes ses opinions ne sont pas les nôtres: mais il a réveillé en nous plus d'une sympathie involontaire.

Un éditeur de province, homme d'esprit, vient de publier un choix de Noëls patois où les sentiments ingénus de la chrétienté primitive se trouvent exprimés dans une simplicité pleine de grâce (2).

Ce petit volume, divisé en deux parties, réserve la première aux anciens Noëls, l'autre à ceux qui ont été composés de nos jours.

Les auteurs de la première partie sont Peyrol, Saboly, Domergues, prêtres bons et naïfs qui ne se savaient pas poètes et n'avaient d'autre objet que de proposer des sujets de chant à leurs paroissiens de tous les âges, et surtout aux habitants de la campagne; —*la Naissance du Christ,* — *l'Adoration des Bergers,* — *celle des Rois,* — *l'Empressement des populations à courir à Bethléem,*— tel était le sujet de leurs compositions, dont les détails empruntés à la vie domestique offrent une variété d'épisodes et une simplicité d'idées qui font naître un véritable intérêt. — *Les Serviteurs quittent le travail et entraînent leurs maîtres à la Crèche,* — *les Riches abandonnent la table et le coin du feu pour suivre l'étoile,* — *Des chasseurs vont offrir leur chasse au nouveau-né,* — *les oiseaux se mettent à parler, et font hommage à leur façon* (les paroles qu'ils disent ne sont pas les moins bonnes du volume).

La deuxième partie de cet ouvrage, écrite de nos jours, a plus d'esprit avec moins de bonhomie; elle prouve, cependant, que les auteurs contemporains ont su s'inspirer des sentiments de leurs devanciers. Au nombre de ces auteurs, je vois le nom de M. Reboul de Nîmes, de son compatriote M. Canonge, cher comme lui aux muses méridionales, de M. Aubanel, spirituel et élégant poète avignonais, de M. J. Romanille, dont les poésies en vers patois ont l'éclat et le parfum des fleurs de Saint-Rémy, son pays natal.

---

(1) Un vol., chez G. Sandré, lib., rue Percée, n° 11.

(2) *Li Nouès dè Saboly, Peyrol et J. Roumanille,* 1 vol., chez Aubanel, imprimeur à Avignon.

— M. Ch. Oliffe publie une seconde édition de ses *Scènes américaines*. (Un volume chez M. Amyot.) Nous avons dit notre opinion sur la première ; la seconde est augmentée de sept chapitres dont nous avons remarqué d'abord celui qui donne une esquisse de la littérature aux Etats-Unis. M. Ch. Oliffe rend justice à F. Cooper, Irving, Prescott, et, en général, à tous les prosateurs ; il est plus sévère pour les poëtes; peut-être Longfellow, qu'il se contente de nommer, et Holmes, qu'il ne nomme pas, méritaient quelques pages au moins. Edgar Poë est aussi oublié ; bref, nous n'avons là qu'une esquisse. Le succès de M. Oliffe peut aboutir à une troisième édition, et l'auteur remplira ces lacunes. D'ailleurs, le vrai charme de son livre est dans sa variété.

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET C^e^, RUE NEUVE DES BONS-ENFANTS, 3.

TABLE

TABLE DES MATIÈRES DU TREIZIÈME VOLUME.

(SEPTIÈME SÉRIE).

REVUE

BRITANNIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET COMP.
Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

REVUE

BRITANNIQUE

RECUEIL INTERNATIONAL

CHOIX D'ARTICLES EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

de

LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX.

Sous la Direction de M. Amédée Pichot.

ANNÉE 1853. — TOME XIV.

SEPTIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-ST-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM,

CHEZ M. KRAMERS,

Libraire-Editeur.

MADRID,

CHEZ D. CASIMIR MONIER,

Libraire de Leurs Majestés.

1853

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire contemporaine. — Biographie.

HOMMES D'ÉTAT DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

II.

DANIEL WEBSTER.

De tous les hommes d'État de l'Amérique du Nord appartenant à la génération qui s'éteint, il n'en est aucun qui ait acquis plus de renommée que Daniel Webster. Dans son pays, tous les partis, quoiqu'ils aient différé de sentiment sur la pureté de ses intentions, se sont accordés à reconnaître son incomparable habileté comme légiste, comme orateur et comme politique. A l'étranger, sa conduite dans les relations internationales a généralement disposé le public à confirmer la haute opinion qu'avaient de lui ses concitoyens. Sa mort a été pleurée comme un malheur national dans toute l'étendue des États-Unis, et les journaux des diverses nuances politiques ont payé à sa mémoire un même tribut d'éloges. Le simple fait d'une supériorité si gé-

néralement reconnue, même en réservant le mérite réel d'une telle réputation, justifiera sans doute, aux yeux de nos lecteurs, l'opportunité d'une esquisse de la vie de Daniel Webster et d'une appréciation de son talent. Nous essayerons de nous acquitter de cette tâche autant que nous le permettront l'étrange contradiction des allégations et la discordance non moins singulière des jugements qui se rattachent à une carrière si récente.

Ebenezer Webster, père de Daniel, descendait d'une famille écossaise qui vint s'établir dans le New-Hampshire dès l'année 1626. C'était un des beaux types de ces premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, dont la forte empreinte se retrouve encore aujourd'hui dans la physionomie et dans le caractère des Américains; race vigoureuse de corps et d'esprit, indomptable dans la poursuite de ses desseins, supérieure à toutes les privations comme à tous les périls, qui sut arracher sa subsistance à un sol ingrat dont la possession lui était incessamment disputée par les sauvages, et qui montra dans les travaux si divers de l'agriculteur, du législateur et du soldat, le courage, l'indépendance, la sagacité pratique et l'instinct de gouvernement. Tel est l'heureux assemblage qui a produit l'organisation régulière de la liberté et le maintien paisible de l'égalité. De cette lutte contre le désert, dans laquelle aucun résultat n'était obtenu sans travail ou sans combat, il ne pouvait sortir que des caractères de fer. Dans une pareille existence, en effet, nulle division possible entre la pensée et l'action, entre la conception et la volonté. Au lieu d'être rangés parmi les théories, les droits et les devoirs étaient des faits de chaque jour. Défendre sa liberté et mourir, s'il le fallait, en la défendant, était une impulsion aussi naturelle, aussi instinctive, aussi dégagée de toute croyance réfléchie, que le dévouement qui suit partout les affections de la famille. On a parfois douté de cet héroïsme privé, parce que la littérature qui devait en être l'expression, se trouve avoir été d'une faiblesse malheureuse. Le patriotisme oratoire des Américains est rarement parvenu à représenter fidèlement les pensées ou les sentiments qu'il s'efforce si laborieusement de dépeindre. Ses phrases ronflantes, ses longues périodes, ses exagérations de rhétorique, ont partout excité le dégoût et fait naître la méfiance. C'est à peine si l'on a pu reconnaître les signes in-

complets et variés, les souvenirs indécis des sentiments naturels de la période héroïque de la colonisation.

Ebenezer Webster était richement doué de l'énergie particulière aux premiers pionniers américains, et les traces de son caractère résolu peuvent être facilement retrouvées dans la physionomie intellectuelle et morale du fils qui a illustré son nom. Sa taille atteignait six pieds; sa poitrine était d'une largeur proportionnée; ses grands traits caractérisés et son teint brun annonçaient que ce corps robuste était animé par une volonté invincible. Sa vie s'écoula dans un travail incessant, supporté sans murmure, dans un temps où l'homme ne pouvait soutenir son existence qu'à la sueur de son front et par les efforts persévérants de son industrieuse intelligence. En 1756, lors de l'invasion du Canada, il servit comme batteur d'estrade sous le général Amherst, et il se distingua tellement qu'il obtint bientôt le grade de capitaine. La cession du Canada à l'Angleterre par le traité de 1793, ayant permis d'étendre la colonisation du New-Hampshire, qui jusqu'alors avait été exposé aux continuelles irruptions des sauvages, Ebenezer Webster reçut, en récompense de ses services militaires, une concession de terrrain vers les sources de la rivière Merrimack, c'est-à-dire dans le canton où s'est élevée depuis la ville de Salisbury. C'est là qu'en 1764, lorsqu'aucune autre habitation que le wigwam de l'Indien n'existait encore dans la forêt jusqu'à Québec, il se construisit une hutte de troncs d'arbres et commença la rude existence du pionnier. Quatre-vingts ans plus tard, son fils Daniel, répondant aux adversaires politiques qui décernaient au général Harrison, l'un des concurrents à la présidence, le titre exclusif de candidat de la hutte des bois, faisait allusion à ce souvenir de famille et s'écriait:

« Non, il n'a pas été dans ma destinée de naître dans la hutte » des bois; mais je puis dire que mes frères aînés et mes sœurs » ont vu le jour dans une hutte construite par mon père, au » milieu des forêts glacées du New-Hampshire, à une époque si » primitive, que la fumée sortant de sa grossière cheminée et » s'élevant au-dessus du coteau neigeux, était le seul indice de » l'habitation d'un homme blanc qu'on pût trouver jusqu'à la » frontière du Canada..... Chaque année je visite ce lieu et j'y

» conduis mes enfants, pour leur apprendre quels ont été les
» travaux de la génération qui les a précédés. J'aime à m'arrêter
» sur le souvenir chéri des doux rapports, des naissantes affec-
» tions, des touchants incidents qui se mêlent à tout ce que je
» sais de cette première demeure de mes parents. Je gémis en
» pensant qu'aucun de ceux qui l'habitèrent n'est aujourd'hui
» compté parmi les vivants. Et si jamais je venais à rougir de ce
» souvenir, si jamais je sentais s'affaiblir en moi l'amour et la
» vénération dus à celui qui éleva cet humble toit, qui le défen-
» dit contre la sanglante agression des sauvages, qui l'embellit
» par l'exercice de toutes les vertus du père de famille, qui, du-
» rant les sept années de la guerre de l'Indépendance, ne s'é-
» pargna aucun danger, aucun effort, aucun sacrifice pour servir
» son pays et pour assurer à ses enfants une condition meilleure
» que la sienne; si jamais je devenais ingrat à ce point, puissent
» mon nom et celui de ma prospérité être bannis pour toujours
» de la mémoire des hommes! »

La période comprise entre les années 1764 et 1775 fut pour les colonies américaines un temps d'agitation populaire. Dans chaque village de la Nouvelle-Angleterre, on discutait avec une intelligente ardeur les mesures fiscales qui devaient finir par amener l'insurrection contre la métropole. Quand la guerre éclata, Ebenezer Webster leva une compagnie formée tout entière de ses parents ou de ses amis et rejoignit l'armée. Ce fut pendant la dernière année de la lutte, le 18 janvier 1782, que naquit Daniel. Sa mère, seconde femme de son père, se nommait Abigaïl Eatsman, et descendait d'une famille du Pays de Galles. Elle était d'un esprit supérieur et d'une grande délicatesse de sentiments. Sa sollicitude maternelle paraît avoir promptement deviné l'intelligence peu commune de son fils, en qui l'ardeur de s'instruire s'unissait à une constitution moins robuste que celle de ses frères aînés. Daniel fut envoyé à l'école de très bonne heure. Dans ce temps-là, il arrivait souvent que les instituteurs ambulants qui allaient porter à la limite de la civilisation les trésors de la lecture, de l'écriture et du calcul, n'étaient réellement experts que dans une ou deux de ces trois branches de la science élémentaire. Le premier maître de notre futur orateur écrivait donc bien et lisait couramment; mais son

orthographe ne valait guère mieux que celle du duc de Marlborough. Dès l'âge de quatre ans, le petit Daniel, portant son alphabet dans sa poche et son dîner dans un panier, partait chaque jour de la maison paternelle, malgré les intempéries du rigoureux hiver de la Nouvelle-Angleterre, pour aller à trois milles de là recevoir sa part de la précieuse fraction de science humaine déposée sous le crâne de maître Chase (car tel était le nom du pédagogue), et à son retour il subissait les plaisanteries de ses frères aînés, qui prétendaient « qu'on envoyait Dan à » l'école afin qu'il parvînt à apprendre tout ce que savent ceux qui n'y ont pas été. » Le second instituteur qu'il eut la chance de rencontrer quelques années plus tard, était un peu plus riche de savoir, et il vit encore aujourd'hui pour attester l'ardeur laborieuse du jeune élève qui, depuis, devint son bienfaiteur. M. Webster entretint, jusqu'à la fin de sa vie, une correspondance pleine d'affection avec son vieux maître, que la science n'avait pas enrichi.

Parvenu à l'adolescence, Daniel usait avidement de la petite bibliothèque publique du canton, qui lui fournissait quelques ouvrages classiques, tel que le *Spectateur*, l'*Essai sur l'homme* de Pope et les drames de Shakespeare. Ses lectures ne devaient pas interrompre les travaux agricoles dans lesquels il venait en aide à ses frères. Près de la petite ferme, sur le bord d'un limpide ruisseau profondément encaissé dans un étroit vallon qu'ombrageaient de tous côtés les massifs majestueux de la forêt primitive, son père avait établi un moulin à scie dont les restes subsistent encore aujourd'hui. Le produit de cette petite usine contribuait utilement à la subsistance de la famille; aussi son travail n'était jamais interrompu. Daniel était particulièrement chargé de la diriger et il était devenu fort adroit dans cette besogne. Dix minutes étant ordinairement nécessaires pour découper chaque planche, c'était dans ces courts intervalles, attristés par un bruit monotone et sans pouvoir jamais oublier d'arrêter la scie ni de la remettre en mouvement, qu'il se livrait à l'étude de ses auteurs favoris. Voilà comment, dans cette agreste retraite, il devint familier avec l'histoire des grands hommes de l'antiquité. Jamais, depuis, il n'oublia rien de ce qu'il lut alors. Sa mémoire demeura si fidèle, que jusqu'à ses dernières années,

il put réciter de longs passages des livres dont il s'était nourri. La solitude du lieu, l'absence de tout incident qui pût distraire son attention, la simplicité uniforme de la tâche qu'il avait à remplir, l'humeur taciturne de son père, tout concourait à rendre profondes et durables les impressions que tant d'idées grandes et nouvelles devaient produire sur une intelligence jeune et vigoureuse. Le souvenir des heures studieuses du vieux moulin a toujours été, pour M. Webster, l'un des plus doux de sa jeunesse. Ce fut aussi en ce temps-là qu'il lui arriva de trouver dans une boutique de village, la constitution des États-Unis imprimée sur un mouchoir de coton. Tout le petit pécule qu'il avait laborieusement amassé fut sacrifié, sans hésitation, à l'acquisition d'un tel trésor; et le même soir, à la lueur vacillante du foyer paternel, le jeune homme apprenait, pour ne plus l'oublier, quel était ce pacte dont il lui était réservé d'être un jour l'éloquent défenseur.

On ne peut douter qu'une enfance ainsi passée dans un site solitaire et sauvage, sous l'austère discipline d'un pionnier des premiers temps de la Nouvelle-Angleterre, n'ait dû exercer une influence profonde sur les idées et sur le caractère de M. Webster. L'esprit tout américain qui se révèle sans cesse dans ses écrits, doit, évidemment, son origine aux leçons de la maison de son père. Ebenezer Webster, quelque humble que fût sa condition, ava t été acteur dans ces deux grands drames historiques qu'un auteur a nommés l'Iliade et l'Odyssée de l'indépendance américaine. La nature, aussi, lui avait imposé ses rudes enseignements: « Il avait vu, » pour nous servir des termes de M. Webster lui-même, « il avait vu la stérilité rebelle du sol vaincue par la persévérante énergie de l'homme; le rocher sans » cesse renaissant sous la charrue qui le pressait, céder à la constance du laboureur; et, enfin, des hommes libres se servir à » la fois de leur mâle intelligence et de leur bras nerveux, pour » cultiver et pour défendre la terre qui les nourrissait et qu'ils » avaient rendue leur propriété. »

Daniel avait atteint sa quinzième année lorsque son père lui déclara l'intention de l'envoyer au collége pour qu'il y pût faire de complètes études classiques. Cette annonce était bien inespérée, et M. Webster, dans un de ses écrits, dépeint ainsi l'é-

motion qu'elle lui fit éprouver : « Je me rappelle encore la » colline couverte de neige dont nous gravissions la pente dans » un traîneau, lorsque mon père me fit connaître son projet. Je ne » pus proférer une seule parole. Comment, pensai-je, avec une » famille si nombreuse, avec des ressources si restreintes, pou- » vait-il songer à s'imposer, pour moi, une dépense aussi consi- » dérable ! Un frisson de saisissement parcourut tout mon » corps ; je laissai tomber ma tête sur l'épaule de mon père et » je pleurai. » Après quelques études préparatoires, il entra, en effet, au collége de Darmouth où il passa quatre ans. Il en sortit en 1801 avec les grades universitaires ; mais il avait compté sur un témoignage exceptionnel de satisfaction que ses professeurs ne jugèrent pas à propos de lui accorder. Mérité ou non, cet oubli le froissa tellement que, sur le seuil même du collége, en présence de tous ses condisciples, il déchira le diplôme qu'il venait de recevoir et en jeta les morceaux au vent, en s'écriant : « Je saurai me distinguer sans avoir be- » soin de recourir à ce misérable parchemin. » De retour dans la maison paternelle, une pensée pieuse s'empara de son esprit : il voulut que son frère Ezéchiel, qui était son aîné de deux ou trois ans et qu'il chérissait, ne demeurât pas privé du bienfait d'une instruction classique. Leur père était pauvre ; il ne pouvait renouveler les sacrifices qu'il s'était imposés pour l'éducation de Daniel. « Eh bien ! » se dit celui-ci, « j'accomplirai mon » dessein à l'aide des fruits de mon travail ; j'ouvrirai une école, » et, à compter d'aujourd'hui, ce sera le grand intérêt de ma » vie. » Comme les deux frères partageaient le même lit, Daniel, dès qu'ils furent rentrés dans leur modeste chambre, fit part de sa résolution à Ezéchiel, qui fut ravi de surprise et de joie. Ils discutèrent longuement la situation de la famille, les ressources dont ils pouvaient disposer et enfin les espérances de l'avenir. Les larmes de l'affection ne manquèrent pas à ce touchant entretien, qui durait encore quand le jour vint à paraître.

Dès que son frère fut prêt à partir pour le collége, Daniel se rendit dans l'Etat du Maine, à Freybourg, ville qu'il avait choisie pour sa nouvelle résidence. Son école y fut nombreuse et bien rétribuée. A ses émoluments d'un dollar par jour il ajou-

ta le produit des copies qu'il écrivait pour le greffe du comté. Deux gros volumes, résultat de ce travail opiniâtre, existent encore à Freybourg, et M. Webster a pu les montrer à ses fils. Ce fut ainsi qu'il pourvut à l'éducation de son frère et qu'il amassa la somme qui devait subvenir aux frais de ses études professionnelles. C'est aussi pendant son séjour à Freybourg qu'on lui prêta les Commentaires de Blackstone dont la lecture décida sa vocation. Comme nous n'aurons pas à revenir sur Ezéchiel Webster, nous dirons ici qu'il se distingua, au collége, par une facilité extraordinaire qui le porta au premier rang dans toutes ses classes. Devenu, par son savoir et par son éloqueuce, l'un des avocats les plus distingués d'Amérique, il acquit promptement et honorablement une fortune qui assura son indépendance et l'avenir de ses enfants. Doué de toutes les facultés qui eussent fait de lui un homme politique éminent, il déclina toujours les honneurs populaires et préféra, aux agitations de la vie publique, les douceurs de la retraite et de l'étude. Les écrits qu'il a laissés témoignent à la fois de sa vaste instruction et de son goût délicat. Il est mort avant l'âge, frappé d'une apoplexie foudroyante, au milieu d'un de ses plaidoyers. M. Daniel Webster a dédié le premier volume de ses œuvres à ses deux nièces comme un tribut de tendre affection payé à la mémoire de son frère.

En 1802, M. Webster commença son noviciat de jurisconsulte, et, en 1805, il obtint le titre d'avocat. La carrière qu'il devait parcourir manqua toutefois d'être interrompue, peu de temps après son début, par un incident assez singulier. M. Ebenezer Webster avait été appelé à siéger au tribunal du comté d'Hillsborough, lorsque l'office de greffier vint à y vaquer. Les autres juges offrirent à leur collègue, pour son fils Daniel, l'emploi vacant dont le produit annuel était d'environ 1,500 dollars, revenu princier pour un jeune homme sans fortune, dans une petite ville du New-Hampshire. Daniel était tout disposé à accepter l'offre qui lui était faite; mais heureusement il avait pour patron un avocat très distingué de Boston, M. Gore, qui, appréciant son mérite naissant, lui conseilla, avec fermeté, de lutter encore quelques années contre la pauvreté, plutôt que d'aller s'ensevelir pour toujours dans un petit tribunal ignoré.

A la grande mortification du juge Webster, notre jeune avocat refusa donc le greffe d'Hillsborough ; mais un an ne s'était pas écoulé que, grâce aux premiers efforts de son talent, il pouvait apporter au digne vieillard la somme nécessaire pour éteindre quelques dettes pressantes. Bientôt, afin d'être plus près de sa famille, M. Webster vint s'établir à Boscawen, où il exerça sa profession jusqu'à la mort de son père, laquelle arriva en 1806.

Quelque temps après cet évènement, M. Webster transféra sa résidence à Portsmouth, ville importante du New-Hampshire, dont le barreau était alors en grande renommée. Là se trouvaient quatre ou cinq avocats d'un grand talent, et parmi eux un certain Jérémie Mason, géant par la taille, qui joignait à un calme imperturbable une sagacité qu'on ne trouvait jamais en défaut. Ce fut dans ses luttes contre ce redoutable antagoniste que M. Webster mûrit son talent. Plus éloquent qu'aucun de ses rivaux, il suppléa par un travail opiniâtre à ce qui lui manquait d'expérience. Entre autres tâches qu'il s'imposa, fut la lecture complète de tous les statuts publiés de la législation anglaise, afin d'y reconnaître les progrès successifs de la civilisation. Neuf années s'écoulèrent dans cette existence active et laborieuse. A la même période remonte le premier mariage de M. Webster, le seul qui lui ait donné des enfants.

Il était impossible, dans un pays tel que les États-Unis, qu'un homme du mérite de M. Webster pût se renfermer long-temps dans la vie privée. En novembre 1812, il fut élu représentant du New-Hampshire et vint siéger dans le Congrès, pour la première fois, au mois de mai suivant. Il existait, alors, deux grands partis, les fédéralistes et les démocrates, dont la lutte remontait au temps de l'organisation du gouvernement. M. Webster fut un fédéraliste modéré de l'école de Washington. Il prit rang dans cette longue suite d'hommes d'État qui semble avoir exclusivement possédé tout le génie organisateur du pays et dont le républicanisme ne se laissa jamais détourner des voies de la sagesse pratique ni de celles du devoir constitutionnel, soit par les théories, soit par les passions. Les démocrates, cependant, étaient au pouvoir depuis 1801 ; ils disposaient de la majorité dans les deux chambres. Guidés par des chefs habiles et influents, ils avaient réussi à contraindre le président Madi-

son à déclarer hardiment la guerre à l'Angleterre. Les premiers discours de M. Webster le placèrent immédiatement au niveau des orateurs les plus éminents de cette époque des Clay, des Calhoun, des Forsyth et des Loundes. Deux ans ne s'étaient pas écoulés et déjà l'un de ses adversaires politiques disait de lui que, dans les États du nord, il n'avait pas d'égal, tandis que, dans ceux du midi, il n'avait pas de supérieur. Malgré ses succès dans la vie politique, M. Webster éprouva promptement le désir de reprendre l'exercice de sa profession et de s'y consacrer tout entier. En 1816, il résigna son siége dans la chambre des représentants et vint s'établir à Boston. Mais, une seconde fois, en 1822, il fallut qu'il cédât aux instances de ses concitoyens et qu'il acceptât la mission de représentant de Boston dans le Congrès. Élu sénateur par l'État de Massachussett, en 1827, il conserva cette position jusqu'en 1841, époque à laquelle l'accession de son parti au pouvoir le fit devenir secrétaire d'État, sous la présidence de M. Harrison. Il ne garda ce poste que deux ans et fut réélu au sénat, d'où il sortit de nouveau, en 1850, lors de l'élection du président Fillmore, pour reprendre les fonctions de secrétaire d'État, qu'il exerça jusqu'à la fin de sa vie.

Pendant cette période de trente années, M. Webster figura toujours au premier rang parmi les hommes politiques de son pays, et son nom fut invariablement associé aux mesures les plus importantes du gouvernement. Ceux de ses concitoyens dont les convictions lui étaient le plus opposées et dont il n'obtenait jamais les votes, lui accordaient pourtant leur respect et leur admiration, comme au premier des orateurs américains. C'était même un sentiment général dans les divers États de l'Union, que la force de M. Webster était plus grande encore qu'elle ne semblait l'être, et qu'il y avait en lui une puissance suffisante pour satisfaire pleinement à toutes les circonstances qui pourraient se produire. Il sortait toujours si complètement victorieux de ses luttes dans l'arène politique, ses triomphes semblaient si invariablement obtenus sans peine et sans effort, la force dont il usait paraissait si parfaitement mesurée au seul besoin du moment, il semblait si constamment avoir en réserve des moyens d'éloquence ou d'argumentation dont il dédaignait de se servir, que l'impression qu'il produisait universellement

était celle d'une intelligence dont les ressources latentes l'emportaient immensément sur le degré de vigueur apparent.

M. Webster avait peu de cette délicatesse sensitive, de cette imagination flexible qui, souvent, entraînant au-delà de sa nature l'homme qu'elles dominent, lui inspirent une idée exagérée de sa force ou de son talent et font partager la même erreur au public. Il dédaignait toute parade de rhétorique ou d'argumentation, de savoir ou d'éloquence; il ne feignait pas l'entraînement, lorsqu'il n'était pas réellement animé. C'est, probablement, le seul grand orateur qui se soit trouvé trop fier pour chercher à charmer, par l'exagération de son élocution, un auditoire toujours prêt à l'admirer. Les sujets se disposaient dans son esprit tels qu'ils étaient dans leur réalité naturelle ; nul besoin d'applaudissement ne troublait l'ordre dans lequel ils devaient être présentés. Toujours égal à l'occasion qui s'offrait, M. Webster ne cherchait jamais à élever les incidents vulgaires à la hauteur de la réputation qu'il avait acquise. Mais lorsqu'il était vraiment excité par quelque grande passion, ses paroles, lancées comme des traits de feu, avaient la rapidité, l'éclat, la force irrésistible de la foudre, et l'effet qu'elles produisaient instantanément décelait leur puissance prodigieuse.

Aucun homme d'État américain n'approche de M. Webster pour la solidité ou la simplicité de l'intelligence ; aucun autre n'est doué d'une pareille force de compréhension. Dans ses nombreux écrits il serait difficile de trouver une de ces singularités de caractère, un de ces accès de pétulance qui, se glissant imperceptiblement dans les idées de tant d'auteurs américains, altèrent en eux la rectitude du raisonnement. Chez M. Webster, c'est la seule intelligence, absolument libre de préjugé ou d'égoïsme, qui parle avec une si grande autorité. Il avait, au surplus, l'orgueil de cette intelligence autant que celui du caractère. Un sophisme découvert dans son argumentation lui eût fait éprouver la même honte qu'une fausseté révélée dans sa conduite. Aussi semble-t-il toujours raisonner avec le sentiment profond de responsabilité personnelle qui s'attache à la déposition faite sous serment, devant un tribunal; aussi ses concitoyens, subissant l'empire de cette parole toujours si claire, si calme, si persuasive, le tenaient-ils moralement responsable de

toute erreur mentale. De même qu'il ne tolérait jamais chez ses adversaires une allégation erronée ou un faux raisonnement, de même il ne demandait jamais pour lui une pareille tolérance. Il était toujours résolu à vaincre ou à succomber par la seule force ou par la seule faiblesse de la cause qu'il soutenait. Comme les faits qu'il alléguait ou les arguments qu'il produisait demeuraient ordinairement sans réplique, il était rare qu'il honorât de sa colère l'insinuation dirigée contre ses motifs. Pour de telles attaques, il réservait le plus impérieux dédain, le plus flétrissant mépris. Ainsi, lorsqu'un blâme s'éleva contre lui, parce qu'il était resté seul dans le cabinet du président Tyler, après la démission de tous les autres ministres whigs, voici comment il s'exprima :

« Aucun homme de sens ne supposera que, sans de puissants » motifs, j'aie pu différer de conduite avec ceux dont j'ai si long- » temps partagé les travaux ; et quant à ces gens que leur charité » conduit à attribuer à ma résolution l'espoir de certains avan- » tages personnels, ni leur candeur, ni leur sagacité ne méri- » tent d'autre réponse que le mépris. » Le regard qui accompagnait ces paroles, l'accent dont étaient prononcés les mots candeur et sagacité, produisirent plus d'effet que ne l'aurait pu faire tout un volume d'invectives.

C'était surtout comme jurisconsulte constitutionnel, que M. Webster trouvait l'occasion de déployer sa force dans l'analyse et dans l'application des principes du droit politique. Aux États-Unis, la haute cour de justice est l'arbitre définitif, non-seulement de la validité des actes de la législature de chaque État, mais aussi des lois votées par le Congrès lui-même. Interprète légal de la constitution, elle peut déclarer inconstitutionnel tout acte du gouvernement de l'un des États ou du gouvernement fédéral lui-même et délier les citoyens de l'obligation d'obéir à cet acte, pourvu que son exécution ait donné lieu, sous la forme d'un débat judiciaire, à l'appréciation de la magistrature. Tous les pouvoirs sont déterminés par les constitutions écrites ; si un dépositaire quelconque de l'autorité semble avoir dépassé les limites qui lui sont imposées, c'est le droit et le devoir de tout citoyen d'en appeler aux tribunaux. M. Webster a pris part, comme avocat, devant la haute cour, à

presque toutes les grandes causes de droit constitutionnel qui se sont ainsi produites pendant les trente ou quarante dernières années, et l'on comprend que les talents nécessaires pour débattre des questions d'une aussi haute portée, sont à peu près les mêmes que celles qui font l'orateur influent des assemblées politiques. Comme exemple de l'importance des jugements de la cour suprême des États-Unis, nous citerons l'arrêt par lequel, statuant sur la plaidoierie de M. Webster, elle annula, à titre d'empiétement sur les droits du gouvernement fédéral en matière de règlements commerciaux, l'acte de la législature du grand État de New-York, qui avait accordé aux représentants de Fulton le monopole exclusif de la navigation à vapeur sur toutes les eaux dépendant du territoire de cet État.

M. Webster, par le caractère particulier de son talent, devait être, comme il l'a été, en effet, le plus fidèle interprète des principes qui servent de base au système politique américain, système qui se résume, non pas en une démocratie désordonnée, ainsi qu'on l'a cru trop souvent, mais en un organisme aussi simple dans son résultat final que compliqué dans ses rouages apparents. Une cause plaidée, en 1848, par M. Webster, devant la haute cour des États-Unis, confirmera cette assertion. Un parti qui s'était formé dans l'État de Rhode-Island, prétendant un jour avoir rallié à son drapeau la majorité du peuple de cet État, convoqua une convention populaire et organisa un nouveau gouvernement, sans tenir compte des autorités en exercice. Le gouvernement légal refusa d'abdiquer ses pouvoirs, traita de rébellion le mouvement qui avait eu lieu et le comprima par la force. Six ans plus tard, cette affaire se trouva soumise au jugement de la cour suprême. Elle impliquait la question d'obéissance du peuple à l'un ou l'autre des deux gouvernements qui s'étaient combattus. M. Webster, dans son plaidoyer, justifia les autorités constituées et fit tomber tout le poids de son blâme sur les opposants. « Des hommes, » dit-il, « ne peuvent se réu-
» nir pour se compter par centaines ou par milliers, pour dire
» ensuite qu'ils sont la majorité, pour juger eux-mêmes leur
» propre capacité légale et pour déclarer qu'ils forment
» un gouvernement. D'après le même principe, une autre
» réunion pourrait, à quarante milles de là, dans le même État,

» tenir une conduite semblable. Et que seraient de pareils faits?
» si ce n'est l'anarchie! Que serait une pareille liberté, si ce
» n'est le désordre et la violence; si ce n'est, en un mot, la
» triste liberté que goûte en ce moment l'Amérique du Sud? li-
» berté sans force, excepté durant ses accès de frénésie, soute-
» nue par les armes aujourd'hui, renversée aussi par les armes
» demain! Est-ce donc là notre liberté? » Et M. Webster, développant avec sa logique puissante les principes sur lesquels repose la liberté des États-Unis, prouva surabondamment que le mouvement du Rhode-Island, jugé d'après la théorie comme d'après la pratique constante de la constitution, n'était qu'une rébellion.

Une énergie toujours mêlée de modération est la base du caractère national qu'implique une liberté aussi sagement organisée. M. Webster est la plus haute expression individuelle de cette énergie calme et persévérante. La plus grande partie de sa vie politique s'est passée dans l'opposition, et dans une opposition qui s'efforçait sans relâche de prévenir des erreurs désastreuses. Il a montré constamment cette fermeté qui supporte courageusement la défaite d'un jour, qui persiste opiniâtrement dans l'espoir d'une victoire future et qui se respecte trop elle-même pour combattre par des moyens factieux ou anarchiques l'autorité établie. Il savait pourtant, aussi bien que le radical le plus extrême, qu'une telle conduite n'est pas celle qui plaît le plus à l'imagination et aux passions, ou qui s'accorde le mieux avec les impulsions naturelles de l'homme. « Ce n'est pas une douce
» occupation, ce n'est pas une tâche plaisante, » disait-il en parlant de sa longue opposition au gouvernement du général Jackson, « de combattre à la fois le pouvoir et la majorité; de lutter
» pour des principes d'une rigidité sévère, contre une popularité
» personnelle, contre une influence de plus en plus accablante,
» qui, flot par flot, cataracte par cataracte, semble devoir renver-
» ser et balayer devant elle tout ce qui pourrait lui faire obs-
» tacle. »

M. Webster avait la sagacité, la vigilance, le courage, la patience opiniâtre qui conviennent à un constitutionnel américain. Jamais il n'aurait sacrifié à des théories abstraites ou à des passions généreuses la substance réelle de la liberté politique con-

tenue dans les lois fondamentales. Cet amour de la liberté dont il était animé, il l'a caractérisé par les paroles suivantes :

« L'amour de la liberté est hardi et sans crainte; mais en » même temps il est d'une vigilance infatigable : il est prudent, » sagace, judicieux et prévoyant; il se tient en garde à la fois » contre tous les empiétements, contre le pouvoir, contre les » hommes. Il veut des freins, il cherche des sûretés, il réclame » des garanties; il se retranche derrière de nombreux remparts » et s'y fortifie sans cesse contre les assauts de l'ambition et de la » passion. Il ne se fie pas à la faiblesse trop souvent décevante » de la nature humaine, et il ne permet pas au pouvoir, quelle que » soit la pureté de son patriotisme ou de ses intentions, de sortir » des limites qui lui sont assignées. Il ne se contente pas d'une » résistance passagère à l'autorité légale. Loin de là, il veut que » son opposition soit durable et permanente. Il contemple ce qui » a été, non moins que ce qui sera; et, agissant selon l'expé» rience des temps passés, il travaille incessamment pour le bé» néfice des âges futurs. Voilà quelle est réellement la liberté » constitutionnelle; voilà quelle doit être notre liberté, si nous » voulons la comprendre et la conserver. »

Cette méfiance extrême envers le pouvoir, cette fidélité invariable aux maximes établies, cette résistance constante aux moindres usurpations de l'autorité, caractérisent tous les esprits sérieux aux États-Unis. La doctrine de M. Webster qui, en cela, n'a fait que se rendre l'interprète du sentiment national, c'est qu'on doit combattre dès son origine tout empiétement quelconque, si léger qu'il soit. Cette doctrine aime à s'autoriser des exemples qu'elle trouve dans l'histoire du pays.

« Nos pères, » écrit M. Webster, « ont fait la révolution pour » une simple question de principe. Le parlement de la Grande- » Bretagne prétendait s'attribuer le droit de taxer les colonies » en toute circonstance. L'importance pécuniaire de cette taxe » était sans valeur; mais la prétention elle-même était incom- » patible avec la liberté. C'en fut assez aux yeux de nos pères... » Ils firent la guerre à un préambule; ils combattirent pendant » sept ans contre une déclaration. Ils virent dans la prétention » du Parlement d'Angleterre le principe d'un grand mal, le » germe d'un pouvoir injuste. Ils découvrirent la secrète pensée

» du projet qu on avait conçu, ils déchirèrent les voiles sous » lesquels en voulait le cacher et ils l'anéantirent. On ne put » tromper leur clairvoyance, on ne put détourner leurs coups, » aussi long-temps que le mal ne fut pas extirpé jusqu'à sa der» nière racine. Pour cette seule question de principe, quand la » souffrance manquait en réalité, ils élevèrent leur drapeau » contre une puissance à laquelle on ne saurait comparer Rome » elle-même dans l'immensité de ses conquêtes, dans l'apogée » de sa gloire; contre une puissance qui a parsemé la surface » de la terre de ces colonies et de ces citadelles sans nombre où » le tambour matinal du soldat, suivant le soleil dans son cours, » accompagnant les heures dans leur révolution, entoure inces» samment le globe du bruit répété des accents guerriers de » l'Angleterre. »

Parmi les lois destinées à consacrer la durée du système américain, il en est une sur laquelle M. Webster a souvent insisté avec force, celle qui, en réglant les héritages et les transmissions de la propriété, a subordonné l'accroissement de la richesse nationale à l'égalité de sa distribution. En 1820, parlant des bases populaires de l'organisation des États-Unis, il affirmait que le gouvernement reposait sur la propriété, et qu'en l'absence de l'élément militaire, le pouvoir politique devait nécessairement appartenir aux détenteurs de cette même propriété. Conformément à ce principe, il prédisait que si la loi de succession n'était pas changée en France par le gouvernement, d'ici à un demi-siècle, cette loi changerait le gouvernement lui-même. « Nos » ancêtres, » ajoutait-il, « ont fondé leur système de gouverne» ment sous la condition d'une égalité relative quant à la richesse » individuelle; leurs premières lois étaient destinées à favoriser » et à maintenir cette égalité... Leur situation exigeait le mor» cellement, la division du sol, et l'on peut affirmer que cette né» cessité primitive a fixé la forme future du gouvernement..... » Avant que notre constitution républicaine puisse être renver» sée, il faudra qu'une grande révolution s'accomplisse à l'égard » de la propriété; à moins toutefois que le gouvernement actuel » ne soit violemment abattu par un pouvoir militaire. »

En 1816, lorsque toutes les discussions relatives à l'organisation du gouvernement furent épuisées, une question nouvelle

vint à se produire, la convenance d'établir un tarif douanier destiné à protéger l'industrie naissante des jeunes républiques. Les États du sud, producteurs du coton, se montrèrent hautement favorables au principe protecteur, tandis que ceux du nord, essentiellement commerçants et navigateurs, lui étaient opposés. M. Webster, à cette époque, figura parmi les adversaires d'une innovation nuisible aux intérêts de la région septentrionale qu'il représentait. Quelques années plus tard, l'opinion publique avait subi un double changement. Les États du nord, dont l'industrie manufacturière s'était développée, réclamaient à leur tour la protection douanière, repoussée désormais par les planteurs du midi, parce qu'elle nuisait à l'écoulement de leurs produits bruts. La tactique constante des partis aux États-Unis est de dénoncer comme injuste, oppressive et inconstitutionnelle toute loi qui contrarie leurs projets. Si cette loi n'est pas immédiatement abandonnée, elle devient bientôt, dans leur langage, *dangereusement inconstitutionnelle*, et si, en dépit de cette qualification menaçante, la loi résiste encore, on la déclare *palpablement inconstitutionnelle*. Quoi qu'il en soit, en 1828, le tarif qualifié de *bill des abominations* avait en sa faveur, dans les deux chambres du Congrès, une si forte majorité, qu'on désespéra de le renverser. C'est alors que les opposants du sud, changeant leur système d'attaque, revendiquèrent comme un droit souverain de chaque État, agissant dans ses limites territoriales, la faculté de se soustraire à l'application d'une loi du Congrès que cet État aurait jugé contraire à la constitution, ou, pour nous servir de l'expression américaine, la faculté de *nullifier* la loi. Cette doctrine, que les fédéralistes comme les démocrates avaient professée tour à tour, sans jamais cependant l'avoir mise en pratique, plaisait beaucoup au préjugé populaire, si adverse, en Amérique, à toute espèce de centralisation. La discussion d'une pareille question touchait, comme on le voit, à la nature même du gouvernement fédéral. Elle allait jusqu'à compromettre l'existence de l'Union.

L'élection du général Jackson, qui avait eu lieu en 1829, s'était accomplie par le concours du parti qui soutenait le droit intérieur de *nullification*. M. Calhoun, chef le plus influent de ce parti, venait d'être rappelé aux fonctions de vice-président :

on supposait généralement que l'administration nouvelle allait supprimer le tarif et chercher à concilier avec la loi constitutionnelle la prétention soulevée par les États du midi. La discussion, connue en Amérique sous le nom *du grand débat*, s'ouvrit le 18 janvier 1830. M. Hayne, sénateur de la Caroline du Sud et l'un des plus brillants orateurs de cette époque, ouvrit l'attaque contre les États du nord. M. Webster lui répondit par un discours qui était un chef-d'œuvre de science politique et de solidité d'argumentation, quoiqu'il y manquât peut-être un degré suffisant de chaleur et d'éloquence. M. Hayne répliqua ; et cette fois, sans cesser d'être habile, il fut hautain, épigrammatique, injurieux même à l'égard des États du nord ; de plus, il se permit une agression directement personnelle contre M. Webster, et il développa audacieusement sa théorie de la *nullification,* qui ne tendait à rien moins, comme nous l'avons déjà dit, qu'à l'anéantissement de la constitution fédérale. L'orateur avait su, d'ailleurs, engager dans l'intérêt de sa cause les nouveaux États de l'ouest, demeurés à peu près neutres jusqu'alors. M. Webster, qui était l'ami de M. Quincy Adams, dernier président renversé par le général Jackson, et qui était haï par ce dernier ainsi que par tout le parti démocratique, avait donc à défendre son propre caractère, les droits des États du nord et enfin l'intégrité de la constitution. Ce fut le 26 janvier qu'il se leva pour répondre à M. Hayne, et il le fit de manière à décourager tout autre adversaire qui aurait été disposé à lui fournir l'occasion de repousser une attaque personnelle. Le discours qu'il prononça dans cette séance mémorable est considéré comme le plus remarquable qu'on ait jamais entendu en Amérique, pour le bonheur des répliques, pour l'énergie du sarcasme, pour la clarté de l'exposition, pour la vigueur du raisonnement, pour la science historique et juridique et pour l'éloquence des appels adressés au patriotisme des citoyens. Le succès qu'obtint cette réponse fut immense : non-seulement elle arrêta les progrès de la doctrine de la *nullification,* mais elle rétablit dans l'esprit des masses l'autorité des vrais principes du pacte constitutionnel. C'est alors que fut décerné à M. Webster le titre éclatant et mérité de *défenseur de la constitution.*

Au bout de trois ans, la querelle se renouvela d'une manière

plus sérieuse. L'acte du tarif voté en 1832, à la majorité des deux tiers, par les deux chambres du Congrès, fit naître une telle exaspération dans la Caroline du Sud, que la législature y convoqua une convention populaire. Celle-ci déclara que les lois douanières votées par le Congrès en 1828 et en 1832 étant inconstitutionnelles ne seraient pas exécutées dans la Caroline ; elle annula par anticipation tout recours judiciaire porté devant la haute cour des États-Unis, et toute loi votée ultérieurement par le Congrès dans le but d'assurer l'exécution des tarifs ; enfin, elle interdit à toutes les autorités de l'État de la Caroline, ainsi qu'à tous les agents du gouvernement fédéral, à compter du premier février suivant, toute perception quelconque basée sur les tarifs susdits. La convention du peuple de la Caroline s'était réunie le 17 novembre 1832, et dès le 27 novembre suivant, la législature de l'État donnait force de lois à ces diverses résolutions.

Depuis quelque temps, M. Calhoun s'était brouillé avec le président Jackson, à qui la haine fit promptement oublier ses convictions plus d'une fois manifestées en faveur de la *nullification*. La force du général Jackson résidait dans l'énergie de sa volonté et non dans la rectitude de sa logique. Ce n'était pas sans justesse que M. Clay l'avait une fois comparé à Cromwell qui, recevant d'une ville catholique une proposition de capitulation dans laquelle les habitants réclamaient la tolérance pour l'exercice de leur religion, répondit en parcourant des yeux l'écrit qu'on lui présentait : « Oui, certainement, accordé, accordé ; mais si quelqu'un s'avise d'aller à la messe, il sera pendu sur-le-champ. » Le général Jackson n'hésita pas un moment à déclarer traîtres et conspirateurs, les habitants de la Caroline du Sud, dès qu'ils voulurent mettre en pratique les doctrines auxquelles, lui-même, il avait adhéré. Il fulmina contre eux sa fameuse proclamation où l'on retrouve la solide politique de M. Webster, parée de la rhétorique brillante de M. Livingston et empreinte de l'indomptable volonté du chef du gouvernement. Puis le général Jackson déclara hautement sa détermination, quoi qu'il pût en advenir, d'employer la force pour assurer l'obéissance due à la constitution ; et l'on savait qu'il n'était pas homme à reculer.

Le 21 janvier fut voté le bill qui conférait au président les

pouvoirs extraordinaires destinés à le mettre en état d'agir contre la Caroline. Combattue par M. Calhoun qui, jamais, n'avait montré autant d'habileté, cette loi, quoiqu'elle dut rencontrer une grande majorité en sa faveur dans le Congrès, avait besoin d'être défendue avec un talent égal à celui qu'on mettait à l'attaquer. M. Webster fut donc prié de se charger de cette défense, et, bien qu'il eût de nombreux motifs personnels de souhaiter la défaite du gouvernement, il promit son concours parce qu'il trouvait juste la cause qu'on l'appelait à soutenir. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette célèbre lutte oratoire dont le développement dépasserait nos limites, nous nous bornerons à dire que vainement M. Calhoun employa les ressources infinies de son esprit ingénieux, pour évoquer le souvenir historique des malheurs résultant de la centralisation, depuis le temps de Salomon jusqu'à celui d'André Jackson, et pour représenter la constitution fédérale comme un simple traité d'alliance entre des États indépendants demeurés en pleine possession de leur souveraineté. M. Webster, armé de sa logique puissante et de son bon sens pratique, réduisit successivement à néant tous les arguments de son adversaire et démontra que là où il existait une constitution commune, un gouvernement permanent, une magistrature identique, il y avait, non pas une collection de peuples alliés, mais une seule et même nation. Puis, terminant son plaidoyer par un appel énergique à la raison et au patriotisme des citoyens de la Caroline du Sud, il les avertit solennellement : « Que s'ils venaient à triompher dans la résistance » qu'ils préparaient, ils se rendraient les plus actifs instruments » de leur propre ruine et qu'on verrait en eux les destructeurs » les plus désastreux des vastes espérances de la patrie auxquelles » étaient liées l'avenir entier du genre humain. Dans les bruyantes » orgies de la *nullification*, » s'écriait-il, « de la *séparation*, » de la *désunion*, de la *révolution*, on aura en réalité cé» lébré les funérailles de la liberté constitutionnelle et répu» blicaine. »

La loi passa ; et M. Clay prévint les malheurs qui auraient pu suivre son exécution, en proposant le compromis qui consacrait, pour l'avenir, une réduction graduelle du tarif douanier. La Caroline du Sud, heureuse de pouvoir se désister honorable-

ment de ses prétentions, accepta la loi nouvelle comme une concession accordée à la justice de sa demande. M. Webster, toutefois, protesta contre cette interprétation de l'acte du Congrès et déclara qu'elle n'était, de la part de la Caroline, qu'une menace inconstitutionnelle.

Vers la fin de 1840, le parti démocratique en possession du gouvernement fut enfin renversé, et M. Harrison fut élu président. M. Webster, qui avait puissamment contribué à cette victoire des Whigs, accepta, dans la nouvelle administration, le poste de secrétaire d'État. Depuis long-temps versé dans l'étude du droit public, il se montra négociateur habile et posséda bientôt la connaissance approfondie des relations des États-Unis avec les nations étrangères. Les circonstances extérieures étaient graves en ce moment: des questions de limites territoriales sur le continent et un conflit assez sérieux sur la mer compromettaient le maintien des rapports pacifiques entre l'Union Américaine et la Grande-Bretagne. Un ministre moins sage aurait peut-être voulu recourir à la finesse qui prolonge indéfiniment les embarras sans les résoudre, ou à l'audace qui tranche les difficultés, au risque de la guerre. M. Webster voulut et obtint, sur tous les points litigieux, des transactions honorables pou. les deux pays, et sa conduite mérita la reconnaissance des deux peuples.

Le plus remarquable peut-être des actes diplomatiques auxquels le nom de M. Webster demeure attaché, est la réponse qu'il adressa au chargé d'affaires d'Autriche, M. Hulsemann, qui avait protesté, en termes fort impérieux, contre la mission d'un agent confidentiel américain chargé par le président Taylor d'observer le mouvement révolutionnaire de la Hongrie, dont le gouvernement des États-Unis se proposait de reconnaître l'indépendance. M. Webster, dans cette dépêche, maintient et défend la politique de l'administration qui l'avait précédé. Dédaignant de discuter les nuances incertaines qui peuvent distinguer l'influence de l'intervention, il avertit nettement le représentant de l'Autriche, que le peuple des États-Unis accorde ses sympathies à toutes les nations luttant pour obtenir des institutions semblables aux siennes; que ces sympathies ne sont pas nécessairement hostiles aux autres parties engagées dans ces

grandes luttes nationales, et qu'elles admettent parfaitement la conservation de relations amicales avec tout le monde; que la situation de la République américaine lui permet, désormais, une complète liberté dans la déclaration de ses principes, comme dans la poursuite de ses desseins; que l'étendue du territoire que cette république possède, dans l'une des régions les plus riches et les plus fertiles du globe, est telle, que toutes les possessions de la maison de Hapsbourg ne sont, en comparaison, qu'une parcelle insignifiante de la surface terrestre; qu'enfin, la population des États-Unis, déjà forte de 25 millions d'habitants, surpassera probablement celle de l'Empire autrichien, avant que soit achevée la période pendant laquelle on espère que M. Hulsemann continuera de remplir à Washington l'honorable mission dont il est chargé.

Pour bien apprécier le document que nous venons de résumer, il faudrait se reporter au discours que M. Webster prononça, en 1822, à l'occasion de la révolution grecque, et dans lequel il a exposé sa doctrine à l'égard des devoirs internationaux des gouvernements libres. Il attaqua éloquemment alors les principes de despotisme universel que les souverains réunis à Laybach voulaient introduire dans le code diplomatique. Rappelant que le but déclaré de ces mesures était de maintenir la paix du monde, en faisant peser sur les sujets de chaque État, la force de tous les gouvernements alliés et en concentrant dans un grand système de politique commune, l'action jusque-là divergente des cabinets, M. Webster s'écria : « S'il est vrai que dé- » sormais il ne doit plus exister de politique russe, prussienne, » autrichienne ou française, ni même, ce que je ne puis croire, » de politique anglaise, il restera encore, avec l'aide de Dieu, » une politique américaine; si la force de tous ces gouverne- » ments despotiques, débordant comme un torrent, sur la sur- » face de l'Europe, parvient à renverser tous les obstacles qui » s'opposeront à son cours, il nous restera le devoir de main- » tenir notre heureuse indépendance par notre fidélité à nos » principes. Ces principes, nous aurons toujours, j'ose l'espé- » rer, le courage de les proclamer et de les défendre; et peut- » être un jour la liberté humaine trouvera pour dernier rempart, » les lumières et l'énergie de la race anglo-saxonne. »

Aucun acte de la vie politique de M. Webster n'attira sur lui plus de blâme et d'hostilité que l'appui qu'il donna, en 1850, à la loi des esclaves fugitifs ainsi qu'aux autres mesures du célèbre compromis sur la question de l'esclavage. Il est des personnes qui n'hésitent pas à affirmer que sa conduite, dans cette occasion, fut en contradiction directe avec ses sentiments et qu'on doit l'attribuer uniquement au désir d'acquérir, dans les États du sud, une popularité sans laquelle il ne pouvait parvenir à la présidence. Quant à nous, un égoïsme aussi vulgaire nous paraît peu probable chez un homme aussi supérieur que M. Webster, quoique peut-être, à son insu, un sentiment caché d'ambition personnelle ait pu s'ajouter aux autres influences qui déterminèrent sa conviction. Son but principal, nous en sommes persuadés, devait être le maintien de l'Union qu'il a, sans doute, eu le tort de croire trop sérieusement menacée. Il aura loyalement accepté un mal dont la mesure était connue, pour en éviter un autre dont la grandeur était incalculable. Libre d'obéir à ses convictions si éclairées, à son sentiment moral si délicat, il eût adopté une autre solution.

Si, cessant d'examiner M. Webster comme personnage politique, nous cherchons à l'étudier comme écrivain et comme orateur, nous retrouvons en lui les mêmes facultés éminentes que déjà nous avons mentionnées, et sa puissance de compréhension, et son mépris de tout artifice de déclamation ou de style, et sa justesse précise d'expression, et la modération fière de ses expositions ou de ses plaidoyers. Mais ce que nous n'avons pas dépeint encore, et ce que nous devons signaler comme le trait le plus caractéristique de cet homme illustre, c'est l'impression profonde, vibrante, irrésistible que sa présence faisait éprouver. Sa taille et sa démarche étaient également majestueuses; la beauté de sa tête et de son front ne trouvait pas d'égale dans une population de vingt-cinq millions d'hommes; son teint brun, son expressive physionomie sur laquelle se reflétaient toutes ses émotions; son œil brillant du feu du génie, son noble geste, sa puissante voix capable d'être entendue en plein air par dix mille personnes, tout en lui était dominateur. Et quand une occasion vraiment digne venait l'exciter à faire usage des dons que la nature lui avait si libéralement accordés, son

auditoire ne pouvait concevoir d'autres pensées, ressentir d'autres passions que celles qui brillaient dans le regard, qui battaient dans la poitrine, qui s'agitaient dans le bras de l'incomparable orateur, dont l'aspect l'avait fasciné.

M. Webster traitait les hommes comme des créatures morales et raisonnables. En s'adressant à eux, il cherchait d'abord à éclairer leur intelligence; par leur intelligence à réveiller en eux le sentiment du devoir, et par celui-ci à dompter leurs préjugés et leurs passions. Il agissait sur eux par la clarté de sa logique autant que par la sublimité de ses accès d'enthousiasme. L'absence d'invectives personnelles qu'on remarque dans ses discours, doit être attribuée à la froideur de ses sentiments, qui étaient profonds sans être vifs. Différent en cela de la plupart des hommes politiques, il ne ressentait aucune haine pour ses adversaires; mais il n'éprouvait aussi aucune affection véritable pour ses partisans. Cette indifférence envers les individus, ce manque de manières faciles et de cordialité superficielle ont été les vrais obstacles qui ont empêché l'élection de M. Webster à la présidence fédérale. Assurément, il n'est aucun de ses grands discours où l'on ne puisse découvrir des sentiments bien plus sincères que ceux dont se paraient le langage oratoire de M. Clay; mais celui-ci s'était rendu populaire par la chaleur de son cœur, en même temps qu'il attirait à lui les hommes les plus égoïstes par la grâce bienveillante de son accueil. M. Clay était capable d'aimer et de haïr pour la cause la plus légère; il avait l'ardeur entraînante d'un chef de clan aussi bien que l'adresse persuasive d'un chef parlementaire; il était aussi véhément dans son esprit de parti que chaleureux dans son patriotisme. De là, l'enthousiasme fanatique de ses amis politiques pour sa personne. — « Je voterai pour Clay aussi long-temps qu'il vivra, » disait un jour l'un d'eux, « et, après sa mort, je voterai pour le » dépositaire de ses volontés. » Le sacrifice réitéré que fit M. Webster de ses propres titres aux prétentions de son rival, indiquait cependant une générosité et une sincérité de convictions qui surpassaient le caractère de M. Clay; et c'est là pourquoi, sans doute, ce dernier ne sut jamais apprécier la grandeur de l'abnégation dont il profitait. En résumé, M. Webster a mérité cet éloge adressé quelquefois à sa modération : « Il a la

» force d'un géant, mais il ne veut pas s'en servir.» Il réservait, pour les actes qu'il désapprouvait et pour les principes qu'il condamnait, la censure écrasante dont il dédaignait d'user envers les personnes.

La patriotisme, chez M. Webster, était un sentiment autant qu'une conviction. Par exemple, il n'a jamais voulu consentir à discuter le principe de l'Union fédérale. Aucun de ceux qui l'entendirent n'oubliera son accent solennel et plein de sensibilité, lorsque, répliquant à M. Hayne, il dit qu'il espérait être mort avant que la Fédération fût rompue. « — Quand ces » yeux, » s'écria-t-il, « contempleront le ciel pour la dernière » fois, puissent-ils ne pas voir le soleil faire descendre sa lu» mière sur les fragments épars et déshonorés de notre glorieuse » Union, sur des États divisés par la haine et par la guerre, sur » une terre déchirée par les discordes civiles et arrosée par le » sang fraternel de ses citoyens ! »

La même ardeur de patriotisme se retrouve dans la conclusion suivante du discours prononcé par M. Webster à Bunker-Hill, sur l'un des premiers champs de bataille de la guerre de l'Indépendance :

« Imprimons profondément dans nos cœurs les obligations » sacrées qui s'imposent à notre génération et à chacun de » nous. Ceux qui fondèrent notre liberté et notre gouvernement » ont successivement disparu. Le grand dépôt qu'ils nous ont » transmis se trouve désormais placé en de nouvelles mains. » Appliquons-nous à remplir dignement la tâche qui nous est » léguée. Nous n'avons plus à mériter des lauriers en conqué» rant notre indépendance ; des mains plus dignes et plus » promptes ont recueilli cette moisson. Pour nous, il n'y a plus » de place à côté des Solon, des Alfred et des autres fondateurs » d'empire ; ces places, nos pères les ont occupées. Mais il nous » reste un grand devoir de défense et de conservation ; il nous » reste un noble but vers lequel l'esprit du siècle nous attire. » Notre mission, c'est le progrès. Que notre âge soit donc l'âge » du progrès. Dans ce temps de paix, cultivons les industries et » les arts de la paix ; développons les ressources de notre » terre natale, évoquons sa fécondité, perfectionnons ses ins» titutions, protégeons tous ses intérêts, et voyons si, nous

» aussi, à notre tour, nous ne parviendrons pas à faire des » choses dignes d'être un jour racontées par l'histoire. Entrete- » nons, parmi nous, l'esprit d'union et de concorde. Dans la » poursuite des grands résultats que notre situation nous in- » dique, agissons avec cette ferme conviction, avec ce sentiment » immuable, que nos vingt-quatre États ne forment qu'une seule » et même patrie. Que nos conceptions s'élargissent à l'égal du » cercle de nos devoirs ; que nos idées embrassent tout entier » le vaste champ ouvert à notre action ; que notre but constant » soit notre pays, tout notre pays, rien que notre pays. Puisse » enfin ce pays bien-aimé devenir, par la bénédiction de Dieu, » un immense et splendide monument, non d'oppression et de » terreur, mais de sagesse, de paix et de liberté, offert à jamais » à l'admiration du monde. »

Aux rares talents, aux vertus éclatantes que nous venons d'énumérer, nous voudrions ajouter cette qualité si précieuse qui, seule, rehausse aux yeux du public la modération du caractère et la sagesse des vues : nous voulons parler du courage moral dans l'action, de la fixité des principes au milieu des difficultés pratiques. M. Webster, sous ce rapport, n'a pas justifié les espérances qu'avait fait concevoir l'élévation de son langage. Tous les hommes qui, dans les États américains, s'attachent à la vie politique des nations en raison de sa connexion intime avec les lois de la morale, le considéraient comme leur chef. Aussi, lorsque sa conduite eut trompé leur espoir et renversé leurs desseins, ils furent à son égard sans indulgence et même sans pitié. Ils avaient cru posséder en lui un homme d'État de la trempe de lord Chatam ou un réformateur de la force de Luther; mais lorsque les obstacles à vaincre se sont rencontrés, la vaste intelligence de M. Webster, faiblissant à l'aspect des incertitudes et des dangers attachés à la résolution énergique qui était dans ses sentiments, a cédé et transigé. La glorieuse occasion d'un évènement historique a été sacrifiée, et, au lieu du coup décisif qui aurait ému tout un continent, on a dû se résigner à entendre l'argumentation laborieuse d'un légiste, dont la sagesse a obtenu l'approbation méritée de tous les gens prudents. Mais, sans vouloir entreprendre de rejeter ou de confirmer un jugement aussi difficile, nous terminerons notre esquisse par quel-

ques-uns de ces détails d'existence privée qui peignent plus fidèlement l'homme réel, l'homme de chaque jour, que les scènes étudiées de la vie publique.

Fils d'un fermier, fermier lui-même pendant sa jeunesse, M. Webster a gardé, toute sa vie, le goût des travaux et des plaisirs de la campagne. C'était un agriculteur expérimenté, un pêcheur adroit et un admirateur passionné des beautés de la nature. Il était doué du sentiment poétique et observateur qui, dans un autre temps et sous un autre ciel, a inspiré les *Géorgiques*. Un beau lever du soleil le ravissait; la vue de l'Océan le jetait dans l'extase. Point de jours plus heureux pour lui que ceux qu'il venait passer, au renouvellement de l'été, dans l'ancienne ferme de son père, située vers les sources de la rivière Merrimack. Elms-Farm, tel est le nom de cette demeure, offrait tous les charmes d'une région pittoresque. Il y avait passé son enfance; il y retrouvait le souvenir de ses plus tendres affections et les impressions ineffaçables de ses premières années. La tradition avait rattaché à ce lieu, quelques-uns des incidents, toujours pleins d'intérêt, de la double lutte que les premiers pionniers de New-Hampshire eurent à soutenir contre les Français du Canada, et surtout contre les Indiens, leurs alliés. Un vieux fort, dont les restes se distinguent encore, avait été le théâtre de plus d'une scène sanglante. Dans la maison même qu'était venu occuper Ebenezer Webster, la femme de son prédécesseur avait été égorgée, en plein jour, par les sauvages. C'était aussi sur les bords du ruisseau qui baigne les prairies d'Elms-Farm, que deux Indiens, venus pour visiter amicalement un colon du voisinage, autrefois leur prisonnier pendant la guerre du Canada, avaient été traîtreusement assassinés par lui, tandis qu'il les reconduisait vers la forêt, après leur avoir fait passer dans sa maison une nuit de débauche. Il tua le premier d'un coup de fusil, assomma l'autre à coups de crosse, et enterra les deux cadavres sous un arbre. Cependant, le bruit du crime commis par Bowen, ainsi se nommait le colon, parvint jusqu'à la tribu à laquelle appartenait les victimes. Les Indiens, dont le point d'honneur exige sang pour sang, réclamèrent le châtiment du meurtrier, qui fut arrêté, mis en jugement, reconnu coupable par le jury et condamné à être pendu. Mais les Américains d'alors, pas plus que

ceux d'aujourd'hui, ne pouvaient supporter la pensée qu'un homme blanc fût mis à mort pour avoir tué des sauvages. La prison où Bowen était renfermé fut forcée, pendant la nuit, par une troupe de jeunes gens déguisés en Indiens, et le condamné, ainsi délivré, retourna dans sa demeure, où il finit tranquillement ses jours, sans qu'on songeât une seule fois à l'inquiéter. Il laissa un fils unique, dont la naissance était postérieure au meurtre des deux malheureux Indiens. Poursuivi par le souvenir désespérant du crime paternel, ce fils crut qu'une expiation était nécessaire et qu'il y avait pour lui un devoir sacré à remplir. Ni les prières de ses amis, ni les larmes de sa famille, ne parvinrent à le détourner d'une pensée que le temps ne faisait que fortifier. Il était âgé de plus de soixante ans, lorsqu'un jour il partit pour le Canada afin de se livrer à la tribu offensée. Frappés de son héroïsme, les Indiens, au lieu de répandre son sang, l'adoptèrent pour un de leurs chefs, et, plus tard, ils lui permirent de retourner dans la vallée de la Merrimack, pour y mourir au milieu de ses enfants.

Durant son séjour annuel à Elms-Farm. M. Webster était continuellement visité par les cultivateurs des environs, qui venaient amicalement lui serrer la main, réclamer son avis sur des questions d'agriculture, et même le consulter sur leurs procès. Toute cette population simple et candide le chérissait; mais entre ceux dont le dévouement lui était acquis, nous devons citer exceptionnellement John Taylor, le tenancier de sa ferme. John Taylor est l'un de ces beaux paysans de race anglo-saxonne qu'on rencontre souvent encore Amérique; il a six pieds de haut, il est robuste à proportion et, ce qui vaut mieux que tout le reste, son cœur est aussi loyal et aussi aimant que sa personne est gigantesque. Pendant une maladie de M. Webster, en 1851, il le soigna comme aurait pu le faire le fils le plus tendre. Il avait toute la confiance de son maître, et il y répondait par une franchise sans réserve dont voici un exemple. Interrogé par M. Webster sur le caractère vicieux d'un de ses taureaux, qui était de race hongroise, il répondit : « Tenez, il ne vaut pas mieux que votre grand ami le gouverneur Kossuth. » On voit que l'honnête John est aussi conservateur qu'on peut l'être aux États-Unis et que son simple bon sens le guide mieux,

parfois, que ne saurait le faire toute la pénétration d'un homme d'État.

M. Webster entretenait avec son représentant à Elms-Farm, une correspondance très exacte dans laquelle nous choisissons la lettre suivante, dont la date récente doublera l'intérêt aux yeux de nos lecteurs. On n'oubliera pas qu'au moment où cette lettre a été écrite, M. Webster, revêtu des fonctions de secrétaire d'État, avait à se préoccuper des plus grandes affaires de son pays.

Washington, 17 mars 1852.

John Taylor,

« Allons, à l'ouvrage. — Le fort de l'hiver est passé et il faut qu'avant » le 1er avril tous vos champs soient labourés. Achetez les bœufs du capitaine Marston, si vous trouvez que leur prix soit convenable. Achetez aussi le foin qui sera nécessaire. Je vous envoie un mandat de 160 » dollars pour ces deux objets. Préparez-vous à mettre dehors les grands » bœufs et à les engraisser. Vous avez un bon attelage de chevaux, je » crois qu'en y ajoutant quatre bœufs de trait et une paire de bouvil- » lons, vous devez être en état d'achever votre besogne. Si vous le pen- » sez ainsi, défaites-vous des bœufs de Steven, ou bien retirez-les de la » charrue et envoyez-les aux pâturages pour être engraissés et vendus. » Si vous avez besoin de *guano*, vous écrirez à M. Buck, à Boston, et il » vous en enverra. Quel que soit le terrain que vous plantiez ou que vous » ensemenciez, ayez soin d'exécuter votre travail dans les meilleures » conditions possibles. Il ne nous faut pas de mauvaises récoltes. Après » une bonne ménagère, bien alerte, la meilleure chose pour un fermier, » ce sont de bonnes terres bien cultivées. Soignez votre jardin, faites- » lui produire des légumes en quantité suffisante. Un jardin bien entre- » tenu doit fournir la moitié de la subsistance de la famille. Ayez soin » aussi de tenir en bon état le jardin de ma mère, quand même il vous » faudrait, pour cela, payer un homme de journée. Je vous ai envoyé » des graines potagères, distribuez-en une partie à nos voisins, et en- » voyez le reste au magasin du village, afin que chacun puisse se les » procurer sans rien débourser.

» Je suis charmé que vous ayez choisi M. Pike pour représentant. » C'est un brave homme; mais il y a, dans le New-Hampshire, bien des » gens qui se disent Whigs et qui ne le sont pas. Ceux-là ne valent guère » mieux que des partisans de la désunion. Tout homme qui hésite à ac- » corder aux diverses parties du pays ce qui leur est dû constitutionnel- » lement, est un ennemi du pays entier. John Taylor, si l'un de vos » garçons vous disait qu'il honore son père et sa mère, qu'il aime ses » frères et ses sœurs, et si, en même temps, il demandait que l'un d'eux

» fût chassé de la famille, que diriez-vous de lui, si ce n'est que ce garçon n'a pas réellement l'amour de la famille? — Vous et moi, nous » sommes des agriculteurs, et nous n'avons pas à parler ensemble de » politique; nous avons à nous occuper de nos bœufs; mais rappelez-» vous seulement ceci : que tout homme qui excite une partie de son pays » contre l'autre, est aussi méchant que celui qui chercherait à brouiller » John Taylor avec son voisin, le vieux M. Sanborn, ou avec son autre » voisin le capitaine Burleigh. Il y a des animaux qui vivent dans le feu; de » même, il y a des hommes qui se plaisent dans la chaleur, la fumée et » la flamme d'une conflagration générale. Ils ne veulent pas des choses » qui maintiennent la paix; ils ne sont heureux que dans la controverse » et dans les querelles. N'ayez avec ces hommes-là ni rapport de voisi-» nage, ni relations politiques. Vous n'avez aucunement le droit de dire » que l'esclavage ne doit pas exister en Virginie, pas plus qu'un Virgi-» nien n'a le droit de prétendre que l'esclavage doit exister dans le New-» Hampshire. C'est une question qui appartient à chaque État de décider » selon sa convenance particulière, et si nous voulons que nos États » demeurent unis, nous devons laisser à chacun d'eux la faculté d'agir » comme il l'entend. Jusqu'ici je ne vous avais pas écrit un seul mot sur » la politique et je ne veux plus, à l'avenir, vous rien dire sur ce sujet. » Je me borne à vous recommander d'aimer votre pays, et votre pays » tout entier. Quand des gens voudront vous persuader de censurer les » lois des autres États, répondez-leur que vous voulez ne vous occuper » que de vos affaires, et conseillez-leur d'agir de même pour ce qui les » concerne. John Taylor, vous êtes un homme libre, vous possédez de » bons principes; vous avez une nombreuse famille à élever et à pour-» voir par votre travail; soyez reconnaissant envers votre gouvernement » qui ne vous opprime pas, qui ne vous surcharge pas d'impôts excessifs, » mais qui vous permet d'espérer chaque jour, pour vous et pour les vô-» tres, tous les biens que peuvent donner à la fois la liberté, l'industrie » et la sécurité. John Taylor, remerciez Dieu, matin et soir, d'être né » dans un pays tel que le nôtre. — Offrez mes souvenirs les plus affec-» tueux à votre femme et à vos enfants; et, lorsque de la fenêtre de votre » chambre, votre regard rencontrera les tombes de mes parents, souve-» nez-vous que celui qui vous écrit cette lettre, doit bientôt les suivre » dans un monde meilleur.

» DANIEL WEBSTER. »

M. Webster visita Elms-Farm pour la dernière fois, pendant l'été de 1852, et c'est là qu'il apprit que le parti whig lui avait préféré le général Scott comme candidat à la présidence, tandis que les démocrates adoptaient le général Pierce. En recevant cette nouvelle il ne montra aucune émotion et répéta plus d'une fois qu'il était sûr que ses amis avaient fait pour lui tout ce qui était

en leur pouvoir. « — Grâce à Dieu, » ajouta-t-il, « on ne pourra du moins m'ôter les services que j'ai rendus à mon pays. » Il parla ensuite avec une haute estime des talents militaires du général Scott. Quant à M. Pierce, qu'il avait connu dès l'enfance, et qui même, autrefois, s'était permis à son égard un langage hostile, M. Webster déclara qu'il ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de lui souhaiter tout le bonheur possible; « car c'est un brave homme dit-il, et il est beaucoup plus habile qu'on ne le croit. »

Tandis que M. Webster conservait pieusement à Elms-Farm le souvenir de ses parents, il avait réuni dans sa maison de campagne de Marshfield, située près du bord de la mer, à quelques lieues seulement de Boston, toutes les jouissances que lui permettait sa fortune devenue considérable. Acquise depuis vingt-cinq ou trente ans, cette riante demeure avait été disposée et ornée par les soins délicats et le goût exquis de la fille bien-aimée de M. Webster, Mrs Appleton, jeune femme accomplie, prématurément enlevée par la mort à l'amour de sa famille et au respect de tous ceux qui l'ont connue. On trouvait à la fois, à Marshfield, une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes, des tableaux, des statues, des collections d'objets d'histoire naturelle et de curiosités de toute espèce. C'était aussi le lieu où M. Webster se livrait à ses nombreuses expériences agricoles et à ses essais d'amélioration des races de bestiaux. De beaux jardins où l'on avait réuni les arbres sans nombre que produit le sol américain, des lacs remplis de poissons ou d'oiseaux aquatiques, enfin un yacht de plaisance pour les promenades en mer, complétaient le luxe d'une des existences les plus élégantes et les plus intellectuelles en même temps qu'on peut rencontrer dans toute l'étendue des États-Unis.

Que l'on n'envie pas cette opulence : elle était la récompense méritée d'un travail infatigable dans sa constance, immense dans ses résultats. M. Webster a été l'un des hommes les plus laborieux de notre génération. Toujours levé avant l'aurore et dînant fort tard, ses journées entières furent invariablement consacrées à l'accomplissement de ses devoirs d'avocat, de membre du Congrès ou de ministre. Ses soirées mêmes étaient employées au travail, quand il n'était pas obligé de les donner au monde offi-

ciel. Il aimait cependant la conversation et il y excellait. Presque toujours forcé d'habiter la ville, il ne trouvait de repos qu'à la campagne, et là il goûtait sa courte liberté avec une joie d'enfant. Pendant l'une de ses dernières visites à Elms-Farm, au temps de la fenaison, on le vit mettre habit bas, prendre une fourche, se mêler aux ouvriers, aider à charger un chariot de foin et le ramener à la ferme en conduisant l'attelage avec une adresse remarquable. Quand il était à Marshfield, il manquait rarement d'aller contempler le lever du soleil sur l'Océan, et c'était toujours avec enthousiasme qu'il dépeignait ce majestueux spectacle. A la ville même, toutes les fois qu'il le pouvait, il sortait dans la campagne pour observer la naissance du jour; puis, au retour de sa promenade, il passait par le marché où il se plaisait à causer familièrement avec les paysans en s'occupant lui-même, selon l'usage américain, du soin de pourvoir à l'approvisionnement de sa table. Rentré dans son cabinet, les heures qui suivaient étaient le temps de son meilleur travail. « Tout ce que j'ai fait de bon » répétait-il souvent « je l'ai fait le matin. »

M. Webster était profondément religieux. La Bible n'était pas seulement sa lecture de prédilection, c'était sa compagne inséparable : il ne voyageait jamais sans en porter sur lui un exemplaire. Dès son enfance on avait remarqué le charme avec lequel il récitait les Psaumes, et l'on venait de loin chez son père pour écouter cette harmonie religieuse d'espèce nouvelle. Il a conservé jusqu'à la fin de sa vie ce talent particulier de bien lire les Saintes-Écritures. Dès que ses enfants furent en état de l'entendre, il leur lisait la Bible chaque dimanche matin, et le commentaire qu'il ajoutait ordinairement était presque toujours un sermon d'une haute éloquence et d'une exquise sensibilité. A cette piété vive se joignaient les œuvres charitables. La bourse de M. Webster était constamment ouverte à ses voisins, à ses clients et, plus tard, lorsqu'il occupa une haute position dans le gouvernement, aux innombrables solliciteurs qui venaient implorer sa générosité bien connue. Nous aurions trop à raconter si nous voulions entreprendre de reproduire ici les traits nombreux de bienfaisance ou de désintéressement que nous retrouvons dans sa biographie. Que ceux donc qui entendraient dire que M. Webster

aimait l'argent, répondent : oui, mais pour le dépenser libéralement.

Pieux et charitable dans toute sa conduite, M. Webster apportait dans les relations de la famille la même tendresse de cœur. On ne lira pas sans attendrissement cet extrait d'une lettre écrite par lui en 1846 :

« Mon père est mort en 1806 : jamais je ne l'ai délaissé. Lors- » que je vins m'établir à Boscawen, je choisis cette résidence » afin de rester près de lui. Je lui ai fermé les yeux. Il est mort » à 67 ans, après une vie de travail, de privations et de fatigue. » Il a été soldat, officier, législateur, juge, tout enfin ce que peut » être un homme pour qui le livre de la science était demeuré » fermé. Mon premier plaidoyer a été prononcé en sa présence, » et jamais depuis il ne m'a entendu. Autant que je puis en juger, » il avait beaucoup du caractère des anciens puritains. Il était » profondément religieux ; mais sa piété n'était ni rigide, ni » chagrine. Loin de là, son humeur était facile et gaie. Dans sa » vieillesse même, il aimait à rire et il montrait alors ses dents » blanches comme de l'albâtre. Il était d'une grande douceur et » cependant il avait le courage d'un lion. Parfois il fronçait le » sourcil et son air devenait très sévère ; mais bientôt la sérénité » renaissait dans sa physionomie et le sourire sur ses lèvres...

» Mon père était le plus bel homme que j'ai jamais vu, excepté » mon frère Ézéchiel, qui m'a toujours semblé revêtu de la plus » belle forme humaine qu'il m'ait été donné de contempler. Je » le vis pour la dernière fois dans son cercueil ; son front était » blanc, ses joues légèrement colorées, et son teint aussi uni, » aussi transparent que la lumière du ciel. La tombe s'est fermée » sur lui, ainsi que sur tous mes autres frères et sœurs. Cher, » cher sang de ma race, combien je vous ai tous aimés !..... »

M. Webster avait perdu de très bonne heure sa première femme, dont il parlait toujours en la nommant : « La mère de mes enfants. » Il avait vu mourir subitement, dans toute la force de l'âge, son frère Ézéchiel. En 1848, celui de ses deux fils qui servait dans l'armée, et sa seule fille Julia, qu'il adorait, lui furent enlevés à quelques semaines d'intervalle. Tant d'émotions, ressenties avec une sensibilité si vives, tant de travaux poursuivis avec une assiduité si constante, devaient, malgré la

constitution la plus robuste, hâter le terme d'une existence qui avait paru destinée à se prolonger au-delà de la durée moyenne. Dans ses dernières années, M. Webster fut atteint d'une affection catarrhale dont il ne guérit jamais. Un accident de voiture, rappelant celui qui détermina la mort de Fénélon, vint précipiter sa fin. Après une courte maladie, après une agonie de plusieurs jours, supportée avec le courage d'un esprit supérieur et d'une foi chrétienne, M. Webster a succombé, le 24 octobre dernier, dans sa maison de campagne de Marshfield. Dix mille de ses concitoyens ont assisté à ses funérailles.

Non loin de l'habitation de Marshfield, il est une haute colline d'où l'on aperçoit en même temps le vaste Océan et la modeste église du village. C'est ce lieu que M. Webster, quelques mois avant sa mort, avait choisi pour l'emplacement de sa sépulture. Il a voulu que, dans la même enceinte, des monuments fussent élevés à la mémoire de ses deux enfants morts avant lui, et de leur mère. C'est conformément à ce vœu suprême, qu'avant d'arriver à la tombe massive de granit sur laquelle ressort, en gros caractère, ce simple nom :

DANIEL WEBSTER.

on passe devant trois légères colonnes de marbre blanc sur lesquelles on lit :

GRACE FLETCHER
ÉPOUSE DE DANIEL WEBSTER
née le 16 janvier 1781
morte le 21 janvier 1828
Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

—

JULIA WEBSTER
épouse de
SAMUEL APPLETON APPLETON
née le 16 janvier 1818
morte le 18 avril 1848
Laissez-moi partir, car le jour va naître.

MAJOR EDWARD WEBSTER
né le 28 juillet 1820
Mort à San-Angel du Mexique
Pour le service militaire de son pays
le 23 janvier 1848
C'était un fils et un frère bien aimé

(Westminster Review.) (1)

(1) Complété avec la *Vie privée de Webster*, par son secrétaire Charles Lanman.

La *Revue de Westminster*, qui a jugé Daniel Webster au point de vue anglais, est beaucoup plus favorable à cet homme d'État que plusieurs Revues américaines. Le rédacteur de la *Revue Britannique* qui a traduit l'article qu'on vient de lire, a pu facilement y introduire un ou deux paragraphes empruntés à l'ouvrage intitulé : *Vie privée de Daniel Webster, par Charles Lanman, son secrétaire.* Cette biographie se compose presque exclusivement d'anecdotes : quant aux appréciations, elles sont celles d'une admiration toute dévouée. Nous ne devons pas dissimuler qu'il en est quelques-unes qui ne s'accordent guère avec un essai sur M. Webster, qu'on doit à M. Théodore Parker. Celui-ci, tout en rendant justice au talent de M. Webster, l'accuse formellement de l'avoir prostitué à un *besoin d'argent* qui allait jusqu'à le rendre vénal, et à une ambition qui lui fit inutilement sacrifier les intérêts sacrés de l'humanité dans la cause de l'abolition de l'esclavage. Nous croyons pouvoir, comme la *Westminster Review*, atténuer le reproche d'avidité fait à M. Webster, en le distinguant de l'avarice. Daniel Webster aimait à se faire payer généreusement, parce qu'il était généreux lui-même ; mais, ce qui est excusable chez un avocat que ses clients sont libres de choisir pour leur défenseur quand ils connaissaient le prix qu'il met à ses plaidoiries, cesse de l'être chez l'orateur politique, chez un représentant qui doit gratuitement son temps et ses peines à ses commettants. Si, comme l'avance M. Parker, Daniel Webster, sénateur, était le pensionnaire des manufacturiers de Boston, il dégradait son caractère, et tout ce qu'on peut dire de sa *libéralité*, c'est qu'il dépensait noblement de l'argent gagné d'une manière ignoble. M. Parker fait peser la honte de ce salaire sur ceux qui le payaient autant que sur celui qui le recevait : sans doute, mais une honte collective est facile à porter. Daniel Webster, avec son grand talent, sa position éminente, sûr de figurer dans l'histoire, devait-il accepter une flétrissure personnelle, et se placer volontairement devant la postérité sur la sellette de François Bacon au lieu du piédestal de Thomas More? Nous comprenons que, même dans un pays où il paraît que ces pactes n'étonnent personne, à ce qu'il paraît,

Daniel Webster ait toujours échoué dans ses candidatures à la présidence, alors même qu'il avait pour concurrents des hommes ses inférieurs par le talent, Harrison en 1840, Taylor en 1848, etc.

Telle est, cependant, la popularité du talent, quelles que soient les taches d'une grande renommée, que l'ouvrage de M. Lanman sur M. Webster nous captive en faveur d'un homme qui avait réellement des qualités aimables et de la bonhomie, quoique son visage annonçât toute autre chose avec son expression énergique et ce teint sombre qu'il tenait de son père, dont un de ses compagnons d'armes disait qu'il était noir comme la poudre à canon. Son secrétaire nous apprend qu'il écrivait une immense quantité de lettres, et il croit que sa correspondance familière composerait un recueil délicieux. Nous ne doutons pas que ces lettres ne soient un jour publiées, et, à en juger par celles que cite M. Lanman, elles ne plairaient pas moins, en effet, que les compositions oratoires de M. Webster (1).

(1) D'après les portraits et une anecdote que raconte M. Lanman, il y avait dans les traits de Daniel Webster une expression un peu dure et sa physionomie avait besoin du charme de son sourire pour paraître belle. Un soir qu'il voyageait seul avec un cabriolet de louage, le cocher, qui avait débité lui-même d'effrayantes histoires de revenant, se tourna tout-à-coup vers son unique voyageur et lui demanda : « Allons, dites-moi qui vous êtes ? — Je suis, répondit-il, Daniel Webster, membre du Congrès ! — Quoi ! vous êtes Daniel Webster ! s'écrie le cocher en lui serrant la main, Dieu soit loué ! vous avez une physionomie si farouche que je vous prenais pour un voleur ou un assassin. »

Voyages. — Mœurs. — Ethnologie.

LES RUSSES AU XVIe SIÈCLE.

Le commencement du XVIe siècle a été pour l'Europe une époque de transition. Aux vieilles divisions territoriales du moyen-âge succédaient les systèmes politiques qui régirent cette partie du globe dans les temps modernes. L'Autriche et l'Espagne, réunies sous Charles-Quint, formaient alors la puissance la plus importante. Les territoires de ce vaste empire touchaient par les Flandres aux mers anglaises, et par l'Espagne à l'Océan Atlantique et à la Méditerranée. Son influence non-seulement prévalait en Italie, mais encore s'étendait sur la race slave du nord-est de l'Europe, où un grand nombre de petits États avaient peu à peu secoué le joug des Tartares et s'étaient constitués en souverainetés indépendantes. De ces États, le moins connu à cette époque était la Russie, qui, trop à l'étroit dans la petite principauté de Moscou, son berceau, reculait graduellement ses frontières aux dépens des provinces ses voisines. Des intérêts rivaux dans quelques-unes de ces provinces mirent bientôt en contact le czar russe et l'empereur. L'Europe occidentale commença à entendre parler alors d'un peuple qui, avec des mœurs à moitié barbares, élevait la singulière prétention de prendre rang parmi les nations civilisées de la chrétienté.

Ce fut à cette époque, mais un peu plus de deux ans avant l'avènement de Charles-Quint au trône impérial, à la fin de l'année 1516, qu'un diplomate allemand, le baron Sigismond von Herberstein, fut envoyé par l'empereur Maximilien en mission à la cour de Russie, autant pour savoir à quoi s'en tenir

sur le véritable caractère de cette puissance que pour établir un traité d'alliance et d'amitié avec son czar, le célèbre Vasiley Ivanovich. Herberstein fit le voyage en compagnie d'un ambassadeur russe qui quittait Vienne. En raison des troubles qui agitaient alors le pays, il fut forcé de faire un long circuit et il n'atteignit Novgorod que le 4 avril. Il laissa là ses serviteurs et ses chevaux, et ayant rencontré une escorte en chemin, il arriva à Moscou le 18 du même mois. L'ambassadeur resta huit mois dans cette ville, et n'ayant pas réussi dans l'objet principal de sa mission, qui était d'amener la paix entre la Russie et la Pologne, il partit de Moscou le 21 novembre et revint à Vienne par Smolensk, Wilna et Cracovie. Il paraît que cette ambassade avait prévenu le czar en faveur de l'Autriche; car, à la nouvelle de l'avènement de Charles-Quint, il envoya un ambassadeur féliciter le nouveau monarque.

En retour de cet acte de politesse diplomatique, le baron d'Herberstein fut chargé d'une nouvelle mission auprès de la cour de Russie. Il quitta Vienne le 12 janvier 1526 et se rendit en Pologne par la Moravie et la Silésie. L'ambassadeur et sa suite sortirent de Cracovie le 14 février, et, continuant leur route en traîneau, ils passèrent la Bérésina à Borisov et gagnèrent Smolensk par Mohilev et Dobrovna. Ils furent reçus à Moscou avec toute sorte d'honneurs, et cette nouvelle visite à la Russie semble avoir fait sur Herberstein beaucoup plus d'impression que la première. Ce fut le 12 janvier 1527, après avoir employé juste un an à son ambassade, qu'il rentra à Cracovie.

Le baron d'Herberstein passa encore de longues années au service de sa patrie. Il consacra ses loisirs à composer en latin une relation de ses voyages en Russie avec la description des mœurs et des coutumes de ce pays, ouvrage qui fut imprimé pour la première fois à Vienne, en 1549, en un volume in-folio intitulé : *Rerum Moscoviticarum Commentarii.* C'est ce livre qui, le premier, a fait connaître la Russie à l'Europe occidentale, et le nouveau pays fut bientôt après visité par les Européens, qui commencèrent à établir un commerce lucratif avec les Moscovites, comme on appelait alors les Russes. Le livre d'Herberstein eut un succès de popularité, comme l'attestèrent les nombreuses éditions qui s'en firent dans le cours du même siècle. C'est le pro-

pre de la science de nos jours d'étudier le passé aussi bien que l'avenir; or, il est surtout bon de jeter les regards en arrière quand il s'agit de science ethnologique et politique. D'ailleurs, il n'est pas sans intérêt d'examiner dans quelle condition infime et barbare était, il n'y a encore que trois siècles, une nation qui occupe maintenant un rang si considérable dans le système européen; et ne fût-ce que pour cette raison, la Société Hakluyt, qui a fait traduire en anglais le latin d'Herberstein, a bien mérité du public, en mettant sous les yeux des lecteurs modernes, le curieux tableau qu'offrait la Russie au temps de Vasiley Ivanovich.

Le livre de l'ambassadeur allemand n'est, dans le fait, qu'une description de la Russie. L'auteur y fait en quelques mots l'histoire de la nation russe, puis il s'étend longuement sur ce qui concerne le czar régnant, l'aspect et les cérémonies de sa cour et la religion du pays. Il fait connaître ensuite la manière dont les lois sont administrées, l'état des forces militaires, l'équipement et le caractère des soldats, et, ce qui commençait alors à être plus important, le commerce des Moscovites. La seconde partie de l'ouvrage contient la description chorographique du territoire russe, à commencer par Moscou, sa capitale, et en y comprenant les provinces éloignées du nord et de l'est sur lesquelles le baron avait pu recueillir des renseignements par les Russes qui les avaient visitées ou qui avaient été en relation avec les indigènes de ces contrées. La Russie était alors un pays si neuf, que l'auteur montre autant de circonspection dans son récit que s'il s'agissait de l'Ethiopie : il décrit le peu qu'il a vu, et rend compte de son mieux des informations qu'il possède sur les tribus errantes des frontières. Ce dernier point le conduit naturellement à parler des Tartares, qui infestaient encore les parties orientales du territoire russe, et de leurs guerres avec les czars. Ce sujet épuisé, vient une description de la Lithuanie, puis quelques remarques sur l'histoire naturelle, des notions sur l'Océan glacial et sa navigation. Enfin, l'ouvrage se termine par des observations d'une nature plus personnelle à l'auteur : le baron y décrit la manière de recevoir et de traiter les ambassadeurs en Russie, et les évènements qui signalèrent ses deux voyages.

Le chapitre historique d'Herberstein est, comme on doit s'y attendre, imparfait et dépourvu de toute critique. Il n'a fait que recueillir quelques notes sur les vieilles annales russes, tant au moyen des renseignements obtenus par lui dans le pays, qu'à l'aide des chroniques manuscrites en la possession des prêtres. Cela suffit, néanmoins, pour montrer la vie sauvage et le perpétuel état de guerre de ce peuple aux premiers temps de son histoire. Nous pouvons en donner comme échantillon les hauts faits d'une princesse russe qui vivait au milieu du x^e siècle :

« A la mort d'Oleg, Igor, qui avait épousé une femme de Plescov nommée Olga, prit les rênes du gouvernement. Le prince s'avança avec son armée plus loin encore que son prédécesseur et atteignit Héraclée et Nicomédie. A la fin, cependant, il fut vaincu et obligé de fuir. Il fut tué plus tard par Maldittus, prince des Drévliens, dans un lieu appelé Ciresti, et il y fut enterré. Comme son fils Svyatoslav', qu'il laissait au berceau, ne pouvait pas régner à cause de son âge, Olga, sa mère, devint régente durant sa minorité. Un jour que les Drévliens avaient envoyé vingt messagers chargés de lui signifier d'avoir à épouser leur prince, Olga commença par faire enterrer vifs les porteurs de cet ordre, puis elle dépêcha à son tour des messagers aux Drévliens, avec la réponse que s'ils voulaient l'avoir pour princesse et maîtresse, il fallait qu'ils lui envoyassent des ambassadeurs en plus grand nombre et de plus haut rang. Il en arriva cinquante autres choisis parmi les plus grands de la nation. Elle les fit bouillir dans un bain. De nouveaux messagers expédiés par elle furent chargés d'annoncer aux Drévliens son arrivée prochaine, et de faire préparer les parfums et les autres choses dont on se servait d'ordinaire aux funérailles d'un mari. Quand elle arriva, elle portait le deuil de son époux. Elle fit boire les Drévliens en son honneur, et quand ils furent ivres, elle en fit massacrer cinq mille. Après cet exploit, elle retourna à Kiev, leva une armée, marcha contre les Drévliens, les assiégea une année entière, tuant impitoyablement les transfuges qui arrivaient dans son camp, et en définitive obtint la victoire. En accordant la paix aux vaincus, elle exigea de chaque maison un tribut de trois pigeons et autant de passereaux. Quand elle eut les oiseaux entre les mains, elle leur fit attacher sous les ailes

diverses matières incendiaires, et elle leur rendit la liberté. Une fois lâchés, les oiseaux regagnèrent leurs pénates habituels et embrâsèrent de la sorte les forteresses et les maisons. La conflagration devint universelle, et quiconque tenta de s'y soustraire, fut ou tué ou fait prisonnier et vendu. Quand Olga fut maîtresse de toutes les forteresses des Drévliens et qu'elle eut vengé la mort de son mari, elle reprit la route de Kiev. »

Cette *aimable* princesse embrassa plus tard le christianisme ; elle changea son nom d'Olga en celui d'Hélène, et introduisit chez les Russes les doctrines et les rites de l'Eglise grecque. Mais la foi chrétienne chez de semblables convertis devint aussi barbare que leur ancienne croyance, et il ne paraît pas qu'elle se soit beaucoup améliorée de temps de Vasiley Ivanovich. La légende suivante peut donner une idée assez complète des lumières de l'Eglise russo-grecque à l'époque du voyage d'Herberstein :

« Les Russes tiennent Nicolas de Bari pour le premier d'entre les saints, et ils ne parlent que de ses nombreux miracles. Je vais en citer un arrivé il n'y a que peu d'années. Un certain Michaël Kysaletski, vigoureux et vaillant soldat, dans un engagement contre les Tartares, s'attaqua à un Tartare en renom et le poursuivit sans pouvoir l'atteindre, quelque ardeur qu'il communiquât à son cheval. Reconnaissant l'inutilité de ses efforts, Michaël s'écria : « O saint Nicolas, laisse-moi prendre ce gibier maudit ! » Entendant ceci, le Tartare s'écria en grande épouvante : « O saint Nicolas, si cet homme m'attrape par ton aide, tu ne feras pas un miracle ; mais si tu permets que moi, étranger à ta foi, j'échappe à sa poursuite, ta renommée sera grande. » On dit qu'alors le cheval de Michaël s'arrêta court, et que le Tartare fut sauvé. On ajoute aussi, qu'à dater de cette époque, le Tartare fit chaque année, à saint Nicolas, l'offrande d'une certaine quantité de miel en reconnaissance du service, et qu'il en envoya tout autant à Michaël en mémoire du fait, en y ajoutant le don d'une pelisse d'honneur en peau de marte. »

Le peu d'influence de l'Eglise en Russie nous est démontrée de reste par la misérable condition du clergé. Laissons parler Herberstein :

« Les prêtres occupent la première place dans les églises, et

si l'un d'eux, sous quelque prétexte que ce soit, commet un acte contraire à la religion et aux fonctions du sacerdoce, ou s'il est accusé de vol, d'ivrognerie ou de quelque autre vice de cette espèce, il est puni par le magistrat *séculier*. J'ai vu des prêtres en état d'ivresse fouettés publiquement dans Moscou, et qui ne se plaignaient que d'une chose, c'était d'être battus par des esclaves au lieu de l'être par des gens bien nés. Il y a quelques années, un des délégués du prince fit étrangler un prêtre pris en flagrant délit de vol. Cette sentence déplut fort au métropolitain, qui porta son grief devant le prince ; mais celui-ci donna raison à son officier. Si un prêtre se plaint à un juge laïque d'avoir été frappé par un laïque (car tout ce qui concerne les coups et les injures relève du droit séculier), et que le juge apprenne que le prêtre demandeur a provoqué le laïque, soit en action, soit autrement, il punit le prêtre.

» Les prêtres reçoivent, en général, une subvention des personnes en rapport avec la cour ; il leur est, en outre, accordé quelque petite habitation avec des champs et des prairies, d'où ils tirent de quoi vivre par leur travail et celui de leur famille, tout comme leurs voisins. Ils ont de très minces salaires. Quelquefois, l'argent de l'Eglise est placé à 10 0/0, et l'on en donne l'intérêt au prêtre pour ne pas avoir à l'entretenir autrement. Il y en a aussi qui vivent par la libéralité des princes. A l'exception des évêchés et des couvents, il y a peu de paroisses qui possèdent des revenus et des terres. Aucune paroisse, aucune cure, n'est donnée à d'autre qu'à un ecclésiastique. Il n'y a qu'un autel par église, et le service divin n'y est jamais célébré plus d'une fois par jour. Il n'y a presque pas d'église sans prêtre, et celui-ci n'est astreint à dire l'office que trois fois la semaine. »

Tel était l'état social des Russes, alors qu'à peine sortis des langes de la barbarie ils s'intitulaient chrétiens et parlaient de saints et d'églises, tout en restant imbus intérieurement des vieilles croyances païennes de leurs ancêtres. Le christianisme n'avait pas même adouci leur naturel, et, dans leurs relations domestiques, ils se montraient presque aussi cruels et aussi sauvages que dans leurs guerres. Le livre que nous analysons contient, sur les mœurs russes, certaines anecdotes récréatives.

Ainsi, les préliminaires d'un mariage russe offrent un caractère étrange :

« On regarde comme quelque chose de déshonorant pour un jeune homme de s'adresser à une jeune fille dans le but d'obtenir sa main : c'est au père de la jeune personne qu'il appartient de se choisir un gendre et de faire les ouvertures du mariage. Voici généralement ce qui se dit en pareil cas : « J'ai une fille dont je voudrais que vous devinssiez le mari. » A quoi le jeune homme répond : « Si vous désirez m'avoir pour gendre, j'aurai, si vous le jugez bon, une réunion avec mes parents pour me consulter avec eux sur ce sujet. » Alors, si les père et mère et les parents les plus proches y consentent, on entame une conférence pour traiter de la somme que le père de la future compte lui donner en dot. Quand la dot est fixée, on prend jour pour les épousailles. Pendant ce temps, la maison de la fiancée est interdite au jeune homme, et cela si strictement, que s'il lui arrive de chercher à voir sa future, les parents lui répondent d'ordinaire : « Apprenez ce qu'elle est de ceux qui l'ont connue. » Ainsi, à moins qu'il n'ait été stipulé un dédit très fort si le jeune homme venait à retirer sa parole d'épouser la jeune fille, tout accès auprès d'elle lui est sévèrement défendu. La dot se compose en général de chevaux, d'habits, d'armes, de bestiaux, de serviteurs et autres apports du même genre. Les gens invités au mariage font rarement de cadeaux d'argent, mais ils envoient à la fiancée des présents en nature que le marié note avec soin et range à part. Quand le mariage est accompli, il met tous ces présents en ordre, les examine bien et envoie au marché ceux qui lui plaisent et qu'il juge pouvoir lui être utiles afin de les faire estimer par des experts. Il retourne ensuite tous les autres à leurs donateurs respectifs, avec l'expression de ses remerciments. Dans le cours de l'année suivante, il fait de ceux qu'il a gardés compensation en argent ou en autre chose d'égale valeur. Si quelqu'un attribue au présent qu'il a fait une valeur plus forte que celle à lui offerte en retour, le marié renvoie immédiatement l'objet en question aux experts jurés et force le plaignant à s'en remettre à l'estimation de ces derniers. D'un autre côté, si le marié ne fait pas la compensation avant l'année révolue, ou ne restitue pas le don qu'il a accepté; il est alors

obligé à rendre le double. Enfin, s'il néglige de faire estimer, par les experts jurés, un présent quelconque, il est forcé de s'en remettre pour sa valeur à la seule décision du donateur. Les basses classes elles-mêmes ne manquent jamais d'observer cette coutume d'une manière très libérale, comme étant une espèce de donation. »

On peut facilement imaginer le genre de vie domestique qui suit un pareil début. Notre ambassadeur ne nous en donne pas moins une anecdote plaisante concernant les penchants particuliers des dames russes :

« Il y a à Moscou un forgeron allemand, nommé Jordan, qui a épousé une Russe. Après que cette femme eut vécu quelques temps avec son mari, elle lui dit un jour de l'air le plus caressant : « Pourquoi donc, mon cher époux, ne m'aimez-vous pas? — Mais je t'aime passionnément, » répondit le mari. — Cependant, » reprit-elle, « je n'ai point encore reçu de preuves de votre amour. » Le mari lui demanda quelles preuves elle voulait. « — Vous ne m'avez jamais battue, » dit-elle. — En vérité, » répliqua Jordan, « je ne croyais pas que les coups fussent une preuve d'amour ; mais qu'à cela ne tienne, je ferai en sorte de vous satisfaire. » Peu de temps après, il la battit de la manière la plus brutale, et il m'avoua que depuis ce traitement sa femme lui témoignait une bien plus grande dose d'affection ; aussi eut-il soin de répéter souvent l'exercice; il avait même fini, avant mon départ de Moscou, par lui casser les jambes et la tête. »

Mais ce goût pour le *knout* ne semble pas avoir été l'apanage exclusif du sexe faible. L'ambassadeur nous l'apprend un peu plus loin.

« Ceux qui se livrent aux travaux manuels et louent leur labeur, reçoivent par jour un *deng* et demi ; les artisans reçoivent deux *dengs* ; mais ils ne mettent d'ardeur à leur besogne qu'autant qu'ils sont bien battus. J'ai entendu des domestiques se plaindre de n'avoir pas reçu de leurs maîtres leur complète ration de coups de fouet. Ils croient, quand ils ne sont pas battus, que c'est qu'ils ont déplu à leur maître, et que celui-ci leur manifeste ainsi sa colère. »

Les soldats russes, au temps d'Herberstein, étaient, à ce qu'il

paraît, indisciplinés et d'un médiocre parti devant l'ennemi. Ainsi que tous les peuples barbares, leur seule tactique consistait en de soudaines attaques et en surprises. Comme l'ambassadeur le dit avec assez de naïveté : « Ils combattaient bien plus à l'aise à distance que corps à corps. » Les progrès de l'art militaire et le perfectionnement des armes, introduits depuis long-temps chez les nations civilisées de l'Europe, étaient pour eux choses nouvelles et dont ils comprenaient à peine l'usage. Un bon arc, des flèches acérées, un cheval rapide, voilà sur quoi ils comptaient le plus.

« Ils effectuent leur première charge avec une impétuosité terrible; mais leur valeur ne tient pas long-temps. On dirait qu'ils viennent dire à l'ennemi : « Si vous ne fuyez pas, c'est nous qui battrons en retraite. » Il arrive rarement qu'ils prennent une ville d'assaut; ils aiment mieux l'assiéger indéfiniment et la réduire par la famine ou s'en emparer par trahison. Ainsi, le siége de Smolensk par Vasiley, où ce prince avait cependant employé contre la ville des pièces d'artillerie, les unes amenées de Moscou, les autres fondues sur les lieux mêmes, n'eut d'autre résultat pour lui que la satisfaction d'avoir réduit en poudre les murailles de la place. Il ne tira pas plus d'avantage du siége de Kasan, qu'il cerna avec une armée nombreuse et où il se servit également de canons qu'il avait fait venir par eau; car telle fut la lâcheté des soldats, que, pendant le temps que dura l'incendie de la citadelle, qui fut brûlée de fond en comble, et même après l'incendie, alors que l'ennemi aurait eu le temps d'en reconstruire une autre, il ne se trouva pas un guerrier doué d'assez de courage pour escalader la hauteur et s'emparer de son terrain nu. »

Il semblerait que les cérémonies officielles russes étaient empruntées aux Tartares. Elles offraient un mélange de dignité exagérée et de sans-gêne fraternel. Herberstein donne une description très amusante des us et coutumes de la cour de Russie, en racontant la manière dont il fut reçu et traité en sa qualité d'ambassadeur. Chaque fois que paraissait l'ambassadeur, il se manifestait chez ses hôtes une lutte intérieure entre la crainte de ravaler leur dignité et le désir de ne point manquer aux règles de la courtoisie, lutte dans laquelle toutefois la question de di-

gnité passait avant la question de courtoisie. Lorsqu'un ministre du czar venait à la rencontre de l'ambassadeur, il essayait toujours de s'arranger de manière à ce que l'étranger mît pied à terre le premier, pour montrer la prééminence de la cour de Russie. Dans une de ces circonstances, le baron d'Herberstein qui, à ce qu'il paraît, était sur ce point également soigneux de la dignité de son souverain, eut à mettre en œuvre toute son habileté diplomatique pour échapper à une humiliation :

« Lors de ma première ambassade, je dis à la personne qui vint de Moscou au-devant de moi, que j'étais fatigué du voyage et que nous pourrions faire nos affaires à cheval ; mais, par la raison que j'ai expliquée, il ne jugea pas convenable de passer ainsi par dessus le cérémonial. Les interprètes et la suite avaient déjà mis pied à terre et me conseillaient d'en faire autant, à quoi je répondis que je descendrais de cheval aussitôt que le Russe l'aurait fait. La vérité est que, quand je vis attacher tant d'importance à la chose, je me montrai, de mon côté, également peu disposé à manquer à mon devoir envers mon maître ou à compromettre sa dignité ; mais comme l'envoyé du czar refusait de quitter la selle le premier et que cette question de vanité amenait du retard, afin d'y mettre un terme, je dégageai mon pied de l'étrier comme si j'allais descendre, ce que voyant, le Russe mit pied à terre immédiatement. Quant à moi, je descendis de cheval avec une extrême lenteur, ce qui vexa mon partenaire considérablement en reconnaissant qu'il venait d'être attrapé par moi. »

La présentation à la cour fut une cérémonie raide et compassée, qui fait songer aux audiences impériales de la Chine. C'était une habitude constante de retenir l'ambassadeur à dîner, et il ne fut point fait d'exception pour Herberstein. L'étiquette se maintint assez strictement jusqu'à ce que tout le monde fût à table ; mais il paraît que la bonne chère amena un peu plus de familiarité entre les convives, bien que le rôle fût encore embarrassant pour un novice. Après avoir décrit le cérémonial usité dans l'intervalle de la présentation au czar et l'instant du dîner, notre ambassadeur continue en ces termes :

« Quand tout le monde fut assis, le prince appela un de ses serviteurs et lui donna deux longs morceaux de pain en lui di-

sant : « Porte ceci au comte Léonhard et ceci à Sigismond. » En conséquence, le serviteur, ayant pris avec lui l'interprète, vint présenter le pain à chacun de nous en prononçant ces paroles : « O comte Léonhard ! le grand-duc Vasiley, par la grâce de Dieu roi et seigneur de toute la Russie, étend sur toi sa faveur et t'envoie le pain de sa table. » Ce discours nous fut traduit à haute voix par l'interprète. Nous reçûmes debout cette marque de la faveur du prince. Les autres convives, à l'exception des frères du prince, se levèrent aussi pour nous complimenter. En pareil cas, il n'est pas nécessaire de répondre, on n'a qu'à accepter le pain, à le mettre sur la table et à exprimer ses reremercîments par un salut de la tête, au prince d'abord, puis aux conseillers et au reste des convives à la ronde. Le prince se sert du pain pour témoigner à quelqu'un la faveur dont il l'honore ; mais s'il lui envoie du sel, c'est pour exprimer son affection ; c'est la plus grande marque d'honneur qu'il puisse donner à un hôte, pendant un repas, que de lui envoyer du sel de sa table. Je dois faire remarquer ici que les pains sont faits en forme de collier de cheval, ce qui, selon moi, est un emblême du joug de fer et de la perpétuelle servitude de ceux qui les mangent. Après cette cérémonie, les gens de service allèrent chercher les mets sans plus montrer de marque de déférence pour le prince. Ils commencèrent par apporter de l'eau-de-vie, dont on boit toujours au commencement du dîner, puis des cygnes rôtis qu'ils ont toujours soin de placer devant les conviés, comme premier plat de viande. Trois de ces cygnes furent posés en face du prince, qui s'assura du plus tendre avec la pointe de son couteau afin d'en manger de préférence, après quoi il les fit enlever. Les serviteurs se retirèrent dans le même ordre qu'ils étaient entrés, et bientôt après ils rapportèrent ces cygnes divisés par morceaux sur des plats plus petits, contenant chacun quatre portions. Cinq plats furent servis devant le prince ; les autres furent distribués entre les frères du prince, les conseillers, les ambassadeurs et le reste de convives à la ronde. Un domestique spécial se tient auprès du prince pour lui présenter sa coupe, et c'est par lui que le prince envoie le pain et les différents mets aux divers personnages de la table. Ordinairement le prince donne à la personne qui le sert un petit morceau de

cygne à goûter, puis il en coupe d'autres morceaux sur différentes parties du corps de l'oiseau et les goûte à son tour; après quoi il envoie à l'un de ses frères ou à l'un de ses conseillers ou des ambassadeurs un plat de ce qu'il a goûté. Les mets de cette espèce sont toujours offerts avec une sorte de solennité aux ambassadeurs; on suit le même cérémonial que pour le pain, et, en les recevant, c'est non-seulement le devoir du destinataire, mais de tous les autres convives, de se lever. Aussi, n'est-ce point une mince besogne que de toujours se lever, se tenir debout, remercier et saluer à la ronde chaque fois que le prince juge à propos d'honorer de sa faveur un convive quelconque.

» A ma première ambassade, alors que j'étais envoyé par l'empereur Maximilien, j'eus à me lever plusieurs fois en l'honneur des frères du prince; mais comme je vis qu'ils ne m'offraient en retour aucun remercîment et ne me faisaient aucune réponse, chaque fois que, dans la suite du dîner, je m'apercevais qu'ils étaient sur le point de recevoir une faveur du prince, je me mettais à entamer la conversation avec un voisin, affectant de ne rien voir de ce qui se passait; et, malgré les avertissements de mes vis-à-vis qui me faisaient remarquer que les frères du prince étaient debout, je simulais l'indifférence si long-temps que ce n'était qu'à leur troisième avertissement que je leur demandais ce qu'ils me voulaient. Pendant le temps qu'ils mettaient à me répondre que les frères du prince étaient debout, la cérémonie s'achevait sans que j'eusse regardé et me fusse levé. Alors, comme il arrivait quelquefois que je me levais trop tard et que je me hâtais de me rasseoir, mes vis-à-vis se prenaient à rire et moi je leur en demandais la raison, mais aucun n'osait me la dire. A la fin, feignant d'avoir compris, je pris un visage sérieux et dis: « Je ne suis pas ici un simple particulier, et je ne manquerai pas de me montrer irrévérentieux envers quiconque se montrera tel envers mon maître. » Je fis plus: une fois que le prince envoya un mets aux jeunes gens et qu'on me fit observer que je ne m'étais pas levé, je répondis: « Quiconque honore mon maître sera également honoré par moi. »

» Quand nous commençâmes à manger les cygnes rôtis, on mit sur la table du vinaigre et du poivre et du sel mêlés, dont

on se servit en guise de sauce ou de jus; on nous servit également pour le même objet du lait aigre, des concombres confits et des pruneaux cuits qu'on laissa sur la table tout le temps du dîner. Les autres plats se servent de la même manière. Devant les convives sont des vins de plusieurs sortes, notamment du malvoisie, des vins de Grèce, et aussi différentes espèces d'hydromel. Le prince se fait généralement présenter son gobelet une ou deux fois, et, après y avoir bu, il appelle auprès de lui les ambassadeurs chacun à leur tour et dit : « Léonhard, » ou « Sigismond, » selon le cas, « tu es venu de la part d'un grand souverain vers un grand souverain, tu as fait un long voyage; quand tu auras éprouvé notre faveur tu t'en trouveras bien ; bois, et bois sec, mange tout ton content et puis repose-toi, afin que tu puisse ensuite retourner vers ton maître. »

Ces banquets duraient souvent très long-temps, — plusieurs heures ou même une journée tout entière, — bien que le menu n'en fût pas très délicat, au moins pour le palais d'un gourmet de nos jours. L'ambassadeur fut surpris de voir que presque toute la vaisselle de la table royale était d'or massif. Il paraît aussi que le festin se continuait encore après qu'on avait quitté la table du roi.

« Le prince fait souvent à ses hôtes l'honneur de leur envoyer des mets et du vin. Il ne s'occupe jamais d'affaires sérieuses pendant le dîner; mais quand le repas est fini, il dit ordinairement aux ambassadeurs : « Maintenant, vous pouvez vous retirer. » Ainsi congédiés, les ambassadeurs regagnent leurs hôtels, escortés par les mêmes personnes qui les ont conduits au palais, lesquelles déclarent qu'elles ont ordre de rester avec eux pour leur faire passer le temps gaîment. Alors on apporte des gobelets d'argent et divers flacons, et chacun s'efforce de griser son voisin. Ils sont très habiles à trouver des prétextes pour vous faire boire, et quand ils sont à bout de ressource pour trouver un toast à proposer, ils portent les santés de l'empereur, du prince son frère, et de tous les personnages de distinction. Ils pensent qu'en présence de pareils noms il n'y a pas d'excuse pour refuser la coupe. Voici comment on boit : celui qui propose le toast prend sa coupe, va au milieu de la chambre, et debout, la tête découverte, il prononce dans une joyeuse allocution

le nom de celui à la santé duquel il veut boire, en énumérant ses mérites. Alors, après avoir vidé sa coupe, il la renverse au-dessus de sa tête pour faire voir qu'il n'y reste plus rien et qu'il a sincèrement porté la santé de la personne en l'honneur de laquelle il a bu. Il se place ensuite au bout de la table, fait emplir toutes les coupes, et présente à chacun la sienne en prononçant le nom de la personne à la santé de laquelle on doit boire ; sur quoi chacun est obligé d'aller au milieu de la salle et de vider sa coupe avant de revenir à sa place. Quiconque veut échapper à ces santés trop prolongées, est obligé de s'avouer ivre ou vaincu par le sommeil, ou au moins de déclarer qu'ayant déjà vidé nombre de coupes, il lui est impossible de boire davantage, car ils ne croient avoir bien reçu leurs hôtes et leur avoir donné une hospitalité complète que lorsqu'ils les ont renvoyés gris. Les nobles et ceux qui peuvent boire de l'hydromel et de la bière ne manquent pas d'observer cette coutume.

» Lors de ma première ambassade, quand j'eus accompli ma mission et reçu mes lettres de congé, à la fin d'un dîner auquel j'avais été invité (car c'est l'habitude d'inviter les ambassadeurs à dîner à leur départ aussi bien qu'à leur arrivée), le prince se leva de table, se fit donner sa coupe et dit : « Sigismond, je veux vider ce gobelet à l'affection que je porte à notre frère Maximilien, empereur élu et roi suprême des Romains, et à sa santé ; auquel toast tu boiras aussi et tous les autres convives à la ronde, afin que tu sois témoin de notre amitié pour notre frère Maximilien et que tu lui reportes ce que tu vois. » Il me tendit alors la coupe et dit : « Bois à la santé de notre frère Maximilien, empereur élu et roi suprême des Romains. » Il la tendit ensuite à tous les autres convives ainsi qu'à tous ceux qui étaient présents à d'autres titres, en se servant des mêmes paroles pour chacun. Après avoir reçu nos coupes, nous fîmes un pas en arrière et, nous tournant du côté du prince, nous saluâmes et bûmes. Quand cette cérémonie fut achevée, il m'appela vers lui, me donna la main et me dit : « Maintenant pars. »

Nous avons déjà dit qu'à l'abri du christianisme, les Russes du temps d'Herberstein conservaient un grand nombre de leurs superstitions premières. Certaines de ces superstitions ont trait aux vieilles divinités populaires, les autres ne sont que des lé-

gendes locales. Elles appartiennent à l'intéressant chapitre des antiquités populaires de la race slave. C'est ainsi que dans la description de la cité de Novgorod nous trouvons ce qui suit :

« Les habitants de Novgorod faisaient autrefois le principal objet de leur culte d'une idole appelé Perun, placée à l'endroit même où s'élève maintenant le monastère qu'on nomme Perunski, du nom de l'ancienne divinité. Quand plus tard ils reçurent le baptême, ils abattirent l'idole et la jetèrent dans la rivière Volchov. La légende raconte que la statue, au lieu de s'enfoncer, remonta le courant, et qu'arrivée auprès du pont il en sortit une voix qui cria : » O habitants de Novgorod, à vous ceci en mémoire de moi ! » et une corde fut jetée en même temps sur le pont. Même maintenant il arrive de temps en temps, à certaines époques de l'année, que la voix de Perun se fait entendre. En pareil cas, les citoyens se précipitent soudain les uns sur les autres et se frappent à coups de corde, et il en résulte un tel tumulte que, malgré tous ses efforts, le gouverneur a grand'peine à rétablir l'ordre. »

Notons encore deux autres légendes curieuses sur le pays situé au-delà du fleuve Obi, légendes dont la première « ressemble fort à une fable, » nous dit l'excellent baron d'Herberstein :

« On raconte qu'il se produit tous les ans chez les habitants de la contrée appelée Lucomoryæ, un fait aussi merveilleux qu'incroyable et qui ressemble fort à une fable. On prétend qu'ils meurent tous le 27 novembre, jour consacré à saint Georges chez les Russes, et qu'ils reviennent à la vie, comme les grenouilles, au printemps suivant, le 24 avril en général. Ces gens entretiennent avec les Grustintzi et les Serpovtzi des relations commerciales d'un genre aussi nouveau qu'inusité. Ainsi, quand approche leur période de mort ou de sommeil, ils déposent leurs marchandises dans un certain lieu où les Grustintzi et les Serpovtzi viennent les chercher et laisser les leurs en échange ; mais quand les Lucomoryens reviennent à la vie, ils exigent la restitution des objets par eux déposés, s'ils jugent qu'on n'en a pas donné la valeur réelle ; de là des querelles et des conflits incessants.

» En descendant le cours de l'Obi, on trouve sur la rive gauche la nation des Calami. A partir de ce point jusqu'au lieu appelé la « Vieille Femme d'Or, » c'est-à-dire à l'embouchure du fleuve, sont les rivières Sossa, Berezva, et Dadanim, qui toutes ont leurs

sources dans les montagnes de Camen, Bolschega, Poiassa et les rochers voisins. Toutes les races qui habitent entre ces rivières et la « Vieille Femme d'Or » sont, dit-on, tributaires du prince de Russie.

» Slata Baba, c'est-à-dire la « Vieille Femme d'Or, » est une idole située à l'embouchure de l'Obi, dans la province d'Obdora. Sur les rives de l'Obi et des rivières voisines, sont bâties de nombreux châteaux-forts dont les seigneurs sont à ce qu'il paraît tous sujets du prince de Moscou. « La Vieille Femme d'Or » est une statue représentant une femme tenant son fils sur ses genoux, et il circule une histoire ou plutôt une fable qui prétend qu'on lui a vu récemment une autre enfant qu'on dit être son petit-fils. On ajoute qu'elle a construit, à l'endroit où elle est placée, certains instruments de musique qui résonnent constamment et rendent le son de la trompette. Si cela est, je suppose que ces sons ne peuvent être produits que par le souffle du vent. »

Voici une autre superstition primitive de la province de Samogithie.

« Cette province abonde en bois et en forêts où se passent des scènes horribles. Ces forêts sont habitées par des peuples idolâtres qui nourrissent et entretiennent comme des espèces de dieux domestiques des reptiles à quatre pattes courtes semblables à des lézards et dont le corps noir et plat n'a pas plus de quatre palmes de longueur. Les naturels donnent à ces animaux le nom de *givoites*, et à certains jours on les laisse courir dans les habitations pour y venir chercher la nourriture qu'on a eu soin d'y placer à leur intention. En pareil cas, toute la famille les traite avec une grande vénération jusqu'à ce qu'ils aient quitté la place après avoir satisfait leur faim ; et s'il survient quelque accident dans la maison, on ne manque jamais de l'attribuer à ce que le reptile-dieu n'a pas été content de l'hospitalité à lui offerte. En revenant de mon premier voyage à Moscou, je passai par Troki et j'appris du maître de la maison où je m'étais arrêté, qu'il avait cette même année acheté plusieurs ruches d'abeilles à un de ces idolâtres et qu'il était parvenu, à force de raisonnements, à le convertir à la foi du Christ et à lui persuader de tuer le reptile objet de son culte. Mais quelque temps après, en allant faire de nouvelles acquisitions d'abeilles, il trouva son prosélyte

affreusement défiguré et la bouche remontée jusqu'aux oreilles. Aux questions qu'il lui fit sur la cause d'un aussi terrible accident, le malheureux lui répondit que ce mal lui avait été envoyé pour le punir d'avoir porté une main sacrilége sur le reptile son dieu et qu'il s'attendait à bien d'autres calamités encore s'il ne revenait pas à sa religion première. Bien que ce fait ne se soit pas passé en Samogithie, mais en Lithuanie, j'ai cru devoir le rapporter comme trait de mœurs. »

Voici une autre légende sur la navigation de la Baltique :

« Après un voyage de quatre-vingts milles, en quittant le pays des Lapons, ils arrivèrent dans celui de Nortporden, qui appartient au roi de Suède. Les Russes appellent la contrée Kaienska Semla et les habitants Kaiemai. Longeant une côte battue par les vents qui s'étend en pointe à droite, ils arrivèrent à un cap appelé le Saint-Nez (Sviatoi Nos). Le Saint-Nez est un roc immense de la forme d'un nez qui surplombe la mer. Au-dessous est une caverne qui reçoit, toute les six heures, le flux de l'Océan et forme un gouffre où l'eau se précipite en tourbillonnant et d'où elle ressort de même avec un bruit épouvantable. Des navigateurs l'ont appelé le cœur de la mer. Istoma disait que la force de ce tourbillon était si grande qu'elle attirait et avalait les navires et en général tout ce qui flottait dans son voisinage, et que lui-même n'avait jamais couru de plus grand danger, car ce ne fut qu'à force de rames qu'ils parvinrent à échapper au violent courant qui commençait à les entraîner vers ce gouffre. Après avoir passé le Saint-Nez, ils arrivèrent à une montagne à pic qu'ils furent obligés de doubler. Des vents contraires les retinrent plusieurs jours dans ces parages, ce qui fit dire à un matelot : « Le rocher que vous voyez s'appelle Sémes, et vous ne viendrez pas à bout de le doubler si vous ne l'apaisez par quelque offrande. » Toutefois, Istoma ayant reproché à cet homme son absurde superstition, le matelot se tut, et, après trois jours de tempête, le calme étant revenu on leva l'ancre. Quand le vent favorable souffla et qu'ils purent reprendre le large, le pilote dit : « Vous vous êtes moqué de mes avertissements quand je vous disais d'apaiser le rocher Sémes, et vous m'avez taxé de vaine superstition ; mais si cette nuit je n'avais pas secrètement grimpé sur le rocher et ne me le fusse pas

rendu propice, vous ne seriez jamais sorti d'ici. » Quand on lui demanda quelle espèce de sacrifice il avait offert à Sémes, il répondit qu'il avait répandu sur le rocher de la farine d'avoine mélangée avec du beurre.

Un des grands amusements de la cour c'était la chasse, surtout la chasse aux lièvres et la chasse au faucon. La chasse aux lièvres était une sorte de battue immense, un vrai massacre. Les pauvres animaux étaient poussés, en grand nombre, dans des espaces fermés où on lâchait des chiens pour les étrangler; absolument comme on fait aujourd'hui d'un bataillon de rats pour voir combien un chien favori peut en tuer dans un temps donné quand ils sont à sa portée. Les combats d'ours étaient aussi des spectacles très recherchés; la lutte avait lieu ordinairement entre un ours et un homme. En Lithuanie, on chassait le bison, genre d'exercice beaucoup plus violent et plus périlleux.

« Pour chasser le bison, il faut être doué de beaucoup de force, d'adresse et d'agilité. On choisit un lieu où se trouvent des arbres placés à égale distance les uns des autres et de grosseur moyenne, autour desquels on puisse aisément courir, mais cependant assez forts pour couvrir le corps d'un homme. Chaque chasseur se place à portée de l'un de ces arbres. Le bison, une fois lancé par les chiens et chassé vers le lieu de l'embuscade, se précipite avec une irrésistible fureur sur le premier chasseur qui s'offre à ses regards. Celui-ci, toutefois, se retranche immédiatement derrière son arbre et frappe la bête avec son couteau de chasse partout où il peut l'atteindre. Il est rare que l'animal tombe sous le coup ; alors, exaspéré par sa blessure, non-seulement il joue des cornes, mais il darde une langue si rugueuse et si forte que si elle rencontrait le vêtement du chasseur elle s'y attacherait et attirerait l'homme qui, dans ce cas, serait infailliblement mis en pièce. Mais si le chasseur se sent fatigué de toujours évoluer et frapper, il n'a qu'à jeter son bonnet rouge à l'animal, et celui-ci tourne immédiatement contre ce nouvel ennemi toute la rage de ses cornes et de ses pieds. Si cependant un autre chasseur veut prendre part au combat avant que le monstre ne soit abattu, ce qui doit toujours se faire pour diminuer le danger, il lui suffit, pour attirer l'animal contre lui, de pousser le cri barbare de « louloulou ! »

La relation du baron d'Herberstein contient plusieurs notices curieuses sur l'histoire naturelle, et l'on trouve à chaque pas, dans tout le corps de l'ouvrage, une foule de choses intéressantes. Aussi répétons-nous ce que nous disions au commencement de cet article, que la Société Hakluyt a bien mérité du public en mettant ce livre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, par la traduction qu'elle en a fait faire dans une langue aussi répandue que la langue anglaise. Le contraste entre la Russie de 1537 et la Russie de 1853, n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant, et, quelque grand que soit ce contraste, nous nous demandons s'il n'est pas encore plus frappant dans les grandes villes et les classes élevées que dans la masse de la population.

(Retrospective Review).

O. S. *(Notes upon Russia : being a translation of the Earliest Account of that Country, entitled Rerum Moscoviticarum Commentarii, by the baron Sigismund von Herberstein, Ambassador from the Court of Germany to the Grand Prince Vasiley Ivanovich, in the years* 1517 *and* 1526. Translated and edited, with Notes and an Introduction, by R. H. Major, of the *British Museum.* London, printed for the Hakluyt Society.—1851-1852)

Ce que l'article de la *Revue Rétrospective* contient sur le baron Sigismond de Herberstein doit être complété par une note bibliographique. Ce diplomate, né à Wippach, en Styrie (1486), avait étudié la jurisprudence et fait la guerre, comme général de cavalerie, avant d'être créé conseiller aulique par l'empereur Maximilien. Outre sa mission en Russie, il en remplit plusieurs autres et toujours de manière à justifier la confiance de ses souverains; car, après Maximilien, Charles-Quint l'employa aussi. Lorsqu'il renonça à la vie politique, en 1553, il avait

parcouru presque toute l'Europe, ce qui a causé la méprise de Camus qui, dans ses *Mémoires sur les grands et petits voyages*, fait du baron deux personnages différents, l'un S. *Herbestan*, voyageur, et l'autre S. *Herberstein*, diplomate.

La première mission du baron Sigismond l'avait conduit d'abord en Danemark en 1516, à l'époque où le roi Christian II, surnommé le Cruel, compromettait sa couronne par son aveugle passion pour Dyveke, fille d'une aubergiste, dont la fin tragique ferait un beau sujet de drame. Maximilien se croyait le droit d'intervenir, parce que Christian avait épousé, en 1515, la princesse Isabelle, sa petite-fille, sœur de Charles-Quint. La mission du baron Sigismond était délicate : elle est restée secrète. On ne croit pas qu'il ait contribué en rien à la mort violente de Dyveke, si réellement cette maîtresse du roi danois périt par le poison. Cet évènement eut lieu en 1517 ; le baron Sigismond Herberstein avait quitté le Danemark depuis l'année précédente.

Ce fut en 1526 que Charles-Quint l'envoya à Constantinople. On sait qu'à cette date, la Sublime-Porte comptait en Europe. Il est à regretter que le baron n'ait rien écrit sur les Turcs du temps de Soliman. Son ouvrage sur la Russie a été traduit en allemand et en italien : nous n'en connaissons pas de traduction française. Le baron vécut jusqu'en 1566, conseiller privé de Charles-Quint et président de la chambre des finances d'Autriche.

Esquisses transatlantiques.

PROMENADE

A PIED, A CHEVAL OU A DOS DE MULET

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU NORD JUSQU'EN CALIFORNIE

(EXTRAIT DU JOURNAL DE M. HENRY COKE) (1).

Saint-Louis. — 28 *Mai* 1850. — Dieu merci! nous voilà prêts. Je commençais à croire que nous ne réussirions pas à quitter Saint-Louis; chaque jour c'étaient de nouveaux obstacles. Les émigrants en sont cause; ils accaparent tout, et l'on a de la peine à se procurer les choses nécessaires. Il m'a fallu donner 125 dollars pour un de mes chevaux, 140 pour une mule. Il y a trois ans, j'aurais eu les deux pour la moitié de cette somme. Les domestiques et les guides sont également rares. Quant à l'innombrable quantité d'objets dont nous nous char-

(1) Ces esquisses sont traduites d'un volume publié en 1852, par M. Henry Coke, et dédié à son frère le comte de Leicester. C'est le récit d'un voyage accompli en 1850 et 1851, comprenant les Açores, les Antilles, Cuba, tout le travers du continent américain, depuis Charlestown jusqu'à l'Orégon, les Iles Sandwich et San-Francisco. — Nous avons déjà donné la relâche à La Havane. — La partie que nous offrons aujourd'hui est la plus remarquable; jamais voyage si long et si difficile, n'a peut-être été entrepris et mené à terme par un simple touriste, sans aucune vue de science ou de profit. Bien rarement aussi un journal de voyage a présenté autant d'esprit et de bonne humeur, autant de variété, malgré la continuelle répétition des mêmes détails. Or, c'est bien un journal écrit sur place, à la fin de chaque étape, et, à la vivacité avec laquelle il rend les impatiences et les joies de tous les instants, on sent que le voyageur dit vrai en affirmant que, plus d'une fois, il s'est endormi le crayon à la main, à côté de son souper oublié, en écrivant les impressions du jour. H. M. (Voir la livraison de décembre 1852.)

geons, une semaine ne serait pas de trop pour en dresser la liste. Pope dit quelque part : « L'homme a besoin de peu de chose, et encore pour bien peu de temps. » Pope en parle à son aise, et l'on voit qu'il n'avait pas fait de voyage à travers les Montagnes Rocheuses.

A la fin pourtant, nous sommes en mesure, et assez bien équipés. Nous avons neuf mules, huit chevaux et deux chariots; J'ai pour compagnons mon ami Fred et un missionnaire anglais appelé modestement Julius César, et qui, en raison de sa force et de ses proportions gigantesques, pourrait à bon droit s'intituler pilier de l'Église. Quatre jeunes Français de Saint-Louis; un certain Fitz, Canadien engagé comme guide; mon domestique, qui se permet de s'appeler Nelson, et enfin un mauvais petit drôle d'Américain, attaché à Fred en qualité de valet de chambre ou plutôt de valet de champs, et répondant au nom de Jemmy, complètent notre joyeuse troupe. Le bagage nous inquiète un peu; il monte en tout à environ quarante mille livres pesants, et, à juger d'après la force de nos chariots, c'est un bon quart de plus qu'ils n'en devraient raisonnablement porter. Je n'ai jamais été si charmé de partir; car Saint-Louis est une triste résidence, et celui qui y passerait quinze jours sans autre but que de s'amuser, pourrait bien prendre en haine toutes les villes américaines; mais, comme place de commerce, Saint-Louis est digne d'attention, et son importance augmente chaque année. Ses habitants rêvent déjà le moment où leur ville servira d'entrepôt aux marchandises de l'Inde, apportées de la Californie par un chemin de fer. Ainsi, qu'on essaye si l'on veut de Saint-Louis en tant que commerce; mais qu'on se garde bien d'y venir chercher le plaisir, et, si l'on en fait le point de départ d'une excursion, le mieux est d'y acheter uniquement ce qu'il serait impossible de se procurer ailleurs. Tout y est hors de prix. Nous en sommes, Fred et moi, pour à peu près cinq mille francs chacun; il faut dire aussi que Fred est un terrible homme pour les précautions. Ainsi il nous a fait emporter jusqu'à des pliants et des couteaux à découper, comme si le plus vulgaire amateur de pique-niques consentait à s'asseoir autrement que sur l'herbe, et comme si nous n'avions pas déjà assez d'armes tranchantes pour dépecer tous les troupeaux de buffles que nous sommes destinés

à rencontrer. Pour son usage particulier, Fred s'est muni de gants jaunes et de bottes vernies qui, j'espère, produiront sur les indigènes tout l'effet désirable! La température est excellente; le *Saint-Ange*, sur qui nous prenons passage, est, dit-on, bon marcheur; le capitaine paraît fort accommodant, et, en somme, notre voyage sur le Missouri s'annonce favorablement.

29. — En nous éveillant ce matin à bord, et, comme nous nous félicitions de notre heureux départ, nous faisons une découverte peu réjouissante; Fitz, notre guide, a déserté avec armes et bagages; mais dire où, comment, et quand il a accompli son fatal dessein, ce n'est pas chose facile. Pendant la nuit, nous ne nous sommes arrêtés qu'à Saint-Charles, seulement cinq minutes, et on assure que personne n'a débarqué; c'est à n'y rien comprendre. Le capitaine déclare que le drôle se sera noyé; mais son fusil, c'est-à-dire celui que nous lui avions prêté, a disparu aussi, de même que ses effets; on ne peut guère mettre tout cela sur le compte d'un accident, et à moins de supposer qu'il ait voulu faciliter un suicide en prenant avec lui du lest, je trouve beaucoup plus probable qu'il aura imaginé ce moyen d'avoir, à peu de frais, un fusil et trois mois de gage. Notre seule consolation est de penser qu'il vaut mieux perdre un tel guide à présent que plus tard.

1er *Juin*. — Décidément le Missouri, pour la beauté des rives, est supérieur au Mississipi. Les courbes nombreuses qu'il décrit, les forêts dont ses rives sont couvertes, empêchent qu'on ne voie trop loin devant soi, et ses criques, parées de verdure et visitées seulement par les oiseaux, ont un charme de solitude élégante qui pourrait lutter avec les agréments champêtres des jardins publics de Londres, Rosherville et Crémorne. Par malheur, notre marche est considérablement gênée par une quantité de troncs d'arbres qui, comme des chevaux de frise, menacent à chaque pas d'effondrer notre bateau. Pour les éviter, il nous faut à tout moment nous échouer, puis nous remettre à flot; ce qui nous fait perdre douze heures sur vingt-quatre, sans parler du courant qui est d'une force terrible.

Nous nous sommes arrêtés quatre heures au fort Leavenworth pour y laisser des marchandises. — Magnifique vue de la prairie du haut d'une colline. Autrefois c'était ici le point de départ des

émigrants, mais ils ont adopté la route par Saint-Joseph et les *Bluffs*. Ce matin, il paraît que les Pawnies ont fait une descente en masse et se sont battus avec les Potowatamies. A propos du fort Leavenworth et de Pawnies, il y a six mois, tout cela était pour moi dans un lointain formidable. Je me disais : Quand j'aurai atteint le fort Leavenworth je ne serai plus qu'à deux ou trois milles des prairies et à la veille de me mêler aux chasseurs indiens; que n'y suis-je déjà! — M'y voici, et je n'éprouve, à vrai dire, qu'une assez froide indifférence. La pensée de l'homme est insatiable et le porte toujours en avant.

2. — Nous touchons à Saint-Joseph, à dix heures du matin. Voilà donc le fort Saint-Joe, comme disent les Yankies, ce fort qu'appelaient nos vœux. Employé toute la journée à débarquer nos chariots et à les charger; il nous faut, à notre grand déplaisir, passer encore une nuit à bord du bateau à vapeur comme de vrais Cokneys. Peut-être dans un mois ne regarderions-nous pas cela comme un malheur.

3. — Beaucoup de tracas pour nous procurer un guide, pour disposernos h arnais et atteler nos mules qui se prêtent fort mal à la cérémonie. Quitté le Missouri et campé à cinq milles de Saint-Joseph. Dressé nos tentes dans un fort bel endroit, sur le penchant d'une colline boisée, avec une petite rivière vaseuse à nos pieds. Pour commencer la vie de bivouac, nous y menons boire nos chevaux, après nous être relevé les manches jusqu'au coude afin de ressembler à des grooms ou à des dragons de la Reine. La nouveauté de la situation nous a mis tous en bonne humeur. Notre marmite de charbon de terre, bouillant en plein vent, a une couleur locale qui nous charme, et quoique l'herbe soit humide, je voudrais bien savoir qui de nous préférerait un pliant. Quant à nos armes, pistolets, carabines, tomahawks, le besoin que nous pouvons en avoir à tout moment est si évident, que nous ne pourrions, sans danger, nous dispenser de les avoir en état et sous la main. D'ailleurs, n'y a-t-il pas chance de trouver du gibier dans le bois, et si faible que soit cette chance, n'est-ce pas un devoir de la tenter? sans réfléchir que dans un bois fort accidenté une battue à la carabine pourrait être dangereuse pour la peau des chasseurs eux-mêmes. Je vise au haut d'un arbre, et je frémis d'horreur en entendant un cri de Fred qui m'apprend

que ma balle a passé tout près de sa tête. Voulant rapporter un gibier quelconque, je tire au beau milieu d'une portée de jeunes marcassins, et en rapporte un à mes compagnons qui ont de la peine à l'admettre pour un sanglier pur sang.

Avant de quitter Saint-Joseph, on nous a avertis, tant que nous serions dans le voisinage des établissements européens, de nous méfier des voleurs blancs, comme plus tard nous aurions à redouter les Peaux-Rouges. Nous avons donc organisé des gardes de nuit à la manière des marins, et comme la dureté de ma couche et le bruit de la pluie sur la tente m'empêchaient de fermer l'œil, je n'ai pas été fâché lorsque Julius est venu m'avertir que c'était mon tour de veiller sur la sûreté de la troupe et d'entretenir le feu, ce qui n'était pas moins grave. Bien que notre vigilance n'ait pas été récompensée par la moindre découverte, nous avons voulu faire notre devoir jusqu'au bout, et tous les quarts d'heure, accompagné de Nelson, mon lieutenant, je faisais des rondes, m'attendant à trouver un ennemi dans chaque buisson. A deux heures et demie j'ai éveillé Fred qui devait me relever, et, mouillé jusqu'aux os, je me suis enveloppé dans ma couverture.

4. — La matinée a été froide et maussade, et sans vouloir dénigrer en rien la vie d'aventures, je dois convenir que l'aspect de notre camp était fort lamentable. Notre nouveau guide ne nous a pas rejoints, et nous devons l'attendre où nous sommes: car bien que toutes les routes dans la direction du Nord aboutissent à *Council Bluffs*, il y en a, nous dit-on, un tel nombre, qu'il sera difficile de faire un choix et d'éviter les plus mauvaises.

Dans le cours de la journée une de nos mules a brisé sa longe et s'est échappée au grand galop du côté de Saint-Joseph : une jument noire de Frédéric manque aussi à l'appel ; nous envoyons à leur poursuite, et on les ramène quelques heures après. Notre guide nous a rejoints avec un Canadien de ses amis, charmant garçon que nous convenons de prendre avec nous jusqu'au fort Larimie.

5. — Levé le camp vers dix heures, et partis non sans peine ; rien de plus impatientant que la conduite de nos mules. Après qu'on les a attelées, ce qui n'est pas mince besogne, elles semblent faire exprès de ne pas tirer ensemble, et à chaque coup

de fouet elles répondent par des ruades furibondes. Fred et Jules César retournent à Saint-Joseph pour acheter cordes, sangles, chevilles, courroies et autres articles auxquels nous n'avions pas songé. Je reste seul pour présider à la mise en marche de notre malencontreux convoi. Les hommes semblent être aussi maladroits que les bêtes sont entêtées, et nous n'avons pas fait trois milles, que le plus lourd de nos chariots s'embourbe jusqu'à l'essieu. Après de longs et inutiles efforts pour le dégager, j'ai recours au seul moyen raisonnable, qui est d'alléger la charge.

La route devient meilleure à mesure que le pays est moins boisé et moins inégal. Vers le soir, arrivés à un petit village appelé Savannah. Nous y achetons une provision de fouets à l'usage de nos mules et de la graisse pour les roues, afin que les méchantes bêtes n'aient pas l'excuse d'un tirage difficile. Alors il s'élève un doute sur le meilleur chemin à prendre, et je m'aperçois que notre guide n'entend rien à son métier. Nous prenons conseil d'un habitant du lieu, et, descendant du village, nous campons dans une plaine qui ne ressemble pas mal à celle de Salisbury.

6. — La route redevient montueuse et détestable, les mules plus entêtées que jamais. Le grand chariot se trouve être deux fois plus chargé qu'il ne faudrait, et s'arrête à mi-hauteur d'une colline escarpée ; impossible de le faire avancer. Nous renvoyons Jemmy à Savannah, avec cent livres de farine, et, de plus, nous vendons cent livres de plomb et cent livres de sucre à un fermier que nous rencontrons ; après cela, nous marchons un peu mieux ; mais, avant que nos chariots en viennent à un poids et à une allure raisonnables, il nous faut consommer toute une charge de porc salé. Passé la rivière Ottava en bac, après avoir eu bien de la peine à embarquer les mules. Campé le soir dans un lieu découvert.

7. — Nous arrivons aux prairies. — Quelle vue magnifique ! Aucune description ne saurait donner idée de ce tableau, plein de calme et de grandeur. C'est l'Océan avec ses ondulations sans limites ; nous sommes hors de nous-mêmes. Les mules doublent le pas en sentant les chariots glisser sur l'herbe unie, et les chevaux galopent gaîment à travers ces riches pâturages, dont le frais parfum les ravit.

Vers le soir, une roue du petit chariot se brise. Par bonheur, nous sommes près d'un campement agréable. A l'ombre de grands arbres, un vieux colon du Yorkshire est établi là avec ses troupeaux et sa famille : au premier mot qu'il nous dit pour nous inviter à nous joindre à sa troupe, je reconnais avec plaisir un compatriote, et nous convenons de passer ensemble la journée dont nous avons besoin pour réparer le chariot. Notre nouvelle connaissance est un Mormon allant à la vallée du Lac-Salé. Il a passé vingt ans aux États-Unis et va rejoindre ses coreligionnaires ; une discussion s'établit entre lui et Julius ; mais le Mormon a une mémoire si extraordinaire, une connaissance si approfondie de sa Bible, qu'il n'y a pas moyen de lutter avec lui ; et comme, après tout, les différences de croyance ne sont pas très importantes, sauf le baptême par immersion, nous lui cédons pour avoir la paix ; il est sensible à notre déférence et nous offre obligeamment ses services. Trouvant que Nelson s'y prend mal pour réparer le chariot, il saisit la hache et, en cinq minutes, achève ce que l'autre n'eût pas fait en une demi-heure. Avant la nuit nous avons une excellente roue neuve.

15. — Nous marchons depuis quelques jours, tantôt seuls, tantôt en compagnie des Mormons, dont le secours nous est plus d'une fois utile. La difficulté de voyager avec des chariots commence à nous effrayer : nous avons encore eu plusieurs roues brisées ; les routes sont presque partout impraticables ; cela nous donne à réfléchir. Fred et moi nous sommes d'avis de renoncer aux chariots et de congédier notre monde ; mais exécuter cela n'est pas chose commode. Nous voudrions garder Nelson et Louis ; mais les autres seront mécontents, puis nous n'avons pas l'argent nécessaire pour payer leurs gages et leur retour jusqu'à Saint-Louis. Pourtant, continuer sur le même pied est chose impossible et folle. Comment faire? nous sommes déjà de trois semaines en retard. Il n'y a pas à songer à suivre, comme nous le voulions, la route du fort Pierre et du rocher Jaune ; enfin si nous allons droit au fort Larimie, nous ne pourrons pas chasser et serons importunés par les émigrants tout le long du chemin. Au diable les faiseurs de livres qui vous embarquent dans de telles équipées sans vous dire franchement le fort et le faible de la chose !

16. — Fait visite à un certain major Barrow, agent de la Compagnie des Indes, de l'autre côté du Mississipi. Nous le consultons sur nos embarras; il consent à nous donner de l'argent sur une traite; de plus, nous faisons affaire avec lui pour nos chariots et nos harnais, moyennant une perte énorme, cela va sans dire. Nous lui cédons également quarante livres de poudre, autant de plomb, et une foule d'articles qui maintenant sont de trop pour nous.

17. — Traité la question de séparation. Nos gens consentent à tout, et s'en retournent comme ils pourront, pourvu que nous leur payions les frais de route et de plus dix dollars par tête. Nous gardons seulement Nelson et Louis.

18. — Reçu la visite d'une troupe de sauvages. Ce sont des Pawnies et des Omahows. Ils sont sur le point de partir pour une chasse et tout équipés. Voulant éprouver leur adresse à tirer l'arc, nous plaçons un dollar au bout d'un bâton, à la distance d'une trentaine de pas, leur promettant la pièce s'ils la touchent. C'est curieux de les voir s'avancer en rampant, la flèche à la hauteur de l'œil, comme s'ils étaient à l'affût d'un daim ; plusieurs atteignent le bâton ; à la fin, un plus adroit abat la pièce et la ramasse tout joyeux.

19. — Nous nous éveillons avant le jour et trouvons plus d'un demi-pied d'eau dans la tente. Nous essayons de dessécher un peu le sol en creusant une rigole tout autour ; mais pendant que nous sommes occupés à ce *drainage* peu agréable, l'ouragan acquiert une telle violence, que les piquets de la tente sont renversés et tout s'écroule sur nos têtes. Qu'on imagine notre position jusqu'au jour. Par bonheur, nous sommes encore près de la maison du major, et nous y allons changer de vêtements et déjeuner. Passé la journée avec lui et fait courir nos chevaux contre les siens.

26. — Voyagé quelques jours sans incidents remarquables, si ce n'est qu'il nous a fallu deux fois construire un bateau et passer l'eau avec des difficultés infinies. Vu une troupe de daims, mais sans pouvoir en approcher. La nuit, les moustiques nous tourmentent affreusement; le découragement se fait sentir. Louis est mal portant; Nelson, malgré toute son énergie, supporte avec peine ces misères, nouvelles pour lui. Julius conserve, au

milieu de tout cela, une insouciance qui m'agace les nerfs. Fred, au contraire, voit tout en noir. Nos bêtes de somme ne sont pas en meilleur état que les maîtres. Nous en avons cinq écorchées par le bât ; chaque fois qu'on les charge, elles réclament fortement. La nuit, il arrive qu'elles s'emportent et se coupent les jambes avec la corde des piquets. En somme, je doute que nous puissions marcher long-temps comme cela. Il a été question déjà de se séparer. Je ne sais lequel serait le mieux de continuer ou de revenir sur nos pas.

27. — Couru deux heures après une mule échappée. Tout va de mal en pis. Une bête à recharger arrête toute la caravane, ou bien, si l'on poursuit malgré cela, il se forme cinq ou six petites troupes qui vont à plusieurs milles l'une derrière l'autre ; dans une circonstance, une des mules restées avec Fred et moi jette sa charge à terre, et ce n'est pas chose facile de la recharger. L'épreuve est rude, surtout pour les gants jaunes de mon compagnon. Mais quand sa mule grise, la plus vicieuse de la bande, se précipite sur lui et lui mord les jambes, alors il perd patience et voue aux dieux infernaux toute cette engeance de quadrupèdes. Il résulte de tout cela que nous étions de fort mauvaise humeur quand nous avons installé notre campement. Nous jeûnions depuis trente-six heures et sentions en nous les appétits animaux en pleine révolte. Des nuages de moustiques, bourdonnant autour de nous, ne contribuent pas à adoucir notre humeur ; nos chevaux, exaspérés par les mouches et saignant par tous les pores, s'agitent sans repos : notre souper, tout détestable qu'il est, nous console de nos misères, et, en digérant, la pipe à la bouche, nous déclarons qu'il n'y a pas de plus grand luxe au monde que du biscuit moisi et du lard rance.

28. — Terrible ouragan pendant plusieurs heures de la nuit. Le matin, traversé, pour la seconde fois, la rivière appelée Loup-Fork et marché dans la direction d'un beau bouquet de bois que nous supposions être sur les bords de la Platte. La prairie s'étend devant nous à perte de vue, unie comme une mer. L'herbe est haute et touffue, çà et là émaillée de petites fleurs. Le sol est riche et, s'il était desséché, produirait sans nul doute d'abondantes moissons. Vu deux antilopes paissant près du chemin. Fred, avec son lévrier, donne la chasse à la mère.

Louis et moi nous nous mettons à la poursuite du faon. Je le tire sans l'atteindre. Louis, en le poursuivant, est lancé de cheval dans une fondrière. Fred n'a pas été plus heureux dans sa chasse. De plus, il a vu son pauvre chien mourir sous ses yeux de chaleur et d'épuisement. C'est un chagrin pour nous tous qui aimions le brave animal, surtout pour son maître, qu'il a accompagné dans de longues courses en Amérique; du reste, il y a peu de chances qu'un chien résiste à un pareil voyage.

29. — Suivi une vallée ; je m'écarte de la route pour chasser seul ; vu quelques daims et antilopes. Mais le terrain est trop plat et le gibier trop farouche pour qu'on puisse en approcher. Sans songer à la direction que je suis, je m'arrête le long d'un bois, au nord du chemin. Enfin j'aperçois une troupe de daims et m'élance à la poursuite d'un jeune faon. Bientôt mon chapeau tombe, puis un de mes pistolets s'échappe de ma ceinture. J'étais trop près de mon gibier pour renoncer ; je continue ma course. Plusieurs fois je touche presque le faon, et mon cheval menace de l'écraser sous ses pieds ; mais toujours il m'échappe et finit par disparaître dans un fourré. Mon cheval s'y précipite aussi et nous roulons tous deux au milieu des broussailles. Mon cheval se relève avec une entorse à l'épaule et il me faut le traîner par la bride à la recherche de mon chapeau et de mon pistolet. J'ai réussi, mais il m'en a coûté plusieurs heures d'une persévérance opiniâtre, et je ne puis dire ce que j'ai souffert de la fatigue et de la faim. J'étais égaré. Aussi qu'on imagine ma joie, lorsque, à la nuit tombante et au moment de désespérer, le hennissement de mon cheval, et bientôt le son de voix connues, m'ont appris que j'avais retrouvé mes compagnons.

30. — Passé à côté du tombeau d'un Américain. C'est là une sépulture bien solitaire. Une petite planche tient lieu de monument, et quelques mots écrits au crayon rappellent seuls le nom du mort et la date de sa fin. Après tout, bien des tombes de grands personnages ne reçoivent pas un hommage aussi sincère; chaque année, des milliers de voyageurs donneront un soupir à cette destinée qui peut-être sera la leur. Passé à gué *le Wood-River*, du moins nous le supposons.

1^er^ *Juillet*. — La chaleur est terrible depuis quelques jours. Fait halte aujourd'hui sous prétexte que c'est dimanche. Mais,

à vrai dire, les opinions sont partagées, et il y en a qui affirment que c'est mardi. Quoi qu'il en soit, nous avons besoin de repos, et cela nous semble bon. Employé la journée à laver le linge, à nettoyer les carabines, à faire cuire du pain sur la cendre et à nous baigner.

2. — Rencontré des carcasses de buffles, ce qui me met en goût de chasse. Suivi *le Wood-River* pendant sept ou huit milles. La rivière serpente à travers une prairie et sa largeur est d'environ trente pieds sur cinq de profondeur. Ses bords sont plantés de beaux arbres. Le seul gibier que j'ai rencontré dans cette excusion est un animal qui m'a paru ressembler tout-à-fait au daim rouge d'Écosse. Au moment où je venais de mettre pied à terre, mon cheval, se sentant libre, s'enfuit au galop. Le daim, effrayé du bruit, en fait autant, et il ne me reste qu'à rattraper mon cheval, ce qui ne serait pas chose facile, sans un large fossé qui lui a barré le passage. Dans la nuit, entendu le son du tambour. Nous ne savons si ce sont des émigrants ou des Indiens que nous avons dans le voisinage.

3. — Chassé et tué une antilope. Mais, à l'instant même, nos chevaux s'échappent, et, après les avoir rattrapés, nous avons toutes les peines du monde à retrouver nos fusils jetés par nous à travers les hautes herbes. Puis, après avoir dépecé la bête et suspendu les meilleurs morceaux à nos selles, nous nous efforçons, mais en vain, de rejoindre nos compagnons. A la fin, pris le parti de camper seuls. Dans la nuit, nous nous éveillons à temps pour voir nos chevaux s'échapper; après les avoir repris, nous ne trouvons plus nos couvertures et il faut nous en passer jusqu'au jour.

4. — Rejoint notre corps et trouvé le déjeuner en train. Mais, à la vue du gibier, le seul que nous ayons encore rapporté de nos chasses, tous s'interrompent et s'unissent à nous pour préparer un repas somptueux. Dans le courant du jour, remarqué sur la prairie des taches noires, qu'à l'aide de nos lunettes nous reconnaissons pour être des buffles. Grande excitation parmi nous. Les buffles nous laissent arriver tout près d'eux sans bouger. Ces animaux semblent être ce qu'il y a de plus lourd dans la création, mais leur trot est si rapide, qu'un cheval a besoin de galoper pour les suivre. Fred et moi nous chassons chacun le

nôtre et leur logeons nos balles dans le corps; mais ils n'en vont que mieux et nous échappent. Campé sur les rives de la Platte. Faute de bois, nous nous passons de souper.

5. — Nos hommes sont de mauvaise humeur, parce qu'ils n'ont, pour nourriture, que du jambon et du biscuit moisi à demi réduit en poudre : je souhaite pour eux qu'ils n'en viennent pas à un régime pire encore. Vers le soir, rencontré un nouveau troupeau de buffles. Le missionnaire et moi nous leur donnons la chasse. Celui que je poursuis se retourne, et, à peine l'ai-je frappé entre le col et l'épaule, que, chargeant avec fureur, il me renverse avec mon cheval. Je me relève en me frottant les côtes et vois mon ennemi qui me regarde stupidement, tout surpris de son exploit. Je lui lâche un second coup et un beuglement sourd me prouve qu'il a une blessure grave. Il va comme si de rien n'était et finit par nous échapper, malgré sept coups de feu que Julius lui tire encore. Par ma foi! je commence à croire que les buffles ont la vie dure ou que nous sommes de bien novices chasseurs. Perdu deux heures à courir après mon cheval sans réussir à l'atteindre. Impossible de rejoindre le camp. Nous passons la nuit avec une couverture pour deux, sans autre vêtement que nos chemises trempées de sueur et sans une goutte d'eau pour nous désaltérer.

6. — Partis au point du jour. Rencontré des buffles allant boire à la rivière. J'en blesse un, mais je ne suis pas d'humeur à le poursuivre. Je rattrape mon cheval, embourbé jusqu'au ventre dans un fossé; nous parvenons à l'en tirer et nous examinons sa blessure. La corne du buffle lui a fait au flanc un trou à y mettre la main; la cuisse est enflée et l'hémorrhagie doit avoir été abondante. La jambe est raide et hors de service : la gangrène va probablement s'y mettre et je regarde la bête comme morte. A neuf heures, rejoint nos compagnons. Après deux jours d'abstinence absolue, avalé plusieurs tasses de café qui nous restaurent mieux que n'eût fait une nourriture plus substantielle. Notre route suit toute la journée les bords de la Platte, dont les eaux sont plus jaunes qu'à l'endroit où nous l'avons vue la première fois. Cependant la saveur de cette eau est agréable. La rivière est semée d'îlots boisés. Le soir, nous nous éloignons de quelques milles vers le Nord et campons sur le

bord d'un étang, dont le liquide, converti en thé, ressemble assez à une infusion de grenouilles.

7. — Enfin réussi à tuer un buffle. Nous dépeçons et chargeons les meilleurs morceaux, abandonnant le reste aux loups. L'opération finie, dévorés de soif, nous voulons retourner à la rivière; mais nous rencontrons une assez belle source, tellement glacée, que je ne puis y tenir mes mains brûlées par le soleil. J'ai cru que nous ne pourrions jamais nous désaltérer. Nelson s'en trouve mal et se couche à terre. Je le laisse là et vais en avant, avec notre provision de viande fraîche, pour préparer le repas du soir.

8. — Bien que, d'après notre calcul, ce soit aujourd'hui lundi, nous en faisons un dimanche et nous le fêtons par un repos absolu. Je me charge de préparer une étuvée de buffle, qui a un plein succès. La chaleur, à midi, est atroce. Nos chevaux se fatiguent. Une de nos mules est devenue trop faible pour porter sa charge. Un des chevaux de Julius pouvait à peine se tenir debout hier et deux des miens boitent.

9. — Une des mules nous tient deux heures occupés à la charger. Pour la punir, un de nos hommes lui met du poivre de Cayenne dans les yeux. Cela pourra paraître de la cruauté sans raison; mais, à moins d'avoir eu affaire à ces maudites bêtes, on ne peut se faire une idée de leur détestable nature et de la nécessité d'une correction sévère. On dit que les Indiens du Mexique frappent leurs jeunes mulets à la tête pour leur inculquer de bonne heure une crainte salutaire de leurs maîtres. Il est certain qu'ils ont une haine instinctive de l'espèce humaine, et qu'on n'a qu'à faire mine de leur toucher la tête pour qu'il entrent dans une sorte de rage.

12. — Nous avons eu, ces deux jours, des orages terribles. Aujourd'hui, vu sur la rive sud de la Platte un convoi d'émigrants. Nous demandons un homme de bonne volonté pour passer à la nage, en quête de sucre et de biscuit dont nous allons bientôt manquer. Nous désirons aussi savoir où nous sommes; il nous semble que nous devons être à deux journées de *Chimney-Rock* et à une semaine du fort Larimie. Aucun de nos gens n'ose affronter le courant qui est de quatre à cinq milles à l'heure. Tué deux chiens sauvages, un lièvre et un serpent à son-

nettes ; cela nous fournit un excellent manger, sans excepter le serpent, que le missionnaire trouve aussi bon qu'une anguille.

13. — Traversé des collines de sable. Aperçu de loin Chimney-Rock. La vue de ce rocher, si singulièrement taillé par la nature, nous réjouit tous. Nous commençons, du reste, à trouver le voyage insipide et dénué de tout intérêt. Passer six ou sept heures, chaque jour, sur la selle, sans autre distraction que les escapades de nos mules et la maussaderie de nos gens, cela devient monotone à la fin : encore, si nous avions des livres! mais tout le superflu du bagage a été renvoyé à Saint-Louis. Fred a un *Shakspeare ;* mais c'est comme sa pipe, la seule qui nous reste, on ne peut jamais en jouir au moment où on le voudrait. Tué encore un serpent à sonnettes.

14. — Du froid et du vent. Collines de sable singulièrement conformées. Hommes et bêtes souffrent beaucoup des moustiques et des mouches. Campé en face d'énormes rochers que nous supposons être Scott'-Bluffs ; on dirait des citadelles avec leurs tours et leurs créneaux ; il ne manque que des silhouettes de soldats se détachant sur le ciel.

16. — Depuis deux jours, rencontré beaucoup de traces de chariots. Aperçu un établissement de l'autre côté de la rivière ; nous passons à la nage, Louis et moi ; cela se trouve être un poste. Nous nous présentons en chemises mouillées pour tout costume ; mais la société de l'endroit n'est pas difficile ; elle se compose de quatre vieux marchands, qui jasent en fumant assis à la porte de la hutte ; près de là, une bande de Sioux à l'air stupide et désœuvré. Les chasseurs nous reçoivent poliment et nous disent que ce poste s'appelle *Ash-Point* et que le fort Larimie est à dix-huit milles plus loin. On me donne un canot pour repasser la rivière, et je rapporte ces bonnes nouvelles au camp. Dans l'après-midi nous transportons tout notre bagage au poste. Les chasseurs nous font souper avec eux ; le repas se compose de buffle fumé, de lard, de pain frais, de laitage et de café. Chacun des marchands a avec lui une squaw (femme indienne). Après souper, ils nous proposent de visiter leurs habitations. Nous sommes frappés de l'air de comfort qu'elles présentent ; le sol, à l'intérieur, est couvert de fourrures de

buffles, et les peaux dont la hutte est couverte sont tendues de façon à défier toutes les intempéries. A l'entrée d'une hutte, une squaw et son petit s'occupent des préparatifs du repas. Un jeune chien, qui venait de jouer avec l'enfant, est saisi par la mère qui lui applique une demi-douzaine de coups de bâton sur la poitrine, après quoi l'animal, qui n'est qu'étourdi, est rendu aux tendres soins de son camarade de jeux qui ne néglige rien pour charmer ses derniers moments. Cependant sa mère arrange le feu et dispose la marmite; puis elle prend par les pattes de derrière, le chien, vivant encore, et le tient au-dessus des flammes tant que ses doigts peuvent résister à la chaleur; enfin elle le laisse tomber dans le feu où la pauvre bête se débat en hurlant jusqu'à ce que mort s'ensuive et que son poil soit grillé comme il faut.

Après avoir assisté à cette touchante scène de famille, nous rentrons à la maison où nous recevons la visite d'un chef indien de quelque célébrité. C'est un gaillard trapu, ayant dans la figure une sorte de rude bonhomie; il nous fait voir trois scalps, et nous fait une longue histoire de deux *Crows* et de deux *Ponkaws* à qui il les a enlevés dernièrement; il se vante surtout de n'avoir jamais fait tort à un blanc. Là-dessus je me montre fort indrédule; car, non loin de notre camp, j'ai remarqué un troupeau de chevaux, la plupart américains, appartenant à sa tribu et évidemment volés. Il y a dans le nombre quelques poneys indiens d'une beauté rare; mais, pour aucun prix, on ne peut les obtenir. L'argent n'est rien pour l'Indien; son cheval est le soutien de sa vie, et il va plus loin que l'Arabe dans l'affection qu'il lui porte.

17. — Déjeuné avec les marchands, dont la plupart sont Français, Espagnols ou métis. Leur trafic consiste en marchandises qu'ils apportent du fort Pierre ou des postes établis aux sources du Missouri, pour les échanger avec les Indiens contre des fourrures. Il y a de ces gens devenus assez riches pour vivre partout dans l'indépendance; mais ils ne sauraient se plier à un autre genre de vie; ils sont tous ivrognes, menteurs, voleurs même au besoin. Ils épousent une squaw et probablement répètent la cérémonie à chaque poste où ils s'établissent. Ils n'ont qu'une hutte pour demeure et, en somme, sont au-dessous de

l'Indien qu'ils affectent de mépriser comme une créature inférieure.

Partis d'*Ash-Point* à dix heures et arrivés à deux au fort Larimie par une belle et large route : on se croirait en Angleterre ; la vue de constructions en pierres nous réjouit. Les pavillons américains, les files de tentes, quelques essais de culture, tout nous prouve que nous avons atteint la première station importante et parcouru le quart de la distance entière. Laissant la caravane au bord de la rivière Larimie, qui contourne le fort en grande partie, Fred, Julius et moi, nous allons au quartier du commandant pour qui nous avons une lettre d'introduction. Son accueil est froid d'abord ; mais, à dire vrai, notre tenue ne peut lui inspirer beaucoup de confiance. Peu à peu, il devient plus affable et nous permet d'établir notre campement tout près du fort ; c'est une gracieuseté qu'on n'accorde pas à tout le monde. Nous retournons chercher notre troupe, et, traversant la rivière à gué, nous faisons halte sur la rive gauche. A notre grand désappointement, il n'y a pas apparence d'herbe dans un rayon de quatre milles, et nous décidons d'envoyer le lendemain nos bêtes à un endroit où pâturent les chevaux de la garnison. Distance parcourue aujourd'hui, dix-huit milles, et, d'après notre estime, six cent quarante-trois milles depuis Saint-Joseph et le Missouri.

21. — Allés au fort avec l'intention d'assister au service divin ; mais, étant entrés chez le quartier-maître, nous trouvons là tout l'état-major fumant et buvant du champagne. Nous nous réunissons à la bande joyeuse qui nous invite à dîner. La table se compose du colonel Sommer, des deux capitaines Nawlet et Dyer, de M. Stellet et de nous trois. Nous avons un magnifique filet d'élan ; notre appétit est à la hauteur de la circonstance, et je doute qu'on puisse faire un meilleur repas. La conversation a roulé sur toute sorte de sujets, et nous sommes frappés de l'intelligence et de l'instruction de ces officiers. Pour tout le reste, et on ne peut leur en vouloir, ils sont *yankies* pur sang, toutefois un peu plus polis et plus hospitaliers que la masse de leurs compatriotes. Il ne paraît pas exister entre eux cette cordialité qui unit chez nous les frères d'armes, et je crois qu'ils renonceraient au service si on leur interdisait le mot : Monsieur. Après tout,

cette absence de familiarité, qui est dans leur nature, n'est peut-être pas un mal ; car, souvent ailleurs, une plaisanterie ou un juron est le prélude de scènes fâcheuses. Dans ce moment, il y a cour martiale, ce qui triple le nombre des officiers, et il y en a qui viennent du fort Snelling, c'est-à-dire de sept ou huit cents milles.

24. — Acheté huit mules espagnoles, à 27 dollars chacune ; toutes sont petites, mais bonnes malgré cela, et, après tout, c'est une excellente affaire. Je voulais échanger mon petit cheval gris pour un gros alezan, mais ma pauvre bête boite tellement, que le métis, à qui je propose le marché, demande 40 dollars en plus. Je lui affirme que, dans tout le pays, il n'y a pas un si bon coureur, et, pour preuve, je monte dessus et le lance. Bien frais et reposé comme il est, il part d'un train qui dissimule son infirmité, et, à la fin, il s'emporte et manque de me jeter bas. Mon homme, ravi d'une telle prouesse, devient fort empressé de conclure l'échange ; mais quelques spectateurs, désirant la bête pour eux-mêmes, m'en offrent la somme que l'autre exige en retour. Il en résulte que le métis et moi faisons notre troc, donnant donnant, tous deux charmés de l'affaire. Il m'en coûte pourtant de me séparer de mon brave cheval de chasse, si rapide et si docile ; son seul défaut était sa couleur. Dans les prairies, un cheval blanc est toujours assuré d'une préférence fâcheuse de la part des moustiques et des mouches. Toutes nos montures de couleur claire sont en pire état que les autres, uniquement pour cette raison. Julius a acheté un poney indien, de petite taille : lui-même est d'un poids énorme, il se sert d'une selle horriblement massive, avec d'immenses pistolets dans les fontes ; il porte toujours un fusil et un télescope fort lourds, une couverture épaisse, un manteau, un sac de munitions, une ceinture garnie de poignards, et toutes ses poches bourrées à en crever. Comment il espère qu'une si petite bête le portera trois ou quatre cents lieues ainsi équipé, c'est pour nous un problème insoluble, et pourtant nous savons de quoi il est capable avec des chevaux fourbus et harassés. Ce poney est de bonne nature, certes ; mais nous croyons que ses jours sont comptés. Nous menons toutes nos bêtes à huit milles, en remontant la rivière, pour chercher un bon pâturage. Fred en-

gage à son service un Américain nommé William, pour nous accompagner jusqu'à l'Orégon ou en Californie, selon ce que nous déciderons plus tard.

25. — Congédié Jemmy et engagé un autre homme appelé Potter, charretier de son métier et soi-disant expert à charger les mules. Temps affreux toute la nuit dernière ; les éclairs semblaient embrâser le sol. Au premier coup de vent, notre tente a croulé et nous a laissés à la merci de l'ouragan. La pluie était si abondante, que nous avions de l'eau jusqu'à la cheville, quoique campés sur un terrain élevé et sablonneux. Fred et moi, nous nous sommes assis dos à dos sur un sac de biscuit, et, jetant une couverture sur nos têtes, nous nous sommes réchauffés de notre mieux.

26. — Les chevaux à ferrer, les harnais à réparer, les provisions à renouveler, nous donnent beaucoup de besogne. Voilà une semaine que nous sommes ici, et je crains que nous n'en ayons encore pour cinq ou six jours. N'importe, nos affaires prennent une meilleure tournure. Naguère encore, nous avions peur d'être obligés de revenir sur nos pas, faute d'hommes et de mules ; maintenant, nous voilà parfaitement montés ; nous avons encore ajouté ce matin à notre liste le vieux Châtillon, à qui nous convenons de donner 300 dollars à San-Francisco, et qui aura l'entière direction de la marche. Louis nous quitte pour aller au fort Pierre, *en haut*, où, sans nul doute, il réréjouira les oreilles de ses camarades en leur contant de merveilleuses histoires de nous autres *en bas*. En somme, c'est le meilleur domestique que nous ayons eu, toujours prêt au travail, toujours de bonne humeur, le plus alerte pour attraper un cheval échappé, le plus habile à charger une mule rétive, le plus adroit une carabine en main, le plus amusant compagnon. Si quelque touriste a jamais besoin d'un homme pour voyager et chasser dans les prairies, je l'engage à s'informer de Louis Benoît, à Montlouis, et je lui souhaite de le trouver.

Le prix des provisions en magasin est tout-à-fait absurde. On sait que les émigrants seront obligés d'acheter et ne peuvent se défendre. Le major Sanderson, le commandant, nous a permis de nous monter d'après le tarif fixé pour sa garnison, ce qui nous fait une économie des deux tiers. Hier, huit hommes du

fort ont déserté, emmenant les meilleurs chevaux : un détachement est parti à leur poursuite ; mais il y a beaucoup à parier en faveur des déserteurs, surtout si l'idée vient à ceux qui les poursuivent de brûler la cervelle à leur officier et d'aller avec les fugitifs tenter fortune en Californie. — Pêché dans la rivière Larimie et dîné avec le capitaine Rhété et sa femme, tous deux fort distingués, la femme surtout. De la part de cette dernière, c'est vraiment un miracle de dévoûment conjugal que de renoncer ainsi à la société pour suivre son mari dans un tel coin du monde. Venir si loin est déjà pour une femme une assez rude corvée ; mais y rester et s'y plaire, c'est une preuve d'affection à citer comme modèle. Bien des maris, je le sais, en pareil cas, aiment autant laisser leurs femmes au logis ; mais, à ce compte-là, je n'ai jamais vu à quoi sert d'avoir une femme. Le thermomètre marque 146° au soleil.

27. — Reçu la visite de cinq officiers : le commandant nous prête de ses chevaux et met sa meute en campagne pour nous procurer le divertissement d'une chasse. Vu des loups, mais pas d'assez près pour les tirer. Il en est, je le vois, des loups comme des agents de police ; vous en trouvez partout quand vous n'en avez que faire ; mais, si vous en cherchez, ils se font rares ; il ne se passe guère de nuit que nous n'en ayons quelques-uns rôdant autour du camp. Souvent les restes de notre souper disparaissent d'une façon mystérieuse, et une fois que nous étions convenus de monter la garde chacun notre tour, nous avons aperçu une de ces maudites bêtes en train d'emporter notre chaudron. Nelson, qui guettait le voleur, lui lança une balle et le jeta sur le flanc, pour servir d'exemple aux pillards à venir.

28. — Voilà plus de huit jours que le temps est pluvieux : nous souffrons presque tous de la dysenterie ; pour ma part, j'ai déjà avalé toute une pharmacie. Cette épidémie nous vient sans doute du changement de nourriture et de notre genre de vie en général. C'est heureux que nous n'ayons pas essuyé cette rude atttaque dans les prairies, loin de tout secours ; un de nous, pour le moins, eût fait halte forcée au bord du chemin.

31. — C'est demain le 1er août, et nous sommes encore ici : cela devient insipide. Certainement, nous sommes plus impa-

tients de repartir que nous ne l'étions d'arriver à ce misérable fort. Je ne me souviens pas d'avoir jamais passé une plus ennuyeuse semaine; notre mal est tout simplement de n'avoir rien à faire. L'oisiveté par goût est mauvaise; mais l'oisiveté forcée est pire encore; j'aimerais autant faire l'office d'une queue de mulet et passer ma vie à chasser des mouches, que d'avoir, pour toute besogne, à boire, manger, fumer et dormir; c'est une existence de pourceau à l'engrais; il n'est pas d'énergie vitale qui résiste à cette action énervante qui, à la longue, devient un poison rendu nécessaire et doux par l'habitude : je voudrais bien être partout ailleurs qu'au fort Larimie.

1er *Août.* — Préparatifs de départ. Ramené les montures du pâturage et commencé à charger. Ce qu'il y a jamais eu au monde de mules vicieuses, étaient, certes, des anges de douceur en comparaison des nôtres; elles se roulent, ruent, crient, mordent, comme si on les torturait à plaisir. A la fin, nous nous mettons six après chaque bête, et sanglons le bagage si serré que la corde les coupe presque en deux. A peine sont-elles libres qu'elles se précipitent à travers champs dans la rivière. Qu'on se représente la scène, notre provision de farine et de biscuit surnageant, les jambons lancés dans la boue. Notre batterie de cuisine traînée à terre, si bien qu'il ne reste pas une pièce reconnaissable; et tous les bâts, dont la façon nous a retardée toute une semaine, entièrement brisés et volant en éclats. Dans cette terrible épreuve, le vieux Châtillon se trouve être parfaitement inutile et reçoit immédiatement son congé.

3. — Engagé Abraham Morris, et commencé la marche. Fred et Julius restent en arrière pour faire nos adieux à la garnison, et je me charge de diriger le départ. Il va sans dire que tout marche de travers, — les mules tournent bride à chaque pas et une affreuse pluie se met de la partie. Pour dernière misère, je m'aperçois que j'ai perdu mon manteau, — tout le monde est à bout de patience. Malgré tout, c'est quelque chose de s'être remis en route et de voir de nouveaux paysages. La contrée est plus nue, mais la route va serpentant à travers des rochers surmontés de pins d'un effet pittoresque. Naguère, nous voyions devant nous presque une semaine entière de voyage. A présent, l'avenir est laissé à notre imagination et nous comptons sur le charme de

l'imprévu. Nous espérions trouver ce soir des sources chaudes qui nous ont été annoncées, mais notre attente est déçue et nous nous arrêtons dans un marais dont l'eau à une affreuse saveur de grenouille.

4. — Debout à quatre heures, partis à onze. Six heures et demie pour charger douze mules. Tué un chien sauvage. Nous sommes rejoints par quatre individus avec des bêtes de somme; un d'eux est Écossais. La route est montueuse, et çà et là de petites vallées avec un cours d'eau qui se passe à gué. A une de ces descentes, nous sommes frappés de la beauté du tableau. La rivière serpente à travers un bois épais, çà et là une éclaircie permet à la lumière de porter vivement sur la surface de l'eau, ce qui fait contraste avec l'ombre environnante. Derrière nous s'élève le pic noir de Larimie, et au moment où nos hommes, avec leurs chemises de laine rouge, passent la rivière étincelante et disparaissent sous les arbres de la rive, Fred et moi nous nous arrêtons pour jouir de cette ravissante scène. Mais ce n'est pas le tout d'admirer la nature; les maudites mules jettent souvent leur charge, et, pour donner l'exemple, nous mettons la main à l'œuvre. Il est plus de neuf heures quand nous campons, et il nous faut une heure encore pour mettre nos montures au piquet. Distance parcourue, dix-huit milles.

5. — Réveillé tout notre monde à trois heures et demie: nous sommes fort déconcertés de voir s'arrêter pour le déjeuner l'Écossais qui a déjà fait dix milles avant que nous ayons bougé. Attaché les mules à la file pour les rendre plus sages; l'essai réussit à merveille et nous épargne beaucoup de tracas. Traversé un pays sauvage et accidenté. Du sommet d'une colline découvert une centaine d'autres. Le soleil se couche et le pic Larimie, dominant la chaîne, détache sa masse empourprée sur un ciel d'or. Quelques points du paysage reflètent encore les rayons pâlissants, et d'immenses cèdres, penchés à la cime d'un roc, semblent contempler majestueusement le calme d'un vallon boisé endormi à leurs pieds. La nuit nous surprend avant d'atteindre la rivière que nous avons depuis quelque temps en vue; mais, dès que les chevaux sentent l'eau, ils s'impatientent de la lenteur des mules, se précipitent vers la rivière et nous y attendent. Trouvé sur le bord un convoi d'émigrants. Le sol est cou-

vert de plantes aromatiques ; mais, par malheur, point d'herbe bonne à brouter. Étape, vingt-sept milles.

6. — Attaché les mules en deux bandes, et partis à sept heures. Une famille d'émigrants, près de laquelle nous passons, se dispose à donner la chasse à deux ours ; nous sommes fortement tentés de nous joindre à eux, mais le temps nous manque. Appris que plusieurs centaines de familles font route devant nous, — mauvaise nouvelle ; car même dans un pays de bons pâturages une telle quantité de bêtes à nourrir ne laisserait pas grand'chose à nos chevaux : or, la contrée où nous sommes devient de plus en plus stérile. Un ouragan retarde notre souper jusqu'à près de minuit. Étape, dix-neuf milles.

7. — Atteint la branche nord de la Platte vers midi. Là, donné du repos aux mules et déjeuné. Après quoi l'idée nous vient, à Fred et à moi, de nous charger chacun d'un train : nos gens appellent celui de Fred train de vitesse, et comme le mien se compose des mules les plus paresseuses, je le surnomme le train parlementaire. Chacun se compose cinq mules en état de marcher un bon pas : les deux restantes, incapables de suivre, sont confiées à Julius qui va flânant à l'arrière, sans autre soin que de fumer sa pipe et de la recharger quand elle est vide. Vers cinq heures, arrivés à Dees-Creek (Crique des Daims), charmant lieu de campement. Dans la soirée, nous nous permettons le luxe d'un bain ; c'est chose rare ; d'ordinaire nous sommes trop harassés, ou l'occasion manque. En général, les soins de propreté sont fort négligés, bien heureux quand nous nous lavons une fois la semaine. Cela scandalise bien des gens ; mais c'est un fait que, sur deux mille voyageurs traversant les prairies, il n'en est peut-être pas un qui se lave le visage plus d'une fois en huit jours. Avant de nous coucher, longue causerie sur l'Angleterre et nos amis. Pensent-ils à nous comme nous pensons à eux ? Le sujet est émouvant ; malgré cela réussi à nous endormir profondément. Étape, dix-sept milles. Traversé la Platte en bac ; payé un demi-dollar pour chaque bête : deux passeurs sont établis là pour tout le temps que doit durer l'émigration. A une époque moins avancée de l'année, lorsque la rivière est enflée et que tous les chariots ont recours à eux, ces hommes entreprenants gagnent jusqu'à deux ou trois cents dollars par

jour. Parfois ils achètent pour une bagatelle, les chevaux d'émigrants, perdus ou volés, qu'on vient leur offrir ; ils les engraissent deux ou trois mois dans de bons pâturages, puis les revendent avec un profit énorme à d'autres voyageurs. Ils vivent assez commodément dans une hutte bien bâtie et sont toujours pourvus de giblier. Nous voyons avec surprise sur leur table jusqu'à un morceau de mouton fort appétissant, mouton de montagne, mais excellent, ma foi ! on nous dit que, peu de semaines avant nous, un homme a passé le bac allant en Californie, n'ayant d'autre véhicule que ses jambes, ni d'autre bagage que la charge d'une brouette qu'il poussait devant lui ; il dépassait tous ceux qui voyageaient avec des chevaux et des bœufs, et, en bonne santé, il était capable de faire vingt-cinq milles par jour. — La température est chaude et la route poudreuse. Après trois ou quatre heures de marche, Julius s'aperçoit que sa carabine a été oubliée au bac, et il retourne la chercher. — Fait halte une heure aux *sources empoisonnées*. Goûté l'eau qui est claire et fraîche ; — ne lui trouvant pas mauvais goût, nous en buvons hardiment et ne nous en portons pas plus mal. Rejoint des émigrants et soupé avec eux à la source du Saule. Distance parcourue en deux jours, cinquante-quatre milles.

10. — Vers le milieu de la nuit, Julius est revenu, mais sans voir sa jument que nous avons attachée au bord de la route, près des sources empoisonnées, afin qu'il trouvât une monture fraîche : c'est fort désagréable d'avoir à envoyer chercher la bête, car nous n'avons pas plus de temps ni d'hommes qu'il faut. Comme Julius est mal portant, il aime mieux attendre à la source du Saule, pendant que Potter s'en va en quête du cheval. Continué la marche en promettant d'aller lentement jusqu'à ce que tous deux nous aient rejoints. Cet incident, et les récriminations qui en résultent, font naître un peu d'aigreur qui, il faut l'espérer pour l'agrément de tous, ne durera pas. — Passé à côté d'une soixantaine de bœufs crevés; on suppose qu'ils ont péri pour avoir bu aux sources empoisonnées; mais, à en juger par leur état de maigreur, il est plus probable que de longues distances sans eau et même sans nourriture, sont la véritable cause. Les émanations qui en proviennent sont intolérables

quand le vent nous les apporte ; d'ordinaire, les loups, en pareille circonstance, se font entrepreneurs de salubrité publique et ont soin que les carcasses d'animaux disparaissent promptement. Mais ici il y a tant de marchandise sur la place, et le bœuf est dans un tel discrédit, qu'on n'en a pu trouver l'écoulement, malgré la bonne volonté des consommateurs. — A droite et à gauche de la route, plusieurs lacs — de hautes montagnes volcaniques, contreforts des Montagnes Rocheuses, sont devant nous. D'un côté nous avons *Sweet-Water* (Rivière-Douce), de l'autre Roc de l'Indépendance. La Swet-Water est l'affluent le plus considérable de la Platte, et c'est dans la vallée qui porte son nom qu'on voit les buffles pour la dernière fois ; de ce côté des Montagnes Rocheuses, ça a toujours été un terrain de chasse renommé, et, par conséquent, le théâtre de fréquentes guerres entre tribus voisines et rivales. Le Roc de l'Indépendance a été appelé ainsi par une troupe d'émigrants américains qui le virent les premiers, un jour anniversaire du 4 juillet ; — c'est un bloc de granit isolé, de forme étrange, haut de 150 pieds environ ; ses flancs sont couverts de milliers de noms et de dates. Sur les bords de la Sweet-Water, le pâturage est plus riche que nous ne l'avons vu depuis long-temps, — mais absence complète de bois et nécessité de recourir à des broussailles pour le feu de bivouac. Dormi sous une tente achetée au fort Larimie. C'est la première fois, depuis Council-Bluffs, que nous couchons à couvert. Distance, douze milles.

11. — Trouvé un vieux four et cuit du pain. Allés à la chasse Fred et moi ; — vu beaucoup de daims, et des traces de buffles toutes fraîches ; tiré un antilope ; surpris au retour d'apprendre que le missionnaire n'a pas encore rejoint.

12. — Julius arrive au point du jour ; il se plaint de ce que nous ne lui avons rien laissé à manger et de ce qu'il a jeûné deux jours. Fred lui répond qu'il a eu tort de ne pas pourvoir lui-même à ses besoins ; là-dessus de vieux griefs sont exhumés, et il en résulte un feu croisé de paroles vives qui se terminent sans effusion de sang, mais non sans altération sensible de bonne intelligence. C'est déplorable de voir des gens se quereller pour des bagatelles, là où tant de concessions mutuelles sont nécessaires pour se rendre la vie simplement supportable. Je vois par

expérience qu'il n'y a pas pour la patience humaine d'épreuve au-dessus d'un voyage comme celui ci; tout, jusqu'aux moindres circonstances, est désagréable et taquinant, et il faut un effort continuel d'esprit pour se rappeler qu'on accomplit un acte héroïque et romanesque qu'on sera glorieux un jour de raconter; puis, qu'une dispute s'élève, qu'on s'entende dire en langage plus énergique que poli que ce voyage dont on est si fier n'est, d'un bout à l'autre, qu'un *fiasco* ridicule, qu'au fond de l'âme on voudrait pour beaucoup n'avoir jamais entendu parler de Californie et de Montagnes Rocheuses, que, de plus, on est les uns pour les autres les plus désagréables compagnons du monde, dans ces moments-là, les faits sont d'une telle évidence, que toute illusion d'amour-propre doit céder, et ce soutien moral venant à manquer, il ne reste que l'humiliation d'une sotte et folle entreprise.

Après dîner, Fred et moi nous partons pour la chasse, avec des provisions pour deux jours. Après avoir rejoint et suivi quelques milles la Sweet-Water, nous faisons halte dans un lieu pittoresque où la rivière se resserre entre deux montagnes escarpées. La journée est orageuse; vers le soir, le temps s'éclaircit et nous étale le plus magnifique arc-en-ciel que nous ayons jamais observé. Dans l'après-midi, vu plusieurs troupes d'antilopes et de daims, mais sans y faire attention, notre but étant la chasse au buffle, dont nous ne retrouverons plus l'occasion. Tout est à souhait pour notre bivouac, bon abri, pâturages abondants, du bois sec à foison, de l'eau courante et limpide, paysage admirable, l'espérance d'une belle nuit. Attaché les chevaux tout près de nous, et fait cuire un lièvre qui, avec une tranche de jambon cru, nous semble un vrai régal; après quoi nous nous couchons, côte à côte, sur une peau de buffle, en jetant une autre sur nous, puis, regardant les étoiles à travers la fumée tournoyante de nos pipes, nous trouvons que, après tout, dans cette vie errante, il y a aussi de bons moments.

13. — Cherché inutilement des buffles; — rencontré deux jeunes Mormons rapportant un mouton de montagne; — ces animaux ont toutes les habitudes des chamois, vivant sur les pics les plus élevés et sautant de roc en roc avec la plus grande agilité. Ils sont hauts sur pattes, et leur robe est

jaunâtre, leur poil disposé comme celui du daim, leurs cornes sont énormes et contournées comme celles du bélier; ils sont timides, difficiles à approcher, mais ils méritent bien qu'on prenne de la peine pour eux; les chasseurs américains préfèrent leur chair à toute autre. — En rentrant au camp, aperçu deux Indiens à cheval; — à notre vue, ils tournent bride et galoppent dans une direction opposée. Si nous les avions rencontrés plus tôt, nous aurions pu nous épargner l'embarras de chercher des buffles de ce côté; avec de tels voisins, attention à nos chevaux.

14. — Laissé le Roc de l'Indépendance en assez mauvaise disposition d'esprit. Un de nos gens, accusé d'avoir allégé son bagage aux dépens du mien, le nie effrontément; l'ayant convaincu de mensonge, je l'ai injurié en présence de ses camarades; il a le bon esprit de se taire, — mais je vois bien à sa figure qu'il ne me le pardonnera jamais, et voilà encore un levain de discorde parmi nous. A quelques milles plus loin, se trouve une gorge appelée la Porte du Diable. Je m'écarte de la route avec Julius pour la reconnaître. Quittant nos chevaux et grimpant sur les rochers, nous pénétrons dans le défilé, qui est vraiment fort beaux — les murailles de pierre semblent avoir été brusquement séparées par un tremblement de terre. A trois cents pieds environ au fond de cet abîme, roule la Sweet-Water, ici resserrée et écumant contre des fragments de granit tombés dans son lit, là s'élargissant pour former comme de petits lacs où elle tournoie sur elle-même, calme et rafraîchie par les ombrages épais qui la voilent; parfois son cours se redresse, et alors la vue de montagnes bleues, se dessinant sous un ciel ardent, vient répandre un éclair de gaîté sur ce tableau sévère. Resté là deux heures à fumer des pipes et à nous baigner; ce dernier plaisir n'est pas sans danger; m'abandonnant au courant, je ne me retire qu'avec peine et la peau entamée en plusieurs endroits. Rejoint notre arrière-garde et trouvé cinq mules du train parlementaire jusqu'au col dans une fondrière, le bagage noyé dans la boue, et les bêtes bien près d'être étranglées; réussi à grand'peine à les sortir de là en coupant les cordes qui les attachent ensemble et en leur faisant tirer la queue par plusieurs hommes. Enfin, après avoir repêché le bagage et l'avoir étendu

au soleil, nous nous faisons fête de déjeuner; mais il se trouve que Fred, après avoir attendu une heure, a continué avec le train de vitesse et tous les comestibles. Julius et moi, nous sommes peu flattés du procédé, et décidons de marcher jusqu'au premier endroit commode et d'y déjeuner avec ce qui se pourra trouver; — justement une couvée de râles de genêt vient à traverser la route et, grâce à ce gibier, nous faisons un meilleur repas que nos compagnons, si pressés de nous laisser derrière. Comme nous sommes occupés à préparer notre déjeuner, le cheval de Fred paraît, et, peu après, le maître lui-même, qui, apprenant notre mésaventure, lance son cheval à la poursuite de son train pour le ramener; mais ceux qui en font partie se plaignent d'avoir à revenir sur leurs pas — ceux de l'autre train sont mécontents d'avoir été laissés sans provisions, et la mésintelligence est au camp. — Décidément, les choses prennent une mauvaise tournure; — nous ne délibérons presque plus en commun, tant il semble difficile de s'entendre, — chacun préfère son plan, et s'y tient. Nos manières, à nous Anglais, sont peut-être trop impérieuses pour les Américains qui nous servent; ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai surpris déjà plus d'une plainte ayant l'accent de la menace. Il est évident qu'un tel état de chose ne peut durer, et en y réfléchissant, j'en viens à conclure qu'il est nécessaire d'exposer la situation réelle à la troupe entière et l'impossibilité de continuer sur ce pied-là. J'ai déjà insinué à Julius la probabilité d'en venir à une séparation; les tracas d'aujourd'hui m'ont convaincu de l'urgence de la mesure. Prenant Fred à part, je lui communique cette résolution pénible; d'abord il en est frappé comme d'un acte contraire à la générosité; de vieux alliés tels que nous s'abandonner au cœur du désert où nous avons besoin de mutuels secours, c'est une cruauté sans raison et sans excuse. Je lui dis que, selon moi, non-seulement la prudence, mais la plus rigoureuse nécessité, nous commandent cela, et que je compte sur son bon sens pour m'absoudre. — Nos idées sur la façon de voyager, diffèrent sur mille points : ainsi, l'un juge excellent de partir de bonne heure et de s'arrêter au milieu du jour, l'autre aime mieux se mettre tard en route et ne pas faire de halte avant le soir. Celui-ci veut qu'on mette les chevaux au piquet, celui-là qu'on les laisse li-

bres; — quelques-uns croient utile de monter des gardes de nuit, d'autres trouvent que c'est augmenter nos fatigues, sans ajouter à notre sûreté. J'ajoute que, à mon sens, les domestiques sont de si pauvre service, le bagage si lourd, la marche si lente, la caravane si nombreuse, que si nous arrivons jamais au terme, ce sera après des misères sans fin et au risque de notre vie. Ensuite je m'adresse à nos gens, je leur répète ce que j'ai dit à Fred, ajoutant que je prendrai William avec moi, et que mes compagnons choisiront de même ceux qui leur conviendront le mieux, — que les provisions seront partagées également, et qu'à ceux qui ne voudront pas rester à notre service, nous fournirons les moyens de continuer leur route ou de retourner sur leurs pas selon qu'ils le préféreront. Ils reçoivent ma communication sans témoigner aucune répugnance, et il est entendu que dès le lendemain nous commencerons l'application du nouveau système. Long-temps après m'être couché, l'avenir a offert à ma pensée de tristes perspectives; j'étais tenté de revenir sur ma résolution, m'accusant de dureté. Si nous étions destinés à souffrir, pourquoi ne pas partager la même destinée? Je songeais aux douces heures passées ensemble, à la solitude dont nous sommes menacés; mais la sévère raison a combattu victorieusement ce retour de faiblesse; nos désaccords d'opinion peuvent amener à la longue une sérieuse querelle, et alors ne faudra-t-il pas se séparer dans des conditions pires qu'à présent? Le fourrage peut devenir plus rare, et tant d'animaux réunis crèveraient de faim là ou deux ou trois trouveront à vivre. Nos gens deviennent mutins, indociles, ils s'accoutument à nous voir les aider, et ils peuvent fort bien se croiser les bras, puisque nous savons, au besoin, nous servir nous-mêmes : en un mot, on peut douter que la séparation soit le parti le plus agréable, mais que ce soit le plus sage, il n'y a pas là d'incertitude possible.

Aussitôt après déjeuner, le bagage est étendu à terre, et chacun reçoit sa part de provisions; puis nous tirons au sort les bêtes de somme qui, jusque-là, ont été en commun. Fred, qui a décidé de prendre avec lui Nelson et Jacob, prend six mules pour son bagage et une pour l'usage de Nelson. Julius m'ayant offert de m'accompagner, nous prenons à nous deux quatre

bêtes de charge et une de selle pour chacun de nous. A Potter et à Morris, nous donnons une mule à chacun pour les porter, et, pour leur bagage, un cheval colossal surnommé l'Éléphant, parfois aussi Télémaque, à cause de sa marche majestueuse. William, que je renonce à prendre avec moi, étant décidé à n'avoir qu'un seul compagnon, reçoit pour sa part une jument noire qui appartenait à Fred, et, de plus, une petite mule, appelée Crême pour sa parfaite blancheur, la meilleure bête de la troupe, malgré ses proportions microscopiques. Ainsi équipés, nous pensons à notre départ respectif. Vers trois heures, Fred se met en route le premier, déclarant qu'il espère faire trente-cinq milles par jour. Comme je ne tiens pas à en faire plus de vingt-cinq, à moins de nécessité absolue, il y a peu de chances de nous revoir, et je lui dis adieu en conséquence. Il nous donne 30 dollars, en réservant autant pour lui, et nous promettant de nous attendre à Orégon. Là-dessus, nous nous serrons la main avec un vif sentiment de regret, en exprimant le vœu de ne pas avoir à nous reprocher amèrement l'étrange et brusque résolution que l'expérience va bientôt absoudre ou condamner. Après Fred, Potter et Morris s'embarquent de conserve. William, préférant sa propre société à toute autre, leur laisse prendre une avance de quelques milles; puis il enfourche Crême, et nous souhaite le bonjour, à Julius et à moi, qui restons les derniers. Le chargement des mules va mieux que nous n'espérions; mais les chevaux de selle nous donnent du tracas : j'en ai deux et Julius trois, parfaitement vicieux et entêtés; ce n'est pas son opinion, il les a au contraire en grande estime et serait désolé de les voir plus dociles. Cela fait en tout douze bêtes, nombre effrayant pour deux hommes, et encore deux amateurs fort novices dans un tel métier. Quand nous avons fini de charger et de seller, reste à attacher notre cavalerie à la file, ce qui occupe une bonne heure, car il n'y a pas moyen de tenir les mules en place. Justement, cette opération est exclusivement à ma charge; impossible de la confier aux mains maladroites de Julius. Moi, comme aspirant de marine, j'ai appris à faire des nœuds. Si le missionnaire s'en mêlait, les maudites bêtes, dans leur instinct du mal, ne manquaient pas de prétexte de s'étrangler. La besogne terminée, nous tournons le dos à ce lieu mémorable,

moi conduisant les mules, et Julius les chevaux. Hélas, que de misères l'avenir nous garde encore!

A peine cinq minutes après le départ, voilà les chevaux qui deviennent rétifs, s'emportent, font des efforts pour se délier, s'embarrassent dans les cordes, roulent à terre, ruant et se débattant si bien qu'il est impossible à Julius d'approcher pour leur porter secours. N'osant quitter mes chevaux de peur de pareille chose pour eux, je reste planté où je suis une bonne demi-heure, contemplant cette charmante scène. Pendant tout le temps, une pluie glacée me tombe à seau sur le corps : je la reçois, immobile sur ma selle, image du malheur, morne et résigné. Un mille plus loin, notre petite mule noire, la plus enragée des quatre, a l'idée de se défaire de sa charge à l'aide d'une ruade, et son exemple met les autres en humeur de l'imiter. Il est presque nuit. A grand'peine parvenons-nous à séparer les animaux et à les décharger, excepté la maudite noire. Quand c'est à son tour, impossible de l'approcher et de la toucher. Las d'efforts inutiles, je m'élance et la saisis par sa longe : elle se dresse, et, me frappant de ses pieds de devant, me terrasse. Mon compagnon, quand, par hasard, il perd patience, n'est pas commode, je ne suis pas non plus très endurant, il s'en faut. Après avoir délibéré un moment sur ce cas, nous décidons d'administrer une punition à la coupable. Avec l'énergie de la colère, nous saisissons le licol et le tirons avec tant de force, que la bête tombe à demi étranglée; nous lui roulons une corde autour des naseaux, et, pendant qu'un de nous la tient en respect, l'autre lui applique une vigoureuse flagellation; il va sans dire que nous nous repentons aussitôt de cette violence préméditée envers un pauvre animal; mais j'en appelle à tout juge impartial et le prie de se mettre à notre place. La mule, adoucie par cette correction, se laisse recharger sans résistance; puis, quand le pauvre Julius m'a bien et dûment embarqué avec mes mules, il lui faut courir après un de ses chevaux qui s'est sauvé du côté d'un camp de Mormons, à quelque distance du chemin. En allant ainsi seul, sur le pied de trois milles à l'heure, dans une contrée nue et sauvage, à la lueur de la lune, sans autre compagnon que mes mules, je songe au tracas que tant de bêtes à conduire doit nous causer, et je regrette de ne pas avoir suivi

mon premier plan, de prendre deux chevaux de main, une mule de charge, et de voyager tout-à-fait seul. Je suis convaincu, qu'en somme, c'eût été la facon de voyager la plus agréable, la plus prompte et la moins dangereuse. En vingt-quatre heures, arrivé à un endroit où la rivière fait un coude. Je veux la passer à gué; mais la maudite mule raidit ses jambes de devant et refuse d'entrer dans l'eau : il n'y a pas à la toucher, car elle mord comme un chien, et puis c'est assez d'une bataille par jour. J'attends une heure que Julius vienne à mon aide. A la fin, je perds patience, et, de plus, je me sens une forte envie de dormir. Je mets pied à terre, décharge les mules et les mets au piquet; puis, faisant vœu que les Indiens ne viennent pas de ce côté, je ferme les yeux sur le plus mauvais jour que ce voyage m'ait encore donné.

16. — A l'aube, éveillé par les loups. Appelé Julius, qui ne m'a rejoint que vers deux heures de la nuit; repartis à sept heures et assez bien marché jusqu'à midi. Halte de trois heures à un gué de la *Sweet-Water*, pour nous restaurer, nous et nos bêtes. Un train de Mormons nous rejoint et s'arrête près de nous. Un d'eux, vieillard à mine goguenarde, nous dit : — « Comment ! encore vous ! il paraît que vous n'êtes pas pressés. » Voilà, en effet, plus de douze fois que nous nous croisons avec cette troupe; or, les Mormons ne vont pas vite, et jamais probablement, avant nous, ils n'ont vu plus d'une fois un train de gens à cheval. Voyant que nous n'avons pas marché plus vite qu'eux avec leurs chariots, ce brave homme a des raisons plausibles pour avancer que nous n'avons pas grande hâte d'arriver; toutefois, la remarque a, dans la circonstance, tous les caractères d'une raillerie, et si elle m'était adressée par un jeune homme, je l'engagerais à se mêler de ses affaires. — Rencontré une troupe de neuf cavaliers, venant de Californie. Je leur fais quelques questions, mais ne reçois que de fort brèves réponses. Ce sont des gens très rudes d'apparence et de manières. Tout ce que je puis savoir, c'est qu'ils ont cinq mules chargées d'or empaqueté dans de petites boîtes carrées en cuir; ils sont armés jusqu'aux dents, bien montés, et prêts à combattre au besoin. Le gué passé, la route s'éloigne de la rivière et traverse une région désolée, n'ayant d'autre végétation que de maigres broussailles. Cherché

inutilement de l'eau ; attaché les chevaux dans un creux parsemé de quelques touffes d'herbe sèche. Distance, vingt-sept milles.

17. — Réveillé Julius avant le jour, et en route une heure après. A dix heures retrouvé la Sweet-Water ; Potter et Morris, qui se sont arrêtés là, en repartent. William est en train de charger. Ils ont campé près les uns des autres cette nuit, et Fred s'est mis en marche le premier au petit jour. Je propose à William de se joindre à nous, nous avons trop de besogne pour nos forces. S'il veut nous aider, il aura pour sa peine mon cheval alezan, sans parler de l'agrément de notre société. Il accepte de bon cœur, et il n'eût pas même été besoin de l'offre du cheval, car il est trop bavard de sa nature pour se plaire dans la solitude absolue. Traversé une chaîne de montagnes, retrouvé encore la Sweet-Water, et sur le bord quatre Canadiens avec un chariot attelé de quatre chevaux. Tiré quelques râles de genêt. Remonté la rivière environ six milles, et campé dès quatre heures. Distance, dix-huit milles.

18. — Pluie et froid. Monté plusieurs heures. Marché quelque temps à pied pour nous réchauffer. Campé sur les bords verdoyants d'un fort ruisseau, à un mille de sa jonction avec la Sweet-Water. Un rocher nous offre de l'abri, et des broussailles abondantes nous fournissent un feu clair et pétillant qui nous réjouit. Distance, vingt-quatre milles.

(La suite à la prochaine livraison.)

Sport.

LA CHASSE A L'OURS DANS L'INDE.

La côte occidentale de la péninsule de l'Inde est bordée, dans toute son étendue, par une chaîne de montagnes qui, prenant naissance à peu près à la hauteur de Surate, se prolonge, parallèlement à la mer, jusqu'au cap Comorin. Cette chaîne, connue sous le nom de Ghattes, ne répond pas à l'idée que l'on se fait communément d'une série de montagnes séparant deux contrées qui sont au même niveau : c'est plutôt l'échelon par lequel on s'élève d'une région inférieure à une région supérieure. A l'ouest des Ghattes, c'est-à-dire entre les Ghattes et la mer, s'étend le Concan, lisière de terrains bas, accidentés, couverts de bois et de *jungles*. On gravit les flancs rugueux des Ghattes, et, parvenu à leur sommet après une marche longue et pénible, on s'aperçoit que ces monts n'ont pas de revers et qu'on est au bord de cet immense plateau aride, pierreux et entrecoupé de collines encore plus nues et plus arides, qui forme le pays des Mahrattes, vulgairement appelé le Deccan. Quant aux Ghattes elles-mêmes, ce serait en donner une idée imparfaite que de les représenter comme étant simplement la rampe ou le versant qui conduit du Concan dans le Deccan : le fait est vrai dans un sens général ; mais il faut ajouter que cette rampe, dessinée sur une échelle gigantesque, est sillonnée de vallées profondes, qu'elle projette vers la mer de nombreux contreforts boisés, et qu'à son sommet, c'est-à-dire à la lisière du Deccan, elle présente un mélange d'épaisses forêts, de hauteurs escarpées et de ravins sauvages, supérieur en

son genre à tout ce que j'ai jamais rencontré dans le cours de mes voyages en Europe et en Asie. Cette région pittoresque est peu fréquentée par l'homme, les rares hameaux occupés par les naturels et le peu de terres livrées à la culture étant en général situés un peu au-delà, vers l'entrée de la plaine : aussi sert-elle de repaire à toutes les bêtes sauvages qui recherchent la solitude et l'ombre des bois.

C'est dans les Ghattes qu'au printemps de 1849, je me trouvais campé avec un de mes amis, non loin d'un village appelé Niala. Nous avions entrepris une grande partie de chasse, ou plutôt une véritable expédition, qui pouvait nous mener fort loin, et la chance ne nous avait pas été jusqu'alors très favorable. Il faisait une chaleur étouffante, et nous avions épuisé toutes les ressources auxquelles des gens dans notre position pouvaient avoir recours pour tuer le temps; nous avions déjeuné aussi copieusement qu'il était possible de le faire, nous avions été voir donner la provende à nos chevaux, nous avions nettoyé nos fusils, et, découragés, abattus, nous réfléchissions en soupirant à la triste perspective que nous avions devant nous, lorsque deux ou trois de nos *shikarris* accoururent, accompagnés de plusieurs villageois tous nus, couverts de sueur et de poussière, et nous apprirent qu'un ours avait été signalé. Aussitôt, grande rumeur. « — Holà ! Butler, Mussaul, quelqu'un ! Où est la baguette de mon fusil ? Qui est-ce qui a les balles ? Qu'on selle un poney à bagages, — je ne vais pas faire casser le cou à mon cheval au milieu de ces rochers. Ah ! le *tattou wala* (1) fait des façons, dites-vous ? qu'on lui donne une roupie ; et si cela ne suffit pas, qu'on lui administre quelques coups de bâton. Le *mussuck* (2) est-il plein ? C'est bon ; mais dites à ce moricaud là bas de ne pas fourrer ses doigts sales dans le goulot. » A ces exclamations diverses, à tous ces ordres qui s'entrecroisaient, confondus avec les hennissements des poneys en liberté et profitant de l'occasion pour se battre entre eux ; avec les imprécations de leurs gardiens, qui s'efforçaient d'en attraper un ; au caquetage d'une troupe de paysans, venus

(1) Homme chargé du soin des poneys.
(2) Petite outre en cuir, dans laquelle on porte l'eau.

pour servir de rabatteurs, et qui, accroupis en demi-cercle sur leurs talons, attendaient le signal du départ, ajoutez, pour compléter le tableau, nos domestiques indigènes courant çà et là pour répondre à notre impatience, et, comme il arrive presque toujours en pareil cas, ne sachant pour la plupart ce qu'ils faisaient. Enfin, nous nous mîmes en marche, et, après avoir chevauché pendant un certain temps à travers un terrain inégal et difficile, nous arrivâmes à l'extrémité supérieure d'une gorge profonde, dans laquelle se tenait, disait-on, notre gibier. Le seul moyen visible de descente était le lit desséché, mais rocailleux et rapide, d'un torrent, ou plutôt d'une cataracte, qui, dans la saison des pluies, s'était précipitée du plateau dans la vallée. Nous mîmes pied à terre, et, armant nos carabines, nous commençâmes bravement à nous frayer un passage à travers des quartiers de roc et d'énormes pierres, entremêlés ça et là de grosses branches détachées des arbres et de buissons épineux auxquels s'accrochaient tantôt nos casquettes de chasse, tantôt les basques de nos habits. Nous suivions la gauche du ravin : un peu au-dessous de nous, au milieu même du lit à sec du torrent et conséquemment à notre droite, une quantité de gros rochers, renversés les uns sur les autres, formaient, dans la direction même du ravin, un rideau d'environ quatre-vingts mètres de longueur. A peine avions-nous fait quelques pas en avant, que mon compagnon, portant sa carabine à son épaule, fit feu. Je ne vis rien, mais j'entendis deux grognements aigus, assez semblables à ceux que pousserait un jeune pourceau mis en liberté, mais d'une expression plus sauvage : ils furent suivis d'un feu roulant d'autres grognements, s'éloignant rapidement et descendant évidemment le lit du torrent, à l'abri des rochers dont je viens de parler : on eût dit d'un homme qui aurait couru de l'autre côté en proférant des jurements et des imprécations. Je portai toute mon attention sur le point où se terminaient les rochers, et, au bout d'une ou deux secondes, ainsi que je m'y attendais, je vis déboucher un ours noir, se dirigeant à grandes enjambées vers le bas du ravin. Je tirai, et le touchai vivement ; mais il se releva aussitôt, et, se jetant tête baissée au milieu des broussailles et des hautes herbes qui remplissaient la partie inférieure du ravin, il disparut à nos yeux. Nous nous précipitâ-

mes après lui, et, arrivés à l'endroit où il venait d'être blessé pour la seconde fois, nous mîmes nos rabatteurs sur la voie. Ils découvrirent bientôt une petite goutte de sang sur une des feuilles sèches dont la terre était jonchée, puis une autre, et encore une autre, et, à l'aide de ces indices, ils suivirent sa piste jusque dans le lit même du torrent. Là, toute trace de son passage disparut et nous étions complètement déroutés, lorsque les signaux et les cris d'un de nos gens perchés sur les hauteurs voisines, nous firent tout-à-coup reprendre notre course. Pourquoi nous courions, c'est ce que je ne saurais dire bien exactement : en général, on ne le sait guère en pareille occasion ; on entend un cri, puis, excité par les shikarris et suivi d'une escorte volante de porteurs de fusils, on part comme un fou, avec une vague crainte de ne pas arriver à temps et de manquer l'ours. Cette fois, c'était mon shikarri qui conduisait la chasse à toutes jambes, tandis qu'embarrassé de mon fusil, je le suivais à perte d'haleine, pouvant juste apercevoir ses longues jambes basanées qui trottaient rapidement en avant ou qui franchissaient les troncs d'arbres gisant sur le sol. Cet exercice se prolongea jusqu'à ce que nous eussions parcouru toute la longueur du ravin, ce qui n'était pas peu de chose, et je me trouvai enfin obligé de m'arrêter vers le milieu du flanc de la colline qui contournait l'issue de la vallée. Le soleil nous inondait de ses feux ; à demi étouffé par ma chaleur interne et par la vapeur qui s'échappait de tout mon corps, je m'épuisais vainement en malédictions contre mon porteur d'eau, qui était à un demi-mille en arrière ; et, après tout, pas plus d'ours que sur ma main. Qu'y faire, sinon prendre le mal en patience ? J'achevai donc de gravir tranquillement le reste de la colline et je remis mes rabatteurs à la besogne. Alors commencèrent les manœuvres et les incidents ordinaires de ce genre de chasse. On aperçoit l'ours dans un endroit, et l'instant d'après dans un autre ; nous nous engageons dans un ravin, dont nous sortons bientôt pour redescendre dans un autre ravin ; puis nous entendons, dans le lointain, les cris de nos rabatteurs, et nous reprenons notre course sur ce terrain âpre et rocailleux, plongeant sous les basses branches et nous ruant à travers les broussailles épineuses : nous nous arrêtons enfin et prenons une heure de repos, assis à l'ombre d'un

bloc de rochers, les yeux fixés sur quelque large et profonde gorge, qui, se rétrécissant à mesure qu'elle se rapproche de notre position, se termine en un sentier tortueux qui arrive jusqu'à une petite portée de fusil de nous, et par où nous supposons que l'ours débouchera. Les rabatteurs, cachés à notre vue, sont à l'autre extrémité de la gorge. On n'entend aucun bruit, et, pendant quelque temps, le silence de ces solitudes n'est troublé que par la chute d'une feuille morte ou le cri de quelque petit oiseau; puis on distingue dans le lointain un faible murmure de voix, qui bientôt se rapproche en grossissant et finit par se transformer en hurlements diaboliques qui annoncent que la bête est relancée. « — Regardez, maître, regardez ! » s'écrie un shikarri, « le voilà, — là bas ! — là bas ! » En effet, bien loin au fond de la vallée, à l'endroit où une petite clairière s'ouvre au milieu du bois, nous l'apercevons qui trotte sans trop se presser parmi les arbres, se dressant lentement sur ses pattes de derrière, puis se jetant lourdement en avant et s'arrêtant de temps à autre pour reconnaître. Après avoir ainsi traversé la clairière, il rentre dans le bois et nous le perdons de vue ; les rabatteurs lancés à sa poursuite, et qui, en raison de l'éloignement, nous apparaissent comme de petits enfants, se répandent à leur tour sur la clairière, puis s'enfoncent sur ses traces dans la forêt; toute la chasse disparaît ainsi successivement, ne laissant d'autre indice de son existence que des cris qui n'ont rien d'humain, et qui se rapprochent de moment en moment. Il y a quelque chose d'étrange et qui n'est pas précisément agréable, dans la sensation qu'on éprouve, lorsque, perché sur un rocher, on attend avec anxiété, le fusil armé, écoutant cet infernal vacarme, jusqu'à ce que le craquement des broussailles vous annonce que l'affaire devient sérieuse et que la bête approche.

Cependant, les clameurs montent et montent encore, jusqu'à ce qu'elles arrivent au pied même de l'éminence sur laquelle nous sommes postés; nous commençons à manier impatiemment nos fusils, et nous cherchons à nous placer dans une position où nous ayons le pied ferme et où nos carabines aient un plus vaste champ; mais tout-à-coup les clameurs s'apaisent, — on n'entend plus qu'un bruit confus de conversation et de discussion. L'ours nous a encore une fois faussé compagnie et a

passé dans un autre ravin. Nous nous remettons donc en course, d'abord raides et refroidis par suite de la longue halte que nous avons faite; mais nous ne tardons pas à être horriblement échauffés : nous nous couchons donc, pour la seconde fois, au pied d'un arbre ou à l'ombre de quelque rocher, laissant nonchalamment errer nos regards sur les coteaux boisés, entrecoupés de vallées, qui s'étendent en amphithéâtre jusqu'à perte de vue, prêtant l'oreille aux rares cris des rabatteurs, qui, parfois, cessent entièrement. Nous retombons alors dans le découragement, lorsqu'une volée de cris nous rend tout-à-coup l'espérance : « L'ours, disent les shikarris, est tout près, couché sous ce buisson là-bas; il n'y a pas de doute qu'il va arriver tout droit sur le maître et fondre sur lui. » Le maître examine d'un œil inquiet le sommet verdoyant de ce terrible buisson, qu'on aperçoit à une cinquantaine de mètres au milieu des sombres troncs d'arbres et du fourré de broussailles qui tapissent le flanc du ravin. Les cris ont encore une fois cessé, et les rabatteurs sont dirigés sur ce point. C'est le moment délicat : debout, l'air sérieux, le doigt sur la détente, le maître ne quitte pas des yeux le buisson; à côté de lui se tient le shikarry, avec les fusils de rechange. Quelques cris se font entendre. « Pour le coup, le voilà, » pense le maître, et l'idée de se sauver traverse un moment son esprit; mais il a bientôt honte de sa pusillanimité et rappelle à lui tout son courage. Plusieurs fois, du moins, dans le cours de cette journée, j'éprouvai ces alternatives d'enthousiasme et de découragement. Enfin, vers le soir, comme les rayons du soleil couchant éclairaient la cime des arbres qui s'élevaient sur la pente du ravin, l'ours fut débusqué à petite portée de nous et reçut, comme il se dirigeait vers une autre gorge profonde, une balle qui, toutefois, ne suffit pas pour l'arrêter. Je me précipitai après lui avec toute la vitesse que permettait ce terrain difficile; mais avant que j'eusse atteint le terrain découvert qui formait le fond du ravin, il avait déjà gagné le fourré et n'était plus visible. Je n'en poursuivis pas moins ma course, dirigé par les cris de nos rabatteurs, attachés à ses trousses comme une meute de chiens, et qui commençaient à le serrer d'autant plus près que sa blessure ralentissait sa marche. Il était évident qu'il n'avait pas le cœur de gravir l'escarpement de la

vallée, et qu'il continuerait d'en suivre le fond, en se tenant, toutefois, à couvert sous le fourré. Bientôt, plusieurs grognements sauvages et la vue d'un essaim de rabatteurs qui, ayant serré leur gibier de trop près, se sauvaient de tous les côtés, me signalèrent sa présence dans un massif de broussailles. Pressant le pas, je l'aperçus qui traversait lentement un petit monticule, et je fis feu : il poursuivit sa course, tandis qu'appelant à grands cris mon shikarri avec l'autre carabine, je dus m'arrêter pour recharger, puis reprendre ma course pour me rapprocher de l'animal et tirer de nouveau. Je continuai de courir ainsi, tirant aussitôt que j'arrivais à portée de l'ours, puis m'arrêtant pour recharger, et regagnant à la course le terrain perdu, jusqu'à ce que je fusse près de crever d'épuisement. Ma main tremblait tellement, par suite de la violence de mes efforts, que je ne pouvais tenir ma carabine ferme et qu'un grand nombre de mes balles ne portèrent pas : il y en eut plusieurs, cependant, qui atteignirent la bête et la culbutèrent ; mais après un grognement, elle se relevait toujours et reprenait sa marche. Une fois, je m'approchai très près d'elle, et je lâchai tous mes coups sans avoir la précaution d'en tenir un en réserve ; le dernier coup porta en plein, et l'ours, après avoir fait un bond prodigieux et poussé un grognement furieux, se retourna comme pour venir sur moi ; je répondis à cette démonstration en escaladant le flanc du ravin avec une agilité vraiment merveilleuse, eu égard à l'état d'essoufflement dans lequel j'étais un instant auparavant. Mais mon adversaire était trop affaibli pour pouvoir donner suite à cette velléité belliqueuse. Je regardai par dessus mon épaule et, voyant qu'il avait repris sa première direction, je me remis aussitôt en chasse. Il ralentit le pas de plus en plus, et enfin, après avoir parcouru la vallée dans toute sa longueur, il se jeta dans le lit pierreux d'une petite rivière. Je m'étais arrêté pour recharger, et courant aussitôt aux bords de cette rivière, j'aperçus mon ours qui reprenait haleine et se disposait à en gravir le bord opposé. Je lui lâchai une balle à vingt mètres de distance : il fit encore quelques pas, puis tomba pour la dernière fois, au pied même de l'escarpement. Les naturels ne voulurent pas en approcher tant qu'il lui resta une étincelle de vie ; mais je ne lui eus pas plutôt logé une balle dans

la tête et ôté ainsi toute chance de ressusciter, qu'ils se ruèrent sur lui comme une meute sur un renard, et l'assaillirent à coups de bâton et de pierre : chacun d'eux, en passant à la course auprès de ce cadavre, lui administrait un grand coup, et poussait en même temps un cri de haine et de triomphe ! — on eût vraiment dit que la bête était encore vivante, qu'ils étaient engagés avec elle dans une lutte désespérée, et qu'ils avaient besoin de toute leur agilité pour échapper à ses griffes. J'eus quelque peine à les empêcher de le mettre en pièces, et à leur persuader de modérer l'ardeur de leur zèle pour le dépouiller. C'était un vieil ours mâle, de grande taille ; il était littéralement criblé de balles, sans parler d'un coup de flèche à la tête, qu'il avait reçu de quelque indigène. Il ne mourut pas tout-à-fait sans vengeance, car il avait auparavant trouvé le moyen de « manger » un rabatteur, à ce que me dirent les naturels ; le mal, toutefois, n'était pas aussi grand qu'on aurait pu le croire, car l'individu mangé vint le soir même à notre camp demander de l'eau-de-vie.

Cette espèce d'ours diffère complètement de celui qu'on trouve en Europe : c'est, je crois, *l'ursus labiatus* ou *ours jongleur* de Cuvier, ce dernier nom emprunté, je le suppose, à cette circonstance que les jongleurs indiens le mènent ordinairement avec eux comme une curiosité. C'est un animal très courageux et qui attaque souvent son adversaire avec beaucoup de férocité. Je n'oublierai pas facilement la première occasion où je fus honoré de cette marque d'attention.

Nous étions campés au village de Kousour, dans les Ghattes, lorsque nous reçûmes avis de la présence d'une ourse avec ses petits. Nous nous mîmes sur-le-champ en campagne.

Le théâtre de l'action était un étroit sentier, qui courait sur le versant des Ghattes qui regarde et domine le Concan ; et l'ourse était, disait-on, couchée dans ce sentier même, sous une saillie de rocher. Le plan des shikarris était de la rabattre sur nous, et ils nous indiquèrent, en conséquence, un endroit qu'ils considéraient comme avantageux et où nous devions prendre position. Mais j'étais impatient de tirer « le premier sang, » et j'allai de l'avant. Mon compagnon, non moins ardent, me dépassa : je le suivis de près, et le résultat de cette lutte d'amour-

propre fut que nous ne tardâmes pas à nous trouver très près de la tanière de la bête, que cependant nous ne pouvions voir à cause d'une projection de rocher autour de laquelle tournait le chemin. Si nous nous étions appliqués à chercher une mauvaise position, nous n'aurions guère pu en trouver une pire : cette projection de rocher, en même temps qu'elle interceptait complètement notre vue, donnait à l'ourse la meilleure chance du monde pour s'avancer à couvert, puis fondre tout-à-coup sur nous en s'exposant le moins possible à notre feu. Immédiatement au-dessous de cette position stratégique si heureusement choisie, le terrain s'abaissait, à droite, assez rapidement, et sur cette pente, bordée de broussailles, s'élevait un seul petit arbre, dans lequel mon camarade, en homme de sens, se hâta de se percher, ce qui lui donnait le double avantage de voir un peu au-delà du coude formé par le rocher et de se trouver hors de la portée de l'animal. Moi, au contraire, j'étais au beau milieu de son chemin, à la grande indignation de mon shikarri, qui aimait infiniment mieux se battre de loin, mais qui était forcé par la nature de ses fonctions de se tenir derrière moi avec les carabines de rechange. Nous attendîmes quelque temps dans un profond silence ; puis les cris des rabatteurs annoncèrent l'approche du moment critique.

J'avais assisté déjà à la mort de plusieurs ours, mais jamais je n'avais vu un de ces animaux charger le chasseur. Je ne me faisais donc pas une idée bien nette de la manière dont il exécutait cette manœuvre ; je me figurais seulement, d'après ce que j'avais lu dans des livres et vu dans des gravures, qu'arrivé à une moyenne portée de fusil, il se dresserait sur ses pattes de derrière et s'avancerait vers moi avec l'allure d'un homme ivre et avec l'intention de me serrer tendrement dans ses bras, ce qui me donnerait toute facilité pour l'ajuster à mon aise. Heureusement, ma confiance dans cette idée n'était pas tellement forte, que je négligeasse d'armer tous mes canons, en tenant mon doigt sur la détente de ma carabine et mes yeux fixés avec une certaine anxiété sur le coude du chemin. Tout-à-coup mon compagnon fit feu, et deux grognements sauvages se firent entendre de l'autre côté du rocher ; pendant une ou deux secondes, — longues et pénibles secondes, — je ne vis rien. Mais pres-

qu'aussitôt, mon shikarri, fort effrayé, s'écria : « — Tirez ! tirez ! Monsieur ! » et une ourse de grande taille déboucha de derrière le rocher au galop, en poussant des grognements furieux. Elle arriva si brusquement et fondit sur nous avec une telle impétuosité, que j'eus tout juste le temps de décharger ma carabine et de la jeter par terre avant que la bête fût, pour ainsi dire, sur moi : encore deux ou trois bonds et elle m'atteignait, lorsque j'arrachai mon second fusil des mains de mon shikarri et le lui tirai à la tête. On ne sait pas bien exactement comment les choses se passent en pareil cas ; mais je crois que je ne portai pas même la crosse de mon arme à mon épaule, et que je la tirai à peu près comme on fait un pistolet d'arçon : en même temps, me jetant de côté, pour éviter la rencontre de l'ourse, je perdis pied et dégringolai parmi les broussailles qui hérissaient le bord inférieur du sentier. Au milieu de ma chute, je jetai un regard sur l'ourse, et je la vis, après avoir reçu mon second coup, se ramasser convulsivement sur elle-même, rouler le long de la descente en continuant de pousser d'affreux grognements, et bondissant d'un roc à un autre comme un énorme paquet de linge sale, jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Je cherchai ensuite mon shikarri, qui avait eu soin de me précéder dans ma chute. J'eus la satisfaction d'entrevoir sa figure avant que sa ravissante expression se fût effacée — avec sa grande bouche caverneuse béante d'horreur, les longs poils de ses moustaches hérissés et ses petits yeux prêts à jaillir hors de la tête, — il ressemblait parfaitement à ces figures de diables, montées sur une spirale élastique et qu'on enferme dans une boîte, comme on en voit dans les boutiques de jouets d'enfants. Nous descendîmes sans perdre de temps au fond du ravin, pour nous assurer du sort de notre ourse, et nous la trouvâmes tout-à-fait morte, avec la mâchoire supérieure fracassée. Mes deux balles avaient porté ; la première, trop bas, lui avait rasé le ventre et s'était logée sous la peau ; la seconde était entrée derrière la tête et, traversant complètement le cou, était ressortie par la gorge. Elle avait deux petits, dit-on ; on en attrapa un ; — c'était une petite bête sauvage, à peu près grosse comme un basset, qui fit retentir la forêt de cris aigus, auprès desquels ceux de tous les perroquets du Jardin Zoologique n'eussent produit aucun effet.

J'avoue qu'en cette occasion il s'en fallut de peu que je ne fusse « mangé, » au dire des indigènes ; et ce ne fut pas la seule fois où je me tirai d'affaire par bonheur plus que par adresse. Néanmoins, je crois que, de toutes les grosses bêtes, l'ours est celle que l'on peut attaquer avec le moins de danger, et pour laquelle il est le moins nécessaire que le chasseur soit un excellent tireur : mais il faut qu'il ait du sang-froid et de l'aplomb ; s'il ne réunit pas ces qualités, je lui conseille de rester chez lui, ou du moins de se loger dans un arbre et de ne pas bouger. Certains animaux ont la vie si dure, qu'une balle, à moins d'être administrée avec une extrême précision, ne produit pour le moment aucun effet sur eux : ces animaux ont en même temps le pas si rapide et présentent une masse si formidable, que peu d'hommes ont les nerfs assez solides pour les laisser arriver sur eux jusqu'à cette distance très peu considérable à laquelle seulement un médiocre tireur serait à peu près sûr de leur envoyer sa balle sans les manquer. Il n'en est pas ainsi de l'ours : il supporterait, il est vrai, dans sa partie postérieure, un feu de peloton, sans s'en trouver plus mal ; mais une balle dans le cou ou dans la poitrine l'étend par terre aussitôt, et, bien qu'il charge avec la férocité d'un boule-dogue, il n'a ni assez de vitesse ni une telle force d'impulsion, résultant de sa masse même, pour que le chasseur ne puisse le laisser arriver à quelques mètres de lui, avant de lui lâcher son dernier coup ; mais s'il manque ce dernier coup et qu'il s'en tire sain et sauf, il pourra se considérer comme bien habile ou bien heureux.

Il m'arriva un jour de manquer de très près un ours arrivant sur moi, et cependant de m'en tirer sans accident : ce fut en partie, je crois, parce que l'animal, s'il n'avait pas été abattu du coup, avait du moins été grièvement blessé et sentait que les forces lui manquaient, mais en partie aussi par pur hasard. Nous donnions la chasse à un ours dans une grande vallée boisée, et nous étions placés de manière à commander deux défilés qui, éloignés l'un de l'autre d'environ une portée de fusil, formaient les seules issues d'une des extrémités de la vallée. Nous avions été forcés de choisir nous-mêmes nos positions, car nos shikarris étaient au fond de la vallée avec les rabatteurs, et notre principal guide, le chef du village, personnage éminem-

ment poltron, qui se mettait à trembler de la tête aux pieds aussitôt qu'un ours était signalé, ne nous était à peu près d'aucune utilité. Pendant quelque temps, nous observâmes les opérations des indigènes dans le bas de la vallée, et nous eûmes enfin le plaisir de voir l'ours déboucher, mais tout juste hors de portée et en arrière de la ligne des rabatteurs, d'un massif de jungle qu'ils avaient battu négligemment, et se diriger tranquillement vers l'autre extrémité de la vallée, où se trouvait une autre issue. Mon compagnon, qui avait avec lui plusieurs guides, s'élança à sa poursuite. Quant à moi, qui avais un peu moins de distance à parcourir, je fus arrêté par une étroite et profonde ravine, remplie de broussailles et de ronces, qui me retint si longtemps, qu'avant que je pusse m'en débarrasser, l'animal avait déjà disparu. Mes shikarris étaient malheureusement tous étrangers à la localité, et ne connaissaient pas plus le jungle que moi-même ; il ne me restait donc d'autre ressource que de marcher au hasard dans la direction que l'ours avait prise, choisissant ce qui ressemblait le plus à un sentier, et suivant, à mi-côte, les pentes assez escarpées de la vallée.

Au bout d'un certain temps et après une foule de petits incidents dont le récit m'entraînerait trop loin, je m'aperçus que j'avais dépassé mon ours, qui se trouvait alors au-dessus de moi. Je pouvais, tout en courant dans mon sentier, reconnaître sa direction au craquement des broussailles dans le jungle, et cette direction, bien que presque parallèle avec celle que je suivais, était cependant telle, qu'elle nous rapprochait de plus en plus. Je m'attendais donc à me trouver, à un certain moment, en contact avec lui, et je ne me trompais pas : un craquement plus violent se fit entendre près de moi, les indigènes poussèrent des clameurs assourdissantes, et, avant qu'ils eussent pu se garer, il était au milieu de nous, sautant, grognant, rugissant, et ayant l'air, dans ce sentier ombragé, d'un petit hippopotame. Mon guide, qui me précédait, tourna tout-à-coup les talons et passa auprès de moi comme une flèche, m'exposant ainsi en plein à la charge de l'ours. J'ajustai la bête autant que la circonstance le permettait, et fis feu d'un de mes canons. Je ne saurais dire si le coup porta ; mais elle continua d'avancer sans ralentir son pas. Je poussai de nouveau mon fusil en avant, et,

pour la seconde fois, la lueur de la poudre éclaira l'obscurité du sentier et couvrit entièrement mon adversaire. A la faveur de la fumée, je me dirigeai vers le jungle, du côté où le terrain allait en s'élevant; mais je fus presqu'aussitôt arrêté par une barrière d'épaisses broussailles, tandis que l'ours, apparemment étourdi par mon dernier coup, gambadait en hurlant dans le sentier, tout juste au-dessous de moi. Si, par hasard, il avait tourné les yeux vers la hauteur au lieu de regarder vers le fond de la vallée, il n'aurait eu, pour se venger, qu'à me tirer des broussailles. Heureusement, tout ce qu'il vit, ce fut la partie inférieure de la pente libre d'ennemis: il s'y précipita avec fureur, brisant tout ce qui se trouvait sur son passage, et disparut bientôt. Je me hâtai de réunir mes gens épars, qui s'étaient prudemment éloignés du champ de bataille, emportant les fusils avec eux, et je me dirigeai vers le fond de la vallée. Un des shikarris cria tout-à-coup que l'ours était tombé dans le lit desséché d'une petite rivière. Je me portai aussitôt de ce côté, et, pendant quelque temps, je n'aperçus rien; mais l'ours ne me laissa pas long-temps dans l'incertitude. Il ne m'eut pas plutôt aperçu, qu'il se releva et, le museau tout sanglant, tirant la langue, évidemment affaibli et dangereusement blessé, mais féroce jusqu'au bout, il s'avança lentement et résolument sur moi. Je l'ajustai à loisir et le culbutai; il se releva de nouveau et fit mine d'avancer; mais, avant qu'il eût pu reprendre son équilibre, je l'atteignis encore une fois, et il retomba, se débattant contre la mort. Je me procurai un autre fusil, et, lui appliquant le bout du canon contre le crâne, je l'achevai, au moment où mon compagnon, qui avait suivi, par quelque méprise, une autre direction, arrivait à mon secours.

Une fois, et une fois seulement, je vis un ours manquer décidément de cœur. J'ai entendu parler aussi, mais sans avoir été témoin du fait, d'un ours qui, au moment de se prendre corps à corps avec le chasseur, avait été mis en fuite par un coup du canon du fusil asséné sur son museau. Quant au premier cas, voici ce qui se passa. J'assiégeais, avec une armée de rabatteurs, un petit coin de forêt où se tenaient deux ours. L'un d'eux fut débusqué tout juste en face de l'endroit où j'étais posté, et, me voyant dans son chemin, il s'arrêta et me regarda un instant,

comme font ordinairement les ours; puis, se mettant de nouveau en mouvement, il s'avança sur moi au pas de charge, de l'allure la plus brave du monde. De nombreux rabatteurs étaient en ce moment épars de tous côtés, et je leur donnais l'ordre de s'écarter et de laisser arriver l'ours, lorsqu'à mon grand étonnement la bête s'arrêta court, se mit à se baisser et à grogner, absolument comme ferait un chien hargneux, qui aboie et se démène sans intention d'attaquer réellement; puis, faisant tranquillement volte-face, elle s'en retourna par où elle était venue. Je fus tellement stupéfait de cette manœuvre, que je ne m'avisai de tirer que lorsqu'elle m'eut complètement présenté sa partie postérieure. Je lui envoyai alors mes deux coups, qui ne l'arrêtèrent pas; et non-seulement elle eut l'infamie de se sauver, mais encore elle trouva moyen de m'échapper.

(Fraser's Magazine.)

Beaux-Arts. — Biographie.

SENEFELDER

OU

LA LÉGENDE DE LA LITHOGRAPHIE.

Il y avait une fois un saint, appelé Aloysius, dont le nom figure encore au calendrier, et qui devait, si je ne me trompe, avoir quelque relation étymologique avec notre vieille connaissance, le bon saint Eloi, si célèbre par son admonestation au grand roi Dagobert touchant le désordre de sa toilette. C'est sous l'invocation de ce saint que fut baptisé, vers la fin du siècle dernier, dans la bonne et vieille cité catholique de Munich, renommée par le culte des arts et par la consommation de bière qui s'y fait, un enfant né d'humbles parents. Ce petit Aloysius, en grandissant, fut connu parmi ses camarades sous les noms d'Aloys Senefelder, et quelques-uns de nos lecteurs ont pu entendre parler de lui comme l'inventeur de la lithographie.

Aloys Senefelder eut le malheur d'appartenir à l'école des inventeurs destinés à mourir dans un grenier. Sa vie fut un combat, et, quoiqu'il vécut assez pour voir son invention adoptée et presque universellement répandue, sa réputation n'acquit pas, à beaucoup près, la même universalité, et il finit ses jours dans un état voisin de la misère. Aujourd'hui, les inventeurs comprennent mieux leurs intérêts; ils ont soin d'attacher leurs noms à leurs découvertes. Nous ne saurions porter un paletot imperméable sans songer à M. Macintosh, ni poser pour notre portrait photographique sans être forcément remémorés de

M. Daguerre (1); il n'y a pas jusque dans les profondeurs d'une houillère, où la vue d'une lampe de sûreté ne rappelle à notre esprit le nom de sir Humphry Davy. Si le pauvre Aloys Senefelder, décédé dans cette même ville de Munich, qui ne lui a érigé ni statue, ni monument, avait appelé son invention la *Senefeldographie* ou l'*Aloysotype*, il aurait eu la chance d'obtenir quelque renommée posthume; tandis qu'il est infiniment moins connu de la génération actuelle que le premier charlatan venu, qui remplit les journaux de ses annonces et couvre les murailles de ses prospectus.

J'aime assez les légendes curieuses, les petites anecdotes qui se rattachent aux inventions dont on ne comprend pas toujours l'origine. J'aime l'histoire de la pomme tombant aux pieds de sir Isaac Newton; celle de Franklin et de son cerf-volant; celle du petit Benjamin West, relevant de maladie et inventant la *camera obscura* dans sa chambre à coucher assombrie, — sans se douter, l'ingénieux enfant, que, par-delà l'Atlantique, à quatre mille milles de distance, un autre l'avait déjà inventée deux ans avant lui (2). Mais ce qui me plaît surtout, ce sont les anecdotes traditionnelles qui se rattachent à l'histoire de la peinture et de la gravure. En ce qui touche cette dernière, il est assez bizarre que la plupart des légendes qui s'y rapportent, aient trait en même temps à un très humble instrument d'économie domestique, — le baquet au blanchissage. Un paquet de linges mouillés, jeté par hasard sur une cuirasse d'acier gravée à la nielle, et sur lequel se reproduisit une faible impression du dessin, fut le germe de la gravure au burin, l'embryon d'où devaient sortir les beaux ouvrages des Woollet, des Landseer et des Cousins. Une rude journée de savonnage, aigrissant encore l'humeur, naturellement assez acariâtre, de dame Alice, femme de maître Albert Dürer, l'artiste se vit obligé de chercher un refuge auprès de ses blocs, où il imagina l'art merveilleux des contre-tailles ou hachures croisées dans la gravure sur bois, art perdu depuis et

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. On sait que M. Daguerre lui-même, bien qu'ayant donné son nom au *Daguerréotype*, ne fit guère que compléter ou perfectionner les procédés de M. Niepce, son associé et véritable inventeur de la photographie.

(2) NOTE DU RÉDACTEUR. C'est le physicien Porta, né à Naples en 1540 et mort en 1615, qui passe généralement pour l'inventeur de la chambre obscure.

aussi inconnu, pendant des siècles, que celui de la peinture sur verre ou de la trempe des lames de poignard. Enfin, vient la légende de l'invention de la lithographie par Aloys Senefelder, légende que je vais vous raconter.

Senefelder était ce que certaines gens appellent un génie universel, et d'autres, moins respectueux, un homme à toutes mains. Il savait faire un peu de tout, sans exceller en quoi que ce soit. Il peignait un peu, gravait un peu, jouait un peu du violon; il copiait de la musique, il composait, il faisait des vers. Avec tous ces talents, il n'avait pas de chance. Il brûlait du désir de se faire imprimer; mais il ne trouvait pas d'éditeur qui voulût de ses œuvres; les directeurs de spectacle refusaient ses opéras; les amateurs ne s'enthousiasmaient point à la vue de ses tableaux; les chanteurs déclinaient l'honneur de chanter ses airs et le plaisir de l'entendre jouer du violon. Le pauvre diable trouvait d'ailleurs que les planches de cuivre coûtaient fort cher, que le crédit était rare, qu'il faut de l'argent pour imprimer, et qu'on n'a pas du papier pour rien. Lorsqu'il fut bien convaincu qu'aucun imprimeur ne consentirait, pour l'amour de l'art ou pour l'amour de sa personne, à lui accorder gratis l'usage de ses caractères, il essaya de graver ses manuscrits sur cuivre et de les imprimer ensuite par un nouveau procédé. A l'inverse de la méthode du burin, dans laquelle le dessin est tracé en creux dans la planche, il conçut l'idée d'écrire sur le cuivre avec une composition particulière de cire et de résine, qui résisterait à l'action de l'acide; puis de creuser légèrement, au moyen de ce même acide, les parties de la planche restées à nu, de manière à mettre l'écriture en relief. Mais il trouva une très grande difficulté à écrire à rebours, et une difficulté plus grande encore à faire les corrections nécessaires; il se brûla les doigts avec l'eau forte qui, au lieu d'attaquer le cuivre également, persistait à ne mordre que par places et à y former ainsi des espèces de trous. Pour comble de tribulations, le chaudronnier qui lui fournissait ses planches refusa de faire de nouvelles avances, et ce fut là, comme on le pense, un coup terrible pour le pauvre Aloys. Je doute fort aussi que Frau Senefelder, sa mère, lui fît mener une existence bien tranquille; il est beaucoup plus probable que la

brave femme goûtait peu tous ces « tripotages avec toutes sortes de saletés, » et que son courroux s'alluma plus d'une fois à la vue de ses couvertures brûlées par l'eau forte, de son plancher si propre, émaillé de taches de cire et de résine fondues, de sa nappe maculée de noir de fumée, de ses meilleurs bas de tricot employés à frotter des planches.

Or donc, Aloys, ne pouvant se procurer de nouvelles planches, s'avisa d'effacer la gravure de quelques-unes des vieilles planches et de les repolir pour s'en servir de nouveau ; mais il s'aperçut que la terre pourrie et l'émeri qu'il employait n'étaient pas, en général, assez fins ; au lieu de polir la planche, ils la rayaient. Dans ce dilemme, il se rappela qu'on trouvait sur les bords de l'Iser une espèce de pierre calcaire très douce, qui devait remplir son but. Il se procura donc quelques-unes de ces pierres, de petites d'abord, puis de plus grandes ; mais sa provision de cuivre n'en continuait pas moins de diminuer à mesure que sa provision de pierres augmentait. C'était fort bien, sans doute, d'avoir une poudre convenable pour polir ses planches ; mais, sans planches à polir, la poudre lui était à peu près aussi utile que pourraient l'être des manchettes à un homme qui ne possèderait pas de chemise, ou un gril sans beefstaks à faire griller. Il essaya de graver des sujets sur ces pierres mêmes ; mais l'eau forte produisait une sorte d'effervescence dans la pierre et ne mordait pas assez pour retenir l'encre d'imprimerie. Aloys était au désespoir. Un moment il songea à abandonner toutes ses idées de gravure et d'imprimerie, et à reprendre l'étude de la jurisprudence, que son père, avant de mourir, lui avait fait commencer. Mais, pour rentrer à l'Université d'Ingolstadt, il fallait payer certains droits ; et l'absence de ce vil métal qui joue un si grand rôle dans les affaires de ce bas monde, était encore un obstacle à la réalisation de ce projet. Dans cette extrémité, il perdit absolument la tête ; et la preuve, c'est qu'il crut pouvoir, sinon faire fortune, au moins gagner sa vie en écrivant pour le théâtre ! une comédie fut le résultat de cette aberration intellectuelle. Mais quelques semaines passées à se morfondre dans l'antichambre des directeurs de Munich, à solliciter les acteurs et les actrices, quelques insultes reçues des concierges de théâtre, quelques rebuffades des moucheurs de chandelles, l'eurent bien-

tôt ramené à des idées plus saines et convaincu que la carrière de l'auteur dramatique n'aboutit que trop souvent aux déceptions et aux grincements de dents. Il revint donc chez sa mère et vécut pendant quelque temps, — comment, je l'ignore, et peut-être ne le savait-il pas trop lui-même, — mais enfin il vécut. Il y a, sur le pavé de Londres, des milliers d'individus qui vivent de même, qui n'ont ni profession, ni revenus, qui ne peuvent pas piocher la terre, qui auraient honte de mendier, qui ne volent pas, — et qui pourtant sont dans la nécessité de manger, de boire et de dormir.

Cependant les espérances d'Aloys, bien qu'abattues, n'étaient pas entièrement brisées, et au milieu des sombres pensées dans lesquelles son âme était plongée, un rayon de lumière vint tout-à-coup illuminer son existence. Mais laissons-le parler lui-même, dans toute la naïveté de son cœur :

« Je venais, écrit-il en 1819, d'achever de polir une pierre, sur la surface de laquelle je me proposais de tracer des lignes en manière de guide-âne, afin de continuer à m'exercer à écrire à rebours, lorsque ma mère, entrant dans ma chambre, me demanda de lui préparer une note pour la blanchisseuse qui attendait le linge. Le hasard voulut que je n'eusse pas même le moindre chiffon de papier sous la main, ayant employé tout ce que j'en possédais à tirer des épreuves de mes pierres ; il n'y avait pas non plus une goutte d'encre dans l'écritoire. Comme on ne pouvait pas retenir la blanchisseuse, et qu'il n'y avait d'ailleurs personne dans la maison par qui on pût envoyer chercher les matériaux manquants, je me décidai à écrire la note en question avec mon encre particulière, composée de cire, de savon et de noir de fumée, sur la pierre que je venais de polir, et d'après laquelle je pourrais en faire à loisir une copie. Quelque temps après, je me disposais à effacer cette note de la pierre, lorsque l'idée me vint tout-à-coup d'essayer quel serait l'effet de cette écriture tracée avec mon encre préparée, si je mordais la pierre avec de l'eau forte. Ayant donc creusé cette pierre à la profondeur d'un centième de pouce environ, je trouvai que je pouvais charger avec de l'encre à impression les caractères déjà tracés et en tirer des épreuves successives. C'est ainsi que le nouvel art fut inventé. »

En poursuivant ses expériences, Senefelder reconnut qu'il n'était pas nécessaire que les lettres, ou le dessin, formassent saillie relativement à la surface de la pierre, et que les principes chimiques qui empêchent l'eau et les substances grasses de s'unir, suffisaient pour atteindre son but. En effet, la lithographie repose sur les bases suivantes. Les substances grasses ont horreur de l'eau ; l'antipathie qu'elles ont pour ce liquide, est une véritable haine corse, une haine à mort. L'eau, de son côté, la leur rend bien. Or, la pierre calcaire granuleuse dont on se sert pour la lithographie, aime à la fois l'eau et les substances grasses ; elle absorbe même ces dernières avec une avidité qu'on ne saurait comparer qu'à celle de la partie féminine de la famille des sangsues. On trace un dessin sur la pierre avec une encre ou un crayon de nature grasse, puis on lave le tout avec de l'eau, qui pénètre dans toutes les parties de la pierre qui ne sont pas protégées par le dessin. On passe ensuite sur la pierre un rouleau cylindrique chargé d'encre à imprimer, et le dessin reçoit cette encre, qui est de nature grasse, tandis que, par cette raison même, l'eau en préserve les autres parties de la pierre. Voilà tout l'A, B, C, le rudiment de la lithographie. La graisse et l'eau s'abhorrent mutuellement ; mais la pierre aime l'une et l'autre. Un peintre de décors se vantait de pouvoir, avec un pain de blanc de céruse, une once de mine de plomb rouge, un pot de colle et pour deux sous de cobalt, représenter une vue de la baie de Naples : de même, et avec moins d'exagération, un artiste pourrait se faire fort d'exécuter une lithographie grossière sur un pavé, avec une chandelle, un seau d'eau et un pot de noir de fumée.

Doué d'une persévérance et d'un courage indomptables, Senefelder surmonta tous les obstacles. Les désappointements qu'il éprouva furent sans nombre. Mais il poursuivit sans relâche et multiplia ses expériences, jusqu'à ce qu'il eût inventé successivement l'encre et le crayon à lithographier, avec tous les procédés d'impression. Il se livra également à des expériences sur la lithographie coloriée, ou ce qu'on appelle aujourd'hui la manière polychrôme. Il inventa aussi l'art d'imprimer en or et en argent, et essaya la lithographie sur « papier de pierre, » à l'imitation des dessins à l'encre de Chine. Il donnait à ces der-

niers procédés le nom de haute lithographie. Quant à ses procédés d'impression, il parvint à imiter ceux qu'on emploie dans les différents genres de gravure. Tous ces travaux étaient accomplis avant 1819 ; et dans le courant de cette année il publia, avec cette candeur et cette simplicité de cœur qui le caractérisaient à un degré si éminent, un exposé circonstancié de chacune de ses découvertes, fit connaître tous ses procédés, livra tous ses secrets, mit, en un mot, le monde entier dans sa confidence. Il avait été raillé, vilipendé, calomnié, dans sa patrie et à l'étranger ; mais il dédaigna ces injures, et le passage le plus aigre que l'on trouve dans son volumineux ouvrage, est celui dans lequel il déclare que « si M. Rapp, de Stuttgardt, se figure » qu'il a inventé la lithographie, il se trompe. » Après avoir suggéré, à la fin de son livre, la possibilité d'appliquer la lithographie aux impressions sur coton, il termine par ces simples paroles : « Je finis ici mes instructions, et je désire du fond » de mon cœur que ce livre trouve beaucoup de lecteurs et » produise beaucoup d'excellents lithographes. Puisse Dieu » exaucer mon vœu ! »

Que la paix soit avec toi, Aloys Senefelder !

Les premières impressions lithographiques publiées furent des morceaux de musique, exécutés en 1796. L'art de la lithographie fut introduit en Angleterre dans l'année 1800, sous le nom de *polyautographie.* Les artistes et les graveurs lui firent une vive opposition, et, n'étant soutenu que par des amateurs, il tomba presqu'aussitôt en désuétude. Mais, en 1819, M. Rudolph Ackermann, qui avait déjà rendu d'autres services aux arts et à la science (1), reprit en main la cause de la lithographie, publia une traduction de l'ouvrage de Senefelder, fit construire des presses, acheta une carrière de pierres en Allemagne, et se voua, corps et âme, à l'encouragement et au perfectionnement de cet art. Des graveurs sur cuivre, des peintres, torys encroûtés en matière de principes, se déchaînèrent avec fureur contre la lithographie : c'était, selon eux, une hérésie,

(1) La boutique de M. Ackermann faisait partie de la première maison de Londres qui fut éclairée au gaz, et les passants avaient soin de traverser de l'autre côté de la rue, pour se tenir à distance respectueuse du dangereux combustible.

une abomination, le renversement de toutes les idées reçues. La *Quarterly Review* elle-même, cet inexorable Rhadamante littéraire, solennellement assise dans sa chaise curule, avec sa vaste perruque poudrée et ses souliers à hauts talons, fulmina ses terribles arrêts contre cette invention moderne, et, dans un article sur l'expédition polaire du capitaine Franklin, signala avec mépris « ces barbouillages lithographiques, qui ne sauraient être bons à quelque chose qu'autant qu'ils ne sortiront pas des limites étroites qui leur sont assignées. » Les limites qui leur sont assignées ! La lithographie, après tout, n'a fait que partager l'anathème prononcé contre les chemins de fer; et, comme les chemins de fer, elle s'est si bien maintenue dans les limites qui lui étaient assignées, que lithographie et chemins de fer ont franchi la distance de Londres à Seringapatam, de Paris à la Nouvelle-Zélande, de Dublin à Sydney. Quant au gouvernement anglais, ce fut dans la seconde année seulement de l'introduction de la lithographie en Angleterre, qu'il condescendit à s'apercevoir de son existence, et à lui accorder sa protection; mais cette condescendance et cette protection se bornèrent à l'imposition d'un droit presque prohibitif sur l'importation des pierres lithographiques, c'est-à-dire de la matière première sans laquelle il n'y a pas de lithographie possible. Par forme de compensation, il ne trouva rien de mieux à faire que de supprimer le droit protecteur dont les gravures étrangères étaient grevées, — mesure dont l'effet, à peu près immédiat, fut de livrer à l'étranger une branche d'industrie qui donnait du pain à quelques milliers de nos compatriotes. Et cela se passait, il ne faut pas l'oublier, dans le temps même où la France, l'Autriche et la Russie envoyaient des agents à Munich pour examiner les procédés lithographiques et rendre compte à leurs gouvernements de la valeur de cette invention.

Si je me suis ainsi étendu sur l'origine de la lithographie et sur les difficultés qui entourèrent ses premiers pas, ce n'est point que je n'aie rien à dire sur son état actuel. Je prierai au contraire mon lecteur de m'accompagner dans *Great-Queen-Street*, *Lincoln's-Inn-Fields*, et d'inspecter avec moi un grand établissement lithographique.

Au fond d'une cour silencieuse et retirée, dans un des angles

de laquelle une chèvre est couchée, pensive, sur un vieux lambeau de tapis, se trouve la porte qui conduit aux ateliers que nous cherchons. Devant nous s'avance, en chancelant légèrement, un individu de taille herculéenne, portant sur son dos une énorme pierre, dont le poids suffirait pour écraser trois hommes ordinaires, mais qui le fait seulement fléchir un peu et pencher de côté en tournant les coins. Une porte battante nous donne accès dans un grand vestibule, encombré de pierres de toutes sortes et de toutes grandeurs. Ces pierres, destinées à recevoir les dessins et écritures lithographiques, arrivent des bords du Danube, de la Turquie et de l'Inde, car on les trouve en abondance dans le Deccan. Cependant, nous suivons notre Atlas, toujours avec sa lourde pierre sur les épaules, et nous entrons derrière lui dans l'atelier de polissage. Là, au-dessus de grandes auges remplies d'eau, les pierres sont planées et reçoivent le grain et le poli qui conviennent aux différents genres de lithographie dans lesquels doivent être exécutés les dessins auxquels on les destine. Elles ont été sciées, avant d'être envoyées en Angleterre, des dimensions et de l'épaisseur voulues, et on les vérifie au dressoir pour s'assurer qu'elles sont parfaitement planes. Pour le grainage et le polissage, on place deux pierres face à face, on jette entr'elles de l'eau mêlée de sable très fin, et on les frotte l'une contre l'autre en imprimant à celle de dessus un mouvement circulaire, jusqu'à ce qu'on ait obtenu le grain convenable. On examine avec soin la qualité du sable, car un seul grain plus gros que les autres suffirait pour rayer la pierre, et toute la besogne serait à recommencer. Pour les dessins à l'encre, les pierres, après avoir été frottées ensemble avec de l'eau et du sable, comme nous venons de le dire, sont lavées à l'eau pour enlever le sable, puis polies avec de la pierre-ponce fine. Ce poli doit être tellement fin, qu'en s'approchant de la surface de la pierre on y voie clairement la réflexion de ses traits. Les pierres dont on a déjà tiré des impressions en nombre suffisant, et qu'on désire utiliser pour d'autres travaux, sont frottées avec une autre pierre et de l'eau, jusqu'à ce que toute la trace du premier dessin ait disparu. On les polit ensuite de nouveau. Il faut, nous dit un grand Allemand chargé de cette besogne, beaucoup de soin pour empê-

cher qu'il reste absolument rien des parties grasses de ce premier dessin. La pierre a une telle affinité pour les substances grasses et les conserve avec une telle ténacité, que les marques du crayon ou de l'encre lithographique subsistent long-temps après que la couleur a disparu. Il y a quelque temps, nous raconta ce même Allemand, qu'on employa, pour une vue de la *fête des marchands de comestibles*, remplie de figures de petite dimension, une pierre, vierge en apparence, mais qui avait déjà servi pour un autre dessin, qu'on avait effacé. Le tirage des douze premières épreuves avait eu lieu à la satisfaction générale, lorsque tout-à-coup, au grand étonnement des pressiers, on vit apparaître, au-dessus des figures lilliputiennes des marchands de comestibles, un spectre gigantesque de M^lle^ Taglioni, dans une des poses ravissantes de la *Bayadère*. La pierre avait porté auparavant un portrait en grand de la danseuse, et le rouleau de l'imprimeur avait malicieusement ressuscité son ancienne connaissance.

Nous laissons notre ouvrier vigoureusement occupé à effacer une effigie du maréchal Blucher, et nous montons, après avoir traversé différentes pièces, dans la salle où fonctionnent les presses. Nous sommes frappés du nombre prodigieux de pierres, non-seulement de celles dont on fait en ce moment des tirages, mais de celles qui sont entassées dans tous les coins et rangées sur des rayons, du plancher au plafond. Les masses de calcaire ainsi accumulées sembleraient suffisantes pour faire crouler un étage ordinaire et défoncer un rez-de-chaussée; cependant on nous assure que le bâtiment est aussi solide sur ses fondations qu'on peut le désirer, et qu'on n'a pas encore eu d'exemple que les greniers encombrés de pierres soient descendus dans les caves également encombrées. Le seul danger qu'il pourrait y avoir, serait dans le cas, fort peu probable d'ailleurs, où toutes ces pierres seraient enlevées à la fois; car il ne serait pas impossible que les murs, privés tout-à-coup de ce contre-poids, s'avisassent de perdre l'équilibre et de tomber, dans un accès de vertige. C'est aussi l'opinion de l'architecte-voyer : ainsi donc, laissez ces pierres où elles sont, ou, si vous voulez les enlever, prévenez les voisins, afin qu'ils aient le temps de déménager.

L'*atelier* proprement dit est une vaste pièce, haute et éclairée

par de nombreuses fenêtres; car il ne faut pas ici de concentration de lumière, comme dans un atelier de peinture, mais de la lumière partout, et en abondance. Tout autour sont rangées d'épaisses tables de bois, disposées généralement en pente, sur lesquelles sont les pierres. Penchés sur ces tables, une vingtaine d'artistes sont occupés à tracer presque toute espèce de dessins et de travaux sur pierre; — de belles études de têtes et de figures au crayon, à l'imitation de celles que Julien de Paris porta le premier à un si haut degré de perfection; des paysages richement teintés, d'après des esquisses de Stanfield et de Roberts, de Haghe, de Leitch et de Harding; des reproductions, d'après la photographie, des objets les plus remarquables de la Grande-Exposition; des caricatures politiques et sociales; des plans et coupes de ponts et de machines; des tracés de chemins de fer; des cartes géographiques et topographiques; des spécimens d'histoire naturelle; des planches d'anatomie; des titres de romances, en or et en couleurs; des têtes de factures, des cartes de visite, des cartes d'adresse exposant les richesses de tel magasin ou les avantages de telle invention nouvelle; des illustrations pour livres ou périodiques, des dessins transportés de gravures sur cuivre ou sur acier; des imitations de gravures à l'eau forte et de gravures sur bois; des billets de banques provinciales, des passeports, des tables statistiques; des *fac-simile* de lettres autographes; des imitations de missels du moyen-âge et d'impressions en caractères gothiques; des reproductions de manuscrits orientaux et de dessins chinois, etc., etc.

Voilà un monsieur, en blouse et en calotte turque, qui se dispose à commencer un portrait au crayon, — de qui dirons-nous? Supposons que ce soit du docteur Cruck, professeur royal de syriaque à l'université de Saint-Alfred-le-Grand. L'artiste a devant lui le portrait du professeur, peint à l'huile; et, en avant de ce portrait, un miroir, placé sous un angle convenable. C'est l'image du portrait, réfléchie dans le miroir, et non pas le portrait lui-même, qu'il se propose de copier; de telle sorte que, lorsque son dessin sera imprimé, l'orange coupée que le professeur tient dans sa main droite, sera toujours dans la main droite, au rebours de ce qui aurait lieu, si le dessin était fait directement d'après le tableau. Le premier soin de l'opérateur

est d'incliner sa pierre sous un angle de quarante-cinq degrés, et de l'examiner minutieusement à la loupe, pour s'assurer que le grain en est égal et que la surface ne présente ni trous ni rayures. Il passe ensuite dessus une grande brosse douce de poil de blaireau, de manière à n'y laisser ni poussière, ni matières étrangères. Puis il y transporte, au moyen d'un brunissoir en ivoire, une esquisse, réduite avec soin, de la physionomie du docteur. La pierre est prête, alors, pour commencer le dessin au crayon ; et notre artiste, ayant devant lui plusieurs crayons lithographiques, aux pointes plus ou moins fines ou épaisses, selon la profondeur des ombres qu'elles doivent produire, se met à la besogne. On calcule qu'un dessinateur au crayon perd au moins un tiers de son temps à tailler ses crayons ; qu'il en consume un autre tiers à la tâche ingrate de poser des teintes plates ; de sorte que les grands maîtres de la lithographie ont, comme avait Rubens, des apprentis et des auxiliaires, chargés de tailler leurs crayons et de poser leurs teintes, ciels, lointains, eaux, etc., ne se réservant que les détails et les retouches, Mais l'artiste chargé du portrait du docteur Cruck est obligé de faire tout lui-même. Comment le fait-il? c'est ce que je ne saurais dire. Chaque artiste a, ou doit avoir sa manière propre et distincte ; et prétendre décrire les procédés d'exécution lithographique, ou en établir les règles, serait aussi futile que de prescrire à un peintre les couleurs qu'il doit employer pour ses chairs ou pour ses draperies, ou d'enseigner à un poète à décrire une tempête. Le lithographe, cependant, doit se garder d'éternuer, ou de parler avec trop d'animation pendant qu'il travaille. Il ne doit pas même exhaler son haleine avec trop de force sur la pierre ; car l'haleine étant une vapeur aqueuse et mucilagineuse, produit, en se condensant, l'effet d'eau gommée ; il ne doit pas non plus appuyer son doigt sur la pierre, ni la toucher avec sa main par un temps chaud, et même par un temps quelconque, — car la main, comme le doigt, sont gras, et leur empreinte se retrouverait sur le papier. Celui qui n'observe pas ces préceptes élémentaires, ne sera jamais un bon lithographe.

Quand le dessin au crayon est entièrement terminé, la pierre est descendue, au moyen d'un mécanisme ingénieux, dans une

des pièces inférieures, où elle doit être soumise à l'opération de la gravure. On la dépose dans une auge oblongue et on verse dessus de l'acide nitrique, fortement étendu d'eau. On lave soigneusement le dessin avec de l'eau de pluie, puis on l'envoie à la presse.

Trois étages de l'établissement où nous avons conduit nos lecteurs, sont affectés aux presses et en contiennent chacun une vingtaine. Ces presses diffèrent des presses typographiques ordinaires, en ce qu'une planchette mince en bois dur, dont la tranche est taillée en biseau, passe sur toute la surface de la pierre, lorsque celle-ci passe elle-même sous le levier, ce qui produit une double pression.

Aussitôt qu'une presse est libre, l'ouvrier qui doit tirer une épreuve, commence par emplir une éponge d'autant d'eau propre qu'elle en peut absorber, et par enlever avec cette éponge tout le dessin, — la pierre présentant absolument la même apparence qu'elle avait avant d'avoir été touchée par le crayon. On croirait, à n'en juger que par ses yeux, que l'effigie du vénérable professeur Cruck est anéantie pour toujours. Mais l'imprimeur, après avoir enduit la pierre d'une couche de gomme, qui en remplit les pores dans toutes les parties qui n'ont point été touchées par le crayon, prend un rouleau et le promène en différents sens sur toute la surface, jusqu'à ce que le dessin apparaisse graduellement et ressorte avec toute la vigueur convenable. Il est inutile de faire observer que la matière colorante dans l'encre ou le crayon, n'est ajoutée que pour la commodité du dessinateur, qui peut ainsi suivre le progrès de son œuvre; sans cela, des crayons incolores rempliraient tout aussi bien le but de la lithographie.

Un dessin au crayon donnera de deux mille à cinq mille épreuves, selon le soin apporté au dessin et au tirage. Cependant, après un fort tirage, les parties légèrement teintées s'effaceront quelquefois, même dans les meilleures lithographies, et les épreuves deviendront grises et nuageuses. On peut retoucher avec de l'encre les parties les plus foncées, mais on ne peut plus remettre de crayon. Quand on a tiré d'une pierre le nombre d'épreuves nécessaire, mais qu'il est probable qu'on aura besoin plus tard d'un tirage supplémentaire, on passe sur la pierre, avec le

rouleau, une encre conservatrice, dont le principal ingrédient est la cire ; car l'encre ordinaire d'imprimeur, si elle était laissée sur le dessin, durcirait, empâterait les teintes, et le gâterait sans ressource.

Il y a encore deux ou trois autres procédés qu'on emploie dans la production des lithographies. Nos lecteurs ont pu voir, et nos lectrices ont sans doute admiré, aux étalages des marchands de musique, ces beaux albums, si richement exécutés en or et en couleurs. C'est l'application du procédé chromo-lithographique, pour lequel on emploie des pierres teintées, — chaque couleur exigeant une pierre et un dessin séparés. Lorsqu'on emploie ainsi plusieurs teintes, il faut beaucoup de soin pour empêcher le papier de se déranger ; autrement, les yeux du brillant chevalier peuvent se trouver transportés au-dessus de sa tête, ou les pieds d'une Jenny Lind s'égarer au milieu de son tambour de basque.

Ce fut Aloys Senefelder qui donna l'idée de la chromo-lithographie, comme de tous les autres procédés de l'art ; mais ce procédé a fait, depuis lors, d'immenses progrès, dus principalement aux travaux de MM. Day et Haghe, Hanhart et Hullmandel. On peut même dire que M. Louis Haghe a été un second père pour la lithographie ; et sa magnifique gravure chromo-lithographique de la *Destruction de Jérusalem par Titus,* montre tout le parti que l'on peut tirer de l'impression en couleurs.

Telles sont quelques-unes des méthodes à l'aide desquelles on produit les gravures sur pierre, — gravures qui, bien qu'elles n'occupent qu'un rang secondaire, servent cependant à encourager et à répandre le goût de l'art parmi les masses ; et, avec l'art parallèle de la gravure sur bois, procurent du plaisir et fournissent de l'instruction à quelques millions d'individus disséminés dans toutes les contrées de la terre.

(Dickens' Journal)

Épisodes. — Aventures.

UNE NIÈCE DE L'ONCLE TOM

OU

L'AFRIQUE BLANCHE (1).

VI.

La scène d'adieux dont j'ai abrégé le récit, avait ébranlé un instant ma décision sans la changer. A part l'opiniâtreté naturelle à mes compatriotes (bien que né dans le Canada anglais, je suis citoyen Américain), la fatalité me poussait à courir la mer qui ne voulait pas de moi, car elle me rejeta de nouveau sur la côte d'Afrique, entre le cap Blanco et le cap Bojador, avec la coque fracassée du *Saint-Vincent*, navire marchand en destination de Liverpool. J'épargne au lecteur les détails de ce naufrage auquel échappèrent bien peu d'hommes de l'équipage. Nous fûmes aussi maltraités par les Bédouins, Maures ou Arabes, que par les flots. Après s'être partagé nos dépouilles, ils se partagèrent nos personnes. J'échus à Hamet Askein, maître brutal et tyrannique, avec un compagnon de misère nommé Jack Thompson, matelot qui fut comme moi chargé d'un fardeau énorme et criblé de coups pendant notre marche à l'intérieur. Enfin, nous rejoignîmes un groupe de cinq ou six chameaux dont les jambes de devant étaient assujetties par une lanière pour les empêcher de s'éloigner. On nous débarrassa de notre charge aux dépens d'un de ces bons, robustes et patients ani-

(1) Voir la livraison de février.

maux sur lequel monta un Arabe, et nous nous remîmes en route dans la direction de nombreuses collines visibles au Sud-Est.

Après une marche de trois longues heures, sous un soleil brûlant, à travers des monticules de sable mobile où nous enfoncions parfois jusqu'à mi-jambe, nous arrivâmes dans une plaine rocailleuse, bornée par des rochers de cent à deux cents pieds de haut. A la base de ces rochers, se trouvait un certain nombre de huttes, fermées de trois côtés par des pierres empilées à une hauteur d'environ quatre pieds et recouvertes de peaux ou d'une épaisse et grossière étoffe brune. Les femmes et les enfants, rassemblés d'abord autour de nous dans une curiosité silencieuse, prirent bientôt les plus insolentes familiarités avec les « chiens d'infidèles, » examinant et tâtant notre peau, tirant nos cheveux et nos oreilles, sondant les mystères de nos vêtements. Nos pantalons excitaient au plus haut degré leur surprise, au dire, du moins, de Jack Thompson, qui, déjà captif à la côte d'Afrique, entendait un peu leur langage. Ils ne pouvaient comprendre la manière dont j'avais pu m'y introduire et ils supposaient qu'on les avait cousus sur moi. Plusieurs mégères se mirent finalement à nous couvrir de crachats et à nous jeter du sable au visage, en nous accablant de malédictions.

Nous étions convenus, Jack et moi, qu'il feindrait d'abord d'ignorer leur langue; mais je n'eus pas la même patience que lui et, indigné d'un pareil traitement, je me dressai sur mes pieds en m'écriant : « Sere ! sere ! » exclamation équivalente à « Laissez-nous tranquilles. » A ce cri, les femmes et les enfants s'enfuirent, comme s'il y avait du sortilége; puis ils revinrent à la charge, armés de pierres, et sans l'intérêt que Hamet avait à notre conservation, nous aurions couru le risque d'être lapidés.

Au coucher du soleil, il arriva d'autres chameaux chargés des débris de notre naufrage. Après les avoir débarrassés de leur fardeau, on les laissa tondre à leur gré quelques buissons rabougris, pendant que les femmes préparaient un mélange d'eau, de lait de chamelle et de farine d'une espèce de millet, pour le repas du soir. Ce repas fait, les Arabes tinrent conseil. Un grand feu de broussailles et de fragments du navire, dont on voulait

détacher ainsi les ferrures et les clous, illumina une trentaine de noires figures accroupies en cercle. Les pipes qui passaient de bouche en bouche me firent songer au calumet des indigènes américains. Sous plus d'un rapport, cette scène rappelait les conseils des Peaux-Rouges, mais les points de dissemblance étaient nombreux. Les Arabes de cette côte n'avaient ni la gravité, ni la dignité des chefs indiens. Il existait moins d'analogie encore entre le désert sablonneux et les épaisses forêts ou les vertes savanes de l'Amérique.

On nous fit asseoir au centre du cercle Jack et moi. D'un commun accord, mon compagnon délia alors sa langue ; il avait beaucoup de peine à se faire comprendre. Il leur demanda d'abord de nous conduire à Sweirah, nom arabe de Mogador, promettant une belle rançon qui serait payée par le consul américain. Cette proposition fut très mal accueillie des Arabes. Étonnés que cette ville nous fût connue, ils en indiquèrent la direction, mais des obstacles insurmontables paraissaient s'opposer à ce que nous y fussions conduits. Hamet, tirant son poignard et tournant la pointe contre sa poitrine, nous montra par cette pantomime expressive tout ce qu'il y aurait de péril pour lui à tenter le voyage. J'en conclus qu'il devait être en guerre avec certaines tribus du nord. L'idée d'être envoyé à Mogador ne me souriait pas du tout ; une folle, mais ardente espérance s'était emparée de moi, celle de rejoindre Kaloulah à travers le désert. Jack, à qui j'avais fait mes confidences, ne disait ni oui ni non ; je le savais prêt, néanmoins, à tout tenter pour recouvrer sa liberté.

Le lendemain, après avoir quitté les rochers, nous traversâmes une plaine sablonneuse, jonchée de cailloux et dépourvue de végétation, sauf çà et là un buisson épineux et quelques racines de salicorne. Un squelette de chameau fut le seul objet dont nous fîmes rencontre, et, à peu de distance, nous aperçûmes les traces d'un grand animal de l'espèce féline. Nous fîmes, au moins, vingt-cinq milles dans la direction du Sud-Est. Jack, très corpulent et déjà vieux, souffrant beaucoup de la marche, suivait à grande peine la caravane, malgré les coups qu'on ne lui épargnait pas.

Au coucher du soleil, nous campâmes dans la plaine décou-

verte, n'ayant en vue que la voûte du ciel et les sables ondulés comme la mer. On déchargea les chameaux; on dressa deux ou trois petites tentes et, après les prières du soir, chacun reçut sa ration de farine délayée dans l'eau. Cette ration, pour Thompson et moi, n'équivalait guère à plus d'une demi-pinte. Thompson demanda un supplément, mais on lui répondit que c'était déjà trop pour des chiens de Nazaréens. La femme de Hamet, plus compatissante que tout le reste, nous glissa en secret dans les mains quelques dattes sèches et dures comme des cailloux. Thompson me conseilla de les avaler entières. C'était le moyen, disait-il, de les faire durer plus long-temps. N'étions-nous pas dans le pays des autruches qui digèrent des pierres?

Les prières du soir dites et les ablutions faites, nos maîtres se mirent à fumer et à bavarder. La blague à tabac fut apportée, la pipe remplie, allumée et passée de main en main.

Le lendemain, avant le lever du soleil, notre petite caravane se remit en route. Le pays parcouru différait peu de celui de la veille; seulement le sol était plus rocailleux. Ce fut une si rude épreuve pour nos chaussures, que nous étions presque pieds nus quand nous atteignîmes le campement du soir, triste perspective pour le lendemain! La chaleur du jour, et les cailloux qui blessaient nos pieds, nous empêchaient de suivre la caravane. Forcés de ralentir pour nous leur marche, les Bédouins nous maltraitaient de toutes les façons; les coups et les pierres pleuvaient sur nous. A la fin, le pauvre Jack succomba à la fatigue et à la douleur; ses pieds enflés et déchirés refusèrent de le porter plus loin. « Mieux vaut la mort, » me dit-il, et il dit la même chose, sans doute, aux Bédouins, car ils le firent monter sur la croupe d'un chameau où il ne pouvait se maintenir qu'en se cramponnant aux touffes de la bosse. La peau rugueuse, les os saillants et les brusques mouvements de l'animal rendaient ce mode de locomotion aussi pénible que la marche. Plus d'une fois Jack fut tenté de se laisser tomber à terre et de mourir; mais je soutins son courage par mes exhortations.

Pendant la nuit, une discussion s'engagea entre nos maîtres, à notre sujet; il paraît qu'ils se dirigeaient sur un lieu nommé Quahlet. Était-ce le Walet de Mungo-Park ou le Qualet de Caillié, ou, ce qui est plus probable encore, un lieu tout différent?

impossible de le savoir. Je dormis profondément jusqu'au point du jour. Le lendemain, nous continuâmes de traverser une vaste plaine couverte de monticules sablonneux. Le sixième jour, la scène changea. De larges blocs de granit rouge jonchaient le sol dans toutes les directions et laissaient à peine, en plusieurs endroits, le passage libre pour un chameau.

Au sortir de cette espèce d'océan de roches, nous campâmes sur la limite d'une plaine de sable jaune, dont les monticules peu élevés étaient agréablement variés par des intervalles de végétation. Je remarquai plusieurs acacias; le campement était entouré de nombreux buissons.

Dans le cours de la journée suivante, nous vîmes plusieurs troupes de chameaux chargés et cheminant sous la conduite de leurs maîtres; d'autres chameaux broutaient en liberté. Vers la tombée de la nuit, deux cavaliers parurent à l'extrême horizon. L'air était si limpide qu'on voyait les longues lances dont ils étaient armés dessiner leurs lignes noires sur le ciel. La femme d'Hamet nous dit que c'étaient des chasseurs d'autruches.

Nous reprîmes notre marche avec l'aube, la caravane accélérant le pas durant la plus grande partie de la journée. A en juger par les mouvements des chameaux, nous approchions de l'eau. Les pauvres bêtes n'hésitaient plus dans leur marche et ne s'arrêtaient pas davantage pour tondre les rares buissons; le cou tendu, elles alongeaient également le pas, de telle sorte qu'il me devint difficile de les suivre malgré mon peu d'embonpoint, la vigueur de mes muscles et les exercices gymnastiques de ma jeunesse.

Un groupe de collines blanchâtres indiquait la position des puits que l'odorat subtil des chameaux avait devinés à une distance de dix à quinze milles.

Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes au bord d'un escarpement d'une cinquantaine de pieds, formant de tous côtés un bassin irrégulier d'environ vingt acres d'étendue, au fond duquel se trouvaient des puits nombreux entourés d'une foule de chameaux. Il y en avait, au moins, trois cents, escortés d'une cinquantaine d'hommes et de femmes. Je remarquai plusieurs chevaux et plusieurs mulets. Hamet, se trouvant, par hasard, de bonne humeur, voulut bien nous apprendre que ces

puits se nommaient les puits d'Ageda, et qu'il n'y en avait pas d'autres à cinq journées de marche. La ville de Quahlet, située à une demi-journée plus loin, tirait de là toute sa provision d'eau. En faisant un léger détour, nous atteignîmes une espèce d'escalier ou de rampe rocailleuse qui nous mena au fond du bassin.

Après avoir abreuvé les chameaux, nos maîtres se décidèrent à passer la nuit à côté des puits. On alluma donc les feux, et, les prières dites, on prépara un grand bol de couscoussou dont j'eus ma petite part; je le trouvai délicieux ! Il se composait de fleur de farine, roulée en petits grains et cuite dans un vase en terre percé de trous comme une passoire. Ce vase était introduit dans l'ouverture d'un grand pot de terre, contenant un peu d'eau et un quartier de chevreau coupé en menus morceaux. La vapeur, à mesure qu'elle s'élevait, pénétrait, à travers les trous de la passoire, dans la masse du couscoussou, et, lorsqu'il était suffisamment cuit, on le versait dans un grand plat, au milieu duquel on pratiquait une cavité pour le hachis de chevreau. Une douzaine de mains sales plongeaient alors dans le plat, et les grains jaunes, roulés avec dextérité, devenaient, en un clin d'œil, d'assez grosses balles qui disparaissaient au fond des gosiers.

Fort heureusement, le plat d'Hamet et de ses amis contenait plus de grains qu'il n'en fallait pour distendre leur estomac; on nous laissa donc avaler notre petite part.

La nuit se passa d'une façon très satisfaisante, à part l'étrangeté de notre sort. Le temps était serein; les bords élevés du ravin nous abritaient de la brise. Jusqu'à une heure très avancée, les Arabes restèrent groupés autour d'un de leurs conteurs. Il paraissait déployer beaucoup de verve et d'entrain, imitant la voix des différents interlocuteurs, gesticulant, grimaçant, se livrant à la plus bouffonne et à la plus expressive pantomime, le tout accompagné de coups fréquemment répétés sur un tambourin. Sa plus longue histoire, au dire de Jack Thompson, fut une variante de la légende persane des « Quarante Voleurs. »

Le lendemain, nous nous disposions à partir pour Quahlet, quand trois ou quatre cavaliers accoururent ventre à terre jusqu'au bord des puits, en s'écriant: « Fine Nazarin ! » « où sont les Nazaréens ? »

On nous montra, et, tout aussitôt, mettant pied à terre, les nouveau-venus commencèrent la plus minutieuse inspection de nos personnes. Leur aspect était encore plus rébarbatif que celui de nos maîtres et de tous les Bédouins que nous avions vus jusqu'alors. Chacun d'eux portait un haïque, et par dessus un *jallabrah* de laine grossière, ressemblant à une chemise surmontée d'un capuchon. Leurs chevaux n'avaient guère meilleure mine que leurs maîtres ; à première vue, on les aurait pris pour de misérables haridelles ; mais, après un plus mûr examen, leurs membres déliés, leurs petites têtes, leurs larges naseaux, indiquaient leur descendance des fameux *Sh'rubah Er'rech* ou « buveurs de vent » du désert, ainsi nommés, en partie, par métaphore, à cause de la rapidité de leur course, en partie par suite de l'habitude où sont tous les chevaux de cette espèce de sortir leur langue avec un bruit particulier, lorsqu'ils courent.

Tandis que les nouveau-venus examinaient la marchandise, je pensais à Kaloulah et à Enphaddé, vendus comme nous une première fois à Embomma, et qui, en cherchant à regagner leur pays, étaient peut-être retombés dans les mains de maîtres impitoyables. Cette réflexion, loin d'abattre mon courage, le releva par ma constante espérance d'être réunie à celle que je n'aurais pas dû quitter. Il fallut me séparer de Thompson, qu'on ne voulut pas acheter et qu'on déclara n'être bon que pour travailler aux salines. Le pauvre diable se tordait les mains de désespoir en suivant les chameaux d'Hamet qui se mit en route immédiatement pour Quahlet.

Mon nouveau maître se nommait Sidi-Mohammed-Ben-Alum. Il prit la direction du Nord avec un seul de ses compagnons et moi ; le reste de sa troupe partit au galop dans la direction du Sud-Est.

Mes pieds étaient dans le plus pitoyable état, malgré les lambeaux de drap dont j'étais parvenu à les envelopper au détriment de mes habits. Mohammed, monté sur un « buveur de vent » du désert, et ne pouvant avoir la prétention de me le faire suivre avec mes jambes, se décida à me prendre en croupe.

Nous traversâmes successivement une grande plaine couverte de quartiers de roche clairsemés, comme des buissons, une longue et étroite vallée fertile en ronces, et une vaste étendue

de sables mouvants qui nous conduisit à une nouvelle chaîne de collines rocheuses. A leur pied s'élevait un *douah* ou village, composé d'environ trente huttes rangées sur deux lignes parallèles.

Dès que nous fûmes en vue, un grand nombre d'esclaves noirs accoururent à notre rencontre. Ils s'emparèrent du pied de Mohammed, relevé par un étrier très court contre le flanc du cheval; ils ne appliquèrent la plante sur leur tête, et, baisant à plusieurs reprises le bord de son haïque, ils l'étourdissaient de félicitations. Les femmes, rangées en bataille, croisèrent leurs bras sur leurs poitrines et s'inclinèrent. Il s'avança vers elles et leur tendit sa main qu'elles touchèrent toutes; puis elles appliquèrent leurs propres mains sur leurs bouches, leurs têtes et leurs poitrines. Ce cérémonial était de nature à faire impression sur un étranger, et, si mon expérience anticipée de la vie ne m'eût appris le peu de foi qu'il faut avoir aux apparences, j'en aurais conclu que Mohammed était bon époux, bon père, maître humain, en un mot, un parfait échantillon des anciens patriarches; or, il n'avait pas son pareil pour la méchanceté parmi les diables à face humaine du Saharah.

Le récit de ma captivité, pendant plusieurs mois, serait plus monotone encore que triste; elle ressembla d'ailleurs à beaucoup d'autres. Tous les devoirs et tous les droits d'un esclave m'étaient naturellement échus; les devoirs consistaient à garder les chameaux, à les conduire sur les collines pour y brouter les buissons ou les ronces et à recueillir les racines d'une espèce de chardon qui servait de combustible. Quant aux droits ou priviléges, ils se bornaient à dormir hors des tentes, exposé aux vents chargés de sable, aux rosées glaciales de la nuit, à manger une fois par jour le rebut des repas des esclaves noirs, qui, en leur qualité de vrais croyants, jouissaient d'une faveur et d'une considération auxquelles un Kaffir, un Nazaréen, ne pouvait aspirer.

Mon tempérament lutta heureusement contre les privations et les souffrances. Si j'avais perdu ma dernière once de chair superflue, mon corps prit en revanche la nerveuse solidité du bédouin; mes muscles se trempèrent d'acier. J'endurais merveilleusement la fatigue, la faim, la soif. Mes progrès dans la

langue du pays furent très rapides. Il ne me manquait plus qu'une occasion pour exécuter les projets dont ma tête était pleine. Souvent il m'arrivait de conduire les chameaux à une ou deux journées de distance, pour faire tondre aux pauvres bêtes quelques buissons rabougris. Cette vie errante et solitaire du chamelier me permettait de ruminer tout à mon aise l'itinéraire qu'avait dû suivre Kaloulah et les moyens d'y raccorder celui que je me proposais d'adopter. En prêtant l'oreille dans d'autres circonstances aux conversations des Arabes, je recueillais une foule d'informations utiles sur le désert.

Un des grands moyens d'influence dont je voulais m'assurer, était l'art d'écrire des charmes pour la guérison des maladies ou pour protéger le porteur contre les mauvaises influences. Ces charmes ou talismans arabes ne ressemblent nullement à ceux des nègres du Congo. Ils se composent de versets du Koran, écrits d'ordinaire sur des lambeaux de papier que l'on porte sur soi, et tracés quelquefois sur une petite planche avec de la craie. En cas de maladie, on lave ces marques et le patient boit l'eau du lavage avec la profession de foi habituelle en l'unité de Dieu et la sainteté du prophète. Dans l'impossibilité où j'étais d'apprendre à lire et à écrire l'arabe, je pris le parti de copier tous les charmes que je rencontrais et de fixer par ce moyen dans mon esprit la forme des lettres qu'il me serait aisé de reproduire à la première réquisition, en groupes dénués peut-être de tout sens, mais qui en auraient d'autant plus de prestige. En attendant, j'avais pour tactique de me rendre très peu utile aux Arabes ; il ne fallait rien me demander en dehors du métier de chamelier. Cette tactique n'était pas sans danger, car un jour j'entendis Mohammed, peu charmé de mes services, parler de me vendre pour travailler aux salines, situées près de Quahlet et où se trouvait, sans doute, le pauvre Jack Thompson ; l'idée fut chaudement appuyée par plusieurs de ses amis, surtout par un vieux *talb* ou prêtre, qui ne me pardonnait pas ses vains efforts pour me convertir à la foi musulmane. « Le Nazaréen n'est bon à rien, » disait-il, « il a le mauvais œil. »

Je profitai de l'avis, bien résolu de ne pas travailler aux mines, où une active surveillance rendrait toute tentative d'évasion impossible.

VII.

Me trouvant un soir à quelque distance du campement, j'aperçus à l'horizon un point noir que mon œil exercé reconnut pour un chameau. Je lui supposais un cavalier, et je le croyais l'avant-coureur d'une troupe qui venait nous rendre visite ; mais, en épiant mieux ses allures, je vis bientôt qu'il était seul et sans maître. Cette conclusion me fit courir à lui de toutes mes forces; il m'attendit, s'agenouilla, et je montai sur son dos. Le pauvre animal était évidemment harassé de fatigue et tourmenté par la soif; cependant, la rapidité avec laquelle il prit, au premier commandement, un pas alongé, rapide et très doux, comparativement au roulis saccadé, au cahotement des chameaux ordinaires, me prouva que c'était une bête de race, un de ces dromadaires pur sang dont les Arabes font si grand cas.

Avant de rentrer au campement, j'eus la précaution d'arrêter ma monture et de cacher un sac de dattes qui pendait au pommeau de la selle dans un endroit où j'avais déjà accumulé plusieurs articles dont je comptais avoir incessamment besoin, tels qu'une outre, une écuelle de bois et un petit sac de farine.

Il était nuit, lorsqu'arrivé au camp, je me jetai en bas du chameau. La plupart des Arabes étaient partis pour une expédition; ceux qui se trouvaient là, y compris notre maître Mohammed, m'entourèrent aussitôt.

« — Vous avez bien fait, Roumah ! » me dit Mohammed, « de nous amener ce pauvre chameau qui a perdu son maître ; nous en prendrons grand soin : le malheur d'un homme est le bonheur d'un autre. Béni soit le nom du prophète ! Voyons ce que vaut ce présent de Dieu. »

L'inspection de ma trouvaille ayant commencé à la clarté des torches, plusieurs voix s'écrièrent aussitôt : un *heirie !* un *heirie !* Pour la première fois de sa vie, Mohammed se montra satisfait de moi. Il est bon d'expliquer qu'un *heirie* ou *méhari*, est une espèce de dromadaire fameux dans tout le désert par sa résistance à la fatigue et sa merveilleuse rapidité. Le heirie est au commun des chameaux ce qu'est le cheval de course au cheval de trait, et l'on

prend autant de peine pour entretenir la pureté de son sang que pour la postérité des plus célèbres vainqueurs du Turf. De grandes différences existent entre ces animaux d'élite, selon le plus ou moins de race et diverses particularités de structure; mais le plus chétif heirie surpasse encore de beaucoup le meilleur chameau vulgaire. Les heiries inférieurs, nommés *talayeh*, font trois journées ordinaires de voyage en une seule, c'est-à-dire environ soixante milles par jour, et cela pendant plusieurs jours consécutifs. Une meilleure classe, nommée *sebay*, fait six journées de voyage en une seule, c'est-à-dire environ cent vingt milles, et enfin l'espèce supérieure, à laquelle appartenait le chameau que j'avais recueilli, peut faire jusqu'à huit journées ordinaires, c'est-à-dire cent soixante milles en un seul jour! Un *heirie* de cette classe, naturellement fort rare, fort recherché, coûte vingt fois le prix d'un chameau commun. On comprend la joie de Mohammed!

Les propriétaires d'un si précieux animal ne pouvant manquer d'être à sa recherche, on discuta ouvertement les moyens d'empêcher qu'il fût retrouvé. La délibération n'était pas terminée, lorsque deux de nos cavaliers revinrent des puits d'Ageda. La vue du chameau ne les surprit qu'à moitié; car ils avaient vu son maître qui, suivi d'une troupe nombreuse d'amis, venait le réclamer à ce rendez-vous. Désespéré d'une si grande perte, il avait résolu de visiter tous les recoins de l'Oasis de Quahlet.

« — *Que Dieu aiguise son œil!* » dit Mohammed; et, appelant ses femmes: « Selmé! Fatimah! apportez des dattes et une outre pleine d'eau; hâtez-vous! Ici, Roumah! ici Shounshou! montez sur ce chameau et conduisez-le dans « la gorge d'Eblis » où nous avons retrouvé l'autre jour le chameau que nous avions perdu nous-mêmes. Je ne tarderai pas à vous rejoindre. »

L'heirie s'agenouilla; nous montâmes sur son dos. Chargé de le conduire, j'occupai la place d'honneur, les jambes croisées sur le cou, tandis que Shounshou, petit esclave noir, tortu, était à califourchon derrière la bosse, cramponné aux poils de l'animal.

Arrivé à ma cachette, j'en tirai mes provisions au grand ébahissement de Sounshou. « — Ah! Roumah, » s'écriait-il;

« quel admirable voleur vous faites ! Mais à quoi peut vous servir tout cela ?

» — Tu le verras, négrillon ! » lui répondis-je en attachant à la selle le petit sac de farine, le sac de dattes et mon outre de peau de chèvre. « Allons, monte, drôle. Vois-tu là-bas ces chamelles ? Leur gardien dort, j'en suis sûr, derrière quelque buisson d'épines ; c'est une bonne occasion pour les traire. »

Je donnai à Shounshou l'écuelle de bois, tandis que je trayais les chamelles dans mon outre. Le négrillon crut qu'il s'agissait uniquement de se rafraîchir ; mais, quand son bol fut rempli, j'en versai le contenu dans mon outre, et je lui fis signe de recommencer. « — Que dira Mohammed ? » s'écria-t-il ; « il nous rompra les os.

» — Ne t'inquiète pas de cela, » lui répondis-je.

Une heure de marche, grâce à la vitesse de l'heirie, nous suffit pour gagner la gorge d'Eblis, composée de groupes de rochers peu élevés, situés à l'entrée d'une vaste étendue de sables mouvants.

Quand il me vit passer outre, Shounshou cria de toutes ses forces : « — Arrêtez, Roumah ! c'est ici que nous devons rester. Arrêtez donc, chien de chrétien ! arrêtez, kaffir ! arrêtez, fils de Satan : voulez-vous traverser le désert ? »

Voyant que je ne tenais aucun compte de ses lamentations, le petit diable se laissa glisser sur le sable ; mais, au même instant, je fis agenouiller l'heirie, et j'ordonnai à Shounshou de regrimper à son poste, brandissant autour de ses oreilles le bâton dont je me serais servi pour aiguillonner notre monture si elle en avait eu besoin.

« — Mohammed saura tout cela, » me dit-il ; « fils de Satan !

» — Tu te trompes, » lui répondis-je ; « je suis Satan lui-même. Hâte-toi de monter, ou malheur à toi. » Sans attendre sa réponse, je le saisis par le cou, comme les bêtes sauvages saisissent leur proie, et je l'envoyai s'asseoir dans sa première position. « — Maintenant, » ajoutai-je, « tiens-toi bien, ou je jette sur toi le mauvais œil et je te change en singe. »

Shounshou eût autant gagné que perdu à la métamorphose ; mais il n'en eut pas moins peur.

Parvenu à une dizaine de milles environ au-delà de la gorge

d'Eblis, je fis halte, et, mettant pied à terre, j'en fis faire autant à Shounshou. Je versai du lait et de l'eau dans l'écuelle qui, remplie jusqu'au bord, contenait à peu près une pinte et demie. Je jetai dans ce mélange une poignée de farine, et je dis au négrillon de boire. La peur comprimant son habituelle gloutonnerie, il ne put avaler qu'une ou deux gorgées et me rendit l'écuelle.

« — Bois tout, » lui dis-je ; « fais comme tu faisais quand on te donnait quelque chose à partager avec moi. Bois tout ; car tu as une longue route à faire.

» — Au nom du Prophète, » me répondit-il, « où me conduisez-vous, Roumah ? Retournons en arrière ; nous n'avons devant nous que le désert pendant quarante jours au moins de marche ; nous sommes perdus si nous allons plus loin : je ne dirai rien à Mohammed, je vous le promets.

» — Dis à Mohammed tout ce qu'il te plaira ; mais prends encore ces dattes et noue-les dans un coin de ton cousab. J'ai fait maintenant tout ce que m'ordonne de faire pour mon prochain, noir ou blanc, ma foi en Jésus de Nazareth ; c'est à toi de te tirer d'affaire. Pour regagner la gorge d'Eblis, tu n'as qu'à suivre une droite ligne. Arrivé là, tes petites jambes seront fatiguées, mais tu pourras te blottir dans un rocher et dormir tant qu'il te plaira. Le lendemain, tu te remettras en marche pour le camp, que tu atteindras, si tu marches bien, à la tombée de la nuit. Fais alors mes adieux à Mohammed ; dis-lui que, s'il veut courir après moi, il me trouvera à Sweirah, et qu'en refusant de m'y conduire lui-même, il a perdu une grosse rançon. Adieu, mon noir ami Shounshou ! » »

Je fis, en outre, un dernier adieu de la main à l'avorton nègre stupéfait, et, m'affermissant en selle, je dis un seul mot à mon vaillant heirie, qui détala d'un pas qu'un excellent cheval aurait eu de la peine à suivre, même pendant une demi-heure. Au lieu de continuer ma course au Nord dès que Sounshou fut tout-à-fait hors de vue, je tournai à l'Est. J'avais voulu convaincre le négrillon et par lui Mohammed de ma fuite pour Sweirah ou Mogador, à l'extrémité méridionale du royaume de Maroc, et dépister ceux qui tenteraient de me poursuivre. Ma pensée bien arrêtée était de plonger au milieu du Saharah, con-

fiant dans la Providence et plus fataliste qu'un musulman. Si, comme je n'en doutais pas, il était écrit dans les planètes que je retrouverais Kaloulah, un courant électrique s'établirait entre nous et nous rapprocherait malgré tous les obstacles. Je me proposais de faire bon usage des données géographiques laissées dans ma mémoire par la lecture des voyages de mes compatriotes dans l'intérieur de l'Afrique. Avant tout, je ne voulais pas retomber dans les mains de mes deux maîtres, Hamet et Mohammed. Dans le désert même, je trouverais les traces des grandes caravanes, et, si j'étais contraint de renoncer à mon chevaleresque dessein de tenir parole à Kaloulah en gagnant le pays des Framazugs, je pourrais toujours me rabattre, à la suite des grandes caravanes, sur Alger, Tunis, Tripoli, ou peut-être le Caire.

Un singulier tourbillon d'émotions m'emportait dans le désert; je me sentis grandi de cent coudées au moment où j'adressai une courte harangue à ma monture, comme un héros d'Homère. Il y a quelque chose de si enivrant dans l'idée d'une liberté sans limites! Je n'allais plus dépendre que de la Providence et de mon courage. Le désert m'environnait de toutes parts, comme autrefois la mer, où j'avais flotté nombre de jours, seul sur une épave ; mais quelle différence dans les deux solitudes ! J'étais alors le jouet de l'Océan, l'esclave des circonstances. Ici, au contraire, je défiais le désert, j'engageais moi-même la lutte ; j'avais, en un mot, le rôle actif.

Le rapide mouvement de mon heirie contribuait à exalter mes esprits. On ne peut faire dix milles à l'heure sur un dromadaire ordinaire, sans éprouver déjà le sentiment de l'ubiquité à un degré qu'il est rarement donné à l'homme de connaître. A cheval, on atteint une vitesse plus grande, mais pour un temps très limité; bientôt on éprouve une sympathie plus ou moins douloureuse pour les muscles fatigués et les poumons épuisés du cheval. Par les bateaux à vapeur et les chemins de fer, on voyage plus vite encore, mais en lignes droites et tracées d'avance ; le voyageur est plutôt le prisonnier, l'esclave que le maître d'une force aveugle et brutale. Avec un *heirie* sous vous, au contraire, et le grand désert autour de vous, vous n'éprouvez aucune sensation de ce genre. Vous n'avez pas à vous demander si votre monture tiendra bon. C'est à vous d'être digne de votre

monture. « Je suis un homme, » dit le Bédouin fanfaron, «je puis tenir une semaine sur le dos d'un heirie. » « A mon tour, » pensai-je, « je vais tenter l'expérience. » Serrant les courroies de la selle, je couvris mon visage des plis de mon haïque, pour me garantir du vent chargé de sable, et je laissai mon heirie aller à sa guise.

A la tombée de la nuit, nous parvînmes dans un endroit creux où poussaient quelques buissons : c'était l'extrême avant-poste de l'Oasis. Je me décidai à y passer la nuit pour laisser mon compagnon brouter les dernières feuilles qu'il rencontrerait peut-être pendant plusieurs jours.

Les premières lueurs du matin nous trouvèrent en route, et à une heure au moins de distance du trou sablonneux où j'avais fait halte la nuit précédente avec mon dromadaire. Le crépuscule ne tarda pas à faire place à la brûlante clarté du soleil, qui se leva avec un aspect tout autre que celui d'un fiancé glorieux, comme disent les poètes ; il avait plutôt l'air d'un vieux débauché, au visage enflammé par une orgie nocturne.

Le vent s'était levé avec le soleil ; il m'envoyait dans le visage les grains aigus du sable : je m'en consolais en pensant qu'il effaçait du moins notre trace, si Mohammed s'avisait de nous poursuivre. Comme une partie de sa violence était due à la vélocité de notre marche, plus d'une fois, je fus forcé de la ralentir et même de faire halte, en tournant le dos pour laisser passer de véritables rafales.

A mesure que la journée avançait, les rayons accumulés du soleil donnaient à la plaine aride et à l'atmosphère sablonneuse la chaleur d'une fournaise. Je ne sais pourquoi, peut-être pour tenter une diversion, je songeai tout-à-coup aux glaces et aux neiges des États de l'Union américaine les plus voisins du Canada. Cette réminiscence me prouva la vérité d'une vieille observation proverbiale de l'Orient : « On ne saurait tenir du feu dans la main en pensant aux frimas du Caucase. »

Quelque chose craqua en ce moment sous les pieds de ma monture : c'était le squelette d'un chameau aux trois quarts enseveli sous les sables ; la pauvre bête avait succombé sans doute, et peut-être avec son cavalier, à la triple épreuve de la chaleur, de la soif et de la fatigue ; lugubre pronostic, dira-t-on… j'en conviens, mais je ne m'y arrêtai pas.

Vers la nuit, le vent cessa. Malgré le calme parfait de l'air, l'atmosphère restait chargée de particules de sable assez ténues apparemment pour échapper à la loi de la pesanteur. Le ciel, au-dessus de nos têtes, avait une singulière teinte de pourpre ; l'air, autour de nous et près de la surface du sol, par un étrange phénomène, prenait les formes fantastiques des nuages sous les climats brumeux. Le soleil continuait de descendre à l'horizon, Long-temps avant d'atteindre sa limite, il se confondit avec l'espèce de muraille de cuivre chauffée à rouge qui nous barrait la vue de tous côtés.

Nous campâmes la seconde nuit comme la première, en rase campagne, si l'on peut employer ce mot en parlant du Sahara. Je n'osai m'accorder une demi-pinte de lait et d'eau tout entière, mais je ne pus résister à la tentation de laver les naseaux de mon heirie et de verser quelques gouttes du précieux liquide dans sa bouche. D'après mon calcul, nous devions avoir fait ce jour-là quatre-vingt-dix milles. Il n'aurait pas été difficile, malgré le vent, de faire vingt à trente milles de plus; mais, après m'être suffisamment éloigné de l'Oasis, j'avais voulu ménager les forces de mon compagnon et le mettre à l'allure qu'il pourrait garder le plus long-temps.

De grand matin, nous nous remîmes en route. Le temps ressemblait à celui de la veille ; cependant, le vent soufflait moins fort, et il y avait de longs intervalles de calme plat; l'aspect du soleil différait aussi un peu. Les monticules de sable étaient moins élevés, les cailloux et les fragments de rocher plus nombreux. Dans quelques endroits, un sombre granit se montrait à la surface, soit en couches planes, soit en pointes irrégulières et en crêtes dentelées de douze à quinze pieds de haut. Nous rencontrâmes encore plusieurs squelettes de chameaux et d'autres animaux : je vis se mouvoir, à travers les rochers, un serpent énorme dont je me gardai d'approcher et qui parut avoir plus peur encore de moi.

La nuit nous trouva campés dans la plaine ; nous avions fait près de cent milles dans cette journée. La brise soufflait par bouffées capricieuses, et il y avait dans l'air une pesanteur qu'il fallait plutôt attribuer à son état électrique qu'à un changement de température. Pendant plusieurs heures le tonnerre gronda, on

aurait cru qu'il allait tomber une averse; mais avant le matin tous les pronostics de pluie avaient disparu.

Le quatrième jour se passa sans occurrence digne de remarque. Rien de plus décourageant que l'aspect du ciel au moment où le soleil se coucha derrière les monticules de sable à l'Ouest. Il me serait impossible de donner, par des paroles, une idée de cette scène et de mes sensations. Que le lecteur s'imagine la situation d'un homme enfermé sous une vaste cloche de cuivre rougie au feu. Mon pauvre dromadaire semblait ressentir lui-même les influences atmosphériques. Quand nous fîmes halte, après avoir parcouru une distance de cent milles environ, il montra un degré d'irritabilité et d'impatience qui m'alarma.

D'après mes calculs, nous devions avoir fait huit cents milles depuis notre départ du douah de Sidi-Mohammed; nous n'étions pas loin de la route habituellement suivie par la caravane de Tombouctou à Taffalet, dans le Maroc, et à environ trois jours de marche habituelle, ou soixante milles, de la ville de Toudené, près de laquelle sont situées des mines de sel et le fameux puits de Téleg. Au Sud devait se trouver la ville d'El-Arouan, à cinq ou six journées de marche; à l'Est et à la même distance à peu près l'Oasis de Mabewah, et au Nord-Est celui de El-Kabla. Comme on le voit, j'avais une idée assez générale de la géographie du désert; pour ma position immédiate, elle se résumait en la conviction instinctive que dans un rayon de cinquante milles autour de moi, se trouvaient d'autres êtres humains plus ou moins mes semblables.

Cependant, je ne rencontrai rien le cinquième ni le sixième jour.

Le septième se montra sous un aspect plus lugubre et plus menaçant que tous les autres. Peu après le lever du soleil, le vent augmenta de violence, soulevant d'immenses nuages de sable et les faisant tourbillonner dans la plaine. Nous luttâmes d'abord, mon vaillant heirie et moi; mais au bout de quelques heures, le soleil se trouva complètement caché, l'horizon hermétiquement fermé. Les mouvements inaccoutumés de ma monture indiquaient le désir d'une halte, et comme mon seul motif pour aller en avant était l'espoir de rencontrer des voyageurs qu'un pareil temps m'eût empêché de voir à dix pas devant moi, je

me résignai à l'immobilité. Ni monticule, ni rochers, ni buissons, ne se trouvaient là pour nous abriter; nous nous couchâmes tous les deux par terre. Peletonné sur moi-même, j'avais, dans mon pauvre heirie, un rempart contre le vent.

Ce vent ne cessait de souffler; les nuages sablonneux devenaient de plus en plus épais. En très peu d'instants un monticule de sable s'accumulait autour de nous à une élévation de plusieurs pieds, et, sous peine d'étouffer, il fallait lutter pour nous en débarrasser. Toujours serré contre mon heirie, et sa corde en crin dans la main, je n'avais qu'à tirer cette corde pour le faire lever et osciller comme un navire assailli par les lames, afin de secouer la masse du sable; puis il se laissait retomber à terre.

La faible et confuse lueur du jour s'éteignit; il fit nuit noire, sans que la violence de l'ouragan se modérât. La lumière revint et j'en conclus qu'il était jour de nouveau; mais les sables tourbillonnaient toujours; les vents rugissaient comme des lions. Depuis vingt-quatre heures, je n'avais rien approché de mes lèvres, pas même une goutte d'eau! Les yeux forcément fermés, je cherchai, en tâtonnant, mon outre, je l'ouvris et je bus une demi-pinte environ avec mon heirie, dont j'humectai les naseaux. L'eau s'évaporait évidemment sous l'extrême aridité de l'air!... O toi, qui tiens le vent dans le creux de ta main! murmurai-je, sauve-moi! sauve-moi!...

Malgré la ration d'eau que je venais de m'accorder, la tentation de la soif me tourmentait de plus en plus; mes forces étaient dans la plus complète prostration... j'étouffais. Un sourd gémissement de mon compagnon ajoutait encore à mes souffrances la peur de perdre mon unique chance de salut.

Enfin, le vent changea de direction, mais il souffla avec la même violence jusqu'au milieu de la matinée. Alors seulement, une légère brise lui succéda, qui fit bientôt place elle-même à un calme plat. Le lecteur peut s'imaginer mon épuisement, lorsque, sortant de mon sépulcre mobile, je pus, de nouveau, contempler le ciel et l'horizon. Je débarrassai, de mon mieux, mes voies respiratoires, mes yeux et mes oreilles; je bus une bonne ration de lait et d'eau, et j'avalai quelques gorgées d'un air comparativement pur. Mon compagnon n'était pas moins affai-

bli que moi, malgré la rare endurance de sa race, mais après lui avoir rendu les mêmes bons offices, et fait avaler une pinte d'eau, j'eus la satisfaction de le voir reprendre son aplomb ordinaire et se disposer à se remettre en marche.

On découvrait au Nord une chaîne de petites collines vers lesquelles je me dirigeai d'abord; mon heirie persistait à tourner la tête au Sud-Est. Me rappelant les merveilleuses histoires des Arabes sur la faculté dont jouit le chameau de découvrir de l'eau à de grandes distances, je crus qu'il valait mieux le laisser faire à sa guise. Nous marchâmes donc d'un pas lent, mais soutenu, pendant trois heures, à travers des monticules sablonneux, sans rencontrer autre chose que des ronces déchirées et dispersées par le vent. Une heure nous séparait à peine du coucher du soleil; épuisé comme je l'étais, il m'était impossible de tenir plus long-temps en selle.

Choisissant un endroit pour faire halte, j'arrêtai ma bête et je me laissai glisser à terre. Imaginez-vous ma consternation lorsque mon heirie, secouant tout-à-coup sa corde échappée de mes mains, partit au grand trot. Avec lui s'envolaient toutes les espérances qui, malgré les premiers périls et les premières épreuves du voyage, avaient entretenu le courage dans mon cœur.

Après quelques secondes de stupéfaction, je me mis à sa poursuite avec l'énergie du désespoir, mais il disparut soudain. Rien pourtant ne masquait la vue jusqu'aux dernières limites de l'horizon; je ne pouvais m'imaginer ce qu'il était devenu, lorsque, arrêté au bord d'un ravin d'environ trente pieds de profondeur et d'une superficie de dix acres au moins, je l'aperçus marchant lentement, le cou alongé, et flairant le sol. En un clin d'œil je fus près de lui, je ressaisis la corde, et pour plus de sûreté je lui attachai les deux jambes de devant. Assis alors à terre pour reprendre haleine, et cherchant à m'expliquer l'escapade de ce noble animal, je demeurai convaincu que ce terrain creux renfermait de l'eau. Il était aisé de voir des traces récentes d'autres chameaux.

D'après plusieurs indices, et surtout d'après les mouvements de l'intelligent dromadaire, c'était sous une petite crête de roches que l'eau devait se trouver. Le soleil était encore au-dessus de l'horizon; bien que ses rayons obliques n'atteignis-

sent plus le fond des ravins, il faisait assez clair pour tenter quelque chose. Utilisant mon écuelle de bois à défaut de pelle, je creusai le sable, et, à une profondeur d'un pied et demi seulement, l'eau commença à sourdir. Amplement rafraîchis, mon heirie et moi, nous dormîmes du plus profond sommeil à côté de notre eau, véritable trésor du Désert.

VIII.

Le lendemain, toutes nos tribulations étaient oubliées. « Où irons-nous maintenant ? » dis-je à ma monture, car j'avais déjà contracté l'habitude familière à l'Arabe de s'entretenir avec son coursier. « Où irons-nous, enfant favori du Désert, plus léger qu'un oiseau ? Choisis notre route, ô toi qui bois le vent et dévores le sable ! Toi dont les pieds anéantissent le temps et l'espace ! en avant ! en avant ! »

Trois heures s'écoulèrent, les yeux toujours braqués sur le vaste horizon : rien en vue, rien ! La réapparition des ronces et des broussailles offrait seule une distraction à mon compagnon. Après beaucoup d'hésitations, je ne sais quel instinct me fit diriger à mon tour notre course à l'Est, malgré le présage lugubre d'une troupe de vautours qui volait devant nous. Ces étranges guides ne tardèrent pas à nous faire découvrir un des plus lamentables spectacles, celui d'une caravane ensevelie sous les dernières avalanches de sable auxquelles nous avions miraculeusement échappé.

Aussi avide que les vautours, je pillai les morts. Un des chameaux était chargé d'un assortiment complet d'étoffes, de ces bonnets si connus qu'on appelle *fez* et de haïques d'un tissu serré dans la fabrication desquels les Marocains excellent. Je m'emparai également de plusieurs paquets de colliers de corail, d'ambre et de verroteries, sans oublier deux petits miroirs, une boîte pleine de couteaux espagnols et une petite sacoche garnie de doublons ; mais la plus intéressante découverte pour moi fut celle de six paires de pistolets, d'un fusil à deux coups et d'un approvisionnement de poudre, de plomb et de balles, dont le propriétaire, peut-être un aventurier de la civilisation, comme

moi, était enterré sous le sable d'où sortait un de ses pieds. Le désastre semblait tout récent, et jamais l'application de la fameuse maxime : « Le mort saisit le vif, » ne me parut plus légitime. Je me rappelai le fameux proverbe de mon dernier maître Mohammed : « Le malheur de l'un est le bonheur de l'autre. » Le doigt de la Providence étant visible en tout ceci, grâce à l'interprétation de mon égoïsme, je ne doutai plus du succès de ma chevaleresque entreprise.

Le soir même nous atteignîmes le pied d'une chaîne de hauteurs rocheuses, sur l'une desquelles je montai pour reconnaître le pays d'alentour. A l'abri de ces roches, solide barrière contre les vents du Sud-Est chargés de sable, s'étendait une vaste plaine ondulée et toute couverte de ronces et de buissons d'épine. De rares acacias et des dattiers chétifs firent pour moi de cette plaine le lieu le plus pittoresque du monde. Mon extase à leur vue, le mot n'a rien d'exagéré, fut si grande, que je n'aperçus pas d'abord un douah d'une douzaine de tentes, situé presque à mes pieds. Dans le même moment, je distinguai plusieurs chameaux et un troupeau de chèvres dispersées çà et là.

Je me hâtai de rejoindre mon heirie, et, après avoir enterré au pied d'une roche aisée à reconnaître, de crainte d'accident, les plus précieux articles de ma récente découverte, moins le fusil à deux coups qui devenait mon meilleur porte-respect, je pris un étroit défilé entre les rochers, et de l'air le plus majestueux possible je descendis dans la plaine, juste en face du douah.

Conformément à l'étiquette arabe ou maure, je m'arrêtai à une centaine de pas des tentes, et, mettant pied à terre, j'attendis qu'il plût au sheikh du douah de s'apercevoir de ma présence. Mon attente ne fut pas longue : un vieillard à barbe blanche, couvert d'un sale haïque , vint à moi ; mais, à une distance d'environ deux pas, il s'arrêta à son tour et, après une inspection réfléchie de ma personne, il me salua d'un « *Salam ailekom*, » auquel je répondis : « *Ailekom essalam*, » « Y a-t-il paix entre nous? — Oui, il y a paix! »

Nous échangeâmes le salut du Désert, et, nous approchant l'un de l'autre, chacun de nous s'efforça de baiser la main de l'autre modestement retirée, comme si c'était un excès d'hon-

neur. Je devais indubitablement à mon haïque tout neuf et de première qualité une réception si encourageante; mes armes y contribuaient bien aussi. Cette lutte de courtoisie se termina par la dextérité avec laquelle je saisis le bord du haïque de mon hôte et le portai à mes lèvres.

Vinrent ensuite les banalités de la conversation arabe, équivalant à celles de notre civilisation : « Comment vous portez-vous? Comment vont les gens de l'Ouest? Comment se porte notre seigneur Muley Abderhaman ? » Ce dernier compliment, qu'un Arabe du désert ne manque guère de faire à l'empereur du Maroc, est le seul tribut qu'il lui ait jamais payé.

Ali-ben-Hammodou, c'était le nom du sheickh, me conduisit dans son douah et me présenta à ses fils, dont je comptai une douzaine, au moins, sous le nom d'Ismaïl-el-Drebbah, ou Ismaïl le Bon Tireur. Je ne pouvais imaginer un titre plus imposant, appuyé comme il l'était de mon fusil à deux coups. Je leur racontai ensuite mon histoire ; elle était courte. J'appartenais aux Beni-Zebis, tribu du voisinage du cap Bojador, et j'étais presque le dernier survivant d'une famille à peu près extirpée par une famille rivale des Beni-Zosh. La vendetta étant, comme on sait, une des rares et vénéneuses plantes qui fleurissent dans le désert, j'avais tiré une éclatante vengeance de la mort des miens, tué mon ennemi et je ne sais combien de ses femmes, de ses enfants, de ses chameaux, etc., etc., ce qui m'avait forcé à prendre la fuite.

Ali loua, devant tous les siens, mon courage et la vigueur de ma haine. Il me pria de regarder sa tente commela mienne ; il me dit que le pays se nommait Ouaddy-Messis et contenait de nombreux douahs habités par les membres de sa tribu, les Beni-Hareb. J'appris encore que mon hôte était un shérif et un hadji, en d'autres termes, un descendant du prophète et un pèlerin de la Mecque. Somme toute, sa physionomie me revenait assez, mais je trouvais l'air sinistre à plusieurs de ses fils et de ses parents.

Le soir venu, les femmes d'Ali nous servirent un grand plat de couscoussou, où je ne fus pas le dernier à plonger la main, au nom du Dieu tout-puissant et miséricordieux. Quelques instants après, mes yeux se fermèrent, comme ceux d'Ali et de plusieurs

de ses fils, étendus sous la même tente. Je rêvai de Kaloulah; je rêvai de ma mère qui, depuis sa mort, m'était apparue en songe dans presque toutes les circonstances graves de ma vie; puis je m'éveillai tout ému; mais le sommeil s'empara de nouveau de moi, et, pour la seconde fois, je rêvai de Kaloulah. Au moment où je croyais saisir sa main, je me réveillai encore. Cette agitation n'était pas ordinaire. Je ne pouvais attribuer au cous-coussou un sommeil si plein de songes, car je m'étais fait dans le désert un estomac digne des autruches qui l'habitent. Était-ce un pressentiment de quelque grand bonheur ou malheur? Parons d'abord le malheur, me dis-je, et pour cela je m'assurai si mes armes étaient toujours près de moi. Je m'étais tenu le plus à l'écart possible sous la tente, malgré ma foi dans l'hospitalité arabe; cette tente était partagée en deux, et derrière une grande toile se trouvait l'appartement des femmes.

Tout-à-coup j'entendis un léger bruit, un frôlement, et je vis, comme on voit dans l'obscurité rarement absolue, quelque chose ramper vers moi. Je le vis ou je l'entendis, car mes idées étaient loin d'être nettes et la fatigue offusquait mes sens. Mon anxiété se conçoit aisément. Étais-je tombé dans une tribu d'endormeurs, de thugs arabes? Jeter un cri d'alarme, c'était m'exposer à passer pour poltron, c'était me perdre. J'attendais donc, la main droite armée de mon poignard, que j'avais tiré du fourreau, prêt à riposter à toute attaque, quand je sentis une main fort douce glisser le long de mon bras gauche et serrer ma main de ses petits doigts potelés. Mon rêve se réalisait-il? Était-ce Kaloulah? Non, car elle aurait déjà prononcé son nom ou le mien. Déçu dans ma première illusion, je pensai à la plus jeune femme d'Ali, dont les grands yeux noirs ne m'avaient pas quitté pendant le repas du soir.

Ma main répondit à la douce pression qui semblait vouloir s'assurer si j'étais éveillé, et après un *chut* arabe plusieurs fois répété, ces mots furent murmurés à mon oreille :

« — Etranger, Hassan et ses frères ont résolu de te tuer. Tu n'as que deux moyens d'échapper. Donne ton *heirie* à Ali et ton fusil à Hassan; ou bien profite d'un moment où j'aurai détourné leurs yeux pour monter ton *heirie* et fuis de l'autre côté des montagnes. Je te donnerai le signal. »

Après cet avis, ma protectrice invisible s'éloigna, me laissant douter si j'étais bien éveillé.

Quand vint le jour, un échange de regards avec la jeune femme d'Ali me rappela le péril que je courais, mais en même temps la promesse d'une généreuse assistance.

Ma protectrice m'avait indiqué deux moyens de me sauver. J'en trouvai un troisième, celui de détourner l'avidité arabe en l'envoyant piller la caravane ensevelie sous les sables ; je consentis même à lui servir de guide. L'expédition dura une dixaine de jours ; elle eut un plein succès. Nous revînmes chargés, nos douze chameaux et nous, vingt hommes environ montés sur des squelettes de chevaux qui faisaient merveille ; nous revînmes, dis-je, chargés des riches épaves d'un *naufrage* heureusement plus rare dans le Saharah que sur ses côtes inhospitalières.

Mon séjour dans le douah d'Ali-ben-Hammodou, le shérif et l'hadji, se prolongea plus long-temps que je ne l'aurais pu prévoir. Les yeux de ma protectrice ne m'avaient pas fait oublier ceux de Kaloulah, mais je commençais à prendre goût à l'indépendance de la vie arabe. En accompagnant mon hôte dans ses fréquentes excursions d'une ou deux journées, j'achevai de me familiariser avec le pays. D'un autre côté, je m'étais déjà fait une réputation de *tibib* ou médecin ; je commençais même à m'en faire une de conteur, ce qui était plus difficile, quoique je susse par cœur les *Mille et Une Nuits*.

Cependant mon idée fixe était de partir pour le Sud, de visiter les pays nègres, de franchir les Djebel-Kumri, nom arabe des Montagnes de la Lune, et de chercher, au milieu des plateaux de cette mystérieuse chaîne, la terre natale de Kaloulah. Pauvre enfant ! y était-elle parvenue avec son frère Enphaddé ? Y parviendrait-elle jamais elle-même ? Les États-Unis, dont j'étais toujours le citoyen, *in partibus infidelium*, me revenaient bien en mémoire ; mais le regret de la patrie absente ne pouvait balancer ma soif d'aventures, mon désir de revoir Kaloulah, ma vieille et persévérante ambition, celle de marcher sur les traces de ceux de mes compatriotes qui avaient déjà tenté des voyages d'exploration en Afrique. Peut-être étais-je destiné à résoudre quelques-uns des problèmes géographi-

ques qui mettent l'esprit du monde scientifique à la torture?

Nous étions, depuis quelques jours, aux puits de Boulag, avec la famille d'Ali et plusieurs autres familles arabes. Notre réunion, devenue formidable, se composait de près de cent chevaux, de cinq cents chameaux et de nombreux troupeaux de chèvres, sans oublier deux cents hommes, des femmes et des enfants en proportion. Boulag est le grand rendez-vous, le principal marché de l'Oasis. Il y existe une école où on apprend aux enfants à lire le Koran. Le système d'enseignement consiste à répéter le plus haut possible et simultanément un fragment du texte sacré écrit sur une planche. C'est un spectacle assez comique de voir cinquante ou soixante jeunes garçons, accroupis à terre, leur planche à la main, et faisant violemment osciller leurs bustes d'avant en arrière et d'arrière en avant, comme si la bonne articulation des mots dépendait du plus ou moins de flexibilité de la colonne vertébrale.

Je ne fus pas moins surpris de voir tant d'artisans à l'œuvre à Boulag. Un grand nombre de tisserands transformaient en étoffes le poil de chameau et le poil de chèvre filés par les femmes. Des forgerons, sans autre attirail qu'un petit fourneau garni de charbon de bois, un petit soufflet composé d'une couple de vessies, fabriquaient des mors et des fers avec autant de célérité que d'adresse. Il y avait aussi des joailliers qui déployaient beaucoup de goût dans la fabrication de bijoux d'or et d'argent pour les femmes et d'ornements pour les brides des chevaux.

Non-seulement Ali-ben-Hammodou me signala à tous les Arabes réunis à Boulag comme un habile *tibib*, mais j'effectuai, en effet, les cures les plus merveilleuses avec les charmes dont j'ai déjà parlé et qui se composaient de lambeaux du Koran reproduits de mémoire. Les pilules de l'allœopathe, grosses comme des noisettes, les doses infinitésimales de l'homœopathe, qui ont à peu près la même vertu, n'ont jamais obtenu pareil succès. C'est que la foi des patients chrétiens de nos docteurs à la mode ne saurait égaler celle de mes malades arabes dans leur prophète; or, c'est la foi qui guérit les uns et les autres..... quand ils guérissent.

Sur ces entrefaites, arriva à Boulag la grande nouvelle qu'une

caravane de Tombouctou essayait de prendre la route directe du Nord, sans avoir fait les conventions habituelles avec les chefs des tribus du voisinage. « A cheval ! à cheval ! » furent les seuls mots qui coururent d'une extrémité à l'autre de l'Oasis, avec la rapidité du vent. Tous les cavaliers, sur un rayon de cent milles, dévorèrent l'espace, en vrais Ismaëlites, pour être les premiers au rendez-vous où l'on compta bientôt plus de trois cents hommes bien montés, sous le commandement du sheick Mahmoud-Eben-Doud, le doyen des chefs de la tribu.

Agé de plus de quatre-vingt-dix ans, Mahmoud montait à cheval avec toute la grâce et la vigueur d'un homme dans la fleur de l'âge. Plus d'une fois il m'étonna par ses prouesses équestres. D'autres sheicks exerçaient une autorité presque égale à la sienne. Mais il avait en sa faveur la longue habitude du commandement. Nos préparatifs furent bientôt faits, et après une marche de trois jours, durant lesquels nous fûmes exactement renseignés par nos espions sur la marche du kaffila, nous atteignîmes les bords d'un ravin où nous devions nous cacher.

Nous y restâmes en effet le lendemain derrière des monticules de sable qui nous séparaient d'une plaine caillouteuse de plusieurs milles d'étendue. Le soleil dardait ses rayons sur nos têtes ; de rapides tourbillons d'une poussière impalpable nous faisaient une souffrance de la respiration qui, dans un air pur, est, à mon avis, la plus agréable des fonctions animales. Quelques dattes, équitablement partagées entre les hommes et les chevaux, avec une ou deux gorgées d'eau, suffisaient à mes compagnons endurcis et habitués à l'abstinence ; le même régime m'était forcément imposé.

Par trop ému, d'ailleurs, de la scène qui allait se passer et où je me voyais contraint de jouer un rôle actif, je songeais peu à faire meilleure chère. Nos vedettes ayant tout-à-coup rejoint le gros de la troupe, l'ordre fut donné de monter à cheval, et nous nous mîmes en marche dans une direction oblique vers la plaine, dont nous séparaient les monticules de sable au travers desquels il fallut serpenter un moment. Le sheikh Mahmoud prenait les plus grands soins pour masquer les mouvements de sa petite armée, et lorsque les monticules étaient très bas, les hommes mettaient pied à terre et conduisaient leurs chevaux par la bride.

Une longue crète sablonneuse, entremêlée de roches irrégulières, nous couvrait encore de son rideau quand nous atteignîmes le bord de la plaine; mais en alongeant un peu le cou nous pouvions la découvrir tout entière, jusqu'aux limites de l'horizon. Mes yeux se portèrent alors à gauche, vers d'autres monticules, d'où l'on voyait sortir de nombreux groupes d'hommes et de chameaux. Ils n'observaient aucun ordre dans leur marche, et la longue colonne des « vaisseaux du désert » finit par se déployer sur un espace de près de deux milles de longueur et d'un quart de mille de largeur; un autre quart de mille les séparait de nous. L'œil exercé de Mahmoud calcula qu'il pouvait y avoir quinze cents chameaux, cinq cents hommes et de nombreux esclaves. Leur marche était lente; tout annonçait qu'ils se proposaient de faire halte pour la nuit, quoiqu'on pût distinguer le chant monotone des chameliers encourageant leurs bêtes fatiguées.

En ce moment même, Mahmoud donna le signal et nous nous précipitâmes dans la plaine en masse solide qui se déploya, avec la rapidité de l'éclair, sur deux hommes d'épaisseur. Cette manœuvre fut exécutée avec une rare précision; cent cinquante environ de nos hommes, munis de longs fusils, formaient le premier rang; le reste était armé de lances qu'ils brandissaient au-dessus de leurs têtes en criant de toutes leurs forces « Allah! Ackbah! » cri mêlé à celui de « hah-hah! hah-hah! » par lequel l'Arabe excite son coursier. Toute cette excitation, pourtant, ne faisait que prouver, une fois de plus, la vérité du vieil adage « plus on se hâte, moins vite on va », car nous étions loin de charger au plein galop. Nos chevaux bondissaient, mais n'avançaient pas. Ceci entrait dans la tactique du chef, qui voulait donner à la panique le temps de s'étendre, et, laissant la fuite libre à tout le monde, prévenir une lutte désespérée. C'était aux bagages, avant tout, que nous en voulions.

Dès que notre cri de guerre retentit dans la plaine, tout le kaffila s'arrêta consterné. Trahi par ses guides, il croyait marcher en pays pacifique. Les cris des femmes et des enfants se mêlaient aux clameurs des chameliers, qui voulaient faire rebrousser chemin à leurs bêtes et chercher un abri au milieu des monticules dont ils venaient de sortir. D'autres, trop avancés pour reculer, abandonnaient les chameaux et s'enfuyaient à tra-

vers la plaine. Un petit nombre se préparait à faire résistance ; mais avant qu'il ne leur fût possible de combiner leurs efforts, de faire usage de leurs longs fusils et de leurs cimeterres, nos cavaliers étaient sur eux. La déroute fut complète.

Les dernières lueurs du court crépuscule des latitudes méridionales éclairèrent cette triste scène. Bientôt les Arabes se réunirent pour partager les dépouilles, laissant la moitié de la caravane s'échapper, grâce aux ombres de la nuit. Mahmoud décida qu'on bivouaquerait sur le champ de bataille et que le partage serait remis au lendemain. Les esclaves, des femmes et des enfants pour la plupart, furent placés au centre d'un cercle autour duquel s'agenouillèrent les chameaux chargés, tandis qu'à l'extérieur, les vainqueurs s'étendaient à côté de leurs chevaux et de leurs armes, Les prisonniers les plus à craindre avaient une garde spéciale qui veillait sur eux. On laissa aussi des vedettes aux extrémités de la plaine pour se garantir d'une attaque nocturne, quoiqu'elle parût bien peu probable. Insensiblement, et l'un après l'autre, les Arabes s'endormaient, le visage abrité de leurs haïques. Les enfants et les femmes avaient fini par cesser leurs lamentations et leurs cris d'effroi, en voyant que les vainqueurs n'étaient pas de si féroces démons qu'on le leur avait dit.

Les étoiles nous regardaient comme les yeux des anges à travers l'immensité. Dans le Désert aussi, les cieux racontent la gloire du créateur. « — Que la terre est peu de chose, me disais-je comme plus d'un solitaire en admirant ces étoiles où nous aimons souvent à placer le séjour de ceux qui ont mérité le ciel par leurs vertus ! Ah ! si nous ne devons plus nous rencontrer en ce monde, puissions-nous, du moins, nous retouver là-haut, vous dont j'ai fait mon ange gardien ici-bas ! — » Ces réflexions du cœur semblent assez mal placées dans la bouche d'un homme qui venait de concourir au pillage d'une caravane. Hélas ? j'avais plus que jamais besoin d'invoquer de tendres et pieuses illusions !

Soudain j'éprouvai une véritable commotion électrique.

Rêvais-je encore de Kaloulah, comme sous la tente d'Ali ? Non, je ne rêvais pas : une figure voilée se penchait bien vers moi et murmurait mélodieusement à mon oreille :

« — Jonathan Romer !

» — Est-ce vous, Kaloulah, ou est-ce votre spectre? »

Une douce main me tira du doute en serrant la mienne. C'était bien elle, cette fois! c'était Kaloulah!

Le récit circonstancié de ses aventures depuis son départ de Sierra-Leone, n'aurait peut-être pas, pour le lecteur, l'intérêt qu'il eut pour moi, qui ne pouvais me lasser de l'entendre raconter comment, après bien des vicissitudes, séparée de son frère qu'elle supposait avoir été assez heureux pour regagner leur pays natal, et vendue à plusieurs maîtres africains, elle avait fini par être conduite dans la fameuse ville de Tombouctou. Un marchand de la caravane que nous venions d'attaquer allait maintenant la revendre à Taffalet.....

Je demandai Kaloulah pour ma part du butin. Si je l'estimais plus de vingt heiries, elle ne représentait pas la valeur d'un chameau ordinaire pour le commun de mes compagnons; mais craignant que le vieux Mahmoud ne fût pas tout-à-fait de cet avis, j'allai au-devant de son caprice ou de son envie d'exploiter le mien, en lui faisant don d'un de mes pistolets.

Ali, à son tour, fut jaloux de ce présent ou feignit de l'être. Je dus, prudemment, faire aussi avec lui un marché qui lui parut tout à son avantage. Parmi les vingt chameaux échus en partage à sa famille, j'avais remarqué une bête inférieure à la mienne; mais qui, comparée aux « vaisseauxordinaires du désert, » pouvait être estimée un fin voilier. Ali y tenait moins qu'à mon second pistolet : je lui proposai l'échange qui le ravit.

On ne pouvait tarder, chez mes hôtes, à soupçonner tout le prix que je mettais à mon trésor. Les exigences de leur hospitalité cupide, devaient nécessairement se multiplier; d'ailleurs, si j'avais pu faire remettre à d'autres temps le complot contre ma vie, pouvais-je espérer qu'on y avait renoncé? La jeune femme d'Ali m'avait devinée la première, et elle réitéra, avec plus d'instance, son conseil de fuir. Je dis qu'elle m'avait devinée, parce qu'elle ne supposa pas un instant que j'eusse la pensée de fuir seul, et qu'elle se préoccupa des nouvelles difficultés que j'avais à craindre pour emmener Kaloulah.

Ici, je le sais, quelques-unes de mes lectrices croiront que j'élude pudiquement une explication délicate : elles douteront que Seffna, la jeune femme d'Ali, pût accorder au voyageur une

protection désintéressée ; elles douteront surtout, que cette protection pût s'étendre simultanément sur Kaloulah? elles me demanderaient volontiers, si, de mon côté, en prolongeant mon séjour dans le douah, ma reconnaissance pour ma protectrice ne m'exposait pas à devenir infidèle à cette fille ingénue de l'Afrique, pour laquelle j'avais enfin compris que je ressentais une affection plus passionnée que celle d'un frère pour sa jeune sœur ?

J'avoue que si j'écrivais un roman, je manquerais ici à toutes les règles des romanciers, en dédaignant de faire de Seffna un pendant de la femme de Putiphar. Je ne fais pas de roman... Je fus romanesque aussi, toutefois, mais à ma manière, dans cette circonstance. Je crus à la vertu des femmes du Désert... Faut-il que je demande pardon de ma naïveté aux femmes des villes ? Voici ma justification et celle de Seffna.

Quoiqu'assez généralement, dans la civilisation moderne, l'orgueil de l'homme proclame aujourd'hui la femme inférieure à lui par l'intelligence comme par la force physique, il y eut des peuples, autrefois, qui attribuèrent à la femme une supériorité morale, incontestable... je ne me serais pas cru humilié, pour ma part, de vivre dans ces pays où la femme, regardée comme la fille du ciel et sa confidente privilégiée, gouvernait toute une nation sous le titre de reine et de prêtresse, ou comme la conseillère mystérieuse d'un prince législateur. Citoyen d'une république, malgré le culte que je professe pour le sexe auquel appartient ma mère, je ne réclame en sa faveur que les droits de l'égalité. La couronne légitime de la femme doit être dans nos cœurs, et non dans nos lois. Mais je serais un ingrat si je niais ces nobles instincts de la femme qui, là même où elle est à l'état de servitude domestique, attestent la céleste origine revendiquée jadis par Penthesilée, Velléda, Egérie, etc. Ce sont ces nobles instincts, d'accord avec les sympathies des faibles pour les faibles, qui, partout où il y a une douleur à consoler, une infortune à secourir, le baume à verser sur une blessure, une chaîne à rompre, donnent une sœur tendre et dévouée à l'affligé, au malheureux, au malade, au captif, au proscrit. La charité est une vertu chrétienne, sans doute, mais toutes les femmes, idolâtres ou musulmanes, naissent chrétiennes par la charité, qui fait partie de leur nature. — La femme d'Ali

obéit donc au plus naturel des sentiments de la femme, en venant à mon secours, en se plaçant entre moi et la trahison qui menaçait ma vie... Ma reconnaissance respecta en elle la pureté de ce sentiment. Mais était-elle belle? Oui, elle l'était... Ah! je plains ceux qui me demandent si ma libératrice était belle avec le regret de ne pas lire ici un chapitre imité de lord Byron, ou de quelque poète plus vulgaire... Je les plains de leurs mauvaises pensées... Cependant, comme je tiens à désarmer les critiques qui veulent absolument que le vrai soit vraisemblable, je dois ajouter que ma libératrice était mère..... Je ne suppose pas que Gulnare eût proposé à Conrad de le suivre après avoir ouvert sa prison, si Conrad avait eu des enfants.

Maintenant, on comprendra pourquoi cet épisode de ma vie peut être raconté si brièvement. Seffna fut jusqu'au dernier moment l'utile complice de notre départ, en nous aidant à faire notre provision de vivres et d'eau. Kaloulah et moi, nous quittâmes le douah furtivement, à la faveur du crépuscule du soir. J'avais posté à quelque distance nos deux chameaux, richement chargés d'une partie du butin fait sur la caravane ensevelie dans le désert — butin que j'avais eu, on s'en souvient, la précaution d'enfouir à mon arrivée chez Ali.

Nos montures semblaient impatientes d'exercer leur agilité après un si long repos, quand, à la clarté des étoiles, nous nous dirigeâmes vers le Sud. Je me rappelais parfaitement les leçons géographiques d'Enphaddé; mais, en véritable citoyen des États-Unis, pour nous conduire à Framazugda, j'avais surtout foi à la devise de mes compatriotes : *En avant! Go a head!*

Kaloulah, de son côté, levait de temps en temps les yeux..... non pour étudier la voûte constellée, mais elle avait foi dans la bonne étoile qui nous avait réunis, car une larme de joie et d'espérance brillait suspendue à ses longs cils noirs. Cependant, elle gardait le silence, et je fus quelque temps à le rompre moi-même, tant mon cœur était plein d'émotions!

Un incident aussi simple qu'imprévu allait nous venir en aide et nous fournir, qu'on me pardonne ce classique souvenir, le fil d'Ariane, pour nous diriger à travers le labyrinthe africain. Nous allions gagner le Framazugda en droiture et comme à vol d'oiseau.

(La suite dans la prochaine livraison.)

Le rôle que joue le chameau dans ce troisième extrait de l'histoire *d'une Nièce de l'Oncle Tom*, est si important, que nous croyons devoir recueillir la note suivante dans le *Moniteur Algérien*, et les réflexions qu'elle suggère à M. de Saint-Ange dans le *Journal des Débats;* nous avons nous-même, en 1851, publié un article complet sur le chameau et nous y renvoyons nos lecteurs :

« Les dernières nouvelles de Laghouat continuent à nous faire con- » naître les progrès de notre domination dans la partie reculée du sud » algérien qui sert encore de théâtre aux intrigues du chérif d'Ouargla » et du petit nombre de ses partisans qui n'a pas encore demandé » l'aman. Les derniers débris de l'insurrection qui avait si fortement » ébranlé toutes les tribus sahariennes, avaient, depuis la prise de » Laghouat, été forcés de se jeter fort au sud-est de l'oued Djeddi, » dans une région que l'absence des eaux faisait réputer inabordable. » C'est là qu'une partie considérable des Ouled-Sassi, des Ouled-Yahia- » ben-Saleh et des Ouled-Sidi-Aïssa, appartenant à la confédération » des Ouled-Nayls, vient d'être atteinte par Si-Chérif-bel-Arche, bach- » agha des Ouled-Nayls. Ce chef, qui, en d'autres temps difficiles, avait » déjà donné des preuves de sa bravoure et de son intelligence à la » guerre, est venu le 14 à Ksar-el-Aïran avec 400 chevaux, et y a reçu » les dernières instructions du commandant de Laghouat, qui s'était » porté sur ce point avec une partie de sa garnison. Parti le lendemain » dans la direction d'Atar-Cherguia, Si-Chérif surprenait à plus de vingt » lieues au sud-est de Ksar-el-Aïran, au lieu dit *Sriga*, les tentes des » Ouled-Nayls dissidents, et leur enlevait sans forte résistance une » centaine de chameaux et plus de 5,000 moutons.

» Ce coup de main, qui suffit à démontrer l'influence que Si-Chérif a » su reprendre sur les populations qui lui ont été confiées par nous et » qui, l'an dernier, étaient encore si difficiles à diriger, prouve de plus » l'immense parti qu'il est possible de tirer dans le sud de notre infan- » terie, lorsqu'on la fait servir pour appuyer un coup de main de longue » portée exécuté par des goums ou spahis, et en usant des ressources du » pays pour la transporter rapidement d'un point à un autre. Les évène- » ments de l'année dernière, en nous mettant en contact fréquent et » prolongé avec les nomades, nous ont révélé le secret de cette mobi- » lité qui met les populations à l'abri de toute poursuite tentée avec nos » moyens ordinaires.

» Dans ces vastes plaines du sud, où les eaux sont si peu abondantes, » les chameaux seuls peuvent transporter les Arabes avec rapidité à » de grandes distances et sans préoccupation pour leur nourriture. Cet » exemple ne sera point perdu pour nous, et déjà nous commençons à

» emprunter à nos ennemis cette aide précieuse. D'après les ordres du » gouverneur, on achève d'organiser à Laghouat un équipage de cinq » cents chameaux, qui transporteront autant d'hommes d'infanterie » dans toute direction qu'il sera nécessaire de suivre.

» Rien n'est négligé pour que le soldat puisse commodément et sans » fatigue se servir de ce nouvel élément de guerre, qui désormais » nous permettra de traverser le Pays de la Soif sans inquiétude. en » transportant avec nous l'eau nécessaire. Il ne s'agit point ici de faire » manœuvrer avec ordre des fantassins placés sur des chameaux : le but » qu'on se propose est plus pratique et plus facile à atteindre. Profiter » d'une ressource que la nature a donnée au désert, et qui, tout en dimi- » nuant la fatigue des hommes, permette de franchir jusqu'à quinze » lieues dans une journée et de porter avec soi l'eau nécessaire pour » arriver d'une source à une autre, et des vivres suffisants pour une » course même de longue durée, tel est le problème à résoudre. Sa » solution repose sur l'imitation simple et naturelle d'un fait qui. de tout » temps, a été observé en Afrique, et sans lequel l'existence même n'y » serait point possible.

» On s'occupe de la confection de bâts peu coûteux et semblables, à » la solidité près, à ceux en usage chez les indigènes. Une disposition » très simple permettra aux hommes de monter sur l'animal et d'en » descendre avec facilité. Déjà, dans cette dernière course, M. le com- » mandant Dubarail a expérimenté ce nouveau moyen de transport, » dont les malades eux-mêmes se sont bien trouvés.

» Grâce à ces dispositions, qui bientôt seront complètement réalisées, » le rôle des garnisons dans le sud, à Bouçada, à Biskara, et notam- » ment de la garnison de Laghouat, va changer de nature. Notre » rayon d'action va s'étendre au loin. Nous pourrons atteindre nos » ennemis presque à toute distance, et cette crainte salutaire maintien- » dra dans l'obéissance les tribus les plus éloignées et les plus impatientes » de tout frein. Une mobilité sans exemple doublera la force de nos co- » lonnes et nous permettra de tirer de notre cavalerie et de nos goums » tout le parti possible. Ce progrès dans la pratique de la guerre du sud » prouve une fois de plus qu'au lieu d'innover il est souvent préférable » d'étudier les coutumes indigènes, que quelquefois le préjugé repousse, » et qui, presque toujours, sont l'expression d'un besoin réel. »

» Un ouvrage a été récemment publié par le général Carbuccia, sous ce titre : *Du Dromadaire comme bête de somme et comme monture de guerre; de son utilité en Algérie et de son emploi à l'armée d'Egypte en* 1799.

» Le général Carbuccia, bien connu par l'éclat de ses services à l'armée d'Afrique, reproduit dans ce livre deux rapports adressés en 1844 au maréchal Bugeaud, sur l'organisation d'un service de dromadaires dont il avait été chargé pour les expéditions du sud, étant colonel du 33e de ligne. La conquête générale de l'Algérie et tout ce qui s'est fait pour assurer la stabilité de la domination française, datent, comme on

sait, du maréchal Bugeaud. Ce vieux guerrier, si habile et si expérimenté, fut conduit par la force des choses à diriger des expéditions au-delà des lacs salés, à El-Biod, à Laghouat et dans d'autres oasis de la première zone du Sahara algérien. Dès lors, le maréchal sentit la nécessité d'employer les dromadaires au lieu des chevaux et des mulets, pour lesquels il faut porter de l'eau et des vivres comme pour les hommes, tandis que le dromadaire peut se passer de boire pendant plusieurs jours et se nourrit des herbes desséchées, des broussailles et de toutes les plantes sauvages que l'on rencontre en chemin.

» Le maréchal Bugeaud avait confié au colonel Carbuccia le soin d'organiser une brigade de six cents dromadaires, et de dresser des soldats à la conduite de ces animaux, tâche à laquelle il se dévoua avec une infatigable constance, et surtout avec la conviction des immenses services que devait rendre à l'armée un animal qu'on ne peut remplacer par aucun autre dans la région aride que les Arabes nomment le Pays de la Soif.

» Nous devons d'abord expliquer au lecteur pourquoi nous appelons cet animal dromadaire et non pas chameau. Le premier n'a qu'une bosse et le dernier en a deux. L'animal à deux bosses, qui est le chameau proprement dit, habite les grands plateaux de l'Asie centrale, au nord de l'Hymalaya. Il est de haute taille et d'une encolure forte et robuste.

» Le dromadaire, ou chameau d'Arabie, n'a qu'une seule bosse, comme on vient de le dire. Il est de formes un peu plus grêles, et, par cette même raison, beaucoup plus agile : aussi les Arabes dressent-ils des dromadaires coureurs, appelés *heiries* ou *méharis*, qui font vingt et trente lieues en un jour, au trot et au galop. En Egypte, en Algérie, et dans tout le reste de l'Afrique du Nord, jusqu'au Sénégal, le chameau est inconnu; on n'y voit que le dromadaire, quoiqu'il soit appelé vulgairement chameau, *djimel*. Cette distinction établie, nous nous servirons du terme chameau, comme étant le plus en usage.

» On ne lui donne à boire que tous les huit jours en été ; il boit alors 30 à 40 litres d'eau. Dans la saison où il peut brouter du vert, il reste deux et trois mois sans boire, l'humide radical des herbes lui tenant lieu de boisson. Il a quatre estomacs, comme tous les ruminants, et possède en outre un appareil composé de cellules remplies d'eau parfaitement pure. On a souvent trouvé dans l'estomac d'un chameau 8 à 15 litres d'eau après sa mort. L'animal fait refluer cette eau dans sa bouche au besoin. Né dans le désert à l'origine des êtres, son organisation s'est faite et développée conformément au sol et au climat où il recevait la vie. Sa bosse est une loupe graisseuse qui diminue lorsque l'animal manque de nourriture suffisante pendant un certain laps de temps ; il se nourrit alors intérieurement de sa propre substance, comme fait un malade à la diète, et n'en continue pas moins son service de bête de somme ou de coureur. Il mange pendant la marche, la longueur de son cou lui permettant de brouter chemin faisant tout ce qui se ren-

contre à sa convenance, et il n'est pas difficile, car il mange au besoin jusqu'à du bois.

» Dans un des voyages que le général Marey-Monge fit à Médéah, le général Carbuccia lui présenta des chameaux qui n'avaient pas mangé depuis trois jours ni bu depuis trois mois.

» Le chameau se repose et dort accroupi sur ses genoux de devant et de derrière. Cette attitude, qui lui est naturelle, donne, comme on voit, la plus grande facilité pour le charger et le monter, malgré sa haute stature. Il porte de cinq à sept cents livres, ou deux hommes avec leur équipement, leurs vivres et de l'eau. Enfin, le chameau est tellement approprié par sa nature à la région saharienne, qu'il dégénère dans la région des céréales et des pâturages.

» Les Arabes n'évaluent pas la richesse par un nombre de pièces de monnaie, mais par le nombre des chameaux ou dromadaires qu'ils possèdent. Ce quadrupède est à l'état de domesticité dans toute l'Algérie. On n'a point à le dompter, mais à l'élever par la douceur et la patience. Les cris qu'il jette proviennent de la peur qu'il a de l'homme, et ils diminuent à mesure qu'il s'habitue aux soins de son maître, surtout s'il n'est pas brutalisé. Il est têtu ; mais ce défaut n'est pas aussi prononcé que chez le mulet : on l'en corrige assez facilement.

» Le dromadaire vit de trente à quarante ans. On utilise jusqu'à sa fiente, qui, après être restée un seul jour exposée aux rayons brûlants du soleil, devient combustible ; or, en Afrique, le combustible est aussi rare, souvent même plus rare que l'eau.

» Les plus beaux dromadaires coûtent dans la Mitidja 300 fr.; le prix du mulet rendu à Alger est de 800 fr. au minimum. D'après des calculs parfaitement établis, 1,200 mulets coûteraient 819,600 fr. par an, tandis que mille dromadaires, qui les remplacent avec avantage, n'exigeraient qu'une dépense de 105,000 fr., d'où résulterait une économie annuelle de 714,000 fr. dans la substitution de 1,000 dromadaires à 1,200 mulets.

» Le dromadaire est indispensable à notre armée d'Algérie comme animal de guerre, pour conquérir les plaines qui sont au-delà du Tell, du côté du Sahara, et les occuper afin de tenir le Tell en échec. Mais, dans la paix, le dromadaire nous garantirait le monopole du commerce de l'intérieur de l'Afrique. — La ligne commerciale d'Alger à Tombouctou est de vingt-quatre jours à dromadaire, savoir, d'Alger à Laghouat, dix jours ; de Laghouat à Gradeïa, capitale des Mzabites, quatre ; de Gradeïa à Tuat, centre du commerce de l'Afrique avec l'Europe, dix jours. »

On voit combien le dromadaire est précieux pour les populations du désert, et combien il est devenu désormais indispensable aux troupes françaises. Tout ce qu'on vient de lire a été développé depuis 1844 par le général Carbuccia dans des rapports à la fois scientifiques et militaires rédigés par ordre du maréchal Bugeaud, qui les avait pris pour base de l'organisation d'un service actif de chameaux. Cette organisation d'essai, provisoire d'abord et incomplète, a été abandonnée après la mort de

l'illustre maréchal. Aujourd'hui qu'on y revient d'une manière sérieuse et définitive, le travail du général Carbuccia, qui forme 330 pages, devient comme le manuel du soldat chamelier, présentant les détails les plus précis, les plus certains sur la nature de cet animal, sur son hygiène, ses mœurs, son caractère, la façon dont on doit le traiter, la manière de le conduire, de le nourrir, de le soigner et de le guérir au besoin. Enfin, c'est un travail complet, pratique, dont l'utilité devient précieuse aujourd'hui, travail digne de toute l'attention du gouvernement, et qui mérite au général la reconnaissance de l'armée d'Afrique.

Histoire.

CHARLES-QUINT DANS LE CLOITRE.

§ III.

L'antique église de Poblet, en Catalogne, une de ces abbayes-forteresses dont la fondation remonte au temps des Maures, consacrait une de ses chapelles à la sépulture des princes du royaume d'Aragon. Plusieurs de ces monarques avaient là, sur leur monument, deux statues pour les représenter : l'une en guerrier ou décorée des insignes de la puissance royale, l'autre revêtue d'une robe de moine. On remarquait sous ces voûtes funèbres : Jayme el Conquistador, Alonzo II, Fernand I^{er} et ses fils Juan II et Alonzo V. La double effigie ne caractérise-t-elle pas d'une manière frappante, non-seulement la royauté de la vieille Espagne, mais encore le peuple espagnol tout entier, personnifié ainsi dans ses princes? Ce peuple, moitié moine et moitié soldat, n'a-t-il pas long-temps montré la même vénération traditionnelle pour la chevalerie dévote et l'Eglise militante? Ne voyons-nous pas ses rois et ses capitaines les plus illustres, aspirer à la sainteté après avoir conquis la gloire? En échange de ces chefs qui, par une transition si naturelle, passent de la cour à la solitude érémitique, de la vie bruyante du camp à la quiétude du cloître, le ciel, ému par la piété de l'Espagne, permet à ses saints de conduire en personne les armées espagnoles à la

(1) Voir la livraison de février.

bataille. Dans cette même histoire, où les rois goths, Andeca et Wamba, les rois de Léon Bermudo Ier, Alphonse IV, Ramiro II, meurent sous le froc, — où le roi de Léon et de Castille Ferdinand III, déserte son palais pour aller prier avec les cénobites de Saint-Facondo (1), — c'est un des douze apôtres qui rallie sous une bannière miraculeuse, les chrétiens menacés par le grand nombre des Maures et leur fait gagner la bataille de Clavijo ; — c'est un saint évêque qui saisit le bâton de commandement à la bataille de Baeza : l'apôtre est Monseigneur saint Jacques Zebedée, resté depuis le patron et le capitaine général des Espagnes (2) ; l'évêque est le grand saint Isidore, l'éminent docteur de Séville (3). Et si nous n'avons pas la foi qui rend ces légendes historiques de l'autre côté des Pyrénées, rappelons-nous quels illustres ministres l'Église et le cloître donnèrent aux Rois Catholiques, rappelons-nous le cardinal Mendoce, combattant dans la mêlée à la journée de Toro ; rappelons-nous Ximenès, ce Franciscain revêtu aussi de la pourpre, préparant l'assaut d'Oran où il entre aux acclamations des troupes qui le reconnaissent pour le véritable vainqueur de la ville conquise (4).

Si Charles-Quint s'était fait réellement ermite et moine, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, cela aurait pu paraître extraordinaire à la Rome de Paul IV, sans étonner autant ses sujets de la Péninsule, — cette thébaïde de l'Europe méridionale, presque aussi fameuse par ses ermitages et ses laures monastiques, que l'Egypte et la Syrie. Mais l'empereur ne venait chercher dans l'Estramadure qu'une retraite chrétienne pour s'y recueillir et sans la moindre intention de prendre l'habit religieux, malgré ce qu'ont répété quelques écrivains plus inexacts encore que Leti et Robertson.

(1) Dans l'histoire, Bermudo est surnommé le Diacre (*el Diacono*), Alonzo V, le Moine (*el Monge*), Fernando IV, *le Saint*, etc.

(2) *Historia del apostolo Sanct Yago Zebedeo, patron y capitan general de las Espanas*, por Mauro Castella Ferrer, in-folio, cité par M. Ford, dans son Hand-Book.

(3) *Egregius Doctor*. Il y a deux saint Isidore en Espagne ; le premier est l'érudit patron de Séville, le second, simple paysan, est le patron de Madrid et il remporta aussi une victoire comme son homonyme.

(4) Après sa mort Ximenès protégea encore, par son apparition, les remparts d'Oran chaque fois qu'un péril les menaçait. Plus d'une fois on aperçut un moine avec son chapeau rouge brandissant un glaive et lançant son cheval contre les escadrons ennemis : *c'était le cardinal Ximenès*.

Nous avons dit quel sentiment devait lui faire préférer à tous les monastères ceux des Hyéronimites. A cette époque, d'ailleurs, l'ordre de Saint-Jérôme était le plus populaire de l'Espagne, un ordre presque exclusivement espagnol. Le saint fondateur de la vie monastique en Orient, avait toujours été vénéré dans les écoles et les églises d'Espagne; ses images s'y étaient multipliées de manière à le populariser; le lion qui accompagne cet Androclès de la légende, rivalisait avec le lion du Cid et ceux du blason de Léon et Castille. Vers la fin du XIV[e] siècle, saint Jérôme était apparu à sainte Brigite, princesse suédoise résidant à Rome, pour lui révéler qu'il avait choisi l'Espagne afin d'y faire refleurir la règle des asiles créés par lui à Bethléem. Il avait même indiqué à la sainte le costume des futurs Hyéronimites. Par suite de cette révélation, dans laquelle intervint aussi la Vierge, deux ermites, qui avaient d'abord caché leur vie pieuse près de Tolède, allèrent, en 1374, se jeter aux genoux du pape Grégoire XI, alors résidant à Avignon, et sollicitèrent du pontife l'autorisation de fonder un ordre conformément aux statuts de saint Jérôme. Munis de la bulle papale, ils revinrent triomphants en Espagne et les couvents hyéronimites se propagèrent rapidement dans les villes et dans les hameaux, sur les revers des montagnes et dans les plaines, partout où la protection d'un roi, la générosité d'un seigneur, le produit d'une quête, favorisèrent l'institution. Mainte fois, les prodiges vinrent à leur secours pour désigner le site de l'édifice et provoquer les donations qui en assuraient la fondation; comme, par exemple, l'abbaye de Sainte-Marie-de-Guadalupe, en Estramadure, célèbre par une statue de la Vierge rivalisant avec celle de Monserrat, en Catalogne. L'architecture et les autres arts se mirent au service des moines de Saint-Jérôme, devenus de riches propriétaires agricoles : Ségovie, Séville, Valladolid, et d'autres villes, s'embellirent de leurs cloîtres et de leurs églises. Quand Ferdinand et Isabelle entrèrent victorieux à Grenade, ils intronisèrent comme premier évêque, dans la mosquée purifiée, un moine hyéronimite (1) et ils posèrent les premières pierres du superbe

(1) Fray Fernando de Talavera, confesseur du roi et de la reine, qui avait été pendant vingt ans prieur du monastère de Santa Maria del Prado près de Valladolid. Voir Prescott, *Règne de Ferdinand et d'Isabelle*, tome II.

couvent gothique de San-Jeronimo, dont Gonzalve de Cordoue cependant, partagea la dédicace avec le saint patron de l'ordre (1). Charles-Quint, enfin, lorsqu'il prit possession de ses royaumes, fit sa première œuvre architecturale en complétant le cloître de Santa-Engracia, autre couvent hyéronimite à Saragosse, commencé par son aïeul Ferdinand. A son tour, il est vrai, quelques années plus tard, l'Empereur, ayant besoin d'argent pour solder ses troupes dans la guerre contre les Turcs (1527), crut pouvoir s'adresser à l'ordre pour en obtenir un subside : ce ne fut pas sans avoir à surmonter certaine opposition, toutefois ; car, si l'ordre était riche, en troupeaux surtout, il prétendait, avec quelque raison, que ses revenus étaient trop bien employés pour qu'il lui fût possible de contribuer aux frais de la guerre. En effet, c'était un ordre hospitalier, tenant table ouverte pour les pèlerins d'un haut rang, distribuant d'abondantes aumônes quotidiennes aux pauvres, et entretenant des écoles gratuites d'où sortaient d'éminents prédicateurs et de savants écrivains, quoique la jalousie fît dire aux Dominicains et aux Bénédictins, que ces docteurs hyéronimites se gardaient bien de s'exposer au châtiment que leur patron mérita de recevoir en songe, pour avoir trop aimé l'éloquence classique de Cicéron. L'historien de l'ordre, le père Siguenza, a consacré plusieurs chapitres de son ouvrage au monastère de Yuste, devenu surtout fameux par le choix de Charles-Quint. Les fondateurs de Yuste avaient débuté comme ceux de l'institution première, par la vie érémitique. C'étaient deux cénobites obscurs qui, venus de Placencia en l'année 1404, s'étaient d'abord contentés de bâtir de simples cellules dans la montagne, sous le double abri des rochers et du feuillage des châtaigniers. De là, ils allaient de temps en temps quêter dans le village de Quacos, ou à la porte des manoirs, et revenaient avec la besace pleine. Pour s'assurer le bénéfice de leurs prières, un propriétaire pieux, Sancho Martin, leur donna le petit domaine de Yuste, ainsi nommé du ruisseau qui filtre à travers les rochers et qui arrosa bientôt un petit jardin cultivé par les deux ermites (2). Au

(1) Ce fut la veuve du grand capitaine qui l'acheva. Au frontispice est l'inscription : GONSALVO FERDINANDO *de Cordoba, magno Spanorum duci,* etc.

(2) C'est ce ruisseau de Yuste qui s'est trouvé, en Espagne même, transformé en Saint-Just ou Justus, comme si le monastère était placé sous l'invocation d'un des

bout de quelques années, en 1408, ils eurent la pieuse ambition de convertir l'ermitage en couvent, et ils allèrent supplier l'infant Fernand, d'obtenir pour eux, du pape, la bulle nécessaire. Ils faisaient valoir que le site choisi avait été consacré par le sang de quatorze évêques, que la tradition prétendait y avoir subi tous ensemble le martyre lors de la première invasion des Maures. L'infant les écouta avec faveur, « comme s'il eût prévu, dit l'historien, que l'asile de Yuste serait un jour le dernier nid de cet aigle illustre et invincible, l'empereur Charles-Quint, son descendant » (1).

Le nouveau monastère n'était qu'à moitié construit, lorsque le nid futur de l'aigle impérial fut attaqué tout-à-coup par les moines d'un couvent voisin, jaloux des nouveau-venus, et qui, ayant prévenu contre eux l'évêque de Placencia, les dépossédèrent avec violence. Heureusement, les cénobites expulsés en appelèrent à l'archevêque de Santiago, dont l'évêque de Placencia était le suffragant, et qui leur donna gain de cause. Forts de cette sentence, ils appelèrent le bras séculier à leur secours et intéressèrent le riche seigneur de la Vera, don Garci Alvarez de Toledo, comte d'Oropese, qui sortit de son château de Xarandilla avec sa bannière, résolu à faire respecter ses protégés. Le comte fit mieux encore. Un chapitre général de l'ordre ayant été tenu à Notre-Dame-de-Guadalupa, en 1515, on y objectait que la maison nouvelle de Yuste n'avait pas les revenus suffisants pour être admise au rang des maisons régulières. Saint Jérôme, qui tenait à la dignité de ses fils, voulait qu'ils fissent l'aumône et, par conséquent, qu'ils ne fussent pas réduits à mendier eux-mêmes. Le généreux comte garantit aux Hyéronimites établis dans les domaines de sa juridiction seigneuriale, la rente nécessaire à l'entretien de douze moines avec un prieur. L'édifice conventuel s'acheva à ses frais. Aussi fut-il proclamé le protecteur héréditaire du monastère, honneur dont se parait encore celui de ses

trois saints de ce nom ; saint Justus de Cantorbéry, saint Juste de Lyon et san Justo d'Urgel. Le saint évêque de Lyon pouvait parfaitement passer pour le patron d'un monastère, lui qui quitta son siége pour se faire ermite.

(1) « El ultimo nido de aquella clarissima y invincible aquila, el emperador Carlos-Quinto, su bisnieto. » *Historia de la orden de San-Geronimo,* tom. II, cap. xxix.

descendants qui accompagna Charles-Quint le jour où l'Empereur vint s'installer à Yuste.

A la date de 1556, le monastère, sorti de toutes ses épreuves, était en prospérité depuis long-temps, et ses religieux s'en montraient dignes par leur bonne réputation. Peu à peu une culture intelligente leur avait conquis, sur le revers de la montagne, des vergers d'oliviers, des vignobles et des jardins fruitiers dont les produits garnissaient les celliers et l'office. En entrant dans l'enceinte des bâtiments, on admirait leur entretien soigné, et en visitant le parloir, le réfectoire, le dispensaire, l'aumônerie, la maison des hôtes, etc., on reconnaissait que partout régnait cette sage administration qui, dans les communautés comme dans les familles, double la richesse. Tout récemment, au petit cloître primitif avait été ajouté un cloître plus vaste, d'après la nouvelle mode d'architecture élégante et classique introduite en Castille par Berruguete. L'église, rebâtie et agrandie aussi, appartenait au style ogival. Ce n'était pas inutilement que, dans l'ordre de Saint-Jérôme comme dans celui de Saint-Benoît, on étudiait la science de la construction et tous les arts qui s'y rattachent. Yuste aussi possédait, en 1556, un excellent architecte, le frère Antonio de Villacastin qui, après avoir fait ses preuves à la Sisla de Tolède, avait pu être chargé de compléter la maison commandée par Charles-Quint, et s'en était acquitté à la satisfaction de l'Empereur, méritant ainsi d'être un jour choisi par Philippe II pour diriger les travaux de son palais de l'Escurial.

Quixada et les Flamands, toujours prévenus, trouvaient que l'habitation ne répondait pas au rang du maître qu'ils avaient servi dans ses résidences impériales, et ils souriaient quand les bons moines appelaient respectueusement *le palais* cette maison, tout au plus convenable, selon eux, pour un prieur du second ordre. Moins difficile que ses serviteurs, l'Empereur, qui en prenait possession, quoique revêtu encore de son titre, exprima plus d'une fois son contentement sincère. Adossé au mur massif de l'Église, du côté du Midi, le bâtiment présentait sa façade au jardin ; il se composait de deux étages qui contenaient chacun quatre chambres de vingt pieds de longueur sur vingt-cinq de largeur ; un corridor traversait la longueur de l'étage et se terminait au Couchant

comme au Levant par un large porche ou galerie couverte. Sur ce corridor s'ouvraient les portes des chambres qu'on avait eu soin de munir de cheminées ; les chambres de derrière, ne recevant que le jour du corridor, devaient paraître de tristes cellules à ceux qui les occupaient ; mais l'Empereur avait choisi pour lui les deux chambres du second étage, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin. Celle du Nord-Ouest devint sa chambre à coucher impériale ; on y avait pratiqué une porte vitrée d'où, par un plan incliné, Charles pouvait descendre au chœur de l'église. S'il était retenu par la goutte sur son fauteuil, de cette porte vitrée il voyait le maître-autel et assistait aux offices sans se déranger. La chambre de l'extrémité opposée lui servait de cabinet de travail. Du porche ou galerie du Sud-Est, Charles-Quint pouvait, par un autre plan incliné, se transporter directement au jardin sans passer par l'escalier intérieur, et si la goutte lui interdisait la promenade, — de la fenêtre, son regard parcourait toute la pente du coteau jusqu'à la Vera, où les champs, plantés de mûriers, de figuiers, d'amandiers et d'orangers, semblaient continuer le jardin du monastère. Au milieu de ce paysage d'une verdure si variée, sa vue ne rencontrait d'autre bâtiment qu'un pavillon d'été appartenant au couvent, et, un peu plus loin, sur un rocher isolé, le petit ermitage appelé Notre-Dame-de-la-Solitude.

Tel fut le tableau agreste, embaumé par les amandiers en fleurs, que Charles-Quint eut à ses pieds en se levant le matin du 4 février 1557 ; tel était l'unique domaine de ses vastes États dont il se réservait la jouissance, sans même que cette jouissance comprît à la rigueur d'autres droits que ceux de la vue et de la promenade, — heureux encore s'il pouvait y retrouver peu à peu assez de forces pour faire quelques excursions au-delà de la clôture du couvent. Le nouveau Dioclétien, après avoir mesuré du regard tout l'horizon, dut en effet se borner à reconnaître d'abord le jardin que ses hôtes lui abandonnaient tout entier. Ils avaient transporté leur propre potager dans une pièce de terre à l'Est, derrière un rang d'ormes plantés en rideau, afin que Charles-Quint pût faire cultiver et arranger par son propre jardinier tout l'espace qui entourait le *palais* de trois côtés. Sous les fenêtres mêmes commençait le parterre, dont les sentiers étaient

bordés de citronniers : au milieu s'élançait un jet d'eau, avec une gerbe retombant dans une vasque de pierre. Charles devait lui-même faire construire deux autres bassins à droite et à gauche, revêtus de carreaux de Hollande, pour y mettre en réserve des tanches et des truites, qui, grâce au périodique retour des jours maigres, ne risquaient pas d'être condamnées à une éternelle captivité. L'eau ne manquait pas, au reste, dans le monastère, car la cour à l'aile gauche du bâtiment était ornée d'une fontaine qui, pour épancher son onde, avait une immense coquille taillée dans un seul bloc, qu'on était allé chercher à cinq lieues de Yuste et qui fut transporté à grands frais de la carrière au couvent avec l'aide de tous les villageois de Quacos. Cette cour devait s'embellir encore d'un cadran solaire, que Charles commanda à Giovanni Torriano. Du jet d'eau du parterre une allée droite conduisait à la principale porte, entre une double haie de cyprès, comme on en trouve fréquemment dans nos campagnes de la France méridionale, excellent abri dont l'ombre ne nuit pas à la végétation des arbres fruitiers plantés de chaque côté. C'était par-delà le mur de clôture que s'élevait le patriarche des arbres du monastère, magnifique noyer, déjà surnommé *el nogal grande*, qui semblait former à lui seul l'avant-garde de la forêt voisine. Ce vieux géant avait abrité sous ses rameaux les premiers ermites ; il avait vu s'élever l'édifice cénobitique, il voyait arriver le plus illustre de ses hôtes, et, debout encore aujourd'hui, « il a survécu à l'ordre de Saint-Jérôme et à la dynastie de Charles-Quint en Espagne (1). »

Quand l'Empereur eut rempli ses devoirs religieux et fait son premier repas, pour lequel il se sentit un excellent appétit, il passa une partie de la matinée à examiner l'ameublement de sa résidence. L'inventaire minutieux qui, après sa mort, fut dressé par ses serviteurs de confiance, contredit singulièrement les historiens, qui ont prétendu « que ses appartements semblaient plutôt avoir été pillés récemment par l'ennemi que meublés pour la réception d'un si grand prince (2). » Les rideaux de son lit étaient

(1) Nous citons ici M. Stirling, qui a visité les lieux en 1849 ; mais nous avons complété sa description par celles de M. Ford et de l'anonyme contemporain que M. Bakhuysen a analysé.

(2) Sandoval, t. II.

d'une étoffe noire; les murs étaient tendus du même tissu de deuil; mais telle avait toujours été la tenture de sa chambre depuis son veuvage; dans tout le reste de l'appartement, on avait utilisé les riches tapisseries qu'il avait apportées de Flandres, et qui reproduisaient, avec un luxe de couleurs éclatantes, des tableaux à personnages, des paysages champêtres, des scènes militaires, des oiseaux, des animaux, des fleurs. Les fauteuils et les chaises en bois de noyer étaient recouverts de velours. Deux fauteuils étaient particulièrement réservés à l'Empereur. L'un, monté sur des roulettes, pouvait être traîné d'une pièce à l'autre sans fatigue pour lui; l'autre avait assez d'ampleur pour être garni de six oreillers ou coussins, avec une rallonge pour étendre les pieds. Les aiguières, les vases et les autres ustensiles de la toilette étaient d'argent, comme les coupes, les candélabres et toute la vaisselle de table, dont il est possible que quelques pièces eussent été ciselées dans les ateliers de Becérile de Cuença ou des Arphés de Valladolid, les Cellini de l'Espagne. Charles-Quint avait même apporté une collection de bijoux, entr'autres quelques bagues et quelques bracelets, précieux gages d'une légitime et sainte affection sans doute, ou ses serviteurs, aidés de son confesseur, ne les eussent pas catalogués dans le même paragraphe de l'inventaire, avec « un reliquaire, — un fragment de la vraie croix, — le collier de la toison d'or (qui est, dit-on, le même que porte aujourd'hui l'empereur Napoléon III), — le simple crucifix de bois que l'Impératrice avait tenu dévotement sur son sein pendant son agonie, et qu'avant de déposer le corps dans le cercueil, le marquis de Lombay avait enlevé pour le remettre à son maître.

Charles-Quint, empereur, n'avait jamais été fastueux; mais il avait un noble luxe, celui des arts. Pendant tout le cours de son règne, digne d'avoir pour contemporains les princes de la grande peinture, Léonard, Raphaël, Michel-Ange, le Titien, etc., il fut le rival de François I[er] dans les ateliers des artistes comme sur les champs de bataille. Les musées de l'Espagne doivent encore quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'école italienne à ce monarque, qui ne croyait pas déroger en se baissant pour ramasser le pinceau du Titien, et qui cédait toujours la droite en public à l'artiste, disant à ses courtisans, s'ils parais-

saient surpris de cette déférence : « Je puis créer des ducs comme vous, mais je ne pourrais créer un peintre comme lui. » Charles-Quint vit avec plaisir que, conformément à ses instructions, on avait placé sur le maître-autel de l'église le fameaux tableau ébauché à Inspruck et enfin terminé, dans lequel le Titien avait représenté un chœur de saints et d'anges présentant à la Trinité l'Empereur et l'Impératrice. Le pendant de cette glorieuse toile (1), placé dans son cabinet même, semblait aussi avoir été conçu et exécuté à l'intention du couvent ; c'était saint Jérôme priant dans sa caverne. D'autres sujets sacrés par le même artiste, sur toile et sur bois, des madones et des Christs au Calvaire, imités de Raphaël par un artiste d'Anvers, le portrait de l'Impératrice, le portrait de l'Empereur, tous les deux encore par le Titien, les portraits de ses sœurs, de son fils le roi Philippe et de Marguerite, duchesse de Parme, ceux de la reine d'Angleterre et du roi de France, formaient un musée assez riche, dans ces appartements dont la prétendue nudité excite la pitié de quelques historiens, — sans parler des médaillons et de ces miniatures qui reproduisaient la ressemblance de l'épouse bien-aimée. En la retrouvant toujours si belle sur la toile du Titien, à côté de l'austère figure de Marie Tudor, par Antonio More, il est permis de supposer que Charles-Quint, aussi tendre père qu'il était tendre époux, pouvait, en effet, apprécier le dévoûment filial de son héritier présomptif. Cependant, la raison d'État, au nom de laquelle il avait arrêté lui-même le mariage de Philippe II, devait l'empêcher de le plaindre autant que le fait le grave prélat, qui compare cet acte méritoire à la résignation d'Isaac courbant docilement la tête sous le couteau d'Abraham (2).

(1) On l'appelle *la gloire du Titien*. M. Viardot (*Musées d'Espagne*) pense que ce fameux tableau du *Jugement dernier* ne fut achevé qu'après la mort de Charles-Quint, parce que l'Empereur y est vêtu de la robe de moine. M. Ford réfute cette opinion, et nous nous rangeons du côté de M. Ford. Peut-être Philippe II, en faisant transporter cette toile à l'Escurial, fit-il changer le costume laïque de son père en costume monastique. Voir ce que nous disons, en tête de ce paragraphe, des effigies des rois d'Aragon à Poblet.

(2) C'est très sérieusement que l'évêque Sandoval, comparant l'âge de Philippe à celui de Marie, et la bonne mine du prince à la triste figure de la reine, dit : « Si elle était sainte, elle était vieille et laide : *Si bien la reyna eta santa, era fea y vieja,* » « et Philippe fut, en ceci, un second Isaac, en se laissant sacrifier pour faire la volonté de son père et pour le bien de l'Église : *Hizo en esto lo que un Isaac dexan-*

Charles-Quint aimait les lettres et les littérateurs, non moins que les arts et les artistes : non-seulement il récompensa souvent en roi les plumes célèbres ; mais il eut même le tort de mettre une surenchère à la plume vénale de l'Aretin pour l'enlever au roi de France. Heureusement on n'est pas forcé de lire un lâche écrivain qu'on se croit forcé de salarier, tout roi qu'on est : à en juger par le choix de livres que l'Empereur possédait à Yuste, s'il avait payé un peu cher ce bravo littéraire, il ne l'estimait pas assez pour comprendre, même parmi les ouvrages de piété, ses commentaires sur les psaumes ; car l'obscène Aretin, on le sait, avait aussi écrit pour les dévots. Charles-Quint devait compter sur la bibliothèque du monastère et s'était contenté d'extraire de la sienne une trentaine de volumes et deux ou trois manuscrits, formant un mélange assez caractéristique : entr'autres les *Consolations de Boëce* (trois exemplaires en français, en italien et en espagnol) ; — les *Commentaires de César*, en italien ; — les *Commentaires sur les guerres d'Allemagne*, de don Luis de Avila ; — quelques chapitres manuscrits des *Chroniques* de Florian d'Ocampo ; — des cartes géographiques de Flandres, d'Allemagne, d'Italie et des Indes ; — les *Méditations* de Fray Luis de Grenade, — la *Doctrine chrétienne* du D[r] Constantino ; enfin, deux exemplaires du *Chevalier délibéré*, poème d'Olivier de la Marche (l'original imprimé et une traduction manuscrite, par don Hernando de Acuna), dont nous reparlerons

dose sacrificar por hacer la volundad de su padre, y por el bien de la Yglesia. » Sandoval, tom. II, p. 559. Je cite l'édition d'Anvers, ornée justement d'un portrait de l'impératrice Isabelle et de celui de Marie Tudor.

On n'a rien hasardé en disant que Charles-Quint lui-même aurait pu épouser Marie Tudor, non-seulement lorsqu'il préféra la donner à son fils, mais bien des années auparavant, lorsqu'à la suite de la bataille de Pavie Henry VIII lui avait fait proposer par le cardinal Wolsey de détrôner François I[er] et de partager la France, se réservant la part du lion à lui Henry, comme souverain légitime de ce royaume. Afin de se ménager une garantie mutuelle, Charles-Quint aurait épousé Marie, fille du roi d'Angleterre, alors âgée de neuf ans, et qui lui eût été livrée sans attendre qu'elle fût nubile, mais à condition que François I[er] serait devenu l'otage et le captif de Henry VIII. Cette proposition se trouve textuellement dans le tome VI des *papiers d'État (State-papers)*, publiés cette année (1853) par l'autorisation des commissaires de la reine d'Angleterre. Charles-Quint répondit froidement à Henry VIII qu'il « *ne croyait pas que le peuple de France consentît jamais à un démembrement de la monarchie française.* »

quand nous ferons connaître le bibliothécaire, après avoir cité d'abord quelques-uns des livres de l'Empereur (1).

Nous nous reprocherions de ne pas apprendre aux bibliomanes que les livres de Charles-Quint étaient reliés en velours rouge, protégés aux quatre coins par de petites plaques d'argent et tenus fermés par des agrafes du même métal.

Malheureusement, l'Empereur ne pouvait plus s'entretenir avec ces amis muets que par l'intermédiaire d'un de ses lecteurs, à cause de sa vue affaiblie (2). Toute lecture, d'ailleurs, finit par tendre les ressorts des esprits réfléchis ; c'est une distraction qui ne dispense pas d'une autre. Charles-Quint ne vit pas sans plaisir, en s'installant à Yuste, qu'il pourrait se donner quelquefois un amusement qui l'avait toujours intéressé, en dépit des censeurs graves qui le trouvaient au-dessous de la dignité et des hautes pensées d'un si grand politique. Une volière contenait des perdrix et d'autres oiseaux à demi apprivoisés. Cette ménagerie devait recevoir une addition importante, deux mois après, grâce à l'envoi d'un perroquet qu'on élevait exprès pour l'Empereur à Lisbonne, et qui arriva si merveilleusement instruit, qu'il est devenu un personnage historique comme le perroquet d'Auguste. L'oiseau parleur de Sa Majesté ne divertit pas moins les religieux de Yuste que l'Empereur lui-même. La reine de Portugal lui avait annoncé en même temps deux chats du Brésil d'une très petite espèce, qui furent aussi en grande faveur, sans avoir à redouter ces admirables chiens de chasse que, dans sa jeunesse active, Charles-Quint préféra à tous les animaux domestiques. Quelques-uns semblent vivre encore sur les toiles du musée de Madrid, à côté de ces nains de cour, dont la taille

(1) Le manuscrit Gonzalez se termine par la transcription de l'inventaire de l'ameublement, des tableaux, des bijoux, des tapis, des ustensiles de toilette, des livres, etc. de l'Empereur. M. Stirling n'en a donné qu'un extrait, nous avons pu le vérifier sur le manuscrit même.

(2) Dans l'*inventaire* des effets appartenant à Charles-Quint, nous remarquons vingt-sept paires de lunettes. Nous en concluons que Charles-Quint en faisait usage ; mais nous devons aussi faire observer que pendant long-temps on mit des lunettes en Espagne, pour se conformer à la mode beaucoup plus que pour ménager sa vue. Dans le XVII[e] siècle encore, es nobles dames elles-mêmes en portaient en guise de masque, « afin de se donner une physionomie grave. » Voir la *Relation du voyage d'Espagne*, par M[me] d'Aulnoy, tome II, p. 139.

difforme fait ressortir leur fière beauté (1). En l'absence de celui que peignit le Titien et que nous ne voyons pas dans l'inventaire des tableaux apportés à Yuste, Charles-Quint dut cependant se souvenir de ses limiers, en apercevant, suspendus aux murailles de sa nouvelle demeure, son arquebuse *(arcabuz)*, son arbalète et tout son équipement de chasse *(arreos y muebles de caza)*. Par bonheur, il s'était réveillé si dispos, qu'il se promit du moins d'aller bientôt déclarer la guerre à des ramiers que les moines lui dénoncèrent comme se multipliant outre mesure sur les hauts châtaigniers du bois voisin, où ils avaient établi leurs nids au grand préjudice des récoltes. L'Empereur ne dédaigna pas, en effet, avant que le mois fût écoulé, cette chasse plus digne d'un alcade de village que d'un grand empereur. Tant que la goutte n'enchaîna pas ses mains, il fut sans pitié pour les pauvres ramiers, lui dont le respect pour les hirondelles nous a été révélé par une tradition si touchante. Deux de ces messagères du printemps avaient, dit-on, bâti leur nid contre la tente de Charles-Quint qui faisait le siége d'une place forte. Quand vint le jour de lever le camp, l'Empereur aima mieux abandonner sa tente que de troubler les hirondelles et leur jeune couvée.

En attendant la guerre aux pigeons, Charles-Quint fit, dès le 4 février, une première excursion toute pacifique à l'ermitage de Belem, où, voulant ménager ses forces, il se fit porter en litière, quoique la distance ne fût pas très considérable. Il revint fort content de sa première journée, et ce contentement ne fit que croître toute la semaine, comme l'attestent les lettres de Quixada et de Gatzelu, d'accord avec M. de Lachaux, un des chambellands flamands, qui ne l'avait accompagné jusqu'à Yuste que pour repartir le lendemain, chargé d'une mission. « Sa Majesté,
» écrivait ce gentilhomme, est ravie de sa nouvelle résidence, et
» les moines sont plus ravis que lui encore de le voir parmi
» eux, ce dont ils désespéraient. Plaise à Dieu que Sa Majesté
» les trouve supportables, car ils sont très enclins à être impor-
» tuns, ceux-là du moins, que, pour mon compte, j'ai trouvés
» bien sots et bien ennuyeux. »

Ce qui contribuait beaucoup, sans doute, au ravissement de

(1) Un de ces nains lui avait été envoyé de Pologne, « nain bien fait et très spirituel, » dit Bernardo Navagiero, *Relatione*, etc.

Charles-Quint, c'est qu'il crut avoir reconquis tout son appétit, au point de déclarer à Quixada, qui s'inquiétait déjà des conséquences, « qu'il n'avait jamais si bien mangé de sa vie et ne se » sentait plus l'estomac chargé, comme naguère cela lui arrivait » habituellement après son repas (1). » On comprend donc cette autre phrase dont Quixada se servait à la même date pour accuser réception d'une provision d'anchoix : « Elles ont été bien » reçues et... encore mieux mangées (2). » Pour peu que ce bien-être continuât, Charles eût fini par ne plus profiter des dispenses que le pape lui avait expédiées dans le temps, afin qu'il pût, sans scrupule, communier sans observer le jeûne.

Les moines admiraient à la fois sa bonne mine et sa bonne grâce, car il encourageait volontiers cette familiarité que M. de Lachaux prévoyait devoir finir par être importune. Quelques-uns avaient réellement besoin de ses encouragements, troublés et comme éblouis devant cette auguste présence, à l'église même où ils devaient se croire chez eux, témoin celui qui, le premier dimanche, étant chargé d'offrir de l'eau bénite à l'Empereur, laissa tomber de ses mains le goupillon. L'Empereur le ramassa en souriant, — comme il avait ramassé le pinceau du Titien, — et après s'en être copieusement aspergé, le rendit au religieux confus, en lui disant : « Mon père, voilà comme il faut faire. »

Trois ou quatre Hyéronimites de Yuste, moins timides et moins simples, esprits d'élite même, devaient être une compagnie agréable pour l'Empereur : — l'architecte d'abord, Fray Antonio de Villacastin, que nous avons déjà mentionné, artiste et amoureux de son art ; — ensuite Fray Alonzo Mudarra qui, homme du monde avant de prendre le froc, avait rempli des fonctions civiles au service impérial ; — et le troisième, Fray Hernando de Corral, l'érudit du couvent, que ses frères consultaient comme leur puits de science, mais original jusqu'à passer aux yeux des plus naïfs pour n'avoir pas la tête toujours très saine, et qui, probablement, fut un de ces auteurs universels qui entreprennent tous les sujets pour n'en traiter aucun complètement. On cherche en vain son nom dans les deux répertoires bibliogra-

(1) « No se sentia nada cargado, como lo suele hacer quando acaba de comer. » *Lettre du Manuscrit Gonzalez.*

(2) « Muy bien recibidas y mejor comidas. » *Lettre du Manuscrit Gonzalez.*

phiques de Nicolas Antonio. Le père Hernando de Corral était, au reste, plus jaloux de déployer sa force musculaire parmi ses contemporains que de léguer à la postérité les élucubrations de son génie. Nouveau Samson, on aurait pu trembler s'il se fût avisé de heurter les piliers de l'église; mais il se contentait de faire une espèce de police pendant la messe et les vêpres; — ayant remarqué qu'un des célébrants se dispensait d'obéir exactement à la cloche des offices, il se leva un jour soudain de sa stalle et, allant le chercher dans la cour, il le porta dans ses bras comme une nourrice porte son marmot mutin, ou « comme le bon pasteur porte la brebis égarée de la parabole. »

A défaut d'un ouvrage où Fray Hernando de Corral aurait condensé son esprit et son érudition, les bibliophiles retrouveront peut-être un jour quelques-uns de ces volumes du couvent dont les marges disparaissaient sous ses annotations. Il n'épargnait pas non plus ses propres livres, à en juger par celui que possède une des plus riches bibliothèques espagnoles d'Angleterre (1).

On peut compter parmi les moines capables d'amuser Charles-Quint, Fray Juan de Ortega, ancien général de l'ordre déposé l'année précédente et déclaré incapable de remplir aucune fonction monacale, sans qu'il soit facile d'expliquer cette déchéance outrageante. Fray Juan de Ortega en avait appelé à l'Empereur qui, jugeant qu'il était victime d'une intrigue, et ne pouvant le réintégrer malgré le chapitre, lui offrit un évêché aux Indes: mais Fray Juan avait refusé, voulant, dit-il, donner l'exemple de l'obéissance en subissant toutes les conséquences de la censure, même injuste, prononcée contre lui. Prévenu en sa faveur par cette modestie, Charles, au lieu de le laisser rentrer dans le couvent d'Alba de Tormes, où il avait fait ses vœux, témoigna le désir qu'il passât quelque temps à Yuste pour y surveiller

(1) Ces détails sur Fray Hernando (avec la comparaison de la brebis égarée) sont de M. Stirling qui, dans une note bibliographique, nous apprend que la belle et curieuse bibliothèque espagnole de M. Ford, contient un exemplaire de la *Chronica del rey don Alonzo el onceno*, in-fol., Valladolid, 1551, avec la phrase suivante sur le *verso* du dernier feuillet : « *En veinte y dos de Mayo del ano de MDLII? Compre yo Fray Hernando de Corral este libro en trugillo; costome XX reales* : Le 22 mai de l'an MDLII? J'ai acheté moi, Fray Hernando de Corral, ce livre, qui m'a coûté XX réaux. » Après cela se trouvent les dates de l'arrivée de l'Empereur Charles-Quint au couvent, de sa mort et de celles des deux reines, ses sœurs.

d'abord les constructions nouvelles et y résider au moins pendant quelques mois avec lui L'ex-général est resté exposé à une accusation qu'il faut citer, non pour justifier ses juges, mais pour en conclure, auteur mondain que nous sommes, qu'il devait être réellement un aimable compagnon de solitude. On lui attribuait le roman de *Lazarille de Tormes*, publié sous le voile de l'anonyme à Anvers, en 1553, lorsqu'il était encore général de l'ordre (1). La bibliographie l'a absous de ce péché; car si c'est un péché pour un moine de lire des romans, c'en est un à plus forte raison d'en composer dans le genre satirique et picaresque, en y raillant finement les hommes de sa robe et les marchands d'indulgence, comme fait l'auteur de *Lazarille;* mais, pour être supposé capable d'avoir composé ce joyeux roman, il fallait avoir reçu du ciel un esprit très ingénieux. Fray Juan de Ortega était certainement un moine littéraire : il aimait aussi beaucoup la musique, et ce fut lui qui s'occupa de recruter des chantres pour le monastère.

L'Église catholique, qui parle plus qu'aucune autre à l'imagination de ses fidèles, a toujours considéré les beaux-arts comme un noble accessoire dans le culte. De même qu'elle confie la construction du t mple et sa décoration aux architectes les plus éminents, aux sculpteurs et aux peintres dont le génie lui semble une émanation de la suprême intelligence, elle ne redoute pas la pompe du spectacle pour ses cérémonies et ses fêtes. La musique surtout est pour elle un légitime et naturel accompagnement de la prière. L'Église catholique apprécie le charme d'une voix mélodieuse pour célébrer les louanges du Seigneur; la harpe du roi-prophète est restée un de ses sym-

(1) Le savant M. Ticknor (*Histoire de la littérature espagnole*, tom. Ier, p. 512), décide que *Lazarilla de Tormes* n'eut d'autre auteur que Diego Hurtado de Mendoza, quoique celui-ci ne le reconnut jamais. M. Ticknor ne dit pas que le Père Siguença (*Histoire de l'ordre de Saint-Jérôme*) prétend qu'à la mort de Fray Juan Ortega, on trouva dans sa cellule le manuscrit de ce roman que l'on suppose avoir été composé par lui pendant qu'il étudiait à Salamanque. M. Stirling semble pencher pour cette opinion. Nous dirions seulement, quant à nous, si nous paraissions la partager par nos inductions sur le caractère de l'aimable Hyéronimite, qu'après lui un autre moine, Andreas Perez, Dominicain composa un roman picaresque beaucoup plus profane, *la Picara Justina*, publié sous le pseudonyme de Francisco Lopez de Ubeda; mais franchement avoué par Perez, qui le plaçait au nombre de ses péchés de jeunesse.

boles ; et l'orgue, ce roi des instruments, a été inventé par une sainte catholique. Plusieurs de ses martyrs sont morts, à l'exemple de sainte Cécile, en chantant comme le cygne des poètes grecs. Ne pouvant concevoir l'idéal du paradis qu'à l'aide des sens dont Dieu nous a doués, nous faisons des anges un chœur d'artistes sublimes exécutant un concert éternel autour du trône céleste.

Du temps de Charles-Quint, les empereurs, les rois et les princes séculiers, en France, en Espagne et en Allemagne, entretenaient, aussi bien que le pape à Rome, des corps de musiciens dans les chapelles de leurs palais. Fréquemment ces musiciens voyageaient avec eux, comme un cortége indispensable. Chez Charles-Quint, plus particulièrement, l'amour de la musique sacrée était héréditaire. Les ducs de Bourgogne, ses aïeux, avaient attaché une grande importance à leur chapelle : enfin, aux nombreux sujets de rivalité qui divisèrent leur descendant et François I[er], il faut encore ajouter celui de se disputer les maîtres de plain-chant le plus en renom (1).

Fray Juan de Ortega, pour la gloire de son ordre autant que pour le plaisir de Charles-Quint, avait cru devoir renforcer le chœur de Yuste de douze à quinze moines choisis parmi les plus belles voix et les plus habiles musiciens dans tous les couvents hyéronimites d'Espagne. Mais ces musiciens de chapelle eurent à satisfaire un virtuose difficile. Critiquant et louant tour à tour, Charles-Quint finit par vouloir prendre la peine de diriger en personne quelques-unes des répétitions. Bientôt il eut retenu le nom de chaque exécutant et il les distinguait au timbre particulier de leur voix. La moindre dissonance le faisait tressaillir, et il réprimandait nominativement le délinquant avec une impatience exprimée quelquefois par un de ces jurons espagnols qui échappent au courtois Don Quichotte, malgré l'élégance de langage que lui prête Cervantes, mais qui choquent moins la gravité espagnole que la pruderie française (2).

Si un nouveau-venu essayait de se joindre aux chantres de

(1) Philippe II conserva la musique de chapelle du roi son père, qui se composait de cinquante musiciens, d'après la relation de Badoaro. (*Relazione de Federico Badoaro.* Manuscrit de la bibliothèque impériale, 10,083, 2. 2. A.)

(2) Nous renvoyons le lecteur au traité de Brantôme sur les serments espagnols. M. Stirling cite le *Voyage d'Italie et d'Espagne,* par M. Beckford, à l'appui des

Yuste, il fallait qu'il fût bien sûr de ne pas troubler l'ensemble dont l'Empereur était si jaloux. Un professeur de chant de Placencia en fit l'expérience fâcheuse, tout professeur qu'il était. Charles distingua parfaitement une voix étrangère qui ne lui parut pas au diapason des autres, et de son autorité de maître de chapelle, sinon d'empereur, il envoya prier cet intrus de se taire, sous peine d'être expulsé de l'Église.

On cite encore une preuve de son érudition musicale. Un certain Guerrero, maître de chapelle à Séville, lui envoya respectueusement un recueil de messes et de motets de sa composition. On essaya au monastère une de ces œuvres originales ; mais Charles-Quint en nia l'originalité, déclara le Guerrero un plagiaire et désigna les divers maestri qu'il avait mis à contribution. D'après cette anecdote, on peut croire à la tradition qui, selon un touriste, fit long-temps conserver précieusement à l'Escurial un orgue portatif qui avait appartenu à Charles-Quint et qui le suivait, ajoutait-on, dans ses campagnes, pour abréger les longues soirées de la tente impériale. Cet orgue ne figure pas dans l'inventaire du mobilier de Yuste : il paraît qu'heureusement l'église du monastère en avait un qui était excellent.

Au reste, Charles-Quint n'était pas seulement un hypercritique en musique sacrée, il faisait sa partie dans le plain-chant et il devait avoir la voix assez forte, s'il est vrai, qu'alors même qu'il ne pouvait sortir de sa chambre pour assister à la grand'-messe ou aux vêpres, sa voix franchissait la porte vitrée qui le séparait de l'église et allait retentir jusque sous les voûtes sonores (1).

Probablement pour varier les cérémonies de l'église, les saints offices durent être quelquefois célébrés à Yuste d'après le rituel

anecdotes qui nous montrent Charles-Quint comme ayant l'oreille plus blessée d'une fausse note que d'un juron tel que *Hideputa* auquel il ajoutait *Bermejo*.

(1) Le lecteur français, avant de s'étonner que Charles-Quint chantât avec les moines, doit se souvenir (sans remonter jusqu'à Charlemagne) que Louis XII avait composé le cantique *O Salutaris Hostia*, — que François Ier, à l'entrevue qu'il eut avec Léon X à Bologne, voulut porter la queue de la robe du pape célébrant la messe, que Henri II et Charles IX chantaient au lutrin, etc.

Nous ne pouvons que mentionner par leurs noms quelques-uns des grands compositeurs contemporains de Charles-Quint, la famille des Lassus ou Lasso, Arkadelt, Willaert, Jannequin et Goudimel, maître de Nanini et de Palestrina. Voir le *Dictionnaire des Musiciens célèbres*, de M. Fétis.

mozarabique, rétabli dans quelques chapelles, en 1512, par le cardinal Ximenès : — innocente et pieuse protestation de la nationalité espagnole contre le rituel italien et gallican. Mais ce n'est ici qu'une conjecture qu'il nous serait difficile de justifier par des détails positifs.

L'historien de l'*Ordre de Saint-Jérôme* ne nous en dit rien dans les chapitres où il raconte tout ce qu'on fit pour Charles-Quint pendant sa résidence au monastère. Il nous apprend seulement que l'ordre voulut que son hôte pût entendre ses meilleurs prédicateurs. Les trois plus fameux furent donc envoyés à Yuste ; c'étaient Fray Francisco de Villalva, Hyéronimite du couvent de Montamarta, près de Zamora, renommé par sa puissante dialectique et qui, ayant assisté au concile de Trente, avait formé son style à l'école des grands orateurs ecclésiastiques du siècle,—Fray Juan de Açoloras, du grand couvent de Notre-Dame-du-Prado, près de Valladolid, éminent théologien, vanté comme un modèle de grâce, et Fray Juan de Santandres, du couvent de Sainte-Catherine à Talavera, moins énergique que Fray Francisco, moins gracieux que Fray Juan, mais ayant cette éloquence que donne une foi vive unie à une vie pure. Charles préférait à ces deux derniers orateurs le puissant dialecticien, comme le grand Condé préférait Bourdaloue à ses rivaux plus élégants. Aussi, Fray Francisco de Villalva occupait presque toujours la chaire, excepté quand il la cédait à un prédicateur de passage, ou quand une ville sollicitait son ancien souverain de vouloir bien l'autoriser à contribuer par ses sermons à l'éclat d'une solennité extraordinaire. Saragosse, au nom de sa vierge miraculeuse, *Nuestra Senora del Pilar*, obtint cette faveur pendant quelques semaines.

On voit que, grâce à Fray Juan de Ortega et au zèle des autres Hyéronimites de Yuste, Charles-Quint qui, en vrai souverain espagnol, aimait les cérémonies religieuses, aurait bien pu imiter jusqu'au bout ceux de ses prédécesseurs qui avaient pris réellement l'habit ; mais il n'y pensait pas : « *No quiero ser frayle*, je ne veux pas être moine, » répéta-t-il plusieurs fois, et nous voyons dans les lettres de ses serviteurs intimes, que malgré son respect pour la robe des enfants de saint Jérome, il ne la porta jamais que sur la toile du Titien. L'Empereur tenait toujours à son

costume séculier, — soit au simple pourpoint noir avec lequel il est ordinairement représenté, — soit, dans son déshabillé d'invalide, à ces belles robes de chambre en soie ouatées, dont il eut bientôt jusqu'à seize dans sa garderobe et qu'il faisait admirer quelquefois avec une certaine coquetterie à son fidèle Quixada (1).

Pour prouver que l'observance exacte des grandes fêtes du couvent s'accordait avec les habitudes régulières de sa vie précédente, nous allons faire connaître l'emploi de sa journée : chaque matin, au point du jour, Giovanni Torriano, son horloger et en quelque sorte son horloge vivante, entrait le premier dans la chambre de l'Empereur. Après Torriano, venait son confesseur pour réciter avec lui la prière quotidienne et y ajouter quelques paroles de piété. Le Dr Mathys, ou en son absence un des barberos, succédait au médecin de l'âme et précédait les valets de chambre qui aidaient Charles à se lever. A peine habillé, il réveillait son appétit par un à-compte sur le déjeuner, allait entendre la messe et revenait se mettre à table, pratique invariable qu'on prétend avoir donné lieu en Italie au proverbe : « *Della messa à la mensa.* (2) » Ce premier ou second déjeuner n'empêchait pas le dîner de midi, séance assez longue, parce que la mastication était une opération difficile à Charles-Quint, mais pendant laquelle il écoutait une lecture sérieuse qui continuait après le dessert, les fonctions de lecteur étant partagées entre le Dr Mathys, le bibliothécaire Van Male et le confesseur, selon le sujet profane ou chrétien de la lecture. Quelquefois l'Empereur faisait une heure de sieste quand la nuit n'avait pas été bonne, ou s'il ne dormait pas, un chapitre de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Bernard, quelques pages de Thucydide ou une lettre de Pline, servaient de texte à une discussion intéressante. A trois heures de relevée, la cloche convoquait à l'église les habitants du palais comme ceux du monastère, pour entendre soit un sermon le mercredi et le vendredi, soit, les autres jours, un chapitre de la bible et fréquemment une des épîtres de saint Paul. L'empereur donnait encore là, sinon l'exemple de l'exactitude et de l'attention, du moins celui de la politesse, ne manquant jamais de se

(1) *Manuscrit Gonzalez.*
(2) *Relation manuscrite de Fréd. Badouaro.*

faire excuser s'il venait de recevoir une dépêche importante ou si sa santé exigeait une promenade par ordonnance du médecin.

C'était le dimanche et les jours de fête qu'on célébrait la messe à plain-chant avec plus de solennité. Enfin, outre la messe particulière de chaque matin (messe pour la mémoire de l'Impératrice), d'autres messes se disaient, plus ou moins régulièrement, par l'ordre de Charles-Quint, — pour son père, pour sa mère, et pour les autres membres de sa famille, — ce qui a inspiré cette réflexion au moine anonyme : « Quoique nous fussions un grand nombre de » prêtres, nous étions tous occupés à ces messes, de sorte que je ne » saurais dire si, pendant son règne, il a mis plus de zèle à diriger » ses guerres entreprises pour la cause de la foi qu'il n'en a mon- » tré à Yuste à se prosterner devant les autels, s'en tenant aux » prières parce que ses infirmités ne lui permettaient plus de re- » courir aux armes. (1) » — Exagération de la vérité, dans ce sens que le bon Hyéronimite semblerait dire que l'Empereur, une fois à Yuste, se laissa absorber par les pratiques de la vie dévote, tandis que, par le fait, de même que Charles-Quint, au milieu des affaires nombreuses de son règne, avait trouvé le temps de remplir tous ses devoirs religieux, de même dans la retraite, où l'affaire de son salut devenait sa grande affaire, il sut trouver le temps de suffire aux intérêts politiques qu'il continuait de surveiller. C'est ainsi que, pendant toute la durée de sa résidence au couvent, il ne se confessa et ne communia guère plus souvent qu'il ne l'avait fait en Belgique, en Italie ou en Allemagne, c'est-à-dire tous les jours de grandes fêtes.

Une de ces grandes fêtes eut lieu vingt jours après son installation, le 24 février. C'était à la fois la fête de saint Mathias, son patron, et l'anniversaire de sa naissance; le 24 février, il avait été couronné empereur; le 24 février, il avait gagné la bataille de Pavie. Ce jour fut célébré à Yuste avec une solennité extraordinaire : l'empereur vint s'agenouiller au pied de l'autel et y recevoir la sainte hostie avec une humilité toute chrétienne; mais en empereur cependant, paré du grand collier de la Toison d'Or et présentant à l'offrande cinquante-sept écus,

(1) *Manuscrit du Hyéronimite anonyme*, analysé par M. Bakhuyzen, page 35.

autant qu'il comptait d'années, plus un autre écu pour l'année où il venait d'entrer. Il fit enfin distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres, qui accoururent de tous les environs, et il ordonna qu'on délivrât un certain nombre de débiteurs pour dettes dans les prisons de Placencia.

§ III.

Avant de raconter ce qui se passa à Yuste après le 24 février, nous allons faire connaissance avec les serviteurs attachés à la personne de Charles-Quint et dire à quels titres il les avait choisis entre tous pour partager sa retraite, ce sera compléter, par leur propre biographie, la révélation de curieux détails sur la vie privée de leur maître.

Nous avons déjà vu à Xarandilla le D[r] Mathys, le médecin ordinaire, et ses deux confrères les D[rs] Cornélio et Mole, qui étaient venus avec l'Empereur jusqu'à Yuste. Mais, le 4 février, leur auguste convalescent déclara se sentir si bien, sauf un léger ressentiment d'hémorrhoïdes, qu'ils repartirent, voulant, disaient-ils, herboriser en chemin à son intention. Ils ne revinrent qu'au bout de quinze jours, avec des simples qu'ils prétendaient souverains contre l'inflammation hémorrhoïdale; mais Charles-Quint leur dit en souriant qu'ils revenaient un peu tard, tous les symptômes dont il s'était plaint ayant disparu d'eux-mêmes. Cependant, pour honorer la botanique pharmaceutique et avoir, une autre fois, les simples sous la main, il ordonna qu'on les plantât ou qu'on semât les graines dans le jardin. Il congédia ensuite Cornélio et Mole avec des lettres pour sa fille la régente. Peut-être regardait-il les docteurs comme les complices des recommandations hygiéniques de son fidèle majordome, qui lui répétait volontiers ce sage proverbe : « Qu'il vaut mieux prévenir le mal que d'avoir à le guérir. »

Charles-Quint avait amené un directeur spirituel de Bruxelles, nommé Salamanquès, et il se proposait d'abord de le garder, de peur de rendre les Hyéronimites jaloux de celui d'entre eux qu'il aurait pu choisir, tandis qu'il se serait contenté de leur méde-

cin (1). Ce fut tout le contraire qu'il fit, puisqu'il garda le Dr Mathys et que Salamanquès fut remplacé à Xarandilla par Fray Juan de Regla, désigné sans doute par le général de l'ordre de Saint-Jérôme comme le confesseur le plus populaire de sa robe, et qui affecta cependant une certaine défiance de lui-même quand il se présenta devant l'Empereur. « Rassurez-vous, mon père, lui dit Charles en souriant avec malice, avant de quitter la Flandres, j'ai employé cinq docteurs en théologie à alléger ma conscience, vous n'aurez donc pas la responsabilité du passé. »

Ceux qui ont peint Fray Juan de la Regla comme un ambitieux dont la fausse modestie dissimulait mal sa joie d'occuper un poste qui pouvait lui procurer un jour le chapeau, comme au confesseur Loaysa, mort évêque et cardinal d'Osma, ont oublié que, même avec un pareil sentiment, ce moine pouvait bien hésiter entre ce poste de cour exercé dans une solitude et les nombreuses chances de fortune qui s'offrent à un confesseur populaire. Il paraît qu'au couvent de Santa-Engracia de Saragosse, le confessionnal de Fray Juan de la Regla était assiégé par les pénitents et les pénitentes de tout âge. Moins renommé comme orateur, Fray Juan de la Regla passait cependant aussi pour un grand théologien et avait représenté à ce titre tous les docteurs ecclésiastiques du royaume d'Aragon au concile de Trente, en 1551. A son retour, il avait été élu une première fois prieur des Hyéronimites de Santa-Engracia, et il aurait été réélu si Fray Juan de Ortega ne l'avait mandé à Xarandilla. Fray Juan de la Regla était né en 1500, la même année que l'Empereur, dans les montagnes de Jaen; fils d'un bûcheron, il avait manifesté de bonne heure le goût de l'étude et reçu l'éducation des écoliers pauvres à ce même monastère dont il devait être élu prieur. Ses études finies, et d'écolier devenu pédagogue, il avait dirigé l'éducation universitaire de deux nobles étudiants, à Salamanque, continuant à s'instruire lui-même en instruisant ses élèves. Grand amateur de livres depuis son enfance, il avait commencé de bonne heure une collection qui fut léguée plus tard par lui à

(1) « Il ne veut pas de médecin, prétendant que les moines en ont ordinairement » de bons; mais afin d'écarter tout sujet de zizanie entre eux, il se propose de garder Salamanquès comme confesseur, » écrivait Gastelu à Vasquez de Molina, le 11 octobre 1557. (*Manuscrit Gonzalez*).

ses anciens collègues de Santa-Engracia. C'était donc un moine savant, parfaitement en état de discuter devant Charles-Quint avec le docteur Mathys et le classique Van Male; aussi finit-il par plaire à son maître plus qu'il n'aurait voulu peut-être, s'il faut en croire l'anecdote rapportée par l'Hyéronimite anonyme. Un jour, il se hasarda à partir pour Placencia pour y voir un de ses anciens disciples auquel il voulait aussi emprunter quelques livres dont il avait besoin. A peine Charles-Quint s'aperçut-il de cette absence, dont il n'avait pas été prévenu, qu'il dicta immédiatement un billet laconique pour sommer le vénérable déserteur de revenir au plus vite. Le courrier chargé de ce message fit diligence et arriva à Placencia presque aussitôt que celui qu'il avait ordre de ramener. Le père confesseur laissa en toute hâte son ancien disciple et ses livres; peut-être s'attendait-il à trouver Charles à l'extrémité, et avait-il préparé en route une éloquente consolation pour l'aider à bien mourir; au lieu d'un pénitent malade, il trouva un maître qui, parlant en empereur, lui dit : « Sachez, père Juan, que c'est ma volonté bien arrêtée » que vous ne sortiez jamais d'ici sans que je le sache, car je » prétends que vous ne me quittiez pas d'un instant. » Si l'Hyéronimite anonyme ne faisait pas dans le même chapitre l'éloge des vertus et de la générosité du père Juan, on pourrait croire qu'il succombe ici à ce sentiment de jalousie que Charles avait craint de semer parmi les moines, lorsqu'il ne voulait pas prendre un confesseur de leur robe; — comme si le chroniqueur n'était pas fâché, en exagérant la semonce donnée par l'Empereur, de faire voir qu'un grand honneur n'est souvent qu'une grande servitude (1).

Quoi qu'il en soit du narrateur de l'anecdote, le directeur spirituel de Charles-Quint dut, en cette circonstance, se rappeler

(1) *Retraite de Charles-Quint*; *analyse d'un manuscrit espagnol contemporain*, par M. Bakhuyzen Van den Brink. Bruxelles, 1850, page 31. « Notre anonyme, dit M. Bakhuyzen, nous assure que, *depuis cette semonce*, il n'y eut pas de demoiselle plus soumise à sa mère que ne le fut le frère Juan à son auguste pénitent. M. Stirling accuse le frère Juan d'une hypocrisie jésuitique. Nous verrons plus tard s'il mérite cette accusation. Le moine anonyme prétend que le confesseur « distribuait ses quatre cents écus d'appointements annuels aux religieux et aux domestiques de l'empereur, afin qu'ils *s'évertuassent mieux à son service*. » Au service de qui ? la phrase citée par M. Bakhuyzen reste obscure.

la légende de saint Raymond de Penaforte, confesseur du roi don Jayme d'Arragon *el conquistador*, que ce prince retenait malgré lui dans l'île de Majorque, et qui déjoua si miraculeusement la défense faite à tout navire de le recevoir à son bord ; — mais le dominicain saint Raymond n'avait pas laissé, même aux moines de son ordre, le manteau qu'il n'eut qu'à étendre sur la mer pour être transporté en six heures de Majorque à Barcelone (1).

Au reste, l'Empereur, comme empereur et comme invalide, avait de ces boutades avec les autres personnes de sa maison, quitte à faire oublier le lendemain, par sa bonhomie, son exigence de la veille. Il ne pouvait pas plus se passer de son secrétaire littéraire que de son directeur spirituel ; le pauvre Guillaume Van Male, attaché de nuit et de jour à cette chaîne domestique, était à la fois un favori et un souffre-douleur. Pour s'être absenté lui aussi par hasard ou pour ne s'être pas trouvé à portée de la voix quand Charles l'appelait, Van Male fut si cruellement grondé qu'il offrit sa démission, qu'on eut l'air d'accepter ; mais après une bouderie de huit jours, une réconciliation le remit en plus haute faveur que jamais, au grand dépit peut-être des autres serviteurs, qui lui enviaient le privilége de coucher dans la chambre contiguë à celle de l'Empereur et d'être réveillé au milieu de son meilleur sommeil pour distraire les insomnies de l'auguste goutteux, en lui lisant la Vulgate, en récitant ses prières traduites en latin, ou en chantant avec lui des psaumes. Pendant le jour, Van Male devait encore assister aux repas de Charles-Quint, avec le docteur, le confesseur, pour lire tout haut quelque auteur classique et donner son avis sur les passages difficiles, en tâchant de se mettre d'accord avec les autres lecteurs, quand ils étaient invités à exprimer aussi leur opinion. Van Male était certes plus connaisseur en belle latinité que le fils de Jérôme et le fils d'Hippocrate, à en juger par ses élégantes lettres récemment réimprimées et bien dignes de l'être. Grâce à ces lettres et à la préface de leur savant éditeur, il sera possible de rétablir le nom de cette illustration belge dans les

(1) Le miracle de saint Raymond de Penaforte est un des plus extraordinaires de l'hagiologie espagnole. Il est relaté dans la bulle de sa canonisation ; saint Raymond, qui était né en 1175, mourut en 1275, âgé de cent ans.

dictionnaires biographiques, où son absence constitue une lacune regrettable (1).

Guillaume Van Male était né à Bruges, d'une famille honorable, mais sans fortune, et il se rendit en Espagne pour y chercher ce patronage si nécessaire aux débuts d'un jeune homme qui n'a que sa plume ou son épée pour tout héritage. Le duc d'Albe le fit entrer dans sa maison et s'intéressa à lui, appréciant ses connaissances; malheureusement, le duc d'Albe, qui aimait les lettres et les arts, était surtout un homme de guerre. Van Male le quitta, espérant trouver dans l'Église une protection plus utile à sa vocation littéraire; il était même au moment de se faire ecclésiastique, lorsqu'il se défia consciencieusement des devoirs qu'il allait s'imposer et n'osa pas même prétendre à la tonsure. Encore hésitant, il connut, en 1548, don Luis d'Avila, le grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara, le capitaine-historien qui, tout fier de ses *Commentaires sur les guerres d'Allemagne*, lui proposa de les traduire en latin. Don Luis était bien en cour; il promettait à Van Male de le recommander à l'Empereur. Van Male entreprit cette traduction « pour compte d'auteur, » comme nous dirions aujourd'hui, et s'acquitta si bien de sa tâche que don Luis aurait pu croire de bonne foi à la flatterie de ceux qui le comparaient à César et à Quinte-Curce. Malheureusement encore, il trouva sans doute que c'était trop d'ambition à son traducteur d'aspirer à la place d'historiographe, avec les appointements de 200 florins par an, car il n'obtint pas cette place pour Van Male, malgré tout son crédit. Un des compatriotes de Van Male, le seigneur Van Praët, se montra un ami plus actif, et ce fut celui-ci qui, en 1550, le plaça dans la maison de l'Empereur en qualité de *ayuda de camera*, terme qu'on peut traduire par

(1) Les bibliophiles belges ont, depuis quatre années, concouru tous à réparer l'oubli où était tombé cet ingénieux homme de lettres, malgré l'éloge pompeux qu'en fait Juste Lipse. L'historien Snouckaert (Zenocarus) était tout fier de le citer comme son ami et son pays, *erat municeps meus Malineus.* (*De vit. Caroli* V, page 292.) M. Gachard l'a loué dans les bulletins de l'Académie belge (tome XII page 29); mais Van Male doit surtout beaucoup à l'excellente introduction publiée par le baron de Reiffenberg, en tête de ses trente et une lettres latines, Bruxelles, 1843. Cette introduction, qui est en français, semble avoir suffi à ceux qui ont consulté l'exemplaire de la Bibliothèque Impériale, à Paris, où nous remarquions, l'autre jour encore, que le texte latin était resté vierge.

celui de premier valet de chambre ou second gentilhomme de la chambre.

Charles-Quint apprécia bientôt l'instruction, l'intelligence et le zèle de Van Male; mais, en vérité, les hommes de lettres ont quelquefois bien raison de ne pas être trop modestes.... on n'est que trop porté à les laisser au second rang quand une fois ils l'ont accepté. C'est l'histoire d'aujourd'hui aussi bien que celle d'hier. Un grand seigneur, un prince, un empereur a-t-il besoin qu'on corrige son style, il croit son secrétaire trop heureux d'asservir sa pensée à la sienne. Charles-Quint, se rappelant probablement la tiède recommandation de don Luis d'Avila, vit surtout dans Van Male un excellent traducteur, et l'utilisa comme tel. Il s'était amusé, en remontant le Rhin, à composer en français un essai de « Mémoires et d'esquisses de voyages; » mais il sentait lui-même que son français laissait quelque chose à désirer: comme don Luis d'Avila, il eut la fantaisie de se lire en latin, et Van Male *translata* la prose impériale dans la langue du vainqueur de Pompée. L'inventaire de la bibliothèque de Charles-Quint indique un dernier article sous le titre un peu vague de *Memorias*. Ce n'était peut-être qu'un mémorial ou un portefeuille; mais les Mémoires de Charles-Quint ayant existé, on peut croire encore que ce portefeuille en contenait le manuscrit, soit dans le français de Charles, soit dans le latin de Van Male. Une œuvre plus courte de l'Empereur et *translatée* encore par Van Male, nous a été transmise par l'historien Sandoval; c'est une des prières qu'il composait pour lui-même. Les chapelains prétendaient que ce travail spécial aurait dû leur être confié plutôt qu'à un laïque; mais l'Empereur ne pensait pas qu'aucun d'eux eût pu mieux réussir que Van Male, et il répétait volontiers que sa prière lui semblait plus efficace dans la version latine, tant il la trouvait bien rendue par la plume cicéronienne de son gentilhomme de la chambre. C'était assurément faire un grand éloge du latin, que de le préférer ainsi à l'espagnol pour prier. De tous les idiomes modernes nés de la langue des vieux Romains, il est certain que l'espagnol est celui qui ressemble le plus à sa mère, et cette mâle ressemblance justifie le titre de noblesse que lui décernait Charles-Quint en disant ce mot souvent cité: « Que l'on devrait parler allemand à son cheval, an-

glais aux oiseaux, français à son ami, italien à sa maîtresse et espagnol à Dieu! »

Charles-Quint savait que l'historien le moins consciencieux a toujours des lecteurs quand il a du talent, et il ne dédaignait pas de réfuter une assertion inexacte ou mensongère. Si un empereur de son temps avait eu un *Moniteur* comme les empereurs du nôtre, il est évident que Charles-Quint eût rédigé ou dicté, lui aussi, quelques articles officiels. A défaut d'un pareil organe pour ses bulletins et sa polémique, il faisait, dans l'occasion, répondre directement ou indirectement, à un écrivain par un autre, — ce que ceux de nos lecteurs qui étaient hier, et qui sont peut-être encore aujourd'hui, des adeptes du régime constitutionnel, pourront considérer comme « un hommage rendu à la liberté de la presse par une puissance couronnée. » Guillaume Van Male fut employé une fois au moins à cette guerre de plume contre Paul Jove. Quelque peu d'estime qu'il fît de la véracité de ce spirituel chroniqueur, qui disait lui-même « qu'il habillait ses héros de bure grossière ou de fin brocard, selon le prix qu'ils mettaient à l'*étoffe* et à la *façon*, » l'Empereur crut devoir relever quelques erreurs commises par Paul Jove dans une relation de la campagne de Tunis qui avait justement été traduite de l'italien en latin. Van Male lut et relut d'abord jusqu'à quatre fois la relation de Paul Jove, puis, mettant en œuvre les renseignements fournis par son maître, il rédigea sous forme d'épître courtoise le récit authentique des faits. Charles-Quint fut ravi de cette composition plus que d'aucune autre de son classique secrétaire: le pauvre Van Male put bien espérer cette fois qu'il avait enfin travaillé pour sa petite fortune et sa renommée particulière en même temps que pour celle de César, ainsi qu'avait fait Don Luis d'Avila en écrivant ses Commentaires des guerres d'Allemagne. Hélas! le glorieux empereur trouva la réponse à Paul Jove si parfaite, qu'il craignit que le nom obscur de Van Male n'empêchât le public de l'apprécier: il le condamna à s'effacer, voulant que l'épître parût signée par don Luis d'Avila lui-même, et cet illustre auteur-guerrier consentit, « par ordre supérieur, » à jouer le rôle du geai de la fable. « *Sic vos non vobis mellificatis apes:* » Van Male aurait pu ajouter un vers de plus au sixain de Virgile dont le plagiaire n'avait pas eu du moins Auguste pour

complice. Il faut convenir que les secrétaires anonymes sont exposés à de cruels mécomptes : à moins que les choses n'aient bien changé depuis trois siècles, il serait très possible qu'on nous en citât au moins un qui aurait contribué beaucoup à l'élection de quelque moderne don Luis d'Avila, comme membre de l'Académie..... espagnole.

Charles-Quint et don Luis ne se crurent pas ingrats envers Van Male : on lui fit entrevoir une indemnité dont l'espoir dut le consoler, car il en avait doublement besoin. D'abord il avait un peu compromis sa santé en partageant les insomnies du conquérant de Tunis ; ensuite, profitant d'un court congé, il était allé dans le pays natal, et là, fidèle à un ancien engagement, il avait contracté mariage avec Hippolyta Reynen... Quand, à son retour, il apprit à Charles-Quint son entrée en ménage, l'Empereur le complimenta, l'approuva et lui parla de sa nouvelle destinée avec toute la bonhomie du « bourgeois de Gand : » « Vous ne sauriez croire, écrivit Van Male à son ami Van Praët, » avec quelle approbation César a reçu ma communication. Plus » d'une fois, quand nous avons été seuls, il est revenu sur le » même sujet en m'exhortant à la frugalité, à l'économie et aux » autres vertus de la vie domestique ! » Rien de plus utile qu'une bonne règle de conduite ; mais l'indemnité, la gratification ?... L'Empereur ne l'avait pas oubliée. Seulement le bon Van Male ne se doutait guère du présent que Charles-Quint lui réservait.

Il ne faudrait pas supposer que Charles-Quint fût de ceux qui méprisent toute traduction comme une œuvre servile. Comme Van Male, Charles-Quint était traducteur lui-même aussi bien qu'auteur. Un poème français avait eu une grande vogue dans sa jeunesse et surtout à la cour de Flandres. C'était le *Chevalier Délibéré*, par Olivier de la Marche. Ce continuateur des anciens trouvères, long-temps au service de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire et aïeule maternelle de Charles-Quint, avait célébré dans une espèce d'allégorie chevaleresque, le belliqueux rival de notre Louis XI. Moitié par admiration pour l'original, moitié pour s'exercer à écrire en espagnol, sa langue de prédilection mais non sa langue maternelle, Charles-Quint avait traduit dans ses moments de loisir le poème d'Olivier de la

Marche : cette traduction était en prose, et il aurait voulu la mettre en vers, pensant que la meilleure prose rend tout au plus le sens de la poésie ; mais n'osant entreprendre seul ce nouveau travail, il se donna un collaborateur. Ce collaborateur était don Fernando de Acuna, noble Portugais, quoique né à Madrid et écrivant le pur espagnol. Don Fernando, qui avait servi avec Charles-Quint, en Allemagne, en Flandres, en Italie et en Afrique, s'acquitta de sa tâche sous les yeux de l'Empereur. Traduisant de la version impériale espagnole et non du français, il se référait au traducteur primitif quand il était embarrassé ou s'il avait à proposer quelques libertés de poète. Ce fut ainsi que le *Chevalier Délibéré* se trouva métamorphosé en *Caballero Déterminado*, poème composé de trois cent soixante-dix-neuf *quintillas* ou stances de dix vers, rhythme importé de la littérature italienne dans celle d'Espagne, par Juan Boscan. Le manuscrit, copié et recopié par Guillaume Van Male, fut remis à Charles-Quint comme sa propriété : Charles-Quint le communiquait à ses confidents intimes et, entre autres, à don Luis de Avila, qui déclara plusieurs fois que le poème devrait être imprimé, ajoutant que sa publication serait une excellente affaire pour un éditeur. Il n'en estimait pas les profits au-dessous de cinq cents écus d'or ! — En ce cas, répondit Charles, il est juste que les fruits reviennent à Guillaume qui a tant sué pour planter l'arbre (1) ; » voulant parler sans doute des transcriptions de la version primitive faite par Van Male. Un matin donc, l'Empereur fit présent du *Caballero Determinado* à son gentilhomme de la chambre, à la condition qu'il serait imprimé aux frais de celui-ci, — et que dans la préface il ne serait fait mention aucune de la collaboration du donataire à ce précieux manuscrit. — Cette double condition refroidit la reconnaissance de Van Male, car il eût préféré de l'argent comptant à cette spéculation, et s'il avait cru au succès, c'était principalement parce qu'il comptait sur l'intérêt qu'exciterait un ouvrage qu'on saurait traduit à moitié par l'Empereur. Le *Caballero Determinado* est devenu excessivement rare, quoique tiré d'abord à deux mille exemplaires et réimprimé plusieurs fois ; mais cela

(1) « Bono jure fructus ille ad Guillelmum redeat ut qui plurimum in eo opere sudavit. » (*Lettres de Van Male.*)

ne prouve pas que le succès de la première édition fut lucratif pour Van Male, qui dut s'estimer trop heureux s'il fit ses frais d'éditeur, après avoir été forcé de remercier le noble auteur de sa munificence (1).

A la même époque, notre gentilhomme bruxellois eut à déplorer la perte de ses bagages et se flatta vainement de l'espoir de la réparer : il était avec l'Empereur, en 1552, lorsque trahi par Maurice, l'électeur de Saxe, et presque surpris dans Inspruck, Charles s'échappa en toute hâte, au milieu d'une nuit orageuse, torturé par la goutte et porté en litière à travers des chemins impraticables. Van Male regretta surtout ses livres, pillés par les soudards de Maurice : « Que de larmes j'ai versées, écrivait le malheureux bibliophile, sur les funérailles de ma bibliothèque! » Il dut se rappeler alors que la même infortune avait affligé son antagoniste Paul Jove au sac de Rome, et il prit le parti de se consoler par l'espoir que les chances de la guerre lui rendraient bientôt l'équivalent de ce qu'elles lui avaient enlevé.

Guillaume Van Male suivit Charles-Quint au siége de Metz avec cette pensée peu chrétienne, qui lui sourit, cependant, au

(1) Voici en quels termes Van Male établit la collaboration de Charles-Quint dans la version du *Chevalier Délibéré* :

« Cœsar maturat editionem libri cui titulus erat gallicus : *le Chevalier Délibéré*. Hunc per otium *a seipso traductum* tradidit Ferdinando Acunæ, Saxonis custodi, ut ab eo apteretur ad numeros rithmi hispanici quæ res cecidit felicissime. *Cæsari, sinè dubio, debetur primaria traductionis industria cum non solum linguam sed et carmen et vocum significationem mire expressit.* » Épist. VI. La garde de l'électeur de Saxe, prisonnier de l'Empereur, avait été confiée à don Fernand d'Acuna ; c'est pourquoi Van Male l'appelle *Saxonis custos*.

Nous ne pouvons croire que Charles-Quint ait songé à appliquer au bon G. Van Male, ce système d'égoïsme politique que les envoyés vénitiens prétendent qu'il avait adopté envers ses ministres et ses généraux quand il les récompensait, « le faisant lentement, dit Bernardo Navagiero; « les faisant longtemps attendre, » dit Marino Cavalli (*e tardissimo nel remunerare*), ce que celui-ci approuve, sous prétexte qu'ainsi il continuait d'être bien servi par ceux qui avaient peur de perdre le prix des services rendus. B. Navagiero ajoute, il est vrai, dans sa *Relatione* de MDXLVI, que les deux principaux ministres de Charles-Quint, Granvelle et Covos, partis tous deux d'assez bas, s'élevèrent assez rapidement, l'un au grade de grand-chancelier, l'autre à la secrétairerie d'État, et s'enrichirent rapidement aussi, en *partie par la libéralité du souverain et en partie par l'importance des affaires à eux confiées*, c'est-à-dire que, selon l'ambassadeur vénitien, fort aimables d'ailleurs et avec de bons émoluments, ces ministres faisaient payer assez cher leur faveur à ceux qui en usaient. *Relatione del clarissimo M. Bernardo Navagiero.*

point de chercher à en rendre complices quelques soldats, ses compatriotes, sans doute, à qui il promit de racheter tous les livres dont ils pourraient s'emparer dans le pillage. Deux capitaines espagnols ne s'étaient pas repentis autrefois d'avoir fait main basse sur les *in-folios* de Paul Jove, qui leur furent rachetés assez cher. L'armée impériale étant de cent mille hommes, Van Male pouvait bien rêver qu'il aurait bientôt à sa disposition tous les in-folios et les in-octavos des bibliophiles de Metz... Mais c'était le duc de Guise qui commandait dans cette ville... au bout de deux mois, il fallut lever le siége, et les bibliophiles lorrains furent sauvés de l'invasion dont leur *confrère belge* les menaçait sans remords, s'imaginant pouvoir exercer sur eux les justes représailles du pillage d'Inspruck. Par suite de la levée du siége de Metz, Van Male fut réduit à spéculer sur la vente du *Caballero Determinado* : or, cette vente l'avait si peu enrichi en 1556, qu'il n'hésita pas, quand Charles-Quint se retira dans l'Estramadure, à l'y accompagner avec son titre de Ayuada de Camera et trois cents florins d'appointements (environ 750 fr. Il est fâcheux que Van Male n'ait pas continué sa correspondance après 1552, ou qu'on n'ait pas retrouvé la suite de ces trente et une lettres latines adressées à sôn ami Van Praët, remarquables par de si piquants détails sur l'Empereur en bonne santé et l'Empereur malade. Van Male y raconte agréablement les remontrances des médecins Barsdorpe et Vesale, quand Charles-Quint se livrait à son perfide appétit *(edacitas damnosa)*, préférant à l'avis sévère de ces deux érudits la fatale complaisance du charlatan Caballo, que Van Male appelle Onagrus Magnus (un grand Onagre). Non-seulement il nous eût donné la contre-partie de cette comédie médicale en mettant en scène les docteurs Mathys, Cornelio et Mole, leurs successeurs à Xarandilla et à Yuste ; mais encore il eût ajouté beaucoup aux détails d'intérieur que nous devons à Quixada et à Gaztelu, lui qui couchait dans la chambre contiguë à celle de Charles-Quint.

Un serviteur non moins précieux pour l'Empereur que son confident littéraire, était l'Italien Giovanni Torriano, bien mal connu de ceux qui, ne voyant en lui que l'horloger de la cour cénobitique, se sont arrêtés à la plaisante idée qui fait de Charles-

Quint un puéril amateur d'horloges (1). Nous remarquons plusieurs horloges et des pendules dans l'*inventaire* déjà cité, mais nous y remarquons aussi des compas, des astrolabes et divers instruments de mathématiques, sans parler de ceux qui devaient garnir l'atelier de l'*horloger-mécanicien :* ce serait assez pour conjecturer que l'Empereur avait le goût des sciences exactes. En effet, il était curieux d'inventions mécaniques, et dans Torriano il entretenait un ingénieur, un mécanicien, un inventeur du premier ordre, qui a pu mériter que l'historien Strada dît de lui, qu'il était l'Archimède de ce temps-là (2). Après cette expression, qui grandit singulièrement le personnage, Strada ajoute que Charles-Quint s'associait par un génie naturel à ses inventions, et que quelques-uns des grands travaux tentés, postérieurement, par Torriano, avaient été concertés avec l'Empereur et lui dans les deux années de leur commune retraite. Strada fait allusion à la machine hydraulique que Torriano construisit à Tolède pour amener l'eau du Tage au sommet de l'Alcazar et verser dans la ville altérée, 600,000 seaux par jour; mais c'était en 1555 que Tolède avait reçu ce bienfait de Charles-Quint (3).

Il est une double analogie entre l'empereur Charles-Quint et l'empereur Napoléon, qui nous a frappé dans cette étude de biographie et d'histoire. Napoléon, comme Charles-Quint, avait une tête mathématique et il aimait les sciences exactes; ce qui ne l'empêchait pas d'aimer Ossian, de même que le goût de Charles-Quint pour la mécanique et les ingénieurs se conciliait très bien avec son admiration de l'allégorie d'Olivier de la Marche. Tous les deux successivement et à trois siècles d'in-

(1) Ainsi le représente le Vénitien Federico Badouaro. (*Manuscrit de la Bibliothèque Nationale*, 10,083, 2. 2. A.)

(2) *Illius temporis Archimede. De Bello belgico*, decas prima, liber primus.

(3) C'est évidemment par suite d'une erreur typographique, qu'on lit 1565 dans le *Hand-Book* de M. Ford, qui dit qu'à cette date, Charles-Quint, très amateur de mécanique » (*who delighted in mechanics*) fit sonder le Tage avec la cloche à plongeur. M. Ford, qui attribue volontiers une origine moresque à tous les travaux utiles de l'Espagne, ajoute que Torriano ne fit que réparer l'ancienne *Noria* ou puits à roues. Quoi qu'il en soit, la ville devait encore à Torriano d'assez fortes sommes lorsqu'il mourut, et sa famille n'en put rien obtenir. «Le Tage, indigné, dit poétiquement M. Ford, endommagea fortement la machine, et Tolède en est réduite aujourd'hui, à être approvisionnée d'eau par les baudets qui la portent de maison en maison.»

tervalles, auraient pu s'approprier l'application de la vapeur à la navigation... tous les deux ils négligèrent d'attacher à leur service l'ingénieur qui leur proposait l'expérience de cette nouvelle force motrice ! On sait que Fulton ne put même faire la sienne sous les yeux de Napoléon : ce qui est moins connu, c'est que le 11 avril 1543, Charles-Quint arrivait à Barcelone pour y attendre la flotte de l'amiral Doria sur laquelle il devait s'embarquer. Le 17, don Blasco de Garay, le Fulton espagnol, lançait à la mer en sa présence un bâtiment mu par la vapeur. — L'Empereur avait pour trésorier un homme positif nommé Ravago, qui ne vit dans l'inventeur qu'un homme d'imagination, d'autant mieux que le *premier steamer* ne pouvait pas avoir la perfection de ceux qui, depuis cinquante ans, naviguent non-seulement sur la Méditerranée mais encore sur l'Atlantique. La découverte de don Blasco de Garay ne parut donc qu'un rêve d'ingénieur et resta oubliée pendant trois siècles des ingénieurs eux-mêmes. Si Giovanni Torriano l'*horloger* eût fait partie, en 1543, de la maison de Charles-Quint, peut-être Blasco de Garay eût rencontré en lui un rival assez généreux pour dire hardiment à l'Empereur : « Sire, croyez-vous que si votre illustre aïeule Isabelle avait livré Christophe Colomb au jugement de ses courtisans, de ses financiers et de ses bureaucrates, vous seriez aujourd'hui le maître du Nouveau-Monde (1) ? »

(1) Comme nous croyons être les premiers à signaler la singulière coïncidence qui associe dans notre étude Napoléon et Charles-Quint, nous avons tenu à vérifier tous les détails de notre rapprochement. L'expérience de Blasco de Garay a été souvent citée. M. Ford dit qu'elle eut lieu le 17 janvier 1543; mais nous voyons par l'itinéraire de Vandenesse que Charles-Quint passa les mois de janvier et de février à Madrid ou dans des localités rapprochées de cette ville. Ce fut seulement le 11 avril qu'il se rendit à Barcelone, où il resta jusqu'au 1er mai. Voir la *Collection des Anciens Voyages*, par Navarette. — Blasco de Garay doit être le même dont la littérature espagnole possède un recueil de lettres (*Cartas de Blasco de Garay*, voir l'ouvrage de M. Ticknor) et dont la plus vieille édition connue est celle de Venise, 1553. Ces lettres, qui annoncent un esprit subtil, sont une espèce de pastiche dont chaque phrase forme un proverbe.

Après avoir mentionné le fait de la découverte de la navigation à vapeur par un Espagnol (en 1543), antérieurement au marquis de Worcester (en 1663), au capitaine Savary (en 1693), au Dr Papin (en 1696), et à d'autres inventeurs prétendant tous à l'idée originale, M. Ford dit que, lorsqu'en 1830, « les premiers steamers anglais naviguèrent dans le Guadalquivir, les journaux espagnols annoncèrent qu'une messe avait été célébrée avant le départ de la première de ces machines dangereuses et hérétiques. » L'épithète d'hérétique est probablement une plaisanterie

Gabriel Naudé aurait pu faire une place à Torriano dans son *Apologie des grands hommes accusés de magie*, à le juger par les chroniqueurs qui prétendent que ses inventions mécaniques le firent passer pour sorcier parmi les moines de Yuste. Strada est de ceux qui racontent qu'il s'exposait à être dénoncé à l'Inquisition, en fabriquant des passereaux en bois qu'on voyait soudain voler et revoler à travers la chambre. Un jour, il introduisit brusquement au milieu du réfectoire, des automates armés et agitant leurs lances, d'autres soufflant dans des trompettes, des chevaux même qui, n'ayant pas heureusement la taille du cheval de Troie, entraient et sortaient par la porte sans qu'il fût besoin de l'agrandir ou d'abattre un pan de muraille. Mais si les moines superstitieux avaient peur un moment, les moines instruits devaient, comme Charles-Quint, trouver très récréatifs ces tours du grand mécanicien (1). Les pendules mentionnées dans l'inventaire, au nombre de quatre ou cinq, devaient être aussi très intéressantes; c'étaient des pendules à jour dont on voyait fonctionner les ressorts dans leur boîte de cristal. Torriano, comme horloger, était encore un

anglaise de M. Ford contre la bénédiction catholique du premier bâtiment à vapeur. Nous avons vu bénir de même pontificalement les locomotives de chemin de fer. Nous avons entendu la messe à bord d'un bâtiment à voile ordinaire, avant qu'il fût lancé à la mer. Cependant on ne peut nier que la vapeur, sur mer comme sur terre, n'ait réveillé, trois siècles après Charles-Quint, une certaine superstition. Avant de sourire de la messe espagnole dite à propos des steamers du Guadalquivir, il faudrait relire ce paragraphe, que nous trouvons justement, en mars 1853, dans le Journal du Havre :

« Le 18 mars 1816, le premier bateau à vapeur qu'on ait vu en France, fit son entrée dans le port du Havre. C'était *l'Élise*, parti la veille de New-Haven, en Angleterre.

» Lorsqu'il parut en rade, les pilotes évitèrent de l'aborder, et il fut forcé d'entrer dans le port sans leur aide.

» Il sortit du Havre le 20 mars, et en Seine il répandit la terreur sur les deux rives. Les habitants, entendant la nuit le bruit des roues et voyant les étincelles sortir du tuyau, crièrent au feu et sonnèrent le tocsin jusqu'au matin. Mais le jour venu, familiarisés avec le bateau mystérieux, ils poussèrent des cris d'allégresse.»

(1) Nam sœpe a prandio armatas hominum et equorum icunculas induxit in mensam, alias tympana pulsantes, tubis alias occinentes, ac nonnullas ex eis ferocul as infestis sese hastulis incursantes. Interdum ligneos passerculos emisit cubiculo volantes, revolantesque. » STRADA, *de Bello belgico.* Ajoutez à ces automates les petits moulins mécaniques qu'un moine cachait dans sa manche, etc., vous avez un rival de Robert Houdin et des autres escamoteurs mécaniciens que nous admirons aujourd'hui.

ouvrier extraordinaire pour ce temps-là, n'aurait-il fait que l'horloge de Pavie, avec ses quinze cents rouages, qui indiquait, outre les heures, le mouvement des sept planètes et de la huitième sphère. Lors de la mort de l'Empereur, l'horloger-mécanicien mettait la dernière main à une autre plus compliquée encore, sur laquelle il avait déjà inscrit son nom et sa qualité : Jannellus Torrianus, Cremonensis, *horologiorum-architector,* lorsque Charles-Quint voulut compléter l'épigraphe par ces mots : *facile princeps,* lui décernant ainsi le titre de *prince des horlogers.* Encouragé par le suffrage de l'Empereur, Torriano ajouta lui-même ce défi adressé à qui voudrait en faire autant : « *Qui sim scies, si par opus facere conaberis* (1).

Nous avons peu de détails biographiques sur le secrétaire Martin Gaztelu, celui qui écrivait sous la dictée de Charles-Quint les lettres d'affaires signées par l'Empereur, et qui entretenait, en outre, une correspondance particulière avec le secrétaire d'État Vasquez de Molina, correspondance dans laquelle il se permet parfois quelques réflexions et quelques anecdotes qu'il n'eût pas osé soumettre à la révision de Charles-Quint. Aussi termine-t-il volontiers celles de ses communications qui lui semblent indiscrètes par la recommandation du secret. Il avait figuré antérieurement dans la secrétairerie d'État sous don Francisco Erazo (2). Les lettres de Gaztelu, très simples, sans la moindre prétention au style, contrastent avec celles du docteur Mathys, qui, vrai docteur universitaire, écrit souvent en latin et semble croire que les détails vulgaires de ses ordonnances et de leur résultat sont relevés par l'emploi d'une langue morte.

Mais de tous les confidents de Charles-Quint, c'est sans contredit Quixada qui est le personnage le plus dramatique par son caractère d'abord, type de l'hidalgo de ce temps-là, et surtout par le secret dont il est le fidèle dépositaire. Nous connaissons le confident des secrets d'État, le confident des secrets de conscience, le confident des secrets d'auteur; nous allons connaître le confident des secrets de famille, chaque serviteur de la mai-

(1) *Tu sauras ce que je suis si tu veux tenter un travail semblable.* On lisait sur le cadran d'une autre pendule sous verre cette devise philosophique : *Ut me fugientem agnoscam.*

(2) *Manuscrit Gonzalez.*

son ayant son département distinct, comme les ministres de la couronne, au milieu desquels l'Empereur seul se réservait de tout savoir, centralisant tout dans sa personnalité suprême.

L'expédition de Tunis, en 1535, telle que la raconte l'évêque de Pampelune, rivalise avec le siége de Grenade sous Ferdinand et Isabelle. Tous les plus beaux noms des royaumes de la vieille Espagne catholique sont inscrits dans le dénombrement des héros de cette poétique croisade. Les Allemands et les Italiens ont là aussi une belle part de gloire. Avant que l'assaut fût livré à la Golette, un détachement de cette dernière nation disputait le poste d'honneur à un détachement de la vieille infanterie de l'Espagne, si long-temps la première de l'Europe; ils allaient en venir aux mains, lorsque le capitaine castillan intervint et dit : « L'honneur est à tous les postes où est le courage; le général » nous a désigné ce poste et je crois que nous saurons si bien » le défendre que l'Espagne ne perdra pas, à cause de nous, le nom » que ses victoires lui ont conquis; mais nous ne sommes pas venus » en Afrique pour avoir des querelles avec nos amis; nous sommes » venus, au contraire, pour les secourir en bravant la mort si l'en- » nemi les serrait de trop près. Voulez-vous notre poste? prenez-le » et donnez-nous le vôtre : on verra, j'espère, qui nous sommes, » là comme partout. » La querelle fut apaisée par ces paroles. Celui qui, pour éviter un conflit entre chrétiens, parlait ainsi avec un mélange d'adresse militaire et de fière courtoisie, était don Luis Mendez Quixada, second fils de don Guttiere Gonzales Quixada, seigneur de Villagarcia, et de Maria Manuel de Villa-mayor. Le capitaine combattit encore mieux qu'il n'avait parlé et reçut une blessure à l'assaut des bastions. Il avait deux frères qui faisaient comme lui la campagne; l'aîné, don Guttiere, perdit la vie au pied des remparts de Tunis; dans une autre guerre, il devait voir tomber à ses côtés le plus jeune, don Juan Quixada, tué par une arquebuse française. Plus heureux, don Luis Quixada continua de monter en grade et devint colonel. En même temps il entra dans la maison de l'Empereur comme second majordome sous le duc d'Albe, et Charles-Quint s'attacha d'autant plus facilement à lui, que don Luis Quixada avait, plus jeune, figuré au nombre de ses pages.

En 1549, Quixada épousa dona Magdalena de Ulloa, issue

d'une des plus anciennes familles d'Espagne. Il était à Bruxelles, et la fiancée à Valladolid. Son service le retenant auprès de l'Empereur, il se maria par procuration ; mais, dès qu'il put obtenir un congé, il alla rejoindre sa femme et passa quelque temps avec elle dans le manoir paternel de Villagarcia, dont la mort de ses frères le rendait seul possesseur. Ce fut avant son départ que Charles-Quint lui confia le grand mystère de sa vie privée.

L'Empereur, qui connaissait Quixada depuis les premières années de sa jeunesse, ne l'avait jamais perdu de vue, — page, capitaine, colonel, majordome ; dans sa carrière militaire comme dans ses fonctions de cour il avait éprouvé son obéissance aveugle, son dévouement sans bornes, sa discrétion. Peut-être la dernière épreuve venait-elle d'être subie par Quixada, à son insu, lorsque, le jour de son mariage étant fixé, au moment de partir pour aller recevoir la main de celle qu'il aimait et qui attendait son fiancé, Charles lui avait dit : « Restez, j'ai besoin de vous. » Quixada, aux yeux de Charles, était donc le modèle des sujets, comme aux yeux de Quixada Charles était le modèle des monarques, l'homme qui pour lui représentait Dieu sur terre. Sincèrement religieux, — quoiqu'il eût quelque prévention contre les moines, sans doute à cause d'un procès qui faisait partie de la succession paternelle, et dans lequel ils avaient plaidé contre lui, — régulier dans ses mœurs, chargé, comme majordome, de maintenir la discipline et la décence au palais, Quixada, jaloux de la dignité de ses fonctions, s'honorait de les remplir dans une cour si grave, et qui à d'autres aurait pu paraître un peu triste, par l'exclusion à peu près complète de l'autre sexe. On n'y voyait plus de femmes, en effet, excepté quand l'Empereur avait auprès de lui une de ses filles ou de ses sœurs, princesses sages et réservées, trop occupées de la politique pour ne pas effaroucher la galanterie. La maison impériale, depuis la mort de l'Impératrice, devait ressembler beaucoup plus à un couvent qu'à la cour de la plupart des souverains contemporains, dans ce siècle qui avait vu Henry VIII et ses reines, François I^er^ et ses maîtresses. Chacun savait que le souvenir de sa compagne unique remplissait le cœur de Charles-Quint, et cette messe des morts célébrée chaque matin en l'honneur d'Isabelle, était comme une perpétuelle évocation qui maintenait les droits de la défunte sur le trône et dans

la chambre nuptiale éternellement tendue de deuil. Pour contester cette fidélité au tombeau, les ennemis de l'Empereur ne pouvaient exploiter la plus petite médisance : il leur fallait donc avoir recours à la calomnie, qui n'est pas embarrassée pour inventer les faits quand les faits lui manquent.

Quixada dut certainement être surpris, lui, le sévère majordome, quand son maître lui révéla que six ans après la mort de l'Impératrice, il avait eu à se reprocher un jour de faiblesse, et qu'un fils lui était né à Ratisbonne le 24 février 1545, anniversaire de sa propre naissance. L'enfant n'ayant plus de mère, ou du moins ne devant la connaître jamais, Charles ne pouvait l'abandonner à des mercenaires, et il priait le plus fidèle de ses serviteurs de le remplacer dans les soins de son éducation. Révéla-t-il aussi à Quixada le nom de celle qui l'avait rendu père si mystérieusement ? Impossible de savoir si la confidence était utile, seule raison qui eût pu engager Charles-Quint à la faire, car s'il avait cette pudeur qui lui fit si long-temps dissimuler sa paternité, il n'avait pas moins cette chevaleresque discrétion à laquelle a droit la femme qui livre son honneur à un chevalier.... un roi n'est rien de plus auprès de sa maîtresse. Don Juan d'Autriche lui-même ignora si c'était Barbe de Blomberg ou une autre qui lui avait donné le jour. Un des historiens qui ont voulu que ce fût elle, rend encore hommage à la constance conjugale qu'une faiblesse, peut-être unique, la seule prouvée du moins, ne put éteindre dans le cœur de Charles-Quint, lorsqu'il nous dit que Barbe de Blomberg lui avait été amenée pour adoucir par son chant sa mélancolie solitaire ! « *ut mærorem cantu allevaret.* » Qui ne sait tout ce qu'il y a de séduction dans la voix d'une femme qui s'inspire de notre douleur même pour nous la faire oublier ? (1)

(1) Les expressions de Strada sont remarquables et nous devons les citer à l'appui de notre opinion : « Ex quâ ad Carolum inductâ, *ut mærorem cantu allevaret*, filium ille suscepit, jam pridem viduus, Isabellâ conjuge ante annos septem amissâ ; namque eâ vivente, servasse Carolum perquam sancte conjugalem fidem, fama est. » Strada, *de Bello gallico*, 1re décade, page 578 de notre édition de Lyon.

Si nous racontions la naissance de Marguerite d'Autriche, la fille naturelle que Charles-Quint avait eu six ans avant son mariage, nous aurions encore le témoignage de Strada et de quelques autres historiens pour prouver que nous ne poursuivons pas un paradoxe, car c'est justement à propos de cette première faiblesse

Quoi qu'il en soit de cette partie du mystère qui, pendant si long-temps, déroba à tous les yeux le berceau de don Juan d'Autriche, ce prince avait quatre ans lorsque Quixada fut chargé de le conduire en Espagne et le confia d'abord à un pauvre musicien, d'autres disent à un fermier de Leganez, près de Madrid, où l'enfant se fortifia, jouant avec les petits campagnards et apprenant à lire chez le curé du village. Ce ne fut qu'en 1554 que dona Magdalena de Ulloa, n'ayant pas d'enfant elle-même, le reçut à Villagarcia et l'éleva comme si elle était sa mère, ignorant de qui il était le fils, car son mari lui avait dit simplement : « Voici un page que je vous amène, c'est le fils d'un ami illustre dont j'ai promis de taire le nom. » Dona Magdalena pensa que ce prétendu ami était Quixada lui-même qui n'osait pas lui en faire plus directement l'aveu. Elle n'en aima que plus tendrement cet enfant du mystère, qui l'appelait ma tante (*tia*) et Quixada son oncle (*tio*). Pendant un des congés que le discret majordome obtenait de l'Empereur de temps à autre et qu'il passait toujours auprès de sa chère Magdalena et de son page, le feu prit à la maison.... Il était nuit, Quixada se réveille en sursaut; il court d'abord au petit don Juan, le met en sûreté et revient ensuite

que Strada disait de Charles-Quint : « Clam haberi partum curavit quo matris pudori consuleretur et famæ suæ, cujus haud sane prodigus in eo genere Carolus fuit, nec labes suas cum pompa et scena produxit. »

Après ce témoignage, nous oserons nous mettre ici en contradiction non pas précisément avec M. Mignet, dont nul plus que nous n'estime le talent, mais avec un manuscrit italien de la Bibliothèque nationale, qu'il a peut-être eu tort de citer sans nous faire connaître quel cas il faisait de son autorité. « Sa Majesté, dit ce manuscrit de Federico Badouaro (Bibliothèque imp. n° 10083. 2. 2. A.) *e stata nei piaceri venerei di non temperata volonta in ogni parte dove se retrovata con donne di grande ed anche picciola conditione.* » Nous aimerions mieux laisser Charles-Quint dans l'armoire d'*Hernani* que de lui faire courir ainsi les lorettes et les grisettes de son temps. Ce Federico Badouaro est encore un de ces Vénitiens qu'il n'est pas toujours sûr de croire sur parole. Au risque de calomnier un calomniateur de Charles-Quint, nous citerons ce qu'en disait Ginguené. (Biograph. Un. t. 3) Badouaro avait fondé une académie vénitienne en 1558, l'Académie *della Fama*, qui finit par n'être pas *bien famée*, puisqu'elle fut supprimée et son fondateur mis en prison. Or, Badouaro, selon Luca Contile, avait fait, au nom de son Académie, en apparence toute littéraire, quelque chose qui devait lui coûter l'*honneur et peut-être la vie.* « Mazzuchelli ajoutait, dit Ginguené, *que Badouaro avait commis une infidélité grave* dans l'administration de la caisse de l'Académie. » Il y a heureusement une contradiction patente entre la véritable opinion de M. Mignet sur la réserve de Charles-Quint et l'assertion de Badouaro.

sauver celle qu'il avait semblé oublier, comme Énée oublia Creüse dans l'incendie de Troie. Dona Magdalena, qui ne doutait pas de l'affection de son mari pour elle, mais qui savait qu'elle ne passait qu'après Dieu et l'Empereur, dans ce cœur de vieux chrétien et de sujet loyal, soupçonna que don Juan devait être en effet le fils d'un ami bien illustre... mais Quixada ne lui dit rien encore qui pût confirmer ce soupçon (1).

Avant de s'embarquer pour l'Espagne, en 1556, Charles-Quint avait fait prendre les devants à Quixada, qui devait faire une halte à Villagarcia et puis venir l'attendre à Laredo. L'Empereur étant arrivé quelques jours plus tôt qu'on n'avait prévu, le majordome était encore auprès de sa femme quand il reçut la lettre de la régente qui le pressait d'aller au plus vite rejoindre son maître (2). Ainsi, dans ces premiers embarras du débarquement qui ont motivé l'accusation de négligence envers Charles-Quint, portée par les historiens contre son fils et sa fille, le fidèle, l'exact, l'assidu serviteur était lui-même en retard : il dut bien se le reprocher et partit en diligence. Il était à son poste le 5 octobre. Son zèle ne se ralentit plus, quoique d'après ses lettres il est clair qu'il partagea bientôt la mauvaise humeur des Flamands contre les ennuis du voyage, contre les maisons sans tapis et sans cheminée, contre les mauvais chemins, contre le climat même, tout Espagnol patriote qu'il était. Peu à peu il reprit courage, vaincu par la persévérance de l'Empereur dont il continua seulement de déplorer les imprudences gastronomiques, osant gronder quelquefois le maître qu'il admirait, grâce au privilége des vieux serviteurs.

Quixada ne couchait pas dans l'appartement de Charles-Quint et il avait un logement particulier au village de Quacos, ainsi que le secrétaire Gaztelu, Moron, le maître de la garde-robe, Giovanni Torriano et plusieurs autres. Dans le village on avait relégué, comme de raison, le petit nombre des femmes du service,

(1) Voir, sur don Juan d'Autriche, *l'Histoire d'Antonio Perez*, par M. Mignet. On trouvera dans la *Revue Britannique*, mars, année 1848, un article sur don Juan d'Autriche, emprunté au *Blackwood Magazine*, complété et annoté par M. J. Belin, professeur érudit à qui nous en avions confié la traduction.

(2) La lettre de la régente fait partie du *Manuscrit Gonzalez*, ce n'est pas ici que nous pouvons la transcrire.

telles que les blanchisseuses. Dona Magdalena et le page don Juan devaient venir s'y établir aussi avec le majordome; mais ce ne fut qu'un peu plus tard. Évidemment, si le franc mais bon serviteur se plaignait parfois plus que son maître n'aurait dû l'attendre de cette abnégation si bien éprouvée, c'était parce qu'il aurait voulu que Charles-Quint consentît à le laisser aller chercher sa chère Dona Magdalena et ce petit page anonyme, dont il espérait que la naïve vivacité charmerait sa solitude. Mais conformément à son habitude, Charles ne décidait rien sans y avoir mûrement réfléchi. Il fit donc la sourde oreille pendant trois mois à toutes les insinuations de son majordome.

Nous avons déjà dit que, pendant tout le mois de février, l'auguste solitaire jouit de tout ce qui l'entourait immédiatement sans paraître rien désirer de plus. Il commença la chasse aux ramiers, il essaya de se passer de sa litière pour la promenade et même il osa un jour monter à cheval. — Nous ne saurions trouver que ses écuries répondissent au *luxe* du reste de sa maison. Elles ne contenaient, d'après l'inventaire, que six mules, dont une s'appelait la *Cardinale* » et un petit cheval gris... qui, dit-on, était borgne. — Borgne ou non, cette dernière monture d'un prince dont tous ses rivaux admiraient autrefois la grâce équestre, faillit détruire les bons effets de l'air des montagnes. A peine en selle, Charles-Quint se sentit saisi d'un tremblement nerveux, puis d'un vertige, et ses serviteurs n'eurent que le temps de le recevoir dans leurs bras pour lui épargner une chute funeste.

On s'étonnera peut-être que l'art de Torriano ne se fût pas exercé à inventer pour l'Empereur invalide un bon carrosse bien suspendu, que les mules auraient fait rouler sur les chemins de la plaine si pittoresque de Placencia. Malheureusement, c'étaient justement les chemins qui auraient eu besoin d'être inventés en Espagne : — les carrosses l'étaient, en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne même, quoiqu'ils fussent rares. Torriano ou un autre mécanicien avait fabriqué en 1551, pour Charles-Quint, une voiture fort ingénieuse dont le mouvement rapide enflamma les roues et faillit compromettre la vie de ceux qui en firent l'essai. Il est certaines inventions qui demandent des siècles pour atteindre la perfection rêvée par l'auteur. Disons encore que, dans les idées chevaleresques du temps, une voiture pour l'usage

quotidien eût paru un meuble d'efféminé. Charles-Quint, la seizième année de son règne (en 1534), avait remis en vigueur, par une ordonnance, la loi de l'ancien code des partidas qui interdisait aux caballeros de se servir de mules de selles, « *mulas de silla,* » le cheval seul devant être pour eux la monture d'honneur et d'usage, « *por honra y uso.* » Le grave évêque de Pampelune, l'historien Sandoval, n'avait pas sans doute de carrosse, tout prélat qu'il était, car en relatant cette ordonnance de Charles-Quint, il ajoute à la date de 1681, plus d'un siècle après : « Et aujourd'hui, dans ces misérables temps, les cavaliers, comme de lâches femmes, se servent tant des coches, des carrosses, des litières et autres véhicules commodes et agréables, que nous devons craindre d'être déjà arrivés à cette époque où Dieu nous menace de châtier son peuple en lui donnant des princes semblables à des femmes (1). »

Nous continuerons prochainement notre chronique du séjour de Charles-Quint à Yuste, pour montrer comment la politique vint l'y trouver et l'y trouva avec toute l'énergie de son caractère.

(1) « Y agora en estos miserabiles tiempos ni guardan uno ni otro, usando como flacas mugeres tanto los coches, carroças, sillas y otros regalos y galas, que cierto devemos temer no sea el tiempo, conque Dios nos amenaza que castigara a su pueblo, dandoles principes como mugeres. » SANDOVAL, tome II, page 134, édition d'Anvers.

(La suite au prochain numéro.)

Commerce.

LES BANQUES EN CHINE.

On a retrouvé dans le Céleste-Empire l'origine ou le prototype d'un si grand nombre de nos arts et de nos usages européens, que nos lecteurs ne seront point étonnés d'apprendre que les Chinois avaient commencé à se servir du papier-monnaie dans le second siècle avant l'ère chrétienne. Leur monnaie était, à cette époque, plus volumineuse et plus pesante qu'elle ne l'est aujourd'hui; et l'on comprend que ce peuple rusé et ingénieux ait eu recours à divers expédients pour éviter l'embarras de porter sur soi cette monnaie incommode, — à l'exemple de ce paysan qui, voulant vendre son bœuf, en gratta le portrait sur un morceau de cuir qu'il colporta de maison en maison jusqu'à ce qu'il eût trouvé un acquéreur, laissant pendant tout ce temps l'animal fort tranquille à l'étable. Il faut dire aussi que le budget du gouvernement chinois était en déficit: il n'y avait jamais assez d'argent dans les caisses du trésor impérial. On résolut, pour remédier à cette pénurie financière, d'essayer du papier-monnaie, et on émit des assignats ou bons du trésor, qui paraissaient présenter toutes les garanties désirables. Cette circonstance, jointe à la facilité de transmission, favorisa la circulation de ce papier. Il fallut, toutefois, beaucoup de dispositions législatives avant que le nouveau système pût fonctionner d'une manière satisfaisante, et il ne s'établit qu'après de nombreux mécomptes. Les guerres intestines qui déchirèrent la Chine à cette époque et qui renversèrent successivement plusieurs dynasties, amenèrent la répudiation des obligations d'un gouvernement par le gouvernement

qui lui succédait, et ces actes de mauvaise foi eurent leurs conséquences naturelles. Après avoir circulé, avec des fortunes diverses pendant cinq cents ans, le papier du gouvernement finit par disparaître.

C'est sous la dynastie des Mings que cette disparition eut lieu : les Mandchoux, qui succédèrent aux Mings, ne cherchèrent pas à rétablir le papier-monnaie. La partie commerçante de la communauté se chargea de ce soin, et lorsque les conquérants tartares se trouvèrent en possession tranquille de leur autorité usurpée, les négociants chinois avaient remis le papier de circulation en usage. Ils en comprenaient trop bien les avantages pour n'en pas faire au moins l'essai, à leurs risques et périls ; et depuis lors ils ont continué de marcher dans cette voie, sans aucun secours de l'Etat, développant leurs plans à mesure que l'expérience en indiquait la nécessité, et procédant toujours avec une prudence qui devait assurer le succès de leurs opérations. Les résultats obtenus en Chine sont, cependant, bien inférieurs à ce qui a été fait en Europe. Le système des banques chinoises est, relativement au nôtre, dans un état très rudimentaire ; il est très restreint dans son application, chaque ville ayant, à cet égard, ses usages particuliers; et, tant que les moyens de communication seront aussi imparfaits qu'ils le sont aujourd'hui, il est peu probable que cet état de choses s'améliore.

Un exemple suffira pour donner une idée de l'ensemble de ce système, et cet exemple, nous l'emprunterons à la ville de Fuhchow, l'un des cinq ports ouverts au commerce européen. Là, comme ailleurs, l'usage du papier-monnaie fut introduit par de simples individus, qui firent d'abord circuler entr'eux des billets payables à présentation. La commodité de ce moyen d'échange ayant été reconnue, on lui donna un plus grand développement, et des bureaux spéciaux furent ouverts pour l'émission de billets ; mais comme ces billets ne présentaient d'autre garantie que la solvabilité des individus qui les émettaient, leur circulation continua d'être comparativement restreinte, jusqu'à ce que le crédit des signataires eût été reconnu et bien établi. Ce n'est que dans les vingt-cinq premières années du siècle actuel que l'usage du papier-monnaie est devenu à peu près général : aujourd'hui, tout le monde à Fuhchow le préfère au numéraire.

Comme on n'exige ni autorisation, ni patente, tout négociant peut faire la banque, et cette liberté eut d'abord de graves inconvénients. Des spéculateurs, après avoir mis en circulation une trop grande masse de billets, éprouvaient assez souvent des embarras, dont les conséquences rejaillissaient sur tous ceux qui se trouvaient en rapports d'affaires avec eux. Des accidents de ce genre devaient nécessairement jeter une certaine défaveur sur le papier-monnaie: il s'est cependant relevé, et la concurrence a eu pour effet d'atténuer les maux résultant des faillites particulières. Là où tant de personnes se trouvent intéressées, les souffrances individuelles ne peuvent pas, en général, être bien considérables. Les banques, d'ailleurs, ne sont pas des banques de dépôt; les directeurs ou propriétaires préfèrent ne pas recevoir de dépôts, de sorte que les particuliers ne sont guère exposés à ces affreux désastres qu'entraînent souvent nos faillites et ne peuvent, en cas de suspension de paiements, perdre que le montant des billets dont ils se trouvent être porteurs. D'un autre côté, ce mode de procéder restreint singulièrement l'utilité des banques: on ne peut pas fournir de mandats sur elles, leurs opérations s'étendent rarement au-delà de la ville ou du département dans lesquels elles se trouvent situées, et presque jamais au-delà des limites de la province. Ainsi, les facilités qui existent chez nous pour faire, par l'intermédiaire des banquiers, des paiements d'un lieu à un autre, souvent à de très grandes distances, et les avantages qui en découlent, sont à peu près inconnus en Chine.

Les grands banquiers se chargent, dans une certaine mesure, des échanges entre marchands; ils raffinent aussi l'argent *sycée*, pour les receveurs des taxes. Le trésor ne recevant pas d'argent au-dessous d'un certain titre, le collecteur porte celui qu'il a reçu des contribuables chez le banquier, qui, moyennant une commission, le pèse, le raffine, le coule en lingots et en donne un récépissé qu'on remet au trésorier du département, lequel en fait toucher le montant lorsqu'il le juge à propos.

Les petites banques opèrent sur une échelle extrêmement restreinte. Au début, leurs billets ne restent guère plus de quelques heures dans la circulation et elles doivent toujours se tenir en garde contre les demandes nombreuses de remboursement.

C'est dans cette classe de banques que les faillites sont le plus fréquentes, surtout à la fin de l'année, où les demandes d'espèces sont plus considérables qu'à toute autre époque. Par mesure de précaution, quelques-unes de ces banques mettent surtout en circulation les billets des grandes banques, qui ne leur reviennent pas à payer, comme feraient leurs propres billets. Elles ont, en effet, la certitude que ces derniers leur reviendront une fois au moins dans les vingt-quatre heures, attendu que les grandes banques se font une règle d'envoyer chaque jour tous les petits billets aux établissements qui les ont émis, et de les échanger contre espèces ou contre des billets plus forts. Les petites banques ont recours à divers expédients pour réaliser des bénéfices; l'un des principaux consiste à faire choix d'une bonne position; si elles sont éloignées d'une grande banque, elles prélèvent sur les billets qui leur sont présentés pour paiement un escompte plus fort que n'exigerait leur concurrent plus puissant; et les gens qui demeurent dans le voisinage se soumettent à cette exaction, pour s'épargner la peine d'aller à la grande banque. Au contraire, si les grandes banques et les petites banques sont rapprochées les unes des autres, ces dernières ne dédaignent pas de mêler de la fausse monnaie dans les chapelets de pièces de cuivre qu'elles donnent en paiement de leurs billets. Cette monnaie fausse est fabriquée exprès pour cet usage, comme on fabriquait à Birmingham des sous faux destinés à être mis en circulation par les péagers des barrières. Ces pratiques frauduleuses ne sont pas considérées, ainsi qu'elles le seraient chez nous, comme ayant un caractère criminel; car la petite monnaie chinoise étant d'une valeur extrêmement minime (1), il faut que les mauvaises pièces soient bien mauvaises en vérité pour ne pas passer dans la masse;

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. La monnaie chinoise connue sous le nom de *Li* ou *Tsien* (en anglais *cash*), est une petite pièce de cuivre, fondue et non frappée, valant environ 5 millièmes de franc; elle est de la grandeur de nos anciennes pièces de six liards, mais plus épaisse, et percée au milieu d'un petit trou carré, à travers lequel on passe un jonc, qui sert à réunir les *cashes* par chapelets de cent. Les *cashes* modernes, altérés, de la manière la plus grossière, avec du sable et de la limaille de fer, ont une apparence rugueuse. Les efforts du gouvernement pour empêcher cette contrefaçon sont restés inutiles; aussi cette monnaie a-t-elle subi une dépréciation considérable.

Les piastres d'Espagne et les dollars américains ont cours en Chine, surtout

aussi ces pièces fausses, lorsqu'on en fait usage avec modération, sont-elles acceptées sans difficulté dans toutes les transactions ordinaires.

Les bénéfices de ces établissements, proportionnés d'ailleurs à l'importance de leurs opérations, doivent être peu considérables, et quelques-uns ne gagnent peut-être pas plus d'un demi-dollar dans leur journée. Les maisons de banque de la ville et des faubourgs de Fuhchow se comptant par centaines, la plupart sont extrêmement insignifiantes et leurs billets n'ont qu'une circulation très limitée. Les billets des banques des faubourgs n'ont souvent pas cours dans la ville et ne peuvent être échangés contre espèces qu'à la banque même qui les a émis. Ces petites banques sont donc un rouage tout-à-fait inutile et pourraient même entraver sérieusement les opérations des établissements plus importants: pour se prémunir contre les dangers dont ils seraient menacés de ce côté, les chefs de quelques-unes des principales banques s'entendent entr'eux pour maintenir la valeur de leur papier, et, empêchant ainsi les établissements inférieurs d'émettre une trop grande quantité de billets, ils dirigent par le fait tout le système. On compte, tant à l'intérieur de la ville que dans ses faubourgs, trente de ces banques principales, disposant dit-on, chacune d'un capital de 500,000 à 1 million de dollars (2 millions et demi à 5 millions de francs).

Ces derniers établissements jouissent d'un grand crédit, et leurs billets sont reçus partout et par tout le monde. Ils se prêtent un appui mutuel en échangeant continuellement et payant les uns pour les autres leurs billets, entre lesquels ils ne semblent faire aucune différence. Cette confiance implicite et réciproque ajoute beaucoup à leur solidité, et tend à prévenir jusqu'à la possibilité des faillites. Le principal banquier de Fuhchow doit sa réputation à une souscription volontaire de 100,000 dollars, faite, il y a une trentaine d'années, en faveur du gouvernement,

dans les provinces maritimes, mais ne sont pas considérés comme monnaie légale. Leur falsification, bien qu'interdite par les lois, se fait sur une grande échelle, les bénéfices de cette industrie permettant à ceux qui s'y livrent d'empêcher les poursuites en gagnant les autorités.

L'argent *sycée*, dont il existe plusieurs espèces, est raffiné et sous la forme de petits lingots.

pour la réparation des murs de la ville et d'autres travaux publics, service dont il fut récompensé par des marques officielles de distinction et par l'importante clientèle de toutes les autorités. Ce sont ces grandes banques qui règlent entièrement les cours du change, lesquels sont en état de fluctuation continuelle et varient jusqu'à plusieurs fois dans un jour. L'arrivée sur la place ou le retrait de quelques milliers de dollars en espèces, a pour effet immédiat de faire monter ou baisser le change. Les banquiers sont tenus très exactement au courant par une vingtaine d'agents qu'ils emploient, et dont l'unique occupation consiste à surveiller tout ce qui se passe sur la place et à leur en rendre compte; c'est d'après ces rapports qu'ils arrêtent entr'eux les différents prix du papier, de l'argent *sycée* et des dollars. Leur accord sur ce point est très remarquable: ils comprennent tous que leur force consiste surtout dans leur bonne entente et dans leur confiance mutuelle. Les agents dont nous parlions tout à l'heure sont également fort utiles aux personnes qui arrivent dans le pays, en leur fournissant des renseignements sur tout ce qui concerne les changes, et leur faisant connaître les meilleurs banquiers: la gratification que l'étranger leur donne en retour de leurs services, et le banquier pour lui avoir amené des clients, constitue leur profit. Ils doivent aussi rendre compte aux magistrats, tous les matins, du prix de l'argent, qui, en raison de la valeur toujours croissante de ce métal, est devenu un des objets de l'attention des autorités. On se plaignait beaucoup, il y a vingt ans, de ce que l'argent, qui avait valu 1,000 *cashes* l'once, était monté à 1,500; il en vaut aujourd'hui plus de 2,000, par suite de la disparition graduelle de ce métal.

Et pourtant, avec tous les vices de ce système, les grandes faillites sont rares. Les petites banques, qui y sont plus exposées que les autres, trouvent ordinairement, dans ces occasions, le moyen de régler tranquillement leurs comptes entr'elles: tous les biens appartenant aux faillis peuvent être saisis et vendus pour satisfaire leurs créanciers, et les dividendes sont ordinairement de 50 à 60 pour °/₀. On voit rarement des exemples de fraudes volontaires: le cas le plus grave que l'on connaisse a été une banqueroute de 70,000 dollars; de 1843 à 1848, il n'y en a eu que quatre, dont trois étaient au-dessous de 6,000 dollars. Les

délinquants échappent presque toujours au châtiment, en raison des frais qu'entraînent les poursuites. Les grandes banques sont, en général, à l'abri de ces catastrophes; mais quelquefois de faux bruits, répandus par la malveillance, les exposent tout-à-coup à de nombreuses demandes de remboursement; leurs bureaux sont assiégés, et une tourbe de gens sans aveu, comme on en voit dans toutes les grandes villes, profite de l'occasion pour se livrer au désordre et au pillage. Ces mouvements populaires donnèrent lieu à de tels excès, que les magistrats se hâtent maintenant, toutes les fois qu'ils en sont informés à temps, de se rendre sur les lieux pour arrêter par leur présence les violences de la multitude. Mais les choses se passent d'ordinaire si soudainement, qu'avant qu'ils puissent arriver, l'émeute s'est déjà dispersée, après avoir achevé son œuvre de destruction.

Les faux ne sont pas communs, probablement parce qu'ils ne présentent pas assez d'avantage, à cause de l'extrême difficulté de passer des billets d'une certaine valeur. Du reste, le faux est puni de la déportation à une distance de trois mille *le* (300 lieues), de l'emprisonnement ou du fouet, selon les circonstances. Nous ne croyons pas qu'un fait comme celui que nous allons citer ait jamais eu lieu ailleurs qu'en Chine: — Un faussaire assez distingué dans sa profession ayant été poursuivi plusieurs fois, et avec peu de succès, car il continuait toujours à exercer son industrie, les banquiers s'entendirent ensemble et convinrent de *le prendre à leur solde,* en le rendant responsable, pour l'avenir, de toutes les fraudes de cette nature. Cet homme reçoit encore, à l'heure qu'il est, son salaire, et rend aux banquiers de véritables services, chargé qu'il est de découvrir et de faire arrêter tous les autres faussaires.

La plupart des billets de banque chinois sont imprimés au moyen de planches en cuivre; mais quelques petits banquiers font encore usage de blocs en bois. Ces billets, plus longs et plus étroits que les nôtres, sont entourés d'une riche bordure, contenant des phrases à la louange du talent ou de la réputation de la maison. Il y en a de trois espèces, — pour *cashes,* pour dollars, et pour argent *sycée.* Les premiers sont depuis 400 *cashes* (2 francs) jusqu'à des centaines de mille, et s'emploient couramment dans tous les petits paiements. Les billets pour dollars,

variant d'un à 500, et quelquefois à 1,000, circulent parmi les négociants, leur valeur flottant continuellement, comme celle de la monnaie qu'ils représentent. Les billets pour argent *sycée*, sont d'un à plusieurs centaines de *taels* (onces) et sont principalement en usage dans les bureaux du gouvernement, afin d'obvier à l'incommodité de faire les paiements en argent au poids. Quelle que soit la valeur ou la dénomination des billets, le porteur peut demander le paiement du tout lorsqu'il lui plaît, et il le reçoit sans aucune déduction, le banquier réalisant son bénéfice au moment de l'émission. En cas de perte de billets, on met opposition au paiement et on ne tarde pas à trouver celui entre les mains de qui ils sont tombés, attendu qu'il n'est pas d'usage de recevoir des billets d'une certaine valeur, — de 100 dollars, par exemple, — sans s'assurer d'abord de leur authenticité à la banque qui les a émis. Il n'est d'ailleurs accordé aucune indemnité pour les billets perdus ou détruits par accident. Les billets à ordre sont le principal moyen d'échange entre les négociants, qui prennent dix jours de délai de grâce sur tous les billets, à l'exception de ceux sur lesquels est écrit « paiement immédiat. »

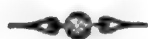
Le taux de l'intérêt est de 10 à 15 pour °/₀ sur les propriétés foncières; de 20 à 30 pour °/₀ sur les assurances des navires et de leurs cargaisons, à cause des risques des tempêtes et des pirates: de 2 pour °/₀ par mois ou de 20 pour °/₀ par an sur les prêts sur gages (1). Si les objets engagés n'ont pas été retirés dans le délai de trois ans au plus, ils sont vendus aux brocanteurs à une prime de 20 pour °/₀ sur la somme prêtée. Les établissements de prêt sur gages sont nombreux et fréquentés par toutes les classes de la population, qui y portent sans scrupule tout ce qu'elles possèdent. Les prêteurs sur gages sont en rapports intimes avec les banques; ils font et reçoivent tous leurs

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. En Chine, les maisons de prêt sur gages sont patentées et légalement reconnues par le gouvernement. Il leur est imposé, selon la catégorie dans laquelle elles sont classées, des délais d'une, de deux et de trois années avant de pouvoir disposer des objets engagés. La longueur de ces termes explique jusqu'à un certain point l'élévation du taux de l'intérêt, que concourent, en général, à maintenir, la rareté du numéraire, le grand nombre des emprunteurs et l'insuffisance des lois qui régissent la propriété dans ce pays.

paiements en billets pour *cash* de cuivre : ils ne reçoivent ni argent *sycée*, ni dollars, ni billets pour dollars, — les premiers, de peur qu'ils ne soient faux, et les derniers, à cause de leur valeur variable. Ils prennent beaucoup de précautions lorsqu'il s'agit de passer des billets de banque, et ne veulent recevoir que ceux des grandes banques. Un avis affiché dans chacun de ces établissements fait connaître les billets qui y ont cours ; et les gens qui vont retirer des objets qu'ils ont engagés, ne pouvant présenter que ces billets en paiement, sont souvent obligés d'aller d'abord les acheter à la banque qui les émet : or, cette banque, ne les livrant que moyennant une prime, y trouve ainsi son bénéfice. C'est là, pour les banques, une affaire tellement importante, que, tant qu'elles ne sont point en rapport avec les prêteurs sur gages, leurs opérations sont toujours plus ou moins limitées. Beaucoup de banques tiennent elles-mêmes des établissements de prêt sur gages ; et le principal banquier de Fuhchow est connu pour en avoir ouvert cinq à lui seul. L'intérêt élevé des capitaux appliqués aux prêts sur gages est la base principale de cette spéculation.

(*Edinburgh Journal.*)

Statistique.



Les chemins de fer de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

1853. (1)

York est également le point de départ d'une ligne connue sous le nom de York-Midland, qui a actuellement absorbé le chemin de Leeds à Selby, celui de Whitby et Pickering, et celui qui, dans le principe, était désigné sous le nom de East and West-Yorkshire-Junction. Les entrepreneurs de ce chemin s'étaient d'abord proposé d'en faire la partie centrale de la grande ligne de chemin de fer qui relie la capitale et les districts centraux de l'Angleterre avec les comtés du Nord et l'Ecosse, en se soudant à la section septentrionale du chemin du centre (Midland-Railway), à Normanton, près de Wakefield. Elle se continue par South-Mitford jusqu'à York, où elle trouve le chemin de York, Newcastle et Berwick. Divers embranchements la mettent, en outre, en communication avec les chemins des comtés de Lancastre et d'York, avec ceux d'Huddersfield et Manchester, de Knaresborough, de Hull et Selby, les sections de Bradlington, Scarborough, Whitby. Elle ne se borne pas à créer une grande artère centrale de communication entre les parties du Nord et celles du Sud, elle relie encore les districts manufacturiers de l'Ouest aux ports d'embarquement de l'Est. De toute cette concession, 279 milles (448 kil. 852 m. 85 c.) sont livrés à la circulation. On comprend dans ce nombre le chemin de Hull et Selby, et celui de York Oriental et Occidental.

Dans la même contrée, un des plus anciens, un des premiers

(1) Voir la livraison précédente.

chemins de fer de l'Angleterre, est celui de Stockton et Darlington. Exclusivement destiné dans l'origine au transport des charbons, il fut approprié plus tard au service des voyageurs. De Stockton sur la Tees ce chemin va rejoindre à Darlington la ligne de York, Newcastle et Berwick. Là, également, il reçoit sous le nom de Middlesbro'et Redcar un petit embranchement de 7 milles 1/4, (11 kil. 866 m. 34 c.) et qui le prolonge jusqu'à la côte. De Darlington, il se dirige vers le Nord sur un point situé près du tunnel de Shildon, où il se réunit au réseau de lignes comprises sous le nom de chemins de la Vallée de la Wear. Toutes ces lignes ont spécialement pour but de créer des débouchés aux charbonnages du comté de Durham. On comprend sous le nom de chemins de la Vallée de la Wear, ceux de Bishop's Auckland et Weardale, de Wear et Derwent, de Weardale-Extension, et du tunnel de Shildon. Leur capital autorisé est de 823,972 £ (20,764,094 fr. 40 c.) et leur parcours de 43 milles 1/4 (69 kil. 193 m. 45 c.), tous en construction.

De Stockton, une autre ligne, autorisée au capital de 240,000 £ (5,048,000 fr.) et d'une étendue de 8 milles (12 kil. 873 m. 20 c.) environ, se dirige sur le port occidental et sur le dock d'Hartlepool ; mais comme ce port est un des principaux points d'embarquement pour les charbons, la Compagnie a cru devoir absorber le chemin de Clarence, ligne de charbonnage de 35 milles (56 kil. 320 m. 25 c.) de longueur, qui, de Weardale, traverse la ligne du Great-North of England, pour aboutir à Hartlepool et à l'embouchure de la Tees.

Une autre communication est encore établie entre les côtes du Yorkshire, le port sur la Tees, Whitby, Scarborough et Bridlington, les côtes du Lancashire, le port et la baie de Morecambe, Lancastre, Fletwood, Preston et le port de Liverpool : c'est au moyen de la ligne nommée Wharfdale, qui commence à Skipton, au prolongement de celle de Leeds à Bradford, suit la vallée de la Wharfe, et va se terminer en se réunissant au chemin de fer de Leeds septentrional (Leeds-Northern), près de Arthington, environ 3 milles (4 kil. 827 m. 45 c.) à l'est d'Otley, et 8 milles (12 kil. 873 m. 20 c.) au nord de Leeds.

Sans parler ici de l'embranchement qui, à Boston, sur le par-

cours du chemin de fer York and North-Midland, se dirige sur Scarborough, il nous faut encore citer le chemin nommé Matton and Driffield-Junction, petite ligne de 24 milles (38 kil. 619 m. 60 c.) dont 19 (30 kil. 573 m. 05 c.) en construction, qui vient aboutir à Great-Driffield par l'embranchement de Bradlington, sur le chemin de fer de Hull et Selby.

Le chemin de fer de Leeds-Nord (*Leeds-Northern-Railway*), dont nous venons de parler tout à l'heure, avait d'abord été concédé sous le nom de chemin de Leeds à Thirsk; ce n'est que le 3 juillet 1851 qu'il fut autorisé à prendre celui de Leeds-Septentrional. On peut le considérer comme un prolongement, dans la direction du Nord, du grand chemin de fer London and North-Western, depuis l'endroit où se termine la ligne de Dewsbury à Leeds sur Thirsk, station du grand chemin de fer du nord de l'Angleterre, et sur les villes importantes d'Otley, de Knaresborough, de Ripley et de Ripon. On ne s'est pas borné à créer ainsi une communication par chemin de fer entre Leeds, ce grand centre de l'industrie manufacturière du Yorkshire, et toutes ces villes que nous venons de nommer; on a, de plus, donné un débouché aux produits des fertiles vallées de la Wharfe, de la Nidd, de la Swale et de l'Ure, ainsi que pour les charbons de tous ces districts. En 1846, on avait autorisé un premier embranchement dans la direction du Nord pour communiquer avec Stockton et avec Hartlepool, le meilleur port sur la Tees; en 1848, on en accorda plusieurs autres très productifs, notamment sur Northallerton et sur Pateley-Bridge. Cette ligne est dans une situation pour ainsi dire exceptionnelle, mais qui n'en prouve que mieux encore la prodigieuse entente commerciale qui a présidé chez les Anglais à l'établissement de leurs chemins de fer. A son extrémité septentrionale, cette ligne se soude au Great-North of England, à Stockton et Darlington, à Stockton et Hartlepool, Clarence, Middlesbro'et Redcar, et autres lignes secondaires, et, au Midi, avec celui de Leeds et Bradford, le North-Midland, celui de Leeds et Dewsbury qui conduit à Manchester, ceux des comtés d'York et de Lancastre.

Tout au Nord est le North-British Railway, qui part du North-bridge à Edimbourg, touche à Portobello, Preston-Pans, Tranent, Cockensie, avec embranchement sur Haddington, Belha-

ven, Dunbar et Ayton, près Berwick sur la Tweed. Réuni ainsi au chemin d'Edimbourg et Glasgow d'un côté, de l'autre avec les lignes anglaises, il forme le trait-d'union qui relie l'Ecosse avec tous les chemins de fer de l'Angleterre, aussi bien avec la capitale qu'avec le Lancastre et tous les comtés manufacturiers. La Compagnie a des embranchements sur Hawick et Kelso, North-Berwick, Tranent, Dunse, Musselburgh et Leith. L'embranchement de Kelso se soude à la ligne de York, Newcastle et Berwick, et met ainsi les districts manufacturiers du comté de Roxburgh en communication avec l'Angleterre. Celui de Dalkeith fait partie de la section de Hawick; une partie en est affectée au transport des minerais et des charbons des houillères du Midlothian à l'entrepôt de Saint-Léonard à Édimbourg. Le capital autorisé pour cette ligne est de 4,471,326 £ (112,678,415 fr. 20 c.); 149 milles (239 kil. 763 m. 35 c.) sont ouverts à la circulation.

Un peu dans la direction de l'Ouest, un chemin de fer de 127 milles (204 kil. 362 m. 05 c.) autorisé au capital de 3,500,000 £ (88,200,000 fr.), et qui porte le nom de Northern-Counties-Union, a pour objet de réunir les comtés du Nord, c'est-à-dire ceux d'York de Durham, de Westmoreland et de Cumberland, au moyen des lignes de Thirsk sur le Great-North of England, à Clifton, près de Penrith, sur le chemin de Lancastre à Carlisle, et de Bishop's Auckland à Tebay. De son côté, le North-Western-Railway, ou chemin de fer du Nord-Ouest, autorisé au capital de 1,759,300 £ (44,334,360 fr.) et d'une longueur de 68 milles un quart (109 kil. 424 m. 49 c.), dont 47 un quart (76 kil. 32 m. 34 c.), sont en exploitation, vient s'embrancher sur le prolongement du chemin de Leeds à Bradford, pour joindre celui de Lancastre et Carlisle, en faisant une pointe sur Lancastre. Les entrepreneurs de cette ligne se sont proposé spécialement de relier les lignes principales des côtes orientales et occidentales, et d'établir la voie de communication la plus courte possible entre le West-Riding du comté d'York, la côte occidentale, les lacs, Carlisle et Glasgow. La Compagnie possède également le havre de Morecambe, qui devient ainsi le port du district occidental du comté d'York.

Dans la direction de l'Ouest, le chemin de fer de North-Union

ou de Preston et Wigan, s'est réuni avec l'embranchement de Wigan, et a absorbé la ligne primitive de Boston et Preston. Son capital autorisé est de 1,236,500 £ (31,159,800 fr.), et son parcours de 40 milles (64 kil. 366 m.), ouverts en entier à la circulation.

Entre ces deux grandes artères du Nord et du Nord-Ouest est le territoire exploité par la Compagnie du Centre. Celle-ci se composait, dans l'origine, des Compagnies des comtés du Centre (Midland-Counties), de Birmingham et Derby (Birmingham and Derby-Junction), et du Centre-Septentrional (North-Midland). Toutes trois ont été réincorporées par acte du 10 mai 1844, sous le nom de Compagnie du chemin de fer du Centre (*Midland-Railway-Company)*.

La section occidentale de cette ligne a son point de départ à Birmingham, sur le chemin de fer Nord-Occidental, et se dirige sur Derby par Tamworth et Burton, — puis, par sa branche du Nord, à Normanton sur le chemin d'York et du Centre septentrional (*York and North-Midland*) par Chesterfield, Rotherham et Wakefield, — ensuite par Methley, où elle se fond dans la ligne de Leeds à Bradford, aujourd'hui affermée à la Compagnie, et qui, par Keighley, se prolonge sur Skipton, station commune aux Compagnies de l'est du Lancashire, du Nord-Occidental et de Leeds à Thirsk.

Quant à la section méridionale du chemin de fer du Centre, elle va de Derby sur Leicester pour rejoindre à Rugby le chemin de fer de Londres et du Nord-Ouest. De récents arrangements ont donné à cette Compagnie une section sud-occidentale, qui, de Birmingham, dessert Worcester, Cheltenham, Gloucester et Bristol. Elle possède en outre de nombreux embranchements, parmi lesquels nous citerons ceux de Nottingham à Lincoln ; de Leicester à Swannington ; de Syston à Peterborough, par Melton Mowbray, ce qui ouvre ainsi une communication avec les comtés de l'est, de Nottingham à Mansfield. Il suffit de prononcer le nom de ces villes et de ces districts pour reconnaître à première vue leur haute position commerciale, et l'importance d'une ligne, qui, outre qu'elle traverse les principaux comtés du royaume et les réunit, par des communications faciles, à Liverpool, Hull, Yarmouth et la Severn, à Gloucester, possède encore

le canal d'Oakham, et dans celui d'Ashby une navigation de 30 milles (48 kil. 274 m. 50 c.) de longueur. Le capital autorisé de cette ligne est de 17,788,160 £ (448,261,632 fr.), sans y comprendre le capital destiné à acquérir le chemin de Leeds à Bradford, et son réseau parcourt aujourd'hui une étendue de 498 milles trois quarts (802 kil. 565 m. 49 c.) sur lesquels dix et demi (16 kil. 949 m.) appartiennent à la Compagnie du Great-Western; mais, par contre, la Compagnie du Centre a treize milles et demi (21 kil. 776 m. 45 c.) de chemin dans le district de Leicester à Swannington.

A ce réseau appartient encore le chemin de fer de Coventry, Nuneaton, Birmingham et Leicester qui, partant de la vallée de la Trent à Nuneaton, va rejoindre, près de Leicester à Wigston-Magna, le chemin de fer du Centre. Toutefois, sur le refus des actionnaires de cette dernière Compagnie, il pourrait bien être vendu à celle de Londres et du Nord-Ouest.

Si toutes les parties de la Grande-Bretagne n'ont pas été aussi favorisées que ces riches et populeuses contrées des comtés d'York et de Lancastre, si elles ont moins attiré chez elles l'activité des Compagnies et les capitaux des spéculateurs, elles ont eu aussi leur part de ce grand mouvement industriel et commercial qui, en développant sur tous les points du territoire les richesses naturelles de l'Angleterre, devait créer entre elles toutes des communications rapides et à bon marché. Par la manière intelligente dont ont été conduites ces gigantesques opérations, nous n'hésitons pas à dire que l'industrie privée a été ainsi un utile auxiliaire des plans de réforme douanière auxquels sir Robert Peel a attaché son nom. En effet, des plans analogues ont présidé à la création de tous les réseaux de chemins de fer anglais. Il s'agit toujours de relier la capitale avec un point important de la côte, avec un autre port, destiné à être l'intermédiaire naturel de l'échange, de l'importation et de l'exportation, et de rattacher à cette ligne-mère tous les petits centres secondaires, aussi loin qu'on peut les atteindre, afin qu'aucun élément de richesse ou de production ne reste inexploré. Nous allons, de nouveau, constater la mise en action de ces principes dans la grande entreprise du chemin de fer de l'Ouest. (*Great-Western-Railway.*)

On a appelé cette compagnie Compagnie du chemin de fer Grand-Occidental, parce qu'elle établissait une ligne-mère pour les communications entre la capitale et l'ouest de l'Angleterre, le comté de Gloucester et le midi du pays de Galles. Le tronc principal part du nord-ouest de Londres vers Reading par Slough et Maidenhead, où, après avoir passé la Tamise à Hookham, il jette un embranchement sur Wycombe par Wooburn ; puis il traverse Wantage, Swindon, Wootton-Basset et Chippenham pour se diriger sur Bath et ensuite sur Bristol. Dans l'intervalle, il a absorbé dans sa course la Compagnie de Wilt, Somerset et Weymouth. A ce chemin viennent affluer de nombreux embranchements ; ainsi de Reading à Newbury et à Hungerford ; de Didcot à Oxford ; de Swindon à Cirencester, siége du fameux collége agronomique ; de Stroud à Stonehouse sur la ligne de Bristol à Birmingham. D'autres embranchements ont encore été autorisés : ce sont ceux d'Oxford à Birmingham, à Wolverhampton, à Dudley. Son capital autorisé est de 15,892,662 £ (400,495,082 fr. 40 c.), — non compris le capital de la feue Compagnie de Wilt, Somerset et Weymouth. Son parcours est aujourd'hui de 268 milles (431 kil. 252 m. 20 c.) ouverts à la circulation.

Une entreprise de cette importance relie nécessairement à elle un grand nombre de lignes secondaires dans l'exploitation desquelles elle est associée, ou à l'établissement desquelles elle a aidé, parce qu'elles deviennent forcément ses tributaires et augmentent le chiffre de son revenu. Nous citerons, en premier lieu, la ligne de Gloucester et Dean-Forest, qui fait une trouée au milieu du district métallurgique de Forest, riche en charbon, en fer, en carrières de pierres, pour de là atteindre dans sa course la ville et le port de Gloucester, Cheltenham, les manufactures de Stroud. Le capital est de 338,666 £ (8,534,382 fr. 20 c.) ; son parcours n'est que de 8 milles environ (12 kil. 873 m. 20 c.) ; mais à Grange-Court, Gloucester opère sa jonction avec le chemin du pays de Galles méridional, dont nous parlerons tout à l'heure.

A Westbury, il se dirige sur Hereford au moyen d'une jonction avec le chemin de Shrewsbury et Hereford, ville qui forme, ainsi que nous le verrons plus bas, le centre d'un réseau auquel

sa position géographique donne une véritable importance. Un autre embranchement, de 38 milles (61 kil. 147 m. 70 c.) de longueur, doit réunir Cheltenham et Oxford; un autre de 12 milles (19 kil. 309 m. 80 c.), tous en cours de construction, autorisé au capital de 999,996 £ (15,199,899 fr. 20 c.), va joindre la section de Birmingham, Wolverhampton et Dudley, et créer ainsi une communication entre Birmingham et les districts métallurgiques du comté de Stafford méridional. Une autre ligne, enfin, partant de Birmingham, va rejoindre à Warwick la section d'Oxford à Rugby, et continue ensuite sa course sur Oxford par Banbury. Elle passe ainsi dans la direction de l'Ouest, et, après avoir traversé Stratford sur l'Avon, va rejoindre un peu au-dessus de Moreton, la ligne d'Oxford à Worcester.

Mais un prolongement plus important encore est celui qui a été fait par la Compagnie du midi du Pays de Galles, déjà ouvert sur une longueur de 130 milles 1/2 (210 k. 47 m.), dont 100 (160 kil. 915 m.) depuis Grange-Court, au bout du chemin de Gloucester à Swansea, et de 30 (48 kil. 274 m. 50 c.) de Swansea à Carmarthen. Cette ligne, qui a son point de départ à Fishguard dans la baie de Cardigan, passe à Carmarthen, Kidwelly, Llanelly, Swansea et ses riches mines de cuivre, Leith, Cardiff et Newport, pour se diriger sur Chepstow, d'où elle a été prolongée sur Gloucester par Newnham. D'autres embranchements ont été autorisés sur Pembroke et sur Monmouth. Ce chemin peut être considéré comme le tronc principal des chemins de fer du Pays de Galles, car il pénètre au cœur même des districts métallurgiques et manufacturiers de cette contrée. En même temps, outre qu'il suit continuellement les côtes à une petite distance, c'est la communication la plus directe par chemin de fer entre la côte occidentale de l'Angleterre et le sud de l'Irlande. Sur cette ligne viennent à leur tour se greffer, pour ainsi dire, d'autres lignes secondaires, entr'autres celle de Llinvi-Valley, de 31 milles 1/4 (50 kil. 285 m. 94 c.), dont 17 3/4 (28 kil. 562 m. 42 c.) livrés à la circulation. Elle part de Margam sur le chemin de South-Wales, et aboutit à Blain-Llinvi; elle a absorbé la Compagnie de Dunffryn, Llinvi et Porthcawl, qui avait établi un chemin pour exploiter les richesses minérales du comté de Glamorgan.

(*La suite à la prochaine livraison*).

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTERATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

VACANCES DE PAQUES. — LA RUSSIE A CONSTANTINOPLE. — LA RUSSIE ET LES ÉTATS-UNIS. — SOUVENIR DE 1840. — ACCORD DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE. — ADRESSE DES COMMERÇANTS DE LONDRES — PRINCIPAUX SIGNATAIRES. — DÉPUTATION. — UN ROYAUME CONFISQUÉ. — L'IMPOT SUR LES PROCUREURS. — CE QU'IL EN COUTE EN ANGLETERRE POUR BATTRE SA FEMME. — ANECDOTE ÉLECTORALE. — LE CAMARADE DE LIT. — LES HONGROIS EN AMÉRIQUE. — PROPOSITION DE MARIAGE. — UN AMÉRICAIN A SAINT-PÉTERSBOURG. — LE MARI NOIR. — HÉROÏNES. — ONCLE-TOMTITUDES. — M. LAYARD. — LARES ET PÉNATES.

Londres, 25 mars 1853.

Au Directeur,

Le Parlement s'est ajourné au 4 avril : sa dernière séance de ce mois-ci a eu lieu le 19, juste au moment où les nouvelles de Constantinople allaient provoquer des interpellations : c'est un désappointement pour ceux dont la boussole parlementaire dirige tous les mouvements. Nous avons encore ici de ces gens qui n'existent, ne veillent, ne dorment, etc., que par le Parlement : pour ces gens-là, il faut différer sa curiosité jusqu'au 5 avril. Ils ne croient pas que l'Europe et l'Asie se permettent de compromettre le repos du monde pendant que les lords et les communes d'Angleterre sont en vacances. Pour d'autres, l'oracle est dans la presse : les journaux vont décider de la paix ou de la guerre. Or, les journaux, jusqu'à présent, ne mettent pas les choses au pire. La diplomatie arrangera tout. Ni un nouveau Sébastiani n'aura besoin, comme sous le premier empire, de protéger la Turquie au nom de la France ; ni la flotte britannique ne sera obligée de franchir le détroit des Dardanelles. L'amiral Menzicoff se retirera poliment après être apparu un peu brusquement. Qu'a voulu après tout la Russie ? ajoute-t-on. — Prouver aux Turcs qu'ils avaient trop tôt cédé à l'ambassa-

deur autrichien : il eût fallu répondre à celui-ci que la Russie a seule le droit d'être exigeante. L'Empire turc ne peut être attaqué sérieusement par la Russie, parce que, dans la situation actuelle, l'Autriche se croirait des droits au partage, et c'est justement sur ce partage que la Russie et l'Autriche ne sont pas d'accord, ont même des intérêts contraires... donc le partage sera différé. Voilà quelques-uns des raisonnements de la presse anglaise, et ce dernier paraît le plus plausible, le plus rassurant, quand on songe à la modération de l'empereur Nicolas, à sa politique expectante dans l'Orient, persuadé comme il l'est, avec la foi des traditions moscovites, qu'à l'heure marquée par la Providence, Constantinople le proclamera empereur des Grecs, lui ou son successeur. Il y a une certaine analogie entre le système de la Russie et celui des États-Unis, en ce moment ; les deux systèmes aspirent à ce que les Américains appellent l'agrandissement par une expansion graduée et non par la conquête brutale, — expansion qui n'aura de limites que par la rencontre des deux empires à leur point d'arrêt réciproque. Le discours d'installation du président Franklin Pierce à Washington, n'est pas un signe des temps moins remarquable que l'entrée triomphale de l'amiral Menzicoff à Constantinople. Les libéraux de l'île de Cuba et du Mexique ont dû tressaillir, absolument comme les Grecs de la moderne Byzance. Les Américains entrevoient dans un prochain avenir le drapeau de Washington sur les édifices de la ville de Montézuma, comme les Russes le drapeau de Catherine sur ceux de la ville de Constantin.

Il était impossible que la presse ne rappelât pas ce qui se passa en 1840. A cette époque, la conservation de l'Empire turc paraissait si essentielle à l'Angleterre, que le gouvernement crut qu'il fallait risquer une guerre avec la France pour mettre à la raison, malgré elle, le pacha d'Égypte traité en sujet rebelle. Or, que fait aujourd'hui l'Autriche, si ce n'est pas ce qu'a fait la France en 1840 ? Les Monténégrins sont-ils beaucoup plus intéressants que Méhémet-Ali ? Ils le sont moins aux yeux des Anglais, certainement ; car avec toute sa tyrannie intérieure, Méhémet-Ali, comme le dit avec raison l'*Examiner*, était un civilisateur. Il était le pionnier de la route commerciale de l'Inde ; il rétablissait l'ordre et la sécurité dans le désert. Les Anglais

voyageaient chez lui avec plus d'agrément qu'en Autriche : aucun des rédacteurs nomades du *Morning Chronicle* ou du *Times* ne subit jamais à Alexandrie ou au Caire l'avanie que le correspondant d'un de ces journaux subissait naguères à Vienne. Prendre parti pour les bandits Monténégrins c'est autoriser l'Autriche ou la Russie, qui lui sert de second dans cette intervention, à venir réclamer en faveur de ces pirates malais qui sont tenus en respect, dans l'Archipel indien, par le Rajah sir James Brooke. Ceux qui raisonnent ainsi ne peuvent échapper à la conséquence logique de leur raisonnement, et c'est que l'Angleterre doit être d'accord avec la France dans la question d'Orient. Le *Times* est donc bien mal venu de nous dire que la France a eu tort de tant se presser d'envoyer son escadre dans les mers de la Grèce. Le *Times* a oublié que le télégraphe avait joué sur Londres avant de jouer sur Toulon et que les 24 heures données à l'escadre pour appareiller ont suffi pleinement pour que le conseil des ministres de la reine, rassemblé extraordinairement, fît savoir aux Tuileries que l'escadre française trouverait l'escadre anglaise prévenue qu'elle devait naviguer de conserve avec elle.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'opinion du commerce anglais, prépondérante dans les questions de paix et de guerre, est de plus en plus favorable à l'entente cordiale. Les journaux de Paris ne me semblent pas avoir accordé assez d'importance à la récente « déclaration des marchands, banquiers, commerçants et autres habitants de Londres, » déclaration signée par les noms les plus éminents de la Cité, à cette fin d'exprimer publiquement la sympathie la plus sincère pour le peuple français et de démentir les journaux qui cherchent à entretenir la défiance des deux peuples. Il y a un mutuel intérêt pour les deux peuples, dit la déclaration, dans l'extension de leurs rapports commerciaux, comme dans une participation commune à toutes les améliorations des arts et de la science. Ce sentiment est indépendant de la forme du gouvernement. « Quel que soit celui de la France, ce n'est pas aux Anglais qu'il appartient de s'en mêler autrement que pour désirer cordialement que ce gouvernement maintienne la paix et le bonheur de la France. »

En ce siècle de la phrase, cette déclaration serait sans portée, si elle n'était signée d'hommes tels que M. J. D. Powles, le di-

recteur des *London-Docks*; Thompson Hawkey Jun., gouverneur de la Banque d'Angleterre, et les directeurs R. P. Glyn, W. Robarts, John Masterman, l'alderman Thompson, J. Duke, membres du Parlement, Th. Challis, lord-maire, les gros banquiers J. S. Lyon Goldsmid, Samuel Gurney, Th. Baring, W. Gladstone, et autres notabilités financières. Plus de trois mille signatures ont couvert le pacifique document, et vous ne vous doutez peut-être pas qu'une députation va partir afin de le présenter à l'Empereur... C'est, encore une fois, une démonstration significative, un vrai *mouvement*, et le principal promoteur en a été M. J. D. Powles, directeur des *London-Docks*, dont la Cité apprécie depuis long-temps le caractère et la capacité. Il a raconté comment, à son dernier voyage à Paris, en décembre dernier, ayant occasion de voir le ministre des affaires étrangères, M. Drouin de l'Huys, il fut frappé de la noble franchise avec laquelle ce ministre lui dit : « Venez visiter nos ports, nos chantiers, nos arsenaux, vous verrez si la France s'y prépare à la guerre. Comparez le budget de la marine française de 1853 avec celui de 1847, et vous le trouverez inférieur de cinquante millions à ce qu'il était sous Louis-Philippe. Ce monarque, si sage d'ailleurs, n'avait pas seulement usurpé sur la branche aînée le titre de roi, mais encore sur la dynastie impériale le titre du *Napoléon de la paix* : le vrai Napoléon de la paix est le neveu de l'Empereur. » Je ne doute pas que la députation anglaise ne soit bien reçue aux Tuileries, et ce qu'elle racontera de son entrevue avec Napoléon III réagira encore sur l'opinion qu'elle représente ici... C'est-à-dire, sur la majorité de la nation anglaise. Ceux qui ont ri des exagérations de M. Cobden, conviennent tout bas qu'il a raison au fond. On n'est pas fâché, sans doute, d'avoir la loi sur la milice; mais on commence à avouer que pour obtenir l'assentiment à cette loi, qui répugnait aux habitudes anglaises, les journaux ont abusé de l'invocation aux antipathies nationales. Quant à moi, je remplis mon rôle en vous faisant connaître toutes les nuances de l'opinion ; mais, jusqu'à présent, je n'ai pas joué, il me semble, le rôle d'alarmiste, et mes conclusions tendent au maintien de la paix pendant long-temps encore, en réservant l'avenir lointain aux conquêtes expansives de la Russie et des États-Unis.

Si lointain paraît cet avenir au gouvernement anglais, qu'il continue, lui aussi, dans l'Inde, l'ancien système de son agrandissement. Voilà encore un tout petit royaume, celui de Pégu, qui vient d'être confisqué à l'empereur des Birmans. Cet empereur-là, battu par les Anglais, n'a pas, lui, comme le pauvre sultan, des sympathies européennes à son service. Il y a trois cents ans environ, qu'un de ses ancêtres conquit lui-même le Pégu, et postérieurement l'empereur Alompra y exerça des cruautés épouvantables, jusqu'à raser la capitale qui avait alors cent cinquante mille habitants, tous réduits en esclavage, et qui n'a jamais pu se relever de ses ruines.

Les Anglais nous assurent que l'empereur actuel n'est guère moins barbare que ne l'étaient les monarques birmans du temps d'Alompra, ou lorsque Fernand Mendez Pinto alla leur faire sa première visite de touriste. C'est dans l'intérêt de la civilisation qu'ils s'emparent d'un royaume où, avant cinquante ans, nous aurons peut-être des chemins de fer. La chose n'a pas produit la moindre émotion au Parlement.

A propos de civilisation et de Parlement, j'étais, le 10 de ce mois, à la séance de la Chambre des Communes, et, par une réminiscence des Persans de Montesquieu ou des Chinois de Goldsmith, je me figurai un moment que j'avais là près de moi, à la galerie des étrangers, un espion de l'empereur des Birmans qui, le lendemain, écrirait à son maître : « On a eu tort de nous dire que la Compagnie des Indes avait été étouffée par le Parlement : et d'abord la Compagnie n'est pas une vieille femme comme on le croit chez nous, mais un conseil de nababs anglais, et le Parlement n'est pas non plus un vieux Pundit avec deux corps et deux têtes, mais il se compose de deux maisons (*houses*) qui parlementent sans cesse. J'ai assisté hier au parlage de la *seconde* maison du Parlement, qui est par le fait la première parce qu'elle tient les cordons du sac de la reine (budget). J'ai bientôt compris pourquoi on nous a fait tant de contes dans l'Inde sur cette maison, puisqu'elle est réellement bâtie sur une base de contre-vérités ou de fictions, à commencer par le titre de *Parleur* (*Speaker*), donné à celui qui la préside, justement parce qu'il est le seul qui ne parle jamais, quoique les autres n'adressent qu'à lui seul personnellement tous leurs discours,

sachant bien qu'il ne leur répondra pas. Un des membres, nommé Pellat, m'a-t-on dit, a pris le premier la parole et a demandé l'abolition des serments. Il a déclaré publiquement que c'était une honte qu'on imposât aux Anglais nés libres l'obligation de jurer qu'ils sont chrétiens et fidèles sujets de la reine. N'est-il pas notoire que ce serment est inutile, puisqu'il n'est refusé que par la petite minorité de ceux qui ont une conscience, et que les autres le prêtent sans scrupule parce qu'ils n'en ont pas. Comme par ce serment on a exclu jusqu'ici les Juifs du Parlement, c'est avouer que dans ce pays-ci les Juifs seuls ne jurent pas en vain. Là-dessus, à M. Pellat, que les plaisants ont appelé M. Pilate en faisant signe de se laver les mains, a succédé un Irlandais, M. Scully, qui a déclaré que pour ses compatriotes le serment était chose si légère, qu'aux dernières élections il avait vu 900 votans le prêter trois fois chacun au lieu d'une. Comme après quelques autres discours sur le même sujet il a été unanimement reconnu que rien n'était plus inutile que le serment, soit aux élections, soit au Parlement, soit aux cours de Justice, le chancelier de l'Échiquier qui, en sa qualité de ministre financier, sait ce qu'un serment rapporte à ceux qui ont besoin d'en *prêter* un, a résumé le débat en suppliant la *maison* de laisser la question de côté jusqu'à ce qu'on eût d'abord modifié le serment actuel de manière à pouvoir le faire prêter par les Juifs. Tout cela, je vous assure, m'a semblé un chapitre curieux du grand mythe parlementaire sur lequel est assis le gouvernement de ce pays-ci, mythe assurément plus fécond en fables que ce que les chrétiens appellent la mythologie de nos dogmes asiatiques. Faites votre profit de ceci, ô sire, si les Anglais jurent la paix à Votre Majesté.

» Dans la même séance s'est levé un membre, qui a pris un air si mélancolique et si indigné à la fois, que je n'ai pas douté qu'il ne vînt adresser au Parleur une pétition en faveur de la veuve et de l'orphelin. Non, c'était une pétition en faveur des hommes de loi, désignés chez les chrétiens sous le nom de procureurs (*attorneys*). — Depuis vingt ans, a dit lord Grosvenor, le patron de ces infortunés, — mes clients protestent contre un impôt exorbitant de 12 £ (300 fr.) à Londres et de 8 £ (200 fr.) dans les provinces, impôt exorbitant et exceptionnel qui ne les dispense

pas de payer tous les autres. — Toute la *maison* s'est apitoyée sur la misère de ces pauvres procureurs, et je me serais imaginé qu'ils méritaient cette tendre sympathie si on ne m'eût pas expliqué dans la galerie que cet impôt sur leurs charges ne les empêche nullement d'amasser de grandes fortunes, si bien qu'ils font, autant qu'ils peuvent, de ces charges un monopole de corporation en exigeant une somme énorme de tout jeune légiste qui veut entrer dans la même carrière ; mais, par suite de la grande fiction, les membres de la *maison* plaident pour eux-mêmes en ayant l'air de plaider pour les procureurs ; car ces membres, ceux qui sont riches, parce qu'ils ont de grands domaines à administrer, ceux qui ne sont pas riches, parce qu'ils ont des créanciers, sont tous à peu près les clients en même temps que les patrons des procureurs, intermédiaires obligés. Dans les provinces, les procureurs sont d'ailleurs les agents les plus actifs des élections ; bref, les lords et les propriétaires de ce pays appartiennent presque tous, corps et biens, aux procureurs, et ils n'ont rien à leur refuser. Aussi, depuis vingt ans, la même pétition est adressée au Parleur, qui ne répond rien, selon son usage ; — la *maison* va aux voix et proclame la taxe sur les procureurs souverainement injuste. Comment donc n'est-elle pas abolie? C'est que le chancelier de l'Échiquier, à qui cette taxe rapporte 120,000 £ (3 millions de francs), trouve toujours quelque ruse pour laisser tomber l'éternelle pétition dans l'oubli ou pour l'accrocher à quelque formalité indispensable. Cette année, le chancelier de l'Échiquier a été plus hardi : il a osé insinuer que si on lui enlevait sa taxe sur les charges de procureur, il irait plus loin que la *maison* elle-même en les affranchissant des autres impôts qui assurent leur monopole. Sire, profitez encore de la leçon, et si les Anglais vous imposent un traité de commerce trop avantageux pour eux, appelez en concurrence, par un traité deux fois plus libéral, les marchands du Japon et de la Chine.

» Le tour de la veuve et de l'orphelin est venu après le tour des procureurs, c'est-à-dire le tour des femmes et des enfants. Ah ! sire, comment les missionnaires anglais osent-ils prêcher dans votre empire que leur religion adoucit les mœurs, qu'elle est la protection du faible, et que son divin prophète a établi l'égalité des deux sexes? En plein Parlement, je viens d'entendre un

membre déclarer qu'en Angleterre un mari pouvait, pour cinq livres sterling d'amende, battre sa femme jusqu'à la mutiler. Ce membre, M. Fitzroy, a dit en propres termes : « On ne peut lire » les journaux sans être *constamment* frappé d'horreur, tant » sont *nombreux* les exemples du traitement brutal et cruel in- » fligé au sexe le plus faible, par des hommes dont les atrocités » devraient faire rougir tous les fronts anglais. » M. Fitzroy a cité ensuite le cas récent de cet Anglais, qui a retenu par la robe sa femme enceinte, et l'a fustigée comme une malheureuse ; il a cité Henri Bamel qui, en décembre dernier, a traîné sa femme par les cheveux et lui a coupé les doigts avec un couteau ; il a cité James Coghlan qui, le 17 janvier, s'est armé des pincettes et a failli tuer la mère de ses enfants ; il a cité John Mullet, Fred. Gilles, Jérémie Donovan, et autres maris farouches, dont les compagnes mutilées composeraient un martyrologe matrimonial, pour me servir des expressions des Anglais eux-mêmes. Eh bien! tous ces barbares en ont été quittes pour 5 £ d'amende. J'envoie à Votre Majesté la traduction du discours de M. Fitzroy, pour qu'elle le fasse lire à ses femmes et aux femmes de ses ministres. Je ne crois pas aussi utile de vous traduire un autre discours d'un M. Finn, qui a beaucoup appuyé M. Fitzroy, en proposant de rétablir la loi du talion, en vertu de laquelle, le magistrat, sans préjudice des 5 £ d'amende, condamnerait à être battu le mari qui battrait sa femme. Cet autre discours a excité l'hilarité de la maison; mais on disait dans la galerie, que plus d'un rieur ne riait que du bout des lèvres. La législation actuelle sera-t-elle modifiée ? Je ne sais trop : cependant, il faut convenir que les femmes anglaises ont déjà gagné quelque chose. Il n'y a pas long-temps que leurs maris pouvaient les vendre au marché — ils ne peuvent plus que les battre, et encore s'exposent-ils à payer une amende. Faut-il s'étonner si elles plaignent si sincèrement le malheur des esclaves de l'Amérique du Nord ! Au reste, les chevaux et les chiens jouissent de la même faveur qu'elles devant le juge : on est ici à l'amende pour avoir maltraité un animal domestique. Dernièrement, un Anglais a été condamné pour sévices envers son chat. »

Je ne veux pas abuser de mon espion imaginaire, mais vous pouvez voir dans les comptes-rendus des débats de la Chambre

des Communes, pendant ce mois-ci, que l'empereur des Birmans aurait en lui, comme vous en moi, un correspondant littéralement exact. Il eût été plus scandalisé encore, s'il était tombé sur une de ces séances où l'on a révélé toutes les manœuvres corruptrices de la dernière lutte électorale. Les élections de Blackburn, de Bridgenorth, de Canterbury, ont été annulées. A Canterbury, les votes étaient cotés, chez les cabaretiers, à 10 shellings pièce : un billet d'une certaine couleur, remis au votant, circulait comme une espèce de papier-monnaie et s'escomptait commercialement. Trois cent cinquante de ces billets ont été saisis : il paraît que l'on commençait à les contrefaire. Les faux-monnoyeurs en matière électorale, étaient une nouvelle catégorie de faussaires qui manquait à la liste des justiciables du tribunal parlementaire. Les plus compromis dans le trafic, sont les cabaretiers, les taverniers, les épiciers, etc. Le total des sommes déboursées par les candidats se traduit généralement en libations bachiques. Mais les débitants de liquides grossissent volontiers leur mémoire. Quelques incidents de l'élection de Canterbury ont rappelé l'anecdote déjà ancienne de ce candidat qui, ayant retenu pour l'usage de ses partisans un petit cabaret (alehouse), fut un peu surpris de se voir réclamer 300 £ pour la petite bière bue en son honneur. « Mais, » dit-il, c'est plus de bière que le local n'en pourrait contenir, depuis le sol jusqu'aux combles de la toiture. Je prétends le faire jauger et payer en conséquence. » Le cabaret fut jaugé, en effet, par un employé de l'accise, qui établit qu'une cave équivalant à la capacité de tout le local, serait remplie avec 40 £. Il fallut que le publicain avide se contentât de cette somme. — Parmi les démonstrations de sympathie électorale subies par un candidat, il en est une qui a dû paraître dure à son aristocratique affabilité. La veille du jour final, un des électeurs qui l'escortèrent jusque dans sa chambre, laisse partir tous les autres et semble avoir oublié de les suivre. « Eh bien ! mon ami, dit le candidat à l'électeur aviné, une dernière poignée de main, bonsoir ! — Mylord, répond l'électeur se frappant le front, j'ai tant bu à votre triomphe que j'y vois un peu trouble et je doute de pouvoir retrouver mon auberge à cette heure avancée de la nuit. — Mon ami, dit le candidat, rassurez-vous, je vais vous faire reconduire. — Non, non,

Mylord, s'écrie l'électeur, ce n'est pas la peine, je dormirai tout aussi bien sur cette chaise. — Y pensez-vous, mon cher ami, s'écrie mylord qui trouve que les fumées de la bière empestent déjà sa chambre ; vous sur une chaise ! laissez-moi sonner... — Non, non, encore une fois, Mylord, répète le candidat : c'est trop de bonté, ne dérangez personne, votre lit est assez large pour deux. Le rustre, se déshabillant, s'étend entre les draps de mylord, où il ronfle bientôt du profond sommeil des ivrognes. La chronique ajoute que mylord accepta ce compagnon de lit ; mais mylord le nie, prétendant avoir dormi sur la chaise dont voulait d'abord se contenter l'électeur. C'est à la version de mylord que je crois, car, à sa place, j'aurais mieux aimé aller coucher à la belle étoile.

Les anecdotes des élections américaines nous fourniraient un pendant à celle-là. Voici encore un ouvrage sur les États-Unis, qui nous initie à la vie politique de la république modèle : Lisez *Blanc*, *rouge* et *noir*, par M. et M^me^ Pulszky, ces deux époux hongrois qui accompagnaient Kossuth sur les bords de l'Atlantique. Enchantés de l'hospitalité républicaine, M. et M^me^ Pulszky, ne songent guère à imiter ces touristes dédaigneux qui, partis plus démocrates que Franklin, reviennent en Europe plus aristocrates que les chanoines de certains chapitres d'Allemagne, chez lesquels on n'est admis à faire son salut qu'en pouvant prouver seize quartiers de noblesse du chef de son père et autant du chef de sa mère.

M^me^ Pulszky nous donne une idée de la popularité de Kossuth et de ses compatriotes en Amérique, par la singulière proposition à brûle pourpoint, qui fut faite à la fille du général Ujhazy, sur les bords de la rivière Thomson, où les voyageurs hongrois avaient dressé leur tente. Survient soudain un de ces défricheurs qui reculent journellement la frontière anglo-saxonne et qu'on appelle les *Backwoodsmen* ; il était à cheval, et sans mettre pied à terre : « Quelle est, dit-il, la fille du général ? — M^lle^ Ujhazy, qui, justement, parlait l'anglais, lui demande ce qu'il veut à la fille du général. « Je calcule, répond l'Américain, qu'il est temps pour moi de me marier, et je suis venu pour vous offrir de vous épouser. »

« Massinisse, en un jour, voit, aime et se marie. »

A cette brusque galanterie, Mlle Ujhazy, qui ne connaissait pas ce vers de la *Sophonisbe* de notre vieux poète Mairet, se met à rire. — « Oh! je ne ris pas, réplique le jeune homme, c'est très sérieusement que je parle; je ne demeure pas loin d'ici, vous aurez en moi un bon mari, je suppose, et votre père un gendre tout dévoué. » Voyant qu'on n'avait pas l'air d'accepter, il tourna bride, et s'en retourna à ses occupations. Les Hongrois restèrent émerveillés : ils apprirent plus tard que la démarche de l'Américain était moins extraordinaire qu'elle ne leur avait paru d'abord. Ces pionniers de la forêt vont droit au but en toute chose, et surtout ils regardent leur temps comme trop précieux pour en consacrer beaucoup aux préludes du mariage. Ils décident avec eux-mêmes s'ils ont besoin d'une femme de ménage et s'en vont rendre une première visite à celui de leurs voisins qui a des demoiselles à marier. « Bonjour! disent-ils en entrant, comment vous portez-vous, voisin? » Et, prenant un siége devant la cheminée, ils tirent leur pipe de la poche ou une chique et, pendant une demi-heure, ils restent là, fumant ou chiquant. Comme de raison, les demoiselles vont et viennent, observées par les visiteurs, qui font leur choix. Peut-être, un galant plus difficile fera-t-il une seconde visite; mais, à la troisième, il s'adresse à celle qui a séduit son cœur, et lui dit : « Miss, je calcule que je vous épouserais bien. » — Ordinairement, la demoiselle ne rit pas comme la fille du général hongrois, et répond : *Je n'y vois pas d'objection.* » Après cet échange de préliminaires, on est bientôt d'accord sur le reste; le fiancé et la fiancée s'en vont bras dessus bras dessous chez le juge de paix du canton, auquel ils font leur déclaration. Le mariage civil est prononcé; quelque temps après, un missionnaire vient-il à passer, le couple va le trouver et se met en règle vis-à-vis l'Eglise... alors même qu'il n'y a pas d'église. Ceci me rappelle deux autres vers de la pièce que je citais plus haut, lorsque le prince numide semble se réveiller comme d'un songe, après son mariage, et demande à sa femme :

« A propos, où naquit, en quel temps, et pourquoi,
La bonne volonté que vous avez pour moi? »

M. et Mme Pulszky, en vrais libéraux de la Hongrie moderne,

où les dernières révolutions ont fait disparaître l'antique servage, ne sauraient approuver la servitude des noirs ; mais comme Kossuth a quêté utilement dans les États à esclaves aussi bien que dans les États du Nord, ils ménagent la susceptibilité américaine sur cette question délicate, en exprimant des sympathies plutôt qu'une opinion. Heureusement, ils ne se privent pas pour cela d'anecdotes propres à nous initier aux mœurs des noirs comme à celles des blancs et des hommes rouges. Ils en ont même recueilli une sur la nuance du brun mulâtre. « Les hommes de couleur libres, dit M^me^ Pulszky, ne considèrent pas l'esclavage comme une *dégradation*, mais simplement comme un *malheur*... On m'a raconté qu'en Georgie, une femme mulâtre libre vit sur une habitation qu'elle fait cultiver par des esclaves à elle. Un de ces noirs ayant trouvé faveur à ses yeux, elle l'épousa. On pensait qu'elle allait lui donner la liberté. — Non, non, dit-elle, je garderai mon noir. » Et, en effet, son mari est resté son esclave. » J'aime beaucoup cette mulâtresse. J'ai connu des dames blanches, aimables envers tout le monde, bonnes pour leurs gens, mais dont j'aurais préféré être le serviteur noir plutôt que le mari, — leur mari étant seul excepté de cette indulgence universelle, le seul qui, par son titre de mari, se voyait sans cesse boudé, grondé, condamné à avoir toujours tort et à entendre dire autour de lui : « Madame est si bonne ! »

M. et M^me^ Pulszky auraient été mal appris de ne pas trouver tout excellent aux États-Unis. En voyant arriver chaque année un nouveau flot d'émigrants, les Anglo-Américains en sont venus à croire qu'ils étaient le plus parfait des peuples habitant le plus parfait des pays. M^me^ Pulszky ose à peine critiquer les cuisiniers des hôtels et des bateaux à vapeur, où elle prétend qu'on veut rivaliser avec la cuisine anglaise et la cuisine française, sans avoir la propreté primitive de l'une ou l'art délicat de l'autre. Elle accuse timidement l'eau servie à table d'être un peu trouble, l'eau du Mississipi surtout, qu'on met en carafe avec sa bourbe sans la soumettre au filtre. Pour les Américains, l'eau du Mississipi est sacrée comme l'eau lustrale. « — Comment trouvez-vous l'Amérique ? demanda un citoyen à M. Pulszky. N'est-ce pas un grand pays ? — Sans doute ! répond l'hôte hongrois. — Y avez-vous remarqué quelque chose au-dessous de votre attente ?

— Monsieur, vos institutions sont sublimes; votre énergie nationale est admirable, mais rien n'est parfait sous le soleil... — Ah! ah! réplique l'Américain, Américain des États du Sud qui s'apprêtait déjà à soutenir la thèse sur l'esclavage, et à quoi trouvez-vous à redire? — Monsieur, dit M. Pulszky élevant son verre à la hauteur de l'œil, je voudrais qu'on bût chez vous une eau un peu plus claire. — Comment donc! s'écrie le planteur! Cette eau a été chimiquement analysée et comparée à celles de toutes les rivières du monde: il a été reconnu que le Nil et le Gange contiennent plus de matières animales que le Mississipi, vingt-cinq pour cent de plus, Monsieur? — Monsieur, dit M. Pulszky, Dieu me garde de comparer ces fleuves sacrés au Mississipi, le monarque des fleuves; mais ne connaissez-vous point en Amérique l'invention des filtres! — Monsieur! se récrie l'Américain indigné, pouvez-vous supposer que les filtres soient inconnus dans ce pays! — Eh bien! Monsieur, demande M. Pulszky, pourquoi ne filtrez-vous donc pas votre eau? — L'Américain, sans hésiter un moment, ferme la bouche à son interlocuteur hongrois en lui disant: « — Monsieur, nous sommes un peuple si jaloux de marcher toujours en avant de tous les autres *(such go-a-head people)*, que nous n'avons pas le temps de filtrer notre eau. »

Il est une bonne histoire sur la présence d'esprit des Américains qui est fièrement citée à M. et Mme Pulszky, pour leur prouver qu'un citoyen de la république modèle sait tenir individuellement tête aux plus grands princes du monde sans manquer à la courtoisie, ou leur céder en conservant tous les priviléges de l'égalité? Un voyageur américain se trouvait à Saint-Pétersbourg au mois de mars, et parcourait la ville à pied pendant la fonte des neiges. Dans une rue qui ressemblait à un torrent bourbeux et qu'on ne pouvait traverser qu'en passant sur l'espèce de chaussée formée par une neige un peu plus solide que le reste, notre Américain se rencontre presque nez à nez avec le grand-duc Constantin, en habit bourgeois, à pied comme lui et qui, suivi d'un seul aide-de-camp, profitait de l'étroite chaussée encore respectée par la débâcle. L'Américain ne voulut ni culbuter le prince brutalement, ni reculer en tour-

nant le dos, ni sauter servilement dans la fange neigeuse : que fait-il ?.. tirant quelques pièces d'or de sa bourse, il ferme la main et la présente au grand-duc en lui disant : *Pair ou non*. Le grand-duc surpris, répond : *Pair*. — « Vous avez gagné, s'écrie l'Américain ; j'ai perdu, c'est à moi de céder le pas à Votre Altesse Impériale — » et, en même temps, il saute dans le ruisseau. Le prince, charmé de ce procédé à la fois hardi et délicat, en fit part au Czar, son père, qui, le lendemain, fit inviter à dîner le citoyen des États-Unis.

Se non e vero e ben trovato. Apocryphe ou non, l'histoire est excellente parce qu'elle est caractéristique. Un Américain improvise ainsi les paris les plus excentriques. Il jouerait à pair ou non sa vie ou la vôtre. — M. et M^me^ Pulszky mêlent à leurs anecdotes transatlantiques des réminiscences de la patrie hongroise. Kossuth a un peu gâté sa cause récemment, selon moi ; mais on se réconcilie avec lui dans ses deux volumes, grâces surtout à M^me^ Kossuth, qui y est représentée sous l'aspect le plus intéressant. Puisque vous vous occupez de l'époque de Charles-Quint, elle pourra vous rappeler la courageuse femme de don Juan de Padilla, l'amazone des comuneros de 1522. Nos Vendéens verraient en elles une autre M^me^ Larochejaquelein ; l'*Athenæum* de Londres, journal anglais, la compare à Mrs Hutchinson. Toutefois, elle a peut-être quelque chose d'un peu moins viril que ces vaillantes dames... et son parallèle dans l'histoire d'Angleterre serait plutôt la charmante lady Fanshaw, si dévouée à son mari, sir Richard, et au roi Charles I^er^. Ce n'est pas un rôle aussi facile qu'on le croit que de porter jusqu'au dernier jour le titre de femme de héros, après s'être élevée soi-même un moment, par l'enthousiasme féminin, à la taille d'une héroïne. Honneur à celles qui, éprouvées par le malheur, savent rester fidèles à la gloire d'un nom qui sera peut-être le seul héritage de leurs enfants.

Les ouvrages sur l'Amérique ne nous manqueront pas : j'en vois deux encore annoncés pour paraître prochainement, et par deux femmes. L'une, étrangère comme Madame Pulzsky, a acquis plus de notoriété qu'elle, grâce à ses romans traduits ; c'est la Suédoise Madame Bremer, qui nous promet *la Vie domesti-*

que aux États-Unis; l'autre est Miss Finchs, qui prend à ce qu'il paraît des moustaches de touriste, puisqu'elle intitulera son livre *the Englishman in America.*

Mais ce qu'on attend d'Amérique avec une certaine émotion, c'est l'ouvrage nouveau de Mrs Beecher Stowe, qui, d'après le titre, semblerait ne devoir contenir que les pièces justificatives de *l'Oncle Tom.* N'importe, on dévorera ces pièces : on pleurera sur les noirs authentiques après avoir pleuré sur les noirs romanesques. D'ailleurs, l'auteur en personne doit venir recueillir quelques-uns de ces pleurs. On lui prépare des fêtes, des ovations, des triomphes. Les statisticiens prétendent lui prouver que son livre a eu plus de succès en Angleterre qu'aux États-Unis, puisqu'ils portent le chiffre des volumes vendus à un million, total de trente éditions en divers format, et le papier à dix mille rames, pesant deux cents tonnes ! Quels matérialistes que ces statisticiens! heureusement c'est ici le cas de dire *materiam superabat opus.*

Eh bien! il y a un autre roman américain qui semble destiné à un succès du même genre : *the Wide Wide World* ou *l'Immensité du Monde,* titre difficile à traduire sans une périphrase pour exprimer combien le monde est vaste pour le pauvre cœur qui s'y trouve seul en tête-à-tête avec une inconsolable douleur. Cette emphase américaine est ici justifiée par les larmes qu'elle fait verser sur une mère souffrante obligée de se séparer de sa fille. L'auteur est Miss Wetherell, déjà connue par un autre roman qu'on appelle : *Quashie.* Je ne l'ai pas lu.... il y a de ces noms vraiment malheureux dans la littérature anglaise, celui-ci m'a l'air d'un nom de nègre ; mais les âmes sentimentales ne s'arrêtent pas à ces bagatelles.... du frontispice d'un livre. Je ferai comme elles, après avoir terminé deux ouvrages plus sérieux que je vous recommande : la *Relation des nouvelles découvertes faites à Ninive et à Babylone,* par M. Layard, et *les Lares et les Pénates ou Exploration archéologico-historique de l'antique Cilicie.* M. Layard n'est pas, vous le savez, de ces voyageurs érudits qui vous oppriment sous le poids des vieilles ruines : il mêle à ses descriptions des monuments le récit de ses aventures. Quand on descend avec lui dans un souterrain, on croit le voir tout-à-coup s'illuminer des clartés de la lampe d'A-

ladin, et l'on en sort avec un vrai trésor de souvenirs intéressants. Par le même effet de magie on se familiarise avec les figures colossales de la sculpture babylonienne, dont quelques-unes sont néanmoins bien effrayantes au premier coup d'œil.

Ce sont les découvertes de M. Layard en Assyrie, et simultanément celles de M. Botta, que je ne voudrais pas avoir l'air d'oublier, qui ont encouragé les expéditions archéologiques dans l'Asie occidentale. La Cilicie était à peu près inexplorée avant M. Barker, l'auteur de l'ouvrage qu'il appelle *Lares et Pénates,* parce qu'il a surtout retrouvé un grand nombre des dieux domestiques de cette contrée. Lorsque les habitants se convertirent au christianisme, ils brisèrent ou jetèrent ces dieux sans se douter qu'un jour l'archéologie les rechercherait pieusement et demanderait pour eux un asile sacré dans ces temples de l'art qu'on appelle des Musées. Il est certain que les dieux retrouvés par M. Barker méritent une salle au *British Museum* comme ceux que M. Fellows expédia naguères de Lycie..... comme les dieux que M. Layard expédie de Ninive et de Babylone. Je n'en juge encore que par les gravures sur bois du volume de M. Barker; mais les Ciliciens étaient de vrais artistes ou avaient chez eux de vrais artistes grecs. Sous le rapport de l'histoire des religions, la mythologie cilicienne forme un trait-d'union entre la mythologie assyrienne et la mythologie classique : il est donc impossible que vous ne donniez pas à vos lecteurs une analyse et des extraits d'un ouvrage vraiment original.... dans ce sens qu'il n'y a peut-être rien de plus original que ce qu'on a oublié. Or, il faut bien avouer que la Cilicie, patrie de l'apôtre saint Paul, né à Tarse, est aujourd'hui moins connue que la Chine.

Annales de l'Agriculture et du Commerce.

Le ministère de l'Intérieur, de l'Agriculture et du Commerce continue avec une persévérance des plus dignes d'éloges, la publication d'un recueil mensuel trop peu connu, malgré une existence déjà assez longue, des hommes pratiques et de ceux qui étudient avec intérêt les faits économiques. *Les Annales du commerce extérieur* (1), commencées en 1843 sous le ministère de M. Cunin-Gridaine, avaient pour objet de faire connaître chaque mois, non-seulement toutes les ordonnances émanées de son administration, mais encore les lois, arrêtés et circulaires qui intéressaient le commerce français, ainsi que les modifications survenues dans la législation douanière des pays étrangers.

Cette publication, confiée dans le principe aux soins et à la direction éclairée de MM. Fleury et Armandie, et depuis si habilement continuée, vient de s'enrichir, au commencement de cette année, d'un travail qui n'avait pas encore été fait, que nous sachions, dans son ensemble, et dont la haute utilité ne saurait être mise en doute, aujourd'hui surtout que les esprits, même les plus prévenus, ne sauraient méconnaître que la France doit, sous peine de déchoir et de diminuer chez elle les sources de la richesse publique, sortir des voies restrictives pour entrer dans un régime douanier plus libéral. C'est l'histoire du tarif appliqué à chaque produit, depuis le jour où la France entière, par la loi du 5 novembre 1790, fut soumise à une légalisation douanière uniforme, jusqu'à l'époque actuelle. Ce travail se publie en quatre parties, d'après les divisions mêmes du tarif des douanes. Le cahier de janvier 1853 contient l'histoire du tarif pour la première section : *les matières animales.* Les autres mois comprendront les sections suivantes.

De graves enseignements ressortent de cette curieuse publication qui n'offre pas seulement un intérêt historique. Si, d'un

(1) Paris, imprimerie et librairie administrative de Paul Dupont, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 55.

côté, nous y trouvons l'histoire des progrès du protectionisme en France, nous y trouvons aussi, en étudiant les faits qu'elle nous révèle, de puissants motifs de faire cesser au plus tôt un état de choses appelé à périr par son exagération même, et avant tout des documents sérieux, impartiaux, et que chacun sera heureux de pouvoir consulter.

POPULATION DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'IRLANDE
D'APRÈS LE DERNIER RECENSEMENT DE 1851.

Angleterre et Pays de Galles.	Sexe mâle.	8,762,588	17,922,768
	Sexe féminin.	9,160,180	
Écosse.	Sexe mâle.	1,363,622	2,870,784
	Sexe féminin.	1,507,162	
Iles des mers d'Angleterre.	Sexe mâle.	66,511	142,916
	Sexe féminin.	76,405	
Irlande.	Sexe mâle.	3,176,726	6,515,794
	Sexe féminin.	3,339,068	
Armée maritime militaire et marine marchande.			167,604
	Total.		27,619,866

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, mars 1853.

— Danger from the East.
SHAKSPEARE, *Henry IV*, act. I, sc. 3.

— Danger de l'Orient.

KING HENRY. — Shall not thou and I, between saint Denys and saint Georges, compound a boy, half french, half english, that shall go to Constantinople and take the Turk by the beard. Shall we not ?
SHAKSPEARE, *Henry V*, act. V, sc. 2.

LE ROI HENRI. — Toi et moi, entre saint Denis et saint Georges, ne composerons-nous pas un garçon moitié français moitié anglais, qui s'en ira à Constautinople et tirera le Turc par la barbe?

« I do not know *dat.* » « Je ne sais pas, » répond la Française Catherine à l'Anglais Henry V, et, par le fait, il nous semble que, dans cette question turque, la France a été si discrète qu'on pourrait l'accuser de n'avoir pas su prendre résolument son parti. En 1840, nous fûmes plutôt décidés; mais l'Angleterre reçut fort mal nos propositions, et nous profitons de l'expérience pour ne pas nous engager témérairement. Le *danger* que Shakspeare nous signalait à l'Orient ou de l'Orient, se dissipe. *Big Mars seems bankrupt* (*Henry* V, acte IV, sc. 2), « Mars semble en banqueroute, » et la Bourse, qui redoutait d'autres faillites que celle de Mars, se rassure. Laissons le Tartare et le Turc s'expliquer ensemble, *nose of Turk and Tartar's lips.* » (*Macbeth*, acte IV, sc. 1re.)

Le Théâtre-Français s'est contenté de nous donner une bluette, les *Souvenirs de Voyage*, fort bien jouée, mais sans importance, si on la compare surtout aux pièces qu'il a dédaignées, dit-on, en grand seigneur assez riche de son propre fonds. L'Odéon qui, ayant vécu tout l'hiver des joyeusetés de M. Prudhomme, avait retrouvé un public, a pu se mettre en frais pour jouer l'*Honneur et l'Argent*, de M. Ponsard. Nous pouvons, sans vouloir rien enlever à M. Ponsard de son originalité, faire la remarque qu'il y a beaucoup d'analogie entre sa comédie et l'*Argent*, de sir Edw. Bulwer, dont la traduction complète fut publiée par la *Revue Britannique*. Le personnage principal des deux pièces, tour

à tour riche et pauvre, éprouve ainsi ce que vaut le dévouement de ses amis, et jusqu'à quel degré celles dont on lui offre la main l'aiment pour lui-même. Dans les deux pièces, les mêmes vices provoquent la même satire. Peut-être la comédie de M. Ponsard aurait pu avoir une action un peu plus vive, une intrigue plus fortement nouée, des tirades moins didactiques ; mais, sous le rapport de la forme, cette œuvre est certainement suffisante, et elle est parfaite par l'expression des sentiments. Nous sommes encore en carême, nous ne disons donc pas qu'une pièce de théâtre de ce genre vaut un bon sermon ; mais, à coup sûr, on peut s'édifier à la lire, sinon à l'entendre. Jouée au Théâtre-Français, elle aurait le succès de l'*École des Vieillards* ; à l'Odéon même elle a assez de mérite pour que les habitants de la rive droite de la Seine se décident à traverser les ponts aussitôt que le printemps sera venu. N'oublions pas que les personnages de M. Ponsard parlent en vers, et que ce sont des vers de la bonne école. Nous voudrions pouvoir citer une définition de la vertu qui, certes, est digne des raisonneurs de Molière.

Le *Gymnase* a aussi parlé en vers piquants, ce mois-ci, grâce à M. Emile Augier, qui lui a confié *Philiberte*, pièce en trois actes où les sentiments fins et délicats sont rendus avec un rare bonheur d'expression. La pièce de M. Emile Augier atteste un progrès, quant à la forme, et c'est d'un excellent augure. Lorsqu'on a sa facilité et sa verve, on se laisse trop aller à l'improvisation, oubliant qu'il n'est pas d'œuvres qui exigent plus d'art que les œuvres dramatiques. Le plus beau diamant gagne encore quelque chose à la monture. Les acteurs du Gymnase se sont acquittés de leurs rôles avec un vrai talent. Nous n'aimons pas à faire de comparaisons ; mais, dans aucun théâtre, on n'eût mieux rendu toutes les nuances du caractère de Philiberte, « cette laide qui ne l'est pas, » car l'auteur n'a pas osé faire une jolie laide, ce paradoxe apparent qu'il eût été difficile, sans doute, de faire admettre pendant trois heures à une actrice de Paris.

Nous ne doutons pas que le Théâtre-Francais ne soit en mesure de prouver bientôt qu'il a pu céder impunément à l'Odéon et au Gymnase deux de *ses* meilleures comédies :

— Uno avulso non deficit alter,
Aureus.

Les Trappistes (1).

Les protestants eux-mêmes ont enfin dépouillé les préjugés de ces esprits forts qui représentaient autrefois tous les couvents comme des foyers d'obscurantisme et de superstition. Il est reconnu aujourd'hui que, justement aux époques critiques où la barbarie vint envahir l'Eu-

(1) Deux volumes in-8°, Paris, librairie de L. Maison, 3, rue Christine.

rope, ce fut dans les couvents que se réfugièrent la liberté de penser et d'écrire, la science et la littérature, les traditions de l'art ancien, l'inspiration de l'art moderne.

Nous dirons toutefois que nous ne pouvons encore admirer indistinctement tous les ordres religieux. Nous sommes de notre siècle, le siècle utilitaire, et nous ne saurions comprendre ces moines ascétiques qui s'absorbaient dans une contemplation saintement égoïste. La religion chrétienne est une religion toute sociale : elle ne nous dit pas seulement : « priez, » mais « *travaillez* et *priez*. » Nous sommes donc pour les moines qui ont travaillé, armés de la plume ou de la bêche, ouvriers de l'intelligence ou de l'agriculture, pionniers de la civilisation dans le monde ou dans le désert. Après cette déclaration de notre dernier préjugé, c'est sincèrement que nous remercions M. C. Gaillardin, docteur ès-lettres, etc., d'avoir publié en deux volumes une histoire des Trappistes qui nous fait connaître et estimer, plus que nous ne le faisions avant de l'avoir lue, ces disciples de saint Bernard dont saint Benoît fut le premier législateur. Les Trappistes nous avaient toujours semblé les esclaves d'une règle qui exigeait de l'humanité des efforts *surhumains*, et imposait à notre nature la renonciation à peu près complète de ces instincts que Dieu a mis en nous, et que Dieu n'a pu nous interdire, puisqu'il a daigné se faire homme lui-même. Leur nouvel historien les a vus de près ; il les a étudiés chez eux, et il nous a expliqué certaines pratiques qui, jusqu'ici, n'avaient qu'un sens au moins douteux pour nous. Son livre, écrit avec bonne foi, est, sous beaucoup de rapports, une révélation. Il ne serait pas sans utilité d'en extraire tout ce qui tient à la polémique ; mais nous préférons rester dans notre rôle d'écrivain profane, en recommandant surtout à nos lecteurs la partie narrative de cet ouvrage plein de faits curieux. M. Gaillardin écrit l'histoire de l'ordre de la Trappe en remontant à son origine, et il met fort habilement en scène les vicissitudes de son établissement. Les premiers abbés sont des hommes d'un caractère remarquable, dont la biographie a été déjà très dramatique lorsque nous arrivons à la plus dramatique de toutes, celle de l'abbé de Rancé, le réformateur des Trappistes qui a inspiré à M. de Châteaubriand le dernier de ses ouvrages. M. Gaillardin s'est cependant privé de l'épisode le plus saillant de la conversion de cet abbé grand seigneur, qui passe presque subitement des agitations de la vie moderne à l'ascétisme le plus calme et le plus rigoureux. C'est dans une courte note que nous apprenons que les liaisons de l'abbé de Rancé avec la duchesse de Montbazon furent un bruit sans fondement. Quoi ! direz-vous, l'abbé de Rancé sans sa maîtresse, l'abbé de Rancé n'allant plus au rendez-vous de la belle duchesse, et, au lieu de la trouver étendue mollement sur le canapé de son boudoir, l'apercevant déposée, depuis une heure, dans son cercueil... mais c'est Polyeucte sans Pauline, Hamlet sans Ophélia... il n'y a plus de tragédie. Eh bien ! non, la tragédie y est toujours, ou, à coup sûr, l'émotion profonde ; il y a de moins ce désespoir qui a jeté, en effet, tant de faibles cœurs dans le cloître ; mais

il reste cette lutte non moins dramatique qui met en présence le monde et le cloître. La tête de mort sur laquelle méditera Rancé n'en fera pas moins d'impression sur votre esprit, telle a été, du reste, notre impression à nous. Ne vous figurez donc pas que vous connaissez la véritable histoire de Rancé avant d'avoir lu les deux volumes de M. Gaillardin.

Ne vous figurez pas non plus que la Trappe une fois réformée, l'historien vous cloîtrera hermétiquement avec ses solitaires. Il ne néglige pas de nous dire les rapports des Trappistes avec leurs *voisins* et les visites qu'ils recevaient d'hôtes illustres. Bossuet, Jacques II, la duchesse de Guise, Saint-Simon, etc., sont là. Et puis, croyez-le, vous vous oublierez volontiers avec l'historien dans l'enceinte des monastères. Il n'est rien de tel qu'un historien qui aime son sujet pour nous le faire aimer. Nous parvenons ainsi à l'époque de la Révolution, où la Trappe est supprimée en France, et nous nous surprenons à penser que la république démocratique de 1792 aurait dû respecter au moins cette république de Spartiates chrétiens. L'ouvrage n'est pas fini à cette suppression de l'Ordre. Avant de nous raconter son rétablissement, M. Gaillardin nous raconte sa fortune errante et nous fait connaître ses diverses colonies. La conclusion de son livre est touchante : c'est un adieu à ceux qu'il vient de peindre, l'adieu d'un ami qui espère retrouver ses amis *dans l'éternité* s'il ne les retrouvait plus *dans le temps*. — Nous répéterons encore que ces deux volumes sont une œuvre édifiante pour les âmes pieuses, et une œuvre pleine d'intérêt pour toute espèce de lecteurs.

E. T.

M. Maison, éditeur des *Trappistes*, publie aussi une *Histoire et description des sources minérales du royaume de Sardaigne*, un volume in-8°, par M. le comte Davet de Beaurepaire, itinéraire scientifique qui contient des renseignements précieux pour les touristes et les malades.

A la librairie Amyot, rue de la Paix, paraît un volume de M. Charles Nisard, intitulé : les *Ennemis de Voltaire*, contenant la biographie critique de l'abbé Desfontaines, de Fréron et de La Beaumelle. Des anecdotes littéraires et des anecdotes de mœurs en rendent la lecture fort amusante. La même librairie publie des *Essais sur la marine française* (1839 et 1852) qui ont déjà paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, et qu'on attribue non sans raison au prince de Joinville, heureux de rendre justice aux compagnons d'armes qu'il a jadis commandés.

Nos lecteurs connaissent Nat. Hawthorne, le romancier américain, auteur d'un *Horrible assassinat*, du *Banquet de Noël*, de la *Maison aux Sept-Pignons*, etc. Ils sauront gré à notre collaborateur Old Nick, d'avoir

traduit et publié en un joli volume la *Lettre Rouge*, roman dont nous avons seulement parlé et qui passe pour le plus dramatique sinon le meilleur de tous. Hawthorne est un poète par la pensée, souvent par le style. Old Nick a mis dans sa traduction tout le soin que mérite une œuvre littéraire. Plus d'un passage nous a paru supérieur à l'original, car il fallait pour le rendre une certaine adresse, lutter avec des phrases un peu redondantes, prêter enfin au romancier américain le goût qui lui fait parfois défaut. Old Nick lui fait parler un français élégant et lui conserve cependant toute son originalité indigène. Il y a dans la *Lettre Rouge* une petite fille appelée *Perle*, qui est une ravissante créature, un ange comme ceux de Charles Dickens. Malgré son nom diabolique, Old Nick a prêté encore de nouveaux charmes à cette perle céleste.

L'éditeur du *Journal des Économistes*, M. Guillaumin, rue de Richelieu, nº 14, continue de varier ses importantes publications qui se rattachent toutes d'ailleurs à la science dont il est aujourd'hui le libraire accrédité. Le *Dictionnaire de l'Économie politique* paraît régulièrement par une ou deux livraisons mensuelles, et à la lettre où est parvenu cet ouvrage, on peut déjà l'annoncer comme une encyclopédie spéciale, utile à tous les administrateurs, banquiers, négociants, chefs d'industrie, etc. Nous recevons avec la dernière livraison la dixième année de l'*Annuaire*, petit manuel toujours parfaitement rédigé par M. Guillaumin, lui-même, et en collaboration de M. J. Garnier. On y remarquera l'excellent traité de M. Léon Faucher sur la production de l'or, et un article de M. A. Dumont sur les docks en France et en Angleterre, question à l'ordre du jour, lorsque tout semble annoncer que Marseille va enfin avoir ses docks comme Londres et Liverpool (1).

M. Guillaumin publie deux volumes de M. Pierre Clément, auteur de la *Vie de Colbert*, et qui sont un heureux pendant à cet ouvrage; *Jacques Cœur et Charles VII*, où la France au xvᵉ siècle est intitulée simplement *Étude;* mais c'est bien une histoire complète où Jacques Cœur, le ministre des finances du roi Charles VII, est enfin jugé par un financier capable de le comprendre et qui nous le révèle dans toutes les particularités de sa vie merveilleuse. Le livre est très érudit; mais l'érudition n'en a pas banni l'intérêt romanesque (2).

Nous n'en apprécions pas moins un autre ouvrage d'économie financière qui mérite plus qu'une courte mention et forme aussi deux volumes : *De la monnaie, du crédit et de l'impôt*, par Gustave de Puynode, est un livre qui prouve tous les progrès qu'à faits en France la science économique depuis quelques années. Il y a là le travail de cinq années, mais ces cinq années ont été bien employées (3).

(1) Un volume, prix 4 fr.
(2) Deux volumes, prix 15 fr.
(3) Deux volumes, prix 12 fr.

On trouve aussi à la librairie de M. Guillaumin un roman : l'*Esclave blanc*, traduit de l'anglais par MM. Mornand et L. de Wailly. L'*Esclave blanc* est en Amérique presque aussi populaire que l'*Oncle Tom*. Les traducteurs ont déjà fait leurs preuves. Ce dernier ouvrage fait partie aussi du catalogue de M. Vict. Lecou. Il forme un seul vol. in-8°, parfaitement imprimé, au prix de 3 fr. 50.

L'Oncle Tom, traduit par Old Nick et par Adolphe Joanne, paraît enfin : nous comparerons cette traduction aux autres, et nous croyons que, comme dans l'Évangile, les *derniers* seront ici les *premiers*.

BIBLIOGRAPHIE. — Procurez-vous le catalogue des livres et cartes géographiques de M. le baron Walckenaer que publie M. Potier, libraire, quai Malaquais. La vente de cette riche et rare bibliothèque commencera le 12 avril et ne durera pas moins de quarante-deux jours. « *Là était l'âme du licencié Pedrillo ;* » l'épitaphe citée par Lesage dans la préface de Gilblas, pourrait justement servir d'épitaphe à une collection où l'on retrouve les matériaux de ces savants ouvrages, de ces éditions excellentes qui recommandent le nom de M. Walckenaer aux érudits, aux naturalistes, aux voyageurs, aux admirateurs des productions du grand siècle littéraire de la France, aux fidèles de la muse latine. Horace, La Bruyère, Lafontaine, Madame de Sévigné, ont dû recevoir à bras ouverts, dans les Champs-Élysées, leur biographe et leur annotateur. Heureux les bibliophiles qui pourront se donner quelques-unes des éditions originales possédées par M. Walckenaer. Le catalogue de sa bibliothèque nous signale enfin un grand nombre d'ouvrages étrangers, anglais, allemands, espagnols, italiens, etc.; aussi aurons-nous la concurrence des amateurs de toute l'Europe. Les plus belles collections de Londres et de Vienne peuvent encore trouver à se compléter dans cette vente, qui ne pouvait être confiée à un libraire plus intelligent que M. L. Potier.

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET C^e, RUE NEUVE DES BONS-ENFANTS, 3.

AVRIL 1853.

REVUE

BRITANNIQUE.

Statistique pittoresque. — Institutions charitables.

LES ENFANTS EN BLANC DE LONDRES.

PAR CHARLES DICKENS.

Il y a quelques semaines qu'il me passa par les mains un papier imprimé ainsi conçu :

Le — jour du mois de — reçu un enfant —

c'est-à-dire, le jour *en blanc*, le mois *en blanc*, l'enfant *en blanc*.

J'appris que cette formule officielle se rattachait à l'histoire de plus de vingt mille enfants *en blanc*, et je fus amené ainsi à faire une enquête dont je vais vous raconter les résultats. Le quartier-général des enfants *en blanc*, d'où venait le petit document qui éveilla ma curiosité, est l'Hospice des Enfants-Trouvés de Londres. Accompagnez-moi d'abord à ce principal domicile de ceux que la pudeur du monde y envoie sous le voile de l'anonyme.

Cet hospice n'est pas une maison *en blanc*, mais bien une maison réelle ; ce n'est pas une maison obscure, solitaire, désolée, mais bien un édifice commode, vaste, avec des salles comfortables, situé en bon air, quoique à dix minutes de Temple-Bar. Il s'élève sur son propre terrain, pouvant contempler agréablement ses arcades ombragées, le vert gazon de sa pelouse, ses beaux grands arbres. Il possède sur le derrière un excellent vivier ; il n'est point de fenêtres indiscrètes qui s'ouvrent sur sa façade ; le vent peut circuler librement tout autour de son enceinte, le vent dont Dieu mesure le souffle à la faiblesse des petits agneaux que la tonte a privés de leur toison. Bref, tel est l'aspect de ce bâtiment, qu'il semble réaliser la personnification architecturale de ces bons bourgeois de l'ancien régime jouissant avec une gracieuse gravité du bien-être que procure le revenu régulier d'un placement à la Banque. Les administrateurs investis de sa confiance ont des places fort honnêtes ; ses salles spacieuses sont lambrissées, avec les noms des bienfaiteurs formant sur les panneaux des inscriptions comme les tables de la loi ; ses larges escaliers ont des balustrades solides et telles que pourraient en construire des éléphants, si les éléphants devenaient architectes ; ces escaliers conduisent non-seulement à de longs réfectoires, à de longs dortoirs, à de longs lavoirs, à de longues salles d'école pour les enfants *en blanc ;* mais encore à d'autres pièces avec des portes garnies de lisières et de chauds tapis sur le parquet, pièces décorées par quelques-uns des plus grands peintres de l'Angleterre. Dans les salles de l'Hospice des Enfants-Trouvés, on remarque un des chefs-d'œuvre d'Hogarth, « les gardes du roi George se rendant à la plaine de Finchley (1) ; » Kneller, Reynolds, Gainsborough font revivre sur la toile les patrons et les donataires de l'établissement. Le bon duc de Cambridge lui-même, en grand costume maçonique, daigne être une énigme de peinture sur le trumeau de la cheminée, dans le réfectoire de cette division des plus jeunes enfants qui sont d'âge à dîner à table.

(1) « Il est resté pour les arts un monument de l'appel fait par le roi Georges au
» dévouement de ses sujets, en 1745. C'est un des chefs-d'œuvre d'Hogarth connu
» sous le nom de *la Marche des Gardes à Finchley*. Le talent d'Hogarth était de sai-
» sir le côté comique de tout ce qu'il voulait peindre sans sortir de la vérité; voici
» le sujet de cette composition : l'approche du prince Charles-Édouard a éveillé

L'Hospice des Enfants-Trouvés fut jadis le berceau de l'Académie Royale de peinture et de sculpture qui y tint ses premières séances. Dans la chapelle est un orgue, noble présent du musicien Handel, dont le grand oratorio, *le Messie*, composé pour les enfants-trouvés et exécuté à leur bénéfice, leur valut une somme de dix mille livres sterling. Sous les auspices de ce grand artiste, le service des dimanches est encore aujourd'hui célébré là avec tous les accompagnements de la musique religieuse, mais sans aucune de ces théâtrales affectations introduites ailleurs par le mauvais goût des diverses sectes en *isme* qui dérivent de l'*anglicanisme*. C'est là aussi que vous pourriez entendre un de nos meilleurs prédicateurs du jour... un des plus sensés, des plus sincères et des plus éloquents interprètes de la sainte parole.

Quand toutes ces choses me revinrent à l'esprit, je me sentis de plus en plus curieux de connaître l'histoire de l'Hospice des Enfants-Trouvés. La voici :

En l'année du Christ mil sept cent vingt-deux (avant cette date et pendant tout le bon vieux temps qui s'écoula depuis le règne du pape Innocent III, l'Angleterre avait eu trop à faire pour s'occuper en rien des pauvres enfants-trouvés, mais) en l'an du Christ 1722, ou environ, vivait à Londres un aimable capitaine marin nommé Thomas Coram. Quoique ce capitaine eût fait sa fortune sur les plantations américaines, quoiqu'il eût vu de terribles choses dans sa vie, il revint en Angleterre avec toute la tendresse naturelle de son cœur. Il s'était retiré à Rotherhithe, pour pouvoir y jouir de la vue de la Tamise en vrai marin anglais. Or, il fut si péniblement ému à force de rencontrer des enfants *en blanc*, les uns morts, les autres vivants encore, exposés sur le bord du chemin lorsqu'il se rendait de Rotherhithe aux docks et à la Bourse, ou lorsqu'il revenait de la Bourse et des docks à Rotherhithe pour y dîner avec son ancien camarade, le contre-maître, qui, assez

» le courage de la ville de Londres ; mais l'indécision de quelques-uns est représentée par un grenadier qui est entre deux *demoiselles*, l'une catholique, l'autre protestante, comme Hercule entre la Vertu et le Plaisir. La troupe défile d'abord en bon ordre ; mais l'arrière-garde n'a pas l'air d'être aussi bien disciplinée que le premier rang. On devine qu'il a fallu enivrer plus d'un brave pour le convaincre du bon droit du roi George. Rien de burlesque comme ces groupes de soldats ivres, de courtisanes et d'enfants, etc. »

(Note de l'*Histoire de Charles-Édouard*, 4e édition, tome 2e, page 115.)

généralement, s'invitait à sa table... il fut, dis-je, si péniblement ému qu'il n'y put tenir et résolut d'y remédier. Il se mit donc à l'œuvre avec le courage et la persévérance d'un homme qui avait navigué par toutes sortes de temps. Il ne se doutait pas, cependant, que la voie nouvelle où il s'engageait fût si hérissée d'obstacles ; il ne se doutait pas que la vertu elle-même trouve quelquefois de singulières objections pour retarder la réalisation du bien qu'elle rêve. Le capitaine ne se rebuta pas ; — triomphant des bonnes raisons qu'on lui opposait comme des mauvaises, il finit par recueillir assez de souscriptions pour jeter les fondements d'un hospice destiné aux pauvres enfants-trouvés, et pour acquérir un domaine de cinquante-six acres qui lui coûta cinq mille cinq cents livres sterling. S'il ne s'était pas douté de toutes les peines qu'il faudrait se donner pour arriver là, il ne se doutait pas davantage, probablement, qu'un jour à venir, la valeur de son terrain augmenterait au point que la rente égalerait le prix d'acquisition : c'est cependant ce qui est vrai aujourd'hui, tant les terrains à Londres ont augmenté tout-à-coup de valeur !

Dix-neuf ans après que le bon capitaine Thomas Coram avait été si touché de l'*exposition* des enfants vivants, mourants, ou morts qu'il rencontrait dans sa promenade quotidienne, une aile de l'édifice actuel était debout et complète. La première vingtaine d'enfants *en blanc* y fut admise et installée. A cette époque, toute personne qui apportait un enfant devait se conformer à l'instruction suivante : « Entrez sous le porche extérieur et sonnez ; ne vous retirez pas avant que l'enfant soit admis (les enfants malades ne l'étaient pas), et attendez que vous soyez averti de son admission. Mais on ne fera aucune question aux personnes qui apportent un enfant, et aucun domestique de l'établissement ne cherchera à découvrir quelles sont ces personnes, sous peine d'être renvoyé. » — On était, en outre, invité à attacher à chaque enfant une marque ou un signe distinctif qui pût servir plus tard à le faire reconnaître si on le réclamait. La plupart de ces marques étaient de petites pièces de monnaie, ou la moitié d'une pièce dont les parents, sans doute, gardaient l'autre ; — quelquefois on y substituait une vieille bourse de soie, quelquefois un papier contenant des rimes et fixé avec une épingle aux langes du pauvre enfant : il y en eut

un qui fut apporté avec un billet de loterie... Mais les annales de l'hospice ne disent pas si ce billet gagna un quine ou un terne... probablement on en eût fait mention s'il avait gagné. Quoiqu'il en soit, le petit infortuné n'arrivait-il pas avec une singulière chance?

A mesure que l'hospice devint plus connu, le nombre des candidats à l'admission devenait énorme. Le porche extérieur était assiégé par des femmes qui s'égratignaient et se battaient pour tâcher de tirer le cordon de la clochette avant les autres. Dans ces batailles, comme dans toutes, c'était la force qui décidait de la priorité. Afin de mettre un terme à de pareilles scènes, ce fut le sort qui désigna les petits candidats.

Quinze ans après l'ouverture de l'hospice, les administrateurs jugèrent nécessaire de s'adresser au gouvernement pour obtenir un subside. Ce subside fut accordé avec une si grande libéralité, qu'il semblait que l'hospice ne refuserait plus personne. On créa des succursales de nourrices dans les provinces, on suspendit un panier en dehors de la porte, et un avis prévint le public qu'on recevrait tous les enfants âgés de moins de deux mois. Le résultat de cet avis fut que le 9 juin 1756, premier jour de cette admission inconsidérée, le panier de la porte se remplit et se vida cent dix-sept fois! Successivement des mères parfaitement en état de nourrir leurs nouveau-nés et des pères dépravés (émules sans le savoir de Jean-Jacques Rousseau), remplissaient par milliers le panier de l'hospice. Ce qui paraît incroyable et ce qui est malheureusement trop authentique, une nouvelle industrie, une branche du métier des messagers allant d'une ville à l'autre, trouva là sa raison d'être. Il y eut des messagers d'enfants-trouvés, qui se chargeaient de transporter, à tant par tête et de tous les points de l'Angleterre, les enfants que leurs parents coupables ou malheureux destinaient à l'hospice. Un de ces voituriers de chair humaine, qui conduisait cinq enfants, chacun dans une corbeille, s'enivra, et s'étant endormi sur le grand chemin, s'aperçut à son réveil que sur cinq il y en avait trois de morts. Sur huit enfants confiés à un autre, il en mourut sept avant qu'il arrivât à Londres, et le huitième ne dut la vie qu'à la mère, qui avait suivi la voiture à pied pour veiller sur son nouveau-né et l'empêcher de mourir de faim. Un autre, enfin, qui s'était établi messager d'enfants avec un

cheval et une paire de paniers, ne cessait de se plaindre du tort que lui faisait un de ses confrères : « — Il m'ôte le pain de la bouche, disait-il, en mettant le transport au rabais : avant que ce gâte-métier fît les voyages, je gagnais huit guinées par enfant que je prenais dans le Yorkshire : je suis forcé cette semaine de les mener pour six guinées, la semaine prochaine ce sera pour trois : et voilà comment la concurrence ruine le commerce. »

Les messagers ne se contentaient pas toujours, malheureusement, du prix de leur voyage ; ils dépouillaient les enfants de leurs langes et de leur linge, sous prétexte que l'hospice y suppléerait : heureux ceux qui recevaient au moins quelques guenilles en échange de la layette que la plus indifférente des mères donne toujours à l'enfant qu'elle abandonne à la charité publique. On raconte entr'autres légendes de l'hospice, qu'un riche banquier, qui avait passé son premier âge dans l'asile fondé par le bon capitaine, ayant été curieux de rechercher son origine, consulta le registre des admissions, et que tout ce qu'il y put découvrir c'est qu'il avait été retiré du panier « nu comme un petit saint Jean. »

Pendant les trois ans et dix mois que dura ce système, quinze mille enfants trouvés passèrent par le panier de l'hospice et telle était la difficulté de pourvoir à l'existence d'un si grand nombre, telle était l'insuffisance des précautions dont doivent être entourés les nouveau-nés, qu'il n'en survécut que quatre mille sur quinze, pour être mis en apprentissage. Le système enfin fut jugé et condamné. On ne peut s'empêcher de sympathiser avec les regrets et les inquiétudes qu'éprouva Thomas Coram. Hélas ! ce saint Vincent de Paul anglais, qui sacrifia tout ce qu'il possédait à son œuvre, mourut à un âge avancé, si pauvre lui-même, qu'il eut besoin d'une souscription pour les besoins de sa vieillesse. Oh ! sans doute, s'il fit ici-bas ce cruel naufrage, le bon capitaine aborda du moins tout droit, sur l'autre bord de la tombe, à ce port du salut où l'attendaient quelques-uns de ses protégés, reçus parmi les anges.

Qui eut l'initiative du système nouveau ? nous n'avons pu le découvrir. Mais l'hospice étant tombé lui aussi dans la pauvreté comme son fondateur, un esprit aussi hardi qu'ingénieux, quelque financier philanthrope probablement, proposa de ne plus admettre

de quelque temps que les enfants qui seraient mystérieusement présentés avec un billet de banque de 100 £ ! Les administrateurs adoptèrent cette idée, et, il faut bien le dire, elle réussit. Mais, en 1801, on reconnut qu'il y avait là une déviation un peu trop forte de l'inspiration primitive. La condition du billet de banque fut abolie et les règles actuelles furent adoptées. Quelles sont ces règles? Pour mieux les faire connaître, je vais raconter ce qui se passa pendant ma visite à l'établissement, où deux mères apportèrent successivement leurs deux nourrissons.

Chacune d'elles avait d'abord sonné à la porte, et le concierge lui avait remis le modèle imprimé d'une pétition adressée aux administrateurs pour obtenir l'admission de son enfant. Aucune pétition n'est acceptée si elle n'a été rédigée et signée dans la loge du concierge ; toute communication préalable de la mère avec un des employés de l'hospice est interdite. L'enfant doit être un premier-né, et une préférence est acquise à la mère qui peut montrer une promesse de mariage ou prouver qu'elle a été la victime de quelqu'autre déception. Elle ne doit pas avoir cohabité jamais avec le père. Le but de ces restrictions (qui motivent une enquête soigneuse), a pour double but de rendre la mère à la société et de pourvoir aux besoins de son enfant.

Les conditions imposées ayant été remplies à la satisfaction des administrateurs, les deux mères apportèrent leurs deux enfants et reçurent en échange le papier dont j'avoue que je n'ai cité plus haut que la phrase des noms et des mots en blancs. Le voici plus complet :

HOPITAL POUR L'ENTRETIEN ET L'ÉDUCATION DES ENFANTS EXPOSÉS ET ABANDONNÉS.

LE JOUR (*en blanc*), LE MOIS (*en blanc*), L'ANNÉE (*en blanc*), REÇU UN ENFANT (*en blanc*), SIGNATURE DU SECRÉTAIRE (*en blanc*).

Nota Benè. — Conservez avec soin ce papier, afin de le représenter si on vient demander des nouvelles de l'enfant (ce qui peut se faire le lundi de dix heures à quatre), et aussi dans le cas où l'enfant serait réclamé.

Avec ce papier dans la main, les deux mères s'éloignèrent, et nous vîmes les deux petits nouveau-venus.

L'un était un garçon, l'autre une fille. Une étiquette en parchemin avec le chiffre 20,563, avait été cousue sur l'épaule de l'enfant mâle et une étiquette pareille était cousue sur l'épaule de la petite fille avec le chiffre 20,564. — Ces numéros d'entrée indiquent un nombre assez considérable d'admissions, mais je ne sais pas à quelle date du nouveau système on pourrait retrouver le numéro 1. Pour recevoir ces deux derniers venus on avait appelé deux nourrices du comté de Kent, province où l'hospice a des agences spéciales. Les deux nourrices portèrent immédiatement les deux nourrissons à la chapelle pour y être baptisés. Là, au pied de l'autel, nous trouvâmes le *steward*, la *matrone*, le *maître d'école* et la *nourrice en chef*, qui devaient être les parrains et marraines de ces petits chrétiens pour qui ils allaient représenter la famille absente et inconnue. Le chapelain célébra les rites du baptême avec toute la dignité convenable, et les deux *anonymes* eurent enfin un nom de baptême.

Ces noms ont été une occasion de petites difficultés dans l'histoire de l'hospice. Au baptême des vingt premiers enfants de la fondation, la cérémonie avait pour témoins des personnes de la plus haute qualité : Sa Grâce le duc de Bedford, Leurs Grâces le duc et la duchesse de Richmond, la comtesse de Pembroke et plusieurs autres, qui honorèrent les vingt neo-chrétiens de leurs noms, ayant daigné être leurs parrains et marraines. Les personnes de qualité se laissant volontiers aller au jeu de s'imiter les unes les autres, la mode vint de tenir les enfants *en blanc* sur les fonts baptismaux, et les registres de l'hospice nous ont transmis les noms les plus aristocratiques de la Grande-Bretagne. La pairie anglaise épuisa à la fin son calendrier. Alors on adopta volontiers dans la maison les noms d'une célébrité histoque. J'invoque ici notre antiquaire, M. *Marc-Antoine* Lowel, ou tout autre rédacteur de nos recueils archéologiques, pour qu'il daigne faire quelques recherches généalogiques sur les homonymes plus ou moins obscurs qu'on donna à Wickliffe, à Latimer, à Chaucer, à Shakspeare, à Milton, à Bacon, à Cromwell, à Hampden, à Hogarth ou à Michel-Ange. Les noms de nos célébrités littéraires et politiques s'épuisèrent comme ceux de la pairie et de l'histoire ancienne et l'on dut avoir recours aux romans. C'est ce qui nous a valu tant de servantes appelées Sophia, Cla-

risse, Flora, et tant d'honnêtes artisans appelés Tom, Édouard, Charles et Humphrey, en l'honneur de Clarisse Harlowe, de Sophie Western, de Flora Marc-Ivor, de Tom Jones, d'Édouard Waverley, de Charles Grandisson et de Humphrey Clinker. Les administrateurs de l'hospice furent enfin réduits à leurs propres noms, qu'ils distribuèrent avec une libéralité dont quelques-uns de leurs homonymes, devenus grands, abusèrent un peu, non sans scandale, en réclamant leur parenté. La coutume actuelle est de préparer des listes de noms pris au hasard dans l'almanach des adresses.

Les deux enfants étant baptisés, furent emportés dans le comté de Kent, chacun par sa nourrice qui donna un reçu de son nourrisson et d'une petite layette à son usage. La matrone leur adressa, à toutes les deux, une admonition, et leur remit le document que je vais transcrire :

« Cet enfant, enregistré sous le numéro — vous est confié par les administrateurs de l'Hospice des Enfants-Trouvés, et ils espèrent que vous aurez soin dudit enfant de manière à satisfaire l'inspecteur. Vous recevrez pour l'entretien dudit enfant 6 pence par jour, qui vous seront comptés le 1er jour de chaque mois d'après le nombre de jours du mois précédent.

» Si vous élevez ledit enfant jusqu'à la fin de la première année et avez pour lui les soins nécessaires, vous recevrez, à cette époque, sur le rapport de l'inspecteur, une gratification de 25 shellings.

» Pour habiller ledit enfant (après la première année), vous recevrez en argent les sommes suivantes :

Entre la seconde et la troisième année. . . .	14 sh.
Entre la troisième et la quatrième année. . . .	17
Entre la quatrième et la cinquième année. . .	18

» Pour votre dérangement et vos dépenses, quand vous viendrez à Londres pour y chercher un enfant, vous recevrez 2 shellings de l'inspecteur, votre voiture étant payée par les administrateurs de l'Hospice.

» Vous ferez particulièrement attention à ce parchemin que vous devez rapporter avec l'enfant, toutes les fois qu'il sera mandé à l'hospice ou si on vous le reprend, et il est expressément recommandé de veiller à ce que le *numéro* de l'enfant soit toujours attaché à sa personne. Si vous négligez cela, l'enfant vous sera ôté. »

Lorsque les deux enfants seront assez grands pour marcher, ils seront ramenés à l'hopice et placés dans la division de ceux

de leur âge. L'école les attend. Nous allâmes visiter cette école et nous trouvâmes une centaine peut-être de petits garçons et de petites filles assis sur le parquet où ils formaient des espèces de petits carrés semblables à ceux d'un jardin fleuriste, sous la surveillance des maîtres qui parcouraient leurs rangs et y semaient les rudiments de l'alphabet ainsi que de la table des multiplications. La soudaine apparition du secrétaire et de la matrone qui nous accompagnaient, dispersèrent comme par magie les compartiments de ce parterre animé. Les jeunes plantes se levèrent en sursaut en criant : *hourah !* de leur voix de fausset ; les unes s'élançant dans les bras de la matrone, les autres se jetant à travers les jambes du secrétaire, avec une charmante familiarité. Quant à nous, excepté quelques mains lilliputiennes qui tirèrent les basques de notre frac, excepté quelques petits doigts qui nous pincèrent doucement les jambes, excepté l'enlèvement de notre chapeau sous lequel disparut l'enfant qui le mit sur sa tête, se croyant évidemment perdu à jamais pour la lumière... on fit peu d'attention à notre majestueuse personne. Il faut bien l'avouer, nous ne produisîmes pas la moindre sensation.

A l'une des extrémités de cette salle, des gradins en amphithéâtre sont destinés aux petits écoliers. On s'en sert aussi pour y installer un orchestre d'instruments à vent, dont les artistes sont les enfants les plus âgés de l'hospice. Ces jeunes musiciens, au nombre de trente environ, firent justement leur apparition en ce moment et, s'emparant de leur poste, commencèrent l'exécution d'une musique italienne difficile, avec tant de précision et de verve, que nous ne nous étonnâmes pas que de meilleurs juges que nous eussent complimenté leur maître par des lettres qui nous furent communiquées : — ces témoignages étaient signés du signor Costa, cet admirable artiste, et de M. Godfrey, un des chefs de musique du régiment de la garde de Sa Majesté. L'ophicléide rendit des sons d'un immense volume et richement modulés, dans les mains d'un petit musicien pas plus haut que l'instrument lui-même. Nous fûmes surtout frappés de certains passages de l'*Alleluia*, de Handel, et les voix du chœur des enfants *en blanc* nous parurent aussi pleines et aussi sonores que celles de la société des Forgerons-Géants de Belper, dirigée par M. Shull.

Après l'*alleluia*, nous fîmes un acte de générosité, et la partie juvénile de l'auditoire, qui n'avait pas été moins attentive que nous, eut sa récompense sous la forme de ces joujoux avec lesquels on fait, à si peu de frais, le bonheur de cet âge. Nous fûmes heureux, nous-mêmes, de voir ces petits hommes battre vigoureusement de petits tambours, souffler dans de petites trompettes ou de petits cors de chasse (avouons toutefois que ces tambours étaient muets ainsi que les cors et les trompettes); d'autres faisaient le moulinet avec de petits sabres de bois; d'autres mettaient en marche de ces régiments à pied et à cheval qui ne troubleront jamais l'équilibre européen par leurs grandes manœuvres; d'autres enfin, firent sortir les animaux de l'arche de Noé, ou lancèrent sur le parquet des locomotives inexplosibles. On les laissa quelque temps jouir de ces cadeaux inattendus et les jeux ne cessèrent que lorsque le chapelain entra. Il venait chercher un des *grands*, la première clarinette de l'orchestre, qui avait atteint ses quatorze ans : — c'est le maximum de l'âge. A quatorze ans, au plus tard, les enfants élevés dans l'hospice en sortent pour prendre un état. La première clarinette devait, ce jour-là, commencer son apprentissage chez un imprimeur lithographe. Le chapelain lui posa amicalement la main sur l'épaule et l'emmena pour lui donner quelques bons avis sur ses futurs devoirs. Mais, outre les exhortations orales, tous les enfants qui quittent l'établissement emportent avec eux une leçon écrite dont voici la teneur :

« Vous êtes placé en apprentissage par les administrateurs de cet Hospice. Vous fûtes reçu dans la maison, très jeune, sans appui et abandonné, pauvre et sans famille. C'est la Charité qui vous a nourri, vêtu, instruit, toutes choses qui ont manqué à plusieurs.

» Vous avez été élevé à craindre Dieu, à l'aimer, à être honnête, soigneux, laborieux, diligent. Si vous voulez espérer le succès en ce monde et le bonheur dans l'autre, souvenez-vous de ce qui vous a été enseigné. Vous devrez vous conduire selon l'honnêteté et la justice, être sobre et raisonnable dans vos désirs, témoigner des égards à tout le monde, mais plus particulièrement à votre maître et sa famille, et exécuter tous ses ordres légitimes avec attention et zèle, avec bonne humeur et de bonnes manières.

» Vous pourrez trouver sur votre chemin, quand vous serez dans le monde, plusieurs tentations de mal faire; mais fuyez, évitez-les à tout prix. Parlez toujours le langage de la vérité quand vous aurez fait un

acte blâmable; vous pourrez ainsi, par une confession sincère, obtenir plus aisément votre pardon que si vous aggraviez votre faute par un mensonge obstiné et qui vous exposerait d'ailleurs à un châtiment beaucoup plus grave. Le mensonge est le commencement de tout ce qui est mal; la personne qui s'y habitue n'est plus digne de croyance, d'estime et de confiance.

» Ne rougissez pas d'avoir été élevé dans cet Hospice. Avouez-le tout haut et dites que c'est par un bienfait de la bonté providentielle de Dieu tout-puissant que vous y avez été admis et élevé. Remerciez-en Dieu de tout votre cœur.

» Soyez exact dans vos prières et assidu à l'église. Évitez le jeu, les jurements et tous les mauvais discours. C'est ainsi que la bénédiction de Dieu suivra vos honnêtes travaux et que vous serez heureux. Autrement vous attirerez sur vous l'affliction, la honte et la misère.

» NOTA. Chaque année, à Pâques, en produisant un certificat de bonne conduite pour les douze mois précédents, le comité vous fera remettre une récompense proportionnée au temps que vous aurez passé en apprentissage, et, à la fin de cet apprentissage, en produisant un certificat semblable pour tout le temps de sa durée, vous aurez droit à une nouvelle somme de 5 guinées ou à une autre somme inférieure d'après la décision du comité. »

Nous fîmes l'inspection des écoles, des dortoirs, de la cuisine, de la lingerie, de la buanderie, de l'office, de l'infirmerie; nous vîmes les quatre cents enfants de la maison, filles et garçons, accomplir l'acte du dîner (véritable évolution militaire dans cet asile); mais nous n'y remarquâmes rien qui différât essentiellement de l'organisation générale des établissements charitables. Nous n'avons donc plus rien à décrire.

Après le dîner, les élèves du sexe mâle furent appelés par une fanfare de trompette à la cour de récréation pour y faire l'exercice à quatre temps, et ils s'en acquittèrent de manière à contenter le sergent qui les instruit, puisqu'il nous dit confidentiellement que la garde à pied ne ferait pas mieux. Nous pensions alors connaître toute l'histoire d'un enfant *en blanc*, et nous allions franchir la porte, parfaitement édifié, lorsque sortit de la loge du concierge une femme très décemment vêtue, qui venait annoncer au secrétaire que « Joe » était arrivé aux mines de l'Australie. — « Joe lui avait envoyé un billet de banque de dix livres sterling. Joe espérait envoyer bientôt un billet semblable à l'institution, en témoignage de sa respectueuse reconnaissance. Joe devait avant peu lui faire passer une somme suffisante pour qu'elle pût aller le

rejoindre (elle était la femme de Joe) avec leur fils et leurs deux filles.... Mais leur fille aînée était déjà majeure, et, ayant sa volonté, refusait de promettre qu'elle partirait avec sa mère et ses sœurs, à cause d'une autre promesse, une tendre promesse, qu'elle avait faite à un jeune tourneur en ivoire qui *ne* s'appelait *pas* Joe. » En entendant cela, je fus curieux, je l'avoue, de savoir qui était Joe, — d'autant plus que mistress Joe me paraissait vraiment enchantée de pouvoir parler de Joe.

J'obtins facilement l'explication de cette petite histoire domestique. Il existe un fonds de prêt charitable qui dépend de l'administration de l'hospice, et auquel ont recours ceux qui y ont été élevés. Joe, comme d'autres camarades, s'était adressé maintes fois à cette banque des enfants-trouvés, quoiqu'il eût quitté l'établissement très jeune pour s'engager en qualité de mousse à bord de la flotte de Nelson. Joe avait eu des hauts et des bas dans sa fortune, mais il avait toujours fait honneur à ses engagements pécuniaires; aussi un dernier prêt lui avait été accordé quand il avait résolu d'aller à la recherche de l'or australien. Cette fois, Joe semblait avoir enfin rencontré une bonne chance.

La joie de mistress Joe était communicative; nous lui exprimâmes tout le plaisir que nous causait le bonheur de Joe, et notre souhait qu'il pût récolter assez d'or pour lui, pour mistress Joe, leur fils, leurs deux filles et le tourneur en ivoire. Ce souhait, nous le renouvelons ici : fasse le ciel qu'à notre prochaine visite à l'hospice nous distinguions le nom de Joe parmi ceux des bienfaiteurs qui répondirent et répondent encore au généreux appel du capitaine Thomas Coram; puissent les enfants *en blanc* saluer, sur la boiserie du réfectoire, le nom de Joe avec cet item en regard :

JOE..... « 500 *livres sterling.* »

Tel est l'asile que les enfants-trouvés doivent au bon capitaine (bénie soit sa mémoire); c'est là qu'ils reçoivent un nom et qu'ils sont élevés pour être d'utiles membres de la société.

L'hospice des enfants-trouvés est aujourd'hui un riche établissement. Malgré les améliorations dictées par l'expérience du passé, il est à présumer que la critique pourrait encore y rele-

ver quelques imperfections. Mais que devait-il en être lorsque, naguère encore, son principal administrateur était un maître-juge de la Cour de chancellerie? Comme si cette monstruosité judiciaire, cette antithèse de la raison humaine, avait besoin, pour être complètement absurde, de présider à un asile d'enfants-trouvés avec un salaire qui n'était pas *nominal*, ni *en blanc*. Mais oublions le mal de la veille pour proclamer le bien du présent et les espérances de mieux encore. Que ceux qui ont pu nous lire avec quelque intérêt aillent visiter comme nous l'hospice le dimanche, après le service du matin. Nous croyons qu'ils seront satisfaits comme nous de la tenue, de la nourriture et du logement des enfants. Peut-être aussi, comme nous, leur semblera-t-il que le fonctionnaire qui préside au dîner pourrait avoir une physionomie moins austère. En le voyant si sérieux, nous nous sommes demandé s'il ne risquait pas de paralyser l'appétit de ces innocents convives. Il frappe aussi sur la table avec un marteau d'une manière si solennelle, qu'il nous a rappelé le bruit du marteau à la porte de don Juan lorsqu'arrive la statue de pierre. C'est un bien triste signal pour le *Benedicite* et les *Grâces* d'un repas d'enfants.

Ajoutons que les fonctions d'administrateurs ne sont pas ici sollicitées par une brigue électorale comme celles de la plupart des établissements charitables de notre temps. Ces brigues sont un scandale quand on réfléchit surtout qu'il s'agit du bien des pauvres, et que ceux qui se montrent si humbles et si rampants pour obtenir l'honneur de l'administrer officiellement, s'exposent à l'épigramme que Gil Blas adressait aux administrateurs des hospices de Madrid. (1)

Il nous a semblé que ce charmant tableau de Charles Dickens en apprenait plus sur l'Hospice des Enfants-Trouvés de Londres que la plupart des statistiques publiées jusqu'ici. Nous avons consulté aussi les touristes français qui ont visité les établissements charitables de l'Angleterre, et les documents ont dû leur manquer puisqu'ils ont oublié le *Foundling Hos-*

(1) « Le seigneur Manuel Ordonnez, mon maître, est un homme d'une piété profonde..... On dit que, dans sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable... Quelle bénédiction ! en faisant les affaires des pauvres il a fait les siennes. » (*Gil Blas*, ch. XVII.)

pital, ou n'en ont parlé que d'une manière incomplète, sinon inexacte.

La question des *enfants-trouvés* est encore à l'ordre du jour en France, ainsi que tout ce qui s'y rattache, comme le maintien ou la suppression des tours. La loi que prépare le Corps législatif sera sans doute très controversée, d'après ce qu'ont laissé deviner des discussions préalables les échos aujourd'hui fort discrets de nos assemblées délibérantes. Nous espérons beaucoup en voyant dans le comité chargé de cette loi importante, M. B. Remacle, le député d'Arles, qui, après avoir publié un mémoire couronné par l'Académie du Gard, a recueilli de nouveaux documents pour en composer un excellent volume.

Nous regrettons qu'un observateur anglais que nos lecteurs connaissent, sir Francis Head, n'ait consacré que quelques pages à la visite qu'il fit à l'*Hospice des Enfants-Trouvés* de Paris. Ce chapitre de ses esquisses sur Paris aurait pu être plus intéressant, si sir Francis avait voulu faire usage des renseignements qu'il nous dit lui avoir été communiqués à l'hospice même, dans le *bureau* de l'administration. Il s'est contenté de tracer le croquis d'un touriste. Nous allons cependant le traduire après le tableau de Charles Dickens. On y remarque quelques-uns de ces traits heureux qui ont fait le succès des extraits de son livre que nous avons insérés dans la *Revue Britannique*.

Ma visite aux Enfants-Trouvés de Paris.

On n'a pas trop vanté l'intelligence des cochers de Paris : quand ils ne vous comprennent pas à demi-mot, c'est qu'ils ne veulent pas vous comprendre. L'autre jour, un Anglais qui avait un peu trop dîné et voulait faire un peu d'exercice pour faciliter sa digestion, monte dans un fiacre : « — Où conduirai-je Monsieur? » lui demande l'automédon. — « *Au diable!* » répond le gentleman. Un instant après le fiacre roulait, puis au bout d'une demi-heure il s'arrête au coin d'une rue. — « Quel numéro, Monsieur? » demande le cocher par dessus son épaule. Le gentleman regarde par la portière et lit sur la muraille :

RUE D'ENFER.

Je me suis rappelé l'anecdote en me faisant conduire hier dans cette même rue d'Enfer, qui est justement aussi celle de toutes les rues de la capitale où l'on peut le mieux voir le *ciel;* car c'est la rue où est l'Observatoire, édifice dont la façade orientale est considérée comme la latitude de Paris. Dans une

des salles de ce magnifique hôtel, les savants français ont aussi tracé sa longitude. Là sont les télescopes pour étudier les astres, un anémomètre pour indiquer la direction du vent, des pluviomètres pour vérifier la quantité de pluie qui tombe annuellement, des instruments astronomiques en tout genre, un théâtre, capable de contenir huit cents personnes, où M. Arago fait ses leçons, enfin une belle bibliothèque de 45,000 volumes.

Mais ce n'est pas pour visiter aujourd'hui l'Observatoire que je viens à la rue d'*Enfer*, quoique je m'arrête presque vis-à-vis, sous un petit drapeau tricolore qui se balance au bout d'une espèce de perche de barbier la pointe en l'air, et sert d'enseigne à un trou carré pratiqué dans le mur ; ce trou, large de vingt pouces environ, encadre une boîte circulaire noire qui est ce qu'on appelle un *tour* pour l'admission des enfants-trouvés.

L'établissement étant ouvert au public, je sonnai à la grande porte, et, aussitôt qu'elle fut ouverte, j'allais expliquer ce qui m'amenait, lorsque le concierge qui, avec la promptitude de l'esprit français, comprit ce que je désirais avant que j'eusse ouvert la bouche, me pria d'entrer dans le vestibule et de m'y asseoir sur un banc ; puis, en sonnant lui-même, il ajouta que quelqu'un allait venir pour me montrer tout ce qu'il y avait à voir.

Avec le concierge était une sœur de charité propre, modeste et à l'air bienveillant, placidement occupée à raccommoder des bas.... Bientôt une porte s'ouvrit à ma gauche, et j'aperçus une femme respectable qui, sans entrer, me fit signe qu'elle était prête à m'accompagner. A peine eus-je franchi le seuil avec elle, que je me trouvai dans une vaste cour carrée, jadis celle du couvent des prêtres de l'Oratoire, et entourée des bâtiments de l'hospice actuel. Au centre de la façade de l'aile du milieu qui a trois étages, brillait cet emblème de l'ordre et de la régularité qui caractérise tous les établissements de Paris, le cadran d'une horloge. A l'aile de gauche, sur deux portes parallèles, on lisait les mots : — « *Bureaux.* » — « *Économat.* » A droite est une chapelle à deux rangs de croisées.

Il y a vingt ans qu'on ne comptait en France pas moins de 296 hospices d'enfants-trouvés, où l'on recevait, sans la moindre enquête préalable, les pauvres enfants, portés souvent, à travers

les rues, dans la hotte du commissionnaire chargé d'aller les recueillir. En 1833, la grande mortalité qui avait été observée parmi les enfants-trouvés, et d'autres raisons également pressantes, firent restreindre les admissions, et l'on exigea qu'un enfant ne pût être présenté sans un « certificat d'abandon » signé par un commissaire de police qui avait la permission d'admonester la mère ou la personne abandonnant l'enfant, mais qui ne devait pas refuser le certificat réclamé de lui. Cette restriction, assez naturelle, réduisit le nombre des hospices d'enfants-trouvés à cent cinquante-deux; elle fut si impopulaire, qu'en 1848, quarante-quatre conseils généraux sur cinquante-cinq en votèrent l'abolition; et, en conséquence, à présent, les enfants sont reçus au *tour* comme avant 1833. L'hospice doit non-seulement les accepter de toutes les mères qui se déclarent hors d'état de les garder, mais encore le règlement constitue un droit d'admission en faveur des orphelins (de douze à quatorze ans) et des enfants de toute personne qui peut faire constater son impossibilité de les entretenir.

Presque immédiatement aussitôt leur arrivée, on envoie les enfants sains à la campagne, à des femmes qui s'en chargent moyennant 4 fr. par mois, et progressivement jusqu'à 8 fr., s'ils grandissent auprès d'elles. Il est bien connu que maintes fois une jeune mère, qui a abandonné son propre enfant, s'adresse à l'hospice où elle l'a déposé, pour obtenir un nourrisson, avec la chance d'imiter, sans le savoir peut-être, la mère du jeune Moïse et de faire jouer à la charité publique le rôle de la fille de Pharaon.

J'avais déjà quelques notions de tous ces détails, lorsque je suivis mon guide qui m'introduisit dans une vaste et longue salle appelée la Crèche. Devant moi et un peu à gauche j'aperçus, comme je devais bien m'y attendre, une tête de poupon qui s'agitait dans les bras d'une femme, puis, à la file, quinze autres têtes de poupons qui s'agitaient comme le premier ou dormaient dans les bras de quinze paysannes tranquillement assises. La cause de cette agitation à peu près incessante des poupons était que leur tête seule était libre, le reste de leur petit corps se trouvant serré dans le maillot comme un rameau d'arbre sous son écorce.

Plusieurs de ces paysannes étaient, certes, assez vieilles pour être grand's-mères ; je ne fus donc nullement surpris d'entendre des cris et des vagissements. Cependant, la musique me semblait plus bruyante que ne le comportait le nombre des chanteurs que je m'étais avisé de compter ; je finis par m'en rendre raison en découvrant un chœur d'abord invisible, qui était dans une espèce d'auge à l'extrémité de la ligne, et composé de douze poupons en calotte noire, âgés de moins d'une semaine et alignés les uns contre les autres comme les touches d'un piano. Quel piano !

Jamais je ne vis une pareille série de laides figures d'enfants, bruns, rouges, jaunes, et qui tous non-seulement criaient, mais faisaient les plus inconcevables grimaces, comme s'ils avaient eu la bouche remplie de rhubarbe, de jalap, d'aloës, de moutarde, bref, de toutes les drogues de la pharmacie, au lieu du lait dont ils auraient eu besoin. C'était à désespérer de les calmer, car lorsque l'un commençait les autres lui répondaient, et ainsi de suite; mais si par moment ils se taisaient soudain comme un ouragan, d'après la théorie du colonel Reid, il y avait encore dans ces petits êtres, réduits à ce court silence par l'épuisement de leur souffle, une expression si piteuse, que je me sentais tout ému de compassion ; hélas ! j'étais le seul qui éprouvât ce sentiment et qui fît attention à eux. Chacune des seize nourrices déjà nanties n'était occupée que de son nourrisson, cherchant à l'endormir et le balançant tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt en avant, tantôt en arrière.

Mon guide, qui ne comprenait pas ce qui me retenait là, parut tenté plusieurs fois de m'entraîner ailleurs, ayant à me montrer ce qui lui semblait plus intéressant ; mais, sans céder à ses sollicitations répétées, je demeurai absorbé par ce spectacle, quoique étourdi par le tapage, jusqu'à ce qu'enfin, m'arrachant à la contemplation des douze nourrissons en expectative, je fis une dernière question relativement à un morceau de papier attaché à chaque calotte. C'était le numéro sous lequel chaque enfant est inscrit dans le registre de la maison; le papier mentionne aussi le jour ou la nuit et l'heure de son entrée... Trop souvent cette date est tout ce qui est connu, sur cette terre, de l'histoire de ces petits infortunés.

Le parquet de la pièce que je traversai était si bien ciré, si poli, que je faillis glisser, quoique je n'eusse pas un poupon dans mes bras. Tout en cherchant à maintenir mon équilibre, je vis que j'étais au milieu d'un monde enfantin. Par le fait, je ne comptais pas moins de 120 berceaux en fer qui n'étaient pas vides. J'observai auprès de ces berceaux plusieurs femmes qui avaient à la main des bouteilles plates, destinées à remplacer le sein maternel. A l'extrémité de la chambre s'élève la statue de celui qui a dit : *Sinite parvulos venire ad me;* « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Mon guide me fit passer ensuite dans une salle d'un côté de laquelle régnait un rang de berceaux et de l'autre un rang de lits à l'usage des matrones. Après cette salle en vient une autre contenant 38 berceaux. J'étais déjà sur le seuil, lorsque mon guide me dit que dans ces berceaux étaient les enfants affligés de toute sorte de maladies d'yeux... A cette communication je tournai sur mes talons et je ne voulus pas entrer (1); mais, sans donner mes raisons, je traversai plus bravement une longue salle d'infirmerie meublée de berceaux à rideaux bleus, où les petits malades étaient la plupart affligés de la rougeole... Que mon lecteur se rassure, je ne décrirai pas le cruel concert d'éternuements, de toux et de cris aigus ou enroués dont je fus salué.

J'avais remarqué des fenêtres deux ailes de bâtiments que je pensais avoir aussi à visiter; mais mon guide me dit qu'ils étaient réservés à des grands enfants qu'on ne montre pas au public. En dédommagement, il voulut me faire voir, non sans un peu d'orgueil, une lingerie, un séchoir, une cour de ferme, de vastes jardins et une remise de trente omnibus jaunes avec un cabriolet au faîte, pouvant transporter chacun seize nourrices (juste le nombre que j'avais vu dans la première salle attendant l'heure du départ). Ces omnibus les conduisent jusqu'aux stations de chemins de fer, d'où elles retournent chacune chez elle avec le nourrisson qu'elle a obtenu.

J'appris que l'établissement avait reçu, en 1851, environ 5,000 enfants, non compris un dépôt de 1,500 qui appartenaient à des femmes malades et forcées d'entrer à l'hôpital où

(1) Sir Francis Head était venu à Paris pour consulter un de nos célèbres oculistes.

elles ne pourraient allaiter. Les 5,000 enfants reçus définitivement sont nourris et élevés à la charge de l'hospice jusqu'à l'âge de vingt et un ans, à moins qu'ils n'aient été mis en apprentissage ou n'aient été pourvus n'importe comment. Outre le nombre nécessaire de domestiques et de nourrices, il y a trente-quatre sœurs de la charité, trois frères des écoles chrétiennes et un chef instituteur. Toute la dépense de l'hospice monte à 1,378,118 fr. (chiffre de 1848).

Ma visite se termina par où elle aurait dû commencer, par le *tour*. Je n'apercevais d'abord qu'une petite planche noire; mais, en *tournant*, elle me laissa voir un coussin de paille recouverte d'une étoffe verte fanée. Ici encore ce simple coussin me causa une émotion de profonde tristesse. Quoi! c'est là, sur cette litière, que les mères de Paris doivent déposer l'enfant dont elles vont se séparer à jamais! Quelle est la mère, de l'espèce la plus vile parmi toutes les créatures, dont un pareil acte ne révolterait pas l'instinct?... Et voilà tout ce que la civilisation a inventé pour venir au secours de ces malheureuses à qui la honte ou la misère interdisent d'avouer leur maternité. Pour avertir l'employé de garde, on sonne quand on a déposé l'enfant dans la boîte du *tour;* mais quelquefois sa présence est assez annoncée par des cris... plus d'une mère, je le comprends, n'a plus la force de sonner. Enfin, de quelque manière qu'il soit introduit, l'enfant est adopté par l'hospice... On l'enlève du *tour*, on lui attache un numéro et, le lendemain matin, le baptême lui donne un nom.

(*A faggot of French Sticks.*)

« M. de Cormenin vient de publier, dans la *Gazette des Tribunaux*, un article sur ce qu'il appelle *la question des Tours* au point de vue religieux. Selon lui, *les Tours* sont une institution toute catholique qui ne peut être attaquée que par des protestants et les financiers malthusiens de nos conseils généraux. Oui, dit-il dans son style indigné : « Oui, la question des Tours est catholique par tous les bouts.

» Elle est catholique, parce que Rome l'a, la veut et la doit vouloir.

» Elle est catholique, parce que les protestants ne l'ont pas, ne la veulent pas et ne la peuvent vouloir.

» Elle est catholique, parce qu'elle est populaire, charitable, tendre, dévouée, désintéressée, mystérieuse, et qu'elle répond si bien à toutes les délicatesses et à tous les sentiments intérieurs de l'âme !

» Elle est catholique, parce que, bien avant saint Vincent de Paul et dès l'an 442, les Conciles d'Arles et de Vaison autorisèrent les filles à déposer dans les églises leurs nouveau-nés, et enjoignirent aux marguilliers de les recevoir.

» Elle est catholique, car saint Vincent de Paul donnait pour mères aux enfants qui n'en connaissaient plus, les admirables filles de la charité.

» Elle est catholique dans ce sens qu'aux yeux du paganisme, l'enfant n'était qu'une chose; qu'aux yeux des matérialistes modernes, l'enfant n'est qu'un chiffre, tandis qu'aux yeux du catholicisme, l'enfant est une créature bénie de Dieu.

» Elle est catholique, parce que nous employons nos religieuses, et non pas les vôtres, à vous qui n'en avez pas, pour recevoir dans leurs mains maternelles les petits enfants qui vagissent; nos religieuses, qui sont des femmes, et des femmes indulgentes et discrètes, comprenez-vous encore, pour cacher la honte des mères, et non pas vos gens de grand ou petit bureau, qui font sans doute tout ce qu'ils peuvent, mais qui n'entendent rien ni aux maternités, ni aux nouveau-nés, ni aux pudeurs, ni au secret.

» Elle est catholique, parce que la fermeture des Tours provoque les expositions et les infanticides (1), c'est-à-dire la mort sans rémission, tandis que le dépôt au Tour des nouveau-nés entraîne l'administration immédiate du baptême.

» Elle est catholique, parce qu'il vaut mieux que l'hospice recueille, une fois, accidentellement (le grand mal !) un enfant légitime confié à sa charité par la misère et l'égarement d'une mère désespérée, que d'infester les foyers du mariage des turpitudes et des souillures de l'avortement (2).

(1) EXPOSITIONS.

De 1826 à 1830. . . . . 135 accusés.
De 1846 à 1850. . . . . 224 accusés.

INFANTICIDES.

De 1826 à 1830. . . . . 113 accusés.
De 1846 à 1850. . . . . 172 accusés.

Voilà les chiffres officiels, voilà les chiffres !

(2) AVORTEMENTS.

De 1826 à 1830. . . . . 12 accusés.
De 1846 à 1850. . . . . 48 accusés.

Voilà les chiffres officiels, voilà les chiffres !

» Elle est catholique, parce que vous aurez beau faire avec tous vos beaux moyens administratifs, il n'y a que la religion qui puisse diminuer par ses enseignements et par sa charité le trop grand nombre d'enfants naturels; par ses enseignements, en guérissant la corruption de l'esprit et celle du cœur, et par sa charité en attendrissant les riches sur le dénuement des pauvres.

» Enfin, elle est catholique, s'il est vrai qu'il n'y ait pas un seul prêtre en France, un seul, qui ne soit contraire à la suppression des Tours; car, si les Tours sont supprimés, il faudra bien laisser les enfants, moyennant votre immorale prime, aux filles-mères. Or, voici ce qui arrivera: ou la fille-mère donnera tout juste à sa fille, si c'est une fille, la religion qu'elle a, c'est-à-dire aucune; ou, si elle professe un culte dissident, elle élèvera son enfant dans l'exercice de ce culte, et c'est là peut-être où certaines gens en voudraient venir!

» Si, au contraire, l'enfant était porté au Tour, n'étant de personne, il est l'enfant de tout le monde. Qu'est-ce que tout le monde? C'est la majorité des Français! Or, quelle est la religion de la majorité des Français? c'est le catholicisme.

» Alors, me dira-t-on, comment pouvez-vous craindre de succomber dans une question toute catholique, uniquement catholique, où vous avez pour vous, avec vous, la morale, feu Napoléon, feu le sieur Vincent (1), le pape, les cardinaux, les évêques et tous les prêtres?

» Cela est vrai, mais vous verrez!

» Cormenin. »

Nous sommes charmés, pour les pauvres *enfants-trouvés*, que leur *liste civile* ait un avocat aussi dévoué que M. Cormenin. Nous dirons, toutefois, qu'il va un peu loin en prétendant attribuer aux protestants l'antipathie systématique des *tours*. Ce n'est pas là, il nous semble, une question catholique, puisque de très bons catholiques de notre connaissance, des papistes même, si M. Cormenin l'aime mieux, sont très protestants sur une question dans laquelle il y a beaucoup à dire pour et contre. Mais nous n'avons pas l'intention, répétons-le, de prendre part à la polémique législative. Qu'il nous soit seulement permis de faire remarquer à M. Cormenin, qui n'est pas meilleur catholique que nous, que le bon capitaine Coram était un protestant.

(1) Comme l'édit de 1670 appelait ce grand saint.

Voyages. — Question turque.

LES PROVINCES EUROPÉENNES DE LA TURQUIE [1].

M. Spencer, dont nous entreprenons aujourd'hui d'analyser le récent ouvrage, a successivement parcouru la Servie, la Bosnie, la Bulgarie, la Macédoine, la Thrace, l'Albanie et l'Épire ; il a fait une excursion en Grèce, il a visité les Iles-Ioniennes et, pour revenir en Angleterre, il a traversé les provinces slaves que l'Autriche possède sur le Bas-Danube. Cette vaste région qui, placée entre l'Asie et l'Europe civilisée, fut, il y a quatre cents ans, le grand champ de bataille où se détermina la ligne de démarcation entre deux grandes races d'hommes et deux grandes religions, demeure encore à peu près inconnue. Si, fixant son regard sur la carte et prenant pour point de départ l'extrémité méridionale de la Grèce, notre lecteur examine la disposition géographique des contrées que nous venons de nommer, il reconnaîtra que leur surface triangulaire est limitée du Sud au Nord-Est par la mer Egée, la mer de Marmara et la mer Noire ; du Sud au Nord-Ouest par la mer Adriatique ; au Nord enfin, par la frontière qui, courant de l'Ouest à l'Est, sépare des provinces turques, la Slavonie, la Croatie et la Transylvanie, possédées par la monarchie autrichienne. Que si l'on s'avance plus loin dans la direction de l'Orient, où le crois-

(1) Au moment où tous les regards sont tournés vers l'Orient, la *Revue Britannique* saisit avec empressement l'occasion d'offrir à ses lecteurs un document plein d'intérêt sur l'état intérieur de la Turquie. Si les esprits sérieux qui aiment à se préoccuper de l'avenir de la civilisation moderne, n'accordent pas une pleine confiance aux solutions proposées par le voyageur anglais que nous avons traduit, ils se plairont du moins à mesurer la gravité des faits qu'il révèle.

(*Note de la Rédaction.*)

sant est le symbole exclusif des dominations, on trouve une organisation sociale demeurée stationnaire depuis quatre siècles; du côté de l'Occident, au contraire, où le culte de la croix exerce son empire, le progrès de la civilisation, durant la même période, a été non-seulement incessant, mais si rapide qu'à aucune autre époque de l'histoire du genre humain, on ne saurait trouver l'exemple d'un développement comparable. C'est, nous l'avons dit, le terrain intermédiaire qui doit seul nous occuper. Nous y rencontrerons des races mélangées dont la condition présente nous révèlera le passé, en même temps qu'elle nous permettra d'en présager l'avenir.

Connu déjà par un double voyage en Circassie et au Caucase, M. Spencer apporte dans l'étude de la nouvelle région qu'il vient d'étudier, une complète maturité d'expérience. Son style est clair, ferme et sans prétention. Ses observations, qui ont pour principal sujet l'état social des peuples, sont inspirées à la fois par une intelligence pleine de rectitude et par les sentiments d'un libéralisme élevé.

L'exploration du voyageur commence par la Servie, province dont les rapports actuels avec l'Empire Ottoman admettent l'indépendance presque entière (1). La fin du premier chapitre offre la peinture amusante des efforts d'un jeune Français essayant de se faire cosmopolite.

« Le lendemain de notre arrivée, notre ami Méhémet nous » conduisit chez Selim-Bey, pacha de Belgrade, que je reconnus » pour un ancien compagnon de voyage, dès que je fus entré » dans le salon de réception. Cédant à mes chaleureux sentiments » d'Anglais, j'allais cordialement renouveler connaissance avec » lui, quand le regard glacé qu'il fixa sur moi, ce regard qu'un » Oriental sait toujours prendre à volonté, me pétrifia. En vain, » dans le cours de la conversation, j'évoquai le souvenir du feu

(1) Le traité de Bucharest, conclu entre la Russie et la Turquie en 1812, et confirmé depuis, en 1826 et en 1829, par ceux d'Akhermann et d'Andrinople, concède au peuple de Servie le titre de nation et lui accorde, moyennant un tribut annuel payé au Grand Seigneur, le droit de s'administrer intérieurement sous l'autorité d'un prince reconnu par la Porte. Celle-ci s'est réservée seulement l'occupation de quelques forteresses, dont la plus importante est Belgrade, résidence d'un pacha.

(Note de la Rédaction.)

» sultan Mahmoud et je parlai de mes précédents voyages en » Turquie; la contenance du pacha demeura imperturbable, » comme si nous ne nous fussions jamais rencontrés. Après » avoir partagé le café et le tchibouque, selon l'usage observé » en Orient à l'égard des voyageurs, nous nous levâmes pour » prendre congé, ce qui donna lieu à une scène caractéristique » des mœurs turques.

» Son Altesse, évidemment informée à l'avance de notre » visite, avait réuni près d'elle, pour nous recevoir, les hauts » dignitaires de son Eglise et les principaux officiers de sa maison » qui, dans toute la gravité orientale, se tenaient silencieusement » assis autour de l'appartement sur le divan et fumaient leurs » tchibouques richement ornés dont l'extrémité en porcelaine » reposait sur le tapis. Sortir de la salle au milieu du nuage de » fumée qui la remplissait, sans poser le pied sur quelqu'une de » ces pipes, était une tâche assez difficile pour un étranger qui » n'avait pas encore l'habitude de cette manœuvre délicate. Grâce » à la prudence que j'avais acquise en d'autres occasions sem» blables, je réussis à effectuer ma retraite sans accident. Quant » à mon jeune ami, qui débutait dans la société orientale et qui » était jaloux de faire preuve de cette politesse exquise pour » laquelle sa nation est si renommée, il voulut, après s'être levé, » saluer le pacha et ses graves assistants, ce qu'il exécuta avec » beaucoup de grâce et d'élégance. Malheureusement, comme » il lui fallut pour cela faire un pas en arrière, il ne manqna pas » d'écraser un des fourneaux de pipe. Supprimant à moitié un » juron français, il se retourna vivement vers le propriétaire de » l'instrument, en s'écriant : *Oh! Monsieur, je vous demande* » *mille pardons!* Mais, hélas! en même temps on entendit une » autre pipe se briser sous sa botte. Aussitôt nouvelle apo» logie et nouvelle catastrophe. Confus et mortifié, plus que je » ne saurais le dire, du mauvais succès de ses évolutions, mon » pauvre compagnon, perdant tout son sang-froid et sans s'in» quiéter des conséquences, opéra une retraite précipitée qui, » avant qu'il eût atteint la porte, causa la destruction de mainte » autre pipe.

» Cet essai malheureux des manières parisiennes, au milieu des » fiers Osmanlis, excita quelque peu ma gaîté ; mais rien de plus

» amusant que l'hilarité bruyante et sans bornes qui éclata tout-
» à-coup parmi les sectateurs du Prophète, si habituellement
» silencieux et réservés. Ces contenances solennelles qui, tout
» à l'heure, paraissaient incapables d'admettre jamais un simple
» sourire, étaient maintenant livrés à un accès de joie convul-
» sive. La gravité turque semblait avoir aussi complètement dis-
» paru que la porcelaine des pipes pulvérisées. Tandis qu'un
» mollah, d'un embonpoint remarquable, était obligé de se te-
» nir les côtés, les larmes qui coulaient des yeux de Son Altesse
» le pacha disaient jusqu'à quel point le divertissement lui avait
» plu. Les serviteurs eux-mêmes, placés au bout de la salle, per-
» dirent leur maintien de statues en entendant les éclats de rire
» de leurs maîtres et firent chorus. Les murs du logis semblèrent
» ébranlés par cette tempête de gaîté musulmane.

» Nous n'étions pas encore sortis des cours du palais, lorsque
» Méhémet-Effendi nous rejoignit, accompagné d'un officier
» turc qui venait nous apporter, de la part de Son Altesse, l'in-
» vitation de souper avec elle, ce même jour, dans ses apparte-
» ments intérieurs. Notre excellent pacha, qui connaissait la so-
» ciété européenne (car il avait visité la France et l'Angleterre),
» nous accueillit avec toute la courtoisie d'un homme bien
» élevé. Il s'empressa d'abord, en serrant cordialement ma
» main comme celle d'un ami, de s'excuser de la froideur hau-
» taine que la stupide étiquette de l'Orient impose en public à
» tout vrai Musulman, et particulièrement à tout dignitaire de
» l'Empire turc, dans ses rapports avec des Francs. Je dus, aux
» bons offices de Selim-Bey, une lettre d'introduction pour les
» pachas et gouverneurs des diverses provinces de la Turquie
» d'Europe. Jointe au firman impérial dont j'étais déjà pourvu,
» cette recommandation me procura des facilités que n'aurait pu
» me donner, quand même je l'eusse possédé, le souverain talis-
» man du rang et de la richesse.

» Après avoir vu tout ce qui était digne d'attention à Belgrade,
» nous fîmes nos préparatifs de départ. Il y a deux manières de
» voyager en Servie, les chevaux de poste ou ceux qu'on loue aux
» entrepreneurs de transports nommés Keredjeh. Nous choi-
» sîmes ce dernier mode, parce qu'en nous laissant la liberté de
» nous arrêter partout où nous le voudrions, il mettait à notre

» disposition un homme accoutumé à parcourir les contrées que » nous nous proposions de visiter. »

Le degré de bien-être dont jouit le paysan servien ne doit jamais être jugé d'après l'apparence grossière de sa demeure : c'est ce qu'indique le passage suivant :

« A mesure que nous avancions dans l'intérieur, le pays de- » venait plus sauvage et plus désert ; de tous côtés nous aper- » cevions d'immenses forêts de chênes, parmi lesquelles nous » rencontrions quelques rares terrains récemment défrichés. Au » lieu d'abattre les arbres jusqu'à la racine, on se contente de » les couper à une hauteur de quatre ou cinq pieds et de brûler » les troncs, qui demeurent debout, comme autant de soldats » noirs, au milieu des champs de blé.

» La culture la plus misérable, l'oubli le plus entier de ce qui » constitue l'aisance de la vie civilisée, sont des traits caracté- » ristiques du paysan servien. Les villages, peu populeux et fort » éloignés les uns des autres, ne sont qu'un assemblage de » huttes construites avec des pieux enfoncés dans la terre et re- » liés entre eux par des claies d'osier qu'on recouvre d'un en- » duit d'argile, tant extérieurement qu'intérieurement. Le toit, » formé d'une simple couche de joncs ou de roseaux, est tou- » jours percé d'une ouverture destinée à donner issue à la fu- » mée. Attenant aux maisons, sont de vastes hangars où l'on » abrite les bestiaux pendant les intempéries de l'hiver ; le » tout est entouré d'une forte palissade qui sert de défense » contre l'irruption des loups et des autres animaux carnas- » siers.

» Dans quelques endroits, et particulièrement sur les pentes » des collines, les huttes sont simplement creusées dans la terre. » La partie supérieure de l'excavation est soutenue par des po- » teaux et des solives ajustés en guise de toit : au centre de ce » plafond souterrain se trouve le trou servant de cheminée, qui » nous permit, plus d'une fois, d'observer du dehors l'intérieur » des familles et qui, bien souvent aussi, faillit être funeste aux » jambes de nos chevaux. De cette espèce d'antre, nous voyions » sortir, richement vêtu, armé jusqu'aux dents, l'air fier et la » tête haute, celui qui en était le maître et le seigneur ; il était » suivi de sa douce et gracieuse compagne, laquelle se montrait

» toujours parée d'assez de bijoux et de pièces d'or pour en » pouvoir faire la dot de sa fille.

» Par goût et par intérêt, le Servien est soldat. Depuis qu'il se » voit libre, il aime à se décorer de la parure guerrière du fa- » rouche Albanais, qui l'a si long-temps foulé aux pieds. Si, » sachant qu'il est riche, vous lui demandez pourquoi il ne se » construit pas une demeure plus commode, il vous répondra » que la guerre vient seulement de commencer entre sa race et » les Turcs ; qu'elle ne finira pas avant que ses frères de la Bos- » nie, de l'Herzegowine et de la Mœsie ne soient délivrés à leur » tour ; et que, dans l'attente de cette lutte prochaine contre ses » vieux ennemis les Musulmans, ce serait folie à lui d'employer » son argent à élever une habitation exposée à être si prompte- » ment détruite. »

Nos voyageurs atteignent Hassan-Palanka, sorte de bourg contenant environ cinq cents habitants. Ils reçoivent l'hospitalité du principal personnage du lieu, et les pages suivantes sont le résumé des conversations qui, en 1850, s'engageaient après souper entre les Serviens et les voyageurs francs, dans cette nouvelle Tombouctou, nommée Hassan-Pacha-Palanka :

« Nous demeurâmes, jusqu'à une heure avancée de la nuit, » occupés de la discussion des intérêts politiques des grands » États de l'Europe, de la Russie si puissante, et de la Turquie » trop faible pour maintenir dans l'obéissance ses millions de » Rayahs chrétiens.

» Il était curieux d'observer l'extrême amour-propre de ces » fiers paysans serviens et l'importance qu'ils attachaient à leur » petit État d'un million d'habitants, comme membre de la » grande famille européenne. Combien de fois on m'a redit la » gloire de la Servie sous son grand czar Douschan (1), dans un » temps où *le Schouab* (l'Autrichien) et *le Rouss* (le Russe)

(1) Au milieu du XIIe siècle, la Servie, profitant de la faiblesse de l'Empire de Constantinople, recouvra son indépendance et devint bientôt un puissant État qui, au XIVe siècle, sous Étienne Douschan, le plus grand de ses rois, conquit une partie de la Thrace, presque toute la Macédoine et plusieurs villes de Thessalie ou d'Albanie. Cette prospérité, toutefois, ne fut pas de longue durée. Vers 1370, la Servie tomba dans l'anarchie et ne se releva plus de sa décadence. Elle fut conquise par les Turcs en 1459. Belgrade seule résista jusqu'en 1521.

(*Note de la Rédaction.*)

» n'étaient encore que des barbares. « — Alors, » s'écriait » notre gigantesque capitan, « alors la Servie était un des plus » grands empires du monde, et son souverain portait le titre » *d'imperator Rasciæ, Bulgariæ, Bosniæ atque Albaniæ.* » — » Abordant ensuite un autre sujet d'orgueil national, notre hôte » se mettait à vanter la noblesse, la richesse et la pureté de » l'idiome slave qu'on parle en Servie. Comme c'était en Russie » que j'avais commencé à pratiquer la langue slave, mon ac- » cent trahit bientôt la source à laquelle était puisée ma science. » Mes auditeurs s'empressèrent de m'apprendre que le dialecte » parlé en Russie n'était qu'un idiome bâtard de la noble langue » servienne, de même que les Russes n'étaient eux-mêmes que » des métis issus du mélange de leur race primitive avec les » Tartares. Cet incident ne démontre-t-il pas que le désir d'u- » nion de toutes les races slaves n'est pas aussi général que vou- » draient nous le faire croire les ardents amis du Panslavisme ? » En réalité, l'idiome des Russes diffère de celui des Serviens, » autant que l'Italien diffère de l'Espagnol, et l'amalgame des » deux peuples éprouverait autant de difficulté que celui de » leurs langages.

» Pendant cette soirée, j'entendis raconter des traits presque » fabuleux de la bravoure du héros des Serviens, Tzerni George. » Les traditions qui se conservent en Servie sont aussi merveil- » leuses que celles qu'on attache, en Ecosse et en Suisse, aux » noms de Wallace et de Guillaume Tell. »

En 1812, Tzerni George avait réussi à soulever les Serviens contre les Turcs et même à expulser ceux-ci ; mais la Russie, alors menacée par Napoléon, voulut s'assurer la neutralité de la Turquie, en promettant d'apaiser la révolte qu'elle avait encouragée. Les moyens employés pour accomplir cet engagement sont caractéristiques. La diplomatie russe expédia, en Servie, un agent nommé Nedoba, qui conseilla aux insurgés, de la part du czar, de livrer leurs forteresses aux Turcs, moyennant l'engagement contracté par ces derniers, de se contenter d'un léger tribut annuel payé à la Porte. Tzerni George devina d'autant plus facilement la trahison, qu'il voyait une nombreuse armée ottomane se réunir sur la frontière pour envahir le pays au nom du sultan. L'envoyé russe, cependant, triompha de la cré-

dulité du sénat servien, et la province fut livrée sans résistance à l'ennemi. Aucune des promesses de la Russie ne se réalisa. Les Turcs, apportant avec eux le pillage et le meurtre, commirent toutes les cruautés imaginables, et les Serviens, trop tard désabusés, reconnurent qu'ils avaient eu tort d'écouter le langage trompeur de l'agent moscovite, au lieu d'obéir aux conseils patriotiques du guerrier qui, déjà une fois, les avait délivrés.

Un homme de basse condition, nommé Milosh, devint à son tour, en 1816, le chef populaire de la Servie, dont il a été plus tard le tyran détesté. Tzerni George était dans l'exil : il voulut arracher son pays à cette oppression nouvelle; mais les intrigues de la Russie vinrent, une seconde fois, l'entraver. Livré aux Turcs par son rival apostat, il fut assassiné (1). De beaux chants nationaux, qu'on entend partout en Servie, célèbrent à l'envi la bravoure et le patriotisme de Tzerni George.

Le prince régnant de Servie est le digne rejeton de ce héros; il possède l'affection de ses sujets et il la mérite. L'Autriche et la Russie, voulant empêcher son élévation, menacèrent son pays d'une double invasion; mais le peuple servien ne se laissa pas intimider.

« Les Serviens, » écrit M. Spencer, « réunissent toutes les » conditions nécessaires pour former, dans un avenir plus ou » moins prochain, une nation puissante, en s'adjoignant leurs » frères slaves de la Hongrie et des autres possessions autri- » chiennes. Cet évènement peut être prédit avec certitude, de- » puis que le gouvernement de Vienne a été assez mal inspiré » pour anéantir l'élément maggyare, le seul qui pût, avec quel- » que chance de succès, opposer une barrière efficace au pro- » grès du panslavisme, dont l'active propagande ne ralentira » pas ses efforts jusqu'à ce qu'elle ait effectué la fusion générale

(1) C'est en 1817 que Tzerni George fut pris et décapité par le pacha de Belgrade. Milosh résista aux Turcs jusqu'en 1829, époque à laquelle le traité d'Andrinople le reconnut comme prince tributaire de l'Empire Ottoman. Forcé, en 1835, de donner une constitution libérale à ses sujets, il a été renversé en 1839 et remplacé par son fils Michel, qui lui-même a été chassé, en 1842, par le petit-fils de Tzerni George, Alexandre Petrowitch.

(Note de la Rédaction.)

» qu'elle poursuit. Le ban Jellachich, ou tout autre général de » race slave au service de l'Autriche, pourra être ou n'être pas » fidèle aux drapeaux de l'Empereur : cela n'empêchera pas les » populations slaves, quelle que soit leur nationalité ou leur » croyance religieuse, de détester également l'Autrichien ou le » Turc, et d'être également impatientes du joug de Vienne ou » de celui de Constantinople.

» Le Servien est prudent et persévérant dans ses entreprises. » Fier et intrépide à la guerre, il est doux et conciliant dans les » rapports de la vie civile. Son langage est le plus riche et le » plus expressif de tous les idiomes slaves. Lorsque j'assistai » aux débats parlementaires de la Scoupchtina (1), je fus vive- » ment frappé de l'air simple et digne de ces orateurs illettrés » qui, toujours maîtres d'eux-mêmes, chaleureux sans violence, » animés sans exaltation, semblaient compter sur la justesse » de leurs arguments et non sur la force de leurs poumons, pour » persuader leurs auditeurs. En contemplant ces physionomies » honnêtes et mâles, je me figurais parfois que j'avais sous les » yeux une assemblée de nos anciens Bretons des siècles primi- » tifs. Les Serviens, en effet, nous ressemblent à plus d'un » égard ; ils ont notre indomptable résolution, notre goût des » luttes franches, notre horreur pour l'emploi du poignard, et » enfin ce mélange de sentiments aristocratiques et démocra- » tiques à la fois, qui distingue la race anglo-saxonne. »

La Servie, pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler, a fourni à l'histoire des peuples modernes l'un de ses plus intéressants chapitres. Le progrès social de ce petit pays paraît véritablement extraordinaire, lorsqu'on se rappelle qu'il vient de soutenir une lutte de vingt-cinq ans pour son indépendance. En constatant cet heureux résultat, M. Spencer le compare à la triste situation de la Grèce, délivrée du joug ottoman à peu près à la même époque et au prix d'efforts semblables. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« On devait croire que, profitant de son littoral très déve- » loppé, qui la met en rapport immédiat et continuel avec les » mœurs, l'industrie et les lumières des nations les plus civili-

(1) Assemblée nationale des Serviens.

» sées de l'Europe, la Grèce aurait fait de rapides progrès dans » son amélioration sociale : c'est, cependant, ce qui n'a pas eu » lieu. La population de ses ports est seulement devenue plus » familière avec les vices de la plus basse classe maritime de » l'Italie ; et, encore aujourd'hui, lorsqu'un voyageur se hasarde » à visiter l'intérieur des provinces, il est à peu près certain » d'être dévalisé par la population de brigands au milieu de la- » quelle il s'est aventuré. Le Grec n'épargne personne, pas même » un ami, dès qu'il s'agit de piller. Le Servien, au contraire, » garde ses coups pour le Turc, son ennemi héréditaire, que » toujours, d'ailleurs, il attaque en face.

» L'étranger peut traverser la Servie dans toutes les direc- » tions sans recevoir la moindre injure ; et, s'il réclame l'hospi- » talité, elle lui est accordée avec empressement par le plus » pauvre comme par le plus riche. Quelque primitives que » soient encore leurs mœurs, quelque bornée que soit leur con- » naissance des usages de la civilisation, les Serviens compren- » nent et pratiquent ces deux grandes vertus sociales : l'hon- » neur et la probité.

» Tandis que, grâce à la magie de ses souvenirs historiques, » la Grèce obtenait les sympathies de tous les États chrétiens, » inspirait la plume du savant et du poète, attirait à son aide » l'épée de plus d'un vaillant aventurier et mettait à contribu- » tion toutes les bourses, la population chrétienne de Servie, » ignorée du monde civilisé, soutenait avec constance un conflit » bien plus sanglant. Tandis qu'au moment du danger ou de la » défaite, les Grecs trouvaient un refuge assuré sur les vaisseaux » des puissances européennes, les malheureux Serviens n'a- » vaient d'autres moyens de pourvoir à leur sûreté que de fuir » au fond de leurs forêts ou sur les âpres sommets de leurs » montagnes. Ajoutez à ce désavantage des Serviens, celui d'être » entravés sans cesse par les intrigues de l'Autriche ou de la » Russie, selon que l'intérêt de ces deux puissances les portait à » complaire à la Porte Ottomane. La persévérance opiniâtre et » la bravoure indomptable des Serviens sont parvenues à triom- » pher seules de tous les obstacles, tandis que, sans la bataille » de Navarin, la Grèce n'eût jamais été libre.

» Et quelle différence entre les deux pays sous le rapport de

» l'administration! Dans l'un, nous voyons le désordre et les » folles dépenses; dans l'autre, la sagesse et l'économie. Les » Serviens ont conquis leur indépendance à l'aide de leur travail » autant qu'au prix de leur sang; tandis qu'une portion de la » population portait les armes, le reste cultivait la terre et nour- » rissait les combattants. Aussi, point de dette nationale aujour- » d'hui pour payer les frais de la guerre. Le prince de Servie n'a » pour tout palais qu'une espèce de chaumière, et il administre » le revenu public de telle sorte qu'il suffit aux besoins de » l'État. Là, point de gouvernement coûteux, point de cour » somptueuse, point de sinécures. Si les employés civils et mili- » taires sont rétribués d'une manière modique, ils sont, du » moins, payés avec régularité, et ils s'acquittent de leurs de- » voirs avec une exactitude dont le voyageur trouve partout » la preuve dans la satisfaction et dans la reconnaissance du » peuple.

» Si nous portons ensuite nos regards sur la Grèce, nous » trouvons que sa population n'excède pas celle de la Servie. » Mais, hélas! il n'en est pas de même de sa dépense. Ici, nous » voyons une cour habituée au luxe; un palais splendide, une » troupe dorée de chambellans, de dames d'honneur, de maré- » chaux, de généraux, d'aides-de-camp, et enfin toute une ar- » mée d'officiers à demi-solde ou d'employés civils sans fonc- » tions. A ces abus s'ajoutent la représentation et l'étiquette, qui » peuvent bien convenir au souverain d'une petite cour d'Alle- » magne, mais qui sont fort déplacées à Athènes, où la simpli- » cité s'accorderait bien mieux avec l'état du pays. Une législa- » tion importée aussi d'Allemagne a soumis le peuple à des for- » malités et à des frais interminables, en même temps qu'elle a » fait naître une classe nombreuse de gens de lois avides et in- » trigants. Comment la Grèce pourrait-elle prospérer, lors- » qu'elle a tant de charges abusives à supporter? Comment son » gouvernement pourrait-il satisfaire aux demandes de rembour- » sement des puissances étrangères, lorsqu'il lui faut subvenir » aux dépenses de cette extravagante organisation? L'existence » d'un pareil essaim de frelons vivant aux dépens de l'industrie » de la nation, serait tout au plus tolérable dans un grand » pays riche et prospère; mais, ici, elle a pour effet certain

» de pousser le peuple au brigandage et à la sédition. En un » mot, aussi long-temps qu'une réforme radicale n'aura pas » eu lieu, il faut désespérer du bonheur de la Grèce.

» Quant à la Servie, on peut affirmer qu'elle s'attache de plus » en plus à son chef. Digne fils de Tzerni George, ce prince a » conquis l'affection de ses sujets par ses actifs efforts pour faire » entrer son pays dans les voies de la civilisation. Des écoles » sont établies dans les villages; des colléges ont été créés dans » la capitale, et partout le personnel des instituteurs ou des pro- » fesseurs réunit les meilleures conditions d'aptitude. La cons- » titution a été révisée dans un sens conforme aux désirs de » l'Autriche, de la Russie et de la Porte. L'organisation des tri- » bunaux, déjà efficace autant que simple, a été modifiée de » manière à s'accorder mieux encore avec les habitudes lo- » cales. »

Le même bon sens pratique se retrouve dans les institutions militaires et financières. En somme, le plus grand danger que la Servie ait à courir, c'est que son peuple, au lieu de se contenter de suivre la voie d'amélioration qui lui est si heureusement ouverte, ne cède à l'ambition de former un jour le noyau d'un nouvel empire.

M. Spencer insiste, dans son premier volume, sur l'utilité que pourrait offrir la Turquie comme moyen d'écoulement du surcroît de population des grands États européens.

« Lorsqu'on a parcouru l'Asie-Mineure et les provinces de la » Turquie d'Europe, on est naturellement conduit à cette con- » viction, que la population surabondante de l'Angleterre, de la » France ou de l'Allemagne, n'a pas besoin de franchir l'Océan » pour aller chercher une nouvelle patrie dans les déserts de » l'Amérique. Un voyage de quelques jours amènerait le colon » industrieux en de moins lointaines contrées, où il trouverait » tous les avantages d'un sol naturellement fertile. Tôt ou tard, » le flot de l'émigration prendra cette direction, et alors les gou- » vernements de l'Europe occidentale devront encourager, même » au prix des plus grands sacrifices pécuniaires, le mouvement » qui se manifestera, s'ils veulent enfin étouffer l'hydre de l'in- » surrection, incessamment nourrie par le manque de travail et » par le paupérisme qui en est la conséquence.

» De même que les individus, les nations voient leurs besoins » et leurs désirs se multiplier à mesure que leur prospérité se » développe. Le pays qui accroît sa civilisation, son industrie et » son commerce, détermine ou accélère le progrès des États voi- » sins. L'échange des productions respectives ne tarde pas à s'é- » tablir. Les classes riches, qui ont besoin d'une infinité d'ob- » jets de luxe, stimulent l'esprit d'invention des classes indus- » trieuses et provoquent l'emploi d'une foule de bras laborieux. » Si, par un évènement imprévu, l'opulente Angleterre, mainte- » nant à la tête du mouvement industriel et commercial du » monde, était frappée de ruine, le contre-coup de sa chute se- » rait ressenti chez tous les peuples civilisés, et il s'ensuivrait » un retard séculaire dans le progrès général des nations.

» Isolée par son esprit d'exclusion et professant une religion » hostile aux croyances de la majorité de ses sujets, la Turquie » est, jusqu'à ce jour, une terre à peu près inconnue au reste de » l'Europe. Ses immenses ressources demeurent privées d'em- » ploi ; toute activité commerciale, tout stimulant quelconque » a manqué à ses peuples. Les plus belles contrées de notre hé- » misphère se sont ainsi dépeuplées graduellement, et, pour les » rendre productives, il faudrait aujourd'hui les pourvoir de » nouveaux habitants doués d'intelligence et d'activité. Ce serait » le seul moyen de ramener la vie et l'énergie parmi les débris » de l'ancienne population. On obtiendra ce résultat en organi- » sant chez les nations éclairées de l'Europe occidentale, quel- » que système d'émigration bien conçu, au succès duquel tous » les gouvernements sont profondément intéressés.

» Ces gouvernements n'ont-ils pas à se préoccuper perpé- » tuellement de l'immense disproportion qui existe entre la pro- » duction et la demande des produits? Le plan que nous indi- » quons n'ouvre-t-il pas de nouvelles voies au travail et à » l'industrie des populations? N'est-ce donc pas pour eux un » impérieux besoin, que celui de donner comme but à l'activité » de leurs sujets mécontents, ces contrées si long-temps oubliées » et pourtant si fécondes en ressources? Ne devraient-ils pas, » enfin, employer tous leurs efforts à corriger, selon l'esprit du » siècle, l'administration déplorable qui pèse sur la Turquie » d'Europe, habitée par des millions de chrétiens, et à ériger

» ces belles provinces en une monarchie chrétienne, sous la sou-
» veraineté du sultan?

» Ces mêmes puissances pourraient conclure avec la Porte, » un traité déterminant les conditions auxquelles seraient ac- » cueillis leurs colons respectifs. Et lorsqu'un système équitable » d'administration aurait été établi, quel est l'émigrant qui, forcé » de chercher une terre nouvelle, ne préférerait pas aux régions » transatlantiques, la contrée bien plus voisine où murissent à » la fois l'orange et le citron, la figue et le raisin, le maïs et le » froment, le coton, enfin, et la plupart des plantes des climats » les plus chauds.

» On peut déjà reconnaître en Servie, une amélioration dé- » cidée dans les idées et les mœurs des populations qui habitent » les bords du Danude. Ce progrès, qui est le résultat incontes- » table de l'introduction de la navigation à vapeur sur le fleuve, » est destiné à se développer de plus en plus, à mesure que l'es- » prit d'activité de l'Occident continuera de verser les lumières » de sa science et de ses arts sur l'Orient, encore plongé dans » les ténèbres de l'ignorance. Qu'un moderne Cadmus veuille, » par des efforts d'énergie et d'intelligence, immortaliser son » nom en se plaçant à la tête du mouvement d'émigration, et, » dans bien peu de temps, nous verrons le pasteur d'aujourd'hui » transformer sa misérable hutte en une demeure opulente. » Qu'on n'oublie pas que ce pasteur possède un millier d'acres de » terre, et qu'une pareille superficie, s'il la cultivait, deviendrait » pour lui la source d'une immense richesse. Des villes prospères, » populeuses, remplaceraient bientôt les villages si pauvres et si » rares d'aujourd'hui; et au lieu des bergers parcourant les » montagnes et les forêts depuis le lever du soleil jusqu'à son » coucher, on verrait dans les mêmes lieux des millions d'hom- » mes activement engagés dans les divers travaux de la vie civi- » lisée. Le Danube, la Save et la Morave montreraient, en même » temps, sur leurs eaux limpides, d'innombrables bateaux à va- » peur, apportant à des populations nouvelles leur part de la » richesse commerciale du globe.

» Pour nous, habitants du vieux continent, quand nous voyons » l'Anglo-Saxon du Nouveau-Monde pousser ses chemins de fer » jusqu'à des milliers de lieues, ne serait-ce pas avouer notre

» décrépitude, que de nous déclarer impuissants à étendre les » ramifications de nos rails, seulement jusqu'aux confins de l'Europe? — Non, nous ne devons pas nous arrêter dans nos entreprises, tant que nous n'aurons pas réduit à quelques jours, » la distance qui nous sépare encore de Constantinople, de Téhéran et même de Calcutta.

» Lorsque tous les peuples seront adonnés à l'industrie et au » commerce, la guerre deviendra presqu'impossible; et lorsque » partout le travailleur verra ses efforts rétribués par un juste » salaire, il n'y aura plus de motif pour les révoltes.... »

De Servie, notre voyageur, franchissant la frontière réelle de l'Empire turc, passe en Bulgarie, où les mahométans sont en très petit nombre comparativement à la population chrétienne; mais comme ils sont les maîtres et comme leur religion encourage les donations pieuses, leurs mosquées sont bien plus nombreuses et bien mieux entretenues que les églises. On peut aisément conjecturer quels sont les résultats moraux de cette domination exercée par une minorité numériquement très faible, sur la masse entière d'un peuple naturellement irritable et guerrier, surtout si l'on se rappelle que c'est un article de foi pour les musulmans, de croire qu'ils n'ont aucune loi à garder envers les infidèles. De là, entre les deux races, tant de luttes qui, de part et d'autre, ont paru n'avoir d'autre but que l'extermination. M. Spencer pense cependant qu'un pouvoir tolérant, juste et fort, pourrait parvenir à maîtriser ces passions hostiles.

Nissa de Bulgarie est l'une des plus anciennes cités de la Turquie d'Europe. Résidence d'un pacha ou gouverneur militaire, habitée par une population de douze mille âmes, elle est, selon l'usage constant des villes turques, divisée en trois parties distinctes qui portent les noms slaves de *Grad*, de *Varosh* et de *Palanka*. Mais écoutons la description de M. Spencer :

« Le Grad (la Kaleah des Turcs), isolé et fortifié, est ordinairement situé sur le sommet d'une éminence ou d'un rocher; » c'est là que réside le pacha et que se trouve le siége de son » administration. Là, aussi, sont placées les casernes des soldats, les maisons des fonctionnaires religieux, civils ou militaires, le tribunal, et enfin la principale mosquée, avec son

» dôme et ses minarets, dont les toits brillent au soleil d'un éclat
» métallique.

» La Varosh ou la basse ville, nommée Chehir par les Turcs,
» est habitée par les marchands et les artisans ; elle est entourée
» d'un fossé profond, garni de palissades, et ses portes sont fer-
» mées soigneusement chaque soir. Les rues, ordinairement sil-
» lonnées par un ruisseau fangeux, sont bordées de maisons
» auxquelles nous accordons ce nom par pure courtoisie, car
» elles ressemblent plutôt à des huttes de nomades, tant leur
» construction manque d'art et de solidité. A l'extérieur de ces
» habitations est attaché, par de massifs gonds de fer, un large
» volet de bois qui, relevé pendant le jour, forme une espèce
» d'auvent soutenu par de longs poteaux, et qui, la nuit, lors-
» qu'il est abaissé, devient une clôture contre les voleurs. Au
» dedans des boutiques règne une plate-forme, haute d'environ
» deux pieds, dont une partie reçoit l'étalage des objets mis en
» vente, tandis que le reste sert de divan. C'est là que l'on voit
» le marchand, qu'il soit Grec, Arménien, Slave, Juif ou Turc,
» se tenir assis dans toute la gravité orientale, fumant le tchi-
» bouque ou aspirant le narghileh, et parfaitement indifférent,
» du moins en apparence, au débit plus ou moins actif de sa
» marchandise.

» Pour pénétrer dans l'intérieur de l'une de ces maisons, il
» faut traverser la boutique ou la pièce qui en tient lieu : on
» arrive ainsi jusqu'à la petite cour rectangulaire encadrée par
» les corps de logis qui renferment le harem et tous les acces-
» soires d'un ménage d'Orient. Si la famille est nombreuse et si
» son chef est opulent, il existe ordinairement au-dessus du
» rez-de-chaussée, un étage pourvu d'une galerie formant bal-
» con sur la cour, au centre de laquelle un petit jet d'eau re-
» tombe en murmurant dans un bassin.

» On trouve habituellement dans les boutiques, du tabac de
» toute espèce et de tout prix, des confitures de différente sorte,
» contenues dans des vases de verre ; des tchibouques et des
» narghileh de toute forme et de toute grandeur ; des fruits, des
» légumes, du sel, des harnais, des habits vieux ou neufs, et une
» foule d'autres objets usuels. Entremêlés avec les boutiques,
» sont les cafés et les restaurants, remplis d'oisifs mangeant, bu-

» vant, fumant et jouant aux échecs, dans une atmosphère de » tabac aussi épaisse qu'un brouillard de Londres au mois de » novembre.

» Tous les métiers s'exercent, en quelque sorte, en plein air; » car les boutiques sont complètement ouvertes. L'armurier et le » chaudronnier, le sellier et le faiseur de pipes, le cordonnier » et le tailleur, le boulanger et le cuisinier, laissent voir au pas- » sant les procédés divers de l'art qu'ils pratiquent. Le bazar » couvert, toujours placé dans la Varosh, réunit les marchan- » dises de prix, c'est-à-dire les étoffes de soie, de satin et de ve- » lours tissues à Broussa; les calicots de Manchester confec- » tionnés à Vienne; la mercerie et la bijouterie de Paris fabri- » quées à Vienne pareillement; enfin, les riches tapis et les » brillantes broderies de l'Orient : le tout est artistement dis- » posé de manière à séduire les chalands. Le bazar sert géné- » ralement de promenade aux officiers du Nizam, aux fonction- » naires civils, aux marchands turcs, arméniens, grecs et juifs, » tous vêtus de larges robes flottantes et de turbans aux bril- » lantes couleurs. De temps en temps, à côté de cette foule, se » glisse silencieusement, le long des murs, une dame qui, com- » plètement enveloppée de son jamack blanc, semble être un » fantôme appartenant à un autre monde.

» Le Palanka, qu'on pourrait appeler le faubourg, est égale- » ment enclos d'une palissade formée de troncs d'arbres enfon- » cés dans la terre et fortement reliés les uns aux autres. Cette » troisième enceinte est habitée par la classe la plus pauvre des » Rayahs, dont elle renferme les cabanes, les ateliers et les ca- » barets. Là aussi le voyageur, en parcourant les rues, peut » observer à son aise l'exercice des diverses professions méca- » niques. Autour des villes se trouve ordinairement un vaste » espace exclusivement consacré à la sépulture des morts : c'est » ce que ce peuple poétique nomme la cité des ancêtres. On y » voit souvent le campement de quelque tribu nomade de Bohé- » miens. C'est encore dans le même lieu que sont abandonnées » les carcasses des animaux, afin qu'elles servent de nourriture » aux vautours et aux chiens demi-sauvages qui, dans toutes les » villes de Turquie, errent sans maître et sans asile; enfin, on y » exécute les criminels. »

Il est facile d'imaginer que de pareilles villes sont loin d'être salubres. Resserrées dans le plus petit espace possible, leurs rues sont nécessairement étroites et mal aérées : elles ressemblent, sous ce double rapport, à celles de nos villes fortifiées du moyen-âge. Les lois de la propreté n'y sont pas mieux observées aujourd'hui qu'elles ne l'étaient dans le reste de l'Europe il y a cinq cents ans. Ce sont autant de cloaques où l'on dépose toutes les immondices qui s'y accumulent indéfiniment ; car les chiens et les vautours sont seuls chargés du nettoyage. Ici, l'on voit la cause de ces quarantaines sévères qui sont établies entre les diverses provinces de l'Empire turc. Presque toutes les villes, en effet, incessamment désolées par la fièvre, sont en proie à des épidémies fréquentes et meurtrières. Voici comment M. Spencer nous dépeint l'état moral de la population qui a cherché, dans ces tristes cités, une sécurité relative et des moyens d'existence toujours précaires :

« Des siècles d'une tyrannie féroce ont abruti les populations » et anéanti leur énergie : elles ne manquent pas seulement d'un » bon régime administratif, elles sont totalement dépourvues de » cet esprit d'entreprise qui est le principe d'action des nations » occidentales de l'Europe. L'absence de progrès est visible » partout, dans les constructions, chez les sujets et chez les » gouvernants. Le palais du pacha est en bois. Si un ancien pont » en pierre est emporté par l'inondation, c'est aussi un pont de » bois qui le remplace. Si une ville est détruite par le feu, c'est » la forêt voisine qui, seule, fournit des matériaux pour sa re- » construction. Des forteresses démantelées, des tours croulant » de toutes parts, des cités en ruines, habitées par des spectres » affamés, voilà les traits saillants du tableau qui ne cesse de » s'offrir à l'étranger parcourant ces malheureuses provinces.

» Si vous exprimez votre surprise à quelque Rayah slave ou » grec, il vous dira qu'une maison bien bâtie ou un extérieur » d'aisance exciterait immanquablement la cupidité du Turc, » son tyran insatiable. Si vous vous adressez à l'orgueilleux » Osmanli, il vous répondra, après avoir invoqué gravement, à » plusieurs reprises, le nom d'Allah : « Pourquoi dépenserions- » nous notre argent en améliorations, en réparations ou en » constructions, afin d'enrichir des infidèles? » — Tous deux

» sont superstitieux ; tous deux sont fatalistes ; tous deux croient » fermement que le jour s'approche où l'un obéira à un prince » chrétien, tandis que l'autre sera rejeté en Asie. »

Pour qu'un mauvais gouvernement subsiste, il faut, de toute nécessité, que le peuple soit dégradé. Heureusement, la tâche n'est pas toujours facile, ni l'effet toujours durable. En Turquie même, la situation paraît violente et peu stable aux yeux les moins clairvoyants.

M. Spencer, parcourant ensuite la Mœsie, nous fournit, dans les lignes suivantes, une intéressante esquisse du caractère et des usages de la population :

« Les traditions locales, s'ajoutant aux notions qu'on possède » sur l'histoire primitive des habitants de ce district monta- » gneux, nous apprennent qu'ils cultivent depuis un temps im- » mémorial les terres possédées originairement par leurs ancê- » tres. Ils ont souffert pendant plusieurs siècles les extorsions » des Turcs. Leurs villages ont été brûlés et leurs familles ex- » pulsées, tantôt par les irruptions des spahis de Bosnie ou » d'Albanie, toujours avides de pillage, tantôt par les cavaliers » du pacha ou par les troupes du sultan, lorsqu'une révolte » éclatait ; mais les intervalles de tranquillité qui succèdent tou- » jours aux crises ont suffi pour guérir chaque fois ces bles- » sures. Les autorités turques, d'ailleurs, sont ordinairement » assez disposées à contribuer au rétablissement de la paix ; car, » après tout, il faut que le gouvernement trouve de l'argent pour » les impôts ; il faut que le pacha et ses spahis puissent vivre. » Or, le travail patient et laborieux du Rayah peut seul subve- » nir à ces divers besoins. Les cultivateurs opprimés de la plaine » ont toujours trouvé aussi, chez l'Haiduc indépendant de la » montagne, un asile fraternel qui leur donnait le temps de né- » gocier avec leurs maîtres et d'obtenir les garanties nécessaires » à leur retour dans leurs habitations. La propriété est si peu » sûre dans ces malheureuses contrées, qu'on ne peut s'étonner » de n'y rencontrer que des huttes de l'apparence la plus misé- » rable. La seule indication réelle de l'aisance du paysan est le » nombre de têtes de bétail dont se compose son troupeau ou la » contenance du champ qu'il a ensemencé.

» Nous avons voyagé plusieurs jours de suite dans les mon-

» tagnes et les vallées qui avoisinent le cours de la Morave, » sans rencontrer ni croix, ni chapelle, ni église, ni mosquée » qui pût nous avertir que nous ne traversions pas un pays ab- » solument dépourvu de croyance religieuse. Une fois seule- » ment, à quelques milles de Leskowatz, nous avons aperçu une » pauvre église de Rayahs. Un pareil fait n'a pas besoin de com- » mentaires.

» Quelles doivent avoir été l'intolérance et la persécution des » Turcs, pour qu'une population, qui compte plusieurs milliers » d'hommes, n'ait pas osé élever le simple abri qui suffisait à son » culte ; et combien l'on doit admirer la fidélité gardée par ces » malheureux chrétiens à la croyance de leurs pères. A l'excep- » tion des Arnautes d'Orkup et de quelques milliers de Turcs » habitant les forteresses de Leskowatz et de Vrania, toute la » population de cette région montagneuse se compose de Rayahs » du rite grec, appartenant aux deux grandes familles slaves des » Bulgares et des Rasciens. Par cette dernière dénomination, » généralement adoptée dans les provinces turques, on entend » la souche servienne. Quoiqu'il existe toujours quelque diffé- » rence appréciable entre les diverses tribus, leurs mœurs sont » à peu près semblables, leur dialecte est presque partout le » même, et l'on peut affirmer qu'elles ne forment qu'un seul et » même peuple, uni d'ailleurs par le lien puissant d'une même » foi religieuse.

» Le Bulgare de la Mœsie, qui a emprunté une partie de la » fierté de son voisin le Rascien, est tout différent de son frère » si timide, l'habitant de la Bulgarie proprement dite. Resté » fidèle aux occupations agricoles qui caractérisent sa nationa- » lité, on le trouve toujours établi dans quelque vallon écarté » bien pourvu d'eau et bien exposé au soleil ; double condition » nécessaire au succès d'une culture intelligente.

» Le Rascien se distingue par sa physionomie plus noble, par » son air martial et digne, par ses goûts qui, pareils à ceux du » Servien et aussi à ceux de l'Arabe, lui font préférer le soin » des troupeaux aux travaux agricoles du Bulgare. Générale- » ment, il choisit pour emplacement de sa demeure les plateaux » élevés où il lui est plus aisé de se garantir des razzias des ma- » raudeurs turcs. Bien qu'il se déclare membre de la grande

» famille servienne, le Rascien, d'après la ressemblance de ses » traits avec ceux de l'Albanais, semble être un intermédiaire » entre les tribus slaves d'origine moderne et celles de la période » primitive. Cette conjecture s'appuie sur les chants nationaux, » dans lesquels les tribus rasciennes célèbrent les exploits de » leurs ancêtres et les font remonter jusqu'aux jours d'Alexandre » et de Philippe de Macédoine. »

Quant au mode de gouvernement qui prévaut parmi les populations slaves soumises à la Turquie, M. Spencer le décrit ainsi : « Le régime patriarcal et populaire adopté par les tribus slaves » de ces provinces, partout où il leur a été permis de garder les » coutumes de leurs ancêtres, est fort curieux à observer. C'est » le reste d'un système primitif de gouvernement qui, inventé » par l'homme au début de la civilisation, convient parfaitement » à une société dont tous les membres n'ont qu'une seule et » même occupation, la culture des champs. Nous ne devons pas » oublier qu'ici le fils se sépare rarement de ses parents, et que, » pourvu d'une certaine indépendance, il demeure cependant » dévoué à l'intérêt général de la famille. La conséquence de » cette coutume séculaire est l'existence de familles si nom- » breuses, qu'une seule d'entre elles suffit pour former un vil- » lage de trente à quarante cabanes, dont chacune est distinguée » par le seul nom de baptême de celui qui l'occupe.

» Quand une famille s'est multipliée jusqu'au point de com- » poser un village, l'un des anciens est élu pour administrer la » communauté. C'est lui qui règle la tâche quotidienne de cha- » cun, le travail extérieur des hommes dans les champs comme » les soins intérieurs du ménage dévolus aux femmes ; il pour- » voit aux besoins du pauvre et de l'infirme ; il est l'arbitre de » toutes les disputes ; il est à la fois le patriarche de la tribu, le » juge, le trésorier, le médecin ; et même, en l'absence du » prêtre, il lit les prières de l'Église, brûle l'encens et prononce » les bénédictions.

» Lorsque plusieurs villages, s'alliant entre eux, forment une » confédération pour leur défense mutuelle, ils élisent un chef » commun, nommé Kodji-Bachi, dont l'autorité est, dans cer- » tains cas, reconnue par le gouvernement turc, et qui devient » ainsi un organe officiel entre ses concitoyens et le pacha de la

» province. C'est devant son petit tribunal que se plaident toutes » les affaires civiles ou criminelles de la confédération. Il a pour » lieutenants les anciens des villages, et tous les membres de » chaque tribu sont tenus envers lui à un serment solennel de » fidélité auquel se joint une promesse d'assistance mutuelle, » en toute circonstance, à l'égard du reste de la communauté. » La durée des fonctions du Kodji-Bachi dépend de son habi- » leté dans la gestion des affaires publiques. Il peut toujours » être déposé et remplacé par quelque autre patriarche méri- » tant mieux que lui la confiance de ses concitoyens.

» La cabane, ou plutôt la collection de cabanes où réside le » Kodji-Bachi, est souvent une propriété publique. Dans ce cas, » elle est entourée d'une forte enceinte de palissades, et con- » tient, outre la demeure du chef, la salle du tribunal, la salle » d'apparat pour la réception des étrangers, les magasins de ré- » serve, et enfin le trésor de la confédération. Autrefois, le gou- » vernement turc permettait au Kodji-Bachi quelques gardes » armés qui lui servaient à maintenir l'ordre dans les villages de » sa circonscription ; mais depuis le hatti-sherif relatif aux Ar- » matolis, qui a supprimé en même temps toutes les gardes com- » munales, il n'est plus permis à aucun Rayah de porter les » armes, si ce n'est dans quelques districts particulièrement ex- » posés aux irruptions des Albanais.

» En cas de guerre ou dans toute autre circonstance grave, » quand une taxe extraordinaire est demandée, ou quand il s'a- » git de quelque affaire importante qui mérite d'être discutée, » la Scoupchtina est convoquée. Dans cette espèce de parle- » ment, composé des anciens du village et présidé par le Kodji- » Bachi, la question du jour est régulièrement débattue, et la » décision de l'assemblée devient pour le peuple une loi à la- » quelle il ne songe jamais à désobéir.

» Les populations se montrent fortement attachées à cette ad- » ministration patriarcale qui s'adapte à merveille à un certain » état de la société, et particulièrement aux mœurs des pays de » montagnes. Partout où elle existe, elle entretient un véritable » esprit républicain. C'est pourquoi, lorsque la nature monta- » gneuse d'un canton offre de suffisants moyens de défense, les » villages ne manquent jamais d'élire un chef, ni de former vir-

» tuellement une petite confédération, sans cesser pour cela de » se soumettre à la domination turque et de s'acquitter de l'im» pôt envers le sultan. Nous pourrions citer de nombreux » exemples de ces républiques en miniature subsistant au mi» lieu d'un empire despotique. Leurs habitants, race ordinaire» ment mélangée de Slaves, de Grecs et de Roumains, paient » tribut à la Porte en conservant la libre possession de leur » territoire. Pas un Turc n'oserait se hasarder à franchir la li» mite de ces espèces de forteresses où tout homme est soldat, » et où les femmes mêmes portent toujours à leur ceinture le » poignard ou le pistolet.

» C'est ainsi que le petit État du Tzernegore (1), dont la po» pulation monte à peine à cent mille âmes, a maintenu depuis » des siècles son indépendance et son gouvernement patriar» cal, en bravant du haut de ses rochers toutes les forces de » l'Empire Ottoman, même au temps des sultans les plus puis» sants et les plus guerriers. »

Plus loin, M. Spencer déplore le triste usage que le clergé de l'Église grecque fait de son influence :

« Quoique les réformes effectuées par le sultan aient déjà » produit beaucoup de bons résultats, il reste encore bien des » griefs à redresser au sujet de la religion. Les Rayahs ne peu» vent construire ni réparer une église ou un monastère sans un » firman spécial du divan; et lorsqu'après plusieurs années de » sollicitation cette autorisation est enfin obtenue, il faut la » payer au prix d'une somme exorbitante. Le gouvernement » turc impose, en outre, aux Rayahs, au nom du patriarche de » Constantinople, une lourde taxe pour l'entretien des hauts » dignitaires de l'Église grecque, tout en se réservant la nomina» tion des évêques dans un certain nombre de districts. Or, » cette nomination est toujours vendue à prix d'argent, au plus » offrant, par les ministres ottomans.

» Comme les prélats ainsi nommés sont des Grecs Fana» riotes (2), entièrement étrangers à la langue et aux mœurs de » la population slave, celle-ci leur attribue des sentiments poli-

(1) *Tzernegore* signifie, en langue slave, montagne noire; c'est le pays du *Montenegro*, connu parmi nous par la traduction italienne de son nom.

(2) Le Fanar est le quartier de Constantinople habité par les Grecs.

» tiques opposés aux siens, et n'accueille leur élévation qu'avec
» déplaisir; elle les regarde même souvent comme des espions
» soldés par le gouvernement turc. Quoi qu'il en soit, ils exer-
» cent une très grande autorité sur le clergé inférieur, qui, dé-
» pourvu d'éducation, simple dans ses mœurs et ignorant des
» choses du monde, se soumet sans résistance aux volontés de
» ses supérieurs. »

Malgré tous ces abus, le peuple demeure profondément attaché à sa religion, paie sans murmurer les frais du culte, et déteste les schismatiques latins presque autant que les Musulmans. Le vrai chef de l'Église grecque, aux yeux des Rayahs des Turcs, n'est pas d'ailleurs le patriarche de Constantinople, mais le czar de Russie. C'est Pierre le Grand qui, à l'exemple de Henry VIII d'Angleterre, s'est attribué ce caractère religieux que ses successeurs ont trouvé trop profitable pour s'en dessaisir. Le czar est donc, à la fois, souverain temporel et spirituel. De là, pour son gouvernement, une unité et une facilité merveilleuses. Ce pouvoir, qui s'appuie sur la superstition et sur l'ignorance des classes populaires, doit tirer d'une base aussi solide autant de force que de ses nombreuses armées.

M. Spencer explique ensuite la situation du clergé paroissial des provinces chrétiennes de la Turquie. Les prêtres qui le composent, nés pour la plupart dans les cantons où ils exercent leur ministère et mariés à des femmes qui ont la même origine, sont fort respectés par le peuple dont ils partagent le patriotisme, bien différents en cela des évêques grecs venus de Constantinople.

Dans ses observations générales sur l'état politique de la Turquie, notre voyageur indique à la fois les changements qui seraient les plus désirables et les formidables obstacles qui s'opposent à la réalisation des réformes.

« Les lois de Mahomet, » dit-il, « sont pleines de sagesse
» pratique, et leur application offrirait peu d'inconvénients réels
» si l'on pouvait compter sur l'impartialité des cadis, qui jugent
» toujours sans l'assistance d'aucun conseil. Mais dans les États
» où le pouvoir exécutif est corrompu, les lois sont nécessaire-
» ment mal observées, ce qui donne lieu à des griefs sans nom-
» bre. La vénalité des juges, la rapacité des fonctionnaires, le

» préjugé des castes, le fanatisme religieux et l'arbitraire qui » préside à l'établissement de l'impôt sont autant de causes qui, » ensemble ou séparément, contribuent à pressurer le Rayah » dont le travail doit, en définitive, satisfaire à tous les besoins » de l'empire. De là un mécontentement profond et général.

» Dans un pays où selon le caprice du souverain, selon les » influences multipliées de la séduction, le fils d'un savetier peut » devenir pacha et visir, tout changement parmi les dépositaires » du pouvoir ne fait qu'ajouter aux maux des sujets en substi- » tuant à un fonctionnaire déjà riche un homme pauvre qui, » pour s'enrichir à son tour, doit recourir aux extorsions. Si, » pouvant invoquer quelque motif évident de plainte, un Rayah » s'adresse au divan, il y trouve presque toujours, il est vrai, » une prompte justice. Dans les cas extrêmes, le coupable est » même privé de son emploi et dégradé de son rang. Mais mal- » heur au Rayah, malheur à la tribu dont les réclamations au- » ront causé la destitution d'un dignitaire ottoman; car le » successeur de celui-ci trouvera toujours mille moyens de le » venger sans contrevenir ouvertement à la loi.

» Un pareil état de choses ne saurait être durable. Une aris- » tocratie de fonctionnaires besogneux et rapaces est l'une des » plus grandes calamités qui puissent affliger un État quelconque. » Voilà très certainement la principale cause de la décadence de » l'Empire turc; car c'est de cette source que sont sorties la » corruption et toutes les infamies qui la suivent. Si jamais le » sultan parvenait à asseoir son pouvoir sur des fondements so- » lides, il faudrait pour première mesure qu'il sacrifiât son ca- » ractère de propriétaire du sol de l'empire, et qu'il créât une » aristocratie indépendante. Cette réforme pourrait s'accomplir » par des concessions de terres accordées, sans distinction de reli- » gion ou de race, aux hommes qui en seraient les plus dignes, » et par l'établissement de la loi de primogéniture qui, en ren- » dant la propriété héréditaire, intéresserait les familles à la » prospérité permanente de l'État. Par son indépendance pécu- » niaire et par le respect de son nom, le grand propriétaire hé- » réditaire est toujours placé au-dessus de la tentation de s'en- » richir en usant de moyens illicites.

» La démoralisation trop évidente de l'Empire turc prouve

» surabondamment que son système de gouvernement par le » fonctionarisme est profondément contraire au progrès d'un » État. Tandis que d'autres pays, bien inférieurs en ressources de » toute nature, ont accru leur civilisation, leur prospérité et leur » puissance, la Turquie n'offre qu'un chaos d'abus au milieu » duquel les populations demeurent dépourvues d'instruction, » d'énergie et d'intelligence parce qu'une classe privilégiée est » toujours là pour s'emparer du fruit de leur travail.

» Il faut l'avouer cependant, la régénération de l'Empire turc, » formé de tant d'éléments hostiles et rempli d'intérêts si oppo- » sés, serait une entreprise herculéenne. Les difficultés en sont » telles qu'elles intimideraient le réformateur le plus hardi et le » plus habile. Confiées à des hommes aussi indolents et aussi » peu intelligents que les Turcs, les réformes les plus sages et » les plus efficaces échoueraient dans leur application. Les » Turcs ne sont pas seulement ignorants et exclusifs, ils sont » maladroits, hautains et toujours si pleinement convaincus de » la supériorité de leur raison, qu'on ne parvient jamais à leur » faire comprendre qu'ils se trompent.

» La Russie, chacun le sait, doit sa récente civilisation au » soin constant qu'elle a pris d'attirer chez elle tous les talents » du dehors. Mais ce moyen est impraticable en Turquie aussi » long-temps qu'y régnera la loi absurde du Koran, qui dénie » tous les droits civils à quiconque ne professe pas la foi maho- » métane. Ainsi se trouve fermé tout accès à cette foule d'é- » trangers instruits et habiles qui, n'ayant aucune chance » d'avancement dans leur patrie, où les capacités abondent, » s'empresseraient d'échanger leur existence sans avenir contre » des situations qui leur offriraient la possibilité de tirer un parti » avantageux de leurs talents. Ces hommes auraient été, dans » l'ordre civil, des fonctionnaires intruits et, dans l'armée de » terre ou de mer, d'habiles officiers. L'exemple de leur active » énergie aurait arraché l'administration turque à son indolence » apathique. Ils seraient parvenus, avec le temps, à répandre » l'instruction au sein d'un peuple qui n'est aucunement dé- » pourvu d'aptitude naturelle. Si la Turquie avait su favoriser » l'établissement des étrangers sur son sol salubre et fertile, » traversé par de beaux fleuves, bordé par la mer, et propre,

» en un mot, à l'agriculture, à l'industrie et au commerce, elle » serait aussi admirée aujourd'hui pour la prospérité de sa si» tuation sociale, qu'elle n'a cessé de l'être pour l'abondance » de ses ressources et pour le bonheur de sa position géogra» phique. »

Les lignes que nous venons de lire nous apprennent comment des institutions simples et rationnelles dans leur principe peuvent, par l'effet du temps et sous l'empire de certaines circonstances défavorables, dégénérer en une corruption profonde. Nous voyons aussi comment le sentiment religieux de l'homme, déviant de sa vraie direction, peut être altéré jusqu'au point de protéger les plus effroyables abus.

Après la Mœsie c'est la Bosnie que visite M. Spencer. Voici comment il s'exprime à l'égard de la population et des institutions :

« L'habitant de la Bosnie, de même que celui de la province » contiguë d'Herzégowine, qu'il soit chrétien ou mahométan, » ressemble, par ses mœurs ou par son langage, au Servien que » nous avons déjà décrit. Il est animé des mêmes sentiments » généreux et hospitaliers. Aujourd'hui encore, malgré l'état de » démoralisation du pays, le voyageur franc, pourvu qu'il s'abs» tienne de se mêler aux partis politiques ou religieux qui divi» sent la population, peut parcourir la Bosnie dans toute son » étendue, sans être exposé au moindre péril. Il est assuré de » trouver la même hospitalité chez le mahométan comme chez » le chrétien. Il pourra bien entendre parler d'actes de violence ; » mais, s'il veut approfondir les faits, il trouvera toujours pour » motif originel, une hostilité politique. Le Slave ne vole jamais » pour le seul amour du butin : à cet égard, son caractère mo» ral est fort supérieur à celui du Grec, et l'on doit accorder fort » peu de confiance aux récits des Autrichiens, qui ne cessent de » nous dépeindre la Bosnie comme un pays peuplé de brigands. » Le gouvernement de Vienne est trop intéressé à fermer cette » province aux étrangers : comme il en tient tout le commerce » entre ses mains, comme il l'espère l'annexer un jour à ses » possessions ou, du moins, la soumettre à son protectorat, il » s'efforce de la soustraire aux regards de l'Europe.

» L'organisation intérieure des Bosniaques est semblable à

» celle de la principauté de Servie. La province est divisée en » *nahias* ou cercles, subdivisés eux-mêmes en *knejines* ou com- » munes, et malgré les insurrections qui, à toutes les époques, » n'ont cessé de se succéder, ces institutions populaires se sont » maintenues dans toute leur intégrité. Les tribus ont des chefs » électifs et se gouvernent intérieurement sous la forme repré- » sentative. Ce sont autant de républiques patriarcales. Que si » l'observation de leurs vieilles coutumes leur est interdite par » le gouvernement turc, elles les pratiquent encore en secret. » La tendance des populations slaves de la Turquie d'Europe » vers le système fédératif étant générale, toute tentative essayée » dans la pensée d'introduire parmi elles le régime de la bureau- » cratie et de l'administration individuelle, exciterait un mécon- » tentement aussi profonde qu'unanime.

» A l'exemple de tous les habitants des montagnes, les Bos- » niaques aiment passionnément leur pays. Ils se plaisent à » vanter son blé, son miel et ses troupeaux, en un mot, l'ex- » cellence autant que l'abondance de ses produits. Tout cela, » selon eux, n'a rien d'égal ailleurs. Ils parlent aussi, avec ad- » miration, de leurs vallées si fertiles, de leurs forêts si épaisses, » de leurs montagnes si majestueuses. Somme toute, l'habitant » de la Bosnie est plus intelligent que le paysan des contrées » centrales ou occidentales de l'Europe. On doit attribuer cette » supériorité à la nature des institutions qui l'obligent à prendre » une part active à la discussion des intérêts de la communauté » dont il est membre, tandis que dans la plupart des États » européens, le gouvernement, en se chargeant de tout, retient » l'intelligence du peuple dans un état d'inertie.

» Le système populaire généralement adopté parmi les tribus » slaves et encouragé jusqu'à ces derniers temps par le gouver- » nement de la Porte, a produit ses résultats naturels. Le voya- » geur étonné entend partout, non-seulement l'habitant des » villes et des villages, mais le pâtre des montagnes, discuter » ses motifs de plainte, indiquer les remèdes du mal, condam- » ner les mesures du pacha ou l'administration de ses agents, » avec une perspicacité, une modération et un bon sens qu'on » devait être bien loin d'attendre de son éducation imparfaite » et de son éloignement du monde civilisé. Et si, pour entrete-

» nir l'ardeur de leur patriotisme, ces peuples asservis n'ont » pas la liberté de la presse, ils ont du moins leurs bardes na- » tionaux, dont les chants leur rappellent sans cesse les évène- » ments de leur histoire et les exploits de leurs ancêtres. »

Avant de quitter le sol de la Turquie, nos voyageurs ont voulu explorer les provinces albanaises, et le résumé suivant de cette dernière excursion termine la série de leurs esquisses locales :

« Tandis qu'en des temps divers, la Grèce et les provinces » limitrophes se soumettaient aux Romains et aux Turcs, l'Al- » banie ne cessait pas d'être une terre de liberté. Jamais l'aigle » des légions de Rome, non plus que le croissant des sultans, » n'a été arborée sur les montagnes des Skypetars albanais. » De même, nous voyons, de nos jours, la puissante Russie ne » pouvoir, après une agression de cinquante années, parvenir » à planter ses drapeaux sur les sommets du Caucase. A l'instar » des tribus caucasiennes, les Albanais, toutes les fois qu'ils se » sont mêlés à une autre race, ont imprimé à la population » nouvelle issue de ce mélange, leur caractère énergique et leur » enthousiasme guerrier. Les célèbres peuplades de Souli et de » Parga, que la poésie moderne a immortalisées, provenaient » de l'union des Albanais et des Grecs. Les indomptables mon- » tagnards du Tzernegore sont aussi une race mêlée d'Albanais » et de Slaves. Une singulière anomalie particularise d'ailleurs » le caractère des Albanais. On les voit, à toutes les époques de » l'histoire, se rendre les instruments du despotisme des tyrans » étrangers, grecs ou macédoniens, romains ou turcs, et » contribuer ainsi à l'esclavage des nations. Ce fut la bravoure » albanaise qui rendit les armées ottomanes la terreur de la » chrétienté. Et, cependant, de tous ces intrépides soldats » qui sortirent des montagnes de l'Albanie pour se couvrir de » gloire, pas un, à l'exception de Scanderbeg, n'a transmis son » nom à la postérité : preuve frappante de la facilité avec laquelle » l'Albanais, lorsqu'il a quitté sa terre natale, se mêle aux au- » tres races et oublie, au service des maîtres qu'il s'est donné, » l'indépendance de son origine.

» Parmi les guerriers renommés, parmi les pachas et les visirs » célèbres dont les noms remplissent les annales de la Turquie, » il en est bien peu qui ne soient pas originaires de la Bosnie

» ou de l'Albanie. Quand on entend reprocher aux Albanais » leur caractère féroce et leur amour du pillage, il ne faut pas » oublier que ce sont presque toujours des gouvernements bar- » bares qui les ont employés; qu'on ne leur donnait guère » d'autre solde que le butin, et que les têtes d'ennemis rapportées » du combat étaient le gage de valeur qu'on ne cessait de leur » demander. Mais qu'un étranger visite leurs tribus, chrétiennes » ou musulmanes, et il y trouvera partout, chez le riche pos- » sesseur de la koula, comme chez le pauvre habitant de la » cabane, le même accueil cordial, la même hospitalité géné- » reuse. Il peut compter que l'hôte dont il aura partagé le pain » ou fumé le tchibouque, se fera tuer pour le défendre.

» Pour connaître, dans toute leur pureté, les mœurs et les » coutumes des Albanais, il faut visiter leurs peuplades indé- » pendantes, dans ces montagnes dont jamais les pas d'un Turc » armé n'ont souillé le sol; il faut étudier dans leur application » quotidienne, ces lois féodales qui sont encore celles du temps » de Scanderbeg et qui rappellent les usages des clans écossais » du moyen-âge. Là, le titre de chef de tribu est héréditaire et » il comprend la triple autorité militaire, judiciaire et religieuse. » Ce chef déclare la guerre et conduit sa tribu au combat; » comme juge, il prononce des sentences sans appel, et comme » patriarche, il préside aux choses de la religion. Chaque famille » a ses armoiries; chaque tribu a sa bannière sous laquelle » combattent ses guerriers. Rarement le chef se montre indigne » de son rang : il vit presque toujours de la manière la plus » simple, dans sa koula, au milieu des gens de sa tribu qu'il » regarde comme ses enfants et qu'il gouverne en père. »

Après avoir lu les divers extraits que nous venons de rapporter, on nous demandera peut-être si M. Spencer, en indiquant le mal, a trouvé le remède; c'est-à-dire s'il a fixé son opinion sur les mesures que les grands gouvernements de l'Europe pourraient prendre à l'égard de la Turquie. Nous répondrons à cette question facile à prévoir, par une citation finale empruntée aux dernières pages du livre que nous analysons :

« Sept millions de Slaves, Serviens ou Bulgares, sont répandus » sur le territoire qui a pour limites le golfe Adriatique, la Save » et le Danube, la mer Noire et enfin les montagnes de Thrace,

» de Macédoine et d'Albanie. S'ils étaient réunis sous un même » sceptre, ils formeraient la population compacte d'un royaume » dont la force militaire serait respectable et dans lequel les » éléments d'une bonne administration ne manqueraient pas. » Sous ce dernier rapport, le petit État de Servie offre un » exemple qu'on ne saurait trop signaler, puisque son gouver- » nement tout récent a su promptement produire une situation » florissante. Il a fondé des séminaires et des colléges, construit » des routes et des ponts, élevé des édifices publics, encouragé » l'agriculture, le commerce et l'industrie; en un mot, il a plus » fait en quelques années que les *Turcs* depuis plusieurs siècles. » Mais que deviendront alors, dira-t-on, les six cent mille ma- » hométans de la Bosnie, de la Haute-Mœsie et de l'Herzégo- » wine? Heureusement pour la solution du problème, ce sont » tous des Slaves de la branche servienne, et leur attachement » au dogme de l'Islamisme n'est pas plus ferme que leur dé- » vouement au gouvernement du Grand-Seigneur. Nous sommes » convaincus qu'ils se joindraient à la cause de leurs frères » chrétiens, pour peu qu'on donnât satisfaction à leurs intérêts » particuliers.

» Vient ensuite l'Albanie, avec sa population de 1,600,000 » habitants et si admirablement défendue par l'enceinte de ses » montagnes qui la séparent des territoires occupés par les » nationalités slave et grecque. Les mahométans figurent dans » cette population pour six cent mille âmes, et le million de » chrétiens qui forme le surplus se partage entre les Églises » grecque et latine, dont l'hostilité, nous sommes forcés de le » reconnaître, est profonde et invétérée. Quant aux Albanais » musulmans, tout ce que nous avons vu et entendu en parcou- » rant leur pays, nous inspire la conviction que leur croyance » religieuse céderait à leur sentiment patriotique, s'ils aperce- » vaient la possibilité de redevenir une nation indépendante.

» Il serait aisé de satisfaire la Grèce, en accroissant son terri- » toire actuel par l'adjonction de certaines parties de la Thes- » salie, de l'Epire et de la Macédoine, dont les habitants sont » Grecs de langage, de religion et de mœurs.

» L'ancienne Thrace et Constantinople, où les musulmans sont » en majorité, les possessions d'Asie et les îles de l'Archipel, fe-

» raient encore de la Turquie une puissance considérable qui, » plus concentrée dans son territoire, plus uniforme dans sa » population et dans ses institutions religieuses, garderait une » force plus réelle. Nous devons rappeler, d'ailleurs, que dans » l'hypothèse d'un pareil arrangement, le sultan demeurerait le » suzerain des provinces rendues à leur nationalité, et recevrait » d'elles un tribut semblable à celui qu'il prélève sur les princi- » pautés, désormais libres, de Moldavie, de Valachie et de Servie. » Un tel système de revenu conviendrait parfaitement à l'indo- » lente administration des Turcs.

» Si l'émancipation que nous indiquons pouvait se réaliser, » elle ferait naître plusieurs nouveaux États chrétiens dont l'ac- » tivité accroîtrait la prospérité commerciale de l'Europe civilisée » en ouvrant à son industrie de nombreux débouchés dans une » région à peu près inconnue jusqu'ici.

» Sans compter l'ignorance et l'orgueil qui les paralysent, les » Turcs sont dépourvus de l'énergie qui leur serait nécessaire » pour régénérer leurs provinces. D'un autre côté, il est démon- » tré par l'histoire, que de petits États plus compactes et plus in- » timement soumis à l'influence du prince toujours plus ou moins » éclairé qui les gouverne, développent plus rapidement leur civili- » sation que les grands empires où le pouvoir est nécessairement » délégué à des agents secondaires trop souvent occupés du soin » exclusif de s'enrichir.

» Le tableau que nous venons de tracer obtiendra, nous » l'espérons, la sérieuse attention de la presse anglaise. Nous » souhaitons ardemment que les belles provinces de la Turquie » d'Europe et leur intéressante population soient préservées de » la longue anarchie, de la guerre sanglante et ruineuse dont » l'avenir les menace. Nous sommes certains que tout voyageur » impartial qui aura, comme nous, parcouru le pays et observé » les habitants, confirmera nos assertions et partagera notre » croyance. Comme nous, ce voyageur pensera que la race » turque, déjà réduite, selon les documents les plus authentiques, » au-dessous d'un million d'âmes et forcée de persévérer dans » son système d'oppression brutale, pour contenir de vigoureu- » ses populations slaves et chrétiennes de près de neuf millions, » ne pourra long-temps maintenir sa domination.

——

» Les diverses nationalités qui couvrent le territoire de la » Turquie d'Europe sont démocratiques dans le sens le plus » strict du mot. Il leur faudrait donc une forme commune de » gouvernement approprié à leurs idées. La nature montagneuse » du pays faciliterait la formation de plusieurs agrégations in- » dépendantes. N'oublions pas, enfin, que des administrations » populaires érigées dans les provinces européennes de la Tur- » quie, serviraient de rempart contre le despotisme envahissant » des Russes qui, malgré le lien puissant de la communauté de » religion, n'a jamais excité une sympathie réelle parmi les » populations opprimées.

» Si, détournant nos regards de la Turquie, nous les reportons » vers l'Autriche, nous trouvons cette dernière puissance dans » une position similaire. Obligée de maintenir sa domination » germanique sur une masse de trente millions de Hongrois, » d'Italiens, de Polonais, de Roumains et de Slaves, elle n'y » parvient que par la force du sabre. Ses finances sont aussi » dans l'état le plus déplorable. Si, durant notre voyage en Tur- » quie, nous avons vu la piastre du sultan réduite à une valeur » de quelques *pence*, nous avons pu également reconnaître, en » traversant l'Autriche, que toutes ses valeurs monétaires, depuis » le ducat d'or jusqu'au kreutzer de cuivre, sont représentées » et remplacées par du papier.

» Il est des peuples chez qui le despotisme, exercé par un » souverain prudent, énergique et national, peut produire le » bonheur et la prospérité; mais c'est notre conviction qu'aucun » système d'administration, si juste, si tolérant, si libéral qu'il » soit, n'obtiendra jamais la soumission volontaire de l'Italien, » du Hongrois ou du Slave à un empereur autrichien. La même » opinion s'applique avec une force encore plus fatale au sultan » des Turcs qui, tout juste et tout clément qu'il veuille être, » ne pourra jamais, en raison de son caractère de prince mu- » sulman, conquérir la sympathie ou l'attachement d'aucune » race ou d'aucune nationalité chrétienne. »

C'est ainsi que le voyageur tranche la question sans hésiter : il voudrait avoir une Turquie *en Europe*, séparée de la Turquie *en Asie*. Cette Turquie en Asie, il consentirait à la laisser aux mahométans; mais, des possessions européennes du sultan, il

composerait « une monarchie chrétienne fédérative, » parce que, selon lui, la grande majorité de la population dans ce territoire turc est nominalement chrétienne, et que, parmi cette population, existe une *passion de liberté* qui ne pourra jamais se satisfaire ni se calmer sous une domination musulmane.

Ces faits sont assez graves pour qu'il soit superflu de les recommander aux méditations de nos lecteurs; nous ne voulons pas même attacher un commentaire quelconque à la conclusion de M. Spencer.

(*Travels in European Turkey, by Ed. Spencer* (1).

(1) Le lecteur pourra trouver d'excellentes notions dans les autres ouvrages de M. Spencer, et, entr'autres, dans ses *Voyages en Circassie* et ses *Excursions au Caucase occidental*.

Ichtyologie. — Pêche.

LE THON CHEZ LES ANCIENS

ET CHEZ LES MODERNES.

La Genèse nous apprend que le Créateur, au moment où la nature sortait de ses mains, « amena devant Adam tous les êtres » qu'il avait créés, afin qu'il vît comme il les appellerait ; et le » nom qu'Adam donna à chacun des animaux, est son nom véri» table. » (*Gen*. II, 19.)

Ce fut là, certainement, la première et la meilleure des nomenclatures ; mais il est probable qu'elle ne tarda pas à être altérée après l'expulsion d'Adam et d'Ève. Au temps de la Grèce et de Rome, on retrouvait à peine quelque trace des noms primitifs du règne animal de l'Eden.

Quoi qu'il en soit, les Grecs désignaient par le mot θυννος, le thon âgé de plus d'un an ; c'est le nom que lui donne Aristote. Mais l'origine est incertaine, et il faut se décider entre une racine grecque et une étymologie hébraïque. Les partisans de la racine grecque font venir θυννος de θυειν, *se ruer avec furie*, ce qui donne une idée assez exacte de l'action du pauvre thon soumis à l'étreinte de l'*œstre* ou taon de mer, comme nous le dirons tout à l'heure. L'étymologie hébraïque est moins directe, s'il faut la chercher dans le mot *tannim*, que nous traduisons par *baleine*, mais qui, aussi bien que son équivalent latin *cetus*, implique simplement l'idée de tout gros poisson, quelle que soit son espèce. *Thynnis* était le nom de la femelle du thon qui, suivant une ancienne tradition, lorsqu'approchait le printemps, époque de la ponte, quittait ordinairement ses quartiers

d'hiver dans le *Mare Magnum* ou la Méditerranée, pour se retirer périodiquement dans les eaux de la mer Noire. Une investigation ultérieure et plus attentive a pourtant donné lieu de croire, ou qu'Aristote a été trompé par de faux rapports, ou que les thons de nos jours se sont écartés des mœurs de leurs ancêtres, puisque cette transition régulière d'une mer à l'autre n'est plus de mode chez eux, et qu'ils déposent partout où ils se trouvent l'espoir de leur postérité (1). Ce dépôt des œufs du thon a généralement lieu dans les premiers jours de juin ; le jeune frai, au sortir de l'œuf, se nommait, suivant Aristote, *cordyla* en Italie et *auxidas* à Byzance. Les Cypriotes appelaient *cordyla* une espèce de coiffure dont ils couvraient ou entouraient leurs têtes : on l'appliqua, par métonymie, aux jeunes thons qui, dans leur première enfance, se vendaient souvent dans une *toga* ou enveloppe de papier. Martial fait allusion à cet usage quand il exprime l'espoir que ses vers échapperont à ce honteux destin.

Ne nigram cito raptus in culinam,
Cordyllas madida tegas papyro (2).
(Mart. *Epig.*, liv. III, 2.)

Quant au mot byzantin *auxidas*, Aristote l'attribue à la prompte croissance du jeune thon. Tous les poissons, ajoute-t-il, prospèrent en peu de temps, surtout dans les eaux de l'Euxin, qui sont si favorables à leur développement, que les amias (espèce de thon) y grossissent à vue d'œil. Quelques mots sur la croissance progressive des auxidas prouveront l'exactitude du grand naturaliste grec et la parfaite appropriation de la dénomination byzantine. Les œufs, pondus au commencement de juin, se changent bientôt en jeunes thons qui, au bout du premier mois, atteignent la taille d'un goujon et le poids d'une once et demie à deux onces. A la fin du mois suivant, ils sont devenus trois fois plus gros et plus pesants. Dès les premiers jours de no-

(1) De grands bancs de thons se rendent cependant encore dans la mer Noire où, grâce aux nombreuses rivières qui s'y jettent, ils trouvent une nourriture abondante.

(2) De peur que, bientôt, emportés dans une cuisine noire, tes feuillets n'enveloppent de jeunes thons après avoir été humectés.

vembre, ces poissons de quatre mois ont vingt fois leur taille primitive et pèsent plus de deux livres, dépassant de beaucoup, dans cette étonnante puissance de développement, non-seulement tous les habitants des lacs, des rivières et des étangs, mais encore ceux qui, avec eux, vont grossir dans la mer (1). La plupart, cependant, meurent de bonne heure sous la dent cruelle de leur mère dénaturée qui les poursuit et les dévore. Ceux qui échappent à ce massacre ne tardent pas à la suivre et à rendre, sous son escorte, leur première visite à la Méditerranée. Pendant l'hiver, ils ne changent ni de nom ni de condition; mais, au printemps, la *thynnis*, pressée de déposer de nouveau ses œufs, les ramène dans l'Euxin. Là, ils s'ensevelissent dans une vase nourrissante, d'où ils sortent *pélamydes*, nom qu'ils perdent à l'âge d'un an révolu, pour recevoir celui de *thon*. Ils ne portent qu'un an cette dernière dénomination, puisqu'Aristote borne à deux ans le cours de leur existence. Que deviennent-ils alors? Le même auteur, dans ses *poétiques* sur l'histoire naturelle, nous apprend que le jeune thon meurt, non de fait, mais métaphoriquement, pour devenir quelque temps après un nouveau poisson portant un nouveau nom, un *orcynus* de dimensions immenses, ou, suivant Athénée, un *cetus* ou baleine. Nous n'irons pas plus loin, parce que nous ne savons pas au juste à quelle époque de leur vie ces grands scombres recevaient les noms de *tritons*, de *cybeies*, de *mélandrys*, de *xanthias*. Quant au mot *apolectus*, le dernier de notre liste, sa signification est claire et son application facile. Les sénateurs d'Étolie, hommes choisis et magistrats estimés, s'appelaient *apolecti*; si, ichtyologiquement parlant, on applique ce terme aux thons, et probablement aux jeunes sujets de l'espèce, on en peut induire qu'ils jouissaient d'une haute renommée et occupaient la première place sur le marché.

La fable et la poésie qui, comme on voit, jouaient un grand rôle dans la science des anciens, ont besoin d'être rectifiées. C'est dans les études des modernes qu'il faut chercher la

(1) Peu de poissons d'eau douce croissent aussi rapidement que la carpe et le brochet. Ce dernier, cependant, atteint rarement la longueur d'un pied dans ses premières années, et la carpe ne pèse trois livres qu'au bout de six ans.

vérité. M. Mimaut, dans son intéressant ouvrage sur la Sardaigne, expose les mœurs du thon d'une manière si simple, si claire et si satisfaisante, que nous ne saurions mieux faire que de le reproduire :

« Les anciens, dit-il, qui ont fait tant de méprises en physique et en histoire naturelle, croyaient que les thons naissaient dans le *Palus Meotides*, aujourd'hui la mer d'Azoff, et que, passant dans la mer Noire par le Bosphore cimmérien ou détroit de Caffa, ils s'introduisaient ensuite dans la Méditerranée, qu'ils parcouraient dans tous les sens.

» Les recherches des ichtyologistes, confirmées par l'expérience générale des marins et des pêcheurs, ont obtenu des notions différentes et vraisemblablement plus exactes, sur la vie, les habitudes et les courses des thons. L'opinion la plus générale est qu'ils viennent originairement du grand Océan, d'où, à peine nés, ils se hâtent de s'expatrier, et que, faisant une irruption au mois d'avril dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, ils en visitent tous les golfes, toutes les côtes et les îles, pénètrent, vers l'automne, dans la mer Noire et dans la mer d'Azoff, but constant de ces voyages de long-cours, et en sortent par la rive droite du canal des Dardanelles après y être entrés par la rive gauche. . . . .

» Il est bien certain que les thons affectionnent particulièrement les côtes de la Méditerranée. Les anciens, dont quelques modernes ont répété les opinions sans beaucoup d'examen ni de critique, attribuaient cette prédilection à l'abondance des glands, produits par les chênes marins végétant au fond des eaux, qui sont, suivant eux, l'aliment habituel des thons, ce qui avait valu à ces poissons, dans l'antiquité, le nom de *cochons de mer*. Si les thons préfèrent la Méditerranée, et, dans cette mer elle-même, certains lieux à d'autres, c'est parce que ces lieux, notamment, à ce qu'il paraît, la côte de Sardaigne, sont plus favorables au développement de leurs petits, et qu'ils leur fournissent une meilleure et plus abondante nourriture; mais la raison en échappera long-temps encore à nos investigations.

» On croit que les thons déposent leur frai au moment de leur entrée dans la Méditerranée, quoiqu'ils n'en sortent que

six mois après. On a remarqué qu'ils ne fraient pas à l'embouchure des fleuves, comme la plupart des autres poissons, mais sur les côtes.

» Les thons voyagent en troupes, nageant avec une rapidité extraordinaire et suivant volontiers les vaisseaux, autant pour jouir, selon Commerson, de l'ombre qu'ils projettent que pour profiter des débris de la cuisine offerts à leur voracité. Lorsqu'ils sont en ordre de marche, ils forment des bataillons carrés ou grands parallélogrammes, dont chaque rang se compose d'un nombre exactement uniforme, et ils font leurs évolutions sans confusion et sans désordre, comme ferait la troupe la mieux exercée. Plutarque et Aldrovandi, d'après lui, disent que cet ordre est tellement invariable, que le nombre donné d'un seul rang peut faire calculer, par une simple opération arithmétique, celui de la troupe entière (1). Dans tous les temps de calme, les thons se reposent, folâtrent ou font la chasse; ils ne se remettent en marche que quand la mer est grosse, et ils suivent alors la direction du vent.

» A leur entrée dans la Méditerranée, après avoir passé le détroit de Gibraltar, ils se divisent en deux bandes, dont l'une, prenant à droite les côtes d'Afrique, et l'autre à gauche celles d'Europe, suivent également la même direction vers le Levant. Une partie de celle-ci, en longeant les côtes d'Espagne, de France et la rivière de Gênes, enfile le canal de Piombino et marche droit à sa destination. Une autre qui est, en général, la plus grosse espèce, en quittant le continent vers la Provence et la rivière de Gênes, franchit le grand canal qui est entre la Toscane et la Corse, et, côtoyant la partie occidentale de cette île, arrive par le détroit de Bonifaccio à la partie septentrionale de

(1) « Ils savent cette science des nombres parfaitement pour le plaisir d'être toujours ensemble en grosse troupe, et font toujours leur bande de figure cubique, c'est-à-dire quarrée en tous sens, et en dressent un corps de bataillon solide, clos et environné tout à l'entour de six faces toutes égales, puis nagent en cette ordonnance quarrée, autant large derrière que devant, sans la rompre nullement, de sorte que celuy qui est au guest pour espier leur venue, s'il peut seulement nombrer certainement combien ils sont en la face qui lui apparoist, peult incontinent dire combien ils sont en tout le corps de la troupe, estant assuré que le nombre de a profondeur est égal à la largeur, et la largeur à la longueur. »

(PLUTARQUE, *Quels animaux sont les plus advisés*, etc., traduction d'Amyot.)

la Sardaigne. Une autre troupe de thons plus nombreuse, ayant quitté plus tôt les côtes d'Europe et de France pour naviguer en haute mer, ou s'étant séparée de la bande qui longeait l'Afrique, prend également le large et arrive, de même, aux côtes occidentale et méridionale. »

Mode de pêcher le thon. — Nous avons déjà parlé de la pêche à la ligne chez les anciens et de la magnifique collection de hameçons (1) trouvés à Herculanum et à Pompéia, découverte qui a révélé tant de secrets et dépouillé tant d'inventions modernes de leur prétendue originalité. Dans tous ces hameçons, en effet, on en voit de courts, de longs, de droits, de tordus; d'autres placés dos à dos, d'autres encore en faisceau; quelques-uns, fort légers, étaient destinés à traîner l'appât comme s'il se jouait à la surface de l'eau; quelques autres, plombés d'un dauphin, allaient plonger dans les profondeurs de la mer. Plutarque parle aussi d'un hameçon d'une forme particulière pour prendre l'amie (bonitou) (2). Elien en cite un si petit, qu'on pouvait l'amorcer avec un moustique; enfin, le même auteur et Martial en mentionnent un autre armé d'ailes pour imiter une mouche, et employé avec succès contre les scares et quelques espèces de truites; ce qui prouve que les anciens n'étaient pas moins inventifs que nous. De la parfaite efficacité des hameçons, nous pouvons, en l'absence de toute mention chez les auteurs, inférer que les lignes des anciens n'étaient point inférieures aux nôtres; et, bien que la nature périssable des matériaux qu'ils y employaient ne nous ait conservé aucune preuve positive du fait, il est permis de croire, avec toute apparence de raison, qu'elles auraient soutenu, sans désavantage, une comparaison sévère avec ces montres élégantes de bois de noyer et de bambou qu'étalent à nos yeux les marchands d'Holborn et d'Oxford-Street.

Outre leurs lignes, les Isaac Waltons (3) de l'antiquité ne

(1) Voir la *Revue Britannique*, livraison de juin 1851, page 353.

(2) « Ils usent des hameçons ronds à prendre les mulets et les bonitons, pource qu'ils ont la bouche petite et se gardent de celui qui est long et droit. »
(PLUTARQUE, *Œuvres Morales*, traduction d'Amyot.)

(3) Né à Stafford en 1593, mort en 1683. Auteur du *Parfait Pêcheur à la ligne*, imprimé à Londres en 1653 et souvent réimprimé depuis.

dédaignaient pas de pêcher à fond avec des vers et des larves; ils employaient aussi des pâtes analogues aux nôtres, tant par leur complication que par les effets vraiment surprenants attribués aux divers ingrédients dont elles se composaient. Ils se servaient encore généralement du harpon pour prendre de gros poissons endormis à la surface de l'eau ou reposant mollement dans la vase. Ils en empoisonnaient d'autres avec différentes drogues, entr'autres le *cyclamen*, en usage de nos jours comme au temps d'Oppien. Enfin, Columelle nous apprend que les Romains, dès les premiers temps de l'ère chrétienne, transportaient avec succès le frai fécondé de *toute espèce* de poisson d'eau douce, dans des lacs et des rivières, pour les peupler. Et, cependant, les anciens n'auraient pu faire peser sur les habitants des eaux la tyrannie de leur sensualité immodérée, s'ils n'avaient connu les filets, antérieurs peut-être aux hameçons, mais qui, assurément, étaient en usage avant qu'une civilisation avancée eût introduit la fabrication des hameçons de métal.

Pour prouver que les anciens avaient en réserve, dans leurs dépôts de pêche, de magnifiques harnais plus perfectionnés peut-être que la madrague elle-même, il nous suffira de citer les noms et l'emploi de ceux dont parle Oppien au commencement de sa troisième halieutique.

Le premier est le *dyctymum*, de δικω, *je jette*, d'où nous avons fait le mot *dictue*. C'était probablement, dans l'origine, une espèce d'*épervier* ou filet à jet : on s'est, dans la suite, et avec moins de précision, servi de ce mot pour désigner des filets de chasse et de pêche. Diane lui doit son surnom de *Dyctynna* (1). Vient ensuite l'*amphiblestre* ou *amphibole* qui, s'arrondissant peu à peu, finissait par enfermer ses victimes dans un cercle (2). Le troisième est la *sagène*, qui ressemblait à notre *seine* et variait beaucoup dans ses dimensions ; elle couvrait parfois plusieurs centaines d'ares; on la jetait aussi en travers d'une rivière, de manière à arrêter tous les poissons qui remontaient

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Dyctynna est, en effet, un des surnoms de Diane; mais, suivant Chompré, Dyctynne est aussi une nymphe de l'île de Crète, à laquelle on attribue l'invention des filets des chasseurs.

(2) NOTE DU RÉDACTEUR. On se sert aujourd'hui, sur les côtes d'Espagne, d'un filet du même genre pour pêcher la sardine. Il est connu sous le nom de *cerco real*.

ou descendaient le cours d'eau. Ces sagènes contenaient un certain nombre de *culs-de-sac* ou poches, dont l'ouverture, tournée en amont, engloutissait les poissons qui, une fois entrés, cherchaient en vain à s'échapper. Il y avait encore les *pèses*, espèce de petits *dyctymia*; les *hipoches*, petits filets ronds; les *gangames* ou filets traînants, d'où est venu le mot γαγγαμουλκος, pêcheur à la drague; les *gryphées* et les *kurtai*, trappes rondes en osier que l'on plaçait le soir dans le courant et qu'on enlevait le matin, comme on fait de nos paniers et de nos nasses; enfin le *panagre*, oblique et tortueux, dont le nom annonce qu'il servait à prendre toute espèce de poisson. Nous pourrions doubler au moins cette liste, mais nous en avons dit assez pour constater que les anciens connaissaient parfaitement l'art de disposer les filets, et qu'ils n'ignoraient pas toutes les ressources que nous employons nous-mêmes à la pêche.

Nous arrivons enfin à la pêche du thon. Aristote, confirmé par Suidas, nous apprend qu'un des moyens employés était de frapper le poisson avec un harpon au moment où, se délectant à la surface de l'eau, il agitait joyeusement sa queue, sans soupçonner l'approche de l'ennemi. Oppien décrit une autre méthode que les Thraces pratiquaient pendant l'hiver; ils transperçaient les thons qui se croyaient en sûreté dans leurs retraites vaseuses au fond du Pont-Euxin. L'arme dont ils se servaient était *une pièce de bois courte, mais grosse et forte, lestée, dans sa partie supérieure, d'une couche de plomb*, et armée d'un appareil formidable de *pointes*, de *tridents de fer nombreux et serrés*. Cette terrible pique était retenue par une longue corde à l'arrière du bateau, d'où on la lançait *dans le fond le plus reculé de l'abîme*, au milieu des malheureux pélamydes. *Ces terribles pointes*, dit le poète, *prennent l'un par les flancs, l'autre à la tête, atteignent celui-ci à la queue, celui-là au ventre, écrasent le dos de cet autre, percent les entrailles de ce dernier*. Après avoir décrit ces blessures dans un style digne d'Homère, l'élégante muse à qui nous devons ces tableaux devient pathétique; elle maudit ces mutilations, ce carnage fait, dit-elle, pour pénétrer *les cœurs les plus durs des émotions de la pitié*. Puis, avec la légèreté naturelle à son sexe, elle nous représente, peu à peu, les pêcheurs groupés sur le rivage, je-

tant des cris de victoire à la vue de leurs victimes expirantes.

Ce n'était pas pourtant par ces moyens défectueux qu'on approvisionnait les marchés. Alors, comme aujourd'hui, on avait recours à des moyens plus efficaces.

Le thon est un poisson des plus timides; sa capacité cérébrale, qui n'est que de la trois mille sept cent quarante-quatrième partie de sa masse totale (le requin n'a comparativement que les deux tiers et le brochet la moitié de cette différence), explique parfaitement son défaut de jugement. On a remarqué que le moindre bruit dans l'eau jette un banc tout entier dans le plus grand effroi et le conduit dans les piéges du pêcheur le plus novice.

Par une nuit obscure, un bateau chargé de filets quittait le rivage et se dirigeait sans bruit, les rames couvertes de paillers, vers le lieu où reposaient les thons. Près d'arriver, les pêcheurs laissaient tomber silencieusement leurs appareils; puis, passant derrière le banc, ils poussaient tout-à-coup de grands cris, battant l'eau de leurs perches et de leurs rames. Les thons, effrayés de la lumière phosphorescente des flots et du bruit qu'ils entendaient au-dessus d'eux, rompaient leurs rangs, se dispersaient, s'élançaient en avant dans la direction du filet, et s'engageaient dans ses cloisons comme dans un sûr asile, d'où le tumulte incessant des cordes attachées aux coins du harnais les empêchait de sortir. Quand les bateaux approchaient du rivage, les bateliers s'arrêtaient et adressaient une prière, non comme aujourd'hui à la Vierge, à saint Antoine ou à saint Christophe, mais aux divinités de la mer à laquelle ils dérobaient tant d'habitants, pour se les rendre favorables et leur demander d'éloigner des filets le rusé dauphin ou l'espadon cruel qui, peut-être, rôdaient près de là dans de mauvais desseins. Après ces invocations préliminaires, les dictues, tirées à terre, étaient trouvées généralement garnies d'une prise abondante.

Elien détaille longuement les ruses employées par les pêcheurs pour puiser à pleines mains dans les bancs de thons qui s'approchaient des côtes au commencement du printemps. Quelque temps avant l'arrivée des thons, les pêcheurs s'assemblaient sur ces principaux points de leur parcours ordinaire, tels que, suivant Strabon, Papulonium ou Piombino, Porto-Ercole en Etru-

rie, et le cap Ammon sur la côte d'Afrique : ils choisissaient parmi eux le θυννοσκοπος ou le guetteur de thons le plus expérimenté ; ils lui construisaient une tour, ou le plaçaient sur un rocher élevé pour les avertir de l'approche du banc qu'ils attendaient. Dès que le guetteur apercevait la colonne désirée, il arborait un pavillon et indiquait, aux équipages attentifs, dans quelle direction ils devaient tendre leurs harnais. A la vue du signal, les pêcheurs se mettaient en mer avec toute la soumission, toute la promptitude de soldats disciplinés, chaque bateau sous les ordres de son chef, et ils se hâtaient d'aller jeter leurs filets devant les poissons qui s'avançaient. Une vaste muraille de chanvre s'élevait ainsi rapidement autour des thons, qui se précipitaient imprudemment dans leurs plis et se trouvaient complètement *amphibolisés*. Nous verrons tout à l'heure que cette méthode a traversé les âges pour arriver presque intacte jusqu'à nous.

Oppien nous parle d'immenses filets compliqués, formant comme une ville entière, où l'on voit des avenues, des portes étroites et intérieures ; le poisson s'engage dans cette fatale embuscade avec toute la confiance d'une armée assiégeante qui entre dans une ville prise. L'ordre de la marche est méthodique ; d'abord viennent en tête les vétérans de la troupe, les puissants *orcyni*, immédiatement suivis des noires cohortes des thons d'un âge mûr ; les jeunes pélamydes et les *auxidæ*, plus jeunes encore, forment l'arrière-garde ; tous pénètrent et se répandent dans les détours de ce vaste labyrinthe, où ils s'égarent, rendent leur retraite impossible, et sont bientôt mis à mort par les impitoyables pêcheurs qui leur ont tendu ce piége insidieux.

On croyait, autrefois, qu'une malencontreuse irrégularité dans la vue rendait la capture du thon plus aisée que celle des autres poissons. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la nature exacte de cette imperfection. Les uns l'attribuaient à un épaississement des humeurs transparentes de l'œil ; d'autres à ce que les jeunes cordylas prenaient une mauvaise habitude de loucher, que leurs parents ne se donnaient point la peine de corriger quand ils avançaient en âge ; d'autres encore, parmi lesquels se rangent Aristote et Pline, croyaient que ce défaut,

quelle qu'en fût la cause, se bornait à l'œil droit; une expression proverbiale d'Eschyle le place dans l'œil gauche. Aristote fonde son opinion sur ce que ces poissons côtoyaient toujours la rive droite pour entrer dans l'Euxin où ils allaient déposer leur ponte, et suivaient ensuite la rive gauche lorsqu'ils changeaient de mer avec leurs familles. Pline répète après lui cette coutume du thon, et, pour confirmer le fait de leur vision oblique, adopte la fiction suivante :

« Dans le Bosphore de Thrace, dit-il, existe un rocher d'une merveilleuse blancheur (1) qui, se faisant voir depuis le fond jusqu'à la surface de l'eau, effraie et fait fuir les thons. Dès qu'ils arrivent en vue de cet objet éclatant, ils se jettent en foule vers le cap de Byzance, où se fait en effet toute la pêche du thon, tandis qu'on n'en prend pas un sur le rivage de Chalcédoine, qui n'en est séparé que par un détroit de mille pas. »

Tournefort (voyage du Levant) déclare cependant cette assertion toute gratuite, et dit positivement : « La côte de Chalcédoine est très poissonneuse, et certainement Strabon et Pline avaient été trompés par ceux qui leur avaient fait accroire que les pélamydes, ou jeunes thons, s'en détournaient épouvantés par les roches blanches cachées sous l'eau, lesquelles les obligeaient de gagner la côte de Byzance; au contraire, les pélamydes de Chalcédoine étaient si recherchés par les anciens, que Varron, cité par Aulugelle, les mettait parmi les morceaux les plus délicieux, et *l'on ne voit aujourd'hui,* disait-il, *que filets autour de cette ville pour la pêche de jeunes thons.* »

C'était surtout à l'époque de la pleine lune que les anciens s'adonnaient à la pêche du thon; les poissons, attirés par ses reflets argentés, s'approchaient en bandes nombreuses et tombaient aisément dans les piéges qui leur étaient tendus (2).

(1) On croyait que ce rocher, anciennement appelé la *Corne d'Or*, devait ce nom à la richesse que la pêche productive de la baie procurait à Byzance. « Le port de Constantinople, qu'on peut regarder comme un bras du Bosphore, dit Gibbon, fut connu très anciennement sous le nom de la Corne d'Or. La courbe qu'il décrit a à peu près la figure du bois d'un cerf ou plutôt de la corne d'un bœuf. L'épithète d'or fait allusion aux richesses que tous les vents amènent des pays les plus éloignés dans le port vaste et sûr de Constantinople. (GIBBON, chap. XVII.)

(2) Belon raconte qu'il a vu une médaille ancienne représentant un thon nageant sous une pleine lune.

Il est une autre occasion où le thon s'offre en quelque sorte de lui-même ; c'est lorsqu'il se trouve placé sous l'étreinte douloureuse de l'œstre ou taon de mer (1). Alors, le pêcheur n'a besoin de déployer ni science, ni grand appareil de travail. Quelques détails nous ont été transmis sur ces bourreaux pygmées ; ils sortent, à ce qu'on croit, de leurs retraites boueuses où ils pullulent en si grand nombre, que, souvent, ils dévorent entièrement l'appât de la ligne des pêcheurs ; ils se glissent insensiblement sous les branchies de leur proie vivante et leur causent des douleurs qui ne finissent que par la mort ; car, outre l'inflammation qu'ils causent dans cette partie vive et vasculaire, on supposait qu'ils y déposaient quelque substance délétère qui inoculait la folie. « Le thon et le xiphias, dit Oppien, portent toujours avec eux un fléau qui les vexe et les déchire ; ils ne peuvent ni s'y soustraire, ni s'en délivrer ; c'est un insecte, l'œstre cruel, qui se fixe entre leurs nageoires, et qui, dans les chaleurs de l'ardente canicule, se pressant avec force contre leur corps, y enfonce violemment son dard vif et acéré. Dans les maux dont il les accable, ils s'emportent à une rage affreuse, et bondissent incités malgré eux comme par des fouets terribles. Rendus furieux par ce noir aiguillon, ils s'agitent dans tous les sens. Là, poussés par les plus intolérables douleurs, ils se tourmentent en courses rapides sur les flots ; ici, transportés hors d'eux-mêmes par la véhémence des plus cruelles piqûres, ils sautent et se jettent sur les vaisseaux les plus élevés. Souvent aussi, s'élançant du sein des mers, ils se précipitent palpitants sur la terre et remplacent leurs tourments par la mort, tant leur violence est grande et sans aucun relâche (2). »

Les ichtyologistes modernes n'ont pas manqué de parler de ce

(1) Ce crustacée parasite, qui attaque le thon et l'espadon, est la *pennatula filosa*, de Gmélin, et la *penilla*, d'Oken, appartenant à la famille *lernæa*. Quelque terrible que soit pour les malheureux scombres ce petit animal, ils ont encore d'autres parasites qui, comme des vautours, s'acharnent à vivre de leur sang. Commerson rapporte qu'il a trouvé des *ascarides* et des *tænias* dans les intestins d'un thon, des *fascioli* dans son péritoine, des *filarias* et autres insectes dans son estomac. Ainsi ce poisson, exposé à des ennemis extérieurs qui vont jusqu'à le rendre fou par la douleur qu'ils lui causent, est encore à l'intérieur, comme Hérode, dévoré par des vers.

(2) Oppien, *la Pêche*, chant II, traduction de M. Limes.

fléau. » Le thon, piqué par cet animal, dit Bloch, devient furieux au point que, selon Oppien, il saute dans les vaisseaux et sur le rivage. La raison pour laquelle cet insecte s'attache plus particulièrement au thon, est que la peau de ce poisson est très molle sous les nageoires de la poitrine ».

Lacépède en parle d'une manière plus explicite encore : « Le thon expire quelquefois victime d'un être bien petit et bien faible en apparence, mais qui, par les piqûres qu'il lui fait et les tourments qu'il lui cause, l'agite, l'irrite, le rend furieux, à peu près de la même manière que le terrible insecte ailé qui règne dans les déserts brûlants de l'Afrique, est le fléau le plus funeste des panthères, des tigres et des lions. Pline savait qu'un animal dont on compare le volume à celui d'une araignée et la figure à celle d'un scorpion, s'attachait au thon, se plaçait auprès et au-dessus de ses nageoires pectorales, s'y cramponnait avec force, le piquait de ses aiguillons, et lui causait une douleur si vive que ce scombre, livré à une sorte de délire et ne pouvant, malgré tous ses efforts, ni fuir, ni immoler son ennemi, ni apaiser sa souffrance cruelle, bondissant avec violence au-dessus de la surface des eaux, la parcourait avec rapidité, s'agitait en tous sens, et, ne résistant plus à son état affreux, ne connaissait d'autre danger que la durée de son angoisse : excédé, égaré, transporté dans une sorte de rage, il s'élançait sur le rivage et sur le pont des vaisseaux, et bientôt il trouvait dans la mort la fin de son tourment. »

Les anciennes pêcheries étaient fort actives à Byzance et sur la côte d'Espagne, parce que la Méditerranée, se rétrécissant à ses deux extrémités, forçait les poissons à s'y réunir près des rives. Le lever des Pléiades (11 mai) était le signal de l'ouverture des hostilités, qui duraient (1) jusqu'au coucher de l'Arcture (6 août). Nos saisons, à nous, se prolongent davantage ; elles commencent, suivant Duhamel, aux premiers jours d'avril, et ne se terminent qu'à la fin du mois de septembre, que les pêcheurs regardent comme le plus favorable. Nos pêches étant du double plus longues que celles des anciens, il semblerait que les thons (contrairement aux nomades hirondelles, toujours ponctuelles

(1) Pline, livre IX, p. 20.

presque à un jour près dans leurs migrations vers le Sud), ont dévié des coutumes de leurs ancêtres, et séjournent aujourd'hui six mois dans la Méditerranée où ils n'en passaient autrefois que trois. Mais, hors Neptune et les Néréides, qui sait où ils se retirent le reste du temps. M. Yarrel, en parlant des maquereaux, remarque très judicieusement qu'ils s'éloignent peut-être de nous, en toute saison, beaucoup moins qu'on ne pense généralement; qu'ils sortent de leurs inaccessibles profondeurs pour venir pondre près des rives, et quittent ensuite les basses eaux pour retourner dans leurs noires retraites. Pline explique pourquoi le thon, comme les autres poissons, s'approche des côtes vers le printemps; « la plupart des poissons, dit-il, ne passent dans les étangs et les rivières que pour y frayer plus en sûreté, parce qu'il ne s'y trouve point d'animaux à craindre pour leurs petits, et que les flots y sont moins agités ». Au reste, on ne trouve après leur départ, aucune preuve qu'ils aient entrepris un long voyage; on peut donc croire, comme Aristote le dit de quelques autres poissons, qu'ils se sont simplement retirés.

M. Mimaut appuie cette opinion de l'autorité de la sienne: « Il s'en faut de beaucoup que tous les thons qu'on voit au printemps dans la Méditerranée, soient de nouveau-venus des pays lointains; la plus grande partie ne fait, à l'époque de leur apparition, que sortir des profondeurs de la mer où ils s'étaient retirés pour attendre une saison plus favorable. Pendant ces mois de repos, on en voit toujours qui se sont séparés des autres et qui voyagent isolément. On en a observé quelquefois de grandes quantités au milieu de l'hiver, sur les côtes de Sardaigne. »

Méthode moderne de pêcher le thon. — De nos jours, la pêche du thon s'opère principalement au moyen de filets, dont deux, les plus en usage, sont connus en Provence sous les noms populaires de thonnaire et de madrague. Duhamel dit que les combinaisons de cette dernière montrent jusqu'où peuvent atteindre l'esprit inventif de l'homme et la perfection de l'art. Nous trouvons dans M. de Lacépède une description si vive, si animée, si poétique de cette double pêche, que nous ne saurions, malgré son étendue, résister à la tentation de la placer ici sous les yeux de nos lecteurs:

« On donne, dit ce savant naturaliste, le nom de *thonnaire* ou

tonnaire, à une enceinte de filets que l'on forme promptement dans la mer pour arrêter les thons au moment de leur passage. On a eu pendant long-temps recours à ce genre d'industrie auprès de Collioure, où on la pratiquait et où, peut-être, on la pratique encore chaque année depuis le mois de mars jusqu'à celui d'octobre. Pour favoriser la prise des thons, les habitants de Collioure entretenaient, pendant la belle saison, deux hommes expérimentés qui, du haut de deux promontoires, observaient de loin ces poissons qui s'avançaient par bandes de deux ou trois mille; ils en avertissaient les pêcheurs en déployant un pavillon par le moyen duquel ils indiquaient l'endroit où ces animaux allaient aborder. A la vue de ce pavillon, de grands cris de joie se faisaient entendre et annonçaient l'approche d'une pêche dont les résultats importants étaient toujours attendus avec une grande impatience. Les habitants couraient alors vers le port, où les patrons de bâtiments pêcheurs s'empressaient de prendre les filets nécessaires et de faire entrer dans les bateaux autant de personnes que ces embarcations pouvaient en contenir, afin de ne pas manquer d'aides dans les grandes manœuvres qu'ils allaient entreprendre. Quand tous ces bateaux étaient arrivés à l'endroit où les thons étaient réunis, on jetait à l'eau des pièces de filets lestées et flottées, pour en former une enceinte demi-circulaire dont la concavité était tournée vers le rivage et dont l'intérieur était appelé *jardin*. Les thons renfermés dans ce jardin s'agitaient entre la rive et les filets; ils étaient si effrayés par la vue des barrières qui les avaient subitement environnés, qu'ils osaient à peine s'en approcher à la distance de six ou sept mètres.

» Cependant, à mesure que ces scombres s'avançaient vers la plage, on resserrait l'enceinte, ou plutôt on en formait une intérieure et concentrique à la première avec des filets qu'on avait tenus en réserve, en laissant une ouverture à cette seconde enceinte, jusqu'à ce que les thons eussent passé dans l'espace qu'elle embrassait; c'était en continuant de diminuer ainsi, par des clôtures successives, et toujours d'un plus petit diamètre, l'étendue dans laquelle les poissons étaient renfermés, qu'on parvenait à les retenir sur un fond recouvert uniquement par quatre brasses d'eau; alors on jetait dans ce port maritime un grand *boulier*, espèce de seine dont le milieu est garni d'une

manche. Les thons, après avoir tourné autour de ce filet dont les ailes sont courbes, s'enfonçaient dans la poche ou manche. On amenait, à force de bras, le boulier sur le rivage; on prenait les petits poissons avec la main, les gros avec des crochets; on les chargeait sur des bateaux pêcheurs et on les transportait au port de Collioure. Une seule pêche produisait quelquefois plus de quinze mille myriagrammes de thons; et pendant un printemps dont on a gardé avec soin le souvenir, on prit dans une seule journée seize mille thons dont chacun pesait dix ou quinze kilogrammes.

» Il est des parages dans la Méditerranée où l'on se sert pour prendre les thons d'un filet auquel on a donné le nom de *scombrière* ou *combrière* et de *courantille*, qu'on abandonne aux courants et qui va, pour ainsi dire, au-devant de ces scombres, lesquels s'engagent où s'embarrassent dans ses mailles. Mais hâtons-nous de parler du moyen le plus puissant de s'emparer d'une grande quantité de ces animaux si recherchés; occuponsnous d'une des pêches les plus importantes qui aient lieu dans la mer; jetons les yeux sur la pêche pour laquelle on emploie la madrague...

» On a donné le nom de *madrague* à un grand parc qui reste construit dans la mer, au lieu d'être établi pour chaque pêche, comme les *thonnaires*. Ce parc forme une vaste enceinte distribuée en plusieurs chambres dont les noms varient suivant les pays; les cloisons qui forment ces chambres sont soutenues par des flottes de liéges étendues par un lest de pierre et maintenues par des cordes dont une extrémité est attachée à la tête du filet et l'autre amarrée à une ancre.

» Comme les madragues sont destinées à arrêter les grandes troupes de thons au moment où elles abandonnent les rivages pour voguer en pleine mer, on établit entre la rive et la grande enceinte une de ces longues allées appelées *chasses;* les thons suivent cette allée, arrivent à la madrague, passent de chambre en chambre, parcourent quelquefois, de compartiment en compartiment, une longueur de plus de mille brasses, et parviennent enfin à la dernière chambre, que l'on nomme *chambre de mort* ou *corpon*. Pour forcer ces scombres à se rassembler dans ce *corpon* qui doit leur être si funeste, on les pousse et on

les presse, pour ainsi dire, par un filet long de plus de vingt brasses que l'on tient tendu derrière ces poissons par le moyen de deux bateaux, dont chacun soutient un des angles supérieurs du filet et que l'on fait avancer vers la chambre de mort. Lorsque les poissons sont ramassés dans ce corpou, plusieurs barques chargées de pêcheurs s'en approchent : on soulève les filets qui composent cette enceinte particulière, on fait monter les scombres très près de la surface de l'eau, on les saisit avec la main et on les enlève avec des crocs.

» La curiosité attire souvent un grand nombre de spectateurs autour de la madrague ; on y accourt comme à une fête ; on rassemble autour de soi tout ce qui peut augmenter la vivacité du plaisir ; on s'entoure d'instruments de musique. Et quelles sensations ne font pas éprouver l'immensité des mers, la pureté de l'air, la douceur de la température, l'éclat d'un soleil vivifiant que les flots mollement agités réfléchissent et multiplient ; la fraîcheur des zéphyrs, le concours des bâtiments légers, l'agilité des marins, l'adresse des pêcheurs, le courage de ceux qui combattent contre d'énormes animaux rendus plus dangereux par leur rage désespérée ; les élans rapides de l'impatience, les cris de la joie, les acclamations de la surprise, les sons harmonieux des cors, le retentissement des rivages, le triomphe des vainqueurs, les applaudissements de la multitude ravie ! » (LACÉPÈDE, *Histoire naturelle des poissons*).

Nous compléterons cette description de la madrague par quelques lignes tirées du rapport que notre collaborateur, M. Alexandre Clapier, adressa à la commission de la pêche (Marseille, 1849).

« Il existe dans le golfe de Marseille, dit M. Clapier, cinq madragues de l'État et six madragues particulières. La madrague est une vaste enceinte de filets dans lesquels le poisson est habilement conduit, et d'où il ne peut plus sortir lorsqu'une fois il s'y est engagé.

» Ces filets forment, en mer, un parallélogramme ou cône allongé, de 150 brasses de long sur 40 brasses de large ; ce cône a trois divisions appelées chambres, auxquelles on donne le nom de grande, de petite, et de corps de fosse ; on ferme et on ouvre à volonté ces chambres avec un filet en forme de coulisse,

placé au fond des eaux, qu'on relève et qu'on cale au besoin.

» A la madrague est fixé un autre filet qui va jusqu'à la terre et qu'on appelle la queue ; il présente une barrière trompeuse au poisson ; il lui fait changer de route, et il ne lui laisse plus que celle qui conduit à la première chambre. Lorsque le bateau de garde le voit engagé dans la première chambre, il l'enferme en levant la coulisse ; on le pratique de même lorsqu'il est entré dans les deux assises de chambres ; une fois arrivé dans le corps, la petite dimension de la maille lui rend toute retraite impossible ; au moyen d'une manœuvre assez simple, on ramène cette pièce de filet et, avec elle, le poisson à la surface de l'eau, où on le prend en le harponnant, ou l'assommant, ou à force de bras. »

M. Mimaut nous fournit encore sur la pêche en Sardaigne des détails fort curieux :

« Les Espagnols et les Portugais, dit-il, établirent avec beaucoup de succès des pêcheries de thons sur leurs côtes, et la *tonare* de Conil en Andalousie, qui appartenait aux ducs de Medina-Celi, fut long-temps florissante ; mais elles tombèrent entièrement vers le milieu du siècle dernier, lorsque ces côtes furent tout-à-coup privées de la visite accoutumée des thons par l'effet du tremblement de terre de Lisbonne.

» Les *tonares* de la Sardaigne héritèrent de celles de l'Espagne, et semblèrent profiter de ce qu'une violente crise de la nature avait ôté de richesses à ce dernier pays. Cette circonstance ajouta seulement à la prospérité de ces pêcheries, qui existaient bien auparavant, et dont l'établissement en grand sur le pied actuel, remonte au XVIe siècle. Elle en eut alors l'obligation à un généreux citoyen qui, en lui enseignant la méthode actuelle de pêcher le thon, toute nouvelle alors, la dota d'un immense revenu. C'était un simple marchand nommé Pierre Porta ; il s'était enrichi dans le commerce, et il consacra sa fortune à l'agrandissement de la pêche du thon et du corail, et à la construction de trois tours sur le rivage pour la protéger contre les Barbaresques.

» Dans le temps de cette haute prospérité, diminuée depuis par des causes qu'on croit analogues à celles dont les côtes d'Espagne éprouvèrent les effets, il entrait dans les filets des

Sardes, pendant les six semaines qu'ils étaient tendus, à partir d'un jour presque invariablement le même et qui semblait un rendez-vous, environ cinquante mille thons. On ne pêche plus guère aujourd'hui que le tiers de ce nombre.

» Les thons qui visitent les côtes de Sardaigne sont d'une plus grosse espèce et bien plus gros que ceux des autres pêcheries du golfe de Lyon.

» L'observation apprendra peut-être quelque jour pourquoi, en Sardaigne du moins, les pêcheries les plus occidentales prospèrent plus que celles du Midi et de l'Est, et pourquoi les thons qui, dans leurs longues courses, suivent toujours symétriquement les sinuosités des côtes, sont d'une plus petite espèce sur un point de l'île, *les Salines*, qu'à une autre tonare qui en est très rapprochée, *Flumentorgiù*. Elle pourrait, de là, être conduite à rechercher pour quelle raison, depuis un certain nombre d'années, moins exacts aux rendez-vous, ils ont retardé leur arrivée d'un mois et y viennent en bien moins grand nombre ; ce qui mènerait encore à examiner si l'on peut se contenter de l'explication qu'on donne de cette diminution et des variations des troupes voyageuses, en les attribuant, comme le font quelques naturalistes, au tremblement de terre de Messine et aux volcans sous-marins. »

Enfin, nous pouvons donner, d'après notre propre expérience, un récit succinct de la pêche de la madrague. C'était le matin d'un beau jour d'août. Jamais, depuis que nous étions en Sicile, la mer ne nous avait paru plus bleue ; jamais les hauteurs du *Pellegrino*, couronnées de leurs épais cactus, ne nous avaient semblé plus ravissantes. Nous sortions de la baie de Palerme et nous ordonnâmes à nos *barcaroli* de nous conduire à la madrague, à un mille environ du rivage. La mer était unie comme une glace ; aucune ride ne troublait sa surface semée de liéges flottants qui traçaient le plan de ce piége grand comme une ville. Quelques coups de rames nous firent glisser à travers les bastions des liéges et des bouées fixes, et nous nous dirigeâmes vers plusieurs bateaux qui chassaient devant eux un banc de thons, comme un troupeau de brebis timides. *Ecco la camera della morte ; siamo giunti*, nous dirent nos deux rameurs en rentrant leurs avirons et regardant au fond des ondes. Nous re-

gardâmes comme eux; mais, ne voyant rien, nos hommes reprirent leurs rames; quelques secondes après, nous élongions une grande barge à l'ancre, l'une de celles qui, des deux côtés, gardaient la « chambre de mort. » Cette barge servait de point d'appui aux filets que l'équipage de l'autre bateau, au gré de notre impatience, tirait trop lentement à bord. Pendant cette opération, nous eûmes le temps d'admirer les formes athlétiques et l'agilité de ces hommes qui, penchés vers la mer ou debout sur leurs bancs, nous dévoilaient sous mille formes leur action musculaire. A la vue de la symétrie de leurs membres, de leurs yeux noirs et brillants, de leurs cheveux d'ébène et de leur mâle complexion méridionale, nos souvenirs se reportaient, comme point de comparaison, sur nos montagnards à cheveux roux, aux traits durs, à l'allure guindée, aux jambes nues et aux genoux cagneux.

Tandis qu'à notre grand regret, nous établissions ce contraste, nous entendîmes tout-à-coup des cris de *la pipa! la pipa!* Nos bateliers, après avoir crié comme les autres, nous apprirent qu'on avait aperçu un espadon ou *pipa* (c'est le nom qu'on lui donne à Palerme), entrer dans le filet avec les thons. Comme le fond de l'engin avait été soulevé de plusieurs brasses, la *pipa* s'était montrée presque à la surface de l'eau, et à sa vue, la joie avait éclaté en un tonnerre d'acclamations. Effrayé du bruit et de la scène confuse qui se passait au-dessus de lui, l'espadon s'élançait à droite, à gauche, entre ses murs de chanvre; il s'élevait, puis plongeant avec force, faisait voler l'écume sous le fracas de sa puissante queue. Ce plongeon le précipita au milieu des thons, des pélamydes tremblants, qui couvraient le fond du filet; puis il remonta encore pour contempler tous ces bras prêts à le frapper. Comme un cheval frémissant entre des clôtures qu'il ne peut franchir, l'espadon parcourait son enceinte, cherchant en vain une issue; s'arrêtant soudain, il recule lentement, puis, prompt comme l'éclair, il s'élance sur le filet qu'il perce de son arme redoutable, et dont il ne peut plus se dégager. Son arrêt est prononcé, sa mort est prochaine. Un lourd harpon, lancé par un bras vigoureux mais inhabile, frappe à côté du but; un autre, plus léger et mieux dirigé, vient percer le leviathan qui, furieux, se débat pour fuir, teignant de son

sang les ondes bleues qui l'entourent. Bientôt, douze fers barbelés sont plantés dans ses flancs, l'eau rougit de plus en plus, et le cadavre martyrisé du grand scombre est enfin hissé dans la barque. Alors retentissent mille voix triomphantes : — « Quinze écus pour notre part ! » s'écrie l'un des marins avec enthousiasme. « — Bénis soient la sainte Vierge et saint Antoine, dit un autre, le filet, cette fois, n'a pas beaucoup souffert. » Maintenant, *signore*, nous allons voir les thons, dit un de nos bateliers ; et, en effet, à travers le fond maillé de la *chambre de mort* halé à quelques pieds de la surface, nous contemplâmes une multitude de gros poissons, presque tous de la famille des scombres, violemment excités par le mouvement et le bruit des hommes qui chantaient en halant sur leurs cordes, sautant, frappant l'onde et remplissant d'écume leur prison mobile. Le massacre ne tarda pas à commencer, et ces gros animaux, assommés à tour de bras, furent facilement tirés à bord de la barque. Quelquefois, nous dit-on, lorsqu'apparaît un thon de taille colossale, un homme de l'équipage s'élance sur son dos, et, nouvel Arion, fait plusieurs fois le tour de l'enceinte avant de lui porter le coup mortel.

Cependant, la chambre ayant été vidée, le filet retomba au fond de l'eau pour attendre de nouvelles victimes. Nous suivîmes le chargement jusqu'au débarcadère d'où, précédés de deux tambours, nous nous rendîmes processionnellement au *Mercato Reale*. Là, nous trouvâmes une foule de thons, produit d'une pêche antérieure, déjà empilés en monceaux sanglants sur des dalles de pierre, tous les yeux arrachés, ces organes étant fort recherchés des marins, qui en font de l'huile pour leurs lampes ; les ouïes et les œufs qui se mangent frais, sont aussi enlevés et déposés dans des paniers. Cette mutilation donne au marché un aspect repoussant. Nous y vîmes souillés de boue des *alalongas*, variété de scombre dont la chair est encore plus délicate que celle du thon, d'autres gros et curieux poissons, et les formidables têtes de deux ou trois espadons fixés sur les boiseries des stalles, où leurs énormes corps étaient coupés en tronçons dont la blancheur les faisait ressembler à des filets de veau ; d'un autre côté, des mannes toutes remplies de labres, attiraient l'œil le plus indifférent par leurs couleurs charmantes et variées.

Si on dit : « Muet comme un poisson, » le proverbe ne s'applique pas à ceux et surtout à celles qui le débitent; mais nul marché au poisson n'est aussi étourdissant qu'en Sicile. Qu'on se figure cent gosiers rauques braillant à l'unisson, chacun cherchant à dominer celui de son voisin. « *Trenta sei!* (sous-entendu *grani*) » s'écrie le maître d'une stalle, en réduisant en tranches, avec un énorme couperet, le corps d'un gros poisson. « *Trenta sei, trenta sei!* » répètent deux garçons, ses complices, en comptant sur leurs doigts pour informer télégraphiquement du prix les acheteurs éloignés auxquels le vacarme n'a pas permis d'entendre. L'un élève de toute la longueur de son bras, pour mieux l'exposer à la vue, une tranche de sa denrée, en criant d'une voix de Lablache : « *Guardi! guardi!* (regardez) ; » d'autres hurlent à côté de lui : « *Tutti vivi! tutti vivi!* (ils sont vivants !). » Ici, on vous engage à acheter un *sedici;* là, à aussi haute voix, mais à un prix plus bas, on vous offre un *dieci.* Celui-ci vous beugle aux oreilles : « *Sardine e alici* (Sardines et anchois) ; » celui-là : « *Mendole e merluzzi* (Mendoles et merluches) ; » enfin un dernier, sous le nom de *fici,* vous présente quelque produit délicat de la mer (*frutto di mare*) dont la fraîcheur séduit l'odorat. Ce marchand, dont vous vous approchez, cesse de vociférer et demande si *Votre Excellence* veut acheter quelque chose ; mais si vous secouez la tête ou si vous vous éloignez, aussitôt, comme une cigale qui, inquiète à l'approche d'un passant, a suspendu un instant sa voix vibrante (1), notre Sicilien à poumons robustes reprend son assourdissante importunité.

Avant de discuter les mérites du thon au point de vue de la gastronomie, disons quelques mots de la qualité de sa chair, qui varie considérablement suivant ses diverses grosseurs. Le thon très jeune donne une friture délicate sans cette odeur rance qui caractérise le poisson plus âgé. Un thon de vingt à trente livres, long de trois pieds et demi à quatre pieds, a toujours une chair fine et d'un goût parfait ; mais quand il est arrivé à l'âge mûr,

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Les cris des cigales nombreuses ressemblent singulièrement au bruit de milliers de petites sonnettes lointaines. En descendant, la nuit, de Nicolosi à Catane, nous nous imaginions être précédés, à quelque distance, de chevaux de litières armés de leurs grelots.

il commence à se détériorer, et chaque jour il perd en qualité ce qu'il gagne en force et en grosseur. Les léviathans de cette espèce, que l'on promène au son du tambour, surtout en Sicile pendant la canicule, sont une nourriture détestable, suivie d'un *ructu gravi*, expression hardie de Pline que nous nous dispensons de traduire. Les thons atteignent quelquefois des dimensions immenses. Ceux qui pèsent cent livres et au-dessous se nomment en Sicile *scampirro*, terme de patois désignant un poisson chétif. Le *mezzo-tunno*, ou demi-thon, pèse de cent à trois cents livres. La dénomination de *thon* n'est accordée qu'à ceux qui dépassent ce dernier poids. Cetti assure qu'ils atteignent quelquefois mille livres et qu'on en a pris qui pesaient jusqu'à dix-huit quintaux. M. Mimaut ne va pas si loin ; mais, suivant lui, on en pêche souvent de six à huit cents livres, et on en voit quelquefois, bien rarement à la vérité, de mille à douze cents. Aristote en cite un de douze quintaux, dont la largeur de la queue mesurait plus de deux coudées. Enfin, Pennant, qui écrivait il y a cent ans, parle d'un thon pêché près de la côte d'Inverary, dont la peau, remplie de harengs, pesait six cent quarante livres, et donnait, par conséquent, un démenti formel à Churchill, qui prétend que tout, jusqu'aux insectes, dépérit en Écosse où :

« Une maigre arachné suce une mouche étique. »

L'un des plus gros thons, si ce n'est le plus gros dont on ait jamais entendu parler, est celui qu'Aldrovandi reçut d'un haut fonctionnaire espagnol. Ce vrai scombre-baleine avait trente-deux pieds de long et seize de tour à sa plus grande circonférence ; et comme ce fait repose non sur la véracité grecque, mais bien sur la sincérité espagnole, il n'est pas permis d'en douter. On ne peut pas douter non plus que ce poisson fût un thon, puisqu'il fut mis en conserve (1).

Galien range parmi les poissons à fibre dure, les baleines, les dauphins, les phoques et les gros vieux thons ; ces derniers, dit-il,

(1) Aldrovandi a donné, dans son ouvrage *de Piscibus*, un dessin de ce thon, pris en 1565 près de Gibraltar ; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on voyait *une flotte entière de vaisseaux peints sur ses flancs, depuis la queue jusqu'aux branchies ;* était-ce une prédiction sur l'*Armada* espagnole qui se disposait alors à envahir l'Angleterre ?

sont presque aussi indigestes que les autres, quoique bien inférieurs en goût. Outre l'âge et la taille qui affectent matériellement la condition de ce poisson, il faut encore tenir compte des influences locales. Archistratus, un Grec qui parcourut le monde uniquement pour complaire à son estomac, a transmis à la postérité cette imposante observation que le thon de Constantinople, de Carystium et de Sicile, n'était pas à dédaigner, bien qu'il fût inférieur à celui d'Hypponium, en Italie. Pour le thon de Samos, la table de Jupiter et la sienne en étaient seules dignes.

Les Grecs affectionnaient surtout la partie postérieure du thon. Athénée le recommande εν μυτωτω, c'est-à-dire à l'étuvée, avec des oignons et quelques autres assaisonnements des plus âcres, auprès desquels nos oies aux oignons seraient d'une digestion facile. Les Liguriens, dit Paul Jove, le mangent sous le nom *d'azeminum*, cuit à l'étuvée dans de l'huile et du vin de Corse, avec du poivre pilé et des oignons hachés; recette à joindre à beaucoup d'autres du même genre déjà connues et excellentes, croyons-nous, pour donner le cauchemar. Tout le reste du thon était salé, mariné et vendu sous divers noms comme κητημα et θυνναια ταριχη suivant Athénée, et μηλα ποντικα suivant Galien. Le ventre était la partie la plus estimée; on la servait fraîche ou marinée; elle se vend encore aujourd'hui en Italie sous le nom de *tarentello.* Venait ensuite *l'omotarichum,* ou épaule marinée; enfin les parties sèches, *melandrias, cybias* et *ureas.* Ces deux dernières, ordinairement taillées en morceaux cubiques, provenaient du dos et de la queue. Les *melandrias* noyées dans l'huile sont restées dans le domaine des ignobles maîtres d'hôtel à bord des bateaux à vapeur de la Méditerranée; on les prendrait pour des feuilles d'acajou qui, assurément, ne leur cèdent rien en goût ni en succulence.

C'est encore dans M. Mimaut que nous trouvons les détails suivants:

« Les préparations du thon, qui se font sur place, immédiatement après la pêche, consistent à le saler et à le mariner. Les moyens qu'on emploie pour le saler sont à peu près les mêmes que ceux dont on fait usage pour la morue. Le thon salé se vend pour la consommation de l'Italie, de l'Espagne, du Levant et du

pays (la Sardaigne). La plus grande partie du thon mariné s'exporte pour Gênes et pour la France.

» Un thon est divisé en trente parties, qu'on sale, qu'on sèche ou qu'on fait mariner séparément ; elles ont toutes leur dénomination et leur valeur distinctes. Le morceau le plus délicat et le plus cher est le ventre du poisson, qu'on appelle *panse de thon*. Les consommateurs modernes, dont le goût ne ressemble pas toujours au goût de leurs pères, partagent, sur ce point, celui des anciens, qui en étaient extrêmement avides, le payaient double ainsi qu'on le fait encore aujourd'hui, et le représentaient comme un mets digne de la table des dieux.

» Rien n'est perdu de ce précieux animal qui, sous ce rapport, est véritablement le *cochon de mer*. Outre l'huile qui coule naturellement des parties grasses du thon, on en extrait encore, par ébullition, de ses cartilages, de ses arrêtes et de ses nageoires. Cette huile sert pour la peinture en bâtiments, pour les fabriques de gros drap et pour les corroyeurs. On lui attribuait autrefois, ainsi qu'au fiel, beaucoup de vertus médicinales ; mais on est revenu de cette vieille pharmacopée. »

(Fraser's Magazine) (1).

Le Dr Haxo, d'Epinal, vient de publier une nouvelle édition de sa brochure sur la *Fécondation artificielle et l'éclosion des œufs de poissons* (2). C'est non-seulement une complète revendication des droits de MM. Remy et Gebin, ces deux pêcheurs vosgiens à qui la France doit une industrie nouvelle, mais aussi l'histoire de leur découverte et l'explication de leurs procédés pratiques mises en regard de ces stériles théories que les savants laissaient dormir dans des ouvrages oubliés, comme les semences qu'on retrouve douées encore du principe germiminateur dans le cercueil d'une momie égyptienne. La science s'étant

(1) Article complété par la rédaction de M. de Vaubicourt.

(2) *Fécondation artificielle et éclosion des œufs de poissons, suivie de réflexions sur l'ichtyogénie*, par le Dr Haxo.

trouvée un peu honteuse d'avoir tout connu et de n'avoir rien fait, a voulu *tout faire* par elle-même, au lieu de s'associer loyalement ces hommes dont la sagacité naturelle s'était passé d'elle. Remy et Gehin sont à nos érudits qui les dédaignent, ce qu'auraient été les anciens philosophes aux bergers de la Chaldée, s'ils n'avaient proclamé, dans leurs cours publics, qu'ils devaient les premières notions de l'astronomie à ces simples sages du désert, passant les nuits à la contemplation du ciel. Remy et Gehin ont étudié la rivière au lieu de consulter Spallanzani, Golstein, Rusconi, Jacoby et tous ces naturalistes physiologistes qui, comme le dit spirituellement le Dr Haxo, offraient en vain, depuis si long-temps, à l'Académie des sciences, le secret de féconder artificiellement le frai des truites, avec tous les procédés perfectionnés, grâce auxquels nos deux pêcheurs vosgiens parent à la destruction des œufs et les placent dans des conditions qui assurent leur éclosion. Ils ont fait plus encore, en s'ingéniant pour trouver le moyen de faire voyager le frai fécondé, afin que la surabondance d'une localité puisse venir au secours d'une autre moins heureuse. Désormais, nous recevrons de n'importe quelle distance de la graine de poissons pour nos étangs et nos rivières, comme nous recevons de la graine de vers à soie pour nos magnaneries. Il faut apporter un peu plus de précautions, sans doute, à l'envoi du frai, qui ne peut vous être adressé sous le pli d'une lettre ; mais, aussi, comparez les dimensions des deux produits. Il faut lire, dans la brochure de M. le Dr Haxo, la description de la boîte d'envoi où le frai se trouve posé dans son berceau de gravier fluviatile, et arrive sain et sauf à sa destination Mais, ce qui est surtout curieux dans les travaux si généreusement patronés par le Dr Haxo, c'est, une fois le problème de la fécondation artificielle résolu, le moyen d'élever le jeune frai, l'art de ménager au jeune poisson une nourriture qui le conduit à travers toutes les phases de son existence, jusqu'à ce qu'il soit digne de bondir une dernière fois dans le beurre ou l'huile bouillante de la poêle à frire ou de s'étendre sur notre gril comme le roi Guatimozin, ce martyr des idolâtres de l'or. M. Haxo prétend que faire dévorer les espèces les unes par les autres, c'est-à-dire faire manger le menu fretin par le plus gros poisson, afin de faire dévorer celui-ci par l'homme, cet ogre des trois règnes de la nature, c'est « se conformer merveilleusement aux lois de la Providence. » Nous lui savons gré de cet axiome, car nous sommes un peu ichtyophages. Aussi, ferons-nous chœur avec lui pour réclamer, en faveur de Gehin et Remy, la sollicitude du gouvernement. Le gouvernement a bien fait déjà quelque chose pour le premier ; le second n'a pas même encore un bureau de tabac.

Nous recommandons la brochure de M. le Dr Haxo, qui devrait être dans toutes les bibliothèques communales. La *Revue Britannique* a déjà publié, il y a dix ans, un curieux document sur le repeuplement des rivières et des piscines. Nous constatons avec plaisir que les Anglais rendent hommage à nos ingénieux vosgiens, sans se prévaloir des études du Dr Knox et de M. Shaw, que nous citions naguère. On peut lire un écrit publié à Londres en 1852, sous le titre de : *The artificial production of fish, by Piscatorius*, pour y voir quelle estime l'impartialité britannique fait de deux Français qui, en France, auraient été absorbés tout vivants par l'Académie des sciences, comme Jonas par la baleine, si le Dr Haxo ne s'était mis en travers du gosier de ce cétacée scientifique.

Esquisses transatlantiques.

PROMENADE

A PIED, A CHEVAL OU A DOS DE MULET

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU NORD JUSQU'EN CALIFORNIE

(EXTRAIT DU JOURNAL DE M. HENRY COKE) (1).

§ III.

19 *Août*. — Pluie toute la nuit. Ce matin, froid piquant et brouillard épais qui nous rappellent les Highlands, l'hiver. Les cordes du bagage, pareilles à des barres de glace, menacent de nous enlever la peau des mains. Nos pauvres bêtes paraissent être plus découragées que nous ; il faut les voir frissonner convulsivement, les oreilles basses, le dos arqué, les quatre pieds ramassés. — Mis trois heures à charger, et partis vers onze heures, d'après notre estime, car il y a absence complète de soleil depuis deux ou trois jours. Vers midi, le brouillard se change en pluie fine, de sorte qu'au lieu de la belle journée espérée pour passer le col du Midi (*South pass*), nous en avons une déplorable et ne pouvons rien voir. — Fait une halte de quelques minutes à un camp de Mormons, au bord de notre vieille connaissance la *Sweet-Water;* puis traversé pour la dernière fois la dernière rivière que nous ayons à voir couler du côté de l'Atlantique. A compter du Roc de l'Indépendance, on monte toujours, mais insensiblement, et ici même on s'en aperçoit peu : au point culminant du col, la hauteur, selon Fremont, est de huit mille pieds au-dessus du golfe du Mexique.

Le col est large de plusieurs milles ; le sol en est accidenté ;

(1) Voir la livraison de mars.

au nord, belle chaîne de montagnes appelée *Wind-River*. Une éclaircie de brouillard nous permet d'apercevoir les pics élevés et aigus dont l'extrémité est couverte de neige. Le col ne présente que sable et broussailles. A un mille ou deux, à l'ouest du point le plus élevé du col, sont de belles sources dont les eaux alimentent des rivières coulant vers le Pacifique. La petite oasis arrosée par ces sources, fait contraste, par sa fraîcheur, avec l'aridité environnante. La pente, du côté de l'Ouest, paraît aussi douce que de l'autre côté. L'aspect du paysage est à peu près le même. Grand besoin d'arriver à un campement commode, car nos chevaux souffrent de la faim et de la soif; notre patience, à nous-mêmes, se fatigue. La mule grise, pour son compte, refuse de faire un pas de plus. Recours au remède ordinaire; mais les coups ne font que redoubler son entêtement; renonçant à cette lutte, aussi pénible pour nous que pour la bête, nous la laissons attachée au bord du chemin, avec un poney de Julius, éreinté aussi, dans l'intention de gagner un campement et de revenir les chercher le lendemain. Après avoir marché encore une heure dans l'obscurité, nous arrivons à un ruisseau bordé d'un gazon très pauvre; toutefois, nous sommes charmés de trouver un lieu de repos quelconque, tant nous sommes mouillés et glacés. Nous jetons bas le bagage, et, restaurés par une tranche de jambon cru et un bon coup de rhum, nous nous roulons dans nos couvertures, résignés à passer une triste nuit. — Distance, dix-huit milles.

20. — Pluie toute la nuit sans relâche; le temps est un peu éclairci ce matin. En me levant je tremble de tout de mon corps, j'ai des vertiges et du malaise. Potter et Morris nous dépassent vers dix heures, et nous disent avoir vu William à quelques milles de l'endroit où nous sommes; il est retourné en quête des deux bêtes laissées derrière. Selon eux, il ne ramènera pas grand' chose, car les loups ont dévoré le poney — la mule grise a brisé sa longe et s'est échappée. La nouvelle est peu réjouissante, et j'espère qu'elle est fausse; mais William revient bientôt en personne et confirme le fait. La mule grise, pense-t-il, a été volée par les Indiens. Quant au poney, il lui a mis une balle dans la tête pour finir ses souffrances. Inspection faite de nos autres animaux, il se trouve que le vieux Jim n'a plus que le souffle :

il n'a pas la force de se traîner jusqu'au ruisseau. Le froid d'hier, l'humidité de ces derniers jours, le jeûne et les marches forcées ont enfin abattu ce noble courage. Nos autres bêtes ont si bien dépouillé cet endroit de son gazon, qu'il semble difficile qu'on en voie jamais un brin repousser. Ainsi, cet excellent et fidèle compagnon, qui porte son maître depuis Saint-Louis, a pour destinée certaine de mourir de faim ou d'être mangé par les loups. Au reste, les autres bêtes, à la fin de chaque étape, paraissent menacées du même sort, et, dans ce cas, les cavaliers seraient-ils plus heureux? Nos provisions nous mèneront à peine jusqu'au fort Hall, même sur le pied de marche actuel et encore avec la plus sévère économie. Si nos chevaux viennent à nous manquer, il nous sera impossible de porter avec nous assez de nourriture pour gagner ce fort. Il y a peu ou point de gibier dans cette contrée, et les Indiens qui la fréquentent sont de la pire espèce. Après délibération, Julius et moi nous sommes d'accord que la situation est critique; le seul moyen d'en sortir est d'alléger la charge des mules en nous débarrassant de tout poids superflu. Vidant nos sacs à terre, nous trions ce qui est absolument nécessaire à notre existence; quant à ce qui est plomb, balles, poudre, échantillons géologiques, vieille garderobe, nous en faisons si bonne justice, que nous réduisons deux charges à une, et laissons un tas d'objets sur le sol, précieux avertissement pour les futurs voyageurs qui sauront le comprendre. Mais combien d'étranges histoires ils vont faire! Que de loups et d'ours ils auront vu rôder en chemises de laine rouge et en culottes de daim? Sérieusement, j'espère que quelques voyageurs profiteront de nos dépouilles. Quant à nous, les deux sacs de cuir serviront à porter les jambons. William abandonne l'usage du cheval alezan à Julius, et comme nous avons formé la louable résolution d'aller à pied le plus possible, il y a quelque espoir de nous en tirer ainsi. Désirant trouver de l'herbe pour nos bêtes, William et Julius commencent à charger; je suis trop malade pour les aider. Vers huit heures du soir, nous abandonnons tristement le pauvre Jim et la scène de nos désastres. Après avoir marché trois heures, espérant toujours trouver de l'eau, nous arrivons à un petit étang, près duquel Potter et Morris ont campé la nuit précédente. Ce qu'il y a d'herbe en cet endroit ne vaut pas la peine

d'en parler, et nous décidons de pousser plus loin. Enfin, vers deux heures de la nuit, nous voici à une rivière près de laquelle le clair de lune nous montre passablement d'herbe et de bois. — Fait halte et allumé bon feu, le premier depuis plusieurs jours. Nous faisons du thé, nous nous réchauffons bien et nous nous endormons délicieusement dans nos couvertures. Distance, quinze milles.

21. — Le fourrage, qui avait si bonne mine au clair de lune, ne supporte pas l'examen au grand jour. Son principal élément est une graminée suspecte dont les chevaux ne veulent pas manger. Je suis si faible, qu'il n'y a pas moyen de nous remettre en marche; résolu de rester ici toute la journée. Il est prudent de refaire nos bêtes le mieux possible avant de repartir, car il y a peu d'espoir de trouver de l'eau avant une trentaine de milles, distance au-dessus de leurs forces en ce moment, surtout sans boire. Un train de Mormons, et deux émigrants à pied avec leurs provisions sur leur dos, campent près de nous. Les deux piétons se sont séparés dernièrement d'un convoi, et il leur faudra, sans doute, cheminer ainsi jusqu'au Lac salé, c'est-à-dire, quinze jours.

22. — Remonté la rivière, quinze milles environ, jusqu'à un endroit où le fourrage est un peu meilleur. William tue un levraut et manque une antilope; comme il vante beaucoup son adresse à la chasse, nous le raillons d'avoir perdu une si belle occasion de remonter notre garde-manger : toutefois le levraut est déjà un grand luxe pour nous, pour moi, surtout, qui ai perdu l'appétit et manque entièrement de force; — voulant prendre quelque chose dans mon sac, je touche à une paire de brodequins, et je vois que la tige de l'un d'eux est gravement endommagée. En recherchant la cause de ce désastre, je vois une souris s'échapper du trou. Il faut que la petite bête ait voyagé assez long-temps avec nous, car voilà plus d'une semaine que le sac n'a pas été ouvert. Cette voûte de cuir lui offrait un abri comfortable, et elle y trouvait aussi une nourriture saine et recherchée.

23. — Encore de la fièvre et du frisson, — la nuit a été glacée; après neuf milles de marche, nous pensions arriver à *Green-River* (Rivière Verte), mais non, c'est encore celle près

de laquelle nous avons bivouaqué, — l'autre doit être à trente milles plus loin. — Pas un brin d'herbe, ce n'est que sable. Cette rivière s'appelle, je crois, *Big Sandy*. — Poussé en avant. Passé à côté d'une cinquantaine de bœufs crevés et de deux vivants, marchant du côté de l'Est; — ils sont trop maigres pour nous servir à quelque chose. Nous leur souhaitons bon voyage, ce qui est plus que douteux. — En route toute la nuit.

24. — Vers le point du jour, nous rencontrons de larges ravins difficiles à traverser et faisons halte dès que le soleil commence à s'échauffer. — Rien de plus que le repos à donner à nos pauvres bêtes. Elles se livrent à une herborisation désespérée, — rien, pas un brin de gazon, pas une goutte d'eau. Après notre repas de jambon cru, le vent s'abat et la chaleur devient intolérable; les rayons réfléchis par le sable ne sont guère moins ardents que ceux qui nous frappent directement, le manque d'eau augmente ma fièvre; montant sur une colline, je me couche, la tête enveloppée d'une couverture; cela m'empêche d'être rôti, mais peu s'en faut que je n'étouffe faute d'air. Jamais, dans les déserts d'Orient ni sous les tropiques, je n'ai souffert de la chaleur comme aujourd'hui. Me traînant sur tous les points élevés pour aspirer le moindre souffle, j'invoquais un nuage qui voilât le soleil; enfin, assez tard le ciel se couvre un peu, et nous respirons avec délices. Nos chevaux sont vite sellés et, nous encourageant de l'espoir de voir bientôt *Green-River*, nous marchons d'un bon pas. Pendant plusieurs heures, nul changement dans l'aspect de cette triste contrée, — un océan de sables et de maigres broussailles. Tout-à-coup, une différence tranchée frappe nos regards. Deux vastes ravins s'ouvrent à droite et à gauche; et nous continuons à marcher sur la crête étroite qui les sépare. Çà et là des pins gigantesques s'élancent d'un sol crayeux, pareils aux sombres génies de la vallée. Parfois, tombés sur la route, ils nous barrent le passage et nous obligent à un circuit peu commode et peu sûr, par une lumière aussi incertaine. En somme, la scène est nouvelle, elle est imposante, et en des circonstances meilleures, je m'arrêterais volontiers à l'admirer. A chaque détour du chemin, nous nous attendons à voir Green-River, et dans la moindre cavité les chevaux cherchent de l'eau en soufflant l'air de leurs naseaux desséchés. Enfin, apparaît le

fleuve tant souhaité, — hommes, mules, chevaux, tous se précipitent et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont dans l'eau jusqu'au genou. Notre soif assouvie, reste la question du fourrage. N'en trouvant pas de ce côté, nos bêtes gagnent l'autre rive à la nage ; nous les suivons, et, remontant un peu, nous rencontrons un endroit tout à point pour un campement. Quant à moi, trempé jusqu'à la ceinture, épuisé, malade, je me trouve heureux de me rouler dans mes couvertures qui ne sont pourtant guère plus sèches que le reste. Étape, cinquante-trois milles.

25. — Un dimanche, — resté couché tout le jour avec le frisson. Julius me lit des prières et m'administre toute une boîte de pilules de Mandreth, célèbre empirique qui rend à Jonathan les mêmes services que le Dr Parr à John Bull, — si son remède ne fait pas de bien, il a au moins le mérite de ne pas faire de mal.

26. — William tue trois canards — (je trouve inutile de traiter les canards de sauvages là où les hommes le sont presque tous). Il en fait un ragoût dont je mange ma part, et je m'en trouve mieux. Potter et Morris, qui nous ont rejoints hier au soir, sont repartis dans l'après-midi. Nous les suivons de près, — notre vraie direction, en quittant *Green-River*, est le Nord-Ouest; mais, à notre grande surprise, le *trail* se tourne au Midi. Nous supposons avoir fait erreur dans notre estime; mais impossible de marcher dans une autre direction à cause d'une chaîne de montagnes qui barre le passage à l'Ouest. Une ou deux fois la route semble se rapprocher de la ligne véritable, mais des escarpements énormes nous obligent de redescendre au bord de la rivière. Après avoir marché quelques milles dans cette hésitation pénible, nous nous arrêtons pour délibérer. Quelques-uns veulent attendre le jour ; nous nous décidons à continuer, mais il se trouve que nos mules se sont évaporées. Nous nous séparons pour les chercher, chacun de son côté; mais toujours nous nous rejoignons sans résultat. William fait de la lumière et nous reconnaissons les traces des maudites bêtes, mais tellement mêlées à celles de nos chevaux de main qu'il est impossible d'y rien débrouiller. A la fin, je propose de descendre jusqu'à la rivière et d'y camper, — remettant au lendemain la chasse aux mules. La motion est adoptée. Nous nous installons dans un

creux garni de broussailles et de quelques bouquets de saules sous lesquels nous nous couchons. Distance, six milles.

27. — Vers minuit, forte pluie, et comme nous sommes sans couverture, nous souffrons cruellement du froid. Je me lève en disposition peu joyeuse; comme je sangle Rébecca, elle se dresse, et m'appliquant ses deux pieds de devant entre les deux épaules, m'étend tout de mon long, la face contre terre. Je la fustige vigoureusement avec une branche de saule, et alors seulement elle me permet d'achever sa toilette du jour; puis il s'agit de recommencer la chasse aux mules. Je m'achemine dans la direction du lieu où nous étions hier; — mes deux compagnons cherchent dans le bois, voisin de la rivière. Nulle apparence de traces, et je commençais à faire de bien fâcheuses conjectures sur les Indiens, lorsque, d'un enfoncement au-dessous de nous, j'entends sortir un hêlement qui m'annonce que William a réussi, — toutes les bêtes sont retrouvées, et, chose inouïe! avec leurs charges intactes. Bientôt nous regagnons notre route qui, à la fin, se décide à gravir les hauteurs vers le Midi. — Au-delà, retrouvé une branche de *Green-River*, où Potter et Morris sont déjà campés. Fait halte aussi, avec la pensée de poursuivre le soir; mais, voyant des truites à la surface de l'eau, nous nous mettons à pêcher. Julius nous fournit des mouches à discrétion; quant à nos lignes, elles se composent de longs bouts de fil attachés à des branches de saule, et nous en battons l'eau, aussi heureux que le fut jamais un amateur de la Tweed ou de l'Avon. Ma pêche se borne à une douzaine de petits poissons. La matinée est charmante, la rivière toute gracieuse; on se croirait dans le Derbyshire, et pourtant, hélas! le Derbyshire est bien loin de Green-River, et Dieu sait quand je le reverrai : ne pensons pas trop à cela. William, de son côté, a pris une quinzaine de poissons, Julius autant, et, avant de nous coucher, nous nous régalons d'une délicieuse friture. J'oubliais de dire que, pendant notre pêche, j'ai vu deux montagnards gardant un troupeau de chevaux au bord de la rivière — de fort singuliers personnages, les premiers trappeurs, pur sang, que j'aie rencontrés. L'un est un énorme Yankee, espèce de Goliath, grossièrement équarri et embarrassé de ses longs membres, la face tannée et tellement couverte de rousseurs, que cela fait un avec ses che-

veux. L'autre, un petit être chétif, demi-mort de faim, et dont le teint annonce le sang indien, bien qu'il nous ait accosté en mauvais français; leur costume, tout en peau de daim, se compose d'une blouse fort large, qui doit être commode pour la chaleur, et d'un pantalon dont la coupe n'est pas irréprochable mais qui est précieux pour monter à cheval, sans compter que des franges en cuir découpé le rendent pittoresque. Ils sont dans la montagne depuis deux ans, et jusqu'ici ont bien gagné leur vie, comme trappeurs. Mais, dans ces derniers temps, le castor se trouvant fort déprécié, ils se sont établis au bord de la route, et font avec les émigrants un assez bon commerce de chevaux et de bétail. Ils nous ont demandé si nous avions vu des Indiens — Je leur ai dit que non, et je n'en suppose pas dans les environs. — Nous en sommes si peu effrayés, que nous ne mettons plus nos chevaux au piquet et ne montons plus la garde. Les trappeurs ont paru surpris de ce sans-façon, et ils affirment que nous l'avons échappé belle. Les Crows ont rôdé dans le pays tout le temps de notre voyage, et s'ils avaient mis la main sur nous, notre affaire était claire. Je leur ai répliqué que je ne changerais rien à notre manière de voyager et que je m'en remettais à la Providence. Là-dessus, ils ont secoué les épaules et grommelé entre leurs dents que nous étions parfaitement libres, mais qu'ils savaient, eux, ce que valent les Indiens. Après cet échange de maximes philosophiques, je les ai quittés, leur promettant une visite demain. Peut-être leur achèterai-je un cheval. — Chargé vers midi et partis pour le camp des montagnards. Nous les trouvons au logis avec leurs squaws et des bandes de petits métis jouant autour des huttes. Julius échange sa jument contre une qui ne vaut guère mieux, et donne en retour un baril de rhum et vingt dollars. Pendant que nous sommes en marché, arrivent douze soldats avec autant de mules chargées. C'est le courrier de l'Orégon aux États-Unis; nous sommes charmés de la rencontre, car ils viennent de faire justement la route que nous avons à parcourir, et nous leur adressons force questions sur le fourrage, l'eau, les distances, etc., etc. Le Boss, comme s'appelle toujours le chef d'un convoi en Amérique, nous dit que nous sommes à neuf cents milles de l'Orégon, et à deux cents du premier fort. Quelle terrible perspective de voyage nous

avons encore devant nous ! neuf cents milles! C'est partout un assez beau ruban de pays, mais on n'a pas d'idée de la vraie longueur d'un mille, quand on n'en a pas fait quelques centaines avec des bêtes de somme. Il n'y a pas à dire qu'on s'y habituera; les misères augmentent à mesure que force et patience diminuent : il n'y a pas à s'arrêter, ce serait vouloir mourir de faim. Retourner sur ses pas n'offrirait nul avantage, vous avez plus de chemin derrière que devant. En prenant congé de nous, les trappeurs nous donnent une assiettée de viande séchée, et ils nous disent que nous trouverons de l'herbe avec de l'eau dans un petit bois à huit ou neuf milles. Ils nous engagent à prendre garde aux Indiens, et nous souhaitent bon voyage. — Il est tard déjà quand nous arrivons à un bouquet de pins sur une hauteur; il s'y trouve de l'eau, comme on nous l'a annoncé, et nous y campons; distance, dix milles.

29 — Monté tout le jour. La route serpente le long de hautes collines, plantées de trembles. Nous avons fait halte de bonne heure, et ôté aux mules jusqu'au bât, ce que nous devons faire à l'avenir, car leur dos est déjà bien écorché et le fourrage devient de plus en plus rare. — Traversé une quantité de petits cours d'eau; un d'eux, plus large et plus profond que les autres, pourrait bien être une branche de *Green-River*. William tire un râle de genêt; Rébecca, effrayée, rue vigoureusement avec la pensée évidente de me jeter à bas; elle n'y réussit point et je la fustige pour la punir de l'intention. Quand une mule se met en tête de renverser son cavalier, il est rare qu'on y échappe. Elles ont une manière de tourner si court en faisant pivot de leurs pieds de devant, qu'à moins d'être un valseur expérimenté on risque d'avoir le vertige. Quelquefois elles s'élancent de terre, et retombent avec une telle violence qu'elles brisent les sangles et se débarrassent ainsi de leur maître. Rébecca dépasse tout ce que j'ai vu en fait de malice et de ruse; mais aussi, pour la marche, c'est une perfection; une mule porte le double d'un cheval, et lorsque, à tant de force et de patience, elle joint les qualités d'une bonne monture, elle vaut six chevaux pour une expédition de ce genre.

Il est nuit noire quand nous faisons halte sur la pente d'une colline, à peu de distance du chemin. William va avec le chau-

dron chercher de l'eau pour le thé; Julius, armé de la hache, se charge de faire du bois. Tout-à-coup j'entends une voix crier du fond d'un ravin : « Un fusil ! vite un fusil ! » Le mien n'est pas chargé ; mais c'est l'objet demandé, après tout. Je le saisis avec un de mes pistolets, tombés dans la rivière quelques heures auparavant et ayant peu de chance de faire feu ; puis, appelant Julius, je m'élance au secours de William. Avant d'arriver au fond, j'entends des gémissements qui me font craindre que le malheureux ne soit à sa dernière heure. Je le hèle et suis rassuré en entendant la voix d'une personne bien vivante, seulement très effrayée. De son récit, entrecoupé de pauses pour reprendre haleine, il résulte qu'il a presque roulé sur un ours qui a trouvé la familiarité fort inconvenante. William était sans armes ; mais il s'est bravement défendu avec des pierres. Enfin, il a visé son ennemi au museau ou à l'œil, il ne peut affirmer lequel, mais, à coup sûr, c'est l'un ou l'autre, autrement l'ours ne se serait pas contenté, à moins que de le manger à son souper. Julius et moi, nous rions beaucoup de la conclusion de son histoire ; mais il prend la chose au sérieux et veut être damné s'il ne mange une tranche d'ours avant peu. Il le suivra à la trace, et si la carabine ne sert pas, il combattra son ennemi au poignard. Nous lui promettons de l'aider dans sa vengeance et le laissons rêver beeftecks d'ours. Étape, vingt et un milles.

30. — Peu décidés à entreprendre la chasse en question, nous sellons nos chevaux et chargeons les mules ; mais, observant les trouées faites par l'ours dans les broussailles cette nuit, nous plantons là nos mules, mettons nos armes en état, puis nous battons monts et vallées, trouvant çà et là les traces de la bête, mais pas assez clairement. Peut-être l'ours aura-t-il été aussi effrayé que William, et, dans ce cas, il est déjà loin. En somme, nous ne voyons rien et nous reprenons notre marche, nous souhaitant meilleure chasse une autre fois. Une heure après, rejoint Potter et Morris qui, arrêtés au bord du chemin, font le partage de leurs richesses pour se quitter. Je ne sais d'où leur vient cette résolution et s'ils se sont querellés ; mais comme dernièrement ils m'ont confessé leur crainte des Indiens, n'étant que deux, il est assez étrange qu'ils entendent ajouter à leur sûreté en divisant leurs forces et en voyageant séparément.

— Traversé une forêt de pins de forme singulière; fort touffus et larges au pied, ils se terminent en pointe avec la régularité d'un cône parfait. La feuille est fine, longue, bien taillée et d'une couleur sombre. Quelques-uns ont jusqu'à cent pieds de haut; mais aucun n'est d'un diamètre remarquable. Ces pins feraient l'ornement de nos parcs, et, d'après le sol où ils poussent et le climat de cette contrée, il n'y a pas lieu de douter qu'ils ne réussissent partout en Europe. Descendu une colline escarpée. Traversé un cours d'eau au fond, gravi une petite montagne et arrivés à une large vallée, arrosée par une belle rivière et tapissée d'une herbe abondante. Nous nous servons des huttes d'été des Indiens pour faire du feu et nous mettre à l'abri.

Réveillé l'équipage avant le jour et brûlé une maison pour nous chauffer, pendant que Julius et William vont chercher les chevaux. Partis comme il faut, mais perdu plus d'une heure à barboter dans un marais en voulant regagner la route. Une fois sortis de ce mauvais pas, impossible de tenir nos montures, tant le bon fourrage les a surexcitées. Pour sa part, Rebecca s'abandonne à une telle improvisation de ruades, à un tel lyrisme de sauts de mouton, que sa gaîté se communique à toute la caravane. Remontant la vallée vers le Nord-Ouest, nous passons trois fois un cours d'eau qui va se jeter dans la rivière. — Vers midi, halte, ayant fait dix-huit milles avant déjeuner, exploit qui, s'il était souvent répété, aurait bientôt mené à terme cet insipide voyage. Après déjeuner, Rebecca et les chevaux se permettent une fugue sous prétexte de digestion, et il nous faut une heure pour les rattraper. — A l'extrémité de la vallée, tourné à l'Ouest et continué à monter jusqu'à ce que nous arrivons en vue d'une vallée plus large encore que la vallée de ce matin; nouvelle halte auprès d'une rivière coulant du Sud au Nord. Je me couche, je ne sais pourquoi, avec un frissonnement de danger et mets mon pistolet sous ma tête. Je n'ai eu nulle occasion de m'en servir, et j'ai dormi paisiblement jusqu'au jour. L'affaiblissement causé par la fièvre doit avoir produit chez moi cette sensation inaccoutumée; car la vie que nous menons est faite pour anéantir toute disposition à la peur, tant la continuité du péril amène à la longue l'indifférence; c'est fort

heureux, car c'est bien assez des misères réelles de chaque jour, sans que l'inquiétude trouble le repos de nos nuits.

1er *Septembre*, — Journée très chaude, beaucoup de poussière. Nous pensons à l'Angleterre et à ses perdrix, bien tracassées aujourd'hui. Nous nous figurons des bandes de joyeux chasseurs, dans les chaumes jusqu'aux genoux, et là-dessus nous demandons quelle folie nous amène si loin de l'Europe, et nous condamne à ouvrir la chasse à deux mille lieues de tout gibier civilisé; c'est là une question indiscrète à laquelle il n'est pas facile de répondre. On parle beaucoup de la prédisposition de la race saxonne aux migrations lointaines; si l'ennui des rail-ways et du rosbif développe chez les Anglo-Saxons leur passion naturelle pour les mules rétives et le jambon rance, je veux bien respecter ce courageux renoncement aux douceurs de la vie, mais je me permets de ne pas admirer leur goût. Certes, je suis Anglo-Saxon et je m'en glorifie; mais avec toute la déférence due à cette noble race, je déclare que je déclinerais l'honneur de lui appartenir, si elle ne m'avait transmis d'autre héritage que cette faculté de courir le monde en recherche de tout ce qu'il renferme de lits durs et de mauvais repas, et pourtant, à vrai dire, quelle autre raison me conduit ici? J'ai bien eu autrefois, étant enfant, des visions romanesques de Chingachgooks et de longues carabines; mais qu'est devenu tout ce personnel des romans de Cooper? Que le dernier des Mohicans n'a-t-il vécu jusqu'au 1er septembre 1850? Après tout, si je suis embarrassé pour donner la raison de mes actes, il y en a bien d'autres dans le même cas, et peut-être, un jour, ayant maille à partir avec les mules d'Europe, me féliciterai-je de l'apprentissage que je fais ici. — A six heures : campé au bord de *Bear-River* (Rivière de l'Ours) sous un bouquet de saules. La petite mule noire nous échappe et passe la nuit avec sa charge au dos, juste punition de sa fredaine; — distance, vingt-huit milles.

2. — La matinée est froide et brumeuse. Le givre couvre la terre, et, en raidissant les cordes, rend le chargement pénible. Nous nous réchauffons en allant d'un bon pas, trottant, galopant, à raison de 7 à 8 milles à l'heure, ce qui est rare. Le pays est aride, l'herbe est brûlée. Nous rejoignons Potter et Morris, qui sont remis ensemble et sont occupés à chercher des sources mi-

nérales qui doivent se trouver par ici ; le lieu répond au signalement qui nous a été donné aussi, mais de sources nulle apparence. Suivi un défilé de rochers, et arrivés à deux routes, l'une conduisant au Nord, l'autre à l'Ouest; à notre gauche, falaise escarpée ; à notre droite, une chaîne de collines ; devant nous une plaine légèrement accidentée. Ces traits remarquables nous indiquent notre position d'une manière sûre. Nous voici dans la vallée de Bear-River. Le roc à droite s'appelle Sheep-Rock (Roc du Mouton), la route allant à l'Ouest mène en Californie, celle du Nord à l'Oregon; or, nous venons de décider pour plusieurs raisons, entre autres l'approche de l'hiver, qu'il est plus sage de mettre le cap sur l'Orégon. Ainsi donc, tourné à droite sans hésiter, tout joyeux de n'être plus qu'à soixante milles environ du fort Hall. A midi, arrivés à un vaste bassin près de la route, à peu près de cent pieds de circuit, cinq ou six de profondeur. Le fond est percé de sources nombreuses, lançant des jets d'eau limpide imprégnée de soude et d'acide carbonique. D'abord la saveur du liquide est âcre et désagréable, mais on s'y habitue bientôt au point de la boire avec plaisir; c'est quelque chose comme notre soda-water, ou plutôt, avec une pointe d'œuf pourri, ce serait exactement l'eau de Seltz. Le bassin et le sol environnant sont composés d'une écume qui se forme sur la surface de l'eau, puis s'accumule au bord et se cristallise en se durcissant. Nos montures s'accoutument à ce liquide comme nous, et finissent par en absorber une telle quantité que je redoute presque un cas de combustion spontanée. — Après une halte de deux heures, poursuivi la route rapidement jusqu'à la nuit. Arrivés à un ruisseau et campé sous un bouquet de saules. William est très inquiet de sa jument, qui s'est à demi étouffée à force de manger. Il se trouve que nous avons laissé à *Soda-Springs* notre cuiller et notre fourchette; or, nous n'avons pas le change : le seul ustensile de table qui nous reste est un couteau d'un pied de long et de force à couper un arbre. Distance, trente-cinq milles. Forte gelée cette nuit, passé à côté de feux de bivouac encore allumés ; depuis que les voyageurs sont partis de là, trois ours, une mère et deux petits, les ont suivis à plus d'un mille ; la patte de la mère a laissé une empreinte de six ou sept pouces de large; sa trace est si fraîche, la griffe si bien marquée, que nous pensons voir

ces animaux à chaque moment; vers midi, rejoint le train d'émigrants, composé de six chariots. C'est celui dont William faisait partie en quittant les Etats-Unis. Il s'en est séparé croyant aller plus vite; mais, par le fait, il n'a pas gagné au change. Les émigrants nous disent que Fred les a dépassés il y a trois jours. — Ainsi, nous ne le rattraperons qu'à Fort-Hall. — Quitté le train, et bientôt il semble que nous allons sortir des montagnes. Dans cette vaste contrée la nature procède toujours par larges traits; il y a deux mois ce n'étaient que prairies à nous en lasser, à présent nous avons pris une telle dose de montagnes sèches et brûlées, que nous serions bien charmés de revoir çà et là un coin de ces riches pâturages de la plaine. Potter et Morris nous rejoignent au moment où nous passons un gué; pas un brin d'herbe autour. Campé sur la pente d'une colline; j'étends ma couverture dans le gîte d'un daim qui semble creusé exprès pour recevoir mon dos et me fait un lit excellent.

4. — Partis de bonne heure, espérant atteindre Fort-Hall aujourd'hui. — Pendant quinze milles, traversé un désert avec du sable jusqu'aux genoux de nos montures qui ont là une rude corvée; d'après l'aspect de ce pays, n'offrant pour toute végétation que broussailles et plantes sauvages, la pensée d'un établissement est la dernière qui puisse venir. Tout-à-coup la scène change, une fertile vallée s'ouvre devant nous; sur l'un de ses côtés coule une large rivière ombragée de beaux cotonniers, sur les bords des constructions que nous saluons avec joie comme le fort. Après avoir traversé un labyrinthe de ruisseaux, dans l'un desquels William enfonce à mi-corps, nous arrivons aux maisons, et sommes bien désappointés d'apprendre que c'est l'habitation d'un marchand et que le fort est cinq milles plus loin: toutefois l'hospitalité qu'on nous offre n'est pas à dédaigner. — Mangé avec plaisir de la chair d'élan et d'antilope fumée; donné à nos chevaux deux jours de repos, dans un pré bien fourni. N'était le désir de revoir Fred, je m'arrêterais plus long-temps ici, mais il pourrait repartir avant notre arrivée au fort. Poussé jusqu'à une source qui doit en être très près. — Distance, vingt-trois milles.

5. — Réveillé par Jacob, qui retourne sur ses pas dans l'espérance d'obtenir des émigrants quelques provisions. — Il y a

disette au fort. Fâcheuse nouvelle, car nous n'avons de comestibles que pour une semaine au plus. Voulant profiter de l'occasion pour nous-mêmes, j'engage William à accompagner Jacob, comptant sur ses anciennes relations avec le train en question. Ils partent tous deux, Fred revient également se dirigeant vers l'établissement du marchand, et pour le même motif. Je suis charmé de le revoir, et, quand il repasse, je l'accompagne à pied jusqu'au fort, nous convenons que si, depuis la séparation, nous n'avons pas été plus heureux, au moins nous avons marché deux fois plus vite, et malgré la vive tentation de nous réunir de nouveau, nous avons la force de reconnaître que nous aurons de l'avantage à rester divisés

Lorsque j'arrive au fort, — nom de guerre bien pompeux pour une barraque de boue, — M. Grant, le commandant, prend l'air devant la porte, assis sur les brancards d'un chariot. Sa barbe et ses cheveux gris, son vaste abdomen, sa large carrure et son air de joviale dignité font de lui un vrai Falstaff, tout prêt à entrer en scène. Ce parfait spécimen de *Old England* me fait plaisir à retrouver là. Il me serre la main comme s'il me connaissait depuis un siècle, et me conduit dans l'intérieur du castel, où nous trouvons sa famille, composée de madame Grant, femme de mine avenante, deux garçons de bonne venue, et deux jolies petites filles. Je crains d'abord que mon appétit de sauvage n'alarme cette honnête famille, car ce que j'engloutis d'œufs frais et de lait me surprend moi-même ; mais quand paraît un deuxième service et qu'il me faut seconder mon hôte dans l'attaque d'un formidable pâté de canard, je me sens honteux de mon impuissance et suis réduit à admirer un exemple que je ne puis suivre. Le repas terminé, avec accompagnement de longues causeries et de pipes sans fin, je quitte avec un soupir ce toit hospitalier. Fred me conduit jusqu'à moitié chemin de mon campement ; mais, resté seul, je m'égare trompé par des feux d'Indiens, et il me faut une ou deux heures pour retrouver mes compagnons.

6. — Déjeuné, sous la tente de Fred, avec de bonnes truites et un luxe de service inouï. Ses trois domestiques, car il en a engagé un nouveau ici du nom de Slater, tiennent son ménage fort propre, et Nelson, toujours habile cuisinier et de plus très brave garçon, me comble d'attentions délicates, me servant du

poisson bien chaud, et renouvelant les assiettes avec autant de soin qu'un garçon de restaurant à Londres. Dans notre train, c'est d'un style bien inférieur; en fait de cuisine, notre devise est: chacun pour soi et des assiettes sales pour tous. Après déjeuner je retourne prendre la garde du camp, afin que Julius puisse aller au fort. Son but principal en voyant M. Grant, c'est de lui acheter, s'il y a moyen, quelques chevaux pour remonter notre cavalerie. Bientôt après nous recevons la visite de deux Indiens de la tribu des Banaks: leur société me gêne fort, car il me faut les surveiller dans l'intérêt de notre bagage qui est là éparpillé au soleil: règle générale, quand un Indien vous fait visite et se campe sur ses hanches au milieu de votre bivouac, il s'arrange pour être à portée de quelque objet de sa convenance, et le fourrer adroitement sous sa couverture ou sous sa peau de buffle. Nous achetons à ces Banaks de la viande séchée, une paire de mocassins, et un sac de je ne sais quelle herbe que les indigènes fument en guise de tabac.

7. — Julius a donné à M. Grant une traite de 300 dollars pour deux chevaux. Ils sont tous deux en assez bon état et d'une taille plus en harmonie avec le poids du cavalier; mais aussi 300 dollars sont un prix un peu raide. — Acheté d'un Indien des truites que je fais cuire pour mon déjeuner, puis fumé de cette contrefaçon de tabac tout le jour dans une pipe en pierre rouge. — Joui délicieusement d'un repos bien nécessaire. William est revenu à vide, mais ses anciens compagnons lui ont promis de la farine et du lard. Des Indiens qui passent, au moment où nous nous évertuons à rattraper les mules échappées, sont mis en réquisition, et nous aident de fort bonne grâce. C'est curieux de voir comme ils s'y prennent. Ils se lancent à la poursuite de la bête, puis, quand ils sont à portée de la longe pendante à son col, ils se laissent glisser de leur monture avec l'agilité des singes, saisissent la corde, et se retrouvent aussitôt à cheval. — Fait halte au fort pour dire adieu à M. Grant, et payer un fromage qu'un Anglais a fait pour moi. — Repartis vers le coucher du soleil, et suivi un sentier, assez difficile de nuit, jusqu'à *Port-Neuf-River*. Distance, neuf milles.

8. — La première chose qui nous réjouit ce matin, c'est de voir que les deux nouveaux chevaux ont décampé, et que nous

avons perdu la toile goudronnée qui sert à protéger le bagage ; Julius retourne au fort en quête du tout; en attendant, William et moi, nous nous livrons à la pêche, et prenons quelques belles truites pesant deux et trois livres. Fait provision d'écorce de saule rouge pour fumer. Dans l'après-midi revient Julius avec ses chevaux. Potter et Morris nous dépassent. — Nous sommes forcés, nous autres, d'attendre la commodité de nos mules, qui sont allées flâner je ne sais où.

9. — Levés avant le jour. — Retrouvé les mules à grand'peine. — Traversé une contrée marécageuse, où les montures enfoncent à mi-corps. Vers midi, fait halte au bord de *Snake-River*, et près d'une belle source. William tue un canard et deux râles de genêt. Peu à près, nous arrivons aux *American-Falls* (Cascades américaines); immédiatement au-dessus, la rivière se resserre entre deux montagnes remarquables par leur coupe et l'étrange formation basaltique du roc. Les colonnes naturelles sont presque aussi parfaites, seulement moins grandes que celles de la Chaussée du Géant. Le sol est de la plus pauvre nature; point d'herbe, pas même de la bruyère. Vers le soir nous commencions à être inquiets pour nos animaux; par bonheur, j'aperçois un point vert au fond d'un ravin, à quelque distance de la route, et nous nous dirigeons de ce côté pour notre station de nuit. Nous nous abstenons d'allumer tout de suite notre feu, de crainte que Potter et Morris ne nous voient; le procédé est peu chrétien; mais, en conscience, si nos pauvres bêtes avaient à partager cette bouchée d'herbes; elles mourraient de faim. Distance, vingt-huit milles.

10. — La matinée est glaciale, et les montures d'humeur très incommode, mais nous allons d'un bon pas. Fait halte auprès d'un ruisseau où le trail se bifurque. Une des branches va en Californie, nous suivons l'autre qui devient d'une tristesse désolante. Pendant seize milles, c'est l'aridité du Sahara; en vérité, un franc et honnête désert vaudrait mieux que ce sale mélange de sable et de pauvres broussailles. La route est parfois pierreuse, mais le plus souvent on enfonce jusqu'au genou dans une poussière impalpable; un vent vif et glacé nous la souffle à la face, nous l'infiltre jusque dans les pores, et nous blanchit de la tête aux pieds. William fait une si drôle de mine, qu'on ne peut le regarder sans rire aux éclats; un vieux chapeau de feutre, fixé

sous le menton avec un mouchoir rouge, cache à moitié sa maigre figure, qui, naturellement peu gracieuse, offre aujourd'hui les grimaces les plus variées, grâce aux efforts qu'il fait pour soutenir les attaques du vent ; la poussière le couvre d'une couche épaisse, aussi blanche que de la farine ; le bout de son nez est le seul point de sa personne, qui, grâce à sa position avancée, se montre à découvert avec son vermillon primitif. De temps en temps une perle étincelante descend de ce promontoire et s'arrête sur un menton plus saillant encore s'il est possible. Les épaules, contractées par le froid, sont presque au niveau de sa tête, et ses longues jambes, se balançant aux flancs de la petite mule, tout au plus à deux pouces du sol, n'ont pas l'air d'appartenir à leur propriétaire. On dirait un de ces centaures de mascarades où la même personne représente à la fois cheval et cavalier. — Les chevaux sont aussi excédés que nous de la poussière, et ils ne savent où se mettre, nous donnant un mal infini pour les faire marcher droit. Vers le coucher du soleil, rejoint le train des émigrants, rencontré l'autre jour. Ils sont campés près d'un cours d'eau dans un endroit marécageux. Soupé en compagnie avec du lait et du pain. Ils se plaignent amèrement de misères qu'ils endurent, et s'accusent d'avoir, sans raison, quitté de bonnes fermes aux États-Unis, pour courir après un mieux fort incertain dans l'Orégon. Ils semblent désespérer de voir leurs maux finir ; voilà quatre mois qu'ils sont en marche, et ils ne sont pas au bout ; les bœufs souffrent de la nature pierreuse du sol, et les hommes sont sur les dents. Nous les réconfortons de notre mieux, et, comparant leur situation à la nôtre, nous leur prouvons qu'il y a des gens plus à plaindre qu'eux, ce qui, pour bien des gens, est une sorte de consolation. Ils vont lentement, c'est vrai ; mais ils ont avec eux ménage et famille. Ils sont tous plus ou moins rompus à la fatigue et à une vie dure ; après tout, conduire un chariot sur une route, n'est pas plus pénible que de mener une charrue dans un champ. Ils ont des provisions en abondance ; leurs femmes leur cuisent du pain frais dans des fours de campagne : ils sont à l'abri des intempéries ; car, si le sol est trop humide, ils ont la ressource de dormir dans leurs chariots couverts. Nous, au contraire, nous avons à charger et à décharger les mules, trois ou quatre fois par jour. Nous n'avons

pas, comme eux, le moyen d'envoyer en avant des fourriers pour préparer le campement, et nos bêtes ne sont jamais sûres de trouver à manger. Si les Indiens nous attaquaient, comment se défendre à deux ou trois? Que devenir si un de nous tombait malade? Puis la difficulté de porter des provisions pour long-temps et l'inconvénient de vivre sans cesse en plein air, même sans une tente, le plus souvent. Ce sont là des misères que les émigrants ne connaissent pas, et cela devrait leur faire apprécier les avantages qu'ils possèdent. Distance, trente-deux milles.

11. — Acheté des émigrants quatorze livres de lard, quinze livres de biscuit, et deux pains frais, moyennant un prix raisonnable; c'est une bonne fortune, car nos provisions sont à bout, et nous ne savons pas sur la route d'autre train qui puisse venir à notre aide. Après avoir déjeuné avec ces braves gens, ce qui nous coûte trois dollars en plus, Julius et William leur laissent chacun un cheval à conduire avec leur convoi. Nous partons, n'ayant avec nous que des animaux en pleine activité de service. Ma jument noire, la chère Gipsy, comme je l'appelle, est la seule qui reste de toutes les bêtes achetées aux États-Unis; malgré la blessure faite par le buffle et sa fatigue incessante, elle me porte encore avec honneur. — Fait la méridienne au bord d'un ruisseau. — Fourrage très maigre. — Dîné avec du jambon cru et de l'eau, sans pain. Le soir, campé près de Snake-River. — Pas un brin d'herbe dans le voisinage. — Distance, trente-sept milles.

12. — Toujours le même pays. Fait dix-huit ou vingt milles sans trouver ni eau ni fourrage. La route est hérissée de pierres aiguës, recouvertes çà et là d'un pied de poussière. En ôtant la selle à Rébecca, je m'aperçois qu'elle est blessée sur l'épine dorsale; c'est inévitable quand une bête est montée continuellement. Cette écorchure dans un endroit si délicat m'afflige; elle n'est que de la largeur d'une petite monnaie; mais on sait avec quelle rapidité cette sorte de mal fait des progrès. Julius a perdu quatre chevaux comme cela; moi-même il m'en est mort un excellent.

13. — Il m'en coûte de quitter mes couvertures; c'est dur de se lever ainsi au point du jour, après s'être arrêté à dix ou onze heures du soir, comme nous avons fait ces nuits dernières. — Mais il n'y a pas de remède à cela. La patience peut seule

mener à terme notre entreprise. — Fait halte à un mille de *Snake-River*, et à même distance du trail. Grâce à la hauteur des rives, impossible d'avoir de l'eau pour nos bêtes, et à peine nous en procurons-nous une pinte pour nous. —Poussé plus loin, et descendu par une pente de huit cents pieds environ, au fond d'une vallée, avant la nuit : pendant que nous cherchons du fourrage, Rébecca et Gipsy disparaissent ; nous renonçons à les découvrir et continuons encore deux ou trois milles en suivant la rivière et de l'herbe en abondance, mais tellement brûlée que les bêtes n'en peuvent manger. Distance, douze milles.

14. — Envoyé William en arrière pour chercher mon journal, oublié au dernier campement. Je vais moi-même à pied huit ou neuf milles à la chasse de Rébecca et de Gipsy. Trouvé la jument dans un fourré de saules, et la mule en train de se cacher derrière des rochers escarpés où elle grimpe je ne sais comment. Son dos est en pire état aujourd'hui ; il me faut la mettre au bagage et monter la petite Strawberry, qui n'a jamais porté cavalier et ne s'arrange pas volontiers d'un mors. Le chemin d'hier se trouvant de plus en plus raide, nous suivons la rivière par un sentier où il est souvent difficile de tenir les chevaux. Le paysage est remarquable, et ne manque pas de beauté; la rive est souvent soutenue par des colonnes de basalte de six à sept cents pieds de haut; la rivière, qui mesure de trois à quatre cents mètres de largeur, est profonde et limpide, avec un fond de sable fin ; elle n'a sur le sol environnant aucune influence bienfaisante : au contraire, les terrains qui la touchent de plus près sont les plus stériles. Toute cette contrée porte les marques certaines d'une action volcanique. Le roc est percé de petits trous pareils aux alvéoles d'une ruche, et là où les éboulements ont eu lieu, on reconnaît dans ces masses entr'ouvertes un fort mélange de matières vitrifiées. La poussière à la surface du sol, trop fine pour être du sable, semble la cendre de quelque éruption antédiluvienne. — Fait halte à trois heures, et repartis le soir, au clair de lune. — Passé un cours d'eau rapide, et marché d'un bon trot, sur le pied de six milles à l'heure. Bêtes et gens sont en belle humeur ; un peu après minuit, une lumière nous attire assez loin de la route. Trouvé une bande d'Indiens de la tribu des *Snakes* (Serpents) occupés à sécher du saumon, les autres dormant à terre. Nous leur donnons un peu

de poudre en échange d'une demi-douzaine de poissons ; ils paraissent ravis du marché, bien que la poudre leur soit complètement inutile, puisqu'ils n'ont pas d'armes à feu.

Une heure après, arrivé à Salmon-Falls (Cataractes du Saumon); elles sont formées par une succession de rapides s'étendant à plus de deux milles ; la masse d'eau est immense; à un endroit où la rivière redevient unie, la route monte tout-à-coup, en suivant les bords du précipice. Ici la vue est splendide. La lune éclaire les eaux qui grondent à mille pieds au-dessous: l'ombre épaisse, projetée par les hautes falaises, contraste çà et là avec l'écume étincelante. L'immense plaine que nous dominons s'élève graduellement pour se fondre dans le lointain avec une chaîne de montagnes. Le mugissement continuel des cataractes, ce silence de mort tout à l'entour, produisent sur l'âme un effet plus imposant que la scène si fameuse du Niagara. Quand la lune disparaît, des nuages s'amoncèlent à l'Ouest, et de fréquents éclairs sont accompagnés de larges gouttes d'eau. Il fait trop sombre pour continuer, et la tempête qui menace, nous oblige à camper sur la hauteur où nous n'avons ni eau ni fourrage. Le manque d'eau est la plus grande de nos misères ; il est rare que nous trouvions à renouveler notre provision plus d'une fois en vingt-quatre heures.

Les chevaux souffrent tellement de la soif, qu'ils ne peuvent avaler le peu d'herbe qu'ils parviennent à glaner. Le voisinage de la rivière, impossible à atteindre, ne fait qu'ajouter à leurs souffrances. La profondeur du ravin où elle coule en défend l'approche aux quadrupèdes, et l'homme lui-même n'y peut descendre qu'en risquant ses membres ou même sa vie. L'état de faiblesse et de fièvre continuelle où vivent ces pauvres animeaux, les rend plus sensibles encore à la soif. Qu'on joigne à cela cette poussière que le vent fait tourbillonner et qui pénètre dans leurs naseaux et les étouffe.

15. — Sur pied, au point du jour. Julius ne trouve pas son cheval, William est aussi en quête du sien ; ils retrouvent leurs bêtes, mais se perdent eux-mêmes. De la hauteur où je suis je les vois errer à l'aventure. Je suis trop loin pour me faire entendre, et la couleur des rochers empêche que l'on me voie. Sans perdre de temps je pars avec les mules, et fais sept ou huit

milles avant d'être rejoint par mes compagnons. À un endroit où l'escarpement s'adoucit, nous descendons jusqu'à la rivière, et peu s'en faut que je n'y arrive plus vite que je ne veux. Strawberry, que je monte, dans sa précipitation ardente, dédaigne les détours, et quitte le sentier battu pour en suivre un de son invention ; en vain je cherche à la diriger ; elle continue, malgré tout, sa descente aventureuse. Nous sommes à trois pieds du bord et rien ne nous peut sauver ; par bonheur, les sangles de ma selle se brisent et je roule à terre ; la bride est dans ma main, et, faisant l'office de piquet, je maintiens la bête en place jusqu'à ce que Julius vienne à mon secours. — Après avoir bu abondamment, nous suivons comme hier, au bord de l'eau ; mais le chemin est plus mauvais que nous ne pensions, à cause du sable mouvant ; malgré cela c'est une marche agréable. La rivière est ici semée de rapides qui animent son cours ; là des bassins profonds et calmes s'épanouissent aux regards : des saumons sans nombre se jouent sur l'eau. Séduits par un gracieux bouquet de saules, nous convenons de nous arrêter à cet endroit tout le reste du jour pour y pêcher. Près de là, se trouve des wigwams abandonnés ; arrachant de leurs parois les baguettes les plus fines et les plus longues, nous en faisons des engins très primitifs, mais capables encore de servir. Julius, qui est le plus habile, tire ses hameçons. Une heure durant nous restons dans l'eau jusqu'à la ceinture, fouettant l'eau de nos lignes, mais sans prendre un seul poisson, sans même amorcer. Pendant que nous nous livrons à ce divertissement assez médiocre, je demande à William de me donner une esquisse de sa vie. Sans être riche en évènements, elle n'est pas sans intérêt, comme échantillon de milliers d'existences menées dans ce pays.

Histoire de William.

Je suis né à Maumée, ou Miami, comme disent quelques-uns, dans l'État d'Ohio ; il doit y avoir de cela une quarantaine d'années ; à vrai dire, je n'ai jamais bien su la date de ma venue au monde. Mon père gagnait sa vie à abattre du bois aux environs du fort Waine et à l'amener sur un radeau à Maumée. Quand je fus d'âge à l'aider, il me prit avec lui. Nous faisions quatre fois

le voyage chaque été. J'aimais mieux cela que de rester à la maison ; car, une fois arrivé à l'endroit où mon père travaillait, il me mettait une carabine à la main et m'envoyait en quête de gibier. Je rapportais tantôt une demi-douzaine d'écureuils, tantôt un dinde ; j'étais parfois assez heureux pour tuer un daim. Je devins bon tireur, et passionné pour la grosse carabine de mon père, autant au moins qu'il l'était pour moi. Mon père, en revenant d'un de ces voyages, tomba malade en route. Après avoir vendu son chargement, il se mit au lit, et, malgré tous les bons soins de ma mère, le pauvre homme mourut, laissant à sa veuve assez pour acheter une petite ferme ; à moi sa carabine, une provision de trappes, et sa bénédiction. Le reste de l'été je ressentis vivement sa perte, et, n'ayant rien à faire, je pris de mauvaises habitudes en fréquentant les garnements du village ; ma mère me grondait pour être si rarement à la maison ; elle voulait me mettre en apprentissage près d'elle, afin de me surveiller le jour et de m'offrir souper et gîte le soir. — Elle avait entendu dire à ses voisines que je faisais la cour à la fille d'un émigrant anglais nouvellement arrivé. — Elle espérait qu'il n'en était rien, — autrement il y avait gros à parier que mes intentions ne brillaient pas par la pureté ; et si son fils devait causer la ruine d'une honnête famille, elle se reprocherait d'avoir donné le jour à un si mauvais sujet. — Des leçons de ce genre, souvent répétées, finirent par me rendre la maison insupportable ; quand je retourne en pensée à ce temps de ma vie, je reconnais dans la sollicitude grondeuse de ma mère toute la tendresse qu'elle me portait. Je la vois encore pleurer amèrement à chaque bagarre où je me fourrais, ou bien écoutant pendant des heures mes histoires de chasse à l'ours au fort Waine ; mais elle en revenait toujours à mes mauvaises connaissances, toujours elle me parlait de Marie l'Anglaise. Je crus à la fin qu'elle ne m'aimait pas ; je résolus de laisser passer l'hiver, puis de partir au printemps pour chercher fortune ailleurs. J'attendis avec impatience la fonte des glaces ; le moment venu, je décampai sans regretter grand'chose à Maumée, si ce n'est Marie l'Anglaise, pour qui, en effet, j'avais conçu une vive passion. Au nombre de mes connaissances était un certain Jefferson Burton, de six ou sept ans plus âgé que moi, et ayant déjà conduit plusieurs radeaux sur la rivière Wabash. — Je lui

avais confié mon projet de me faire chasseur. — C'était un garçon intelligent, qui me témoignait beaucoup d'intérêt; il approuva ma résolution et offrit de me prendre à jour nommé sur son radeau. Il fut entendu que si je réussissais dans mes chasses, il se chargerait de transporter les peaux jusqu'à quelque point de la rivière où l'on pourrait les vendre, et que nous en partagerions le bénéfice. Le départ fut fixé au dimanche suivant; je ne puis l'oublier, car je profitai du moment où ma mère était à l'église, pour faire un paquet de mes hardes, mettre quatre dollars dans ma poche, et me sauver avec mes trappes pendues au canon de ma carabine. En quatre jours, nous arrivâmes à la Wabash. Là, Jeff Burton se mit à abattre du bois, et moi j'entrai en chasse, c'était une douce vie, ma foi, que nous menions dans cette solitude : Burton n'était pas long à aligner une corde de bois, et moi je faisais descendre les écureuils à la première sommation de ma carabine. Je fus bien près de me fixer à tout jamais sur les bords de cette charmante rivière, et voici comment : je tendais mes trappes dans un lieu marécageux fréquenté par des rats musqués. La place était bonne, mais il s'agissait d'aller relever les trappes au milieu des fondrières, au risque d'y rester. Un jour, je trouve une trappe de moins, et, cherchant des yeux à l'entour, j'aperçois un rat énorme qui a emporté mon engin sans façon à vingt pas de là. Je cours de ce côté, et voilà que je me sens enfoncer à travers la mousse. Je mets la carabine en travers, mais rien n'y fait, et ma dernière heure était arrivée, lorsque l'idée me vient que Jeff pourrait bien entendre ma voix. Je me mets à crier jusqu'à m'égosiller, et, au moment où je désespérais, je le vois paraître et le supplie de me secourir. Il retourne en courant à la clairière où il travaillait, rapporte une corde qu'il me lance, et, en m'y cramponnant, je parviens à regagner la terre ferme. Environ un mois après, Jeff avait fait assez de bois pour composer un radeau de bonne taille, et moi j'étais à la tête d'un riche assortiment de peaux, particulièrement d'écureuils et de rats musqués. Mettant le radeau à flot et embarquant dessus notre fortune, nous nous abandonnons au courant. Il nous fallut près de quinze jours pour arriver à Clinton, à cinquante milles de là, près de l'embouchure de la rivière Rouge. Jeff avait déjà trafiqué avec le propriétaire d'une scierie à Clin-

ton. Nous nous adressons à lui ; il nous achète notre chargement et me fait vendre mes peaux à un de ses amis : nous voilà, Jeff et moi, avec près de quatre cents dollars à nous deux. Cette somme nous est payée presque toute en écus, et comme Jeff est le plus âgé et le plus robuste, il se charge de porter cet argent sur lui jusqu'au canot ; car il était convenu qu'il aiderait à transporter le bois au moulin, il nous fallait donc retourner au radeau. En traversant la ville, il me demande si je ne boirais pas bien un coup. Je n'y vois pas d'impossibilité, et nous entrons dans une taverne : là nous trouvons quelques pratiques que nous invitons, sans les connaître, à nous tenir compagnie. En conclusion, nous nous montons un peu la tête ; Jeff veut absolument aller au moulin ; là, nous trouvons les gens en train d'amener le bois à l'aide de mules. Comme nous approchons, le contre-maître demande à Jefferson de lui donner un coup de main ; celui-ci se met à l'œuvre, mais voilà presque aussitôt qu'une énorme pièce de bois le frappe à la tête et le précipite dans l'étroit chenal qui fait tourner la roue. J'entends le bruit du corps et vois une masse s'agiter dans l'eau, mais ce n'est qu'un éclair. Le poids de l'argent, dont les poches de Jeff étaient pleines, l'avait entraîné au fond, et probablement le corps sera passé du chenal dans la rivière, qui en est séparée par des rochers mal joints ; ce qu'il y a de certain, c'est que ni Jeff ni les dollars n'ont jamais reparu à la lumière du jour.

C'était là un terrible coup porté à mes espérances. Peu de jours après je quittai Clinton pour retourner aux bords du lac Érié. Je n'allai pas à Maumée, car j'étais honteux d'y rentrer sans avoir rien à montrer qui justifiât ma disparition ; de plus, j'avais fait connaissance d'un habitant de Chincago, qui m'engageait à tenter, de ce côté-là, le commerce des fourrures. Je le suis donc, et, à peine arrivé, il me dit qu'on a besoin d'un homme dans mon genre pour porter les dépêches au Millwankie, qui était alors un poste militaire assez éloigné ; faire ce trajet à pied, dans un temps donné, par les chaleurs de l'été, les neiges de l'hiver, à travers des tribus ennemies dont je ne savais pas la langue, c'était, à vrai dire, une entreprise hasardeuse ; mais je ne détestais pas les aventures, et les duretés de la vie m'effrayaient peu. Je m'engageai, et pendant trois ans j'ai

fait l'office de courrier entre Chincago et Millwankie. Trois ans durant j'ai supporté toute sorte de misères, et bien des fois j'ai failli laisser la peau de mon crâne en gage aux Indiens. Un jour, entre autres, je me souviens, c'était au milieu de l'hiver, un métis de ma connaissance m'apprend que deux Indiens, que j'avais battus pour un vol de poudre, se promettaient de me scalper avant peu. — Je les savais gens à se venger de l'affront reçu, et comme je n'avais pas envie de les tuer, je résolus de faire cette fois un détour. La neige était épaisse dans les prairies, et j'avais de la peine à faire vingt milles par jour. Après avoir marché quarante-huit heures, je m'aperçois que j'ai trop incliné à l'Ouest et qu'il faut revenir sur mes pas ; le soir, j'étends ma couverture et moi dessus. Je ne puis dire si je dormais ou veillais, mais il me sembla entendre un craquement de pas sur la neige. Levant la tête de dessus mon sac de dépêches, j'écoute attentivement quelques minutes, puis, n'entendant rien, je me dresse sur les pieds pour mieux regarder autour de moi ; aussitôt je vois je ne sais quel objet s'approcher de moi en rampant, puis une flèche frappe mon fusil avec tant de force qu'il m'échappe presque des mains. La blancheur du sol me donnait un point de mire facile, je fais feu et je vois tomber raide mon ennemi inconnu. Sans prendre le temps de recharger, je cours, ma carabine vide à la main. Ma balle l'avait frappé en pleine poitrine, et il était mort quand j'arrivai près de lui. Je reconnus les traits d'un des Indiens qui avaient volé ma poudre et fus surpris de le trouver seul. Je supposai que son camarade ne devait pas être loin, et je fus sur mes gardes toute la nuit, sans rien voir ; deux jours après j'étais rentré sain et sauf à Chincago. Cette course fut la dernière que je fis en qualité de courrier. On ne pouvait plus confier des dépêches importantes à un homme qui s'était attiré la haine de toute une tribu de Peaux-Rouges. Je fus congédié, et pendant deux ans je gagnai ma vie comme trappeur sur la rive nord du lac Michigan. Ayant, vers ce temps, amassé assez d'argent pour acheter une petite ferme, et sentant le désir de revoir ma vieille mère, je retournai à Maumée après une absence d'environ six ans. La vue du village natal me fit battre le cœur. Je songeais à tous les changements qui avaient dû survenir depuis mon départ. Bientôt je reconnus toutes les maisons, mais fort peu de gens, et j'étais un

étranger pour tous. Je rencontrai bien une ou deux figures qu'il me semblait avoir vues autrefois; mais les enfants étaient devenus hommes. Je frappe enfin à la porte de ma mère; une jeune fille, dans tout l'éclat de sa jeunesse, m'ouvre, et celle-là, je la reconnais: j'aurais, je crois, senti son sourire les yeux fermés. — Marie, lui dis-je, ma mère est-elle ici? — Votre mère? s'écrie-t-elle; — c'est donc vous, William, qui revenez enfin! » — Ma mère était morte; ne recevant aucune nouvelle de moi, elle m'avait cru mort, et avait laissé la maison avec une petite ferme à un mien cousin, pour m'être rendue, en cas de retour : ce cousin exploitait une autre ferme à lui appartenant, et avait loué la mienne au père de Marie. Celle-ci me dit qu'elle avait été demandée par les plus brillants jeunes gens de Maumée, et, qu'espérant toujours me voir revenir, elle avait résolu d'attendre encore six ans. Bref, son père et moi, nous fîmes valoir la ferme en commun. Nous gagnons de quoi vivre assez à l'aise; mais j'ai six enfants et il n'y a que l'aîné capable de se suffire, de sorte que j'ai voulu voir ce qu'il y aurait à faire dans l'Orégon et en Californie. Si les choses s'y présentent bien, je retourne le printemps prochain aux États-Unis, je vends ma ferme de Maumée et je traverse de nouveau les prairies avec ma famille.

(Fin de l'histoire de William.)

16. — Passé la journée au même endroit, et renouvelé trois tentatives de pêche, mais sans plus de succès, pas même levé nos lignes une seule fois, et pourtant l'eau fourmille de poissons. Vers midi, un Indien paraît sur la rive opposée, et en moins d'une demi-heure, il harponne une douzaine de saumons : sur nos signes, il traverse à la nage, avec un poisson d'environ quinze livres, nous le faisons cuire et lui trouvons un goût excellent. Le soir, William et moi, nous nous mettons à l'eau jusqu'à la ceinture et prenons quelque menu fretin, mais nous sommes tout aussi malheureux avec les gros poissons; et pourtant on en voit sauter par douzaines; c'est à nous croire ensorcelés.

17. — Partis à sept heures, quitté la rivière pour gagner le trail. Il faut croire que nous avons fait, sans le vouloir, un léger détour d'au moins vingt-cinq milles; car la direction que nous devons suivre à présent, est toute différente de celle des deux derniers jours. Vers quatre heures, tenté de traverser la

rivière, mais elle est trop profonde; deux milles plus loin elle s'élargit beaucoup, et nous remarquons des traces qui semblent annoncer le véritable gué. Julius ouvre la marche, je suis avec les mules, William forme l'arrière-garde. Au milieu se trouvent deux îles, à une égale distance l'une de l'autre que du bord. Nous atteignons aisément la première, puis la seconde, à condition de mouiller le bagage. L'espace à parcourir encore est au moins de six cents mètres, et le courant est si rapide qu'il menace d'entraîner ma jument. Cependant William s'approche de moi, ayant de l'eau presque jusqu'à la selle, pour savoir si je compte poursuivre, Julius est déjà à moins de trente mètres du bord, et il semble hors de danger, lorsque tout-à-coup son cheval et celui qu'il tient en main disparaissent un moment sous l'eau; je vois alors qu'il y a un chenal profond le long de la rive, et l'effort des chevaux en nageant prouve que le courant y est encore plus impétueux qu'au milieu. Toutefois, Julius aborde avec ses deux chevaux et les mules qui suivent. William, qui regarde avec inquiétude ce qui se passe, me dit avec une figure piteuse qu'il ne sait pas nager une seule brasse et qu'il va retourner sur ses pas. Je lui fais observer que c'est le sûr moyen de mourir de faim, puisque les mules ont déjà passé avec les provisions, et qu'il sera impossible de lui en faire parvenir; d'ailleurs, il n'y a pas de danger sérieux — sa petite mule a traversé avec lui *Green-River* qui est beaucoup plus large. Je lui conseille de rendre la bride à sa bête, de se tenir au pommeau de la selle, de ne pas jouer des éperons, et, s'il est possible, de laisser ses longues jambes en dehors de la question. Il promet de m'obéir en tout, mais à condition que Julius et moi nous lui viendrons en aide au besoin; je m'y engage, cela va sans dire, et, retirant ma veste pour être mieux préparé aux évènements, je pousse vers le chenal, encore quelques pas et voilà ma petite jument qui disparaît sous l'eau. Je quitte la selle et nage vers le bord, puis, me rappelant William, je tourne la tête et le vois cramponné à sa mule qui cherche à plonger pour se débarrasser de son fardeau. Il demande du secours; Julius ne peut rien pour lui; je nage rapidement vers ce malheureux qui se noie à quarante ou cinquante mètres de moi, déjà séparé de sa mule et faisant de vains efforts pour se soutenir sur l'eau. En approchant, je lui crie de poser ses mains sur mes épaules; je ne sais s'il

m'a entendu, il paraît avoir déjà perdu connaissance à demi, ses longs cheveux cachent sa figure, ses bras et ses mains sont étendus comme pour supplier. Je le saisis au collet, par malheur de la main droite, ne gardant que la gauche pour lutter contre le courant — un moment je touche le fond, mais ne puis tenir pied et me sens emporté vers le chenal. Je m'efforce de le dresser hors de l'eau; il n'est déjà plus qu'un poids inerte, ses pieds touchent terre mais ses jambes fléchissent. Pour la première fois je suis frappé de l'idée que je ne pourrai le sauver. S'il n'est pas encore mort, comment l'abandonner? Il est entre mes mains, son sort semble soumis à ma volonté, — si je le lâche, il est perdu; oh! comme je sens ma faiblesse et mon impuissance à détourner, pour un seul moment, les décrets du ciel! mes forces diminuent, l'eau recouvre mes épaules, j'ai besoin d'un effort pour me sauver moi-même; William est noyé : je lâche prise, et l'infortuné descend comme un plomb jusqu'à ce qu'il soit couché au fond sur le dos. Je le regarde à travers l'eau limpide et vois encore cette bonne figure dont l'expression est fixée par la mort; quelques bulles d'air montent à la surface comme un dernier souffle d'adieu, et je m'éloigne sans bruit de la triste sépulture du trappeur. — Je tâche de gagner la rive où m'attend le seul compagnon qui me reste; n'y pouvant parvenir, je me dirige vers l'autre bord. Il me semble que je n'avance pas et je reviens à ma première pensée, mais de quelque côté que je me tourne le courant me ramène au milieu. Tristement ému par le sort de William, épuisé par mes efforts répétés, inquiet de la nuit qui approche, je commence à perdre courage; me laissant aller à la dérive, j'essaie de retirer ma chemise de flanelle, mais je n'en puis venir à bout, et la quantité d'eau que j'avale rend ma situation pire; je veux me reposer en m'étendant sur le dos sans mouvement, mais cela me réussit mal; j'enfonce et manque de m'étouffer; — je sens que ma présence d'esprit m'abandonne, et que ma dernière heure est venue, mais ce n'est que la défaillance d'un moment. Après une prière mentale, la confiance me revient, je détourne la tête de la rive pour ne pas voir avec quelle lenteur j'avance, et j'entreprends de nager aussi long-temps et aussi tranquillement que possible. Non, je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai en touchant la terre. C'est comme une vie nouvelle qui m'anime; le banc de sable sur

lequel mes pieds posent est encore à une petite distance du bord, après un instant de repos je me relance à l'eau, et en quelques brasses je suis à terre et tombe épuisé, à demi mort; me soulevant sur mes genoux, je rends grâces à Dieu de sa miséricorde; ayant repris un peu de forces, je me demande ce que je vais devenir, car après tout je suis sur la rive gauche, presque à un mille du gué; d'abord je songe à gagner le second îlot afin de n'avoir que le reste du trajet le lendemain, je cours au point d'où nous sommes partis, et je tente le gué; mais, trop faible pour l'entreprise, je renonce à tout espoir de rejoindre mon compagnon ce soir. — La lumière d'un feu sur l'autre rive me montre où Julius est campé; de l'endroit où les rives sont le plus rapprochées je le hêle pour le rassurer; il me répond et me félicite assurant qu'il me croyait noyé; j'apprends qu'aucune des mules n'a péri, si ce n'est celle de William. Je lui dis que je renonce à passer à ce funeste endroit et que je remets la tentative à demain, — là-dessus nous nous souhaitons bonne nuit, et je me blottis dans de hautes herbes sèches essayant de me réchauffer, et réfléchissant aux étranges évènements de cette journée.

La nuit est froide, et grâce à l'excitation fébrile et au manque de vêtements, je prévois que je n'ai nulle chance de dormir. De temps en temps je me livre à de violents exercices gymnastiques pour faire circuler mon sang. Il y a en cet endroit d'épaisses broussailles; j'en arrache pour me couvrir, ainsi que le prudent Ulysse dans l'île d'Alcinoüs. Vers le matin, j'entends des cris lointains qui me font penser aux Indiens; mais, à mesure que le bruit approche, je reconnais les hurlements d'une bande de loups; ils m'ont senti, et, suivant ma piste, sont venus, en faisant chorus, jusqu'à quelques pas de moi. Je cherche un bâton ou des pierres; mais l'obscurité m'empêche de rien trouver; je n'ai d'autre ressource que de danser, chanter et siffler aussi bruyamment que possible, pour les tenir en respect jusqu'au jour. Le moyen me réussit, car à l'aube ils m'envoient un hurlement de colère et disparaissent. Qu'on imagine la situation d'un homme dansant, la nuit, un pas seul devant un orchestre de bêtes sauvages, avec l'alternative d'être dévoré ou de se jeter dans la rivière, vers laquelle j'opérais insensiblement ma retraite. Ni l'un ni l'autre n'était fort engageant.

(La suite aux prochaines livraisons.)

—

Industrie.

WALLOTTY TROTT

OU

LA LÉGENDE DU LIN ET DES AUTRES MATIÈRES TEXTILES.

Il était une fois — une vieille femme, qui demeurait avec sa fille dans une misérable chaumière, au milieu d'une forêt. Elles étaient très pauvres, n'ayant pour tout moyen d'existence que le fil que filait la fille avec sa quenouille et son fuseau; encore travaillait-elle, la malheureuse, du matin jusqu'au soir, pour gagner de quoi subvenir à leurs besoins. Or, il arriva qu'un jour le fils du roi, étant à la chasse, s'égara dans la forêt, et entra dans la chaumière de la veuve pour demander son chemin. Il fut frappé de la beauté de la jeune fille, et non moins émerveillé du grand nombre d'écheveaux de fil qui attestait à la fois son habileté et son assiduité au travail. Il demanda comment elles avaient pu produire une telle masse de fil. La vieille, ne voulant pas avouer que c'était le résultat de presqu'un hiver entier de travail, déclara au prince que sa fille avait filé tout ce qu'il voyait dans l'espace d'une semaine. « Dans l'espace d'une semaine! » s'écria le prince stupéfait. « Si vous dites vrai, j'ai trouvé là une épouse plus précieuse et plus digne de ma main qu'aucune autre femme que je connaisse. Je vous enverrai une certaine quantité de lin; et si elle l'a filé en une semaine, je l'épouserai; mais si vous m'avez trompé, je vous ferai mettre à mort toutes les deux, pour servir d'exemple à ceux qui oseraient se jouer du fils de votre souverain. » On conçoit quelle fut la terreur de la jeune fileuse,

lorsqu'elle vit, le lendemain, douze mulets chargés de lin se dirigeant vers la chaumière ; elle sortit dans la forêt pour s'abandonner sans témoins à toute sa douleur, et elle versait des larmes abondantes, quand un vieillard courbé par l'âge se présenta tout-à-coup devant elle. Après s'être informé de la cause de son chagrin : « Ne pleurez pas, ma fille, » lui dit-il. « Je me charge d'accomplir la tâche que vous a imposée le prince, à la condition que vous me donnerez votre premier-né lorsqu'il aura un an et un jour, ou que vous aurez, d'ici là, découvert mon nom. » La pauvre fille, fort étonnée, accepta le marché; le vieillard enleva le lin, elle ne sut pas comment; et, au moment où les huit jours allaient expirer, il le rapporta transformé en très beau fil. Le prince, trouvant tout au gré de ses désirs, épousa la jeune fileuse : ils vécurent fort heureux, et la princesse ayant donné le jour à un fils, la joie du prince n'eut plus de bornes. Mais, hélas ! le petit prince allait bientôt avoir un an, et sa mère n'avait pas encore découvert le nom du mystérieux étranger; elle craignait de perdre son enfant, et elle n'osait pas confier ses craintes à son époux. Celui-ci, la voyant un jour fort triste, s'avisa, pour la distraire, de lui raconter une aventure qui venait de lui arriver. Il s'était encore une fois égaré dans la forêt : en cherchant à se reconnaître, il aperçut une grotte, dans laquelle un vieillard filait avec une espèce de roue, comme il n'en avait jamais vu auparavant; et, tout en filant, ce vieillard chantait des couplets dont le prince avait retenu le refrain :

« Mon nom pour ma maîtresse est encore un mystère ;
Elle ne pourra pas l'oublier de sitôt,
Quand un prince, que doit m'abandonner sa mère,
Sera mon héritier, à moi, Wallotty Trott ! »

La princesse devina aussitôt que ce devait être son mystérieux protecteur. Lorsque l'enfant eut accompli un an et un jour, le vieillard se présenta pour le réclamer. « Arrêtez, » s'écria la princesse, « vous vous appelez Wallotty Trott ! » Elle ne s'était pas trompée; et le vieillard lui dit que, pour la récompenser d'avoir deviné son nom, il lui apprendrait à se servir de cette roue à l'aide de laquelle il avait pu filer son lin en si peu de temps. Après

avoir tenu cette promesse, le vieillard disparut, et plus jamais on ne le revit ; mais le prince et la princesse enseignèrent à leurs sujets cette nouvelle industrie et firent ainsi la fortune de leur royaume, qui devint l'admiration de tous les peuples voisins.

Tel est l'abrégé — dépouillé, nous le craignons, d'une grande partie de son charme original, — d'une légende que le Dr Cooke Taylor recueillit en Irlande de la bouche d'une vieille paysanne, et qu'il croit être presque identique avec une autre légende allemande qui a été conservée par les frères Grimm. Il est probable que la bonne femme du Dr Cooke Taylor croyait pieusement à la vérité de son histoire : on en a cru bien d'autres moins vraisemblables. Ce n'est, en définitive, qu'un exemple entre mille d'une tendance populaire à attribuer à des fées, à des génies bienfaisants, à des êtres mystérieux, toutes les inventions utiles dont la date ou l'origine ne sont pas bien connues.

Le rouet marque une des phases de la grande histoire de l'industrie textile, — l'une des plus importantes de nos histoires sociales. L'art du tissage est, selon toute probabilité, antérieur à l'art du filage ; car les joncs, les roseaux, la paille, une foule de ligaments, de fibres, de radicules, peuvent être tissés dans leur état naturel. Mais le filage n'en est pas moins un des arts les plus anciens : la quenouille et le fuseau étaient connus des principaux peuples de l'antiquité ; les Hindous se servent encore aujourd'hui de ces instruments primitifs, qui furent, jusqu'à une époque comparativement moderne, les seuls moyens de filage employés. C'était l'occupation ordinaire des grandes dames de nos temps féodaux. Quel fut le véritable Wallotty Trott, — l'inventeur du rouet ? C'est ce qu'on ignore, et ce qu'on ne saura sans doute jamais ; mais, quoi qu'il en soit, celui-là fut l'Arkwright de son temps ; — il aplanit une des voies par lesquelles l'industrie manufacturière de nos jours est arrivée à son gigantesque développement. Si l'on n'avait trouvé le moyen de fabriquer le fil plus rapidement qu'il ne pouvait l'être à l'aide de la quenouille et du fuseau, il eût été sans grand intérêt de chercher à augmenter la rapidité du tissage et l'on n'aurait pas songé à perfectionner les métiers : sans le rouet, la machine à filer n'aurait pas vu le jour ; la vapeur n'aurait pas été appelée à seconder les combinaisons de la mécanique ; et les étoffes de coton

et de laine, les cols de tulle, les foulards, les bas blancs et le linge fin, n'auraient jamais été, comme ils le sont aujourd'hui, à la portée des classes ouvrières. Si le mal s'est parfois glissé avec le bien dans ces grandes révolutions industrielles, — et l'on ne saurait nier qu'il n'en soit ainsi, — n'affectons pas de les méconnaître ; on peut parler de ces révolutions, et en signaler les avantages, tout en rendant justice à ceux qui, se plaçant à un autre point de vue, prennent pour thème les vices de notre civilisation moderne.

Quel contraste entre les systèmes manufacturiers du siècle dernier et du siècle actuel ! si nous prenons, par exemple, la production des étoffes de laine, nous trouverons que cette branche d'industrie florissait dans le comté de Norfolk long-temps avant d'être connue dans l'ouest du Yorkshire : il n'y a guère que soixante ou soixante-dix ans qu'elle fut transportée, en grande partie, dans ce dernier comté, où les cours d'eau offrent de plus grandes ressources comme forces motrices et où la houille est à meilleur marché. Mais, dans le comté d'York comme dans celui de Norfolk, à Kendal comme dans l'ouest de l'Angleterre, la fabrication des tissus de laine présentait, avant l'introduction des machines, une physionomie qui nous paraîtrait aujourd'hui fort étrange. C'est à peine s'il existait quelques ateliers; quant aux fabriques, elles étaient complètement inconnues. Le manufacturier, le capitaliste, qui assumait la responsabilité commerciale de l'approvisionnement des marchés, procédait, quant à la production de sa marchandise, d'une manière très extraordinaire. Il commençait par parcourir le pays à cheval, pour acheter la laine sur laquelle devait plus tard s'exercer l'artisan ; il visitait les fermes, ainsi que les villes privilégiées qui jouissaient d'un marché aux laines, et se procurait ainsi sa matière première, de côté et d'autre et par petites parties. Cette laine était ensuite remise à des trieurs, qui l'assortissaient lentement par qualités, selon son degré de finesse, et qui coupaient avec une hachette ou avec des ciseaux les fibres trop longues. Quand les trieurs avaient terminé leur besogne, les cardeurs emportaient la laine chez eux, et, après l'avoir peignée, la rapportaient au manufacturier. On en formait alors des ballots, que l'on chargeait sur des mulets et que l'on transportait

dans les campagnes, où cette laine devait être filée dans les chaumières des paysans ; mais l'on ne se bornait pas à parcourir ainsi les environs immédiats des grandes villes ; — on allait souvent à de très grandes distances de ces villes. En général, pour ménager son temps et les jambes de sa monture, le manufacturier avait dans chaque village un agent, à qui il laissait le soin de distribuer sa laine entre les paysans. Les femmes et filles de ceux-ci, armées du vieux rouet, filaient la laine, que l'agent venait reprendre et qu'il renvoyait au manufacturier sous la forme de fil de laine. On recommençait alors une nouvelle série d'allées et de venues : il s'agissait de mettre le fil de laine entre les mains des tisserands. Ces tisserands étaient disséminés de tous les côtés ; il fallait les aller trouver à domicile, pour remettre à chacun d'eux la quantité de fil qu'il devait tisser. Et quand ce fil était rendu sous forme de tissu, il restait encore à dégraisser, à fouler, à teindre et à tondre ce tissu, et chacune de ces opérations exigeait une nouvelle tournée.

La fabrication des étoffes de coton, quoique comparativement plus récente en Angleterre et n'étant pas, par cette raison, dans des circonstances tout-à-fait analogues, présentait cependant, dans son genre, des procédés presqu'aussi compliqués. Le fil de coton se filait principalement chez les paysans des environs de Manchester, de Bolton et d'autres villes du Lancashire ; c'était l'occupation des femmes et des filles dans les intervalles des travaux des champs : ce fil était acheté par des industriels ambulants, qui allaient de porte en porte, accompagnés d'un cheval de bât. Ce mode d'approvisionnement était nécessairement fort incertain, et les tisserands se trouvaient souvent arrêtés dans leurs travaux faute de matière première : de plus, le prix du fil éprouvait de grandes variations et atteignait quelquefois un chiffre assez élevé pour encourager le travail des enfants, devenu depuis un des traits caractéristiques de nos districts manufacturiers. Il arrivait fréquemment que le père était tisserand et la mère fileuse, travaillant ensemble dans une seule et modeste chambre. Quelquefois le manufacturier donnait à un paysan du fil pour sa chaîne, avec du coton brut pour sa trame, et le laissait, lui et sa famille, exécuter toutes les opérations nécessaires pour convertir ces matériaux en étoffe de coton.

Des colporteurs profitaient des facilités de ce système pour corrompre la moralité des femmes, en leur offrant des colifichets en échange de quelques poignées de coton, de la soustraction desquelles on espérait que le manufacturier ne s'apercevrait pas.

L'existence des manufacturiers eux-mêmes ne contrastait pas moins étrangement avec les habitudes commerciales de nos jours. Les routes du Lancashire étaient si mauvaises, qu'on ne pouvait transporter la marchandise d'une ville à l'autre qu'à dos de cheval. Le D[r] Aikin, qui vivait à Manchester à l'époque où cette industrie allait se développer sur une échelle gigantesque, nous apprend qu'avant 1690, il n'existait pas de capitalistes parmi les fabricants de cotonnades du Lancashire : chacun travaillait péniblement pour gagner sa vie, soit qu'il employât d'autres individus ou non. Pendant les trente ou quarante années qui suivirent, le manufacturier continua de travailler beaucoup et de vivre très simplement, mais il amassa un petit capital ; il commença à vendre ses produits à des marchands en gros, qui venaient le trouver. Un grand manufacturier était alors à son magasin avant six heures du matin, avec ses enfants et ses apprentis. A sept heures, on déjeunait : ce repas se composait d'un grand bassin d'une espèce de brouet de farine de gruau, qu'on faisait bouillir avec de l'eau et du sel, jusqu'à ce qu'elle eût pris une certaine consistance ; à côté était un autre bassin de lait ; maître et apprentis, armés chacun d'une cuiller de bois, la plongeaient d'abord dans le gruau, puis dans le lait, et dès que les deux bassins étaient vides, chacun retournait à sa besogne. Vers le milieu du siècle dernier et jusqu'à l'époque d'Arkwright, le manufacturier agrandit peu à peu son système d'opérations. Au lieu de visiter les petits marchands des petites villes, accompagnés de marchandises chargées sur des chevaux, les commis-voyageurs se bornèrent à porter des échantillons et à recevoir des commandes ; et à mesure que les routes s'améliorèrent, les chevaux de charge furent remplacés par des chariots. Enfin vinrent les inventions de Watt et d'Arkwright, de Crampton et de Hargraves, et le Lancashire subit une révolution sociale telle que le monde en a rarement vu de pareille.

Franchissons, à l'aide d'un autre Wallotty Trott, un espace de soixante ou quatre-vingts ans, et arrêtons-nous au milieu du XIXe siècle.

Premier tableau : une filature du Lancashire. Prenons-la où nous voudrons — à Manchester, à Bolton, à Oldham, à Ashton, — n'importe. C'est un vaste et haut édifice en briques, percé d'autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année, ou peut-être d'un plus grand nombre. Les briques en sont ternes, les fenêtres n'ont aucun ornement, et l'aspect général est monotone : quelle que soit la qualité des produits qui s'y élaborent, il est certain que son extérieur n'a rien de séduisant. Mais c'est une machine admirablement organisée, — où l'intelligence, les doigts, le fer et l'acier, tout fonctionne dans un but commun. Une balle de coton brut entre par une porte, et sort par une autre sous la forme de calicot ; et de la première de ces portes à la seconde, elle rencontre peut-être sur son passage un millier de créatures humaines. Le bâtiment a six ou huit étages, dont chacun se compose de vastes ateliers ou galeries, éclairés par de nombreuses fenêtres. On voit là des machines pour transporter les ouvriers aux étages supérieurs, des machines pour monter et descendre le coton, des machines pour faire mouvoir les mull-jennies et les métiers à tisser. On y trouve du gaz pour l'éclairage pendant les longues soirées d'hiver, de l'air chaud pour la saison froide, des ventilateurs pour tempérer les ardeurs de l'été. Le coton, transporté en balle, peut-être à un des étages supérieurs, redescend ensuite d'étage en étage, à mesure que s'accomplissent les différentes phases de sa transformation. Un « diable » sépare les flocons laineux ; une autre machine en expulse toute la poussière ; une machine à carder étale toutes les fibres parallèlement ; une autre les divise en rubans étroits ; une autre arrondit ces rubans au moyen d'une légère torsion et en forme une sorte de corde molle ; une mull-jenny allonge cette corde en fil : et, pendant toutes ces opérations, des hommes, des femmes, des enfants des deux sexes, surveillent et secondent l'action des machines. On n'a plus à courir de chaumière en chaumière, pour faire faire le cardage dans un endroit, le filage dans un autre, le tissage dans un troisième : ces diverses manipulations ne sont plus aujourd'hui que des parties d'une

grande opération systématique, dans laquelle tout le travail proprement dit est exécuté par des machines qui, pour la plupart, s'alimentent d'elles-mêmes : les ouvriers n'ont à s'occuper que de ces ajustements délicats que les machines ne peuvent pas exécuter. On aurait tort de croire, comme le font quelques personnes, que le travail actuel des manufactures réduit les ouvriers au rôle de simples automates : leurs fonctions exigent, au contraire, beaucoup de dextérité, de prestesse, de jugement. Quand le fil a été transporté aux ateliers de tissage, nous trouvons là d'autres machines non moins merveilleuses, qui tissent des pièces de calicot sans fin ; ce sont encore ces machines qui font tout le gros ouvrage, les femmes et les filles employées dans ces ateliers n'ayant qu'à surveiller leur marche et à réparer, au besoin, les accidents qui peuvent survenir. Et quand le calicot arrive à son tour au magasin, il y trouve des presses à vapeur et des presses hydrauliques pour le serrer en masses compactes ; tandis que, dans le comptoir, le manufacturier, assisté de ses commis, entretient une correspondance avec toutes les parties du globe, observe les fluctuations du marché, vend et achète avec un bénéfice quelquefois très limité.

Deuxième tableau : une filature de lin à Leeds. Si, en ce qui concerne les filatures de coton du Lancashire, un type général peut servir pour toutes, il n'en est pas de même des filatures de lin ; il existe à Leeds un établissement de ce genre, si remarquable, d'un aspect tellement original, d'une organisation si parfaite, qu'il surpasse de beaucoup tous ses rivaux : — nous voulons parler de la filature de MM. Marshall. Quels sont les avantages que l'on doit avoir en vue dans une grande construction affectée à une industrie manufacturière ? Une surveillance complète sur l'ensemble des travaux ; facilité d'accès à toutes les machines ; uniformité de température et d'humidité (ce dernier point fort important en certains cas) ; bonne ventilation et en même temps absence de courants d'air ; — tout cela indépendamment d'un agencement bien entendu de tout le matériel nécessaire à la fabrication. MM. Marshall pensèrent qu'un atelier-monstre pourrait réunir toutes ces conditions, et ils résolurent de construire un atelier-monstre.

Voulant réunir, dans un édifice à un seul étage, un caractère

de hardiesse et en même temps de grande solidité, ils firent préparer, par M. Bonomi, des plans et des dessins empruntés à l'architecture de l'ancienne Egypte. Une entrée semblable à celle d'un temple égyptien, une façade en pierre surmontée d'une large corniche, une cheminée qui reproduit la forme et les proportions de la fameuse aiguille de Cléopâtre, — tels sont, à l'extérieur, les objets dont l'aspect monumental frappe tout d'abord. En pénétrant dans l'intérieur, on trouve une pièce qui a près de 400 pieds de long sur plus de 200 pieds de large : la toiture de cette immense salle est soutenue par cinquante piliers et éclairée par 10,000 pieds carrés de châssis vitrés, de forme conique, occupant les sommets d'une multitude de petits dômes. Le plancher de cette salle est occupé par de longues rangées de machines, à l'aide desquelles le lin se transforme en fil, et un millier d'ouvriers sont occupés autour de ces machines, avec tout l'espace nécessaire pour circuler. Le toit est en béton, et d'une telle solidité, qu'on a pu le couvrir de terre végétale, sur laquelle on a semé du gazon. Le drainage de cette pelouse aérienne (en d'autres termes l'écoulement de l'eau pluviale qui tombe sur le toit) a lieu, comme au Palais de Cristal, au moyen des cinquante piliers creux qui la soutiennent. Au-dessous du vaste atelier sont encore de grandes machines et des fourneaux pour la ventilation et le chauffage, et quelques-uns des appareils qui mettent en mouvement les centaines de machines à filer. De cette manière, les opérations qui s'exécutaient dans plusieurs centaines de chaumières, se trouvent concentrées dans un seul bâtiment, et l'on peut dire que le bâtiment lui-même est concentré dans une seule pièce, où tous les efforts de la science semblent concourir à tirer de chaque heure de travail le plus grand parti possible. Il est impossible de travailler et de filer le lin sans beaucoup de poussière et un peu d'humidité; cependant, les ouvriers en sont beaucoup moins incommodés qu'ils ne l'étaient par aucune des anciennes méthodes.

Troisième tableau : une fabrique d'*alpaga* à Bradford. — L'alpaga, grâce aux perfectionnements introduits dans sa fabrication, sert à former, non-seulement lorsqu'il est employé sans mélange, mais lorsqu'il est combiné avec de la soie et du coton, de fort belles étoffes pour vêtements de dames. Le *mohair* aussi,

c'est-à-dire le poil de la chèvre d'Angora, est devenu fort à la mode. Bradford compte de nombreuses et immenses manufactures, — sur le modèle de celles du Lancashire, — pour la fabrication des étoffes de laine, d'alpaga et de mohair, et, chaque jour, on en construit de nouvelles; mais, si la demande de ces étoffes continue à suivre la même progression, il faudra bientôt, pour satisfaire à ces besoins croissants, donner un nouveau développement à l'industrie manufacturière. Le temps paraît être venu où une nouvelle organisation, basée sur le principe de la centralisation, est devenue nécessaire, et cette nouvelle organisation est sur le point de se réaliser par l'exécution d'un plan conçu dans des proportions jusqu'à présent inconnues.

On rencontre, sur la ligne du chemin de fer de Leeds à Skipton, un point d'où une petite vallée, dans laquelle coule une rivière, se dirige vers la ville de Bradford, distante d'environ trois milles. C'est à ce point de jonction qu'est située la ville de Shipley, l'un des satellites de Bradford pour la fabrication des étoffes. Non loin de Shipley se trouve une propriété dont M. Salt, un des grands industriels de Bradford, où il possède plusieurs établissements, a récemment fait l'acquisition. Cette propriété est traversée par une route, par une rivière, par un canal et par un chemin de fer. On y élève en ce moment une manufacture qui sera, sous beaucoup de rapports, la plus belle du monde et le noyau d'une ville qui attirera bientôt l'attention des économistes. Il dépendra du propriétaire de ce colossal établissement de faire beaucoup de bien comme de faire beaucoup de mal; mais on ne peut s'empêcher de caresser l'espérance que la seconde moitié du XIXe siècle pourra marquer dans les annales de l'humanité comme quelque chose de plus qu'une simple époque de machines à vapeur.

Si, quittant la station de Shipley, on se dirige du côté de Bingley, on arrive bientôt à de vastes terrains qui offraient naguère l'aspect de champs verdoyants, mais qui se couvrent aujourd'hui d'immenses constructions. On dirait plutôt qu'il s'agit d'un palais législatif, d'un dépôt d'archives ou de quelque autre grand édifice public, que d'une simple manufacture appartenant à un simple individu; telles sont les dimensions des blocs de pierre que l'on emploie, et telle est l'échelle sur laquelle sont

conçues les opérations. L'ensemble de ces constructions couvrira une étendue de six acres de terrain. Le principal corps de bâtiment, construit en pierre, aura 550 pieds de long, six étages surmontés d'une corniche, et des centaines de fenêtres avec encadrement en pierre taillée, ce qui donnera à l'ensemble un caractère monumental et grandiose. Puis ces fenêtres, au lieu d'être déchiquetées en une infinité de petits carreaux, transmettront la lumière par de grandes glaces coulées. Tout ce qu'il était possible d'obtenir, sous le rapport de la légèreté et de la facilité de ventilation, de l'emploi de briques creuses dans la construction des planchers ; sous le rapport de la solidité, de l'emploi de colonnes d'ornement en fonte et de poutres massives également en fonte ; sous le rapport de la sécurité contre l'incendie, de l'absence du bois parmi les gros matériaux employés ; — tous ces avantages, disons-nous, ont été calculés et réalisés. Aux deux extrémités de ce beau corps de bâtiment s'étendent, en retour, deux ailes de la même hauteur que le corps principal, et chacune d'environ 330 pieds de long : elles sont destinées à former des magasins. Au-delà de l'aile occidentale, sont d'autres constructions moins élevées, qui doivent être affectées aux opérations préparatoires de la fabrication, tandis que les constructions qui occupent le côté opposé seront consacrées au tissage et à l'apprêtage. Le bâtiment principal lui-même devant former la filature, les matières premières entreront ainsi dans un magasin et feront le tour de cette immense fabrique avant d'arriver au magasin opposé.

Ce grand établissement possédera des moyens de communication en harmonie avec ses vastes proportions. Et, tout d'abord, on construit, le long de la façade occidentale, une belle route qui franchit sur un pont en fonte le chemin de fer de Leeds à Skipton, puis la rivière Aire et le canal de Leeds à Liverpool, sur un autre pont de 450 pieds de longueur, à fermes tubulaires en fer forgé, d'après le principe du fameux pont « *Britannia.* » En second lieu, le canal longe du côté du Nord les magasins, qui seront pourvus de grues pour charger et décharger les bateaux. Enfin, un embranchement du chemin de fer pénétrera dans l'intérieur des bâtiments, où des grues chargeront et déchargeront les wagons avec une grande rapidité. D'au-

tres grues chargeront et déchargeront les chariots ordinaires, monteront et descendront d'un étage à l'autre les matières brutes et fabriquées, et probablement aussi une partie des ouvriers, dont on ménagera ainsi les jambes.

Et les forces motrices qui donneront la vie à cette prodigieuse fabrique, quelle devra être leur puissance! Les machines à vapeur occuperont deux beaux bâtiments placés de chaque côté de la principale entrée, et leur fumée s'échappera par une espèce de campanile italien, de 250 pieds de haut. On a, dit-on, employé 1,200 tonnes de pierre pour former les assises sur lesquelles reposent les machines. Les chaudières, établies en contrebas du sol, seront alimentées, au moyen d'un conduit souterrain, par l'eau de l'Ayre, et renverront par un autre conduit l'eau qui aura servi. Au-dessous de l'atelier de tissage, s'étendra un immense filtre et réservoir, capable de contenir plus de deux millions de litres d'eau de pluie provenant des différentes toitures, — cette eau étant particulièrement propre au dégraissage de la laine. Entre le canal et la rivière sera établie l'usine à gaz, qui devra alimenter 5,000 becs. Quant aux métiers mis en mouvement par les machines et qui couvriront, dans les différents étages, une étendue superficielle de 10 à 12 acres, la description seule en exigerait un article entier. Nous nous bornerons donc à dire que les inventions les plus récentes et les procédés de fabrication les plus perfectionnés y seront mis en œuvre.

Nous n'avons pas encore parlé du personnel; c'est cependant un point qui devra appeler la sérieuse attention du créateur de ce grand établissement. Les bâtiments, machines et métiers, seront disposés de manière à recevoir et occuper 4,500 ouvriers; et, comme il faut compter au moins un nombre égal de non travailleurs pour procurer à ces ouvriers le bien-être de la vie domestique, l'établissement implique, directement ou indirectement, une population de 9 à 10,000 individus. Or, cette manufacture est construite, comme nous l'avons dit, dans la campagne, au-delà des limites de Shipley. M. Salt a donc à fonder une ville en même temps que la manufacture qui doit procurer des moyens d'existence à ses habitants. Aussi, son plan comprend-il la construction de 700 maisons de différentes classes et

dimensions, mais toutes bien éclairées, aérées et drainées d'après les procédés les plus modernes; de larges rues, des jardins, des places spacieuses, des terrains réservés pour les jeux, une église, des écoles, un marché couvert, des bains et des lavoirs, une cuisine commune, comme il en existe déjà en plusieurs endroits, un vaste réfectoire et d'autres constructions ayant un but d'utilité publique.

Telle sera SALTAIRE, — nom qui, à moins que quelque circonstance imprévue ne vienne arrêter les travaux maintenant en cours d'exécution, prendra bientôt place parmi les curiosités du Yorkshire. Quelques journaux ont évalué à 1/2 million sterling (12,500,000 fr.) les frais probables de construction de cet établissement; mais il paraît qu'en réalité ce chiffre ne sera pas atteint. Quoi qu'il en soit, et à une centaine de mille livres sterling près, voilà une communauté en perspective, dont le pain quotidien, le bien-être social, le progrès moral, vont se trouver intimement liés à la fortune d'un seul établissement. Quand les affaires vont bien, que les tissus sont en hausse sur le marché de Bradford, que tous les bras sont employés et que le crédit est bon, Saltaire pourra être une de nos meilleures communautés industrielles, car elle paraît devoir faire son début dans les conditions les plus favorables sous tous les rapports. Mais il faut attendre que le vent de l'adversité ait soufflé sur elle, — ce vent qui n'épargne pas plus les fabricants d'étoffes que les autres, — pour juger jusqu'à quel point elle est constituée, de manière à résister aux vicissitudes de la fortune. Il est inutile d'ajouter que cela dépendra en grande partie de la sagesse et de la philanthropie de celui qui est appelé à diriger cet immense établissement.

(Household Words.)

C'est une erreur assez généralement répandue que l'Angleterre, en se réservant les manufactures de laine et de coton, laisse à l'Irlande le tissage presque exclusif du lin. Cette erreur se fonde sur l'interdiction que fit Guillaume III à ses sujets irlandais, d'exporter des étoffes de

laine pour tous autres pays que l'Angleterre, ce qui équivalait, en effet, à la suppression en Irlande d'une industrie, dont les produits auraient rencontré, sur le marché anglais, une concurrence impitoyable. Par suite, l'Irlande abandonna le coton et la laine pour se livrer à la fabrique des tissus de lin. Mais l'Angleterre, et surtout l'Écosse, ne renoncèrent pas pour cela à fabriquer de la toile, surtout par des machines, et bientôt le *Wallotty Trott* anglais l'emporta sur celui d'Irlande. Aujourd'hui encore, la seule ville de Dundée produit autant de toiles de lin, — non pas que Belfast, sa rivale d'Irlande, — mais autant que l'Irlande tout entière. La proportion des manufactures de lin, dans les Trois-Royaumes, n'a subi que de légères modifications depuis 1839, où la statistique officielle la constatait ainsi qu'il suit:

— En Angleterre, il existait 169 fabriques de toiles de lin où fonctionnaient des machines représentant une force de 4,260 chevaux, et employaient 16,573 individus.

— En Ecosse, 183 fabriques où fonctionnaient des machines représentant une force de 4,845 chevaux, et employaient 17,897 individus.

— En Irlande, 40 fabriques seulement où fonctionnaient des machines représentant une force de 1,980 chevaux, et employant 9,017 individus. —Mais, en Irlande, la fileuse et le tisserand luttent encore isolément contre Wallotty Trott. D'après M. et Mrs Hall, plus de 170,000 individus, en Irlande, sont employés à la manufacture du lin proprement dite, et 155,000 fuseaux leur livrent 300 tonnes de lin par semaine. On estime à plus de 500,000 le chiffre des individus qui vivent par le commerce de la toile en Irlande, et la valeur annuelle des tissus de lin fournis au commerce par le pays d'Ulster, est de 4,000,000 liv. st. Le capital engagé dans cette production est de 5.000,000 liv. st.

Nous n'oserions pas garantir, cependant, l'exactitude de cette statistique, contre laquelle quelques doutes sont élevés dans l'excellent ouvrage du professeur Kane, sur les *Ressources industrielles de l'Irlande*. Malheureusement, le professeur n'avait pas encore complété ses propres recherches sur cette branche de l'industrie irlandaise lorsqu'il publia son volume en 1844, et, depuis, les documents sont encore restés incomplets.

Episodes. — Aventures.

UNE NIÈCE DE L'ONCLE TOM

OU

L'AFRIQUE BLANCHE (1).

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

§ IX.

Après avoir voyagé dans la sphère étoilée, il fallut redescendre sur terre.

« — Me voilà donc, » pensai-je, « comme le héros de Cervantes, en route pour reconquérir le trône d'une princesse errante et persécutée. A défaut de géants et d'enchanteurs à combattre, j'ai devant moi des obstacles bien autrement redoutables. N'importe! avec un bras fort et une bourse bien garnie, on peut aller au bout de l'univers. Pourquoi ne pénétrerai-je pas au cœur du monde éthiopien? Si la distance est grande, nos heiries sont de merveilleux marcheurs. En avant pour le Framazugda!

» — En avant pour Framazugda! » répéta Kaloulah.

« — Et puissions-nous y arriver!

» — Nous y arriverons, j'en suis certaine. A côté de vous, Jonathan, je n'ai peur de rien. Le soleil de midi ne souffre pas d'ombres; vous êtes mon soleil; votre regard écarte les dangers comme le feu allumé par les voyageurs fait fuir les bêtes féroces. »

Rien ne fortifie un homme comme la confiance qu'il inspire. Cette métaphore africaine, la comparaison de mon chétif indi-

(1) Voir la livraison de mars.

vidu au soleil, ne provoqua pas de ma part la réponse d'une fausse modestie, mais un regard qui prouva à Kaloulah que je saurais pour elle braver tous les périls. Deux journées et deux nuits s'écoulèrent sans remarquable incident. L'heirie que je montais, et sur lequel l'heirie de Kaloulah semblait régler tous ses mouvements, prenait de lui-même la direction qui nous semblait la meilleure ; il n'hésitait jamais lorsque nous hésitions : cela tenait du miracle.

Nous rencontrâmes, durant ces deux premières journées, un squelette de chameau, un vol de vautours, deux autruches et de très rares buissons. Un de ces buissons croissait, si l'on peut appliquer ce mot à un si frêle enfant perdu du règne végétal, dans la plus complète et la plus vaste solitude, seul de son espèce, dans un rayon de plusieurs lieues. Je lâchai la bride à mon heirie pour lui permettre d'en tondre les feuilles.

« — Oh! épargnez ce buisson ! » s'écria Kaloulah. « Ne soyons pas plus cruels pour lui que les vents et les sables du Saharah.

» — Je reconnais là votre exquise sensibilité, Kaloulah ; et, ainsi que vous, j'épargnerais ce pauvre buisson comme le symbole de mon isolement dans le monde africain avant de vous avoir retrouvée ; mais notre miséricorde ne fera pas le compte de mon heirie. »

Un des plus intéressants phénomènes du désert interrompit tout-à-coup ce dialogue. Nous vîmes apparaître, à notre gauche, de hautes colonnes de sable ; j'en comptai une douzaine. Tantôt, elles semblaient immobiles, sauf un mouvement rotatoire sur elles-mêmes ; tantôt elles paraissaient tourner les unes autour des autres et décrire toutes les courbes possibles : on eût dit une danse de géants. A mesure que le soleil montait dans les cieux, les colonnes tourbillonnantes ralentirent leurs évolutions, puis disparurent pour faire place à un phénomène plus curieux encore, le mirage. Aucun souffle d'air ne troublait le calme profond de la plaine ; mais, dans les hautes régions de l'atmosphère, voguaient lentement de petites nuées diaphanes. Autour de nous régnait un vague silence, le silence du désert, ce silence qu'on croit *entendre*. Et ce n'est pas là un paradoxe ; les nerfs auditifs, surexcités, vibrent tout seuls ; la sensation qu'on éprouve

est analogue à celle d'un homme qui pressent un grand bruit, toujours prêt à éclater, toujours suspendu, mais perçu d'avance en quelque sorte par l'oreille.

Presque au même instant, il s'opéra un véritable changement de décors à vue.

« — Oh! le beau lac! » s'écria Kaloulah. « Quel bonheur pour nous et pour nos heiries! C'est Dieu qui les a si bien conduits pour les récompenser d'avoir épargné le petit buisson. Nous trouverons de l'herbe, des joncs, des arbustes sur les bords, et peut-être le lotus aux feuilles azurées, qui croît à la surface du Wollo, le grand lac dont je vous ai tant parlé. »

On peut s'imaginer le désappointement de Kaloulah, en apprenant que nous étions les jouets d'un prestige de la lumière; mais le lac menteur avait à peine disparu, qu'une autre exclamation de ma compagne appela mon attention sur plusieurs tâches noirâtres dans le ciel, un peu à l'ouest de notre direction. Ces taches, dont l'élévation répondait à un angle d'environ 45°, se mouvaient les unes par rapport aux autres, et avaient aussi un mouvement d'ensemble. C'étaient, comme je ne tardai pas à le reconnaître, les images renversées et considérablement grossies d'une troupe de chameaux : j'en comptai seize.

Au bout de deux ou trois heures seulement, la petite caravane de marchands, cause réelle de ces *Fata Morgana* du désert, nous apparut à l'horizon; nous les rejoignîmes. Ils se dirigeaient comme nous du Nord au Sud; mais le manque d'eau les avait contraints d'incliner leur marche à l'Ouest, dans l'espoir de découvrir des vieux puits abandonnés.

« — Où sont vos compagnons? » leur demandai-je; « car vous étiez seize. » A cette question, ils me prirent pour un magicien. Deux des leurs s'étaient effectivement détachés à la recherche des puits. Ils revinrent bientôt, hâtant le pas de leurs bêtes, et rapportant de bonnes nouvelles. Avant la tombée de la nuit, nous atteignîmes les puits qui, après avoir été déblayés, nous fournirent en abondance une eau sapide et claire. Les chameaux abreuvés, on alluma un feu de ronces, et l'on fit bouillir une grande jarre d'eau, dans laquelle le plus vieux des marchands, d'un air plein d'importance et de gravité, fit infuser quelques atômes de thé vert.

« — Goûtez cela, » me dit-il en m'offrant une cuillerée de son breuvage naturellement incolore et insipide; « c'est la grande médecine des Nazaréens; elle vient de l'autre côté de la terre, où le soleil ne luit jamais, et les hommes ne la trouvent qu'en rampant sur leurs mains et sur leurs genoux, avec des lanternes pendues à leur cou.

» — O Hahnemann! » pensai-je; « quelle mauvaise plaisanterie que ta doctrine des doses infinitésimales! Que n'aurais-je pas donné en ce moment pour une prosaïque tasse de thé exhalant un parfum digne des dieux pénates.

» — El Garwan! El Garwan! » crièrent le lendemain nos compagnons, au moment où nous découvrîmes une assez nombreuse réunion de huttes et de maisons en terre. Rien de moins pittoresque que cette ville sans trace de feuillage; les douahs mobiles des Bédouins ont un aspect bien moins sombre, et cependant il se trouve là beaucoup de Maures des villes à demi civilisées des bords de la Méditerranée, qui, pour gagner quelque pièces d'argent, consentent à s'enterrer dans un pareil trou! « Jetez un dollar dans le fourneau d'un potier, et vous êtes sûr qu'un Maure s'y fera cuire, » dit un vieil adage bédouin.

Tout le commerce de la ville consiste dans l'exploitation des mines de sel gemme, qu'on trouve en larges blocs à une profondeur de cinq à six pieds seulement au-dessous de la surface. Ces blocs, généralement ramenés à une dimension uniforme, sont ornés de grossiers dessins par les esclaves qui travaillent aux salines. Le sel est si compact et l'air si sec, que des maisons bâties en sel durent aussi long-temps que des maisons en briques cuites.

Un pressentiment me disait que je trouverais des esclaves chrétiens à El Garwan, peut-être même ce pauvre Jack Thompson, dont le souvenir me poursuivait sans cesse.

« — Avez-vous ici des Nazaréens? » fut donc ma première question en arrivant aux salines.

« — Aucun pour le moment, » répondit mon interlocuteur. « Il nous en vient souvent, mais ils ne sont bons à rien... ils ne supportent pas la chaleur.

» — Vous avez raison, » lui dis-je; « ils ne valent rien pour le travail; mais on en tire une bonne rançon à Sweirah. Si vous

en aviez, je les achèterais pour les y conduire; la spéculation en vaut une autre.

» — En ce cas, je puis vous dire où vous en trouverez un; c'est à trois journées de marche environ, aux salines de Marbash. Il n'y a pas une lune que j'y étais et que j'y ai vu travailler un Nazaréen.

» — Jeune ou vieux?

» — La tête toute blanche.

» — Grand ou petit?

» — Petit, mais robuste. »

Ce pouvait être Jack; mais il y a tant de prisonniers chrétiens dans le désert! Je résolus, toutefois, d'en avoir le cœur net.

Retournant par les sales et étroites rues à la maison où nous nous étions arrêtés, Kaloulah et moi, je fus accosté par un mendiant couvert de haillons et d'une maigreur de spectre. Un chiffon, noir de saleté, était noué autour de sa tête, et les coins ramenés en avant de manière à former une espèce de visière pour la protection de ses yeux malades. De pareilles misères sont trop communes dans les villes mahométanes pour s'y arrêter; mais, je ne sais quoi dans ce pauvre diable m'émut si particulièrement, que je lui glissai dans la main trois ou quatre feloos, petite monnaie de cuivre.

Environ un quart d'heure après, je tressaillis en entendant chanter dans la rue deux ou trois vers d'une chanson bien conconnue, « *l'Exilé d'Erin.* » Je regardai : c'était mon mendiant.

« — Vous êtes Irlandais!

» — Oui, par saint Patrice, et vous, gentleman?

» — Moi, » répondis-je, « je suis Américain; mais que faites-vous ici?

» — Vous le voyez, je languis comme Lazare sur son fumier.

» — Entrez, et contez-moi votre histoire.

Sans se faire prier, il commença le récit de ses aventures avec la prolixité et la faconde habituelle des gens de sa nation.

Cette histoire, en tant qu'elle pouvait m'intéresser, se résume en quelques mots. Il se nommait Hugh Doyle. Né dans le comté

de Cavan, où il avait reçu quelque éducation, il s'était enrôlé dans un régiment de marine, et un naufrage l'avait jeté sur la côte du Saharah. Dans l'espoir d'améliorer son sort, il s'était fait mahométan; mais son âme une fois sauvée, les Maures s'étaient peu inquiété de son corps, et, réduit à la plus affreuse misère, il vagabondait de Marbash à El Garwan, d'El Garwan à Marbash.

« — Vous connaissez donc Marbash?

» — J'y étais il y a huit jours.

» — Y a-t-il des esclaves chrétiens?

» — Un seul!

» — C'est bien cela; et il se nomme? » Je tremblais en faisant cette question.

« — Jack Thompson! »

Mon pressentiment ne m'avait pas trompé; j'allais retrouver mon pauvre Jack.

Craignant d'être rançonné moi-même, je priai un des marchands de notre troupe de se charger du rachat de mon ancien camarade. Il y consentit moyennant une indemnité.

» — Dieu seul est Dieu! » s'écria Jack Thompson quand je le serrai dans mes bras.

« — Miséricorde! » lui répondis-je. » Vous seriez-vous fait mahométan?

» — Non, par saint Georges!

» — J'en avais peur; car voilà Hugh Doyle qui a bien oublié saint Patrice!

» — N'en parlons plus, Monsieur Romer, et rebaptisez-moi.

» — Avec la première eau courante, j'y consens de tout mon cœur.

» — Ah! Monsieur Romer, » interrompit Jack; « quelle joie de vous revoir! Eh bien! croiriez-vous que je n'en ai jamais douté? Plus de vingt fois, je vous ai vu en songe depuis ma captivité.

» — Chien de mahométan, » dis-je en riant à Hugh Doyle, « si nous te laissions ici pour te punir de ton apostasie!

» — Par Jésus de Nazareth, le Miséricordieux, n'en faites rien, » dit-il. « N'est-il pas écrit qu'il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur repentant que pour cent justes? »

Partis d'El Garwan de grand matin, nous campâmes dans la plaine, et, dès l'aube du jour suivant, j'équipai mes deux nouveaux compagnons d'une manière plus décente. Tous les deux montaient un chameau vulgaire ; je n'en avais trouvé qu'un seul à acheter, et je l'avais marchandé long-temps pour ne pas faire suspecter ma richesse. Je donnai à Hugh et à Jack chacun un suilham tout neuf, un turban, une paire de pistolets et des munitions de guerre. Je leur fis, en outre, un petit assortiment de corail, d'ambre, et de verroteries, valeur la plus facile à échanger et pouvant remplacer la monnaie, si nous nous trouvions séparés par quelque accident.

La distribution faite, je crus devoir leur adresser une courte harangue :

« — Ma ferme résolution, » leur dis-je, « est de reconduire ma jeune compagne dans le Framazugda, dont son père est roi ; c'est vous dire assez quel sera le prix de nos fatigues, si nous y parvenons, ce dont je ne doute pas. Nous allons marcher au Sud à travers des contrées peuplées de noirs plus ou moins sauvages, plus ou moins belliqueux. Je ne veux pas vous dissimuler les périls de l'entreprise. Je n'emmène personne de force : il est encore temps pour vous de rétrograder. D'après mes calculs, nous ne sommes pas bien loin des limites méridionales du désert : sept cents milles environ nous séparent des côtes de l'Atlantique. Je vous abandonne le chameau sur lequel vous êtes provisoirement montés tous les deux, si vous voulez tenter de gagner Mogador à travers le Saharah ; mes vœux vous accompagneront.

» — Y pensez-vous ! » s'écria Jack Thompson ; « vous êtes mon capitaine, je ne vous quitterai qu'au port.

» — Et moi, je vous suivrai jusque dans la lune, » dit Hugh Doyle, enchérissant sur Jack avec l'emphase irlandaise.

« — Il s'agit justement de franchir ses montagnes, autrement dites le Djebel-Kimri, » répondis-je à mon hâbleur. « Je suis content, mes amis, de pouvoir compter sur vous ; et, sincèrement, vous ne sauriez mieux faire que de me suivre. »

L'aspect du pays changeait sensiblement. Les monticules de sable étaient moins élevés, moins escarpés, les ronces plus abondantes. On découvrait beaucoup d'acacias et quelques arbres

tout nouveaux pour moi, portant des grappes de fruits rouges, auxquels nous n'osâmes toucher de peur de nous empoisonner: nos montures en détournaient la tête avec répugnance. Je remarquai les traces de plusieurs chacals ou panthères. Deux troupeaux de gazelles se montrèrent dans la distance. Décidément, mon heirie méritait le sobriquet de pilote, dont Jack l'eut bientôt gratifié : il était devenu notre seconde providence. Hugh Doyle était seul d'avis de modifier la route suivie par l'intelligent animal. « Il va nous conduire bien certainement, » disait-il, « au milieu des Tuaries, véritables fils de Satan. Si ce que disent d'eux les Maures est vrai, il ne nous sera pas facile de nous tirer de leurs griffes.

» — Contes de vieilles femmes, » répliquai-je; « vous avez assez vécu parmi les Maures pour les connaître, Hugh Doyle, mon ami. Ce sont les Gascons, pour ne pas dire les Irlandais du désert. Nous rencontrerons bien d'autres enfants du diable avant d'arriver dans le Framazugda. En attendant, je veux vous régaler de venaison. Quel parc de grand seigneur, même en Irlande, est aussi riche en gibier que l'intérieur de l'Afrique !

— « Oui, mais c'est un gibier qui court après le chasseur, » répondit Hugh Doyle. « J'aime autant ne manger ni tigre ni lion, et me contenter de quelques dattes quand j'en rencontrerai. »

— « Le lion aura son tour, mes amis; mais vous vous contenterez, j'espère, pour souper ce soir, d'un quartier de gazelle et je vous le promets..... Les voyez-vous là-bas?

Sans attendre les réflexions de Kaloulah, je m'avançai seul dans la direction d'une troupe de ces gracieux animaux, groupés à l'ombre d'un bouquet d'acacias. Pour m'approcher des pauvres gazelles à portée de fusil, je fus forcé de ramper à quatre pattes et de profiter de l'abri des buissons et des ronces. Enfin, je mirai la plus grasse et je l'abattis. Quel festin après tant de privations! Kaloulah consentit à en diriger les apprêts, surveilla la cuisson et fit honneur au rôti sans rien perdre de la dignité personnelle, de la grâce innée qui faisait d'elle une véritable princesse des *Mille et une Nuits*.

Le repas fini, Hugh Doyle nous chanta plusieurs mélodies irlandaises, qui, portées sur les ailes de la brise nocturne, auraient singulièrement remué le cœur d'un Clapperton et d'un

Lang, si le sort eût fait passer par là l'un de ces courageux aventuriers.

Dans la matinée du jour suivant, mon heirie, accélérant tout-à-coup le pas, nous conduisit sur la rive d'un lac, au bord duquel croissait un seul palmier, dont les larges feuilles formaient un admirable parasol. L'eau était si peu profonde en cet endroit et si limpide, qu'on aurait pu difficilement résister à l'attrait du bain. J'assignai à chacun sa place : Kaloulah sous le palmier ; Hugh et Jack à deux cents pas environ et gardant les chameaux l'un après l'autre ; moi, à mi-distance. Avant de m'éloigner de Kaloulah, je lui recommandai de se défier des hippopotames et des crocodiles, s'il y en avait. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées quand j'entendis pousser un cri perçant ; Kaloulah accourait en même temps vers moi, plus légère que Camille et qu'Atalante. Arrivé près du palmier, j'aperçus un jeune crocodile de cinq à six pieds de long. Le vorace animal était sorti de l'eau au moment où Kaloulah reprenait ses vêtements, et ne pouvant la happer elle-même, il s'était jeté sur son haïque qu'il emportait entre ses dents. Sachant fort bien que le crocodile est peu redoutable quand on prend l'offensive contre lui, et surtout quand on l'attaque par derrière, je n'hésitai pas à saisir le jeune drôle par la queue pour lui faire lâcher prise. Jack me vint en aide fort à propos, et ce combat naval, qui d'abord effrayait beaucoup Kaloulah, se termina par de grands éclats de rire, le voleur abandonnant son butin. Je frémis à la vue de l'accroc fait dans le haïque par les dents du monstre amphibie qui auraient pu tout aussi bien s'imprimer dans la chair de Kaloulah.

A peine étions-nous remontés sur nos chameaux, que mon heirie, doué de la double vue, disait Hugh Doyle, trouva un gué au beau milieu du lac et le traversa sans hésiter, exploit inusité à coup sûr pour un animal de sa race. Ce gué aboutissait à une voie frayée par de nombreux chameaux qui avaient dû venir s'abreuver au même lac. Incident plus singulier encore, mon heirie, quittant soudain cette voie, malgré tous mes efforts pour l'y retenir, se dirigea vers une hauteur escarpée au pied de laquelle restèrent les deux autres chameaux, mais qu'il persista à gravir ! Sur la hauteur s'étendait un petit plateau où j'aperçus un noir complètement nu, sauf une ceinture de coton bleue nouée au-

tour de ses reins. Il était en train de labourer la terre, à l'aide de la charrue la plus primitive et d'un attelage de deux vaches bossues de très petite taille. Les sillons, ou plutôt les écorchures faites au sol par cet instrument aratoire, composé de deux branches d'arbre fixées en travers l'une de l'autre, n'avaient guère plus d'un pouce de profondeur. Tandis que la nouveauté du spectacle, après un si long séjour dans le désert, m'absorbait tout entier, mon heirie léchait le visage du noir qui finit par se suspendre à son cou. C'était la troisième reconnaissance accomplie depuis ma rencontre avec Kaloulah, et ce n'était peut-être pas la moins touchante. Le laboureur noir ne savait que fort peu d'arabe, mais il me fit comprendre qu'il avait des droits sur mon heirie. Faisant, bien entendu, la sourde oreille, je rejoignis ma petite caravane, suivi du pauvre diable qui gesticulait d'un air très pathétique.

Une remarque devenue banale à force d'être vraie, c'est que, dans la vie, les incidents heureux comme les revers, marchent d'ordinaire par série. Depuis que j'avais retrouvé Kaloulah tout semblait me réussir. Dès que le noir l'aperçut, il baisa ses pieds et lui adressa la parole dans la langue du Framazugda. Plusieurs fois il avait visité ce pays avec un riche marchand, auquel appartenait le heirie; mais un jour les cruels Foutas l'avaient fait prisonnier avec le noble animal après avoir tué leur maître. Parvenu à s'enfuir sur le heirie, il était tombé dans les mains d'une horde de Tuaries; c'est pour eux qu'il cultivait la terre. Quant au heirie, vendu à des Arabes, il était revenu à son ancien compagnon aussitôt qu'il l'avait pu, je ne sais quel instinct le guidant mieux qu'une boussole; cela fit faire à Jack, le vieux matelot, une réflexion profondément philosophique : « Plût au ciel que les hommes eussent, comme certains animaux, une boussole dans le cœur! »

X.

Nous avions maintenant deux guides au lieu d'un; car, après avoir demandé au noir son nom: « — Hassan, » lui dis-je, « nous vous tirerons de la captivité. Le seul moyen que vous

ayez de ne plus quitter l'heirie favori de votre ancien maître, c'est de monter sur sa croupe et de venir avec nous. »

Comme il semblait hésiter, Kaloulah joignit ses instances aux miennes : « — Non, dit-il enfin, je ne veux plus me séparer du heirie que j'ai connu tout petit. Il ne voudrait pas d'ailleurs non plus se séparer de moi ; mais il m'en coûte de quitter mes vaches, les compagnes de ma captivité. »

Un tel excès de sensibilité fit beaucoup rire Jack et surtout Hugh Doyle.

« — Il faut opter, Hassan. »

Sans dire mot, il remonta sur la colline où Kaloulah me dit qu'il était allé détacher ses vaches de la charrue, pour leur faciliter le retour au village des Tuaries ; et, reparaissant bientôt, il se hissa derrière moi.

« — Maintenant, où allons-nous ? » demandai-je à Hassan, « où plutôt, quelle est notre route pour gagner le Framazugda.

» — Laissez-le faire, » me répondit Hassan ; et il parla au heirie une langue qu'aucun de nous n'entendait, mais que le noble animal sembla parfaitement comprendre.

« — Il va nous conduire tout droit à Soconale, » répondit Hassan en mauvais arabe.

« — Et qu'est-ce que Soconale ? »

Kaloulah m'expliqua que c'était une ville voisine des frontières du Framazugda.

Grâce à la connaissance parfaite qu'avait Hassan du pays, nous évitâmes tous les villages des Tuaries, et nous n'eûmes à surmonter que les obstacles de la configuration physique du pays. Les bêtes féroces, devenues plus nombreuses, nous forçaient de faire bonne garde. Arrivés à une petite ville nommée Dirkim, j'achetai des chevaux pour monter Jack et Hugh et me monter moi-même, pensant que nous combattrions mieux si les Foutas nous attaquaient. A Dirkim, j'achetai aussi une négresse nommée Clefenha, qui devint la caméristе provisoire de Kaloulah. Douze jours seulement s'étaient écoulés depuis notre sortie du Grand Désert, quand notre petite caravane atteignit Sackatoo. D'après nos calculs, nous devions avoir franchi, dans cet espace de temps, une distance d'environ quatre cents milles.

Sackatoo est la capitale des Fellatahs, comme on le sait géné-

ralement par le récit du capitaine Clapperton. D'après la description qu'il en fait, c'est une des plus populeuses cités de l'Afrique. Située sur la pente septentrionale d'une colline rocheuse, elle est entourée de hautes murailles. Les principales habitations sont surmontées de terrasses dans le style mauresque ; je ne puis m'arrêter à les décrire. Je suis également forcé de renvoyer à un autre travail, que je ne publierai peut-être jamais, toutes les observations géographiques et ethnographiques que j'ai pu récolter chemin faisant. Sackatoo est le centre d'un grand commerce, le point de départ et d'arrivée d'importantes caravanes.

Au sortir de Sackatoo, notre petite troupe gagna Kano en compagnie de nombreux marchands, et, après avoir quitté Kano, nous dirigeâmes, ou plutôt Hassan et mon heirie dirigèrent notre marche au Sud-Est, à travers une infinité de tribus et de peuplades, dont les noms n'avaient peut-être jamais frappé l'oreille d'un chrétien, et ne firent que traverser la mienne. Les touristes de la vieille Europe ne manqueront pas de me jeter la pierre à ce sujet. Comment voyager sans être muni de plusieurs rames de papier, d'une demi-douzaine d'albums, d'un daguerréotype et d'une théière ? Cela est fort aisé à dire. Je voudrais bien voir ces aimables voyageurs, jetés, comme moi, sur la côte d'Afrique, traverser le Grand Désert et reconduire une princesse au royaume de ses pères, situé dans les Montagnes de la Lune. C'était, à la lettre, mon entreprise, et, pour ne pas reculer, il n'eût pas suffi d'être un Don Quichotte : il fallait être encore un opiniâtre Anglo-Saxon.

Enfin, — c'est-à-dire au bout de plus de trois mois depuis notre départ de Sackatoo, nous atteignîmes le pays de Kerdré, situé au midi du Dah Koollah. D'après le conseil de Hugh Doyle, j'avais fini par me donner pour un ambassadeur de l'empereur de Maroc au roi de Framazugda. Cette qualification produisait surtout un grand effet sur les peuplades qui n'avaient jamais entendu parler de l'un ni de l'autre de ces deux potentats. Un agréable changement commençait à s'opérer dans les paysages. La végétation devenait de plus en plus riche et luxuriante, les ruisseaux plus rapides et plus clairs, les scènes plus pittoresques. Des pics lointains, les hautes cimes des Djebel Kumri, ou Montagnes de la Lune, se dressaient les unes au-dessus des autres au

Sud-Est, et, à mesure que nous avancions, il devenait évident que nous gravissions la pente, du reste fort douce, d'un plateau élevé. Les peuplades que traversait notre caravane étaient des Kaffirs ou Kerdies, c'est-à-dire des païens vivant dans des trous ou des huttes fort basses, généralement placées sur le sommet des collines. Dès qu'ils voyaient que nous n'étions pas des chasseurs de nègres, ils nous recevaient très hospitalièrement. Hassan avait déjà traversé les mêmes contrées, et fait halte, en quelque sorte, aux mêmes étapes. Parvenus au bord d'un large et profond courant d'eau, nous fûmes forcés d'imiter plus d'un célèbre capitaine, et de construire, à défaut d'ingénieurs et de matériel pour jeter un pont, un radeau assez grand et assez solide pour porter trois chameaux et trois chevaux, sans compter les cavaliers et les bagages; les gens du pays nous facilitèrent ce travail.

Au-delà de la rivière, nommée le *Yah' nil Nebbé,* la nature vivante semblait multiplier ses produits. Nous étions quelquefois entourés, aussi loin que notre œil pouvait s'étendre, de troupeaux d'antilopes de cinq ou six espèces différentes. A chaque instant, on voyait apparaître des buffles, des sangliers, des girafes, des autruches et des éléphants. Plus d'une fois notre approche fit sortir des crevasses des rochers calcaires, ou du milieu des joncs épais, des léopards, des hyènes et même des lions; mais ils semblaient plus pressés de disparaître que de nous attaquer, et trois fusils braqués sur eux nous mettaient à l'abri d'une fantaisie de ce genre pendant le jour; la nuit, nous allumions un grand feu.

Hugh Doyle persistait à prendre pour des habitations humaines les nids gigantesques que se construisent les fourmis dans ces contrées. Il ne manquait pas non plus de voir des hommes dans les nombreux orangs-outangs qui se posaient sur la crête des rochers pour nous regarder passer,

Quelquefois la vallée s'élargissait assez pour laisser, entre les bords d'un des tributaires du Yah'nil Nebbé, de fertiles savannes, où croissaient des bouquets de palmiers, une espèce particulière de boabab, et un arbre qui me parut appartenir à la famille du banian, le célèbre figuier des Indes.

Un soir, nous nous préparions à camper dans la plaine,

quand Hugh Doyle, chargé d'éclairer notre marche, nous annonça qu'au-delà d'un rideau d'arbres, il venait d'apercevoir, sur la pente d'une colline, une ville fortifiée.

Nous avions rencontré plusieurs villages dans la journée; mais les habitants, nous prenant sans doute pour des chasseurs de nègres, s'étaient enfuis à notre approche. Je piquai des deux, je sortis du bois, et j'aperçus, en effet, au-delà d'une plaine d'un mille environ de longueur, toute couverte de hautes herbes, une ville entourée de murs et située sur une élévation.

Notre petite caravane eut à peine débouché dans la plaine, que plusieurs cavaliers descendaient au galop de la colline comme pour nous reconnaître. En même temps, les terrasses des maisons se garnissaient de curieux ; du moins, je les supposais tels.

Parvenu au pied de la hauteur, je vis un sentier très raide et très droit, conduisant à une grande porte de bois fermée et défendue par deux tours. Ces tours, comme les murs de la ville, étaient garnies d'hommes et de femmes, armés d'arcs et de lances qu'ils brandissaient au-dessus de leurs têtes, avec des cris et des gestes furieux, dans l'espoir de nous intimider ou de s'enhardir.

J'ordonnai à Hassan de se porter de quelques pas en avant, avec une perche au haut de laquelle était attachée une écharpe de Kaloulah en guise de drapeau. Les cris et les gestes recommencèrent de plus belle. Ils furent même suivis de quelques flèches. Hassan s'empressa de rallier le gros de la troupe.

A son tour, Jack m'offrit d'aller parlementer à sa manière. Pour preuve de ses intentions pacifiques, il leur dansa une gigue de matelot, que nos Peaux-Rouges d'Amérique auraient interprêtée comme un défi, mais qui parut rassurer les habitants de la ville africaine. Après un quart d'heure de délibération, un parlementaire, descendu du haut du mur au moyen d'une corde, vint à nous d'un pas mesuré, et apercevant Kaloulah, dont le voile était rejeté en arrière, il s'écria avec des transports de joie: « — Framazug! Framazug! » Une conversation animée s'engagea entre eux, et le parlementaire regagna rapidement la ville.

« — Mon père est vivant! » s'écria Kaloulah.

« — Serions-nous arrivés ? » demanda Hugh Doyle, dont la figure s'alongeait à l'idée de voir la capitale tant vantée du Framazugda réduite aux proportions d'une bicoque.

« — Non, » répondit Kaloulah, « nous ne sommes pas encore au terme du voyage ; mais nous en approchons. Le peuple de cette ville est en rapport avec le nôtre.

Hassan, remis de son trouble, nous expliqua que nous étions à dix journées au plus du Framazugda. S'il n'avait pas reconnu tout d'abord la position, c'est que la ville de Socotale avait été récemment transportée sur la hauteur, et entourée de murailles pour la mettre à l'abri des Foutas.

La population ne tarda pas à sortir au-devant de nous. Deux fonctionnaires, armés de longues lanières de peau de buffle, avaient grand'peine à nous ouvrir un chemin à travers les curieux. Un troisième fonctionnaire, à l'air plus grave et plus digne, était chargé de nous offrir l'hospitalité au nom du matcham ou roi. Nous trouvâmes Sa Majesté assise sur un banc de pierre en dedans de la porte. Deux ou trois vieillards, apparemment ses ministres, se tenaient debout près d'elle ; une douzaine de grands gaillards, armés de lances et de rondaches recouvertes de peaux de buffles, devaient être ses gardes du corps. Le matcham semblait presque centenaire ; son embonpoint vraiment phénoménal le distinguait de tous ses sujets. La nuit venue, on nous conduisit, à la clarté des torches, à travers une grande rue, jusqu'à un enclos palissadé, au centre duquel s'élevait une grande maison de pierre à un seul étage. Le matcham nous y installa lui-même, et nous fit servir un souper somptueux, comparativement du moins à notre régime durant le cours du voyage, le rôti de gazelle excepté. Nous apprîmes de sa propre bouche qu'il était le chef héréditaire, non-seulement de cette ville, mais d'un grand nombre d'autres, situées au midi. Tout le pays entre ses possessions et le Framazugda, est ou plutôt était habité par d'autres tribus du même peuple que le sien, les Kyptiles. Ils n'ont aucun des traits caractéristiques des races nègres. Leur peau est d'une couleur bronzée, leurs cheveux sont lisses et flottants, leur nez aquilin ; leur costume se compose d'une large chemise ou tunique de lin, serrée par une ceinture de laine ; des sandales de cuir brut protégent leurs

pieds, et des bandelettes, d'une étoffe faite avec des plumes d'oiseaux, comme les célèbres étoffes du Mexique, ornent quelquefois leur tête et leur cou. Toutes les tribus de cette nation dépendent, plus ou moins directement, du grand sultan Shounse, dont, malheureusement, le pouvoir ne peut plus les protéger contre un peuple blanc barbare, nommé les Jallas, ni contre les nègres du Nord, bien plus redoutables à cause de leurs foudres et de leurs éclairs. « — Tout récemment encore, nous dit le matcham, ma pauvre nation couvrait de ses villages florissants et de ses troupeaux, toutes les plaines qu'arrose le Yah'nil Nebbé; mais les Foutas en ont emmené des tribus entières en esclavage. Nous n'avons pu tenir contre les foudres qu'ils lancent et nous avons été contraints de nous enfermer derrière des murailles, sur les hauteurs.

« — Il y avait autrefois, » poursuivit-il, « au Sud-Est, un bon peuple nègre; mais il a été massacré ou asservi par d'autres noirs, munis d'armes à feu, qui ont étendu leurs conquêtes jusqu'au pied des montagnes du Framazugda; en sorte, que nous avons aujourd'hui les Jallas, à l'Est, les Mandas et les Koullas, au Nord, les Phollos et les Foutas-Jals, à l'Ouest. Nos seuls amis sont les Framazugs, au Sud. »

Après avoir fait mes sincères compliments de condoléance au matcham sur l'aspect peu rassurant de ses relations extérieures, je lui promis de ne pas l'oublier quand je serais parvenu à Kiloam, la capitale du Framazugda.

« — Un peu de patience, » lui dis-je, « vous me verrez un jour redescendre des Montagnes de la Lune avec une troupe armée de bons fusils. J'en ferais plutôt fabriquer sur le modèle des miens, que de ne pas détruire la tyrannie des nègres qui vous tiennent assiégés. »

Le bon matcham me répondit en m'assurant, que, tout centenaire qu'il était, il espérait vivre jusqu'à cet heureux jour.

« — Comment se fait-il, » me fit observer Jack en anglais, « que les malheurs de son peuple n'aient pas fait maigrir un si bon prince ? »

A la porte du Midi, nous trouvâmes, le lendemain, une escorte composée d'une douzaine de Kyptiles montés sur des petits chevaux d'un noir de jais et pleins de feu. Outre ces cavaliers,

armés d'arcs et de flèches, le matcham nous avait donné deux guides également montés et trois hommes à pied conduisant chacun un buffle par une corde passée à travers ses naseaux. Les pyramides de provisions de toute espèce entassées sur le dos de ces robustes animaux, prouvaient que notre digne hôte ne voulait pas nous laisser mourir de faim en route.

Huit jours de marche, pendant lesquels nous fîmes halte dans plusieurs villes kyptiles, également entourées de murailles, nous amenèrent sans accident au pied d'une haute chaîne de montagnes, un des éperons sud-est du Djebel El Kumri. Un grand nombre de pics couverts de neige s'élevaient des deux côtés; mais, au centre, les pics dont notre route devaient longer la base avaient beaucoup moins d'élévation. Une immense plaine s'étendait à perte de vue à l'Ouest. Plusieurs courants d'eau y serpentaient, et au loin, dans la distance, étincelait au soleil la surface argentée d'un grand lac. Cette plaine, autrefois très peuplée, au dire de nos guides, n'était plus qu'un désert, les Foutas-Jals ayant exterminé la population.

Après avoir un instant côtoyé une large rivière coulant dans la direction du Nord, notre route tourna au Sud et s'enfonça dans les montagnes. Une série de charmantes vallées facilitait notre marche, hommes, buffles, chevaux et chameaux. Hassan et son heirie nous servaient toujours de guide et paraissaient connaître le pays mieux que les Kyptiles eux-mêmes.

Nous arrivâmes, dans l'après-midi, à un village récemment incendié, où de nombreux vautours se disputaient une douzaine de cadavres. Ce triste spectacle confirmait ce qu'on nous avait dit partout, à savoir que les Footas-Jals, étant partis pour une grande expédition dans les montagnes, nous rencontrerions inévitablement ces terribles chasseurs d'esclaves, si nous suivions la route directe du Framazugda.

J'eus bien de la peine à tempérer l'effroi de notre escorte kyptile.

« — Nous serons tous capturés ou tués ! » disait Phar Soulou, le chef de l'escorte.

» — Silence ! » m'écriai-je d'un ton qui fit bondir Soulou sur sa selle. « Êtes-vous un homme ou une femme ? Et encore, regardez si les femmes qui sont avec nous ont peur ! »

En effet, la physionomie de Kaloulah, majestueusement assise sur son heirie, autour duquel je caracolais à cheval, ne trahissait d'autre émotion qu'une profonde pitié pour les victimes des Foutas-Jals.

« — Ne sommes-nous pas une vingtaine d'hommes bien armés ? » ajoutai-je.

« — Mais ils ont des fusils ! » répliqua Soulou d'un air consterné.

« — Et comptez-vous pour rien les nôtres ? »

Il devenait essentiel de se bien garder contre toute surprise. Jack, avec l'un des guides et deux Kyptiles, se chargea de former l'avant-garde ; Hugh et deux autres Kyptiles composaient l'arrière-garde.

J'occupais le centre avec le gros de l'armée, Hassan, Kaloulah, les buffles et les chameaux. Nos flancs n'étaient pas non plus dégarnis ; un de nos éclaireurs longeait le bord de la rivière, de manière à commander son lit rocailleux ; l'autre marchait de front avec nous, sur la crète des collines rocheuses qui s'élevaient à notre gauche.

Celui de nos éclaireurs qui suivait les rochers, ayant soudain fait halte en élevant les bras par forme de signaux, je courus à lui ; je gravis les hauteurs avec mon intrépide monture, aussi agile qu'un chamois ; en un clin d'œil je fus près de l'objet que notre homme tenait en arrêt. C'était un pauvre diable blotti dans une crevasse de rocher. Son costume et sa peau nous le firent aisément reconnaître pour un Kyptile. Il nous dit qu'il appartenait à l'un des villages incendiés par les Foutas. Ces brigands massacraient tous les vieillards, tous les hommes mûrs, et emmenaient en esclavage les femmes et les enfants. Je tâchai de tirer de lui quelques indications sur le nombre et la marche de l'ennemi. Les Foutas qui avaient saccagé les environs, étaient au nombre d'environ trois cents hommes bien montés. Un tiers au moins étaient armés de fusils. « — Avez-vous seul échappé ? » lui demandai-je encore ; le guide nous servant d'interprête.

« — Non, cinquante de nos guerriers sont cachés dans les rochers !

» — Des guerriers qui se cachent au lieu de se venger ! »

A ce mot de vengeance, l'œil du Kyptile s'alluma comme celui d'un tigre.

« — Nous avons des arcs, » me répondit-il, « des flèches, des lances et des boucliers ; mais que sert tout cela contre leurs foudres de fer ?

» — Écoutez-moi, » lui dis-je, « je vais planter mon camp près de ce bouquet d'arbres dans la plaine. J'y passerai la nuit. Amenez-moi le plus grand nombre possible de vos guerriers, avec leurs chevaux s'ils en ont, et leurs armes. Je vous promets une vengeance signalée des Foutas. »

Avant la tombée de la nuit, une quarantaine de Kyptiles armés de lances, dont un bon tiers montés, rallièrent mon bivouac. Comme on le voit, je grandissais avec la situation ; les circonstances me transformaient en général d'armée ; ma situation au cœur de l'Afrique ne devenait pas moins périlleuse et moins dramatique que celle des Cortez et des Pizarres dans le Nouveau-Monde. Seulement, mon rôle était plus désintéressé : ce n'était pas la soif de l'or qui m'avait amené là ; au lieu d'écraser les populations indigènes, je leur venais en aide contre de cruels oppresseurs.

D'après toutes les indications de nos nouveaux alliés, il fallait s'attendre à voir reparaître les Foutas dans la journée du lendemain. « Le plus tôt sera le mieux, » disait Jack, mon vaillant second.

Les premières lueurs de l'aube trouvèrent notre petite armée sur pied. Je la passai en revue et comptai soixante-cinq hommes. Nos nouveaux amis, que je désignerai par leur nom de tribu, les Kimbous, se chargèrent d'être nos éclaireurs. Je suivais avec une petite troupe de Kyptiles, et à une faible distance venait le gros de notre infanterie et de notre cavalerie suivi de bagages. Hugh fermait la marche avec une escouade de Kyptiles et de Kimbous.

Le soleil était levé depuis une couple d'heures, quand nous débouchâmes dans une grande plaine arrosée de plusieurs ruisseaux, encaissée de hauteurs et formant un vaste cirque ovale rempli d'un épais gazon. Aucun arbre, en revanche, pour servir d'abri contre la chaleur, de couvert contre l'ennemi !

Un instant j'hésitai à risquer ma petite armée en rase campagne ; mais les Kimbous m'assurant que la route par les hauteurs serait impraticable, nous n'avions d'autre parti à prendre

que de suivre les bords de la rivière et de précipiter notre marche afin d'atteindre le défilé avant l'ennemi.

Il était d'ailleurs trop tard. Bientôt nos védettes se replièrent au galop sur nous. On venait de découvrir dans le lointain un corps de cavaliers courant à toutes brides ; une petite vallée les séparait seul des hauteurs qui commandaient le débouché de la plaine.

Sans perdre temps, je rangeai ma petite armée dans une espèce de péninsule formée par le confluent d'un torrent avec la rivière. Ce torrent avait des bords élevés qui nous couvraient aussi bien qu'un parapet sur notre gauche ; la rivière protégeait la droite. Nous n'avions à défendre que l'ouverture de l'angle faisant face au défilé. Je fis placer Kaloulah, Clefenha, les chameaux et les bagages à la pointe ; je rangeai mes hommes, qui mirent tous pied à terre, sur deux rangs, dont le premier s'agenouilla, et qui, tous les deux, croisèrent leurs lances à une hauteur que je fixai moi-même : « Tenez ferme dans cette position, » leur dis-je, « que pas un ne lâche pied. Vous n'y gagneriez rien, car je me tiens derrière vous avec mes pistolets et je casse la tête au premier qui bronche. La rivière vous ferme d'ailleurs la retraite. »

Je me postai moi-même, avec mes trois fusiliers et les archers kyptiles, à quelques pas derrière la première ligne.

« — Pourvu qu'ils ne tournent pas la position ! » dit Jack. « Si nous avions seulement une ou deux boîtes de mitraille à leur envoyer ; les voyez-vous comme ils arrivent en masse et pêle-mêle ? Combien nous en ferions descendre ! »

Les Foutas fondaient sur nous comme un ouragan. Ma peur la plus grande était que, assez ignorants de l'étiquette militaire pour ne pas savoir que la cavalerie doit tenir ses chevaux en bride devant un carré d'infanterie, ils nous passassent sur le ventre, sauf à laisser un certain nombre des leurs par terre à côté de nous. Je me trompai heureusement à cet égard ; arrivés à cent cinquante pas environ, ils appuyèrent les crosses de leurs longs fusils contre leurs poitrines, visèrent à peine ou ne visèrent pas du tout, et nous envoyèrent une décharge à l'aventure ; un grand nombre tiraient même en l'air ; les balles sifflèrent au-dessus de nos têtes ; pas un de nous ne fut atteint.

« — Vous voyez, » criai-je à mes hommes, « que leurs fusils

ne vous font pas de mal. Tenez ferme avec vos lances tandis que nous allons tirer à notre tour, et la victoire est à nous. Vaincus, vous seriez jetés à la rivière. »

Loin de faire halte complète, durant cet intervalle, les Foutas avaient seulement ralenti leur course pour faire feu. Comptant ensuite sur la panique habituellement produite par leur décharge, ils poussèrent en avant jusqu'à dix pas environ des pointes de nos lances. Alors, il y eut dans leurs premiers rangs un mouvement de recul aussi subit que s'ils s'étaient heurtés contre un roc. Notre silence et notre immobilité les prenaient au dépourvu. Ils auraient de grand cœur tourné bride; mais les rangs de derrière, hurlant et brandissant leurs armes, poussaient les rangs avancés ; tout augmentait leur confusion. Ce n'était pas, du reste, une cavalerie à dédaigner, ni de mauvaise mine. La plupart étaient robustes, bien faits, bons cavaliers; ils montaient, comme les Kyptiles, de petits chevaux très vifs, couverts d'une housse rouge surmontée d'une haute selle moresque. Des anneaux et des ornements d'or et d'argent faisaient ressortir leur peau d'un jais éclatant comme la robe de leurs montures.

« — En joue! » criai-je alors à mes fusiliers; « à toi, Jack, le drôle assis sur une peau de léopard ! Et vous, capitaine Soulou-Phar, vos arcs sont-ils prêts ? En joue donc, feu ! »

J'avais réservé mes deux coups pour juger l'effet de cette décharge presque à bout portant; il fut désastreux pour l'ennemi. A mon tour j'abattis une couple de drôles dont la tête était ornée de plumes d'autruches. Nous continuâmes un feu roulant sur les fuyards.

« — Maintenant, à cheval, à cheval ! » Et je me mis en tête de la charge comme si je n'avais jamais fait d'autre métier, Kaloulah et Clefenha restant sous la garde de Hassan et de Hugh Doyle.

La victoire avait transformé mes Kyptiles et mes Kimbous en autant d'oiseaux de proie.

« — Quand ils seraient à cheval sur des autruches, » disait Soulou-Phar, digne enfin du nom de capitaine que je lui avais si libéralement octroyé, « il n'en échappera pas un ! »

Le fait est qu'il n'en échappa guère.

XI.

Debout sur le sommet d'un pic et muni d'une lunette d'approche, trouvée avec tant d'autres trésors dans l'héritage du voyageur européen de la caravane, j'avais pu découvrir depuis quatre jours le Framazugda et sa capitale. Bientôt nous atteignîmes les frontières du roi Shounse, frontières couvertes au Nord par un large fleuve, le Nourwall. Dans une petite île de rochers, située à cent brasses environ du rivage, s'élevaient plusieurs cabanes de pêcheurs proprement bâties en pierre. Une douzaine d'hommes vêtus de tuniques rouges faisaient en ce moment sécher leurs filets et se chauffaient au soleil avec l'air insouciant des gens de leur métier. Notre soudaine apparition parut leur communiquer une secousse galvanique. En un clin d'œil tout fut sens dessus dessous dans l'île; les femmes, les enfants ne sortant des cabanes que pour y rentrer aussitôt avec effroi.

Au-delà du fleuve, qui pouvait avoir quatre à cinq cents brasses de largeur, et dont l'autre bord était très escarpé, s'élevait une suite de terrasses couronnées d'édifices crénelés et de plusieurs tours dans le goût du moyen-âge féodal. La montée, complètement dépourvue d'arbres, répondait aux glacis des fortifications modernes, la ville même, nommée Garagha, étant masquée par l'escarpement du bord et par les fortifications.

Après bien des pourparlers, un pêcheur se décida à porter notre message au gouverneur de Garagha, non sans nous avoir dit qu'il fallait nous attendre à de longs délais, car on n'entrait pas tout de suite dans les États du sultan Shem Shounse. Après une heure d'attente environ, nous vîmes les créneaux de la forteresse se garnir de spectateurs, et presque aussitôt une barque, pagayée par une vingtaine d'hommes, rangés sur deux rangs et uniformément vêtus de tuniques rouges, de chapeaux de feuilles de palmier, à très larges bords et pointus, cingla vers nous du rivage. A la poupe, sous une petite tente de coton rouge, était mollement couché un vieillard à barbe blanche, dont la peau avait, comme celle des rameurs et des pêcheurs, la nuance de la peau de Kaloulah. Il portait une longue robe flottante, blan-

che et bleue, et un bonnet d'une étoffe fabriquée avec des plumes d'un éclat éblouissant. Qu'on se rappelle, pour s'en faire une idée, les splendeurs de la queue d'un paon miroitant au soleil.

J'avais cru d'une bonne politique de ne pas annoncer tout d'abord que nous ramenions la princesse exilée du Framazugda. Rien ne nous disait qu'en son absence une révolution n'avait pas eu lieu. Les nouvelles que nous avions eues jusqu'ici étaient très indirectes.

L'unique mission du personnage assis dans la barque était de communiquer avec nous pour savoir qui nous étions, d'où nous venions, ce que nous voulions. Le dagash ou gouverneur daignerait peut-être nous rendre visite lui-même le lendemain ; mais, dans tous les cas, il ne pourrait nous admettre au-delà du fleuve avant d'en avoir reçu l'autorisation spéciale et tout expresse du sultan Sem Shounse.

« — C'est donc une quarantaine qu'on entend nous faire faire ? » dit Jack. « Qu'on nous donne au moins un abri. Cet îlot là-bas couvert de ruines, serait préférable, comme lazaret, à cette plaine découverte et peuplée probablement de lions et de rhinocéros, sans compter les amphibies.

» — Gardez-vous en bien, » répondit le personnage.

» — Et pourquoi ?

» — Parce que c'est le château de Whamba Donga. »

Kaloulah m'expliqua que c'était le nom du diable dans le Framazugda, un des mille titres de Sa Majesté infernale.

« — Il y a mille ans, » reprit le personnage, « que les gens de Garazha voulurent bâtir dans cet îlot un château qui commandât la rivière ; mais toutes les nuits les outils des ouvriers et les matériaux étaient transportés à une lieue de là, sur l'autre rive. On persista néanmoins, et on finit par élever aux trois quarts cette tour qui vous semble une ruine, mais qui n'a jamais été achevée, car Whamba Donga s'y logea et força bien les ouvriers d'abandonner la place, sous peine d'être étranglés. Quiconque aujourd'hui s'y hasarde encore est sûr de disparaître de même.

» — Je n'ai pas peur de Whamba Donga ! » m'écriai-je avec l'habituelle forfanterie des esprits forts. « Nous occuperons

provisoirement le château du diable, s'il n'y a pas d'autre empêchement. »

Je n'avais pas achevé ces paroles que je vis Kaloulah pâlir, ce qu'expliquait, du reste, l'empire des superstitions nationales; mais je fus plus étonné de voir Hugh Doyle et même Jack Thompson faire une longue mine. Quant aux Kyptiles et aux Kimbous, ils s'apprêtaient visiblement à me fausser compagnie.

« — Il faut donc vous apprendre qui nous sommes, » repris-je en m'adressant au messager du gouverneur. « Dites à Son Excellence le dagash, que Son Excellence Jonathan Romer, un des souverains indépendants de la grande république des Etats-Unis d'Amérique, demande à être admis en sa présence. Ajoutez que la fille de son maître, l'illustre princesse Kaloulah Shem Shounse est ici et lui ordonne de lui envoyer assez de bateaux pour la transporter au-delà du fleuve avec son escorte. »

Le vieux Framazug, à moitié convaincu seulement de mon dire, ne s'en prosterna pas moins devant Kaloulah, et, se rembarquant sans prononcer un mot, il fut bientôt de l'autre côté.

Une heure après, toute une flottille nous transportait au-delà du Nourwall. Je supprime les détails de notre réception et de celle qui nous fut faite dans les diverses villes jusqu'à Kiloam.

Avec l'admirable souplesse particulière aux femmes, la pauvre esclave d'Embomba jouait à ravir son rôle de princesse. C'était, il est vrai, son premier et son véritable rôle. Tout en restant la même, je ne sais quelle auréole de majesté l'environnait depuis qu'elle foulait le sol des Etats de son père.

Les monuments du Framazugda me font souvent penser à ceux qu'on retrouve ensevelis au milieu des forêts de l'Amérique, et qui appartenaient à des empires antérieurs à la domination des Aztèques et des Incas. Je ne suis malheureusement pas plus versé dans l'archéologie que dans l'ethnographie transcendante; mais si mon séjour dans cette contrée se prolonge, il ne sera pas perdu pour la science, dussé-je m'y trouver appelé, comme je l'ai été déjà, à la vie active du soldat. Qu'importe, dira-t-on à l'Europe et à son équilibre, ce qui se passe au centre ignoré de l'Afrique? Kiloam n'a pas même pour nous l'intérêt des villes mortes, comme Herculanum et Pompéi. Je ne dis pas non. Réciproquement mon importance, celle du

moins que je m'étais cru jusqu'alors comme citoyen de l'Union américaine, s'évanouissait. Je ne pouvais plus compter que sur ma vigueur physique, comme au temps des exploits d'Hercule, ou sur mon fusil à deux coups. C'est un aveu qui pourra déplaire à la fierté démocratique de mes anciens compatriotes ; mais j'éprouvais qu'il existe réellement un prestige dans le titre de prince. Malgré nos récents exploits contre les Foutas, je me sentais rapetisser à mesure que grandissait Kaloulah ; je n'allais plus être qu'un aventurier pour elle. Je le lui dis, un jour que nous devisions sur la terrasse d'un des palais où on nous logeait, chemin faisant, et en regardant la douce sœur de Kaloulah, nom que sans être courtisan je donnais souvent à la lampe des nuits. — « Oui, tout est bien changé, » me répondit-elle, « moi-même peut-être ; mais je ne suis pas changée là. » Et elle mit ma main sur son cœur. Mon orgueil fut un peu consolé.

Nous traversions depuis trois jours un pays de mieux en mieux cultivé, de plus en plus peuplé. La route était bordée d'un double rang d'arbres fruitiers, dont quelques-uns seulement m'étaient connus, l'olivier, l'amandier, par exemple ; mais Kaloulah me faisait remarquer deux ou trois fois par jour avec un sourire de triomphe, le figuier et le cactus opuntia.

La plupart des maisons sont construites en pierres, ou plutôt en une espèce de marbre blanc teinté de jaune. Ce marbre paraît si peu un luxe dans le pays, qu'il est généralement caché sous des masses de verdure et de fleurs grimpantes. J'admirais surtout les aquéducs, et songeant aux merveilles accomplies en ce genre par les Romains et les Incas, je suis contraint de les leur comparer plutôt qu'à nos chétifs travaux plus modernes.

Dans l'après dîner du cinquième jour de notre marche vraiment triomphale, nous vîmes venir à nous une troupe de cavaliers couverts de ces merveilleux tissus de plumes d'oiseaux qui firent l'admiration de Charles-Quint et de la cour d'Espagne, après la conquête du Mexique. Ce spectacle toutefois n'arrêta qu'un instant nos yeux. Une émotion bien plus grande nous absorbait tout entiers, Kaloulah et moi. Enphaddé nous serrait tous les deux dans ses bras. Enphaddé, plus heureux que sa sœur, avait retrouvé le premier la route de Kiloam, et instruit de notre approche, il s'était porté à notre rencontre aussi loin

que le lui avait permis son vieux père ; Shem Shounse avait fait vœu de ne pas se séparer du seul enfant qui lui fût encore revenu. Il est des joies qu'aucune langue humaine ne peut peindre, joies de tous les pays, de tous les temps, joies aussi humbles qu'ineffables, saintes joies de la famille ! Tout l'appareil même de la royauté n'y saurait rien ajouter.

Je crus un instant que Kaloulah allait s'évanouir dans les bras de son frère, mais un torrent de larmes la préserva, comme à Sierra-Leone, d'une émotion bien différente. Enphaddé, doué, ainsi que sa sœur, de tous les dons de la nature, — parmi lesquels je ne crains pas de compter cette peau qui semblait une peau blanche brunie et dorée par le plus grand des coloristes, le soleil des tropiques, cette peau pleine de tons chauds et de lumineux reflets, comme dirait un de nos romanciers à la mode ; — Enphaddé, si richement doué, dis-je, par la nature, était bien le plus gracieux des princes. Il me répéta qu'il me devait plus que la vie puisqu'il me devait sa sœur.

« — Maintenant, » reprit-il, « pendant que mes cavaliers laissent souffler leurs chevaux, je veux vous faire voir le panorama de notre pays. Je n'ai pas oublié celui de Sierra-Leone, mais je vous prends pour arbitre entre les deux. »

Nous montâmes, Enphaddé, Kaloulah et moi, sur le couronnement d'une colline d'où l'œil embrassait la plus vaste et la plus pittoresque des vallées du monde. Au centre s'étendait le grand lac de Wollo, dont j'avais si souvent entendu parler à Kaloulah, immense nappe d'eau qui semble toujours couverte d'une écume de neige, produite par une série de cascades tombant des Montagnes de la Lune. Ces cascades indiquent le cours d'un fleuve du même nom que le lac, ou qui, pour parler plus exactement, lui donne son nom. A l'endroit où le fleuve sort du lac avec la majesté du Saint-Laurent, s'élève la grande cité de Kiloam, entourée de plus de vingt autres villes bâties dans la même plaine, dont je ne crains pas d'évaluer la superficie à cinquante lieues carrées. Cette plaine, verte comme une immense émeraude, enchâssée dans des montagnes empourprées par le soleil couchant, est sillonnée par de nombreux tributaires du grand fleuve et offrait le plus splendide spectacle.

Mon fidèle aide-de-camp Jack Thompson, nous avait suivis

sur la hauteur. Tandis que Enphaddé et sa sœur s'entretenaient de leur père et que je restais absorbé dans ma contemplation : « — Il est fâcheux, » me dit-il, « que nous ne puissions arrêter le soleil comme Josué ; mais nous n'arriverons pas à Kiloam aujourd'hui. Il faut songer aux logis. »

Je fis part de cette observation à Enphaddé : « — Ne craignez rien, » me répondit-il, « la route que nous allons descendre nous conduira en deux heures à la seconde ville du royaume, nommée Jellabob. »

A l'heure dite, nous fîmes notre entrée à Jellabob, au son des trompettes des cavaliers d'Enphaddé, à la clarté des torches et de myriades de lanternes à la façon chinoise, allumées par les habitants en notre honneur. Evidemment la réception était commandée ou du moins préparée d'avance. Des guirlandes entrecroisées au-dessus de nos têtes formaient un véritable dais de fleurs depuis les portes de la ville jusqu'au palais où nous devions passer la nuit. Les rues étaient jonchées d'herbes aromatiques, d'où s'élevait un parfum tel qu'on n'en respira jamais dans nos cités chrétiennes. Une troupe de jeunes filles, dans le plus riant costume, chantaient les louanges de la princesse en s'accompagnant du tambourin. A en juger par cet échantillon, la nation n'avait pas l'oreille très musicale. Quand le peuple répéta en chœur une espèce de refrain, mon tympan fut mis à une rude épreuve. Cela m'étonna d'autant plus que Kaloulah avait une voix suave et chantait avec beaucoup de sentiment. Je fus encore forcé de me dire que le goût en musique comme dans tous les arts est un attribut des classes aristocratiques.

« — Jonathan, » me dit-elle quand nous fûmes entrés dans le palais, « j'ai une grâce à vous demander avant de faire notre entrée à Kiloam.

» — Une grâce, Kaloulah ! Vous seule êtes désormais maîtresse de ma destinée.

» — Mon père désire vous voir revêtu du costume des grands de notre pays pour paraître à sa cour. Je veux vous faire moi-même un turban. Vous pouvez mettre par dessus vos habits cette tunique blanche et bleue, ornée de plumage d'oiseaux.

» — Pour vous plaire, Kaloulah, il n'est rien que je ne fasse ; mais ce costume est peu commode pour monter à cheval.

» — Vous ne monterez plus à cheval, mais en palanquin.

» — Avec vous.

» — Non, Jonathan, » reprit-elle en souriant, « mais je ne serai pas loin de vous. »

J'essayai dès le soir même mon costume. Jack Thompson, Hugh Doyle et Hassan se laissèrent de même enturbanner et attifer de robes flottantes. Je ne pouvais les regarder sans être tenté de rire ; mais ils me trouvaient apparemment l'air plus imposant tant ils me témoignaient de déférence... c'était se relever comme courtisans que de prendre au sérieux le titre de prince dont ils me voyaient d'avance revêtu. Les drôles, d'ailleurs, étaient encore plus contents d'eux-mêmes que de mon auguste personne.

Après le banquet, il y eut une musique beaucoup moins discordante que la première, des danses et une représentation de jongleurs. Les danseuses, il n'y avait pas de danseurs, grâce à Dieu, valaient tous les corps de ballet que j'aie jamais vus. Pourtant j'ai le droit d'être difficile, car j'ai applaudi Fanny Elsler à New-York. Quant aux jongleurs, je les déclare sans pareils. Hugh Doyle et Jack Thompson prétendent encore que ce sont des sorciers. Ils transformèrent un homme en arbre et firent murir des fruits sur cet arbre séance tenante. L'un d'eux escamota un cheval tout caparaçonné ; un autre avala quatre serpents, puis, enflant soudain comme un ballon, il éclata et disparut dans un flot de lumière. Il ne resta plus que les quatre serpents rampants à terre et qu'un autre jongleur roula autour de ses bras comme autant de bracelets. Ces prestiges n'ébranlèrent pas mon incrédulité d'Yankie ; mais je me promis de demander aux jongleurs le secret de pareils tours de force.

XII.

Je reprends mon récit au milieu d'un pont de vingt arches colossales jetées sur le grand fleuve ; nous y fûmes harangués par une députation des habitants de Kiloam. A partir de ce pont, notre route se trouva bordée par deux grandes murailles qui relient la ville au fleuve comme le Pirée à Athènes. Nous passâmes sous plusieurs arcs de triomphe que je ne m'arrêterai

pas à décrire, et notre cortége finit par déboucher sur une vaste place, entourée de grands édifices, de longues colonnades et arrosée par des fontaines monumentales. Plusieurs rues y aboutissent ; notre cortége prit la plus large, pavée de grandes dalles. Elle a au moins deux milles de longueur, et elle conduit à un gigantesque bloc de rocher, taillé en précipice, au sommet duquel s'élève l'espèce d'acropole ou palais fortifié du sultan.

Au pied de l'acropole, je lui conserve ce nom à dessein, la rue se bifurque en deux véritables escaliers de géants, taillés dans la roche vive et qui, décrivant deux longues spirales, en ce moment garnies, comme des gradins d'amphithéâtre, par une foule immense, vêtue des plus brillantes couleurs, ressemblaient à deux monstrueux boas.

Une arche élevée nous conduisit sous un tunnel également creusé dans le roc, tunnel interdit à la foule et qui mène à la fois au palais aérien des rois ou sultans du Framazugda et à leurs sépultures souterraines. Nous étions toujours portés dans nos palanquins séparés, Kaloulah et moi. Un troisième palanquin contenait Jack, Thompson et Hugh Doyle. Venait ensuite Hassan, monté sur notre fidèle heirie, qui méritait bien sa part du triomphe. Un peloton des cavaliers d'Enphaddé fermait la marche. Nous avions laissé tout le reste de nos troupes et de nos bagages à Jellabob.

Notre apparition au sommet du rocher fut saluée de si éclatantes fanfares, que je compris la chute des murs de Jéricho. Les trompettes de Framazugda laissent de bien loin en arrière les instruments de cuivre imaginés de nos jours. Ces trompettes ont, en général, la forme de grands serpents aux replis tortueux, à la gueule énorme et béante. Décidément, les peuples de Framazugda n'ont pas le tympan délicat. Il est vrai que cette musique fonctionne en plein air, sur un des plateaux les plus élevés des montagnes de la Lune ; plateau couronné lui-même par l'acropole. Les vibrations, au lieu de se répercuter et de s'accumuler, flottent sur l'aile des vents.

La façade du palais offre un bizarre mélange des architectures hindoue, égyptienne, et arabe. Les colonnes, très multipliées, sont généralement des colonnes torses. Un splendide escalier nous conduisit dans une vaste salle remplie d'officiers de

toute espèce, qui s'agenouillèrent dans un respectueux silence devant Enphaddé, sa sœur et moi. Ces génuflexions ne déconcertèrent pas mes traditions républicaines. Ceux qui n'ont jamais été princes ne savent pas combien est facile une métamorphose comme la mienne. Cette première salle, au milieu de laquelle un ruisseau parfumé répandait une délicieuse fraîcheur, n'était qu'un vestibule. Sur un signe d'Enphaddé, deux portes de bois de palmier, incrusté d'or et d'argent, s'ouvrirent d'elles-mêmes, et nous introduisirent dans une galerie soutenue par de hautes colonnes. Chacune de ces colonnes représentait deux serpents enlacés depuis la base, formée par l'enroulement de leurs queues jusqu'à une élévation d'environ vingt-cinq pieds, élévation où leurs cous et leurs têtes superbes décrivaient toutes sortes de courbes ramenées pourtant à un ensemble bizarre. Ces colonnes, d'après ce que me dit Enphaddé, car Kaloulah, depuis notre entrée à Kiloam, semblait devenue muette, soit excès d'émotion, soit excès de dignité, ces colonnes étaient faites de bois sculpté, revêtues de la peau même des serpents du pays. Jamais reptiles n'eurent un éclat plus fascinateur. Un léger entablement reposait sur les cous recourbés des serpents, et la frise elle-même était ornée d'un bas-relief représentant des fleurs et des fruits d'or et d'argent brunis. Je me serais cru dans les palais de Montézuma.

La galerie entière peut avoir quatre cents pieds de long, et sa largeur, entre les deux colonnades, doit être de cinquante. Des colonnades aux murs reste, de chaque côté, un espace de quinze pieds, espace garni de larges sophas où se tiennent assis des gardes splendidement costumés. Le sol, entre les colonnades, est couvert d'une mosaïque représentant toutes les richesses de la végétation tropicale. Dans les branches des arbres et les touffes de lianes, se jouent et gambadent toutes sortes de singes, dont plusieurs espèces ont des ailes, fantaisie d'artiste probablement, qui les fait ressembler à des diables de Callot. On y voit aussi une grande variété de serpents et de lézards également ailés.

« — Monsieur Romer, » me dit tout bas Hugh Doyle, qui me suivait avec Jack ; Enphaddé et Kaloulah marchant devant moi. « Monsieur Romer, pourvu que nous ne soyons pas dans le palais du diable !

« — Chut ! imbécile ! »

Jack Thompson, élevé par une mère presbytérienne, manifestait des doutes analogues à ceux de Hugh Doyle, le plus superstitieux des catholiques romains. Ce n'était pas le moment d'éclaircir ces doutes. Franchement, je ne savais trop où j'étais. J'avais les plus singuliers éblouissements depuis mon entrée dans cette salle, appelée la salle des Fontaines. La cause m'en fut tout-à-coup expliquée. De chaque côté des galeries s'élançaient un millier de jets d'eau, dont les courbes paraboliques et parallèles formaient une voûte mouvante, un dôme liquide sur nos têtes. Des flots de lumière, répandus par cent lustres, placés au-dessus de cette voûte, transformaient les gouttelettes d'eau en autant de myriades de pierreries et de diamants.

Je fus de nouveau tiré de l'extase où je tombais à chaque pas, par une stupide réflexion de Hugh Doyle adressée à Jack : « Ces serpents lui semblaient vivants ; il en avait peur. »

Enfin nous entrâmes dans la salle du trône, au milieu de laquelle s'élevait une plate-forme d'ivoire massif, ainsi que les marches qui y conduisaient. Le trône avait également des pieds et des bras d'ivoire ; le dossier, formé d'un bouclier d'or représentant le soleil, était supporté par les griffes de deux lions d'argent rampants. Six serpents ailés, la queue enroulée autour d'un anneau d'or fixé à la voûte, descendaient en enlaçant leurs nœuds jusqu'à une certaine distance du trône qu'ils ombrageaient de leurs ailes déployées, ailes plus diaprées, plus éblouissantes que celles de tous les papillons des tropiques. Chacun des serpents tenait dans sa gueule un bouquet de fleurs d'or et d'argent, étincelantes de rubis, d'émeraudes, d'opales, de diamants, comme des fleurs naturelles sous la rosée.

Au son d'une délicieuse musique, un majestueux vieillard vêtu d'une simple robe flottante, blanche comme ses cheveux, dont ses sourcils noirs faisaient encore ressortir la blancheur, s'avança et s'assit sur le trône. Alors Enphaddé, qui avait déjà conduit sa sœur dans les appartements intérieurs où le sultan Shounse avait pu voiler à ses courtisans l'excès de sa tendresse paternelle, Enphaddé me présenta à son père. Le noble vieillard fit un pas au moment où j'en faisais deux, sur la plate-forme d'ivoire, pour me jeter à ses pieds, et étendant sa main que je

portai à mes lèvres: « — Que le sauveur de mes enfants, » dit-il, « soit le bien-venu dans le royaume de mes pères! Plus près, jeune homme, et sur mon cœur. J'avais perdu deux enfants, il m'en revient trois. Que le Grand Être, dont le soleil est le représentant sur terre, soit à jamais loué! Nobles et sages du Framazugda, cet étranger est désormais le fils de votre sultan...

« — Tout cela est bel et bon, » me dit le soir Jack Thompson, « et ce n'est pas moi qui me plaindrai que la mariée soit trop belle ; mais pourquoi tant de serpents? Depuis notre mère Ève, le serpent n'est-il pas l'ennemi intime du genre humain? C'est à vous donner la chair de poule, comme dit Hugh Doyle, qui prétend, le poltron, qu'on engraisse ici toutes sortes de serpents à sonnettes ou sans sonnettes avec de la chair humaine.

« — Fi, Jack, un vaillant cœur comme vous peut-il écouter de pareilles sornettes?

» — Je ne demande pas mieux, » reprit Jack, « de vivre en seigneur dans ce pays, pourvu qu'on puisse s'y procurer du tabac ; je me contenterai même de cigares de la Havane. Seulement, je regretterai long-temps le porter de la vieille Angleterre ; mais on ne paraît pas manquer ici de boissons agréablement fermentées, comme dit Hugh Doyle.

» — Je compte sur vous, Jack, pour empêcher ce malheureux de retomber dans ses vieux péchés. Il représente ici la verte Erin, comme vous représentez la vieille Angleterre, et comme je représente la république étoilée. »

» — Pensez-vous que je trouve ici une Bible, Monsieur Romer, » reprit Jack, « pour les convertir s'ils sont réellement payens, s'ils adorent l'esprit des ténèbres sous la forme des serpents?..

» — Encore une fois, Jack, vous êtes dans une profonde erreur. Loin d'adorer l'esprit des ténèbres, ils adorent le soleil comme représentant de l'Être Suprême. La religion de Zoroastre est une vieille tige sur laquelle nous pourrons greffer le christianisme ; mais ce n'est pas l'œuvre d'un jour. »

Un des seigneurs de la cour, plus spécialement attaché à ma personne, était un des grands politiques du pays. Il m'expliqua tout le mécanisme d'un gouvernement qui, résolvant la plus grande difficulté des temps modernes, marche toujours d'ac-

cord avec l'opinion, et combine, dans un équilibre aussi harmonieux, aussi permanent que celui du système planétaire, l'hérédité et l'élection, la démocratie et la monarchie. En effet, si le trône est héréditaire de mâle en mâle, et par ordre de primogéniture, tous les cinq ans le peuple est consulté sur la question suivante : « Le roi a-t-il gouverné au mieux des intérêts de tous? » Que les deux tiers répondent négativement et la succession est ouverte au profit du plus proche héritier. A part cette restriction, le pouvoir royal est illimité; mais, comme il a pour origine le consentement du peuple, aucun souverain du Framazugda n'a encore oublié que l'unique objet d'un bon gouvernement est le bien-être moral et matériel des masses?

» — Cela suppose aussi, » répondis-je à Seywad-Dal-Gouk, l'homme d'État en question, « beaucoup de sagesse de la part du peuple. Ne le séduit-on jamais par de brillantes et creuses théories? N'avez-vous pas chez vous d'idéologues? »

J'eus quelque peine à lui expliquer le sens de ce mot. A la fin, il parut le comprendre et me dit: « — Une antique coutume du pays a mis un frein salutaire aux innovations, et surtout aux idées nouvelles qui produiraient une agitation stérile. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué sur votre route, et même sur les places publiques de nos villes, quelques monuments composés de globes superposés, dont la grosseur va toujours diminuant, et dont le dernier est surmonté d'un cube de lave volcanique, du centre duquel jaillit, la nuit, une petite flamme verte ou blanche. Ce sont des mausolées élevés à la mémoire des *pholdefoos*, ou « chercheurs de vérité. » Ces saints enthousiastes renoncent à toutes les jouissances du monde pour se livrer à l'étude approfondie de la morale et de la politique.

» — Forment-ils une corporation à part dans l'État? » lui demandai-je.

Le mot corporation ne l'étonna pas moins que celui d'idéologues. Il n'existe ni corporations ni ordres ou classes distinctes dans le Framazugda.

« — Le premier venu, » reprit-il, « peut aspirer à la fonction de *pholdefoos*, comme à toutes les fonctions publiques, seulement il doit faire preuve d'une capacité suffisante. Quant à la réalité de sa vocation, le dénouement en est la meilleure

épreuve. Il faut aussi que le postulant ait trente ans accomplis, le jour même où il se présente. A dater de ce jour, une pension de l'État le met à l'abri des nécessités vulgaires. Il peut consacrer son temps à parcourir les villes et les campagnes, à étudier l'organisation sociale, l'histoire, les antiquités, la législation des générations passées. Il médite également les vérités inscrites sur les monuments de ses prédécesseurs. Après ses voyages, il se retire dans quelque solitude pour y couver la pensée dont l'éclosion doit lui coûter la vie, mais le faire vivre dans les âges à venir.

» — Lui coûter la vie ! » m'écriai-je, fort étonné d'un pareil résultat de l'enfantement d'une seule idée, lorsque tant de gens dans l'ancien monde et le nouveau se vantent de produire une idée par jour.

» — De quel droit prétendrait-il à la reconnaissance des générations à venir, » répondit Seywad-Dal-Gouk, « le faux sage qui ne saurait sacrifier cette vie passagère à la vérité éternelle ? Le jour du quarantième anniversaire de sa naissance, le pholdefoos se présente devant une assemblée des octogénaires du pays, et il leur déclare s'il a, ou non, trouvé une vérité digne de sa propre immolation. Lui seul est son juge. Il peut choisir, avouer son impuissance et rentrer dans la foule ou monter sur un vaste bûcher jonché de fleurs. Il revêt, dans ce dernier cas, une tunique d'une blancheur éblouissante; la plus belle des vierges du pays lui pose sur la tête une couronne de roses blanches; six autres vierges chantent les louanges de la Vérité et des hommes héroïques qui se sacrifient à sa recherche. Tout-à-coup les chants se taisent, et le pholdefoos, du haut de son bûcher comme d'un piédestal, proclame la maxime ou la courte sentence morale au triomphe de laquelle il s'immole. Cette maxime est répétée de distance en distance jusqu'aux extrémités de la foule, et, à un signal donné, d'immenses acclamations déchirent l'air. En ce moment même, le pholdefoos peut encore se dédire et descendre l'escalier qui conduit au sommet du bûcher. Il lui suffit d'ôter la couronne de roses posée sur son front et de la remettre à la jeune vierge, qui lui présente en même temps une torche allumée. S'il persévère, il prend la torche en déposant un chaste et symbolique baiser sur le front de

la vierge ; elle descend alors toute seule, et de nouvelles acclamations retentissent. Trois fois le pholdefoos élève la torche au-dessus de sa tête, et la troisième fois il la plonge dans le gouffre de matières inflammables amassées devant le bûcher, qu'enveloppent aussitôt des nuages de fumée.

« — Vous me voyez, » dis-je à Seywad-Dal-Gouk, « rempli d'admiration pour ces martyrs de l'intelligence. Tous les peuples doivent vous envier une pareille institution sociale. Que de flots de sang ont fait verser dans la vieille Europe des idées qui ne sont pas même des vérités et dont les propagateurs se disaient leurs champions désintéressés, tant qu'ils n'étaient pas parvenus au pouvoir ou à la fortune ! Combien vos pholdefoos qui s'immolent eux-mêmes sont supérieurs à tous nos prétendus sages !

» — Le jour même de la mort du chercheur de vérité, » poursuivit Seywad-Dal-Gouk, « on érige à sa mémoire un des monuments que vous connaissez. Le cube qui les surmonte offre dans sa forme, parfaitement symétrique, le type d'une vérité fondamentale absolue, vraie sous toutes ses faces ; et la lave dont ce cube est composé peut être regardée comme un symbole de l'incandescente fusion de la pensée, au moment où elle est jetée dans un moule immortel.

» — En attendant l'époque fixée pour mon mariage avec la princesse, » repris-je, « je veux faire une promenade exprès pour lire toutes les vérités gravées sur les monuments des pholdefoos. D'où vient qu'il y en a de plus élevés que les autres?

» — Ces monuments, » répondit Seywad, « sont érigés plus tard en l'honneur des grandes vérités qui ont résisté à l'épreuve des siècles. Au bout de cinq cents ans, les autres monuments sont détruits. Nous en avons un qui dure depuis plusieurs milliers d'années et qui contient la maxime par excellence.

» — Et quelle est-elle?

» — Aimer Dieu, qui aime tous les hommes.

» — Un Dieu mort sur la croix, » répondis-je, « nous a laissé la même maxime : « Aimez Dieu ! aimez-vous les uns les autres. » Seywad-Dal-Gouk, si cette maxime vous paraît belle entre toutes et si vous la pratiquez, vous êtes chrétien sans le savoir et vous n'adorez pas le soleil.

» — Nous n'adorons que le Grand Être, » me répondit le sage

du Framazugda, » mais nous nous prosternons devant le soleil, manifestation de sa bonté, puisqu'il luit pour tous. »

Cependant mon mariage avec Kaloulah ne pouvait avoir lieu qu'au bout de trois mois. Durant tout cet intervalle, d'après l'usage du pays, la fiancée devait vivre dans la retraite la plus absolue. Rien de plus respectable qu'une coutume immémoriale ; l'épreuve, néanmoins, eût été au-dessus de ma patience, malgré l'amitié d'Enphaddé. Il fut donc convenu qu'en secret, et dans un bois situé au pied de l'Acropole, nous aurions tous les dix jours quelques instants d'entretien. Le premier de ces chastes rendez-vous sembla se faire attendre un siècle. Je n'avais guère d'autres distractions que de voir manœuvrer la garde du sultan Shounse ou de parcourir ses merveilleux jardins. J'aimais aussi à visiter les ménageries et les volières, à m'entretenir avec les dompteurs de bêtes féroces et les charmeurs de serpents. Enfin, l'heure du rendez-vous arriva, je descendis dans les jardins du palais, et des jardins je gagnai le bois où je ne fus pas long-temps seul. Sa végétation était aussi luxuriante, aussi splendide que celle des forêts vierges sous l'équateur. Notre présence parut inquiéter fort peu les singes et les perroquets qui l'habitaient. Les uns se mirent à gambader, les autres à caqueter de plus belle, ce qui ne laissait pas de m'importuner, ces deux races moqueuses semblant tourner en dérision mes plus doux propos d'amour.

« — Si j'avais mon fusil, » dis-je à Kaloulah dans un moment d'impatience.

« — Ah ! vous ne tueriez pas ces pauvres bêtes, Jonathan. Leur gaîté n'a rien d'offensant pour nous. J'ai dans mon appartement plusieurs perroquets et un très joli singe que je vous montrerai, un singe léger comme une plume et qui fait des tours d'adresse étonnants.

« — Malgré mon peu de goût pour les singes en général, Kaloulah, votre protégé n'en sera pas moins le mien. Mais quel silence subit ! Tous les perroquets se taisent, tous les singes ont disparu !

» — Vous ne pouvez être servi plus à souhait, Jonathan. »

Le plus profond silence succédait à un véritable vacarme, la plus complète immobilité aux évolutions des singes. La brise même avait cessé de souffler, aucune feuille ne bougeait.

« — Que veut dire ceci, Kaloulah? Votre empire s'étendrait-il si loin sur la création?

» — Hélas! non, » dit-elle, « nous avons bien des dompteurs de lions et des charmeurs de serpents; mais qui saura jamais empêcher un singe de faire des grimaces ou un perroquet de caqueter? Non, Jonathan, je n'ai pas cette puissance, et je crains que ce calme soudain ne nous annonce tout simplement un orage. Comme ils sont très violents dans le Framazugda, nous ferions bien de nous séparer et de gagner un abri.

» — Y pensez-vous, Kaloulah? Renoncer à de si rares et si doux instants! renoncer au bonheur... »

Un son plus épouvantable que le tonnerre, le rugissement d'un lion, coupa court à mes paroles.

« — Sommes-nous près de la ménagerie? » dis-je à Kaloulah.

« — Fuyons! » fut sa seule réponse.

Il était trop tard. Un lion d'une taille gigantesque sortit d'un fourré, et, tombant d'un bond au milieu de l'éclaircie où nous nous trouvions, nous tint en arrêt. A sa crinière hérissée, aux éclairs qui jaillissaient de ses prunelles, il était aisé de voir que ce lion-là n'avait pas passé par les mains d'un dompteur.

« — Et je suis sans armes! » dis-je à Kaloulah en la serrant dans mes bras pour la couvrir de mon corps.

Nous restâmes ainsi quelques secondes dans l'attitude de deux martyrs chrétiens livrés aux bêtes dans le Colysée. Ce souvenir se réveilla en moi comme une illumination soudaine.

« — Kaloulah! si nous mourons ensemble, mourez chrétienne!

» — Je le veux bien, Jonathan, mais l'horrible bête! Elle ne nous quitte pas des yeux! Elle va bondir sur nous!

» — Laissez-moi mourir seul, Kaloulah. Fuyez, il en est temps encore.

» — Non, je ne vous quitterai point. Il ne bouge pas, mais il nous regarde toujours. Oh! s'il donnait aux serpents le temps de venir à notre secours. Il détourne les yeux; il a entendu quelque bruit. Regardez, regardez autour du Boabab, un boa! Nous sommes sauvés! » Et elle tomba évanouie dans mes bras, vaincue par la réaction de la joie. Au même instant, j'avais vu,

comme un long éclair verdâtre, le boa se darder lui-même contre le lion et s'enrouler autour de son corps. Sans attendre la fin de la lutte, je saisis Kaloulah dans mes bras et je ne m'arrêtai que dans un des bosquets les plus rapprochés du palais où elle ne tarda pas à reprendre connaissance.

« — Maintenant! » lui dis-je, « hâtez-vous de regagner vos appartements, car qui sait l'issue de la lutte!

» — Oh! ne craignez rien, » me répondit-elle, « le lion est mort. Les boas sont dressés à cette chasse. C'est la première fois, depuis bien des années, qu'un lion s'aventure dans l'enceinte de nos jardins.

» — Eh bien! » dis-je à Jack quand il vint me faire sa visite habituelle du soir, « les serpents sont-ils bons à quelque chose?

» — Pourquoi ne les envoie-t-on pas à la chasse des Foutas!» s'écria-t-il.

« — Non, cela nous regarde, et je médite tout un plan de campagne. Par malheur, si nous comptons déjà cinquante fusils, y compris ceux que nous avons ramassés sur notre premier champ de bataille, nous n'avons plus ni balles ni poudre.

» — A défaut de plomb, » reprit Jack, « qui nous empêche de fondre des balles d'or ou d'argent.

» — Et la poudre?

» — N'êtes-vous pas médecin et, partant, chimiste, M. Jonathan. Hugh Doyle me dit qu'il a travaillé dans une manufacture de poudre. A nous trois, nous parviendrons bien à en fabriquer. Si nous leur donnions aussi, en l'honneur de vos fiançailles, le spectacle d'un feu d'artifice!... Leurs jongleurs, malgré tous leurs sortiléges, n'auront jamais rien vu de pareil.

« — Voilà qui est entendu, Jack. Mettons-nous à l'œuvre. Ce n'est pas tout. As-tu un message à envoyer à ta vieille mère?

» — Vous plaisantez, M. Jonathan. Comment auriez-vous une occasion?

» — Hassan part la semaine prochaine sur notre heirie. Il promet d'arriver sans encombre à Mogador ou à Tunis en rejoignant une des caravanes dont il connaît parfaitement les itinéraires. Je le charge d'une lettre pour l'un ou l'autre de nos consuls. J'envoie à Birmingham une commande de mille fusils qui

resteront provisoirement à Mogador et que nous verrons à faire venir par les caravanes quand nous aurons achevé de dégager nos frontières. Avec ces mille fusils, quand je les tiendrai, je fais autant de conquêtes au cœur de l'Afrique que Sésostris et que Cyrus en Asie. Cela te va-t-il, Jack ?

» — Oui, mais n'oubliez pas la provision de tabac. Je vais donc pouvoir envoyer quelque chose à la bonne vieille femme qui ne m'oublie jamais, j'en suis sûr, quand elle lit sa Bible. Pauvre chère mère ! Vous me croirez si vous voulez, Monsieur Jonathan, mais, si heureux qu'on soit ici, je ne puis pas me faire à l'idée de mourir sans la revoir. »

Pendant qu'Hassan prépare son voyage, j'ai mis à profit les longs loisirs que m'imposait la coutume du pays pour rédiger le récit de mes aventures. Je le suspends ici, sans pouvoir décrire le dénouement. C'est demain enfin que mon temps d'épreuve expire. C'est demain, à moins d'une catastrophe imprévue, que je deviens l'époux de Kaloulah, le gendre du roi de Kiloam. Un jour, peut-être, je reprendrai la plume, et mes concitoyens apprendront si j'ai su me rendre digne de mon bonheur en réalisant les projets de propagande civilisatrice que j'ai médités depuis trois mois. Je demande pardon d'avance aux membres du congrès de la paix si je suis forcé de commencer par une ou deux expéditions militaires ; ils en comprendront la nécessité quand j'aurai exposé tous mes motifs, quoique ce soit surtout des résultats que j'espère ma justification. En attendant les fusils et les munitions, je vais mûrir mes plans. Je ne suis pas homme à entreprendre une guerre sans avoir tout calculé. On ne joue pas légèrement un bonheur comme le mien à mon âge. Les princesses comme Kaloulah ne sont pas si communes en Afrique ! J'en avertis charitablement ceux de mes compatriotes qui seraient tentés de venir me joindre. Ils seront, certes, bien accueillis ; mais qu'ils ne songent pas à être princes dès la première année de leur arrivée à Framazugda.

Post-scriptum de l'éditeur. — Quoique, dans la description

du royaume de Framazugda, notre prince américo-africain ait probablement cédé à la tentation d'imiter l'Utopie de Thomas Morus ou l'Océana d'Harrington, je crois pouvoir garantir la vérité du reste de cette odyssée géographique. C'est par Mogador que me sont parvenus ces Mémoires de mon ancien ami et confrère Jonathan Romer..... A-t-il réalisé ses plans de conquêtes? A-t-il réfléchi sagement que mieux valait prolonger de quelques années encore sa lune de miel, et, comme le nouveau président de sa première patrie, proclamer le système de *la politique expansive?* Je l'ignore; mais je suis trop son ami pour ne pas faire le vœu que, malgré son imagination aventureuse et quelle que soit l'importance réelle du roi ou sultan de Kiloam, il ait fini, comme tant d'autres héros de roman, par être l'heureux époux de sa princesse et l'heureux père d'une fille plus belle encore que sa mère (1).

LE Dr MAYO, DE NEW-YORK.

(1) L'éditeur a pris la liberté de supprimer du manuscrit de J. Romer, quelques dissertations sur la géographie et l'ethnographie de l'Afrique centrale qui avaient sans doute leur mérite, mais qui n'ajoutaient qu'un très petit nombre de notions nouvelles aux relations de Clapperton, de Lang, de Denman, de Cillie et de Lander. J. Romer semble croire que les habitants de Framazugda descendent d'une colonie carthaginoise; mais certaines affinités grammaticales entre l'idiome arabe et l'idiome framazug nous porteraient plutôt à prétendre que leurs ancêtres venaient d'Yemen ou de la côte d'Hadramant. Nous nous abstiendrons toutefois d'une conclusion définitive jusqu'à l'arrivée de nouveaux renseignements.

Histoire.

CHARLES-QUINT DANS LE CLOITRE. (1)

III.

« Bonum est nos hic esse, quià homo vivit puriùs, cadit rariùs, surgit velociùs, incedit cautiùs, quiescit securiùs, moritur feliciùs, purgatur citiùs, præmiatur copiosiùs. »

« Nous nous trouvons bien ici, parce que l'homme y vit d'une vie plus pure, tombe plus rarement, se relève plus vite, marche avec plus de prudence, se repose avec plus de sécurité, meurt plus heureusement, est plus facilement absous, et a pour récompense une plus belle couronne (2). » — Tel est le tableau des avantages de la vie claustrale, tracé par saint Bernard, un des Pères de l'Eglise, que Charles-Quint aimait à se faire lire, et ce tableau devait charmer sa pieuse mélancolie ; mais à peine établi dans le lieu de sa retraite, le solitaire de Yuste eut à se préoccuper de ces intérêts politiques dont sa conscience de souverain et de père lui interdisait de répudier complètement la responsabilité. Soit par ses conseils, qu'il ne refusa jamais quand on les lui demanda, soit en prenant même parfois l'initiative quand lui parvenait la nouvelle d'un grave évènement, il exerça donc encore du fond de sa retraite une certaine influence sur les affaires, sans jamais vouloir revendiquer néanmoins aucun ap-

(1) Voir la livraison de mars.

(2) Sentence souvent gravée dans un lieu apparent des maisons de l'ordre de Cîteaux.

parat pour ce reste d'autorité personnelle, de manière qu'aux yeux du monde, ce fût son fils qui parût « régner et gouverner » seul. Comment ce rôle a-t-il été inconnu ou nié jusqu'ici dans l'histoire ?... Parce que justement c'était le secret de l'État. L'histoire officielle ne voyait que le souverain titulaire et ne pouvait ouvrir ces dépêches et ces lettres de chaque jour qu'apportaient les courriers allant et venant sans cesse de Yuste à Valladolid, ou de Valladolid à Yuste, ou de Yuste en Flandres, en Allemagne, en Italie, en Portugal, en Angleterre, etc. Ces lettres et ces dépêches sont demeurées ensevelies pendant des siècles dans les discrètes archives de Simancas. Après la mort de Charles-Quint, les moines de Yuste furent ses seuls chroniqueurs; nul d'entre eux n'avait été admis à la moindre confidence politique. Ils n'avaient vu l'ex-empereur qu'à l'église ou dans son jardin, priant Dieu, mêlant sa voix au chant des offices, écoutant le sermon, cultivant ses fleurs, nourrissant ses animaux favoris, jetant quelques mies de pain aux truites de ses bassins, allant tirer un ramier avec son arquebuse, causant familièrement avec ses serviteurs ou ses hôtes, etc. Pour l'honneur de leur couvent, ils se complurent à le représenter comme n'ayant d'autre pensée que celle de son salut éternel, pensée qui le préoccupait beaucoup aussi, sans doute, mais non comme sa pensée unique, exclusive. Il existe donc deux histoires de cette mémorable retraite du plus puissant monarque du XVI^e^ siècle, deux histoires qui, se complétant l'une par l'autre, expliquent un caractère dont les contradictions sont celles de la nature humaine et réalisent « l'homme double » de saint Paul.

Pour qui se contenterait encore de l'histoire du séjour de l'Empereur à Yuste, d'après l'édifiante relation empruntée par Sandoval au prieur Fray Martin Angulo, que l'historien nous dit avoir transcrite presque littéralement, ou d'après celle du religieux anonyme, que nous avons plus souvent citée parce qu'elle contient plus de détails encore, toute la chronique des évènements de cette espèce de règne posthume pourrait se réduire au sommaire suivant, — les quinze premiers chapitres ayant conduit Charles-Quint dans l'enceinte du monastère :

Le XVI^e^ chapitre nous apprend « ce qui se passa entre Sa Majesté et Fray Juan Regla, son confesseur. »

Ch. XVII. Des aumônes que Sa Majesté fit faire dès son entrée à Yuste.

Ch. XVIII. Comment Sa Majesté, depuis sa retraite, se tint en dehors des affaires séculières.

Ch. XIX et XX. Comment Sa Majesté distribua les jours de la semaine (sermons, lecture des Épîtres de saint Paul, etc.).

Ch. XXI. Des messes que Sa Majesté faisait dire à Yuste.

Ch. XXII. Comment Sa Majesté et tous ses officiers étaient assidus à communier.

Ch. XXIII. De la Fête de l'apôtre saint Mathias et du Jubilé qui s'y gagnait. (Nous avons déjà mentionné cette solennité religieuse qui se célébra deux fois à Yuste pendant le séjour de Charles-Quint. « Dès le matin, dit l'anonyme, ses officiers se présentaient en habits de fête pour communier ; leurs femmes, qui demeuraient à Quacos, accouraient à Yuste en grande toilette pour assister aux offices. On venait de quarante-sept lieues à la ronde afin de gagner l'indulgence pleinière accordée par le pape. Pour satisfaire à l'empressement de la foule, un autel et une chaire se dressaient hors du presbytère ; deux offices se célébraient, l'un en plein champ, l'autre à l'intérieur de l'église, etc. »)

Ch. XXIV. De ce qui se passa entre Sa Majesté et les visiteurs de notre ordre.

Ch. XXV. Comment Sa Majesté dîna un jour dans le réfectoire avec tout le couvent.

Ch. XXVI. Du zèle que montrait Sa Majesté dans l'observance des pratiques religieuses.

Ch. XXVII. De la manière dont Sa Majesté assistait aux offices.

Ch. XXVIII. De l'ordre que Sa Majesté donna pour le Jeudi-Saint et de l'adoration de la Croix le Vendredi-Saint.

Ch. XXIX. De la grande vénération que Sa Majesté montrait pour le Saint-Sacrement, etc., etc (1).

(1) Nous venons simplement de copier les titres sommaires de douze à quinze chapitres du manuscrit espagnol anonyme trouvé dans un des portefeuilles des archives de la Cour féodale du Brabant, et conservé actuellement au greffe de la Cour d'appel de Bruxelles : *Historia breve y sumaria de como el Imperador Don Carlos V, nuestro Senor, trato de venirse a recoger al monasterio de San-Hieronimo de Yuste*, etc.

Certes, sauf que le bon moine mentionne incidemment les visiteurs mondains qui venaient de temps en temps voir Sa Majesté, ne nous montre-t-il pas là Charles-Quint presque exclusivement absorbé par les pratiques de « la vie dévote ? »

Mais, si nous rédigions un sommaire des lettres et des dépêches de l'Empereur, de son fils le roi Philippe, de sa fille la Régente, de Gaztelu, le secrétaire politique, etc., etc., qui forment aussi un véritable journal de sa vie dans le cloître, nous pourrions résumer à peu près ainsi le contenu de cette correspondance pendant les premiers mois de l'année 1557.

24 Février. — Le jour de saint Mathias. — Ce jour-là, étant l'anniversaire de sa naissance, fut consacré par l'Empereur, selon l'usage de toute sa vie, à une messe solennelle; comme sa santé (ainsi que nous l'avons dit) était excellente, il alla, un peu aidé, faire lui-même son offrande au grand autel. Le chroniqueur du couvent et le secrétaire politique font à peu près la même relation. Mais, trois jours après, —

27. — Martin Gaztelu est envoyé à Valladolid avec des instructions verbales et une lettre pour « Juan Vasquez de Molina, *mon* secrétaire et de *mon* conseil, » à qui l'Empereur disait : « Ayant fixé ce dont j'aurai besoin chaque année pour ma dépense, j'ai jugé à propos de faire partir Gaztelu, afin qu'il en instruise la princesse ma fille, et qu'on règle comment, à qui et à quelles époques, il conviendra de le fournir. » [Il ne s'en remettait pas tout-à-fait à sa fille ni à son conseil pour régler cette somme, et demandait vingt mille ducats d'or, qui seraient prélevés sur les mines d'argent de Guadalcanar, plus la perception d'un droit de onze et six sur mille, sans compter une réserve de trente mille ducats d'or déposés au château de Simancas; question financière traitée en détail dans la lettre remise à Gaztelu, Charles-Quint sachant bien qu'au temps de sa plus haute puissance, le fisc royal subissait les inconvénients de la lenteur espagnole, et voulant, autant que possible, pourvoir à son entretien personnel et dispenser librement ces aumônes dont parle le Hyéronimite anonyme, d'accord avec le père Siguença, qui dit que Sa Majesté délivra aussi des prisonniers pour dettes, dota de jeunes filles pauvres, etc., etc. (1).]

(1) Les mines de Guadalcanar, découvertes en 1509, sur les hauteurs limitro-

1er Mars. — Arrivée de courriers de Valladolid et de Lisbonne qui, avec les dépêches, apportent du saumon, des lamproies. Le bruit court que Charles-Quint doit se rendre à Yuste en Arragon, que son oisiveté lui pèse, etc. Quixada n'en serait pas fâché, car il ne se fait pas encore, lui, à la solitude.

8 Mars. — Retour de Gaztelu, qui a tout réglé d'une manière satisfaisante : on parle de la prochaine arrivée du comte Ruy Gomez de Silva, envoyé par Philippe à son père.

14 Mars. — M. de La Chaux, chargé d'une mission pour l'Angleterre, est allé d'abord faire un pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe : il vient baiser la main à l'Empereur, qui le charge de dire à la reine Marie Tudor que, « quoique sa retraite soit le complément de ses désirs, il ne renonce pas à assurer, par ses actes et ses conseils, l'exécution des mesures que réclameraient les grandes affaires que son fils a maintenant sur les bras. »

23 Mars. — Arrive Ruy Gomez de Silva qui, le 24, « reste enfermé cinq heures consécutives avec Sa Majesté, et autant le jour suivant.

(Nous verrons qu'il s'agissait d'affaires assez graves pour motiver ces deux conférences de cinq heures chacune. Ruy Gomez de Silva repart sans avoir pu obtenir ce que le fils demande au père, mais chargé d'un mission financière.)

28 Mars. — L'Empereur devine la cause de la tristesse de Quixada, et, *proprio motu*, il lui annonce que, sous peu de jours, il pourra se rendre à son domaine de Villagarcias.

31 Mars. — Lettre de Charles-Quint qui a appris qu'une mesure financière de sa fille a provoqué à Séville une coupable résistance. Il ne craint pas d'exprimer sa colère.

(Il veut qu'on mette les opposants à la raison. Si son fils ne se fâche pas, il se fâchera lui-même. « Je suis bon pour le faire,

phes de l'Estramadure et de l'Andalousie, étaient d'un excellent produit ; elles furent affermés aux frères Fugger d'Augsbourg qui y augmentèrent encore leur fortune immense. — Le ducat d'or pouvait valoir 12 fr. de notre monnaie actuelle. — Il est difficile de savoir ce qu'était le prélèvement de onze et six sur mille, *once y seis al millar*, ni quels revenus de la couronne étaient affectés à cette perception sur laquelle Charles-Quint, dans son codicille, ordonna que diverses gratifications seraient payées par le percepteur H. Lopez de Campo.

dit-il, et je le ferai quand bien même j'aurais la mort entre les dents (1). » On croit entendre rugir le vieux lion de saint Jérôme dans la légende.)

A la même date arrive à Yuste un courrier anglais, qui vient se plaindre à l'Empereur qu'il est depuis quatre semaines à Valladolid, attendant la réponse d'une dépêche. Charles-Quint ne faisait pas attendre ainsi les courriers politiques ; pour ne pas se fâcher encore, il a besoin de tenir compte de la proverbiale lenteur espagnole.

3 Avril. — Luis Quixada part de Yuste ; il va jouir de son congé ; mais l'Empereur utilise ce voyage pour l'expédition des affaires. Quixada se détournera pour aller remettre des lettres aux sœurs de Charles-Quint, les reines de France et de Hongrie ; il porte aussi des instructions verbales pour la régente d'Espagne, à qui son père recommande le châtiment des rebelles de Séville.

4 Avril. — L'agent du duc de Vendôme, Escurra, vient entretenir Charles-Quint de la proposition du prétendant au sujet de la Navarre.

22 Avril. — Ruy Gomez de Silva revient avec de nouvelles lettres de Philippe II, qui supplie son père de ne pas renoncer encore à son titre d'Empereur.

27 Avril. — Toujours l'affaire de Navarre ; nouvelles lettres au secrétaire Vasquez sur la négociation avec le Portugal et l'affaire de Séville. L'indignation de Charles-Quint, contre les coupables de cette dernière ville, n'est pas calmée.

1er Mai. — On croit encore que l'Empereur a au moins du crédit, car on s'adresse à lui pour obtenir protection ou justice, et lui-même dicte une lettre de recommandation en faveur d'un vieux compagnon d'armes, Juan de Narvaez, qui servit dans les campagnes d'Italie, de Barbarie, de Flandres, etc., fut blessé dans un assaut, pillé par les soldats français, etc.

— Le roi Philippe écrit d'Angleterre qu'il partage la colère de l'Empereur et fera punir les coupables de Séville.

12 Mai. — Gaztelu écrit à Vasquez que l'Empereur veut qu'on confisque les biens de ceux qui ont cherché à frauder le fisc. —

(1) « Soy bueno para ello, aunque tenga la muerte entre las dientes, holgare de hacerlo. » (*Manuscrit Gonzalez.*)

Charles-Quint refuse de suspendre sa renonciation à l'Empire.

Lettres à l'archevêque de Tolède pour l'engager à prêter de l'argent au roi. Question financière traitée dans plusieurs dépêches.

19 Mai. — Charles-Quint, informé de l'hostilité croissante du pape contre lui et son fils, le roi d'Espagne, ne craint pas de s'exprimer amèrement à son tour contre le Saint-Père. Provisoirement, il est d'avis qu'il ne faut pas laisser publier en Espagne les bulles de Rome. L'archevêque de Séville semble refuser l'emprunt qu'on lui demande. Charles-Quint veut qu'on insiste.

28 Mai. — Le secrétaire Vasquez écrit à l'Empereur pour lui faire connaître le mouvement des troupes qu'on va diriger sur l'Italie. Charles-Quint, toujours préoccupé de l'affaire de Séville, ne se livre pas à une colère aveugle, et fait les distinctions d'un vrai politique, en conseillant de fermer les yeux sur la complicité des « maîtres de navire et des pilotes » compromis, de peur qu'irrités ils ne passent au service du roi de France, etc., etc.

Après cet essai de sommaire tracé ici pour être mis en parallèle avec celui de l'Hyéronimite anonyme, qui semble n'avoir pas supposé que Charles-Quint pût à Yuste se préoccuper d'une autre pensée que de celle d'édifier le monde par sa dévotion, nous devons rentrer dans la voie de notre récit en faisant connaître chaque évènement avec plus de détails, selon la mesure de son importance.

Depuis le règne de Ferdinand et d'Isabelle, l'administration coloniale était devenue progressivement une vaste juridiction qui participait à la fois d'une haute cour de justice, d'un ministère du commerce, d'un ministère de la marine, d'un ministère des finances. Cette administration formait deux grandes divisions : — Le Conseil supérieur des Indes, qui siégeait à Valladolid, et ce qu'on appelait la *Maison de Contratacion (Casa de Contratacion)*, sa succursale commerciale, qui siégeait à Séville. Tout était fondé sur le système des monopoles ou des restrictions dans l'économie politique de ce temps-là ; tous les détails d'un service tendaient à se concentrer sur un point, espèce de centralisation administrative qui avait à la fois ses avantages et ses inconvénients, mais dont les inconvénients l'emportaient à

la longue sur les avantages, à cause du respect conservé en Espagne pour la routine ou la tradition, quelque changement que le temps apportât à ce qui avait primitivement pu être considéré comme l'organisation la meilleure et la plus simple. Ainsi, au lieu de distraire du Conseil des Indes quelques-unes des prérogatives qui lui avaient été attribuées dans l'origine de son institution, lors de la découverte du Nouveau-Monde, on lui laissait tout envahir par son patronage comme par ses pouvoirs, sans faire attention que s'il décidait toutes les questions entre la couronne et les sujets en faveur de la couronne, le Conseil faisait payer directement ou indirectement à celle-ci ses services et ses décisions arbitraires.

Quand on voit l'abondance de richesses que le Nouveau-Monde envoyait à l'Espagne sous Charles-Quint, on ne peut expliquer que par les vices de la perception, par les fraudes bureaucratiques et par l'usure plus ou moins directe de l'escompte des banquiers, le continuel besoin d'argent qui faisait l'embarras d'un gouvernement dont le fisc prélevait le droit d'un cinquième sur tous les objets d'exportation ou d'importation, sans parler du produit direct des mines exploitées pour le compte de l'État (1). La maison de *Contratacion* de Séville avait pour fonction spéciale d'enregistrer ou de *douaner* les articles envoyés aux Indes et les articles qui en provenaient, y compris les lingots. Le contrôle devait être facile, il nous semble, alors que Séville était par privilége le seul port de départ et d'arrivée de tout le trafic colonial. C'était de Séville que mettait annuellement à la voile la flotte marchande dont tous les navires étaient enregistrés à la maison de Contratacion, et escortée par la flotte royale des Galions qui l'escortait de même à son retour : une vérification douanière était faite à Hispaniola, où la relâche était

(1) Selon Pierre Martyr, les mines seules d'Hispaniola rendaient annuellement cinq cent mille onces d'or. Selon Herrera, les pêcheries de perles de Cubagua valaient annuellement aussi 75,000 ducats. La couronne, outre ses droits de douane, prenait quelquefois un intérêt dans une pacotille de voyage ; et les fonctionnaires civils revenaient généralement enrichis, pour peu qu'ils eussent su profiter de leur place, témoin le trésorier Bernardin de Santa-Clara qui, après quelques années de résidence à Hispaniola, avait amassé quatre-vingt-seize mille onces d'or. Herrera dit que ce *nouveau riche* servait à table de la poudre d'or au lieu de sel. Voir l'*Histoire du Mexique*, de Prescott, et son *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, tome III, p. 47.

obligatoire pour tout le trafic du Mexique et du Pérou. « Non-seulement, comme le dit un historien, le nouveau Pactole découvert au profit de l'Espagne, au lieu de la féconder et d'y raviver les véritables sources de la prospérité nationale, ne devait que les dessécher dans l'avenir, mais déjà le souverain pouvait, au milieu de l'or des Indes, être comparé au monarque de Phrygie affamé par sa richesse surabondante. (1) » L'or des Indes, en effet, suffisait à peine à l'entretien de la flotte militaire et à l'armement des fortifications des côtes de l'Espagne. Le revenu colonial était engagé deux ans d'avance à des banquiers étrangers, Génois la plupart; enfin, autour même de la *Maison de Contratacion*, à Séville, la contrebande avait organisé un corps de fraudeurs appelés métadors qui, presque publiquement, mettaient au rabais les droits de la couronne en se chargeant de faire toucher aux intéressés leurs métaux précieux, en nature ou en argent, moyennant une redevance très légère, comparée au cinquième prélevé par le fisc dont les agents, selon toute probabilité, recevaient le prix de leur complicité ou de leur tolérance. La coutume d'éluder le contrôle de la *Casa de Contratacion* était si bien établie, que l'émotion fut grande à Séville, lorsqu'au moment où la flotte des Indes était attendue d'un jour à l'autre, on apprit que la princesse Régente avait ordonné, par mesure générale, que toutes les matières d'or et d'argent seraient retenues par les employés de la douane et portées à la Monnaie, le gouvernement se réservant d'en rembourser la valeur aux ayants-droits, soit en bons du Trésor avec intérêts, soit en indemnités sous forme de places, etc. On se récria sur cet emprunt forcé : on le traita de spoliation, et comme les négociants de bonne foi se trouvaient lésés autant que les fraudeurs par la confiscation, tous les intéressés s'excitèrent entre eux, jusqu'à disputer à la couronne son butin, qui fut enlevé par la violence au moment du débarquement. On conçoit qu'à cette nouvelle, Charles-Quint éprouva l'accès de colère dont nous avons cité quelques expressions. Depuis l'insurrection des Comuneros, qu'il avait si sévèrement punie dans sa jeunesse, l'Espagne était

(1) Prescott.

le plus soumis de tous ses États. Dans presque tous les autres, il avait eu mainte fois à compter avec les champions des libertés municipales; mais les Castilles, l'Arragon, la Catalogne, comme l'Andalousie, semblaient avoir oublié leur jalousie constitutionnelle, et laissaient dormir leurs *fueros* et leurs vieilles chartes, le peuple et la noblesse, également fiers de participer à la gloire impériale en Europe, ou se croyant dédommagés de leurs priviléges, par la facilité d'aller exploiter les conquêtes du Nouveau-Monde à l'exclusion des étrangers. Et c'était une population de banquiers, de marchands, de courtiers, qui avait l'audace de se rendre justice à elle-même!... c'était Séville, enrichie et embellie entre toutes les cités par le monopole, qui bravait ainsi l'autorité royale! Charles-Quint, non-seulement fit éclater sa colère, mais il voulut que cette colère fût partagée par sa fille et son fils, jusqu'à ce qu'un exemple sévère eût terrifié les coupables. Il ne commença à s'adoucir que lorsque Philippe lui fit savoir qu'il ressentait comme lui cet affront, qui semblait d'abord moins émouvoir le monarque sur le trône que le monarque dans le cloître. Le Conseil des Indes aussi dut faire de l'indignation et s'excuser auprès de la régente de n'avoir pas prévu l'attentat. Des poursuites judiciaires furent entammées; plusieurs individus dénoncés à la justice allèrent provisoirement en prison. La municipalité de Séville se regarda comme responsable, et, pour satisfaire le gouvernement, elle offrit de restituer la valeur des lingots par une contribution volontaire que ses envoyés vinrent déposer humblement dans le trésor de la couronne à Valladolid. Ils auraient voulu passer par Yuste et y porter leurs hommages à Charles; mais il refusa de les recevoir, avec le dédain de la Majesté impériale offensée. Enfin, un des chefs de l'émeute, Francisco Tello, étant mort dans la forteresse de Simancas, où il avait été mis à la torture, quelques confiscations ayant indemnisé le fisc et au-delà sans doute, les pilotes et les maîtres de navire ayant fait mine de déserter au service de la France, l'irritation s'apaisa dans le monastère et à la cour. Mais, en dehors de Yuste, ce qu'il transpira de la colère de Charles-Quint, ne contribua pas peu à faire courir le bruit qu'il allait quitter sa pieuse retraite, quoiqu'il se fût contenté de dire qu'il regrettait de ne plus être

assez jeune pour aller lui-même à Séville y faire juger les délinquants (1).

Afin de décider Charles-Quint à rentrer dans l'exercice de l'autorité suprême, il eût fallu une raison beaucoup plus grave encore, puisqu'il résistait aux instances de Philippe II, dont l'envoyé Ruy Gomez de Silva, était venu à Yuste, le 23 mars, avec des instructions écrites dont voici la teneur :

« Vous vous rendrez auprès de Sa Majesté l'Empereur, et en » lui remettant ma lettre, vous lui communiquerez la situation » complète des affaires, afin qu'elle soit particulièrement informée de ce qui s'est passé avec Sa Sainteté le Pape et avec le » roi de France. Vous lui direz tout ce qui est survenu en Italie, » vous lui exposerez les raisons qui m'ont fait prendre la résolution de me transporter en Angleterre et de rassembler l'armée, en suppliant avec la plus humble insistance Sa Majesté, » qu'elle veuille bien faire un effort dans cette conjoncture pour » me secourir et me venir en aide, non-seulement par ses avis » et ses conseils, ce qui est la plus haute assistance intellectuelle » *(caudal)* que je puisse obtenir; mais aussi par la présence de » sa personne et l'exercice de son autorité. Que Sa Majesté » daigne donc sortir du monastère et se porter dans cette partie

(1) Nous croyons avoir élucidé, par quelques recherches, l'épisode de l'affaire de Séville, dont il est question dans plusieurs des lettres du *Manuscrit Gonzalez*. Il faut surtout remarquer le rôle qu'y jouent les fraudeurs ou métadors, rôle qui explique comment les négociants honnêtes, compromis par eux, se trouvèrent forcés de s'humilier et de payer, quoiqu'ils n'eussent enlevé au fisc royal que ce qui leur appartenait légitimement, sauf les droits. M. Stirling, qui raconte comme nous cette affaire, nous semble la considérer un peu trop en Anglais libéral, presque étonné qu'un Hampden espagnol ne donnât pas le signal d'une révolution à propos d'une question de douane, non sans analogie avec la question du *ship-money* sous Charles I[er]. Séville eut, dans cette affaire, la mauvaise conscience d'une ville favorisée entre toutes celles de l'Espagne par ces priviléges de monopole qui la rendaient un des principaux marchés du commerce européen. Pendant les règnes suivants, le système colonial de l'Espagne ne se perfectionna nullement. Sous Philippe IV, Madame d'Aulnoy écrivait : « Il vient des Indes, tous les deux ans, plus de cent millions de livres, sans que le quart entre dans les coffres du roi. » Le même auteur parle des métadors de Cadix, où la flotte des Indes venait aussi mouiller de ce temps-là : « Lorsque la flotte vient mouiller à Cadix, il se trouve là des gens qui font profession publique d'aider à frauder les droits du roi sur les entrées de l'argent et des marchandises; *c'est leur négoce, comme à un banquier de tenir sa banque.* » Les métadors exploitaient aussi habilement l'interdiction faite aux étrangers de faire le commerce des Indes, *sous peine d'être pendu*. Le métier de prête-nom à l'égard d'un étranger était devenu assez lucratif.

» de l'Espagne qui conviendra le mieux à sa santé et aux affaires, » afin d'y traiter celles qui se présenteront par les moyens qui » lui causeront le moins de fatigue; car de ses résolutions » dépendra le bon succès de tout. Au seul bruit que le monde » aura de cette nouvelle, je tiens pour certain que nos ennemis » en seront troublés; Sa Majesté les verra hésiter dans leurs » projets et leur conduite. Comme je lui écris moi-même à ce » sujet, je ne vous en dis pas davantage, m'en remettant pour » le reste à ce que vous savez de mes intentions. Mais vous de- » manderez à Sa Majesté qu'elle veuille bien m'envoyer son avis » sur ce qui concerne cette guerre, et qu'elle m'indique par où » et comment il faut l'entreprendre et la pousser afin de porter » les coups les plus décisifs (1). »

Des instructions si précises expliquent les cinq heures consécutives de conférence secrète que l'Empereur eut le 24 et le 25 mars, avec l'envoyé confidentiel de son fils. Mais quel démenti donné à ces historiens qui ont prétendu que Charles-Quint se repentait de son abdication, et que Philippe II était jaloux des amers regrets exprimés par son père (2) !

Un mois plus tard, le 23 avril, Ruy Gomez de Silva revint avec de nouvelles lettres de Philippe qui suppliait Charles-Quint, puisqu'il persistait dans l'abdication de ses couronnes et refusait de sortir du cloître, de suspendre au moins l'effet de sa renonciation à l'Empire en gardant le titre d'Empereur, pour intervenir avec plus de poids dans la situation critique des affaires. La dernière ambition de Charles-Quint avait été de léguer à son fils, ce titre d'Empereur aussi bien que tous les autres dont il se dépouillait en sa faveur, au prix d'une compensation offerte à son frère Ferdinand qui, comme roi des Romains, était investi du droit d'héritier présomptif de la couronne d'Allemagne. A plu-

(1) *Manuscrit Gonzalez.*

(2) La preuve anecdotique a été long-temps la réponse de Philippe au cardinal de Granvelle, celui-ci disant au roi : « C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où votre père a abdiqué. » Et le roi répondant : « Oui, et l'anniversaire du jour où il s'en est repenti. » Déjà cependant Strada, *Bello Gallico*, lib. I, démentait ce bruit en faisant remarquer que si Charles-Quint avait eu des regrets, il avait eu la dignité de les bien cacher. « Mihi nusquam profecto vestigium ullum ejusmodi pœnitentiæ compertum est. Et decuit, vivam adeo magnanimitatis imaginem posteris non exponi pœnitentiæ panno convelatam. »

sieurs reprises, il avait négocié inutilement avec son frère ; mais, en se retirant en Espagne, Charles-Quint s'était franchement résigné à l'inflexible résistance de Ferdinand et avait transmis à la Diète germanique, par le prince d'Orange, l'acte officiel qui transférait, au roi des Romains, toutes ses prérogatives impériales. Les dernières formalités qu'exigeait ce document ne dépendaient plus que de la Diète elle-même. Au lieu de rien faire pour les ralentir, Charles-Quint, fidèle à la pensée d'une abdication complète, en pressait franchement l'expédition, et il répondit à Ruy Gomez de Silva, qu'il lui tardait que ces formalités fussent accomplies ; mais, jusque-là, il entendait continuer à porter les insignes impériaux et à s'intituler l'*Empereur* dans tous les protocoles ; — ce qu'il fit, en effet, jusqu'au mois de mai 1558. Quant aux conseils que le roi demandait à son expérience politique et à son affection paternelle, Charles-Quint était plutôt disposé à les offrir à son fils qu'à l'en priver. C'est ainsi que nous le voyons faire intervenir son influence personnelle pour obtenir du haut clergé espagnol un subside rendu nécessaire par le découvert du Trésor ; il ne cesse en même temps de rappeler à sa fille, la Régente, et au secrétaire d'État Vasquez, toujours appelé *mon* secrétaire, qu'ils doivent presser l'envoi de l'argent, des armes, des munitions, des hommes et des chevaux que Philippe attend de ses royaumes d'Espagne, pour faire face à la crise qui menaçait l'intégrité de l'héritage paternel.

L'histoire de la vie privée de Charles-Quint redevient ici l'histoire de l'Europe : le monastère est bien « le nid de l'aigle, » comme l'appelait le père Siguenza. Au-delà de l'horizon de sa retraite, le regard de l'Empereur voit soudain de tous côtés surgir des périls ou des difficultés dignes de sa vieille expérience et de ce courage tantôt énergique tantôt patient que son fils avait du moins la noble modestie d'invoquer à son aide (1).

A cette époque, Philippe II était retourné de Flandres en An-

(1) C'est justement l'historien Robert Watson (*the History of the reign of Philip II*, etc.) qui a été plus loin qu'aucun de ceux qui accusent Philippe II d'avoir bientôt oublié son respect pour son père. Il nous le montre se hâtant de remplacer tous les ministres de Charles-Quint, et pour opposer encore mieux le *caractère impérieux* du fils à la *faiblesse* du père, il prétend que Charles-Quint n'avait abdiqué que parce qu'il se voyait réduit à la désagréable alternative de lutter contre l'ambition de Philippe ou de lui céder volontairement la couronne. Il est temps

gleterre. En se rendant dans le royaume de Marie Tudor, ce prince ne devait plus donner occasion à M. de Noailles, l'ambassadeur français, de l'accuser d'y passer le temps à la chasse et à d'autres amusements nationaux, qu'un prince aussi sérieux que lui n'avait d'ailleurs affecté de rechercher que pour se populariser en se conciliant la noblesse anglaise. Il n'allait pas non plus auprès de son épouse toujours éprise, uniquement pour céder aux doux reproches de la tendresse conjugale. Mais, à la veille d'une guerre presque générale, il voulait que le Parlement lui accordât un corps d'auxiliaires contre la France. Quoiqu'une des conditions de son mariage eût été qu'il ne ferait point épouser ses querelles sur le continent aux sujets de la reine, il obtint ce qu'il désirait et ce qui lui était bien dû ; car, malgré les déclamations des réformés et des partisans d'Elizabeth, l'Angleterre de ce temps-là coûtait cher à l'Espagne : Philippe, au lieu de toucher une dot, en avait apporté une en bons lingots des Indes, comme si le fiancé eût été un barbon et la fiancée une jeune et belle princesse : c'était bien le moins que, dans une circonstance difficile, il eût quelques soldats pour son argent. Les catholiques d'Angleterre surtout eussent été à ses yeux des sujets ingrats, s'ils n'avaient pas secouru un prince auquel ils devaient en partie l'obligation du rétablissement de quelques-uns des couvents abolis par Henry VIII, les Chartreux à Sheen, les Franciscains à Greenwich, les Brigitins à Sion et les Bénédictins à Westminster (1), etc. Charles-Quint lui-même avait consulté, dans le mariage de Philippe avec Marie Tudor, les intérêts du catholicisme encore plus que son ambition personnelle. Il savait parfaitement qu'il en coûterait cher au trésor d'Espagne pour cette

que M. Prescott publie son *Histoire de Philippe second*, quoique le révérend R. Watson ne soit pas un continuateur sans mérite de Robertson, son compatriote écossais. L'*Histoire de Philippe II*, par Robert Watson, fut traduite autrefois en français, par Mirabeau et Durival. Amsterdam, 1778, 4 vol. in-12. Nous ne connaissons pas cette traduction.

(1) Nous nous servons d'une phrase courtoise, parce que nous répugnons aux exagérations. D'accord avec les ambassadeurs Renard et Noailles, l'ambassadeur vénitien auprès de Marie Tudor représente les Anglais de ce temps-là comme prêts à embrasser toute espèce de religion, le judaïsme et le mahométisme aussi bien que le catholicisme (*il medesimo fariano della macometana ove della judæa*, etc.), pourvu que leur conversion leur rapportât quelque chose. *Manuscrit Barberin*, cité par Lingard. *Hist. of Engl.*, tome VII.

conquête pacifique, et, depuis lui, la maison d'Autriche a continué ces spéculations matrimoniales dans un intérêt d'avenir (1). Outre les magnifiques cadeaux offerts à la reine, on avait vu entrer à la Tour de Londres vingt chariots portant de longs coffres-forts remplis de lingots d'or, — qu'il avait fallu défendre contre une bande de conspirateurs, jaloux sans doute de ces membres du Parlement et de ces dignitaires de l'Église d'Angleterre qui trouvaient plus commode de tendre la main à la libéralité castillanne (2).

Il est vrai que si le roi catholique avait besoin de ce secours contre la France, le pape était justement encore le promoteur de la guerre contre celui dont le règne prolongé en Angleterre eût peut-être conservé à Rome sa domination spirituelle sur ce royaume à la foi chancelante. Paul IV continuait à Philippe II l'animosité qu'il avait jurée à Charles-Quint : cette passion toute personnelle n'eût pas suffi sans doute à égarer un pontife jusqu'à s'allier avec les hérétiques et les musulmans, quand il professait d'ailleurs sur la suprématie papale des doctrines dignes d'un Hildebrand et d'un Innocent III ; mais Paul Caraffa y joignait la passion de la nationalité italienne, la haine de cette domination étrangère contre laquelle la malheureuse Italie, fractionnée matériellement par la conquête, démoralisée par les factions intestines, proteste en vain depuis des siècles, tantôt sous un chef, tantôt sous un autre, acceptant toutes les alliances, au risque de se donner de nouveaux maîtres (3).

Depuis qu'il avait signé la trêve de Vaucelles (1555), Henri II se

(1) Bella gerant alii ; tu Felix Austria, nube !
Nam quœ Mars aliis dat tibi regna Venus.

M. Stirling rappelle aussi cette épigramme si souvent citée, de Mathias Corvino, et dont voici la traduction :

Laisse Mars et la guerre, Autriche fortunée,
N'as-tu donc pas pour toi Vénus et l'hyménée ?

(2) *Stowe et Heylin*, cités par Lingard qui raconte la conspiration de Kingston, Throckmorton et Udal, dont le plan était de surprendre la garde de la Tour et de s'emparer du trésor apporté par Philippe en Angleterre.

(3) Le cardinal Caraffa avait proposé à Soliman de renoncer à ses excursions en Hongrie pour envahir les Deux-Siciles. Bromato, *Vita di Paolo IV*, t. II, p. 309.

Né en 1476, Paul IV avait vu l'Italie dans sa liberté du XVe siècle. Les Espagnols, qu'il traitait de race maudite, moitié maure et moitié juive, lui étaient antipathiques comme les champions de la lutte de l'Empire contre la Papauté. — Mai par-

voyait sans cesse sollicité par Paul IV de la violer. Le cardinal Caraffa lui montrait en perspective le royaume de Naples et le duché de Milan, ces riches dépouilles qui avaient séduit autrefois Charles VIII, Louis XII et François Ier son père. Après avoir éveillé son ambition royale, le pape s'adressait à sa piété en prétendant qu'il appartenait au successeur de Clovis et de Charlemagne d'être le protecteur de la papauté, le vengeur du sac de Rome. Témoignait-il quelques scrupules, le cardinal Caraffa lui exhibait les pleins pouvoirs que lui avait confiés son oncle pour l'absoudre de l'obligation de ses serments. La belle Diane de Poitiers, sa maîtresse, gagnée par le cardinal, plaidait elle-même la cause de l'Église et admirait pieusement l'épée bénie que le cardinal avait apportée et remise au roi en grande cérémonie. Bref, Henri se voyait offrir à la fois, par le successeur de saint Pierre, les clefs du paradis et les clefs de Bologne, d'Ancône, de Paliano, de Civita Vecchia et même du château Saint-Ange. A de pareils arguments, quelle conscience aurait pu résister quand ils étaient encore répétés par les représentants de la noblesse française, les Guises, cette famille de politiques et de héros, avides de nouveaux lauriers et rêvant pour eux-mêmes un établissement en Italie ? L'occasion semblait trop favorable enfin, pour la laisser échapper, Charles-Quint ayant pour successeur un prince inférieur à lui, qui ne disposait plus que d'un trésor épuisé par ses succès mêmes et qui avait perdu toute influence en Allemagne, soit auprès des princes protestants, soit auprès de ceux qui, quoi que catholiques, s'étaient prononcés en faveur de son oncle Ferdinand ?

La guerre fut donc décidée à la cour de France ; et, toujours sous les auspices du pape, Henri une fois dégagé de l'obligation de la parole jurée, ne craignit pas de se prémunir contre Philippe de deux alliances auxquelles les nécessités de la politique ont fini par accoutumer la conscience des rois et des peuples, quelque scandaleuses qu'elles aient dû paraître d'abord. Ce n'était pas

lava di S. M. et della natione spagnola che non gli chiamasse eretici, scismatici, maladetti da Dio, seme di Giudei et di Mori, feccia del mondo, deplorando la miseria d'Italia che fosse astretta a servire gente cosi abjetta e cosi vile. Bern. Navagiero. — Voir aussi les dépêches des ambassadeurs français dans les Mémoires de Ribier. — *Histoire des Papes*, par Léopold Ranke.

assez d'avoir pour soi l'Écosse afin de balancer les secours fournis à l'Espagne par l'Angleterre alors sa vassale; ce n'était pas assez de fomenter en Angleterre même les trahisons et les rébellions des partisans de la princesse Élizabeth, ce que l'ambassadeur français appelait élégamment dans sa correspondance « tenir la puce à l'oreille de la royne; » — quoique en France les sectaires de la religion réformée ne fussent guère moins persécutés qu'en Angleterre, Henri ne craignit pas de resserrer ses liens avec les protestants d'Allemagne (1); enfin Sa Majesté Très Chrétienne, fidèle à la politique de François I^er^ et toujours sous prétexte de combattre l'ambition de la maison d'Autriche, comptait principalement sur le concours de la Turquie. Aujourd'hui encore nous avouerons avoir quelque peine à approuver complètement, même au point de vue français, cette politique des chevaleresques successeurs de Charles-Martel et de saint Louis, politique immorale qui opposait indifféremment la vérité à l'erreur et l'erreur à la vérité, l'hérésie au catholicisme et Mahomet au Christ. On nous dira que la France préparait ainsi, grâce à son alliance avec Soliman, le patronage qu'elle a long-temps exercé dans les lieux saints en faveur du culte latin : ah ! sans doute, et c'était bien le moins; mais ne risquait-elle pas, si Soliman avait eu deux successeurs dignes de lui, de faire de la Hongrie et de la Pologne deux pachaliks turcs? La France obtenait des consuls pour son commerce à Constantinople et dans les principales échelles du Levant; mais elle se résignait à payer un tribut pendant trois siècles aux corsaires d'Alger, qui réduisaient indistinctement à l'esclavage les chrétiens Grecs et Latins, les Espagnols et les Français. Osons le dire : pour nous, la grande gloire de Charles-Quint est d'avoir tenu tête à Soliman, d'avoir été le champion de la civilisation chrétienne contre le plus redoutable héritier des conquérants payens de Bysance, et de l'avoir été, malgré le pape et le roi de France; — quant à Philippe II, par le même sentiment, nous lui pardonnerions sans remords la ba-

(1) Presque au début de son règne (22 juin 1550), Henri avait confirmé par lettres-patentes « pour l'extirpation des hérésies, erreurs et fausses doctrines, » le droit accordé par François I^er^ à Mathieu Orry, docteur en théologie, d'exercer sans empêchement dans le royaume les *fonctions d'inquisiteur de la foi*, suivant le pouvoir qu'il en avait reçu du pape, etc. » *Histoire des ducs de Guise*, t. I^er^, p. 333.

taille de Saint-Quentin à cause de la bataille de Lépante (1).

Nous n'en proclamerons pas moins les grandes qualités de ce prince payen, parce que nous aurions voulu le voir aux prises avec son antagoniste chrétien, seul à seul, et sans les sacriléges alliances qui pouvaient rendre la partie fatalement inégale pour la civilisation de l'Europe catholique et protestante. Soliman le Magnifique, élevé sur le trône la même année que Charles-Quint fut couronné à Aix-la-Chapelle (1520), devait lui survivre pendant près de huit années, surveillant ainsi lui-même plus long-temps la consolidation de ses conquêtes et de ses lois, car Soliman fut législateur aussi bien que conquérant, grand politique aussi bien que grand capitaine. Ce n'est pas la péripétie la moins dramatique de son histoire que celle où, pour la première fois, Charles-Quint et lui furent en présence, Charles à la tête de cent vingt mille hommes tirés de l'Espagne, de l'Italie, des Pays-Bas et de l'Allemagne, Soliman avec plus de deux cent mille, qu'il avait conduits jusqu'aux portes de Vienne.

Il ne se livra point de bataille rangée, — Charles-Quint n'en livrait pas témérairement ; — mais Soliman, quoique d'un génie moins prudent que le sien, se défia ce jour-là de la fortune, ou plutôt, vaincu par cette prudence toujours sur ses gardes, il céda le champ de bataille, et rebroussa chemin jusqu'à Constantinople pour aller de là reculer en Asie les bornes de son empire. L'honneur de la campagne resta donc à son rival. Charles-Quint put, à diverses reprises, châtier les pirates d'Afrique, sans voir reparaître Soliman, qui ne se montra en Hongrie que vers l'année 1541. A cette époque, malheureusement, le sultan était rappelé par l'un des deux princes compétiteurs de ce royaume, qui préféra régner sous la protection ottomane plutôt que de céder le trône ou de le partager. Charles-Quint, à son tour, ne put intervenir en personne, tant ses ennemis du dedans et du dehors lui suscitaient d'embarras dans l'Empire. Soliman, néanmoins, malgré les sollicitations de la France, ne porta plus la guerre par terre au-delà des frontières de la Hongrie ; mais la marine turque et surtout les audacieux forbans de l'Afrique, ne cessèrent

(1) Voir l'ouvrage des *Négociations de la France dans le Levant*, recueillies par M. de Charriere.

jamais de menacer les côtes de l'Espagne et de l'Italie. Grâce à l'alliance de la France et de la Turquie, la Méditerranée risquait de devenir, sans Charles-Quint, non pas un lac français, noble ambition de notre nationalité maritime, mais un lac turc. Les forbans ne se contentaient pas d'*écumer* cette mer ; ils venaient aussi sur les côtes de Provence, comme sur celles de l'Italie et de l'Espagne, surprendre les villages, les hameaux et les petites villes, faisaient des *razzias*, emmenaient des captifs des deux sexes dans leurs repaires d'Afrique, d'où ils expédiaient le surplus sur les marchés de Constantinople, — à ce point que Barberousse se vantait d'en avoir pris et vendu, pour sa part, plus de seize mille. Ne pourrait-on pas dire que, sous prétexte de limiter et de tenir en échec l'influence de Charles-Quint, l'empereur catholique, et du roi Philippe II, son fils, *encore meilleur chrétien* que son père, le pape et le roi de France excitaient Soliman à peupler les harems de vierges chrétiennes et à faire ramer quelques milliers de chrétiens de plus, sur les galères turques ou barbaresques ? Effectivement, lors de la reprise des hostilités, Soliman devait faire agir, à la convenance du roi Henri II, une armée navale forte de cent vingt galères, tandis que ses troupes de terre, sous la conduite de Méhémet-Bassa-Begberley, assiégeraient Agram et les principales places de Hongrie (1).

La guerre éclata tout-à-coup, en 1557, sans déclaration préalable, toujours avec la sanction du pape qui, traitant le roi catholique comme il n'eût pas traité un roi barbare, dispensa Henri d'observer cette loi du code des nations, par laquelle un hérault d'armes devait dénoncer la rupture d'une trêve. Les hostilités étaient reprises presque en même temps sur les frontières de Flandres et en Italie.

En Flandres, à l'amiral Coligny échut le commandement des troupes françaises, — à Coligny, capitaine brave et habile, mais qui eut à combattre le duc Philibert de Savoie, auquel Philippe devait bientôt amener un renfort de huit mille Anglais sous les ordres du comte de Pembroke, renfort qui permit aux Espagnols de prendre l'offensive et de pénétrer jusqu'en Picardie.

(1) *Manuscrit Gaigneres*, v. 424, fol. 5.

En Italie, le duc de Guise avait franchi les Alpes « quasi comme ung miracle forçant le temps et la saison (1) ; » il était entré à Turin, avait pris d'assaut Valenza et occupé le duché de Milan, puis traversé rapidement le duché de Parme, pour se diriger par Bologne sur Rome, où il fit une entrée triomphale. A son approche, le duc d'Albe avait dû se retirer dans le royaume de Naples, manœuvre d'autant mieux indiquée que ce royaume était justement le prix de la guerre convoité par Guise personnellement. D'ailleurs, le duc d'Albe, temporiseur quand il le fallait, voulait laisser s'évaporer la *furia francese*, et il savait qu'à Rome même tous les cardinaux n'étaient pas aussi ennemis de l'Espagne que le pape, qui lui-même, malgré la violence de ses haines, commençait à trouver que ses protecteurs avaient interprété trop littéralement ses promesses. En effet, quand, amusé un peu trop long-temps par les honneurs qu'on lui rendit, et, s'apercevant qu'il avait perdu un temps précieux, Guise se dirigea contre Naples, il n'eut pas la bonne fortune de Charles d'Anjou. Quelques faits d'armes ne purent réaliser la facile conquête dont il s'était flatté. Les neveux du pape, jouèrent avec lui un double jeu, le cardinal Caraffa, aussi bien que ses deux frères, créés l'un duc de Paliano et l'autre duc de Montebello, — titre ducal que la victoire a rendu français, titre si glorieusement porté par le Bayard de nos guerres modernes. Vainement le duc de Guise remporta-t-il un premier avantage sur le duc d'Albe à Civitella, le prince lorrain se vit bientôt réduit à rétrograder comme si c'était lui qui était le vaincu. Il écrivait en France qu'il était la dupe des « mensonges et piperies de toute cette génération des Caraffa, » et demandait son rappel ou des renforts qui lui évitassent une honteuse retraite. — Si du moins le pape avait voulu lui livrer les places de Pérouse, d'Ancône et de Civita-Vecchia, offertes naguères en garantie des engagements stipulés ; mais le pape éludait de tenir parole, en véritable Italien non moins défiant de ses amis que de ses ennemis, et, dans une récente promotion de cardinaux, deux des prélats désignés par Henri avaient seuls reçu la barrette, quoiqu'il eût été convenu qu'on la donnerait à un assez grand nom-

(1) *Manuscrit Gaigneres : Histoire des ducs de Guise*, par M. de Bouillé.

bre de prélats français, pour leur assurer la majorité dans un futur conclave.

A son tour, ce fut le duc d'Albe qui s'avança sur Rome, et Paul V, plutôt que de s'exposer au sort de Clément VII, ne se servit de la présence des Français dans ses États que pour obtenir une paix moins désavantageuse de ces impériaux qu'on avait l'air de regretter dans Rome... pour les maudire encore quand ils y seraient rentrés (1). La Rome d'aujourd'hui est peut-être comme la Rome d'alors.

Cependant, la fortune souriait à Philippe II en France comme en Italie. N'étant qu'à demi surpris par la rupture de la trève, à laquelle ils s'attendaient, les généraux espagnols avaient franchi la Meuse. Menaçant tour à tour Marienbourg, Guise et Rocroi, ils finirent par investir Saint-Quentin, ville alors très forte, dans laquelle Coligny, gouverneur de la province, crut devoir se renfermer. Il vit accourir à son secours le connétable de Montmorency, son oncle, qui livra, à la date du 10 août, cette bataille fatale pour la France, dont le désastre n'a été surpassé par la déroute de Waterloo que parce que Philippe II ne sut pas profiter de la victoire. Philippe ne se rappela de la vie de son père en ce moment que sa vaine tentative contre la Provence, « où il était entré en mangeant des faisans pour en sortir en mangeant des racines (2). » La déroute des Français avait été complète ; plus de trois mille hommes et les principaux officiers avaient péri dans quatre heures d'un vrai carnage ; un plus grand nombre encore étaient prisonniers, le connétable lui-même, blessé au dos « d'un coup de pistolle dont il cuida mourir (3). » Quinze jours après, Coligny se voyait forcé de rendre son épée à un officier espagnol, et de laisser piller la ville par ses vainqueurs, trop heureux qu'ils se contentassent de cette proie à deux ou trois journées de la capitale. On prétend que les Anglais et les Espa-

(1) «Le bonhomme (Paul IV), » écrivait l'ambassadeur Selve à Henri II, « peult bien louer Dieu de la venue de M. de Guise, sans lequel (au gouvernement qui est icy) je crois que les ennemis auraient bon marché. » (*Manuscrit Dupuy*, v. 44.)

(2) *Histoire de Henri II*, par Lambert, lib. IV. *Histoire de Philippe II*, par Cabrera. Philippe II se rappela aussi que Charles-Quint avait toujours déclaré que la France ne consentirait jamais au démembrement de ses provinces. *Histoire de Philippe II*, par Robert Watson.

(3) *Voyages d'Ambroise Paré.*

gnols se prirent de querelle après la bataille, ce qui dut contribuer à rendre Philippe si modéré (1).

Charles-Quint, qui suivait jour par jour sur la carte la marche de ses armées en Italie et en France, pressait, comme nous l'avons dit, l'expédition des renforts; car il savait que les meilleures combinaisons peuvent échouer si on ne prévoit pas les chances d'un premier revers, la fortune des armes étant journalière et la victoire elle-même embarrassant quelquefois un général qui n'a pas les moyens de tenir long-temps la campagne. Aussi, le 5 juin, se sentant à la fois « de bonne humeur et en bonne santé, » il avait promis aux moines de dîner le lendemain avec eux dans le réfectoire; il tint parole le 6, et se montra très gai (*muy alegre*) à table, quoiqu'il eût reçu le matin la nouvelle « de la prise de Quirasco et de Volcanera (2). » Il ne méprisait pas la fougue nationale d'une armée française commandée par le duc de Guise; mais il avait confiance dans la ténacité espagnole et la prudence du duc d'Albe.

Le mois suivant, en effet, c'est le duc d'Albe qui a pris l'offensive, et, en Flandres, le duc Philibert-Emmanuel a franchi la frontière française. Charles-Quint pense que l'on pourrait pousser la guerre un peu plus activement; mais son fils lui écrit de Cantorbéry qu'il se rend à l'armée en personne, et Charles ne doute pas que la présence du roi ne stimule l'ardeur de son général. Dans les premiers jours de ce mois d'août, le grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara vient lui faire visite et le laisse parfaitement rassuré sur la marche des choses, ne croyant nullement qu'il soit besoin de sa présence en Navarre où, tout en continuant d'écouter les propositions d'Escurra, il recommande au duc d'Alburquerque, le vice-roi, d'être sur ses gardes, « parce qu'il soupçonne fort le duc de Vendôme de jouer un double jeu avec

(1) *Histoire Universelle*, de J.-A. de Thou, liv. XIV.

(2) « Une table séparée fut disposée pour lui dans le réfectoire; le buffet était à » côté, où se tenait Guillaume Van Male, le seul de ses gentilhommes qui l'accom- » pagnât pour découper les viandes et diriger l'ordre du service..... Lorsque l'Em- » pereur se leva de table, plusieurs mets restaient intacts. « Je ne vous en tiens » pas quitte, qu'on me les garde, » répondit-il au prieur qui s'en plaignait, et en » même temps il fit courtoisement l'éloge du bon repas qu'on lui avait servi. » Telle est la description abrégée de ce banquet, dans le manuscrit du Hyéronimite anonyme, analysé par M. Bakhuyzen Van Den Brink, p. 38 et 39.

l'Espagne et la France. » Ce ne fut que le 22 août, par une lettre du secrétaire Vasquez, datée du 20, que Charles-Quint apprit la première nouvelle de la bataille de Saint-Quentin, dont les détails, plus circonstanciés, arrivèrent successivement. Le courrier spécial que Philippe II envoyait à son père reçut une chaîne d'or et une gratification en ducats. Une messe solennelle fut célébrée le 7 septembre dans l'église du monastère, pour remercier Dieu de la victoire, et, par l'ordre de Charles-Quint, d'abondantes aumônes furent distribuées aux pauvres. Mais, tandis que sous les voûtes d'un cloître, le moine Charles-Quint, « Fray Carlos, » comme l'appelait en riant le commandeur de l'ordre d'Alcantara, demandait : « Mon fils est-il à Paris ? » Philippe, sous sa tente de roi victorieux, faisait vœu de dédier à saint Laurent un édifice moitié palais, moitié couvent, qui aurait la forme du gril de ce saint martyr. Rien n'est plus propre à faire ressortir la différence des caractères de ces deux princes (1).

Ce contraste se reproduit dans l'issue de la campagne d'Italie. Charles-Quint se consolait de voir son fils renoncer à marcher sur Paris, en pensant que le duc d'Albe entrerait au moins à Rome. Il se préparait à demander une seconde fois pardon à Dieu d'avoir été forcé de faire un pape son prisonnier, et à ordonner des prières publiques pour la délivrance de Paul IV, comme jadis pour celle de Clément VII, sans plus dispenser Paul que Clément d'une dure rançon. S'il avait eu plus de scrupules la seconde fois que la première, ils auraient été parfaitement

(1) Philippe était resté à Cambray où l'on vint lui annoncer la victoire. Faut-il en conclure, comme presque tous les historiens, que le fils de Charles-Quint s'étonnait que « son père eût trouvé tant de plaisir à la musique des balles. »

Trente ans plus tard, un officier montrait au duc de Bragance le somptueux palais-monastère de l'Escurial, et lui disait avec emphase : « Le roi l'a bâti pour accomplir le vœu qu'il avait fait au ciel, s'il pouvait être victorieux le jour de la bataille de Saint-Quentin. » — « Celui qui faisait un si grand vœu devait avoir une grande peur, » répartit vivement le duc de Bragance. Cette saillie du duc de Bragance est devenue un brevet de poltron décerné à Philippe II, dont nous nous contenterons de dire qu'il n'était pas un roi martial, quoiqu'il se soit livré sous son règne quelques-unes des plus grandes batailles de l'histoire moderne. Il eut du moins le mérite de rendre hommage à la vertu guerrière du véritable vainqueur de Saint-Quentin. Le duc de Savoie s'étant présenté pour lui baiser les mains, après la victoire, Philippe l'embrassa en lui disant : « C'est à moi de baiser les vôtres dont une si belle victoire est l'ouvrage. »

apaisés par une consultation des théologiens d'Espagne ; mais Philippe, soit qu'il eût réellement une dévotion plus sincère pour la tiare, abstraction faite du front qui la portait, soit qu'il espérât plus d'avantages de sa générosité que de la rigueur de ses représailles contre celui qui l'avait, lui aussi, « traité plus mal qu'un hérétique, » recommandait au duc d'Albe d'écouter favorablement les propositions des Caraffas (1).

Le duc signa donc le 14 septembre 1557 une capitulation qui étonna ceux-là mêmes qui se montraient si humbles après s'être montrés si outrageants. Le général de Philippe n'entra à Rome que pour fléchir le genou au nom de son maître devant le pontife, et se faire absoudre du crime d'avoir envahi les États de l'Église. La pape et le duc proclamèrent une amnistie réciproque, le duc restituant au pape les places prises, à la condition, il est vrai, que les fortifications en seraient rasées. On n'osa pas révéler tout d'abord à Charles-Quint les clauses de ce traité ; mais la seule nouvelle d'une capitulation signée hors de Rome suffit pour lui faire comprendre qu'on s'était un peu trop pressé de conclure la paix. Quand il en connut enfin les articles, il s'écria que c'était une paix qui lui paraissait honteuse, et il se livra à un accès de colère, immédiatement suivi d'un accès de goutte. L'accès de goutte, qui fut un des plus violents qu'il eût ressentis, était passé que la colère durait encore : « Il ne cesse de parler entre ses dents de la paix avec le pape ! » écrivait Quixada.

Si, comme on l'a dit, il avait toujours conservé au duc de Guise une rancune du siége de Metz, Charles-Quint se voyait enlever une belle revanche ; car, selon lui, le duc d'Albe aurait dû non-seulement prendre Rome, mais y faire Guise prisonnier. Le génie de celui-ci semblait, en effet, avoir fléchi dans cette expédition, où il aurait fallu déconcerter par plus d'audace un ennemi prudent et un allié hypocrite (2). Il fut heureux de

(1) Comme il est convenu que Philippe II fut un profond politique, incapable de la moindre générosité, *même envers le pape*, M. Stirling insinue qu'il méditait déjà d'obtenir de Paul IV la sanction papale pour la spoliation des abbayes des Pays-Bas.

(2) Ce n'est pas seulement l'Aretin qui appelait ce pape hypocrite.

Caraffa ippocrita inflergardo, etc.
(*Cap. al re di Francia.*)

Paul fut hypocrite avec le duc de Guise ou ses neveux se chargèrent de l'être pour lui ; mais c'était un homme trop emporté pour être naturellement dissimulé.

pouvoir s'embarquer sans son armée à Civita-Vecchia. Après une relâche à l'île de Corse, il reparut tout-à-coup dans la France consternée de ses récents désastres et, quoique fugitif, il se vit proclamer le héros sauveur de la patrie, l'arbitre de ses destinées. Il devait, au bout de quelques mois, causer un nouveau chagrin au solitaire de Yuste par la prise de Calais; mais nous avons déjà trop anticipé sur la chronologie des évènements, et nous devons revenir sur nos pas.

Une des affaires les plus difficiles, menées à bonne fin par l'Empereur pendant l'année 1557, fut le subside qu'il obtint des grands dignitaires de l'Église, qui n'ignoraient pas que le Pape, leur chef spirituel, était le promoteur de la guerre. Sa Sainteté ne se contentait pas de faire gronder sur Charles, sur Philippe et même sur Marie Tudor, les foudres de l'excommunication. Par ses bulles et ses déclarations, placardées sur la Porta-Cœli de Séville (1) comme sur les poteaux à affiches de Londres, il prétendait encore forcer les fidèles à garnir le fisc romain plutôt que celui du roi d'Espagne, réclamant à son profit l'impôt de la Croisade et autres redevances ecclésiastiques. C'était beaucoup d'avoir obtenu des prélats et des théologiens de la Péninsule qu'ils se fussent déclarés sur ces questions du côté de l'autorité temporelle. Pour les faire contribuer aux frais de la guerre, il fallut tout l'ascendant de Charles-Quint, son adresse courtoise avec les uns, sa volonté absolue avec les autres. L'archevêque de Tolède, Siliceo, n'eut besoin que d'une lettre impériale pour s'exécuter, et versa la somme de quatre cent mille ducats; l'évêque de Sarragosse regretta de ne pouvoir en donner que vingt mille, somme proportionnée à son moindre revenu; l'évêque de Cordoue avait fait une offre assez vague, qu'on interpréta littéralement et de laquelle Charles-Quint se hâta de le remercier de peur qu'il ne cherchât un faux-fuyant pour se dédire. Le riche archevêque de Séville, Fernando de Valdez, fut

(1) La *Porte du ciel* de Séville, fondée en 1450, était la porte du Faubourg-Saint-Bernard, sur laquelle l'on affiche encore les bulles du pape et entre autres la *bulle de la croisade*, accordée par Innocent III en faveur des *croisés* et de ceux qui désirent faire gras en carême et les jours maigres, moyennant finance. Cette bulle ne rapportait pas moins de quatre millions au pape. Voir le *Handbook* de M. Ford, tome Ier, p. 276.

celui qui défendit avec le plus d'obstination son trésor. C'était un vieillard de soixante-quatorze ans, qui se retrancha d'abord dans les métaphores. Il ne niait pas sa reconnaissance de la faveur à laquelle, plus qu'à son mérite, il attribuait sa promotion au second siége épiscopal de la Péninsule. Il lui en coûtait d'opposer un refus à la requête qui lui était faite ; mais il avait consacré ses immenses richesses à bâtir des colléges à Salamanque et à Oviédo, des institutions charitables, des chapelles, etc., une entre autres qu'il venait de fonder tout récemment, avec l'intention d'y faire dire des messes perpétuelles pour l'âme de l'Empereur et de l'Impératrice. Charles-Quint ne se laissa pas prendre à ces belles paroles, quoiqu'il eût affaire à un prélat qui cumulait avec la mitre la redoutable fonction de grand-inquisiteur. Il ne voulut pas croire qu'un si habile administrateur du *bien des pauvres*, s'exposât ainsi à être lui-même à l'aumône, faute d'une réserve pour les temps mauvais. Le prélat se réfugia dans un monastère pour garantir sa personne d'abord, et offrit de rendre ses comptes si on voulait lui envoyer un employé du fisc. Il espérait éluder ainsi l'emprunt forcé auquel s'étaient soumis les autres prélats; mais on avait vu arriver à son palais six mules chargées d'argent. Contre son attente, on accepta donc la vérification, et il lui fut prouvé qu'il pourrait facilement donner au roi cent cinquante mille ducats sans diminuer beaucoup ses bonnes œuvres. Il s'estima heureux de faire accepter le tiers de cette somme... qu'il prétendit emprunter à ses pauvres... Evidemment, s'il avait eu affaire à Philippe II plutôt qu'à Charles-Quint, le rusé prélat s'en fût tiré avec les messes pour lesquelles il promettait d'entretenir sept chapelains dans sa nouvelle chapelle des Asturies.

Ruy Gomez de Silva, lorsqu'il était venu la première fois à Yuste de la part de Philippe II, avait été envoyé par Charles-Quint à l'archevêque de Séville, pour que celui-ci comprît bien que le père et le fils étaient parfaitement d'accord sur la question des subsides ecclésiastiques comme sur le reste. Ce confident de Philippe II avait plu à l'Empereur, qui voulut, par exception, qu'il eût son logement dans l'enceinte du couvent et non dans le village de Quacos, comme la plupart de ses hôtes ou visiteurs. Ruy Gomez avait, dans sa première jeunesse, appartenu

à la Maison impériale, et Charles retrouvait en lui un des pages qui, lors de son mariage avec l'Impératrice, portaient la queue de la robe nuptiale. Il représentait la grande maison portugaise de Silva, dont la fabuleuse généalogie remontait à Silvia, cette fille du roi Numitor d'Albe la Longue, que le dieu Mars enleva aux autels de Vesta. D'abord mentor de Philippe et puis son favori, Ruy Gomez devait un jour pousser son dévoûment jusqu'à autoriser ce monarque à jouer auprès de la future princesse d'Eboli, sa femme, le rôle de Mars auprès de la mère de Romulus et de Rémus. Mais rien ne prouve qu'à cette époque la jalouse Marie Tudor eût pu établir ce grief contre le favori du roi qui, sérieusement préoccupé de pensées toutes martiales, fut heureux de voir arriver en Flandres Ruy Gomez presque en même temps que lui avec une troupe de braves Espagnols et une caisse militaire remplie par les évêques. Philippe II avait aussi chargé Ruy Gomez de consulter Charles-Quint pour savoir si, dans l'intérêt de leur commune politique, il ne serait pas utile de faire venir le jeune Don Carlos à Bruxelles pour y recevoir, en sa qualité d'héritier présomptif, le serment d'allégeance des sujets du vieux duché de Bourgogne, auquel cas Ruy Gomez eût emmené ce jeune prince avec lui. L'Empereur ne fut pas de cet avis, trouvant Don Carlos encore trop enfant, ou peut-être, au contraire, craignant l'impression que pourrait produire sur un caractère difficile et une ambition précoce, cette espèce d'association à la couronne qui n'était pas cependant sans exemple dans l'histoire des monarchies espagnoles.

Nous avons dit les préventions défavorables conçues par Charles-Quint contre son petit-fils, lorsqu'il l'avait vu pour la première fois à Cabezon et à Valladolid. Elles n'étaient pas dissipées par la lecture des lettres du gouverneur de l'infant d'Espagne, Don Garcia de Tolède, qui avait ordre de le tenir au courant de l'éducation de son élève. Don Garcia n'allait pas aussi loin que ceux qui accusaient Don Carlos d'égorger de ses mains des lièvres et autres animaux pour repaître ses yeux de leurs tortures et de leur agonie; mais il se plaignait de son caractère farouche, ombrageux, colère, ennemi de toute application et de toute contrainte. Si encore il n'avait eu que la répugnance des livres : c'est le malheur de beaucoup d'écoliers, nés princes ou sans nais-

sance; mais l'infant d'Espagne, qui avait semblé d'abord plein d'une ardeur guerrière, n'aimait guère mieux les exercices des princes de son âge que les *offices* de Cicéron : il ne mettait aucune vanité à bien monter à cheval ni à bien faire des armes : il se livrait avec la même indolence au jeu comme à l'étude, fâcheux symptômes en effet, indication trop sûre d'un naturel peu aimable et que le gouverneur attribuait à un tempérament qui exigeait des « remèdes laxatifs ; » car les gouverneurs, quand leur morale n'est pas écoutée, appellent volontiers la médecine à leur secours, afin de mettre à couvert la responsabilité de leur méthode. Don Garcia proposait de conduire Don Carlos à Yuste, pour dompter l'indocile Infant avec l'aide de son aïeul ; mais Charles-Quint n'entendait pas tenir école dans sa retraite, comme jadis Denys de Syracuse, quand il descendit du trône, d'autant plus qu'il voyait approcher le moment où il lui serait impossible de résister plus long-temps à la tristesse du fidèle Quixada, qui s'accoutumait mal à vieillir loin de sa Dona Magdalena et de cet autre écolier, dont certainement le majordome donnait des nouvelles à son maître avec un langage plus paternel que celui du gouverneur de l'indompté Don Carlos (1).

Charles-Quint lui-même voyait avec peine l'absence de Quixada, qui était parti pour Villagarcia depuis le mois d'avril. Le majordome fut invité, directement et indirectement, à ne pas prolonger son absence. L'Empereur, attendant la visite des reines ses sœurs, comptait sur lui pour leur réception ; « et puis, écrivait Gaztelu, les moines qui se sont emparés du service ne

(1) Il est raconté, dans le *Manuscrit Gonzalès*, que le jeune don Carlos ayant remarqué, dans les mains de son grand-père, une espèce de chaufferette ou étuve portative (*stufa*), la lui avait demandée avec l'insistance d'un enfant gâté peu accoutumé aux refus, et que Charles-Quint avait été forcé de lui répondre : « Pour l'avoir tu attendras que je sois mort. » Un fait non moins puéril venait de brouiller, en Portugal, l'infant Don Sébastien avec Jean III, le jeune prince s'étant mis à pleurer parce qu'on lui donnait à boire dans une tasse moins belle que celle du roi son ayeul, et celui-ci ayant vu là un symptôme d'ambition précoce, comme si Sébastien eût convoité sa couronne. Don Carlos, ajoute-t-on, offensa aussi Charles-Quint en lui parlant avec peu de respect, et en gardant, devant lui, son béret sur la tête, comme s'il eût voulu revendiquer fièrement, malgré son âge, ce privilége des princes et des grands d'Espagne. Enfin, le vénitien Badouaro prétend qu'avec une malice encore moins respectueuse, Don Carlos osa donner à Charles-Quint

comprennent pas Sa Majesté; je crois qu'il s'aperçoit enfin qu'il s'est trompé en les croyant propres à remplacer ses serviteurs habituels. » Quixada dut être d'autant plus charmé du compliment, que (nous l'avons dit) il était de ces bons chrétiens qui trouvaient, comme M. de Lachaux, le chambellan belge, que les moines étaient naturellement trop portés à abuser des priviléges de leur robe.

A tout prendre, si la présence de Quixada était nécessaire pour remettre le bon ordre dans le palais, c'était un peu la faute de Charles-Quint. L'Empereur, encourageant les familiarités de ses hôtes, devait finir par paraître moins imposant à leur yeux que l'austère majordome. Ces familiarités ont donné dans les chroniques de l'ordre, une espèce d'immortalité à ce frère Alonzo Mudarra, qui avait renoncé à la gloire mondaine de ses fonctions de la vie civile pour devenir l'obscur chef de la cuisine de Yuste. Charles-Quint riait volontiers des semonces un peu brusques que frère Mudarra adressait à la fille qu'il avait eue avant d'être moine et qui venait de temps en temps saluer son père avec une toilette dont la coquetterie le choquait comme une livrée de Satan: « Ma fille, » disait-il en se parant, lui, de son plus sale tablier, « voyez quel est mon costume de gala: je mets tout mon » orgueil et tout mon plaisir dans l'humilité et l'obéissance: vos » belles robes de soie et vos vanités féminines ne m'inspirent » plus qu'une pitié profonde. »

Charles-Quint se préparait à faire un accueil plus gracieux aux princesses de sa famille; mais il était trop partisan de la

une leçon de courage, qui eût été mieux à l'adresse de Philippe II. L'enfant se faisait raconter, par l'Empereur, ses campagnes, et après le récit de la retraite d'Inspruch, il l'arrêta et dit : « — Je suis assez content de ce que j'ai entendu jusque-là, mais je n'aime pas que vous ayez pris la fuite. — Et qu'aurais-tu donc fait, à ma place? — Je n'aurais pas fui. — Quoi! trahi par tes alliés, souffrant de la goutte, au risque d'être surpris et fait prisonnier? — Je n'aurais pas fui. » Badouaro dit que Charles-Quint rit beaucoup de cette saillie ainsi que tous ceux qui l'entendirent. Un pareil *commentaire* des campagnes du César espagnol eût émerveillé le grand commandeur don Luis d'Avila. Il n'en est pas fait mention dans le *Manuscrit Gonzalez*, non plus que de la cruauté de Don Carlos envers les jeunes lièvres; mais Strada, qui croit qu'une chute avait altéré le cerveau de l'Infant, le raconte comme Badouaro : « — Ferox ac violentum Carolo ingenium malo fuit, idque statim a pueritiâ observatum: cum oblatos lepusculos sua jugularet ipse manu corum que aspectu palpitanium et expirantium frueretur. »

discipline pour approuver que les femmes eussent facilement accès à la porte du monastère. Lorsque Fray Nicolas de Segura et Fray Juan de Herrera, les visiteurs officiels de l'ordre, vinrent faire leur inspection tri-annuelle, ils s'informèrent, de la part du général, si tout était à son gré, ou si quelque chose lui semblait requérir remède : « Tout me paraît bien, » répondit-il, « si ce n'est qu'il vient beaucoup trop de jeunes filles recevoir les aumônes que la maison distribue et parler avec les moines, ce qui provoque les remarques de mes gens. » Défense fut faite désormais, par une proclamation, aux mendiants de l'autre sexe de franchir la limite d'un oratoire situé à deux portées d'arbalète des murs extérieurs, sous peine de recevoir cent coups de fouet (cien azotes). — « A notre tour, dirent les visiteurs, nous formulerons quatre griefs ou recommandations à Votre Majesté : — qu'à l'avenir elle veuille bien s'abstenir : — 1° D'exciter nos frères au péché de gourmandise par quelque régal extraordinaire ; — 2° De reconnaître par un don d'argent les services qu'un moine lui aurait rendu, car un moine ne doit rien posséder en propre ; — 3° De ne jamais intervenir, soit par lui-même, soit par la recommandation de sa fille la régente, quand un religieux a encouru une peine disciplinaire ; — 4° De ne jamais hésiter à employer à son service un membre de l'ordre, serait-ce le général, tous étant trop honorés de lui être agréables. — » Il résulta de ces remontrances en quatre points une explication toute cordiale, et l'Empereur promit de s'y conformer, en se disant très édifié de la visite de ces inspecteurs qui expédiaient, selon lui, leur besogne avec une conscience et une célérité dignes d'être imitées par les officiers de l'État.

Il y avait cependant, il nous semble, dans le troisième paragraphe formulé par les révérends pères, une allusion à la protection accordée par Charles-Quint à Fray Juan d'Ortega, cet aimable religieux dépossédé du généralat, et que son successeur ne pouvait voir sans ombrage prolongeant son séjour à Yuste. Soit que Fray Juan l'eût compris de même, soit par raison de santé, seul motif qu'il donna, il retourna dans son couvent d'Alba de Tormes. Là, il se mit entre les mains d'un empirique, et mourut, laissant dans sa cellule le manuscrit de ce roman que le licencié Perez, le bon curé de Don Quichotte,

n'eût probablement pas condamné au feu s'il l'eût trouvé dans la bibliothèque du chevalier de la Manche. Charles-Quint fut très affligé de la mort de Fray Juan d'Ortega, lorsqu'il l'apprit dans les derniers jours du mois d'août.

Peut-être le confesseur Juan de Regla n'aurait-il pas été étranger au départ de Fray Ortega, si nous devions adopter l'opinion des chroniqueurs qui font de ce directeur de la conscience de l'Empereur un moine jaloux de ceux de sa robe aussi bien que des religieux de la société de Jésus. Le confesseur devait être satisfait au moins de la déférence que son auguste pénitent lui témoignait, tout en exigeant de lui, comme nous l'avons vu, une assiduité de chaque jour et de chaque heure. Charles-Quint voulait que Juan de Regla demeurât assis en sa présence, et il l'empêchait même de se lever quand entrait le chambellan de service ou un autre des officiers de sa maison. « N'êtes-vous pas mon *père* spirituel ? » lui disait-il, quand Fray Juan hésitait à accepter tant d'honneur, — plus modeste, en apparence du moins, que Talavera, le confesseur de la grande reine Isabelle, qui, même lorsque la princesse priait avec lui, restait gravement assis, sous prétexte que dans ses actes de dévotion son rôle était de représenter le Juge tout-puissant aux pieds de qui doivent s'humilier les rois de la terre (1).

Avant que Fray Juan d'Ortega eût pris congé de l'Empereur, on avait vu arriver à Yuste un lettré ecclésiastique, ancien chapelain de sa maison impériale, précepteur de Philippe II, et nommé depuis plusieurs années un des historiographes ou coronistas de Sa Majesté. C'était Juan Ginès de Sepulveda, à qui la littérature espagnole, prodigue en classiques parallèles, a décerné le titre du Tite-Live de l'Espagne. Les historiographes ou coronistes de Charles-Quint étaient, les uns, chargés de la chronique générale des évènements, comme Ocampo et Garybay ; les autres devaient écrire plus spécialement la chro-

(1) « C'est ici le tribunal de Dieu, et c'est moi qui suis son ministre, » disait Talavera. Isabelle, qui avait le sentiment de sa dignité, avait d'abord paru surprise ; mais elle se rendit à une pareille raison. Ces anecdotes rétrospectives ont, selon nous, le double intérêt de peindre les mœurs générales de l'Espagne et l'influence de la tradition de famille sur le solitaire de Yuste. Voir *l'Histoire de l'Ordre de Saint-Jérôme*, par le père Siguenza, et un dialogue manuscrit sur Talavera, cité par M. Prescott, *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, tom. Ier, p. 267.

nique personnelle ou biographie du souverain, comme Guevarra, Sepulveda, Mexia et ceux dont le nom est moins connu, car le nombre en était indéterminé, ce qui semblait promettre à la postérité plus de détails que nous n'en avons sur le règne du grand Empereur. Malheureusement, presque tous ces historiographes, coronistes et biographes officiels, commençant leur récit à Adam, à Hercule, ou pour le moins aux Césars de Rome, mouraient avant d'être arrivés au César de l'Espagne. Grâces soient rendues à ceux qui, au moyen de ce qui devait leur paraître une vaste lacune, nous ont fait réellement connaître, à l'exemple de Sepulveda, quelques-uns des faits et gestes de leur héros! Ginès de Sepulveda, qui avait alors la soixantaine, avait débuté jeune dans les lettres. Ayant fréquenté les universités d'Italie, et vécu avec leurs doctes professeurs, il aimait la polémique non moins que l'histoire. Il avait écrit sur des questions théologiques, philosophiques, politiques, militaires même, croisant la plume tour à tour avec Erasme et Las Casas, défendant le catholicisme contre l'un et le droit de faire les Indiens esclaves contre l'autre, quoique assez tolérant, d'ailleurs, envers les ennemis de la foi, et ayant la franchise de déclarer aux conquérants du Nouveau-Monde qu'on ne devait priver de la liberté une nation conquise qu'après avoir employé la douceur pour la convertir, — parce que, selon lui, la révolte seule légitimait la servitude. Bref, Ginès de Sepulveda était libéral comme on pouvait l'être en ce temps-là. Ses thèses et ses écrits lui avaient valu plusieurs bénéfices qu'il cumulait, en toute sécurité de conscience, avec sa pension de coroniste impérial, et il était allé se fixer à Pozoblanco, près de Cordoue, lieu de sa naissance, pour y rédiger ses quinze livres de *rebus gestis Caroli Quinti, imperatoris et regis Hispaniæ* (1). C'était bien le moins, l'Empereur se fixant lui-même en Espagne, que le peintre demandât quelques séances à son auguste modèle, d'autant mieux qu'un bénéfice de plus, à lui conféré récemment (l'archiprêtrise de Ledesma), exigeait que le nouveau titulaire fît le voyage de Salamanque pour prendre possession. Or, une fois à

(1) Cette chronique de Charles-Quint était restée manuscrite jusqu'en 1780, époque où elle parut dans la belle édition des *Œuvres de Sepulveda*, 4 vol in-4°, publiée par l'Académie d'histoire espagnole.

Salamanque, les deux tiers du chemin étaient déjà parcourus entre Cordoue et Placencia.

Van Male était pour Sepulveda un vieil ami, motif de plus pour franchir les frontières de l'Estramadure. Charles-Quint et Van Male furent également ravis de le voir. Sepulveda passa quelques jours à Yuste, s'entretenant de son histoire avec l'Empereur et de ses chers auteurs latins avec le secrétaire, son rival dans la composition des épîtres latines. Une des plus agréables de celles de Sepulveda est consacrée à raconter à son ami son retour de Yuste à Salamanque, épisode d'une véritable Odyssée, car le chroniqueur fut surpris par un orage dans les montagnes; forcé de descendre de sa mule, il marcha pendant trois lieues à travers la boue ou la neige, et arriva dans le siége de son nouveau bénéfice avec un rhume qui faillit être mortel... mais dont il fut si bien guéri, grâce aux soins du chanoine son hôte, que nous voyons, dans la *Biographie universelle*, Juan Ginès de Sepulveda vivre au-delà de quatre-vingt-trois ans (1).

Don Luis d'Avila, le grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara, l'auteur des *Commentaires de la guerre d'Allemagne*, le *collaborateur* de Charles-Quint et de Van Male, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, habitait une résidence trop voisine de Yuste pour qu'il pût ou voulût se dispenser d'y venir aussi entretenir son ancien maître de leurs campagnes, certain, comme il l'était, d'être le bienvenu. Un jour qu'on annonçait son arrivée à l'Empereur pendant que Sa Majesté était à table et avait déjà attaqué un chapon avec son meilleur appétit : « Qu'on garde pour le grand-commandeur ce qui reste de ce chapon, »

(1) Quoique le *Manuscrit Gonzalez* ne mentionne la visite de Juan Ginès de Sepulveda que dans une note à la date de mai 1558, cette visite eut lieu en mars 1557. — Sepulveda ayant surtout écrit en latin, M. Ticknor en parle très brièvement dans sa belle histoire de la littérature espagnole. Les thèses publiques que le coroniste impérial soutint contre Las Casas firent beaucoup de bruit, et il fallut que Charles-Quint intervint pour faire plaider les deux antagonistes devant un tribunal de théologiens. Sepulveda avait traduit la politique d'Aristote et écrit une vie du cardinal Albornos. Nous remarquons, parmi ses premiers ouvrages, une allocution à Charles-Quint, pour l'exhorter à faire la paix avec toutes les puissances chrétiennes et à tourner ses armes contre les Turcs. *Ad Carolum V cohortatio, ut facta cum omnibus christianis pace, bellum suscipiat in Turcas*, Bologne, 1529. Ce n fut que cinq à six ans après cet écrit que Sepulveda fut nommé historiographe.

dit Charles-Quint ; « qui sait s'il y en aurait un autre à lui servir? » marque de haute faveur en même temps que de cordiale amitié, quoiqu'on l'ait citée aussi pour prouver que, rigoureux sur l'étiquette impériale jusque dans sa retraite monastique, Charles-Quint aurait cru la violer si, plus cordialement encore, il avait invité son compagnon d'armes à s'asseoir à table avec lui, comme il avait jadis invité le duc d'Albe. Dans un des entretiens qu'ils eurent ensemble à Yuste, don Luis d'Avila lui décrivit les fresques qu'il faisait exécuter dans son château de Placencia, et il cita entre autres une peinture de l'affaire de Renti, cette bataille que le duc de Guise avait livrée aux Impériaux en 1554, bravant les reîtres du comte Wolfram, qui s'étaient hideusement noirci le visage pour paraître plus terribles, et ces premiers canons tournant sur leurs roues, appelés *les pistolets de l'Empereur*. Le sujet était délicat, car la victoire avait été réellement gagnée par le prince lorrain, lorsqu'une retraite inexplicable, « sonnée, » dit un pamphlet du temps, « par le souffle de l'Envie (1), » permit à Charles-Quint de secourir la place assiégée et de se proclamer le vainqueur. L'artiste, sous l'inspiration de Don Luis d'Avila, avait assez naturellement fait fuir les Français à toute bride ; mais la conscience de Charles-Quint le força de déclarer au grand-commandeur qu'il serait honnête de modifier cette fresque : « Qu'on voie, dit-il, que ce fut plutôt une honorable retraite qu'une fuite, parce qu'en vérité ce n'en fut pas une. » Pouvait-on demander davantage à celui qui avait perdu sous les murs de Renti deux de ses fameux *pistolets ?* Au reste, si Don Luis d'Avila relatait avec sa plume une victoire moins douteuse que celle de sa fresque, il n'y épargnait pas les embellissements de la poésie. Tout en protestant contre la simplicité de son style véridique quand il avait à célébrer les exploits « d'un Empereur supérieur à César, vainqueur des Gaules, et à Charlemagne, vainqueur des Saxons, » n'avait-il pas vu, sur les bords de l'Elbe, le soleil s'arrêter dans sa course pour Charles-Quint comme jadis pour Josué?.. miracle sur lequel le duc d'Albe, présent, lui aussi, à la bataille de Muhlberg, s'abste-

(1) *La conjonction des Lettres et des Armes*, etc., citée par M. de Bouillé (*Histoire des Guises*, tom. Ier, p. 311.

nait d'exprimer une opinion affirmative, sous prétexte « qu'il avait été, ce jour-là, si occupé de ce qui se passait sur terre, que le temps lui avait manqué pour remarquer ce qui se passait dans le ciel (1). »

La visite que fit Don Luis à l'Empereur, pendant le mois d'août, paraît avoir été provoquée par ces bruits qui couraient de temps en temps sur la prochaine apparition du solitaire de Yuste à la tête d'une armée ; on l'attendait surtout en Navarre. Pour savoir à quoi s'en tenir, Don Luis venait se mettre à la disposition de l'Empereur, qui lui dit ne pas songer le moins du monde à quitter sa retraite quoi qu'on eût pu prétendre à Valladolid et quoi qu'eût pu écrire la régente sa fille. Comme ces bruits se reproduisaient encore, Don Luis d'Avila crut devoir communiquer au secrétaire Vasquez ses doutes en même temps que l'impression qu'il avait rapportée de sa dernière visite :

« J'ai laissé *frère Carlos* très calmé, quoique ayant repris as-
» sez de confiance dans ses forces et se croyant parfaitement en
» état de sortir de sa retraite... depuis ma dernière visite, toutes
» ses idées sur ce chapitre peuvent avoir changé et je le crois
» capable de tout entreprendre pour l'amour de son fils, moi
» qui connais son courage et ses anciennes habitudes, élevé ainsi
» qu'il l'a été dans la guerre, comme la salamandre dans la four-
» naise du verrier (horno de vidrio). La lettre de la princesse
» nous a mis tous ici en émoi et je ne pense pas qu'un seul
» homme des nôtres resterait en arrière si l'Empereur entrait
» en campagne. Mais si cette *bravata* (comme on dit en Italie),

(1) Rustaut : *Vida del Duque de Alba*, cette anecdote a été souvent racontée : celle de la fresque de Renti est citée par Don Antonio de Vera, comme la preuve de la grande modestie de Charles-Quint, « si éloigné, dit-il, de tout ce qui approchait de la moindre vanité, qu'il ne pouvait consentir qu'on fît tort à la réputation de personne. » Le dernier historien des Guises, M. de Bouillé, qui a très bien raconté le combat meurtrier de Renti, compte cette affaire au nombre de celles qui avaient pu mettre « le comble au dépit de Charles-Quint et donner sujet à beaucoup de gens en France de dire alors, sans trop d'exagération, que c'était le duc de Guise qui obligeait l'Empereur à se faire moine. » M. de Bouillé a eu tort lui-même d'adopter cette exagération en répétant que Charles-Quint : « Découragé plutôt que philosophe, s'imaginait paraître véritablement Romain en échangeant le manteau impérial, qu'il ne lui était pas permis d'étendre sur le monde entier, contre le froc obscur des religieux du monastère de Saint-Juste. » *Histoire des ducs de Guise*, tom. Ier, p. 328. Ainsi, en 1849, on répétait encore dans une excellente histoire, que Charles-Quint s'était fait *moine*.

» doit être réellement exécutée, je prie Dieu que ce soit promp-» tement, car la saison est menaçante et la Navarre, avec ses » précoces hivers, n'est pas l'Estramadure (1). »

Heureusement pour l'Espagne que, dans la guerre de 1557, le pape et la France invoquèrent en vain le secours de Soliman. Ce monarque se contenta de menacer les côtes par ses vaisseaux quand il aurait pu faire une diversion sérieuse par le débarquement d'une armée d'invasion. En septembre même, Don Francisco Bolivar, payeur de la marine, vint à Yuste informer l'Empereur que la flotte turque faisait voile pour le Levant. Cette bonne nouvelle valut à Don Francisco une longue audience et le présent d'une chaîne d'or, Charles-Quint ne songeant nullement à se prévaloir de sa retraite monastique pour justifier le reproche d'avarice que lui adresse un ambassadeur vénitien, et sachant, dans l'occasion, montrer sa magnificence impériale, soit aux courriers d'État, soit à ceux de ses serviteurs qu'il voulait honorer d'une faveur. Perico Sant-Erbas, le bouffon, avait réellement eu du malheur à Valladolid de n'obtenir de lui que son courtois salut pour prix d'un de ses bons mots (2). Charles-Quint continua aussi à recevoir à Yuste, de la haute noblesse et du clergé, ces cadeaux en poissons, en gibier et en fruits, dont il avait été comblé à Xarandilla. Le cadeau le plus singulier, d'après l'anonyme hyéronimite, fut celui du prieur du monastère de Guadalupe, qui envoya à Charles-Quint un frère tailleur de son ordre, afin de lui couper une simarre de fourrure et des gants, avec recommandation expresse de n'accepter aucune ré-

(1) Nous citons surtout cette lettre du *Manuscrit Gonzalez*, à cause de l'expression de *frère Carlos* (*fray Carlos*), dont se sert le commandeur, expression plaisante et familière, qu'on pourrait prendre dans un sens littéral, si on l'isolait du reste de la lettre.

(2) C'est toujours le Vénitien Badouaro qui reproche à Charles-Quint d'avoir récompensé, avec une mesquinerie indigne de lui, les courriers, les héraults d'armes et les soldats qui se distinguaient ou lui apportaient quelque riche dépouille. Un autre Vénitien, B. Navagiero, disait plus justement que l'Empereur réfléchissait avant de faire une dépense; mais savait être libéral quand la dépense était utile. En d'autres termes, il hésitait avant d'ouvrir sa bourse pour cent ducats; mais une fois ouverte, il en dépensait largement cent mille. Paul Jove avait vanté son économie comme une vertu, et, lorsqu'il changea de langage, ce fut parce qu'il ne reçut pas un présent sur lequel il comptait. Les artistes enfin n'avaient pas à se plaindre de l'avarice d'un prince qui payait au Titien mille écus d'or pour chacun de ses portraits, en dehors d'une pension annuelle de deux cents écus d'or.

tribution pour son travail, « attention tellement agréable à l'Empereur que personne ne fut mieux hébergé que le prieur, les deux fois qu'il vint rendre visite à Yuste (1). » Quelques-uns de ces hommages et de ces présents étaient nécessairement moins désintéressés, comme, par exemple, ceux de la duchesse de Bejar, qui envoya son chapelain pour obtenir la restitution du duché de Placencia, sorti depuis long-temps de sa famille, et qui flattait plus la vanité aristocratique des Zuniga que le duché de Bejar. Charles-Quint n'accorda pas cette faveur. Les Zuniga ont depuis conquis de nouveaux titres de noblesse dans les armes et les lettres : le moins beau n'est pas celui de figurer au frontispice de Don Quichotte, grâce à la dédicace de Cervantes. Les écrivains, eux aussi, parfois, décernent des couronnes, et quand ces écrivains s'appellent Cervantes, Shakspeare ou Molière, elles ne sont pas à dédaigner pour le plus riche blason.

Les paysans du village de Quacos avaient aussi leur part des générosités impériales et entr'autres des cent ducats qu'il faisait distribuer en aumônes chaque mois aux indigents; mais ces voisins rustiques du grand Empereur, aussi pillards que les Turcs, enhardis peut-être aussi par l'absence du majordome, faisaient des incursions dans le jardin, le verger et le potager, dérobant les fruits et pêchant les truites des réservoirs. Ils détournaient aussi les vaches de la laiterie impériale pour les traire à leur profit; ils allaient attendre les mules chargées au pied de la montagne et pillaient les provisions; bref, l'un d'eux, qui avait vendu le produit d'un cerisier au pourvoyeur de Sa Majesté, argent

(1) *Manuscrit de la Retraite de Charles-Quint*, etc., p. 42 et 43.

La princesse régente avait pourvu à l'approvisionnement régulier de la maison de Charles-Quint par l'ordonnance suivante, transmise au principal fonctionnaire de Placencia :

« Notre corregidor ou juge résident de la cité de Placencia, ou votre lieutenant, » vous êtes déjà informé comment l'Empereur, mon Seigneur, s'est retiré dans le » monastère de Yuste, de l'ordre de Saint-Jérôme, où se trouve Son Auguste per- » sonne. Or, comme il sera besoin pour son service et pour les subsistances de sa » maison et de ses serviteurs, qu'on tire de cette cité et de son territoire beaucoup » de vivres et toutes les autres provisions nécessaires, je vous ordonne de mettre » un soin tout particulier à ce que les personnes qui se présenteront à cet effet » soient expédiées et pourvues avec beaucoup d'attention et de diligence, ainsi » qu'il convient. En cela, nous nous tiendrons pour bien servie par vous, etc. » *Manuscrit Gonzalez.*

comptant et le double de sa valeur, le vendit encore à un autre qui, ayant payé aussi, n'attendit pas que les cerises fussent trop mûres pour les cueillir, ne laissant que les branches et les feuilles au premier acheteur. Il fallut recourir à la justice civile. La princesse régente avait placé à Quacos un juge de paix, le licencié Murga, assisté d'un greffier (escribano), Juan Rodriguez, et d'un alguazil, Francisco de Malaguilla. Tel était le tribunal auquel la Majesté Impériale dut adresser sa plainte. Le juge verbalisa, le greffier griffonna ses procès-verbaux et l'alguazil retroussa sa moustache ; mais les déprédateurs rustiques se montrèrent plus récalcitrants que les fraudeurs de Séville, ou la justice de Quacos moins sévère que le conseil des Indes; car l'ordre ne fut rétabli que lorsqu'on vit arriver Don Juan de Vega, magistrat d'une plus haute cour, qui menaça le juge lui-même de le rendre solidaire. Charles-Quint finit par demander la grâce des délinquants qui avaient été arrêtés, et il ne garda pas rancune de leurs lenteurs ou de leur indulgence au licencié, au greffier et à l'alguazil, puisqu'il les recommande tous les trois par leurs noms à son fils dans son codicille. Ce qui pouvait rendre les habitants de Quacos excusables, c'est qu'il paraît que le printemps de l'année 1557 avait été mauvais pour les biens de la terre dans la Vera et dans toute la province d'Estramadure. Les offices de Yuste regorgaient seuls de provisions au milieu de la famine, et le jardin de Charles-Quint, abrité contre les vents perfides, cultivé et soigné par un artiste que dirigeait le maître lui-même, semblait un petit Eden où l'Empereur méditait de nouveaux embellissements au milieu de ses plates-bandes. Parmi ses fleurs, il pouvait admirer les boutures de ces œillets dont il avait apporté lui-même en Europe une variété de Tunis et qui étaient sa fleur favorite comme avant lui celle du roi René et depuis lui celle du grand Condé, prisonnier à la Bastille (1). Aussi, quand Don Luis Quixada revint de Villagarcia au mois d'août, il trouva

(1) Qui ne sait par cœur les vers inspirés à Madame de Scudéry, par la vue de Condé cultivant ses œillets :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Cultive d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier.

son maître toujours plus charmé de sa retraite, malgré les contrariétés qui avaient parfois mis sa patience à l'épreuve : « Sa Majesté, » écrivait-il à Vasquez, « est l'homme le plus content du monde, le plus heureux de son repos et le moins disposé à en sortir pour aller n'importe où, ainsi qu'il le dit (1). » Quant au majordome, revenant encore *seul* cette fois, il se fût bien gardé de dire que le monastère lui paraissait embelli, et il datait une autre lettre de Yuste le 30 de ce mois, avec cette boutade *en post-scriptum :* « De Yuste : maudit soit celui qui le construisit (2). »

Quixada était revenu probablement à la hâte, ayant couru la poste jusqu'à Medina del Campo, d'où il avait achevé sa route avec les chevaux ou les mules du pays. Charles-Quint, cependant, songeait à lui laisser enfin cumuler auprès de lui ses deux fonctions de majordome et de gouverneur de Don Juan d'Autriche, puisque nous le voyons, dans sa correspondance, s'informer des appointements que touchait Don Garcia de Tolède, en sa qualité de gouverneur de Don Carlos, et de ceux dont avait joui, auprès de la reine sa mère, le marquis de Denia, son majordome (3).

C'était la prochaine visite des reines Eléonore et Marie qui avait causé le retour de Quixada et peut-être aussi le nouveau retard de son établissement domestique à Quacos, où cependant la maison était prête.

Cette visite se rattachait à une affaire qui ne préoccupait guère moins l'Empereur que l'aînée de ses sœurs, la reine

La conquête de l'œillet d'Afrique par Charles-Quint, est célébrée dans le poème des Jardins, du père Rapin.

> Hunc primus pœno quondam de littore florem,
> Dum premeret duro obsedione Tunisum,
> Carolus Austriades terræ transmisit Iberæ.

Le rapprochement des goûts horticoles du roi René et du Grand Condé nous appartient ; mais c'est M. Stirling qui nous a rappelé, dans une note, les vers du père Rapin.

(1) « Esta el hombre el mas contento del mundo, y con mas reposo y con menos gana para salir para ninguna parte, y ansi dice. » *Manuscrit Gonzalez.*

(2) En Yuste : Mal haya quien aqui lo edifico ; à los 30 de Auguste, 1557. *Ibid.*

(3) C'est ici mieux qu'une conjecture, quoique les lettres du *Manuscrit Gonzalez* soient sans indication précise à ce sujet. Seulement, une note de ce manuscrit dit : « On ne sait pas s'il (Quixada) amena avec lui don Juan d'Autriche, tant cette affaire fut entourée de mystère, etc. » — « No se sabe se trajo consigo à don Juan de Austria, porque fue tal el recato con que se procedio a esto negocio, etc. » *Ibid.*

Éléonore, mère de l'infante Marie de Portugal. Cette princesse souhaitait plus que jamais de revoir sa fille, laquelle ne pouvait plus objecter à cette réunion que son beau-père, le roi Jean III, y mettait obstacle. Ce monarque était mort à Lisbonne, le 15 juin, ne laissant d'autre héritier que son petit-fils Dom Sébastien, fils posthume de l'infant Dom Juan et de l'infante Juana qui, depuis son veuvage, était rentrée en Espagne où Charles-Quint, son père, lui avait confié la régence, qu'elle exerçait encore en l'absence de Philippe II.

La multiplicité des alliances entre les deux maisons royales d'Espagne et de Portugal, exige toute l'attention de l'historien qui veut se rendre compte de la complication des intérêts soulevés par la mort de Jean III. L'Empereur Charles-Quint et le roi Jean III, nés cousins, étaient devenus deux fois beaux-frères, l'Empereur ayant épousé Isabelle, sœur du roi, et le roi Catherine, sœur de l'Empereur. La seconde sœur de Charles-Quint, Éléonore, avait été reine de Portugal par son premier mariage avec Emmanuel, père de Jean : la princesse Juana, sa fille, était veuve de l'infant Dom Juan, le père de Sébastien, et son fils, Philippe II, était veuf de l'infante Maria dont il avait eu Don Carlos. Tant de liens de consanguinité devaient, dans un avenir plus ou moins proche, ouvrir la succession du Portugal en faveur de la postérité de Charles-Quint et, en effet, l'héritage de la maison d'Avis, après la mort de Dom Sébastien, échut au roi Philippe II, du chef de sa mère Isabelle. Cette éventualité avait toujours tenu le regard de Charles-Quint fixé sur un royaume qu'il regardait comme un annexe naturel de tous ceux que le mariage de son aïeul et de son aïeule, les rois catholiques, avaient réunis sur sa tête dans la Péninsule ; mais justement elle entretenait aussi une jalouse inquiétude à la cour de Lisbonne ; et les princesses espagnoles qui n'y devenaient pas franchement portugaises, se voyaient l'objet d'une défiance parfois très blessante pour elles. Ainsi la fille de Charles-Quint, l'infante Juana, quoique mère de l'héritier présomptif, s'était vue forcée d'abandonner et sa patrie adoptive et son fils. Malgré le titre de princesse douairière du Brésil, qui lui était resté après son veuvage, et quelques preuves de capacité qu'elle eût données dans le gouvernement de l'Espagne qui lui

avait été confié par son père et son frère, il était douteux que Jean III l'eût désignée pour tutrice de Sébastien et régente du Portugal, comme l'aurait ambitionné Charles-Quint. Celui-ci devait se rappeler, qu'ayant proposé à son beau-frère un traité international pour l'extradition des réfugiés, Jean III avait répondu : « Où donc mes sujets pourraient-ils attendre que je leur pardonne ! » chrétienne et paternelle sentence, sans doute (comme Charles-Quint en prononçait aussi quelquefois (1)), mais qui, au point de vue politique, maintenait sur la frontière la démarcation des deux nationalités. Charles-Quint commanda, cependant, un grand deuil pour toute sa maison, et envoya ambassadeurs sur ambassadeurs porter à sa sœur Catherine ses compliments de condoléance, avec des instructions secrètes qui leur recommandaient de ne pas effaroucher la susceptibilité portugaise, tout en faisant valoir les droits de la mère du duc mineur. Il était trop fin politique pour faire parler trop haut ses négociateurs ; il aurait pu compromettre à la fois les droits de sa fille et ceux de sa sœur, la reine Catherine, l'aïeule de Sébastien. Celle-ci fut préférée par le conseil, comme moins dévouée aux intérêts de l'Espagne que sa fille ; la reine Catherine, digne sœur de l'Empereur, fit bénir son gouvernement, combattit avec énergie les Maures révoltés et alla finir ses jours dans un couvent, laissant les rênes de l'État à des mains moins fortes que les siennes, celles du cardinal Henri.

Quelle que fût la pensée secrète de Charles-Quint, il parut n'avoir eu d'autre but, dans sa diplomatie avec le Portugal, que de réunir l'infante Maria à sa mère... négociation qui se prolongea encore après la mort de Jean III, parce que l'infante n'ayant, comme nous l'avons déjà dit, renoncé au mariage que pour déclarer qu'elle voulait prendre le voile, la cour de Lisbonne, qui la considérait comme une infante portugaise, avait peur que son douaire et le riche héritage qu'elle attendait de sa mère ne fussent laissés après elle à un couvent espagnol. On ne crut pas à Valladolid et à Yuste, que pour triompher de cette nou-

(1) Citons-en une : Lorsqu'après la rébellion des comuneros, un courtisan vint dire à Charles-Quint qu'il connaissait l'asile d'un de ses plus mortels ennemis : « Vous feriez mieux, » répondit-il, « de lui apprendre où je suis que de m'apprendre où il est. »

velle difficulté le génie et la piété du père François Borgia, Pécheur, fussent de trop. Mandé auprès de Charles-Quint, le noble jésuite, après quelques conférences mystérieuses, accepta la mission d'aller à Lisbonne.

En attendant, leurs Majestés la reine Éléonore et la reine Marie de Hongrie rendaient à leur frère la visite annoncée. Le comte d'Oropèse avait mis à la disposition des deux reines son château de Xarandilla, où, par les ordres de Charles-Quint, don Luis Quixada, secondé de Van Male, prépara tout pour leur réception. On se rappelle qu'Éléonore était la sœur favorite de l'Empereur, qui n'oubliait pas avec quelle abnégation, surmontant les regrets d'un premier amour, Éléonore, pour servir sa politique, avait deux fois contracté mariage, la première avec le roi Emmanuel, qui avait plus du double de son âge, la seconde, avec François I^er^, qui ne l'avait épousée que bien résolu à garder sa maîtresse. Grâce à la tendre amitié d'Éléonore, Charles-Quint n'avait pas à envier, à son compétiteur François, cette aimable et aimante reine Marguerite qui « considérait, » elle aussi, son frère, « *comme celui seul que Dieu lui avait laissé en ce monde,* » *père, frère, mari.* » Éléonore aurait pu adresser à Charles-Quint le même langage que Marguerite à François : et lui dire : « Quoi que ce puisse être, jusques à mettre au vent la cendre de » mes os pour vous faire service, rien ne me sera ni étrange, ni » difficile, ni pénible, mais consolation, repos et honneur (1). »

A la cour de France, où elle était cependant venue comme le vivant souvenir d'un traité qui ne pouvait que blesser l'orgueil national, Éléonore avait gagné tous les cœurs... excepté celui qui obéissait aux lois de la duchesse d'Etampes. Les protestants eux-mêmes avaient béni la petite-fille des rois catholiques, la proclamant une seconde Hélène que le ciel avait créée pour rappeler la concorde parmi les hommes en réparation des maux enfantés par les charmes de la première (2). Deux fois reine,

(1) Lettres de Marguerite, reine de Navarre, etc.

(2) Témoin ce quatrain dans les œuvres de Théod. de Beze :

Nil Helenâ vidit Phebus formosiùs ipsâ;
Te, regina, nihil pulchius orbis habet;
Utraque Formosa est, sed est tamen altera major,
Illa seret lites, Hélionora fugat.

Eléonore n'intervenait jamais dans la politique que par les douces influences de ses qualités aimables : depuis son second veuvage, elle avait désiré ne plus jouer ce rôle actif que Charles-Quint attribuait volontiers aux princesses de sa famille. Elle n'enviait ni à sa sœur Marie, la reine de Hongrie, le gouvernement des Pays-Bas, ni à sa nièce Juana celui des Espagnes, et elle ne tournait les yeux vers Lisbonne, où elle avait régné avant de régner en France, qu'avec la triste pensée d'une mère dont l'unique fille lui fut enlevée trop jeune pour partager ses tendres regrets. D'une santé délicate et ne supportant pas une longue route, même en litière, pendant son séjour au château des Oropèse, Eléonore ne put aller que trois fois à Yuste ; mais sa sœur, la reine de Hongrie, fit plus souvent cette excursion, car c'était toujours la robuste amazone, hardie à conduire son cheval à travers la montagne, et qui eût mérité de garder le royaume de Hongrie après la mort du roi, son mari, pour y combattre les vainqueurs de la fatale journée de Mohacz. Quand les deux reines venaient voir leur frère, elles logeaient au village de Quacos, Charles-Quint, malgré l'avis plus galant de Quixada, ne voulant pas contrevenir à la règle qui interdisait aux femmes de coucher sous le même toit que les moines. Elles passèrent dans la Vera environ deux mois et quinze jours, de septembre à la mi-décembre. La princesse régente Juana les avait accompagnées jusqu'à Placencia, où elle les avait quittées pour aller faire une retraite au couvent d'Abrojo. — Cette princesse pensait-elle réellement à réclamer la régence du Portugal, elle qui ne cessait de prier le roi, son frère, de la délivrer de celle de l'Espagne ? Ne prouva-t-elle pas, peu d'années plus tard, qu'elle aspirait en toute sincérité à imiter la retraite de son père ?

On a prétendu que les deux sœurs de Charles-Quint auraient voulu aussi fixer leur résidence définitive auprès de leur frère, pour y fonder une abbaye de femmes ; autre exemple de la double vocation qui faisait hésiter entre le trône et le cloître presque

Nulle femme jadis n'eut la beauté d'Hélène,
Nulle n'est de nos jours l'égale de la reine ;
Mais de la guerre Hélène alluma les flambeaux,
Eléonor fait fuir la guerre et ses fléaux.

tous les membres de cette remarquable famille. Nous ne voyons aucune trace d'une pareille résolution, ni de la part de la reine Eléonore, tout entière au désir de revoir sa fille, ni de la part de la reine Marie qui, un an plus tard, devait se trouver prête à remplacer son neveu dans le gouvernement des Pays-Bas. Mais l'une et l'autre paraissaient fort indécises sur le lieu où elles se fixeraient. Elles consultèrent là-dessus leur frère, qui les dissuada de la préférence qu'elles témoignaient pour Placencia, et n'eut aucune objection contre la pittoresque cité de Guadalajara, reconquise sur les Maures par Alvar Fanez de Minaya, le frère d'armes du Cid. Le vieux château moresque avait été donné par la reine Isabelle à la famille Mendoza, dont le chef, le duc de l'Infantado, reçut le roi François Ier avec une magnificence royale (1) ; mais son héritier, moins hospitalier que son père, ou ayant à se plaindre de la dynastie autrichienne, semblait peu disposé à y recevoir les sœurs de l'Empereur. Ce fut le texte d'une correspondance entre Valladolid et Guadalajara, qui prouve que quelques grands d'Espagne se croyaient encore de vrais princes indépendants. En attendant que l'on eût arrangé cette grave affaire, les reines se rendirent à Badajoz, où l'infante Maria de Portugal devait enfin avoir une entrevue avec sa mère. Afin de lui faire honneur, de nobles seigneurs et des prélats, au nombre de seize, eurent ordre de se transporter sur la frontière, entr'autres le duc d'Escalona et le comte d'Oropèse, les évêques de Coria et de Salamanque.

Les deux reines arrivèrent la veille de Noël à Badajoz, où elles trouvèrent leur réception préparée par le grand-commandeur de Castille, qui faisait aussi partie de la députation chargée d'aller au devant de l'Infante. Dans ce voyage de Xarandilla à Badajoz, elles avaient été saluées avec les témoignages de respect dus aux sœurs de l'Empereur. On avait voulu leur donner une fête publique à Truxillo : elles la refusèrent.

Le lendemain de leur départ de Xarandilla, un orage terrible éclata sur la Vera et n'épargna pas le monastère de Saint-Jérôme. Deux des cheminées de Charles-Quint furent renversées ;

(1) Le duc donna un tournois pour faire honneur à son hôte. Voir, *Hechos de Alarcon*, 305 fol., Madrid 1665, et *Historia de Pescara*, VIII, ch. 3, Zaragoza 1562, citée par M. Ford. *Handbook*, tome II, page 883.

une troisième prit feu. Les rameaux des orangers et des citronniers jonchèrent le jardin ; un de ces arbres fut arraché ; une maison de Quacos s'affaissa sous les ruines de sa toiture : les paysans, effrayés, purent croire que la colère céleste déchaînait les démons autour d'eux.

Quelques jours après, le 20 décembre, arriva un saint contre lequel l'enfer semblait aussi avoir déchaîné tous les éléments : c'était le père François, Pécheur, qui revenait de sa mission en Portugal. Le jésuite raconta à l'Empereur qu'une fièvre mortelle l'avait arrêté plusieurs jours dans la ville d'Evora, et que, lorsqu'il s'était remis en route, il avait failli se noyer en traversant le Tage pour se rendre à Lisbonne pendant un ouragan. Heureusement, son double titre d'envoyé de l'Empereur et de religieux déjà en odeur de sainteté, lui avait procuré les soins les plus assidus. La reine Catherine, l'infante Maria et le cardinal Henri étaient accourus auprès de sa couche de souffrance : il ne lui restait plus qu'à remercier le ciel de l'avoir sauvé de la fièvre et du naufrage. Quant à sa mission politique, elle n'avait réussi qu'à moitié ; il avait du moins, par sa prédication, fortifié la Reine et l'Infante dans leurs sentiments de piété.

Charles-Quint voulut que son ami le père François, Pécheur, se reposât quelques jours à Yuste, et il y consentit (1). Leurs conférences furent fréquentes, et il faut s'en rapporter à ce qu'ils voulurent bien raconter eux-mêmes du sujet de leurs entretiens. Il paraît que, pendant son séjour à Valladolid, le père Borgia avait écrit à Charles-Quint pour lui faire connaître ses observations sur les principaux personnages de cette cour. Il redemanda ses lettres qui lui furent rendues : « Vous pouvez être certain, »

(1) Quoique le chanoine Gonzalez doute de ces deux visites du père Borgia au monastère de Yuste, M. Stirling nous semble avoir raison d'adopter le récit de Ribadaneira, qui remplit réellement une lacune du manuscrit de la Bibliothèque des affaires étrangères. D'ailleurs, Sandoval raconte aussi ces deux visites d'après la relation du prieur F. Martin Angulo. Dans le manuscrit, la régente (30 août 1551) annonce, par une lettre à l'Empereur, son intention d'envoyer le père Borgia en Portugal, et une lettre de Gaztelu à Vasquez (28 décembre) prouve qu'il avait passé par Yuste. Voici les propres termes de Sandoval : « Otras dos vezes estuvo en Yuste el Padre Francisco Borja, la una llamandole el Emperador para embiarle à Portugal a dar el pesame de la muerte del rey don Juan *y tratar certo negocio da importancia*, con la reyna dona Catalina su hermana, y la otra quando volvio con la respuesta desta embaxada. »

dit Charles-Quint à son correspondant, « que vos lettres n'ont été lues que de moi seul. » La discrétion de l'Empereur était égale à la discrétion du jésuite. Celui-ci le savait bien, et avait pu tout dire, sans craindre d'être compromis. De son côté, il montra combien il était désintéressé dans les choses de ce monde ; Charles-Quint lui raconta qu'il venait d'être pris pour arbitre entre deux grands d'Espagne qui se disputaient la propriété d'un domaine : le premier était don Alonso de Cardona, l'amiral d'Arragon ; le second, le duc de Gandia, le propre fils du père François, Pécheur. « Sire, » lui dit le père François, « je ne sais pas quel est celui des deux qui a raison ; mais, pour peu que l'équité soit du côté de l'amiral, je vous supplie de lui accorder aussi votre faveur. » Charles-Quint lui faisant observer que c'était là plus que de l'impartialité : « Sire, » reprit le père François, « l'amiral a plus besoin sans doute que le duc des revenus de ce domaine, et il est écrit : Faites l'aumône aux pauvres. (1) »

Charles-Quint consulta le père François sur la continuation des Commentaires ou des Mémoires militaires commencés par lui dans l'été de 1550. C'était un cas de conscience où la vanité d'auteur était tout aussi intéressée que l'histoire. « Je n'ai pas écrit, » disait-il, « pour amplifier la gloire de mes actions, mais pour rétablir la vérité que les historiens dénaturent souvent par ignorance des faits sinon par passion et prévention. Néanmoins, n'est-ce pas sacrifier à une vanité mondaine que d'écrire soi-même l'histoire de ses actions? » Il est évident que cette question était dictée par un scrupule plus digne d'un moine dévot que d'un souverain politique. Les biographes de Borgia et l'historien Sandoval ont éludé de nous faire connaître sa réponse (2) ; mais évidemment elle fut de nature à rassurer l'Empereur. En 1561, Phi-

(1) Quand le père Borgia eut pris congé de Charles-Quint, en décembre 1557, l'Empereur lui fit remettre par Quixada, 200 ducats pour ses pauvres : « C'est une faible somme, » dit le majordome ; « mais relativement aux revenus actuels de mon maître, c'est peut-être la plus grande générosité qu'il ait faite en un seul don. » Cette aumône est relatée dans le liv. XXXII^e de l'*Histoire de Charles-Quint*, par Sandoval.

(2) C'est dans le § XV de son récit du séjour de Charles-Quint à Yuste, que Sandoval mentionne cette question adressée au père Borgia ; mais rien de plus. *Historia de la vida y de los hechos d'el imperador Carlos V*, tom. II, lib. XXXII, § XV, par Don Fray Prudencio de Sandoval. Édition d'Anvers, 1681.

lippe II, pensant que ces Mémoires étaient encore dans les papiers de Van Male, qui venait de mourir, écrivit au cardinal Granvelle d'inventorier ses portefeuilles pour s'en saisir. Le cardinal répondit au roi le 7 mars 1569 : « Je n'ai rien trouvé dans » les papiers de Van Male, qui s'était plaint que Quixada lui eût » enlevé les Mémoires qu'il avait écrits avec l'Empereur et qui » lui-même a détruit beaucoup de papiers avant de mourir. (1) »

C'est un malheur pour l'histoire et la bibliographie que la perte de ces Mémoires, dont Van Male disait dans ses lettres à son ami Van Praet :

« Pendant les loisirs de sa navigation sur le Rhin, César a » entrepris d'écrire le récit de ses voyages et de ses expéditions » depuis l'année 1515 jusqu'à ce jour. L'ouvrage, d'un style admi- » rablement poli et élégant, atteste une grande vigueur d'esprit et » une grande éloquence. Certes, je n'aurais pas cru facilement que » César possédât des qualités pareilles, puisqu'il m'a avoué qu'il » n'en devait rien à l'éducation et qu'il les avait entièrement pui- » sées dans ses seules méditations et son travail. Quant à l'auto- » rité et à l'agrément de l'ouvrage, ils consistent principalement » en cette exactitude et cette gravité auxquelles l'histoire doit » son crédit et sa puissance (2). »

Plus loin, Van Male disait aussi que déjà, à cette époque, l'Empereur semblait ne pas songer à la publication de son œuvre historique, penchant même à la détruire, « sans égard pour ses serviteurs et son siècle. » « Iniquus tamen est Cœsar et nobis et seculo, quod rem supprimi vellet et servare centum clavibus. (3) »

S'il nous était démontré que Charles-Quint supprima réellement lui-même son autobiographie, après avoir exigé que Van

(1) *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. VI, p. 191. Cette lettre de Philippe II à son ministre fut probablement motivée par l'assertion de Ruscelli (l'auteur italien des *Imprese illustre*, dédiées à Philippe II), qui annonçait que les Mémoires de Charles-Quint étaient sous presse. Voir, sur les Mémoires de Charles-Quint, une dissertation inédite de M. Gachard, insérée dans le bulletin de l'Académie de Bruxelles, t. XII, 1re partie. Nous rappellerons ici qu'un article de M. Stephen, publié par la *Revue Britannique* et attribué à M. Macaulay (année 1852, livr. de décembre), accuse Borgia d'avoir dissuadé Charles-Quint de publier ses Mémoires.

(2) Lettres sur la vie intérieure de l'empereur Charles-Quint, par Van Male, et éditées par le baron de Rieffenberg. Bruxelles 1846.

(3) *Ibid.*

Male publiât son imitation du roman d'Olivier de la Marche, nous aurions peine à lui pardonner cette espèce de suicide littéraire, comme nous ne pardonnerions pas à Napoléon s'il avait préféré la publication de *Julio, conte sentimental*, imité du *Moine* de Lewis, à celle des belles pages sur les campagnes d'Italie dictées par lui à Sainte-Helène (1).

(*La fin aux prochaines livraisons.*)

(1) Ce nouveau rapprochement serait déjà justifié, pensons-nous, par le magnifique prospectus d'une édition des *Œuvres complètes de l'Empereur Napoléon*, en 30 volumes in-8°, avec portraits, fac-simile, cartes et plans, sous la direction de MM. A. de la Guerronnière, Lefèvre-Deumier et Paul Lacroix, etc., dont le 3ᵉ volume contiendra « *le Roman Corse*, *le Comte d'Essex* (inédits) et *Giulio, conte sentimental.* » Mais *Giulio* (publié aussi en brochure, chez les libraires du Palais-Royal) nous est personnellement bien connu, et nous pouvons parler de son origine napoléonienne. Pendant que M. de Bourienne publiait ses Mémoires, l'éditeur nous consulta quelquefois et nous lui communiquâmes quelques documents d'une certaine valeur historique : arrivé à ses derniers volumes, il eut recours encore à nous pour remplir un vide, et nous fîmes traduire d'un *Magazine* anglais le *Conte de Guilio*, dont nous dûmes franciser quelques phrases. Nous avions entendu raconter ce conte, dix ou douze ans auparavant, chez un illustre historien, depuis ministre du roi Louis-Philippe, par une autre de nos notabilités politiques et littéraires, à qui il avait été raconté par sa mère, autrefois dame du palais de l'impératrice, qui l'avait entendu elle-même de la bouche de l'Empereur. Nous en avions envoyé le canevas à un *Magazine* dont nous étions le correspondant. M. de Bourienne se le rappela alors ; mais ne se fiant pas assez à sa propre mémoire, il adopta la version traduite de l'anglais. Ce qui amusera les bibliographes tels que M. Quérard, c'est que le même *Magazine* où nous avions retrouvé *Giulio*, le reprit dans les *Mémoires de M. de Bourienne* et le retraduisit en anglais, le nouveau rédacteur ignorant sans doute que son prédécesseur l'avait déjà inséré une première fois. Nous ne savons d'où viendra le texte du *Giulio* annoncé par le prospectus de l'édition des *Œuvres complètes de l'Empereur Napoléon Iᵉʳ* ; mais puisqu'il n'est pas annoncé comme *inédit*, ce doit être le nôtre. Nous recommandons aux éditeurs et aux commentateurs cette note bibliographique, dont nous acceptons toute la responsabilité devant MM. Guizot et de Rémusat.

Histoire naturelle et sport.

LA CHASSE A L'EIDER.

Les rochers et les côtes de la Norwége, les falaises abruptes et les effroyables précipices des îles Shetland, des Orcades, des îles Féroé, et les sites sauvages des Hébrides, servent de refuge à de nombreuses tribus d'oiseaux aquatiques, tels que le plongeon, le héron, le cormoran, et l'eider. Ces palmipèdes sont une ressource importante, et comme nourriture et comme vêtements, pour les rustiques habitants de ces parages éloignés des grands centres de la civilisation. La chair de quelques-uns se mange fraîche; il en est d'autres qu'on sale pour les conserver. Les œufs passent pour un mets excellent, bien que d'un goût beaucoup trop relevé pour les palais qui ne sont pas habitués à ce genre de friandise. Les peaux d'eiders servent à confectionner des vêtements de dessous, qui, dans ces rudes climats, garantissent admirablement du froid, et ces mêmes oiseaux fournissent chaque année, sans trop en souffrir, une énorme quantité du duvet le plus fin. Cette précieuse substance est à la fois si ferme et si élastique, que deux poignées suffisent pour ouater un couvre-pied qui joint à une extrême légèreté une chaleur plus grande que la meilleure couverture de laine. On peut imaginer l'importance d'un semblable produit dans des régions aussi glaciales. Aussi la principale occupation des habitants est la récolte de cet indispensable article, occupation qui expose les hardis chasseurs d'eiders à des dangers dont l'idée seule ferait reculer les hommes

les plus courageux, mais que l'habitude leur fait envisager à eux sans sourciller. Nous allons exposer brièvement le mode de chasse qu'ils emploient.

Les côtes de la Norwége sont bordées d'îles basses et plates sur lesquelles, pendant la saison de la ponte, les eiders viennent en grand nombre déposer leurs œufs. Monté dans son bateau, le chasseur approche de ces îles, et laissant l'embarcation amarrée aux rochers de la rive, il examine tranquillement les nids. Ils sont construits sur le sol même avec des herbes marines et tout garnis d'un duvet extrêmement fin que la femelle s'arrache de l'estomac. Chaque nid contient d'ordinaire quatre œufs d'une couleur vert-pâle et un peu plus allongés que l'œuf de notre canard domestique. Le chasseur éloigne avec mille précautions la femelle de son nid, pour s'emparer du duvet et des œufs, moins un toutefois, qu'il a soin de laisser de peur que la pauvre mère ne renonce à la couvée. Le patient palmipède endure ce larcin avec la résignation la plus méritoire et se met immédiatement en devoir de le réparer en pondant d'autres œufs, qu'il couve de nouveau duvet. A ce sacrifice s'associe le mâle, qui se dépouille, à son tour, au profit de leur progéniture non encore éclose. Cette opération se répète souvent plus d'une fois pour le même nid. On assure que ces oiseaux, si bénévoles vis-à-vis des gens auxquels ils sont accoutumés, sont moins débonnaires avec les étrangers, et qu'en semblable occurrence, ils protestent contre l'œuvre de destruction par une résistance ouverte et des cris effroyables. Ce fait singulier peut s'expliquer en quelque sorte par l'extrême douceur avec laquelle les indigènes les traitent. Si grands, en effet, sont les soins dont on les entoure, qu'en Islande ils sont presque apprivoisés et qu'ils bâtissent souvent leurs nids tout auprès des habitations. Une autre preuve de leur nature pacifique, c'est qu'il y a quelquefois deux femelles pour un nid et qu'en pareil cas il règne toujours entre elles une entente cordiale remarquable.

Ce genre de chasse cependant n'offre pas toujours la même facilité, et l'aisance avec laquelle les œufs et le duvet sont dérobés dans certaines régions, contraste singulièrement avec l'extrême danger que présente, dans d'autres, le même genre d'occupation. L'oiseau choisit souvent pour demeure les rochers les plus

inacccessibles où, dans une sécurité apparente, il se tient à l'abri, on le croirait du moins, de la main rapace de l'homme. Mais quels sont les obstacles que ne surmontent pas la patience et le courage? Le hardi aventurier, rompu à la fatigue et dont un travail constant a assoupli les muscles, escalade les pics les plus escarpés, comtemple de sang-froid les plus effroyables précipices, et, se fiant à des aspérités de roc à peine assez larges pour poser le pied, il enlève d'assaut la précieuse dépouille, puis opère sa descente avec la même indifférence que met le commun des hommes à descendre d'une échelle.

L'îlot de Noss, rocher immense, séparé par quelque violente convulsion de la nature de l'île du même nom — (l'une des Shetlands), — oppose aux chasseurs d'eiders des difficultés remarquables. Ses flancs sont taillés à pic; sa distance de la terre ferme est d'à peu près seize toises, et la mer déferle avec fureur dans cette passe étroite; mais tous ces obstacles sont vaincus. Long-temps le rocher avait été inaccessible, quand un aventurier, plus téméraire ou plus adroit que les autres, après avoir abordé à sa base, finit par se frayer un chemin jusqu'à son sommet. De l'autre rive ses compagnons lui jetèrent un câble qu'il attacha solidement à des pieux préalablement enfoncés dans le sol, et la même opération fut faite par eux de l'autre côté. A ce câble fut alors suspendu un panier ou berceau qui, au moyen de cordes fixées à chaque bout, put être mu en avant et en arrière. La fin de l'histoire est tout-à-fait tragique. Enhardi par son succès, au lieu de revenir par la route qu'il venait d'établir, le malheureux chasseur voulut descendre le rocher comme il l'avait monté; mais la tâche était trop ardue même pour un pied aussi sûr que le sien... un faux pas le trahit, et son corps broyé à la base du roc n'attesta que trop bien la folie de sa tentative.

Mais ces moyens mêmes ne peuvent pas toujours être mis en pratique; il faut souvent descendre sur le point le plus culminant de ces rochers dont le sommet perce la nue, pour aller chercher dans les fissures de la pierre les nids qui y sont cachés. La froide audace déployée en pareille circonstance par les insulaires a excité l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui en ont été témoins. Nous reproduirons ici le récit qu'a donné

sir G. Mackensie de la méthode employée par les habitants des îles Féroé dans leur chasse aux plongeons.

« Quand les rochers sont tellement hauts et lisses que l'ascension en est impraticable, les chasseurs se font descendre d'un point plus élevé au moyen d'une corde. Pour empêcher la corde de se couper, on la fait glisser sur une pièce de bois placée à cet effet sur le bord même du précipice. A l'aide d'une ficelle, le *dénicheur* indique par des signaux à ses compagnons d'en haut lorsqu'il faut le descendre ou le hisser. Quand il atteint un banc de roc où les eiders ont leurs nids, il dénoue la corde qui le soutient et se met en devoir d'opérer sa razzia. Quelquefois il se place sur une saillie de la pierre, et se servant de son filet avec une rare adresse, il prend les oiseaux au vol lorsqu'ils passent à sa portée. Cette manière d'attraper les eiders est employée par les chasseurs, même lorsqu'ils sont suspendus. Une saillie de rocher se trouve-t-elle entre le chasseur et l'endroit où sont les nids, il se balance jusqu'à ce que les oscillations de son corps le lancent assez loin pour lui faire tourner l'obstacle. Cet exercice demande infiniment d'adresse et de courage. Quand il ne peut pas, avec le secours de son bâton, se lancer assez loin, il déroule une corde aux gens qui stationnent au-dessous de lui dans un bateau, et ceux-ci le lancent aussi loin qu'il est nécessaire pour lui faire atteindre l'endroit désiré. Outre le danger de la rupture de la corde, auquel est souvent exposé le dénicheur, il court encore le risque d'être écrasé par les fragments de rochers qui se détachent au-dessus de sa tête.

» La même méthode est pratiquée dans les autres îles. Les cordes dont on se sert sont de deux sortes; les unes sont en cuir, les autres sont faites avec des crins de vache; les premières sont les plus estimées; elles ont l'avantage de durer plus long-temps et sont moins sujettes à se couper sur les arêtes des rochers. Voici comment on les fabrique: on coupe en bandes une peau de mouton et une peau de vache, cette dernière en bandes plus larges; chaque bande de peau de mouton est cordée avec une bande de peau de vache, et deux de ces doubles bandes sont cordées ensemble, de manière à former une seule corde d'environ trois pouces de circonférence. La longueur de ces cordes varie de quatre-vingt-dix à deux cents pieds et elles se vendent

13 *pence* (1 fr. 30 c.) la toise. Elles sont si recherchées, qu'à Ste-Kilda une seule corde forme la dot d'une jeune fille. Cette île, la plus occidentale des Hébrides, qui n'est pour ainsi dire qu'un simple point de terre, est le rendez-vous de tous les chasseurs jeunes ou vieux. Accoutumés qu'ils sont à ramper sur le bord des précipices, ils se font un jeu des dangers les plus redoutables. Un voyageur moderne raconte qu'il a vu de très jeunes enfants grimpés sur l'extrême bord d'un roc de treize mille pieds de hauteur formé par la pointe du Conachar, le pic le plus élevé de l'île, et dont la base passe pour le plus dangereux précipice de la Grande-Bretagne. Ces enfants dénichent tranquillement des œufs ou des eiders au moyen d'une longue perche flexible comme le manche d'une ligne à pêcher et terminée par un filet de crin maintenu avec des plumes d'oie. Le même narrateur fut un jour témoin des exploits extraordinaires d'un chasseur d'oiseaux qui, suspendu au bout d'une corde par un seul individu avec lequel il causait nonchalamment, avait réussi à prendre quatre eiders. L'intrépide insulaire, avec deux palmipèdes dans chaque main, se tenait encore assez solidement à la corde pour, en s'aidant des pieds contre le rocher, jeter son corps à plusieurs reprises en dehors du précipice et faire mille tours de souplesse plus effrayants les uns que les autres. Quand on songe que le moindre faux pas de l'homme qui le soutenait par en haut ou la moindre défaillance de ses forces, eussent causé la mort inévitable de l'un et de l'autre, on ne peut s'empêcher d'admirer leur présence d'esprit. Cependant il arrive parfois des accidents. Ces accidents sont, il est vrai, extrêmement rares ; mais on jugera, par l'exemple suivant, combien ils sont terribles lorsqu'ils se produisent.

» Les chasseurs d'eiders entreprennent souvent seuls leurs périlleuses excursions. En pareil cas ils attachent la corde à un pieu enfoncé en terre et opèrent ainsi leur descente. Ce fut dans une de ces expéditions solitaires qu'arriva ce qu'on va lire : — Un chasseur d'oiseaux partit seul de chez lui un matin pour se livrer à son occupation habituelle. Après avoir attaché sa corde au sommet du roc, il se laissa descendre graduellement, et arrivé à un point où le rocher faisait une saillie sur laquelle il espérait recueillir une ample moisson, il se balança avec adresse et atteignit la plate-forme désirée. Comme il s'y atten-

dait il trouva là un grand nombre de nids, et oublia, dans son ardeur à s'en emparer, la précaution ordinaire de s'attacher la corde autour du corps. La corde lui glissa des mains et, après avoir oscillé, pendant quelques instants, d'avant en arrière, mais sans venir à sa portée, elle finit par pendre immobile à plusieurs mètres de l'endroit où il se tenait. Il demeura un moment muet d'effroi, ne sachant que faire, la soudaine horreur de sa position lui ôtant presque la faculté de penser. Peu à peu cependant le sang-froid lui revint et il se mit à chercher le moyen de sortir de là. Terrible en vérité était sa situation : l'énorme masse de pierre qui surplombait au-dessus de sa tête était aussi lisse que si la truelle du maçon y eût passé ; au-dessous, à plusieurs centaines de pieds, la mer se brisait avec fureur sur les pointes aiguës du récif, et, outre la solitude du lieu, il n'y avait pas d'espoir, à la profondeur où il était descendu, que le bruit des vagues laissât arriver sa voix au haut du rocher. Une seule chance lui restait, une chance désespérée : — un élan hardi pouvait lui permettre de ressaisir la corde. Si le chasseur manquait son coup, c'était une mort certaine et immédiate ; mais, dans sa position actuelle, la mort, quoique plus lente, n'était pas moins sûre. Sa résolution fut prise ; murmurant une courte et énergique prière, il rassembla toutes ses forces et s'élança dans le vide avec intrépidité.... Il vécut pour raconter le fait, car il fut assez heureux pour saisir la corde et regagner sain et sauf le sommet du roc.

» Telle est la méthode en usage pour prendre les eiders quand ils ont leurs nids au haut des rochers les plus inaccessibles, et tels sont les dangers auxquels on est exposé en pareil cas ; mais les risques ne sont pas moins grands quand les nids sont situés plus bas. Pour ce genre de chasse, l'expédition s'embarque dans un bateau, et après avoir pris terre à l'endroit choisi pour l'opération, le plus audacieux de la bande s'attache une corde à la ceinture et muni d'une longue perche terminée par un croc de fer, il grimpe le long du rocher ou se fait hisser par ses compagnons jusqu'à ce qu'il ait atteint une plate-forme propre à l'objet qu'ils se proposent. Une fois là, il jette sa corde aux hommes d'en bas et les tire à lui successivement. La même opération se répète autant de fois qu'il est nécessaire jusqu'à ce qu'on soit

arrivé aux endroits les plus fréquentés par les eiders. Alors les chasseurs se séparent et se répandent sur le rocher en marchant cependant deux par deux le plus généralement, chacun étant du reste pourvu d'une corde et d'un baton *ad hoc*. Dans un but de sûreté mutuelle, ils s'attachent souvent deux à deux par leurs cordes, et quand les nids sont situés au-dessous de la plate-forme où les chasseurs se tiennent, l'un des deux se fait descendre par l'autre jusqu'à ce qu'il ait atteint le point voulu. Ils emploient souvent plusieurs jours à cette pénible occupation, jetant leur butin dans le bateau amarré au-dessous d'eux, et passent les nuits dans les crevasses des rochers, n'ayant parfois des vivres qu'en rations fort restreintes.

» Quelquefois aussi on emploie dans ces îles un autre moyen de chasse. Il consiste à placer pendant la nuit, dans les lieux que les oiseaux habitent de préférence, des trappes ou des nœuds coulants qu'on va visiter le lendemain matin et qui souvent fournissent une abondante récolte. C'est dans une occasion semblable qu'arriva le fait suivant: — Un chasseur d'oiseaux de St-Kilda venait de poser des piéges sur une saillie de rocher située à plus de cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, et il se retirait pour aller rejoindre sa corde, quand, malheureusement, son pied se prit dans un des nœuds coulants, et avant qu'il pût s'en rendre compte, il fit un faux pas et tomba suspendu au-dessus de l'abîme, accroché par une jambe. En vain il se tortilla dans tous les sens et essaya de se cramponner au rocher, ses efforts n'aboutissaient à rien ; — la pierre n'offrait pas la moindre prise et ses forces ne tardèrent pas à l'abandonner. Il appela du secours et poussa des cris à faire retentir tous les échos de la côte; mais il ne se trouva personne à portée pour les entendre et le secourir. Les ombres de la nuit l'entourèrent bientôt et le malheureux fut obligé de se résigner patiemment à son sort, dans l'espoir que le matin lui apporterait sa délivrance. Il passa dans cette périlleuse situation la nuit tout entière. A moitié gelé par le froid, endurant les douleurs les plus insupportables, et s'attendant à chaque instant à sentir le nœud se rompre et à être précipité dans les flots, il lui sembla que son supplice ne finirait jamais tant les heures étaient longues. Le jour parut enfin, et ses regards inquiets cherchèrent de tous côtés un être

vivant. Qu'on juge du sentiment de joie qui dut faire battre son cœur quand le premier objet qui lui apparut dans la distance fut un de ses compagnons. Cette vue donna une vigueur nouvelle à tout son être, et il cria à l'aide de toute la force de ses poumons. Son appel fut entendu et l'on ne perdit pas une minu- pour aller l'arracher à sa terrible situation. »

Nous tous qui avons été élevés, comparativement, au sein de l'aisance et du luxe, nous avons peine à concevoir une plus misérable existence que celle de ces pauvres insulaires, forcés de se livrer à d'aussi rudes travaux et qui s'exposent à d'aussi grands dangers, sans autre but que de se procurer les plus simples nécessités de la vie. C'est pourtant une race heureuse, que ces hommes, et il est peu probable qu'ils consentissent volontiers à échanger leur genre d'existence, avec toute son animation et ses plaisirs, contre la vie plus tranquille des habitants des villes.

(Chambers's pocket Miscellany.)

Statistique.

Les chemins de fer de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. 1853. (1)

De Neath, autre station du South-Wales Railway, s'échappe une autre petite ligne, autorisée au capital de 793,333 £ (19,985,991 fr. 60 c.), et ouverte aujourd'hui sur un parcours de 15 milles environ (24 kil. 137 m. 25 c.), de Neath à Aberdare. Elle se prolonge jusqu'à Merthyr-Tydwill, et a pour objet de fournir de nouveaux débouchés à un pays qui abonde en produits houillers, mines de fer et de cuivre, hauts-fourneaux, usines et manufactures de produits chimiques. Tous ces produits de la vallée de la Neath peuvent ainsi s'écouler, d'un côté, par la ligne de South-Wales, de l'autre, par les ports de Neath et de Swansea.

A Merthyr-Tydwill se relie, sous le nom de Taff-Vale, ou de ligne de la vallée de la Taff, un autre chemin autorisé au capital de 1,068,000 £ (26,913,600 fr.), et qui, par Llandaff, atteint le port de Cardiff par la Severn. Un petit embranchement qui part près d'Inys-Meyrick et dessert le charbonnage de Crwmbach, a été affermé à la Compagnie d'Aberdare. 38 milles (61 kil. 147 m. 70 c.) sont ouverts. On termine les 12 milles (19 kil. 309 m. 80 c.) restant qui doivent, en outre, pénétrer dans la vallée de Rhoudda : quant à la petite ligne d'Aberdare, de 9 milles 1/2 (15 kil. 339 m. 85 c.), et constituée au capital de 66,600 £ (1,663,200 fr.), elle a été affermée à la Compagnie de Taff-Vale, moyennant une rente annuelle et perpétuelle.

Newport, sur le South-Wales, est aussi, à son tour, la tête d'un

(1) Voir la livraison de mars.

chemin de 60 milles 3/4 (97 kil. 755 m. 97 c.) de longueur, qui, sous le nom de Newport, Abergavenny et Hereford, se fond avec d'autres lignes pour créer une communication avec Birmingham, les districts du centre et du nord de l'Angleterre, les grandes houillères et les mines du comté de Monmouth, ainsi qu'avec celles qui sont dans le voisinage de Cardiff et de Merthyr-Tydwil. Les comtés agricoles de Hereford, Worcester et Monmouth, ont ainsi un débouché rapide et avantageux de leurs produits, qu'ils expédient à la nombreuse population des districts métallurgiques du Pays de Galles méridional. De Newport, cette ligne se dirige au Nord par Pontypool et Abergavenny, sur Hereford, et a, en outre, plusieurs embranchements.

A Hereford, commence également un autre chemin, celui de de Shrewsbury par Ludlow, d'un parcours de 50 milles 3/4 (81 kil. 664 m. 37 c.), dont 28 (45 kil. 56 m. 20 c.) aujourd'hui en exploitation, et autorisé au capital de 600,000 £ (13,120,000 fr.). Shrewsbury, ensuite, se prolonge jusqu'à Chester. Cette nouvelle Compagnie, dont le capital est de 1,668,000 £ (42,033,600 fr.), s'est formée, tant de celles de Shrewsbury, Oswestry et Chester, que des Compagnies minières du nord du Pays de Galles. Dans la première section, qui comprend l'espace compris entre Chester et Rhuabon, sont les mines de fer et les houillères de Wrexham, ainsi que les carrières de pierre à chaux et les mines de plomb de Minera. A la fin de la ligne se trouve Saltney, qui sert de port d'embarquement sur la Dee.

L'autre section du chemin, dont le parcours total est de 62 milles 1/2 (100 kil. 624 m. 80 c.), dont 49 (78 kil. 848 m. 35 c.) en exploitation, s'étend par Oswestry jusqu'à Shrewsbury. Toutes ces lignes réunies, savoir, celles de Shrewsbury et Birmingham, de Shrewsbury et Hereford, de Chester et Birkanhead, sont les anneaux d'une chaîne qui met en communication directe et continue, d'un côté, Bristol et Liverpool, de l'autre, Birmingham et Liverpool, par le nord du Pays de Galles. Quant au chemin de Shrewsbury et Birmingham, dont nous venons de parler, il a, en outre, un autre but, celui de relier ensemble les importants districts du Shropshire avec ceux du midi du Strafordshire. De Shrewsbury, cette ligne,

d'un parcours de 37 milles 1/2 (60 kil. 385 m. 5 c.), dont 29 1/2 (47 kil. 422 m. 85 c.) aujourd'hui exploités, se dirige sur Birmingham par Wellington, Shifnall, Wolverhampton et Bilston, avec un embranchement de Shifnall sur Madeley, pour l'exploitation du district métallurgique et houillier de la vallée de Coalbrook.

A la même contrée, appartient le chemin désigné sous le nom de South-Straffordshire Railway. Cette ligne, autorisée au capital de 1,260,000 £ (33,552,000 fr.), et dont 25 milles (40 kil. 228 m. 75 c.) sont aujourd'hui exploités, part de la section d'Oxford, Worcester, Wolverhampton et Dudley, se dirige sur Bescot, sur la ligne de London and North-Western, et ensuite sur Walsall, sur le parcours des chemins du centre, avec un embranchement de Dudley sur Great-Bridge. Un autre embranchement s'exécute sur Tipton, afin de réunir cette ligne à celle de Stour-Valley.

Le midi du comté de Stafford avait son chemin de fer, le nord, à son tour, ne pouvait être déshérité. La Compagnie qui exploite cette importante partie de l'Angleterre, s'est formée de la fusion de trois Compagnies antérieurement existantes, et qui ont été réincorporées en une seule par un acte du 2 juillet 1847. La première des trois lignes des Poteries, quittait le chemin de Londres et du Nord-Ouest à Macclesfield, passait par Congleton, les Poteries et Stone, pour aboutir à Colwich dans la portion de la vallée de la Trent desservie par le chemin de fer du Nord-Ouest, avec des embranchements sur Newcastle-under-Lyne et sur Norton-Bridge.

La seconde, ou celle de la vallée de Churnet, avait également son point de départ à Macclesfield, et allait trouver Burton sur la Trent, sur la section de Birmingham et Derby qui appartient au chemin de fer du Centre. Un embranchement, partant d'Uttoxeter, s'en va à Crewe par les Poteries.

La troisième, enfin, celle d'Herecastle et Sandbach, avait son point de départ à Herecastle, sur la ligne des Poteries, et allait joindre Sandbach sur la section du Nord-Occidental qui relie Manchester et Birmingham. Aujourd'hui, cette Compagnie dessert tous les districts nord du Straffordshire où s'exerce sur une si grande échelle l'industrie céramique, et leur offre une com-

munication facile avec Liverpool, Manchester Birmingham, et d'autres importantes places de commerce. Le capital autorisé de cette Compagnie est de 5,820,000 £ (146,664,000 fr.); 121 milles 1/2 (195 kil. 564 m. 65 c.) sont aujourd'hui en exploitation, y compris les embranchements d'Ashbourne et de Newcastle qui ne servent qu'au transport des charbons.

Enfin, comme appartenant à ce réseau qui a pour objet de relier les localités situées entre le Great-Western d'un côté, et le London and North-Western de l'autre, mentionnons encore la ligne d'Oxford, Worcester et Wolverhampton. D'Oxford, elle se dirige par Moreton et Evesham sur Worcester; puis, par Droitwich, Kidderminster, Stourbridge et Dudley, elle rejoint à Wolverhampton le chemin de Great-Junction. Elle traverse ainsi un district aussi remarquable par la densité de sa population que par le nombre de ses mines et de ses manufactures. A côté de clouteries et de fabriques de quincaillerie considérables, de verreries importantes et d'usines de toutes sortes, on trouve les manufactures de tapis de Kidderminster et les salines de Droitwich qui ne sont pas moins célèbres. Quant à Worcester, ce n'est pas seulement un marché bien connu pour les produits agricoles, c'est encore le siége principal des fabriques de gants et des manufactures de porcelaine du royaume. A la Compagnie appartiennent encore le prolongement du canal de Stourbridge et le chemin de fer de Stratford et Moreton; 40 milles (64 kil. 366 c.) du parcours total de cette ligne sont aujourd'hui en exploitation.

Enfin, pour ne rien laisser derrière nous de ce qui peut faire partie de cet intéressant réseau de chemins de fer, citons brièvement une petite ligne de 11 milles 1/2 (18 kil. 558 m. 15 c.), qui relie Bristol avec le chemin de South-Wales et qui est, en outre, pourvue d'un embranchement sur l'Aust.

Avant de nous occuper plus spécialement des lignes qui ont Bristol pour centre et pour point de départ, et se dirigent sur la partie sud-ouest de l'Angleterre, mentionnons encore le chemin nommé Derbyshire, Staffordshire and Worcestershire-Junction, d'une longueur de 20 milles (32 kil. 183 m.), qui, partant de Cannock, dans le comté de Stafford, va rejoindre à Uttoxeter le chemin de fer du midi du Staffordshire.

A Bristol, un des plus grands ports de l'Angleterre, commence, au point même de l'arrivée du Great-Western, le chemin d'Exeter. Cette ligne passe à travers les charbonnages de Backwell et de Nailsea, et près des bains de Clevedon et de Weston-super-Mare, se dirige sur le port naturel de Uphill, de là sur Bridgewater, et ensuite sur Taunton à travers un des plus grands plateaux du Royaume-Uni. Après avoir passé à Wellington, siége d'un marché considérable, et jeté un embranchement sur le bourg manufacturier de Tiverton, elle entre dans la vallée de la Culm, touche à Collumpton, et atteint sa destination sur la rive de l'Exe, dans le voisinage immédiat du nouveau bassin et du canal navigable, sur le côté ouest de la ville d'Exeter. Cette ligne est placée d'une manière telle qu'aucune autre ne peut lui faire concurrence; elle traverse la seule vallée qui soit accessible entre les deux mers. Le capital autorisé est de 3,872,600 £ (97,589,520 fr.) 86 milles (138 kil. 386 m. 90 c.) sont déjà en exploitation, mais un assez grand nombre d'embranchements concédés porteront bientôt son parcours à 157 milles 1/2 (273 kil. 474 m. 5 c. Le chemin de fer du centre de Somerset, notamment *(Somerset central)*, quitte le chemin de Bristol à Exeter, à Highbridge, suit la direction du canal et se dirige sur Glastonbury. Il n'a que 12 milles 1/2 (20 kil. 167 m. 30 c.), mais cette longueur lui suffit pour pénétrer au cœur du comté. Son capital autorisé est de 90,000 £ (2,268,000 fr.).

De Cowleybridge, station du chemin de fer de Bristol et Exeter, un embranchement de 5 milles 3/4 (9 kil. 252 m. 60 c.), autorisé au capital de 93,333 £ (2,351,991 fr. 60 c.), va rejoindre à Crediton le chemin de North-Devon, qui se prolonge jusqu'à Barnstaple par la vallée de la Taw avec des embranchements sur Bideford et South-Molton. La Compagnie possède un dock de 15 acres (6 het. 68 ares 70 cent.) à Fremington sur la Taw. L'étendue de cette ligne secondaire est de 46 milles 3/4; (65 kil. 227 m. 77 c.) son capital autorisé de 768,500 £ (19,466,200 kil.).

Le comté de Witt a aussi sa part de voies ferrées. De Frome, un chemin de fer se dirige sur Weymouth et le port de Dorchester, par les villes de Bruton, Castle-Cary, Yeovil et Dorchester,

tandis que la section septentrionale de cette ligne rejoint le Great-Western à Chippenham.

Enfin, comme aucune fraction du territoire anglais ne devait rester isolée, les chemins de fer sont également venus étendre leur réseau sur le sol du comté de Cornouailles, et compléter cette grande communication ferrée, entre la capitale et le sud-ouest de l'Angleterre, par Bristol et Exeter. Cette ligne a pour point de départ Plymouth, une des grandes stations navales et l'un des arsenaux de la Grande-Bretagne, et se continue par Devonport, Saltash, Liskeard, Saint-Blazey, Truro et Penrith jusqu'à Falmouth, à travers un district qui est à la fois houiller, métallurgique, commercial et agricole. Ses mines d'étain et de cuivre jouissent d'une réputation universelle. Ses carrières de granit, ses fonderies de fer et des pêcheries importantes y fournissent les éléments d'un commerce considérable qui est encore activé par un climat doux et sain, et par les habitudes d'une population qui se déplace avec une extrême facilité. L'embranchement projeté sur Bodmin et sur le port de Padstow, sur le canal de Bristol, amènera plus tard le chemin jusqu'à Launceston. Le capital de cette ligne est de 1,503,050 £ (37,876,860 fr.) et son parcours de 81 milles (130 kil. 341 m. 15 c.).

Une lacune restait à remplir à la pointe ouest du comté de Cornouailles. On l'a comblée par l'établissement du chemin de fer Occidental. Il a pour objet de réunir à la ligne principale les districts situés à l'ouest de Truro, et qui renferment presque toutes les grandes mines du comté. Cette ligne part de Truro sur Redruth où elle se fond dans le chemin de fer de Hayle qu'elle a absorbé en 1834, et de Hayle passe la rivière du même nom pour atteindre Penzance et Marazion. Son capital autorisé est de 665,000 £ (16,768,000 fr.) ; son parcours de 48 milles 1/2 (78 kil. 97 m. 70 c.), dont 17 1/2 (28 kil. 213 m. 5 c.) sont en exploitation.

Une chose est surtout remarquable dans la construction des chemins de fer anglais. Non-seulement on a voulu qu'il n'y eût pas, pour ainsi dire, une seule petite localité qui n'eût à la fois des débouchés pour son commerce et des communications avec tous les autres chemins de l'Angleterre, on a encore créé des

lignes parallèles afin de donner à chacune de ces localités la voie la plus courte et la plus directe sur les points avec lesquels elle est en relations habituelles d'affaires et de commerce. Le chemin de fer du Devon méridional est une nouvelle expression de ce besoin. Il traverse toute la partie sud-ouest du comté de Devon, et réunit Exeter avec le port de Plymouth et l'arsenal de Devonport. En fait, c'est le prolongement de ce grand tronc qui unit la capitale avec le canal de Bristol et la Manche, et complète ce système de chemins de fer qui passe par Bristol pour desservir l'ouest de l'Angleterre, Gloucester, Cheltenham, Birmingham et les districts manufacturiers du Nord. Ce chemin, dans sa course, traverse la rivière Exe, longe sa berge et se dirige sur Starrcross, sur un point situé vis-à-vis Exmouth, suit le long des côtes par Dawlish et la vallée de Abbots-Keswell, descend à Totness, South-Brent et Ivybridge, et s'approche de Plymouth et de Devonport pour finalement se réunir à la ligne de Cornouailles. Son capital est de 2,398,166 £ (60,433,783 fr.); son parcours de 69 milles (94 kil. 121 m. 35 c.) dont 57 (91 kil. 720 m. 55 c.) en exploitation.

Southampton, l'un des ports les plus fréquentés d'embarquement pour la France, et en même temps, l'un des points d'arrivage et le siége des plus grandes Compagnies de paquebots, était assurément une des villes de l'Angleterre auxquelles un chemin de fer était le plus nécessaire. Aussi, dès 1834, une Compagnie s'était mise en mesure de se faire autoriser à l'entreprendre. Créée d'abord sous le titre de Compagnie de Londres et du Sud-Ouest, elle a eu pour but, non-seulement de relier à la capitale le port de Southampton, mais encore de desservir la riche et populeuse contrée qui s'étend au sud et à l'ouest de Londres, entre la partie qui forme pour ainsi dire le domaine du Great-Western et la Manche, c'est-à-dire tout le comté de Surrey, ceux de Hamp, de Dorset, et une partie des districts environnants. La ligne principale a son point de départ au pont de Waterloo, et se dirige par Kingston, Weybridge, Woking et Farnborough sur Basingstoke, et ensuite, par Andover-Road, sur Winchester, Bishopstoke et Southampton. Une autre Compagnie, mais qui s'est récemment fusionnée avec celle du South-Western, continue la ligne par Lyndhurst, Ringwood, Poole

et Wareham sur Dorchester, et se trouve ainsi en communication avec la section de Wilt, Somerset et Weymouth, qui est elle-même une fraction du réseau du Great-Western. Sans parler de divers embranchements qui ont été construits sur Richmond, Hampton-Court, Chertsey, Portsmouth, Gosport, Salisbury, la Compagnie a encore absorbé et réuni à elle les lignes secondaires d'Exeter, Yeovil et Dorchester, et d'Exeter et Exmouth. Elle est de plus intéressée dans la ligne de Windsor, par Staines, et dans celle de Reading, Guilford et Reigate qui appartient au chemin de fer Sud-Oriental dont nous parlerons plus bas. Le capital autorisé de cette Compagnie est de 12,147,016 £ (305,104,803 fr. 20 c.) ; son parcours de 354 milles 1/4 (570 kil. 49 m. 39 c.), dont 244 1/4 (393 kil. 34 m. 89 c.) sont en exploitation.

Cette ligne, avons-nous dit, a un embranchement sur Portsmouth ; mais ce n'était point assez ; il fallait un chemin qui, par la voie la plus courte et la plus directe, mît Londres en rapport avec son premier port militaire. On entreprit donc la ligne qui fut nommée Direct-London and Portsmouth Railway, d'un parcours de 60 milles (96 kil. 549 m.), et autorisée au capital de 2,100,000 £ (52,920,000 fr.). Ce chemin s'embranche à Epsom sur celui de Croydon et Epsom pour continuer sa course sur Portsmouth.

Une autre ville, encore, méritait un intérêt tout particulier, tant à cause de ses bains de mer renommés, que du nombre considérable de ses maisons de plaisance et de ses fréquentes relations avec la France. C'était Brighton, un peu au sud de Portsmouth. Cette ligne s'est formée de la fusion des Compagnies de Londres et Brigthon et de Londres et Croydon. C'est presqu'exclusivement un chemin de voyageurs, qui passe à peu près au milieu du domaine exploité par la Compagnie du South-Western et celle du South-Eastern. Il commence au pont de Londres, et suit, pendant un court trajet, l'ancienne ligne de Greenwich, puis celle de Croydon à Norwood. Là, commence, à proprement parler, la ligne de Brighton, qui se dirige par Reigate, Balcombe et Hayward'heath. La Compagnie possède aussi des embranchements sur Epsom, Newhaven, où abordent les paquebots de Dieppe, Portsmouth, Chichester, Hastings, réunissant ainsi la capitale avec une partie considérable des côtes méri-

dionales de l'Angleterre. Son capital autorisé est de 7,440,930 £ (187,509,436 fr.), et son parcours de 194 milles 1/4 (202 kil. 577 m. 39 c.), dont 173 milles 1/4 (170 kil. 785 m. 24 c.) en exploitation.

Nous ne parlons ici que pour mémoire du chemin nommé West-London Railway et que nous pourrions comparer à une partie de notre chemin de fer de ceinture, car il a pour objet, dans son parcours de 9 milles 1/2 (15 kil. 339 m. 85 c.), de relier la Tamise par le milieu du canal de Kensington, qu'il atteint par Wormwood-Scrubbs, Sheperds, Bush, et Brook-Green, avec le chemin de Birmingham et celui de Bristol, et ceux-ci avec les quartiers sud-ouest de la capitale. Le point de jonction est un peu à l'ouest du cimetière de Kensal-Green.

A la même catégorie appartient le chemin de fer et le dock de la Tamise (Thames haven dockand Railway). La Compagnie qui les a entrepris s'est proposé de créer un dock sur la Tamise à une distance d'environ 36 milles (57 kil. 929 m. 40 c.), et d'une profondeur telle qu'on pourra y recevoir, à marée basse, les navires du plus fort tonnage. Un chemin de fer, autorisé au capital de 600,000 £ (15,120,000 fr.), doit le relier à Londres par Romford et la ligne des comtés de l'Est (Eastern Counties Railway). Aussi, le parcours de la Compagnie ne doit-il être que de 15 milles 1/2 (14 kil. 994 m. 75 c.).

Nous comprendrons enfin sous la même rubrique, le chemin de 3 milles 1/2 (5 kil. 684 m. 95 c.), nommé North and South-Western Junction, qui va d'Ealing, station du chemin de fer de Windsor, Staines et South-Western, à Hammersmith, et réunit ainsi le chemin de fer du Sud-Ouest à celui du Nord-Ouest.

Le chemin dont nous avons à nous occuper actuellement, la ligne Sud-Orientale (*South-Eastern*), montre clairement par son titre, la pensée de ceux qui l'ont entreprise. Elle n'a pas, en effet, simplement pour objet de relier Londres et Douvres, mais encore entre elles toutes les villes du district sud-oriental. Ainsi, Canterbury, Douvres, Deal, Ramsgate, Margate, Folkestone, Whitstable, Maidstone, Ahsford, Tunbridge, Tunbridge-Wells, Greenwich, Woolwich, Gravesend, Rochester, Chatam, sont toutes réunies par des voies ferrées. Le point de départ pour Londres est au-

dessous de l'ancienne ligne de Greenwich qui est actuellement la propriété du South-Eastern qui fait une rente à cette Compagnie. Depuis le point où s'opère la jonction avec Croydon, jusqu'à celui où cette dernière ligne se dirige sur Brighton, on utilise la voie pendant 8 milles (12 kil. 873 m. 20 c.) avec l'agrément de la Compagnie. De Croydon à Reigate, c'est-à-dire pendant 12 milles (19 kil. 309 m. 80 c.) elle est exploitée à frais communs par les deux Compagnies. De Reigate à Douvres, la ligne principale du South-Eastern passe par Edenbridge, Godstone, Penhurst et Tunbridge, puis se dirige sur Ashford, Folkestone et Douvres. La Compagnie a aussi des embranchements sur Tunbridge-Wells et sur Maidstone en suivant le cours de la Medway, sur Canterbury et Ramsgate par la vallée de la Stour et sur le port de Folkestone. Alors nous trouvons la section du Kent septentrional qui réunit le chemin original de Greenwich avec les lignes de Rochester et de Chatam, au moyen du canal de Tamise et Medway converti en chemin de fer. Elle quitte la ligne principale près de Deptford, se dirige par Lewisham, passe sous Blackheath pour gagner Charlton et Woolwich, et ensuite suit les plateaux par Plumpstead et Erith pour atteindre Dartford, Greenhithe et Gravesend. Enfin, elle se confond avec la ligne de Gravesend et Rochester, dont nous avons déjà parlé, et qui se termine à Strood, et se réunit ensuite à celle de Rochester et Chatam. Au moyen du chemin de Reading et Reigate, on a une communication non interrompue avec l'Ouest et avec Bristol.

Le capital autorisé de cette ligne est de 10,315,375 £ (218,528,450 fr.), 289 milles (465 kil. 44 m. 85 c.) sont exploités en y comprenant les lignes de Canterbury, de Whitstable et de Reigate.

Il nous reste actuellement à parler des chemins de fer qui desservent les parties du Royaume-Uni comprises entre Londres, la mer et la rive gauche de la Tamise. Comme ligne de première importance, nous trouvons celle des comtés de l'Est (Eastern-Counties Railway). Son but a été d'abord d'assurer les communications entre la capitale et les trois grands comtés de l'Est, ceux d'Essex, Suffolk et Norfolk. Aussi devait-elle d'abord se borner à aller de Londres à Norwich et Yarmouth par Romford, et à

travers les vallées à Chelmsford, Colchester et Ipswich. Conséquemment, elle devait d'abord s'arrêter à Colchester; mais ensuite, après avoir absorbé la ligne de Cambridge, le chemin de fer dit du Nord et de l'Est (*Northern and Eastern Railway*) et, plus tard, s'être fusionnée avec la ligne exploitée par l'Eastern-Union, elle se prolongea jusqu'à Norwich. Enfin, par suite d'une fusion avec la Compagnie de Norfolk, elle se créa un débouché sur la côte, par Yarmouth et Lowestoft, et à l'Ouest par Thetford et par Brandon. Le champ d'exploitation appartenant à la Société des comtés de l'Est, s'est successivement étendu à travers les districts du Nord et de l'Est, de Cambridge à Huntingdon et à Ely, et ensuite sur Peterborough; puis, pénétrant sur le territoire exploité par les lignes du centre (*Midland lines*), et à travers les Compagnies de Newmarket, East-Anglian, Eastern-Union, Blackwall et autres, elle rend son tributaire un considérable et magnifique district, d'une population très dense, et riche tant en produits agricoles qu'en produits de la mer, destinés à la consommation de la capitale. C'est en réalité la ligne-mère de cette partie du royaume, qui, baignée comme elle l'est de deux côtés, tant par la mer d'Allemagne que par la Tamise, forme comme une riche et vaste péninsule. Une singularité remarquable, et que nous devons noter ici, c'est que sur tout le parcours de cette ligne, dont 229 milles et demi (369 kil. 352 m. 85 c.) sont exploités, y compris le chemin nommé Northern and Eastern, mais qui, selon toute apparence, aura 292 milles (469 kil. 871 m. 80 c.) il n'existe pas un seul tunnel.

Le capital autorisé de cette ligne est de 13,306,266 £ (335,317,903 fr.). A ce réseau se réunissent plusieurs lignes secondaires : celle de Norfolk, entreprise originairement par les Compagnies de Norwich à Brandon, et de Yarmouth à Norwich. Elle forme ainsi une section importante du réseau qui a pour objet de desservir les comtés de l'Est. Non-seulement la capitale du comté se trouve ainsi reliée à Yarmouth, port dont elle dépend pour son commerce et ses approvisionnements; mais la section occidentale, celle de Norwich à Brandon, traverse un district fort important sous le rapport agricole, et, tant au moyen de ses embranchements que des lignes existantes, se trouve en

communication avec Lynn, Ely, Cambridge, Peterborough, Lowestoft. Son parcours est de 148 milles trois quarts (239 kil. 359 m. 7 c.), dont 82 (131 kil. 950 m. 30 c.) sont exploités. Quant au chemin de Lowestoft, qui est de 11 milles (17 kil. 700 m. 65 c.), il est entièrement terminé. Le capital autorisé est de 3,161,766 £ (79,676,703 fr. 20 c.), en y comprenant celui destiné à la ligne de Lowestoft.

Ce port vient récemment d'acquérir une certaine importance commerciale : il est le siége d'une exploitation de bateaux à vapeur qui porte en Norwége des produits manufacturés, et rapporte en Angleterre du bétail et d'autres substances alimentaires. Une fusion a été résolue et adoptée par les actionnaires des trois Compagnies de Norfolk, des Eastern-Counties et de Northern and Eastern, mais elle n'a pas encore reçu la sanction parlementaire.

Il faut encore comprendre dans ce réseau la ligne de Newmarket, qui devait d'abord se borner à aller de Chesterfield à Newmarket, avec un embranchement sur Cambridge. Des actes postérieurs ont autorisé la Compagnie à prolonger sa ligne sur celle de l'Union de l'Est (Eastern-Union) par Thetford et Bury, et sur celle des comtés de l'Est à Ely. Son capital est de 691,666 £ (17,429,983 fr. 20 c.) et sur son parcours, 22 milles (35 kil. 401 m. 30 c.) sont livrés à la circulation.

Le chemin de fer de l'Est *(East-Anglian Railway)*, qui appartient également à ce réseau, a été formé de la fusion de trois Compagnies originaires de celle de Lynn et d'Ely, de Lynn et Dereham, et de celle d'Ely et Huntingdon. Ces chemins et leurs diverses jonctions avec d'autres lignes, réunissent la partie occidentale du Norfolk avec les ports de Lynn et de Yarmouth, et communiquent en outre avec Cambridge et Ely, ce sont les embranchements de Wisbech, Saint-Yves et Huntingdon. Ce chemin, autorisé au capital de 1,179,200 £ (29,715,840 fr.), était d'autant plus nécessaire, que, sur son parcours, il ne rencontre aucune voie navigable ni aucune autre voie de communication à bon marché. Il doit avoir 83 milles (133 kil. 559 m. 45 c.) dont 66 milles trois quarts (100 kil. 817 m. 77 c.) sont aujourd'hui en exploitation.

Il faut encore comprendre comme desservant cette partie de

l'Angleterre, la compagnie nommée Eastern-Union. Elle était formée, dans l'origine, de la compagnie de l'Est, et de celle d'Ipswich et de Bury-Saint-Edmund. Elles ont été *amalgamées* par un acte du 9 juillet 1847. Leur chemin quitte celui des comtés de l'Est à Colchester. La ligne principale se dirige par Haughley sur Ipswich et Norwich. Elle a aussi des embranchements sur Bury, Hadleigh, et sur le port de Harwich ; au moyen d'un arrangement fait avec la compagnie de Colchester et de la vallée de la Stour, elle peut pénétrer jusqu'à Sudbury et Halstead, et même a le droit d'étendre sa ligne jusqu'à Clare et Bury. Le capital autorisé pour cette ligne est de 2,730,000 £ (71,796,000 fr.) et son parcours de 104 milles (167 kil. 351 m. 60 c.), dont 95 (152 kil. 869 m. 25 c.) en exploitation. A cette ligne appartient le chemin de Colchester, Stour-Valley, Sudbury et Halstead (1).

(1) Dans un article complémentaire, nous ferons connaître les chemins de fer de l'Écosse et de l'Irlande.

Emigration.

L'émigration totale du Royaume-Uni, pendant les vingt années finissant avec 1851, s'est élevée au chiffre de 2,640,848, — plus de la moitié ayant eu lieu dans les dernières années. Voici le chiffre annuel de chacune des cinq dernières années :

En 1847	258,270
1848.	248,089
1849.	299,498
1850.	280,849
1851.	335,966
Faisant un total de.	1,422,672 en cinq années.

Pendant les dix dernières années, on estime que 1,289,133 individus

émigrèrent de l'Irlande, tandis que, dans l'année 1851 seule, il y a eu 257,372 émigrants de l'Irlande. Si on réfléchit que ce sont les individus les plus jeunes, les plus sains et les plus robustes de la population qui émigrent, tandis que les vieillards, les infirmes et les impotents demeurent, on n'est pas surpris de voir la population de l'Irlande croître au-delà de la proportion de l'émigration. — L'argent envoyé par les émigrants à leurs familles d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, a été en

1848 de plus de......	460,000	liv. sterl.
1849 —	540,000	»
1850 —	957,000	»
1851 —	990,000	»

Une forte partie de cette somme, il y a toute raison de le croire, a dû être employée à équiper de nouveaux émigrants, et, si l'on fait entrer dans ce calcul l'or de l'Australie, il n'est pas douteux que l'émigration augmentera au lieu de diminuer. Sur le nombre total des émigrants qui ont quitté le Royaume-Uni en 1851, sont allés

Aux États-Unis............	267,357
Dans l'Amérique anglaise du Nord..	42,605
En Australie.............	21,532
Et en divers autres lieux......	4,472
	335,966

NOUVELLES DES SCIENCES.

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

UN HUITIÈME PRINCE. — RELEVAILLES DU PRINCE ALBERT. — NOUVELLES COMPAGNIES NOIRES. — BUDGET ANGLAIS. — L'AVENIR DES JUIFS. — ÉDUCATION NATIONALE. — L'ONCLE TOM A EDIMBOURG. — COMBIEN UNE FEMME VAUT DE PIPES DE TABAC. — LA VEUVE AVEUGLE. — LES DEUX GRANDS-PÈRES DE M. PRESCOTT. — LES BRUITS MYSTÉRIEUX. — LES ESPRITS FRAPPEURS. — CONVERSATION AVEC L'AUTRE MONDE. — VERS POSTHUMES. — NOUVELLES DE M. PRITCHARD. — MISCELLANÉES LITTÉRAIRES, ETC., ETC.

Londres, 25 avril 1853.

AU DIRECTEUR,

On a souvent cité cette tribu des Peaux-Rouges d'Amérique, chez laquelle, lorsque la femme du chef est en couches, c'est le chef qui se met au lit, qui couvre par des cris déchirants le bruit de la plainte qu'exhale sa compagne, et qui ne se lève qu'après son heureuse délivrance, s'étant fait délicatement soigner par les commères ou squaws de la cour sauvage. Qu'on parle donc des fictions constitutionnelles : en voilà une qui n'a point sa pareille dans les théories du gouvernement représentatif, en Angleterre même, ce pays des anomalies gouvernementales. J'en conviens, en demandant pardon, cher Directeur, à ceux de nos anciens lecteurs qui, m'écrivez-vous, ont été scandalisés de ce prétendu ambassadeur de l'empereur des Birmans que, dans ma dernière lettre, je faisais figurer à la galerie de la Chambre des Communes pour y railler l'imposante figure de l'Orateur muet ou Speaker. Je veux être plus grave cette fois-ci, et ne plus inventer de personnages épigrammatiques. Au fond, vous le savez, je suis comme vous très grand admirateur de la grande charte, du bill des droits et de toutes les fictions qui n'empêchent pas les

Anglais d'être la nation la plus franche du monde. Qu'importe quelques petites contradictions, quelques contre-vérités?

Ce mois-ci a été signalé par la naissance d'un nouveau prince : c'est le huitième. Aussi, est-ce à peine un évènement ; on serait plus surpris si on entendait dire que ce sera le dernier. La reine sera bientôt sur pied. Déjà, le 20 de ce mois, le prince Albert; qui n'a nullement envie d'imiter les princes sauvages, tenait un lever officiel au palais de Saint-James, avec une pompe égale à celle qu'on eût déployée autour de la reine elle-même, entouré de grands officiers de la couronne et des ministres, gracieux et souriant pour tous jusqu'à la dernière présentation, quoique les noms des personnes présentées aient rempli toute une colonne des grands journaux. Le croirez-vous? Plus d'un Anglais vient ici faire son salut de cour afin d'être en règle lorsqu'il va à Paris, l'ambassadeur d'Angleterre ayant annoncé que les sujets de Sa Majesté la reine Victoria solliciteraient vainement de lui une invitation aux bals des Tuileries, s'ils ne pouvaient justifier qu'ils ont eu l'honneur d'être reçus dans les palais de Buckingham et de Saint-James. Or, rien de plus triste qu'un lever de la reine ou du prince Albert; mais quel dédommagement quand on peut se dire : « Je serai des fêtes de l'Empereur des Français ! » Il faut entendre les Anglais et les jeunes Anglaises qui ont passé l'hiver à Paris : ce ne sont pas ceux-là qui ont peur d'une invasion. Quelquefois, je me demande si Napoléon Ier n'aurait pas mieux fait de donner des bals comme son neveu pour conquérir les préjugés nationaux, que de décréter le blocus continental. Les députés du commerce anglais ont aussi été bien félicités à leur retour, et ils vantent le bon accueil qui leur a été fait par l'Empereur, sans trop s'inquiéter de tout ce qu'ont inséré les journaux malveillants de la part attribuée à M. Masterman et Cie dans le chemin de Bordeaux à Lyon. Il est certain que c'est encore de la bonne politique que d'attirer les capitaux anglais dans les entreprises de l'industrie française. Sommes-nous loin de ces temps où c'était comme héritiers d'Eléonore de Guienne et non comme actionnaires d'un chemin de fer, que les compatriotes du Prince Noir buvaient sur place le *claret* de Bordeaux et les autres vins de Gascogne? O Duguesclin, comme vous fronceriez le sourcil, avec vos antipathies bretonnes, à ces nou-

velles *compagnies noires*, composées des condottieri de la finance! Au reste, en Angleterre aussi, ces compagnies, moitié gasconnes, moitié anglaises, réveillent quelques susceptibilités. Le cri d'alarme a été poussé l'autre semaine dans le Parlement, où l'on a osé dire que les chemins de fer, en France, étaient d'un meilleur et plus sûr revenu qu'aucun chemin de fer en Angleterre. Mais, que ne dit-on pas au Parlement? Pour le moment, toutefois, c'est le budget anglais qui occupe surtout le Parlement anglais. Le chancelier de l'Echiquier, M. Gladstone, a exposé la situation financière et fait connaître ses plans d'impôt dans un discours qui n'a pas duré moins de cinq heures. Parler chiffres pendant cinq heures! M. Disraéli est surpassé par son successeur, quoiqu'il eût fait, lui aussi, un assez long discours et fort remarquable... soyons justes, même envers les ministres d'hier. Il y aurait bien d'autres analogies à signaler entre les deux discours; mais il s'agit surtout du vote, et il est probable que le système du disciple convaincu de sir Robert Peel aura plus de succès que celui de M. d'Israéli qui se donnait de singuliers démentis à lui-même. Cependant M. Gladstone s'attend aussi à une petite opposition. Et d'abord, l'Irlande, pour la première fois, est appelée à payer son contingent dans l'*Income-tax;* or, la phalange irlandaise n'est pas disposée à subir une innovation pareille, sans parler de quelques autres griefs qu'elle a contre le cabinet coalisé (1). Ensuite,

(1) Les journaux d'Irlande sont à peu près unanimes cependant pour reconnaître tout ce qu'il y a de libéral dans le plan financier de M. Gladstone, et même quelques-uns comprennent qu'il est temps que l'Irlande participe à toutes les charges des Trois-Royaumes afin de pouvoir réclamer sa participation complète aux droits des deux autres, l'Angleterre et l'Écosse. Il faut remarqner enfin qu'en faisant concourir l'Irlande à la taxe sur le revenu, le gouvernement la dispense du paiement de la dette qu'elle contracta envers l'État pendant ses quatre années de disette et d'épidémie, dette qui ne monte pas à moins de 50 millions de francs à acquitter en quarante ans, tandis que *l'income tax* dans le plan de M. Gladstone, ne doit durer que cinq. Voici un paragraphe très juste du *Northern Whig* de Belfast : « On allègue que l'Irlande est trop pauvre pour payer la taxe sur le revenu; mais le gouvernement, conformément à l'adage qui dit que c'est être fou que de vouloir prendre la culotte d'un montagnard d'Écosse, ne réclame pas l'impôt sur le revenu de celui qui n'a pas de revenus. Il fait mieux, il n'exige cet impôt que de ceux qui ont un revenu de 100 livres sterling. Or, qui osera dire qu'un contribuable qui jouit de 100 livres sterling de revenu n'est pas aussi riche, plus riche même, en Irlande qu'en Angleterre et en Écosse ? »

certains dégrèvements proposés par M. Gladstone ne sont pas du goût de tout le monde. Qui le croirait? dans la *propre* Angleterre, quelques personnes sont même contrariées de voir tout-à-coup le savon affranchi de toute espèce de droits. Heureusement, c'est un petit nombre. Les *ménagères* sont pour M. Gladstone, d'autant plus qu'il réduit en même temps non-seulement le droit sur le thé, d'un shelling par livre, c'est-à-dire de 2 sh. et quelques fractions de pence à 1 shelling, mais encore les droits sur le beurre, les fromages, les œufs, les fruits, etc. Plus de 133 articles vont disparaître du tarif d'où sir Robert Peel en avait déjà raturé des centaines. Les chevaux et les chiens ne figureront plus parmi les contribuables; les domestiques seront dégrevés aussi, et enfin la taxe sur les journaux va être diminuée. C'est l'impôt sur les successions qui doit en grande partie rétablir l'équilibre, car M. Gladstone ne lui demande pas moins de 2,000,000 £, environ cinquante millions de plus qu'il ne rend jusqu'à présent. « Ce sera bien cher d'hériter! » disait lord S.... dont vous connaissez l'économie proverbiale. « Me voilà forcé de mettre de côté tous les revenus que m'a laissés feu mon père, afin de pouvoir accepter l'héritage que j'attends de mon oncle. »

Le bill tendant à faire admettre les Juifs dans le Parlement a été adopté par la Chambre des Communes, mais à 58 voix de majorité seulement (288 contre 230). Il est donc encore douteux que la Chambre des Lords le sanctionne, d'autant plus qu'au point de vue de la constitution, les bonnes raisons n'ont pas manqué aux opposants. A nous autres Français, il nous paraît singulier que tant d'objections soient faites en Angleterre à la *naturalisation politique* des Juifs, si je puis parler ainsi, chez une nation protestante qui invoque continuellement la Bible, qui a tant de sociétés pour la réimpression et le colportage de la Bible, qui prétend que le culte de la Bible est surtout ce qui la distingue des nations papistes, qui enfin, baptise si volontiers ses enfants sous des noms bibliques, etc. Malgré ces affinités, le Juif semble plus juif en Angleterre qu'ailleurs et y provoque des antipathies populaires qui justifient la Chambre des Lords, bien plus que tout ce que Messieurs Walpole, Whiteside, Peel et autres viennent encore de répéter sur le dan-

ger que l'admission d'un ou deux Israélites au Parlement, ferait courir à la vieille constitution anglaise et à la religion chrétienne qui en est, selon eux, le principe fondamental. Pour plus d'un honnête Anglais, l'entrée de M. de Rothschild dans l'enceinte législative, serait le renversement de la dernière barrière qui empêche seule les Juifs de s'emparer directement du gouvernement sur lequel ils exercent indirectement une si grande influence par leur crédit financier. Ils voyent déjà M. de Rothschild président de la Chambre, puis premier ministre, puis roi ! Aussi, dans la dernière discussion, quelques orateurs ont-ils attaqué M. de Rothschild personnellement, c'est-à-dire la personnification de la dynastie juive qu'on affecte de redouter comme une famille de prétendants ou de futurs usurpateurs. On n'a pas osé citer encore au Parlement les *places fortes* que les Juifs occupent dans les finances et l'administration de certains Etats ; mais ce qui ne se dit pas là se dit ailleurs, et les Anglicans pieux, qui voyent déjà l'antechrist dans le pape, ne redoutent guères moins M. de Rothschild que le cardinal Wiseman. Bref, les contradictions politiques et religieuses naissent de cette question comme de beaucoup d'autres, et si par hasard la Chambre des Lords finissait par céder, je ne serais pas étonné qu'une réaction antilibérale parmi le peuple ne fît payer cher aux Juifs anglais leur triomphe parlementaire.

Il faut avouer que quelques-uns de leurs avocats, tels que M. Bright, ont été un peu loin en disant que s'il ne recommandait pas au ministère de forcer la main à l'autre chambre par une fournée de pairs, c'est qu'il y avait, selon lui, déjà trop de pairs, et surtout trop de pairs ecclésiastiques. Le même M. Bright, toujours radical, vous le savez, a été la caution de Kossuth, lorsque celui-ci a été dénoncé comme le commanditaire de la manufacture de poudre que la police a découverte dans une maison de Londres. Cette dernière affaire est encore trop mal éclaircie pour que je vous en parle longuement ; mais on est persuadé que le grand exilé de Hongrie aura pris ses précautions pour ne pas être compromis au point de recevoir ses passeports.

Le bill sur l'éducation nationale que lord John Russell a soumis à la Chambre, a été et sera encore un texte fécond en débats, dans le Parlement et hors du Parlement. Sur plusieurs

points lord John Russell a réellement posé la question d'une manière très nette. Il veut introduire l'action du gouvernement dans l'éducation, mais sans arrière-pensée et comme doit le faire un cabinet libéral. Il laisse d'ailleurs à la Chambre toutes les facilités pour modifier son système, et quant aux universités, il les invite à se réformer elles-mêmes au lieu de forcer le gouvernement de prendre l'initiative : c'est un *avertissement* inspiré par le respect dû aux vieux priviléges, mais qui doit faire réellement impression sur l'esprit de ces corporations enseignantes. Le ministre ménage moins les administrations des fonds charitables attribués depuis plusieurs générations à la fondation d'écoles gratuites et qui, peu à peu, ont été étrangement dénaturés. Il s'agit d'en faire un fonds commun dont le revenu légalement contrôlé pourra être réellement un puissant auxiliaire pour le nouveau système de l'éducation nationale.

Vous voyez que le Parlement a de quoi faire une brillante session avec tous les projets que le ministère annonce encore.

Un des grands évènements du mois, est le débarquement à Liverpool de l'auteur de l'*Oncle Tom* et de sa famille. Les voilà depuis une semaine à Edimbourg où les négrophiles leur font fête. Liverpool ne pouvait montrer un très grand enthousiasme. Il n'y a pas si long-temps que mainte maison respectable de ce port avait au moins un intérêt dans quelque bâtiment négrier. Plus d'une fortune, dont l'héritier actuel jouit en sécurité de conscience, a dû coûter bien des remords au père ou au grand-père... où plutôt le père et le grand-père se croyaient alors de très bons chrétiens, et comme les méthodistes américains des Etats du Sud, ils trouvaient dans la Bible la justification de l'esclavage. A Glascow, où, cependant, Mrs Beecher Stowe a été haranguée si philanthropiquement, on fit long-temps aussi dans la *traite* comme on fait aujourd'hui dans les *tartans* et les *fers*. Mais à Edimbourg, la génération qui a précédé la nôtre, n'eut pas à craindre de faire rougir ses morts dans leurs cercueils, quand, à la voix du Wilberforce de l'Ecosse, Zachary Macaulay (le père de l'historien orateur (1)) la philosophie chrétienne commença l'agita-

(1) Zachary Macaulay agissait et parlait contre son intérêt commercial ; car, avant d'être abolitioniste, il était lui-même intéressé dans la traite.

tion abolitioniste. Mrs Stowe a promis de passer huit jours dans la moderne Athènes. On espère encore qu'elle viendra à Londres, quoiqu'elle ait jusqu'ici rendu la chose douteuse en parlant de sa faible santé et de l'obligation où elle est d'être de retour en Amérique dans les premiers jours de juin. Ira-t-elle jusqu'à Paris? c'est plus douteux encore, quoiqu'elle doive bien cela à tous ces traducteurs condamnés naguères à suer nuit et jour sur le texte de l'*Oncle Tom*, leurs éditeurs avides les ayant fait travailler comme des *nègres* afin d'arriver les premiers. O maudite concurrence, que Louis Blanc avait raison de déclamer contre toi dans son démocratique parlement du Luxembourg! Heureusement pour nos confrères, je vois dans les journaux, que le monopole s'est emparé en France de la *Clef de l'Oncle Tom:* vous n'en aurez qu'une traduction, mais ce sera la bonne (1). Ici cette *clef* a déjà rouvert la source de larmes qu'on pouvait croire tarie. Quelle terrible accusation contre les propriétaires d'esclaves! Et quand on pense qu'autrefois, les Anglais de la mère-patrie vendaient eux-mêmes des blancs et des blanches aux ancêtres de ces propriétaires!

« En 1620, une compagnie choisit en Angleterre cent jeunes » femmes et les expédia aux planteurs de la Virginie, qui les » achetèrent au prix moyen de cent vingt livres de tabac par » tête. La spéculation fut si lucrative à la compagnie, qu'elle en » expédia soixante de plus, qui rendirent cent cinquante livres de » tabac chacune! » il y avait hausse sur le marché... Je traduis littéralement ce fait de l'ouvrage de Miss Finch, que j'ai eu le tort, dans ma dernière lettre, de vous annoncer comme devant paraître sous le titre de *Un Anglais en Amérique:* Miss Finch n'a pas changé de sexe dans son livre : c'est *Une Anglaise en Amérique* qu'elle le nomme et j'ajoute avec plaisir que c'est un des livres les plus piquants de la saison, un livre plein de malice, mais plein aussi de sentiment. Ainsi, à propos de la vente d'une

(1) Notre correspondant ne dit rien d'impoli à nos collaborateurs en les comparant à des nègres, puisque les nègres sont toujours à la mode; mais nous ne pouvons nous empêcher de relever ici M. Alf. Michiels qui, dans la préface d'un volume intitulé *le Capitaine Firmin ou les Nègres en Afrique* (volume très attachant d'ailleurs), dit que « les traductions peuvent être nommées les travaux forcés de la littérature. » Traducteur vous-même, M. Michiels, que diable alliez-vous faire dans cette galère, comme dit Géronte à Scapin.

femme contre cent vingt ou cent cinquante livres de tabac, Miss Finch prétend qu'un Virginien moderne lui a déclaré que les dames de cette province étaient tellement coquettes, qu'aucun planteur ne consentirait à en prendre une à ce prix. Quelle épigramme contre les compatriotes de la douce et dévouée Pocahontas, cette historique Atala des Annales américaines ! Miss Finch dénonce aussi les Virginiens comme privés de la bosse de la philogéniture, car ils vendent les enfants qu'ils ont de leurs négresses, sans plus de scrupule que les poulains de leurs chevaux. Ne prenez pas Miss Finch pour une autre Mrs Trollope : elle a des jours d'indulgence et trouve que les citoyens des États-Unis ont quelques bonnes qualités. Puis, véritable cœur de femme, elle a pour tout ce qui est dévouement un enthousiasme sincère. Rien de touchant comme son histoire d'une Mrs de Kroyft qu'elle rencontre à Boston. Il y a six ans que Mrs de Kroyft se mariait à l'homme de son choix et dans le même mois elle devenait veuve et aveugle. Elle n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle aima un jeune homme sans fortune qui étudiait la médecine. Sans fortune elle-même, elle avait pour rivale une héritière ; mais elle résolut de prouver qu'elle était plus digne d'être aimée que sa rivale, et demanda trois ans pour que l'étudiant en fût juge. Au bout de trois ans elle vint à lui avec une petite dot.... — « Elle n'est pas aussi considérable que je la voudrais, » dit-elle, « mais je l'ai gagnée par mon travail et je suis en état de la doubler en continuant. » La jeune Américaine s'était mise à étudier et avait donné des leçons tout en s'instruisant elle-même : elle avait aussi remporté un prix fondé par l'institution de Lima. L'étudiant, touché de cette tendresse industrieuse, déclare qu'il n'aura pas d'autre épouse qu'elle ; mais au moment où ils allaient être unis il tombe malade : la jeune Américaine vient s'établir dans sa chambre, lui prodigue ses soins, ne le quitte plus.... hélas ! la maladie était mortelle : n'importe, au jour fixé pour le mariage, la cérémonie a lieu, quoique le mourant ait à peine la force de se soutenir assis contre son oreiller.... le lendemain le lit nuptial était un lit mortuaire. La fiancée conserva toute la constance de son courage jusqu'après la cérémonie des funérailles... enfin les larmes coulèrent de ses yeux si fatigués par ses veilles que sa vue se trouva perdue à la suite d'une douloureuse ophthalmie. La voilà

seule au monde et ne pouvant plus utiliser les talents qu'elle a acquis au prix de tant de travail. Un moment elle est tentée d'appeler la mort à son secours; mais non, celui qui n'est plus a admiré son courage.... elle sera digne de cette admiration : elle entre dans une institution d'aveugles et y acquiert le moyen de suppléer à la perte de ses yeux, pour lire et pour écrire. Alors elle compose le récit de ses douleurs dans une suite de lettres, récit pathétique, formant un volume qu'une première souscription de mille dollars lui permet d'imprimer elle-même. C'est ce volume imprimé qui est devenu son gagne-pain : elle est son propre éditeur et son propre libraire, allant de ville en ville, plaçant les exemplaires de chaque édition jusqu'à son entier épuisement. Certes, Mrs de Kroyft mérite toute la sympathie qu'elle excite dans le cœur de Miss Finch. Je ne sais si son volume vaut réellement un dollar, mais je viens de m'inscrire au nombre de ses souscripteurs, chez M. Sampson Lowe, qui est ici l'agent des auteurs et éditeurs américains. En attendant, je vous envoie le volume de Miss Finch où vous trouverez bien d'autres anecdotes. Elle rend une visite à l'historien Prescott, qui est presque aveugle, lui aussi. Dans la panoplie de son cabinet elle remarque deux épées en croix. « — Ces deux épées, lui dit Prescott, appartinrent à mes deux grands-pères, à mon aïeul paternel le colonel Prescott, qui commandait un détachement américain à la bataille de Bunker's Hill et à mon aïeul maternel le capitaine Linzée, qui commandait le *Faucon*, ce sloop anglais dont les boulets échancrèrent les fortifications des *rebelles* dans cette mémorable bataille. »

Mais vous me reprochez de vous entretenir des voyageurs et des voyageuses qui reviennent tous les mois d'Amérique avec un nouveau livre, sans vous avoir encore mentionné ces *esprits* extraordinaires qui ont aussi franchi l'Atlantique. Que voulez-vous? j'ai eu peur de me brouiller avec l'autre monde... je veux dire avec le monde des Esprits, parce que je n'avais vu d'abord dans ces manifestations *incroyables* qu'une jonglerie. Aujourd'hui je risque de me brouiller avec la science incrédule, si je dis comme Hamlet : — « Croyez-moi, Horatio, il y a dans ce monde plus de choses que n'en peut rêver votre philosophie. » Il est évident que les *rappings* sont des bruits surnaturels, quoique la

spéculation s'en soit emparée comme chez les anciens elle s'emparait des oracles et comme chez les modernes elle s'est emparée du magnétisme. Or, comment nier qu'il y ait eu des sybilles quand la Bible l'atteste et qu'il y ait des somnambules quand on a soi-même produit un sommeil magnétique? Pour mon compte, c'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois. Les bruits mystérieux ont suivi de près ces expériences électro-biologiques dont je vous ai parlé et qui nous vinrent aussi d'Amérique avec le professeur H. G. Darling. La physiologie sensuelle du professeur Darling est fondée sur l'hypothèse d'un grand milieu électrique à travers lequel s'échangent toutes les communications entre la vie invisible et la vie visible, entre l'esprit et la substance, etc. Le professeur, pour ainsi dire, traduit tout cela aussi poétiquement que possible, tandis que ses successeurs sont de prosaïques interprètes compromettant les esprits mystérieux qui se livrent à leur charlatanisme. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les manifestations américaines, c'est leur caractère contagieux et épidémique, qui nous ramène au temps où la possession diabolique se répandait d'une population à une autre, et se transmettait même des hommes aux animaux, *et vice versâ*, comme à l'époque où le Sauveur exorcisa ce diable appelé *Légion*, lequel précipita dans la mer tout un troupeau de pourceaux.

En Amérique, les bruits mystérieux : *rappings*, du verbe *to rap* (frapper, taper, gratter) ont fait soudain explosion comme une décharge de mousqueterie sur tout un continent. D'après les dernières nouvelles, ils iraient jusqu'à simuler un tremblement de terre. Dans les journaux de New-York, le tremblement de terre a réellement eu lieu; mais il n'est pas encore constaté que la secousse ressentie soit le résultat d'un immense *rapping*. Quoique le phénomène ait acquis des proportions extraordinaires, quoique l'on ne compte pas moins de trois cents cercles de *croyants* à Philadelphie, et trente mille dans l'Union, c'est graduellement que le petit souffle qui fit frissonner les poils de la chair de Job passe à la voix d'une tempête, et l'esprit frappeur (le *spiritus percutiens* des prières de l'Église (1)) n'ébranle une ville tout entière qu'après avoir commencé par faire re-

(1) *Et cum spiritus me præsente transirit, inhorruerunt pili carnis meæ*, Job, cap. IV, vers. 15. — *Post cum rugiet sonitus, ib.*, cap. XXX, v. 11. « Mets en fuite, Sei-

tentir de quelques petits coups, la porte d'une maison. Voici l'humble début de ces mystères, qui ne ressemble pas à la mise en scène d'un romancier de l'école de Mme Ratcliffe :

Une nuit de l'année 1847, un M. Weekman, du village d'Hydesville, État de New-York, entend frapper à sa porte ; il va ouvrir... personne : il referme; on frappe de nouveau : il va ouvrir... personne encore. Ces bruits se répètent si souvent, que M. Weekman, se croyant mystifié, ou pour toute autre cause, quitte la maison. Il est remplacé par le Dr John D. Fox et sa famille. Les mêmes bruits ont lieu et paraissent inexplicables, jusqu'à ce qu'une des filles du nouveau locataire, âgée de quinze ans, s'avise de les provoquer elle-même comme on provoque un écho. Elle frappe dans ses mains, une fois, deux fois, trois fois, etc., en disant au bruit de lui répondre : le bruit répond. La conversation s'engage : « — Compte six, dit miss Fox au bruit, et six coups prouvent qu'elle est parfaitement comprise. Mrs Fox, sa mère, intervient et cause à son tour avec le bruit. « — Combien ai-je d'enfants ? » demande-t-elle. Réponse : autant de coups qu'elle a d'enfants. « — Quel âge a l'aînée ? — Quinze coups. L'aînée a quinze ans. « — Et la cadette ? — Douze coups. La cadette a douze ans. « — Est-ce un être humain qui fait le bruit ? — Oui. » C'est-à-dire un coup. « — Est-il vivant ? — Non. » C'est-à-dire profond silence; voilà la négation et l'affirmation parfaitement distinctes. « — Tu es donc mort ? — Oui. — Quel âge avais-tu quand tu mourus ? — Trente-cinq coups. — Es-tu mort de mort violente ? — Oui. — » Plus tard on apprit que l'être mystérieux avait été enterré dans la maison même par son meurtrier ; car, peu à peu, la conversation avec lui put s'étendre au moyen d'un alphabet dont il épelait les lettres pour former les mots et les phrases de ses réponses. Par exemple : « — Sais-tu le nom de ma fille ? — Oui. — Son nom commence-t-il par un *A* ? — Silence négatif. — Par un *B* ? — Silence négatif. — Par un *C*, un *E*, un *F* ? etc... par un *M* ? Oui. — La seconde lettre de son nom est-elle un *e* ? — Silence négatif. — Un *a* ? — Oui. Ainsi de suite jusqu'à ce que toutes

gneur, tous les esprits malins, tous les fantômes et tout esprit qui frappe (*spiritum percutientem*), et défends-leur l'entrée de cette maison. » *Prières de l'Église pour la bénédiction des édifices.*

les consonnes et voyelles du nom de Marguerite fussent devinées. Avec le temps, l'*esprit* et les membres de la famille Fox trouvèrent un assez grand nombre de formules abréviatives pour causer ensemble avec une certaine rapidité. Entre eux s'établit surtout une sympathie intime, et quand le docteur transporta son domicile à Rochester, l'invisible interlocuteur déménagea avec lui. Cependant le miracle s'était ébruité, et les sceptiques ayant exprimé des doutes, une expérience publique prouva la véracité de la famille Fox. Enfin, à la longue, cette famille se trouva avoir acquis, par son commerce avec un premier esprit, la faculté d'en évoquer d'autres. Cette faculté merveilleuse, ce don acquis ou naturel se transmet et se communique par une espèce d'initiation plus ou moins lente, selon les tempéraments ou la susceptibilité nerveuse de l'initié ; mais il faut que ce ne soit pas à des conditions bien difficiles, puisque les intermédiaires appelés *media*, dans l'argot reçu, se sont multipliés, en quelques années, jusqu'à des milliers. C'est un des agréables passe-temps de la soirée en Amérique, nous dit-on, quand l'entretien languit entre les vivants, d'évoquer un esprit et de causer avec lui pendant une heure ou deux à *petit bruit*. Cette communication entre le monde visible et le monde invisible, expose, il est vrai, une société ou une famille à quelques surprises compromettantes, à certaines révélations intempestives; car il est des esprits indiscrets, il en est de capricieux, de taquins, de méchants; mais il en est aussi de fort aimables quand le *medium* leur plaît. Le romancier Cooper, avant sa mort, eut une conversation assez piquante avec l'esprit du poète écossais Robert Burns, qui lui apprit qu'une de ses sœurs était morte d'une chute de cheval. Les esprits des poètes sont quelquefois mis à l'épreuve par des critiques qui exigent qu'ils démontrent leur identité par quelques compositions posthumes. Campbell et Southey ont ainsi ajouté, à leurs œuvres connues, des pièces fort extraordinaires citées par M. Spicer dans un volume récemment publié à Londres à la librairie Bosworth (1).

Edgar Poe, ce poète romancier que vous avez fait connaître

(1) *Seghts and Sounds, the Mystery of the Day*, by Henry Spicer, esq., London, Th. Bosworth, 1853.

par son conte du *Scarabée d'or*, a été aussi évoqué, et a dicté, au moyen d'une suite de *rappings*, un pendant de son poème bizarre intitulé le *Corbeau*. Ce serait le cas, au moyen d'un médium intelligent, de lui faire payer les dettes qu'il laissa en mourant. Oh! combien d'auteurs de notre connaissance s'autoriseraient de cet exemple pour ne livrer que *post mortem* les manuscrits que leurs infortunés libraires leur ont payés d'avance! Ceux-ci du moins patienteraient jusqu'à la dernière heure. Il n'y aurait plus qu'à mettre une hypothèque sur l'immortalité du génie. Le crédit foncier de France a-t-il prévu cette hypothèque là? Quoi qu'il en soit un auteur ne mourrait donc plus insolvable! Certes, ce talent posthume n'est pas le moins curieux épisode de l'histoire des esprits-frappeurs américains! Je ne nie pas qu'un charlatan ne puisse simuler une conversation avec les habitants du monde invisible, pour se faire chiffrer une addition, épeler un conte de revenant ou une révélation plus ou moins authentique; mais il faut être Campbell lui-même pour faire des vers comme Campbell. Si on a pu dire, au figuré, qu'une pièce de théâtre était une œuvre du démon, il n'y a que le démon ou Shakspeare et Racine eux-mêmes qui pourraient dicter, de l'autre monde, une tragédie de Shakspeare ou une tragédie de Racine. Je le donne en quatre à tous nos tragiques vivants d'Angleterre et de France. C'est déjà extraordinaire, je le répète, d'avoir pu imiter les vers de Burns, de Campbell, de Southey et autres, que nous lisons dans le volume publié par M. Spicer.

Ce qui caractérise encore bizarrement les phénomènes qui, depuis quelques années, occupent, aux États-Unis, les critiques de la presse, les théologiens des divers cultes et les philosophes plus ou moins *douteurs*, c'est que l'apparition n'est pas une *apparition*, mais plutôt une *audition* exprimée par un bruit, sans image apparente, ne réalisant pas même le vers de Milton dans *Comus* :

« And aery tongues that syllable men's names. »
« Une langue aérienne épelant des noms d'hommes. »

Les esprits américains sont presque muets; ils sont réduits à

un bruit inarticulé et ont besoin de traducteurs intelligents. Quelques-uns de ces traducteurs sont venus à Londres et donnent des séances; mais, franchement, on ne peut juger, par eux, de ce qu'il y a de sérieux dans le mystère. Ils font des esprits ce qu'un savoyard fait de sa marmotte ou d'un chien savant. Une séance est fort chère à une livr. sterl. (25 fr. par tête), quand l'invisible a simplement deviné votre nom, votre âge et le nombre de vos enfants, puis renversé une chaise ou soulevé une table jusqu'au plafond malgré vos efforts pour la retenir. Quand je vais avec Saül chez la sorcière d'Endor, je veux voir apparaître le prophète Samuel. On nous annonce, par le prochain paquebot, un *medium* américain de première force. Je renvoie la suite de mes renseignements jusqu'après son arrivée.

Je viens de lire, avec intérêt, le journal d'une croisière dans l'Archipel des îles de la Mer Pacifique occidentale, comprenant les îles Fidgi, les îles Tonga, etc. Le capitaine Erskine, qui commandait *la Havanah*, est un observateur du premier ordre: il nous raconte des détails de mœurs intéressants. Les missionnaires anglais continuent leurs conquêtes pacifiques dans la Polynésie, et, en vérité, les sauvages ont en eux des apôtres vraiment civilisateurs. Le fameux Pritchard, qui faillit allumer la guerre entre la France et l'Angleterre, est consul à Upolu, capitale des îles de Samoa, où il a eu quelque peine à se consoler de ne plus être un personnage, après la faveur dont il jouissait auprès de la Calypso de Taïti, je veux dire de la reine Pomaré. Les indigènes d'Upolu l'avaient fort mal accueilli : il lui a fallu bien de la patience pour obtenir qu'on lui vendît le terrain où il voulait bâtir son habitation consulaire. Ce ne sont pas les Français qui lui ont joué là toutes sortes de mauvais tours, mais bien ses propres compatriotes; car il paraît qu'à côté des sauvages qui se civilisent, viennent toujours s'établir dans la Polynésie des Anglais nomades, amoureux de la vie sauvage, et qui trouvent fort importun un consul prédicateur, dont les sermons les dénoncent comme des bandits échappés des pénitentiaires. Ce serait original d'apprendre un jour que M. Pritchard a été le martyr de ces mauvais chrétiens, après avoir converti une peuplade d'antropophages. En faisant connaissance avec certains de ces colons suspects que le capi-

taine Erskine nous dépeint dégoûtés des entraves de nos mœurs d'Europe, je me suis rappelé ce que Th. Moore dit de Sydney Smith : selon lui, cet ironique auteur avait eu l'intention d'éditer un volume d'apophtegmes et de maximes morales à la façon de Larochefoucault, mais il n'en avait jamais écrit qu'une seule, celle-ci : « En général, à l'âge de quarante ans, les femmes sont dégoûtées d'être vertueuses et les hommes d'être honnêtes. » Vous trouverez cette anecdote dans les deux nouveaux volumes des Mémoires de Thomas Moore, que vient de publier lord John Russell. Lord John ne s'est pas donné là beaucoup de peine, et ses annotations sont rares : on lui en fait un reproche dans les feuilles littéraires. Est-ce juste? Nous cherchons Thomas Moore dans les Mémoires de Thomas Moore, et non lord John Russell, tout ministre qu'il est.

Lord John Russell vient de publier aussi les *Mémoires et la correspondance* de Charles-James Fox : mais cet ouvrage paraît à peine et je n'ai pu encore me le procurer. Je vous signalerai brièvement, parmi les autres publications nouvelles : — Les *Pays-Frontières du chrétien et du Turc*, par un résident anglais (j'ignore l'auteur de ces deux volumes) : *Voyages dans le grand désert de Sahara*, en 1845-46, par feu le Dr Richardson; — *Histoire de l'administration de la Compagnie des Indes*, par J.-W. Kaye (ouvrage d'à-propos au moment où va expirer le privilége de la Compagnie) ; — *Journal d'un voyage autour du monde*, par F. Gerstaecker, ouvrage d'un grand intérêt qui nous conduit jusqu'en Californie ; — quant aux romans, je ne connais de remarquable, ce mois-ci, que *Cyrilla*, par la baronne Tautphœus : mais, le mois dernier, j'ai oublié de mentionner *Harry Muir*, tableau original des mœurs écossaises.

En fait de productions dramatiques, nous avons eu une comédie en cinq actes à Haymarket, sous ce titre : *Les Enlèvements dans le grand monde*, œuvre du second ordre, par M. Sullivan.

Le théâtre d'Haymarket a voulu aussi représenter une petite pièce du poète Browning, l'*Anniversaire de la Naissance de Colombe*, espérant que Miss Faucitt, à qui est confié le rôle de l'Héroïne, pourrait animer de la vie de la scène cette image idéale. Vous avez à Paris des feuilletonnistes qui disent hardi-

ment : « *Le grand mérite d'une pièce, pour moi, est de n'être pas une pièce.* » Ce paradoxe bouffon n'aurait pas de succès même auprès d'un parterre anglais, moins difficile, cependant, en fait de charpente dramatique, qu'un parterre français. Des mots heureux et délicats, rendus avec grâce et sentiment par Miss Faucitt ; des décorations très pittoresques et de nombreux amis n'ont pu, du moins, faire réussir l'*Anniversaire de la Naissance de Colombe*, joli petit poème dialogué où nous voyons la duchesse de Juliers et de Clèves, nommée Colombe, princesse accomplie comme dans les contes de fées, sommée de quitter ses Etats dont elle est, *sans le savoir*, la souveraine usurpatrice. L'héritier légal vient en personne réclamer sa couronne ducale au nom de la loi salique, et toute la cour, fort peu galante, passe de son côté, sans la moindre objection. Colombe n'a pour elle qu'un avocat qui entreprend de plaider sa cause *devant le peuple.* Le prince Berthold, qui sait sans doute que les avocats sont très capables de faire des révolutions et des contre-révolutions contre les princes légitimes, croit couper court à l'éloquence de celui-ci en offrant à Colombe de réunir ses droits aux siens par un mariage. Mais Colombe a été touchée du dévouement de son orateur et le préfère au prince : elle abdique sentimentalement pour vivre avec lui d'un bonheur modeste. L'avocat aurait peut-être mieux aimé qu'elle le laissât plaider..... quel avocat n'espère pas gagner sa cause, bonne ou mauvaise ? Mais il ne le dit pas et se contente d'épouser une princesse sans principauté. Le prince Berthold, riant sous cape de la naïveté de Colombe et du silence imposé à l'avocat, s'asseoit sur le trône ducal, en prince qui est bien sûr qu'il ne manquera pas de duchesse à sa convenance. Tout cela se passe le jour anniversaire de la naissance de Colombe... d'où le titre de la pièce.

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, avril 1853.

> Rap me well, or I will knock.
>
> SHAKSPEARE, *Taming of the Shrew.*
>
> Tapez-moi bien ou je frapperai.
>
> SHAKSP. *La Méchante Femme mise à la raison.*
>
> Knock, knock, knock, who is there?
>
> SHAKSPEARE, *Macbeth.*
>
> Frappe, frappe, frappe, qui est là?

Pour le commentaire explicatif de ces vers de Shakspeare, nous renvoyons le lecteur à notre correspondance. Le prophète nous signale ces esprits invisibles et bruyants qui, après avoir ému toute l'Amérique septentrionale, viennent frapper à nos imaginations d'Europe. Très prochainement, notre chronique fera sa tournée annuelle en Angleterre, et puisque les *rappers*, ou frappeurs américains, évoquent les esprits des poètes, elle se propose d'avoir, par leur intermédiaire, une conversation ou percussion à petit bruit avec Shakspeare. Nous avons quelques problèmes à résoudre, quelques prédictions obscures à éclaircir, quelques mots d'énigme à trouver; car, nos lecteurs nous rendront cette justice, nous ne sommes pas de ces oracles fanfarons qui se vantent de tout savoir : alors même que nous les avons émerveillés parfois, nous sommes restés modestes, persuadés d'ailleurs que le génie ne communique ses secrets qu'à une foi candide... Les vraies sybilles furent de chastes vierges: notre chronique conservera toujours sa virginale naïveté.

Au reste, si les frappeurs américains viennent jusqu'à Paris, ils s'y trouveront en pays de connaissance. Qui ne se rappelle ce curieux procès de Cideville, dans la Seine-Inférieure, procès si singulièrement jugé et dont nous relisions, ces jours-ci, une très remarquable relation par l'auteur d'un ouvrage intitulé: *des Esprits et de leurs Manifestations fluidiques*, qui fut un des témoins, et qui, par conséquent, se cite lui-même, tout en gardant l'anonyme. Auteur et témoin, il y a, dans sa parole, une gravité, une conviction, une logique naturelle qui excluent toute idée d'hallucination de sa part. C'est un homme qui a vu et entendu avec ses sens, mais en les maintenant sous le contrôle de son intelligence, en comparant et en jugeant. Nous regrettons de ne pouvoir

citer plus longuement cette brochure, quoique ce ne soit qu'un fragment d'un livre plus complet..... espérons que M. de M... ne laissera pas long-temps la lumière sous le boisseau. Nul, mieux que lui, ne peut analyser ces mystères qu'il est trop commode de nier. Il n'est d'aucune Académie, il a le courage d'une foi rationnelle qui vaut mieux que les préjugés de la science... Car la science a ses préjugés tout aussi bien que l'ignorance (1).

Avec notre amour avoué du merveilleux, nous ne saurions passer sous silence une lettre qu'on nous a fait remarquer dans le deuxième et dernier supplément du catalogue des autographes recueillis par M. de Trémont, dont la vente recommence justement aujourd'hui 28 avril (2). Cherchez le n° 193 bis, vous y verrez l'extrait d'une lettre de M. le comte Molé au Dr Biett, qui révèle au docteur, sous le sceau du secret, les accès de somnambulisme de Mme la comtesse de Castellane, qu'on ne saurait confondre avec une somnambule industrielle ou niaisement passive, elle qui fut une des femmes les plus spirituelles de notre époque. M. le comte Molé lui trouvait, depuis plusieurs jours, de la préoccupation, de la tristesse, et le visage très fatigué. Après beaucoup d'instances, il a obtenu l'entière confidence de ce qui la tourmentait. « Elle éprouve toutes les nuits, depuis le jour où vous avez dîné » chez elle, des accidents de somnambulisme qui passent toute croyance. » Une fois, par exemple, elle s'est réveillée, écrivant à sa table, au mi- » lieu des plus profondes ténèbres, et il se trouva qu'elle avait copié » deux pages sans qu'il y eût une faute. Rien ne saurait vous peindre » l'effroi qu'elle en ressent, et le prix qu'elle met à ce que cela reste » entièrement ignoré; mais sa confiance en vous est si entière qu'elle » vous en parlera. »

Cette lettre, signée d'un nom illustre, et dont le signataire vit encore, tout le monde peut la voir, l'acquérir même. Nous la citons, nous, pour avoir l'occasion de répéter à nos lecteurs que la somnambule dont nous leur communiquâmes la vision extraordinaire, avant le 2 décembre, est aussi une femme du monde comme l'était Mme de Castellane.

Nous venons de nous délivrer à nous-même un brevet de naïveté, plus étendu peut-être que nous ne l'accepterions délivré par autrui... la vanité des chroniqueurs a de ces retours! « On se dit ces choses-là à soi-même, » comme disait un des personnages du drame de Beaumarchais, mais... allons, pas de susceptibilité ridicule; livrons-nous aux railleurs. En voici un qui, sous le nom de Jérôme Paturot, ayant mystifié successivement la révolution de 1830 et la république de 1848, vient aujourd'hui

(1) *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, Paris, typographie de H. Vrayet de Surcy, rue de Sèvres.

(2) Nous avons déjà parlé de la précieuse collection de M. de Trémont, la vente du supplément a lieu rue Drouot, n° 3.

sous son propre nom de Louis Reybaud suivi du titre grave de membre de l'Académie des Sciences Morales, mystifier nous ne dirons pas l'Empire... on ne mystifie pas l'Empire; mais nous, les sujets soumis de l'Empereur, devenus tous, selon lui et lui seul excepté, des spéculateurs et des actionnaires. L'Empire! Jérôme Paturot le nie, il n'en prononce même pas le nom; la France n'est plus à ses yeux qu'une vaste Bourse, divisée non plus en départements mais en compagnies de crédit mobilier, de crédit foncier, de chemins de fer, de canaux, de mines, de forges, de gaz, de zinc, de docks, etc., etc., — de ces *docks sans eau et sans navires* qui, dit Paturot, se sont établis sur la butte Montmartre persuadés qu'il n'en coûtera que deux ou trois décrets pour y faire arriver la mer. Et pourquoi pas, M. Paturot? vous qui êtes de l'Institut, ignorez-vous que la mer couvrait jadis cette butte de ses vagues? Ah! si vous n'étiez pas notre collaborateur émérite, comme nous vous rendrions la monnaie de votre pièce, vous qui avouez que vous vous trouvez fort emprunté et fort mal à l'aise sous votre costume académique!.. comme nous vous en dépouillerions pour vous revêtir de celui de Triboulet, spirituel bouffon que vous êtes. Cependant, n'allez pas croire que vous nous avez mis de mauvaise humeur, quoique nous nous soyons reconnus nous aussi parmi les mystifiés. Nous serons fidèles à notre candeur en confessant que quelques-unes de vos scènes nous ont fait rire aux larmes. Votre théorie de l'hypothèque appliquée à la longévité de Mathusalem est digne de Rabelais : il n'y a que votre bataille des entreprises rivales qui sent un peu trop la charge, nous vous attendons à votre seconde livraison, farceur de l'Institut!

Ce qu'il y a de funeste dans ces satires, c'est qu'elles laissent dans l'esprit le plus indulgent, un certain levain de critique qui vous met en défiance contre les œuvres poétiques. Quand retentissent encore à votre oreille les grelots de la marotte rabelaisienne, appréciez donc à sa juste valeur un roman de philosophie sentimentale comme celui que publie M. Dargaud sous le titre de *La Famille*. M. Dargaud se laisse aller à un peu d'emphase dans la phrase; mais il a le culte des nobles pensées et il entraîne par l'émotion. Ses personnages participent tous de cette poétique nature : Nous les aimerions un peu plus simples : moins exaltés. Le foyer domestique est avec eux un temple où l'on chante des hymnes à la nature et à la philosophie, au lieu de causer comme dans *la famille* de Ch. Dickens ou dans celle de sir Ed. Bulwer; car Ch. Dickens et sir Ed. Bulwer, eux aussi, ont peint la *famille* dans *Copperfield* et dans *La Famille Caxton*.

Mais, enfin, il faut des romans pour tous les goûts: nous ne nierons pas que le roman de M. Dargaud ne doive plaire aux âmes rêveuses et un peu mystiques. Il y a là de belles pages de poésie, assez belles pour qu'elles le fussent encore traduites en simple prose. C'est ce railleur de Paturot que M. Dargaud doit accuser si nous n'admirons pas cette phrase où il nous dit qu'il est des « *heures terribles où l'homme n'est plus qu'un ins-*

» *trument désolé que l'archet de la passion ravage avec fureur!* » Nous nous rappelons cependant que le violon de Paganini était, disait-on, un diable métamorphosé en violon et forcé de rendre des sons célestes sous l'archet du grand artiste. Le fameux Tobias Guarnerius, en son temps, fut accusé d'avoir enfermé, par un procédé diabolique, l'âme de sa maîtresse dans son violon. Un spirituel conteur, Ch. Rabou, a fait un conte original sur cette tradition, et nous-mêmes, si nous cherchions dans nos œuvres, nous y trouverions une histoire sur le violon magique de Macpherson. Décidément nous sommes une chronique ingrate et jalouse : la phrase fantastique de M. Dargaud résume trois ou quatre romans.

Nous n'avons que des éloges pour un choix de nouvelles russes par Lemontoff, Pouchkine et von Wilsen, qui viennent de paraître en un élégant volume. Ces Russes ont vraiment de l'esprit, un esprit observateur et qui saisit les moindres nuances dans les rapports ou les contrastes des caractères. De là tant de nouvelles piquantes, où nos auteurs dramatiques trouvent des scènes parfaites, le dialogue compris. Ce qui distingue le choix de M. Chopin, c'est encore un style de très bonne compagnie; ces Russes entendent le persiflage comme s'ils appartenaient à une vieille civilisation et avec un art très fin ils conservent tout l'intérêt d'une fable en prêtant au narrateur et aux interlocuteurs le sang-froid des hommes blasés. Lisez *Bela* de Lemontoff, ou *Doubrovsky* de Pouchkine. M. Chopin a rendu avec une élégance facile ces deux auteurs et les autres réunis dans ce même volume. Il ne faut pas confondre cet habile traducteur avec son homonyme qui, ayant essayé de traduire le dernier roman de Dickens, fit naître David Copperfield *en chemise*. En effet, le petit David, nos lecteurs s'en souviennent, vient au monde avec la *coiffe* sur la tête : *caul.* Le traducteur cherche *caul* dans son dictionnaire et trouve *caul : tunique membraneuse*, etc.; il s'arrête au mot *tunique;* mais la tunique étant un vêtement classique et le nouveau-né étant un jeune moderne, il le revêt d'une chemise. Nous avons tous fait notre bévue ; mais celle-ci est phénoménale : le traducteur des *Nouvelles Russes* en rira comme nous à charge de revanche : *hanc veniam petimusque damusque vicissim* (1).

Nous ne nous étonnons pas que M. Prosper Mérimée se soit pris tout-à-coup d'un bel amour pour la littérature russe. Il y a de merveilleux rapports entre les aristocratiques conteurs de cette littérature et cet esprit ingénieux qui peut dire de la poésie ce que le philosophe grec disait de Laïs ou de Phryné : « Je la possède, elle ne me possède pas. » Il a admirablement traduit ou deviné quelques contes de Pouchkine : il vient de faire mieux encore en écrivant la romanesque histoire des *Faux Démétrius*. Cet épisode des annales moscovites est bien un vrai roman par ses péripéties dramatiques : M. Mérimée n'avait là aucun frais d'inven-

(1) *Le choix des Nouvelles Russes,* est en vente chez C. Reinwald, libraire, rue des Saints-Pères, 15.

tion à faire, il n'a eu qu'à écrire de son meilleur style, et il nous a donné un volume qu'on lit comme ses meilleures nouvelles. Aussi l'histoire du *Faux Démétrius* est-elle déjà traduite en anglais aussi bien que la chronique du temps de Charles IX (1).

« C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière, »

car voici encore un volume d'*Études sur la Russie et le Nord de l'Europe, récits et souvenirs*, par L. Leonzon-Leduc (2). L'auteur était allé en Russie avec la mission d'y rechercher un porphyre ou grès reproduisant exactement le ton du rouge antique, pour servir au mausolée de Napoléon. » Certes, » s'écrie-t-il, « lorsqu'au milieu des flammes de sa vieille capitale, de ses tempêtes glacées et de ses frimas meurtriers, la Russie préludait si énergiquement à cet immense glas funéraire, dont le dernier coup devait sonner à Sainte-Hélène, elle était loin de prévoir qu'un jour on lui demanderait une tombe pour celui dont elle aurait ainsi annoncé le trépas! » La phrase est pompeuse; mais elle est naturellement inspirée par le but du voyage. M. L. Leduc explore tous les gisements minéralogiques de l'Empire, et, d'abord, les échantillons qu'en offre l'établissement de Péterhoff; mais il n'y recueille pas seulement des pierres, il y recueille aussi des traditions, des poëmes, des anecdotes. Les pierres elles-mêmes parlent dans ce volume et nous racontent des légendes. Un dernier chapitre, qui n'est pas le moins curieux, est consacré aux manuscrits français conservés dans la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Que de documents pour notre histoire et notre littérature!

De Saint-Pétersbourg à Constantinople, il n'y a plus que la main. L'éditeur des *Études sur la Russie* publie en même temps une *Histoire de Constantinople*, comprenant le Bas-Empire et l'Empire Ottoman, par M. B. Poujoulat (3). Ce livre manquait, car l'auteur dit avec raison que l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, par Hammer, est un peu trop diffuse, et ses deux volumes sont un résumé qu'il a su vivifier par des documents nouveaux. M. Poujoulat remonte jusqu'à l'origine antique de Byzance, mais l'histoire rétrospective n'occupe dans son œuvre qu'une étendue raisonnable: nous arrivons bientôt aux sultans et à leurs luttes contre l'Europe chrétienne. Les opinions de l'historien sont connues. Peut-être sur un autre terrain elles ne seraient pas les nôtres: ici, il nous semble s'être placé au point de vue d'un libéralisme chrétien. Ce libéralisme ne saurait inquiéter notre religion ni notre nationalité. M. Poujoulat ne s'est pas fait Turc sous prétexte qu'il écrivait l'histoire des Turcs. Aussi, n'a-t-il pas l'air très effrayé des progrès de la Russie en Orient. Rien de commun entre lui et l'eunuque du sérail. Il ne se scandalise pas trop de la perspective d'un Russe priant un peu brusquement Sa Hautesse de vouloir bien rouvrir cette Porte Dorée, que les Osmanlis ont fait murer, sous prétexte que c'est par cette porte qu'une

(1) *L'Histoire des Faux Démétrius*, 1 vol. in-18, fait partie de la *Bibliothèque Contemporaine*, éditée par MM. Michel Lévy frères, rue Vivienne.

(2) Un vol. in-18, chez Amyot, rue de la Paix.

(3) Deux vol. in-8°, chez le même.

prédiction annonce qu'aura lieu un jour l'*entrée des Giaours à Stamboul*. Les Russes auraient beau jeu, cette année, dit-on, car la même prédiction annonce que c'est en 1853 que Mahomet repassera d'Europe en Asie. Loin de nous de presser l'accomplissement des destinées turques ; mais ce qui nous consolerait de voir le czar transporter un matin sa cour de Saint-Pétersbourg à Constantinople, c'est notre conviction, que sous ce climat, les Russes, au bout de deux générations, ne seraient plus des Russes... Voyez comme ceux qui habitent Paris sont bientôt francisés; voyez comme ceux qui retournent de France en Russie francisent leurs compatriotes. Arrêtons-nous. M. B. Poujoulat ne va pas aussi loin. Les Russes, pour lui, sont des Grecs, et il traite assez sévèrement le culte grec. Il préférerait donc un autre Godefroy de Bouillon à un conquérant grec.

Nous aurions à citer encore parmi les nouvelles publications de ce mois, les *Nuées Magellaniques* du Dr G. Duboc, fort agréable voyageur. Mais nous avons beaucoup de bien à dire de son livre. Il nous excusera de le remettre au mois prochain (1).

C'est toute une refonte du système financier de l'Angleterre que le budget présenté au Parlement par le chancelier de l'Echiquier, et cette réforme se lie essentiellement à la réforme commerciale. Nous recommandons, par conséquent, comme tout-à-fait de circonstance, un excellent volume publié par M. H. Richelot, sous le titre d'*Histoire de la Réforme commerciale* en Angleterre : l'auteur, connu par de précédents travaux d'économie politique, a droit à quelque chose de plus qu'une première mention de son ouvrage, qui forme 1 vol. in-8°. Paris, chez Capelle, éditeur, rue Soufflot, prix : 8 fr.

Nous aimons à saluer de temps en temps un nouveau poëte : c'en est un que M. Vincent de Breau, qui publie un petit volume de *poésies diverses*, chez L. Brunel, éditeur, rue de Sèvres. M. de Breau a osé lutter avec Pope et Colardeau en répondant sous le nom d'Abélard à Héloïse. S'il n'est pas à la hauteur de Pope il est à celle de Colardeau.

D'Inverness à Brighton. Notes et sentiments sur les Iles-Britanniques, par P. Trabaud. Londres, chez H. Baillère. Charmant petit volume au prix de 5 fr. M. Trabaud nous décrit Londres, Oxford, Cambridge, les villes du Lancashire, Edimbourg, Dublin, etc. Il a juste la dose de sympathies anglaises qu'il faut pour comprendre le caractère anglais, et cependant, il conserve toute sa vivacité gauloise pour le peindre agréablement. C'est un grand enthousiaste de la *vapeur*, mais il n'aime pas le genre vaporeux : ses *sentiments* ne sont pas dans le style sentimental. Bref, il est plus cosmopolite qu'anglomane.

Aujourd'hui est mis en vente chez Garnier frères, le roman du *Capitaine Firmin*, par M. A. Michiels. *Voir la Correspondance de Londres.*

L'éditeur Guillaumin continue régulièrement la publication de son beau *Dictionnaire de l'Économie politique*.

(1) Un vol., chez Amyot.

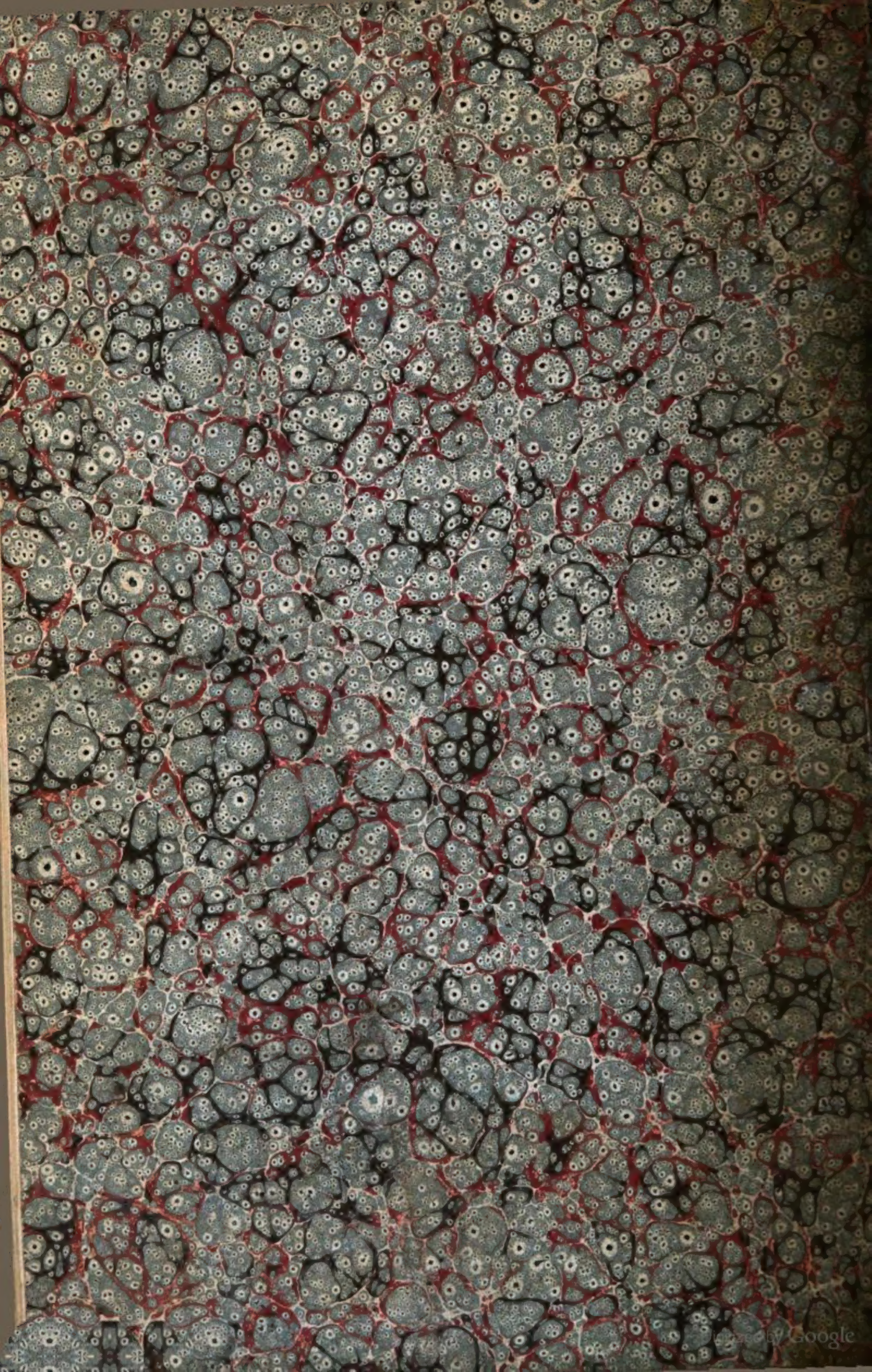
Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET Ce, RUE NEUVE DES BONS-ENFANTS, 3

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATORZIÈME VOLUME.

(SEPTIÈME SÉRIE).



UNIVERSITY OF CHICAGO
79 296 569

Digitized by Google